This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

33 06728019 2

George Bancroft

[redacted]

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

GE—GO.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

G

GOLDAST (MELCHIOR), de Heiminsfeld, historien, naquit, le 6 janvier 1576, à Espéri, près de Bischoffzell, en Suisse, d'une famille noble, mais si pauvre, que, dans le temps qu'il faisait ses études à Altdorf, ses parents ne pouvaient pas acquitter le prix de sa modique pension. Il se chargea d'abord d'enseigner le latin à quelques jeunes gens : il se mit aussi à publier différents recueils d'ouvrages qu'il avait tirés de la bibliothèque de Saint-Gall; et il en adressait des exemplaires aux personnes riches, avec des lettres où il leur peignait sa situation dans les termes les plus touchants. On ne saurait nier que Goldast ne fût très érudit, et que ses recueils n'eussent leur utilité. Cependant son sort ne s'améliora point ; et il passa presque toute sa vie dans la misère. Si l'on voulait en chercher la cause, on la trouverait peut-être dans l'inconstance de son caractère, qui le fit errer long-temps de ville en ville, sans pouvoir se fixer nulle part. On le voit successivement, dans l'espace de quelques années, à Saint-Gall, à Genève, à Lausanne, à Francfort, puis à Bischoffzell, où il ne put demeurer, parce qu'il avait embrassé la religion réformée ; ce qui le rendait odieux à ses parents. Il retourna à Francfort en 1606, s'y maria, et se livra avec plus d'ardeur encore à la publication de ses recueils historiques. Il prend à la tête des derniers les titres de conseiller du duc de Saxe Weimar, et du comte de Hohnstein Schwartzbourg ; mais ces titres étaient purement honorifiques, et ne faisaient que flatter sa vanité. Goldast eut beaucoup d'ennemis, entre autres Scioppius, qui publia qu'il avait été roué à Strasbourg pour assassinat; mais comme cette calomnie était trop facile à réfuter, Scioppius se rétracta, en disant qu'il avait été trompé par la ressemblance des noms (1). Il eut aussi avec Gretser, qui avait été son professeur, et avec Juste Lipse, de violentes disputes, au sujet desquelles Bayle satisfera les curieux. Goldast mourut à Bremen, le 11 août 1635, à cinquante-neuf ans. On trouve la liste de ses ouvrages dans le tome XXIX des *Mémoires de Niceron* ; ainsi, nous nous contenterons de citer les principaux : I. *Scriptores aliquot rerum quo-vicarum*, Francfort, 1605 ; in-4°, édition très rare, mais moins belle que celle qu'a donnée Daniel Bartholomæi, Ulm, 1727, in-fol. II. *Alamanicarum rerum scriptores aliquot veteres, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, trois tomes in-fol. ; troisième édition, ibid., 1730, in-folio : celle-ci a été revue avec beaucoup de soin, par H. C. Sencken-

(1) C'était un de ses frères qui avait commis le crime et qui en reçut la punition. On verra, à l'art. SCIOPPIUS, la cause de la haine qu'il portait à Goldast.

berg, qui l'a enrichie d'une préface et d'une Vie de Goldast. Ce recueil est surtout important pour l'histoire ecclésiastique d'Allemagne. III. *Sibylla francica seu de admirabili puellâ Johannâ scriptores aliquot*, Altdorf, 1606, in-4°., volume rare et recherché. IV. *De cryptică veterum philosophorum disciplinâ epistola*, imprimée avec la *Clavis philosophiæ*, d'Octavien Ferrari, Francfort, 1606, in-8°. V. *Monarchia S. Romani imperii; sive tractatus de jurisdictione imperiali seu regiâ et pontificiâ sacerdotali*, Hanau, 1611, premier volume; Francfort, 1613, deuxième volume, et 1614, troisième volume, in-fol. VI. *Politica imperialia sive discursus politici, acta publica et tractatus generales de imperatoris, regis Romanorum, pontificis romani, electorum*, etc., *juribus, privilegiis et dignitatibus*, Francfort, 1614, in-fol. VII. *Constitutionum imperialium collectio*, ibid., 1713, quatre volumes in-folio : cette édition, qui est la plus récente, est aussi la seule recherchée. Lenglet reproche à Goldast d'avoir fait usage de plusieurs faux diplomes. VIII. *Commentarii de regni Bohemiæ, incorporatarumque provinciarum juribus ac privilegiis*, etc., Francfort, 1627, in-4°.; Jean-Herm. Schminck en a donné une bonne édition, ibid., 1719, deux volumes in-fol. IX. *Carolus Allobrox de superventu Allobrogum in urbem Genevam historia*, 1603, in-4°.; de cinquante-cinq pages. Cette relation de l'escalade de Genève, publiée sous le faux nom de Sallustius Pharamundus, a été mal-à-propos attribuée à J. Guill. Stuck. X. *Catholicon rei monetariæ, sive leges monarchicæ generales de rebus nummariis et pecuniariis in ordinem redactæ; accessit Chronologia autorum qui de re monetariâ tract instituerunt, à Christo nato ad* 1620, Francfort, 1620, in-4°. P les ouvrages dont Goldast a été l teur, nous indiquerons la *Leg Moscovitica sive Hodœporicon thenicum*, de Jac. Ulfeld, ambassa de Danemark en Russie, Franc 1608, in-4°.; et *Roderici episcop morensis speculum omnium sta orbis, et Macabri speculum m cinum*, Hanau, 1613, in 4°. (Holbein.) On a publié à Franc en 1641, un *Catalogus bibliot Goldastianæ*, dans lequel on tr la liste des collections inédites c manuscrits laissés par Goldast. (ques-uns de ces derniers ont dans les bibliothèques de Brem de Copenhague. W—

GOLDHAGEN (Hermann) vant philologue, né à Maïenc 1718, entra dans l'ordre des jés y enseigna la théologie, fut e nommé conseiller ecclésiastiqu résida en cette qualité à Maïenc Munich, où il mourut le 22 1794. D'un grand nombre d'ouv en allemand et en latin, qu'on ce laborieux écrivain, nous nou nons à citer : I. *Oratio historic negyrica de glorid Mogunt episcopis, archiepiscopis et e ribus ductâ*, Maïence, 1743, in II. *Rhetorica explicata et adp ad eloquentiam civilem et eccl ticam*, Maïence et Francfort, 1760, in-8°.; Bamberg, 1772, III. *Une édition du nouveau ment grec, enrichie de vari* Maïence, 1753, deux volum 8°. IV. *Lexicon græco-latinun censens græca themata, n potiora novi Testamenti græci bula*, ibid., 1753, in-8°. V. *Pr nasmata sacra in linguam gr secundùm veritates catholicas*

Dei verbo probatas, Manheim, 1756, in-8. VI. *Meletema biblico-philologicum de religione Hebræorum sub lege naturali*, Maïence, 1759, in-8. Goldhagen est l'auteur de beaucoup d'ouvrages classiques à l'usage des écoles, et de dissertations estimées sur les langues anciennes, sur l'histoire et l'Écriture sainte. — Jean-Eustache GOLDHAGEN, philologue estimé, naquit à Nordhausen en 1701, devint recteur du gymnase de cette ville, en 1744, et de celui du chapitre de Magdebourg, en 1753. Il y mourut le 7 octobre 1772. Ce littérateur a publié beaucoup d'ouvrages religieux, ou biographiques, mais surtout de bonnes traductions allemandes d'Hérodote, de Xénophon et de Pausanias. Nous citerons de ses autres productions littéraires : I. *La vie de Jean Claius, philologue allemand*, Nordhausen, 1751, in-4°. II. *La Vie d'Apollens Wigand, savant de Nordhausen*, ibid., 1752, in-4°. III. *Description détaillée d'une espèce de lumachelle découverte, près de Rudolstadt, en Allemagne*, ibid., 1752, in-4°. IV. *Anthologie de traductions allemandes du grec et du latin*, Brandebourg, 1767, deux volumes in-8°. — Jean-Frédéric-Théophile GOLDHAGEN, fils du précédent, médecin et physicien distingué, naquit à Nordhausen, en 1742, enseigna, comme professeur ordinaire, depuis 1769, la philosophie et l'histoire naturelle à l'université de Halle, et aussi, depuis 1778, les sciences médicales. Il mourut le 10 janvier 1778, après avoir été nommé dans l'année précédente, par le roi de Prusse, conseiller des mines. Il a publié : I. *Dubitationes de quâdam motûs muscularis explicatione*, Halle, 1765, in 4°. II. *De sympathiâ partium corporis humani*, ibid., 1767, in-4°. III. *De tensione nervorum*, ibid., 1769, in-4°. *Le Journal de Brunswick*, 1789, n°. 1, renferme aussi un mémoire de cet auteur. B-H-D.

GOLDMAYER (ANDRÉ), astrologue allemand, naquit à Gunzenhausen, dans le pays d'Anspach, en 1603. Il étudia d'abord la médecine à l'université d'Altorf; mais il quitta bientôt cette étude pour se livrer exclusivement à celle des mathématiques. Daniel Schwenter, son professeur, bon mathématicien d'ailleurs, avait l'habitude de fixer l'attention de ses auditeurs plutôt sur la partie amusante et merveilleuse de la science que sur son application à des objets d'une utilité générale; et Goldmayer, ayant reçu de la nature une imagination ardente, appliqua le calcul à l'astrologie, genre de folie assez accrédité à cette époque, et auquel son esprit faible se livra de bonne foi. Goldmayer fut, dit-on, prophète de bonne heure : dès 1632, après avoir quitté l'université, il prédit à Strasbourg que Gustave Adolphe, roi de Suède, périrait sous peu, à Lutzen, d'une mort violente. Cette prédiction lui attira alors la haine des habitants de Strasbourg; mais il soutint constamment qu'il avait lu cet événement dans les astres: il fut chassé de la ville, et se réfugia à Tubingue. Enfin quand la mort du héros suédois arriva réellement le 6 novembre de la même année, le crédit des prédictions de Goldmayer devint assuré; il retourna à Strasbourg, et y resta pendant plusieurs années, où il continuait à prédire et à rédiger des almanachs. Cependant l'événement n'ayant pas justifié aussi heureusement quelques autres de ses prophéties, il vint à Nüremberg exercer son métier d'astrologue. L'empereur Ferdinand III le nomma comte palatin impérial; titre que les empe-

reurs d'Allemagne distribuaient alors avec profusion. Le sénat de Nüremberg, de son côté, le nomma rédacteur du calendrier de la ville, et lui assigna un petit traitement. Quand la diète de Ratisbonne, en 1654, s'occupa de la réforme du calendrier, Goldmayer publia aussi ses idées sur cet objet. Balloté entre le mépris et la vénération, honoré d'un grand titre, et luttant toujours contre une misère affreuse, cet astrologue termina sa carrière en 1664, dans l'hôpital de Nüremberg. Goldmayer a publié en allemand, vingt-un ouvrages, tous également extravagants, dont on peut voir la notice exacte dans l'*Histoire de la folie humaine*, par Adelung. Nous ne citerons que les suivants : I. *Avertissement nécessaire et abrégé du grand massacre qui aura lieu les 2, 3 et 4 novembre de 1631, calculé d'après le cours de la comète qu'on a vue en automne 1618.* On ne sait pas dans quelle année cet écrit a été publié; mais l'annuaire de 1631 ne fait mention d'aucun massacre à l'époque fixée par l'astrologue. II. *La Chronique de Strasbourg écrite astrologiquement*, Strasbourg, 1636, in-4°. C'était un scandale pour Goldmayer, de voir que les historiens avaient constamment négligé, dans leurs récits, d'indiquer sous quels astres tel ou tel événement était arrivé; il voulut, par sa chronique, donner aux savants un exemple à suivre : effectivement il indique, au moyen de l'astrologie, l'heure, et même la minute dans laquelle la ville de Strasbourg a été bâtie; c'est, en 2685 après la création du monde, le 14 juin, un mercredi, à une heure quarante minutes de l'après-midi. III. *Extrait en abrégé de la chronique de la Bible depuis la création du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem*, Nüremberg, 1653: ouvrage de la même force que le précédent. L'histoire des villes d'Augsbourg, Bamberg, Würtzbourg, Leipzig et Marbourg, a été aussi écrite par cet historien astrologue. IV. *Computus creationis astronomicus*, c'est-à-dire, *Calcul astronomique*, où l'on détermine avec précision *la véritable époque de la création de toutes les planètes et étoiles fixes, d'Adam et Eve*, etc. Ces ouvrages que nous venons d'indiquer, suffiront pour faire apprécier Goldmayer comme littérateur. B—n—d.

GOLDONI (Charles), le plus célèbre poète comique de l'Italie, dans le XVIIIe. siècle, fut nommé dans sa patrie le *Molière italien*, et se montra, sous beaucoup de rapports, digne de ce surnom. Il mérite, de notre part, une attention particulière, tant par la révolution qu'il a faite dans un art dont il a pris chez nous le modèle, que parce qu'il a passé à Paris, au milieu de nous, les trente dernières années de sa vie, qu'il nous a consacré ses derniers travaux, et qu'il a regardé, comme le comble de sa gloire, de les avoir vus couronnés en France par le succès. Charles Goldoni naquit à Venise en 1707; son père y était né lui-même: mais son grand-père était de Modène; celui-ci, en allant s'établir à Venise, après avoir fait ses études à Parme, y porta un goût décidé pour les plaisirs, les fêtes, les spectacles, dont le séjour de cette ville n'était pas propre à le guérir. Marié deux fois, il tenait un état qui annonçait l'aisance, surtout à une maison de campagne qu'il avait louée à six lieues de Venise. Il y donnait la comédie et l'opéra; on s'y rendait en foule de plusieurs lieues aux environs. C'est dans ce joyeux fracas que naquit son petit-fils; et cela

voir contribué au goût qu'il eut
rs pour les spectacles, pour les
s du monde, les fêtes, les amu-
ts, à son insouciance et à sa gaîté.
serva qu'en naissant, il n'avait
cun cri; on en tira, pour la dou-
e son caractère, un bon augure,
a pas été démenti. Son père fit
hez lui un théâtre de marion-
, et il les faisait mouvoir lui-
pour l'amuser. La mort im-
: du grand-père de Charles
ni en 1712, et de sa grand'-
ɔeu de temps après, amena un
:ment fâcheux dans la fortune
ımille. Son père se trouva dans
ıbarras dont il ne sut pas se dé-
ennemi des affaires contentieu-
l fit, pour s'en distraire, un
: à Rome, laissant à la tête de sa
ı, sa femme, qui venait de lui
r un second fils. Elle mit le plus
de ses enfants en pension, et
un précepteur à l'aîné, qui an-
it les dispositions les plus heu-
. Dans les moments de loisir que
saient ses études, Goldoni lisait
t des comédies, dont la petite bi-
:que de son père contenait un
grand nombre. Il lisait avec pré-
ɔn celles du Florentin *Cicogni-*
i sont dans un goût romanesque,
étaient alors à la mode. Il crayon-
même une espèce de comédie
:e genre, lorsqu'il n'avait que
ıs. Ce croquis fut envoyé à son
que des protecteurs puissants,
était acquis à Rome, avaient en-
se faire médecin, et qui exer-
ɔrs cette profession à Pérouse.
ié des dispositions de son fils, il
la auprès de lui, et lui fit re-
ɛncer toutes ses études chez
ıuites. Dès la première année,
remplir agréablement ses va-
, ce bon père fit bâtir un petit
: dans l'hôtel d'Antinori, qu'il
habitait; il rassembla de jeunes acteurs, les exerça lui-même, et leur fit jouer la comédie. Dans les états du pape, il n'était pas permis aux femmes de monter sur le théâtre: Charles n'avait que treize ans; il était d'une figure agréable; il fut chargé d'un rôle de femme, dans la *Sorellina di don Pilone*, comédie de *Gigli*, dont nous avons parlé. (*Voy.* GIGLI, tome XVII, page 346.) Ses humanités finies, il fit sa philosophie à Rimini, ville qui était alors renommée pour ce genre d'études. Son professeur, thomiste savant et entêté, l'ennuyait; il chercha une autre philosophie dans Aristophane, Plaute et Térence. Une troupe de comédiens jouait à Rimini; le jeune Goldoni se passionna pour ce spectacle, quelque médiocre qu'il fût. La troupe, presque toute composée de Vénitiens et de Vénitiennes, partit pour Venise, et devait s'arrêter quinze jours à Chiozza. Sa mère y était en ce moment; il prit ce prétexte, quitta brusquement Rimini, les personnes à qui il était confié, son collége et son professeur, s'embarqua dans la gondole des comédiens, et surprit agréablement sa mère, qui lui pardonna cette équipée en faveur du prétexte dont il s'était servi. Mais son père arriva, et fut plus difficile. Tout s'arrangea cependant: le père exerça son état de médecin à Chiozza, alla à la comédie, et y conduisit son fils. Il le destinait à la médecine, et le mena aussi dans ses visites. Les comédiens partirent; Chiozza et la médecine devinrent insupportables à Charles. Sa mère obtint qu'il suivrait la carrière du barreau à Venise, et qu'elle le conduirait elle-même dans cette ville. Pendant ce temps-là, un marquis Goldoni, leur parent, établi à Milan, avait obtenu pour lui une bourse à Pavie, dans le collége du pape:

cette bourse vint à vaquer. Charles était à peine installé à Venise dans une étude, que son père la lui fit quitter, le conduisit à Milan près du marquis, remplit toutes les formalités d'usage, entre autres lui fit prendre le petit collet et la tonsure, alla l'installer à Pavie (1723), et reprit le chemin de Venise. Dans ce collége du pape, il n'y avait guère que de jeunes abbés dissipés et coquets : Goldoni n'avait que 16 ans; il le fut comme les autres. Il y prit peu de leçons de droit civil et de droit canon; mais il apprit à faire des armes, la danse, la musique, le dessin et tous les jeux de commerce et de hasard. Il alla passer les vacances à Chiozza près de ses parents. Ce qu'elles eurent de plus remarquable, c'est qu'il y lut, pour la première fois, la *Mandragore* de Machiavel, et qu'il la relut dix fois de suite. Ces lueurs de goût comique sont toutes à observer dans le restaurateur de la comédie italienne. La seconde année, il fut moins dissipé, et il étudia davantage; mais, aux vacances, il descendit le Tésin, et ensuite le Pô dans une barque remplie de gens de plaisir et de bonne chère, qui ne firent que rire, chanter, jouer de dix à douze instruments; il improvisa des couplets, mit en vers le récit du voyage, qui fut tout entier une espèce d'orgie lyrique. Arrivé à Chiozza, ce fut un sermon qu'il lui fallut faire pour un jeune abbé que sa mère protégeait. Le sermon eut un brillant succès. L'auteur en était connu; il rentra au collége de Pavie avec une réputation d'éloquence. Par malheur il s'en fit bientôt une autre, celle d'un satirique mordant et scandaleux. De faux amis lui tendirent ce piége, lui promirent le plus profond secret, et le trahirent. Il n'avait péché que par étourderie; il fut puni avec la dernière rigueur, honteusement chassé du collége, et même de la ville, où il n'eût pas été en sûreté. Déchu de toutes ses espérances, il n'osait plus reparaître dans sa famille; il entreprit d'aller à Rome. Il n'avait point assez d'argent; un moine s'empara de lui, l'engagea au repentir, à la confession, reçut pour le distribuer aux pauvres le peu d'argent qui restait au jeune voyageur, et le conduisit à Chiozza, où ses parents, irrités d'abord, finirent par lui pardonner. Son père l'emmena avec lui dans le Frioul. Tandis qu'il exerçait à Udine son état de médecin, son fils y reprenait ses études de droit plus sérieusement qu'à Pavie; ce qui ne le garantit pas de quelques étourderies de jeunesse. Après divers déplacements, où il importe peu de le suivre, son père obtint pour lui une place d'adjoint au coadjuteur du chancelier-criminel de Chiozza; peu de temps après, ce chancelier, qui passait à Feltre avec le même titre, lui proposa la place de coadjuteur en chef, s'il voulait l'y suivre: il accepta. Installé à Feltre à vingt-deux ans, il montra beaucoup d'ardeur à remplir ses devoirs, et n'eut d'autre amusement que le théâtre, où jouait une assez bonne troupe. Bientôt il eut une jouissance plus vive. Il y avait une petite salle de spectacle dans le palais du gouverneur; une société d'amateurs résolut d'y jouer la comédie et même la tragédie. Goldoni en fut nommé directeur. Il arrangea en tragédies, déclamées sans musique, la *Didon* et le *Siroë* de Métastase. Il composa deux petites comédies, *Le bon père* et *La cantatrice;* il y jouait deux rôles à caractère; ses pièces et son jeu réussirent parfaitement. Mais en attendant que sa propre inconstance le fit souvent changer de carrière e

de séjour, il était pour ainsi dire à la merci de celle de son père : celui-ci venait d'accepter une place de médecin avec des honoraires fixes, à Bagnacavallo, dans la légation de Ravenne, et ne fut content que lorsqu'il y eut fait venir son fils. Il mourut un an après, d'une fièvre maligne, laissant sa femme et son fils avec une fortune médiocre et dans la plus profonde douleur. Dès que Goldoni put s'occuper de lui-même, il résolut définitivement de se faire recevoir avocat. Il alla soutenir son examen et prendre la licence à Padoue, et de là se rendit à Venise pour y suivre le barreau. Il y fut reçu, en 1732, dans le corps des avocats, et présenté au palais avec toutes les cérémonies d'usage. Les clients vinrent lentement : le jeune avocat, tout en étudiant son métier, avait besoin de distractions; il fit des almanachs : il en fit un qui avait pour titre, *Expérience du passé, astrologue de l'avenir*, etc., avec plusieurs morceaux sérieux et plaisants, en vers et en prose, qui réussit dans le public et l'amusa beaucoup lui-même; il revint à ses projets de travaux dramatiques : mais ayant besoin d'un produit qui fût plus prompt et plus fort que ne l'était celui des pièces comiques, il se mit à travailler à un opéra d'*Amalasonte*. Cependant, une cause de quelque importance, mêlée de civil et de criminel, se présente : il la plaide contre le premier avocat du barreau vénitien, et il la gagne. Au milieu de ce premier triomphe, une intrigue d'amour, où il s'était engagé malgré lui, tourne mal; un mariage, qu'il allait contracter pour se venger, autant que par inclination, est rompu par le mauvais état de sa fortune : il prend le parti de quitter Venise, et de se rendre à Milan, ayant avec lui, pour tout trésor, son opéra d'*Amalasonte*. Bien accueilli dans cette capitale, il croit pouvoir lire son opéra chez la directrice du théâtre, devant le premier chanteur *Gaffarelli*, et devant d'autres virtuoses; les grands airs de ces messieurs, les difficultés qu'ils lui font, l'arrêtent dès le début de sa lecture. Il trouve plus d'honnêteté dans l'un des principaux directeurs, qui écoute avec attention sa pièce tout entière, mais qui lui prouve, par de bonnes raisons, qu'elle n'est pas faite pour la musique, et qu'elle ne peut être présentée à aucun compositeur. Il brûle sa pièce, et amuse le résident de Venise du récit de cette scène comique : ce ministre se l'attache en qualité de gentilhomme, le loge commodément, ne l'occupe que de commissions agréables, et lui laisse la disposition libre de son temps. Goldoni n'en profita que pour composer un intermède en musique, intitulé, le *Gondolier vénitien*, qui eut tout le succès que pouvaient avoir alors ces petites compositions. C'est le premier ouvrage qu'il ait livré au public; circonstance qui y donne seule quelque intérêt. Les événements de la guerre de 1733, qui fit perdre l'Italie à la maison d'Autriche, interrompirent d'autres travaux que Goldoni avait commencés, entre autres, une tragédie de *Bélisaire*, et le chassèrent successivement de Milan, de Crême, de Pizzighitone et de Parme : il quitta son résident, dont il était devenu secrétaire-général. Il éprouva en route des accidents communs dans ces temps de guerre (1); le plus fâcheux fut d'être volé, argent, hardes, effets de toute espèce, par une bande de déserteurs. Arrivé à Vérone, il y trouva heureusement des comédiens dont le chef avait de l'ami-

(1) Il fut présent à la bataille de Parme, de laquelle il donne une description intéressante dans ses *Mémoires*.

tié pour lui. Malgré tout ce qu'il avait souffert, il était parvenu à terminer son *Bélisaire*. Les comédiens reçurent cette pièce par acclamation : ils partirent tous pour Venise; et *Bélisaire* y fut joué, pour la première fois, le 24 novembre 1734, avec le plus grand succès. Il se soutint jusqu'à la fin de cette saison théâtrale : ayant été repris la saison suivante, avec une petite comédie fort gaie du même auteur, on n'en voulut point d'autre jusqu'à la clôture. Goldoni ne se dissimulait pas pour cela les défauts de sa tragédie; ils lui ont toujours paru si grands, qu'il n'a laissé paraître cette pièce dans aucune édition de ses œuvres. Une seconde tragédie, *Rosimonde*, ne réussit point; et il fallut revenir à *Bélisaire*. L'auteur suivit à Padoue une autre troupe à laquelle il s'était attaché, et qui n'y joua presque d'autres pièces que les siennes. On ne voit plus dans Goldoni, pendant quelques années, qu'un jeune poète lié d'intérêts avec des comédiens, écrivant pour eux, vivant avec eux, et prenant des intrigues de coulisses pour des affaires de cœur. Il avait toujours sa mère, qui conservait pour lui la même tendresse. Elle regrettait qu'il eût quitté la carrière du barreau; mais il finit par lui persuader que celle du théâtre n'était ni moins lucrative ni moins honorable, et elle le laissa faire ce qu'il voulut. En 1736, un heureux hasard le retira de cette espèce de désordre, et lui fit rencontrer à Gènes un honnête notaire, dont il épousa la fille. Depuis ce moment, et pendant tout le cours de sa vie, il vécut constamment avec elle dans l'union la plus parfaite. De retour à Venise, il continua de travailler pour le théâtre, mais sans s'être encore fixé au genre qui devait faire sa réputation. C'étaient des tragédies et des comédies moins mauvaises que celles auxquelles le public s'était accoutumé, des sujets anciennement traités, et dont il savait corriger les défauts les plus grossiers : mais il n'était nullement né pour la tragédie; et la comédie de caractère et de mœurs ne s'était encore présentée à lui que vaguement. Il avait fait un grand pas vers l'amélioration de l'art, puisqu'il regardait Molière comme le plus grand des poètes comiques anciens et modernes; mais il n'avait point encore essayé de l'imiter, ou du moins d'introduire sur le théâtre de son pays, les réformes compatibles avec des usages dramatiques que rien ne lui paraissait pouvoir changer. Tels étaient, par exemple, les acteurs à masques, et la comédie presque toute improvisée, où ils étaient accoutumés à se faire applaudir. La troupe de l'excellent arlequin *Sacchi*, alors fixée à Venise, n'était pas favorable aux essais qui auraient eu pour but la suppression des scènes improvisées et des masques. Il fallut donc que Goldoni se prêtât d'abord à ces données incommodes, et ne hasardât de sa réforme que ce qu'elles en pouvaient admettre. Un changement avantageux dans son état vint le distraire pour quelque temps de ses études et de ses projets. Le consul de Gènes à Venise mourut en 1739; la famille de sa femme demanda pour lui cette place, et l'obtint. Celle de secrétaire-général du résident, qu'il avait précédemment remplie, l'avait suffisamment habitué aux affaires, qui au fond, malgré le préjugé contraire, ne sont rien pour un homme de lettres, quand il veut y apporter quelque application. Comme dans le pays des arts il n'y a point de mur de séparation entre ces deux carrières, dès qu'il se fut mis au courant des fonctions de

son consulat, il reprit ses travaux dramatiques, où il trouvait le plus noble et le plus doux des délassements. Des accidents et des embarras imprévus, le forcèrent, dès 1741, de se faire substituer quelqu'un dans sa place, qui, au reste, était honorable, mais sans émoluments; d'aller chercher des ressources ailleurs qu'à Venise, et de se transporter d'abord à Bologne avec sa femme, qui supportait ce changement de fortune avec patience et fermeté. Il voulait gagner Gènes; mais la guerre de 1741 remettait l'Italie dans le même état où il l'avait déjà vue, et lui coupait tous les chemins. Obligé d'aller à Modène et à Rimini, les comédiens qu'il y trouvait, et ses pièces qu'ils s'empressaient de lui demander, le firent vivre commodément; mais il put se croire ruiné sans ressource, quand des hussards autrichiens eurent enlevé la barque qui conduisait à Pesaro tous ses effets et ceux de sa femme, les coffres, les porte-manteaux, les boîtes, les cartons remplis de hardes, de linge, d'ajustements, de bijoux. Cependant il ne se découragea point. Le quartier-général autrichien était à dix milles de distance; il se détermine à y aller réclamer ses effets. Sa femme n'hésite point à l'y suivre. Ils partent d'abord en calèche; mais comme ils étaient descendus pour un moment avant la moitié du chemin, le postillon tourne bride, retourne au galop à Pesaro, et les laisse sur la route, à pied, sans secours et sans espérance d'en trouver. Ils poursuivent intrépidement leur marche. Deux torrents qui leur barrent le passage, ne les arrêtent pas; le mari les traverse, ayant sa femme sur ses épaules. Ils arrivaient, lorsqu'un troisième torrent, plus large et plus profond, se présente encore; ils en suivent le bord jusqu'à la mer, se mettent dans une barque de pêcheur, qui les descend à l'autre bord, et le remontent jusqu'au but de leur voyage: Goldoni se fait annoncer au commandant autrichien, qui, trouvant en lui l'auteur de *Bélisaire*, du *Cortesan vénezian*, et d'autres comédies charmantes, lui fait rendre tous ses effets, et ne lui impose d'autre condition que de ne pas retourner à Pesaro. Les deux époux bien contents et remis de leurs fatigues vont joindre à Rimini des amis qu'ils y avaient laissés. Bientôt ils y éprouvèrent un heureux changement de fortune. Le prince Lobkowitz, général en chef de l'armée impériale, était à Rimini avec son état-major; tout y était en divertissements et en fêtes. Goldoni fut chargé de composer une cantate; on lui confia ensuite la direction des spectacles: il gagna beaucoup d'argent en s'amusant beaucoup. Il se démit alors tout-à-fait du consulat gratuit de Gènes, et ne quitta Rimini, quand les Autrichiens le quittèrent eux-mêmes, que pour passer en Toscane, terre classique des lettres et du langage, qu'il sentait depuis long-temps le besoin de visiter. Pendant quatre mois de séjour à Florence, en 1742, il se lia d'amitié avec le médecin philosophe Cocchi, le célèbre antiquaire Gori, le savant abbé Lami et plusieurs autres hommes illustres. A Sienne, il entendit avec admiration le fameux improvisateur Perfetti, qui avait été couronné au Capitole, et qui, dans un âge fort avancé, improvisait encore. En parcourant les autres villes de la Toscane, le hasard le fit assister à Pise à une réunion de la colonie arcadienne. Placé parmi les étrangers, après avoir applaudi le bon et le mauvais, il demanda et obtint la permission d'exprimer lui-même en vers le plaisir que lui avaient fait éprouver cette as-

rents genres, tant dans l'ancien système que dans le nouveau, qui était le sien. Son engagement à Paris le rejetait dans un genre qu'il n'aimait pas. Mais c'était surtout Paris qu'il voulait voir; la société parisienne qu'il desirait connaître; les gens de lettres et les artistes célèbres, dont il ambitionnait les suffrages et l'amitié. Il y réussit bientôt, comme il l'avait fait en Italie. Il s'attachait à Paris de plus en plus, et voyait avec regret approcher le terme de ses deux années, lorsqu'un heureux hasard lui procura, dans la lectrice de Mme. la Dauphine, une protectrice utile. Cette princesse desira le fixer en France; et n'ayant point de place à lui donner dans sa maison, elle parvint à l'attacher au service de Mesdames, filles du roi, en qualité de lecteur et de maître de langue italienne. Il dit adieu à la comédie, et se livra tout entier aux devoirs et aux agréments de son emploi. Logé à Versailles dans le château, il était de tous les voyages, à Marli, à Compiègne, à Fontainebleau: pour quelques leçons assez courtes qu'il donnait seulement à Mme. Adélaïde, il jouissait de tous les spectacles, de tous les amusements de la cour, de toutes les fêtes. Celles de Fontainebleau furent cruellement troublées à la fin de 1765 : le Dauphin y mourut. On revint tristement à Versailles; peu de temps après, la Dauphine suivit son époux; et la mort du roi de Pologne, beau-père du roi, ajouta encore à ces pertes douloureuses et à ces deuils de cour. Pendant ce temps où Goldoni resta sans fonctions, son logement lui fut ôté : il ne lui avait pas été dit un mot d'appointements; il n'avait été payé qu'en marques de bonté et en espérances. On put enfin s'occuper de lui; une gratification de cent louis, et la promesse d'une place, dont la création éprouva des obstacles, furent encore tout ce qu'on put faire pour lui. Il vécut tant bien que mal du peu qu'il recevait d'Italie, et de sommes empruntées à quelques amis. Il continua de servir sans rien demander, sans se plaindre : au bout de trois ans, les princesses ses écolières obtinrent enfin pour lui, du ministre de la maison du roi, un traitement ou pension annuelle de 4000 liv., réduit à 3600, par la retenue du dixième. C'était peu; mais les grâces infinies dont Mesdames accompagnèrent ce demi-acte de justice, le rendirent aussi content que si c'eût été justice entière. Le dernier trait de délicatesse dont Mesdames usèrent avec lui, fut de lui déclarer qu'elles savaient suffisamment l'italien, qu'elles avaient à suivre d'autres études, et de lui assurer son titre auprès d'elles, et son traitement, en le dispensant de tout service. Il revint alors se fixer à Paris, et garda seulement un pied-à-terre à Versailles. Pendant quelques années, il ne travailla que pour n'en pas perdre tout-à-fait l'habitude; il fit quelques canevas à machines pour la troupe de Paris, trois ou quatre comédies écrites pour Venise, où elles n'eurent plus le même succès que lorsqu'il dirigeait lui-même ses acteurs. Il s'en mettait peu en peine, et continuait de jouir d'une vie douce et indépendante. Il obtint du duc de Choiseul, pour son neveu qu'il avait amené en France avec lui, et qu'il aimait comme son fils, une place de professeur d'italien de l'école royale militaire, et, quelque temps après, encore une autre place dans les bureaux de la guerre. Tant de faveurs et d'agréments, qu'il ne pouvait espérer ailleurs, le décidèrent. On le demandait en Portugal, à Londres; on le redemandait à Venise : il résolut définitivement de rester

effets du poison. Il crie, il se plaint; « mais ce n'est rien, dit-il ensuite, il » faut bien que la poudre opère. » Il fait un mélange ridicule des promesses de Pancrace et des plaintes que la douleur lui arrache. Il ne peut plus se tenir debout; il tombe en criant : Je me meurs. Colombine sort de la maison et lui demande ce qu'il a. « Voyez, » dit le pauvre empoisonné, si Pan- » crace n'avait pas raison; les femmes » courent après moi. — O diable! s'é- » crie Colombine, il a l'écume à la » bouche. Au secours, au secours! — » Zanetto : entendez-vous comme elle » est amoureuse de moi? elle est ré- » duite au désespoir.... Mais moi.... » ferme.... ferme.... Ahi!... Le cœur » me manque; je meurs.... je meurs. » Il se tord les membres; et, après plusieurs passages convulsifs de la joie d'être vainqueur des femmes, aux angoisses de la mort, il a une dernière convulsion, et meurt. Se figure-t-on le public français témoin d'un pareil spectacle, et croit-on qu'il l'eût souffert jusqu'au bout? Cette pièce, et particulièrement cette scène, eurent cependant à Venise le plus grand succès. Lorsqu'elle fut imprimée, l'éditeur, dans un avis qui la précède, trouve tout cela fort bouffon. Il dit : « L'un des jumeaux meurt sur le » théâtre; mais sa mort n'a rien de » triste : la sottise qu'il montre, tan- » dis qu'il se meurt, vous divertit; » c'est un des morceaux les plus risi- » bles et les plus neufs de tous nos » comédies. » C'est en effet une chose fort divertissante qu'un malheureux empoisonné, qui *ha la schiuma alla bocca, si va torcendo sul teatro e muore*. Le traître avoue son crime à la fin de la pièce, et s'empoisonne lui-même, pour rendre le divertissement complet. Mais ce qui met le comble à l'étonnement, c'est que Goldoni, dans sa vieillesse, et en écrivant ses Mémoires, n'était point encore revenu de l'illusion que le succès de cette comédie lui avait faite. S'il se reconnaît un tort, c'est d'avoir employé du poison dans deux pièces consécutives. « Il savait, dit-il, comme » un autre, que ces moyens n'étaient » pas ceux *de la bonne comédie;* » mais la réforme n'était encore que » dans son berceau. D'ailleurs, quelle » différence entre les effets du poison » dans la première et ceux qui en dé- » rivent dans la seconde! Le crime, » dans *l'Homme prudent*, fournit du » pathétique qui intéresse et touche: » celui des *Deux jumeaux* produit, » malgré son horreur, des *incidents* » *amusants* et d'un *vrai comique*. Il » n'est *rien de plus plaisant* que la » folie de ce nigaud, qui croyant se » venger de la perfidie des femmes » par le mépris, souffre et *s'égaie* en » même temps! » O Molière! Molière! Mais des traits aussi marqués et aussi forts sont rares; et ceux de bon et vrai comique sont, au contraire, très communs, même dans les moindres pièces de l'auteur. Il a presque partout ce qui distingue le véritable poète comique, c'est le talent d'observer et de peindre les caractères et les mœurs. L'extrême variété de ses sujets lui a fourni l'occasion de mettre en scène toutes les classes d'hommes, depuis les gens de cour jusqu'au peuple; et en se les représentant tels qu'ils étaient dans son pays et de son temps, on trouve ses tableaux d'une vérité frappante. L'homme, en général, y est aussi peint fidèlement dans ses affections, ses habitudes, ses ridicules et ses vices. Nous avons parlé de la variété de ses sujets; elle est réellement surprenante. Tantôt ce sont des scènes domestiques, des familles peintes dans l'intérieur, comme *il Pa-*

dre di famiglia, il Padre per amore, la Buona madre, la Madre amorosa (ce qui signifie la tendre mère, et non pas la mère amoureuse); tantôt des états de la société, et des hommes publics, représentés dans leurs fonctions, tels entre autres que *l'Avvocato veneziano;* et tantôt des caractères particuliers, soit d'hommes, soit de femmes, dans des situations qui les font ressortir; ce sont les pièces les plus nombreuses, la comédie de caractère étant le fonds de sa reforme et le principal objet de ses travaux. On y trouve. *l'Adulatore, il Bugiardo, il Giuocatore, l'Avaro geloso, il Vecchio bizarro* (ce qui ne veut pas dire *bizarre*, mais *gai, jovial, aimable*), *il Cavalier di buon gusto, la Donna volubile, la Vedova scaltra, la Donna di garbo, la Donna di testa debole* (c'est-à-dire à tête légère), *le Donne de casa soa* (les femmes maîtresses chez elles), etc. Ici ce sont des usages nationaux, des habitudes sociales, et les petits événements qu'elles fournissent, comme *il Cavaliere et la Dama, o i Cicisbei, la Villegiatura, le Smanie della villegiatura, le Avventure della villegiatura, il Ritorno della villegiatura.* Là, le théâtre même et les lieux publics lui fournissent des scènes pleines de mouvement et de vérité, comme *il Teatro comico, la Bottega del caffè, il Campiello* (le Carrefour). Au comique noble succèdent des intérêts et des personnages populaires, comme dans *I Rusteghi* (les Rustres), *le Massere* (les Femmes de service, les servantes, etc.), où l'on peut même accuser l'auteur d'être descendu quelques rangs trop bas. Quelquefois c'est un homme célèbre dans les lettres, mis personnellement en action, avec les traits généraux qui peuvent convenir à tous les hommes de cette classe, et les passions auxquelles ils sont sujets eux-mêmes, et celles qu'ils excitent ordinairement autour d'eux, et avec les traits particuliers du caractère et de la vie du grand homme représenté; telles sont les trois pièces remarquables, et que l'auteur affectionnait particulièrement: *Terenzio, Moliere* et *Torquato Tasso.* Quelquefois, enfin, Goldoni se jette dans l'idéal, et dans des peintures de mœurs qui n'ont peut-être de vrai que ce qu'elles ont de romanesque, comme dans *la Sposa persiana, Ircana in Iulfa, Ircana in Ispaan, la Peruviana, la Bella selvaggia;* ou ce sont même des romans connus, mis en action et en scène, tels que *Pamela*, et *Pamela maritata.* Quoique Goldoni, trop modestement, peut-être, ne reconnût point en lui les attributs du génie, on ne peut nier du moins qu'il n'eût à un rare degré le don de l'invention, qu'il n'y joignît celui d'observer finement et avec justesse, et le talent d'imiter et de mettre en jeu les passions, les ridicules, les qualités bonnes et mauvaises des hommes qui avaient été l'objet de ses observations; et il faut avouer que cette réunion de dons et de talents forme la plus grande partie du génie comique, quoiqu'elle ne le constitue pas tout entier. G—É.

GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain anglais, né en 1728 à Pallas, paroisse de Forney, dans le comté de Longford, en Irlande, devait le jour à un ecclésiastique peu favorisé de la fortune, et père de neuf enfants. Olivier fut destiné au commerce, et placé dans une école voisine, où l'on n'enseignait que la lecture, l'écriture et les plus simples règles d'arithmétique. Son maître était un ancien militaire, qui aimait à raconter ses exploits et les aventures de ses voyages;

il trouva dans le jeune disciple un auditeur avide, et cette circonstance influa sans doute beaucoup sur les goûts et sur la destinée de son élève. Olivier était habituellement d'une humeur grave, mais quelquefois aussi d'une gaîté sans mesure; il montrait de l'esprit naturel, et faisait, dès l'âge de sept à huit ans, des vers qu'il communiquait à ses camarades, et dont il brûlait ensuite les manuscrits. Sa mère, voyant ses heureuses dispositions, et le peu de penchant et surtout d'aptitude qu'il avait pour le commerce, se décida, aidée de l'appui de quelques parents généreux, à lui faire donner une éducation classique. A quinze ans, il fut reçu à l'université de Dublin, où malheureusement son instituteur immédiat se trouva être un homme d'un caractère austère et violent, qui ne fit que gâter un assez bon naturel. Olivier, qui était d'une humeur extrêmement lisante, à peine arrivé à Dublin, avait déjà formé des relations avec des jeunes gens des deux sexes : il s'avisa un jour de les inviter à un souper, suivi d'un bal donné dans sa chambre, en l'absence de son argus; mais au milieu de la fête, celui-ci, informé de ce qui se passait, entre comme un furieux, s'emporte en injures, et finit par appliquer au pauvre Olivier quelques coups: ils lui furent d'autant plus sensibles, qu'ils venaient à la suite de l'ivresse du plaisir, et qu'ils étaient reçus devant des dames. Il prit la résolution de quitter le collége, et d'aller cacher sa honte loin de sa société. Il vendit ses livres, ses hardes, et se mit à parcourir, pendant plusieurs jours, les rues de la ville; cela dura jusqu'à ce qu'il ne lui resta plus qu'un shelling, qui le fit vivre encore trois jours, après lesquels ayant vendu une partie des vêtements qui le couvraient, et n'osant retourner dans la maison paternelle, il fit instruire son frère de sa situation. Par cette entremise, une réconciliation fut opérée entre son précepteur et lui; mais elle ne fut qu'apparente : il y avait trop d'opposition dans leurs caractères. Un pareil instituteur n'était pas propre à lui faire aimer l'instruction qu'il lui donnait; et ses progrès répondirent mal aux promesses de son enfance. On le trouvait souvent oisif à la porte du collége : vers 1747, on le vit figurer dans une sédition des étudiants, où il y eut du sang répandu, et qui ne tendait pas à moins qu'à délivrer, par la violence, les malfaiteurs renfermés dans Newgate. Un aveu sincère de sa faute lui en obtint le pardon. Quelque peu de suite qu'il eût mis à ses études, on le jugea capable de diriger l'éducation d'un jeune homme d'une bonne famille; mais, dès qu'au bout d'une année, il eut amassé une petite somme d'argent, tourmenté du desir de voyager, il acheta un cheval, et partit de l'aveu de ses parents. Arrivé à Cork, il commença à payer son passage pour l'Amérique, sur un bâtiment que les vents contraires retinrent plusieurs semaines dans le port. Olivier, en attendant, passa son temps à visiter les curiosités de la ville et des environs; et il arriva un jour sur le port, dans le moment où le capitaine, profitant d'un vent favorable, venait de partir, emportant son argent. Olivier en avait dépensé beaucoup aussi dans ses excursions, avait vendu son cheval, et sa bourse était tout-à-fait à sec, lorsqu'il fit connaissance avec un riche particulier, qui, charmé de son esprit et de la simplicité de son caractère, l'accueillit avec intérêt, et, après l'avoir fêté pendant plusieurs jours, lui prêta quelques guinées pour retourner dans sa famille. A son retour,

il raconta ses infortunes avec une bonhomie qui aurait désarmé la colère de son père, s'il eût vécu; mais sa mère ne savait pas même gronder, et lui avait donné pour tuteur son oncle, M. Contarini, homme d'un esprit éclairé et d'un cœur généreux et indulgent. Le jeune homme, qui avait été élevé sans succès pour la carrière du commerce, et ensuite pour celle de l'église, fut envoyé étudier la jurisprudence à l'école du Temple à Londres. Arrivé à Dublin, un escroc lui enleva au jeu tout l'argent dont on l'avait pourvu, et il fut obligé de retourner sur ses pas. Il prétendit alors avoir une vocation véritable pour la médecine, et obtint en conséquence d'aller, en 1752, à l'université d'Edinbourg. Des liaisons avec quelques jeunes gens, livrés à la dissipation, lui firent cependant négliger ses nouvelles études; et s'étant rendu caution, pour un de ses camarades, du paiement d'une somme considérable, que ni l'un ni l'autre ne purent remplir, il jugea prudent de quitter l'Écosse, et s'embarqua pour la Hollande. Il suivit à Leyde le cours d'anatomie d'Albinus, et les leçons de chimie de Gaubius; il fréquenta plus assidument encore les lieux de divertissements, et certaines sociétés subalternes, dont il observait les mœurs et les ridicules, qu'il a peints d'une manière fort originale dans quelques lettres qui ont été imprimées: mais une passion déplorable, celle du jeu, entravait surtout l'usage de ses facultés, et absorbait la plus grande partie de son temps, quoiqu'il fût presque toujours dupe. On aura peine à croire que, presque dépourvu d'argent par une suite de pertes de ce genre, ayant eu occasion de voir des fleurs qu'il savait que son frère aimait beaucoup, il s'empressa d'en acheter, pour lui en faire présent; et on sait à quel prix se vendent les belles fleurs en Hollande. S'étant mis par-là dans la nécessité de recourir aux expédients pour rester à Leyde, ou de partir sans argent, il imagina de se faire une ressource de quelque talent qu'il avait à jouer de la flûte. Ce fut en effet son gagne-pain. Quand il avait marché toute la journée, il s'arrêtait sur le soir à l'entrée d'un village, et attirait, par sa musique, un rassemblement de paysans émerveillés, qui le récompensaient ordinairement en lui offrant un asile pour la nuit, et de quoi vivre le lendemain. Aussi a-t-il toujours préféré la société des habitants de la campagne à celle des grands. Il ne voyait rien de plus aimable au monde que l'innocente fille d'un fermier. C'est de cette manière qu'il parcourut la Flandre, le midi de la France, la Suisse, où il jeta sur le papier la première ébauche de son joli poème du *Voyageur*. A Genève, un jeune Anglais, sorti récemment de l'étude d'un procureur, et enrichi par un héritage imprévu, lui proposa d'être son gouverneur, en lui intimant toutefois qu'il voulait se gouverner lui-même. Olivier accepta: mais ce jeune homme étant d'une économie portée à un excès peu ordinaire à dix-neuf ans, ils ne tardèrent pas à se brouiller, et se séparèrent à Marseille, après avoir parcouru ensemble une partie de l'Italie. On présume que c'est à Padoue que Goldsmith prit le degré de docteur en médecine. Il retourna en Angleterre vers 1756, et arriva à Londres, dénué de tout, si ce n'est de santé, de courage et de philosophie. « Peu m'importe, disait-il souvent, d'être né sans fortune: en quelque lieu du monde que je me trouve, j'aurai ma part des dons de la terre; et il en faut si peu à l'homme. » Heureuse philosophie!

Des chefs de maison d'éducation, des apothicaires, auxquels il offrit ses services, le rebutèrent avec dureté. Sa figure, qui n'était rien moins que belle, et que la petite vérole avait encore gâtée, l'accent irlandais qu'il ne perdit jamais, sa tournure et son costume grotesque, n'étaient pas propres à prévenir en sa faveur. Un chimiste, voyant qu'il avait des connaissances en médecine, l'admit dans son laboratoire. C'est apparemment vers la même époque, qu'il fut sous-instituteur dans une école à Peckham. Enfin il s'établit médecin à Londres; mais il y eut peu de succès. Il écrivait alors: « Vous pouvez vous imaginer les obstacles que je rencontrai, dépourvu, comme je l'étais, d'amis, de recommandations, d'argent ou d'impudence, et cela dans une ville où il suffisait que je fusse Irlandais pour rester sans emploi. » Des travaux littéraires, auxquels son peu de vogue, comme médecin, lui permettait de se livrer à loisir, lui furent plus profitables. Il trouva les libraires généreux à son égard, et les regarda toujours comme ses bienfaiteurs. Cependant l'idée d'aller visiter des pays lointains pour en rapporter, à ce qu'il croyait, des arts inconnus à l'Europe, le tourmentait depuis longtemps. Il demanda et obtint, en 1758, la place de médecin de l'une des factoreries anglaises, sur la côte de Coromandel; et ce fut pour subvenir aux frais du voyage, qu'il se proposa de publier son *Essai sur l'état actuel de la littérature en Europe*. Mais une aurore de prospérité lui fit abandonner ses projets: il ne partit point, et se vit bientôt surchargé de travaux littéraires que les libraires lui commandaient. Son *Essai sur l'état de la littérature* parut, en 1759, in-12, chez Dodsley. Devenu plus à son aise, il quitta le chétif logement qu'il habitait, loua un bel appartement, où, par l'effet de sa conduite imprudente, il se vit bientôt confiné à la requête d'un créancier. C'est là qu'il composa le *Vicaire de Wakefield*. Cet ouvrage est, du moins en France, le plus célèbre des ouvrages de Goldsmith; il a placé son auteur, comme romancier, immédiatement après Richardson et Fielding. On ne peut présenter un tableau plus vrai et plus attachant, d'un véritable philosophe, que celui du bon vicaire; et les caractères de ceux qui l'entourent, ne sont pas moins originaux, moins heureusement peints. Le docteur Johnson, qui estimait beaucoup les talents de Goldsmith, prit sur lui de traiter d'avance de la vente du manuscrit avec un libraire, qui vint délivrer l'auteur prisonnier. Il fut quelque temps correcteur d'épreuves chez Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, et coopéra en même temps à plusieurs ouvrages périodiques. Une suite de lettres, supposées écrites par un Chinois, qu'il inséra alors dans le *Public ledger*, furent imprimées séparément en 1762, 2 vol. in-12, sous le titre du *Citoyen du monde*, ou *Lettres d'un philosophe chinois résidant à Londres, à ses amis en Asie*, réimprimées en 1776, suivies du *Voyageur*. Une méprise étrange lui fit perdre une occasion bien favorable d'avancer ses affaires. Le duc de Northumberland, récemment nommé lord lieutenant en Irlande, ayant témoigné le desir de voir un auteur dont les productions lui avaient plu, Goldsmith, après avoir préparé un compliment, s'annonce chez sa seigneurie: obligé d'attendre quelques minutes dans l'antichambre, et voyant sortir d'un appartement un jeune homme très bien mis, il croit que c'est le duc,

et lui adresse son compliment. Ce n'est que lorsqu'il l'a achevé, qu'il apprend que ce n'est qu'un simple officier de la maison. Le duc lui-même se présente, et Goldsmith, confus, ne sait plus que dire. Invité à faire une demande, il se borne à recommander l'avancement de son frère, ecclésiastique résidant en Irlande. Cependant ses affaires prenaient une tournure plus favorable : en 1764, il occupait un appartement brillant, et recevait à sa table les hommes de lettres les plus distingués. Il fut un des premiers membres du fameux Club littéraire. Son premier essai dramatique, la comédie de *l'Homme bon* (the Good natured man) fut représentée sur le théâtre de Covent-Garden, en 1768, et eut un succès médiocre, malgré son mérite; mais le goût du genre sentimental dominait alors en Angleterre. Lorsqu'il eut achevé son poème du *Village abandonné*, un libraire lui donna, pour le manuscrit, un billet de cent guinées. Un de ses amis, à qui l'auteur parla de ce marché, trouva que c'était beaucoup pour un ouvrage d'aussi peu d'étendue. « Je le trouve aussi, dit Goldsmith ; et depuis que j'ai reçu ce » billet, je n'ai pas eu un moment » de tranquillité : je suis résolu de ne » pas le garder. » En effet, il força le libraire à le reprendre, ne consentant à être payé qu'à raison du débit de l'ouvrage, qui heureusement fut considérable : ce poème parut en 1769. La prospérité de Goldsmith était toujours très passagère, par suite de son imprévoyante libéralité, dont abusaient une foule d'écrivains parasites, en quelque sorte à la piste des auteurs heureux. Aussitôt que le succès d'un nouvel écrit faisait supposer que ses finances étaient dans un état florissant, il se voyait accablé d'importuns de cette espèce, qu'il s'était fait une loi de ne renvoyer jamais sans leur donner un écu (*half crown*), dût-il aller l'emprunter. Souvent il vit dissipé ainsi tout le produit d'un ouvrage avant même qu'il fût publié. Lorsque le besoin d'argent le forçait à se livrer à un travail extraordinaire, il allait se loger dans une ferme voisine de Londres, ignorée de ses meilleurs amis, et s'occupait, pendant des semaines, sans presque bouger de sa chaise, à des compilations, qu'il rédigeait avec une facilité et une rapidité surprenantes. Il composa des *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, supposées écrites par un grand-seigneur à son fils, qui ont le mérite de l'impartialité, d'une grande concision et du degré d'éloquence qui convient à l'histoire. Elles ont eu plusieurs éditions en 2 vol. in-12 et in-8°, et ont été attribuées au lord Lyttelton, au lord Orrery, etc. Il compila une *Histoire romaine*, en 2 vol. in-8°., principalement tirée de Tite Live; une *Histoire d'Angleterre*, en 4 vol. in-8°., et des abrégés de ces deux ouvrages, pour l'usage des écoles. Il écrivit, pour les ouvrages d'autres auteurs, des préfaces et des introductions, qui d'ordinaire valaient mieux que les ouvrages eux-mêmes; on en cite pour exemple la préface dont il a enrichi le *Système d'histoire naturelle* du docteur Brooks, 1763, 6 vol. in-12. Le succès de cet opuscule l'engagea à entreprendre une *Histoire naturelle de la terre et de la nature animée*, qui fut un travail de quelques années, et fut publiée, en 1774, en 8 vol. in-8°. On vient d'en donner une nouvelle édition, avec des additions et corrections par W. Turton, et cent-treize planches gravées, Londres, 1816, six volumes in-8°. Cet ouvrage est écrit avec élégance et inté-

rêt ; mais il n'y faut chercher, ni une grande exactitude, ni des vues et des faits nouveaux. C'est une production purement agréable, mais qu'on ne lit plus aujourd'hui. Johnson disait, à ce sujet : « Goldsmith est maintenant occupé d'une histoire naturelle, qu'il rendra aussi amusante qu'un conte persan. » Lorsque son manuscrit était terminé, ou assez avancé pour l'autoriser à réclamer quelque argent des libraires, il quittait son habitation champêtre, et venait à Londres, où il dissipait en quelques mois tout le produit de sa plume. Sa comédie intitulée : *Les Méprises d'une nuit*, etc. (*The Mistakes of a night, or She stoops to conquer*), pièce d'un excellent comique au jugement de ses compatriotes, et jouée, pour la première fois, en 1773, à Covent-Garden, fut généralement applaudie, et valut à l'auteur des profits très considérables. Aussi fut-il, plus que jamais, accablé des importunités et des compliments, en prose et en vers, de tous les *pauvres diables* de la capitale, qui ne le laissaient en repos que lorsqu'il était sans argent. Goldsmith n'était pas guéri de sa passion pour le jeu ; les pertes qu'il y faisait, le réduisirent au plus absolu dénuement : dans sa détresse, il s'adressa encore aux libraires, et même aux directeurs des théâtres, qui se hasardèrent à lui avancer des sommes assez fortes sur des promesses d'ouvrages qui n'étaient pas même commencés, et que sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter. Il était dans un de ces moments de détresse, lorsqu'à la formation de l'académie royale de peinture, Reynolds lui fit donner le titre de professeur d'histoire, place sans fonctions, mais sans traitement ; ce qui ne faisait pas son compte. « Les honneurs, disait-il à cette occasion, sont » pour moi ce que seraient des manchettes à un homme qui n'aurait pas » de chemise. » Il avait conçu le plan d'un dictionnaire des sciences et des arts, auquel Johnson, Garrick et Reynolds lui avaient promis de coopérer : mais les libraires se montrèrent peu empressés à l'encourager dans cette entreprise ; et cet abandon fut un des chagrins qui attristèrent ses dernières années. Une strangurie, fruit de la vie extrêmement sédentaire qu'il avait menée depuis quelque temps, vint aggraver ses maux. Enfin, attaqué, en 1774, d'une fièvre nerveuse, contre laquelle, malgré l'opposition de deux habiles médecins, il ne voulut employer que la poudre du docteur James, qui lui avait réussi en d'autres occasions, il mourut le 4 avril 1774, à l'âge de quarante-cinq ans : ses obsèques furent faites sans éclat ; mais on lui éleva un monument en marbre dans l'abbaye de Westminster, avec une élégante inscription latine, composée par le docteur Johnson. Ce moraliste célèbre, qui lui adressait souvent de dures, mais d'utiles vérités, disait que c'était le plus sage des hommes la plume à la main, et, sans sa plume, le plus sot. Goldsmith manqua en effet toujours de ce don de l'à-propos qui fait briller dans le monde ; et ce défaut devait ressortir davantage encore dans la société qu'il fréquentait habituellement. Ses bons mots étaient préparés ; il disposait ses auditeurs à les applaudir : il les débitait en éclatant de rire ; et si personne ne riait après lui, il en était désolé. Il se laissait aller quelquefois à des mouvements de colère, que ses domestiques, lorsqu'il en eut, s'attachaient, dit-on, à provoquer contre eux, assurés qu'ils étaient d'être dédommagés ensuite par lui des gronderies qu'ils essuyaient. Le soin extérieur de sa personne était ce qui l'occupait

le moins. Il parait qu'il s'autorisait en cela de l'exemple de Johnson, qui, en étant instruit, et ayant été un jour invité à dîner chez Goldsmith avec plusieurs autres gens de lettres, se présenta après avoir fait une toilette recherchée, afin de lui offrir, dit-il, un meilleur exemple. Ces deux hommes, si distingués par leurs talents, se rendaient une justice réciproque. Johnson citait la prose de Goldsmith comme un modèle d'élégance et de naturel. Goldsmith admirait la pompe du style de son ami, et essayait quelquefois de l'imiter; lorsqu'il avait agencé laborieusement une période longue et sonore, il disait: *Voilà du vrai Johnson.* Nous citons fréquemment Johnson à son sujet; c'est en effet l'homme qui était le plus à portée de le connaître et le plus en état de le juger. Et quelle leçon de morale et de goût aurait pu devenir la vie d'Olivier Goldsmith sous la plume qui retraça les malheurs de Savage? Dans quelques-unes des lettres de Goldsmith, qui ont été conservées, on trouve un portrait de sa figure et de son caractère, qui ne le flattait sûrement pas, et qui prouve qu'il connaissait sa faiblesse. A l'âge de trente ans, il écrivait à son frère: « Souvent avec les plus médiocres moyens, en exerçant la » charité jusqu'à l'excès, j'oubliais » les règles de la justice, et me plaçais dans la situation même du » malheureux qui me remerçiait de » ma générosité. » Il aimait surtout à servir, soit de sa bourse, soit de sa faible recommandation, les hommes de son pays; mais sa crédulité et son indolence l'empêchaient d'examiner les sujets qu'il recommandait. C'est ainsi qu'il procura une condition à un domestique irlandais, qui vola ses maîtres et disparut. Une autre fois, il confia à un écrivailleur ignorant l'exécution d'une *Description de la Chine*, qu'un libraire lui avait demandée: quand l'ouvrage fut achevé, Goldsmith, sans y jeter peut-être un coup-d'œil, l'envoya à l'impression; et ce ne fut que lorsqu'elle était déjà assez avancée qu'on s'aperçut de l'ignorance du compilateur, qui avait placé l'Inde entre la Chine et le Japon, et fait de l'empereur de la Chine un Mahométan. Nous citerons encore un trait de sa crédulité. Un nommé Carteret Pilkington, écrivain obscur, vint un matin pour lui annoncer qu'il avait en sa possession deux charmantes souris blanches qui pouvaient faire sa fortune: il se proposait, disait-il, de les offrir à la duchesse de Marlborough, qui en raffolait; mais il manquait d'un habit propre pour se présenter devant sa seigneurie. Goldsmith n'avait guère d'habit propre à prêter; il manquait même d'argent ce jour-là. Pilkington, qui connaissait l'homme à qui il avait à faire, aperçoit sur la cheminée une montre en or; il propose à Goldsmith de la lui confier pour la mettre en gage, et obtenir par-là l'argent dont il a besoin. Goldsmith y consent: Pilkington part avec la montre; il ne reparut plus. Goldsmith a retracé dans le *Vicaire de Wakefield*, sous le nom du philosophe vagabond, une partie des aventures de ses voyages. Le prédicateur de village, dans le *Village abandonné*, était le portrait de son père. Cet épisode a été imité par Delille, dans l'*Homme des champs*. La lecture des ouvrages de Goldsmith est recommandable par la morale qu'elle respire, et très attachante, par une sensibilité vraie, par l'heureux choix des sujets, et par un style facile, élégant et pur, qui lui a mérité une place au rang des meilleurs

écrivains anglais. Mais c'est surtout à ses ouvrages en vers qu'il a donné tous ses soins ; et plusieurs ont été si souvent corrigés par lui, que c'étaient en quelque sorte de nouvelles compositions. On publia, sous son nom, après sa mort, un *Tableau de la philosophie expérimentale*, en 3 vol. in-8°. ; ouvrage qui n'est pas digne de lui. Ses productions ont été réimprimées fréquemment, soit séparément, soit dans des recueils ou réunies ensemble. Ses *Œuvres poétiques et dramatiques* ont été imprimées en 2 vol. in-12, Londres, 1786; et ses *Œuvres mêlées*, 1792, Edinbourg, en 4 vol. in-12: mais on en a donné une édition supérieure et bien plus complète en 1802, Londres, 4 vol. in 8°., avec son portrait d'après Reynolds, et une notice nouvelle sur sa vie, plus exacte et plus intéressante, et où les détails sur ses premières années ont été fournis au biographe par la sœur même de Goldsmith. On distingue dans cette édition, entre autres écrits dont nous n'avons pas encore parlé : I. L'*Ermite*, ballade (ou romance) charmante, tirée du *Vicaire de Wakefield*, et dont nous connoissons au moins quatre imitations françaises, dont l'une, par Léonard, est intitulée: *Angéline et Raymond*. II. La *Revanche* (Retaliation); petit poème, où l'auteur prend en effet sa revanche d'une suite d'épitaphes que ses collègues du club littéraire s'étaient amusés à composer sur lui, et dans lesquelles les ridicules de sa personne, son accent et son pays, n'avaient pas été épargnés. L'auteur de la Revanche suppose une réunion bachique qui se termine par une ivresse générale des convives, tombés ivres morts sous la table aux pieds de Goldsmith, qui composa pour chacun d'eux une épitaphe pleine de sel, de vérité et d'énergie. III. Une *Vie de Parnell*, où l'on s'aperçoit à peine de la stérilité du fonds. IV. Une *Vie du lord Bolingbroke*, etc. Il avait publié une *Vie de Voltaire*, que l'on n'a pas cru devoir ressusciter. Les *Essais sur les hommes et les mœurs*, par O. Goldsmith, ont été réimprimés en 1808 ou 1809, précédés d'un vie de l'auteur et d'un essai critique sur son génie et ses ouvrages, par William Mudford, jolie édition avec gravures. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français. L'*Histoire romaine* l'a été par M. C. G., 2 vol. in-8°., ornés de quatre gravures et d'autant de cartes géographiques, d'après Danville, Paris, 1805. L'*Histoire de la Grèce* l'a été par P. F. Aubin, 1802, 2 vol. in-8°.: l'*Abrégé de l'histoire romaine* l'a été par M. V. D. Musset Pathay, an IX, in-12; et l'*Abrégé de l'histoire grecque*, par le même, sur la douzième édition anglaise, an X, in-12. On a aussi une traduction française du *Citoyen du monde*, par Poivre, 1763, 3 vol. in-12. Le *Vicaire de Wakefield* a été traduit, pour la sixième fois, par M. Aignan, 1 vol. in-12, 1803. (*Voy.* aussi Gin et Montesson.) Les *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, ont été traduites par Mme. Brissot sous le titre de *Lettres philosophiques et politiques*, etc., 1786, 2 vol. in-8°. Le prince Boris de Galitzin a traduit, des Essais de Goldsmith, plusieurs morceaux qui ont paru dans l'*Année littéraire* et dans le *Mercure* de 1787, et qui ont aussi été imprimés séparément sous le titre de *Contes moraux de Goldsmith*, Paris, 1805, in-8°. Ceux qui veulent prendre en quelques pages une idée de l'esprit naïf et joyial de Goldsmith, doivent lire son Histoire

d'un pauvre diable, et celle d'un vieux matelot invalide, le plus plaisant optimiste qu'on puisse imaginer. Les *Essais* ont aussi été traduits en français, par M. Castera, 1788; par M. Dampmartin, en 1803; et de nouveau par un anonyme, en 1808, sous le titre, fort mal appliqué, d'*Essais d'éducation et de morale, à l'usage de la jeunesse.* C'est bien plutôt une suite de modèles d'une philosophie insouciante, que des leçons de morale à recommander. Cette traduction est d'ailleurs remplie de contresens. Le *Village abandonné* a été souvent mis en français, tant en prose qu'en vers. Parmi les dernières traductions, il y en a une paraphrasée par le chevalier de Rudlidge, en deux chants, et intitulée : *Le Retour du philosophe*, ou le *Village abandonné*, 1772, in-8°., pour laquelle Goldsmith lui adressa des remercîments : on en cite une imitation par Léonard, en forme d'idylle, intitulée: Le *Village détruit.* M. Monvel fils en a publié une autre imitation. M. P. A. L. a donné, en 1805, une traduction complète du *Village abandonné*, avec celle des chants de Selma et d'Oithona, d'Ossian, in-12 de soixante-douze pag. Cette traduction est médiocre. La muse touchante de Léonard semblait plus propre à rendre le caractère du poème anglais. Le recueil de Mme. de la Borde, intitulé: *Divers poèmes imités de l'anglais*, Didot, 1785, contient des traductions en prose du *Village abandonné* et du *Voyageur.* Il y a une belle édition des poésies de Goldsmith, imprimée par Bulmer, avec des gravures en bois par Bervic. L.

GOLIATH, géant philistin, dont il est parlé au livre 1er. des Rois, chapitre XVIIe. verset 1er. et suivants, était natif de Geth, et de la race des anciens Raphaïm. Les Hébreux et les Philistins s'étant déclaré la guerre, leurs armées se trouvaient en présence, lorsqu'un homme d'une grandeur démesurée sortit du camp des Philistins. Sa taille était de six coudées et un palme. Il avait en tête un casque d'airain, et était revêtu d'une cuirasse à écailles, pesant cinq mille sicles. Il portait une lance dont le fer pesait six cents sicles; le reste de son armure était en proportion. Cet homme était Goliath. Pendant quarante jours de suite, il proposa un combat singulier, dont la condition était que le peuple, dont le champion serait vaincu, deviendrait l'esclave du vainqueur. Il accompagnait cette proposition des discours les plus insultants. Cependant les Hébreux, saisis de frayeur, n'osaient se présenter pour combattre Goliath. David, jeune encore, et qui n'était venu à l'armée que pour apporter des vivres à ses frères, ayant entendu les provocations de Goliath, alla trouver Saül, et obtint de lui la permission de se mesurer avec le géant philistin. Le roi le revêtit de ses armes, lui mit un casque d'airain sur la tête, et l'arma d'une cuirasse; mais David, qui n'était pas accoutumé au poids d'une pareille armure, se présenta au combat avec une fronde et un simple bâton, qu'il avait toujours à la main. Goliath, considérant sa jeunesse, lui dit avec dédain: « Suis-je un chien, » pour que tu viennes à moi avec un » bâton? » et ayant maudit David en jurant par ses dieux, il ajouta: « Viens » à moi, et je donnerai ta chair à man» ger aux oiseaux du ciel et aux bêtes » de la terre. » Mais David, ayant armé sa fronde, lança avec force une pierre contre le front du géant, et le terrassa. Saisissant alors l'épée de Goliath, il acheva de lui ôter la vie. Quelques écrivains ont exagéré la grandeur de la taille de Goliath, ainsi que

le poids de ses armes; mais Fréret, dans un mémoire lu à l'académie des inscriptions et belles-lettres (tome XXIV, pag. 432), a dressé plusieurs tables de comparaison des mesures hébraïques, d'après lesquelles Goliath devait avoir dix pieds six pouces, en estimant la coudée à vingt pouces six lignes, et le palme, qui est la sixième partie de la coudée, à quarante-une lignes. Si l'on s'en rapporte à l'évaluation de Paucton, la taille de Goliath se trouverait réduite à sept pieds et moins d'un pouce, Paucton ayant identifié la coudée hébraïque avec le pygon ou pied de Drusus, auquel il ne donne que douze pouces et quatre-vingt-quatre centièmes. Pour réduire le poids de l'armure de Goliath, c'est encore cet auteur qui nous a servi de guide. D'après lui, la cuirasse de Goliath qui pesait cinq mille sicles, forme quatre-vingt-quinze livres deux onces; et les six cents sicles du fer de sa lance, font onze livres six onces. — GOLIATH, frère du précédent, ou d'une taille absolument semblable à la sienne, fut tué par Elchenan, un des braves de David, dans une guerre postérieure qui eut lieu entre les Philistins et les Hébreux. (Livre II des Rois, chap. XXI, verset 22.) ST. P—R.

GOLIKOF (IWAN), négociant russe, né dans la ville de Kursk, retiré ensuite dans un village près d'Iwanogorod, et mort depuis peu, a écrit un ouvrage en russe, intitulé: *Les actions de Pierre-le-Grand, le sage réformateur de Russie; recueillies de sources authentiques, et rédigées d'après l'ordre des années.* Il parut 12 volumes in-8°. de cet ouvrage à Moscou, en 1788. De 1790 à 1797, il en a paru dans la même ville une continuation en dix-huit volumes. Comme l'auteur n'était point lettré, et ne savait d'autre langue que le russe, son livre est fait sans critique et sans discernement. Il renferme néanmoins plusieurs traits remarquables, et des anecdotes auparavant inconnues. On en a donné un extrait en allemand, sous le titre d'*Anecdotes nouvelles de Pierre-le-Grand, recueillies par J. Golikow*, Riga et Leipzig, 1802, in-8°. M. de Halem a tiré parti de cet extrait et de plusieurs autres mémoires importants, dans son *Histoire de Pierre-le-Grand*, qui a paru en allemand à Munster et Leipzig, de 1803 à 1807, en 3 vol. in-8°. Il en est résulté que cette nouvelle production historique sur le créateur de l'empire russe, est plus exacte et plus complète que les ouvrages de Voltaire et des autres écrivains qui avaient traité le même sujet. C—AU.

GOLIUS (JACQUES), orientaliste célèbre, naquit à la Haye, en 1596, d'une famille ancienne et distinguée. Doué d'une capacité extraordinaire et d'une grande inclination pour les lettres, il étudia successivement les langues anciennes, la philosophie, les antiquités grecques et romaines, la théologie, la médecine et les mathématiques. A l'âge de vingt ans, il quitta l'université de Leyde, pour habiter la campagne et y perfectionner ses brillantes études dans le silence de la retraite. L'excès du travail lui causa une grave maladie. Après son rétablissement, il accompagna la duchesse de la Trémoille en France, et alla professer le grec à la Rochelle où il avait été appelé. Golius n'exerça point long-temps cet emploi. Les guerres de religion qui agitaient alors la France lui inspirèrent le desir de retourner en Hollande; et il quitta la Rochelle, plusieurs années avant la soumission de cette ville, qui n'eut lieu qu'en 1628. C'était particulière-

ment sous le célèbre Erpenius qu'il s'était livré à l'étude de l'arabe. Les Provinces-Unies ayant envoyé un ambassadeur au roi de Maroc en 1622, Golius l'accompagna : son but était de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe. Erpenius, qui sentait par sa propre expérience combien il eût retiré de fruit d'un séjour de quelques années dans les pays où l'arabe est parlé, recommanda particulièrement à son disciple l'observation de tout ce qui tient aux mœurs, aux habitudes, aux usages, aux préjugés, aux proverbes ; en un mot, de tout ce que l'étude des livres ne saurait apprendre, ou n'apprend que très imparfaitement. Golius ayant présenté au roi de Maroc un Atlas, et le nouveau Testament en arabe, publié par Erpenius, reçut de ce prince plusieurs marques de bienveillance. Cependant l'ambassade n'obtenait aucune réponse à ses demandes : Golius les renouvela dans une requête qu'il composa en arabe. Le roi de Maroc, charmé du style de cette pièce, voulut que l'auteur lui fût présenté. Golius ne put soutenir une conversation en arabe ; mais il se servit de l'espagnol, langue que ce prince parlait, et les États obtinrent l'objet de leurs sollicitations. Pendant son séjour en Barbarie, Golius acheta plusieurs manuscrits, réunit des matériaux pour l'histoire des Chérifs, et leva un plan de la ville de Fez, qu'on peut voir dans le *Journey to Mequinez* de Vindus, 1721, in-8°. Erpenius, attaqué, peu après le retour de Golius, d'une maladie contagieuse qui le mit au tombeau, et pendant laquelle il reçut de son élève les soins les plus tendres, le recommanda, en mourant, aux États, comme le seul de ses élèves qui pût dignement le remplacer. Ce vœu fut exaucé, et Golius obtint la chaire de son maître. Vers 1625, il partit pour le Levant, toujours animé du desir de se perfectionner dans les langues orientales, et de visiter le pays, objet favori de ses études. Au bout d'un an et demi de séjour à Alep, il fit quelques courses dans l'Arabie, la Mésopotamie, et revint par terre à Constantinople. Là, son savoir et sa bonne conduite lui firent de nombreux amis, même parmi les Turcs, et facilitèrent puissamment ses recherches littéraires, en lui ouvrant l'entrée des bibliothèques. Enfin, riche de connaissances acquises sur les lieux mêmes, et de manuscrits en diverses langues de l'Asie, il revint à Leyde en 1629. Pendant son absence, il avait été nommé à la chaire de mathématiques, vacante en l'université de cette ville par la mort de Snellius. Depuis son retour, tous ses moments furent consacrés soit à l'enseignement public, soit à la composition d'ouvrages, dont plusieurs sont malheureusement restés imparfaits. Il mourut le 28 septembre 1667, quoique son heureuse et forte constitution semblât lui promettre une plus longue vie. On a de ce savant : I. *Chadzrat-aladab min kelam alarab*, h. e. *Proverbia quædam Alis imperatoris muslemici, et Carmen Tograï poëtæ doctiss., necnon dissertatio quædam Aben-Synæ*, Leyde, 1629, in-8°. Ce volume, purement arabe, ne porte point de nom d'éditeur ; mais on sait que Golius le fit imprimer pour l'usage de ses auditeurs. Math. Anchern, qui professa dans la suite la philosophie à Copenhague, ayant eu entre les mains la version latine du poème de Tograï, faite par Golius, et restée manuscrite, la publia à Utrecht, en 1707, in-8°., en y joignant le texte et des notes. II. Van der Slooz a donné une nouvelle édition du même poème et de cette traduction, à Franeker, en

in-4°. (*Voyez* Tograï.) II. *n arabico-latinum, contex- probationibus Orientis lexico- s : accedit index copiossimus, rici latino-arabici vicem ex- ossit*, Leyde, 1653, in-folio. s'était attaché au *Camous*, ique arabe de Firouzabadi : Go- au contraire, prit pour guide al le *Sihah* de Djevhéri; mais ulta un grand nombre de dic- ires et d'autres ouvrages en tout Il suivit aussi, dans la rédac- : son ouvrage, un ordre systé- ie, que Giggei, imitant en cela icographes arabes, avait tout- négligé. Un autre avantage du naire de Golius, c'est le soin pris de s'assurer de la vraie ation des termes arabes em- par les auteurs originaux, pour uer les mots de la même langue. s'est souvent laissé tromper, de mauvaises leçons, ou par oque des termes qui sont sus- les de diverses acceptions; d'où qu'on ne doit faire usage de son naire qu'avec une sage critique. os que quoique le dictionnaire de Castell, qui fait partie de *exicon heptaglotton*, soit plus que celui de Golius, ce dernier ntage d'être d'un usage plus ode. Zeltner dit, sans fonde- , que Dav. Clodius en corrigea reuves; car ce savant, né en , avait à peine neuf ans lorsque *icon* de Golius parut. Dès 1654, ir s'occupait d'en préparer une lle édition, ainsi qu'on l'apprend e de ses lettres, adressée à Po- . C'est sans doute cette lettre fait attacher long-temps un grand un exemplaire du *Lexicon* char- notes manuscrites de Golius, et regardait comme renfermant atériaux de l'édition projetée; mais un examen attentif a convaincu que cet exemplaire offrait simplement le recueil des épreuves sur lesquelles Golius indiquait les corrections ou additions à faire à son travail; et, en effet, ces notes ou corrections se trouvent fondues soit dans le cours du Dictionnaire, soit dans l'Appendix. Au surplus, cet exemplaire se conserve aujourd'hui dans la Biblioth. royale de Stuttgard. (*Voyez* Schnurrer, *Bibl. arabica.*) III. *Muhammedis fil. Ketiri Ferganensis, qui vulgò Alfraganus dicitur, elementa astronomica, arabicè et latinè, cum notis ad res exoticas sive orientales, quæ in iis occurrunt*, Amsterdam, 1669, in-4°. Golius mourut avant d'avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Ses notes s'arrêtent au neuvième chapitre, qui traite des principales villes du monde, selon l'ordre des sept climats. On ne peut trop regretter que Golius n'ait pas terminé ce travail, qui est une mine féconde d'érudition orientale. (*Voyez* Alfergan.) IV. *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri qui vulgò Tamerlanes dicitur, historia*, Leyde, 1636, in-4°. Cette édition, purement arabe, d'une histoire très célèbre en Orient, est peu correcte. Golius promettait, dans sa préface, d'en donner dans un second volume la traduction latine, accompagnée de notes; mais quoiqu'il ait survécu trente ans à la publication du texte, sa traduction n'a pas vu le jour. Elle n'était certainement point faite lorsque le premier volume parut; car il n'aurait pu le traduire sans reconnaître combien le texte était fautif, et avait besoin de nombreuses corrections. Il manque aussi dans l'édition arabe de Golius, le long morceau que l'auteur a intitulé : *Khat imah*, ou *Épilogue*. Gronovius assure, dans l'éloge de Golius, que sa traduction

en 1595. Il était alors âgé d'environ soixante ans. On a de lui : I. *Gymnasii Dolani grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8°. Il dédia cette grammaire à C'. de la Baume, alors archevêque de Besançon. II. *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dole, 1589, in-12. Ce petit ouvrage est devenu très rare. III. *Les Mémoires historiques de la république Séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, ibid., 1592, in-fol. Les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement de frontispice. « Cet ouvrage, dit M. » Grappin, est excellent pour la con» naissance des événements qui regar» dent la province; et l'on peut même, » en ce qui concerne les événements » liés à l'histoire générale, mettre » Gollut de niveau avec beaucoup d'é» crivains de son temps. » Cependant on lui reproche, avec raison, de ne pas être toujours impartial, et de ne pas citer les sources où il a puisé. Les gouverneurs de Besançon, irrités de ce qu'il disputait à cette ville le titre de capitale du comté de Bourgogne, firent brûler publiquement son ouvrage, et en prohibèrent la vente dans l'étendue de leur juridiction, sous peine d'amende. Gollut se défendit par un *Mémoire*, cité dans le catalogue des manuscrits du président Chifflet. Gollut annonçait une *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, qui n'a point paru; et il avait composé pour l'éducation de son fils : 1°. *Dictionnaire des personnes et choses nommées dans l'histoire depuis cinq-cents ans ;* 2°. *De veterum philosophorum familiis, successionibus et regulis;* 3°. *Syntagmata et institutiones œconomiæ litterariæ, rerumque politicarum et militarium ;* 4°. Des *Commentaires sur Pomponius Mela*, etc. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

W—s.

GOLNIEWSKI (Chrysostôme), poète polonais du XVII°. siècle, a composé, dans la langue de son pays, un poème sur la victoire de Kirchholm, que Chodkiewiez, un des plus fameux généraux polonais, remporta en 1605 sur les Suédois, commandés par Charles, duc de Sudermanie, depuis, roi de Suède. Le poème de Golniewski fut imprimé à Vilna, en 1605, in-4°. C—au.

GOLOWIN (Iwan Michaelowitch) était issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Russie. Pierre-le-Grand l'éleva aux premières dignités, et lui témoigna toujours une grande confiance. Dans une circonstance particulière, on vit d'une manière frappante l'ascendant que cet homme vertueux et intègre avait pris sur un maître d'ailleurs si jaloux de son pouvoir. En 1710, le czar fit le projet d'assiéger Wiborg, capitale de la Carélie, et l'une des clefs du territoire suédois du côté de la Baltique. Mentchikow eut l'ordre d'approvisionner la flotte; il présenta cet ordre au sénat, qui, d'une voix unanime, résolut que les approvisionnements seraient fournis par les cultivateurs du gouvernement de Nowgorod, le plus voisin de Wiborg. Cette résolution fut soumise à Pierre, quand il parut dans le sénat. Il n'y aperçut point la signature de Golowin, qui était absent, et qui fut aussitôt appelé. Celui-ci lut le papier et le déchira. Pendant que les autres sénateurs éprouvaient les agitations de la crainte, et que l'empereur se livrait à la colère, Golowin traça ces mots avec le plus grand sang-froid : « Il est injuste d'imposer de nouveaux

sur l'*Itinéraire* de Peritsol, reproche à Golius, et suivant toute apparence, avec raison, d'avoir ajouté souvent trop de foi aux assertions de cet étranger, qu'il qualifie de *mendacissimus homo persa*, et d'avoir inséré dans son Dictionnaire persan, sur la seule autorité de Hackwirdi, beaucoup de choses hasardées. Enfin, il sera peut-être honorable pour la mémoire de Golius, de dire qu'il entretint des correspondances avec la plupart des hommes célèbres de son temps, et entre autres avec Descartes. S. D. S—Y.

GOLIUS (Pierre), frère aîné du précédent, entra de bonne heure dans l'ordre des Carmes déchaussés, et y prit le nom de Célestin de Ste.-Liduvine. Comme son frère, il se livra à l'étude des langues orientales, les enseigna même dans le couvent de son ordre à Rome; et embrassant la carrière des missions, il passa en Syrie, où il devint supérieur des Carmes de son ordre au monastère de Mar-Elia, dans le Mont-Liban. Ce fut là, vers 1643, qu'il fit connaissance avec le fameux solitaire Galaup de Chasteuil (*V.* Galaup, XVI, 278). Le P. Elie ayant été élevé à l'archevêché d'Eden, M. de Chasteuil, entraîné par les sollicitations du P. Célestin, vint habiter à Mar-Elia, et y mourut. Le P. Célestin prononça son oraison funèbre en arabe; on lui attribue aussi l'épitaphe mise sur le tombeau de ce solitaire, qu'on lit dans le Voyage au Liban, de la Roque. Ses connaissances dans les langues orientales le firent choisir par Sergius Risius, archevêque de Damas, pour travailler à la Bible arabe que ce prélat commença, et qui fut imprimée à Rome en 1671. Le général de son ordre l'ayant fait visiteur des missions, il partit pour les grandes Indes, et mourut à Surate dans le cours de ses visites. On ignore l'époque de sa mort. On doit au P. Célestin de Ste.-Liduvine: I. Une *Traduction arabe de l'Imitation de J.-C.*, imprimée à Rome à la Propagande en 1663, in-8°., et réimprimée par les soins de Callenberg, Halle, 1738-1739, 4 part. in-8°. Etienne-Evode Assemani a trouvé dans la bibliothèque Palatine des Médicis une traduction manuscrite arabe de l'*Imitation*, faite par le P. Ignace d'Orléans, capucin, à Alep, en 1638, vingt-cinq ans avant que la traduction du P. Célestin eût paru; et comme il l'a reconnue conforme à celle du carme déchaussé, Assemani pense que ce dernier doit être appelé plagiaire plutôt que traducteur. Comme nous ne connaissons point la version du P. Ignace, nous suspendrons notre jugement. II. *Vie de Ste. Thérèse*, traduite de l'espagnol en arabe. III. Autre traduction de cette langue en latin, de *Sentences* et de *Paraboles* recueillies de divers auteurs. La Bibliothèque des écrivains de son ordre lui attribue encore divers autres ouvrages ou traductions. Voy. *Bibl. Carmelitana* du P. Cosme de Villiers. J—N.

GOLLUT (Louis), historien, né dans le XVIe. siècle, à Pesmes, petite ville du comté de Bourgogne, fit ses études à l'université de Dole, alors très florissante. Il trouva un protecteur plein de zèle dans Claude de la Baume, son condisciple, qui l'emmena avec lui en Italie, où il demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il prit ses degrés en droit, et commença à exercer la profession d'avocat. En 1570, le roi d'Espagne, Philippe II, ayant créé dans l'université de Dole une chaire de littérature latine, Gollut en fut pourvu le premier, et la remplit avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée

en 1595. Il était alors âgé d'environ soixante ans. On a de lui : 1. *Gymnasii Dolani grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8°. Il dédia cette grammaire à C'. de la Baume, alors archevêque de Besançon. II. *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dole, 1589, in-12. Ce petit ouvrage est devenu très rare. III. *Les Mémoires historiques de la république Séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, ibid., 1592, in-fol. Les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement de frontispice. « Cet ouvrage, dit M. » Grappin, est excellent pour la con- » naissance des événements qui regar- » dent la province; et l'on peut même, » en ce qui concerne les événements » liés à l'histoire générale, mettre » Gollut de niveau avec beaucoup d'é- » crivains de son temps. » Cependant on lui reproche, avec raison, de ne pas être toujours impartial, et de ne pas citer les sources où il a puisé. Les gouverneurs de Besançon, irrités de ce qu'il disputait à cette ville le titre de capitale du comté de Bourgogne, firent brûler publiquement son ouvrage, et en prohibèrent la vente dans l'étendue de leur juridiction, sous peine d'amende. Gollut se défendit par un *Mémoire*, cité dans le catalogue des manuscrits du président Chifflet. Gollut annonçait une *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, qui n'a point paru; et il avait composé pour l'éducation de son fils : 1°. *Dictionnaire des personnes et choses nommées dans l'histoire depuis cinq-cents ans*; 2°. *De veterum philosophorum familiis, successionibus et regulis*; 3°. *Syntagmata et institutiones œconomiæ litterariæ, rerumque politicarum et militarium*; 4°. Des *Commentaires sur Pomponius Mela*, etc. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

W—s.

GOLNIEWSKI (Chrysostôme), poète polonais du XVII°. siècle, a composé, dans la langue de son pays, un poème sur la victoire de Kirchholm, que Chodkiewiez, un des plus fameux généraux polonais, remporta en 1605 sur les Suédois, commandés par Charles, duc de Sudermanie, depuis, roi de Suède. Le poème de Golniewski fut imprimé à Vilna, en 1605, in-4°. C—au.

GOLOWIN (Iwan Michaelowitch) était issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Russie. Pierre-le-Grand l'éleva aux premières dignités, et lui témoigna toujours une grande confiance. Dans une circonstance particulière, on vit d'une manière frappante l'ascendant que cet homme vertueux et intègre avait pris sur un maître d'ailleurs si jaloux de son pouvoir. En 1710, le czar fit le projet d'assiéger Wiborg, capitale de la Carélie, et l'une des clefs du territoire suédois du côté de la Baltique. Mentchikow eut l'ordre d'approvisionner la flotte; il présenta cet ordre au sénat, qui, d'une voix unanime, résolut que les approvisionnements seraient fournis par les cultivateurs du gouvernement de Nowgorod, le plus voisin de Wiborg. Cette résolution fut soumise à Pierre, quand il parut dans le sénat. Il n'y aperçut point la signature de Golowin, qui était absent, et qui fut aussitôt appelé. Celui-ci lut le papier et le déchira. Pendant que les autres sénateurs éprouvaient les agitations de la crainte, et que l'empereur se livrait à la colère, Golowin traça ces mots avec le plus grand sang-froid : « Il est injuste d'imposer de nouveaux

» fardeaux au peuple, déjà accablé. » Les sénateurs qui possèdent des villages entiers aux environs de Pétersbourg, peuvent aisément fournir » de leurs greniers les provisions nécessaires. Je m'inscris pour dix » mille mesures (*tchetwerts*) de seigle. » Il donna le papier à son voisin, et aucun des sénateurs n'osa refuser sa signature. Le monarque irrité fut apaisé aussitôt, et rendit justice à Golowin. Il appréciait tellement les vertus et les services qu'il avait rendus à l'État, qu'il fit frapper, en l'honneur de ce magistrat, une médaille ayant pour inscription ces mots : *Consilio et robore ;* elle se trouve dans le recueil de *Tiregale*, pag. 65. C—au.

GOLOWIN (Fédor-Alexiewitch), de la même famille que le précédent, parvint à la dignité de grand-chancelier de Russie, sous le règne de Pierre-le-Grand. Il fut aussi quelque temps gouverneur de Sibérie. Il s'était distingué, dès l'année 1689, dans les négociations avec la Chine, et avait signé un traité de paix perpétuelle entre cet empire et la Russie. Lorsque Pierre entreprit son premier voyage dans l'étranger, Golowin fut du nombre de ceux qui l'accompagnèrent. Les étrangers furent frappés de sa politesse et de ses connaissances. Il aimait les arts et les protégeait. Le séjour qu'il fit en Sibérie comme gouverneur de cette province, fut une époque heureuse pour les habitants ; et le souvenir n'en est pas encore effacé. — Son fils, le comte Nicolas Golowin, né en 1694, fut employé dans la carrière diplomatique, et passa plusieurs années en Suède, en qualité de ministre de la cour de Russie. Il devint ensuite président du collége de l'amirauté. Lorsqu'en 1741, l'impératrice Élisabeth se rendit à Moscou, elle remit l'administration générale au comte Nicolas Golowin, dont elle connaissait le zèle et les talents.

C—au.

GOLTZ (George-Conrad, baron de), général prussien d'un grand mérite, naquit, en 1704, à Parsov en Poméranie, d'une famille qui, depuis le commencement du XIIe. siècle, s'était constamment distinguée dans la carrière des armes. Le baron de Goltz reçut sa première éducation chez les jésuites à Thorn ; mais sa famille le destinant à la carrière diplomatique, son oncle, le comte de Manteufel, alors ministre du roi de Pologne, électeur de Saxe, le fit entrer au service de son souverain, après que le jeune Goltz eut terminé ses études à l'université de Halle. En 1727, il accompagna, comme conseiller de légation, le comte de Hoym dans son ambassade à Paris ; mais rappelé deux ans après, il fut nommé chambellan et conseiller de légation effectif. Les intrigues qui agitaient alors la cour de Pologne, la disgrace de son protecteur et de quelques autres personnages généralement estimés, lui inspirèrent du dégoût pour la vie de courtisan ; il donna sa démission, et passa, en 1729, au service militaire du roi de Prusse. Nommé officier, il se fit bientôt distinguer par une grande exactitude, et plus encore par ses connaissances multipliées. Le roi Frédéric-Guillaume l'envoya, en 1733, à Warsovie, avec la mission d'y observer et d'influencer les mouvements des partis agités par les puissances étrangères, à l'occasion de la mort du roi Auguste, et d'une nouvelle élection au trône de Pologne. Le baron de Goltz pénétra leurs projets, et en rendit compte à son souverain, qui, content de sa conduite, l'avança assez rapidement dans l'armée. Quand Frédéric II monta

sur le trône, en 1740, il attacha cet officier à sa personne, et le nomma son adjudant-général. En cette qualité il servit son souverain d'une manière brillante, non seulement comme officier, mais comme négociateur et comme administrateur dans les deux premières guerres de la Silésie. Après la paix, il s'occupa de différents objets d'économie publique. Il présenta au roi des mémoires sur les moyens de fertiliser des terres incultes, d'établir de nouveaux villages, de distribuer convenablement les impositions, dessécher des marais, etc. On lui doit aussi l'invention d'une nouvelle espèce de fourgons, de nouveaux fours pour l'armée, et d'une espèce de bateaux très commode pour le transport des vivres. Frédéric II affectionnait tellement ce fidèle compagnon de ses dangers et de sa gloire, que la mort prématurée du baron de Goltz, arrivée le 4 août 1747, l'affligea beaucoup; et il composa lui-même l'éloge de ce général, qui fut lu à l'académie des sciences à Berlin, et qu'on trouve dans les œuvres du roi de Prusse.

B—H—D.

GOLTZIUS (Hubert) naquit le 30 octobre 1526, à Venloo, dans le duché de Gueldre. Son père, Roger, né à Würtzbourg, était peintre, et lui donna les premières leçons de son art. Hubert entra ensuite dans l'école de Lambert Lombard, peintre liégeois : il annonça de bonne heure son goût ou plutôt sa passion pour les arts, les lettres, et surtout les antiquités. Il demeura douze ans à Anvers, occupé de ces études; et il publia, en 1557, son premier ouvrage sur les médailles des empereurs, depuis Jules César, jusqu'à Ferdinand, père de Charles-Quint, ouvrage qui a été traduit dans la même année (1660) en espagnol, et réimprimé en 1661, à Anvers, avec des explications françaises. Il y avait en 1558, à Bruges, deux frères aussi distingués par leur savoir que par leur naissance; ils invitèrent Goltzius à venir dans leur ville, et il y commença plusieurs des ouvrages qu'il donna ensuite au public. Goltzius sentait bien que les voyages étaient nécessaires pour acquérir un certain degré d'instruction dans les sciences auxquelles il se livrait. Après avoir passé quatre mois à Bruges, il partit vers la fin de la même année, et parcourut pendant deux ans l'Allemagne, l'Italie et la France, où sa réputation l'avait devancé. Il y reçut un accueil très flatteur; et les cabinets de tous les curieux lui furent ouverts. Il revint à Bruges en 1560, chargé d'une abondante moisson; et il s'appliqua avec ardeur à expliquer les médailles qu'il avait vues dans ses voyages, ou qui ornaient le riche cabinet de son généreux protecteur Marc Laurin. Celui-ci avait libéralement contribué aux frais de ses courses savantes, et il n'épargnait rien pour le mettre en état de donner des productions qui fussent dignes du suffrage des gens instruits. C'est en effet depuis cette époque que Goltzius a fait paraître tous ses ouvrages dont il dessinait et gravait les planches, et qu'il faisait imprimer sous ses yeux, dans sa maison. Pour que rien ne manquât à l'exactitude et à la beauté de l'exécution, il avait fait venir de Courtrai un graveur, nommé Joseph Gietleoghen, qui exécutait en bois la gravure de ses médailles : mais afin d'être plus sûr de leur exactitude, Goltzius les traçait lui-même, soit sur le bois, soit sur le cuivre. Papillon dit qu'il en avait gravé entièrement un grand nombre lui-même, en bois et en camaïeu. Il gravait le trait de ses estampes à l'eau-forte, et les rentrées sur des

planches de bois, manière qui a été suivie par quelques artistes, mais qui rend le trait maigre et égratigné. Marié deux fois, Goltzius eut de sa première femme, plusieurs enfants auxquels, par enthousiasme pour l'antiquité, il donna des noms romains, tels que Marcellus, Julius, etc. Quant à sa seconde femme, qui était fille de l'antiquaire Martin Smeet (*Smetius*), elle était d'un si mauvais caractère, et elle lui donna tant de chagrin, qu'il en mourut à Bruges, le 24 mars 1583, à cinquante-sept ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Icones imperatorum romanorum è priscis numismatibus ad vivum delineatæ et brevi historicâ enarratione illustratæ*, Anvers, 1557, in-fol. (*Voy.* GEVARTIUS.) Goltzius dédia cet ouvrage à Philippe II, ce qui lui valut les titres d'historien et de peintre de ce prince. II. *Thesaurus rei antiquariæ huberrimus*, in-fol., Anvers, Plantin, 1579, in-4°.; 1618, idem, et 1644, in-fol., par les soins de Jacques de Bye. Cet ouvrage contient les noms des Dieux, des empereurs, des Césars, des impératrices, des colonies, des municipes, etc., d'après les médailles et les inscriptions. III. *Fasti magistratuum et triumphorum romanorum ab V. C. ad Augusti obitum ex antiquis tam numismatum quàm marmorum monumentis restituti*, Anvers, 1566, in-fol.; ibid., 1617, 1620 et 1645. IV. *Sicilia et magna Græcia*, 1576, in-fol.; réimprimé en 1580, et avec les notes d'André Schott, Anvers, 1618, 1644, et 1708, in-fol. V. *Des traités particuliers* sur les médailles de la Grèce, 1576, in-fol.; sur les médailles de la Grèce et de ses îles, Anvers, 1618, 1620, et 1708; sur celles de Jules César, Bruges, 1563, in-fol.; d'Auguste et de Tibère, avec leur vie extraite de Suétone, 1576, 1620 et 1644. M. de Boze possédait un manuscrit de la main même de Goltzius, sur les médailles des empereurs, depuis Jules-César jusqu'à Justinien, *Voy.*, son catalogue, pag. 395. Il a passé dans la bibliothèque de M. Van-Dam, et il doit être à présent en Hollande. Les écrits de Goltzius ont été tous réunis en quatre ou cinq volumes, in-fol., sous le titre de *Huberti Goltzii opera omnia*, Anvers, 1645, réimprimés en 1708. Ses ouvrages eurent d'abord beaucoup de succès, et un grand crédit dans l'Europe; et sa célébrité s'accrut au point que le sénat de Rome lui décerna, en 1567, des lettres de citoyen romain. Il fut longtemps regardé comme le prince de la numismatique; et plusieurs savants, pour appuyer des faits singuliers, se sont autorisés des médailles qu'il a publiées. Cependant le cardinal Noris, Patin, Morell, Florès, Havercamp, reconnurent que plusieurs médailles que Goltzius disait avoir vues, ne se trouvaient dans aucune collection; et on l'a hautement accusé de les avoir supposées. On a, il est vrai, retrouvé depuis, et reconnu comme authentiques, quelques médailles qu'on avait regardées comme suspectes; et on en a conclu que toutes celles dont parle Goltzius, et qui ne se trouvent plus, ont péri. Cependant il y avait encore des doutes sur la confiance due à cet antiquaire, quand le plus grand connaisseur en numismatique, le célèbre Eckhel est venu détruire tout-à-fait cette indécision. Il a d'abord établi son opinion dans la préface de sa belle dissertation sur les *médailles d'Antioche*. (Voy. ECKHEL.) Il a fait un travail considérable pour soumettre à un nouvel examen les médailles de Goltzius; et il en a publié le résultat dans les préliminaires de sa *Doctrina*

numorum : il fait voir que, si une grande partie des médailles gravées par Goltzius, est authentique et souvent rare, le nombre des médailles suspectes est pourtant plus considérable, principalement dans la suite des familles romaines, surtout dans le grand recueil qu'il a intitulé, *Thesaurus huberrimus*, et qu'on appelle communément le *Trésor de Goltzius;* enfin, que plusieurs des médailles qu'il cite, existent, mais qu'il en a singulièrement altéré la signification, en substituant des légendes fausses, en donnant des inscriptions à celles qui n'en avaient pas, et en fabriquant aussi des noms de villes et de peuples qui n'ont existé que dans son imagination. Les accusations d'Eckhel sont appuyées de preuves si incontestables, qu'il est impossible de ne pas les adopter. Il en résulte qu'il faut une grande érudition, une sage critique, pour être en état de faire un usage utile des médailles publiées par Goltzius. Quoiqu'il ait eu quelque réputation comme peintre, on ne connaît que très peu de ses ouvrages en ce genre. Sa *Conquête de la toison d'or*, composée pour la maison d'Autriche, était d'une exécution assez hardie. Il avait peint à Bruges un certain frère Cornille, dont il suivait les prédications; Carle Van-Mander, qui avait vu ce portrait, en parle avec éloge. A. L. M.

GOLTZIUS ou GOLTZ (Henri), peintre, graveur, et dessinateur, naquit en 1558 à Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Fils d'un peintre sur verre, son père lui enseigna les premiers éléments du dessin, et Coornhert ceux de la gravure; le nom de ce dernier n'a passé à la postérité qu'à la faveur de celui de son élève. Le désir de faire des progrès dans son art, joint à quelques chagrins domestiques, qui avaient altéré sa santé, le détermina d'abord à voyager en Allemagne. Il parcourut cette contrée, déguisé sous l'habit de son valet, afin de recueillir les observations des artistes, et savoir véritablement ce qu'on pensait de ses ouvrages. Dirigeant ensuite ses pas vers l'Italie, il séjourna à Naples et à Rome, s'appliqua à l'étude de l'antique, copia les ouvrages de Raphaël, et surtout ceux de Michel-Ange, pour lesquels il eut toujours une grande prédilection. De retour dans sa patrie, Goltzius alla s'établir à Harlem, où il épousa une veuve, la mère de Jean Matham. Il est étonnant qu'ayant étudié sous le beau ciel d'Italie tant d'ouvrages remplis de grâces, il ait toujours conservé un style sauvage. Quoique savant, ses contours, en général, sont trop cahotés; le mouvement de ses figures n'a pas cette noble simplicité qu'on admire dans les maîtres qui ont été l'objet constant de ses études. Goltzius a peint plusieurs tableaux d'histoire, ainsi que quelques portraits d'une couleur assez vraie; en général ses compositions sont riches. On connaît de lui plusieurs dessins à la plume, dont les figures sont grandes comme nature. M. Lévêque, qui en a vu un dans les salles de l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, dit que le trait de plume en est large et moelleux, et qu'ils n'ont point la petitesse de manière dont ce procédé est susceptible. Cet artiste avait quarante-deux ans, lorsqu'il commença à peindre : à le considérer comme graveur, on trouvera sans doute de la bizarrerie dans ses travaux, une affectation de hardiesse, de tours de force même qui sentent la manière, peu d'harmonie dans ses effets, et peu de connaissance du clair obscur: mais malgré ces défauts, qui tiennent à son pays et à son siècle, on peut regarder ce

maître comme celui qui a enseigné la vraie route aux graveurs au burin. Ses ouvrages sont, encore aujourd'hui, les premiers qu'on présente pour modèles aux jeunes gens qui débutent dans la carrière. Assez varié dans ses travaux, ses tailles sont en général bien prises pour envelopper les formes suivant les règles de la perspective; ses têtes sont touchées avec esprit, et ont de l'expression et du caractère. On sait avec quelle adresse il imitait la manière de faire des autres artistes, tant pour la composition que pour la gravure, ce qui est une preuve de sa grande facilité. Nous citerons, à l'appui de cette observation, les six estampes connues sous le nom de chefs-d'œuvre de Goltzius; savoir : *L'Annonciation*, la *Visitation*, la *Nativité*, la *Circoncision*, l'*Adoration des rois* et la *sainte Famille*, exécutées à l'imitation de Raphaël, du Parmesan, du Baroche, du Bassan, d'Albert Durer, et de Lucas de Leyde. La manière de graver des deux derniers y est imitée si parfaitement, qu'une épreuve de la planche, dans le style de Durer, qui avait été enfumée, fut achetée très cher par un amateur, qui l'avait prise pour un ouvrage de ce maître, inconnu jusqu'alors. Indépendamment des planches que Goltzius a gravées d'après ses dessins, et dont le nombre est considérable, il a gravé aussi, d'après différents maîtres, tels que Polydore de Caravage, Stradan, Raphaël, Paul Véronèse, le Palme, etc. Parmi celles de sa composition, on remarque particulièrement un enfant montant sur un chien; les poils de cet animal sont rendus avec un goût et une vérité extraordinaires. Goltzius a gravé aussi un nombre de portraits assez considérable. Son œuvre monte à près de cinq cents sujets différents, parmi lesquels on distingue plusieurs pièces en bois et en clair-obscur ou en camaïeu; ces pièces sont d'un assez bon effet. Goltzius est mort à Harlem en 1617. Parmi ses nombreux élèves, on remarque Muller, Matham, Saenredam, de Ghein et Swanenburg. On connaît quelques faibles productions de trois autres Goltzius, Jules, Conrad et Jacob, que l'on dit être fils ou neveux de Henri. P—r.

GOMAR (François), célèbre ministre protestant, et chef de secte, naquit à Bruges, le 30 janvier 1563, de parents attachés à la religion réformée, et qui, pour la professer plus librement, s'étaient retirés dans le Palatinat. Il étudia dans les plus célèbres écoles protestantes d'Allemagne, à Strasbourg, à Neustadt, à Heidelberg, et fréquenta aussi les universités d'Angleterre : il suivit à Oxford les leçons de Jean Raynold, à Cambridge celles de Guillaume Witaker, et prit dans cette dernière université le degré de bachelier en juin 1584. De retour à Heidelberg, il passa deux ans à se perfectionner dans le grec et l'hébreu : en 1587, l'église flamande de Francfort le prit pour pasteur, et il y exerça le ministère évangélique jusqu'en 1593. L'année suivante, on lui offrit une chaire de théologie à Leyde : il l'accepta; mais avant d'en prendre possession, il alla à Heidelberg recevoir le doctorat. Il remplissait déjà depuis plusieurs années les fonctions de professeur à Leyde, lorsqu'en 1603, François de Jon, son collègue, y mourut. Jacques Arminius, ministre d'Amsterdam, fut choisi pour lui succéder. Ce théologien avait voulu mitiger la doctrine rigide de Calvin, sur la prédestination, et s'était fait des disciples. Comme il arrive presque toujours, en voulant éviter un excès, il était tombé dans un autre : Calvin détruisit le libre arbitre; Arminius lui ac-

corda trop. Il apportait dans l'école de Leyde ces sentiments nouveaux. Gomar, calviniste zélé, s'opposa à leur introduction, attaqua Arminius, et cria au pélagianisme : la lutte commença par des disputes entre les deux professeurs; mais les colléges des villes et les églises prenant parti pour ou contre, l'animosité s'en mêla. Ces divisions amenèrent des mouvements qui alarmèrent les États-généraux. Ils ordonnèrent des discussions publiques; elles eurent lieu sans être suivies d'aucun résultat. Ils prescrivirent le silence, et on ne leur obéit point. Sur ces entrefaites, Arminius mourut en 1609, et l'on croit que le chagrin abrégea ses jours. Sa mort ne mit pas fin aux troubles. Ses disciples, dès l'année suivante, présentèrent aux États, sous le titre de *remontrance*, une requête qui contenait le précis de la doctrine de leur maître, ce qui les fit appeler *remontrants*. Cependant on avait donné à Arminius, pour successeur dans sa chaire, Vorstius, qui soutenait les mêmes principes. Gomar avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'écarter. Fâché de n'y avoir pas réussi, et ne voulant point siéger avec un pareil collègue, il quitta Leyde, et se retira à Midlebourg en 1611; il y fut ministre, et y donna des leçons de théologie. Quatre ans après, il passa à Groningue, où il occupa la première chaire de théologie, et se chargea d'enseigner l'hébreu : il assista, en 1618, au synode de Dordrecht, où il ne contribua pas peu à faire condamner la doctrine d'Arminius; mais quoique cette assemblée l'ait déclarée contraire à l'Écriture, et en opposition avec ce qu'avaient enseigné les premiers réformateurs, quoiqu'on ait alors usé de beaucoup de rigueur, à l'égard de ceux qui la professaient, la secte des Arminiens ne laissa pas de subsister et même de s'étendre : elle est aujourd'hui tolérée. Les adversaires des Arminiens sont connus sous le nom de *contre-remontrants* ou de *Gomaristes*, du nom de leur chef. Gomar s'était marié trois fois, et avait laissé de sa seconde femme un fils et deux filles. Il était généralement regardé comme un homme très habile, et profondément versé dans les langues orientales, mais trop entier dans son sentiment. Il mourut à Groningue le 16 janvier 1641. Ses œuvres ont été imprimées à Amsterdam, en 1645. (*Voy.* Arminius, Barneveldt et Bertius.)

L—y.

GOMARA (François-Lopez de), ou *Gomora*, selon Nicolas-Antonio, né en 1510, à Séville, d'une famille distinguée, étudia les lettres humaines à Alcala, et y reçut le grade de docteur dans les deux facultés. Ses parents l'avaient destiné au service militaire; mais l'amour de l'étude et de la retraite lui fit préférer l'état ecclésiastique. Il occupa plusieurs années la chaire de rhétorique à Alcala, et se distingua autant par ses lumières que par son éloquence. Gomara était versé dans l'histoire ancienne et moderne, et surtout dans celle de son pays. Desirant donner une relation complète de la conquête des Indes, il passa en Amérique, où il demeura quatre ans; et à son retour en Espagne, il publia sa *Primera, segunda, y tercera parte de la historia general de las Indias con la conquista del Mexico y de la Nueva España*., Medina, 1558, in-fol.; Anvers, 1554, in-8. Jusqu'alors on n'avait lu que des relations très incomplètes de la conquête des Indes et notamment du Mexique; l'histoire de Gomara ne pouvait donc manquer de faire beaucoup de sensa-

tion : aussi fut elle traduite en italien par Cravalis, Rome, 1556, in-4°. ; par Lucio Mauro, Venise, 1566 ; et en français, par Fumée, Paris, 1606, in-8°. Le style de Gomara est pur ; et il y a peu d'écrivains de sa nation qui aient possédé comme lui, le talent d'intéresser par une diction toujours claire, énergique et soutenue : mais par malheur cet historien avait travaillé sur des mémoires peu exacts ; et l'on s'aperçoit aisément que bien des fois son imagination fertile a suppléé au manque de faits positifs. Une nouvelle histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne, écrite par un témoin oculaire (*V.* Castillo, VII, 340), et publiée par Alonso Ramon, Madrid, 1632, in-fol., fit évanouir tout-à-fait une réputation peu méritée. Diaz réfute, presque entièrement, les faits avancés par Gomara ; et l'ouvrage de ce dernier n'est plus qu'une espèce de roman assez agréable à lire. Mais Diaz, tout en triomphant de son émule, tombe dans un excès que Gomara n'a su éviter que par un excès opposé. Celui-ci, croyant garder une impartialité scrupuleuse, donne souvent aux conquérants de l'Amérique des torts qu'ils n'ont pas ; et l'autre, n'écoutant que son patriotisme, leur prodigue des éloges, lors même que leur conduite est inexcusable. L'ouvrage de Gomara n'a pu que perdre encore davantage de sa vogue, par la publication de celui de Solis, mis au jour en 1684. On trouvait à Madrid, dans la bibliothèque du roi, deux manuscrits du même auteur, savoir l'*Histoire de Barberousse, roi d'Alger*, et les *Annales de l'empereur Charles-Quint*, in-fol ; ouvrages très estimés, mais dont on n'a pas permis l'impression, parce que, dit-on, Gomara y a peint l'empereur sous des couleurs peu favorables. B—s.

GOMBAULD (Jean-Ogier de), naquit à Saint-Just-de-Lussac, en Saintonge, et mourut nonagénaire en 1666. *Homme de condition*, favori de l'hôtel de Rambouillet, le délicieux *réduit* de toutes les personnes de qualité et de mérite qui fussent alors, pour conformer nos expressions aux idées contemporaines, on dit que le rôle de *bel esprit* et de *galant homme* fut son partage ; vanté dans cette *cour abrégée et choisie*, moins nombreuse mais *plus exquise* que celle du Louvre, dans ce *temple de l'honneur*, où la vertu était révérée sous le nom de l'*incomparable Arténice ;* admis aux *cercles* brillants de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, pendant la régence de ces deux princesses, auteur courtisan sous la domination libérale du cardinal de Richelieu, Gombauld fut choisi par ce ministre pour faire partie de l'académie qui s'élevait sous ses auspices. Sa réputation était encore toute fraîche, lorsqu'un célèbre écrivain a dit de lui : « Gombauld n'é» tait point un rimeur ou un rimailleur » ou un versificateur, c'était un poète » excellent et *qui s'était fait estimer* » *dans le grand monde.* » Il vit trois cours ; et trois monarques différents l'honorèrent de leur bienveillance : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Disciple de Malherbe, il pleura dans un *beau sonnet* la mort du premier de ces princes : ce fut la source de sa faveur et le commencement d'une fortune qu'il eut l'adresse de conserver assez long-temps. Gombauld fut témoin de l'*âge d'or de l'académie française ;* car il était, avec Conrart et Godeau, l'un des fondateurs de la réunion qui, dans la suite, a donné, pour ainsi dire, naissance à cette société célèbre. Lorsque Chapelain présenta le plan d'un dictionnaire à l'académie française, Gom-

bauld fut chargé de revoir ce projet important. Il reçut une commission semblable au sujet des statuts de l'académie. En 1635, année de la fondation, Gombauld fut admis à prononcer, à l'académie française, un discours sur le *je ne sais quoi*. Ce fut lui qui revit en dernier ressort le jugement de l'académie sur le Cid. La reine Marie de Médicis le gratifia d'une pension de 1200 écus, somme assez considérable pour le temps, et qui lui donnait moyen, dit Conrart, de *paraître en fort bon équipage à la cour, soit à Paris ou dans les voyages qui étaient fréquents en ce temps-là*. Il obtint l'agrément d'une place de gentilhomme ordinaire du roi; et quant à sa gloire littéraire, elle devait lui paraître grande : ses écrits, *délices des ruelles*, faisaient le charme de tous les *honnêtes gens;* mais tant de prospérité devait enfin avoir un terme. Les guerres civiles survinrent; et Gombauld, réduit d'abord au tiers de sa pension, vit bientôt sa généreuse bienfaitrice hors d'état de continuer à tenir, envers lui, cette faible partie de ses engagements. Dès-lors il ne vécut que des secours précaires arrachés par sa muse indigente à la protection dédaigneuse de quelques grands seigneurs qui l'avaient connu dans l'aisance, et qui, depuis, ne l'avaient point tout-à-fait effacé de leur souvenir. Ce fut à cette époque qu'il écrivit sa belle épitaphe de Malherbe, la seule de ses productions qui suivra dans la postérité celui dont elle a consacré l'éloge. *Il est mort pauvre*, dit-il, *et moi je vis comme il est mort !* Qu'il est triste de voir le mérite condamné si souvent à faire pitié ! Gombauld cependant ne mourut pas de faim; le chancelier Séguier lui fit obtenir une petite pension sur le sceau. Ces modiques secours l'aidèrent à prolonger sa carrière l'espace de près d'un siècle. Mais il n'est pas moins déplorable d'être obligé de convenir qu'il mourut *pensionnaire jubilé et plus que jubilé*. Voici les titres de ses ouvrages : I. *Endymion*, roman, espèce de poème en prose, Paris, 1624, 1626, in-8°. II. *Amaranthe*, pastorale, Paris, 1631, in-8°.; ouvrage marqué au coin de l'afféterie, et qui semble avoir été écrit dans une ruelle de l'*incomparable Arténice* ou de *Sapho*. (Mlle. de Scudéry.) III. *Poésies*, ibid., 1646, in-4°. IV. *Lettres*, ibid., 1647, in-8°. V. *Sonnets*, ibid., 1649, in-4°. VI. *Épigrammes*, ibid., 1657, in-12., volume rare et recherché. VII. *Les Danaïdes*, tragédie, ib., 1658, in-12. VIII. *Traités et lettres touchant la religion*, Amsterdam, 1669, 1678, in-12; ouvrage posthume. Nous ne parlerons point des autres qui sont inédits et de peu d'importance. Celui-ci mérite plus d'attention. Conrart est l'auteur de la préface qui se trouve en tête de la première édition. Cette préface est bien faite, et c'est peut-être la pièce la plus remarquable du volume. Le reste a trait à des matières de controverse. Cet ouvrage éclaircit un point de la biographie de son auteur, en ce qu'il nous apprend que ce favori d'un prince de l'Église était calviniste. On cite de Gombauld, l'anecdote suivante, que nous rapportons sans oser prononcer sur le dégré de confiance qu'elle mérite. Il présentait un jour au cardinal de Richelieu des vers de sa composition. Le cardinal, en les lisant, dit : « Voilà » des choses que je ne comprends » pas. » Gombauld répondit aussitôt : « Ce n'est pas ma faute. » On reconnaît bien ici le poète..... Mais le courtisan !..... G. F—n.

GOMBERVILLE (Marin Le Roi de), l'un des premiers membres de l'académie française, naquit en 1600, à Paris, où peut-être à Etampes, où sa famille subsiste encore aujourd'hui. Son père était boursier de la chambre des comptes. Il eut pour compagnon d'études l'abbé de Marolles, qui le cite d'une manière honorable dans ses Mémoires. A quatorze ans, il fit paraître un volume de poésies, composé de cent-dix quatrains, fort médiocres, mais dont le sujet annonce une maturité de jugement bien extraordinaire dans un enfant de cet âge. C'est le tableau du bonheur de la vieillesse opposé aux agitations de la jeunesse. Il composa ensuite des romans pleins de sentiments élevés et d'aventures imaginaires attribuées à des personnages réels. C'était le goût du siècle; et ceux de Gomberville eurent un succès tel, qu'à la formation de l'académie, le cardinal de Richelieu l'en désigna un des premiers membres. Il y prononça un discours, dans lequel il établit que tout héros a trouvé des personnes capables de le louer. Lorsque l'académie eut décidé qu'elle s'occuperait de la critique des odes de Malherbe, il en témoigna son mécontentement, et prit la défense de plusieurs expressions qu'elle avait censurées. Dans cette circonstance il fut inspiré plutôt par le respect pour la mémoire de ce grand poète que par aucune espèce d'attachement pour les expressions condamnées. Il s'était au contraire prononcé pour expulser de la langue tous les mots surannés; il portait même à cet égard le zèle trop loin, puisqu'il en voulut bannir la particule *car*, qui n'y a point d'équivalent. Gomberville passait une partie de l'année dans sa terre, située dans le voisinage de Port-Royal; et il avait de fréquents entretiens avec les pieux et savants solitaires qui habitaient alors cette abbaye. Leurs conseils le déterminèrent à renoncer au genre de littérature qu'il avait cultivé avec le plus de succès. Il résolut d'écrire l'histoire des rois de France de la maison de Valois, et il en composa effectivement quelques fragments; mais son penchant naturel l'emporta à la fin, et il abandonna l'histoire pour revenir à ces fictions romanesques qui avaient pour lui tant de charmes. Il mourut à Paris le 14 juin 1674. On croit que c'est pour lui qu'il avait fait l'épitaphe modeste, mais pleine de sens qu'on trouve dans ses poésies, et qui finit ainsi :

Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

Il joignait à une raison droite et éclairée, un esprit noble et élevé: la douceur de ses mœurs, ses vertus chrétiennes et morales, le rendaient cher à la société de ses amis. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un Traité de l'origine des François*, Paris, 1620, in-4°., très rare. Je n'ai pas vu, dit Lenglet Dufresnoy, de livre où il y ait plus à profiter que dans celui-ci, qui est plein de réflexions judicieuses et de traits curieux. II. *La Caritie, roman contenant sous des temps, des provinces et des noms supposés, plusieurs rares et véritables histoires de notre temps*, ibid., 1622, in-8°. III. *Polexandre*, ib., 1632 et 1659, 4 vol. in-4°.; 1638 et 1641, 5 vol. in-8°. Ce roman qu'on ne lit presque plus, est le plus intrigué que nous ayons en notre langue; mais les intrigues en sont si abondantes, si liées les unes aux autres, qu'il est très difficile de suivre ce fil tortueux. L'au-

teur, profitant de toute la liberté accordée à la fiction, semble avoir pris plaisir à affecter de l'inconstance dans les différentes éditions; car la conduite du roman, les épisodes, et surtout le dénouement, offrent une variété constante d'une édition à l'autre : l'ouvrage est cependant estimable par l'invention et par la texture. Comme l'auteur n'aimait pas à se servir du mot *car*, il se vanta un jour de ne l'avoir jamais employé dans cet immense roman. On eut la patience de l'y chercher, et on le trouva en trois endroits. Cette puérilité fut le sujet d'une des plus agréables lettres de Voiture, qui commence ainsi : « Mlle., *car* étant d'une si grande » considération dans notre langue, « etc. » *La jeune Alcidiane*, 1651, in-8°., est une continuation non finie de *Polexandre* (Voy. Madel. Ang. Gomez.) IV. *La Cythérée*, en 4 vol., dans la première édition (1640-42), en eut jusqu'à neuf, dans les suivantes, selon l'abbé Lenglet; ce qu'on a de la peine à croire, parce que la fiction paraît terminée au IVe. volume. V. *La Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours*, ibid., 1646, in-fol.; 1688, in-12. Les gravures qui sont d'après Otho Vænius, font tout le prix de cet ouvrage, dont l'édition in-fol. est encore recherchée. VI. Des *Poésies* éparses dans les recueils du temps. On y remarque des sonnets qui ont reçu de grands éloges; quelques auteurs ont même voulu donner comme le chef-d'œuvre de ce genre de composition, celui qu'il composa *sur le Saint-Sacrement*, et commençant par ce vers,

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus sur la terre;

il n'est pas besoin d'en citer davantage pour savoir à quoi s'en t
C'est Gomberville qui a publié
Les *Poésies de Maynard*, ave
préface. — 2°. Les *Poésies la*
attribuées mal-à-propos au c
de Brienne, puisque l'auteur s'
signe sous le nom de *Thala*
Basilides (traduction grecque
mots *Marin Le Roi*). — 3°. Les
moires du duc de Nevers. Ces
moires vont depuis 1514 jus
1595. Il y a ajouté des pièces q
continuent jusqu'en 1610, et un
gé de la vie du duc d'Alençon,
pli de particularités curieuses. L
face de tout l'ouvrage est écrite
feu, quoique longue; on y rem
du goût, du jugement, et une l
critique. Il y a inséré le plan d
Histoire de la maison de V
— 4°. La *Relation de la rivièr*
Amazones, par Chr. d'Acunha
duite de l'espagnol (*Voy.* Acun
173). Il y a joint une *Dissert*
sur cette rivière, qui a été réi
mée à la suite des *Voyages* de W
Rogers, Amsterdam, 1716. On
consulter l'*Histoire de l'acad*
française, les *Mémoires* de Ni
tom. XXXVIII, l'*Histoire critiqu*
journaux par Camusat, et le
nasse français de Titon du

W—

GOMERSAL (Robert),
siastique et poète anglais, né à
dres en 1600, mort en 1646, a
des sermons, estimés de son te
Londres, 1634; une tragédie i
lée *Ludovic Sforce, duc de M*
in-12, 1652, et quelques ouvra
poésie, particulièrement *La ven*
ce du Lévite, ou *Meditations en*
sur les XIXe. et XXe. chapitre
Juges. La tragédie et le poème
réimprimés en 1633, in-12,
nouveau en 1638.

GOMÈS (Ferdinand), (

homme espagnol, né à Tolède vers l'an 1138, suivit la carrière des armes, et se distingua dans les guerres contre les Maures, et dans celle que Ferdinand II, roi de Léon, et régent de Castille, entreprit contre les Portugais. Dans une bataille décisive, Gomès fut un des guerriers qui eurent l'honneur de faire prisonnier Alphonse Henriquez, fils de Henri de Bourgogne et premier roi de Portugal: entraîné ensuite dans la route du vice, Gomès se fit remarquer par ses désordres, autant qu'il l'avait fait par sa valeur. Il commit de tels excès, que Ferdinand se vit obligé de l'éloigner et de sa personne et de ses armées. Il paraît qu'un accident extraordinaire le fit revenir de ses égarements. Il se trouvait un jour (à ce que racontent les histoires du temps) avec plusieurs de ses camarades, au milieu d'une vaste campagne, lorsqu'ils furent surpris par un grand nombre de Maures qui allaient les faire prisonniers. (1) Gomès, élevant son ame à Dieu, promit de changer de vie, s'il pouvait échapper, lui et ses compagnons, au danger qui les menaçait. Se trouvant tous sans armes, ils arrachèrent les branches d'un poirier, le seul arbre qui se trouvât à leur portée, à l'aide desquelles, et surtout avec le courage que le désespoir leur inspirait, ils parvinrent à mettre en fuite les Maures, après en avoir tué un grand nombre. Rendu à la vertu par cette délivrance qu'il crut réellement miraculeuse, Gomès fonda un ordre qu'il appella *du Poirier* (del Peral). Ferdinand présida à cette institution, qui eut lieu en 1170; il l'en nomma grand-maître, et tous ses compagnons de péril en furent chevaliers. Après avoir rendu de grands services à l'état, et mené une vie exemplaire, Gomès mourut en 1242, âgé de soixante-douze ans. L'ordre qu'il avait institué, subsista, avec la même dénomination, jusqu'au commencement du XIVe. siècle, lorsque les chevaliers de Calatrava, auxquels on avait confié la ville d'Alcantara (en Estremadoure), ayant déclaré qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour défendre cette place contre les Maures, les chevaliers *du Poirier* se chargèrent de cette défense, et résistèrent courageusement aux attaques réitérées des ennemis. Ce fut alors qu'ils prirent le nom de la ville qu'ils avaient défendue, s'appelèrent chevaliers d'*Alcantara*, et adoptèrent pour décoration une croix verte fleurdélisée. Ces différents ordres militaires, devenus très puissants, ayant inspiré de l'inquiétude au monarque même, Ferdinand le catholique réunit leurs maîtrises à la couronne. Les chevaliers d'Alcantara étaient d'abord soumis à la règle de St. Benoît; mais ils obtinrent, dans la suite, la permission de se marier. B—s.

(1) On attribue un fait à peu près semblable à plusieurs gentilshommes de la maison de Vargas y Machuca.

GOMÈS DE OLIVEIRA (ANTOINE) est compté parmi les bons poètes portugais. On a de lui *Idylios maritimos*, Lisbonne, 1617, et beaucoup de sonnets et de vers de circonstance en l'honneur du roi Jean IV. Il avait composé deux poèmes épiques: l'un, sur les travaux d'Hercule, était intitulé l'*Herculéide;* dans l'autre il chantait les exploits du roi Jean I. S'il les eût publiés, sa réputation poétique aurait sans doute des fondements plus solides. Qui sait cependant s'il ne lui serait pas arrivé ce qui arriva à Chapelain: l'*Herculéide* aurait peut-être été pour l'un, ce que la *Pucelle* fut pour l'autre. On peut douter qu'à cette époque, une bonne épopée

pût sortir du Portugal. Les *Seicentistes* portugais n'avaient pas un goût plus sûr que les *Seicentistes* italiens.

B—ss.

GOMÈS (François Dias). *Voy.* Dias-Gomès.

GOMEZ (Louis), célèbre jurisconsulte espagnol, né à Oribuela en 1484, embrassa l'état ecclésiastique, passa à Rome (sous le pontificat de Jules II), fixa depuis lors son domicile dans cette capitale, et sut se concilier l'estime de Léon X, et d'Adrien, son successeur, qui l'employèrent dans des missions importantes. Il occupa, avec honneur, les principaux emplois dans la chancellerie de Rome; et Paul III le nomma évêque de Fano, où il mourut le 22 mai 1545, regretté autant pour sa piété que pour sa bienfaisance. Ce digne prélat a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de jurisprudence: parmi ces derniers, le plus remarquable est celui qui a pour titre, *Variarum resolutionum juris civilis communis.* Ce livre a eu quinze éditions, dont les meilleures sont celle de Francfort, 1579, in-fol., avec les notes de Soarez-Ribera; et celle de Lyon, 1735, in-fol. B—s.

GOMEZ (Étienne), pilote espagnol, après avoir navigué aux Indes Orientales, demanda à l'empereur Charles-Quint une petite flotte dont il aurait le commandement pour aller chercher des épiceries aux Moluques, et faire de nouvelles découvertes. Il était sur le point d'obtenir ce qu'il sollicitait, lorsque l'arrivée de Magellan, qui vint faire la proposition d'aller aux Moluques par l'ouest, changea les bonnes dispositions qu'on lui témoignait. Gomez n'eut que l'emploi de pilote du navire le *Saint-Antoine*, dans la flotte de Magellan: il en conçut une haine violente contre ce navigateur. Ce qui l'irritait encore plus, était de se trouver sous les ordres d'un Portugais: aussi, lorsque la flotte eut été engagée dans le détroit nouvellement découvert, Magellan, qui aperçut des ouvertures de différents côtés, envoya, le 24 octobre 1520, le *Saint-Antoine* et un autre bâtiment pour reconnaître si un de ces canaux aboutissait à une mer ouverte. Gomez saisit l'occasion, et fit force de voiles afin de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin; il s'était, à cet effet, concerté avec les autres Espagnols: ils mirent aux fers le capitaine du vaisseau, Alvar de Mesquita, cousin-germain du capitaine-général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Il paraît que Gomez avait des amis puissants qui empêchèrent qu'on ne le punît de cet acte d'insubordination. En 1524, il fut un des pilotes nommés pour éclairer de leurs avis le congrès assemblé à Badajoz, afin de décider sur les différends survenus entre l'Espagne et le Portugal relativement à la ligne de démarcation pour leurs domaines d'outre-mer: cette discussion lui fit naître l'idée de chercher par le nord un passage aux Moluques, et l'empereur lui confia une caravelle. Il partit la même année, et se dirigea vers la Floride. Il cotoya le pays en remontant très haut vers le nord, mais ne découvrit pas de passage. Alors il prit à bord autant d'Indiens que le navire en put contenir; ce qui était contre la volonté du roi. A son retour, en 1525, il alla trouver à Tolède Charles-Quint, qui lui témoigna son mécontentement; et, selon Gomara, ceux qui avaient favorisé Gomez pour faire ce voyage, rougirent alors de honte. Une ancienne carte manuscrite, dressée en 1529 par Diégo Ribero, cosmographe espagnol, a conservé le souvenir du voyage de Gomez: on y lit, au-dessous de l'emplacement occupé par

les états de New-York, de Connecticut et de Rhode-Island, *Terre d'Etienne Gomez*, qu'il découvrit en 1525, par l'ordre de S. M. *Il y a beaucoup d'arbres, beaucoup de rodoballos, de saumons, et de soles; on n'y trouve pas d'or.* — Gomez (Fernand) était un négociant de Lisbonne, à qui Alphonse, roi de Portugal, occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, et à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie, vendit, en 1469, le privilége du commerce des nègres à la côte d'Afrique, moyennant 500 ducats, et à la condition de pousser les découvertes cinq cents lieues au-delà de Sierra-Léone. Les gênes de ce monopole ralentirent l'ardeur des découvertes: Gomez s'enrichit, et ses profits énormes le mirent à même de faire renouveler son traité. Il remplit les conditions qu'il lui imposait; car ce fut par ses soins que Juan de Santarem et Pedro de Escobar ouvrirent le commerce de l'or à la Mina, qui a conservé le nom de ce métal à cette partie de la côte, et qu'ils la reconnurent ensuite, en 1471, jusqu'au cap Ste.-Catherine, sous le 2e. degré $\frac{1}{2}$ de latitude australe. E—s.

GOMEZ (Sébastien), peintre espagnol, naquit à Séville, vers l'an 1616. Il était fils d'un nègre esclave, et servait le fameux Murillo, d'où lui vint le surnom de *mulatre de Murillo*. Gomez avait pour la peinture une inclination et un talent particuliers: aussi tous les moments de loisir que lui laissait son service, il les employait à profiter des leçons que Murillo donnait à ses élèves, à observer ceux-ci et son maître quand ils travaillaient. S'étant exercé pendant quelque temps (d'après ce qu'il avait entendu et observé) à manier le crayon et la plume, il parvint, à force d'application et d'assiduité, à peindre une figure sur un petit tableau. Ce tableau tomba par hasard entre les mains de Murillo, qui, ne pouvant se persuader que ce fût l'ouvrage de son esclave, ordonna à ce dernier de copier, en sa présence, une vierge d'une exécution difficile. Gomez remplit sa tâche avec tant de facilité et d'exactitude, que Murillo, charmé de cette découverte, lui donna sa liberté, l'admit au nombre de ses élèves, et Gomez devint un des bons peintres dont s'honore l'Espagne. Murillo fit naturaliser son nouvel élève, le maria, et lui laissa un legs par son testament. Gomez survécut de quelques années à son maître, et mourut à Séville en mai 1678. On conserve dans cette ville, chez plusieurs particuliers, différents ouvrages de Gomez, qui sont très estimés. On admire encore, dans les églises de Séville, sa *Notre-Dame avec l'enfant Jésus dans ses bras;* une *Ste. Anne*, *St. Joseph*, et un *Christ attaché à la colonne*, ayant à ses pieds St. Pierre, qui semble implorer son pardon. De tous les élèves de Murillo, Gomez est celui qui est parvenu à le mieux imiter. Il a, comme son maître, un coloris onctueux, un pinceau flou et agréable, des carnations de la plus belle fraîcheur, une manière vraie, et une grande intelligence du clair-obscur. — Gomez de Valencia (Philippe), né à Grenade en 1634, et mort en 1694, était élève de Cieza, et imita, avec succès, le style d'Alfonse Cano. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on vante, dans l'église des Carmes de Grenade, un *Christ dans le linceul*, et un grand tableau représentant plusieurs Maures qui viennent livrer au roi Ferdinand III les clefs de Séville, qu'on aperçoit dans le lointain. Ce tableau n'est pas moins estimé pour la composition que

pour l'expression des figures. — Il y a eu plusieurs autres artistes du nom de Gomez : parmi les peintres, il faut distinguer *Jean*, attaché au service de Philippe II, en 1693; un sculpteur du même nom, bénéficier de la cathédrale de Séville, est mort en 1646.

B—s.

GOMEZ (Madelène-Angélique Poisson, Mme de), fille du comédien Paul Poisson, naquit à Paris le 22 novembre 1684. Douée des plus heureuses dispositions pour les lettres, elle ne les avait d'abord cultivées que par amusement; mais, ayant épousé un homme qu'elle croyait riche, et qui était accablé de dettes (D. Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol), elle se vit obligée de chercher une ressource contre l'indigence; et c'est sans doute à cette triste nécessité d'écrire pour vivre, qu'il faut attribuer la quantité prodigieuse et l'inégalité de ses productions. Ses *Cent Nouvelles nouvelles*, et ses *Journées amusantes*, obtinrent, dans le temps, beaucoup de succès, ainsi que sa tragédie d'*Habis*, qui eut vingt-cinq représentations en 1714, et qui fut reprise en 1732 : mais tout le reste de sa volumineuse collection est aujourd'hui tombé dans l'oubli. En général, sa manière de narrer est facile, claire et naturelle. On lira toujours avec intérêt celle de ses Nouvelles qui renferme les aventures romanesques des *Deux cousines*. L'intrigue de ce petit ouvrage est bien conçue; on y trouve des surprises ménagées avec art, des sentiments vifs et délicats : mais ses autres contes ou romans sont loin d'avoir le même degré de mérite. La finesse des pensées et l'intérêt des situations y sont comme noyés dans la prolixité monotone du style; et le ton de galanterie qui y règne d'un bout à l'autre, dégénère presque toujours en fadeur. Le succès brillant, et trop brillant sans doute, de la tragédie d'*Habis*, ayant excité la jalousie des poètes contemporains, donna lieu à un grand nombre d'épigrammes contre l'auteur; et l'on ne manqua pas de prétendre dans le monde que cette dame avait emprunté la plume de quelques hommes de lettres qu'on ne craignit point de nommer. Indignée de cette méchanceté, Mme. de Gomez fit imprimer sa pièce avec une préface pleine d'humeur, où elle donna aux calomniateurs le démenti le plus formel : ceux-ci se tinrent pour battus; et, en effet, il ne paraît pas que l'auteur ait jamais employé le secours d'un teinturier : mais ce que Mme. de Gomez se garda bien de dire, et ce que sa délicatesse aurait peut-être dû l'empêcher de tenir caché, c'est qu'elle avait trouvé le sujet, le plan, les caractères, et jusqu'au dénouement très pathétique de sa pièce, dans une Nouvelle de Mme. de la Roche-Guilhem, intitulée *Habis*, de même que la tragédie. Les vers de Mme. de Gomez sont à peu près comme sa prose, quelquefois délicats et spirituels, plus souvent faibles et sans couleur. On compte environ cinquante volumes de cette dame; ses ouvrages les plus connus sont : I. Les *Journées amusantes*, 1723, 8 vol. in-12. C'est un recueil d'historiettes renfermées dans une sorte de cadre banal, à l'imitation des *Nouvelles de la reine de Navarre*, ou du *Voyage de campagne de Mme. de Murat*. Des personnes, ennuyées du séjour de la ville, font la partie d'aller se réunir dans une maison champêtre; et là elles se racontent mutuellement des histoires, ou bien elles dissertent sur des sujets galants. Les *Journées amusantes* ont été traduites en plusieurs langues. II. *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12. III. *Histoire secrète de la*

conquête de Grenade, 1 vol. in-12. IV. *Histoire du comte d'Oxford*, avec celle d'*Eustache de St.-Pierre au siége de Calais*, 1 vol. in-12. V. *La jeune Alcidiane*, 1733, 3 vol. in-12; c'est la continuation de la fin du roman de Gomberville qui porte le même titre. (*Voy.* GOMBERVILLE.) VI. *Les cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1735, huit volumes in-12. VII. OEuvres mêlées, contenant les tragédies de Mme. de Gomez, savoir: *Habis*, 1714; *Sémiramis*, 1716; *Cléarque, tyran d'Héraclée*, 1717; *Marsidie, reine des Cimbres*, 1724; les *Epreuves*, comédie non représentée, mais imprimée en 1724; et d'autres pièces en prose et en vers. Mme. de Gomez, mariée en secondes noces à un sieur Bonhomme, a cela de commun avec Mme. de Villedieu, qu'elle a toujours conservé, en littérature, le nom de son premier mari. Elle mourut à St.-Germain-en-Laye, le 28 décembre 1770, âgée de quatre-vingt-six ans. F. P—T.

GOMEZ DE CASTRO (ALVAREZ) naquit à Sainte-Olalla, près de Tolède, en 1515. Il étudia à l'université d'Alcala, fit de rapides progrès dans les sciences, se distingua surtout par sa profonde connaissance dans le latin et le grec, et reçut le bonnet de docteur en 1533. Pierre-Pouce de Léon, archevêque de Placencia, ayant entendu parler du talent, aussi rare que précoce, du jeune Gomez, desira le connaître; et ayant admiré la pénétration de son esprit et son éloquence, il lui accorda sa protection, et fit instituer pour lui, à Tolède, une chaire de grec et de latin, que Gomez remplit avec honneur pendant plusieurs années. Toujours plus charmé du savoir et de la sage conduite de son protégé, ce même prélat en parla avec chaleur à Philippe II, qui accorda à Gomez une pension, et lui ordonna de travailler à une édition des œuvres de Saint-Isidore de Seville. Gomez commença son travail par les livres des *Origines*, et s'aida souvent des conseils du savant Pierre Chacon, qui se trouvait alors à Rome. Il fut, dans la suite, attiré à la cour de Philippe; mais il n'y demeura que fort peu de temps. Sans ambition, et ami de la tranquillité et de la retraite, il refusa constamment les places honorifiques où son mérite l'appelait. De retour à Tolède, il y mena une vie paisible, partagée entre l'étude et l'exercice des vertus, et mourut le 30 novembre 1580, âgé de soixante-cinq ans. On a de cet auteur: I. *In sancti Isidori origines*, imprimé dans le temps, et inséré ensuite, par Grialio, dans les *OEuvres complètes de Saint-Isidore*, que cet éditeur publia à Madrid, 1778, 2 vol. in-fol. II. *Antiguedades de la nobleza de Toledo*; cet ouvrage est demeuré inédit: mais il est cité par Gonsalve Argote Molina, qui en a souvent fait usage. III. *La genealogia de san Isidoro con la declaracion del grado de consanguinidad que con los reyes de España tiene*, autre traité inedit, conservé à la bibliothèque de l'Escurial. IV. *Edillia aliquot sive poëmatia, scilicet Crux de Christi Domini nece; Alcon sive de Joannis Vergara morte; Epigrammata quædam*, etc., Lyon, 1558, in-8°. Ces poésies, et celles qui concernent la mort de Vergara, qui était un ami de l'auteur, sont estimées. V. *De rebus gestis Francisci Ximenii S. R. E. cardinalis, archiepiscopi Toletani*, Alcala, 1567, in-folio; Francfort, 1581, idem. Cet ouvrage, composé par ordre de l'université d'Alcala, qui fournit tous les mémoires, est celui qui fit le plus d'honneur à Gomez. En effet, on y trouve réu-

nies toutes les qualités qu'exige la composition historique : plan sage, exactitude dans les faits, précision, pureté et élégance dans le style. On a seulement reproché à l'auteur d'avoir prodigué les éloges à son héros. Gomez a écrit plusieurs autres ouvrages en prose et en vers castillans, qui eurent assez de vogue dans le temps. Il existe de lui, entre autres, un recueil de poésies sacrées, en différents mètres, qui ne manquent ni d'élégance ni de goût. Ce volume, in-8°., est sans date ni lieu d'impression. B—s.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (FERDINAND), ainsi appelé de la ville où il prit naissance en 1388, obtint le grade de bachelier en médecine à Alcala, et fit beaucoup de progrès dans les sciences. La simplicité des moyens avec lesquels il opérait les cures les plus difficiles, lui fit bientôt une réputation. Appelé à la cour de Jean II, ce monarque le nomma son médecin. La Castille, dans ce moment, se trouvait déchirée par les guerres civiles. Malgré la lutte terrible qui s'était établie entre le souverain et les grands du royaume, qui voulaient tout dominer, Gomez sut mériter la confiance de son maître et l'amitié des principaux seigneurs. L'estime générale dont il jouissait, le mit souvent à portée d'offrir avec succès sa médiation dans ces différends. Jean II, pour se distraire des soucis cruels que lui causaient les troubles de ses États, s'était formé une cour de littérateurs, les seuls hommes qui fussent ses véritables amis; et c'était Gomez qui lui avait fait connaître les sujets les plus distingués, comme le marquis de Villena, celui de Santillane, Mendoza et Jean de Mena : il était spécialement chargé de lire au roi les ouvrages de ce dernier. Il resta attaché à la cour jusqu'à la mort de Jean II, arrivée en 1453 (*Voy.* JEAN II); et malgré la faveur dont il avait joui auprès de ce monarque, il se retira pauvre dans sa patrie, où il mourut en décembre 1457. Gomez a écrit plusieurs ouvrages de médecine, presque oubliés de nos jours, et un livre, qui a pour titre : *Centon circulaire du bachelier Ferdin. Gomez, médecin du très puissant et sublime roi Jean II.* Ce recueil, qui contient cent cinq lettres, a eu plusieurs éditions au XVe. et au XVIe. siècle ; mais étant devenu très rare, il a été réimprimé à Madrid, en 1765, corrigé et augmenté par Eugène de Plaguno et Mirola. On peut regarder cet ouvrage, un des plus curieux dans son genre, comme l'histoire secrète du règne de Jean II. Gomez avait fait une étude aprofondie du cœur humain; aussi peint-il de main de maître les principaux personnages qui ont brillé sous ce règne orageux. Il n'oublie aucun des événements qui le rendirent célèbre, et donne un détail assez intéressant sur la littérature espagnole de son siècle. Le style en est pur et correct; c'est, en un mot, l'ouvrage d'un philosophe et d'un politique impartial. Gomez laissa aussi quelques compositions poétiques, fort applaudies de son temps, mais qui ne sont pas arrivées jusqu'à nous. B—s.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (ALVAREZ), poète latin, et espagnol, naquit à Guadalaxara en 1488. Sa famille, quoique pauvre, était une des plus illustres de sa province; aussi fut-il placé auprès de l'archiduc Charles (depuis Charles-Quint), en qualité de *menin* ou d'enfant d'honneur. Dès l'âge le plus tendre, Gomez manifesta une inclination décidée pour l'étude; et la nature l'ayant doué d'une excellente mémoire, il fit, dans les lettres, de si étonnants progrès, qu'à dix-huit

tait déjà gradué dans les deux
, passait pour un des hommes
éclairés de l'Espagne, et pour
ile helléniste : il excellait, sur-
dans la composition des vers
C'est dans ce genre qu'on pour-
core le compter parmi le petit
e de ceux qui sont parvenus à
, avec succès, la force de pen-
pureté, l'élégance et la préci-
s anciens. Il était si pénétré de
cture, qu'on lui présentait sou-
eux ou trois pages en espagnol,
nt à les traduire dans le latin de
e, de Tite-Live, ou de Cicéron;
Gomez exécutait avec autant
lité que d'exactitude. Ses talents
ritèrent la bienveillance de Fer-
l-le-Catholique, et ensuite de
s-Quint; et l'un et l'autre monar-
gratifièrent d'une pension. Cet
sa naissance l'obligeait parfois
rompre ses études pour suivre
rière des armes; il se distin-
ar une valeur à toute épreuve
erres de Naples (1506), à celle
rence (1512), et à la bataille de
(1525), où il reçut plusieurs
res. Gomez se maria, en 1514,
ne fille naturelle du duc de l'In-
lo, que ce seigneur venait de lé-
r. Il était intimement lié avec le
et ils crurent se donner, par ce
ge, une preuve d'amitié réci-
e. Les talents, les services et la
nce du premier, l'auraient dû
r aux emplois les plus élevés;
il paraît que Gomez n'occupa
s aucun poste éminent, et que
es-Quint, monté sur le trône en
, se contenta de lui laisser sa
on. Gomez, désabusé de toute
ance de fortune, se retira, avec
pouse, dans son pays natal, où,
avoir vécu plusieurs années
la retraite du sage, la mort l'en-
le 24 juillet 1538, lorsqu'il
était à peine âgé de cinquante ans. On
a de lui : I. *Thalia christiana, carmine heroïco*, Alcala, 1522, in-4°. Cet ouvrage, partagé en vingt-cinq livres, comprend tous les mystères de notre religion. Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*) assure que les littérateurs les plus distingués, et notamment François Pic de la Mirandola, attendaient avec impatience cette production, espérant pouvoir la comparer avec ce que Virgile avait produit de plus parfait. Si l'auteur ne parvint pas à égaler le chantre immortel de l'*Énéide*, ses compatriotes prétendent, du moins, que dans plusieurs passages il en approche en effet d'assez près, et qu'on admira, dans ce livre, une sublimité soutenue qui ne s'écarte jamais ni de l'élégance ni de la correction. II. *Musa Paulina*, Alcala, 1529, in-4°. Ce sont les Épîtres de Saint Paul, mises en vers élégiaques. Quoique le sujet de cet ouvrage (d'ailleurs très étendu) soit tout-à-fait sacré, les amis de l'auteur crurent y retrouver toutes les grâces d'Ovide. Gomez le dédia au pape Clément VII. III. *Proverbia Salomonis ac septem psalmi pœnitentiales* Bâle, 1538, in-8°.; mis en vers latins avec sa facilité et son élégance accoutumées. IV. *De militiâ principis Burgundi, quam Velleris aurei vocant, ad Carolum cæsarem ejusdem militiæ principem*, Tolède, 1540, in-8°. Gomez a déployé, dans ce poème sur la Toison-d'Or, toute la finesse de son goût, toute la force de son génie; et cet ouvrage est considéré, avec justice, comme le chef-d'œuvre de sa muse latine. L'auteur semble avoir voulu se surpasser lui-même; et jamais son imagination n'avait été aussi féconde, son style plus élevé, et ses images plus vraies et plus brillantes. Il n'est donc pas étonnant que, dans

l'enthousiasme que cette composition excita, l'on ait donné à l'auteur le surnom de Virgile espagnol. Les passages les plus obscurs de ce poème, dont Erasme fait beaucoup d'éloges, ont été éclaircis par Alexis Vanegas; et Bruno, dans la suite, l'a traduit en espagnol, Tolède, 1546. V. *Theologica descripcion de los mysterios sagrados*, Tolède, 1541, in-4°. Ce poème, partagé en douze chants, quoiqu'il roule presque sur le même sujet qui a servi de base à la *Thalie chrétienne*, est bien différent de ce dernier ouvrage par le plan, les pensées et l'ordre des matières. Il est écrit en vers héroïques de douze syllabes, appelés *De arte mayor*. VI. *La Traslacion de los triumphos del Petrarca*, Bâle, 1551. On estime encore cette fidèle traduction des chefs-d'œuvre du classique italien, dans laquelle le traducteur conserve toute l'énergie du style et les beautés de l'original. VII. *Satiras morales contra los siete vicios*. On les trouve dans le *Tesoro de varias poesias*, compilé par Villalobos, imprimé à Madrid, 1604, in-8°. Ces trois ouvrages, écrits en espagnol, ne sont pas indignes de la plume de Gomez; le style en est pur, les vers harmonieux. Cependant on n'y rencontre pas cette heureuse facilité, cette énergie et cette inspiration qu'on admire dans ses poésies latines. Malgré cela on ne balança point de placer Gomez parmi les bons poètes castillans de son temps. Contemporain de Boscan et Garcilaso, il jouit, avec eux, des mêmes titres de gloire. Les premiers, en réformant les anciennes erreurs, et en introduisant le bon goût, prouvèrent de combien de beautés la poésie espagnole était susceptible; le second, méprisant le galimathias des rhéteurs, rendit à la poésie latine cette grâce, cette force et cette sublimité qui la caractérisent. On a reproché à Gomez, peut-être non sans raison, d'avoir mêlé des divinités païennes dans les sujets sacrés qu'il a traités: il s'était laissé entraîner à cette inconvenance par le mauvais goût de son siècle; mauvais goût que le Tasse lui-même ne sut pas, dans la suite, éviter. Mais il est résulté de ce défaut tant de beautés originales, qu'elles peuvent aisément adoucir la plus sévère critique. B—s.

GOMEZ-FERREIRA (Louis), minéralogiste portugais, naquit à St.-Pedro-de-Rates, dans la province du Minho, en 1680. Il étudia la médecine et la chirurgie à Lisbonne, où il exerça pendant quelques années cette dernière profession. Mais ayant beaucoup de goût pour la minéralogie, il s'y appliqua exclusivement, et fit de tels progrès dans cette science, qu'en 1720 il fut nommé inspecteur et directeur des mines de l'Amérique portugaise, où il demeura vingt ans. Il y introduisit de nouveaux procédés aussi faciles qu'économiques pour l'exploitation des mines. Ayant formé en Amérique plusieurs élèves, des raisons de santé l'obligèrent de retourner à Lisbonne, où il mourut en 1741. Il a laissé: *Erario mineral dividido en doce tratados*, Lisbonne, 1735, in-fol. Cet ouvrage, qu'on estime encore, et le plus complet qui eût paru jusqu'alors, peut encore être consulté avec fruit, malgré les progrès qu'a faits de nos jours la science minéralogique. B—s.

GOMEZ DE VASCONCELLE (Louise-Geneviève de) était fille et nièce de deux hommes qui avaient beaucoup contribué à faire monter sur le trône dom Antoine de Portugal. Les malheurs de ce prince eurent une grande influence sur la destinée de

Mme. Gillot de Beaucour, puisqu'ils furent cause que son père, dom Gomez de Vasconcelle, s'expatria et vint s'établir en France. Là, tout occupé de sa fille, il voulut la dédommager des torts de la fortune, non seulement en l'élevant avec beaucoup de soin, mais en lui faisant donner une instruction peu commune. On ne sait trop à quelle époque cette dame, qui n'est connue que par les ouvrages qu'elle a publiés, épousa M. Gillot de Beaucour; mais il paraît qu'avant ce mariage, elle s'était déjà fait remarquer par quelques productions littéraires. La principale est un abrégé en français du poème de l'Arioste, offert à Louis XIV, et dont on prétend que l'opéra de *Roland*, par Quinault, représenté en 1685, lui donna l'idée. Le but de Mme. de Beaucour, en faisant ce travail, a été de rendre l'*Orlando* propre à être lu par les femmes et par les jeunes personnes. Partout elle a adouci ou même entièrement supprimé les endroits trop libres, et particulièrement ceux qui ont quelque rapport à la religion. Nous nous abstenons de prononcer sur le mérite littéraire d'une pareille révision: il semble que cet abrégé devait surtout réussir à la cour, pendant la vieillesse de Louis XIV. L'*Arioste moderne*, ou *Roland le furieux*, a été imprimé à Paris en 1685, et réimprimé en 1720. Cet ouvrage porte les nom et prénom de Mme. Gomez, tels que nous venons de les donner. Cependant l'abbé Goujet (*Bibliothèque française*, tomes VII et VIII) attribue le même ouvrage à Madelène Poisson, femme de M. Vasconcelle Gomez de Fuigueredo. Il est probable que le nom de Gomez, qui est celui de la famille, et non pas celui du mari de Mme. Gillot de Beaucour, aura induit Goujet en erreur. Guyonnet de Vertron assure que les romans suivants sont de Mme. Gillot de Beaucour, bien qu'ils n'aient pas été imprimés sous son nom: I. Le *Courrier d'amour*, 1679, in-12. II. Les *Caprices de l'amour*, 1681, in-12. Ces deux romans ont aussi été attribués à M. Gillot de Beaucour. III. Le *Mari jaloux*, 1688, in-12. IV. Le *Galant nouvelliste*, 1693, in-12. V. Les *Egarements des passions*. VI. Les *Mémoires de Roversaut*. Mme. Gillot mourut en 1718; elle fut mère de Mme. de Saintonge, qui s'est aussi distinguée dans ce genre de composition. (*Voy.* SAINTONGE.)

B—R.

GONDAHAIRE, ou, suivant quelques auteurs, GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, passa le Rhin vers 407 à la tête d'une armée considérable, et s'empara du pays qui s'étend de ce fleuve aux Alpes. Les Romains, sans cesse occupés à repousser les incursions des barbares, consentirent à l'établissement de Gondahaire, sous la condition qu'il se reconnaîtrait dépendant de l'empire. Il souscrivit à ce traité; mais il ne négligea rien pour se mettre à même de l'enfreindre impunément. Lorsqu'il se crut en état de secouer le joug des Romains, il leva une armée, pénétra dans la Gaule Belgique, et s'en rendit maître: mais Aëtius, patrice des Gaules, le défit en bataille rangée, et le força de demander la paix. Elle lui fut accordée à des conditions modérées; et dès-lors il se montra le fidèle allié des Romains. Attila, roi des Huns, vint attaquer les Bourguignons, vers 436: ils se défendirent avec intrépidité; mais le nombre l'emporta. Ils furent défaits dans une bataille générale donnée non loin du Rhin. Gondahaire y périt avec vingt mille de ses plus braves soldats. Il laissa trois fils, Gonderic, Gondioc et Chilpéric. L'aî-

né rassembla les débris de l'armée bourguignone, et se joignit aux Romains pour combattre les Huns. Il fut tué en 451, à la fameuse journée de Méry-sur-Seine. Gondioc et Chilpéric, après la mort de leur frère, se partagèrent le royaume de Bourgogne. Les états de Gondioc furent composés de la Séquanie et de la province Lyonnaise. Chilpéric eut le pays situé entre le Jura et les Alpes, et choisit Genève pour sa capitale. Il embrassa la religion chrétienne, à la persuasion de son épouse ; fit construire une église à Genève, qu'il dédia à St.-Victor, l'un des martyrs de la légion thébéenne, et dota richement le monastère fondé par St.-Lupicin, dans le lieu où est maintenant situé St.-Claude. Chilpéric fut honoré du titre de patrice des Gaules ; il s'opposa avec succès aux incursions des Suèves en 456, et mourut sans postérité. Gondioc avait épousé la sœur du comte Ricimer, patrice d'Italie ; et cette alliance lui fut très avantageuse. Nommé maître de la milice romaine dans les Gaules, il rendit de grands services à l'empire, en repoussant les attaques continuelles des barbares, et fut récompensé par la réunion à ses états de plusieurs nouvelles provinces. Il mourut en 476, laissant de son mariage quatre fils, Gondebaud, Gondegisile, Chilpéric et Gondemar. A la mort de ce prince, le royaume de Bourgogne comprenait une partie de la Suisse et de l'Alsace, la Franche-Comté, la Bourgogne et la Bresse, le Dauphiné, le Nivernais et une partie de la Provence. W—s.

GONDEBAUD, roi de Bourgogne, fils aîné de Gondioc, fut honoré du patriciat des Gaules pendant la vie de son père, et contribua beaucoup, dit-on, à l'élection de l'empereur Flavius Glycerius en 473. Les états de Gondioc ayant été divisés entre ses quatre fils, Gondebaud eut pour sa part les pays qui formaient la première Lyonnaise, et retint le titre de roi de Bourgogne qui lui laissait quelque autorité sur les provinces possédées par ses frères. Chilpéric et Gondemar, à peine en possession de leurs états, s'unirent contre le nouveau roi, dont ils redoutaient les vues ambitieuses, et, ayant rassemblé une armée considérable, ravagèrent la Bourgogne. Gondebaud les ayant poursuivis leur livra bataille sous les murs d'Autun ; mais la victoire s'étant déclarée pour ses frères, il s'enfuit secrètement, et fit répandre le bruit qu'il avait péri dans le combat. Cependant il instruisit de sa retraite les seigneurs qui lui étaient restés fidèles ; et avec leur secours, étant parvenu à lever de nouvelles troupes, il parut tout-à-coup à leur tête, et marcha sur Vienne, où étaient alors ses deux frères, avec une telle diligence, qu'ils ne purent pas songer à se défendre. Gondemar refusa de se rendre, et fut brûlé dans le palais où il s'était enfermé : Chilpéric eut la tête tranchée ; et sa femme Agrippine, accusée de l'avoir excité à la révolte, fut noyée dans le Rhône. Des quatre enfants de ce malheureux prince, Clotilde seule trouva grâce aux yeux du farouche vainqueur ; et il l'emmena à sa cour, où il fit élever avec le plus grand soin cette princesse, dont les fils devaient un jour venger la mort de leur aïeul. La victoire de Gondebaud lui assurait le premier rang dans les Gaules. Rien ne lui aurait été plus facile que de dépouiller de ses états Gondegisile son troisième frère ; et l'on doit remarquer à son honneur que la bonne intelligence qui régnait entre eux n'éprouva pas alors la

moindre altération. Ils unirent leurs armes pour forcer Odoacre, roi d'Italie, à respecter les conditions des traités, passèrent les Alpes en 493, et s'emparèrent presque sans obstacle de plusieurs provinces, dont ils ramenèrent un immense butin. Théodoric, successeur d'Odoacre, demanda la paix au roi bourguignon, et donna sa fille Ostrogothe en mariage à Sigismond, fils de Gondebaud. Cependant Clovis, roi des Francs, devenu l'époux de Clotilde, continuait de faire des incursions dans la Bourgogne. La religion était le prétexte dont Clovis couvrait son ambition. Gondebaud avait embrassé l'erreur de l'arianisme, et il y persistait par politique. Sa lettre à Avitus, archevêque de Vienne, en est la preuve : « Si votre » croyance est véritable, lui dit-il, » pourquoi les évêques de votre com- » munion n'empêchent-ils pas le roi » des Francs de me faire la guerre et » de se liguer avec mes ennemis pour » me perdre? comment conciliez-vous » la vraie religion avec l'ambition in- » satiable qui le dévore? Qu'il nous » prouve sa foi par ses œuvres. » La mésintelligence des deux rois parut à Gondegisile une occasion favorable d'agrandir son pouvoir aux dépens de son frère. Il rechercha l'amitié de Clovis, et s'engagea par serment à se reconnaître son tributaire s'il le rendait maître du royaume de Bourgogne. Gondebaud, informé des préparatifs de guerre que faisait Clovis, et ne soupçonnant pas la perfidie de son frère, l'invita à réunir leurs forces contre un ennemi qui paraissait les menacer également. Gondegisile crut devoir dissimuler, et marcha avec lui contre Clovis, qu'ils rencontrèrent près de la rivière d'Ouche. Pendant le combat, il se retira avec ses soldats, et les ramenant sur les derrières, enveloppa l'armée de Gondebaud, qui fut taillée en pièces. Ce prince échappa cependant à tous les dangers, et se réfugia dans Avignon, dont Clovis vint faire le siége. Désespérant de s'emparer de cette ville, Clovis consentit à retourner dans ses états moyennant quelques sacrifices. Gondebaud, délivré de ce puissant ennemi, poursuit à son tour Gondegisile, enfermé dans Vienne. Il y pénètre à la faveur d'un aqueduc souterrain, et fait massacrer tous les soldats de Gondegisile, qui est égorgé lui-même dans une église. Cet événement rendit Gondebaud maître de tout le royaume de Bourgogne. Il chercha alors à se réconcilier avec Clovis, et s'engagea par un nouveau traité à l'aider en cas de guerre (*V.* Clovis, tom. IX, pag. 136 et 137); mais il soupçonnait justement la bonne-foi de ce prince, et il fut toujours en garde contre lui. Il parvint ainsi à maintenir la paix dans son royaume, s'appliqua à y faire fleurir l'agriculture et les lois, et mourut en 516, laissant le trône à son fils Sigismond, qu'il avait fait reconnaître roi par les grands de l'État, afin d'éviter les divisions entre ses enfants. C'est du nom de ce prince que le code des Bourguignons a été appelé la *loi Gombette*. On y remarque, suivant dom Rivet (*Histoire litter. de la France, tom. III*), un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration d'esprit, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une science peu commune en ces temps-là dans la politique, enfin une sagesse digne d'un prince chrétien. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557; dans le *Codex legum antiquar.* de Fréd. Lindenbrog, et dans le *Corpus juris Germanici antiqui* (*V.* Clov-

GISCH). Schoepflin a donné des détails curieux sur la loi Gombette dans la *Dissertatio historica de Burgundiâ cis-et-transjuranâ*, Strasbourg, 1741, in-4°. W—s.

GONDEBAUD, ou GONDEVALD, surnommé *Ballomer*, était né d'un commerce amoureux du roi Clotaire Ier. avec une dame dont Grégoire de Tours n'indique ni le nom ni la condition. Elle le fit élever avec beaucoup de soin, et le présenta à Clotaire, qui refusa de le reconnaître. Alors elle le conduisit à Childebert, roi de Paris; et ce prince, qui n'avait point d'enfants, le reçut comme son neveu. Mais Clotaire, craignant que ce jeune homme ne réussît à se faire des partisans, le réclama; et Childebert le lui ayant livré, il lui fit couper les cheveux, et lui ordonna de sortir de France. On ignore ce que devint alors le malheureux Gondebaud. Quelques écrivains prétendent qu'il fut réduit, pour subsister, à peindre les murs des églises et des oratoires. Enfin Charibert, étant monté sur le trône, le fit revenir à sa cour, et eut pour lui les mêmes égards qu'il aurait eus pour son frère. Sigebert, roi d'Austrasie, craignit de voir échapper à ses enfants la succession de Charibert; il lui demanda Gondebaud, et ce prince n'ayant pas osé le lui refuser, il lui fit couper les cheveux une seconde fois, et l'envoya prisonnier à Cologne. Gondebaud parvint à s'échapper, et se réfugia près de Narsès, qui commandait alors en Italie pour l'empereur Justinien. Il se maria; et après la mort de son épouse, le séjour de l'Italie lui étant devenu odieux, il se retira vers 565 à Constantinople, avec ses deux enfants. Il y fut reçu avec les honneurs dus à son rang, et y vécut quinze années, paraissant oublier et sa naissance et ses malheurs. Vers 580, le duc Boson, que l'histoire représente comme un homme très artificieux, arrive à Constantinople, envoyé par les seigneurs mécontents de Gontran, roi de Bourgogne; il offre en leur nom la couronne à Gondebaud, et décide ce malheureux prince à l'accompagner. Gondebaud arrive à Marseille, où il est accueilli avec enthousiasme, et se rend ensuite à Avignon, dont le patrice Mummol lui ouvre les portes: mais la division se met bientôt entre ses partisans; et trahi par Boson, qui lui enlève une partie des trésors qu'il avait apportés, il est réduit à chercher un asile dans une île de la Méditerranée. La mort de Chilpéric, roi d'Austrasie (584), ranime ses espérances, et le détermine à quitter sa retraite. Appuyé par les grands du royaume, toujours opposés à Gontran, le fils de Clotaire réclame les droits de sa naissance. Le Dauphiné, la Provence, tout le pays depuis le Poitou et l'Auvergne jusqu'aux Pyrénées, se déclarent en sa faveur. Il est élevé sur le bouclier, et salué roi à Brive-la-Gaillarde. Mais Gontran, qui a senti la nécessité de s'opposer à ses progrès, se réconcilie avec son neveu Childebert, et marche à la rencontre de Gondebaud, qui s'avançait lui-même vers Poitiers. A la nouvelle de l'approche des Bourguignons, Gondebaud se replie sur Bordeaux; mais craignant d'y être enfermé, il se retire avec Mummol dans Cominges, ville très forte et bien approvisionnée. Cependant Mummol entre en négociation avec Gontran, et promet de livrer Gondebaud si on lui assure son pardon. D'après l'assurance qu'il en reçoit, il déclare à Gondebaud qu'une plus longue résistance serait inutile, et l'engage à aller trouver Gontran pour traiter des

conditions de la paix. Il le conduisit ensuite à l'une des portes de la ville, et le remit entre les mains de Boson et d'Ollon, comte de Bourges. Gondebaud, en apercevant Boson, jugea bien que sa perte avait été résolue; il fit le signe de la croix, et se prépara à la mort. A quelque distance de la ville, Ollon le saisit par les cheveux, le jeta par terre, et chercha à le percer de sa lance. Sa cotte de mailles l'ayant garanti, il se releva, et voulut s'enfuir; mais Boson l'atteignit d'une pierre à la tête; il tomba, et les soldats le tuèrent. On lui arracha les cheveux et la barbe; et son corps fut traîné par tout le camp (mai 585). Le lendemain les soldats entrèrent dans la ville, qui fut livrée au pillage, et dont tous les habitants furent massacrés. Elle ne fut rebâtie qu'au XIIe. siècle par S. Bertrand, dont elle prit le nom. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de Gondevald, prétendu fils de Clotaire*, par Bonamy, dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, tom. XX. W—s.

GONDEGISILE, *Godegisile*, ou *Godegisèle*, quatrième fils de Gondioc, roi de Bourgogne, eut en partage, après la mort de son père, le pays qui forme aujourd'hui le diocèse de Besançon. Les commencements de son règne furent assez tranquilles; il ne prit aucune part aux divisions de ses frères, soit qu'il craignît la vengeance de Gondebaud, soit, comme le pensent quelques historiens, qu'il eût fait un traité secret avec lui. En effet, lorsque Gondebaud se fut mis en possession des états de ses autres frères, il en détacha la ville de Genève, dont il augmenta l'apanage de Gondegisile. Cependant ce prince ne put voir sans alarme s'accroître la puissance de Gondebaud; mais il dissimula, en attendant un moment favorable à l'exécution de ses projets. Il s'unit secrètement avec Clovis, roi des Francs, et contribua par sa défection à la victoire que ce prince remporta sur les Bourguignons près de la rivière d'Ouche (*Voy.* GONDEBAUD): mais Gondebaud vint l'assiéger l'année suivante (500) dans Vienne, où il s'était enfermé avec 5000 soldats; et la ville ayant été prise par ruse, il fut massacré dans une église où il s'était réfugié comme dans un asile inviolable. W—s.

GONDEMAR ou GODOMAR, roi de Bourgogne, second fils de Gondebaud, succéda, en 523, à Sigismond, son frère, assassiné avec ses enfants, par Clodomir, roi d'Orléans. Il rallia ses troupes affaiblies par des défaites successives, chercha à captiver la bienveillance de ses grands vassaux, et, avec leur secours, parvint à chasser les Francs de son royaume. Il s'occupa ensuite des moyens de discipliner et d'aguerrir ses soldats, et mit son armée en état de repousser une nouvelle agression. Cependant Clodomir rentre en Bourgogne et marche contre Gondemar, qui l'attendait dans la plaine de Véseronce. Il s'y livra une bataille, dont le succès fut long-temps indécis; mais enfin Clodomir, ayant été tué d'un coup de lance, les Bourguignons lui coupèrent la tête, et la placèrent au bout d'une pique pour l'exposer aux regards des Francs: spectacle, disent nos anciens auteurs, qui redoubla leur furie et contribua à les rendre victorieux; mais qui, suivant Agathias, dont le récit nous paraît plus fidèle, ébranla leur courage et les détermina à accepter sur-le-champ les propositions que leur fit Gondemar. Après cette victoire mémorable (524), ce prince resta quelques années pos-

sesseur tranquille du royaume de Bourgogne. Il regardait la paix comme le premier besoin des peuples, et il l'acheta de Théodoric, roi d'Italie, par la cession de quelques villes. La situation du royaume de Bourgogne entre des états également puissants, en retardait la ruine; mais enfin, les Wisigoths ayant été défaits par les Francs, le patrimoine de Gondemar se trouva exposé à l'ambition des fils de Clovis. Ils se réunirent contre lui, l'attaquèrent près d'Autun, en 534, et, l'ayant fait prisonnier, l'enfermèrent dans un château fortifié, où il demeura jusqu'à sa mort (541). Ainsi finit le premier royaume de Bourgogne, après avoir duré cent vingt-deux ans. Les provinces dont il était composé, restèrent unies à la France pendant trois siècles; mais elles en furent détachées sous les faibles successeurs de Charlemagne: d'une partie se forma le royaume d'Arles et de Bourgogne (*V.* Boson), et de l'autre, le royaume de la Bourgogne Transjurane (*Voy.* Rodolphe Ier.), qui prit le nom de comté de Bourgogne, vers le milieu du xe. siècle, après la mort de Rodolphe III, dernier roi. W—s.

GONDEMAR (Flavius), roi des Wisigoths, était entré dans la conjuration des grands de l'état contre Witeric, que sa tyrannie avait rendu odieux. Il paraît même qu'avant l'assassinat de ce prince, il avait fait un traité secret avec les rois Francs, qui devaient appuyer ses prétentions au trône. Son expérience et ses talents peuvent servir à justifier son ambition. Il fut élu roi (610) le lendemain de la mort de Witeric. Il s'occupa d'abord de réprimer l'audace des Vascons, qui faisaient de fréquentes incursions sur ses terres; il pénétra dans leur pays, à la tête d'une puissante armée, le ravagea, prit et brûla leurs villes, et rentra dans la capitale chargé d'un immense butin. Il assembla un concile à Tolède, dans lequel il fut décidé que cette ville n'avait jamais cessé d'être la métropole de la province de Carthagène; décision confirmée par un second concile plus nombreux, assemblé l'année suivante. Il s'opposa, avec succès, aux entreprises des Romains contre ses états, et mourut au commencement de 612, après un règne d'environ deux années. Gondemar, que les historiens représentent comme un prince juste et pieux, fut regretté de ses peuples. Il eut pour successeur Sisebut. W—s.

GONDI (Philippe-Émanuel de), général des galères, prêtre de l'Oratoire, né à Limoges en 1581, était le second fils d'Albert de Gondi, maréchal de Retz, et de la baronne de Retz, dame de Dampierre, renommée parmi les beaux-esprits de son temps. Sa belle prestance, son adresse dans tous les exercices du corps, son caractère liant et aimable, le firent distinguer à la cour d'Henri IV, qui l'honora de sa bienveillance. Corbinelli dit qu'il brilla sur la scène et sur le parnasse; mais il ne nous donne aucun détail de ses talents en ce genre. Après la mort du marquis de Belle-Isle, son frère aîné, il lui succéda dans la charge de général des galères, et dès la même année, 1519, il sortit de Marseille avec sept galères pour donner la chasse aux corsaires barbaresques qui infestaient les côtes de Provence et de Languedoc, leur prit quatre vaisseaux, en brûla un, et força Soliman Rais, leur chef, de s'échouer avec le sixième, armé de quarante canons, et d'y mettre le feu. M. de Gondi se signala dans plusieurs autres expéditions navales. Il eut ordre, en 1621, de sortir de la Méditerranée avec dix galères, pour aller se réunir, sur les côtes de Breta-

duc de Guise, qui commandait la
estinée à bloquer la Rochelle
er, tandis qu'on en ferait le
ar terre. Les deux flottes se
ent en présence à la hauteur
Martin, de l'île de Rhé. Celle
chellais était forte de soixante
ux bien armés, bien équipés,
s de matières combustibles,
e dessein d'incendier la flotte
, au fort de la mêlée. Les gros
ux de celle-ci étant retenus par
e, M. de Gondi s'avança audacieusement avec ses galères, attaqua
ai, mit le désordre dans son es-
ct donna le temps au duc de
l'arriver, à la faveur d'une bonne
Le combat devint alors général,
a depuis dix heures du matin
quatre heures du soir. La vic-
e déclara pour la flotte du roi.
chellais y perdirent six de leurs
asseaux, 2000 hommes tués,
irent un bien plus grand nombre
sés. Le général des galères qui,
bravoure et son intelligence,
réservé la flotte royale de l'in-
, et était parvenu à éteindre le
e l'ennemi avait déjà mis à l'a-
poursuivit la flotte rochellaise
a retraite, qu'elle ne fit qu'à la
de la nuit. Cet événement, dont
la principale gloire, est du 26
e 1622. Les deux jours sui-
il alla braver la flotte vaincue,
était retirée sous la protection
batteries de terre, dans le des-
le l'attirer à un nouveau com-
ia tentative fut inutile; mais il
sa de grandes pertes, et lui en-
eux de ses vaisseaux, dont l'un
e vice-amiral. Ce récit est tiré
relation manuscrite de Guillaume
ntolieu, capitaine d'une des ga-
e M. de Gondi. Ce général, touché
ste spectacle des misères de toute
: auxquels les forçats étaient en
proie, s'occupa de les soulager en leur procurant une mission à la tête de laquelle fut mis M. Vincent (de Paul), précepteur de son fils, en qualité d'aumônier royal des galères, et en y joignant les secours temporels les plus propres à adoucir leur sort. Instruit que les criminels condamnés aux galères croupissaient long-temps dans les prisons de la conciergerie de Paris, exposés à toutes sortes de privations, en attendant qu'on les mît à la chaîne, il obtint du gouvernement qu'ils fussent transférés dans un local plus commode et plus sain, près de l'église de St-Roch, où ils recevraient tous les secours de l'ame et du corps convenables à leur état. Cet utile établissement, entrepris par les conseils de M. Vincent, fut depuis transféré vers la porte St.-Bernard, où il a subsisté jusqu'à la révolution. Dans le même temps, sa digne épouse, Marguerite de Silly, appelait dans ses terres de Montmirail et de Folleville, le même M. Vincent, pour y faire des catéchismes et des missions aux gens de la campagne, sur lesquels elle répandait elle-même d'abondantes aumônes, qui ne contribuèrent pas peu à rendre efficaces les instructions du zélé missionnaire. Les bénédictions que le ciel versa sur les travaux apostoliques de M. Vincent, firent concevoir à M. et à Mme. de Gondi le dessein de perpétuer cette bonne œuvre et de la rendre plus générale; ils obtinrent de l'archevêque de Paris, leur frère, la place de principal du collége des Bons-Enfants pour M. Vincent, et y attachèrent, en 1625, une dotation de quarante mille livres, dont le revenu devait servir à l'entretien d'une société de prêtres chargés d'aller, sous la direction de leur vénérable chef, faire des missions dans les campagnes, et de fournir des aumôniers aux ga-

lères. Telle fut l'origine de l'utile et respectable congrégation des prêtres de la mission de France. Cette même année, M. de Gondi, ayant perdu sa jeune et vertueuse épouse, se retira dans la maison de Saint-Magloire, d'où, au bout de deux ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, après s'être démis de toutes ses charges en faveur du duc de Retz, son fils aîné. A la mort du cardinal de Bérulle, il fut question de le lui donner pour successeur dans la place de général de l'Oratoire, et la cour de Rome pensait à faire passer, sur sa tête, le chapeau que ce cardinal laissait vacant. Mais l'animosité du cardinal de Richelieu contre la maison de Gondi, dévouée aux intérêts de la reine-mère, fit échouer ce double projet. M. de Gondi fut même, en 1641, exilé à Lyon, d'où il ne revint qu'à la mort de Richelieu. Après celle de Louis XIII, Marie de Médicis lui fit proposer la place de premier ministre, qui fut donnée, sur son refus, au cardinal Mazarin. Quoique le père de Gondi n'eût pris aucune part aux intrigues et aux cabales du cardinal de Retz, son fils, qu'il les eût même hautement désaprouvées, il n'en fut pas moins enveloppé dans la disgrace de ce célèbre factieux. Mazarin le fit reléguer, en 1653, à sa terre de Villepreux, d'où il fut enlevé l'année suivante pour être transporté à Clermont en Auvergne, sans aucun égard pour son âge, son innocence, ses vertus et ses anciens services. Il demeura dans cet exil rigoureux pendant cinq ans, et n'en fut rappelé que lorsque le coadjuteur fit sa paix avec la cour. Le père de Gondi se retira dans sa terre de Joigny, pour s'y consacrer entièrement, dans l'oubli du monde, à la prière, à la pénitence, et s'y préparer à la mort, qui arriva le 29 juin 1662. Son corps fut transporté à gloire, et enterré sous le cette église. On a reproch de Gondi, lorsqu'il était en le monde, d'avoir fait entre le coadjuteur, dans l'état que, pour lequel il n'avait vocation, et dont il se mon digne. Voici l'apologie que de son père à ce sujet, dan moires : « Je ne crois pas » au monde un meilleur » celui de mon père; et je » que sa trempe était celle d » Cependant et mes due » galanteries ne l'empêch » de faire tous ses efforts » cher à l'église l'ame la m » siastique qui fût dans l'u » prédilection pour son fils » vue de l'archevêché de » était, depuis près d'un si » sa maison, produisirent » Il ne le crut pas, et ne le » lui-même. Je jurerais » lui-même juré, dans le » rieur de son cœur, qu'il » cela d'autre mouvement » qui lui était inspiré par l » sion des périls auxquels » sion contraire aurait ex » ame. » (*Voy.* Retz et de Paul.)

GONDICAIRE. *Voy.* G re.

GONDOLA (Giovanni cesco), d'une famille qui Raguse des hommes d'état et les plus grands poètes q dans la littérature illyrien plus célèbre d'entre eux ; Raguse, y occupa divers em mourut en 1638, âgé de cin On ne connaît aucun événe quable de sa vie, qui par partagée entre les fonctio de sa place et la culture

Comme poète, son nom est en vénération chez tous les Illyriens. Ce peuple a aussi son poème épique ; et c'est à Gondola qu'il en est redevable. Le poète ragusain a pris dans des événements voisins de son temps le sujet de son épopée. Le sultan Osman en est le héros. Gondola ne le fait pas plus grand qu'il ne l'est dans l'histoire ; mais il rend les malheurs de ce prince plus intéressants par les incidents qu'il y a ajoutés ; et ce sont surtout les épisodes qui animent son tableau. Ils transportent le lecteur dans des contrées où les mœurs demi-barbares des habitants sont en harmonie avec les beautés sauvages de la nature. Ces épisodes sont extraordinaires et romanesques comme les aiment des peuples demi-civilisés ; cependant ils renferment aussi des traits d'un intérêt touchant ou d'une beauté mâle et fière. Ils paraissent trop multipliés aux yeux des gens de goût : les Illyriens au contraire regardent cette variété d'incidents comme une des plus grandes beautés du poème de l'*Osmanide*. Le héros et toute la marche du poème perdent beaucoup par cette multitude de ressorts : mais, pris à part, ces épisodes, où l'on trouve d'ailleurs une peinture vive et fidèle des hommes et des lieux, sont d'un très grand intérêt. De ce nombre sont, l'histoire de l'amour conjugal de Kunoslava, qui, à la nouvelle de la captivité de son mari Koreuski, seigneur polonais, pris par les Turks, brave tous les dangers pour aller partager son sort, et obtient d'Osman pour prix de sa fidélité la liberté de Koreuski ; les prouesses de Sokoliza, héroïne turque, qui livre un combat singulier à cette tendre et fidèle Kunoslava, lorsque celle-ci va rejoindre son époux captif, et qui, à la tête de douze amazones, toutes égales en audace, surprend des seigneurs polonais au moment où ils célèbrent l'anniversaire de leur victoire sur les Turks, et les enlève, mais qui est enlevée à son tour par le roi de Pologne Vladislas, amené sur les lieux par le plaisir de la chasse ; enfin l'expédition de Kaslar-Aga, qui, pour repeupler le harem de son maître, parcourt les campagnes, enlève les jeunes filles nobles, et arrive dans une vallée solitaire, où un vieux pasteur, descendant des anciens rois serviens, célèbre des fêtes dignes de l'âge d'or. Les mœurs pastorales de ce vieillard et de sa fille, la belle Suncianizza, si piquantes par leur contraste avec le caractère rude et débauché des Turks, ne forment pas une des moindres beautés de l'Osmanide. Le féroce Kaslar-Aga, fidèle à sa mission, ne craint pas de violer l'hospitalité, et de troubler la paix de cette vallée, en enlevant la chaste Suncianizza. A la première vue de cette jeune fille modeste, Osman devient insensible aux charmes de toutes les beautés dont Kaslar-Aga a orné son harem. Il ne respire que pour Suncianizza : mais les larmes de la jeune bergère touchent son cœur. Il lui fait le sacrifice de son amour, et la rend à son père. L'ambassade d'Ali-Pacha à la cour du roi de Pologne, où il va traiter de la paix, fournit au poète une occasion de peindre d'autres mœurs et d'autres hommes, et de traiter des sujets d'un genre plus élevé. La fin tragique d'Osman, victime de l'insubordination des janissaires, détrôné par Mustapha, et étranglé dans les Sept Tours, termine ce poème, qui est divisé en vingt chants : il n'en subsiste plus que dix-huit. On dit que le 14e. et le 15e. chants, contenant probablement des allusions peu honorables pour les Turks, ont

été mal vus par le gouvernement de Raguse, qui craignait de mécontenter des voisins aussi puissants, et que c'est ce qui en a occasionné la rareté ou la perte. Comme ce motif n'existe plus aujourd'hui, M. le comte de Sorgo, qui a aussi traduit une partie de l'*Osmanide* en vers italiens, a rempli les lacunes du poème, en composant de nouveau, en illyrien, un 14e. et un 15e. chants. C'est avec ce supplément que M. Volanti, vice-secrétaire de Raguse, se proposait, il y a une douzaine d'années, de publier l'Osmanide, encore inédite. Ce projet, renouvelé par M. le comte Guaragnin, gouverneur de cette province, n'a point été exécuté. (V. *Appendini storia e letteratura de' Ragusei*, 1804, tom. II.) Gondola ne parcourut pas avec moins de succès la carrière dramatique; et il montra aux Illyriens ce que devait être leur théâtre, qui jusqu'alors se ressentait un peu trop de la rudesse de leurs mœurs. Il puisa dans l'histoire ancienne les sujets de treize pièces appelées *drames* selon l'usage du temps, quoique plusieurs soient en effet des tragédies. Il n'en reste plus que deux, *Proserpine* et *Ariadne*; celle-ci a été imprimée à Ancône en 1633. Les autres, toutes manuscrites, ont été anéanties dans un tremblement de terre et dans l'incendie qui en fut la suite. Sa traduction, en vers illyriens, de la Jérusalem délivrée, et d'autres productions de son génie poétique, éprouvèrent le même sort. Dans ses pièces de théâtre, ainsi que dans son Osmanide, Gondola ne s'est servi que du petit vers au lieu de l'alexandrin, plus convenable par sa majesté aux sujets imposants. Peut-être voulait-il être appris par cœur d'un peuple qui retient toujours mieux les petits vers, parce qu'ils sont plus propres au chant; aussi ses successeurs ont suivi son exemple, quoique blâmé par les gens de goût de leur nation. Les autres ouvrages de Gondola sont moins recherchés; et quoique imprimés, ils sont moins connus que les précédents. C'est d'abord une traduction libre en vers illyriens des sept Psaumes de la pénitence, Venise, 1620, 1630, in-16; puis le poème de l'Enfant prodigue, en deux chants, publié également à Venise, et réimprimé plusieurs fois sous ce titre : *Suse sina rasmetnoga*. Enfin le P. Cerva fait mention d'un poème de Gondola sur les mystères de la théologie, imprimé en 1621. Son talent poétique fut héréditaire dans sa famille. — Son fils, Sigismond Gondola, recteur de la république de Raguse, fut très habile poète; et son petit-fils Giovanni est auteur de plusieurs drames, idylles et chansons, qui circulent encore en manuscrit chez les Illyriens. Palmotta, autre poète illyrien très estimé, était cousin de Gondola, et fut son rival tant sur la scène que dans la carrière épique.

D—G.

GONDRIN (Louis-Henri de), 105e. archevêque de Sens, fils d'Antoine-Arnauld de Gondrin, marquis de Montespan et d'Antin, de la noble famille de Pardaillan, naquit au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, et fut mis au collége de la Flèche, pour y faire ses études. Les ayant achevées, il vint, très jeune encore, recommencer sa philosophie dans l'université de Paris, et, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, faire ses études de théologie en Sorbonne. Il était, par sa mère, proche parent d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, prélat distingué par ses connaissances dans les antiquités ecclésiastiques. Octave, en 1644, lors-

ndrin était prêt à prendre ses
, le demanda pour coadjuteur
ine-régente, et l'obtint. Il ne
t faire un meilleur choix. Oc-
tant mort en 1646, Gondrin
ossession de l'archevêché de
le 16 août de la même an-
ié avec les écrivains de Port-
les plus distingués, et attaché
ctrine de Saint-Augustin, il par-
d'abord les opinions de ceux
puis furent appelés *Jansénistes*,
un des onze évêques qui, n'ayant
igné la lettre écrite par leurs
ues à Innocent X, pour le prier
e cesser par un jugement so-
les querelles qui commençaient
er l'Eglise, supplièrent ce pon-
ar une lettre particulière, de ne
prononcer: mais Innocent ayant
, le 31 mai, sa bulle *cum occasio-*
ir laquelle il condamnait les cinq
sitions de Jansénius, avec une
ppliquée à chacune d'elles, et cette
itution ayant été reçue en France,
rin signa, le 28 mai 1654, la
de l'assemblée du clergé à ce
, et celle de la même assemblée
utres évêques, dans lesquelles
it reconnu que les cinq proposi-
étaient de Jansénius, et que cela
uvait être l'objet du moindre dou-
réitéra sa signature au commen-
nt du pontificat d'Alexandre VII,
quelques difficultés, dit-on,
qui furent si bien éclaircies qu'il
a se croire obligé, en conscience,
gner. Il tint, en 1658, un syno-
ù il souscrivit et fit souscrire le
ulaire. En 1661, les vicaires-gé-
ux du diocèse de Paris, en l'ab-
e du cardinal de Retz, ayant rendu
ordonnance où ils disaient, que
emps d'Innocent X, il ne s'agis-
à Rome, que de savoir si les
propositions déférées étaient ca-
iques ou hérétiques, sans exiger
autre chose que la croyance pour le point de foi, et le respect pour la question de fait; et l'assemblée du clergé ayant improuvé l'ordonnance, Gondrin déclara expressément que les cinq propositions étaient condamnées comme *hérétiques* au *sens de l'auteur*. Quoiqu'il ait incliné pour qu'il fût trouvé quelque moyen d'accommodement, et souhaité qu'on pût faire certaines concessions à des hommes qu'il estimait, qu'il ait eu du regret de ce qu'on n'était pas parvenu à rapprocher les esprits, et de ce que le projet de M. l'évêque de Cominges, pour opérer une réunion, avait échoué (*V.* Claude GÉRARD), qu'il ait même travaillé, avec ardeur, à obtenir l'arrangement connu sous le nom de *paix de Clément XI*, on ne peut, ce semble, lorsque d'un autre côté on le voit donner l'exemple de la soumission aux décisions du chef de l'Eglise, trouver en cela rien que de conforme à l'esprit de l'Evangile, dont le caractère est *union et charité*, et appeler cela des *variations*. Se permettre contre un prélat aussi recommandable des qualifications odieuses (1), c'est, nous osons le dire, manquer également à la justice et à la décence. Gondrin eut différents démêlés avec les réguliers de son diocèse, et particulièrement avec les capucins et les jésuites, qui se refusaient à l'exécution de ses ordonnances. Il défendit à ses diocésains de se confesser à eux, sous peine d'excommunication. Il interdit les jésuites; et ces pères n'ayant point voulu céder, l'interdit dura tant qu'il fut évêque. Il avait assisté à plusieurs assemblées du clergé, et avait présidé celle de 1663. Il parut dans toutes avec éclat, y soutint les

(1) Voyez le *Dictionnaire des livres jansénistes*, et l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Béraut.

droits de l'épiscopat, et y parla toujours dans l'intérêt de la religion et de l'Eglise. Il gouvernait son diocèse avec sagesse, tenait exactement ses synodes, en faisait exécuter les réglements et maintenait la discipline. Il avait établi des conférences ecclésiastiques. Ces soins qu'il n'avait jamais négligés, même pendant qu'il était chargé d'affaires importantes, devinrent son unique occupation dans les six ou sept dernières années de sa vie. Une honorable disgrace l'avait entièrement éloigné de la cour, où il avait eu le courage de laisser apercevoir que le rang qu'y tenait Mme. de Montespan, sa nièce, et le genre de faveur dont elle y jouissait, ne pouvaient plaire à un évêque (1) ami de la religion et des mœurs. Gondrin mourut dans de grands sentiments de piété à l'abbaye de Chaulmes, dont il était titulaire, le 20 septembre 1674 : il était âgé de 54 ans. On ne peut refuser à ce prélat de grandes qualités; il joignait à la science des choses de son état, du zèle, de la fermeté, une grande expérience des affaires, l'activité nécessaire pour les suivre, et le talent de les amener à une heureuse issue. Il ne se laissait point rebuter par les difficultés : il était fécond en expédients pour les vaincre; et quand il s'agissait de faire le bien, il n'épargnait ni son temps, ni ses peines, ni sa santé. Attaché aux vrais principes, il s'éleva avec force contre la morale relâchée, et fut un des premiers à censurer l'*Apologie des casuistes*. C'est sous lui que le siége de Paris, érigé en archevêché, fut enlevé à la métropole de Sens, dont jusque-là il avait été suffragant. Gondrin demanda, en compensation, l'union à perpétuité, de la mense abbatiale de l'abbaye du Mont-Saint-Martin, ordre de Prémontré, à son siége; arrangement auquel se prêta Louis XIV, et que Clément IX confirma. On a de Gondrin : I. Des *Lettres*. II. Des *Mandements et ordonnances pastorales*. III. Un recueil de passages de Saint-Augustin, intitulé : *Augustinus docens catholicos et convincens Pelagianos*. IV. On lui attribue la *Traduction des lettres choisies de Saint-Grégoire-le-Grand*, publiées par Jacques Boileau. L—y.

GONDRIN (Louis-Antoine de Pardaillan, de), connu aussi sous le nom de duc d'Antin, né en 1665, se distingua, dit Voltaire, par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Louis XIV va coucher à Petit-Bourg; il y critique une grande allée d'arbres qui cachait la vue de la rivière. Le duc d'Antin la fait abattre pendant la nuit. Le roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres : « C'est, répond » le duc, parce que V. M. les a con» damnés, qu'elle ne les voit plus. » Le duc d'Antin avait la charge de surintendant des bâtiments de la couronne. Le roi, dans un voyage à Fontainebleau, témoigna le desir qu'on abattît un petit bois. L'ingénieux courtisan en fit scier tous les arbres, et posta derrière des hommes prêts à les abattre au premier signal. Le jour suivant, le roi, étant allé se promener de ce côté avec toute la cour, ne manqua pas de répéter combien ce bois lui déplaisait. « Sire, dit le duc, il sera » abattu dès que V. M. l'aura ordon» né. — Vraiment, répondit le roi, » je voudrais déjà bien en être dé-

(1) Louis XIV l'exila dans sa ville épiscopale, pour avoir donné un soufflet à madame de Montespan. L'exilé assembla un synode, et demanda si un évêque exilé dans sa ville épiscopale peut être empêché de faire la visite de son diocèse. La réponse unanime fut pour la négative. La cour va à Fontainebleau; le prélat s'y rend, prêche, confesse, exerce toutes les fonctions de son ministère, et dit que si le roi le force de retourner à Sens, il l'excommuniera, ainsi que madame de Montespan. « Il le ferait comme il le dit, dit Louis XIV. » On le laissa tranquille.

» fait. » Au moment partit un coup de sifflet, et on vit tomber la forêt, comme par enchantement. Dans sa surprise, la duchesse de Bourgogne s'écria : « Ah! Mesdames, si le roi » avait demandé nos têtes, M. d'An» tin les ferait tomber de même. » Le duc d'Antin mourut à Paris le 2 décembre 1736, à l'âge de soixante-onze ans. Il était lieutenant-général et gouverneur de la province d'Alsace. Sa postérité a fini dans la personne de Louis de Gondrin, duc d'Antin, maréchal-de-camp et gouverneur de l'Orléanais, mort à Bremen en 1757, dans sa trente-unième année. W—s.

GONDULFE, évêque de Rochester, naquit en 1023 dans un village du diocèse de Rouen. Guidé par son penchant, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se distingua dans cette carrière par une piété fervente, qui ne se démentit jamais. Peu de temps après avoir reçu les ordres, il entreprit un pélerinage à Jérusalem, où les fatigues et les dangers auxquels il fut exposé, pensèrent plus d'une fois lui coûter la vie. Un jour, se trouvant accablé de lassitude, et dans un état de défaillance qui ne lui permettait plus de marcher, il fut abandonné par ses compagnons de voyage dans un lieu aride et solitaire; et il allait infailliblement succomber à la douleur et au désespoir, lorsqu'un des pélerins, se rappelant la situation déplorable de celui qu'ils avaient délaissé d'une manière si cruelle, revint sur ses pas, et l'ayant chargé sur ses épaules, le ramena ainsi vers la troupe. S'étant depuis embarqué pour retourner en France, il vit son vaisseau assailli d'une tempête si furieuse, que pour éloigner le péril dont il était menacé, il fit vœu de consacrer le reste de son existence à servir Dieu dans un cloître. Fidèle à sa promesse, à peine fut-il arrivé en Normandie, qu'il se retira dans l'abbaye du Bec, où il ne tarda pas à prendre l'habit de St.-Benoît. Son exactitude à suivre tous les exercices du monastère, lui fit bientôt obtenir le titre de sacristain et la confiance de ses supérieurs, entre autres celle du célèbre Lanfranc, qui l'honora toujours d'une estime particulière. Gondulfe se lia également d'une étroite amitié avec Anselme, alors simple bénédictin, et qui, depuis, fut élevé au siége archiépiscopal de Cantorbéry, par Guillaume-le-Roux. L'affection que Gondulfe avait inspirée à Lanfranc, détermina celui-ci à l'attacher à sa personne. Il l'emmena successivement à l'abbaye de St.-Etienne de Caen, dont il fut nommé le premier abbé, et ensuite en Angleterre, où, étant revêtu des dignités d'archevêque de Cantorbéry et de principal ministre de Guillaume-le-Conquérant, il remit entre les mains du bénédictin l'administration de ses affaires personnelles : car le prélat avait remarqué que, pour être d'une dévotion minutieuse, Gondulfe n'en avait pas moins un grand esprit d'ordre et d'économie. En 1076, le siége de Rochester étant devenu vacant, et le successeur de l'évêque décédé, suivant un usage pratiqué de temps immémorial, devant être nécessairement choisi dans le clergé régulier, Lanfranc profita de cette circonstance pour faire donner à son intendant l'anneau pastoral. Gondulfe ne démentit point dans ce poste élevé le caractère pieux et modeste qu'il avait montré dans les cloîtres. Il sut constamment faire respecter par les princes normands les prérogatives de son siége. Malgré l'avidité de Guillaume-le-Roux pour les bénéfices ecclésiastiques, il eut l'adresse d'en obtenir, pour lui et ses successeurs, les fiefs de Hædreha et de

Lambeth. Appelé à la cour de Henri Ier., il plut tellement à ce monarque, qu'il fut choisi pour baptiser une princesse que la reine Mathilde mit au monde vers cette époque. Gondulfe ne se servit de la faveur dont il jouit sous ces différents règnes, que pour se procurer les sommes nécessaires pour rebâtir la cathédrale de son diocèse, et fonder deux couvents. A une époque où le clergé était continuellement en butte aux persécutions de la cour, l'évêque de Rochester eut le bonheur de rester en paix avec les deux partis; et ce calme, il ne le dut qu'à la modération de son caractère. La révolte d'Odon, évêque de Baïeux, l'exposa quelque temps à un assez grand danger; mais, quoique les insurgés se fussent emparés de Rochester, et que l'armée royale les y eût assiégés, Gondulfe montra tant de délicatesse et de prudence dans la neutralité qu'il crut devoir observer en cette circonstance, que la cour et les rebelles ne cessèrent de lui témoigner la plus haute considération. Ce prélat faisait d'abondantes aumônes, mais sans anticiper sur ses revenus. Il disait régulièrement deux messes par jour, et priait habituellement avec tant de componction, que ses joues étaient toujours arrosées de larmes, lorsqu'on le voyait au pied des autels. Il mourut en 1108, après une vieillesse languissante et accablée d'infirmités. Tous ces détails sont extraits d'une *Vie de Gondulfe*, écrite par un moine de Rochester, son contemporain, et que l'on trouve insérée dans le tome II, page 271, de l'*Anglia sacra*. N—E.

GONFREY (Michel), né à St.-Lô, vers 1633, fit ses études à Caen. Il annonça dans sa jeunesse de grandes dispositions pour la littérature, et particulièrement pour la poésie: ses vers latins sont très estimés; on en trouve dans les recueils du *Palinod* de Caen, institution littéraire semblable à celle des jeux floraux, et qui contribua beaucoup à développer ses talents, comme ceux de Malfilâtre et d'une foule d'autres poètes normands. Mais, obligé de consulter plutôt la raison que son goût, Gonfrey se porta vers l'étude des lois dans laquelle il eut également des succès. Le parlement de Rouen, par un arrêt du 7 septembre 1658, lui adjugea, sur de nombreux concurrents, une chaire de droit dans l'université de Caen. Il en devint recteur à l'âge de trente ans. La jurisprudence ne lui fit jamais abandonner les belles-lettres, qui avaient fait ses premières et ses plus agréables occupations. Il était cousin-germain de l'abbé de Saint-Martin, homme singulier qui, dans son temps, se rendit fameux par ses ridicules. (*Voy.* Saint-Martin.) Gonfrey fut un de ceux qui contribuèrent le plus à le mystifier. Il mourut le 26 février 1696, âgé de 63 ans. L—R.

GONGORA Y ARGOTE (Louis), poète espagnol, naquit à Cordoue en 1561, d'une famille illustre, mais pauvre. A l'âge de quinze ans, il se rendit à l'université de Salamanque. Ses parents le destinaient au barreau, se flattant de trouver dans son travail un soulagement à leur mauvaise fortune: mais Gongora était né poète; et entraîné par un penchant irrésistible, à peine eut-il fini ses cours, qu'il se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres. Ses premières compositions furent reçues avec applaudissement; elles le méritaient en effet: doué de beaucoup d'esprit, d'érudition et de goût, il ne s'était pas encore écarté de la bonne route, et suivait fidèlement les traces de Garcilaso et de Boscan. Cependant, mal-

gré le succès de ses études et de ses compositions, Gongora ne put obtenir aucun emploi, et vivait presque dans la misère. Un voyage qu'il fit à Madrid, ne lui fut d'aucune utilité : cette contrariété du sort, en exaspérant son caractère, naturellement affable et doux, lui prêta cette âcreté, ce mordant que l'on remarque dans ses satires, la plupart dirigées contre les meilleurs écrivains de son temps, tels que les deux Argensola, Villegas, Lope de Vega, et Quevedo ; et tandis que ces beaux-esprits, justes appréciateurs du talent les uns des autres, offraient le rare exemple de l'harmonie la plus parfaite, Gongora les attaquant tous ensemble, et chacun en particulier, ne se contentait pas de critiquer amèrement leurs écrits ; il les insultait même par des personnalités offensantes. Cependant ces satires, ainsi que ses sonnets et ses chansons (productions de sa jeunesse), pourraient servir encore comme modèles de correction et de bon goût. On y trouve de la précision, de la facilité, de l'élégance ; et le sel et le piquant qui y dominent partout, ne donnaient pas lieu de soupçonner que l'auteur, pour acquérir le titre vain de novateur, adopterait un jour un style aussi faux qu'inintelligible et affecté. Parmi ces compositions appelées *Burlescas* et *Amatorias* (Galantes), on distingue un sonnet assez piquant sur la vie de Madrid, et deux *Romances* (chansons) assez étendues, où, en plaisantant très gaîment sur les amours de Léandre et Héro, ainsi que sur ceux de Pyrame et Thisbé, il tourne en ridicule le ton sentimental des anciens romanciers espagnols. Vers ce temps, Gongora eut une maladie qui le mit à deux doigts du tombeau. Pendant trois jours on le crut mort ; et ce ne fut qu'au moment de le déposer dans la bière, qu'on s'apperçut qu'il respirait encore. Rétabli de sa maladie, il crut améliorer son sort en embrassant l'état ecclésiastique (il avait alors quarante – cinq ans) : mais n'ayant pu obtenir qu'une mince prébende dans la cathédrale de Cordoue, il passa pour la seconde fois à Madrid, où, par la protection du duc de Lerme, et du marquis de Siete-Iglesias, il fut nommé aumônier-honoraire de Philippe III. Pour rendre justice à la mémoire de Gongora, il faut avouer qu'aussitôt qu'il eut changé d'état, il changea de sentiment et de langage. Il désavoua plusieurs des compositions de sa jeunesse, où régnait quelque licence, et s'empressa de combler d'éloges ces mêmes écrivains qu'il n'avait cessé de déprimer : mais ce fut alors, quand un âge mûr semblait devoir fortifier sa raison et épurer son goût, que Gongora, en détruisant l'édifice que Boscan et Garcilaso avaient heureusement élevé, entreprit de former une nouvelle époque littéraire, et conçut le projet de créer pour la poésie sérieuse un style plus sublime, qu'il appela *estilo-culto*, c'est-à-dire style soigné, poli. Dans cette vue, il se créa un langage particulier, obscur, bizarre, rempli de figures et de transpositions vicieuses ; il introduisit dans cette nouvelle langue les constructions et les inversions les plus hardies du grec et du latin. Il s'efforça de donner, non seulement à la diction en général, mais encore à chaque mot une plus grande dignité et une intention plus profonde ; et afin de perfectionner ce style singulier, il le surchargea d'une érudition mythologique, aussi fastueuse que déplacée. Ayant ainsi défiguré la langue, il publia comme premier fruit de son travail ses *Soledades* (Solitudes), Ma-

drid, 1622, dont le seul titre était déjà une innovation; car Gongora employait le mot *solitude* pour signifier *forêts*, c'est-à-dire dans une acception que les Espagnols ne lui donnaient pas. C'est dans la dédicace de cet ouvrage (rempli d'images empruntées, et de fictions sans goût), qu'il offre pompeusement au public le *premier essai de son nouvel art.* Il l'avait dédié au duc de Béjar, qui dit en le parcourant, qu'il avait de la peine à deviner qu'il lisait de l'espagnol. La simple traduction de quelques vers suffira pour faire connaître toute la bizarrerie de ce poème, qu'il partage en forêts, chacune contenant une fiction mythologique :

Era del ano la estacion florida
En que el mentido robador de Europa, etc.

« C'était la saison fleurie de l'année, » dans laquelle le ravisseur déguisé » d'Europe (portant sur son front, » pour armes, une demi-lune, et tous » les rayons du soleil *répandus sur* » *son poil*); ce ravisseur tout-puis- » sant, qui, honneur brillant du ciel, » ne se repaît *que d'étoiles parsemées* » *sur des champs de saphir*, etc. » Malgré l'absurdité pompeuse de ces expressions, l'ouvrage de Gongora fut reçu avec enthousiasme. Cet enthousiasme ne fit qu'augmenter, lorsqu'il publia son poème de Poliphème et Galatée, Madrid, 1623, composé seulement de soixante-trois octaves, et qui a servi de modèle à quinze autres poèmes sur le même sujet, qu'on rencontre dans la littérature espagnole et portugaise. Dans le portrait que Gongora fait de Poliphème, il faut pourtant avouer que, à travers mille phrases bizarres, comme celles où il dit que l'œil du cyclope éclairait l'*univers de son front*, où il appelle ses cheveux noirs des *imitateurs tortueux des ondes obscures du Léthé*, et sa barbe *un torrent impétueux*; au travers de ce labyrinthe, on remarque des images heureuses et des traits de pinceau dignes des plus grands maîtres : ce sont des diamants qui, de temps en temps, brillent au milieu du fumier d'Ennius. Le *nouvel art* n'améliora pas la fortune de Gongora, qui mourut pauvre en 1627 : mais il eut la satisfaction de voir propager sa manière par une foule d'imitateurs. C'est en vain que des gens éclairés, et notamment les frères Argensola, firent tous leurs efforts pour venger la mémoire de Boscan et de Garcilaso. On n'avait garde de déférer à leurs sages remontrances, et ils étaient traités d'esprits obscurs et bornés. Lope de Vega, lui-même, fit, en *estilo culto*, un sonnet (*cediendo à mi descredito anhelente*), qui n'était qu'une critique aussi spirituelle que juste, pour en montrer l'absurdité. Les barrières du bon goût une fois franchies, le *nouvel art* se répandit comme un torrent, non-seulement en Espagne et en Portugal, mais jusques en Amérique. De son vivant, Gongora vit, parmi ses plus fidèles imitateurs, un Alonso de Ledesma (mort en 1623); un Felix Artéaga, prédicateur à la cour en 1618; la sœur Violante de Ceo en Portugal (1601); et au Mexique, Alonso Castillo de Solorzano, qui imprima ses ouvrages dans cette ville en 1625. Mais les partisans de Gongora, qui n'avaient ni la fécondité de sa verve, ni les grâces de son esprit, le surpassèrent bientôt en affectations et en extravagances. Ils se partagèrent dans la suite en deux écoles, qui avaient, pourtant, quelque chose de commun entre elles. Les uns ne conservèrent que la pédanterie de leur maître; les autres, se débarrassant même de la précision que Gongora avait gardée jusque

s grands écarts, ne recher-
les pensées, les antithèses,
ons les plus singulières. On
lerniers, par dérision, *con-*
om que les Italiens avaient
imitateurs de Marini (Con-
seurs de *concetti*). Les
rent nommés *cultoristas*,
l'*estilo culto* (le style cul-
s cherchaient à propager.
es *cultoristes* qui prirent
commenter les ouvrages
ître, en en donnant des
s d'autant plus volumi-
les ouvrages étaient moins
. De ce nombre sont les
res de Salcedo Coronel sur
me et les *Solitudes*, pu-
ces poèmes à Madrid,
536, in-4°., les *leçons*
s de Pellicer de Salas, mi-
ète des œuvres complètes
ra, et publiées à Madrid,
les *illustrations* de Sa-
dones, ibid., 1658, in-
mes ouvrages furent réim-
Madrid et à Bruxelles,
-4°. Ils comprennent les
les *Chansons burlesques*,
s, écrits lorsque Gongora
s encore l'ambition d'être
ses Poèmes (déjà cités),
gyrique du duc de Lerme,
comédies peu estimées, la
Isabelle et le *Docteur Car-*
en outre un très bon choix
urs ouvrages de Gongora
de don Luis de Gongora),
r don Ramon Fernandez,
1787, et qui mérite des
s plusieurs rapports. Gongo-
eauconp d'esprit, une vaste
une imagination féconde et
il ne tenait qu'à lui de de-
les premiers poètes de sa na-
s par une recherche *préten-*
r un vain désir d'innovation,
il travailla pendant douze ans à détruire lui-même son propre mérite. Par bonheur pour la littérature espagnole, malgré tous les efforts des *conceptistes* et des *cultoristes*, depuis les Argensola, Quevedo et Etienne Villegas jusqu'à Yriarte, Melendez et Quintana, la bonne école s'est toujours maintenue. Les rêveries de Gongora ne sont guère partagées que par un petit nombre de poètes andalous, sur lesquels un climat brûlant exerce parfois la même influence qu'il exerçait jadis sur leurs compatriotes Sénèque et Lucain.

B—s.

GONNELIEU (JÉRÔME DE), habile prédicateur, né à Soissons en 1640, entra chez les jésuites en 1657, et, après les épreuves ordinaires, y enseigna, comme c'était l'usage, et y remplit ensuite divers emplois. Il prononça ses derniers vœux en 1674, et s'adonna alors tout entier au ministère de la chaire et à la direction des consciences. Plein d'onction, d'une piété parfaite, nourri des maximes de la spiritualité, il se fit dans l'une et l'autre carrière un nom qui a échappé à l'oubli, et le fait ranger dans la classe des ouvriers évangeliques qui, de son temps, ont montré le plus de zèle et rendu le plus de services. Il mourut à Paris, dans la maison professe de son institut, âgé de soixante-quinze ans. Les ouvrages suivants sont le fruit de ses pieux travaux: I. *Exercices de la vie spirit.*, Paris, 1701, in-12. II. *De la présence de Dieu, qui renferme tous les principes de la vie intérieure*, 1703 et 1709, in-12. III. *Méthode de bien prier*, Paris, 1710, in-12. IV. *Pratique de la vie intérieure, avec les devoirs de piété que tout chrétien doit rendre à Dieu pour mener une vie chrétienne et se sauver dans le monde*, Paris, 1710, in-12. V. *Instruction sur la confes-*

sion et la communion, Paris, 1710, in-12; imprimée avec l'ouvrage précédent, Paris, 1713. VI. Le *Sermon de Notre Seigneur à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, Paris, 1712, in-12. VII. *Nouvelle retraite de huit jours à l'usage des personnes du monde et du cloître*, Paris, 1736, in-12. A cette liste des ouvrages du P. de Gonnelieu, presque tous les bibliographes joignent une *Traduction de l'Imitation;* et en effet il en est une qui, sans cesse réimprimée en concurrence avec la plus en vogue, a été constamment attribuée à Gonnelieu. Le vrai néanmoins est qu'elle ne lui appartient point; mais à Jean-Baptiste Cusson, fils, et originairement à Jean Cusson, imprimeur à Paris et avocat au parlement, dont la version publiée en 1673 avec les lettres initiales de ses nom et qualités, eut douze à quinze éditions; l'auteur s'était beaucoup aidé de la célèbre traduction de Sacy. Jean-Baptiste Cusson, fils, imprimeur comme son père, et renommé dans son art, homme d'ailleurs d'un esprit cultivé, et versé dans les lettres, retoucha et même refondit cette version, en la rapprochant plus littéralement du texte vulgaire; et, étant allé s'établir à Nanci, il la publia dans cette ville en 1712, en y ajoutant, dit-il dans sa dédicace à la duchesse de Lorraine, des prières et des pratiques *sorties d'une plume qu'elle connaît et honore de son estime.* C'était celle du père de Gonnelieu, nommé dans l'approbation et le privilége.) Dom Calmet, que la proximité des lieux mettait à portée de bien connaître cette édition, dit formellement, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, pag. 318, que « la traduction » est de Jean-Baptiste Cusson, et le » reste du père Gonnelieu. » Dès 1713, néanmoins, le *Journal des savants* attribuait cette traduction à Gonnelieu, tandis que les Mémoires de Trévoux lui contestaient les prières; et, ce qui est plus singulier, l'approbation du livre par le père Petit-Didier, jésuite, en date du 25 août 1712, sortie des presses de Cusson fils, semblait donner à entendre que Gonnelieu en était l'auteur. Les jésuites le laissèrent croire; et on ne voit pas que Gonnelieu, qui vivait encore, ait cherché à désabuser le public. Cette opinion s'accrédita tellement, que depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, cette traduction a toujours été publiée sous le nom de Gonnelieu. Vraisemblablement elle continuerait de l'être, sans les doctes remarques qui ont achevé d'éclairer nos bibliographes sur ce point. M. Gence, auteur d'une *Notice sur les Principales traductions françaises* de ce livre, insérée au *Journal des Curés*, en septembre 1810, a montré que cette version était due à Jean-Baptiste Cusson, qui, dans la réimpression de Nanci, en 1726, s'est avoué l'auteur de la même version publiée par lui quatorze ans auparavant, en 1712, avec des pratiques et des prières. M. Barbier, dans sa *Dissertation sur les traductions françaises de l'Imitation*, Paris, 1812, a fait voir de plus que le fonds de cette version avait été revu sur celle de Jean Cusson, père, laquelle, en effet, paraît lui avoir servi de base, quoiqu'elle offre une analogie plus grande encore avec la traduction de Sacy, d'après la confrontation des divers textes que donne cette même Dissertation. L—r.

GONNELLI (Jean), sculpteur, surnommé l'*aveugle de Cambassi*, du lieu de sa naissance, bourg voisin de Volterre en Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, qui avait été lui-même disciple de Jean de Bologne, et fit de

ands progrès sous cet habile
. Il perdit la vue à l'âge de
ns; et cet accident semblait
lui ôter tout moyen de conti-
exercice de son art: mais doué
résignation et d'une patience
ibles, il essaya de modeler des
en terre par le seul secours du
t l'abbé de Fontenai rapporte,
un auteur moderne, qu'elles
aussi finies, aussi correctes que
it joui de la vue. Encouragé par
ges que recevaient ses ou-
, il entreprit de sculpter de la
manière des portraits, et il en
sieurs qui furent trouvés très
iblants. On cite comme les plus
s ceux de Cosme Ier., grand duc
cane, et du pape Urbain VIII,
és d'après des statues. On a vu
nce (*Moreri*, édition de 1759)
trait de M. Hesselin, contrôleur
chambre aux deniers, par cet
; et il est fâcheux qu'un mor-
ussi remarquable ne s'y trouve
sans qu'on sache ce qu'il est de-
Gonnelli mourut à Rome vers
, à l'âge de trente-deux ans.

W—s.

ONNEVILLE (Binot-Paul-
ne), navigateur français, de Hon-
fut choisi par des commerçants
ifiquaient à Lisbonne, pour con-
une expédition aux Indes orien-
L'éclat des richesses de l'Orient,
avaient vues dans la capitale du
gal, les avait excités à tenter
ntreprise qui les ferait entrer en
ge de ces trésors. En consé-
ce, un vaisseau fut équipé à Hon-
d'où Gonneville appareilla au
de juin 1503. Assailli par des
êtes affreuses, après avoir dou-
e cap de Bonne-Espérance, il
oussé hors de sa route, vers une
méridionale. Il y mouilla dans
leuve dont il a comparé la lar-
geur à celle de l'Orne qui arrose les murs de Caen, radouba son vaisseau, parcourut l'intérieur du pays dont les habitants l'avaient bien accueilli, et, après un séjour de six mois, en partit le 3 juillet 1504, et reprit la route de France, l'équipage ayant refusé avec obstination de continuer le voyage vers l'Inde. Un roi de cette terre australe, nommé Arosca, confia son fils Essomeric au capitaine, qui promit de le lui ramener dans vingt lunes. Avant de mettre à la voile, les Français élevèrent une croix, sur laquelle un homme de l'équipage grava un chronodistique de sa façon, indiquant l'occasion de l'erection de ce monument que les habitants promirent de conserver. Déjà le navire approchait des côtes de France, lorsqu'il fut pris par un corsaire anglais, qui dépouilla les Français de tout ce qu'ils avaient. Gonneville, rendu à la liberté, fit, le 19 juillet 1505, au greffe de l'amirauté d'Honfleur, sa déclaration, qui fut signée des principaux de l'équipage; elle contenait le récit de son accident et de son voyage, qui devait naturellement être très succinct, puisqu'on ne lui avait pas rendu son journal. Voyant ensuite que le refus de ses associés, pour entreprendre un second voyage, lui ôtait les moyens de remplir la promesse qu'il avait faite au roi de la terre australe, Gonneville institua Essomeric son héritier universel, en lui imposant, par son testament, l'obligation de porter, lui et ses descendants mâles, son nom et ses armes. Essomeric vécut jusqu'en 1583. C'est à l'arrière-petit-fils de cet Indien que l'on doit la connaissance du voyage de Gonneville et un extrait de sa declaration. Il était chanoine de Lisieux, avait beaucoup d'érudition, et une grande connaissance des affaires étrangères; il avait voyagé

dans presque toute l'Europe, et avait été chargé de missions diplomatiques. Il fut résident du roi de Danemark en France, et mourut vers 1669. Animé du desir de contribuer à la conversion de la terre australe et à l'établissement d'une colonie dans ce pays, d'où il tirait son origine, il publia l'ouvrage suivant : *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé la terre australe méridionale, antarctique et inconnue, dédiés à N. S. P. le pape Alexandre VII par un ecclésiastique originaire de cette même terre australe,* Paris, Cramoisy, 1663, in-8°., avec une carte. On reconnaît dans ce livre un homme très instruit des découvertes géographiques; et l'on y trouve des choses intéressantes que l'on ne rencontre pas ailleurs. Des écrivains qui le citent, ont prouvé qu'ils ne l'avaient pas lu avec beaucoup d'attention. L'auteur dit qu'un historiographe de S. M. T. C. des mieux connus n'a pas estimé la déclaration de Gonneville indigne de ses recueils et annotations. On ignore de qui il veut parler. Dès 1661, Flacourt en avait donné un précis dans sa *Relation de l'île de Madagascar.* Debrosses a le premier donné un extrait détaillé de ces mémoires, et y a même ajouté des renseignements curieux sur leur auteur. C'est dans son ouvrage qu'ont ensuite puisé tous ceux qui ont parlé de la terre de Gonneville. Elle a longtemps figuré dans les livres de géographie et sur les cartes; elle était placée au hasard, puisque, dans le seul document authentique qui la concerne, il n'est question ni de longitude ni de latitude. Quelques-uns la nommaient Terre des perroquets; Lozier Bouvet la chercha en 1739. Kerguelen reçut ordre, dans les instructions qui lui furent données en 1771, de tout faire pour la retrouver. M. Rochon, de l'académie des sciences, observe avec raison que ces instructions étaient basées sur un récit tout-à-fait vague, et sur lequel il était impossible au plus habile navigateur d'asseoir une direction de route qui pût faire espérer de retrouver un lieu dont on ne connaissait pas la position. Debrosses le place dans l'Amérique méridionale. Il est plus vraisemblable que Gonneville fut porté sur Madagascar. Les découvertes les plus récentes ont fait disparaître l'idée d'un grand pays situé au sud de la Nouvelle-Zélande, comme tant d'autres l'avaient imaginé; et aujourd'hui, si la terre de Gonneville se trouve mentionnée dans quelques livres de géographie, c'est par ceux qui, tenant obstinément à tout ce qui a été écrit antérieurement, répugnent à effacer un nom, de crainte de paraître moins savants que leurs devanciers. Au reste, le laps du temps, les guerres civiles et le défaut d'ordre ont causé la perte de l'original de la déclaration de Gonneville. M. de Maurepas fit faire, durant son ministère, des recherches qui ne produisirent rien. Un compilateur ignare a, dans un dictionnaire historique, coupé en deux le nom du chanoine Paulmier, dont il a fait un article Myer (Paul). La faute est copiée dans l'abrégé de ce dictionnaire. E—s.

GONSALVE (Fernand), comte héréditaire de Castille, le héros de son temps, auquel l'éclat de ses belles actions a fait donner le surnom de *Grand*, devint comte indépendant et héréditaire de toute la Castille, vers le milieu du xe. siècle. Il eut d'abord à combattre les rois de Léon et de Navarre, qui ne cessaient de se liguer pour s'assurer la conquête et le partage de la Castille. Gonsalve repoussa leurs attaques, et recula même

les bornes de la Castille jusqu'à la rivière de Pisuerga. Il entreprit avec la même intrépidité une guerre contre Sanche Abarca, roi de Navarre, qui faisait de fréquentes incursions sur les terres de la Castille. Gonsalve marcha contre Sanche, à la tête des Castillans. Les deux armées se rencontrèrent à Gallanda en 924, et une action générale s'engagea aussitôt; mais la victoire étant demeurée long-temps indécise, le comte de Castille, et le roi de Navarre, également braves, en vinrent à un combat singulier, en présence des deux armées, qui s'étaient séparées à un signal convenu pour laisser combattre leurs chefs. Gonsalve, quoique blessé, resta vainqueur du roi de Navarre, qui tomba frappé mortellement. Les Navarrais, consternés par la perte de leur souverain, et assaillis par les Castillans, dont le courage avait redoublé à la vue de leur chef victorieux, furent enfoncés et défaits complètement. Gonsalve s'unit ensuite à Ramire, roi de Léon, contre les Maures, sur lesquels il remporta deux victoires signalées à Ozma et à Simancas. Cette heureuse union entre Gonsalve et Ramire fut resserrée par le mariage de leurs enfants. Attaqué en 950 par les Maures, Gonsalve les défit de nouveau dans deux batailles, avec ses seules troupes: mais ses exploits, ses victoires, sa prospérité, l'amour que lui vouaient les Castillans le firent regarder avec des yeux jaloux par les rois ses voisins. La maison de Navarre ne pouvait lui pardonner la mort d'Abarca; elle l'attira par des négociations artificieuses à Pampelune, sous prétexte de conclure un traité et un mariage. Là, contre la foi jurée, contre le droit des gens, il fut mis en arrestation, en 960. On le croyait perdu sans ressource, lorsque Doña Sancha, sœur du roi de Navarre, touchée des malheurs d'un héros qu'elle aimait, le délivra, le suivit à Burgos, et lui donna sa main. Ce grand homme donna deux fois dans le même piége: la Castille relevait encore du royaume de Léon; et Gonsalve, appelé aux états de ce royaume, y fut arrêté par ordre du roi de Léon, à l'instigation de la cour de Navarre. Il fut de nouveau délivré par doña Sancha. Gonsalve reprit aussitôt les armes, et affranchit la Castille de toute obéissance envers la couronne de Léon; mais les Maures, profitant de ces dissensions entre les princes de l'Espagne chrétienne, formèrent contre eux une confédération nouvelle. La Castille fut la première puissance attaquée; la prise de Sépulveda, de Gormaz et de plusieurs autres places fortes, ouvrit ses frontières à l'ennemi. Peu accoutumé aux revers, Gonsalve en conçut un chagrin violent, qui le fit descendre au tombeau. Ses vertus et ses actions éclatantes ont rendu son nom célèbre; il a incontestablement la gloire d'avoir commencé la grandeur de la Castille: ses descendants, affranchis de la domination des autres souverains de l'Espagne, lui succédèrent jusqu'à la troisième génération. Ce fut Elvire, sa petite-fille, qui porta la Castille à Sanche-le-Grand, roi de Navarre, son époux. La Castille fut laissée par ce même Sanche, avec le titre de royaume, à Ferdinand, son second fils. Tel fut le domaine primitif de l'héritage de la célèbre reine Isabelle. B—P.

GONSALVE (Martin), hérésiarque, né à Cuenca, en Espagne, vers l'an 1325, se distingua d'abord par son application à l'étude, et surtout par sa piété; mais Gonsalve avait une imagination ardente qui, échauffée encore par le jeûne et la prière, lui fit ensuite adopter la folie la plus étrange. Il commença par communi-

quer à ses plus intimes amis des rêves qu'il appelait extases, dans lesquels il assurait avoir vu Dieu dans toute sa gloire, qui venait pour lui donner ses ordres suprêmes, comme il avait jadis fait avec Moïse et les prophètes. Quelque temps après, il alla de village en village, une sonnette dans une main, et une discipline dans l'autre, annonçant la fin prochaine du monde, et exhortant les pêcheurs à la pénitence. Il prétendit ensuite être l'ange Saint Michel, que Dieu avait mis à la place de Lucifer, afin de pouvoir mieux combattre l'*Antechrist*, qui devait, disait-il, naître incessamment. Cette persuasion où il était, jointe à une eloquence naturelle, donnait à ses prédications une force et un ascendant qui entraînèrent dans l'erreur une foule de gens crédules. En peu de temps, il eut un grand nombre de disciples et de prosélytes : parmi les premiers, on comptait un prêtre appelé communément *Nicolas-le-Calabrais*. Gonsalve, au milieu de ses prédications, menait une vie assez austère. Il ne couchait jamais que dans les champs. Tous les jours, au lever de l'aurore, il se plaçait sur un site éminent, où il disait que Dieu allait lui parler. Il ne se nourrissait que d'herbes et de fruits sauvages ; et comme il ne mangeait jamais en public, on supposait qu'il était en état de se passer de tout aliment, et qu'ainsi il ne pouvait être qu'un esprit divin : mais le clergé de Castille, ne croyant pas à ces prodiges, le fit arrêter, et le tribunal ecclésiastique de Valladolid le condamna au feu en 1374. Il paraît que Gonsalve (avant l'établissement de l'inquisition en 1480) fut le premier hérésiarque en Espagne qui ait subi ce supplice. Il le souffrit avec constance, et en assurant les spectateurs qu'il renaîtrait de sa cendre, pour venir encore remplir la mission à laquelle Dieu l'avait destiné. Son disciple Nicolas voulut le faire passer après sa mort pour le fils de Dieu, qui devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Mais on ne lui laissa pas le temps d'attendre l'accomplissement de sa prédiction : ce fanatique fut arrêté, et subit le même supplice que son maître. B—s.

GONSALVE (ou GONÇALO), HERNANDEZ Y AGUILAR), DE CORDOUE (1), surnommé le *grand-capitaine*, naquit à Montilla, petite ville près de Cordoue, le 16 mars 1443. Dès l'âge le plus tendre, il fut destiné au métier des armes ; et il avait à peine quinze ans, qu'il servait déjà sous les ordres du maréchal don Diego de Cordoue, son père, dans la première guerre contre les Maures de Grenade. Le roi Henri IV, de Castille, ayant admiré la bravoure et l'intelligence du jeune guerrier, ne tarda pas à lui confier une compagnie de gens d'armes, avec lesquels il porta la terreur jusqu'aux portes de Malaga ; ce fut, dans la suite, cette compagnie qui, la première, enfonça les nombreux bataillons ennemis à la bataille de las Yeguas (1460). L'action de Gonsalve lui mérita l'honneur d'être armé chevalier, par les mains du roi, sur le champ de bataille. Depuis 1468 jusqu'en 1467, il servit toujours avec distinction, soit contre les Maures, soit à la prise de Gibraltar, et dans la guerre de Catalogne. Pendant ce temps, le royaume était déchiré par les guerres civiles auxquelles avait donné lieu la rebellion de l'infant don Alfonse, frère du roi ; mais la maison

(1) Les ancêtres de Gonsalve avaient eu le titre de ducs de Cordoue ; et de son temps, sa famille, l'une des plus illustres de l'Andalousie, jouissait encore de grands privilèges dans cette ville.

nie étant constamment restée
son roi légitime, Gonsalve,
sieurs rencontres, combattit
tés, et aida Henri IV à recou-
apitale. Cependant, à la mort
ant (1468), la nation s'étant
artagée entre les deux héri-
résomptives de la couronne,
fille de Henri, et Isabelle,
e ce monarque, Gonsalve,
e les seigneurs les plus dis-
se rangèrent du parti d'Isa-
et de Ferdinand d'Aragon.
peine ces deux époux fu-
montés sur le trône de Cas-
r la mort d'Henri IV (1474),
roi de Portugal leur ayant
la guerre, la valeur et les
de Gonsalve ne contribuè-
peu à la célèbre victoire que
od remporta sur son compé-
ns les plaines de Toro (1476);
s ce moment, il fut comblé de
ons par le monarque aragon-
patient du repos, et se préci-
ujours où l'appelait la gloire,
e vola au secours de Fonta-
ssiégée par les Français. De
dans la Castille, après avoir
é les Maures des frontières,
ut à contenir l'archevêque de
et tous ceux qui restaient
au parti portugais, jusqu'à
les rois catholiques ayant dé-
chassé les Maures de Gre-
assemblèrent une formidable
et donnèrent à Gonsalve le
dement de l'aile droite. Dans
années que dura cette guerre
, Gonsalve ne démentit ja-
réputation d'habileté et de
qu'il s'était acquise. Brigant
es les plus périlleux et les
ses les plus difficiles, souvent
e poignée de soldats il culbuta
nombreux bataillons : tou-
des premiers sur la brèche,
et le dernier à se retirer, il emporta d'assaut plusieurs places importantes comme Setenil, Conil, Castama, etc. Velez-Malaga, Malaga, Baëza furent témoins de son courage; et, dans les plaines de Grenade, il demeura toujours vainqueur des Maures les plus vaillants qui osèrent se mesurer avec lui. Mais c'était dans la guerre d'embuscade qu'il se rendait surtout redoutable. La prise d'Illora, dont il s'empara avec une seule compagnie d'archers, ajouta beaucoup à sa gloire. Ferdinand le nomma aussitôt gouverneur de cette place, et lui accorda bientôt de nouvelles distinctions. Après un long siége, Grenade demanda enfin à se rendre (*V.* FERDINAND, XIV, 326). Gonsalve avait eu une grande part à ce triomphe : aussi fut-il nommé pour aller régler les conditions de la capitulation; et lorsque l'armée victorieuse entra dans la place, il eut l'honneur de porter l'étendard de Castille. Mais un plus grand théâtre allait s'ouvrir devant lui. Les Français, sous la conduite de leur roi, s'étaient emparés du royaume de Naples (*V.* CHARLES, VIII, 125); maîtres de la capitale, ils y commirent tant de violences, que Charles VIII ne fut pas plutôt hors de la ville, où il avait laissé le duc de Montpensier, que les Napolitains appelèrent leur roi. (*V.* FERDINAND II, XIV, 339.) Ce monarque avait demandé du secours à son cousin Ferdinand-le-Catholique, qui, n'ayant pu détourner le roi de France de la conquête de Naples, se décida enfin à pourvoir à la défense de ce royaume. Il avait eu le temps d'apprécier Gonsalve, et d'admirer sa bravoure et ses talents; ce fut donc lui qu'il choisit pour chef de cette expédition : mais les pertes que Ferdinand avait essuyées devant Grenade, les villes qu'il avait fallu repeupler, et la

guerre qu'il avait à soutenir contre les Français dans le Roussillon, ne lui permirent pas d'envoyer en Italie plus de cinq mille fantassins et six cents chevaux. Gonsalve s'embarqua à Malaga (1495) avec cette petite armée, et arriva à Rijoles au moment que le roi de Naples entrait dans cette ville. Les Français qui l'occupaient se retirèrent au château ; mais Gonsalve l'attaqua et obligea les assiégés à capituler. Plusieurs villes se rangèrent alors sous l'obéissance du roi, et notamment Seminara, dont le marquis de Pescaire prit possession, appelé par les habitants. Mais le général d'Aubigny, avec les renforts que lui avaient envoyés son frère Précy et les autres gouverneurs français, vint bientôt assiéger cette place qui, seule, pouvait assurer la Calabre, menacée par les Espagnols. Don Ferdinand, averti de la situation critique où se trouvait le marquis de Pescaire, courut à son secours avec son armée, accompagné de Gonsalve et de sa troupe. A peine fut-il à la vue des ennemis, qu'il les attaqua contre l'avis du prudent Espagnol : les Français le reçurent avec tant de bravoure, que ses troupes, et celles de Gonsalve, furent défaites, et lui-même fut en si grand danger, qu'il ne dut son salut qu'à la valeur de Jean d'Altavilla. Cet échec fut le signal des victoires de Gonsalve. Ayant rallié la cavalerie et l'infanterie, il se jeta avec elles dans Seminara, et alla bientôt se renforcer à Rijoles. Le roi don Ferdinand s'était refugié en Sicile, où, ayant trouvé une flotte de soixante-dix galères, il partit pour Naples ; et, à son arrivée, les habitants lui ouvrirent leurs portes. La Pouille, l'Abruzze, Capoue, Amalfi, Salerne, se soumirent à leur prince légitime ; et le duc de Montpensier fut contraint de livrer les châteaux de Naples, et de se retirer. De son Gonsalve, abandonné du roi nand, entouré dans la Calabr un grand nombre d'ennemis, pas assez de troupes pour tenir l pagne, et fut réduit pendant q temps à se borner à cette guerre buscade, qui l'avait rendu si re ble aux Mahométans. Les Fra peu accoutumés à cette espèce tique, eurent beaucoup à souffr que-là même qu'ils n'osaient so leurs quartiers, à moins d'êt grand nombre. Gonsalve, malg fériorité de ses forces, prit cep Fiumar, et y laissa une garniso Français et les Suisses ayant assiégé cette forteresse, Gonsal vint avec ses troupes, défit et t pièces les assiégeants. Il alla im tement se présenter devant Cala se soumit malgré tous les effo Français. De là, il passa à Bagn se rendit par crainte ; et il s'c de plusieurs autres places, livra ennemis différents combats, sortit toujours victorieux. Aya ses quartiers d'hiver, et trouv armée renforcée de cinq cen vaux, il se disposait à aller joi roi de Naples, qui l'attendait Atela : mais avant de parvenir ce monarque, il lui fallut enle sieurs forteresses ; il s'empara d de Renta, d'Alto-Monte, d gnano, et de Valdecrato : di fit plus de résistance ; mais les troupes de Gonsalve fuss rassées de besoin et de fatigue donna un assaut, et la ville fut pillée et livrée aux flammes. tement frappa de terreur les places rebelles ; elles prirent toutes le parti de la soumissio salve se porta ensuite contre M qui lui ouvrit ses portes ; mais contra à Layno un corps de

mille hommes, résolus à lui disputer le passage. Il les surprit, les tailla en pièces, et fit prisonnier le comte de Nicastro, avec douze barons napolitains du parti français. Enfin il parvint à Gesualdo, d'où il fit savoir au roi le jour qu'il le rejoindrait à Atela avec sa troupe. C'est ainsi qu'à la tête d'une petite armée de trois mille hommes de pied, et quinze cents chevaux, Gonsalve avait traversé un vaste royaume, pris vingt places, et livré douze combats. Quand le roi de Naples apprit (le 26 juin 1496), qu'il était près d'Atela, ce prince, accompagné du marquis de Mantoue, et des officiers les plus distingués, sortit de son camp, pour aller à sa rencontre. Les soldats des deux nations se mêlèrent alors ensemble; et d'une voix unanime, ils donnèrent au héros espagnol le surnom de *Grand-Capitaine*. Gonsalve se mit bientôt en mesure d'attaquer Atela, où les Français s'étaient enfermés avec le duc de Montpensier; et, après quelques entreprises aussi glorieuses que difficiles, il les força de capituler. Le duc de Montpensier, qui avait été remis pour otage, mourut avant la reddition définitive, et le roi Ferdinand mourut dans le même temps; ce qui n'empêcha pas le grand-capitaine de poursuivre ses succès, en faveur de son successeur Frédéric. En marchant contre Gaëte, il s'arrêta devant Antella pour demander des vivres dont il avait un besoin extrême. Les habitants, non contents de les lui refuser par trois fois, mirent à mort deux de ses maréchaux-des-logis. Gonsalve ordonna alors l'escalade de cette ville, et la fit piller et brûler après l'avoir prise d'assaut. Le gouverneur fut pendu par ses ordres: la punition fut sévère; mais elle épargna pour l'avenir, dans une situation pareille, de nouvelles effusions de sang. Il arriva devant Gaëte, où le roi Frédéric le reçut avec les plus grands témoignages d'estime et de joie: Gaëte se rendit le jour suivant; et ce fut ainsi que finit la première guerre de Naples, au succès de laquelle Gonsalve eut tant de part. Le roi Frédéric lui accorda, entre autres bienfaits, le duché de Teranova. Voyant enfin ce monarque tranquille possesseur de son royaume, le grand-capitaine se disposait à retourner en Espagne, après avoir pourvu à la sûreté des villes qu'il retenait pour gages des frais de la guerre, lorsque le pape Alexandre VI le pria de lui faire recouvrer Ostie, qui était restée au pouvoir des Français. S'étant réuni aux troupes de Garcilaso de la Vega (père du poète de ce nom), il battit cette place pendant cinq jours avec son artillerie, et s'y introduisit le sixième jour, par un côté du rempart qui était resté sans défense. Ce fut dans ce siége que le grand-capitaine connut un brave guerrier espagnol, nommé Garcia de Paredès (*Voy.* GARCIA, XVI, 439), qui s'attacha à son armée, et dont la bravoure et l'intelligence lui furent d'une grande utilité. Gonsalve, ayant pris congé du pape, retourna en Espagne, et y fut reçu de la manière la plus honorable. S'étant retiré à Grenade, il n'y jouit de quelque repos que pour se préparer à de nouvelles fatigues. Les Français ayant été chassés du royaume de Naples et ayant souffert plusieurs échecs dans le Roussillon, Charles VIII avait conclu, avec Ferdinand, une trêve qui durait encore, lorsque l'avénement de Louis XII au trône de France alluma encore une fois la guerre en Italie. (*Voy.* FERDINAND, XIV, 528.) Le grand-capitaine venait de s'emparer de Guéjar, occupée par les Maures révoltés des Alpuxarras, lorsqu'il fut nommé gé-

néral de la flotte et des troupes de Sicile. Il partit de Malaga dans le mois de mai 1500, avec vingt-sept vaisseaux et vingt-cinq galères, montés par quatre mille fantassins et trois cents chevaux. Il arriva dans le mois de juillet à Messine, d'où il alla, d'après les ordres de son souverain, prendre terre au port de Zante, son armement n'ayant pour but apparent que de secourir les Vénitiens contre les Turcs. Dès qu'il parut, le sulthân Amurat I leva le siége, et repartit pour Constantinople. Benoît Pazarée ayant réuni sa flotte à celle des Espagnols, ils attaquèrent ensemble l'île de Céphalonie, dont ils s'emparèrent après une vive résistance (*Voy.* GARCIA DE PAREDÈS). Gonsalve remit l'île aux Vénitiens. Le sénat, pour lui en marquer sa reconnaissance, chargea une députation de lui présenter des vases d'or, des tapisseries et des martes zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisait *noble vénitien*. Le grand-capitaine envoya le tout au roi Ferdinand, à l'exception du titre, qu'il regarda comme une récompense suffisante. Il partit ensuite pour la Sicile, d'où il rendit compte de ses opérations à son souverain, qui le nomma vice-roi et commandant-général des Calabres et de la Pouille, lui donnant ordre de pourvoir à l'occupation de tout ce qui était échu en partage à l'Espagne dans le royaume de Naples, d'après le traité conclu avec Louis XII. Le grand-capitaine envoya alors un gentilhomme au roi de Naples, pour le prier de reprendre tous les domaines qu'il en avait reçus en don, parce que, se voyant obligé de lui faire la guerre, par ordre du roi son maître, il ne pouvait plus garder ses bienfaits. Ce fut dans ce temps-là que le roi Frédéric, désespérant de pouvoir se défendre contre deux ennemis à la fois, laissa son fils à Tarente, et se sauva dans une île avec ses trésors, tandis que les Français, maîtres de son royaume, sous la conduite du duc de Nemours, entraient à Naples, le 8 juillet 1503, et y proclamaient vice-roi leur général : mais Gonsalve, étant débarqué à Tropea avec une armée de dix mille hommes, s'empara des Calabres, et envoya un message au duc de Nemours, pour l'inviter à observer les articles du traité, en évacuant la Basilicate et la Capitanate (1). Le duc proposa une entrevue qui ne produisit aucun effet. Le général espagnol marcha ensuite contre Tarente, et la serra de si près que don Ferdinand, duc de Calabre, auquel le roi Frédéric, son père, avait laissé le commandement de cette place, fut obligé de capituler. Le général espagnol, qui avait toujours traité le duc avec beaucoup de distinction, chercha en vain, par ses promesses, à l'attirer au service du roi catholique. Il avait été plus heureux avec Fabrice et Prosper Colonne et les Orsini, qu'il était venu à bout de détacher du parti de la France. Le grand-capitaine ne pouvait cependant pas commencer ses opérations sans les secours qu'il attendait de Rome, de Sicile et d'Espagne; mais le duc de Nemours étant venu lui présenter la bataille, près de Barletta (1502), il ne put la refuser. La cavalerie espagnole fit plier celle des Français, et ceux-ci s'efforcèrent en vain de se rallier; ils furent poursuivis jusqu'à la rivière d'Ofante. Peu de

(1) Cette demande, qui fut la cause de la guerre entre la France et l'Espagne, était fondée sur ce que la Capitanate faisait alors partie de la Pouille, et la Basilicate avait été renfermée dans cette dernière province par don Alphonse d'Aragon, premier du nom, roi de Naples; au lieu que les Français prétendaient que l'une et l'autre appartenaient à l'Abruzze.

près, il s'empara de Rubas, prisonnier le seigneur de . Par la position des armées : et espagnole, le duc de , don Ferdinand, qui se trou- ours à Bari, était à la dis- des Français, qui pouvaient r facilement de sa personne. nsidération détermina Gon- le faire transporter en Es- Quelques historiens lui ont re- l'avoir ainsi violé la capitula- Tarente; mais il est sûr qu'il t ainsi que par les ordres pré- on maître. La guerre continua s résultats variés jusqu'à la bataille de Seminara (21 août qui mit les deux Calabres au du roi catholique. Les Fran- suyèrent une perte assez con- e en prisonniers, parmi les- trouva leur général d'Aubigni. e qui avait reçu un renfort de ille Allemands, résolut de ha- une action générale qui pût du sort de la campagne. e la nouvelle du traité conclu , le 5 avril 1503, entre Louis l'archiduc Philippe, gendre linand, commençât à se ré- , Gonsalve qui avait des ordres lu roi son maître, partit de Bar- 27 du même mois, après avoir à la défense de Tarente, et sur Cérignole. L'armée espa- vait supporté les plus grandes dans cette marche pénible, au l'une campagne déserte et par essive chaleur: une partie de son rie se trouvant hors d'état d'al- s loin, le grand-capitaine avait é à chaque cavalier de prendre ipe un fantassin, et lui-même it donné l'exemple. Les troupes halte vis-a-vis de Cérignole, n terrain planté de vignes, et é d'un petit fossé. Gonsalve, frappé des avantages de ce poste, y fit à la hâte élever quelques retranchements, et résolut d'y attendre l'ennemi, qui vint en effet l'y attaquer dès qu'il l'eut aperçu (28 avril 1503). Malgré l'épuisement de ses troupes, Gonsalve fit sur-le-champ des dispositions si bien combinées, que l'avis d'une partie des généraux français fut qu'il n'était pas prudent de l'attaquer dans cette position : mais l'impatience des Français l'emporta, et D'Aligre y décida le duc de Nemours. (*V.* LAPALICE.) L'action était devenue générale, lorsque le magasin à poudre des Espagnols sauta. Les soldats de Gonsalve, consternés, firent un mouvement rétrograde. Mais le grand-capitaine les ramena au combat avec sa fermeté ordinaire. « Courage, mes enfants, dit-il, nous n'avons plus besoin d'artillerie; ce sont des feux de joie qui nous annoncent la victoire. » Électrisés par ce discours, les Espagnols enfoncent la ligne ennemie sur tous les points; et ils poursuivent les Français jusqu'à leur camp, où ils s'enrichissent de leurs dépouilles. On leur prit tous leurs canons, leurs drapeaux, etc.; et leur brave chef y périt en cherchant à les rallier. D'Aligre et les autres généraux français qui échappèrent au carnage, se retirèrent les uns à Naples, les autres à Gaëte. Le lendemain de cette sanglante bataille, qui rendit les Espagnols maîtres de la campagne, Cérignole se rendit; et les autres villes des environs ayant suivi son exemple, les deux provinces de la Basilicate et de la Capitanate restèrent soumises au roi catholique. L'Abruzze ne tarda pas non plus à se soumettre, et la Pouille envoya ses députés pour le même objet. Pendant ce temps, le grand-capitaine dirigeait sa marche vers Naples, et, chemin faisant, il acheva de disperser ce qui

surer de sa personne (*Voy.* Borgia, V, 180), et le fit transporter en Espagne. Ses ennemis cependant ne le laissèrent pas long-temps en repos. La reine Isabelle étant morte (le 26 novembre 1504), la méfiance du roi, envers Gonsalve, ne fit qu'augmenter; il lui expédia l'ordre de renvoyer en Espagne la plus grande partie de son armée. Gonsalve exposa que les intérêts mêmes du roi le mettaient dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, dans un moment où il voyait le roi de France rassembler de nombreuses troupes en Lombardie, et qu'il tâchait d'attirer dans le parti de l'Espagne, les républiques de Lucques, de Pise et de Sienne. Cette réponse parut satisfaire le roi: mais les ennemis du grand-capitaine (et notamment Prosper Colonne, jaloux de sa gloire), étant revenus à la charge, ce prince nomma vice-roi de Naples l'archevêque de Saragosse, son fils naturel, et ordonna à Gonsalve de revenir en Espagne, au moment où celui-ci lui envoyait toutes ses troupes disponibles. Son peu d'empressement à obéir détermina enfin le roi à venir lui-même à Naples avec sa nouvelle épouse, Germaine de Foix. Le grand-capitaine, accompagné de la principale noblesse, et avec plusieurs vaisseaux, alla au-devant de ses souverains à quelques lieues du port de Gaëte. Dans le séjour que Ferdinand fit à Naples, il eut lieu de se convaincre combien ce grand homme y était aimé; et il n'en fallut pas davantage à son ombrageuse politique pour le décider à le ramener en Espagne. Avant de partir, Gonsalve donna un nouveau trait de sa générosité. Par le traité de paix conclu avec la France (1505), on devait rendre tous leurs domaines aux seigneurs napolitains qui avaient suivi le parti de cette der-

nière puissance. Le grand-ca
offrit de restituer sur-le-cham
qu'il possédait; et son exem
suivi par les principaux offici
son armée. Il quitta Naples le
1507, sept ans après sa s
expédition en Italie, et au b
trois ans de vice-royauté.
Raymond de Cardone lui s
Le grand-capitaine suivit à
le roi Ferdinand, qui le créa
maître de l'ordre de Saint-J
Bientôt après, on lui demanda
des dépenses qu'il avait faites
ples: mais il s'y refusa constam
disant avec une noble fierte
nom comme le sien n'était p
pour retentir dans les tribunau
roi défendit alors de l'importun
vantage. Il paraît certain qu'éta
fort irrité du peu d'influenc
croyait avoir sur le monarque
ligua contre lui avec le com
de Castille, et que cette pr
était sur le point de se soulever
les prudentes mesures de Ferdi
qui découvrit le complot. Le
capitaine ne fut cependant pas in
pour cette affaire; et ce fut
propre mouvement qu'il se
dans ses terres près de Gr
Là se renouvelèrent ses brou
avec le roi d'Aragon. Un de s
veux, jeune homme vain et em
don Pedro de Cordoue, exerça
cette ville, en vertu de quelques a
priviléges de sa famille, une a
sans bornes, et qui était à char
habitants. Pour la faire cesser,
dépêcha un alcade à don Pedr
loin d'obéir, fit enchaîner le ma
et le fit conduire aux prisons de
tilla, petite ville appartenant
maison de Cordoue. Ferdinand
tement irrité de sa rebellion,
lui infliger une punition exemp
mais il se laissa fléchir par les p

capitaine : cependant, mal-
tances, il fit raser Montilla,
onsalve affectionnait et com-
ien domaine de ses aïeux, et
c'était le lieu de sa naissance.
Ferdinand lui eût presque
onné Loxa, ville bien plus
ble que la première, ce dé-
ment ne put calmer son res-
. Le desir de la vengeance
r dans les intérêts du jeune
s (depuis Charles-Quint); il
disposait à partir pour la
afin d'amener ce prince en
où il avait de nombreux par-
ais le roi, en ayant été averti,
ta de défendre à tous les ca-
les ports de donner aucun
, à quelque Espagnol que ce
sa permission; et il fit sur-
m même temps, toutes les
s de Gonsalve. Raccommodé
souverain, il avait formé
e pour l'expédition d'Afrique,
e du cardinal Ximenez. En
nps (1514), le roi d'Aragon,
é contre la France avec le
s Vénitiens, ces derniers le
nt vivement de leur envoyer
-capitaine, qu'ils apelaient le
Fulvius, le *nouveau Ca-*
'Italie. Ferdinand avait accédé
emande; et Gonsalve allait
encore à son génie belli-
et interrompre ce long repos,
avait été cause de son mécon-
it envers le roi catholique,
tomba malade à Loxa; étant
Grenade pour y changer d'air,
urut le 2 décembre 1515,
62 ans. Toute la nation fut
le cette perte; le deuil fut uni-
et l'on ne peut nier que Gon-
Cordoue ne méritât ces re-
on et obligeant, il comman-
time et l'amitié de ceux-là
qu'il venait de vaincre. Une
rare prudence, un coup-d'œil sûr et un courage à toute épreuve, le mettent au-dessus de tous les généraux de son siècle. A la bataille du Pont du Garillan, quelques uns de ses capitaines voulant lui montrer le péril qu'il y avait à attaquer les Français : *J'aime mieux*, leur dit-il, *trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent ans en reculant d'un seul pas.* Doué d'une présence d'esprit et d'un sang-froid admirables, il eut toujours un grand empire sur lui-même. Au siége de Tarente, ses troupes manquaient du plus strict nécessaire: le mécontentement devint général; les Allemands, surtout, s'étant mutinés, se présentèrent à lui en ordre de bataille, pour demander leur solde : un soldat osa même lui présenter la pointe de sa hallebarde; Gonsalve, sans s'étonner, lui dit en souriant : *Prends garde, camarade, car en badinant tu pourrais bien me blesser.* Un autre porta l'outrage plus loin : *Eh bien*, osa-t-il lui dire, *si tu manques d'argent, livre ta fille, et tu auras de quoi nous payer.* Comme ces insultes furent prononcées au milieu du tumulte, le général feignit de ne pas les entendre; mais, pendant la nuit, il fit mettre à mort celui qui les avait proférées. Cet acte de juste rigueur raffermit son autorité. Quelques soldats se plaignant, lors de la première entrée dans Naples, de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer*, dit Gonsalve, *votre mauvaise fortune; allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez.* Très attaché à l'observation de la discipline, il était en même temps le père et l'ami des soldats, qui finirent par avoir pour lui un respect et un amour presque religieux. C'est par toutes ces qualités que don Gon-

salve de Cordoue obtint de si brillants succès, qu'il put avec des forces inférieures (1) soumettre deux fois un royaume, triompher des plus habiles généraux de son temps, et qu'il mérita le nom de grand homme et de *grand capitaine*. Ses exploits sont rapportés par tous les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et plus particulièrement dans sa *Chronique*, écrite par Fernandez del Pulgar, Alcalà, 1584, in-folio. Gonsalve de Cordoue est le sujet d'un des plus jolis ouvrages de Florian: le caractère du héros y est parfaitement conforme à l'histoire, mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction

B—s.

GONTAUT. *V.* Biron et Gamo.

GONTHIER, archevêque de Cologne élu en 850, montra d'abord beaucoup de zèle pour les droits de son église en s'opposant à l'union des évêchés de Brême et de Hambourg, ses suffragants; mais trois ans après (en 860) son ambition le jeta dans une affaire plus fâcheuse. Se flattant de faire épouser sa sœur (ou selon d'autres sa nièce), à Lothaire, roi de Lorraine, il prononça le divorce de ce prince avec Thietberge, qui en appela à Rome, où le pape Nicolas Ier. déposa le prélat prévaricateur ainsi que l'archevêque de Trèves son complice. Gouthier résista long-temps à sa condamnation, écrivit une lettre encyclique à tous les évêques pour les soulever contre le pape, et eut même l'audace d'en faire déposer une copie sur le tombeau de St. Pierre. Hilduin, son frère, gouverna l'archevêché jusqu'à la mort de Lothaire, arrivée en 869. Depuis, lors le siége de Cologne, demeura vacant jusqu'à la mort de Gonthier, qui finit ses jours en il mourut pénitent en août 87

GONTHIER, l'un des m poètes du XIIIe. siècle, était Allemagne. Après avoir enseign que temps les belles-lettres, i dans l'ordre de Cîteaux, et s au monastère de Pairis ou (*Parisiense*), dans le dioc Bâle, où il mourut le 11 mars suivant les continuateurs de Son principal ouvrage est un en vers hexamètres, intitulé : *rinus, sive de rebus à Frid gestis;* il est divisé en dix liv contient le récit des victoire portées par Frédéric sur les tants du Milanez. Vossius, Lipse et Casaubon en louent l qui tient plus de la pureté d ciens que de la barbarie du te il a été composé. Cet ouvrag pas moins estimable pour l'exa des faits, puisque l'auteur n que d'événements qui lui avai rapportés par des témoins oc Conrad Celtes ayant découve copie de ce poème dans le tère d'Eberack dans la forêt l'adressa à Conrad Peutinger, publia à Augsbourg, 1507, Jacques Spigel de Schelestadt en une nouvelle édition avec des la suite de l'*Austriados* de Ric tholin, Strasbourg, 1531, in reparut encore avec l'histoire d *de Freisingen*, et orné d'une de Phil. Melanchthon, Bâle, 15 fol. Il fut inséré la même année les *Script. rerum German.* de et ensuite dans le recueil de Jus ber. Conrad Ritterhusius le fit mer séparément d'après un crit plus correct, avec d'exce notes et un bon index, Tub 1598, in-8°. Jean-Hildebran thoff publia, en 1731, le *Spe*

(1) D'après le calcul le plus exact, il n'eut sous ses ordres que huit mille hommes au plus, dans toutes les batailles qu'il livra.

nd-capitaine : cependant, mal-
instances, il fit raser Montilla,
n Gonsalve affectionnait et com-
ancien domaine de ses aïeux, et
que c'était le lieu de sa naissance.
ue Ferdinand lui eût presque
it donné Loxa, ville bien plus
érable que la première, ce dé-
agement ne put calmer son res-
ent. Le desir de la vengeance
ntrer dans les intérêts du jeune
arlos (depuis Charles-Quint); se disposait à partir pour la re, afin d'amener ce prince en e, où il avait de nombreux par- : mais le roi, en ayant été averti, ntenta de défendre à tous les ca- es des ports de donner aucun ent, à quelque Espagnol que ce ans sa permission; et il fit sur- r, en même temps, toutes les rches de Gonsalve. Raccommodé son souverain, il avait formé rmée pour l'expédition d'Afrique, rdre du cardinal Ximenez. En temps (1514), le roi d'Aragon, t lié contre la France avec le et les Vénitiens, ces derniers le itaient vivement de leur envoyer and-capitaine, qu'ils apelaient le *ean Fulvius*, le *nouveau Ca-* de l'Italie. Ferdinand avait accédé ir demande; et Gonsalve allait rrer encore à son génie belli- x, et interrompre ce long repos, eul avait été cause de son mécon- ment envers le roi catholique, u'il tomba malade à Loxa; étant à Grenade pour y changer d'air, mourut le 2 décembre 1515, de 62 ans. Toute la nation fut ée de cette perte; le deuil fut uni- el, et l'on ne peut nier que Gon- de Cordoue ne méritât ces re- . Bon et obligeant, il comman- l'estime et l'amitié de ceux-là es qu'il venait de vaincre. Une rare prudence, un coup-d'œil sûr et un courage à toute épreuve, le mettent au-dessus de tous les généraux de son siècle. A la bataille du Pont du Garillan, quelques uns de ses capitaines voulant lui montrer le péril qu'il y avait à attaquer les Français : *J'aime mieux*, leur dit-il, *trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent ans en reculant d'un seul pas.* Doué d'une présence d'esprit et d'un sang-froid admirables, il eut toujours un grand empire sur lui-même. Au siége de Tarente, ses troupes manquaient du plus strict nécessaire: le mécontentement devint général; les Allemands, surtout, s'étant mutinés, se présentèrent à lui en ordre de bataille, pour demander leur solde : un soldat osa même lui présenter la pointe de sa hallebarde; Gonsalve, sans s'étonner, lui dit en souriant : *Prends garde, camarade, car en badinant tu pourrais bien me blesser.* Un autre porta l'outrage plus loin : *Eh bien*, osa-t-il lui dire, *si tu manques d'argent, livre ta fille, et tu auras de quoi nous payer.* Comme ces insultes furent prononcées au milieu du tumulte, le général feignit de ne pas les entendre; mais, pendant la nuit, il fit mettre à mort celui qui les avait proférées. Cet acte de juste rigueur raffermit son autorité. Quelques soldats se plaignant, lors de la première entrée dans Naples, de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer*, dit Gonsalve, *votre mauvaise fortune; allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez.* Très attaché à l'observation de la discipline, il était en même temps le père et l'ami des soldats, qui finirent par avoir pour lui un respect et un amour presque religieux. C'est par toutes ces qualités que don Gon-

salve de Cordoue obtint de si brillants succès, qu'il put avec des forces inférieures (1) soumettre deux fois un royaume, triompher des plus habiles généraux de son temps, et qu'il mérita le nom de grand homme et de *grand capitaine*. Ses exploits sont rapportés par tous les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et plus particulièrement dans sa *Chronique*, écrite par Fernandez del Pulgar, Alcalà, 1584, in-folio. Gonsalve de Cordoue est le sujet d'un des plus jolis ouvrages de Florian: le caractère du héros y est parfaitement conforme à l'histoire, mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction

B—s.

GONTAUT. *V.* Biron et Gamo.

GONTHIER, archevêque de Cologne élu en 850, montra d'abord beaucoup de zèle pour les droits de son église en s'opposant à l'union des évêchés de Brême et de Hambourg, ses suffragants; mais trois ans après (en 860) son ambition le jeta dans une affaire plus fâcheuse. Se flattant de faire épouser sa sœur (ou selon d'autres sa nièce), à Lothaire, roi de Lorraine, il prononça le divorce de ce prince avec Thietberge, qui en appela à Rome, où le pape Nicolas Ier. déposa le prélat prévaricateur ainsi que l'archevêque de Trèves son complice. Gouthier résista long-temps à sa condamnation, écrivit une lettre encyclique à tous les évêques pour les soulever contre le pape, et eut même l'audace d'en faire déposer une copie sur le tombeau de St. Pierre. Hilduin, son frère, gouverna l'archevêché jusqu'à la mort de Lothaire, arrivée en 869. Depuis, lors le siége de Cologne, demeura vacant jusqu'à la mort de Gonthier, qui finit ses jours en il mourut pénitent en août 87

GONTHIER, l'un des m poètes du XIIIe. siècle, était Allemagne. Après avoir enseign que temps les belles-lettres, il dans l'ordre de Cîteaux, et se au monastère de Pairis ou (*Parisiense*), dans le dioc Bâle, où il mourut le 11 mars suivant les continuateurs de N Son principal ouvrage est un en vers hexamètres, intitulé : *rinus, sive de rebus à Frid gestis;* il est divisé en dix liv contient le récit des victoires portées par Frédéric sur les tants du Milanez. Vossius, Lipse et Casaubon en louent le qui tient plus de la pureté d ciens que de la barbarie du ten il a été composé. Cet ouvrag pas moins estimable pour l'exa des faits, puisque l'auteur ne que d'événements qui lui avaie rapportés par des témoins ocu Conrad Celtes ayant découver copie de ce poème dans le m tère d'Eberack dans la forêt N l'adressa à Conrad Peutinger, publia à Augsbourg, 1507, i Jacques Spigel de Schelestadt en une nouvelle édition avec des n la suite de l'*Austriados* de Rich tholin, Strasbourg, 1531, in- reparut encore avec l'histoire d' *de Freisingen*, et orné d'une p de Phil. Melanchthon, Bâle, 15 fol. Il fut inséré la même anné les *Script. rerum German.* de P et ensuite dans le recueil de Just ber. Conrad Ritterhusius le fit i mer séparément d'après un m crit plus correct, avec d'excel notes et un bon index, Tubi 1598, in-8°. Jean-Hildebran thoff publia, en 1731, le *Spe*

(1) D'après le calcul le plus exact, il n'eut sous ses ordres que huit mille hommes au plus, dans toutes les batailles qu'il livra.

illeure édition de ce poème; pas paru. II. *Solymarium ia de Bello sacro et captis à do Bullioneo, anno* 1099, *ymis.* Gonthier cite ce poème remier et le dixième livres de *rinus;* et il en parle comme rage entièrement terminé: it il n'en existe de manus- aucune grande bibliothè- *Historia Constantinopoli- no* 1204, *ex ore Martini abbatis qui rebus gestis* Cette histoire est estimée, is l'a insérée dans ses *Lec- tiquæ*, 1604, in-4°., tom. v; m, 1725, in-fol., à la fin IV. Fabricius ne sait si c'est Gonthier qu'il faut attri- *tribus usitatis Christiano- ibus, oratione, jejunio et nd.* Cet ouvrage, divisé en res, dont Conrad Gesner les arguments dans sa *Bi- e*, a été imprimé avec une le Conrad Leontorius, Bâle, 1507, in-4°. W—s.

THIER (Jean), médecin cé- quit en 1487, dans la ville ach, dont il joignait cons- le nom au sien. Privé des la fortune, mais doué d'une agacité, d'une ardeur infati- ur les travaux de l'esprit, et heureuses dispositions, il fit ntes études. Ayant terminé, à louze ans, le cours de ses hu- il se rendit à Utrecht, où, rt avec Lambert Hortensius, les belles-lettres, et surtout grecque. Soutenu par les de quelques protecteurs, il ier la philosophie et la phy- Deventer, puis à Marbourg. itants de Goslar, instruits de te, le nommèrent recteur de les publiques; et bientôt après il fut appelé par les magistrats de Louvain pour professer le grec. Parmi ses nombreux auditeurs, il eut l'avantage de compter Vesale et Sturm. Paris était devenu, par les soins et la haute protection de François Ier., le séjour favori des sciences. Tout ce qu'il y avait d'hommes habiles dans les autres parties de l'Europe se réunissait dans la capitale de la France. Gonthier vint, en 1525, se mettre sur les bancs de la faculté de médecine, qui le reçut bachelier en 1528, et docteur en 1530. Elle accorda même une récompense bien honorable à ses talents distingués, en lui remettant la moitié des frais de la réception. François Ier. lui donna, en 1535, une place parmi ses médecins; et Gonthier joignit à cet emploi l'exercice public de sa profession, le travail du cabinet et celui de l'enseignement. Il s'appliqua spécialement à l'anatomie, et fit faire des progrès remarquables à cette partie fondamentale de l'art de guérir. Il eut la gloire de guider dans cette carrière Rondelet et Vesale. Mais ce dernier, en qui la reconnaissance n'était pas la vertu dominante, nia constamment les obligations qu'il avait sous ce rapport à Gonthier; il prétendit ne l'avoir jamais vu disséquer d'autres cadavres que ceux qui, sur nos tables, servent à notre nourriture. Protégé par le roi de France, estimé de ses confrères, recherché par un grand nombre de malades, Gonthier refusa les offres de Christiern III, roi de Danemark, qui désirait l'attirer à sa cour. Le séjour de Paris était pour lui plein de charmes: mais les troubles religieux firent ce que la bienveillance d'un souverain avait inutilement tenté. Très attaché à la doctrine de Luther, Gonthier se vit obligé, pour fuir la persécution, de se retirer d'abord à Metz, puis à Strasbourg. Les magistrats de cette

ville l'accueillirent très honorablement; ils lui donnèrent un rang parmi les premiers citoyens, et une chaire de littérature grecque. La médiocrité, toujours envieuse et intrigante, fut offusquée par un mérite aussi transcendant; elle força, sous de frivoles prétextes, le nouveau professeur d'abdiquer un emploi qu'il remplissait avec éclat. La science y perdit; mais la fortune de Gonthier n'en souffrit aucune atteinte. Appelé, consulté de toutes parts, il eut bientôt une pratique nombreuse et brillante. Jaloux de recueillir dans divers climats des observations importantes et comparatives, il parcourut plusieurs contrées de l'Allemagne et de l'Italie. De retour dans la capitale de l'Alsace, il continua de se livrer avec ardeur aux études littéraires et à l'exercice de sa profession. Parvenu à une heureuse vieillesse, il reçut de l'empereur Ferdinand Ier. des lettres de noblesse, qu'il n'avait point sollicitées. Peu de temps après il fut saisi d'une fièvre ardente, chez un seigneur qu'il était allé visiter. Transporté dans sa maison, il mourut le 4 octobre 1574, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages, assez multipliés, ont joui d'une grande réputation, qu'ils n'ont pas entièrement perdue. I. *Anatomicarum institutionum, secundùm Galeni sententiam, libri quatuor*, Paris, 1536, in-8°.; Bâle, 1536, in-8°.; Venise, 1538, in-8°.; Padoue, 1558, in-8°., avec les additions et les corrections de Vesale. II. *De medicinâ veteri et novâ tum cognoscendâ tum faciundâ commentarii duo*, Bâle, 1571, 2 vol. in-fol. Ces deux traités renferment les découvertes anatomiques de Gonthier, et son système de médecine théorico-pratique. Partisan zélé, et peut-être trop servile de Galien, il a pourtant été quelquefois plus exact et plus complet. Douglas, Hérissant, Eloy, disent qu'il s'est montré meilleur myologiste que ceux qui l'avaient précédé; qu'il a même décrit le premier plusieurs muscles, ceux, entre autres, qui, attachés aux os du métacarpe, font exécuter à la main tous ses mouvements; il reconnut l'origine et la distribution de la veine humérale; il donna le nom de pancréas à un corps glanduleux situé entre les ramifications des veines, des artères et des nerfs du mésentère. Haller, qui juge très sévèrement Gonthier, lui enlève ses découvertes, et rappelle qu'il s'est mépris sur la détermination du pancréas. III. *De victûs et medendi ratione, tum alio, tum pestilentiæ maximè tempore, observandâ*, Strasbourg, 1542, in-8°.; traduit en français par l'auteur, Strasbourg, 1547, in-8°. IV. *Avis, régime et ordonnance pour connaître la peste et les fièvres pestilentielles régnantes, comme il faut s'y conduire et même s'en garantir, quels remèdes on doit employer pour les guérir*, Strasbourg, 1564, in-4°.; ibid., 1610, in-8°. Gonthier s'est beaucoup occupé de la peste qui sévissait de son temps; mais les moyens qu'il conseillait et mettait en pratique, n'étaient pas toujours propres à calmer la violence de ce fléau. A l'exemple d'Hippocrate, il faisait allumer des feux; il imprégnait l'air des effluves de plantes aromatiques; il saignait, purgeait, et administrait, sans motif très plausible, comme principal remède, l'oximel préparé suivant la méthode de Galien. V. *Commentarius de balneis et aquis medicatis, in tres dialogos distinctus*, Strasbourg, 1565, in-8°. Haller, toujours sévère, et même injuste envers Gonthier, atténue, rabaisse son travail bien au-dessous de sa valeur, sous le frivole prétexte que

la chimie n'était point encore connue. On y trouve cependant une doctrine généralement pure, des règles assez judicieuses sur l'administration des sources minérales, et la composition des eaux artificielles propres à remplacer celles que fournit la nature. L'auteur exagère sans doute les avantages des eaux minérales, lorsqu'il leur attribue une prééminence marquée sur les secours tirés des végétaux. VI. *Gynæciorum commentarius, de gravidarum, parturientium, puerperarum et infantium cura: accedit Elenchus auctorum in re medicâ cluentium qui gynæcia scriptis illustraverunt*, Strasbourg, 1606, in-8°. Jean-George Schenck a été l'éditeur de cet écrit posthume, qui n'est point sans utilité. VII. *Syntaxis græca, nunc recens nata et edita*, Paris, 1527, in-8°. Cette production de la jeunesse de Gonthier atteste qu'il était profondément versé dans la langue d'Homère et d'Hippocrate. Aussi doit-on avoir une confiance entière dans les traductions qu'il a publiées des médecins grecs. Il avait surtout une prédilection bien marquée pour Galien; il proclamait avec enthousiasme son admiration pour ce commentateur d'Hippocrate, qui n'a imité ni la merveilleuse précision, ni l'esprit observateur de son modèle. Parmi les traités du médecin de Pergame, traduits en Latin par le médecin de Paris, on distingue: I. *Introductio seu medicus, et de sectis*, Paris, 1528, in-8°. II. *De facultatum naturalium substantiâ; quòd animi mores corporis temperaturam sequuntur; de propriorum animi cujusque affectuum agnitione et remedio*, ibid., 1528, in-8°. III. *De semine libri duo*, ibid., 1528, in-8°. IV. *De diebus decretoriis et morborum temporibus*, ibid., 1529, in-8. V. *De atrâ bile et tumoribus præter naturam*, ibid., 1529, in-8°. VI. *De compositione medicamentorum libri septem*, ibid., 1530, in-fol. VII. *De anatomicis administrationibus libri novem*, ibid., 1531, in-fol. VIII. *De theriacâ, ad Pisonem, liber*, ibid., 1531, in-4°. IX. *De plenitudine libellus*, ibid., 1531, in-8°.; ibid., 1539. X. *De antidotis libri duo, nunc primùm latinitate donati*, ibid., 1533, in-fol. XI. *De Hippocratis et Platonis placitis; opus eruditum, philosophis et medicis utilissimum, novem libris (quorum primus desideratur) comprehensum, nunc primùm latinitate donatum*, ibid., 1534, in-fol. XII. *De ratione medendi, ad Glauconem, libri duo*, ibid., 1536, in-8°. Gonthier a publié des versions latines de quelques autres médecins grecs. XIII. *Polybi, De diætâ salubri libellus*, ibid., 1528, in-fol. XIV. *Pauli Æginetæ opus de re medicâ*, ibid., 1532, in-folio; Cologne, 1534, in-fol. XV. *Alexandri Tralliani libri medicinales duodecim*, Strasbourg, 1549, in-8°.; Bâle, 1556, in-8°. Outre les notices biographiques que l'on trouve sur Gonthier dans les recueils de Melchior Adam, du P. Niceron, de Jœcher, d'Éloy, ce savant médecin a été loué plus particulièrement en vers par George Calaminus (*Rorick*): *Vita clarissimi doctissimique viri Joannis Guinterii Andernaci, medici celeberrimi, heroïco carmine conscripta*, Strasbourg, 1575, in-4°.; et en prose par Louis-Antoine Prosper Hérissant: *Éloge historique de Jean Gonthier d'Andernach, médecin ordinaire de François I; avec un catalogue raisonné de ses ouvrages; discours qui a remporté le prix proposé par la faculté de médecine*, Paris, 1765, in-12. Cette biographie, digne de servir de modèle, est une

source à laquelle l'auteur de cet article a fréquemment puisé. C.

GONTRAN, second fils de Clotaire, roi de France (*Voyez* Clotaire Ier., tome IX, page 123), eut en partage les royaumes de Bourgogne et d'Orléans. Il était âgé de trente-six ans lorsqu'il prit les rênes du gouvernement (561): il choisit pour sa résidence habituelle Challon-sur-Saone, à raison de sa situation dans le centre de ses états; convoqua une assemblée des grands et des prêtres pour y aviser aux moyens de soulager les peuples, et décora de la dignité de patrice Celse, savant jurisconsulte, dont il fit son conseil et son ministre, et Mummol, à qui il donna le commandement de l'armée, général habile, et qui sans doute serait resté fidèle à un prince moins irrésolu que Gontran. Caribert, roi de Paris, étant mort sans enfants, son royaume fut partagé entre ses trois frères; mais aucun d'eux n'ayant voulu céder ses droits sur Paris, cette ville resta indivise jusqu'au moment où Clotaire II réunit en sa personne tous les droits des princes français. Gontran, exempt d'ambition, n'était occupé qu'à apaiser les divisions sans cesse renaissantes entre ses frères, et à maintenir ses sujets dans la paix, lorsqu'en 571 les Lombards pénètrent en Bourgogne, battent les troupes qu'on leur oppose, et se retirent chargés de butin. Enhardis par ce premier succès, ils rentrent en Bourgogne l'année suivante; mais cette fois Mummol marche lui-même à leur rencontre, les disperse, et fait prisonniers tous ceux qui avaient échappé au carnage. Quatre ans après, les Lombards tentent encore de s'emparer de la ville d'Arles, dont ils dévastent le territoire; mais battus de nouveau par Mummol, ils rendent le butin qu'ils avaient fait, et se reconnaissent tributaires de Gontran. Cependant Chilpéric et Sigebert, toujours divisés d'intérêt, semblent se réunir contre Gontran; il traite avec Sigebert, et Chilpéric court s'enfermer dans Tournai, désespérant d'obtenir son pardon d'un frère qu'il avait si souvent offensé. Sigebert, qui se mit à sa poursuite, est assassiné dans Vitri (575) par les émissaires de Frédégonde; et Gontran donne un exemple de modération bien rare à cette époque, en faisant couronner roi d'Austrasie Childebert, fils unique de ce malheureux prince. (*Voy.* Childebert, tom. VIII, pag. 383.) En 584 Chilpéric est assassiné à Chelles au retour de la chasse; et Gontran, toujours généreux, se déclare le protecteur de son fils, âgé de quatre mois, dont on contestait la légitimité, lui donne au baptême le nom de Clotaire, et le fait couronner roi de Soissons (*Voy.* Clotaire II). L'odieuse Frédégonde, accusée du meurtre de Chilpéric, éprouva elle-même les effets de la bonté de Gontran, dont elle avait plus d'une fois tramé la perte; et lorsque cette princesse fut en son pouvoir, oubliant ses torts envers lui, il ne lui fit aucun mal, et ne voulut pas permettre qu'on lui en fît. Gontran, protecteur de ses neveux, mais, par le fait, seul roi de France, convoque à Paris une assemblée des grands, dans laquelle il expose différents projets d'une utilité publique. Il déclare la guerre aux Visigots, maîtres du Languedoc, et la leur fait sans succès. Pendant ce temps-là Waroc, comte de Bretagne, se déclare indépendant; il est battu, et renouvelle son hommage à Gontran en ces termes: « Nous savons » comme vous que les villes armoricaines (Nantes et Rennes) appar» tiennent de droit aux fils de Clo-

» taire, et nous reconnaissons que » nous devons être leurs sujets. » Gontran mourut l'année suivante, 593, à soixante-huit ans, dont il en avait passé trente-un sur le trône. C'était un prince supérieur à son siècle par les qualités qui font les bons rois; il s'occupa constamment de la félicité de ses peuples, diminua leurs charges, et se montra toujours avare de leurs biens et de leur sang. Monarque pieux, il convoqua plusieurs conciles, où furent réglés différents points de discipline, dota richement les églises et les monastères, et fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de St.-Marcel, près de Chalon, où il fut inhumé. Il ne laissa qu'une fille qui prit le voile; et l'héritage de Clovis se trouva partagé entre Childebert, roi d'Austrasie, et le jeune Clotaire II, roi de Paris. Jamais roi ne se trouva dans une position plus heureuse que Gontran pour réunir les Gaules sous sa domination, puisqu'il survécut à ses trois frères, et se trouva l'arbitre du sort de ses neveux; on aimerait à le louer de sa modération, s'il n'avait montré dans toute sa conduite une faiblesse qui prolongea les troubles de la France. Pour expliquer ses irrésolutions continuelles, il est nécessaire de considérer les circonstances politiques dans lesquelles il se trouvait. Les seigneurs des royaumes de Paris, d'Austrasie, de Soissons, ne voulaient pas d'une réunion qui aurait tourné au profit des seigneurs du royaume de Bourgogne, déjà en possession de la confiance de leur roi; et ils prenaient l'intérêt des princes mineurs avec une vivacité d'autant plus grande, que cette minorité les rendait eux-mêmes plus puissants. Gontran, qui n'avait pas de fils, ne pouvait compter sur la fidélité des grands de sa cour, qui, prévoyant le jour où ils auraient pour monarque le fils de Brunehaut ou de Frédégonde, servaient ces deux princesses selon les avantages qu'elles leur faisaient espérer. Sans doute un roi plus ferme que Gontran se serait élevé au-dessus de ces difficultés; toute sa politique se borna à tenir la balance entre ses neveux: il se crut sans doute très habile, et ne fit que multiplier les intrigues autour de lui; mais les caractères faibles croient toujours avoir assez gagné quand ils parviennent à se faire ménager. Les crimes de la maison royale, à cette époque, furent si multipliés, que l'esprit de cabale, de fausseté, de révolution, s'empara de toute la nation française; et l'on vit les plus grands personnages de l'Etat aller choisir jusqu'à Constantinople un fils non reconnu de Clotaire pour l'opposer aux souverains légitimes, ou les trompant tous sur le but qu'ils se proposaient. (*V.* Gondebaud ou Gondevald.) C'est Gontran qui est regardé comme le chef du second royaume de Bourgogne, dont la durée fut celle de la puissance des enfants de Charlemagne. Il est le premier roi de France que l'Eglise ait mis au nombre des saints; ce qui ne signifie pas qu'il fut tout-à-fait exempt des vices de son siècle et des faiblesses inséparables de l'humanité, mais que la bonté a tant de charmes dans ceux qui gouvernent, qu'elle efface bien des fautes au jugement de la religion comme aux yeux des peuples. W—s et F—E.

GONZAGA (Ottavio), marquis de Mantoue, naquit le 15 juillet 1667. Pierre-Marie Gonzaga, habile politique et ministre très en crédit, était son père; et celui-ci avait épousé Olimpia Grimani, noble vénitienne, sœur du cardinal Vincent Grimani,

qui mourut vice-roi de Naples. Ottavio fut élevé par les jésuites, et étudia les sciences avec succès; mais son goût le porta surtout vers la poésie. Le recueil des poèmes *degli Arcadi* contient quelques pièces de lui sous le nom pastoral d'*Aulideno Melichio*. On en trouve aussi dans la collection des vers qui ont été composés pour les funérailles d'Anne-Isabelle Gonzaga, duchesse de Mantoue, protectrice de l'académie *degli invaghiti*. Ces poésies ne sont pas sans mérite, puisque Muratori, dans son traité *Della perfetta poesia*, les a proposées pour modèle, et cite leur auteur comme un des restaurateurs du bon goût. Il a su contraindre les Muses à prêter des charmes aux sévères décisions des lois, en mettant en vers toscans les *Institutes de Justinien*. Le nombre des vers qui restent de lui est peu nombreux, parce qu'il les déchirait presque tous après les avoir composés; il ne les conservait que dans sa mémoire. Il mourut à Bologne le 9 septembre 1704, âgé de quarante-deux ans, en revenant des eaux de St.-Marin. Le P. Tomaso Ceva lui a dédié son livre intitulé : *Virtù di Francesco Lemene*, Milan, 1706. Crescimbeni, dans son Histoire de la poésie italienne, tome III, a inséré une courte notice sur Ottavio Gonzaga, par Alexandre Pegolotti. A. L. M.

GONZAGUE (Louis), fut le fondateur de la puissance de cette maison souveraine d'Italie, qui a régné à Mantoue depuis la chute de la maison Bonacorsi, en 1328. Cette principauté a été érigée en marquisat en sa faveur, le 22 septembre 1453, et en duché le 25 mars 1530. La maison de Gonzague hérita aussi, en 1533, du marquisat de Monferrat. Elle a été privée de ces deux états, en 1707, par une sentence régulière; et le dernier descendant de la branche aînée est mort le 5 juillet 1708. Mais une autre branche de la maison de Gonzague a gouverné, après cette époque, les duchés de Guastalla et de Sabionetta, et la principauté de Bozzolo: elle s'est aussi éteinte le 15 août 1746. Louis Gonzague fut proclamé seigneur de Mantoue, le 15 août 1328, après que Passerino Bonacorsi, son beau frère, eut été assassiné par le fils de Gonzague. (*Voy.* Bonacorsi.) Les ancêtres de Louis étaient au nombre des plus riches et des plus considérés parmi les nobles de Mantoue : dès le commencement du XIIe. siècle, ils possédaient des fiefs relevant de la comtesse Mathilde. Ils appartenaient au parti gibelin ; et les Gonzagues demeurèrent constants dans ce parti, qui avait aussi été celui de Bonacorsi. Cependant l'invasion du roi Jean de Bohême mit de la division dans le parti gibelin. Louis de Gonzague acquit, au mois de juillet 1335, la ville de Reggio, qui avait appartenu à ce monarque; il s'engagea ensuite dans une guerre avec Mastino de la Scala, seigneur de Vérone, pour maintenir l'indépendance de cette nouvelle seigneurie. Plus les états sont petits, plus les haines personnelles ont d'influence sur la politique des princes. Mastino de la Scala voulant se venger de Gonzague, excita contre lui le ressentiment de Luchino Visconti, seigneur de Milan. Il lui révéla les intrigues d'Isabelle de Fiesque, sa femme, qui, sous prétexte d'aller en pélerinage à Venise, avait passé, en 1347, par Mantoue, et s'était fait accompagner par Ugolin de Gonzague, petit-fils de Louis, avec qui elle avait vécu d'une manière déréglée. Luchino Visconti réunissant ses troupes à celles des seigneurs de Vérone et de Ferrare, entra dans le Man-

; après en avoir ravagé une par-
l fut défait, le 30 septembre,
ilippino de Gonzague, fils de
: peu après il fut empoisonné
a femme; et son successeur ne
uivit pas la guerre. Louis de
ague, parvenu à la vieillesse la
avancée, remit à ses fils tous les
du gouvernement; mais l'aîné,
pino, qui s'était distingué dans les
es du royaume de Naples, et
'était acquis l'amour de ses su-
ar sa modération et sa sagesse,
ut, avant son père, en 1357.
o et Feltrino, les deux autres,
artagèrent ensuite le gouverne-
: le premier administra l'état de
ue, et le second celui de Reg-
Tous deux avaient déjà des fils
tonte la force de l'âge et la vi-
r des passions; et ils leur don-
t aussi une part au gouverne-
. Ugolin, l'aîné des fils de Guido,
nanda, en 1357, une ligue for-
en Lombardie, pour résister à la
on Visconti. Trahis par les mer-
ires qu'ils avaient employés, les
ligues voulaient acheter la paix
a cession de Reggio aux Visconti;
Feltrino, troisième fils de Louis,
regardait cette ville comme de-
former son héritage et celui de
nfants, s'en empara par surprise
358, et en chassa tous les par-
ns de son frère et de ses neveux.
on côté, Ugolin chassa de Man-
les partisans de son oncle; en-
e que la maison de Gonzague se
va, du vivant de son chef, divi-
en deux souverainetés ennemies.
vieux Louis, âgé de quatre-vingt-
e ans, mourut enfin en 1361;
fils et ses petits-fils avaient tou-
s eu plus d'autorité que lui dans
ville. S. S—I.

GONZAGUE (Guido), second
t de Mantoue, était déjà par-
venu à sa soixante-dixième année, lorsque son père mourut, en 1361. Trop vieux pour se charger des soins du gouvernement, il mit à sa place l'aîné de ses fils, Ugolin, qui s'était déjà montré digne de sa confiance, et qui, dans la même année 1361, remporta une grande victoire au mois de septembre, sur l'armée de Bernabò Visconti. Mais les deux plus jeunes frères d'Ugolin, Louis et François, conçurent de la jalousie de l'autorité qu'exerçait leur aîné. Ils s'étaient retirés à Castiglione, pendant l'été de 1362, pour éviter la peste qui ravageait alors l'Italie: à leur retour, le 15 octobre, comme Louis soupait chez Ugolin, François entra tout-à-coup dans la salle, entouré d'assassins, et frappa Ugolin d'un coup d'épée dans la poitrine: celui-ci se levait pour se défendre; mais son autre frère Louis, assis à côté de lui, l'acheva à coups de poignard. Les deux frères, que l'ambition avait poussés à ce crime, ne pouvaient plus avoir de confiance l'un dans l'autre. En 1367, en effet, Can della Scala, seigneur de Vérone, avertit Louis de Gonzague que son frère lui avait demandé de le seconder dans une conjuration. François assura de son côté que ce complot avait été inventé par le seigneur de Vérone pour le brouiller avec son frère; et il confirma cette assertion par les dépositions de l'agent même de Can della Scala. La vérité ne fut jamais bien éclaircie au milieu de ces accusations réciproques: les Gonzagues cependant furent attaqués en même temps par les seigneurs de Milan et de Vérone: pour se défendre, ils eurent recours à la protection de l'empereur Charles IV et des Florentins. Sur ces entrefaites, Guido mourut vers l'an 1369; privé de tout pouvoir, et déjà accablé par l'âge, il avait

vu périr son fils aîné par les mains de ses frères, et il laissait ceux-ci divisés par une haine violente. S. S—1.

GONZAGUE (Louis II), fils et successeur de Guido, gouvernait l'état de Mantoue, sous le nom de son père, depuis l'année 1362 qu'il avait fait périr son frère Ugolin. Lorsque Guido mourut, Louis fit aussi massacrer son autre frère François, qu'il soupçonnait d'avoir conspiré contre lui. Bientôt après, il découvrit une nouvelle conjuration tramée par quelques-uns de ses parents : à cette occasion, il fit périr du dernier supplice, deux Gonzagues, cinq gentilshommes de Mantoue, et plusieurs citoyens. Malgré tous ces crimes, comme Louis gouvernait les Mantouans avec douceur, et qu'il maintint la paix pendant tout son règne, tandis que les pays limitrophes étaient ravagés par la guerre, il gagna l'affection de ses sujets. Il avait épousé une princesse de la maison d'Este, et il avait marié son fils à une fille de Bernabò Visconti : ces alliances affermirent sa domination. Il mourut en 1382. S. S—1.

GONZAGUE (François II), quatrième seigneur de Mantoue, fils et successeur de Louis II, régna de 1382 à 1407. Ce prince, qu'on nomma second, quoique son oncle François Ier. n'eût point régné, était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il succéda à son père. Il employa les grandes richesses que celui-ci avait amassées, à protéger le commerce, avançant souvent, sans intérêt, des capitaux considérables aux marchands. Tandis que sa bonne administration lui gagnait l'affection de ses peuples, son mariage avec une Visconti, fille de Bernabò, et belle-sœur de Jean Galeaz, semblait lui assurer l'alliance des seigneurs de Milan. Gonzague, dévoué à cette famille puissante, accompagna en France Valentine Visconti, lorsque cette princesse épousa le duc d'Orléans; et il fournit des troupes à Jean Galeaz, pour faire la guerre aux deux maisons de la Scala et de Carrare, que le seigneur de Milan dépouilla de leurs états en 1388 et 1389. Mais Jean Galeaz craignit que sa belle-sœur, femme de Gonzague, ne cherchât à venger son père qu'il avait empoisonné, ou son frère qu'il avait dépouillé de ses états; il résolut donc de la perdre dans l'esprit de son mari. Son ambassadeur avertit François de Gonzague que sa femme le trahissait; il l'assura qu'il en trouverait la preuve dans une correspondance criminelle qu'il pourrait saisir dans son appartement : lui-même il avait en effet caché, dans le lieu qu'il indiquait, des lettres supposées; elles y furent surprises : le secrétaire de la princesse, mis à la torture avoua tout ce qu'on voulut; et Gonzague, dans un accès de fureur, fit couper la tête à sa femme, dont il avait déjà eu quatre enfants, et fit pendre son secrétaire. Ces choses s'étaient passées en 1391 : mais l'intrigue de Jean Galeaz fut enfin découverte; et Gonzague, tourmenté par ses remords, ne respira plus que vengeance contre celui qui avait conduit son épouse sur l'échafaud. Sous prétexte d'un pélerinage à Rome, il visita Florence et Bologne, ennemies acharnées de Visconti, et s'engagea dans leur alliance. Avant que la guerre éclatât, Jean Galeaz essaya, en 1393, de détourner le Mincio, qui alimente le lac de Mantoue, et de changer ainsi ce lac en un marais pestilentiel. L'effroi de Gonzague et de tout son peuple fut extrême, lorsqu'il vit entreprendre ces travaux gigantesques; mais une crue subite de la rivière enleva toutes les digues destinées à la maîtriser. La guerre fut ensuite en-

treprise par la ligue guelfe : Gonzague défait, le 14 juillet 1397, fut victorieux à son tour le 28 août suivant. Après avoir éprouvé et causé beaucoup de dommages, il rentra enfin, en 1399, dans l'alliance de celui qui l'avait si mortellement offensé. François de Gonzague jouit de quelques années de paix, depuis la mort de Jean Galeaz, en 1402, jusqu'à la guerre des Vénitiens contre François de Carrare, en 1405. Il avait fait de Mantoue l'asile de tous ceux que les guerres de Lombardie obligeaient de quitter leurs foyers; et sa principauté était parvenue à un haut degré de prospérité. Il mourut le 17 mars 1407, laissant de Marguerite Malatesti, sa seconde femme, un fils âgé de douze ans, nommé Jean-François, qui lui succéda. S. S—i.

GONZAGUE (Jean-François Ier.), cinquième seigneur et premier marquis de Mantoue, fils et successeur de François II, régna de 1407 à 1444. Lorsque François de Gonzague mourut, Charles Malatesti, seigneur de Rimini, son beau-frère, le seigneur d'Italie qui passait pour avoir le plus de noblesse dans le caractère, le plus de talent et le plus de goût, accourut à Mantoue pour prendre la tutèle du jeune Gonzague. Trois ans après, Jean-François épousa Paula Malatesti; et il se lia ainsi davantage avec cette illustre maison. Parvenu à l'âge où la guerre devient souvent une passion, Gonzague, après avoir combattu les petits tyrans qui s'étaient partagé le duché de Milan, eut le bon esprit d'aller chercher l'occasion de se distinguer, dans des guerres qui ne compromettaient point le bonheur de ses peuples; il servit comme condottière, en 1416, sous Charles Malatesti. Mais l'ambition immodérée de Philippe-Marie Visconti força enfin le seigneur de Mantoue à prendre part à la guerre qui s'allumait autour de lui. De concert avec le marquis d'Este, il sollicita les Vénitiens d'entreprendre la défense des Florentins, accablés par le duc de Milan. La guerre fut déclarée le 27 mai 1426; et Jean-François de Gonzague, de concert avec Carmagnola, commanda l'armée qui s'empara de Brescia, et qui, par une suite de victoires, força Visconti à demander de nouveau la paix. Les hostilités ne furent pas long-temps suspendues; et pendant tout le règne de Philippe-Marie, ses voisins ne purent jamais compter que sur de courtes trèves avec lui. Jean-François de Gonzague, toujours attaché aux Vénitiens, prit le commandement de leurs troupes en 1452, lorsqu'ils firent périr leur général Carmagnola; et il empêcha ses soldats de se débander ou de venger leur chef. Cependant il s'affligeait lui-même de la mort de Carmagnola, avec lequel il avait servi long-temps; et dès-lors il annonça qu'il ne voulait point garder le bâton du commandement. L'empereur Sigismond, reconnaissant des services que lui avait rendus Gonzague pendant son expédition en Italie, érigea pour lui l'état de Mantoue en marquisat, le 22 septembre 1433; et il légitima de cette manière la souveraineté de la maison de Gonzague, qui tenait tous ses droits d'une première usurpation. En même temps il maria Louis de Gonzague, fils aîné du nouveau marquis, à Barbara, fille du marquis de Brandebourg. La défiance du sénat de Venise envers les généraux, l'arrogance des proveditours qui suivaient l'armée, et la perfidie avec laquelle les plus grands services étaient souvent récompensés, éloignaient Gonzague de l'alliance des Vénitiens. Il fit passer secrètement son fils Louis au service du duc de Milan,

tout en manifestant une grande colère contre ce jeune homme, qu'il accusait de désertion: mais lui-même, à son tour, abandonna les Vénitiens le 3 juillet 1438, pour entrer à la solde du duc. Il combattit dès-lors, de concert avec Piccinino, contre François Sforza. C'étaient les deux plus grands capitaines du siècle; et la guerre de Lombardie était la grande école de tous les militaires. Gonzague fit plusieurs conquêtes sur les Vénitiens; d'un autre côté, il perdit quelques châteaux, et entre autres celui de Peschiera: mais Visconti, faisant la paix, le 20 novembre 1441, contraignit le marquis de Mantoue à rendre ses conquêtes, sans lui faire recouvrer ce qu'il avait perdu. Jean-François de Gonzague mourut le 24 septembre 1444, laissant quatre fils qu'il avait fait instruire par Victorin de Feltre dans les lettres grecques et latines, et qui partagèrent le goût dominant alors parmi les princes pour la littérature et l'érudition. Tous quatre eurent une part à l'héritage paternel; mais l'aîné, Louis, fut reconnu pour marquis et seigneur de Mantoue. Cécile de Gonzague, fille de Jean-François, tint un rang distingué parmi les poètes et les femmes savantes de son siècle. S. S—r.

GONZAGUE (Louis III), dit le *Turc*, 6e. seigneur et second marquis de Mantoue, fils et successeur de Jean-François Ier., régna de 1444 à 1478. Louis III, dès le commencement de son règne, quitta le service du duc de Milan, pour s'assurer l'alliance des Vénitiens. Il ne joignit cependant leur armée qu'en 1448, lorsqu'après la mort du dernier Visconti, ils s'efforçaient de conquérir le Milanez. Dans le même temps, son frère Charles, distingué par sa valeur et par ses manières chevaleresques, s'était attaché à François Sforza. Les deux frères, jaloux l'un de l'autre, cherchaient l'occasion de se combattre sous des noms étrangers; tous deux changèrent plusieurs fois de parti: alliés alternativement du nouveau duc de Milan ou des Vénitiens, ils n'étaient fidèles qu'à leur haine mutuelle. Charles, qui avait été quelque temps seigneur de Tortone, mourut enfin, en 1457, après avoir acquis une grande réputation par ses talents militaires. Louis, qui de son côté était placé au rang des premiers généraux de l'Italie, se distingua plus encore par son goût pour l'élégance et les arts, et par les faveurs qu'il accorda aux poètes et aux savants dont sa cour était toujours ornée. Une époque brillante pour Mantoue, fut le congrès des princes chrétiens, assemblés dans cette ville en 1459 et 1460, par le pape Pie II, pour la défense de la chrétienté contre les Turcs. Dans cette réunion des princes d'Italie avec les ambassadeurs des autres potentats, on adopta les résolutions les plus généreuses; mais l'on n'en mit jamais aucune à exécution. Louis de Gonzague mourut au mois de juin 1478. Son fils aîné, Frédéric, lui succéda dans le marquisat de Mantoue. François, le second, fut fait cardinal, en 1461, par le pape Pie II. Jean-François, le troisième, reçut en apanage, de son père, les principautés de Sabionetta, Bozzolo et S. Martin, qui, divisées et réunies de nouveau, ont passé à ses descendants, jusqu'au mois d'avril 1703, où, par la mort de Jean-François II, ces principautés furent réunies au duché de Guastalla, possédé par une autre branche de la maison de Gonzague. Louis de Gonzague laissa encore deux autres fils et trois filles. S. S—r.

GONZAGUE (Frédéric Ier.), septième seigneur et troisième marquis de

ıe, fils et successeur de Louis
gna de 1478 à 1484. Comme
ıux, il apprit le metier des
en se mettant à la solde de
étrangers. Il s'engagea, en
au service de Bonne de Savoie,
t tutrice de Jean-Galeaz Sfor-
c de Milan; la même année, il
l'entrée de l'Italie aux Suisses,
étaient attirés par le pape Sixte
par Ferdinand roi de Naples.
79, il fut appelé en Toscane
ıurent de Médicis, pour com-
Alfonse duc de Calabre. Après
xercé ses soldats dans ces ex-
ns étrangères, il eut à combat-
1482, pour des intérêts plus
. Il s'agissait de défendre la
d'Este contre les attaques du
Sixte IV et des Vénitiens. Le
sort menaçait les deux maisons
et de Gonzague; et si l'une suc-
it victime de l'ambition et de la
té de ses voisins, l'autre devait
dre à périr bientôt après. Fré-
déploya beaucoup de courage et
ents militaires dans la défense
e de Ferrare, jusqu'au moment
nourut de maladie, le 15 juillet
. Il laissait de Marguerite de Ba-
, sa femme, trois fils et trois
L'aîné de ces enfants, Jean-
ois II, lui succéda. S.S—T.

ONZAGUE (Jean-François II), u précedent, était né le 9 août : il n'avait pas dix-huit ans, l'il succéda à son père. En 1490, usa Isabelle d'Este, fille d'Her- duc de Ferrare, et sœur de Béa- qui épousa Louis Sforza, dit le e. De même que ses ancêtres, il t voué à la carrière des armes; voulait assurer la réputation et tence de son petit état, en tenant ied une armée qu'il conduisait à de de princes plus puissants que mais, en même temps, il cul- tiva les lettres avec ardeur, et il com- posa lui même des poésies: les poètes les plus renommés du xve. siècle étaient sans cesse auprès de lui, et faisaient l'ornement de sa cour. Isa- belle d'Este, sa femme, se distinguait aussi par le goût le plus pur et le plus élégant pour les arts antiques; son ca- binet de statues, de camées et de mé- dailles, n'eut long-temps point d'égal en Italie. Cependant, lorsque le pape, les Vénitiens, l'empereur, le roi d'Es- pagne et le duc de Milan se liguèrent, le 31 mars 1495, contre Charles VIII, qui les avait effrayés par la ra- pide conquête du royaume de Naples, tous les potentats italiens choisirent le marquis de Mantoue pour le met- tre à la tête de leur armée. Jean-Fran- çois commandait leurs troupes le 6 juillet 1495, à la bataille de Vai-di- Taro; et si les soldats avaient mieux secondé la bravoure de leur chef, l'armée de Charles VIII était per- due sans ressource: mais après avoir mis le désordre dans l'armée françai- se, ils se dispersèrent pour piller, et ils laissèrent aux Français le temps de continuer leur marche. Rodolphe de Gonzague, oncle du marquis, et son maître dans l'art militaire, périt dans cette bataille, où il fut tué après avoir été fait prisonnier. L'année suivante, le marquis de Mantoue passa dans le royaume de Naples avec l'armée vé- nitienne; et il aida le roi Ferdinand à remonter sur le trône. Après la re- traite des Français, il passa en Tos- cane en 1498, pour défendre Piso contre les Florentins. En 1503, il se mit à la solde de Louis XII; mais il fut tellement rebuté par l'indiscipline et l'orgueil des soldats ultramontains qu'il devait commander, qu'arrivé sur les bords du Garigliano, il déposa le bâton de général, et revint à Man- toue. Gonzague prit aussi part aux

guerres de Jules II contre ses feudataires, et ensuite contre les Vénitiens avec la ligue de Cambrai. Mais le marquis de Mantoue se laissa surprendre par les derniers, le 9 août 1509, dans l'île de la Scala. Il fut retenu en prison à Venise toute une année; et lorsqu'il recouvra la liberté, il parut dégoûté de la guerre. Pendant le règne de Léon X, il se borna au rôle de conciliateur. Il employa tour à tour sa médiation en faveur d'Alfonse duc de Ferrare, et de François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin, mais toujours inutilement. Le dernier avait cherché un asile à la cour de Mantoue; et, lorsqu'il eut perdu ses états pour la seconde fois en 1517, il y transporta son artillerie, sa galerie d'antiques et sa bibliothèque, seuls débris qui lui restassent de sa souveraineté. Jean-François de Gonzague mourut le 20 février 1519, après une longue maladie. Il eut pour successeur Frédéric II, son fils aîné. De ses deux autres fils, Hercule fut ensuite cardinal; et don Ferdinand, l'un des capitaines les plus distingués du XVIe. siècle, fonda les duchés de Molfetta et de Guastalla.

GONZAGUE (FRÉDÉRIC II), neuvième seigneur, cinquième marquis et premier duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fils et successeur de Jean-François II, régna de 1519 à 1540. Lorsque le nouveau marquis de Mantoue recueillit l'héritage de son père, il se trouva obligé de choisir entre l'alliance de l'empereur et celle du roi de France : ces deux grandes puissances se disputaient alors l'Italie, et aucun des petits souverains de cette contrée ne pouvait se flatter d'y conserver une existence indépendante. Frédéric, après avoir accepté le cordon de St.-Michel que lui avait envoyé François Ier., le renvoya en 1521 à ce monarque, pour s'attacher à Charles-Quint. Léon X, allié de l'empereur, le nomma capitaine-général des troupes de l'Eglise. Dès-lors, Frédéric de Gonzague servit avec distinction sous les ordres de Pescaire et de Prosper Colonne. Il fut chargé successivement de la défense de Plaisance, de Pavie et de Crémone. Il se détacha, il est vrai, des impériaux à la fin de l'année 1527, lorsque la captivité de François Ier. et celle de Clément VII faisaient prévoir l'asservissement prochain de l'Italie; mais la paix de Cambrai, le 5 août 1529, le fit rentrer dans l'alliance de Charles-Quint. Celui-ci, le 25 mars 1530, érigea le marquisat de Mantoue en duché, en faveur de la maison de Gonzague. L'année suivante, Boniface Paléologue, marquis de Montferrat, jeune homme plein de courage et de talents, fut renversé de son cheval, à la chasse, et fut tué par sa chute : son oncle paternel, Jean-George, qui était abbé d'un monastère, déposa l'habit ecclésiastique pour prendre le gouvernement du Montferrat. Mais en même temps, Marguerite, sœur du dernier marquis, épousa le duc de Mantoue. Jean-George épousa, le 29 mars 1533, une fille du dernier roi de Naples; mais il mourut subitement un mois après, et Frédéric de Gonzague réclama, au nom de sa femme, la possession du Montferrat, comme héritier de la maison Paléologue : le duc de Savoie éleva aussi des prétentions sur cet état, dont les commissaires impériaux se mirent en possession, jusqu'à ce que l'empereur eut prononcé entre les deux prétendants. Celui-ci, le 3 novembre 1536, donna gain de cause à Frédéric; en sorte que la maison de Gonzague acquit une nouvelle souveraineté, supérieure en richesse et en

puissance à celle de Mantoue. Frédéric de Gonzague mourut le 28 juin 1540, laissant quatre fils, dont l'aîné, François III lui succéda: Guillaume régna ensuite; Louis forma la branche des ducs de Nevers, et Frédéric fut fait cardinal. S.S—r.

GONZAGUE (François III), deuxième duc de Mantoue et marquis de Montferrat, fils et successeur de Frédéric II, régna de 1540 à 1560. A la mort de son père, François, étant encore mineur, demeura, ainsi que ses frères, sous la tutelle du cardinal Hercule, son oncle, et de Marguerite de Montferrat, sa mère. Fidèle à l'alliance de l'Autriche, lorsqu'il fut arrivé à sa dix-septième année, il épousa Catherine, fille de Ferdinand, roi des Romains. Dans le même temps, Louis, son frère, passa en France, où, s'étant distingué, il épousa, le 4 mars 1565, Henriette de Clèves, sœur et héritière de François II, dernier duc de Nevers et de Rhétel. Son fils Charles, dans le siècle suivant, hérita du duché de Mantoue. François de Gonzague, traversant en bateau le lac de Mantoue, le 21 février 1550, se laissa tomber dans l'eau, et se noya misérablement. Sa femme, dont il n'avait point eu d'enfants, épousa en secondes noces le roi de Pologne. S.S—r.

GONZAGUE (Guillaume), troisième duc de Mantoue et premier duc de Montferrat, était frère de François III, auquel il succéda en 1550. Pendant les premières années de son règne, Guillaume demeura sous la tutelle de son oncle Hercule, cardinal de Gonzague. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il parvint à la couronne. Peu d'années après, on lui fit épouser Léonore d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand I. Guillaume avait le goût de la magnificence, et plus encore celui des plaisirs. Il ne s'occupa, pendant un règne assez long, que de fêtes et de tournois, de pompes et de cérémonies. Il assista au concile de Trente, où son oncle, le cardinal Hercule, mourut, regretté de l'Église et des Mantouans, le 2 mars 1563. Il assista aussi à la diète de l'empire Germanique, à Augsbourg. Ces voyages coûteux, et le luxe de sa cour qu'il voulait étaler aux yeux des étrangers, dérangèrent ses finances. Il accabla ses sujets d'impôts; ce qui excita, en 1565, une révolte dans le Montferrat: mais le duc, avec l'aide du gouverneur de Milan, vainquit les rebelles, et contraignit la ville de Casal à demander grâce. En 1574, Guillaume obtint de l'empereur Maximilien II, que ce même Montferrat fût érigé en duché en sa faveur. Guillaume maria, en 1580, son fils unique, don Vincent, à Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, prince de Parme. Mais cette alliance ne fut pas heureuse; la princesse était stérile; à son tour elle accusa son mari d'impuissance, et un procès ridicule et scandaleux entre les deux cours occupa toute l'Italie. Le cardinal Borromée engagea enfin la princesse Farnèse à se retirer dans un cloître; le mariage fut dissous en 1583, et Vincent de Gonzague demanda, et obtint la main d'Éléonore de Médicis, fille de François, grand-duc de Toscane: mais on ne lui permit point de contracter ce second mariage sans avoir donné des preuves que l'accusation de sa première femme n'était pas fondée. Avec l'agrément du pape Grégoire XIII, et de plusieurs cardinaux employés comme médiateurs, dans cette affaire, la ville de Venise, où l'on trouva une femme de l'âge et de la taille d'Éléonore, fut choisie pour le lieu où Vincent de Gonzague devait soutenir une épreuve ridicule et indécente,

dont il sortit victorieux. Le mariage fut ensuite célébré à la fin d'avril 1584, avec beaucoup de magnificence. Guillaume Gonzague mourut à Bozzolo, le 13 août 1587. — Gonzague (Vincent Ier.), fils unique et successeur du précédent, avait plus encore que son père le goût des plaisirs; et ses mauvaises mœurs avaient donné quelque apparence de fondement à l'accusation formée contre lui par sa première femme: mais il unissait du moins le goût des armes à son penchant pour la débauche; et, n'ayant point occasion de faire la guerre en Italie, il alla en 1595 offrir ses services à Rodolphe II contre les Turcs. Vincent ne fut cependant pas heureux dans cette carrière; dangereusement malade à Comorn en 1595, prisonnier des Turcs à Javarin, en 1597, et battu par eux avec l'archiduc Ferdinand en 1601, il montra plus de bonne volonté que de talents. Il avait cependant beaucoup de vivacité et de piquant dans l'esprit; mais ce qui l'attirait dans les camps, c'était la vie déréglée qu'on y menait, plus que le desir de s'y distinguer. Il aimait avec passion les femmes, le jeu, la danse, le théâtre; et quoique ses revenus fussent considérables, il était toujours sans argent. Il augmentait les impôts sans en consacrer le produit à rien qui fût utile à ses sujets; et toutes les dépenses publiques étaient arriérées, excepté celles qui avaient pour objet le luxe et les plaisirs du souverain. Il mourut le 18 février 1612, laissant trois fils, qui, tous trois, régnèrent à leur tour. — Gonzague (François IV), était âgé de vingt-sept ans, lorsqu'il succéda à son père. Il avait épousé, en 1608, Marguerite, fille aînée de Charles-Emanuel duc de Savoie, et il en avait déjà deux enfants; mais le fils, Louis, mourut à la fin de cette année 1612. La fille, Marie, se trouvait avoir des droits à la succession de Montferrat, et non à celle de Mantoue, ce dernier duché étant un fief masculin, lorsque son père mourut en décembre de la même année. S.

GONZAGUE (Ferdinand), sixième duc de Mantoue, quatrième de Montferrat, second fils de Vincent Ier., avait été fait cardinal en 1606, par le pape Paul V. Il devait la pourpre à la fin de l'année 1611, pour succéder à son frère. Cependant Charles-Emanuel duc de Savoie, qui avait rappelé sa fille, épouse du duc de Mantoue; et il demandait en même temps la tutelle de sa petite-fille Marie, qui gardait comme duchesse de Montferrat, au préjudice de ses deux oncles, puisque ce fief était féminin et qu'il était entré par les femmes dans les deux maisons Paléologue et Gonzague. Il fit, en effet, en peu de temps la conquête du Montferrat presque entier, Ferdinand de Gonzague n'avait ni activité ni talents, ne sut point défendre ses états. Mais les puissances voisines ne voulurent point permettre que le duc de Savoie, dont elles redoutaient l'esprit actif et entreprenant, conservât une conquête importante. Les hostilités recommencèrent à plusieurs reprises; et à chaque fois elles furent arrêtées par l'interposition des Français et des Espagnols. Enfin, le 6 septembre 1631, la paix fut conclue; et les prétentions opposées des maisons de Savoie et de Gonzague furent renvoyées à la décision de l'empereur. Ferdinand, déposant la pourpre avait épousé sa nièce, Camille Casalosca; mais dès qu'il ne sentit plus d'amour pour elle, il se repentit d'avoir fait un mariage mal assorti; et il le fit rompre par le pape, en 1616. Peu après il épousa

Catherine de Médicis, sœur du grand duc Cosme II; mais il n'eut point d'enfant de l'un ni de l'autre de ces mariages. Au mois de février 1622, sa sœur, Eléonore de Gonzague, épousa l'empereur Ferdinand II. Ferdinand de Gonzague mourut le 29 octobre 1626. —GONZAGUE (Vincent II), pendant le règne de son frère, avait été nommé cardinal : mais il n'était jamais allé à Rome pour recevoir le chapeau; et avant de succéder à son frère, ayant pris de l'amour pour Isabelle, veuve de Ferdinand de Gonzague, seigneur de Bozzolo, il l'avait épousée secrètement. Lorsque ce mariage fut connu du pape et du duc de Mantoue, tous deux en témoignèrent beaucoup de mécontentement. Cependant Vincent, qui n'avait point eu d'enfants de sa nouvelle épouse, se brouilla bientôt avec elle. En recueillant la succession de son frère, le 29 octobre 1626, il sollicita le pape de dissoudre son mariage. Il voulait alors épouser Marie, sa nièce, afin de consolider ses droits sur le Montferrat, qui était un fief féminin : mais une grave maladie, suite de ses débauches, le fit renoncer à ce projet; il appela à Mantoue Charles duc de Rhetel, fils du duc de Nevers, son plus proche parent, et il lui fit épouser Marie, le 26 décembre 1627. Le lendemain de cette cérémonie, il mourut, après avoir nommé pour son héritier le duc de Nevers, qui lui succéda. S. S—1.

GONZAGUE (CHARLES Ier.), duc de Mantoue, de Montferrat, de Nevers, etc., petit-fils de Frédéric II, régna de 1627 à 1637. Tous les descendants du duc Guillaume étant morts, le duché de Mantoue devait incontestablement passer au fils de son frère Louis. Ce fils, nommé Charles, avait succédé, en 1585, aux duchés de Nevers et de Rhetel, et par sa femme Catherine de Lorraine, il était aussi duc de Maïenne. Il avait un fils nommé Charles comme lui, duc de Rhetel, qui la veille de la mort de Vincent II, avait épousé sa nièce Marie, et qui, par elle, réunissait les droits des femmes à la succession du Montferrat, aux droits de son père sur le duché de Mantoue. Charles duc de Rhetel se trouvant à Mantoue, à la mort de Vincent II, prit paisiblement possession des deux duchés et de leurs forteresses. Son père arriva un mois après, le 27 janvier 1628, et fut reconnu pour souverain par ses nouveaux sujets. Il envoya aussitôt à Vienne l'évêque de Mantoue demander à Ferdinand II l'investiture de ses deux duchés; mais l'empereur était alors au moment le plus brillant de ses victoires, pendant la guerre de trente ans : il voyait avec peine un prince français acquérir des états au centre de la Lombardie, et, faisant valoir les prétentions de don Ferdinand, duc de Guastalla, quoiqu'il fût d'un degré plus éloigné que le duc de Nevers, il requit le séquestre, entre ses mains, des deux duchés, jusqu'à ce qu'il eût prononcé sur les droits respectifs. Il donna ordre en même temps au gouverneur de Milan d'attaquer le duc; et ce gouverneur, secondé par le duc de Savoie, conquit en peu de temps tout le Montferrat, à la réserve de Casal. Louis XIII ayant forcé le pas de Suze, ravitailla Casal, en 1629, mais ne voulut point s'avancer en Lombardie; et le roi de France n'eut pas plutôt repassé les monts, que l'empereur fit entrer en Lombardie le comte de Collalto, avec vingt-cinq mille hommes de troupes rendues féroces par les guerres de religion en Allemagne. L'état de Mantoue fut envahi par Collalto, et le Montferrat par Antoine Spinola. Les Allemands traitèrent le pays conquis

avec une férocité qui glaça d'horreur toute l'Italie : ils apportèrent avec eux la peste, qui se répandit en Lombardie. Les Français portèrent bien une nouvelle armée dans le Montferrat ; mais ils ne purent parvenir jusqu'à Mantoue, et le duc, sans autre appui que les Vénitiens, n'en retirait que des secours insuffisants et tardifs. Enfin, Aldringer et Gallas surprirent cette capitale le 18 juillet 1630. Le duc obtint, par capitulation, la permission de se retirer dans le Ferrarais avec son fils et sa belle-fille ; mais on le laissa dépouillé de tout, et réduit à vivre d'emprunt, tandis que Mantoue fut abandonnée à un horrible pillage, qui dura trois jours. Les immenses richesses de cette ville furent dissipées ; les tableaux, les collections précieuses de la maison de Gonzague, furent détruits : la peste se joignit au carnage, et la population de Mantoue, réduite de plus de moitié, ne s'est jamais rétablie. Cependant l'impératrice Léonore de Gonzague, lorsqu'elle apprit le sac et la désolation de sa patrie, fit des efforts tardifs pour réparer les maux causés par son mari. L'invasion de l'Allemagne par Gustave-Adolphe changea, tout-à-coup, la situation de Charles Gonzague. Ferdinand II s'empressa de traiter avec celui-ci : le 6 avril 1631, il lui accorda l'investiture de Mantoue et du Montferrat, en détachant une partie de ce dernier duché pour la donner au duc de Savoie. Charles rentra, le 20 septembre 1631, en possession de sa capitale ; mais six jours auparavant, Charles de Rhetel, son fils aîné, était mort à Gaëte : il laissait un fils au berceau, qui fut ensuite Charles II. Ferdinand duc de Maïenne, autre fils du duc, mourut un mois après, à Casal ; et la maison de Gonzague n'eut plus qu'un enfant pour appui. Bientôt après, Marie, veuve du Rhetel, à la persuasion de M de Savoie, sa mère, protest tous les actes qu'on pouvait fait faire pendant sa minor nant à entendre par-là, qu tendait, en son propre chef, cession de Mantoue et du Mc mais à cette occasion, Marg Savoie fut chassée de Manto suite des états de Modène ; laissée à elle-même, révoqu sa protestation. Charles, ce se trouvait réduit à une s pauvreté, que, ne pouvant soldats en garnison dans ses ses ; il fut obligé de confier de celle de Mantoue aux Vén de celle de Casal aux França de lui, qu'en France, où il é il s'était toujours conduit en s magnifique, et qu'en Italie, souverain, il n'avait plus qu nières d'un sujet ; mais la rui trésor et de ses peuples lui devoir de la plus sévère Il mourut le 25 septembre

S

GONZAGUE (Charles vième duc du Mantoue, de rat, de Nevers et de Rhetel du précédent, n'était âgé qu ans, lorsqu'il succéda, le 2 bre 1637, à son grand-père Marie, qui demeura char régence, se montra bientôt chée à la maison d'Autrich France. On l'accusa d'avoir mains à un complot, pour fa siner les Français qui occupa en Montferrat : plusieurs d ciers furent, à cette occasi de mort, et les Français se maîtres absolus du Montfer les II, à peine sorti de s'abandonna au libertinage avait été si fatal à la branch

sa famille. Il épousa, en 1649, Isabelle-Claire d'Autriche, archiduchesse d'Inspruck; mais cette alliance illustre ne le fit point renoncer à ses mauvaises mœurs. Marguerite de la Rovère était sa maîtresse en titre, et il avait en même temps plusieurs autres intrigues. La conduite de sa femme ne fut pas plus exempte de reproches, et ses amours publics furent le scandale de l'Italie. L'impératrice-mère, Léonore de Gonzague, sœur des trois derniers ducs de la branche aînée, prit à tâche de ramener les ducs de Mantoue au parti autrichien. Elle fit épouser à son fils Ferdinand III, Léonore de Gonzague, sœur du duc Charles II. Une autre princesse de Gonzague était reine de Pologne. Mais pour donner des dots assorties à des mariages si brillants, Charles II fut obligé de vendre tous les fiefs qui lui restaient en France de l'héritage de ses pères. En 1652, il reprit la forteresse de Casal, où les Français avaient jusqu'alors tenu garnison. Dix ans plus tard les Vénitiens lui rendirent aussi celle de Mantoue. Son règne d'ailleurs ne fut marqué que par une guerre de peu de durée avec le duc de Modène, en 1657, dans laquelle il eut du désavantage. Il mourut le 15 septembre 1665, victime de son intempérance, laissant un fils nommé Charles-Ferdinand, qui lui succéda. S. S—i.

GONZAGUE (Charles-Ferdinand), dixième et dernier duc de Mantoue et de Montferrat, était âgé de treize ans à la mort de son père, et demeura sous la tutèle d'Isabelle-Claire d'Autriche, sa mère, qui, lui donnant elle-même l'exemple du libertinage dont la maison de Gonzague avait été victime, contribua de bonne heure à détruire sa santé et à pervertir ses principes. Charles-Ferdinand épousa, en 1670, Anne-Isabelle, fille aînée de Ferdinand, duc de Guastalla; et lorsque Ferdinand vint à mourir, en 1679, il prit possession de ce duché, comme lui étant dévolu : mais après de longues contestations, il fut obligé, en 1692, de le rendre à Vincent de Gonzague, cousin-germain du dernier duc, qui avait été vice roi de Sicile. Cependant, comme on avait représenté à l'empereur Léopold que la conduite de la duchesse-mère de Mantoue faisait déshonneur à la maison d'Autriche, il avait pris quelques mesures pour la réformer, lorsque celle-ci, en étant prévenue, s'enferma tout-à-coup, en 1679, dans le couvent de Sainte-Ursule, tandis que son amant, le comte Bulgarini, prit l'habit de moine, dans le couvent de Saint-Dominique. Mais la conduite du duc Charles-Ferdinand était bien autrement déréglée : tout son temps était consacré aux plaisirs les plus criminels; tous les trésors des peuples étaient dissipés dans le luxe et l'intempérance. Quoique pour faire de l'argent il vendît à l'enchère les titres de marquis et de comte, il était toujours ruiné : il amassait, par les expédients les plus honteux, les sommes qu'il dépensait ensuite au carnaval de Venise, dans la débauche et le jeu. Il voulut cependant aussi faire preuve de bravoure. Dans la guerre de Léopold Ier., contre les Turcs, il se trouva au siége de Bude en 1686, et il prit part encore à la campagne suivante avec une troupe de ses courtisans; mais il ne laissa en Hongrie qu'une fort mince idée de sa valeur. Sa conduite politique en Italie n'était pas moins faible ou moins honteuse. Il vendit secrètement, en 1681, la forteresse de Casal à Louis XIV; et il punit ensuite ceux qui la lui avaient livrée. Il permit à ses ministres de recevoir des pensions de la France;

et il les chassa plus tard, en 1694, lorsque la cour de Vienne l'exigea. Il embrassa, dans la guerre de la succession de l'Espagne, le parti de la France; et en recevant garnison française dans Mantoue au commencement d'avril 1701, il attira la guerre autour de sa capitale: mais il ne sut pas servir ses alliés de manière à mériter leur affection, et à la paix il fut abandonné par eux. Le Montferrat fut conquis par Victor Amédée, et cédé à la maison de Savoie: le duché de Mantoue fut consigné aux impériaux par les Français, en vertu de la convention du 13 mars 1707. Le duc s'était retiré à Venise, accablé de douleurs et d'inquiétudes; bientôt une sentence impériale le déclara coupable de félonie, et confisqua ses fiefs qui furent réunis à la Lombardie autrichienne. Ses déréglements et les fréquents assassinats qui avaient été commis par son ordre, l'avaient rendu tellement odieux au peuple, que les Mantouans se réjouirent d'un événement qui leur ôtait leur propre souverain et les réduisait au rang de ville de province. Charles-Ferdinand qui n'avait point eu d'enfants de sa première femme, ni de Susanne-Henriette de Lorraine, qu'il épousa en 1704, en secondes noces, mourut à Padoue, le 5 juillet 1708, âgé de cinquante-six ans; et en lui s'éteignit la branche des Gonzague, souverains de Mantoue. S. S—r.

GONZAGUE (Feltrino), fils de Louis I, et frère de Guido, fut seigneur de Reggio, de 1358 à 1371. Il se fit une réputation de perfidie et de mauvaise foi, dans un siècle et un pays où les trahisons étaient fréquentes. Il avait eu part, en 1328, à la conjuration contre Passerino Bonacorsi, qui procura la souveraineté de Mantoue à sa famille: il s'engagea ensuite gratuitement, en 1354, dans la conjuration de Fregnano de la Scala son frère Can Grande, seigneur rone (*Voy.* Scala); mais ce c ayant échoué, il fut fait prisc et ne racheta sa liberté qu'au trente mille florins. Nous av qu'en 1358, il s'empara de la raineté de Reggio, et qu'il en les troupes de son père et frères. Quelque ressentiment eussent conçu les chefs et la l aînée des Gonzague, ils ne fire la guerre à Feltrino. Mais celui excité la haine de ses sujets p gouvernement tyrannique, et fiance de ses voisins par ses gues, et il vivait dans une con inquiétude. En 1371, Nicol marquis d'Este, s'empara d' portes de Reggio; et Feltrino, se réfugia dans la citadelle: condottière allemand que le d'Este avait employé, au lieu der la ville pour son maître, au pillage de ses soldats, et la ensuite à Bernabò Visconti, s de Milan. Feltrino ayant pour un prince si puissant, n'espé dès-lors recouvrer sa souverai vendit de son côté, à Visconti mai 1371, la citadelle de Re réservant les châteaux de N et de Bagnolo, qu'il a transmi de comté à ses descendants branche a survécu à toutes les

S. S

GONZAGUE (Frédéric gneur de Bozzolo, l'un des b néraux de l'Italie au commen du XVIe. siècle, était petit-Louis III, marquis de Manto det d'une branche cadette, i le besoin de faire sa fortune, consacra de bonne heure aux Il s'attacha au roi François I^e^ le servit avec distinction d guerres d'Italie, avec Lautrec

vret. Il fut plusieurs fois appelé à combattre son cousin Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue; enfin, il fut fait prisonnier avec François Ier., à la bataille de Pavie, le 21 février 1525. S. S—i.

GONZAGUE (Ferdinand), premier duc de Molfetta et de Guastalla, général au service de Charles-Quint, vice-roi de Sicile, et gouverneur de Milan, né en 1506, était le troisième fils de François II, marquis de Mantoue. Il s'attacha de bonne heure à Charles-Quint; et il acquit bientôt dans ses armées la réputation d'un des meilleurs capitaines d'Italie. Après la mort du prince d'Orange, il commanda l'armée qui assiégeait Florence; et il prit cette ville le 12 août 1530. Il se distingua, en 1535, au siége de Tunis; et il fut, en récompense, nommé vice-roi de Sicile par l'empereur. L'année suivante, il accompagna Charles-Quint dans son expédition en Provence, et il remporta un avantage sur les Français à Brignoles; mais, à cette époque même, il fut accusé d'avoir fait empoisonner le dauphin, fils de François Ier. Sébastien Montecuculli, échanson de ce prince, mis à la torture, accusa Antoine de Leva et Ferdinand de Gonzague de l'avoir corrompu pour commettre ce crime. Il est cependant probable que la confession de ce malheureux, et l'accusation contre deux généraux célèbres, lui furent arrachées par la violence des tourments qu'il subit, sans qu'il eût eu aucune part à la mort de son prince. Ce n'est pas que Ferdinand de Gonzague fût au-dessus du soupçon d'un crime. Il se joua en Sicile de ses serments et des lettres de grâce qu'il avait accordées à de nombreux rebelles, pour s'emparer de leurs personnes, et les faire ensuite périr. Substitué, en 1546, au marquis de Vasto dans le gouvernement du Milanez, il s'y rendit odieux par ses concussions, sa fausseté, sa dureté, son orgueil et sa négligence. En 1547, il dirigea les conjurés contre Pierre-Louis Farnèse; et il fut le principal artisan de l'assassinat de ce duc de Parme. En 1551, il fit massacrer, au milieu de la paix, tous les soldats de cinq compagnies italiennes que le roi de France faisait passer à la Mirandole et à Parme pour mettre ces villes en état de défense. Philippe II ôta enfin, en 1556, le gouvernement du Milanez à Ferdinand de Gonzague: mais celui-ci acheta le duché de Molfetta dans le royaume de Naples, et la ville de Guastalla, qui fut aussi érigée pour lui en duché, dans la Lombardie; et lorsqu'il mourut à Bruxelles le 15 novembre 1557, il laissa ces nouveaux états à ses descendants. — Après la mort de Ferdinand Ier., duc de Guastalla, en 1557, ce petit état fut gouverné par son fils César, et ensuite par cinq autres souverains, jusqu'à Vincent, arrière-petit-fils de César, qui mourut le 28 avril 1714, âgé de 80 ans. Ces petits princes, jaloux d'embellir leur capitale, avaient changé quelques pauvres villages en une riante principauté; ils s'étaient en même temps montrés les protecteurs des gens de lettres, et ils avaient obtenu l'estime universelle. A l'extinction de la branche aînée de la maison de Gonzague en 1708, Vincent, duc de Guastalla, sollicita vainement l'empereur de lui rendre le duché de Mantoue, sur lequel il avait des droits héréditaires incontestables. Il mourut le 28 avril 1714, sans avoir rien pu obtenir. Son fils aîné, Antoine Ferdinand, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux. Celui-ci étant mort aussi, le 19 avril 1729, d'un accident imprévu, Joseph-Marie, son frère,

quoique sujet à des accès fréquents de folie, fut son successeur. Sa femme, Marie-Éléonore de Holstein, gouverna en son nom les duchés de Guastalla et de Sabionetta, et la principauté de Bozzolo, jusqu'au 15 août 1746, que Joseph-Marie mourut, sans enfants, d'une attaque d'apoplexie. En lui s'éteignit la branche cadette de la maison de Gonzague; et ses états furent occupés par la maison d'Autriche. Deux ans après, ils furent cédés à don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme. S. S—1,

GONZAGUE (Sigismond de), cardinal, fils de Frédéric Ier., marquis de Mantoue, suivit d'abord la carrière des armes, et se distingua dans plusieurs circonstances. Après avoir embrassé ensuite l'état ecclésiastique, il accepta cependant le commandement des troupes de François II, marquis de Mantoue, son frère, destinées à seconder les projets de l'empereur Maximilien, et sut maintenir parmi ses soldats une telle discipline, que sa réputation militaire s'en accrut encore. Il prit la défense, au concile de Pise, du pape Jules II, qui l'avait fait cardinal. Il réunit la ville de Bologne et son territoire aux états du Saint-Siége, fit construire un palais magnifique à Macerata pour la légation des Marches, et rebâtit l'hôpital de Mantoue. Il mourut en cette ville en 1525, et fut inhumé dans l'église cathédrale. — Gonzague (Pierre de), frère du précédent, évêque de Mantoue, contribua à délivrer le pape Clément VII que Charles-Quint retenait en prison, et fut récompensé de ce service par le chapeau de cardinal. Ce prélat aimait les lettres, et s'en montra le protecteur. Son cachet représentait Hercule combattant l'hydre de Lerne, avec ces mots au-dessus: *Tu ne cede malis*. Il mourut au mois d'avril 1529. — Gonzague (H de), neveu des précédents, fi des plus grands ornements de l' romaine au XVIe. siècle. Il na Mantoue en 1505, fut nomm que de cette ville en 1520, cardinal en 1527. Le pape Adr le fit gouverneur de Tivoli, ar que de Tarragone, et lui confi ministration de plusieurs autre cèses, pendant la vacance des Il gouverna avec beaucoup de dence les états de Mantoue, p la minorité de ses neveux, fut près de l'empereur Charles - lorsque ce prince vint se faire c ner à Bologne, et fut envo concile de Trente, avec le ti premier légat du S. Siége. Il p cette assemblée, et prononça, ouverture, un discours très elo mais il ne put prendre aucune ses délibérations, étant tombé d'une fièvre dont il mourut le 1563. Son corps fut transp Mantoue, et inhumé dans l'égl thédrale qu'il avait fait recons Ce prélat fut l'ami de Sadolet Bembo; il protégea les gens tres, qui lui témoignèrent leur naissance en lui dédiant leurs ges. C'est ainsi que Jérôme Mu présenta son Traité contre C intitulé: *Mentite Ochiane*, V 1551, in-8°. Il a publié, en un *Catéchisme* adressé aux cu son diocèse. On conserve de lu manuscrit, un livre, *De instit vitæ christianæ*, et deux vo de *Lettres*, qui appartiennent née 1559. — Gonzague (Fr de), fils posthume de Frédé duc de Mantoue, né en 1540, études avec distinction à l'univer Bologne, fut créé cardinal en par Pie IV, et mourut le 21 f 1565, à l'âge de 25 ans. V

GONZAGUE (François de), fils de Ferdinand-Pierre de Guastalla, s'appliqua, dès son enfance, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence. Le pape Pie IV le créa cardinal en 1561; il fut ensuite nommé légat en Campanie, archevêque de Conza, et enfin évêque de Mantoue. Ce prélat, dont les lumières et les vertus faisaient concevoir les plus grandes espérances, mourut le 6 janvier 1566, âgé d'un peu plus de vingt-six ans. — Gonzague (Scipion de), fils de César, marquis de Guastalla, hérita de l'amour de ses ancêtres pour les lettres, et leur accorda la protection la plus éclatante. Il naquit en 1542. Son oncle, le cardinal Hercule de Gonzague, se chargea de sa première éducation, et l'envoya ensuite à Padoue, où il se distingua bientôt par la vivacité de son esprit et la rapidité de ses progrès. Il fonda dans cette ville, en 1563, une académie, sous le nom des *Eterei*, et en fut nommé le chef. Il vécut avec le Tasse dans une intimité si grande, qu'ils partageaient la même chambre et écrivaient sur la même table. Cet illustre et malheureux poète travaillait alors à son immortel chef-d'œuvre de la *Jérusalem délivrée*; et à mesure qu'il en composait un morceau, il le soumettait à son ami. Lorsque Scipion eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé patriarche de Jérusalem. Son zèle pour les intérêts des chevaliers de l'ordre de St.-Jean le brouilla avec son oncle, le duc de Mantoue. Arrêté sur la demande de celui-ci, par l'ordre du pape Grégoire XIII, il ne recouvra sa liberté qu'à l'avénement de Sixte V au pontificat. Il fut créé cardinal en 1587; mais sa longue détention avait altéré sa santé : il ne fit plus que traîner une vie languissante, et mourut en 1593. Guarini et Muret, qui avaient éprouvé les effets de sa générosité, lui dédièrent, Guarini, quelques-unes de ses poésies, et Muret la première partie de ses Discours. On conserve dans le musée Mazzuchelli une médaille frappée en son honneur. On a de lui quelques pièces de vers insérées dans le recueil de l'académie des *Eterei*, et des *Mémoires*, très élégamment écrits en latin, imprimés, pour la première fois, à Rome en 1791, par les soins de l'abbé Marotti, professeur d'éloquence au Collége romain, avec un supplément et de savantes notes de l'illustre éditeur. Le cardinal Louis-Valentin de Gonzague a fait les frais de cette belle édition. W—s.

GONZAGUE (St.-Louis de), en latin *Aloysius*, jésuite, naquit au château de Castiglione, diocèse de Brescia, le 9 mars 1568. Son père, Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, et surtout sa mère, dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne, l'avaient initié aux pratiques de la piété chrétienne. Lorsqu'il eut huit ans, le marquis son père le mena, avec un autre fils puîné, nommé Rodolphe, à Florence, pour y commencer leur éducation à la cour de François, duc de Toscane. Deux ans après, ils furent envoyés à Mantoue, à la cour du duc Guillaume, leur parent, qui venait de donner au marquis, leur père, le gouvernement du Montferrat. Louis continuait ses exercices de piété en même temps que ses études. Un livre de *Méditations* du P. Canisius, quelques lettres écrites d'Orient par des missionnaires jésuites, mais surtout des entretiens qu'il eut, dit-on, avec S. François de Sales, fortifièrent ses dispositions. Convaincu du néant des grandeurs humaines, il forma le dessein de re-

noncer, en faveur de son frère, au marquisat de Castiglione, dont l'empereur venait de lui donner d'avance l'investiture. Il suivit son père à Casal, où le marquis allait prendre possession de son gouvernement. C'est là qu'il commença à mettre à exécution le plan d'austérité qu'il s'était tracé. En 1581, Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, et veuve de Maximilien II, passant par la Lombardie pour aller en Espagne trouver Philippe II, son frère, le marquis de Castiglione se mit à sa suite, et l'accompagna avec ses enfants. Philippe II attacha Louis, en qualité de page, à don Jacques, l'un de ses fils. Le jeune Gonzague n'avait pas encore quatorze ans, et il faisait l'admiration de la cour d'Espagne par sa piété et par sa sagesse. C'est alors qu'il résolut décidément de quitter le monde, et d'entrer dans la compagnie de Jésus; il s'en ouvrit à sa mère, qui en fut comblée de joie: mais son père y montra beaucoup d'opposition; et croyant y voir une sorte de censure de sa conduite, qui n'était pas irrépréhensible sur tous les points, il tâcha de le distraire de cette idée en le faisant voyager. La mort de l'infant don Jacques ayant rendu à Louis sa liberté, il redoubla ses instances; et son père lui accorda son consentement. Dès que Louis l'eut obtenu, il ratifia la cession qu'il avait faite à son frère de tous ses droits, et partit pour Rome, où, après avoir reçu la bénédiction de Sixte-Quint, il entra au noviciat des jésuites, n'ayant pas encore dix-huit ans. Il fit ses vœux le 2 novembre 1587, et commença aussitôt ses études de philosophie et de théologie, qu'il fut cependant obligé d'interrompre pour aller, de l'ordre de ses supérieurs, concilier les intérêts de Vincent, duc de Mantoue, qui avait succédé à Guillaume, son père, et de Rodolphe, frère de Louis, qui se disputaient la terre de Solférino. Ce ne fut pas le seul fruit qu'il retira de son voyage : Alphonse de Gonzague, son oncle, était engagé dans un mariage inégal qu'il tenait secret; il en résultait du scandale. Louis fit si bien qu'il le détermina à le déclarer. De retour à Rome, en 1591, il voulut partager les soins que les jésuites prenaient des malades, dans une épidémie qui ravageait la ville. Il gagna la contagion sans pourtant succomber au mal; mais il lui resta une fièvre lente qui le consuma en peu de temps. Il mourut le 21 juin de la même année, n'étant âgé que de vingt-trois ans. Grégoire XV le béatifia en 1621, et Benoît XIII le canonisa en 1726. Le P. Cepari, jésuite, qui l'avait connu personnellement, et le P. Dorléans, ont écrit sa Vie. L—Y.

GONZAGUE (Curtius). Parmi tous les princes des différentes branches de cette illustre maison, qui se distinguèrent, dans l'Eglise, dans les armes, dans l'administration de leurs états, quelques-uns dans la carrière des lettres, et presque tous par la protection éclairée qu'ils leur accordèrent, on en trouve un qui jeta moins d'éclat et dont on parle peu, mais qui a cependant des titres particuliers au souvenir de la postérité. Louis de Gonzague, père de Curtius, était issu de la première branche des anciens Gonzagues, d'abord capitaine, ensuite marquis, et enfin duc de Mantoue. Louis, marié deux fois, eut de sa seconde femme trois fils, Sylvius, Claude et Curtius. On ignore entièrement ce que devinrent les deux aînés. Curtius, comme la plupart des princes ses aïeux, porta les armes, et se fit remarquer par son courage. Il fut attaché au célèbre cardinal Hercule de

Gonzague, son parent, frère de Frédéric, premier duc de Mantoue. Lorsque ce cardinal envoya complimenter Charles-Quint, au sujet de la paix de 1559, ce fut Curtius qu'il chargea de cette commission; et dans sa lettre de félicitation, il engageait l'empereur à écouter favorablement tout ce que cet envoyé lui dirait en son nom. Dès sa jeunesse, il avait joint la culture des lettres aux études que l'état militaire exige. Des poésies lyriques, écrites avec goût, une comédie dans le genre des anciens, comme toutes celles de cette époque, et intitulée, *Gli inganni* (Les Fourberies), lui donnent place dans les rangs, beaucoup trop nombreux, des poètes qui se pressèrent alors sur le parnasse italien. Il en doit une plus remarquable au titre seul d'une autre de ses productions, c'est son *Fido amante*, poème héroïque en trente-six chants, à la composition duquel il ne consacra que six ou sept ans. Nous avons dit que la place qu'il tient parmi les poètes épiques, n'est due qu'au seul titre de son poème; en effet, malgré les éloges que le Tasse eut l'excessive indulgence d'en faire, cet ouvrage vécut encore moins d'années qu'il n'en avait coûté à son auteur. Ce titre n'annonce qu'un roman dont on peut craindre la fadeur; mais ce n'est rien moins que cela. Le poète a prétendu faire un poème héroïque régulier: les aventures plus qu'extraordinaires dont il le remplit, sont tissues et conduites suivant toutes les règles de l'art; et le tout n'est qu'un grand échafaudage pour élever encore, par une origine fabuleuse, la gloire de la famille des Gonzagues, qui n'avait pas besoin de cette fausse illustration, en lui donnant pour premier auteur un héros descendant des anciens rois de Troie. Heureusement pour les Gonzagues, l'histoire les a mieux servis que la fable. Curtius jouit pendant sa vie du double honneur de protéger les lettres et de les cultiver lui-même. Il fut à Rome admis dans cette grave académie que le saint cardinal Charles Borromée rassemblait dans son palais, sous le nom des *Nuits romaines;* ce qui fait supposer que Curtius réunissait au goût pour la poésie celui des études les plus solides. Son poème fut imprimé à Mantoue, en 1582, in-4°. Les éloges que le Tasse en a faits dans plusieurs de ses lettres poétiques, ne prouvent que le penchant qu'il avait toujours à louer les productions des autres, et plus encore sa prévention favorable pour tout ce qui appartenait à la maison de Gonzague. On conserve dans les archives de Guastalla, quelques lettres de Curtius, datées de 1595; il paraît qu'il vécut jusque vers la fin du XVIe. siècle. G—é.

GONZAGUE (Cécile de), fille du premier marquis de Mantoue et de Paule Malatesta, a mérité d'être mise au nombre des plus vertueuses et des plus savantes personnes du XVe. siècle. Née vers 1424, elle eut pour instituteur le célèbre Victorin de Feltre; et dirigée par cet habile maître, elle fit des progrès très rapides dans les langues anciennes. Dès l'âge de huit ans elle possédait le grec; et à dix ans elle l'écrivait avec tant de pureté, qu'Ambroise le camaldule dit que l'homme le plus savant n'aurait pas pu desirer de l'écrire mieux. En retranchant ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans cet éloge, on conviendra qu'il n'a pu être donné qu'à une personne très instruite. Sa mère, dont on s'accorde à louer le savoir et la piété, lui inspira le goût de la retraite. Vainement son père voulut s'opposer à son dessein d'entrer dans

un couvent; elle parvint enfin à lui faire approuver sa résolution : mais, éloignée du monde, elle continua cependant à entretenir des relations avec plusieurs savants. Bayle a cité une lettre que Greg. Corraro écrivait à cette dame, et dans laquelle il lui indique les ouvrages dont la lecture pouvait lui être utile. L'époque de sa mort n'est pas certaine. Quelques biographes la placent vers 1460. — GONZAGUE (Barbe de), fille de Louis III, marquis de Mantoue, fut mariée en 1474 à Eberhard-le-Barbu, duc de Würtemberg. Cette princesse inspira à son mari le desir de faire fleurir les sciences dans ses états; et ce fut d'après ses sollicitations qu'il fonda en 1477 l'université de Tubingue, devenue l'une des plus célèbres de l'Allemagne. Elle était en correspondance avec les savants les plus distingués, entre autres Jean Reuchlin, dont elle fut constamment la protectrice. Elle perdit son mari en 1496, continua de gouverner ses sujets avec sagesse, et mourut au mois d'octobre 1505, emportant les regrets des peuples dont elle avait cherché toute sa vie à faire le bonheur. — GONZAGUE (Elisabeth de) (1), fille de Frédéric Ier., marquis de Mantoue, née dans le 15e. siècle, épousa Guidubaldo, duc d'Urbin, prince fort aimable, et dont elle était chérie au dernier point. Une maladie cruelle ayant privé son mari de l'usage de ses membres, elle vécut avec lui pendant quinze années comme si elle avait été veuve, et sans que sa tendresse en fût altérée. Le P. Hilarion de Coste lui a donné avec raison une place dans ses *Dames illustres*; mais il rapporte de sa chasteté des traits trop singuliers pour qu'on puisse y ajouter foi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle voulut jamais consentir à se s de son mari, et qu'à sa mo donna toutes les marques de tion la plus profonde. Elle sa nièce, Eléonore de Gonza François-Marie de la Rovère, tier du duché d'Urbin, et n vers l'année 1512. Balth. Casti et Sansovino donnent de grands à cette princesse. Bembo dit aimait les savants, et qu'elle et écrivait avec une singulièr fection. W-

GONZAGUE (ISABELLE D' princesse DE), mariée en 14 François II, marquis de Ma se distingua par la protection accorda aux lettres et aux arts. conservé plusieurs lettres que lu vait le comte Balth. Castiglion le chargea, comme son ami, choisir un maître habile pour l'i tion de son fils Hercule, qui f suite cardinal, le même auque tius Gonzague fut attaché. Tira a publié (*Stor. letterat. d'Ital.* VII, pag. 1244) une lettre d princesse au cardinal Hipp. d son frère, par laquelle elle le re de lui avoir envoyé l'Arioste p féliciter sur son heureux accouch et où elle ajoute qu'elle a passé jours entiers à parler avec ce poète de son *Roland furieux*, était alors occupé. Elle avait une collection précieuse de camé médailles et d'antiques, qui fut en 1630 à la prise de Mantou les Autrichiens. Cette princesse rut en 1539. — Eléonore de ZAGUE sa fille, devenue veuve toine, duc de Montalte, épous çois-Marie de la Rovère, héritl duché d'Urbin. Ce fut, comme dit, Elisabeth sa tante, qui fit c riage. Cette vertueuse princess

(1) Cette princesse est nommée Isabelle par le P. Coste et ceux qui l'ont copié.

douée d'un caractère ferme qui la rendit supérieure à la mauvaise fortune. Son époux ayant été dépouillé de ses états par le pape Léon X, elle le suivit dans sa retraite, et l'aida à supporter des malheurs qu'elle consentait à partager. Le duché d'Urbin leur fut rendu en 1520; elle s'appliqua alors particulièrement à honorer les bonnes mœurs, en éloignant de sa personne les dames dont la conduite n'était pas irréprochable. Aussi la cour d'Urbin fut-elle citée dans le XVIe. siècle comme la plus régulière de toute l'Italie. Elle eut de ce second mariage trois filles et deux fils. L'aîné succéda à son père ; et le second, créé duc de Sora, fut cardinal. — Julie de GONZAGUE, arrière-petite-fille de Louis III, marquis de Mantoue, princesse d'une rare beauté, fut mariée à l'âge de quatorze ans à Vespasien Colonne, duc de Trajetto et comte de Fondi. Son époux était vieux et infirme ; mais sa tendresse pour lui n'en était pas moins vive. Elle la poussa même si loin, qu'après sa mort elle ne voulut entendre à aucune proposition de mariage, quoique les plus aimables et les plus grands seigneurs de l'Italie se fussent mis sur les rangs. Elle avait choisi pour devise une amaranthe ou fleur d'amour, avec ces mots : *Non moritura*, pour montrer que son premier attachement serait éternel. Le bruit de sa beauté s'étant répandu jusqu'à Constantinople, l'empereur Soliman desira posséder dans son sérail une personne si accomplie, et donna commission à Khaïr-Eddyn Barberousse de l'enlever du château de Fondi, où elle vivait retirée. Barberousse arriva pendant la nuit devant Fondi, et donna l'assaut à la ville, qui ne put faire aucune résistance; mais la princesse, éveillée par les cris de ses domestiques, s'habilla à la hâte, et s'enfuit dans les montagnes, où elle tomba entre les mains de quelques Condottieri, qui, l'ayant reconnue, la reconduisirent dans son château après le danger. Cet événement se passa en 1534 ; et la mémoire en était encore récente lorsqu'on en fit le récit à Brantôme, qui l'a inséré dans ses *Mémoires*, avec des réflexions bien peu convenables : mais comme il ne dit rien de l'assassinat que cette princesse avait, dit-on, ordonné d'un gentilhomme qui l'avait aidée à se sauver, seulement pour le punir de l'avoir vue dans un état peu décent, on doit regarder comme une fable ce qu'Amelot de la Houssaye débite à cet égard (Voy. les *Mém. histor.* d'Amelot de la Houssaye, tom. III, pag. 334). W—s.

GONZAGUE (LUCRÈCE DE), fille de Pyrrhus, seigneur de Gazzuola, a été l'une des femmes les plus illustres du XVIe. siècle. Elle apprit le grec et le latin de Mathieu Bandello ; et elle avait beaucoup de goût pour la lecture des poètes anciens, dont elle expliquait les passages les plus obscurs avec une grande facilité. Elle étudia aussi l'astrologie, parce qu'elle vit que les généraux grecs et romains en avaient su tirer parti en différentes occasions; mais elle n'attacha cependant pas autant de prix à cette science futile qu'à la littérature. Elle épousa Jean-Paul Manfroni, général au service de la république de Venise ; et, quoique cette union eût été décidée sans son consentement, elle donna, dans la suite, à son mari, des marques d'un grand attachement et d'une rare fidélité. Manfroni eut la faiblesse d'entrer dans une conspiration contre le duc de Ferrare son souverain. Arrêté par ses ordres, il fut traduit devant un tribunal, et condamné à mort le 1er. août 1546. Lucrèce obtint par

ses prières que cette peine serait commuée en une détention, et alla habiter la prison où son mari mourut le 9 février 1552. Elle rejeta toutes les propositions qui lui furent faites pour l'engager à un second mariage, et déclara qu'elle n'aurait plus d'autre époux que J. C. De quatre enfants qu'elle avait eus, il ne lui restait que deux filles, qu'elle plaça dans un couvent; elle passa le reste de sa vie d'une manière très édifiante, partageant son temps entre l'étude et les exercices de piété. Elle mourut à Mantoue le 2 février 1576. La plupart des auteurs contemporains lui ont donné de grands éloges. Bandello a composé à sa louange un poème en XI chants : *Del vivo amore, col tempio di pudicizia* (Agen, 1545, in-8°.); Scaliger et Ruscelli ont été aussi du nombre de ses panégyristes. Enfin le Doni publia à Bologne, en 1565, in-4°., un Recueil des *Rime di diversi autori*, composés à son honneur. Ortensio Landi poussa plus loin encore son admiration pour cette dame : il ne se contenta pas de la louer dans un discours d'apparat; mais il publia, sous son nom, un volume de *Lettres* en italien, Venise, 1552, in-8°. Bayle ne s'est point aperçu de cette supposition; mais Fontanini, Apostolo Zeno et Tiraboschi, s'accordent à dire que ces *Lettres* sont l'ouvrage de Landi. Le Quadrio attribue à Lucrèce de Gonzague un petit volume de *Rime*, imprimé à Venise; mais si ce recueil existe, il doit être très rare, puisque Tiraboschi observe que le Quadrio est le seul bibliographe qui en ait parlé. W—s.

GONZAGUE (Marie-Louise de), reine de Pologne, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue, et de Catherine de Lorraine, naquit vers 1612. Cette princesse joignait à une beauté peu commune, un esprit vif et agréable et une raison supérieure. La délicatesse de sa santé et les maladies qu'elle essuya dans sa jeunesse, avaient augmenté sa dévotion naturelle; et, vivant au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, elle se dérobait souvent aux fêtes, dont elle était l'ornement, pour aller dans la retraite se livrer à des exercices de piété. Elle était fort jeune, lorsque le roi de Pologne Sigismond la fit demander en mariage, pour son fils Vladislas; mais ce ne fut qu'en 1644, que les négociations, long-temps interrompues, furent renouvelées. La bénédiction du mariage se fit à Paris, au mois d'octobre 1645; et la princesse partit ensuite pour Varsovie, où elle fut reçue avec une pompe extraordinaire. Les bruits fâcheux qu'on avait répandus sur ses liaisons avec le duc d'Orléans (Monsieur, frère unique de Louis XIII), et avec son grand-écuyer Cinq-Mars, qui avait eu la prétention de l'épouser (1), quelque peu fondés qu'ils fussent, n'avaient pas laissé d'agir sur l'esprit de Vladislas; mais elle obtint bientôt toute sa confiance, et elle le seconda utilement dans son projet de faire la guerre aux Turcs. Vladislas étant mort en 1648, sans laisser de postérité, la reine Marie épousa, l'année suivante, son beau-frère, Jean-Casimir, qui fut élu, en même temps, roi de Pologne. La nation, déjà divisée par les prétentions de quelques magnats, vit cette union avec peine; et la reine chercha vainement à se concilier les esprits. Sur ces entrefaites, les Russes et les Suédois pénétrèrent en Pologne, où ils furent favorablement accueillis par les seigneurs op-

(1) Voyez les *Mélanges de littérature* de Vigneul-Marville (Bonav. d'Argonne), tom. II, et la *Réponse* de Bayle aux *Questions d'un Provincial*, tom. IV, ch. 4.

posés à la cour ; et le roi fut obligé de chercher, avec son épouse, un asile dans la Silésie. (*Voy.* Casimir V, tom. VII, pag. 276 et suiv.) A la rentrée de ce prince en Pologne, la reine Marie l'invita à apaiser les mécontents, et l'empêcha, tant quelle vécut, d'abdiquer la couronne, comme il en avait l'intention. Après vingt années de règne, elle mourut d'apoplexie à Varsovie, le 10 mai 1667 : elle ne laissa point d'enfants. Pendant son séjour en Pologne, elle ne cessa point d'être en relation avec les religieuses de Port-Royal, et elle les consultait dans les occasions difficiles. Jean Le Laboureur a écrit l'*Histoire et relation du voyage de la reine de Pologne, Marie de Gonzague, de son mariage avec le roi Vladislas IV*, etc., Paris, 1649, in-4°. Ce livre est rare et curieux. Les Mémoires de l'abbé de Marolles contiennent bien des particularités intéressantes sur cette princesse, qui l'honorait de ses bontés, ainsi que Voiture, Saint-Amant et d'autres littérateurs. Son portrait a été gravé par Mellan, Just d'Egmond, Hondius et Nanteuil. W—s.

GONZAGUE (Anne de), sœur de la précédente, et plus connue sous le nom de *Princesse palatine*, était née vers 1616. Elle fut, dès son enfance, avec sa sœur Bénédicte, confiée, pour leur éducation, à Françoise de la Châtre, abbesse de Fare-Moutier, et envoyée dans ce monastère. L'intention de Charles, leur père, qui avait porté toutes ses affections sur Marie, l'aînée de ses filles, était que les deux autres fussent religieuses ; et l'abbesse de Fare-Moutier devait concourir à ce plan, en inspirant à ces jeunes ames le goût du cloître. Elle réussit à l'égard de Bénédicte, devenue abbesse d'Avenay, presque au sortir de l'enfance. Anne ne fut pas si aisée à persuader. Elevée, comme sa sœur, dans de grands sentiments de piété, peut-être eût-elle suivi son exemple, si elle n'avait pas découvert les desseins secrets qu'on avait sur elle. Toute jeune qu'elle était, elle résolut de ne point se sacrifier à des vues ambitieuses et de prédilection. Le duc de Mantoue, son père, étant mort sur ces entrefaites, elle quitta son couvent, et vint demeurer avec sa sœur Marie. Elle avait de la beauté, beaucoup de charme dans l'esprit, tout ce qui plaît dans une cour galante. Elle parut à celle d'Anne d'Autriche avec éclat, et inspira à Henri de Guise, déjà nommé à l'archevêché de Reims, quoique n'étant point encore dans les ordres, une passion qu'elle partagea. Il lui fit une promesse de mariage, qui, non sans un grand chagrin pour elle, resta sans effet. Peu d'années après, elle fut mariée au prince Edouard, comte palatin du Rhin, fils de Frédéric V, duc de Bavière, appelé au trône de Bohème, mais qui ne put s'y maintenir. Célèbre par son esprit, et par un génie également propre aux divertissements, aux fêtes et aux affaires, elle le devint plus encore pendant la régence de la reine et la guerre de la fronde, en raison de la part qu'elle eut aux événements de ces temps de troubles. « Elle avait, dit Mme de Motte-» ville, de l'adresse, de la capacité » pour conduire une intrigue, et une » grande facilité à trouver un expé-» dient pour parvenir à ce qu'elle en-» treprenait. Elle se mêla de presque » tout ce qui se fit alors, détermina » l'élargissement des princes, rendit à » la reine-mère d'importants services, » et lui donna les moyens de soutenir » le cardinal Mazarin, qui n'en fut pas » fort reconnaissant. » Voici le portrait que fait d'elle le cardinal de Retz : « Madame la princesse palatine esti-

» mait autant la galanterie qu'elle en » aimait le solide. Je ne crois pas que » la reine Elisabeth d'Angleterre ait » eu plus de capacité pour conduire » un état. Je l'ai vue dans la faction, » je l'ai vue dans le cabinet, et je lui » ai trouvé partout de la sincérité. » Elle était surtout habile dans l'art de réunir les partis, parmi lesquels elle avait su s'accréditer, moins encore par sa capacité et le charme de ses paroles auquel tout cédait, que par sa loyauté et par une réputation de probité et de franchise qui ne s'étaient jamais démenties. Après le mariage de Louis XIV, elle éprouva une sorte de disgrace qu'elle dut au cardinal Mazarin. Elle avait été pourvue de la charge de surintendante de la maison de la jeune reine : Mazarin mourant, mais toujours ambitieux, et avide de biens et d'honneurs pour les siens, engagea le roi à demander à la princesse palatine la démission de cette charge, pour en faire revêtir la comtesse de Soissons, sa nièce. Ce fut pour Anne un motif de se retirer dans ses terres. Le mariage d'une de ses filles avec Henri-Jules de Bourbon, depuis prince de Condé, la fit reparaître à la cour: elle y reprit ses anciennes habitudes d'affaires, de plaisirs et de dissipation. Mais vint un moment marqué par la Providence, qui la jeta dans une carrière toute opposée. Un songe, que Bossuet n'a pas dédaigné de rapporter, et qu'il qualifie d'un de ces songes « que Dieu fait venir du ciel par le mi- » nistère des anges, » laissa une impression si profonde dans l'esprit de cette princesse, qu'il la changea entièrement. Son renoncement au monde fut absolu. Avant de quitter la cour, elle eut le courage de s'y montrer avec la simplicité et la modestie dont sa conversion lui faisait un devoir. Non seulement elle se réforma, mais elle réforma toute sa maison ; et renfermée chez elle comme dans un monastère, elle s'y livra à la prière, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Elle mourut au palais du Luxembourg, le 6 juillet 1684, âgée de soixante-huit ans. D'après ses dispositions, son corps fut inhumé au Val-de-Grâce, à côté de celui de Bénédicte sa sœur, et son cœur fut porté à l'abbaye de Fare-Moutier. Bossuet prononça son oraison funèbre, où l'excès de la louange, a dit un écrivain de nos jours, n'est qu'une vérité historique. Il ne faut point confondre cette princesse *palatine* avec une autre dont madame de Sévigné parle sous ce nom dans ses lettres, et qui épousa Monsieur, frère de Louis XIV. (*Voy.* Charlotte - Élisabeth de Bavière, tom. VIII, pag. 231.) Il parut, en 1786, des *Mémoires* sous le nom d'*Anne de Gonzague*, etc., Londres et Paris, in-12. Ils eurent beaucoup de succès, et furent successivement attribués à Mlle. Sommery, à Rhulières, à M. de Malesherbes, à M. de Montesquiou, à M. l'abbé de Périgord, à M. Necker, au comte de Guibert, à Florian; mais on sut ensuite que c'était l'ouvrage de M. Senac de Meilhan, ancien intendant du Hainault. Ils ne comprennent que la 1re. partie de la vie de la princesse palatine, et ne vont que jusqu'à l'arrestation du cardinal de Retz. Il en parut, en 1789, une nouvelle édition considérablement augmentée (1). On a conservé d'Anne de Gonzague le récit de sa conversion,

(1) Il existe un recueil de lettres très intéressantes adressées à Anne de Gonzague par le maréchal de Guebriant. Ces lettres faisaient partie des papiers de l'abbé de Choisy. On doit retrouver quelque part des réponses de la Palatine, et un petit traité d'elle sur l'*Art de juger de la vérité des sentiments*. Un anonyme offrit, en juin 1786 (dans le *Journal de Paris*), à l'éditeur bien connu des Mémoires dont il s'agit ici, de lui donner communication de cette correspondance.

L—r—s.

et une lettre insérée dans le recueil des Lettres du comte Bussy-Rabutin.

L—y.

GONZALEZ (Antoine), navigateur portugais, était un des officiers de l'infant dom Henri. Il partit en 1440 pour aller à la pêche des phoques, au-delà du cap Bojador. Ayant débarqué sur la côte d'Afrique, il en vint aux mains avec les habitants, en tua quelques-uns, et en fit d'autres prisonniers. Il continua ensuite sa navigation jusqu'au cap Blanc, qu'il doubla le premier. A son retour à Lisbonne, il présenta au prince ses prisonniers, qui étaient les premiers Maures occidentaux que l'on eût vus en Portugal. L'infant voulut que ces prisonniers de guerre fussent ramenés dans leur pays. Gonzalez retourna donc avec eux à la côte d'Afrique, où leurs parents donnèrent, pour leur rançon, de la poudre d'or et des esclaves nègres. « Lisbonne, dit Barros, » vit avec étonnement les premiers » esclaves noirs à cheveux crépus, et » entièrement différents des prison- » niers de guerre maures qui n'étaient » que basanés. » Ce fut cet échange qui donna lieu à la traite des nègres. Dix ans après, une compagnie fut établie à l'île d'Arguin pour faire ce commerce d'une manière régulière. Auparavant, les Portugais enlevaient de force les Africains. L'or qui fut donné à Gonzalez était le premier que ses compatriotes eussent vu dans cette partie de l'Afrique; ce qui fit appeler *Rio do Ouro*, un fleuve des environs. Gonzalez avait aussi rapporté à Lisbonne des peaux de buffle et des œufs d'autruche. Toutes ces richesses et ces curiosités augmentèrent l'ardeur pour les découvertes. En 1446, il fut renvoyé au Rio de Ouro, avec trois caravelles. Les commandants avaient ordre de traiter de la paix avec les habitants du pays, d'établir avec eux des relations de commerce, et même de les engager à se convertir au christianisme. Toutes leurs propositions furent rejetées; mais un Maure consentit à les suivre, et Jean Fernandès, sur la foi de cette espèce d'otage, resta dans le pays. (*Voy.* Fernandès, XIV, 378.) En 1447, Gonzalez revint avec trois nouvelles caravelles, fit des prisonniers aux îles d'Arguin; on traita de leur rançon sur un cap peu éloigné, qui en reçut le nom de *Cabo-del-Rescate*. Gonzalez devint ensuite secrétaire de dom Henri; et lorsque Cadamosto vint toucher à la côte de Portugal en 1454, il alla le trouver de la part du prince (*Voy.* Cadamosto), et lui fit prendre la résolution de continuer les découvertes commencées le long de la côte d'Afrique.

E—s.

GONZALEZ (Thyrse), jésuite espagnol, fut élu professeur de l'université de Salamanque en 1676, et devint général de son ordre. Il doit ce qu'il a de célébrité principalement à un ouvrage qu'il composa sur le *probabilisme*, et dans lequel non seulement il soutint une opinion contraire à celle de sa compagnie, mais encore où il la disculpe de l'imputation d'avoir introduit cette doctrine, source d'erreur et de relâchement dans la morale. Il avait commencé cet ouvrage en 1671, et l'acheva en trois ans. Son intention était de le dédier au père Jean-Paul Oliva, son général. N'ayant point trouvé, pour sa publication, les facilités sur lesquelles il comptait, il fit servir le délai auquel il se voyait obligé, à l'amélioration de l'ouvrage, le retouchant et y faisant beaucoup d'augmentations. Il y établit qu'avant 1571, la doctrine de la *probabilité* était inconnue; que c'est en 1592, pour la première fois, que Michel Salonius,

religieux de l'ordre de Saint-Augustin, avança qu'entre deux opinions probables, on peut, jouissant de sa liberté, se déterminer pour celle qui l'est moins, ajoutant que c'est l'opinion de plusieurs docteurs, même de quelques-uns de l'école de Saint-Thomas : ce n'est, selon lui, que l'année suivante que le père Valentia, jésuite, parla de ce sentiment, comme d'une opinion reçue; et le premier jésuite qui l'a soutenue est Vazquez, en 1598 : enfin, depuis, elle a été enseignée par des jésuites et par d'autres. Gonzalez en conclut, avec raison ce semble, que ce ne sont pas les jésuites qui l'ont introduite, comme ce n'est point à eux seuls qu'il faut la reprocher. Il prétend, au contraire, que ce sont des jésuites qui, les premiers, l'ont combattue; et il cite en preuve Ferdinand Rebello, Paul Comitolo, et André Leblanc, sous le nom de *Candidus Philoletès*, lesquels se sont déclarés contre elle, avant que personne l'eût attaquée. Il faut croire cependant que ceux qui gouvernaient alors la Société n'attachaient point un grand prix à la voir défendue sur cet article; au moins ne mirent-ils pas beaucoup d'empressement à accueillir cette apologie. Gonzalez n'obtint pas de son général la permission de la faire imprimer. On rapporte même qu'ayant écrit au pape Innocent IX, pour lui faire connaître son travail, et ce pontife, après avoir accueilli favorablement sa lettre, ayant ordonné au père Oliva de ne point empêcher l'impression de l'ouvrage, ce père trouva le moyen d'éluder l'ordre. Il y avait vingt-cinq ans que Gonzalès avait achevé son livre, quand il put le faire imprimer; encore fallut-il pour cela qu'il fût élevé à la dignité de général et qu'il n'y eût plus moyen de s'y opposer. L'ouvrage parut sous ce titre : *Fundamentum theologiæ moralis; id est tractatus theologicus de recta usu opinionum probabilium*, in-4°., Dillingen, 1689; Naples, 1694. Les éditions de Rome, de Lyon et d'Anvers, 1694, sont tronquées. On en a donné un abrégé, intitulé : *Synopsis Tractatûs theologici de recto usu opinionum probabilium, concinnata à theologo quodam soc. Jesu : cui accessit logistica probabilitatum*, etc., 3°. édition, Venise, 1696, in-8°. Si l'on en croit un écrivain, un peu suspect il est vrai, quand il s'agit de jésuites (1), la publication du livre de Gonzalez excita, de la part de ses confrères, un soulèvement universel, qui aurait eu pour lui des suites fâcheuses, si le pape et les cardinaux ne fussent intervenus. Gonzalez néanmoins n'avait pas condamné le probabilisme avec toute la rigueur que méritait cette doctrine; il n'obligeait pas ses confrères à cesser de l'enseigner; il déclarait que ce n'était pas en qualité de général, mais seulement comme simple docteur, qu'il professait et soutenait l'opinion contraire. Quelques jésuites ont encore combattu, depuis ce temps, la doctrine du probabilisme. (V. Gisbert.) Le père Gonzalez mourut le 24 octobre 1715. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682, intitulé : *De infallibilitate romani Pontificis in definiendis fidei et morum controversiis extrà concilium generale, et non expectato ecclesiæ consensu, contrà recentes hujus infallibilitatis impugnatores*, Rome, 1689, in-4°. Ce livre fut imprimé par ordre du pape Innocent XI, qui mourut avant qu'il fût achevé. Son successeur, Alexan-

(1) L'abbé Racine, *Hist. eccléc.*, tome XIII, page 479.

dre VIII, l'ayant fait examiner de nouveau, craignit que cette publication n'embrouillât les affaires, qui n'étaient déjà que trop embrouillées, et en fit supprimer tous les exemplaires; ce qui l'a rendu extrêmement rare. II. *Manuductio ad conversionem Mahometanorum*, Dillingen, 1689, in-4°. III. *Veritas religionis catholicæ demonstrata*, 3e. édition, Lille, 1696, in-12. L—y.

GONZALEZ-CABRERA-BUENO (Don Joseph), né dans l'île de Ténériffe, l'une des Canaries, fut envoyé, par la cour de Madrid, vers l'an 1701, aux Philippines, avec la qualité d'amiral. Ses longs services et son activité lui procurèrent des connaissances précieuses sur les mers de l'Inde. Nous avons de lui un traité de navigation, qui mériterait d'être traduit en français; il est intitulé: *Navegacion especulativa y practica, con la explicacion de algunos instrumentos que estan mas en uso entre los navegantes, con las reglas necesarias para su verdadero uso: Tabla de las declinaciones del sol, computadas al meridiano de san Bernardino; y modo de navegar por la geometria, el quadrante de reduccion, los senos logaritmicos... con estampas y figuras*, Manille, 1734, in-fol. L—u.

GONZALEZ DE BERCEO (Jean), le plus ancien poète espagnol qui soit connu, naquit à Avila, en Castille, l'an 1196. A l'âge de douze ans il entra dans le monastère de Saint-Millan, ordre de Saint-Benoît, y fit profession, et se distingua par sa piété, ses connaissances, et son talent pour la prédication. Berceo avait aussi beaucoup de goût pour la poésie; et il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont pas tout-à-fait dépourvus de mérite. On ne trouve rien de remarquable dans la vie de ce religieux, qui mourut vers l'an 1266. On a de lui neuf poèmes qui roulent tous sur des sujets sacrés, les seuls à la portée d'un homme qui ne connaissait d'autres mœurs que celles de son cloître. Avant de donner une idée de quelques-uns des poèmes de Berceo, il ne sera pas inutile de nous arrêter un peu sur l'époque où ils parurent. C'était dans l'enfance, non seulement de la poésie castillane, mais de celle de toutes les langues romances de l'Europe. Parmi celles-ci il paraît que le premier ouvrage poétique appartient aux Espagnols. C'est le poème du *Cid*, dont l'auteur n'est pas connu, et qui parut en 1128, c'est-à-dire, vingt-sept ans avant que l'on connût en France le roman du *Brut* (ou des Bretons), écrit en langue d'*oil* (1), en 1155, et le premier monument de poésie romance de cette partie de l'Europe (2). Or, ce dernier poème, et plusieurs autres, écrits dans le XIIe. siècle, soit par les trouvères, soit par les troubadours, étant antérieurs aux premières poésies produites par Ciullo, Oddo, Mazzeo et les autres troubadours siciliens, ou tout au plus, de la même date; il s'ensuit que le poème du *Cid* est la plus ancienne de toutes ces compositions poétiques. Berceo, qui naquit soixante-huit ans après, était contemporain de Rudel, de Richard (3), de

(1) On sait qu'on nomma le provençal langue d'*oc*, et le wallon langue d'*oil* ou d'*oui*, de même qu'on appelait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue de *ya*, d'après la manière par laquelle le mot d'affirmation était exprimé dans ces différents dialectes.

(2) Il paraît certain, d'après Millot et M. de Ste.-Palaye, que les Normands furent les premiers poètes qu'ait pu produire la langue française. Le premier livre écrit en roman wallon est celui des faits de Guillaume-le-Conquérant, mort en 1087.

(3) Rudel mourut en 1162. Richard Cœur-de-Lion composa ses *sirventes* vers l'an 1193, lorsqu'il était dans la prison où l'avait jeté l'archiduc d'Autriche. Merveil mourut en 1201, Vidal en 1221, Riquier vers l'an 1300. Lorris vivait en 1237. Ciullo et les autres poètes italiens qui précédèrent le Dante

Merveille, de Vidal, de Riquier et de Guillaume de Lorris, auteur du premier fragment du célèbre roman de *la Rose*, qui parut en 1229. Tandis que ces fameux troubadours, dans leurs sirventes et dans leurs tensons, chantaient tantôt les héros de leurs pays, tantôt la beauté de leurs dames, Berceo, tout rempli de la religion qu'il professait, ne savait célébrer que des miracles, auxquels il faut joindre les superstitions de ces siècles reculés : mais il n'en est pas moins poète; et la naïveté de sa diction diffère peu de celle des autres auteurs de son temps. Son premier poème est *la Vie de S. Dominique de Silos*. Le poète célèbre l'enfance du saint, lorsqu'au milieu des bergers, gardant lui-même les troupeaux, il ne s'entretenait que d'idées pieuses; sa réception dans le couvent de St.-Millan, et les différentes épreuves qu'il subit; la seconde partie du poème renferme les miracles du Saint pendant sa vie, et la troisième, ceux qu'il opéra après sa mort. Le style de ce poème est pur, et quelquefois élégant; son langage est aussi intelligible pour les Espagnols du XIXe. siècle, qu'il l'était pour ceux du XIIe., différent en cela de celui des troubadours valenciens et catalans qui, ayant écrit dans leur patois, offrent, à la lecture, les mêmes difficultés que les premiers poètes normands et provençaux. Ce qu'il y a de plus intéressant dans le poème de Berceo, est le récit d'un miracle fait par S. Dominique, lorsqu'il délivre un vaillant guerrier (Sirvan) de la prison où l'avaient jeté les Maures, et où il languissait de faim et de douleur. Le merveilleux excepté, ce récit attache et par les plaintes touchantes du prisonnier, et par la chaleur et l'expression avec lesquelles il est écrit. Le second poème de Berceo est la *Vie de S. Millan*, mort en 594. Le sujet du troisième est la bataille de Simancas, gagnée sur les Maures, en 938, et qui, suivant une ancienne tradition, délivra le royaume d'Oviedo d'un tribut de cent jeunes filles, qu'on livrait chaque année aux Musulmans (1). S'il en faut croire l'auteur, l'intercession de S. Millan eut une grande part à cette victoire. Quoi qu'il en soit, on trouve, çà et là, dans cet ouvrage, des pensées heureuses, des images vraies et une verve féconde et soutenue. Son quatrième poème commence par ces vers :

Quiero far *una prosa* (2) en romanz paladino
En el qual suele el pueblo fablar a su vezino (3).

« Je vais faire un *discours* en langue » romance, dans laquelle les gens du » peuple se parlent entre eux, etc. » Il y peint les avantages de la vie

(né en 1265) vivaient dans le douzième siècle; et on peut les considérer comme nés de l'école des troubadours valenciens et catalans, qui fleurirent sous les règnes des deux Bérenger, rois d'Aragon et comtes de Barcelone et de Provence. Césarotti, dans son *Origine della lingua italiana* (Florence, 1807), prétend que les troubadours siciliens sont antérieurs aux Wallons, aux Provençaux et aux Aragonais, et qu'ils peuvent être considérés comme leurs maîtres.

(1) Les traditions varient beaucoup sur ce fait. La plupart des Chroniques attribuent l'affranchissement du tribut de cent filles, au roi Alphonse-le-Chaste, mort en 842 (*Voy.* Alphonse, I, 610), et font honneur de la victoire de Simancas à l'assistance visible de S. Jacques, dont le nom devint depuis ce temps le cri de guerre des Espagnols.

(2) *Prosa*, dans l'acception que donne ici l'auteur à ce mot, signifie précisément *discours*, et il ne dit nullement, comme le prétend M. Bouterwek (*Littérature espagnole*, t. I), qu'il veuille écrire une *prose en vers*, expression qui serait un peu trop ridicule; *prosa*, en espagnol, pouvant s'entendre dans deux acceptions.

(3) M. Simondi trouve le style de Berceo *fade et insignifiant* : aux yeux des Espagnols, c'est la pureté et la simplicité qui forment le principal mérite de ses ouvrages; et on ne trouve guère de différence entre son style et celui de tous les autres poètes de son temps. Les sujets des troubadours français et aragonais étant plus favorables à la poésie, ils sont remplis de peintures plus animées, d'images plus riantes, que ne le permettaient des narrations de miracles, et des vies de saints. La bataille de Simancas a inspiré ensuite à Lope de Vega une de ses plus belles tragédies, *Las Donsellas de Simancas*.

istique et les douceurs de la re-
. Les autres poèmes de Berceo,
oulent, à peu près, sur les mêmes
, ne sont pas dignes de remar-
Ces poèmes qui forment ensem-
plus de treize mille vers, sont
, ainsi que celui du *Cid*, en
lexandrins; et si le poème d'*A-
dre*, qui donna le nom à cette
e de vers, ne parut en France
1210, c'est-à-dire, quatre-vingt-
ans après, l'auteur du *Cid* est
mblablement le premier qui em-
les vers de cette mesure, quoi-
ouvent avec une certaine irrégu-
: il est cependant vrai que chez
o ces vers, en forme de qua-
, riment, parfois, le premier
le troisième, le second avec le
er; mais ils sont toujours de qua-
syllabes, et ont leur repos à la
me. Les vers de *arte - mayor*,
uivent cette liaison, ne sont que
ze syllabes, et ne furent en vogue
ous le règne d'Alphonse-le-Sage,
en servit dans toutes ses compo-
ns. La manière de les faire rimer
uatre (qui prévalut jusqu'au XVe.
e), est due à Berceo, qui est con-
é comme le législateur de ce genre
oésie. Cependant, si l'on trouve
crivain supérieur à l'auteur du
par la régularité du mètre, la
té et l'élégance du style, il lui est
inférieur sous tout autre rapport.
vrage du premier est rempli d'une
, d'un héroïsme, d'un sentiment
re et délicat, d'une peinture des
nnes mœurs castillanes, trop au-
ns des connaissances et des pré-
d'un moine, instruit, mais uni-
ent pénétré de l'observance de
nstitut et de lectures pieuses. Néan-
s, les Espagnols considéreront
urs Berceo comme le premier
ain qui ait su polir leur langue,
lonner de la correction et assu-
jétir les vers à une juste mesure; quoique la postérité doive sans doute une grande reconnaissance à l'auteur qui, en écrivant la *Chronique du Cid*, a donné à Diamante et à Guillen de Castro l'idée de deux comédies qui, en excitant le génie du grand Corneille produisirent, enfin, la véritable tragédie. Don Thomas-Antonio Sanchez a recueilli les ouvrages de Berceo dans la *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, Madrid, 1775-1782-1790, 4 vol. in-8°.

B—s.

GONZALVE. *Voy.* GONSALVE.

GONZALVEZ (JACQUES), missionaire, naquit dans l'île de Divar, à Goa, de parents portugais, en décembre 1672. Il étudia dans le collége des jésuites, et malgré l'opposition de sa famille, il prit l'habit de la compagnie en 1692 : son zèle et ses talents le firent choisir par ses supérieurs pour aller prêcher l'Évangile à Ceylan. Il y demeura pendant trente-trois ans, et opéra un si grand nombre de conversions, que, dans le royaume de Jafana (le plus petit des sept royaumes que renferme l'île de Ceylan), on comptait seize mille infidèles baptisés. La renommée de son mérite parvint aux oreilles du souverain de Ceylan, qui voulut le connaître, et lui accorda bientôt toute sa confiance. Les Hollandais étaient alors en guerre avec le roi de Ceylan; mais, par l'intervention de Gonzalvez, les deux nations parvinrent à conclure entre elles une paix avantageuse. Pendant ce temps, plusieurs ministres calvinistes ayant passé dans cette île, cherchaient, en répandant leur doctrine, à s'opposer aux rapides progrès des jésuites. Gonzalvez disputa avec eux en présence du roi, sortit victorieux de cette lutte; et les calvinistes furent bannis des sept royaumes, comme perturbateurs

du repos public. Après avoir établi plusieurs églises et colléges, ce pieux missionnaire, accablé de fatigues, tomba dans une maladie de langueur dont il mourut le 17 juillet 1742. Il a laissé des manuscrits en portugais, en chingalais et en tamoul. Un des plus remarquables est celui qu'il composa, en 1737, par ordre du roi de Ceylan, et qui a pour titre : *Principios* etc., ou *Principes qui démontrent l'origine de la secte de Budu* (Bouddah), *où l'on parle des pays dans lesquels elle fut propagée, et de l'impossibilité de l'observer.* On en conservait une copie dans la bibliothèque du collége de Coïmbre.

B—s.

GONZALVEZ DA COSTA (Manuel), astronome portugais, né en 1605 à Péras-Alvas, près de Coïmbre, étudia dans cette université la philosophie et les mathématiques, et embrassa l'état ecclésiastique en 1629. Sa conduite sage et ses connaissances lui méritèrent l'estime de son évêque, sur la recommandation duquel le roi Jean IV le nomma coadjuteur du vicaire de l'évêque de Leïria, et lui promit un canonicat. Mais cette promesse ne s'accomplissant point, Gonzalvez, obligé de pourvoir aux besoins de sa famille, fut réduit à composer, pendant vingt-deux ans, des almanachs qui eurent beaucoup de vogue; et il fut regardé comme un des bons astronomes de son temps. Une nuit, tandis qu'il était occupé, dans son observatoire, à examiner les astres, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut en janvier 1688. On a de lui : *Noticias*, etc., ou *Notices astrologiques sur l'influence des étoiles*, Lisbonne, 1659, in-4°. Cet ouvrage est très curieux, et l'auteur y soutient avec esprit et profondeur les principes qu'il a adoptés. II. *Braululagia*, etc. ou *Traité astrologique du s la lune, des planètes, de férents aspects, des const des éclipses*, etc., Coïmbr in-4°. Ce livre peut être comme un cours comple nomie, malgré le mot d'a qu'il porte abusivement sur Gonzalvez l'a enrichi de tout naissances qu'il avait acquise étude assidue de plusieurs a les nouvelles découvertes qu depuis dans cette science, chent pas que son ouvrage encore être lu avec fruit. Il manuscrit, un *Traité sur les avec l'instant de leur arrivé que de leur durée*, qu'on a c dit-on, dans la bibliothèque bre. — Paul Gonzalvez d da, poète portugais, né à en 1594, mort en 1652, un recueil de poésies assez (*varias poesias*), Lisbonn in-8°.; Coimbre, 1638. On des odes, des sonnets, d sons, etc.

GOOCH (Benjamin), c anglais, mort vers la fin du x cle, a publié, sur les résult pratique, des Observations deux éditions de son vivant après sa mort, ont été réi avec des additions considér les dernières corrections de sous le titre d'*Œuvres chir de B. Gooch*, 1792, 3 v Gooch était un excellent o et son ouvrage est un des qui aient paru, en Angleter son art.

GOODALL (Gauthier), antiquaire écossais, né ver dans le comté d'Angus, fut n 1735, gardien suppléant de thèque des avocats d'Edi mourut pauvre dans cette vi

1786. On a de lui une Introon en latin à la Chronique de un, qu'il publia à la tête d'une n de cette chronique, et qui fut te traduite en anglais, Londres, ; et une Justification de la reine d'Écosse, 2 vol. 1751, écrite chaleur dans les principes jacoet qui n'en fut pas moins bien illie du public. Elle est intitulée : *nen des Lettres qu'on prétend été écrites par Marie à Jac, comte de Botwel.* Il donna , la même année, une édition, des notes correctives, de l'oude sir John Scott, *Etat chant des hommes d'état écossais.* ite de lui quelques autres écrits u d'étendue. L.

GODWIN (Jean), théologien is, né en 1593, se fit remardans la révolution de 1640, t par la violence de ses principes dicains que par ses talents dans ntroverse. Nommé, en 1633, à e de St.-Etienne Coleman-Street ıdres, il en fut expulsé en 1645, avoir refusé d'administrer le ment indistinctement (*promisly*), à ses paroissiens. Il ne ait pas d'écrire une justification mort de Charles Ier. A la restau, cet ouvrage, qui a été réfuté Seal, fut brûlé par la main du reau, et l'auteur fut excepté de istie générale accordée aux re. Il mourut en 1665. On a de nombreux écrits, la plupart en r des opinions arminiennes. L.

GOL (Jean Van) peintre hollis, né à la Haye, en 1685, en 1757, fut élève de Simon Der Leeu, et étudia particulièrnt la manière de Paul Potter. Ses aux sont estimés pour la fermeté touche et l'agrément de la osition. Il a écrit en hollandais une *Biographie des peintres flamands et hollandais*, en 2 vol. in-8°., enrichis de portraits, la Haye, 1750 et 1751 ; ouvrage assez vide d'instruction et dénué de goût.

M—on.

GORAN, roi d'Écosse, succéda en 501 à son frère Congal. Il fut d'abord un prince pieux et juste. Il persuada aux Pictes de rompre leur alliance avec les Saxons, et de s'unir avec les Écossais et les Bretons contre ce peuple, afin qu'en faisant cause commune, on parvînt à chasser ces étrangers. Les chroniques rapportent que le roi Arthur dut une partie de ses succès aux secours que lui donna Goran. Ce dernier, sur la fin de son règne, dévia des principes qu'il avait d'abord suivis. Les exactions qu'il permettait à son justicier, exaspérèrent tellement ses sujets, qu'il se forma contre lui une conspiration dont il fut la victime en 535. E—s.

GORDIEN (Marcus Antonius), surnommé *l'Africain*, empereur, né à Rome l'an 157, comptait parmi ses aïeux une longue suite de personnages illustres par leurs vertus ou par les dignités importantes dont ils avaient été revêtus. Son père, Metius Marcellus, descendait des Gracques ; et sa mère, Ulpia Gordiana, dont il reçut le nom, était de la famille de Trajan. Aux avantages de la naissance, il joignait de grandes richesses, et d'heureuses dispositions pour les lettres. Dans sa jeunesse il s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et composa, entre autres ouvrages, un poème en trente livres, intitulé : *L'Antoniade* (1), que Capitolin cite avec éloge. Il fréquentait les écoles publiques, et ne dédaignait pas de prendre

(1) Les belles actions d'Antonin Pie et de Marc-Aurèle étaient le sujet de ce poème. Gordien écrivit aussi en prose les Vies de tous les Antonins.

part aux discussions qui s'y élevaient. Pendant son édilité, il donna au peuple des spectacles qui surpassèrent par leur nombre et par leur magnificence tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors: il y fit combattre jusqu'à mille gladiateurs à la fois; et il abandonnait, ordinairement, aux spectateurs, les chevaux, les taureaux, les sangliers, et les autres animaux qui avaient paru dans l'arène. Gordien fut consul deux fois; la première, avec Caracalla; la seconde, avec Alexandre Sévère; et sa magnificence, trop resserrée dans l'enceinte de Rome, s'étendit sur toutes les villes d'Italie, où il fit célébrer des fêtes pendant quatre jours, et distribuer au peuple des vivres et de l'argent avec une profusion vraiment extraordinaire. Au sortir de son second consulat, il fut nommé proconsul d'Afrique; et l'empereur Alexandre témoigna au sénat que ce choix lui était agréable, par une lettre que Capitolin a conservée. Sa réputation l'avait devancé chez ces peuples, et ils l'accueillirent avec de grandes marques de joie. Il s'appliqua à faire régner la justice, écouta le pauvre avec bienveillance, l'aida dans ses besoins, et se fit bientôt chérir à un tel point, que lorsqu'il paraissait en public, il était salué par ces acclamations: *Au nouveau, au vrai Scipion!*.. Cependant le féroce Maximin avait succédé à Alexandre sur le trône du monde. Son intendant d'Afrique commettait par ses ordres des vexations qui furent poussées si loin, que le peuple se révolta. L'intendant fut massacré dans une émeute; et les auteurs du crime, redoutant la vengeance de Maximin, proclamèrent empereurs Gordien et son fils. Gordien, alors à Thysdrum, ignorant ce qui venait de se passer, lorsque les conjurés entrent dans son palais et le saluent du nom d'*Auguste*. Ce vieillard vénérable, qui n'aspirait qu'au repos, repousse la pourpre qu'on lui présente, se jette par terre, et se livre au désespoir; mais la vie de son fils est menacée: il accepte enfin les marques fatales du souverain pouvoir, et se laisse conduire à Carthage, où ils sont reçus l'un et l'autre comme les sauveurs de la patrie. Cependant il envoie à Rome une députation chargée d'instruire le sénat de son avénement à l'empire. A cette nouvelle, la joie ne fut pas moins grande à Rome qu'elle l'avait été dans l'Afrique. Les statues de Maximin furent renversées; et ceux qu'on soupçonnait de lui conserver quelque attachement, devinrent les victimes d'un peuple furieux. (*Voy.* MAXIMIN.) Pendant ce temps là, Capellien, gouverneur de Numidie, révoqué par Gordien, marche contre Carthage avec tant de précipitation, qu'on ne put assembler des troupes pour les opposer aux siennes. Les habitants qui avaient pris les armes pour Gordien, enfoncés au premier choc, prennent la fuite ou sont égorgés. Le malheureux vieillard, apprenant cette défaite et la mort de son fils, s'étrangla avec sa ceinture, pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi (237). Telle fut la fin déplorable de Gordien l'ancien, prince digne d'un meilleur sort. Son règne n'avait duré que six semaines. Le sénat le mit au rang des dieux. Capitolin nous en a laissé ce portrait: « Il était d'une taille » ordinaire, mais d'une physionomie » agréable et qui avait quelque chose » de majestueux. Ses mœurs étaient si » réglées, qu'il ne fit jamais rien qui » sentît la passion, l'indécence où » l'emportement; il était très sobre, » et faisait cas de la propreté au point » qu'en hiver il se baignait deux fois, » et en été jusqu'à quatre fois par

il avait besoin de sommeil, et arrivait même quelquefois de ormir à table chez ses amis. eurs il était laborieux, et donchaque jour, plusieurs heures ecture de Platon, d'Aristote, céron et de Virgile, dont les ges lui étaient familiers. Il épousé Fabia Orestilla, de la e des Antonins, qu'il aima ement, et dont il eut une fille le au consul Junius Balbus, et la qui fut tué. » Le président père de Vaugelas, a composé gédie intitulée : *Les Gordians rimin* (1), en cinq actes et en V. Favre, XIV, 229.)W—s.

GORDIEN (Marcus-Antonius), mé *le Jeune*, né vers l'an 191 ., était d'un naturel si doux, ns son enfance, il ne pouvait liger de punitions à ses camaans verser des larmes. Sa méitait excellente, et il avait beauaptitude pour les sciences. Son teur, Serenus Sammonicus, célèbre médecin de ce nom, lui sa bibliothèque, ée de plus de soixante mille es; et il n'en fallut pas davanjoute naïvement Capitolin, pour nner la réputation de savant. sement on a d'autres preuves rite de Gordien; et chacun sait ait très instruit, surtout en droit. Cependant l'étude ne l'empêchait pas de se livrer à toutes sortes de plaisirs: il mangeait peu, excepté des viandes froides et des fruits, et il faisait usage d'un vin dans lequel il avait fait infuser des plantes aromatiques. Il aimait les femmes avec excès, et il eut à-la-fois jusqu'à vingt-deux concubines. Son père, qui le voyait avec peine s'abandonner à des goûts qui devaient abréger sa vie, lui en faisait de tendres reproches; mais la passion l'emportait sur les sages leçons de son père. Héliogabale le fit questeur; il parvint ensuite à la préture et au consulat; et il devint enfin lieutenant de son père en Afrique. Il commandait les habitants de Carthage, qui marchèrent volontairement contre Capellien: la plupart étaient mal armés et peu aguerris; un orage qui éclata avant le combat, mit le désordre dans leurs rangs; ils cédèrent au premier choc. Les soldats de Capellien en firent un horrible massacre, et poursuivirent les fuyards jusque dans les rues de Carthage. Gordien, tué en combattant, fut laissé parmi les morts: il était âgé de quarante-six ans. Le sénat lui décerna, ainsi qu'à son père, le titre d'Auguste, et le mit au rang des dieux. On conservait de cet empereur, au temps de Capitolin, des pièces en vers et en prose, qui annonçaient, dit-il, plus d'imagination que de goût. W—s.

GORDIEN (Marcus-Antonius), surnommé *le Pieux*, neveu du précédent, était fils de Metia Faustina et de Junius Balbus, personnage consulaire. Lorsque la nouvelle de la mort de son aïeul et de son oncle parvint à Rome (l'an 237), les sénateurs élurent empereurs Maxime et Balbin, qu'ils crurent capables de s'opposer avec succès aux projets de Maximin; mais le peuple et l'armée, qui avaient

(1) titre de cette pièce est mal indiqué dans igne de la Vallière (Nyon), n°. 17,250, ur y est appelé Ant. Faur. Le même Caommet une erreur bien plus grave en déux autres ouvrages poétiques du même dont il donne ainsi les titres : *Entretiens le sur l'amour divin, la pénitence, le crement de l'autel, et sur le rosaire*, en r Ant. Faure, prés. de Grenoble, auteur Fabri, père de Cl. Faure, sieur de Vaue l'acad. franç., Paris, Chevalier, 1602, n°. 14,255); et *Stances sur la dévotion . du mont de Vic*, par Ant. Faure, pres. oble, ibid., 1602, in-8°. (n°. 14,081). ndait mal à propos par prés. de Grenoble tions P. D. G., qui signifiait *président de s.* (Voyez Goujet, *Bibliothèque franç.*, , p. 498.)

en vénération le nom de Gordien, demandèrent à grands cris qu'on leur adjoignît un de ses descendants. Gordien, âgé seulement de douze ans, fut donc créé César, et présenté au peuple, qui l'accueillit par de vives acclamations. Quelques jours après, l'emportement de Gallienus contre deux prétoriens qui s'étaient introduits dans le sénat, fut le signal d'une violente sédition. Les citoyens s'entr'égorgeaient, et l'autorité de Balbin était méconnue: la présence du jeune Gordien, vêtu de la pourpre, et porté sur les épaules d'un homme de haute taille, suffit pour apaiser le tumulte et rétablir le calme; tant était grande l'affection que les Romains conservaient à cette illustre et malheureuse famille. Mais le ressentiment des prétoriens contre le sénat n'était qu'étouffé : le massacre de Balbin et de Maxime (*Voy.* Balbin, III, 262) en fut la suite funeste. Gordien, par leur mort, se trouva seul empereur en 238, à l'âge de treize ans. Ce jeune prince était doué des qualités les plus propres à le faire aimer. Une figure régulière, de beaux traits, des manières franches et ouvertes, un abord facile et gracieux, le goût des lettres et celui des armes, le rendirent bientôt l'idole du peuple et des soldats. Dans les commencements de son règne, il fut entouré de flatteurs qui lui firent commettre des fautes: mais ayant épousé à l'âge de 16 ans (241), Fabia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, il nomma préfet du prétoire son beau-père, homme instruit et vertueux, et ne se conduisit plus que par ses avis. Cet habile ministre fit respecter les lois en apportant la plus grande sévérité dans le choix des magistrats, rétablit la discipline dans l'armée, en renvoyant des légions ceux que l'âge rendait impropres au service, eut soin que les soldats fussent bien armés et bien nourris, et sut à-la-fois s'en faire craindre et aimer. Pendant ce temps-là, Sapor, roi de Perse, entre dans la Mésopotamie, s'empare de Nisibe et de Carrhes, et se dispose à faire le siége d'Antioche. A cette nouvelle, Gordien se prépare à la guerre (1): il part au printemps de l'année 242, chasse les barbares qui s'étaient établis dans la Thrace et dans la Mésie, et marche contre les Perses avec une telle rapidité, que Sapor, effrayé, s'enfuit derrière l'Euphrate; là, Gordien l'ayant atteint, il l'oblige d'abandonner toutes ses conquêtes. Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe pour cette victoire mémorable, la seule qu'il devait remporter. Mysithée, à qui Gordien se plaisait à renvoyer la gloire de ses premiers succès, mourut empoisonné, dit-on, par Julius Philippe; et ce monstre lui succéda dans la place de préfet du prétoire. Philippe (*Voy.* ce mot) était aussi ambitieux que perfide; et il ne regarda le rang où il venait de monter, que comme un moyen d'arriver au trône. Il s'appliqua à détourner les soldats de la fidélité qu'ils devaient à Gordien, les mécontenta par des marches forcées dans des déserts où il les laissait manquer de vivres, favorisa secrètement leurs plaintes, s'attacha les chefs par des présents, et réussit enfin à se faire nommer empereur. Les amis de Gordien firent de vains efforts pour ramener les soldats à leur devoir: tout ce qu'ils purent obtenir, par accommodement, c'est que Philippe serait associé à Gordien, comme son collègue et son tuteur. Quelques mois après, ce malheureux prince avait cessé de vivre. Capitolin rapporte que

(1) C'est la dernière fois que les historiens font mention de l'ouverture du temple de Janus.

ulut essayer de ressaisir le
haranguant les soldats;
voyant ses reproches et
s sans effet, il s'abaissa
mander pardon à Phi-
n témérité, et que celui-
qu'on se saisît de sa per-
e fit mettre à mort après
lai. Crevier a remarqué les
lances de ce récit; et
si Philippe se fût rendu
t coupable d'un si grand
ment aurait-il osé écrire
ne Gordien était mort de
lui fit de magnifiques ob-
neillit ses cendres qu'il en-
ne, et permit aux soldats de
un tombeau de marbre,
u de sa mort à Guïthe,
rcésium (Karkisia), sur
le l'Euphrate. Ce prince
mencement de mars 244,
viron vingt ans, dont il en
cinq et huit mois : le sénat
ng des dieux. Capitolin dit
ment de Gordien à l'em-
é marqué par une éclipse
eil, ce qui fit augurer que
serait court; il ajoute que
s, au nombre de neuf,
its dans la suite à se tuer
épées dont ils l'avaient per-
dit la même chose des as-
César. On peut consulter
re des Gordiens : I. Héro-
r contemporain, Capitolin,
Crévier, etc. II. *L'His-
uatre Gordiens*, par l'abbé
; on sait que le système
ivain n'a point prévalu
ios). III. *Lettre touchant
les quatre Gordiens*, etc.,
alland, Paris, 1696, in-

é suppose un quatrième Gordien,
Africain, et crée [illegible]
père et son aïeul furent faits em-

12; c'est une réfutation de l'ouvrage précédent. IV. *Cuper* (Gisb.) *historia trium Gordianorum*, Deventer, 1697, in-8°. V. *Pro quatuor Gordianorum historiâ vindiciæ*, Paris, 1700, in-8°. : c'est une réponse de l'abbé Dubos aux critiques dont son ouvrage avait été l'objet. VI. *Dissertation sur une medaille de Gordien Pie, frappée à Sinope, par l'abbé de Fontenu*, Mémoires de l'académie des inscript., tom. x. VII. *Sperling* (Otto) *ad nummum Fabiæ Sabinæ Tranquillinæ imperatoris Gordiani tertii uxoris dissertatio*, Amsterdam, 1688, in-8°. (1).

W—s.

GORDIEN FULGENCE (Fabius-Claudius-Gordianus-Fulgentius) paraît avoir été un moine obscur du ve. ou du vi^e. siècle. On peut placer sa naissance vers l'an 468 et sa mort vers 533. On ne connaît d'ailleurs aucune circonstance de sa vie; car le peu qu'on en trouve dans quelques auteurs, se rapporte à d'autres personnages du même nom. L'éditeur de son ouvrage nous laisse même dans l'incertitude sur l'authenticité du manuscrit qui lui a servi de texte : il nous apprend seulement qu'il existait dans la bibliothèque de la Sorbonne, et qu'il était attribué au saint évêque de Ruspe, assertion dont la fausseté, prouvée depuis long-temps, ne peut plus laisser

(1) Nous avons des médailles des trois Gordiens; mais celles qui appartiennent aux deux premiers sont d'une grande rareté. La courte durée de leur règne n'a pas permis de multiplier ces monuments. On n'en connaît point en or d'authentiques. Ces princes prennent, sur leurs médailles d'argent et de bronze, le surnom d'*Africain*. Gordien père est décoré, sur celles qui sont frappées en Egypte, du titre de *semnos* (*venerabilis*), qui n'est donné sur ces médailles qu'à cet empereur. Les colonies et les villes grecques n'en ont point fait frapper pour les deux Gordiens, au moins nous n'en connaissons pas. Celle de Samos, citée par Beauvais, du cabinet d'Ennery, et que nous possédons aujourd'hui, est fausse. Les médailles de Gordien III sont très communes; l'on en trouve dans tous les métaux. T—n.

aucun doute. Sanderus en connut un autre, incomplet comme le premier, et dans lequel Gordien porte le prénom de Flavius au lieu de Fabius : les Bollandistes, qui cependant ont suivi ce même manuscrit, n'ont pas tenu compte de cette variante. Cette production bizarre, intitulée, suivant Fabricius, *Opus mirificum sine litteris in Libell. XXII distrib.*, fut publiée par J. Hommey sous ce titre : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis absque A, absque B*, etc. etc., *auctore F. Gordiano*, Poitiers, 1694 (1) in-8°. Un second titre, dans lequel il n'est point question d'*Opus mirificum*, qui ne se trouve sans doute que dans les Mss., annonce que l'ouvrage est divisé en vingt-trois *volumes;* et dans une note à la fin, on lit vingt-quatre, conformément au nombre des lettres de l'alphabet qu'il est naturel de supposer que Gordien voulait remplir. Or, de ces vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre livres, annoncés et promis, l'édition du père Hommey n'en renferme que treize, plus un supplément qu'il paraît avoir composé lui-même, ce qui fait en tout quatorze, et comprend tout l'alphabet jusqu'à la lettre O inclusivement. Cet ouvrage n'est pas tout-à-fait aussi ridicule qu'on pourrait le présumer, d'après son titre. Ménage a raison cependant de le juger *fort impertinent, soit pour le style, soit pour les pensées.* S'il reste encore des lecteurs dont la curiosité n'aurait été découragée ni par le titre du livre, ni par le jugement de Ménage, et qui ne seraient effrayés que du nombre des volumes qu'il leur faudra dévorer pour la satisfaire, qu'ils se rassurent; car les plus considérables de ces *volumes* ont, au plus, deux ou trois pages d'impression. Il ne nous reste plus à expliquer, à ceux qui n'auraient pas compris toute la finesse de cette expression *absque litteris*, ce qu'il y avait de spirituel dans cet ouvrage aux yeux de son auteur, et ce qui, pour une certaine classe d'amateurs, en fait tout le mérite : c'est que dans chaque livre, volume ou chapitre, une lettre de l'alphabet est progressivement retranchée, selon son ordre numérique. Ainsi le premier chapitre, consacré à Adam, est annoncé comme ne devant point contenir d'A; le second, consacré à Abel, point de B. Qu'on nous demande maintenant pourquoi, dès le titre, l'auteur a fait infraction à la règle qu'il s'était prescrite, nous dirons, sans détour, que nous n'en savons rien. On voit, d'un coup-d'œil, combien ce travail est ingénieux et surtout utile. Encore si quelque plaisir pouvait consoler de tant de peine perdue! mais il n'en est rien. La triste manie de ces sortes d'ouvrages, que l'on nomme lipogrammatiques, et qu'un écrivain moderne, a fort agréablement appelé l'*esprit des sots*, n'est rien moins que neuve. Nous ne nous ferons point scrupule d'emprunter à l'élégant historien de toutes ces savantes folies de l'esprit humain, quelques-uns des souvenirs de la science élognostique. On sait que Théocrite s'étudiait quelquefois à donner à ses vers la forme d'un objet matériel : par exemple, celle d'une Syrinx, à chaque vers de laquelle il retranchait une lettre désignée. Pindare ne dédaigna pas ce genre; il avait fait, pour s'y exercer, une ode sans S, si l'on en croit Eustathe, qui ne mérite pas toujours une confiance entière, surtout lorsqu'il compile Athénée. Lasus d'Hermione, placé par quelques-uns au rang des sept sages de la

(1) C'est la date que donne Fabricius, sans doute d'après un article du *Journal des savants* de la même année; mais l'exemplaire que nous avons sous les yeux est de 1695.

composa une ode, intitulée *taures*, et un hymne à Cérès, ne paraissait jamais, bien dif- l'Euripide dont le *sigmatisme* enu proverbe. Nestor, qui na- Larauda ville de Lycie, et vi- temps de l'empereur Sévère, a toute une Iliade lipogramma- Chacun des vingt-quatre chants t, tour-à-tour, une des vingt- lettres de l'alphabet. Tryphio- lont il nous reste un petit poème prise de Troie, fit une Odyssée ation de l'Iliade de Nestor. On peut-être pas fâché de voir en rmes le célèbre Addison se de cette espèce de maladie d'es- est question de Tryphiodore : levait être, dit le Spectateur, chose plaisante que de voir ce e évitant la lettre condamnée, autant de soin qu'un autre eût une faute de quantité, et, quand trouvait trop pressé, s'échap- à travers les différents dialec- L'expression la plus propre, la élégante de toute la langue, rejetée comme un diamant ta- si la mauvaise lettre s'y mon- Je crois que si cette Odyssée istait encore, elle serait plus sou- citée par nos pédants érudits l'Odyssée d'Homère. Je ne doute qu'on ne l'eût regardée comme les plus estimables trésors de la ue grecque. » Fulgence Gordien sé de remettre en honneur ces agances. L'édition que le père ey a donnée du *Merveilleux* ge, a fait connaître en même un fragment lipogrammatique rre de Riga, chanoine de Reims. le commencement d'un poème rs élégiaques, qui n'est autre qu'une récapitulation fort suc- de l'ancien et du nouveau Tes- t. Ce poème a été publié en en- tier par Policarpe Leyser, dans son *Histoire de la poésie du moyen âge*. Nous ne croirions pas cet article complet, si nous négligions d'en indiquer au lecteur trois autres du même genre, qui sont dignes de piquer sa curiosité. (*Voy.* Certon (Salomon), Fidèle (Horatio), et Cardone (Vincent.) G. F—R.

GORDON (Bernard), désigné souvent aussi sous les noms de *Gordonus* et de *Bernardus* de *Gordonio*, célèbre médecin de la fin du XIIIe. et du commencement du XIVe. siècle, est classé parmi les plus éminents sectateurs des Arabes, quoiqu'il se soit souvent rapproché, d'une manière remarquable et avec succès, de l'ancienne école grecque. On croit, avec quelque fondement, que ce médecin était de Gordon dans le Rouergue, et que, suivant l'usage du temps, il adopta le nom de sa patrie. Au reste, on ignore l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort, ainsi que les détails de sa vie littéraire et privée. Gordon nous apprend cependant lui-même dans la préface de son *Lilium*, etc., qu'il débutait dans l'enseignement de la médecine à Montpellier, en 1285, et qu'il y lut le traité dont il s'agit en 1305. Quelques auteurs ont prétendu qu'il mourut dans la même année, et d'autres assurent au contraire, qu'il existait en 1318; ce qui paraît beaucoup plus probable, d'après le grand nombre d'écrits de Gordon, dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous, et dont voici les titres : I. *De medicamentorum gradibus*. II. *De marasmo*. III. *De theriacâ*. Ces trois ouvrages, restés manuscrits, ont été connus dans la suite par une notice que Jean George Schenck a insérée dans la *Biblia iatrica* qu'il a publiée à Francfort en 1609. IV. *De decem ingeniis, seu de indicationi-*

bus curandorum morborum. C'est un traité de thérapeutique qui fut répandu par des copies multipliées et authentiques en 1296. L'auteur avait pris soin d'en fixer lui-même la date avec précision. V. *Lilium medicinæ de morborum prope omnium curatione, septem particulis distributum*. La première édition est de Naples, 1480, in-fol.; il y en a une traduction française, Lyon, 1495, in-4°.(1) Cet ouvrage, le plus étendu, le plus clair et le plus méthodique qui soit sorti de la plume de Gordon, est un traité complet de la manière de guérir toutes les maladies alors connues. Production supérieure à tout ce qui avait paru dans ce genre, elle fut justement admirée, et elle a été réimprimée plusieurs fois. On trouve dans ce traité la composition d'un collyre capable, dit l'auteur, de faire lire à un vieillard le caractère le plus fin sans le secours des lunettes; ce qui porte à croire que l'invention des lunettes remonte à une époque plus ancienne que celle qui lui est communément assignée. Le même traité nous fait connaître des médicaments conservés encore aujourd'hui dans quelques pharmacopées modernes, tels que des trochisques pour l'ulcération des reins et de la vessie, et une poudre anti-épileptique. Mais au lieu de s'en tenir là, Gordon se livre, à l'occasion de l'épilepsie, à toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire; et il donne avec naïveté des formules d'enchantement. Il est cependant difficile de trouver avant Gordon plus de connaissances en chimie, et des applications plus rationelles à la préparation et à l'emploi des médicaments. VI. *De victûs ratione et pharmacorum usu in morbis acutis*. VII. *De signis prognosticis*. Une discussion s'est élevée entre plusieurs érudits relativement à cet ouvrage, et il en est résulté que c'est très probablement le même écrit, dont l'objet étendu est mieux désigné sous cet autre titre: *De crisi et criticis diebus, atque prognosticandi ratione*. VIII. *De urinis et cautelis earum*, imprimé avec le *Lilium*, Venise, 1509, in-fol. Gordon manifeste encore ici la crédulité la plus vulgaire : on ne saurait même se défendre d'un soupçon peu honorable pour sa mémoire, lorsqu'on le voit raconter les supercheries à employer pour résoudre, sans hésiter, des questions auxquelles des médecins éclairés et délicats ne savent et ne peuvent répondre. Après ces reproches mérités, on ne peut se dispenser de dire que Gordon montre dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages des sentiments modestes et religieux. IX. *De pulsibus*; commentaire, à ce que l'on pense, des vers latins de Gilles de Corbeil, sur le même sujet. X. *De phlebotomiâ*. Ce traité fut dicté en 1507. XI. *De floribus diætarum*. XII. *De conservatione vitæ humanæ à die nativitatis usque ad ultimam horam mortis*, imprimé pour la première fois à Leipzig, en 1570, par les soins et avec une préface de Joachim Baudis, médecin de Breslau, et réimprimé avec les deux précédents à Lyon, en 1580. Parmi les ouvrages de Gordon, conservés en manuscrit à la bibliothèque du Roi, nous indiquerons son *Antidotarius* (n°. 6966), écrit en 1461, et provenant de la bibliothèque du cardinal Mazarin, et son traité *De sterilitate mulierum*, manuscrit du XVe. siècle, du fond de Baluze. Plusieurs biographes ont fait mention de Gordon; mais c'est Astruc, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*,

(1) Cette rare édition est décrite dans l'*Esprit des journaux*, de fevr. 1780, p. 281.

f de cet écrivain avec le plus et d'exactitude. D—G—s.

ON (Jacques Huntlei), savant controversiste, était e des plus illustres familles se, alliée même à la maison é au moment où l'hérésie de t de Calvin se répandait et ait à infester sa patrie, il 'ecosse pour suivre en liberté i de ses pères. S'étant rendu su 1563, il entra dans l'ins- jésuites, âgé alors d'environ , et y fit d'excellentes études. ia, pendant près de cinquante ilosophie, les différentes par- théologie, la controverse et ébreu, dans plusieurs villes, ment à Pont-à-Mousson, à Bordeaux. La cour de Rome en Irlande en qualité de pour y soutenir la religion e. Il fit en Ecosse et en Angle- es missions dans un temps ereux, y confessa la foi, et y a prison et les fers. Rendu, malgré lui, à la liberté, fa- il dut, à ce que l'on croit, à naissance, il parcourut, dans éjà très avancé, la plupart du pied, le Danemark, l'Alle- t les autres pays de l'Europe ésie avait pénétré, toujours même zèle, s'opposant aux de l'erreur, cherchant à ra- la foi ceux qui s'en étaient et y raffermissant les autres. x et savant religieux, épuisé es, termina sa longue et labo- arrière le 16 avril 1620. Il é de soixante-dix-sept ans. s les vertus de son état, aux s les plus étendues, il réunis- aimable simplicité, une can- rfaite, et la politesse d'une n soignée. Il ne regretta, en t, que de n'avoir pas, tandis qu'il gémissait sous le poids de la persécution, versé son sang pour la foi. On a de lui un bon traité de controverse en trois parties, intitulé, *Controversiarum fidei epitome*, Cologne, 1620, in-8°. — Gordon (Jacques Lesmore), aussi jésuite écossais, était né à Aberdeen; il prit, comme le précédent, le degré de docteur en théologie, et peut lui être comparé pour la science. Après avoir enseigné long-temps la théologie, il devint successivement recteur des colléges de Toulouse et de Bordeaux, et, dans ses dernières années, confesseur du roi Louis XIII. Il mourut à Paris, le 17 novembre 1641, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il a laissé les ouvrages suivants: I. *Opus chronologicum, annorum seriem, regnorum mutationes, et rerum toto orbe gestarum memorabilium narrationem, à mundi initio ad nostra tempora complectens*, Poitiers, 1613; Cologne, 1614, deux volumes in-fol., souvent réimprimé. II. *Opuscula tria, chronologicum, historicum, geographicum*, Cologne, 1656. III. Un *Commentaire sur la Bible*, Paris, 1632, 3 vol. in-fol., et divers ouvrages de théologie. L—y.

GORDON (Robert), Ecossais, né à Stralogh, mort vers le milieu du XVIIe siècle, est auteur d'un ouvrage topographique très estimé, intitulé, *Theatrum Scotiæ*, imprimé à Amsterdam, et dédié à Olivier Cromwell. On y trouve une description complète de l'Ecosse, avec des cartes particulières de chaque comté. On y a ajouté le livre de Buchanan, *de Jure regni apud Scotos*. L.

GORDON (Patrik), Écossais, qui se rendit en Russie vers la fin du XVIIe siècle, fut du nombre des étrangers qui rendirent les services les plus signalés à Pierre Ier; et Voltaire,

dans son *Histoire* de ce prince, ne l'a pas assez apprécié. Gordon contribua, de concert avec le fameux Lefort, à former les troupes régulières, et à faire tomber l'ambitieuse Sophie, ainsi que son ministre Galitzin. Dans la guerre que le czar entreprit contre les Turks en 1696, Gordon, créé feld-maréchal, dirigea toutes les opérations, et prit la forteresse d'Asoph par l'habileté de sa tactique et les prodiges de son courage. Lorsqu'en 1697, Pierre fit son premier voyage dans l'étranger, il confia le commandement de Moscou à Gordon. L'insurrection des Strelitz éclata pendant l'absence du monarque, et menaça l'empire de la plus terrible catastrophe. La sagesse et la fermeté du commandant prévinrent le danger; et les Strelitz, vaincus, eussent été massacrés tous, sans l'intervention de Gordon, qui recommanda la clémence, et remit jusqu'au retour du chef le moment de la punition. Peu après le retour de Pierre, celui qui venait de lui rendre un service si important, fut attaqué d'une maladie grave qui devait le conduire au tombeau. Le czar lui rendit de fréquentes visites, et s'entretint surtout avec lui des vaisseaux qu'il faisait construire: « Mais à quoi vous serviront les vais- » seaux, dit Gordon, si vous n'avez » point de ports? — Mes vaisseaux » trouveront des ports, répondit » Pierre d'un ton assuré. » Gordon mourut vers la fin de 1699. Le czar lui fit faire des obsèques magnifiques, auxquelles il assista lui-même.

C—au.

GORDON (Alexandre d'Achintoul), était parent du précédent qui le fit venir en Russie l'an 1693, et le présenta lui-même au czar. Le monarque le reçut avec bonté; et ayant appris la fermeté et le courage que le jeune Ecossais avait montrés dans une querelle avec quelques Russes des étrangers, il le nomma peu après, il lui donna un rég Si, à la bataille de Narwa, on e vi ses conseils, Charles XII eût vé une plus grande résistance. lonel Gordon fut victime de l ritie des généraux, et devin sonnier des Suédois, qui ne l' gèrent qu'au bout de huit ans. avoir rendu à Pierre de grand vices à la bataille de Liesna con Suédois, et en divers combat les Polonais, il retourna dans trie, où son père venait de mou mourut lui-même en 1752, à l' quatre-vingt-deux ans. Les loisi dernières années de sa vie furen sacrés à la rédaction d'une *Hist Pierre Ier.*, en anglais, qu'on trois ans après sa mort, à Aber en 2 vol. in-8°.; cet ouvrage es cieux par l'exactitude des faits une grande partie se passa so yeux de l'auteur. Ch. A. Wich l'a traduit en allemand, (Le 1765, 2 vol. in-8°.) Les observ que le savant historien Müller, p seur à Moscou, fit sur le premi lume, sont restées manuscrites. ont été long-temps entre les ma Büsching, qui, sans doute, en tiré parti dans ses travaux histo sur le nord. Ce fut environ d après la publication de l'ouvr Gordon, que Voltaire publia son *toire de Russie sous Pie Grand*, qui l'emporte beaucou les charmes du style et l'intérê narration, mais qui, sous d' rapports, ne satisfit pas l'atten public.

C—

GORDON (Alexandre), quaire et artiste écossais du siècle, fut successivement secr de la société d'encouragement, d égyptien composé de savant

é en Egypte, et de la société
ıaires de Londres : il résigna
ière place en 1741, et passa
ine, où il était juge de paix
: de sa mort, vers l'an 1750.
ırtout estimé pour son talent
lessinateur, et pour la con-
qu'il avait de la langue
On a de lui : I. *Itinerarium onale*, ou *Voyage dans plu-arties des comtés de l'E-du nord de l'Angleterre*, en
ties, avec 66 planches, 1726,
. *Supplément à l'Itinéraire onal*, 1732, in-fol. avec 6
. Il a paru en Hollande, en
ne édition latine de l'*Itiné-*vec le Supplément. III. *Les pape Alexandre VI et de César Borgia*, 1729, in-fol.,
ıt les guerres de Charles VIII
ouis XII, en Italie, de 1492
; traduit en français, Amster-732, trois volumes in-12. *toire complète des anciens iédtres*, traduite de l'italien du
Scipion Maffei, 1730, im-primée depuis avec des ad-
V. *Essai d'explication des hiéroglyphiques inscrites sur eil de la momie appartenant taine Lethieullier*, 1737, in-ec des planches. VI. *Vingt-anches gravées de toutes les s et autres antiquités égyp-qui se voient et existent en terre*, 1739, in-fol. Tous ces es sont en anglais. L.

RDON (Thomas), célèbre écri-olitique du XVIIIe. siècle, né fin du XVIIe., à Kircudbright a province de Galloway, en e, vint à Londres, après avoir bonnes études classiques, dont parti en se livrant d'abord seignement des langues. Deux ılets qu'il écrivit en faveur de l'évêque Hoadly, dans la controverse bangorienne, le recommandèrent à Trenchard, poète et écrivain politique, qui l'employa en qualité de secrétaire, et finit par l'associer à ses travaux littéraires. C'est ainsi qu'ils publièrent deux ouvrages périodiques qui eurent beaucoup de vogue, les *Lettres de Caton*, commencées en 1720, et qui forment en tout 4 vol. in-12 dans l'édition de 1737, qui est la quatrième ; et le *Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8°. : tous deux dirigés contre l'administration existante alors, et contre la hiérarchie ecclésiastique. Le dernier est écrit d'un style plus décent, mais avec plus de véhémence encore que le précédent. Gordon le continua seul quelques années après la mort de Trenchard, avec lequel il avait été lié d'une amitié peu commune, et dont il épousa la veuve. Il se mit ensuite aux gages de sir Robert Walpole, et composa quelques pamphlets pour défendre les mesures de ce ministre. Il publia, en 1728, en deux vol. in-fol., une traduction anglaise de *Tacite*, précédée de *Discours politiques*. Quoique la traduction ne reproduise en rien l'esprit de l'historien latin, cette publication, protégée par le ministre, eut beaucoup de succès dans un parti, succès qu'elle dut à l'enthousiasme de liberté ainsi qu'à l'expression d'une haine profonde pour la royauté et pour le sacerdoce, qu'on trouve dans les Discours politiques. J. Whiston, dans ses notes manuscrites, prétend que ces discours sont tirés de l'italien de Malvezzi Scipio Ammirati, et de l'espagnol de don Balthazar Alamos Barrientos. On retrouve le même caractère d'animosité dans les *Discours* dont Gordon fit précéder une traduction de *Salluste*, suivie de celle des *Catilinaires de*

Cicéron, publiée en 1743, réimprimée en 1769, in-4°., et qui, ainsi que l'ouvrage précédent, a eu un grand nombre d'éditions en différents formats. Ces Commentaires ont été traduits en français (*Voy.* Daudé): l'édition de 1782, portant sur le titre *trad. de l'anglais de Gordon par M. D. S. L.*; ces deux traductions furent attribuées à Silhouette. L'ouvrage fut prohibé, mais n'en eut pas moins d'autres éditions qui se vendaient clandestinement. On n'est pas surpris qu'on en ait donné une nouvelle édition en l'an 11 (Paris, 3 vol. in-8°.), dans un moment où l'on employait tous les moyens pour soutenir une république mal assurée. Gordon obtint, probablement par la protection de Robert Walpole, la place de premier commissaire pour les patentes de marchand de vin; place qu'il occupait encore lorsqu'il mourut le 28 juillet 1750. On voit, par ses écrits, que sa religion se bornait au pur déisme. Comme écrivain, on lui reproche d'avoir, non seulement dans ses traductions, mais dans tous ses ouvrages, renvoyé constamment le verbe à la fin de la phrase, conformément à la construction latine; ce qui donne à son style un air de roideur et d'affectation. Sa mort étant arrivée vers le même temps que celle de Middleton, auteur de la *Vie de Cicéron*, lord Bolingbroke, dit à ce sujet : *Nous avons donc perdu le meilleur et le plus mauvais écrivain de l'Angleterre.* Quelques écrits de Gordon ont été réimprimés après sa mort, dans des recueils intitulés, l'un : *Cordial pour les esprits abattus*, 2 vol. in-12, Londres, 1751, 2°. édition; l'autre : *Les colonnes du sacerdoce et de l'orthodoxie ébranlées*, 2 vol.; réimprimé en 1768, 4 vol. in-12. On a aussi une *Collection de traités, par feu Trenchard et Th. Gordon*, dres, 1751, 2 vol. in-12.

GORDON (André), savan dictin, descendant de l'ancien son des ducs de Gordon, na 1712, à Cofforach, dans le d'Angus, situé dans le nord cosse. Après avoir étudié les lettres à Ratisbonne, il voyagea triche, en Italie et en France retour à Ratisbonne, il prit l'h St.-Benoît dans le couvent écos s'occupa alors beaucoup de la que, étudia ensuite le droit à Sal et accepta, en 1737, la place fesseur de philosophie à l'un d'Erfurt. Son zèle pour la phil moderne lui suscita beaucoup d saires; mais il se fit connaître gensement dans l'Europe sav ses belles expériences sur l'éle Le docteur Priestley, dans so *toire de l'électricité*, l'indique le premier physicien qui, dans reil électrique, se soit servi d lindre au lieu d'un globe. trouva aussi les moyens d'excit ment l'électricité d'un chat, moyen d'une chaîne de fer, il ma de l'esprit-de-vin par les ét qu'il tirait du corps de cet an était un des correspondants d démie des sciences de Paris. mourut le 20 août 1751. Nou terons pas de lui une foule de tations qui ont figuré dans la entre la philosophie moderne de l'ancienne école. Voici ses ou les plus remarquables : I. *Pr studii philosophici dignitate litate*, Erfurt, 1737, in-4°. L annonça par ce programme ses de philosophie. II. *De concor mensuris*, ibid., 1742, in-4 *Phænomena electricitatis ex* ibid., 1744, in-8°. Cet ouvrag publié aussi en allemand, ibid.

le spectris, ibid., 1746, *philosophia utilis et jucunnne*, 1745, 3 vol. in-8°. *philosophiæ mutationem* Erfurt, 1749, in-4°. VII. *xperimentalis elementa*, ii - 1752, 2 vol. in-8°., s. B—H—D.

N (GEORGE), à qui l'usage ner le titre de lord, parce ils puîné d'un duc, acquit élébrité en Angleterre, vers XVIIIe. siècle. Il naquit à : 19 décembre 1750, de rge, duc de Gordon, d'une ciennes familles d'Écosse, parrain le roi George II. bord dans la marine; mais durant la guerre de l'indéaméricaine. Il représentait nt le bourg de Ludgershall iltshire. Étranger aux deux divisent la chambre des , il blâmait avec la plus erté, et souvent avec beauit, les propositions qui lui at répréhensibles, de quelu'elles vinssent; ce qui fit y avait trois partis dans le , savoir, le ministère, l'op- et lord George Gordon : bliait fréquemment la modénvenable, et se permettait mes violents, des personnaême des injures grossières. igoureuses contre les catholent été adoucies par un acte passé dans les deux chams opposition, en 1778. Des raintifs prirent l'alarme pour n établie. Les démarches inde quelques catholiques semjustifier ces craintes. Il se nc en plusieurs endroits des ns protestantes, qui avaient unique d'essayer d'obtenir, voies légales, des garanties contre les abus que les catholiques pourraient faire de la nouvelle loi. Ces associations adressèrent au parlement des pétitions, dont Gordon était ordinairement l'organe : en les présentant à la chambre des communes, il s'étendait beaucoup sur le mécontentement des vrais protestants contre la loi de tolérance, les peignait comme prêts à se lever pour la combattre, et disposés à mourir pour la défense de leur foi. Dans toutes les discussions, il faisait entrer la religion, interrompait les débats pour parler des affaires religieuses, et accusait les ministres d'être les fauteurs du papisme; enfin, un jour, il fut interrompu par l'orateur de la chambre, pour avoir dit que les Écossais regardaient le roi comme un papiste. Peu lui importait d'être rappelé à l'ordre; il n'en continuait pas moins ses diatribes. Une autre fois il se mit à lire un long pamphlet imprimé; cela ennuya tellement la chambre, que de deux cents membres qui la composaient, il n'en resta bientôt qu'une cinquantaine. Tout cela, joint à la singularité de sa mise, de ses manières, et même de son langage, n'annonçait pas une tête bien saine: ce qui se passa l'année suivante, le démontra encore mieux. L'association protestante de Londres tenait des assemblées auxquelles Gordon assistait régulièrement. Le 29 mai 1780, il représenta vivement les dangers que courait la religion protestante, exhorta à l'union pour s'opposer aux progrès alarmants du papisme, et enfin proposa que le vendredi suivant, 2 juin à dix heures du matin, toute l'association se trouvât dans une place immense, appelée Saint-Georges' Field, et située sur la rive droite de la Tamise, pour aller de là tous ensemble à la chambre des communes, où il présenterait la pétition des protestants.

Cette motion fut accueillie par les plus vifs applaudissements. Gordon ajouta que, si, au jour fixé, il y avait moins de vingt mille personnes, il ne présenterait pas la pétition ; et en même temps il recommanda expressément de ne pas troubler le bon ordre. Mais les hommes paisibles ne faisaient plus partie de ces assemblées, où ils avaient d'abord formé la majorité. Gordon n'avait donc plus avec lui que des hommes aveuglés par un faux zèle, ou poussés par des intentions perverses. Une foule prodigieuse se rassembla dans Saint-Georges' Field ; on en évalua le nombre à plus de cent mille personnes : elle se sépara en trois corps, pour passer la Tamise sur chacun des ponts qui unissent les deux rives de ce fleuve, et arriva vers deux heures et demie au parlement, qu'elle investit aussitôt. Un énorme rouleau de parchemin, qu'un homme avait bien de la peine à porter, contenait la pétition revêtue de toutes les signatures. La foule, qui s'était emparée des avenues ne tarda pas à s'abandonner à la plus affreuse licence. Plusieurs pairs, et deux membres de la chambre des communes, furent outragés, battus ou volés, en se rendant à leur poste ; des voitures furent brisées. La populace serait même entrée dans la chambre haute, sans la fermeté et la prudence de l'huissier. La chambre basse était en quelque sorte bloquée ; car la foule se pressait contre la porte même de la salle d'assemblée : la séance fut remplie des débats relatifs à ce qui se passait. Gordon présenta sa pétition, signée, disait-il, par cent vingt mille protestants, qui demandaient le rappel de l'acte passé dans la dernière session en faveur des catholiques, et proposa qu'elle fût aussitôt prise en considération ; ce qui n'eut pas lieu, parce que c'était contraire aux usages de la chambre. Da tervalle, Gordon fut plusieurs quis de disperser sa troupe : il gea en effet à se retirer, en lui tant que, le mardi suivant, on perait de la pétition, et l'exh se fier aux bonnes intentions mais en même temps il indiq membres qui s'opposaient à l'on prît la pétition en consid Dès que la séance fut levée, se sépara ; et la plupart de c le zèle religieux avait seul ame retirèrent : les bandits qui joints à eux, se répandirent ville, où ils brûlèrent et pillèr chapelles catholiques. Un détac de soldats arriva trop tard po venir le dégât. On prit treize misérables ; les autres s'enfuir lendemain, il ne se passa déjà les gens sages se réjouiss ce que l'ardeur des zélateurs amortie : mais ceux qui avaient l'incendie, voyant que l'on ne que de faibles mesures pour en le mal, recommencèrent le di soir à exciter la multitude. semblement de plusieurs mill personnes se forma rapideme le Moorfields, et, aux cris de *papistes, mort au papisme*, s de nouveaux excès, pilla les c catholiques, et les maisons de pl particuliers, entre autres cell George Saville, auteur du bill rance ; la foule insulta les détach de soldats envoyés contre ell finit par se séparer vers neuf et demie. Vainement l'associati testante avait fait circuler dans tinée une résolution, pour c tous les vrais protestants de n leur attachement à leur religi une conduite tranquille et co aux lois : le désordre fut au co mardi, jour fixé pour s'occupe

pétition. La multitude se rassembla de nouveau autour du parlement; et les scènes du vendredi se répétèrent. La chambre des pairs, malgré l'assurance donnée par un des ministres que toute l'autorité de la constitution avait été mise en usage pour assurer la liberté des délibérations, leva sa séance. La chambre des communes déclara qu'aucun de ses actes ne pouvait avoir de caractère légal tant qu'elle serait ainsi assiégée par une populace furieuse. Un membre demanda qu'aussitôt que le calme serait rétabli, on délibérât sur les pétitions des protestants. Alors Gordon s'écria que, si la chambre fixait un jour pour ouvrir la discussion, il ne doutait pas que la foule ne se retirât paisiblement. Le capitaine Herbert, membre de la chambre, voulait que l'on chassât Gordon; cette demande déplut. Alors Herbert observa que Gordon portait à son chapeau une cocarde bleue, signe de ralliement adopté par la multitude, et dit, que s'il ne l'ôtait pas à l'instant, il allait la lui arracher: Gordon la mit dans sa poche. A six heures, la séance fut levée; Gordon engagea les mutins à se séparer: mais une partie d'entre eux dételа ses chevaux, et traîna sa voiture en triomphe, et l'autre se dispersa à l'apparition d'un corps de troupes à cheval à la tête duquel était un magistrat. A sept heures, l'émeute reprit une nouvelle force: un grand nombre de maisons, et des chapelles, furent pillées; la grande prison de Newgate fut forcée: tous les malfaiteurs qu'elle renfermait, augmentèrent le nombre des bandits, et allèrent ouvrir les autres prisons. Une seule fut sauvée par la fermeté du geolier. La populace, maîtresse de Londres, de Westminster, signalait sa fureur de toutes les manières. La terreur des citoyens était au comble: toutes les maisons furent illuminées par ordre des mutins, pour célébrer leur triomphe. Le mercredi, le pillage et l'incendie continuèrent; on voyait en plus de vingt endroits les flammes étendre leurs ravages sur les prisons et sur les maisons particulières: les rues étaient remplies d'infortunés qui, chargés de ce qu'ils pouvaient sauver, fendaient l'air de leurs cris; et d'un autre côté, des misérables, ivres de vin et de fureur, couraient, en vomissant les plus horribles imprécations, se joindre aux incendiaires. On frémit encore en songeant à quels maux l'Angleterre eût été livrée, si les rebelles eussent commencé par porter leur fureur contre la banque, et les établissements publics, dépôts de la fortune et de tous les titres de propriété des citoyens et de l'état. La multitude se dirigeait sur la banque, lorsqu'elle fut arrêtée dans sa marche. Dès le lundi, le gouvernement avait publié une proclamation qui assurait une récompense de cinq cents livres sterling, à quiconque découvrirait un individu coupable des excès commis jusqu'alors. Des mutins arrêtés avaient été interrogés; mais leurs complices avaient redoublé leur fureur. Le mardi, le lord maire était occupé à communiquer au conseil de ville sa correspondance avec les ministres, sur les moyens de faire cesser le tumulte. L'incertitude, la peur, semblaient entraver les opérations des ministres et des magistrats. Mais des troupes arrivèrent de différents points, et des compagnies de volontaires se formèrent. Le mercredi, le roi autorisa, par une proclamation, les militaires, à disperser les rassemblements par la force, sans attendre les ordres de l'autorité civile. Cet acte de vigueur sauva la banque, la ville de Londres, et l'état. On fit feu sur la populace, et tout rentra dans l'ordre. Le 19, le

premier ministre informa la chambre des communes que le roi avait donné l'ordre d'arrêter Gordon comme coupable de haute-trahison. La chambre vota une adresse au monarque pour le remercier de cette communication. Le procès de Gordon commença le 5 février 1781; cet insensé fut défendu par M. Erskine. Le jury l'acquitta, parce que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût assemblé la foule dans de mauvaises intentions. Lorsque l'on apprit en Ecosse qu'il avait été acquitté, il y eut de grandes réjouissances, et l'on ouvrit une souscription pour l'indemniser des frais que son procès lui avait occasionnés. Gordon continua de prendre à tout propos la défense de la foi protestante, et de se mêler des affaires publiques: mais le peu de suite qu'il y mit, engagea ses amis à le prier de s'en abstenir. Ce fut apparemment pour se conformer à cette exhortation, qu'il ne comparut pas comme témoin devant la cour ecclésiastique; ce qui lui attira une sentence d'excommunication de l'archevêque de Cantorbery. D'un autre côté, ayant publié un pamphlet incendiaire, et s'étant permis des expressions injurieuses contre la reine de France et contre l'ambassadeur de ce pays, il fut, en 1788, traduit devant la cour de justice, où il refusa, en prêtant serment, de baiser le livre des Evangiles, et proféra des discours si extravagants, et si outrageux contre la reine de France et contre l'impératrice de Russie, que le procureur-général l'interrompit, en lui disant qu'il déshonorait le nom anglais: il fut condamné comme coupable de libelle. Au lieu de venir entendre prononcer sa sentence, il s'enfuit en Hollande. Il fut renvoyé de ce pays par ordre des bourgmestres d'Amsterdam, et escorté jusqu'au paquebot par un piquet de soldats. Il débarqua au mois de juillet à Harwich, et parvint à aller à Birmingham, où, au mois d'août, il fit profession de la religion juive; il y fut arrêté le 7 décembre, comme ayant manqué de respect à la cour de justice: mené à Londres, il y fut enfermé dans la prison de Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Au mois de juillet 1789, il adressa une pétition à l'assemblée nationale de France, pour réclamer son intervention; mais lord Grenville informa l'ambassadeur que cette intervention ne serait pas admise. Depuis ce moment, Gordon vécut tranquille, et consacra tout son temps à l'étude, notamment à celle de l'histoire. Il mourut le 1er. novembre 1793, regretté de ses compagnons d'infortune, à qui il faisait tout le bien que sa situation lui permettait. On a de lui plusieurs Pamphlets sur les affaires du temps et sur d'autres sujets; ce qui surprendra peut-être, c'est qu'il y raisonne fort bien: le style en est correct, vif et animé. E—s.

GORDON (Guillaume), historien anglo-américain, né en 1729, à Hitchin, dans le comté de Hereford, en Angleterre, fut élevé dans une école de *dissenters*, à Londres ou bien aux environs, et fut destiné au ministère ecclésiastique. Après avoir été pendant quelques années pasteur d'une congrégation d'indépendants à Ipswich, son inclination le décida à passer en Amérique en 1770; et il fixa sa résidence à Roxbury, près de Boston, dont il fut choisi ministre: il fut nommé en même temps chapelain du congrès provincial de Massachusetts. Au moment où éclata l'insurrection des colonies, Gordon adopta avec ardeur la cause de l'indépendance, se lia avec les hommes qui avaient le plus

d'influence, et prit une part active aux affaires publiques. Ce fut, à ce qu'il paraît, en 1776, qu'il conçut le dessein de tracer l'histoire des événements qui se passaient, en quelque sorte, sous ses yeux. Washington, auquel il fit part de ce projet, l'y encouragea, lui donna de nombreux renseignements, et lui communiqua tous ses papiers. Le congrès américain et les états de la Nouvelle-Angleterre lui permirent de prendre communication d'une grande partie de leurs archives. La lecture de la correspondance des généraux Gates, Greene, Lincoln et Otho Williams, concourut encore à l'éclairer sur son sujet. Il fit aussi, plus tard, un usage assez étendu de la partie historique de l'*Annual register*, ouvrage périodique, publié à Londres par Dodsley, et dont les relations, favorables au parti de l'indépendance, étaient très goûtées en Amérique. Le docteur Ramsay lui confia le manuscrit inédit de son *Histoire de la guerre dans la Caroline*, l'autorisant à en tirer tout ce qui serait à sa convenance. Gordon retourna en Angleterre en 1786, et, deux ans après, publia son ouvrage par souscription, et sous ce titre: *The history of the rise*, etc.; *Histoire de l'origine, des progrès et de l'établissement de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, contenant un tableau de la dernière guerre, et des treize colonies, depuis leur origine jusqu'à cette époque*, Londres, 1788, 4 vol. in-8°. L'ouvrage se compose d'une suite de lettres, supposées écrites depuis l'année 1771 jusqu'à 1784, de Roxbury, Londres, Roterdam, Paris. Malgré tous les secours dont l'auteur avait pu s'aider, on ne peut regarder ce livre que comme une réunion de documents authentiques très précieux, et de faits présentés dans l'ordre chronologique avec exactitude, quoiqu'avec un peu de partialité: les réflexions dont il les a accompagnés, sont généralement communes, et son style manque de noblesse, d'élégance et même de chaleur; ce qui paraît surprenant, quand on songe à l'enthousiasme qu'il avait montré. Dans sa préface, Gordon prétend attribuer cette sécheresse de style au *respect qu'il a pour la vérité*. Heureusement pour les lecteurs, Hume, Gibbon et d'autres historiens, n'ont pas été retenus par ce scrupule. Après son retour dans sa patrie, Gordon fut nommé pasteur d'une congrégation de *dissenters*, à St. Néots, dans le comté de Huntingdon; il revint ensuite vivre à Ipswich. Dans ses dernières années, ses facultés intellectuelles éprouvèrent un affaiblissement tel, que les noms de ses plus intimes amis s'étaient entièrement effacés de sa mémoire, même celui de Washington, avec qui il avait été long-temps en liaison et en correspondance. Il mourut à Ipswich, en 1807. On cite encore de lui un Abrégé du Traité de Jonathan Edwards, sur les *Affections religieuses*, quelques Sermons et deux Pamphlets. X—s.

GORÉ (Thomas), écrivain anglais, né en 1631, au petit bourg d'Aldrington (ou Alderton), dans le Wiltshire, d'une famille ancienne et considérée, s'occupa toute sa vie de recherches sur les généalogies, le blason, et les prérogatives de la noblesse, quoiqu'il n'eût lui-même que le titre d'écuyer. Il étudia quelque temps la jurisprudence à Lincoln's-Inn, et fut même nommé, en 1680, premier shérif du Wiltshire; mais il passa la plus grande partie de sa vie à suivre ses recherches favorites, et mourut dans sa patrie, le 31 mars 1684, laissant un grand nombre de

la mesure, c'est lorsqu'elle attaque les mœurs. Il est difficile, en effet, d'excuser les ennemis de Gorgias, quand ils cherchent à l'avilir en dénaturant ses actions, en jetant de l'odieux sur ce qui n'est tout au plus que ridicule. Ainsi, lorsque Gorgias déclare, en plein théâtre, qu'il est prêt à parler, sur quelque sujet qu'on veuille lui proposer, n'est-ce pas une singularité du talent, ou, tout au plus, la jactance d'un bel-esprit tourmenté de la prétention si souvent attachée au mérite de la difficulté vaincue, plutôt qu'une provocation dirigée contre la morale publique? Et c'est, cependant, d'après ces accusations, que l'on a trop souvent jugé le caractère de Gorgias. C'est contre ces imputations, répétées sans raison, qu'un lecteur doit se tenir en garde. Mais, comme le remarque un critique, de même qu'on n'écrit pas l'histoire de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, il ne faut pas arrêter une opinion sur Gorgias d'après les Dialogues de Platon. Et dans un autre endroit, le même écrivain, juge éclairé, laisse entrevoir un doute sur la pureté des motifs dont fut animé, dans ces dissensions, le successeur et l'élève de Socrate. Un certain Hermippus, au rapport d'Athénée, écrivit un livre entier sur Gorgias; gardons-nous bien de l'imiter: passons aux deux ouvrages qui nous restent sous le nom de cet écrivain. Si notre sentiment pouvait être de quelque poids dans la balance des opinions, nous n'hésiterions pas à dire que nous ne les croyons pas du célèbre Gorgias. Ces misérables déclamations, ainsi que les appelle Belin de Ballu, dans son *Histoire de l'Éloquence*, où l'on trouve un bon article sur Gorgias, offrent trop peu d'intérêt pour que nous nous arrêtions à en discuter l'authenticité. Voici quelles en sont les principales éditions: L'*Éloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*, ont été recueillis dans le VIIIe. volume des *Oratores græci*, de Reiske, Leipzig, 1773, in-8°. Ils se trouvent dans le *Recueil des discours des rhéteurs grecs*, Henri Estienne, 1513, 1527; avec Isocrate, Alde, 1513, 1534; id. par Guill Canter, avec Aristide, Bâle, 1566, in-fol.; idem, par Henri Estienne, avec Isocrate, 1593, suivant la version latine de Canter. (*Voy.* PLATON.) G. F—R.

GORGO, fille de Cléomène, roi de Sparte, se distingua par la vivacité de son esprit. Elle était encore enfant lorsqu'Aristagoras de Milet vint à Sparte pour engager les Lacédémoniens à prendre le parti des Ioniens contre le roi de Perse. Sa demande ayant d'abord été rejetée, il alla trouver Cléomène dans sa maison, et essaya de le gagner en lui promettant dix talents: sur son refus, il augmenta successivement son offre et le porta jusqu'à la somme de cinquante talents; alors Gorgo, qui se trouvait présente, s'écria: « Fuyez, » mon père, fuyez; cet étranger vous » corrompra. » Elle épousa dans la suite Léonidas, roi de Sparte; et ce fut elle qui donna les moyens de lire l'avis que Démocrate faisait passer à sa patrie. Ce prince, réfugié à la cour de Perse, ne sachant comment avertir les Lacédémoniens des projets de Xerxès, prit des tablettes, en enleva la cire, écrivit sur le bois même ce qu'il voulut leur apprendre; recouvrit cette écriture avec de la cire, et envoya ces tablettes à Sparte. Comme rien ne paraissait écrit, les Lacédémoniens ne pouvaient imaginer ce que cela signifiait. Mais Gorgo devina qu'il fallait enlever la cire. On suivit son conseil; et les Spartiates furent ins-

leurs instances, l'orateur léontin vit bientôt Athènes toute entière accourir lui demander des leçons d'un art qui l'avait tant charmée (1). Après la bataille de Salamine, il se couvrit de gloire en prononçant l'éloge des guerriers morts pour la patrie. Peu de temps auparavant, au milieu des jeux publics de la Grèce, cette voix flexible qui ne semblait alors destinée qu'à servir aux plaisirs des peuples dont elle faisait les délices, animée par le noble élan du patriotisme, avait appelé l'effort de leurs armes réunies, contre l'invasion des barbares. C'est dans cette harangue, appelée l'*Olympique*, et citée par Longin, que se trouve cette belle pensée, trop sévèrement jugée par Aristote : « Vous recueillez dans la » crainte ce que vous avez semé dans » la honte. » Enfin, la Grèce assemblée aux jeux pythiques, dans l'ivresse de sa reconnaissance et de son admiration, ne crut pas trop payer Gorgias en lui décernant une statue dans le temple d'Apollon Delphien. Non content d'exercer paisiblement dans Athènes la puissante influence de son talent, Gorgias parcourut la Grèce, traversa la Thessalie, et fut le nouvel Orphée qui rendit cette contrée sauvage sensible au charme ineffable des lettres. Les Thessaliens ne crurent pouvoir mieux exprimer l'idée de l'irrésistible éloquence, que par le nom de celui qui leur en avait offert le modèle ; et forcés de créer un mot pour exprimer une idée nouvelle, ils appliquèrent le verbe γοργιαζειν à l'expression flatteuse du plaisir que leur faisaient éprouver les beaux mouvements de l'art oratoire. Ce mot fut pris depuis en mauvaise part, comme celui de sophiste ; et de-là vinrent les figures *gorgiaques*, qui n'étaient, en général, que des antithèses puériles, ou des jeux de mots ridicules. Tel est le fragment de l'orateur Eschine, que nous a conservé Philostrate. (*Vies des Sophist.*) Le rhéteur Troïlus, dans ses *Prolégomènes sur la rhétorique d'Hermogène*, rapporte que les Athéniens appelèrent les jours solennisés par l'éloquence de Gorgias, *les fêtes*, et ses discours *les flambeaux;* « parce que, » dit-il, de même que le feu dissipe » les ténèbres, ainsi les sages discours » dissipent l'ignorance. » Gorgias fu le premier qui, au rapport de Philostrate, parla d'abondance devant le peuple assemblé, et enseigna aux Grecs l'art de bien dire. Mais sa brillante manière, qui bientôt devait être éclipsée par les beautés simples, naturelles et franches de Démosthènes, ne pouvait long-temps résister aux traits ingénieux de Platon, ni soutenir le parallèle avec le bon goût et l'atticisme soutenu qui règnent dans les écrits de ce prince des prosateurs. Mais Platon ne s'est-il pas montré trop rigoureux dans le jugement qu'il a porté de Gorgias ? Quelque peu de ressentiment semble percer au milieu de ses plaisanteries ; il a l'air de se venger. Aussi Gorgias s'écria-t-il, après avoir lu le *Dialogue de Platon* qui porte son nom, « que l'auteur » pourrait bientôt remplacer heureu» sement le poète Archiloque. » Nous ne dirons rien des critiques qui ne tombent que sur le style. Denys d'Halicarnasse, dont le témoignage ne peut être suspect, reproche à Gorgias de l'enflure ; il ajoute même que plusieurs de ses phrases ne différaient pas beaucoup du ton des dithyrambes. Le mérite le plus éclatant et le moins contesté n'est pas toujours à l'abri des traits de la critique ; mais où la raillerie passe

(1) Ceci se passait, suivant Diodore de Sicile, sous l'archontat d'Euclide, c'est-à-dire, l'an 427 avant J.-C.

la mesure, c'est lorsqu'elle attaque les mœurs. Il est difficile, en effet, d'excuser les ennemis de Gorgias, quand ils cherchent à l'avilir en dénaturant ses actions, en jetant de l'odieux sur ce qui n'est tout au plus que ridicule. Ainsi, lorsque Gorgias déclare, en plein théâtre, qu'il est prêt à parler, sur quelque sujet qu'on veuille lui proposer, n'est-ce pas une singularité du talent, ou, tout au plus, la jactance d'un bel-esprit tourmenté de la prétention si souvent attachée au mérite de la difficulté vaincue, plutôt qu'une provocation dirigée contre la morale publique? Et c'est, cependant, d'après ces accusations, que l'on a trop souvent jugé le caractère de Gorgias. C'est contre ces imputations, répétées sans raison, qu'un lecteur doit se tenir en garde. Mais, comme le remarque un critique, de même qu'on n'écrit pas l'histoire de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, il ne faut pas arrêter une opinion sur Gorgias d'après les Dialogues de Platon. Et dans un autre endroit, le même écrivain, juge éclairé, laisse entrevoir un doute sur la pureté des motifs dont fut animé, dans ces dissensions, le successeur et l'élève de Socrate. Un certain Hermippus, au rapport d'Athénée, écrivit un livre entier sur Gorgias; gardons-nous bien de l'imiter: passons aux deux ouvrages qui nous restent sous le nom de cet écrivain. Si notre sentiment pouvait être de quelque poids dans la balance des opinions, nous n'hésiterions pas à dire que nous ne les croyons pas du célèbre Gorgias. Ces misérables déclamations, ainsi que les appelle Belin de Ballu, dans son *Histoire de l'Éloquence*, où l'on trouve un bon article sur Gorgias, offrent trop peu d'intérêt pour que nous nous arrêtions à en discuter l'authenticité. Voici quelles en sont les principales éditions: *L'Éloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*, ont été recueillis dans le VIIIe. volume des *Oratores græci*, de Reiske, Leipzig, 1773, in-8°. Ils se trouvent dans le *Recueil des discours des rhéteurs grecs*, Henri Estienne, 1513, 1527; avec Isocrate, Alde, 1513, 1534; id. par Guill Canter, avec Aristide, Bâle, 1566, in-fol.; idem, par Henri Estienne, avec Isocrate, 1593, suivant la version latine de Canter. (*Voy.* PLATON.) G. F—a.

GORGO, fille de Cléomène, roi de Sparte, se distingua par la vivacité de son esprit. Elle était encore enfant lorsqu'Aristagoras de Milet vint à Sparte pour engager les Lacédémoniens à prendre le parti des Ioniens contre le roi de Perse. Sa demande ayant d'abord été rejetée, il alla trouver Cléomène dans sa maison, et essaya de le gagner en lui promettant dix talents: sur son refus, il augmenta successivement son offre et le porta jusqu'à la somme de cinquante talents; alors Gorgo, qui se trouvait présente, s'écria: « Fuyez, » mon père, fuyez; cet étranger vous » corrompra. » Elle épousa dans la suite Léonidas, roi de Sparte; et ce fut elle qui donna les moyens de lire l'avis que Démocrate faisait passer à sa patrie. Ce prince, réfugié à la cour de Perse, ne sachant comment avertir les Lacédémoniens des projets de Xerxès, prit des tablettes, en enleva la cire, écrivit sur le bois même ce qu'il voulut leur apprendre; recouvrit cette écriture avec de la cire, et envoya ces tablettes à Sparte. Comme rien ne paraissait écrit, les Lacédémoniens ne pouvaient imaginer ce que cela signifiait. Mais Gorgo devina qu'il fallait enlever la cire. On suivit son conseil; et les Spartiates furent ins-

ar ce moyen, des préparatifs
ès. C—n.

I (Jean-Antoine), l'un des
qui, dans le dernier siècle,
lus travaillé sur toutes les ma-
philologie, d'histoire et d'an-
naquit à Florence, le 9 décem-
1. Ses parents reconnurent de
heure ses heureuses disposi-
t cherchèrent à les seconder.
il était destiné à l'état ecclé-
e, il se livra d'abord à la théo-
habitude de vivre avec plu-
le ses proches, qui étaient pein-
donna du goût pour les arts.
la peinture; mais les anti-
aisaient surtout ses délices. Il
nné prêtre en 1717, et attaché
qualité au baptistère de Saint-
prononça alors quelques ser-
et composa quelques traités
iques qui n'ont point été pu-
réputation de son savoir le
ir par le sénateur Ferrante Cap-
pour soigner l'éducation de ses
e jeune Gori passait dans les
hèques tout le temps qu'il pou-
rober à ces occupations. Le cé-
Salvini distingua les talents de
et les conseils de ce grand lit-
r lui furent très utiles pour la
on de ses études. Il exerça d'a-
on esprit par la traduction de
nts traités d'Aristophane, d'Iso-
de Lucien et de Longin. Gori
aître celle du *Traité du su-*
, de ce dernier auteur, 1733,
t 1737; et il publia, en 1738,
luction italienne du *Traité de*
tion, de Démétrius de Pha-
par Marcello Adriani; et en
, celle des *Idylles de Théo-*
par Salvini. Philippe Bona-
Voy. Bonarota) dirigea Gori
'étude des monuments et l'art
interpréter; il le fit connaître de
, de Fontanini, de Bianchi,
de Vettori et d'Andreini, qui avaient commencé à éclaircir les antiquités de Florence et de la Toscane. La réputation qu'ils s'étaient acquise, excita l'émulation de Gori, et il se livra avec une constance incroyable à ce genre de travail. Il débuta par un *Recueil des inscriptions antiques qui existaient alors dans l'ancienne Étrurie*; et il en fit paraître successivement en 1726, 1734 et 1744, trois volumes in-folio, avec des notes de Salvini. Cet ouvrage est accompagné d'un grand nombre de planches, représentant les figures et les bas-reliefs qui étaient accompagnés d'inscriptions. Gori ne borna pas ses recherches aux monuments de son pays. On avait découvert, à Rome, un *columbarium*, ou *tombeau des affranchis et des esclaves de la maison de Livie*. Il en fit paraître aussi, en 1726, in-folio, la description, également accompagnée de notes de Salvini. Et comme il aimait les arts et qu'il les connaissait, il donna, en 1728, une *Description de la chapelle de S. Antonin*, en un vol. in-folio. Le Recueil des inscriptions de la Toscane avait obtenu les suffrages des savants; mais ce grand ouvrage ne convenait qu'à eux. Le duc Jean-Gaston, qui avait nommé Gori professeur d'histoire, le choisit, après la mort de Casotti, pour publier les chefs-d'œuvre du *Musée de Florence*, et en donner l'explication. Ce grand et magnifique ouvrage, dont il parut depuis 1731 jusqu'en 1743 six vol. in-folio, fixa sur lui l'attention des étrangers. Les travaux qu'exigeait une pareille entreprise, n'empêchèrent pas Gori de donner encore, en 1731, l'édition des *Inscriptions* recueillies par Doni, 1731, in-folio. Il mit aussi en ordre l'ouvrage que ce savant avait composé sur la musique et les instruments des anciens, sous le titre de

Lyra Barberina, parce qu'une lyre de la collection des Barberini en avait inspiré l'idée. (*Voy.* Doni, XI, 556.) Gori, qui avait joint l'étude de la musique à celle des arts du dessin, possédait toutes les connaissances nécessaires pour ne pas dénaturer les pensées de Doni. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de Gori. Pendant que ce savant publiait la *Description de l'arc élevé par les Anglais, à Livourne, pour l'entrée de l'Infant Don Carlos en* 1731 (1732, in-folio), et une édition du *Traité des mois des Egyptiens*, par Averani, avec des notes de Noris (Florence, 1734, in-4°.), il méditait encore une grande collection relative aux antiquités de son pays, le *Musée étrusque*, dont il avait fait paraître le prodrome en 1735, et qu'il donna de 1737 à 1743, 3 vol. in-fol. (*V.* Schwebel). Cet ouvrage lui suscita de vives contestations, principalement avec Maffei. L'alphabet étrusque, et les inscriptions tracées avec ses caractères, en furent surtout le sujet. Il faut avouer que cette contestation attira l'attention sur ce genre de monuments ; mais il était réservé à Lanzi d'en donner des explications qui pussent contenter les bons esprits. Gori se délassait en publiant les poésies de quelques auteurs florentins, telles que les *Sonnets* et les *Chansons*, de Casareggio, 1740, in-8°. ; sa traduction du poème de Sannazar, *De Partu virginis*, 1740, in-4°. et in-8°. ; les *Satires* de Soldani, 1743, in-8°. Assemani était mort sans avoir pu imprimer son savant Catalogue des manuscrits orientaux de la Laurentiane. Gori en procura l'édition en 1743, et l'accompagna de quatre *Index*. Il a aussi publié, après la mort d'Havercamp, le troisième volume du *Trésor des médailles*, de Morell, en y ajoutant les figures de la colonne Trajane, accompagnées d'une explication. Non content de mettre au jour ses propres découvertes, Gori cherchait également à faire jouir le public de celles des autres ; ce fut ce qui l'engagea à faire paraître, en 1748, à Florence et à Rome, sous le titre de *Symbolæ litterariæ*, un recueil de dissertations intéressantes sur toutes sortes de sujets de littérature et d'antiquité. Gori avait rassemblé les dessins d'un grand nombre de pierres gravées astrifères, c'est-à-dire, où l'on voyait des signes des constellations. Il les publia avec des observations de Passeri, en 1750, sous le titre de *Thesaurus gemmarum astriferarum*. Il avait fait imprimer aussi la lettre du même Passeri, sur le fameux diptyque du cardinal Quirini. Il s'occupait d'une collection de monuments de cette espèce, et il en avait donné le prospectus en 1754 : cependant cet immense et important recueil n'a paru qu'après sa mort en 1779, en trois volumes in-folio, avec des notes et des additions de Passeri. Le premier volume de la *Toscane illustrée*, qui contient un grand nombre de chartes et de monuments, qu'il a fait paraître en 1755, a été le dernier ouvrage qu'il ait publié lui-même. Il en méditait encore un grand nombre d'autres, dont il a donné la liste en 1749 ; il voulait former un *Recueil de toutes les lois gravées sur le bronze*, rédiger le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Sainte-Croix*, qui a passé depuis à la Laurentiane ; faire un *Lexique lapidaire*, pour l'intelligence des inscriptions. On regrette surtout qu'il n'ait pas pu donner le second volume de la *Vie de Michel Ange*, par Condivi, qu'il avait fait paraître en 1746, avec des notes intéressantes, et le second volume de

ane illustrée. On ne peut dis- que Gori a souvent manqué que; mais on doit rendre jus- i prodigieuse activité, et re- re les immenses services qu'il s aux lettres, aux arts et aux és. Aussi doit-il être regardé un homme extraordinaire. Son it considéré chez toutes les na- l n'y avait point de voyageur roulût le voir ; point de sa- i ne lui adressât ses ouvrages. ns sont toujours consultés et était de presque toutes les aca- de l'Europe. La *società Co-* ia de Florence était celle qu'il nait le plus ; elle semblait ne e que par ses avis, et il a com- discours préliminaire du pre- lume de ses mémoires. Les qua- rales de Gori augmentaient le qu'on devait à ses talents ; et bilité embellissait son savoir. uit à la plus grande pureté de toutes les vertus qu'exigeait son être religieux, parent libéral, le, protecteur zélé des jeunes i annonçaient du mérite, Gori ore réunir les dons qui ren- nable dans la société. Il rece- c la plus grande affabilité les de ceux qui venaient le con- montrait aux amateurs et aux rs le curieux musée qu'il avait Comment trouvait-il le moyen ire à tant de choses ? dans stribution bien entendue de ips, dont il ne perdait jamais ire. La nouvelle de sa mort, lieu le 20 janvier 1757, ie par les journaux, fut un : regrets dans toute l'Europe . Il fut inhumé à Florence, glise Saint-Marc, où l'on son buste avec une inscription. elli en a composé une plus , qu'on lit dans les *Nouvelles de Florence*, de février 1757. On trouve aussi, dans ce journal, au 3 de juin de la même année, un catalogue chronologique des ouvrages de Gori. L'oraison funèbre prononcée dans une séance de l'académie du bon goût à Palerme, par Domenico Schiavo, ne parle que de l'utilité qu'on peut tirer des ouvrages de Gori, pour l'explication des monuments de la Sicile. L'éloge qui lui a été consacré par Joseph Pelli, dans le *Recueil des illustres Toscans*, tome IV, accompagné de son portrait, offre peu de détails. Aucun hommage n'a manqué à la mémoire de Gori : ses concitoyens lui ont consacré une médaille, gravée par Selvi ; elle est figurée dans le *Trésor de Mazzuchelli*, tome II, pl. 94. On y voit d'un côté le buste de Gori, et de l'autre l'Etrurie assise auprès du temple de la Gloire ; Pallas lui présente un cercle, signe de l'immortalité, et on lit au-dessus : SIC FORTIS ETRURIA CREVIT. A. L. M.

GORINI (JOSEPH CORIO, marquis DE), poète dramatique, né à Milan vers la fin du XVIIe. siècle, s'appliqua dès son enfance, avec beaucoup d'ardeur, à la lecture des auteurs anciens. Son éducation étant terminée, il vint à Paris, et y passa quelques années dans la société des hommes de lettres les plus distingués ; il fréquentait assidument le théâtre, et se préparait, par une étude aprofondie des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, à entrer dans la même carrière. De retour dans sa patrie, il y fit représenter successivement plusieurs pièces, dont quelques-unes eurent un succès brillant, et lui assurent un rang honorable sur le parnasse italien. Le recueil en a été publié plusieurs fois sous ce titre : *Teatro comico e tragico*, Venise, 1732, in-8°. ; Milan,

1745, 6 vol. in-12. La préface, qui mérite d'être lue, offre un tableau de l'origine et des progrès de l'art dramatique chez les différentes nations. Gorini avoue que les Français l'emportent par le style et par la sagesse des plans; mais il trouve que les Italiens expriment mieux les sentiments naturels. La dernière édition du théâtre de Gorini contient neuf tragédies et cinq comédies. Les tragédies sont: *Hecube.* — La *Mort d'Agrippine;* cette pièce offre de nombreuses imitations du *Britannicus* de Racine. — *Brutus.* — *Jezabel;* le chef-d'œuvre de Gorini: les personnages en sont calqués sur ceux d'*Athalie*, dont il s'est approprié plusieurs scènes. — *Mahomet II.* Ce conquérant, après avoir tranché lui-même la tête à Irène, dans un transport de jalousie, insulte au père de sa victime, qui est grand-visir. Rien de plus révoltant que cet acte de barbarie, qu'on ne trouve pas d'ailleurs assez motivé. — *Astyanax.* — *Rosamonde vengée;* c'est le même sujet que l'*Héraclius* de Corneille. — Le *Duc de Guise;* cette pièce passe pour la plus faible de Gorini. — La *Mort d'Annibal.* La plupart des comédies de Gorini sont des imitations des pièces de Molière. — Le *Baron polonais* est une copie de *Pourceaugnac;* et les deux principaux personnages des cérémonies sont calqués sur la *Comtesse d'Escarbagnas* et sur la *Belise* des *Femmes savantes.* — Le *Gascon*, le *Jaloux vaincu par l'avarice*, et le *Fripon français*, sont des pièces d'un comique peu relevé. L'édition de Milan ne contient pas les quatre tragédies suivantes: *Isicrate*, *Polidore*, *Narsès*, imprimé séparément, 1738, in-8°., et *Balthazar*, 1740, in-8°. On a encore de Gorini différents ouvrages d'un genre très différent; ce sont: I. *L'Elpino Arcadia*, Milan, 1720, in-4°. C'est un recueil de sept Eglogues en prose, mêlée de vers. II. *Rime diverse*, ibid., 1724, in 8°. III. *Politica, diritto e religione, per ben pensare e scegliere il vero dal falso in queste importantissime materie, con la riposta*, ibid., 1742, 2 vol. in-4°. Ouvrage mis à l'*Index* par décret du 4 juillet 1742. La savante demoiselle Agnesi, chargée par l'archevêque de Milan d'examiner ce livre, y fit des *Observations* qui ont été retrouvées dans ses papiers (*Voy.* son Eloge, traduit par M. Boulard, p. 88). IV. *L'uomo, trattato fisico-morale, diviso in tre libri*, Lucques, 1756, in-4°. V. *Via e verità su i fondamenti della morale cristiana, soliloqui*, Milan, 1761, 2 vol. in-12. Le marquis de Gorini mourut peu de temps après la publication de ce dernier ouvrage, dans un âge avancé. W—s.

GORIONIDES, ou BEN GORION (Joseph), nommé *Jossiphon* par les juifs, passe parmi eux pour être le même que l'historien Josèphe; quelques hébraïsants ont même soutenu cette opinion: cependant un examen attentif de l'ouvrage attribué à Gorionides, des nombreuses interpolations, des fables, des noms modernes qu'il contient, doit convaincre que l'auteur est un compilateur, sans goût et sans critique, de l'ancien historien. On place son âge par induction au VIIIe. ou au IXe. siècle. Quel que soit au surplus le rabin connu sous le nom de Joseph Gorion, il est certain qu'on le donne pour l'auteur d'une chronique dont il existe deux exemplaires ou éditions, l'une entière, l'autre abrégée. Cette dernière est la plus exacte; elle a été imprimée pour la première fois, non pas à Constantinople, mais à Mantoue, an-

à 1480, ainsi que l'a
de Rossi (*ann. hebr.*
xv). C'est cette édition
Munster pour la réim-
mpagnée d'une traduc-
u'il en a donnée à Bâle
exemplaire entier offre
aucoup plus grand d'er-
terpolations. Il a servi
erses éditions de Cons-
510; Venise, 1544, et
es textes et les traduc-
publiées à Oxford par
706 et par Breithaupt à
07. Cette histoire a été
allemand, en anglais et
rabinique d'Allemagne.
a fait un abrégé, qui a
ns en 1529, et à Bâle en
il s'en trouve un abrégé
rabe, et imprimé à la
les polyglottes de le Jay
n. Gorionides est encore
uelques autres ouvrages.
ion. degli autori Ebrei
ssi. J—N.

N, historien arménien,
SK'HANTCHEL, ou l'*Ad-*
ause de l'élégance et de la
on style, naquit vers le
ient du ve. siècle. Il étu-
osophie, la théologie et
yriaque et grecque, sous
octeur Mesrob, et sous le
abag Ier. ou Isaac. Ce pa-
voya à Constantinople,
ectionner la traduction de
arménien, qui avait été
version des Septante, et
ocurer des ouvrages grecs.
ir en Arménie, il fut ré-
ar le patriarche, qui le sa-
d'une province limitrophe
gie: il y mourut fort âgé.
ne histoire des événements
son temps en Arménie, et
ombre de discours et d'ho-
mélies qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Ils existent dans le couvent des Arméniens, à Venise.

S. M—N.

GORLÆUS (ABRAHAM), dont le nom belge était *de Goorle* (1), naquit à Anvers en 1549. On a prétendu qu'il n'avait jamais appris le latin. Peiresc avait accrédité cette opinion; mais c'est une erreur, puisque Swert dit que Gorlæus était son compagnon d'études et le camarade d'école d'André Schott. Il se peut cependant que les études de Gorlæus n'aient pas été fortes, et qu'il entendît mieux le latin des ouvrages sur les antiquités que celui des anciens auteurs. Il a prouvé au moins une connaissance profonde de la science qu'il cultivait. En effet il se rendit célèbre par son goût pour les monuments. Il recherchait surtout les anneaux et les pierres gravées; et il en forma une ample collection, qu'il publia sous ce titre: *Dactyliotheca seu annulorum sigillorumque è ferro, ære, argento atque auro promptuarium*, enrichie d'une préface de Worstius, Nuremberg, 1600, in-4°. La 2e. partie de l'ouvrage a pour titre: *Variarum gemmarum, quibus antiquitas in signando uti solita, scalpturæ.* La meilleure édition est celle de 1695, en ce qu'elle est accompagnée de courtes et doctes explications par Gronovius. On pense assez généralement que la préface de cet ouvrage est d'Ælius Everhard Worstius. Il en a paru en 1778 une édition française; mais comme elle a été faite avec les planches de l'ancienne, qui ont été retouchées, il est évident que celle-ci est préférable. Gorlæus a aussi publié, en 1664, sous le titre de *Thesaurus numisma-*

(1) Et non pas Gorlée, comme on le lit dans la plupart des ouvrages qui parlent de lui.

tum, in-fol., un recueil de médailles, dans le nombre desquelles Scaliger lui reproche d'en avoir donné beaucoup de suspectes. Gorlæus s'était fixé à Delft, où il paraît, d'après son propre témoignage, qu'on lui confia des charges et des emplois qui absorbaient une grande partie de son temps; mais on ignore quels étaient ces emplois, et pourquoi il quitta la Belgique et alla s'établir en Hollande, où il mourut à Delft en 1609. Son portrait, très bien gravé en 1601 par D. G. Heyn, se voit en tête de la première édition de la Dactyliothèque; il avait alors cinquante-deux ans. Il est représenté devant une table couverte de médailles, de camées et d'anneaux. Il était naturel que ce célèbre antiquaire reçût aussi les honneurs d'une médaille. Le coin a été gravé par H. de Kayser; elle représente son buste avec ces mots: A. D. Goorle, æt. 43. *Virtus nobilitat*; c'était sa devise. Au revers, sont l'*Honneur et la Vertu*, figurés comme sur les médailles de Galba; on y lit: *Honos et Virtus, anno* 1599. Ses héritiers vendirent son cabinet au roi Jacques, qui en fit l'acquisition pour l'amusement de son fils le prince de Galles. A. L. M.

GORLÆUS (Abraham), né à Utrecht, vivait au commencement du XVIIe. siècle, et se rangea sous la bannière des partisans de la nouvelle philosophie; ce qui lui a valu les invectives du trop célèbre Gisbert Voetius. On a imprimé de lui, après sa mort: *Exercitationes philosophicæ, quibus philosophia theoretica fere universa discutitur, et plurima ac præcipua peripateticorum dogmata evertuntur*, Leyde, 1620, in-8°. Il commence par la philosophie; mais il passe ensuite à la métaphysique et à la logique, et il établit plusieurs principes contraires à la do péripatéticiens: il expose physique, dans laquelle plusieurs hypothèses d'Ari près la sienne, le ciel n' extension de l'air; le mélan ments a formé la terre et l' clut le feu du nombre des ce n'est selon lui qu'un si dent.

GORM, ou GORMON, mé le Vieux, roi de Dan premier qui soumit le roya toute son étendue, à un se Il monta sur le trône de Lethra, en Sélande, l'an 8 l'historien Torfæus. Jaloux mination des autres princes il les soumit les uns après Il étendit même ses conqué dans le nord de l'Allema rendit redoutable dans la V la Basse-Saxe. Selon Adam il fut attaqué et repoussé l'Oiseleur, empereur d'Alle voulant reculer les limites re, et propager le christian blit une marche et un n Sleswig. Gram et d'autres danois ont révoqué ce fait et refusent d'ajouter foi au dam de Brème. Gorm souti cendant en Danemark, et qu'à l'année 935, ayant, à à peu près cent ans, si l'épo premier avénement au trôn Torfæus, est exacte. Au moi il qu'il parvint à un très gra que le surnom de *vieux* l né avec raison. Il avait ép ra, fille de Harald, comte tein, que ses vertus et sa be surnommer l'ornement du I Pendant le règne de Gorm, missionnaires se répandire Danois, pour y introduire l nisme: le roi néanmoins éta

ion, et aucune sollicitation
ager à l'adopter. Mais son
à la Dent-Bleue, selon la
rapports, fut plus docile,
tiser. C'est depuis le règne
le-Vieux, que commence
logie claire et certaine dans
le Danemark. Les histo-
étrangers que Danois et Is-
onnent la même suite de
'accordent sur les événe-
leurs règnes : l'établisse-
ristianisme contribua à ré-
nouvelle lumière sur cette
et acheva de la lier avec
utres pays. C—au.

CKI (Luc), en latin *Gor-*
aroste de Tykoczyn et de
était chambellan du roi de
igismond-Auguste. On a de
es ouvrages importants, et
réimprimés plusieurs fois.
regni Poloniæ ab anno
rent publiés, d'abord par
hanoine de Vilna, en 1637,
Cracovie : on en fit une se-
tion en 1654, et une troi-
752 ; cette dernière, la plus
a été publiée à Varsovie,
autre ouvrage de Gornicki,
Dialogi de electionis liber-
bus moribusque Poloniæ,
ment trois éditions, dont la
parut à Varsovie en 1751.
cette dernière édition que
a été traduit en allemand,
753 : le traducteur y a ajou-
es et la vie de l'auteur.
C—au.

NWY-OWEN, poète gal-
n 1722, était fils d'un fer-
aisé. Les dispositions heu-
il montra étant à l'école de
engagèrent M. Lewis Mor-
harger des frais de ses étu-
niversité d'Oxford, où il en-
41. Il reçut les ordres sa-
crés quatre ans après, se maria, oc-
cupa de petits emplois ecclésiastiques,
et tint une école à Donnington, ensuite
à Walton, puis à Londres, et enfin à
North-Holt, dans le comté de Middle-
sex. Le modique salaire de ces fonctions
le laissa presque toujours dans la mi-
sère. Il accepta, en 1757, la cure de
St.-André dans la Virginie, d'un re-
venu de deux cents livres st. par an ;
mais il n'y fut pas heureux, et il y
perdit sa femme et ses enfants dans
le cours de dix années : il y mourut
lui-même. On ne connaît pas la
date de sa mort. Goronwy avait une
connaissance aprofondie des langues
grecque et latine; il savait l'hébreu,
le chaldéen, l'arabe, le syriaque,
avait suivi avec succès l'étude des an-
tiquités, et faisait des vers latins
pleins d'élégance et de pureté : ses
poésies galloises sont regardées com-
me des modèles. On cite particulière-
ment de lui des odes latines, des odes
galloises, morales et religieuses, un
poème gallois sur le *Jour du juge-
ment*, un autre sur la *Poursuite du
bonheur*, et l'hymne chanté par les
étoiles du matin au jour de la créa-
tion. M. Lewis Morris a fait un grand
éloge des talents poétiques de Goron-
wy-Owen, ainsi que M. Bingley, dans
un ouvrage intitulé : *Excursions into
North-Wales* (*Excursions dans le
nord du pays de Galles*). L.

GOROPIUS. *Voy.* BECAN (Jean).

GORRIS (Jean de), en latin *Gor-
ræus*, célèbre médecin du xvie. siè-
cle, s'acquit une grande réputation
par une pratique heureuse et par des
ouvrages d'érudition médicale. Il na-
quit à Paris en 1505. Après avoir fait
d'excellentes études, Gorris fut reçu
docteur de la faculté de Paris vers
1530, puis élu doyen en 1548, et
continué l'année suivante. Un juge-
ment exquis lui procura de grands

succès dans le traitement des maladies. Ses ouvrages prouvent qu'il possédait à un très haut degré la connaissance des langues grecque et latine : il avait particulièrement aprofondi la doctrine d'Hippocrate. Les qualités d'helléniste et de bon médecin étaient encore rehaussées en lui par un grand désintéressement. Gorris a publié les ouvrages suivants : I. *Hippocratis jusjurandum, de arte, de antiquâ medicinâ, gr. lat. cum scholiis*, Paris, 1542, in-4°. II. *In Hippocratis librum de medico adnotationes et scholia*, ibid., 1543, in-8°. III. *Hippocratis de genitura et naturâ pueri*, ibid., 1543, in-4°. IV. *Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum scholiis*, gr. lat., ibid., 1549, in-8°; 1557, in-4°.; cette dernière édition est fort estimée et peu commune. V. *Galeni in prognostica Hippocratis, libri sex*, Lyon, 1552, in-12. VI. *Definitionum medicarum libri XXIV*, Paris, 1564, in-fol.; Francfort, 1578, 1601, in-fol.; Paris, 1622, in-fol.; c'est l'ouvrage le plus considérable et le plus important de Jean de Gorris : aujourd'hui même il est encore indispensable à l'homme de l'art qui veut entendre et aprofondir la doctrine des médecins de l'antiquité, et spécialement d'Hippocrate. Ces *définitions de médecine* sont rangées par ordre alphabétique : chaque mot grec est suivi d'un commentaire latin, qui se fait remarquer par une vaste et solide érudition. L'édition de 1622, qui, outre les *définitions*, renferme plusieurs des autres ouvrages que nous avons cités, a été donnée par Jean de Gorris, petit-fils de l'auteur, et médecin de Louis XIII. Malgré les augmentations considérables par lesquelles l'éditeur a voulu compléter les vingt-quatre livres des *définitions* de son aïeul, les connaisseurs, à la tête desquels on peut citer l'illustre Haller, préfèrent les éditions antérieures. Un accident déplorable empêcha Gorris de terminer d'autres ouvrages auxquels il travaillait. Il allait un jour à Melun, pour donner des soins à Guillaume Viole, évêque de Paris, lorsque tout-à-coup sa voiture fut arrêtée par une troupe de soldats armés. La frayeur qu'il éprouva, et qui était assez naturelle dans ces temps désastreux (1561), où les discordes civiles se mêlaient aux guerres de religion, le priva presque entièrement de ses facultés intellectuelles ; et, après avoir langui pendant plusieurs années dans ce triste état, il mourut à Paris en 1577, à l'âge de soixante-douze ans. On a imprimé après sa mort quelques opuscules de peu d'importance. — GORRIS (Pierre DE), père du précédent, était de Bourges : en 1511, il se fit agréger à la faculté de médecine de Paris. Il a publié : I. *Praxis medicinæ ad communem usum totius ferè Europæ, in gratiam eorum qui se à theoricâ ad practicam conferunt*, Paris, 1555, in-16. II. *Formulæ remediorum quibus vulgò medici utuntur*, Paris, 1560, in-16; Lyon, 1584, in-8°.; Genève, 1612, in-12. Ce dernier ouvrage fait partie de la collection de 1622, citée plus haut.

R—D—N.

GORSAS (Antoine-Joseph), né à Limoges en 1752, vint établir un pensionnat à Versailles, et se montra, dès le commencement de la révolution, un des plus zélés partisans des idées nouvelles. Il rédigeait, en 1790, un journal intitulé le *Courier de Versailles*, qui donna le signal de la révolte des 5 et 6 octobre 1789, en rendant compte du fameux repas des gardes-du-corps, où ces militaires, animés par la présence de la reine,

la cocarde blanche et se ré-
ent en imprécations contre les
ionnaires de l'assemblée natio-
ussitôt que le *Courier de Ver-*
eut fait connaître à Paris toutes
constances et les eut transfor-
n une *orgie contre-révolution-*
La fermentation y fut extrême:
ssemblements se formèrent au
Royal, dans les cafés, dans les
publiques ; et le lendemain la
ce, dirigée par ses chefs, se
à Versailles. Gorsas contribua
beaucoup aux malheureux évé-
ts du 20 juin et du 10 août
, tant par ses écrits que par ses
rs dans les rassemblements du
. Député à la Convention natio-
ur le département de Seine-et-
en 1792, il y manifesta des
ns moins violentes qu'on ne
supposé. Ce fut surtout dans
ès de Louis XVI qu'il parut
parer des démagogues les plus
. Il vota pour la détention et
l au peuple, en ces termes :
ndu que la royauté et les rois,
factieux et les factions ne seront
itablement et légalement balayés
territoire de la république, que
que le peuple aura prononcé
il ne veut ni rois, ni royauté,
factieux, ni factions, ni aucune
èce de tyrannie ; attendu que je
garde comme une injure faite au
ple, l'idée seule que cet appel
ut exciter une guerre civile ; at-
du que cet appel est au contraire
e justice et un hommage rendus
a souveraineté, que je reconnais,
si, bien plus que ceux qui l'ont
ns cesse à la bouche ; attendu en-
qu'il y a du courage, au milieu
s dangers de l'anarchie, à pro-
ncer un vote qui contrarie et peut
térer les anarchistes, je dis et je
is dire, en attendant que je l'im-
» prime, *oui.* » Gorsas se lia dès-lors avec les *Girondins* et le ministre Roland, et il devint l'ennemi très prononcé de la commune de Paris et du parti de la Montagne. On connaît la lettre qu'il adressa à *son collègue et bon ami Marat*, et qu'il avait publiée dans son journal en 1792. Cette petite épître derisoire lui avait attiré une foule d'ennemis ; et, le 8 mars 1793, un rassemblement d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de dragons de la liberté, s'introduisit chez lui, et brisa ses presses et ses meubles. Ce fut à cette occasion que l'assemblée, d'après la motion de Lacroix, décréta que ceux de ses membres qui faisaient des journaux, seraient tenus d'opter entre la qualité de journalistes et celle de représentants du peuple. Le 10 mars 1793, Gorsas fut accusé, pour ses écrits, par la section de Bon-Conseil, qui demanda à la Convention qu'il fût mis en arrestation et jugé révolutionnairement. Accusé de nouveau, par Chaumette, à la commune de Paris, le 14 mai, d'avoir varié dans ses principes politiques, le conseil-général arrêta que les premières opinions de Gorsas seraient réimprimées contradictoirement avec ses opinions actuelles ; et elles furent affichées sur deux colonnes, avec ce double titre : *Le Gorsas d'autrefois, et le Gorsas d'aujourd'hui.* Gorsas fut décrété d'accusation, aussitôt après la révolution du 31 mai, où fut renversé le parti modéré de la Convention. S'étant réfugié d'abord à Evreux, ensuite à Caen, où Buzot, Wimpfen, etc., organisaient une force armée qui devait marcher sur Paris, il fut déclaré traître à la patrie, et mis hors la loi le 28 juillet. Revenu en secret à Paris, après la dissolution de l'armée du Calvados, dans les premiers jours d'oc-

tobre, il eut l'imprudence de se montrer en plein jour au Palais-Royal, où sa maîtresse tenait un cabinet de lecture. Arrêté et condamné à mort le 7 octobre 1793, par le tribunal criminel, il entendit son jugement avec sang-froid; et après avoir recommandé sa femme et ses enfants à ceux qui l'entouraient, il déclara qu'il était innocent, et que sa mémoire serait vengée. Gorsas est auteur d'un écrit satirique assez plaisant, intitulé : *L'Ane promeneur*, ou *Critès promené par son âne*, Paris, 1786, in-8°. M—D j.

GORTER (JEAN DE), médecin hollandais, né à Enckhuysen, en 1688, fut disciple de l'illustre Boerhaave, et professa longtemps avec éclat l'art médical à l'université de Harderwick. Nous n'avons aucun détail sur la vie de ce médecin : nous savons seulement que la réputation qu'il s'acquit par ses nombreux ouvrages, lui mérita le titre de médecin d'Elisabeth, impératrice de toutes les Russies. Gorter mourut le 11 septembre 1762, à l'âge de soixante-quatorze ans. Voici la liste de ses productions : I. *De perspiratione insensibili*, Leyde, 1725, 1736, in-4°., fig.; Padoue, 1736, 1755, in-4°. On s'aperçoit que dans cet ouvrage, dédié à Boerhaave, le disciple embrasse, comme dans la plupart des œuvres suivantes, la doctrine physico-mécanique de son maître : l'édition de Leyde, de 1736, est enrichie de commentaires assez étendus sur les *aphorismes* de Sanctorius. II. *De dirigendo studio in medicinæ praxi, seu, de tabulis pro disciplinâ medicâ concinnandis*, Harderwick, 1726, in-4°. III. *De secretione humorum è sanguine, ex solidorum fabricâ præcipuè et humorum indole, demonstratâ*, Leyde, 1727, 1735, 1761, in-4°.; Padoue, 1761. L'auteur croit que les globules rouges du plus petits dans l'hydropisi l'état de santé : hypothès IV. *Medicinæ compendium exercitationis domesticæ* Leyde, *pars prima*, 1731 *cunda*, 1737, deux volun Francfort et Leipzig, 17 volumes in-4°., fig.; Venis in-4°.; Padoue, 1756, in-4 mière partie traite des mala néral; la seconde renferm peutique. V. *Morbi epide criptio*, Harderwick, 173 Amsterdam, 1734, in-4°. d'une fièvre catarrhale. V *tationes medicæ quatuor, vitali, de somno et vigiliâ, de siti*, Amsterdam, 17 VII. *Medicina hippocrati nens aphorismos Hippocr* terdam, 1739, 1747, i Gorter n'a publié que succ ses commentaires sur les des aphorismes d'Hippocr l'édition suivante, Amsterd deux volumes in-4°., est lière. VIII. *Medicina do tres morbos particulares, vertiginem et tussim exhil* derwick, 1741, in-4°. I *gia repurgata*, Leyde, 174 Florence, 1745, in-4°.; 1755, 1765, in-4°.: cet qui s'étend peu sur le manu rations chirurgicales, ava blié en hollandais en 1731. *citatio medica quinta de ventium particulari*, A 1748, in-4°. XI. *Praxis m tema*, Harderwick, 174 Padoue, 1752, deux volu Francfort et Leipzig, 1755 lumes in-4°. XII. *Oratio de dicæ repurgatæ certitudin* fort et Leipzig, 1749, in cours que l'auteur avait

ment le 14 juin 1729. XIII. *a varia medico-theoretica*, 1751, 1755, in-4°. XIV. *e medicinales, cum indice quo ad inventas indicatio-niuntur medicamina*, Ams- 1755, in-4°.; Francfort et 1760, in-4°.: formules trop ées d'une foule de médica- lont les propriétés sont loin s d'être justement appréciées. e auteur a encore publié quel- iscules en hollandais. — Da- Goater, fils du précédent, a aussi à l'étude de la méde- fut, pendant quelque temps, de la cour de Russie. Cepen- fut la botanique qui occupa nent ses loisirs, comme le tles ouvrages suivants: I. *Ma- dica, exhibens virium me- torum simplicium catalo-* sterdam, 1740, in-4°.; Pa- 755, in-4°. II. *Flora Gel- hanica*, Harderwick, 1745, II. *Flora Ingrica*, Péters- 1761, in-8°. IV. *Flora Bel-* trecht, 1767, in-8°. (*Voy.* XVII, 263.) Il mourut en

R—d—n.

ZIECKI (François), jésuite du dernier siècle, a composé ition, en vers polonais, de ade qu'Auguste II envoya à ur des Turcs, Achmet IV, en ette relation fut imprimée à 1732, in-4°. C—au.

ZELINI (Julien), l'un des rivains italiens du seizième siè- t originaire de la petite ville , surnommée *della paglia*, lexandrie en Piémont; mais it à Rome, le 12 mars Reconduit dès l'âge de deux ns sa patrie, il y fit ses es études, et retourna les à Rome lorsqu'il eut atteint quatorze ans. Reçu dans la maison du cardinal de Santa-Fiora, il resta trois années auprès de lui, et fit des progrès si remarquables, qu'il fut appelé, à dix-sept ans, au service de don Fernand de Gonzague, alors vice-roi de Sicile. Il suivit ce prince, en 1546, à Milan, lorsqu'il en fut nommé gouverneur; et, le premier secrétaire de don Fernand étant mort quelque temps après, Goselini fut choisi pour remplir sa place. Il conserva cet emploi sous le duc d'Albe et le duc de Sessa, qui furent successivement gouverneurs de cet état après la mort de Gonzague. Le duc de Sessa le conduisit avec lui à la cour d'Espagne. Goselini y montra une prudence et une dextérité dans les affaires, qui engagèrent le duc à le charger de la conduite des siennes auprès du roi; et Philippe II lui donna une marque particulière de sa satisfaction, en ajoutant aux appointements ordinaires de sa place, qui étaient de deux cents écus d'or, une gratification de huit cents. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sessa, n'eut pas moins de considération pour Goselini; mais, sous le gouvernement du duc d'Albuquerque, la fortune lui devint entièrement contraire. La haine de cet homme puissant alla jusqu'à le priver de sa liberté, et menaça même sa vie. Accusé d'avoir attenté à celle d'un nommé Jean-Baptiste Monti, l'un des protégés du duc, il fut jeté dans une obscure prison, où il demeura enfermé tant que vécut son oppresseur. A la mort de celui ci, Goselini obtint sans doute la permission de prouver son innocence; et il se justifia si bien, qu'il fut rétabli dans ses fonctions par le nouveau gouverneur, le marquis d'Aimonte, et y fut maintenu ensuite par le duc de Terra-Nuova, second successeur d'Albuquerque. Il mourut dans cet emploi,

le 13 février 1587, âgé de soixante-deux ans. Les devoirs de sa place, qu'il remplit toujours avec beaucoup d'application et de zèle, ne l'empêchèrent point de publier plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *La vita di Ferdinando Gonzaga, governatore di Milano*, etc., 1579, in-4°. L'auteur avait été placé commodément pour être instruit des faits; mais, peut-être, pas aussi bien pour les rapporter sans déguisement et avec impartialité. II. *La Congiura di Gian-Lodovico Fieschi, contro alla repubblica di Genova;* morceau d'histoire effacé par celui du cardinal de Retz, sur le même sujet. III. *Storia della congiura de' Pazzi e de' Salviati in Firenze;* histoire assez élégamment écrite, mais où ne se trouvent point encore les qualités qu'exigerait un événement où figurent de si grands intérêts et de si grands noms. IV. Un Recueil de poésies italiennes ou *Rime*, Venise, 1588, in-8°. Les nombreuses éditions que l'on en fit du vivant même de l'auteur, prouvent qu'elles eurent alors beaucoup de succès. Il a composé lui-même, sur plusieurs de ces pièces lyriques, des commentaires et des notes, où il en explique l'artifice et le mérite poétique; ce qui n'empêche pas, selon Tiraboschi, que les pensées n'y soient souvent trop recherchées; que l'on n'y pût desirer plus d'harmonie, de douceur et de pureté dans le style. G—é.

GOSLAVIUS (Adam de Babelno), gentilhomme polonais, se distingua par son savoir dans le XVIe. et le XVIIe. siècle. Il était issu de la famille Supanow, et passa la plus grande partie de sa vie dans les terres qu'il possédait en Pologne. Il s'attacha, ainsi que son frère André, à la secte des sociniens, et publia, pour en défendre les dogmes, quelques ouvrages en latin, qui parurent en 1607, 1613 et 1620. nier, intitulé, *Disputatio de p* etc., in-8°. de 116 pages, rare, que Zeltner, dans son *H crypto-socinianismi* (pag. 2 a révoqué eén doute l'existenc Vogt, qui en possédait un e re, le décrit dans son *Catal brorum rariorum.* C-

GOSLICIUS (Laurentius), savant Polonais, d' cienne famille de Varsovie avoir fait ses études à Crac rendit à Padoue, où il publia vrage intitulé : *De optimo se* 1568, in-4°. Retourné en Pol devint secrétaire du roi Sig Auguste. Sous le règne d'Et thori, il fut employé aux affa plus importantes; et les servi rendit, lui firent obtenir su ment les évêchés de Kamir Chelm et de Posen. Outre so *De optimo senatore*, on a d *Discours sur le retablisseme dîme du clergé.* C-

GOSLIN ou GOZLIN, 4 que de Paris, appartenait à la Carlovingienne. Il était co Charles-le-Chauve, et non oncle, comme le suppose l'H de St.-Germain-des-Prés. Il p bit de St. Benoît dans l'ab St.-Maur-sur-Loire, et y emb vie monastique sous Gausb oncle. En 847 ou 848, il su Ebroin, évêque de Poitiers, lité d'abbé de St.-Germain-d Avec cette abbaye et plusi tres, dont il était ou devint t il possédait à la cour plusieur emplois. Les monuments his du temps le qualifient de co d'archi-notaire, d'archi-chap Charles-le-Chauve; charges donnaient beaucoup d'auto

s priviléges, et même la pré- sur les évêques. En 858, les ands, cantonnés entre Rouen Pont-de-l'Arche, ayant remonté ne avec un grand nombre de ba-, ravagé tout le pays et pillé les tères et les églises, se saisirent alin et de Louis son frère, abbé Denis, les emmenèrent prison- et ne les relâchèrent qu'après oir tiré de grosses rançons. , dont nous venons de parler, mort, Goslin lui succéda dans e d'archi-chancelier; et on trou- nom des deux frères dans la les grands officiers de la cou- . Goslin conserva la même di- ous Louis-le-Bègue et Charles- e. Après la mort d'Ingolvin, e de Paris, vers l'an 885, il fut pour le remplacer. Un de ses ers soins fut de fortifier la ville la mettre à l'abri de l'invasion ormands, qui continuaient leurs dations. L'événement ne tarda justifier la sagesse de cette pré- n. Sigefroi, l'un des chefs de rates, après avoir brulé Pont- s'approcha de Paris à la tête ron 40,000 hommes, et deman- passage, voulant, disait-il, re- r la rivière au-dessus de la ville. nte Eudes, qui en avait le gou- ment, et Goslin, lui ayant refu- demande, Paris fut investi et reusement attaqué. Eudes, Gos- Eble, homme d'une force ex- linaire, et neveu du prélat, qui ait résigné l'abbaye de St.-Ger- , défendirent la place avec cou- Goslin était sur la brèche, le e en tête, un carquois sur le une hache à la main, et combat- la vue d'une croix qu'il avait fait er sur la muraille. Le siége fut ; l'ardeur de Goslin ne se ralentit dans un des assauts, Sigefroi, ayant donné l'ordre de massacrer les Parisiens faits prisonniers, une flèche partie de la main de l'évêque, témoin et indigné d'une telle barbarie, alla tuer l'exécuteur de cet ordre inhumain. Goslin n'eut pas la satisfaction de voir Paris délivré. Il mourut pendant le siége: le nécrologe de St.-Germain-des-Prés fixe la date de sa mort au 16e. des calendes de mai (16 avril 886). Paris pleura ce pieux et courageux évêque. Le moine Abbon le qualifie de *pasteur bienfaisant*, et de *héros plein de douceur*. (*Pastor benignus et mitissimus heros.*) (Voy. Eudes, comte de Paris, et Abbon.) (1).

L—y.

GOSSELIN (Jean), conservateur de la bibliothèque du Roi, naquit au commencement du XVIe. siècle, à Vire, en Normandie, et non pas à Caen, comme Huet le conjecture. C'était, dit Lacroix du Maine, un homme fort docte ès mathématiques, bien versé en la philosophie, ayant connaissance de beaucoup de langues. Il mourut d'une manière tragique. Etant resté seul le soir dans sa chambre, il tomba dans le feu, et fut trouvé le lendemain sans vie et demi-brûlé (2). C'était au mois de novembre 1604;

(1) A cet article Abbon, il est dit que le siége de Paris dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'au mois de février 887. Les Nouvelles Annales de Paris, par Dom Toussaint Duplessis, placent le premier des huit assauts que cette ville eut à soutenir, au 25 novembre 885, et le huitième en juillet ou août 886, dates appuyées par celle de la mort de Goslin, que le nécrologe de St.-Germain-des-Prés place au 16 avril 885. Si le siége de Paris n'avait commencé qu'en octobre 886, Goslin, mort le 16 avril de la même année, n'aurait pu s'y trouver.

(2) Casaubon, dans une lettre à Scaliger, rapporte les circonstances de la mort de Gosselin, telles qu'on vient de les répéter: mais l'Estoile, dans son *Journal de Henri IV*, tome III, pag. 244, dit que le feu avait pris dans sa bibliothèque, et qu'il fut trouvé mort dans une chaise, ayant reçu un coup à la tête. Il ajoute qu'on soupçonna son valet, qui avait disparu, de l'avoir assassiné; mais qu'on ne fit aucune poursuite, parce qu'on trouva que Gosselin n'avait point été volé. Le récit de Casaubon nous a paru mériter plus de confiance: mais ce n'est point ici le lieu de développer les motifs de notre opinion.

et il avait alors près de cent ans. On voit, par quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'était appliqué à l'astrologie. On a de lui : I. *Ephémérides*, ou *Almanach du jour et de la nuit pour cent ans*, Paris, 1571, in-4°. II. *La main harmonique*, ou *Les principes de musique antique et moderne ; et les propriétés que la moderne reçoit des sept planettes*, ibid., 1571, une feuille in-fol. III. *Historia imaginum cœlestium nostro sæculo accommodata*, ibid., 1577, in-4°. IV. *La signification de l'ancien jeu des cartes pythagoriques*, 1582, in-8°. V. *Table de la reformation de l'an*, ibid., 1582. VI. *Kalendrier Grégorien perpétuel*, trad. en français, ibid., 1583, in-4°. VII. *Discours de la dignité et excellence des fleurs de lys et des armes des rois de France*, Melun, 1593; Tours, même année, et Nantes, 1615, in-8°. ; inséré dans la Bibliothèque du droit français, par Bouchel. Quelques personnes attribuent ce discours à Henri Laisné, de Boissy, diocèse d'Évreux. W—s.

GOSSELIN (Antoine), né vers 1580, dans un village près d'Amiens, fit ses études à Paris, obtint une chaire à l'université de Poitiers, et en fut même nommé recteur dans une grande jeunesse. En 1605, il fut appelé à Caen, pour y professer la rhétorique au collége du Bois; et il s'y rendit avec une lettre de recommandation du célèbre Scévole de Ste.-Marthe. Il eut à se plaindre de Jean Tourneroche, qui donnait, dans le même temps, des leçons de belles-lettres à l'université; et il confondit publiquement son agresseur dans un discours qu'Huet trouve aigre et vif, mais plein d'érudition. Gosselin avait embrassé l'état ecclésiastique, et il fut nommé curé d'une paroisse de Caen; ce qui ne l'empêcha pas d'être pou principalité du collége du 1631, à la mort de Jacq vigny. Il continua d'en rhétorique, montra un pour le progrès des études, à Caen, le 17 mai 1645, la septième fois recteur de té. On a de lui : I. *Jacobi laudatio funebris*, Caen, 4°. (1) On y apprend bien sur la personne de ce prof *Historia veterum Gallor* 1636, in-8°. Cet ouvrage en trois parties : il traite, d mière, des druides et de l dans la seconde, de la cava la milice des anciens Gaulo la troisième, des peuples et de leurs mœurs. « Gc » Huet, n'avait pas assez c » matière; il aurait travaill » lement pour sa réputati » fût borné aux antiquités » dans lesquelles il excellait vement critiqué par Bocha pièce suivante : *De Ant. veter. Gallorum historiâ*, ibid., 1638, in-12. III. *Franciæ Delphinum grat Seguier Franciæ cancell ta*, ibid., 1640, in-8°.

GOSSELIN (Guillau thématicien, né à Caen, 1590, a joui dans son temp sez grande réputation. L'abb inséré dans le tome XII de *thèque française* une piè qui fut adressée par J. Cou selin, pour l'engager à ren mathématiques, et à cultiver Il ne paraît pas que celui-ci ce conseil. On a de lui : L'*A*

(1) Le P. Lelong a cru que cette or était celle de Gosselin, et que Sa l'auteur. Cette méprise se retrouve nière édition de la *Biblioth. histor.* n°. 47,097, quoiqu'elle soit corrigée a

de Nicolas Tartaglia, Bres-trad. en franc., avec toutes émonstrations mathématiques usieurs inventions du traduc-éparses chacune en son lieu, , 1578, in-8°. Du Verdier lui ue encore un ouvrage intitulé : *rte magná*, etc. Mais des bio-es plus exacts le donnent au nt. — GOSSELIN (Pierre), né ors, fut un de ceux qui culti-it utilement les mathématiques le XVIe. siècle, et qui contri-ent à en répandre le goût en ce. On a de lui : *De arte ma-seu de occultá parte numero-quæ et algebra et almucabala ò dicitur libri IV, in quibus ex-ntur æquationes Diophanti, re-quantitatis simplicis et quan-s surdæ*, Paris, 1577, in-8°. idée, dit Montucla, d'avoir vu nnement dans cet ouvrage des s assez ingénieux d'application èbre à la géométrie, entre au-à l'invention des deux moyennes ortionnelles continues, où il se pe néanmoins, croyant avoir lu par une équation du second é le problème qu'Apollonius ré-it au moyen d'une hyperbole (1).

W—s.

OSSELINI (JULIEN). *Voy.* GO-NI.

OSSET, médecin d'Amiens, vi-au commencement du dix-hui-e siècle. Il paraît s'être spé-ment livré aux chimères de l'al-ie, et avoir été un des partisans 'an Helmont et de Paracelse. L'ou-e qu'il a laissé sous ce titre, *Ré-tions cabalistiques d'une méde-cine universelle tirée du vin, avec une manière d'extraire le sel de rosée, et une Dissertation sur les lampes sépulchrales*, est un tissu d'idées extravagantes et de rêveries réellement dignes de la cabale. On y trouve le prétendu procédé que l'auteur dit avoir découvert pour retirer du vin, par la distillation, un *arcane végétable*, ou remède universel, dont les vertus sont innombrables, selon son expression, pour le traitement de toutes les maladies, soit internes, soit externes. L'extraction du sel de la rosée et les admirables propriétés de cette nouvelle panacée sont encore un secret qui fait partie des révélations de l'auteur. A l'égard des lampes sépulcrales, il ne doute nullement qu'on ne puisse retirer de toutes les substances sublunaires une matière incombustible et perpétuellement lumineuse, comme celle que l'on dit avoir trouvée dans plusieurs tombeaux, et entre autres dans celui de Tullia, fille de Cicéron, quinze cents ans après sa mort. CH—T.

GOT (BERTRAND DE). *Voy.* CLÉMENT V.

GOTER (JEAN), missionnaire catholique en Angleterre, était né dans le comté de Southampton, et fut élevé dans la religion anglicane. S'étant fait catholique, il se rendit à Lisbonne, où il y avait un collége anglais pour ceux de cette communion ; et après y avoir achevé ses études, il fut ordonné prêtre, et revint exercer les fonctions de missionnaire dans sa patrie. L'état où était alors le catholicisme en Angleterre, rendait ce ministère difficile et dangereux. Charles II régnait ; et les préventions contre le papisme étaient portées au comble. Le règne de Jacques II sembla promettre aux catholiques des temps plus heureux ; mais le calme fut

(1) Plusieurs catalogues citent un ouvrage inti-*De ratione discendæ docendæque mathe-tes prælectio*; 1583, in-8°., et l'attribuent a lin, surnommé *Issacus*, du lieu de sa nais-. *Isse* ou *Isses* près de Chalons, *Issy* près ris, ou *Issé* en Bretagne.

court. Toutefois les missionnaires en profitèrent pour le bien de la foi. Il s'ouvrit plusieurs chapelles à Londres, où Goter résidait ordinairement. Il se fit dans toutes les classes des conversions éclatantes, dont la plupart furent durables, et persistèrent après la révolution. Plusieurs ecclésiastiques publièrent de bons ouvrages de controverse; et d'autres se firent honneur dans des conférences avec des docteurs anglicans. Goter en eut une contre Stillingfleet; Pulton, jésuite, en soutint une autre contre Tenison et Giffard, et Godden une contre Patrick et Janes, en présence du roi lui-même. Mais de tous les controversistes qui parurent à cette époque, les plus distingués furent Serjeant et Goter. Celui-ci, montra dans ces disputes autant de talent que de zèle. Voué à une vie laborieuse et retirée, il a laissé de nombreux écrits qui sont encore estimés des catholiques anglais, et que l'on peut partager en deux classes, les livres de piété et ceux de controverse. Les premiers sont des instructions pour les fêtes, sur les Épîtres et Évangiles de tous les dimanches de l'année, pour les différentes conditions de la vie: elles forment plus de douze volumes. Parmi les ouvrages de controverse on cite ceux qui ont pour titre: *Raison et autorité; La nuée de témoins; La transsubstantiation défendue; Le papiste mal représenté; Le guide du chrétien dans le choix d'une religion.* Les adversaires de Goter furent Claggett, Vake, Stratford. Il fut question, en 1702, de l'élever à l'épiscopat; et il méritait cette distinction par ses vertus et ses travaux. Il mourut en mer le 2 octobre 1704, en se rendant à Lisbonne pour les affaires du clergé catholique. Nous devons à Dodd de nous avoir conservé quelques détails sur cet homme estimable dans son *Histoire de l'Église d'Angleterre* (1), ouvrage curieux et plein de recherches, qui fait connaître l'état et l'histoire des catholiques de ce royaume pendant les XVIe. et XVIIe. siècles, et dont il est à regretter que nous n'ayons pas au moins un abrégé dans notre langue. L'auteur cite vingt-neuf ouvrages différents de Goter, dont dix-sept de controverse. P—c—t.

GOTESCALC, autrement nommé *Fulgence*, naquit vers l'an 806, dans cette partie de l'Allemagne que Charlemagne avait soumise aux armes françaises. Il vint de bonne heure faire ses études à Paris; et il embrassa la vie monastique à Orbais, abbaye de l'ordre de S. Benoît, dans le diocèse de Soissons. Doué d'une imagination ardente, d'une volonté ferme, et d'une ambition démesurée, il se fit bientôt remarquer dans son cloître par ses paradoxes, son amour des nouveautés, son zèle pour la science, ses opinions hardies, et surtout par la chaleur avec laquelle il les soutenait. Dans ce temps-là S. Augustin était le docteur à la mode; c'était celui dont la doctrine souvent sublime, et quelquefois obscure, offrait le plus de sujets à l'admiration des savants, et plus de matière à leurs controverses. Ses ouvrages étaient la lecture favorite de tous les ecclésiastiques. Les jeunes clercs passaient leur temps à les copier, les professeurs à les expliquer, les vieillards à les recommander. Gotescalc passa la sienne à les approfondir, et à s'égarer dans les questions mystérieuses qu'on y rencontre trop souvent. Il voulait tout expliquer, tout entendre, tout péné-

(1) *The church History of England, from the year 1500 to the year 1688, chiefly with regard to catholicks*, Bruxelles, 3 vol. in-fol., 1737, 1739 et 1742.

te ardeur extrême de savoir plus de curiosité que de sens, ssi contraire au véritable es- la science qu'à l'humilité re- dée par la religion. Il consulta oup, abbé de Ferrières, sur on de savoir *si après la ré- n les bienheureux verront ec les yeux du corps.* « A on vous fatiguer l'esprit de estions oiseuses, lui répondit it abbé? Le temps que vous yez à les étudier, ne sert qu'à nter votre inquiétude natu- et est perdu pour votre ins- n. » Gotescalc ne profita point is si salutaire; il ne craignit ugmenter son inquiétude na- n s'enfonçant de plus en plus profondeurs mystérieuses de stination, qu'il croyait être la de S. Augustin, son guide et lèle. Quand il se crut assuré écouvertes, et suffisamment de ce qui sera éternellement rx yeux des hommes, il par- e monde; il alla à Rome, à , à Alexandrie, à Constanti- semant partout ses opinions, cueillant que des contrariétés. ur en Italie, en 847, il eut, à , plusieurs conférences avec ue, évêque de Vérone, qui, plus que de raison de la nou- les principes qu'il développa ui, crut devoir les combattre armes de la religion; et après voir inutilement représenté le les déféra à Raban, archevê- Maïence. Celui-ci jugea, com- hingue, que Gotescalc ensei- funeste et dangereux prédes- me, c'est-à-dire, l'opinion n avait de toute éternité pré- les hommes à leur salut ou à mnation; ce qui enlevait à sa liberté, ce qui détruisait toute idée de bien et de mal, et réduisait la volonté humaine à une espèce d'automatisme animal. Une pareille doctrine, en effet, eût été fort dangereuse; mais il est plus que douteux qu'elle ait été celle de Gotescalc. Il est très probable, au contraire, qu'on n'entendit pas ce qu'il voulait dire, et qu'on exagera les conséquences de ses principes, pour avoir le droit de les condamner. Il est encore très probable que, dans la chaleur de la dispute, les deux partis outrèrent leur système, et finirent par s'aigrir d'autant plus qu'ils s'entendaient moins. C'est ainsi que les mêmes questions ayant ramené, vers la fin du XVIIe. siècle, et les mêmes controverses et les mêmes animosités, donnèrent au monde le spectacle, humiliant pour l'esprit humain, d'un combat à outrance entre deux corps célèbres par leur savoir, et avilis par leurs passions. Gotescalc, apprenant que Raban s'était déclaré contre lui, vint le trouver à Maïence, dans l'intention de le détromper ou de le convertir: ce fut en vain. Après plusieurs conférences inutiles, ils écrivirent l'un contre l'autre; et dans un de ses écrits, Gotescalc, entraîné par son sujet, ne craignit pas d'accuser son adversaire de semi-pelagianisme. Celui-ci, offensé de cette récrimination, assembla un concile devant lequel il cita Gotescalc; et oubliant que, puisqu'il était partie au procès, il ne pouvait en être le juge, il le condamna comme hérétique, et le renvoya, pour en être fait justice, devant Hincmar, archevêque de Reims, son juge naturel, auquel il écrivit une lettre synodale, très animée, et par conséquent très peu charitable contre l'accusé. Cette lettre était terminée par ces mots: « Nous vous renvoyons ce » moine vagabond, afin que vous le

» fassiez renfermer dans son couvent, » et que vous l'empêchiez de propager » une doctrine fausse, hérétique et » scandaleuse. » Hincmar était un des hommes les plus savants de son siècle, mais aussi l'un des plus vains de son savoir, et des plus fougueux. Il fut enchanté de trouver une occasion de faire éclater son talent pour la controverse, et son zèle pour l'Église. S'étant fait amener devant lui Gotescalc, il l'interrogea, et le trouva inébranlable dans ses principes. Dès-lors il devint son irréconciliable ennemi. Il assembla un concile de treize évêques au château de Quiercy, en Picardie, invita Charles-le-Chauve à s'y trouver, et fit examiner devant ce prince la doctrine de Gotescalc. Celui-ci, condamné d'avance par des adversaires qui étaient tous prévenus contre lui, ne fut point admis à se défendre, ou ne put faire entendre ses moyens: il fut condamné comme hérétique, déposé du sacerdoce, déclaré incapable d'enseigner et indigne de la liberté, fustigé cruellement devant le roi et les évêques, et renfermé pour le reste de ses jours dans l'abbaye de Hautvillers. Un traitement si barbare, loin de ramener l'infortuné Gotescalc au sein de l'Église, révolta son ame fière et indépendante, et ne fit que le confirmer dans ses opinions bonnes ou mauvaises. Il ne voulut entendre parler d'aucune composition avec des hommes si passionnés. Il subit son jugement avec courage, et préféra la mort à une rétractation humiliante. Il mourut dans sa prison, en 868. Lorsqu'il fut réduit à l'extrémité, les moines chargés de le garder en avertirent Hincmar, et lui demandèrent quelle conduite ils devaient tenir. Celui-ci eut la cruauté d'envoyer à Gotescalc une formule de foi, avec ordre de la souscrire, ou bien d'être privé des derniers sacrements et de la ecclésiastique. Gotelscalc la r indignation; et l'ordre d'Hi exécuté dans toute sa rigueu dant les traitements qu'il av trouvèrent des censeurs grande partie du clergé d Loup, abbé de Ferrières, gence, évêque de Troyes, évêque de Lyon, les désapp hautement. (*Voy.* GALINI XVI, 333.) St. Remi, ent dit et répéta plusieurs fois *n'était pas à coups de ver par des raisons qu'on cen dis les hérétiques.* Rabica de Corbie, publia une ap Gotelscalc, et prouva, autai pouvait être prouvé, que l qu'il avait professée était c Augustin, et avait toujour de l'Église catholique. De Hincmar ne resta pas sans r justifia son opinion par de des SS. PP., susceptibles d interprétations, et sa con son dévouement au Saint-S un des mémoires qu'il pu sujet, il accusa Gotescalc été toute sa vie qu'*un h tique*, un *moine inquiet*, *vant paradoxal.* C'est sous dit-il, qu'on le connaissai cloître. Cependant, si nous croire quelques-uns de ses tres contemporains, cet *h* infortuné avait beaucoup et de savoir; mais ces qual gâtées par un amour-propr et par une invincible opini sérius a publié la vie de Dublin, 1631, in-4°. (on que c'était le premier livr primé en Irlande); réimpr nau, 1662, in-8°., et d *toria Gothescalchi præd et accurata controversia*

revocatæ disputatio, par le P. Cellot, jésuite, Paris, Cramoisy, 1655, in-folio. G—s.

GOTHUS (Jonas Petri) était évêque de Linköping, en Suède, dans le XVIIe. siècle. Avant de parvenir à cette dignité ecclésiastique, il avait professé la théologie et les langues savantes. On a de lui : *Dictionarium latino-sueco-germanicum*, imprimé à Linköping, 1640, in-fol., et réimprimé à Stockholm, 1690, même format. — Un autre savant suédois, André Gothus, contemporain du précédant, publia divers ouvrages en langue suédoise, et fut un des premiers qui écrivit dans cette langue avec succès. Un de ses ouvrages a pour but de faire connaître, par des préceptes et des exemples, le style épistolaire.

C—au.

GOTTARDI (L'abbé Dominique), né à Valezzo dans le Véronèse, mort le 21 mai 1794, dans la paroisse de San-Donato, dont il était curé, avec titre d'archi-prêtre, réunit à l'accomplissement de ses devoirs, l'étude des choses sacrées, principalement en ce qui concerne l'antiquité ecclésiastique. Il fit de louables efforts pour parvenir à réformer l'usage où sont les prédicateurs italiens de se livrer à des farces oratoires, et à ces grotesques pantomimes par lesquelles ils avilissent la dignité de leur ministère. Partageant d'ailleurs le goût général des Italiens pour la poésie, il la cultiva avec quelque succès. On a de lui, 1°. un recueil de Sermons, imprimés à Brescia en 1790; et 2°. une savante dissertation sur la *Diaconesse Daciana*; cette dissertation a été réimprimée en 1793, avec des additions considérables.

G—n.

GOTTER (Frédéric-Guillaume), poète allemand d'un grand mérite, naquit à Gotha le 3 septembre 1746. Ses parents, qui jouissaient d'une grande considération dans cette ville, regardée dès-lors comme le foyer des sciences et du bon goût en Allemagne, prenaient le plus grand soin pour développer les heureuses dispositions par lesquelles la nature semblait avoir voulu compenser dans le jeune Gotter la délicatesse de sa constitution physique. Après avoir été suffisamment préparé par des leçons particulières à fréquenter utilement l'université, il fut envoyé à Göttingue, où il étudia le droit depuis 1763 jusqu'à 1766. Familiarisé avec les littératures latine, anglaise, italienne et française, il s'était surtout appliqué à cette dernière qu'il aima toujours avec prédilection; et à l'âge de dix-huit ans, il avait déjà fait en français quelques essais dramatiques assez heureux. L'étude sérieuse des lois ne le détourna pas du culte des muses. Une excellente troupe d'acteurs, qui était alors à Göttingue fit naître en lui le goût de la poésie dramatique; et des leçons de langue et de littérature allemande qu'il donna vers cette même époque à un jeune lord, contribuèrent surtout à perfectionner son style allemand, dans lequel il s'est montré supérieur à tous ses contemporains. A son retour à Gotha, il fut d'abord placé dans les archives particulières du duc, et ensuite envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation; mais des offres très avantageuses le déterminèrent à quitter provisoirement cette carrière, et à suivre pendant deux ans deux jeunes gentilshommes dans leurs études à Göttingue. Ce fut alors qu'il se lia d'amitié avec plusieurs savants célèbres, tels que Heyne, Kæstner et autres. Kæstner surtout, qui n'avait pas moins de talent pour la poésie légère que pour les mathématiques, applaudit à l'idée de Gotter et de son

ami Boie, de faire paraître tous les ans un *Almanach des Muses* pour l'Allemagne, semblable à celui qu'on publiait à Paris depuis 1765; et il y contribua par ses travaux (1). En 1770, Gotter retourna à Wetzlar comme secrétaire de légation. Plusieurs des jeunes gens attachés au corps diplomatique près de la chambre de Wetzlar, offraient à la littérature allemande l'espoir d'un brillant avenir : le jeune Jérusalem, Goethe et Gotter, s'y appliquaient avec ardeur à suivre la carrière qu'avaient ouverte Klopstock, Gleim, Kleist, Lessing et Wieland. L'imitation que Gotter publia du *Cimetière* de *Gray*, restera toujours sur la première ligne parmi les traductions en vers; mais son *Epître sur la manie de l'esprit-fort*, qu'il publia à l'occasion du suicide du jeune Jérusalem, son ami, ne peut être lue sans émotion, et elle jouit d'une grande estime parmi les productions poétiques de l'Allemagne. Sa santé paraissant exiger un changement d'air, il entreprit en 1774 un voyage à Lyon pour cet objet : à son retour par la Suisse, il établit, avec Gesner et Lavater, des relations qu'il cultiva dans la suite, par une correspondance assez suivie. Pendant son séjour en France, il se familiarisa avec la scène française qui était alors au plus haut point de sa splendeur; et c'est surtout pendant les douze années qui suivirent son retour en Allemagne, qu'il composa les meilleurs de ses nombreux ouvrages dramatiques : toutes ses pièces de théâtre portent le type du goût français; il fut aussi puissamment secondé par l'habileté teurs de la cour de Gotha possédait lui-même le talent clamation à un très haut degr fection. Fidèle aux principes tiques professés par Lessing premier en Allemagne, sour ture aux préceptes de l'art avait à lutter contre le mau que les imitateurs de Sha s'efforçaient à faire prévaloir une telle facilité à versifier, provisait en vers avec une qu'on rencontre rarement que sous le ciel de l'Italie. ses ouvrages, il mettait le pl soin à les rédiger; et souver sait des journées entières à paraître des incorrections vers, ou à lui donner plus d' et de mollesse. Nommé en 17 taire intime du duc de Gotha nua d'enrichir la scène alle quelques productions de la l étrangère; mais ces travaux dent pas à ceux qu'il avait pu térieurement. Sa santé s'affi de plus en plus, il mourut l 1797. Sa plume s'est exercée ces dans tous les genres de p a de lui des tragédies, des des opéras, des épîtres, de des contes et des poésies légè les ouvrages principaux qu'il I. *Poésies*, Gotha, 1787, vol. in-8°., avec grav. Gotte lui-même l'édition de ce r premier volume contient de légères, des bouts-rimés, poèmes didactiques, des co épigrammes, des romances tres. L'abbé Bertola a traduit quelques morceaux de ces on les trouve dans le tome *Idea della bella letteratur na*. Le second volume des Gotter contient trois tragédi

(1) Le premier Almanach des Muses (allemand) fut publié à Gottingue en 1770, par Gotter et Boie; ensuite Boie s'en chargea seul. Il a paru régulièrement tous les ans depuis cette époque; mais il a souvent changé d'éditeurs. Ce premier almanach poétique en a fait naître bien d'autres, rédigés quelquefois par des auteurs du premier mérite, tels que Voss, le traducteur d'Homère.

ste sous le titre d'*Electre*, *Elzire*, la première et la der-ites en vers alexandrins, et n iambes; et un mélodrame *dée*, qui a été mis en mu-i. Bonda, traduit en fran-erquin, en italien par Ber-danois par P. Schwarz. II. *miques*, tome 1er., Leipzig, 9, in-8°. Il n'en a pas été econd volume : ce sont les productions que l'Allemagne ore. La légèreté et l'harmo-ersification de Gotter, bien ar les compositeurs de la ont dans ses pièces oublier : genre dramatique est op-ture. Ce recueil contient, la *illage*, *Romeo et Juliette*, *artare*, imitée d'un épisode *eux mendiants* de Gozzi. *es*, Leipzig, 1795, in-8°. s que renferme ce recueil, our la plupart faites pour s de société. L'*Altière Vas-e* en un acte et en vers, fut par Gotter, pour peindre des différentes cours de ce ous un costume oriental. ame en six actes et en vers, ire travestie de cette prin-*Tantes*, comédie en trois n prose, est une imitation ts par Riccoboni. IV. *OEu-mes*, Gotha, 1802, in-8°. l forme aussi le troisième es poésies de Gotter : on y e imitation de la *Mélanie* de sous le titre de *Marianne*, n trois actes. C'est la meilleure les pièces composées par cet e *Bel esprit* ou le *Château* , comédie en cinq actes; le le cette pièce a été pris de e *Agnès* ou *le Poète cam-* , de Destouches. L'*Ile des* péra en trois actes, est une imitation de Shakespeare. Une cantate dans laquelle l'auteur a voulu exprimer les *adieux* touchants *de la princesse Marie-Thérèse* (Madame, duchesse d'Angoulême) à la France, quand elle quitta sa patrie en 1796, est également insérée dans ce volume. On y trouve aussi une Vie de Gotter (tirée du Nécrologe de Schlichtegroll) et son portrait. Nous ne citerons pas une vingtaine de pièces qui sont sorties de la plume de ce poète, et qu'il composa en partie sur des sujets empruntés de la scène française et italienne; mais nous indiquerons encore de lui un petit ouvrage en prose, écrit avec le plus grand soin, ayant pour titre : V. *A la mémoire de madame de Buchwald, avec deux lettres inédites de Voltaire à cette dame*, Gotha, 1790, in-8°. La biographie de Gotter a encore été écrite par M. de Hof, dans les *Feuilles provinciales saxonnes*, avril, 1797; et par Sam. Baur, dans le troisième volume de sa Galerie des tableaux historiques du XVIIIe. siècle. Un grand nombre de ces poèmes a été réuni par Ramler et par Mathisson, dans des recueils qui renferment les meilleures productions des muses allemandes.

B—H—D.

GOTTI (Vincent-Louis), cardinal, naquit à Bologne en 1664. Son père, professeur en droit à l'université de cette ville, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. Après ses premières études, il prit l'habit de Saint-Dominique, à l'âge de seize ans. Ses supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître ses heureuses dispositions; et désirant les faire tourner au profit de l'ordre, ils l'envoyèrent étudier à Salamanque. Il y demeura quatre années, et, à son retour, fut nommé professeur de philosophie à l'université de Bologne. Plusieurs ou-

vrages de controverse qu'il publia à cette époque, étendirent sa réputation dans toute l'Italie. Le pape Benoît XIII, pour le récompenser des services qu'il rendait à la religion, le créa cardinal en 1728, et, peu de temps après, le nomma membre de la congrégation chargée de l'examen des évêques. Gotti, chéri de ses confrères et estimé des savants, parvint à une vieillesse paisible; il mourut à Rome le 18 septembre 1742, à soixante-dix-huit ans. On a de lui : I. *La vera chiesa di Cristo dimostrata*, Bologne, 1719, trois volumes in-4°.; traduite en latin, et réimprimée plusieurs fois avec des corrections. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un traité complet de controverse, avait été entrepris pour réfuter deux écrits de Jacques Picenini, ministre calviniste. II. *Theologia scholastico-dogmatica juxtà mentem D. Thomæ*, Bologne, seize volumes in-4°. III. *Colloquia theologico-polemica*, ibid., 1727, in-4°. Ces dialogues sont divisés en trois parties; il y prend la défense de plusieurs dogmes de l'Eglise romaine, attaqués par les protestants, entre autres du célibat des prêtres, et de l'autorité du pape sur les conciles. IV. *De eligendâ inter dissidentes christianos sententiâ*, Rome, 1734, contre un écrit de Jean Leclerc, qui porte le même titre. V. *Veritas religionis christianæ contrà atheos, polytheos, idololatras, Mahometanos et Judæos*, Rome, 1735-40, douze volumes in-4°.; ouvrage plein d'érudition, et cependant peu estimé. VI. Un *Commentaire sur la Genèse*, en manuscrit. Le père Thomas Riccini a publié la *Vie* du cardinal Gotti, en latin, Rome, 1742, in-4°. W—s.

GOTTIGNIEZ (Gilles-François), mathématicien, né à Bruxelles en 1650, fut admis dans la compagnie de Jésus, à l'âge de vingt-trois ans, et, après avoir passé à Malines le temps de son noviciat, fut envoyé à Rome pour y continuer ses études théologiques. Son goût le portait vers les sciences exactes; et ses supérieurs s'en étant aperçus, ne voulurent point gêner son inclination. Il fut chargé en 1662 de professer les mathématiques. Le reste de sa vie fut partagé entre l'enseignement et la rédaction de ses ouvrages. Il mourut à Rome le 6 avril 1689, âgé de près de soixante ans. On dit que ce père n'aimait pas l'algèbre, et qu'il en regardait les partisans comme des visionnaires. On a de lui : I. *Epistola de difficultatibus circà eclipses in Jove à Medicis planetis effectas*, Bologne, 1665, in-fol. Cette lettre est adressée à J. D. Cassini; et on trouve à la suite la réponse qu'y fit ce célèbre astronome, auquel, dit Montucla, le père Gottigniez tenta d'enlever quelques-unes de ses découvertes sur Jupiter et Mars. II. Une *lettre* en italien, *touchant les taches nouvellement aperçues dans la planète de Jupiter*, Rome, 1666, in-8°. III. *De figuris cometarum qui annis* 1664, 1665 et 1668, *apparuerunt, cum brevissimis animadversionibus*, ibid., 1668, in-4°. IV. *Elementa geometriæ planæ*, ib., 1669, in-12. V. *Logistica sive scientia circà quamlibet quantitatem demonstrativè discurrendi*, etc., Rome, 1674, in-4°. VI. *Arithmetica introductio ad logisticam*, ibid., 1676, in-4°. VII. *Idea logisticæ*, ibid., 1677, in-4°. VIII. *Epistolæ mathematicæ*, ibid., 1678, in-4°. IX. *Clavis logisticæ*, ibid., 1679, in-4°. X. *Logistica universalis*, Naples, 1687, in-fol. W—s.

GOTTLEBER (Jean-Christophe), savant philologue, naquit à Chemnitz, en 1733. Il fut d'abord recteur de l'école d'Annaberg, et accepta, en 1771,

place à celle de Meissen, où le 1er. mai 1785. Outre ses *versiones ad Platonis Phæt Alcibiadem secundum, urs. in Phædonem*, Leipzig, 1-8°., il a publié, tant en n allemand, une trentaine de ons et de programmes philo-, qui sont très estimés. Nous ms : I. *Epistola ad Heyofess. eloq. Gotting. de conе veterum laudandi scripca, de eorumque usu critico*, g, 1764, in-4°. II. *De causctorum variarum in poëtis bviarum*, ibid., 1765, in-4°. *ervationes in Platonis Alcisecundum*, Altorf, 1767-parties, in-4°. IV. *De quelles anciennes et rares, conlans la bibliothèque d'Anna*id., 1768, in-4°. V. *Obser in quædam loca Dionysii* ibid., 1769-1770, 4 part. I. *De crisi, lege consecutioorum in restituendis veteriptorum locis depravatis dâ*, Meissen, 1771, in-4°. *ecimen animadversionum ad num*, Meissen, 1766-78, 6 in-8°., et une édition de ce e, auquel il a joint l'Oraison prononcée par Périclès (dans ième livre de Thucydide), , 1782, in-8°.; ouvrage fort le, d'une critique sage et pru-VIII. *Vita Conrect. Weissii*, , 1772, in-fol. IX. *Animades litterariæ et philologico-ad Philonis legationem ad*, ibid., 1773-1774, 4 par-4°. Gottleber avait commencé tion de Thucydide; elle a été ée par Bauer et achevée par

B—u—D.

TSCHED (Jean), médecin, en 1668, à Kœnigsberg en Prusse, et pratiqua la médecine à Bartenstein, après avoir voyagé en Hollande, en Italie et en Allemagne, pour augmenter ses connaissances. Il enseigna, depuis 1694, à Kœnigsberg, les sciences médicales, et devint, en 1702, membre de la société académique nouvellement fondée à Berlin. Gottsched mourut le 10 avril 1704. Il publia des *Annuaires météorologiques* pour 1702 et 1703, et la *Flore prussienne*, de Loesel, qu'il augmenta de notes, et qui a été imprimée sous ce titre: *Joh. Loeselii Flora prussica; sive plantæ in regno Prussiæ sponte nascentes, nunc edit. cum variis additamentis, curante Joh. Gottsched*, Kœnigsberg, 1703, in-4°., avec 85 planches. Il existe aussi, de ce médecin, un grand nombre de dissertations latines sur des matières de physique et de médecine; nous indiquerons celles: *De luce et coloribus; De visûs modo fiendi; De anathrepsi sive nutritione eorum qui ob diuturnam inediam emaciati sunt; De æthere et aëre eorumque in corpus humanum ejusque humores vi atque operationibus; De æthere et aëre sanguinis et chyli; De circulatione humorum ex fundamentis hydraulico-mechanicis; De circulatione sanguinis et chyli; De motu musculorum ex principiis physico-mechanicis*, etc.

B—H—D.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), un des patriarches de la littérature allemande, naquit à Juditen-Kirch, près de Kœnigsberg en Prusse, le 2 février 1700, et reçut de son père, ministre protestant, les premières instructions dans les langues et les sciences. A l'âge de quatorze ans, Gottsched fut assez instruit pour pouvoir suivre, avec fruit, les cours de l'université de Kœnigsberg. Afin de se conformer aux vœux de ses parents,

il s'occupa de l'étude de la théologie; mais celle des langues, de la philosophie et des belles-lettres, absorba bientôt toute son application. Il publia alors ses premières productions littéraires, qui se composaient de dissertations philosophiques et de quelques morceaux de poésies. Après avoir pris, en 1723, le degré de maître en philosophie, Gottsched fut obligé de fuir les états prussiens, sa grande taille lui laissant peu d'espoir de se soustraire aux enrôlements militaires. Il se réfugia à Leipzig; et le sénat de la ville de Kœnigsberg vint à son secours en lui accordant une bourse. Le célèbre polymathe, Jean Burkhard Menke, lui ayant confié, bientôt après son arrivée à Leipzig, l'éducation de ses enfants, Gottsched commença aussi, en même temps, à ouvrir un cours public de belles-lettres : il y fut d'autant plus applaudi, qu'il attaqua avec vigueur le mauvais goût qui dominait alors dans la littérature allemande, et qu'il cita toujours les anciens classiques et les bons écrivains français, leurs successeurs et héritiers, comme des modèles à suivre. La société poétique de Leipzig le nomma son doyen en 1726. Cette époque est célèbre dans les annales de la littérature allemande; car tous les efforts qui en ont avancé les progrès jusqu'à présent, ont reçu leur première impulsion de cette société, à laquelle Gottsched donna comme une nouvelle existence, en lui faisant prendre, l'année suivante, le nom de Société allemande de Leipzig. Ce corps littéraire n'a pas, sans doute, produit des poètes du premier ordre; mais il a provoqué le desir d'écrire avec pureté et avec élégance; il a indiqué les préceptes et les modèles du bon goût. Gottsched abandonna dans la suite cette société, et en fonda une nouvelle, sous le nom de *Société des arts raux*. Ses ouvrages sur l'éloque sur la critique de la poésie, d publia les premières éditions en et 1729, furent très bien accue et sa réputation s'agrandit alo cette même époque, il entrep voyage en Allemagne, se lia av savants les plus illustres de son t et fit la connaissance de Mlle. mus, qui, dans la suite, devenu épouse, lui disputa, avec succ palme littéraire. En donnant de nes traductions des pièces étran il eut aussi une grande part à l'é tion du goût dramatique en Allem livré jusqu'alors aux mauvais italiens. Après avoir professé s sivement la philosophie et la p Gottsched fut nommé décemv l'université, doyen de la faculté losophique et du grand collég princes. Il fut aussi membre d sieurs sociétés savantes. Il eut l grin de survivre à la grande r tion qui était le fruit bien mé ses premiers travaux; et il mo 12 décembre 1766. Peu d'auteu comme Gottsched, réuni un ra lent à de nombreux défauts; peu teurs ont été l'objet d'autant de l ges et de critiques. Son mérite la littérature germanique est c dant incontestable : à une épo les belles-lettres n'avaient d'autr des que le *Manuel poétique* d ner, et le *Parfait orateur* de l'apparition des ouvrages é taires donnés par Gottsched, é véritable phénomène qui ann une révolution littéraire. S'il borné à rappeler à la mémoire compatriotes leurs anciens poè plus distingués, comme il l'a f l'édition de ce poème du XVe. s intitulé : *Reineke Fuchs*, de d'Alkmar; s'il n'avait pas eu la

sser pour un grand poète, ioins conservé sa réputa- hilologue: mais il voulut excellents préceptes sur par des exemples de sa init par se couvrir de ri- ième siècle qui avait ap- premiers succès, et ses s, l'eurent bientôt de- fit mépriser non seule- n ton de dictateur, mais petites persécutions se- ceux qui le surpassaient.. t un exemple mémorable baissement où un auteur n faux amour-propre, et ntêtement, peut tomber on et se déshonorer soi- lé des traits que ses ma- ires. Liscow, Bodmer, t d'autres firent pleuvoir prouva, dès son vivant, nuis de la défaveur qui e à sa mémoire. La bi- de Gottsched, auteur, éditeur et journaliste, détail considérable. L'a- ious donnerons de ses littéraires, se bornera à des plus importantes : I. *ens dubia circa Monades s*, Kœnigsberg, 1722, *otice sur la société alle- nérée de Leipzig*, Leip- in-8°.; ibid., 1731, in-8°. *le l'art poétique-critique llemands, expliqué par les dans tous les genres* Leipzig, 1730, in-8°.; 4e. d., 1751, in-8°. On ne ter à cet ouvrage le mérite ıaré les succès de la poésie mais il fut attaqué de plu- . Un grand nombre d'é- ıtrèrent l'imperfection de es poétiques; et on lui op- *poétique-critique*, de Brei- tinger, publié dix ans plus tard à Zurich, 1740. Gottsched ajouta à sa 4e. édition une traduction de *l'Art poétique* d'Horace, qui sert d'introduction à son ouvrage. Il en publia ensuite un extrait à l'usage des écoles, sous ce titre : *Exercices sur la poétique latine et allemande*, Leipzig, 1756, in-8°., dont il existe aussi plusieurs éditions ; mais un ouvrage élémentaire sur la poésie, par J. C. Dommerich, a éclipsé celui de Gottsched. IV. *L'Éloquence académique, à l'usage des écoles publiques, d'après les préceptes des anciens et les exemples des principaux orateurs allemands*, Hannovre, 1728, 2 vol. in-8°.; 5e. édition, 1759, in-8°. Gottsched a placé en tête de cet ouvrage, qui, pendant près d'un demi-siècle, a servi aux écoles allemandes, la traduction du dialogue : *De claris oratoribus, sive de causis corruptæ eloquentiæ*. Pour servir de modèles et pour l'explication des préceptes de l'art oratoire, il a ajouté au premier volume deux philippiques de Démosthène, deux oraisons de Ciceron, et l'éloge funèbre de Turenne par Fléchier. Mais l'ouvrage n'acquit une certaine réputation que quand l'auteur se fut décidé à retrancher les exemples d'éloquence de sa composition, qui se trouvaient répandus avec profusion dans son livre. Il essaya aussi, par la suppression de ses poésies, de relever le crédit de son *Art poétique ;* mais il était trop tard pour détruire la prévention établie contre la pureté de son goût. V. *Éloge de Martin Opitz*, Leipzig, 1739, in-8°. VI. *Grammaire allemande.* Gottsched en publia la première édition sous ce titre : *Fondement de l'art grammatical de la langue allemande, d'après les meilleurs auteurs de nos jours et du dernier*

siècle, Leipzig, 1748, in-8°. Cette grammaire, qui a été réimprimée tant de fois, qui a été traduite en français, en hollandais, en hongrois, en russe et en latin, et qui de nos jours a perdu sa vogue par l'effet des progrès de la langue allemande, et par la rivalité d'un nombre infini d'ouvrages rédigés avec plus de méthode, n'en méritait pas moins, lors de son apparition, le titre imposant d'ouvrage fondamental, etc. Gottsched y a donné aux Allemands les préceptes à suivre pour écrire grammaticalement dans leur langue; préceptes qu'ils n'avaient pas connus jusqu'alors, surtout dans les pays catholiques, où l'introduction des ouvrages des meilleurs écrivains, regardés en Saxe comme classiques, était défendue. Il a banni de la langue écrite, la variété produite par la diversité des dialectes, et a mis un frein à la manie de corrompre, par des mots empruntés de l'étranger, une langue originale qui a des expressions propres pour toutes les idées imaginables. Si l'on considère les difficultés qu'il avait à vaincre, ce premier essai, quelque imparfait qu'il fût, méritera toujours la reconnaissance des littérateurs allemands. VII. *De versione Germanicâ Æneïdos, quæ ante 600 annos auct. Henrico de Veldeck edita, in bibliothecâ Gothanâ adservatur*, ibid., 1745, in-4°. VIII. *De rariorîbus nonnullis bibliothecæ Paullinæ codicibus*, ibid., 1746, in-4°. IX. *Recueil des discours de Gottsched*, en trois parties, Leipzig, 1749. On distingue parmi ces discours les éloges de Copernic, le discours sur l'état brillant de la poésie allemande sous le règne de l'empereur Frédéric Ier., et quelques autres. X. *Poésies de Gottsched*, Leipzig, 1736, in-8°. XI. *Nouvelles poésies de Gottsched, publiées par la société royale allemande*, Kœnigsberg, 1750 Ces productions poétiques n'o trouvé d'autres admirateurs amis. XII. *Progr. in quo nuperi itineris litterarii reddit*, Leipzig, 1749, in-4 *Histoire de l'établissement cienne société des fructifiant* 1755, in-4°. (*Voy.* Brunswi 143.) XIV. *Connaissance saires pour l'histoire de l dramatique allemande*, o *logue de toutes les pièces d en allemand, qui ont été im depuis* 1450 *jusqu'en* 1760, 1757-1765, 2 vol. in-8°. L placé à la tête de ce recueil exacte d'une gravure en bois la plus ancienne traduction al de Térence de 1499. Cet ou encore aujourd'hui d'une gra lité pour les littérateurs. X *flexions sur l'emploi et su d'une multitude de mots et d sions dans la langue alle* Strasbourg et Leipzig, 1758 XVI. *Dict. abrégé des belle et des arts libéraux*, Leipzig in-8°. Gottsched comprit, d dictionnaire, d'après Batteux qui peut avoir quelque rap beaux-arts. Les articles son d'après l'ordre alphabétique. plusieurs collaborateurs. Le marqués d'une étoile sont de s On a publié depuis de meilleu ges sur le même sujet. XVII *lemniori laureæ in coronam usu*, Leipzig, 1752, in-4 les traductions dont Gottsch richi la littérature allemande tingue celles: XVIII. Des *choisies de Fontenelle*, 1751-1760, in-8°. Ce choi me les discours sur la plu mondes, les dialogues des l'histoire des oracles. XI

: *Leibnitz*, Hanovre, ıa traduction de l'*Éloge* ıar Fontenelle, qui sert à cet ouvrage, a été ıme de Gottsched. XX. *ire de Bayle*, Leipzig, 4 vol. in-folio. Les vé- teurs sont De Kœnigs- chwabe, J. C. Müller, , K. Christ. Gaertner et Gottsched n'était guère le cette traduction; ce- te de lui, dans le pre- un très long article phi- est aussi l'auteur des e trouvent à la tête de e, et d'un grand nom- XXI. *Anti-Lucretius, ... de Polignac: re- de poëtis philosophis ac recentioribus præ- . Gottschedius*, ibid., . XXII. *Le théâtre près les préceptes des Romains*, Leipzig, six volumes in-8°.; 1750, in-8°. La tra- ensées de Fénélon sur ı comédie, a été placée la tête de la dernière ecueil, qui a beaucoup ırer le goût de la scène ı faisant connaître au s traductions estimées, lans ce premier âge de plusieurs des chefs- neille, de Racine et de raductions sont, en ma- ouvrage de Mme. Gotts- fait lui-même quel- rmi les pièces dont il ous ne citerons que *la* ı, en vers alexandrins, ise, malgré le succès qu'elle a obtenu. Il pièce une traduction le *Théâtre allemand*, Amsterd., 1769, in-8°. XXIII. *Les femmes raisonnables qui critiquent les mœurs*, feuille hebdomadaire, Halle et Leipzig, 1725-1726, 2 vol. in-8°.; Hambourg, 1747, in-8°. Malgré la médiocrité des articles four- nis par Gottsched, sa femme et quel- ques-uns de ses amis, ce journal eut du succès. Il a été continué dans la suite sous ce titre: L'*Honnête homme* (Der Biedermann). XXIV. *Mémoires pour servir à l'histoire critique de la langue, de la poésie et de l'élo- quence allemande, publiés par quel- ques membres de la société alle- mande de Leipzig*, Leipzig, 1732- 1744, 8 vol. en 32 cahiers, in-8°. Cette collection renferme des extraits de quelques ouvrages allemands, tant anciens que modernes, des dissertations sur différentes matières qui ont rapport à la littérature germanique, et des notices biographiques sur les principaux littérateurs. C'est un recueil précieux sous un double rapport, pour l'histoire littéraire de l'Allema- gne; d'abord par la réimpression de quelques morceaux rares du seizième siècle, et ensuite par les dissertations grammaticales qui s'y trouvent. XXV. *Nouvelle Bibliothèque des belles- lettres et des arts libéraux*, Leipzig, 1745-1754, 10 volumes in-8°.; recueil intéressant de mémoires his- toriques et littéraires, fournis par différents auteurs. Ils traitent, non seulement des matières relatives aux langues et à la littérature, mais aussi des anciens usages et monuments des peuples du Nord. XXVI. *Collection de quelques morceaux choisis de la société des arts libéraux*, Leip- zig, 1754-1755, 3 vol. in-8°. Nous ne citerons, des mémoires savants qui forment cette collection, que les sui- vants: 1°. *Essai de dénominations allemandes pour les termes employés*

dans l'art de la guerre, par Engelhard ; 2°. *Sur l'ancienne opinion que les francs juges, en Westphalie, ont été institués par Charlemagne*, par Freiesleben ; et 3°. la *Description d'un calendrier runique*, par Kaestner. XXVII. *Reineke le Renard* (Reineke der Fuchs), *par Henri d'Alkmar ; traduit de l'ancien allemand en allemand moderne, sur l'édition de* 1498, *suivi d'une dissertation sur l'auteur, la véritable époque et le grand mérite de ce poème*, Leipzig et Amsterdam, 1752, petit in-folio avec gravures. Cette traduction, en prose, est surtout remarquable par les notes d'Alkmar, de Baumann et de Gottsched, et par une réimpression très exacte du texte original. On a publié contre Gottsched différents écrits, entre autres un petit poème intitulé : *Missive du diable à M. G...., critique du théâtre de Leipzig*. Ce petit écrit, réimprimé dans le Journal de Berlin (*Neue Berliner Monatschrif*, 1805, janvier, p. 31), fut présenté à Gottsched pendant un voyage qu'il fit en 1753, à toutes les postes où il passait. Sa vie a été écrite par Léonard Meister, dans le second volume des *Caractères des poètes allemands*, où l'on trouve aussi son portrait ; par Baur, dans la *Galerie des poètes allemands*, et par beaucoup d'autres : lui-même a placé dans la préface de la première édition de son *Art de la poésie*, une esquisse de sa carrière poétique. Un grand nombre d'auteurs allemands ont critiqué le mérite littéraire de Gottsched : les jugements qui nous paraissent les plus équitables, sont ceux de Meister dans ses Époques principales de la langue allemande depuis le huitième siècle, au second volume des *Mémoires de la société allemande à Mannheim*, et de Herder, dans la première partie de *Fragments sur la littérature mande moderne*, Riga, 1767.

B—H—

GOTTSCHED (Louise-Gonde - Victoire), née *Kul* femme du précédent, naquit à zig en 1713. Elle reçut une exce éducation de sa mère, femm instruite, et de son oncle, prof de sciences médicales, la mort enlevé de bonne heure son père était médecin du roi de Pologn études ne s'étaient pas bornée langues française, anglaise, ita et polonaise, qu'elle parlait ass rectement ; mais elle avait aussi des connaissances peu commu philosophie, mathématiques, hi et poésie. La lecture du *Spec* avait surtout contribué à form esprit et son goût. C'est à la po à la musique qu'elle s'appliqu tout avec ardeur, sans négli pendant l'étude des ouvrages le profonds dans les sciences séri Depuis 1729 jusqu'en 1735, é de son mariage, elle entretint Gottsched une correspondanc tructive très suivie. Elle appri aussi les langues grecque et Malgré ses travaux littéraires quels la portait son goût pour l tion, et qui auraient suffi pour per toute entière, elle rempliss goureusement tous les devoirs bonne mère de famille. Mais s tinuelle application à l'étude a sa constitution : elle mourut à L le 26 juin 1762. Le caractère d Gottsched se composait d'un h mélange de la constance, de meté qui caractérisent l'homme la retenue, de la douceur et de destie qui sont le plus bel orn des femmes. Bien loin d'êtr d'une érudition qui, comme

mme auteur, lui mérita l'Allemagne et de l'étranger se prêtait qu'avec répulsirs des personnes aviruire dans sa conversaeur excellent se distingua veillance générale, et une le épreuve. Sévère dans es amis, elle sacrifia pour ient le bonheur de l'être, son repos. Polie envers étaient indifférents, elle pas le moindre soin de vec les grands. Elle avait nent lu, et son esprit orné ait dans la plaisanterie. ux ouvrages ne sont, à e des traductions de l'anfrançais; mais quelques de son imagination, telles res, recueillies par Mme. prouvent qu'elle aurait un plus grand essor s'il mprimé par le pédantisme i, qu'en général elle surbeaucoup par son goût, et la pureté de son style. écrite par Léonard Meisc second volume des *Caes poètes allemands*, et le la Roche, dans le jour*Pomona*, 8e. cahier, 1783. it se trouve dans l'ouvrage , que nous venons d'indiessing, dans le N°. 26 de *turgie hambourgeoise*, excellent aperçu du mére de cette femme célèbre. s et ses traductions publiés rès sa mort, sont au nomgt-deux. Nous en citerons cipaux : I. *Réflexions sur s*, par Mme. de Lambert; français, Leipzig, 1731, . Gottsched a ajouté à ce lques-unes de ses poésies. *iomphe de l'éloquence*, traduit du français de Mme. de Gomez, Leipzig, 1735, in-8°. On trouve également, dans ce volume, quelques morceaux de poésie de Mme. Gottsched; entre autres, une longue tirade de *Zaïre*, traduite en vers libres. III. *Caton*, tragédie d'Addison, ibid., 1735, in-8°.; ibid., 1753, in-8°. IV. Une traduction du *Spectateur*, de Steele et Addison, ibid., 1739-1743, 9 vol. in-8°.; ibid., 1757, in-8°. V. *Appel touchant d'Horace, navigateur bien expérimenté, à tous les Wolfiens qui voguent sur l'océan du bon sens*, 1740, in-8°. Cette satire mordante contre les mauvais prédicateurs de ce temps-là, est écrite en forme de sermon, et a pour texte ce passage d'Horace: *Quò, quò scelesti ruitis ?* VI. La *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, traduite en vers alexandrins, ibid., 1744, in-4°. VII. *Nouvelle collection de morceaux choisis de Pope, Echard, Newton et autres*, traduits en allemand, ibid., 1749, in-8°. VIII. *Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris*, traduite du français, avec une préface de Gottsched, Leipzig, 1749-1757, 11 vol. in-8°., avec gravures. Le 11e. volume renferme des additions et des corrections considérables. Il est d'ailleurs accompagné d'une table des matières, rédigée par J.-J. Reiske. IX. *Mémoires et dissertations de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris*, Leipzig, 1753-1754, 2 vol. in-8°. X. *Le Petit prophète de Böhmischbroda*, ou *Prophétie de Gabriel-Jean-Népomucène François de Paule Waldstorch*, dit *Waldstörchel*, Prague, 1753, in-8°. Cette satire était dirigée contre l'opéra comique de Weisse, intitulé : *Les Femmes métamorphosées*. C'est moitié une traduction,

moitié une imitation du *Petit prophète de Boehmischbroda*, publié par Grimm, à Paris, la même année, contre les prôneurs de la musique française. Sans parler ici de ses autres traductions, nous indiquerons seulement encore les ouvrages de Mme. Gottsched qui ont été publiés après sa mort. XI. *Recueil de poésies*, Leipzig, 1765, in-8°. XII. *Lettres de Madame Gottsched*, Dresde, 1771-1772, in-8°. Ces lettres sont le véritable fondement de sa réputation littéraire; et son talent en ce genre efface celui qu'elle a montré comme poète et auteur dramatique. Quelques-unes sont d'un genre sérieux et instructif; d'autres peignent sans exaltation la tendresse de son ame: toutes sont riches de pensées nobles et profondes, exprimées avec la légèreté et l'élégance propres à son sexe. Mme. Gottsched a laissé en manuscrit une copie très exacte, accompagnée d'une critique, de la collection très ancienne de poésies allemandes des XIIIe. et XIVe. siècles, faite par Schobinger, dont l'original se trouve à la bibliothèque de la ville de Brême.

B—H—D.

GOTTSCHLING (GASPARD), philologue et bibliographe allemand, naquit à Lobendau en Silésie, le 28 février 1679. Après avoir été pendant quelque temps chargé d'une éducation particulière, il fut, en 1705, nommé recteur de l'école des jeunes nobles, nouvellement établie dans la Marche de Brandebourg; mais quelques désagréments qu'on lui avait suscités l'ayant obligé de quitter cet emploi, il vint à Halle, où il fut reçu adjoint de la faculté philosophique, et se fit distinguer par ses leçons: il accepta enfin, en 1710, le rectorat et la place de bibliothécaire à l'école de Neu-Brandebourg, et mourut dans cette ville en Gottschling était très laborie travaux littéraires, relatifs plupart à l'histoire et à la géo sont nombreux; voici ceux ouvrages qui nous paraissen d'être mentionnés: I. *Introdu la connaissance des livres rares*, Dresde, 1702, in-8°. primée en 1713. II. *Notice de l'état actuel de la Franc* le nom de *C. de Gaule*. III *duction à l'art du blason* Brandebourg, 1706, in-8°.; in-8°. IV. *Tableaux chronol et historiques des* XVIe. *et* XV *cles*. V. *Notice des villes de de Francfort-sur-le-Mein Leipzig*. VI. *Essai d'une des cartes géographiques*, 1711, in-8°. de 112 pag. V *états de Fez, de Maroc, d sinie*, etc. VIII. *Phrases et tiæ ex Plauto*, 1728, in-8°. *cueil de quelques contes a sants* (en français). X. *Des de l'ancienne ville de Brand* XI. *Lycæum*, Brandebourg, in-8°. Cet auteur a publié au grand nombre de Dissertations ques Traductions. — Godefroi SCHLING, bibliographe alle vivait dans la première moi XVIIIe. siècle. Il étudia en t théologie à Leipzig, et devin la suite ministre protestant à bor. Il a publié: I. *De libris poricis*, Leipzig, 1703, in- *Meteorologium sacrum*, B 1711, in-4°., et quelques Opuscules moins importants.

B—H.

GOTTWALDT (CHRISTO médecin et savant naturalist mand, naquit à Dantzig en Il s'appliqua avec ardeur à de l'histoire naturelle, recueill

objets qui en font partie, et
it une collection nombreuse.
: déjà commencé à en écrire
ription et en graver des plan-
quand la mort le surprit su-
t le 1er. janvier 1700. Son
-Christophe Gottwaldt, aussi
i à Dantzig, enrichit à la vé-
cabinet ; mais il ne songea
publier les manuscrits qui se
nt dans la succession : il mou-
715, et la riche collection de
he Gottwaldt fut exposée en
ar les héritiers. L'empereur
le-Grand en fit l'acquisition
adémie des sciences de Péters-
a prix de 500 ducats, suivant
s auteurs ; d'autres disent que
de Dantzig en fit présent à ce
ie. Dubois, dans son *Histoire*
e *de Pologne*, se montre, en
, fort mal informé quand il dit
: collection fut vendue 20,000
Les manuscrits de Gottwaldt,
ins et les planches gravées,
t à Dantzig; et quoiqu'il y en
ron mille épreuves de tirées
n en fit la vente, le tout fut
ou dispersé, ce qui a rendu
rures extrêmement rares. On
it en deux volumes, dont le
renferme 49 planches de con-
gie, et l'autre 62 d'anatomie
ée; mais le texte, rédigé en
n'a pas été imprimé. L'exem-
le Cobres, le plus complet
n connût, ne contenait que
ches de la première partie,
le la seconde. Il est décrit
étail dans les *Deliciæ Co-*
æ. Le libraire Raspe, éditeur
cipaux grands ouvrages d'his-
turelle qui ont paru en Alle-
u milieu du XVIIIe. siècle, a
i première partie en 16 plan-
ous ce titre : *Musei Gottwal-*
estaceorum, stellarum mari-
narum et coralliorum, quæ super-
sunt, tabulæ; ce titre est ensuite continué en allemand, Nüremberg, 1782, in-fol. J. S. Schröter y a joint des notes explicatives; et les portraits de Gottwaldt père et fils se voient en tête de l'ouvrage. Les autres ouvrages de Gottwaldt sont des *Observations physiques et anatomiques sur le castor, traduites du latin*, Nüremberg, 1782, in-4°., avec 7 planches; et des *Observations physiques et anatomiques sur les tortues*, traduites du latin, Nüremberg, 1781, in-4°., avec 10 planches. Cet habile naturaliste était aussi un des membres de la société des naturalistes impériaux, sous le nom de *Asclepiodotus*. B—H—D.

GOUAZ (Yves le), graveur, né à Brest en 1742, apprit les premiers éléments de son art des frères Ozanne, ingénieurs de la marine, dont par la suite il épousa la sœur. Arrivé à Paris en 1760, il se mit sous la direction de Jacques Aliamet, dont les avis perfectionnèrent son talent. Cet artiste, graveur de l'académie des sciences pendant plus de vingt ans, a exécuté plus de 200 sujets de différents genres pour cette compagnie savante. Il est auteur d'une collection de plus de 60 Vues des différents ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin, d'après les dessins de Nicolas Ozanne. Il a gravé aussi plusieurs sujets de marine, d'après les tableaux de Vernet, et autres. Gouaz, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient, est mort à Paris en janvier 1816. Jeanne-Marie Ozanne son épouse, et Françoise-Marie Ozanne sa belle-sœur, ont gravé divers morceaux d'après Vernet et d'autres maîtres. P—E.

GOUDELIN (Pierre), en latin

Gudelinus, jurisconsulte estimé du XVIe. siècle, naquit en 1550 dans la ville d'Ath, en Hainaut. Il consacra la première moitié de sa vie à l'étude des langues savantes, et la seconde à celle du droit, qu'il enseigna d'abord à Malines, et en dernier lieu à Louvain, où il avait reçu le bonnet de docteur en 1586. Il mourut le 18 octobre 1619. On lui doit : I. *De jure novissimo*, in-4°., Anvers, 1620; Arnheim, 1643 et 1661. Cet ouvrage, qui se recommande par une méthode extrêmement lumineuse, n'est d'ailleurs qu'un extrait de la doctrine de Vigelius, dans lequel on a inséré plusieurs coutumes particulières aux Pays-Bas. II. *De jure feudorum*, Louvain, 1624, in-4°.; Cologne, 1641, in-8°. Ce traité, auquel on a joint les *Prælectiones feudales* de Henri Zoésius, ne renferme, sur la matière féodale, que les principes consacrés par l'ancienne législation de la Belgique et de la France. III. *De jure pacis*, Louvain, 1620, et Lyon, 1641, in-4°. IV. *Syntagma regularum juris*, Anvers, 1640, in-4°.; tous ces différents écrits ont été réunis en un seul volume in-fol., Anvers, 1685. On trouve également dans cette édition le traité *De testamentis*, et les autres productions du même auteur sur le droit. N—E.

GOUDELIN, ou GOUDOULI (Pierre), naquit en 1579 à Toulouse, d'un père chirurgien. Il fut reçu avocat dans sa jeunesse ; mais il ne suivit pas le barreau avec une rigoureuse exactitude, les belles-lettres lui offrant un attrait qu'il ne trouvait pas dans la sécheresse des lois. Il fut le créateur de la poésie languedocienne. Goudelin, qui avait étudié avec fruit les bons auteurs latins, et qui, par la supériorité de son esprit, y avait fait d'immenses progrès, ne voulut point écrire dans la langue française, alors encore incertaine et à peine sortie de l'état de barbarie. Il préféra celle de son pays, qui, plus douce, plus harmonieuse, devenait ravissante dans sa bouche, et qui sous sa plume ne se refusait à l'expression d'aucun sentiment. Le génie inspirait ses compositions délicieuses, soit qu'il voulût prendre la lyre de Pindare, la flûte de Théocrite ou le luth d'Anacréon. Son chant royal remporta le prix du poème aux jeux floraux ; et les rives de la Garonne répétèrent le beau nom de Livia, à laquelle il adressait ses poésies amoureuses. La France pleurait le meilleur de ses rois ; une main sacrilége venait de frapper Henri IV, et la douleur devait surtout se faire entendre dans les heureuses contrées qui le virent naître, dont il conserva toujours la gaîté franche, l'aimable sensibilité, et dont le langage fut toujours doux à son oreille. Goudelin dans cette circonstance saisit sa lyre. Aucune voix ne fit jamais entendre de sons plus attendrissants que les premières stances de ce chantfunèbre. Bientôt le souvenir des vertus de Henri le console : ses pensées et son style s'élèvent pour chanter les qualités brillantes et les triomphes de son héros. Rien n'est plus terrible que l'élan de son indignation contre le monstre qui en avait privé la France : enfin une réflexion morale termine ce bel ouvrage. « Henri, dit-il, heureux habi» tant du ciel, Henri, ce modèle des » rois les plus parfaits, plane au» dessus des astres, tandis que nous » voguons encore sur le vaisseau de » la vie, toujours battu par quelque » vent d'affliction. » Le P. Vanière traduisit en latin cette ode admirable ; mais il resta (quel que fût son ta

1-dessous de celui qu'il
éputation de Goudelin ne
dans Toulouse; elle fran-
es et les Pyrénées. Les
Espagnols, s'empressèrent
ses ouvrages, en les fai-
dans leurs langues. Cette
était due à aucune cir-
e temps ni de lieu, mais
e son génie, à la verve,
ité de son talent, à des
nt il n'existait aucun mo-
perfection de style qui
des grands poètes. Gou-
les délices de sa so-
il se trouvait, la joie était
la conversation plus ani-
un homme aimable, re-
tous. Le maréchal de
cy avait pour lui une
e particulière. Le seul re-
n eût pu lui faire, et que
e méritа aussi, c'est la
le ses affaires, et une im-
absolue de l'avenir,

a fonds, après son revenu.

e comptait sur ses amis;
omptait sur sa patrie : ils
paient ni l'un ni l'autre.
bourgeoisie, qui devait le
ur dans la galerie de ses
istres, crut qu'en attendant
t qu'il fût nourri aux dé-
sor public. Goudelin con-
sa vieillesse toute la gaîté
ractère, appropriée aux
s de son âge et aux senti-
ieux dont il cherchait à se
ux approches de sa der-
, affaibli par le temps, il
esaumment appuyé sur un
le cloître des grands Car-
levait être enseveli. « Vous
ien fort, lui dit un de ses
— « Oui, répondit-il, je
our qu'on vienne m'ou-
» vrir. » Il mourut à Toulouse le 10 septembre 1649, à soixante-dix ans. On a rapporté de Goudelin des reparties, des saillies ingénieuses, mêlées à une foule de bouffonneries plates ou ridicules, mais que le vulgaire lui attribue indistinctement. Ses OEuvres (*las obros de Pierre Goudelin*), ont été imprimées à Toulouse, 1648, in-4°., et, plusieurs fois depuis, accompagnées du *Dicciounari moundi*, ou dictionnaire de la langue toulousaine, pour l'explication des mots languedociens les plus éloignés du français, qui se trouvent dans ce recueil, lequel ne comprend guère que des odes, chansons, dialogues mêlés de prose, et autres pièces fugitives, dont la plus étendue n'excède pas quatre ou cinq pages. On y remarque un *Chant royal*, en vers français, qui obtint la fleur du souci aux jeux floraux. L'édition de Toulouse, 1693, intitulée le *Ramelet moundi*, ou *la floureto noubélo del ramelet moundi*, 3 parties in-12, est plus complète que les précédentes. Celle d'Amsterdam, 1700, in-12, est suivie d'un 2e. volume qui renferme d'autres poésies d'auteurs gascons, les *Folies* de Lesage et les *Embarras de la foire de Beaucaire*. En 1808, 160 ans après la mort de Goudelin, ses cendres déposées dans le cloître des grands Carmes en furent retirées lors de la démolition de cet édifice, et transportées en grande pompe à la suite d'une cérémonie religieuse et littéraire dans l'église de la Daurade : les académies des jeux floraux, et des sciences, les autorités, le clergé de Toulouse, assistèrent à cette translation, qui eut tout l'éclat d'une fête extraordinaire. (*Voy.* FAILLE, XIV, 102-103.) L—M—E.

GOUDENOF. *Voyez* GODOUNOF.

GOUDIMEL (CLAUDE), l'un des

plus célèbres musiciens du XVIe. siècle, était né à Besançon vers 1520. Il suivit les opinions des réformés, et mit en chant les psaumes de Bèze et de Marot; mais Bayle remarque dans son Dictionnaire (Art. *Marot*), que les protestants ne purent faire aucun usage dans leurs temples de la musique de Goudimel, parce qu'elle était à quatre parties. Il habita long-temps Paris; et l'on conjecture même, de la souscription d'un de ses ouvrages, qu'il était associé a Nicolas Duchemin, pour l'impression des livres de musique. Il se retira à Lyon, quelques jours avant l'époque funeste de la Saint-Barthélemy; mais il y fut découvert par les assassins, et jeté dans le Rhône vers la fin du mois d'août 1572. Ses talents n'étaient point bornés à la musique: on a de lui des lettres en latin, fort bien écrites, dans les *Schediasmata* de Paul Melissus, son ami; ce volume contient aussi différentes pièces de vers sur la fin tragique de cet artiste. On connaît de lui: I. *Chansons de Marc. Ant. Muret*, au nombre de dix-neuf, mises en musique à quatre parties, Paris, 1555, in-12. II. *Superioris Q. Horatii Flacci poëtæ lyrici odæ omnes quotquot carminum generibus differunt ad rythmos musicos redactæ*, ibid., 1555, in-4°. oblong. On lit au frontispice de cet ouvrage, *ex typogr. Nicol. Duchemin et Claud. Goudimelli.* III. *Les psalmes de David, compris en huit livres, mis en musique à quatre parties, en forme de motets*, Paris, 1565, in-12; Genève, 1565, in-12; ibid., 1580, in-12, oblong. IV. *La Fleur des chansons des deux plus excellents musiciens de notre temps, à savoir, Orlando de Lassus et Cl. Goudimel*, Lyon, 1574 et 1576, in-4°. W—s.

GOUDIN (Mathieu-Bernard), mathématicien et astronom Paris le 14 janvier 1734, fit des au collége des jésuites. là qu'il connut Dionis du destiné comme lui à suivre la de la magistrature; et un p égal pour les sciences établi ces deux condisciples une am dura autant que leur vie. A pei tis du collége, ils publièrent e les premiers fruits de leurs t et quoique tout l'honneur en Dionis, l'affection de Goudin n'en fut point diminuée. Les pl Goudin remplit successivem cour des aides, au grand-cons parlement, ne purent pas ralc ardeur pour les sciences. Do santé ferme et d'une patienc gable, il passait les jours et ur des nuits, dans son cabinet, tour à tour de l'examen des qui lui étaient renvoyées, calculs des plus hautes mat ques. La révolution le priva emplois, et diminua sa fortun la Providence lui réservait une plus difficile, puisqu'il devait s à Dionis. Après la mort de s le séjour de Paris lui devint portable: il se retira dans son de Torcy en Brie, chercha tractions dans son goût pour nomie, et y mourut vers 1805 d'environ soixante-douze ans. a publié en commun avec Di *Traité des courbes algébriq Recherches sur la gnomoniqu* et le *Traité des propriétés cor à toutes les courbes, suivi d' moire sur les éclipses de solei* 1778, in-8°. (*Voy.* Dionis jour, tome XI, p. 401.) Ce ouvrage, dit Montucla, est u d'œuvre de précision, et a po de frayer la voie à la transfo des équations algébriques, d'

plus générale qu'elle n'avait encété conçue. Le *Mémoire sur les ses de soleil* est entièrement de lin : il avait déjà paru en 1761 ; arut ici avec de nouveaux développements, auxquels l'auteur a encore é dans les éditions de Paris, 3 et 1799, in-4°. Il y a déterd'une manière précise toutes les nstances de l'éclipse de 1847, st annoncée comme la plus conable de ce siècle. On a encore de lin : I. *Mémoire sur les usages ellipse dans la trigonométrie rique*, Paris, 1797, in-4°. II. rents *Mémoires* dans la *Connaisse des temps*. Ses principaux ouis ont été réunis sous le titre *uvres de Goudin*, Paris, 1799, W—s.

OUDOUIN. *Voy.* Godouin.

OUDOULI. *Voy.* Goudelin.

OUDT (Henri), gentilhomme ndais, peintre et graveur, né à cht en 1585, s'appliqua dès sa sse à l'étude du dessin et de la ure : passionné pour les beaux-, il fit le voyage de Rome, et fut ssidu à l'académie de cette ville. l'amitié avec Elsheimer, il devint élève et son bienfaiteur. Cet arayant été mis en prison pour s, Goudt, loin de profiter de son eur, acheta de lui, et lui paya coup au-dessus de leur valeur un d nombre de petits tableaux qu'il roposait de graver, dans un genre re à rendre le flou et l'harmonie a peinture. Ceux qu'il a exécuet qui sont fort estimés, sont au bre de sept, savoir : *Tobie et ge portant le poisson*, et *l'Ange obie, traînant le poisson;* le r *de l'aurore*, paysage; *Philéet Baucis; Cérès cherchant sa ;* une *Fuite en Égypte*, et la *ollation de Saint-Jean*. Après la mort d'Elsheimer, le comte de Goudt étant retourné à Utrecht, un philtre que lui fit prendre une femme qu'il aimait, aliéna son esprit, et détruisit sa mémoire. Malgré ce funeste accident, il profitait encore de quelques moments lucides, pour les consacrer à la peinture et à la gravure. Sa manière, qui consiste dans un arrangement particulier de hachures en général fort serrées, produit un grand effet de clair-obscur. Son œuvre, composé de neuf pièces, y compris deux sujets répétés avec des différences, est assez rare et cher, surtout lorsqu'il est beau d'épreuves. Goudt est mort à Utrecht en 1630. P—e.

GOUFFIER. *Voy.* Boisy et Bonnivet.

GOUFFIER (Louis), comte de Roanèz, né en 1648, dans une terre du Périgord, appartenant à sa famille, fut amené à Paris à l'âge de sept ans, et présenté par son père à Louis XIV, qui le tint sur les fonts de baptême. Destiné par sa naissance à la profession des armes, il accompagna en 1668 M. de la Feuillade à la défense de Candie, et partagea, dit son panégyriste, la gloire que les Français acquirent dans cette expédition. Il entra dans la marine, obtint la sous-lieutenance d'une galère en 1675, et parvint au grade de capitaine en 1684. Il assista en cette qualité au siége de Nice; puis fut chargé, avec deux galères, de défendre les côtes de Guienne, menacées par les Anglais. Il rentra en 1703 dans la Méditerranée, stationna quelque temps dans le port de Cette, pour intercepter les secours qui auraient pu être envoyés aux révoltés des Cevennes, donna ensuite la chasse aux corsaires qui infestaient la rivière de Gènes, assura le passage d'un convoi destiné à l'armée d'Italie, et, avec quatre ga-

lères seulement, fit respecter notre pavillon par les Anglais, qui tenaient la mer avec des bâtiments de haut bord. Il fut employé en 1705 aux siéges des ports du Piémont, et contribua à la réduction du château de Nice. Les services du comte de Roanèz furent récompensés en 1716 par la place de chef d'escadre, et, en 1723, par celle de lieutenant-général des galères. Peu de temps auparavant il avait reçu le grand-cordon de l'ordre de Saint-Louis : à toutes les qualités guerrières il joignait le goût des lettres, et cultiva toute sa vie la poésie légère, avec quelque succès. Nommé membre de l'académie de Marseille, il en fréquenta les séances avec beaucoup d'assiduité, et en fut élu président en 1733. Il mourut à Marseille le 22 avril 1734, à quatre-vingt-six ans. Chalamont de la Visclède prononça son éloge, qui est imprimé dans le premier *recueil de l'académie*. W—s.

GOUGE (Jean), était originaire de Sens. En 1361, il assembla quelques gens armés, se mit à leur tête, et se fit proclamer par eux roi de France. Il choisit pour son lieutenant-général un gentilhomme anglais, nommé Jean de Vernai, chassé de son pays. Ce nouveau roi de France fit diverses courses dans son royaume, entre autres aux environs du Rhône, où il se livra aux plus grands excès. Son lieutenant-général s'empara du fort Codelet, situé auprès d'Avignon; mais ce fut là que se borna le cours de leurs exploits. De Vernai vaincu par les troupes du roi Jean, devint leur prisonnier; et de son côté, Jean-Mathias Jesualdo, sénéchal de Provence, s'empara de la personne de Gouge. Le roi de France eut recours au pape Innocent VI, et le pria d'interposer son crédit auprès de Louis, roi de Sicile, comte de Provence, afin que son sénéchal ne laissât pas échappe sonnier qu'il avait fait. Il p pendant que cette révolte n cune suite fâcheuse pour ses car l'histoire ne fournit auc seignement à cet égard. Suiv luze qui a rapporté ces faits bruit courut à cette époque bert III, dauphin d'Auvergn *Fou*, qui fut arrêté dans l temps à Villeneuve-lès-Avign rait promis d'aider Gouge criminelle entreprise; mais démontre, au même endroit bruit fut répandu par Imba peschin, ennemi de Robert, convoitait les biens, et qui même, ainsi que plusieurs s de la cour de France, à en ol confiscation après la mort du Le père Daniel a aussi rap faits dans son histoire de F dit qu'il les a puisés dans u du pape Innocent VI, et q lettre se trouve dans le registr crit d'Innocent VI, qui était nal entre les mains de M. Vo seiller au parlement de Dijo prend encore à ses lecteurs l'abbé Baluze, cité plus h lui a communiqué cette pièce ressante. St. l

GOUGE (Guillaume), gien anglais, né en 1575 près de Stratford, dans le c Middlesex, fut, pendant quara ans, ministre de l'église de Bla à Londres. Nommé membre semblée des théologiens in Westsminster, il prit beau part à ses travaux, et fut un qui s'opposèrent au meurtre Charles Ier. On le représente un modèle de piété, d'humil patience chrétienne : refusant

(1) *Hist. généalog. de la Maison d* tom. I, p. 222.

itageux qu'on lui offrait, il ouvent que sa plus haute tait d'*aller de Blackfriars* endant neuf années consé- ne manqua pas, dit-on, un d'assister soir et matin aux ubliques : il lisait chaque ze chapitres de la Bible; il profondément versé dans sance des saintes Écritures, ittestent ses ouvrages, dont paux sont : I. *L'Armure de Dieu.* II. *Commentaire re aux Hébreux*, 1665, in- *Exposition de l'Oraison do-* Il mourut à Londres le 12 dé- 653. — Gouge (Thomas, fils nt, et né à Bowen en 1605, ant vingt-cinq ans, ministre Sépulchre, à Londres, et se lement recommandable par iisance et par sa piété : il du travail et des secours ltitude d'indigents; il établit ois cents écoles dans le pays , et fit imprimer un grand d'ouvrages religieux dont uns étaient de sa composition, listribuait gratuitement par- il passait. Il mourut le 29 681. On cite parmi ses écrits, t recueillis en un volume in- o, avec son portrait, son unèbre, et sa vie par Tillot- *Les principes de la religion* s. II. *Le Guide du jeune lans le désert de ce monde.* L. GENOT (Louis), conseiller e au grand-conseil, associé l'académie de peinture et , né à Paris le 15 mars 1719, né de bonne heure aux fonc- la magistrature, et y obtint la place de conseiller au châ- n goût pour les beaux-arts t fait étudier le dessin, il en- voyage d'Italie avec Greuze. Revenu de cette belle contrée, si riche en souvenirs, ses instants les plus agréables étaient ceux qu'il passait au milieu des artistes. Il avait étudié à fond la mythologie et l'allégorie, sciences d'un si fréquent usage dans les beaux-arts; aussi ses lumières furent-elles souvent utiles à ses confrères. L'académie ayant paru desirer qu'il se chargeât d'honorer la mémoire des artistes célèbres que la mort venait successivement lui ravir, l'abbé Gougenot, car il avait pris le petit collet, et possédait même quelques bénéfices, consigna dans les registres de cette illustre société, les éloges de Galloche, Oudry, le Lorrain, Coustou et Duvivier. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1767. P—E.

GOUGES (Marie-Olympe de), née à Montauban en 1755, dut le jour, dit-on, à une revendeuse à la toilette. Elle fut amenée à Paris à l'âge de 18 ans, y épousa un M. Aubry dont elle fut bientôt veuve, ou du moins dont elle n'a pris le nom sur aucun de ses ouvrages. Le jugement du tribunal révolutionnaire la qualifie même : *femme Aubry, se disant veuve Aubry.* Mme. de Gouges avait déjà publié quelques opuscules lorsque la révolution éclata. Elle en admira et partagea les principes dans l'origine. Le duc d'Orléans et Mirabeau étaient les objets de son culte. On lui fait même honneur d'avoir institué les sociétés populaires de femmes : cela ne l'empêcha pas, lors du procès de Louis XVI, de se constituer défenseur de cet infortuné monarque. Avec non moins de courage, elle se prononça contre le système de la terreur. Arrêtée en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire, condamnée à mort le 14 brumaire an II (4 novembre 1793), et exécutée le même jour. Voici la liste de ses ou-

vrages : I. *Le Mariage de Chérubin*, comédie, 1785, in-8°. II. *L'Homme généreux*, drame en cinq actes et en prose, 1786, in-8°. III. *Molière chez Ninon*, ou *le Siècle des grands hommes*, pièce épisodique, en prose, et en cinq actes, 1787, in-8°. IV. *Œuvres*, 1788, 2 vol. in-8°., contenant les deux premières pièces ci-dessus, *le Philosophe corrigé*, ou *le Cocu supposé*, comédie ; et les *Mémoires de madame de Valmont*, roman en lettres. V. *Lettre au peuple*, ou *Projet d'une caisse patriotique*, Vienne (Paris), 1788, in-8°. VI. *Mes vœux sont remplis*, ou *le Don patriotique, dédié aux états-généraux*, 1789, in-8°. VII. *Discours de l'aveugle aux Français*, 1789, in-8°. VIII. *Séance royale ; motion de monseigneur le duc d'Orléans*, ou *les Songes patriotiques*, 1789, in-8°. IX. *Lettre aux représentants de la nation*, 1789, in-8°. X. *L'Esclavage des nègres*, ou *l'Heureux naufrage*, drame en trois actes, joué au Théâtre-Français le 28 décembre 1789, in-8°. XI. *Départ de M. Necker et de madame de Gouges*, ou *les Adieux de madame de Gouges aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8°. XII. *Mirabeau aux Champs-Elysées*, drame épisodique, joué le 15 avril sur le Théâtre-Italien, 1791, in-8°. XIII. *Le Couvent*, ou *les Vœux forcés*, comédie en trois actes, 1792, in-8°. XIV. *Les Vivandières*, ou *l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles*, pièce en quatre actes, décembre, 1792, in-8°. XV. *Olympe de Gouges, défenseur officieux de Louis Capet, au président de la Convention nationale*, 1792, in-8°. XVI. *Adresses au roi, à la reine, au prince de Condé, et observations à M. Duveyrier sur sa fameuse ambassade*, s. d., in-8°. de 24 pages ; opuscule écrit, dit l'auteur, dans les accès d'une fièvre violente. XVII. *Les Comédiens démasqués*, ou *Madame de Gouges ruinée par la comédie française pour se faire jouer*, id., in-8°. de 52 pag. XVIII. *Le prince philosophe*, conte oriental, 1791, 2 vol. in-12 ; cet ouvrage porte pour souscription, *par l'auteur de la pièce intitulée l'Esclavage des nègres*. XIX. *Les trois urnes*, ou *le Salut de la patrie*, 1793, in-8°. Ce fut cette brochure qui occasionna son emprisonnement. La liberté de la presse était alors déclarée en principe ; mais par une dérision, digne de ces temps, à côté de cette déclaration était la loi des suspects. Plusieurs bibliographes attribuent à Mme. de Gouges des *Remarques patriotiques*. C'est peut-être un recueil de quelques-uns des opuscules mentionnés plus haut. A. B—T.

GOUGH (Richard), antiquaire anglais, surnommé le Camden du XVIIIe. siècle, était fils d'un capitaine de vaisseau, et membre du parlement. Il naquit à Londres en 1735. Son père, jouissant de quelque opulence, lui donna d'excellents instituteurs, sous lesquels Richard avança si rapidement dans ses études, qu'à l'âge de onze ans il entreprit de traduire, du français en anglais, une *Histoire de la Bible*. Il n'avait que douze ans et demi quand il acheva cette traduction ; et sa mère, enchantée de voir son enfant figurer si jeune parmi les *auteurs*, la fit imprimer en 1747, in-folio, uniquement pour en distribuer les exemplaires à ses amis. Cette traduction fut suivie de celle des *Mœurs des Israélites*, de l'abbé Fleury, qui fut imprimée de même, in-8°. : mais un ouvrage plus difficile, et assez bien exécuté par lui, fut une compilation intitulée : *Atlas renovatus*, or *Geography moder-*

. . . achevée en 1751, ii est restée en manuscrit. eçu, cette année, membre lléges de Cambridge, son irna particulièrement vers antiquités de son pays, négligeât, cependant, ses siques et théologiques. Il rs avec prédilection la lan- ise, et continua de faire raductions d'ouvrages fran- aelles n'ont pas été impri- t en 1756, à sa sortie de , qu'il commença à faire, sorte, la plume et le crayon dans différentes parties de e et de l'Écosse, des excur- renouvelait chaque année, discontinua que deux ans ort. Le résultat de ses ob- ut la publication d'un grand uvrages utiles, entre autres: *de la topographie britan-* 68, in-4°.; 1780, 2 vol. ont dû être suivis d'un 3e.; *toire de la société des anti- Londres*, à la tête du 1er. *l'Archæologia britannica*, *Monuments funèbres de e-Bretagne, appliqués à histoire des familles, des es usages et des arts*, 1er. ; 2e. 1796. Il y ajouta, une introduction; ce qui rage à 3 vol. in-folio. Cet pour la perfection duquel na ni soins, ni dépense, avec beaucoup de luxe; principal titre de la répu- son auteur. On convient a beaucoup de secours, pour , auprès des savants et des s'occupait depuis long-temps action nouvelle, en anglais, *annia* de Camden, accom- beaucoup de notes et d'é- ents. L'édition parut en 1789, en 3 gros volumes in-folio. Il avait été élu, en 1767, membre de la société des antiquaires de Londres; en 1771, directeur de la société du Temple; et en 1775, membre de la société royale. Ayant été chargé, en 1786, de la rédaction de la partie appelée *Revue* (Review), dans l'ouvrage périodique *The Gentleman's magazine*, il se montra, dans ses critiques littéraires, très savant et très judicieux, et, dans ce qui avait trait à la politique, invariablement attaché à l'ordre établi: aussi, à l'époque de la révolution française, mit-il beaucoup de chaleur à combattre les principes des énergumènes de son pays. Richard Gough est mort le 20 février 1809. Maître d'une fortune assez considérable, il en faisait un usage très libéral. Pour ne parler ici que de la bienfaisance qu'il exerçait dans sa propre maison, ceux de ses domestiques que leur âge où leurs infirmités empêchaient de continuer leur service, ne cessaient pas pour cela de toucher leurs gages, qu'il convertissait alors en annuités. Un de ses voisins avait légué, en mourant, 100 liv. sterling par an, pour être divisées entre dix indigents d'Enfield: mais le fonds qui devait y fournir s'étant trouvé épuisé en 1807, Gough, quoiqu'il n'eût jamais eu de rapport avec le testateur, se chargea de continuer l'annuité de ses propres deniers; et il s'arrangea, en faisant son testament, de manière que chacun des dix individus y participât jusqu'à sa mort. Son humanité s'étendait à ses chevaux et à ses vaches, qui trouvaient, dans leur vieillesse, une retraite dans des près fertiles, réservés pour eux. Il était, dans la société, d'un commerce agréable, et d'une humeur plus enjouée qu'il n'est ordinaire à un érudit. Son testament présentait plusieurs clauses

qui attestaient encore son amour pour les lettres, et son humanité. Il a laissé, parmi beaucoup d'objets précieux, à l'université d'Oxford, les dessins, les cuivres, et tous les matériaux préparés pour une nouvelle édition de ses *Monuments funèbres*, dont la première n'avait été tirée qu'à 250 exemplaires. Voici les titres de plusieurs de ses écrits que nous n'avons pas cités : *Histoire de Carausius*, ou *Examen de ce qui a été avancé sur ce sujet par Genebrier et le docteur Stukeley*, 1762, in-4°.— *Notice d'un superbe missel orné de miniatures, fait vers l'an 1429, et qui fut présenté à Henri VI par la duchesse de Bedford*, Lond., 1794, in-4°., fig.— *Médailles des Seleucides, rois de Syrie*, etc., *avec des Mémoires historiques sur chaque règne*, 1803 ou 1804, in-4°., orné de 24 planches gravées par Bartolozzi. — *Histoire et antiquités de Pleshy, dans le comté d'Essex*, 1805, in-4°. Gough fut fort utile, par ses conseils et ses communications, aux auteurs de plusieurs publications savantes, telles que l'*Histoire du comté de Dorset*, par Hutchins ; la *Collection des Testaments des rois et des nobles*, et la *Bibliotheca typographica*, de Nichols ; les collections du docteur Nash, pour une *Histoire du comté de Leicester*, en 2 vol. in-folio, et l'*Histoire du comté de Leicester*. On a aussi de lui une édition améliorée de l'*Histoire du comté de Thetford*, par Martin, 1780, in-4°., avec des planches gravées d'après les dessins de F. Grose, qui avait été le compagnon de voyage de Gough. On réimprimait les *Anecdotes sur la topographie britannique*, lorsque le dégât causé par un incendie, chez l'imprimeur Nichols, en février 1808, obligea d'abandonner cette entreprise, à laquelle la mauvaise santé de l'auteur le força ensuite de renoncer tout-à-fait. L.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, l'un des écrivains les plus laborieux du XVIIIe. siècle, naquit à Paris le 19 octobre 1697. Il était d'un tempérament délicat, et il essuya pendant sa jeunesse plusienrs maladies assez graves pour mettre sa vie en danger. Ce fut peut-être ce motif qui détermina son père, peu aisé et d'un caractère dur, à lui permettre de suivre le goût qu'il montra de bonne heure pour l'étude. Il fit ses basses classes au collége Mazarin, et sa rhétorique sous les PP. Porée et Sanadon. Le premier fit quelques démarches pour l'engager à entrer chez les jésuites ; et l'abbé Goujet, devenu janséniste, « regardait comme une grâce singulière du ciel de lui avoir échappé. » Cependant son ardeur pour l'étude, et sa faible santé, lui inspirèrent de l'éloignement pour le monde. Il prit, en 1705, l'habit ecclésiastique, fit son cours de théologie, et osa soutenir, dans sa thèse de licence, des principes condamnés par la bulle *Unigenitus*. En 1719, il se présenta pour être admis dans la congrégation de l'Oratoire ; mais il en sortit au bout d'un an, du consentement des supérieurs, pour prendre possession du canonicat de St. Jacques, dont il avait été pourvu par les collateurs, sans aucune sollicitation. L'abbé Goujet ne tarda pas à se signaler parmi les appelants : conférences particulières ou publiques, instructions, lettres, discours, voyages, il mit tout en œuvre pour faire triompher une cause qu'il regardait comme celle de la vérité. Cette conduite devint un obstacle à sa fortune ; mais il s'en consola par l'idée qu'il remplissait son devoir. On

lui offrit des cures, des bénéfices; il les refusa tous, parce qu'on aurait exigé de lui une rétractation qui blessait sa conscience. Au milieu de cette vie agitée, son amour pour l'étude, loin de s'affaiblir, semblait prendre une nouvelle force. Il avait traduit, d'après le conseil d'un ami, le traité de Grotius, *De la vérité de la religion;* et cette traduction, accompagnée de notes judicieuses, fut très bien reçue. Ce premier succès l'encouragea; et il publia plusieurs morceaux intéressants dans les *Nouvelles littéraires*, et dans la *Continuation des Mémoires de littérature.* (*V.* Desmolets.) Il céda ensuite aux sollicitations de quelques personnes qui l'engageaient à se charger de terminer l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés d'un pareil travail; et pendant l'impression de son *Histoire du concile de Constance*, ayant appris que le P. Fabre avait fait une continuation de l'ouvrage de Fleury, il renonça avec plaisir à la sienne, et prit même l'engagement de revoir celle de son rival. (*V.* Fabre, XIV, 21.) Depuis, il ne se passa pas une seule année sans que l'abbé Goujet donnât au public quelques nouvelles productions. Son attachement aux devoirs de son état, et le zèle avec lequel il continuait à les remplir, l'obligeaient souvent à prendre sur les heures du sommeil pour se livrer à ses études. L'excès du travail l'échauffait; et la fièvre, en le retenant au lit, le forçait à un repos indispensable: mais à peine rétabli, il se hâtait de reprendre un genre de vie si contraire à la santé. Aux retours fréquents de fièvre et de colique, se joignirent, en 1735, des douleurs dans la vessie. Le jour où il devait être sondé, s'étant voué au diacre Paris, il rendit, sans effort, cinq pierres, dont l'une, dit-il, armée de pointes aiguës, était grosse comme le petit doigt d'un enfant de six ou sept ans; et il ne manqua pas d'attribuer sa guérison à l'intercession du bienheureux diacre; trait qui suffit pour prouver son entêtement dans les principes du jansénisme, et qui explique aussi sa haine contre ceux qu'il croyait en être les adversaires. Cette haine perce surtout dans ses corrections et suppléments au *Dictionnaire de Moréri.* Les appelants y sont représentés comme des martyrs de la foi, et les théologiens de Port-Royal comme autant de pères de l'Église; tandis que le mérite des écrivains opposés y est sans cesse rabaissé avec cette même mauvaise foi que l'abbé Goujet reprochait à ses ennemis. L'impression du *Supplément* éprouva de grandes difficultés; on demanda à Goujet des corrections, qu'il refusa avec aigreur. Le ministre fit saisir les exemplaires qui restaient en magasin; et la vente n'en fut permise qu'avec de nombreux cartons (1), contre lesquels Goujet réclama par une lettre insérée dans le *Journal des savants* (édition de Hollande, septembre 1750). Chargé de pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille, et n'ayant de ressource que son modique bénéfice, c'était la nécessité qui avait déterminé l'abbé Goujet à se charger de refondre le *Dictionnaire de Moréri.* Le même

(1) La manière dont Goujet se vante d'avoir eu ces cartons pour les réfuter avant l'impression, prouve qu'il n'était pas très scrupuleux quand il s'agissait de l'intérêt de son parti. Il apprend que le manuscrit en est confié à l'imprimeur Coignard; il va le voir, et dîne avec lui. Laissé seul dans un cabinet après le repas, il entr'ouvre un tiroir, aperçoit les papiers en question, s'en saisit, et prend congé un quart-d'heure après. Coignard fait courir après lui: l'abbé promet de les rendre le lendemain vers midi; et en effet il les remet à l'heure marquée, à l'exception d'une lettre qu'il conserve *pour servir de témoignage.* Mercier, abbé de St.-Léger, dans les notes manuscrites qu'il a mises en marge de son exemplaire des *Mémoires* de Goujet, pag. 91, qualifie nettement de *vol* cet abus de confiance.

motif lui fit entreprendre de continuer la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, dont il donna trois volumes. L'impression du quatrième fut arrêtée par le crédit de ses ennemis. Le comte d'Argenson l'engagea ensuite à s'occuper d'une *Histoire littéraire de France*. Ce fut ce qui lui donna l'idée de la *Bibliothèque française;* ouvrage important, mais dont il ne retira pas les avantages qu'il avait espérés. Son attachement extrême au parti qu'il avait embrassé, fut l'unique cause des traverses et des mortifications qu'il éprouva. Le cardinal de Fleury, en rendant justice à son mérite, s'opposa à son admission à l'académie des belles - lettres, et refusa de lui donner une place dans la rédaction du *Journal des savants*. Ses nombreux et utiles travaux avaient presque toujours été sans récompense. Il perdit la vue, et fut forcé, pour subsister, de vendre la Bibliothèque qui lui avait coûté tant de soins à former, mais dont il ne pouvait plus faire usage. Le duc de Béthune-Charost, dont on connaît la générosité, s'en rendit acquéreur au prix que le propriétaire y fixa lui-même. Le jour où l'on enleva ses livres, ses amis le trouvèrent accablé au point qu'ils prévirent sa fin prochaine. En effet, il fut frappé d'apoplexie le dimanche suivant, 1er. février 1767, et mourut quelques heures après. L'abbé Goujet était membre des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre. Il a laissé des *Mémoires historiques et littéraires sur sa vie*, publiés par l'abbé Barral, son ami, la Haye (Paris), 1767, in-12. On y trouve des détails assez intéressants sur ses travaux, et quelques anecdotes curieuses; ils sont terminés par le catalogue de ses nombreux ouvrages, divisé en six classes, savoir : 14 *traductions;* 4 *ouvrages de piété;* 20 (21) d *historiques*, 25 *éloges histo* 25 *pièces diverses ; et* 3 *ou ouvrages* (1). On se conte citer ici les principaux : I. *L des saints pour tous les j l'année, avec l'histoire des n de N. S.*, Paris, 1730, 7 vo 1734, 1740, 2 vol. in-4°. compilation assez estimée. M a composé les mois de janvie vrier, et une partie de mars; de décembre est de Roussel, pr émérite de l'université de P *Bibliothèque des écrivains et tiques*, Paris, 1736, 3 vol C'est une suite de l'ouvrage d Les analyses qu'elle renferm trop étendues, et le style est III. *Discours sur le renouv des études, et principalem études ecclésiastiques depuis siècle*, in-12, et en tête du lume de l'*Histoire ecclésiasti* le P. Fabre, à qui, pour cett on l'a attribué. IV. *Dissertat l'état des sciences en Fra puis la mort de Charlema qu'à celle du roi Robert* 1737, in-12. Elle fut couro l'académie des inscriptions. reurs qui se sont glissées da pression, ont été corrigées d lettre adressée par Goujet Desfontaines, qui l'a insérée *Observations sur les écrits nes.* V. *Bibliothèque franç* ris, 1740 et années suivantes in-12. Les 8 premiers ont été més avec des corrections et d gements; et l'on trouve dans vants des additions pour les qui avaient déjà paru. Cet estimable n'a point été termin

(1) On peut aussi consulter la liste insérer dans le Moreri de 17[illegible], compl articles. Goujet est le seul perso nage quel on ait donné place dans ce Diction

20, qui existent en ma- nt pas été publiés. Ce mme on pourrait le sup- histoire de la littérature s grammairiens, les rhé- aducteurs et les poètes, y ant de parties séparées. défectueux, il résulte it ni la marche et les pro- e littérature, ni l'influence ée sur elle les littératures espagnole, jusqu'à l'épo- écrivains du siècle de l'élevèrent au-dessus de utres. On ne doit y cher- us ni esprit philosophique, nouveaux : mais il renfer- lyses exactes de livres peu il prouve, dans son labo- r, une lecture immense et e infatigable. VI. *Mémoire et littéraire sur le collége rance*, Paris, 1758, in-4°. -12. Il y a des recherches dans cet ouvrage, qui fut ne discussion assez vive en- Goujet et Crevier. VII. *His- ntificat de Paul V*, Ams- Paris), 1765, 2 vol. in-12. a sur les *Mémoires* manus- I. de Brèves, ambassadeur à Rome. L'impression en ée par M. de Maupeou, qui nfin une permission tacite. encore de l'abbé Goujet : *Vie* d'Ovide, en tête des *phoses* traduites par l'abbé elles de Boileau, de Nicole, Malart, évêque de Châlons, t, etc. IX. Les *Éloges* de lu cardinal Passionei, du P. , de Pierre Lombert, Du- rillon, Poilly, célèbre gra- ratori, Bougerel, du P. Fa- rgoin de Villefore, Niceron t. Il a fait de nombreuses s à l'*Histoire des auteurs sacrés*, par D. Ceillier : il a donné de nouvelles éditions du *Dictionnaire* de Richelet ; des *Mémoires de la ligue*, 1758, 5 vol. in-4°. ; de l'*Histoire des inquisitions*, 1752, 2 vol. in-12, et enfin des *Mémoires* de Marolles. (*Voy.* Grotius, Hamon (Nicol.), Valori, Meermann, et D. Vinc. Thuilier.) Il a laissé le *Catalogue raisonné des livres de sa bibliothèque* (au nombre de dix mille), 6 vol. in-fol. M. Barbier, qui possède aujourd'hui ce précieux manuscrit, en a publié une *Notice* très-intéressante, in-8°. de 38 pages. On peut consulter sur cet écrivain : 1°. *Essai sur la mort de l'abbé Goujet*, par Dagues de Clairfontaine, à la suite de la *Vie de Nicole*, édition de 1767 ; et 2°. son *Éloge* dans le *Nécrologe* de 1768.

W—s.

GOUJON (Jean), le restaurateur de la sculpture en France, naquit à Paris dans le XVIe. siècle. Il reçut les premiers principes de son art d'un maître habile qui lui inspira le goût de l'antique (1). Sa vie, comme celle de la plupart des hommes doués d'un rare talent, est toute entière dans ses ouvrages. Il fut atteint d'un coup d'arquebuse le jour de la St.-Barthélemi (1572), tandis que, placé sur un échafaudage il travaillait aux décorations du vieux Louvre, et périt ainsi victime du fanatisme religieux, ou peut-être d'une basse jalousie. Henri II l'avait employé à décorer le château d'Anet, devenu si fameux par le sejour de la belle Diane de Poitiers. Il eut pour amis Germ. Pilon et P. Lescot, deux artistes célèbres, et pour élève J. Bullant. Goujon a été surnommé le Phidias français et le Corrége de la sculp-

(1) Le temps n'a pas respecté le nom de cet artiste, à qui l'on attribue les belles statues et les bas-reliefs du tombeau de François Ier.

ture. De tous ses ouvrages le plus connu est la *Fontaine des Innocents*, fondée en 1550 contre une maison de la rue St.-Denis, et transportée en 1788 au milieu de la place dont elle fait l'ornement. La composition en est d'une noble simplicité. Des groupes de personnages d'âge et de sexe différents, et dans des attitudes gracieuses, concourent tout-à-la-fois à l'agrément et à l'effet. Les figures des bas-reliefs ne paraissent nullement appliquées sur un fond: l'œil trompé croit en saisir toute la rondeur; des draperies légères laissent apercevoir le nu qu'elles cachent, et n'y sont adhérentes qu'avec discrétion. L'*hôtel de Carnavalet*, auquel se rattache maintenant le nom de Mme. de Sévigné, est orné de sculptures de Jean Goujon: la porte principale est décorée de bas-reliefs représentant des lions, des victoires et des renommées; et l'on voit dans la cour une frise très riche, composée d'enfants jouant avec des festons. La sculpture, dit l'abbé de Fontenay, en est parfaite; mais cette composition, vue à quelque distance, paraît trop chargée. La *Tribune de la salle des cent-suisses* au Louvre est encore de Goujon; elle est soutenue par des cariatides d'une proportion gigantesque, mais d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Aussi le célèbre Sarrazin n'a-t-il cru pouvoir mieux faire que de les copier. (*V.* Jacq. Sarrazin.) Les bas-reliefs dont Goujon avait orné la porte St.-Antoine, sont maintenant à la maison Beaumarchais. Plusieurs morceaux de cet artiste célèbre ont été détruits pendant la révolution. M. Alexandre Lenoir en a sauvé quelques-uns de la fureur des vandales modernes, en les achetant pour les déposer au Musée des monuments français. Ce sont: 1. « Un *Bas-relief* représentant la mort et la résurrection allégoriquement exprimées par une nymphe profondément assoupie; sur le devant de la scène et près d'elle est placé un génie qui renverse le flambeau de la vie, tandis que derrière elle on voit des faunes, des satyres et des dryades, symbole de la fécondité, de la régénération, de l'immortalité enfin, former un concert mélodieux de leurs instruments. » II. Un autre *Bas-relief* en pierre de liais, représentant le Christ au tombeau. Il est également précieux par la beauté des formes, la vérité des expressions et la correction du dessin. Les Grecs, dit M. Lenoir, n'ont rien produit de plus parfait. III. Les *Bronzes* qui décoraient la porte d'entrée du château d'Anet; le plafond en bois et les lambris sculptés de la chambre à coucher de Diane de Poitiers. IV. Enfin un *Groupe* en marbre blanc, représentant Diane chasseresse, appuyée sur un cerf, et accompagnée de ses chiens, Procyon et Syrius. Ce groupe est posé sur une espèce de vaisseau, aussi de marbre, orné d'écrevisses, de crabes, et des chiffres de Diane de Poitiers et d'Henri II. Il est supporté par de petites arcades posées sur un socle orné de quatre dauphins en plomb qui jettent de l'eau par les narines. Ce morceau de la plus grande beauté a été gravé, ainsi que le Christ au tombeau, par les soins de M. Lenoir. (Voy. le *Musée des monuments français*, tome III *et* IV.) On voit au château de la Malmaison une autre *Diane chasseresse* due au même artiste; elle est debout, tenant son arc à la main, et dans l'attitude de s'élancer sur un animal: elle est remarquable par la beauté de la pose, la souplesse

des membres et la légèreté extraordinaire de la draperie. M. Lenoir a pour jamais associé son nom à celui de J. Goujon, en érigeant à la mémoire de ce grand artiste un monument composé de ses propres ouvrages. On en peut voir le dessin et la description dans l'ouvrage déjà cité, tome III. Le buste en marbre de Goujon, qu'on y voit placé dans un encadrement circulaire, a été modelé par Michallon, d'après une médaille du temps. La traduction de Vitruve par J. Martin (Paris, 1547), est enrichie d'un opuscule de J. Goujon, seul écrit connu de ce sculpteur célèbre. (*Magasin encycl.*, 1814, *octobre*, *pag.* 339; Poleni, *Exercit. Vitruv.*, pag. 63.)

W—s.

GOUJON (J.-N.-C.-R.) naquit en 1766 à Bourg-en-Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres. Il n'y a de remarquable dans ce personnage, d'ailleurs révolutionnaire subalterne, que le fanatisme dont il était animé; et c'est pour cette raison seulement qu'on en fait mention dans cet ouvrage. Il fut membre de la fameuse Convention; mais il n'y entra qu'en 1794, long-temps après la mort du roi; ainsi il n'eut, au moins directement, aucune part au régicide. Il n'avait pas été non plus du nombre des brigands qui détrônèrent Louis XVI le dix août 1792; enfin aucun crime connu ne le poussait à d'autres crimes, et ne l'associait à ces démagogues furieux, qui avaient effrayé l'Europe par leurs excès. Ce n'est qu'après la journée du 9 thermidor (28 juillet 1794), c'est-à-dire, précisément à l'époque où leur puissance, déclinant chaque jour, allait nécessairement leur échapper, qu'on le vit figurer parmi eux. Fixé depuis long-temps aux environs de Versailles, Goujon était devenu, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise; et c'est de là qu'il arriva, en qualité de suppléant, à la Convention. Il fut membre d'une commission appelée des *Subsistances*, et refusa le ministère de l'intérieur et celui des affaires étrangères que le comité de salut public voulait lui confier. Envoyé en mission à l'armée de la Moselle, il en revint lorsque le parti qui avait triomphé de Robespierre, poursuivit les membres de l'ancien comité de salut public, et dévoila les horreurs commises pendant les deux années qui venaient de s'écouler: horreurs auxquelles les principaux accusateurs avaient, pour le plus grand nombre, eu part autant que les accusés eux-mêmes. Goujon se déclara pour ces derniers avec une énergie extraordinaire, et prétendit justifier tous leurs crimes: il défendit même Marat, à qui la Convention avait décerné les honneurs du Panthéon, sur le rapport de Chénier; Goujon soutint qu'en votant lui-même pour que ces honneurs extraordinaires lui fussent rendus, il n'avait consulté que l'enthousiasme du peuple: enfin, il ne se passait pas un jour qu'on ne l'entendit pérorer en faveur de ceux qu'il appelait *patriotes*, mais qu'alors on appelait *terroristes*; et tandis qu'il montrait tant de zèle pour les plus furieux révolutionnaires, il se montrait inflexible pour ceux qui avaient commencé à donner quelques preuves de modération: il fut le seul qui s'opposa au retour de ceux de ses collègues qui avaient été, dans ce temps-là, proscrits par les décrets de la terrible Montagne, après le 31 mai 1793. A cette époque (1795), on manquait de pain à Paris: les *terroristes* crurent que cette détresse pouvait leur être favorable pour recommencer le brigandage révolutionnaire; ils vinrent à bout d'or-

ganiser une insurrection, la plus effrayante peut-être qu'on eût vue jusqu'alors. Toute la populace des faubourgs s'ameuta, et marcha sur la Convention avec des piques et des canons. De leur côté, les bourgeois, voyant qu'il ne s'agissait de rien moins que du pillage de leurs maisons, prirent également les armes, et se disposèrent à défendre la Convention qui les appelait à son secours, les rendant responsables des excès qui allaient se commettre. On s'attendait à un affreux massacre : mais la Convention, soutenue par les honnêtes gens, triompha cette fois (*Voy.* Ferraud); et ceux de ses membres qui s'étaient mis à la tête des insurgés, furent proscrits le 20 mai 1795. Goujon fut de ce nombre; on le transféra d'abord avec ses complices au château du Taureau : mais bientôt il fut ramené à Paris, et livré à une commission militaire, devant laquelle il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit. Après avoir entendu son arrêt de mort, il déposa son portrait sur le bureau, en priant qu'on l'envoyât à sa femme, et se poignarda en descendant l'escalier qui conduisait à la prison. Il avait composé, pendant sa détention, une hymne de mort, que Laïs, acteur de l'opéra, mit en musique. M. F. P. Tissot, fils aîné, a publié : *Souvenirs de la journée du* 1er. *prairial an* III, *contenant deux écrits de Goujon* (*Discours sur l'influence de la morale des gouvernements sur celle des peuples*, et *Damon et Phintias, ou les vertus de la liberté*, drame en trois actes et en prose); son *Hymne* en musique : suivis de sa *Défense*, de celle *de Romme et de Bourbotte*, et de deux *Lettres de Soubrani*, Paris, Daunier, an VIII, in-12, avec musique. B—u.

GOULART (Simon), l'un des écrivains les plus laborieux du cle, naquit à Senlis en 1543 d'abord le droit à Paris; et il certain, d'après un passa *Histoires admirables*, qu quenta quelque temps le ba lecture des ouvrages des no formateurs ayant fait sur lu impression, il se rendit à G après y avoir terminé son théologie, il fut promu au nistère le 20 octobre 156 de quelques années, il revi famille; et l'on sait qu'il alla accompagné d'un de ses am même du massacre des (24 août 1572) : à la n cet affreux événement, il chemin, et ne tarda pas à à Genève, où il fut accue un homme dont on conn tout le mérite. Depuis 157 acquis en cette ville le droi geoisie; et il fut nommé alo du quartier Saint-Gervai qu'il exerça le reste de sa beaucoup de zèle et de succè tait régulièrement au syno eut la présidence après la m de Bèze; il prêchait trois fois maine, et consacrait une pa temps à visiter les pauvres lades. Cependant il trouva loisir de se livrer à son go tude, et laissait passer pe sans donner au public qu vrages. Doué d'une santé n'éprouva aucune des infi vieillesse, et mourut à Ge vrier 1628, âgé de 85 ans jamais été malade, et il pré quatorze jours avant sa trouvera, dans le tome XX moires de Niceron, la liste trois ouvrages de Goular est loin d'être complète. paux sont : I. *Trésor d'h*

mirables et mémorables de notre temps, Paris, 1600, deux volumes in-12; Genève, 1620, deux volumes in-8°.: cette seconde édition est recherchée. II. *Quarante tableaux de la mort*, Lyon, 1606, in-12, édition augmentée; la précédente a été traduite en allemand, Cassel, 1605, in-8°. III. *Recueil contenant les choses les plus mémorables advenues sous la ligue tant en France, en Angleterre qu'autres lieux* (sous le nom *de Samuel du Lis*); Genève, 1587, deux volumes in-8°., première édition connue sous le nom de *Petits mémoires de la ligue*; ibid., 1590-99, six volumes petit in 8°., bonne édition, plus belle et plus correcte que la réimpression de 1602; Amsterdam (Paris), 1758, six volumes in-4°.: cette édition, due aux soins de l'abbé Goujet, est augmentée de quelques pièces. IV. *Histoire de la guerre de Genève avec le duc de Savoie*, de l'an 1589, *revue par les sieurs Varo, Roset, et Lect*, Genève, 1580, in-8°. V. *Relation de l'escalade*, ibid., 1603, in-8°. VI. La *Traduction* des *dix livres* de Théodoret, *touchant la Providence de Dieu*; de la *Chronique* de Carion; de l'*Histoire du Portugal* de Jérôme Osorio; du *Commentaire* de Gasp. Peucer *sur les différentes sortes de divination*; des *Méditations historiques* de Camérarius: du *Traité* de Jean Wier, *de l'imposture des diables*; des *Icones* de Bèze, et de son *Caton* (en vers français); de la *Franco-Gallia* d'Hotman; des *Œuvres* de Xénophon; des *Œuvres* de Sénèque. VII. On lui doit des *Éditions des œuvres* de Saint-Cyprien, de Tertullien, du Plutarque d'Amyot, du *Catalogus testium veritatis* de Flaccus Illyricus (*Voy.* Francowitz, XV, 495), avec des additions considérables dont le style donne lieu à Scaliger de s'étonner que Goulart ayant commencé si tard à écrire en latin, y ait aussi bien réussi; de l'*Histoire des martyrs* de Jean Crispin; des *Poésies* de Dubartas, avec d'amples commentaires; du *Grand miroir du monde* (Voy. Duchesne, tome XII, p. 109), et des *excellents discours* de Lespine, *touchant le repos et contentement d'esprit* (1). VIII. Il a eu part à la *version française de la Bible*, par les pasteurs de Genève, et il a composé plusieurs petits *ouvrages ascétiques*; enfin on est fondé à le regarder comme l'éditeur du *Recueil des Mémoires de l'état de la France, sous Charles IX*, Middelbourg, 1576, trois volumes in-8°. et 1578, même format, édition préférée à l'originale, parce qu'elle est plus complète, et à la réimpression qui s'en est faite sous la même date, mais avec des caractères plus menus. On peut consulter: 1°. l'*Oraison funèbre de Goulart* par Th. Tronchin, Genève, 1628, in-4°.; 2°. les *Mémoires de Niceron*, tome XXIX; 3°. le *Dictionnaire* de Bayle, et surtout les *Remarques critiques* de Jolly, qui a relevé plusieurs erreurs échappées à Bayle, et à ceux qui l'ont copié sans examen. — Goulart (Simon), fils du précédent, né à Senlis, ou, suivant Jolly, à Lausanne, mais plus vraisemblablement à Genève, comme le dit Sénebier, était en 1615 ministre d'une église walonne, à Amsterdam. Il eut cette même année une dispute très vive avec Maurois, l'un de ses collègues; et il fut suspendu de ses fonctions pour avoir soutenu que les enfants morts sans baptême ne peuvent être damnés: il refusa, en 1619, de souscrire au synode de Dordrecht,

(1) Goulart n'est désigné, sur le frontispice de la plupart de ses ouvrages, que par les initiales S. G. S. (Simon Goulart Senlisien.)

et fut banni de Hollande. Il se retira d'abord à Anvers, vint ensuite en France, où il demeura quelque temps dans les environs de Calais, puis passa dans le Holstein, et mourut à Friderikstadt; mais on ignore en quelle année : car ceux qui disent que ce fut en 1628, le confondent avec son père. On a de lui : I. Un *Traité de la grâce de Dieu*, 1616, in 8°. II. Un autre *de la Providence de Dieu*, 1627, in-8°. III. *Quelques écrits polémiques*. IV. Des *Lettres* insérées dans les *Epistolæ ecclesiasticæ et theologicæ*, Amsterdam, 1684, in-fol. — Jacques Goulart, probablement de la même famille que les précédents, publia en 1609 une carte du lac de Genève, ornée de cinq beaux portraits en médaillon de Calvin, Farel, Viret, Bèze et Simon Goulart; elle est très circonstanciée, et fort supérieure à tout ce que l'on avait sur le même pays, même à celles qui ont paru depuis jusqu'à la carte que Borgonio fit en 1678 pour le *Theatrum Sabaudiæ*. Leclerc reproduisit celle de Goulart à Paris en 1619; et on la trouve dans les Atlas de Jansson et de Blaeu. On y voit des hameaux qui manquent sur les cartes les plus récentes et les plus détaillées; et son exactitude est si remarquable, qu'on a lieu de croire que deux positions fausses (le fort des Alinges et celui de la Cluse ou de l'Ecluse) ont été mises telles à dessein, pour que, dans un cas de guerre, cette carte ne pût servir aux ennemis de la république. W—s.

GOULD (Thomas), né à Corke en Irlande, l'an 1657, passa en France vers 1678, fit ses études théologiques à Poitiers, y prit les ordres sacrés, et se voua entièrement à la conversion des calvinistes, avec le titre de *Missionnaire pour le Poitou*, dont la cour lui donna le brevet. Son zèle lui valut une pension de neuf cents livres, et l'abbaye de St.-Léon de Thouars; et il paraît que ses travaux, animés par une charité bienfaisante, et exempte de fanatisme, eurent des succès. Il mourut en 1734, regretté de toute la province. Les ouvrages qu'il publia pour instruire et ramener les Huguenots, sont : I. *Lettre à un gentilhomme du bas Poitou*. II. *Les preuves de la doctrine de l'Église fondées sur l'Écriture sainte*, pour réfuter un écrit publié contre la lettre précédente, 1720; c'est un petit traité des sacrements. III. *La véritable croyance de l'Église catholique*, dont la dernière édition est de 1720. IV. *Traité du sacrifice de la messe*, 1724, in-12. V. *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'Église catholique par l'Écriture sainte*, 1727. VI. *Abrégé des pseaumes de David*, sur la conduite qu'un chrétien doit tenir dans le cours de sa vie, un volume in-18. VII. *Recueil des objections que font les protestants, et les réponses des catholiques*, 1733. T—d.

GOULIN (Jean), professeur d'histoire de la médecine à l'école de médecine de Paris, membre de plusieurs académies, naquit à Reims le 10 février 1728, et mourut à Paris le 11 floréal an VII (30 avril 1799), à l'âge de 71 ans. Goulin, en perdant son père fort jeune, fut abandonné aux soins d'une mère qui, connaissant le prix d'une première éducation bien dirigée, sacrifia tout pour rendre celle de son fils la meilleure possible. Ses soins furent récompensés : le jeune Goulin eut des succès brillants dans ses premières études; son assiduité au travail et son intelligence, lui firent obtenir dans ses classes les premières places, et des prix. Il eut aussi le bonheur d'étudier sous un maître

le savant abbé Batteux, alors
ır d'éloquence au collége de
Après avoir achevé sa philo-
il fallut qu'il se déterminât
choix d'une profession. Sa
ırait desiré qu'il embrassât
lésiastique ; mais il ne voulut
consentir par raison de con-
Après plusieurs tentatives inu-
r obtenir quelque place, il en-
[ualité de répétiteur, chez un
e pension, avec les modiques
ments de 100 francs par an.
t six mois qu'il partageait son
ıtre les devoirs de cette place
ıtudes favorites des auteurs
s, lorsque, réfléchissant sur
sion qu'il devait choisir défi-
nt, il tourna ses vues du côté
édecine, qu'il crut pouvoir
re dans ses moments de loisir.
ence ne lui était pas étrangère :
déjà composé un vocabulaire
in et français, de tous les ter-
médecine qu'il avait rencontrés
lectures. Il employa les hi-
1753, 54 et 55, à l'étude de
ie, dans l'amphithéâtre de
, aux écoles de la faculté de
e, et au jardin du Roi. Il fré-
en même temps avec assi-
Dieu : malheureusement
attaqué d'une maladie grave,
fit perdre tous ses moyens
ce. Il retourna dans son pays
our se guérir. Revenu à Pa-
la fin de l'année 1755, les
sur lesquels il comptait lui
anqué, il fut forcé de vendre
othèque, composée de cinq
nts volumes, et ne se ré-
e ceux de médecine. Il se
si peu à peu de ses autres
et effets. Après le sacrifice de
, rien ne pouvait lui coûter.
lut renoncer en même temps
qu'il avait d'entrer en licence
dans la faculté de médecine de Paris. Il est cependant probable qu'il se fit recevoir docteur ensuite dans une autre faculté, puisque, dans une lettre sur Hecquet, insérée au *Journal de Médecine* de 1762, il prend le titre de docteur en médecine. Enfin, une éducation particulière qu'on lui procura en 1756, avec six cents livres d'honoraires, le tira de la misère. Il donna en même temps des leçons de latin à une personne riche qui le récompensa bien ; il aida un homme de lettres dans la révision d'un ouvrage important. Le bénéfice qu'il en retira, joint à ses appointements de précepteur, fit qu'à la fin de 1760 il était dans une sorte d'aisance. Rendu à l'indépendance par toutes ces ressources, Goulin commença à travailler en littérature avec ardeur, et avec assez de profit pour être dispensé d'avoir recours à d'autres moyens ; ce qui dura jusqu'en 1766, époque à laquelle il se maria. En 1771, Guettard lui fit proposer une place de médecin auprès d'un comte palatin, parent du roi de Pologne : il la refusa. L'année suivante, il perdit sa femme dont il avait eu deux enfants morts en bas-âge. Cette perte lui fut très sensible : isolé, abandonné de ses parents, il fut réduit à chercher sa consolation dans ses livres et dans son travail. Depuis cette époque, le malheur sembla s'attacher à son existence. Par un enchaînement bizarre de circonstances, il fut obligé de vendre sa bibliothèque, composée de 3600 volumes : on lui fit une rente de 600 livres en viager, qui devint dans la suite son unique ressource. La privation de ses livres l'empêchant de se livrer à ses anciennes études, il en imagina de nouvelles, et voulut apprendre l'arabe, afin de lire en original les auteurs qui ont écrit

dans cette langue. En 1783, l'abbé de Fontenay l'associa à la rédaction des Affiches de province. Le plus grand avantage qu'il retira de ce travail, et qui le flatta le plus, ce fut d'augmenter sa petite bibliothèque, de tous les livres dont il donnait des notices. En février 1795, Goulin apprit qu'au comité d'instruction publique on l'avait proposé pour être porté sur le registre des gratifications, comme homme de lettres : mais le malheur qui le poursuivait, le priva de ce bienfait. Dans la même année, il demanda une place d'employé dans un dépôt littéraire national : il était alors âgé de soixante-huit ans, et dans la plus profonde misère ; il entra au dépôt littéraire de la rue Saint-Antoine. En peu de jours, il fit sur des cartes plus de 1500 inscriptions d'ouvrages grecs et latins : enfin, une espèce de fortune, suivant sa propre expression, vint le trouver. Il fut appelé, le 21 juin 1795, à la place de professeur d'histoire de la médecine dans l'école de Paris. Goulin commença son premier cours, le 23 juin 1766. Il en avait fait trois, et se disposait à commencer le quatrième qu'il venait de revoir et d'augmenter, lorsque la mort le surprit après une maladie soporeuse qui dura cinq jours. Le savant Capperonnier avait donné à Goulin le nom de bienfaiteur de la bibliothèque nationale, parce qu'il y avait déposé une vingtaine de volumes qui ne s'y trouvaient pas. Il est peu d'hommes de lettres qui aient autant lu et fait autant d'extraits que Goulin. Il en porte lui-même le nombre à plus de mille. Ses manuscrits grecs, latins et français, forment à peu près 7 volumes in-folio d'écriture très serrée. Dans sa mise extérieure, comme dans ses manières et son langage, Goulin était très simple et très uni. Il semblait formé par la nature le genre de vie qu'il avait cho c'est là qu'il se trouvait dans s ritable élément. Son esprit éta lement rempli des idées analo ses occupations littéraires, q livrait moins qu'un autre au tractions ordinaires de la vie. sordre qui régnait dans la ch qu'il occupait habituellement, mélange d'objets tout-à-fait disp annonçaient qu'il n'y avait d que dans ses idées et dans ses Lorsqu'il cherchait l'interpr d'un passage grec ou latin, e était long temps sans en trouv qui lui convînt, il se mettait fût-ce en plein midi ; et là, d calme parfait, tout entier à la tation, il passait un, deux et trois jours, excepté les heures pas et du sommeil, dans un trava prit continuel, jusqu'à ce qu'une prétation convenable s'offrît à s sée (1). Les vertus de Goulin celles d'un homme paisible, dans la retraite, presque sans munication avec les hommes, croyait toujours prêts à le tr Ses défauts tenaient à l'âpreté caractère ; on le trouvait aigr la dispute, prompt à l'attaque, la réplique, ardent à contr tranchant dans la discussion tiné dans l'assertion. Si l'on rem la source de ces défauts, on qu'ils partaient d'un bon princ s'indignait de l'injustice des ho jusque dans la distribution de nommée et des récompenses attire. D'ailleurs bon, humain de désintéressement, il fut co ment, jusqu'à sa mort, l'ami sieurs gens de lettres, qui re justice à ses grandes connais

(1) Cette singularité n'est pas sans *Voy.* Brunlay.

en littérature, et dont la plupart, plaignant sa destinée malheureuse, cherchaient par toute sorte de moyens à l'adoucir. Voici la liste de ses principaux ouvrages dans leur ordre chronologique : I. Traduction de la thèse de Falconnet, *sur l'Appareil latéral*, qu'il a faite en 1757, insérée dans le 1er. volume de la collection des *Thèses*, donnée par Macquart, 1759, in-12. II. *Annales typographiques* pendant les années 1760, 1761 et 1762, concurremment avec Roux et Darcet. III. En 1767, une édition latine de la *Pharsale* de Lucain, avec correction du texte d'après les meilleurs exemplaires. IV. *Éloge historique de Paris*, célèbre opticien. V. En 1768, Nouvelle édition du *Traité des fièvres*, de Huxham, traduction française, revue et corrigée sur la dernière édition anglaise de l'auteur, in-12. VI. En 1769, *Lettres à un médecin de province, pour servir à l'Histoire de la médecine*, in-8°.; il n'en a paru que six; la 7e., quoique imprimée, n'a pas été publiée. VII. En 1770 et 1773, *Table* et *Dictionnaire de matière médicale* (Voy. Geoffroy, XVII, 116, et Garsault, XVI, 502.) VIII. Le 10e. vol. in-4°. de la *Biblioth. de médecine* (de Planque), formant les tom xxviii, xxix, xxx et xxxi de l'édition in-12. IX. En 1771, *Vocabulaire français*, ou *Abrégé du Dict. de l'Acad. française*, 2 vol. in-8°. X. *Lettre à M. Fréron*, ou *Critique de l'histoire de l'anatomie et de la chirurgie de M. Portal, médecin*, in-8°. XI. En 1775 et 1776, *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 2 vol. in-4°.; ouvrage d'une érudition étendue et variée. XII. *Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France, pour l'année* 1777, in-12, fait en société avec de Horne et de la Servolle. XIII. En 1779, *Dissertation dans laquelle on explique un passage de Cicéron, relatif à la médecine, et dans laquelle on démontre par occasion que Lyso, dont parle cet auteur, ne fut point médecin, bien que Bernier, Leclerc, Eloy et Matthias lui aient donné cette qualité.* Goulin a travaillé à l'Encyclopédie méthodique. Le morceau qui lui fait le plus d'honneur, est l'article intitulé, *Anciens médecins*, qui a été imprimé en 1791. Mais dans la plupart des autres articles qu'il a fournis à ce grand ouvrage, il n'a fait que copier Eloy, sans en rectifier les dates, les titres d'ouvrages, les fautes grammaticales; sans corriger même les fautes d'impression. On peut consulter, pour avoir de plus grands détails, le *Mémoire historique, littéraire et critique*, sur la vie et les ouvrages de cet écrivain, par P. Sue, imprimé à Paris, an viii (1800) in-8°. On y trouve le détail de soixante-huit ouvrages ou opuscules dont Goulin a été l'éditeur ou le collaborateur, quelquefois même le seul auteur, et une *Notice* intéressante sur ses manuscrits. On y remarque le cours d'histoire de la médecine, que Goulin avait rédigé pour les leçons qu'il a faites dans cette école, et qui forme 5 vol. in-fol. Pour donner une idée de cet important Recueil, Sue en rapporte les passages les plus importants, qu'il partage en deux époques, avant et depuis l'ère chrétienne. Il insiste surtout sur l'objet qui fait le principal mérite de ce grand travail; savoir, la chronologie pour l'histoire de la médecine. Les manuscrits étrangers à l'art de guérir ont principalement pour objet des recherches relatives à l'Histoire naturelle de Pline; des

interprétations très curieuses de différents passages d'Hérodote ; des détails chronologiques sur la naissance et la vie de Plutarque ; des recherches historiques et chronologiques sur les philosophes grecs depuis Thalès ; l'explication de quelques passages de Virgile, de Longin et de Lucien, etc. Cette partie du travail de Sue prouve combien de services, encore peu connus, Goulin avait rendus à la médecine et aux lettres ; et quels nouveaux titres il aurait à la reconnaissance publique, si les fruits de tant de veilles laborieuses étaient mis au jour, et livrés à la méditation des hommes instruits. J—B.

GOULSTON, GOULSON ou GULSON (THÉODORE), médecin anglais, natif du comté de Northampton, étudia à Oxford, y exerça la médecine prit le degré de docteur en 1610, et s'établit ensuite à Londres, où il jouit d'une grande vogue dans sa profession. Il fut membre et ensuite censeur du collége des médecins de cette ville. Il mourut le 4 mai 1632, laissant par son testament deux cents livres pour l'achat d'une rente destinée à payer une leçon de pathologie, qui serait donnée chaque année dans le collége des médecins, entre Noël et Pâques, par un des quatre plus jeunes docteurs de la faculté. Cette institution subsiste toujours sous le titre de *Leçon Gulstonienne ;* et c'est à elle qu'on doit quelques essais pathologiques très ingénieux des docteurs Musgrave, Fordyce, Saunders, etc. Goulston était tout-à-la-fois littérateur, théologien et médecin. On a de lui : I. *Versio latina et paraphrasis in Aristotelis Rhetoricam*, Londres, 1619, 1623, in-4°. II. *Aristotelis de Poeticâ liber, latinè conversus, et analyticâ methodo illustratus*, Londres, 1623, in-4°. III. *Versio, variæ lectiones et annotationes criticæ in opuscula varia Galeni* blié après la mort de Goulston, dres, 1640, in-4°., par son ami mas Gataker.

GOULU (NICOLAS), prof au collége royal de France, 1530 dans un village près de tres, était fils d'un vigneron qu voyant d'assez heureuses disposi se mit à la gêne pour le soutenir les classes. Il s'appliqua à l'étu langues anciennes, et y fit des p très remarquables. Il épousa l du poète Dorat (*Voy.* DORA 571), et succéda à son beau-pè 1507, dans la chaire de grec d lége-Royal. Pendant près de qu ans qu'il donna des leçons, il y assidu, dit Goujet, que s'il en eû une seule sans une cause indis ble, il aurait cru manquer à un essentiel : l'âge ne ralentit poi zèle. Il tomba en faiblesse, en d dant de sa chaire, et fut emport lui, où il mourut, en 1601, à soi onze ans. Il laissa deux fils, J Jérôme Goulu, dont on parle après. On a de lui : I. *Oratoriæ tatis breve compendium ex Ci et Quintiliano collectum*, Co 1559, in 8°. II. *In Ciceronis a nam topicam brevis commente Aristotele et aliis*, Paris, 156 4°. III. *Epitome in universam ronis philosophiam*, ibid., in-4°. IV. La traduction latir *Hymnes* de Callimaque, av notes, ibid., 1574, in-4°. ; c *douze Sermons* de S. Grégo Nysse, ibid., même année, in- Un recueil contenant la traduct tine de la *Paraphrase* d'Apol sur les psaumes ; la *Paraphra vers grecs du Magnificat, du que de Siméon, de celui de Zac* une *Hymne à la gloire de Christ*, et une *Préface en vers*

Paraphrase d'Apollinaire, ibid., , in-4°. VI. La traduction latine dispute de Gregentius, archede Taphi, avec le juif Herbaibid., 1586, in-4°. Jolly, dans *mary. sur le dict. de Bayle*, e Goulu fut en son temps un banal, comme son beau-père , et que l'on ferait un juste voles vers grecs dont il avait orné res de ses amis. W—s.

OULU (Dom Jean), général des nts et fils du précédent, naquit 76. Il reçut, dans la maison elle, une éducation chrétienne. professeur, et nourri au milieu rsonnes dévouées aux lettres, rit le goût dès son enfance, et ap- grec à fond. La mort de son yant fait vaquer la chaire de grec llége-Royal, elle lui fut offerte. éla à son frère, pour suivre la re du barreau, qui lui présenus d'attraits. Malheureusement urriva de manquer de mémoire idant une cause ; et cet accident goûta de la profession d'avocat. it de la piété; il aimait la retraite: lécida à embrasser la vie moue, et choisit la congrégation uillants. Il y entra en 1604, vingt-huit ans, et y prit le de Jean de Saint-François. onnu dans la littérature, assez dans l'art oratoire et même a poésie latine, il devint en très le temps un théologien habile. sacrait à l'étude tous les moments réclamaient pas les offices. Ce fonds d'instruction, sa régulal'habitude des affaires que sa ère profession lui avait fait contr, le firent employer dans le rnement de sa congrégation. Il sséda toutes les charges, et en ux fois général. Il était lié avec rsonnages les plus éminents de son temps. Saint-François de Sales parle de lui avec éloge dans plusieurs de ses lettres. Le cardinal Duperron se faisait un plaisir de l'entretenir ; et dans un voyage que Goulu fit à Rome pendant son deuxième généralat, il obtint les bonnes grâces d'Urbain VIII, et en fut traité avec une bienveillance particulière. Il mourut à Paris, le 5 janvier 1619, âgé de cinquante-quatre ans. César de Vendôme et Françoise de Lorraine, en témoignage de l'estime qu'ils avaient conçue pour lui, firent ériger en son honneur une épitaphe dans l'église des Feuillants. Goulu a laissé : I. Une traduction des ouvrages attribués à S. Denys l'aréopagite, 1629, in-4°. Il l'avait entreprise pour se former le style : vingt ans après il en recommença une autre, mais qui ne fut point achevée. II. Une *Vie de S. François de Sales, évêque de Genève*, Paris, 1624, in-4°.; 1725, in-8°. III. *Vindiciæ theologicæ-ibero-politicæ*, 1628, in-8°. Goulu y venge les droits de la monarchie. IV. Une *Réponse au livre du ministre Du Moulin*, de la vocation des pasteurs. V. *Les propos d'Épictète, recueillis par Arrian*, Paris, 1630, in-8°.; traduction qu'il entreprit par ordre de Henri IV. VI. Une traduction des *Œuvres spirituelles du père Augustin Manna, prêtre de l'oratoire de Rome*, 1613, in-16. VII. Une traduction du Traité de S. Anselme, *De æternâ beatitudine*. VIII. Une traduction des *Homélies* de S. Basile sur l'*Hexameron*. IX. Une *Exhortation au chapitre des feuillants*. X. L'*Oraison funèbre de Nicolas Lefèvre, évêque de Chartres*. XI. Des *Epigrammes* et des *Vers latins*, parmi lesquels on cite une pièce au sujet de l'érection de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Duperron en fait l'éloge. XII.

sanctionner immédiatement quelques articles de la nouvelle constitution. C'était une intrigue imaginée pour amener la révolution des 5 et 6 octobre, qui eut effectivement lieu aussitôt après : Goupil en fut, de cette manière, un des agents, sans être dans le secret. Il fut, pendant la session, membre de plusieurs comités, et présida celui des recherches, qui servit de type aux autres comités de la Convention, appelés de *Salut public* et de *Sûreté générale*. Goupil vota pour la suppression de la noblesse, et demanda qu'on établît des peines contre ceux qui continueraient d'en porter les titres. Il vota également pour la constitution civile du clergé, blâma le départ du roi pour Varennes, et demanda le licenciement de ses gardes : mais il insista avec beaucoup de courage pour que sa personne fût inviolable et sacrée, et se montra toujours fidèle aux principes de la légitimité. Après le règne de la Convention, ce vieillard fut de nouveau député au conseil des 500 par le département de l'Orne : il fit placer dans la salle le buste de Montesquieu, ce qui indiquait quelles étaient ses véritables opinions politiques. Ce fut lui cependant qui, le 6 mai 1796, fit décréter le séquestre des biens des pères et mères des émigrés : en convenant que la loi était dure, il pensa qu'elle était indispensable, « d'autant mieux, ajouta-t-il » avec une sorte d'ironie bien cruelle, » que Fabius, augure romain, nous » apprend que ce qui se fait pour le » salut de la république, se fait tou- » jours sous de bons auspices. » A cela près, Goupil se comporta dans cette assemblée avec assez de modération; il attaqua même le triumvirat du directoire, qui le fit arrêter dans la journée du 18 fructidor, mais qui lui rendit la liberté peu de temps après, en le rayant de la liste des émi il se trouvait inscrit. Goupil dans l'assemblée, en sortit en fut nommé, en 1800, juge bunal de cassation, et mourut le 18 février 1801. On peut d ce magistrat fut un révolutic mixte, d'une imagination e quoiqu'il eût de la modératio le caractère. B-

GOUPILLIER. *Voyez* D RETS (Henri), tom. XI, pag.

GOURCY (L'abbé DE), général de Bordeaux, et mem l'académie de Nanci, fut un de siastiques que l'assemblée du de France employa pour écrire les nouveaux philosophes, à l' où ils inondaient l'Europe d livres anti-religieux. Lorsque consacra sa plume à cette œu en était déjà sorti plusieurs p tions littéraires qui avaient succès : il ne fut pas moins h quand il entreprit la défense religion; et son zèle ne fut pa fruit. Les ouvrages qu'il a sont : I. *Éloge de René Des* 1765, in-8°. Il avait été co pour le prix de l'académie fra Le discours de Thomas fut p mais l'académie distingua cel Gourcy, et le fit imprimer. II *toire philosophique et politiq la doctrine et des lois de l gue*, Nanci, 1768, in-12; c née par l'académie des inscri et belles-lettres. III. *Quel fut des personnes en France s première et la deuxième r nos rois?* 1769, in-12; 2°. é 1779, in-8°.; discours co par la même académie. C'est cellent morceau, rempli d'éru IV. *Rousseau* (J.-B.) *vengé*, o *servation sur la critique qu'en M. de La Harpe, et en génér*

des corrections. IV. Des *Observations et des scholies sur la version d'Actuarius*, par Ambroise-Léon de Nole, Paris, 1548, in-8°.; Utrecht, 1670. V. La *Sphère du monde* d'Alexandre Picolomini, Paris, 1580, in-8°. VI. Une *Lettre* écrite en grec au cardinal Odet de Châtillon. VII. Des Epigrammes latines et grecques dans les *Nœniæ* de Salmon Macrin, et d'autres ouvrages. Il mit le premier au jour le texte grec d'*Aretée*, 1554, in-8°., chez Turnèbe. Toutes ces productions attestent le grand savoir de Goupil, surtout dans le grec, et son zèle pour les progrès de son art. T—D.

GOUPIL DE PRÉFELN était, avant la révolution de France, juge au bailliage d'Alençon, sa patrie; il fut député aux états généraux de 1789 par le tiers-état de ce bailliage. Quoique d'un âge avancé, ce magistrat se fit remarquer par une vivacité, une énergie de caractère qui ressemblait souvent à de la violence; il paraissait fréquemment à la tribune, et s'y exprimait toujours d'un ton animé, même sur les questions qui semblaient ne devoir être discutées qu'avec calme : on l'eût pris pour un des révolutionnaires les plus exaltés. Cependant, au moins dans les premiers temps, il ne fut point du nombre de ceux qui avaient projeté de changer la forme de l'Etat. C'est ce qu'on vit le 3 septembre 1789, lorsqu'on discuta quelle serait la nature du *veto* que le roi aurait le droit d'opposer aux décrets de l'assemblée. Goupil vota pour que ce *veto* fût absolu. « Nous n'avons pas été » envoyés, dit-il, pour faire une nouvelle constitution, mais pour affermir l'ancienne; » ce qui était vrai, quoique la majeure partie des députés des trois ordres eussent une opinion différente. Avant le 5 novembre 1789, on pensait assez généralement que Mirabeau était à la tête d'un parti qui voulait changer l'ordre de la succession au trône. Le jardin du Palais-Royal à Paris était le principal foyer de ce complot : c'était de là que les factieux, répandus dans les groupes et dans les cafés, ameutaient le peuple et menaçaient sans cesse de se porter à Versailles, pour mettre, disaient-ils, à la raison les prêtres et les nobles. Dans une des séances de l'assemblée nationale, où il fut question d'arrêter ces désordres, Goupil parut à la tribune le visage en feu; il demanda qu'on prît sur-le-champ des mesures contre les séditieux, et indiquant clairement Mirabeau, il s'écria : « Vous délibérez, et Catilina est aux » portes de Rome; il menace le sénat. » Cette sortie, qui, dans la bouche d'un autre, aurait produit un grand effet, n'en produisit aucun dans celle de Goupil, qui, paraissant tantôt favoriser un parti, et tantôt en embrasser un autre, avait fini par n'être plus écouté. Il paraissait n'avoir au fonds que de bonnes intentions; il ne prit nullement part aux complots qui tendaient au désordre et à la ruine de la patrie. M. de Frondeville était un des antagonistes les plus prononcés de Mirabeau : cependant Goupil dénonça M. de Frondeville dans une circonstance où celui-ci s'était plaint assez vivement par écrit de l'indulgence dont l'assemblée avait usé envers les auteurs présumés des événements des 5 et 6 octobre; et l'on a vu que peu de mois auparavant, il avait signalé Mirabeau comme le principal agent de la faction indiquée par M. de Frondeville. Goupil fut aussi du nombre de ceux qui attaquèrent imprudemment les réponses du roi à la demande audacieuse qu'on avait faite à S. M. de

sanctionner immédiatement quelques articles de la nouvelle constitution. C'était une intrigue imaginée pour amener la révolution des 5 et 6 octobre, qui eut effectivement lieu aussitôt après : Goupil en fut, de cette manière, un des agents, sans être dans le secret. Il fut, pendant la session, membre de plusieurs comités, et présida celui des recherches, qui servit de type aux autres comités de la Convention, appelés de *Salut public* et de *Sûreté générale*. Goupil vota pour la suppression de la noblesse, et demanda qu'on établît des peines contre ceux qui continueraient d'en porter les titres. Il vota également pour la constitution civile du clergé, blâma le départ du roi pour Varennes, et demanda le licenciement de ses gardes : mais il insista avec beaucoup de courage pour que sa personne fût inviolable et sacrée, et se montra toujours fidèle aux principes de la légitimité. Après le règne de la Convention, ce vieillard fut de nouveau député au conseil des 500 par le département de l'Orne : il fit placer dans la salle le buste de Montesquieu, ce qui indiquait quelles étaient ses véritables opinions politiques. Ce fut lui cependant qui, le 6 mai 1796, fit décréter le séquestre des biens des pères et mères des émigrés : en convenant que la loi était dure, il pensa qu'elle était indispensable, « d'autant mieux, ajouta-t-il » avec une sorte d'ironie bien cruelle, » que Fabius, augure romain, nous » apprend que ce qui se fait pour le » salut de la république, se fait tou» jours sous de bons auspices. » A cela près, Goupil se comporta dans cette assemblée avec assez de modération ; il attaqua même le triumvirat du directoire, qui le fit arrêter dans la journée du 18 fructidor, mais qui lui rendit la liberté peu de temps après, en le rayant de la liste des émigrés, où il se trouvait inscrit. Goupil rentra dans l'assemblée, en sortit en 1799, fut nommé, en 1800, juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 18 février 1801. On peut dire que ce magistrat fut un révolutionnaire mixte, d'une imagination exaltée, quoiqu'il eût de la modération dans le caractère. B—u.

GOUPILLIER. *Voyez* DESMARETS (Henri), tom. XI, pag. 208.

GOURCY (L'abbé DE), vicaire-général de Bordeaux, et membre de l'académie de Nanci, fut un des ecclésiastiques que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les nouveaux philosophes, à l'époque où ils inondaient l'Europe de leurs livres anti-religieux. Lorsque Gourcy consacra sa plume à cette œuvre, il en était déjà sorti plusieurs productions littéraires qui avaient eu du succès : il ne fut pas moins heureux quand il entreprit la défense de la religion ; et son zèle ne fut pas sans fruit. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : I. *Éloge de René Descartes*, 1765, in-8°. Il avait été composé pour le prix de l'académie française. Le discours de Thomas fut préféré ; mais l'académie distingua celui de Gourcy, et le fit imprimer. II. *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nanci, 1768, in-12 ; couronnée par l'académie des inscriptions et belles-lettres. III. *Quel fut l'état des personnes en France sous la première et la deuxième race de nos rois?* 1769, in-12 ; 2e. édition, 1779, in-8°. ; discours couronné par la même académie. C'est un excellent morceau, rempli d'érudition. IV. *Rousseau* (J.-B.) *vengé*, ou *Observation sur la critique qu'en a faite M. de La Harpe, et en général sur*

u'on fait des grands
, 1772, in-12. V. *Essai*
1777, in-12. VI. L'*A-*
les prescriptions de
IV. édition, avec la tra-
remarques, 1780, in-
des anciens apolo-
ligion chrétienne, tra-
és ; ouvrage demandé
du clergé, in-8°. VIII.
des devoirs des ci-
es circonstances pré-
n jugement impartial
de Mably, 1789, in-
re des ouvrages de
rcy est la méthode et
idées. Son style est
ritique judicieuse ; ses
sont solides et ses con-
dues. L—y.

(Simon), pieux cha-
de l'abbaye de Saint-
is, naquit dans cette
1646. Son père était
roi ; élevé par sa mère
les vertus chrétiennes
religieuses, il éprouva
le dégoût du monde,
au noviciat de Saint-
onça ses vœux à l'âge
et y fit avec succès
philosophie et de théo-
qu'il avait de recher-
nnes pieuses et ins-
it en liaison avec le
le l'Oratoire et quel-
ssieurs de Port-Royal ;
partager leurs senti-
questions alors agitées,
ntraire, docile à la voix
lise, donner l'exemple
n. Le régime de St.-Vic-
airement très austère.
Gourdan entra dans
il y avait long-temps
nit été mitigée : quoique
eût reçu la sanction de
l'autorité ecclésiastique, le père Gourdan, aspirant à une vie plus parfaite, résolut de se retirer à la Trape, où il avait déjà vu aller des religieux de Saint-Victor, et s'y rendit en 1673 ; mais n'ayant pas obtenu de quelques mois d'épreuves le fruit qu'il en attendait, il retourna à St.-Victor, de l'avis de l'abbé de Rancé, avec la ferme intention d'y suivre la règle de la première institution. Il en prévint son prieur, qui eut de la peine à s'y prêter, mais, qui, après avoir pris conseil de personnes éclairées, trouva qu'il n'avait pas droit de s'y opposer. Une vie si pénitente, qui semblait accuser de relâchement la communauté, mécontenta les autres chanoines réguliers ; et le père Gourdan eut plusieurs persécutions à essuyer. Il demeura ferme dans son dessein, s'abstenant de viande, de poisson, de vin, jeûnant rigoureusement, gardant le silence et la retraite, au point qu'il ne sortit qu'une seule fois du monastère, pour aller voir un mourant, et que, pendant sa longue carrière, il n'entra jamais dans le jardin. On l'avait blâmé d'abord : on finit par l'admirer. Le bruit de ses vertus se répandit dans le public ; beaucoup de personnes se mirent sous sa direction, et Louis XIV lui fit offrir l'abbaye de Saint-Ruf : le modeste religieux la refusa. En 1717, quatre évêques ayant appelé de la constitution *Unigenitus*, et différents corps ayant adhéré à cet appel, le chapitre de Saint-Victor crut devoir suivre cet exemple. Le père Gourdan, après d'inutiles efforts pour en détourner ses confrères, fit jusqu'à quatre protestations contre les arrêtés qu'il n'avait pu empêcher : il agit avec une égale constance auprès de M. de Noailles, archevêque de Paris, qui s'était joint aux appelants ; et il eut, avant de mourir, la consolation de voir

ce prélat rétracter son appel. Parvenu à l'âge de 83 ans, sans avoir rien retranché de sa rigoureuse pénitence, il mourut le 10 mai 1729. On a remarqué que, malgré sa soumission à son supérieur, il préféra en mourant de s'abstenir des Sacrements, plutôt que de les recevoir d'un religieux dont les sentiments étaient opposés à ceux de l'Eglise romaine et aux siens. La retraite du père Gourdan n'avait point été oisive; il a laissé un grand nombre d'ouvrages, tous de piété, dont les principaux sont : I. Des *Hymnes* et des *Proses*, employées dans les chants de l'église, surtout dans le diocèse de Paris; on y trouve peut-être moins d'élégance et de poésie que dans les hymnes de Santeul; mais il y a plus d'onction. II. Le *Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au saint Sacrement de l'autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12; reproduit, avec des augmentations, par l'auteur, et réimprimé environ une vingtaine de fois. Ce livre, en forme de prières, plein d'une instruction variée et d'une piété vive, a été revu avec un soin scrupuleux par M. l'abbé Viguier, qui en a donné une édition, où, sans altérer le texte, il a fait plus de six mille corrections et améliorations, Paris, 1816, in-12 de plus de 500 pages. III. *Instruction et pratique pour la dévotion au sacré cœur de Jésus*, 1 vol. in-12. IV. *Le cœur chrétien formé sur le cœur de Jésus*, 1 vol. in-12. V. *Lettres et protestations au sujet de la constitution Unigenitus*, 1 vol. in-12. VI. *Elévations à Dieu sur les psaumes, disposées pour tous les jours du mois*, 1 vol. in-12; l'approbation est de 1729: la dernière édition est de 1792. VII. *Méditation continuelle de la loi de Dieu*, ou *Projet de considérations et d'élévations sur tous les livres de l'Ecriture-Sainte*, tome 1er. contenant le *Pentateuque*, Paris, Coignard, 1727, in-12, avec une gravure qui représente le père Gourdan, et qui lui donne 81 ans. Ce volume n'a pas eu de suite, ni de seconde édition. VIII. *Histoire des hommes illustres de Saint-Victor*, plusieurs volumes in-folio; ouvrage inédit, exact pour les faits, mais trop chargé de réflexions morales. On a écrit la *Vie du père Gourdan*, 1755, in-12. On trouve, à la suite, des lettres adressées au cardinal de Noailles relativement à la bulle, et quelques autres lettres sur le même sujet, et sur des matières de piété. Cette vie est attribuée à D. Gervaise. Santeul composa le distique suivant pour mettre sous son portrait, gravé en regard de celui de Gourdan :

Proh! quàm dissimiles et vultu et moribus ambo!
Versibus hic sanctos, moribus ille refert.

Le père de Lagrange, leur confrère, l'a traduit ainsi :

Ah! qu'ils sont différents et d'air et de mérite!
Santeul chante les saints, et Gourdan les imite.

L—y.

GOURDON. *Voy.* GALIOT et GENOUILLAC.

GOURGEN ou GORIGÉ, fils d'Aschod III, roi des rois d'Arménie de la race des Pagratides, fut le fondateur de la dynastie des Gorigéans, qui régnèrent pendant plus de trois siècles, sur une grande partie de l'Arménie orientale. Son frère Sempad II, roi d'Ani, lui céda, en 982, les pays de Daschir, de Davousch, de Dsoroiked, de Gaïcan, de Gaïdzen, de Khorhagerd, de Pazgerd, et beaucoup d'autres encore. Il y prit le titre de roi, et fixa sa résidence dans la ville de Lorhi. Pendant toute sa vie, Gourgen resta soumis à son frère Sempad, chef des princes pagratides, et ne s'occupa qu'à défendre ses états contre les invasions des Musulmans; il mou-

)n fils David lui suc-

S. M—N.

KHATCHIG, prince
a race des Ardzrouni,
ie fils d'Apousahd Ha-
i Vasbouragan. Après
ince en 971, ses trois
ses états; et Gourgen
idsevatsi, situé vers les
Kurdes, au midi du
rit le titre de roi, en re-
ıtefois la souveraineté
né Sahag Aschod. En
ıurgen rassembla ses
cha avec tous les prin-
on, pour se joindre à
agratide, roi des rois
ui était campé dans le
a, avec une nombreuse
résister à l'empereur
, qui menaçait de faire
Arménie. Comme l'em-
tit à faire la paix, et
s armes contre les Mu-
gen, et tous les autres
iens, s'en retournèrent
s sans avoir combattu.
Gourgen succéda à son
ui mourut sans enfants;
a souveraineté avec son
lohannès Senek'herim.
ourgen et Senek'herim
r l'empereur Basile II,
dans la partie septen-
rménie, et se soumirent
e. L'empereur grec les
tinction, les combla de
les renvoya dans leurs
ntents de lui. Gourgen
003, après avoir régné
près de trente-deux ans;
enfants en bas âge,
nig, Kakig et Aschod.
ek'herim lui succéda, et
t le Vasbouragan.

S. M—N.

ES (Dominique de), gentilhomme français, né dans le XVIe. siècle à Mont-de-Marsan, d'une famille qui a fourni des magistrats aux parlements de Paris et de Bordeaux, eut le courage d'entreprendre seul de venger ses compatriotes, lâchement assassinés par les Espagnols dans la Floride. (*Voy.* Laudonière et Ribault.) On assure que de Gourgues, fait prisonnier par les Espagnols durant les guerres d'Italie, avait été envoyé aux galères, et que cette humiliation lui avait inspiré contre eux une haine implacable: mais Gaillard ne parle point de cette circonstance, et ne presente la détermination de Gourgues que comme l'effet de son zèle pour les intérêts du roi et l'honneur de son pays. De Gourgues ayant obtenu l'agrément de Montluc, gouverneur de Guienne, pour l'expédition qu'il méditait, vend une partie de son bien, équipe trois petits bâtiments, et s'embarque à Bordeaux le 2 août 1567. Il emmène avec lui cent arquebusiers et quatre-vingts matelots, qui, au besoin, pouvaient servir de soldats. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à doubler le cap Finistère; un de ses bâtiments s'était égaré, et ne le rejoignit que sur la côte de Barbarie, où avait été donné le rendez-vous. De là il fit voile vers l'Amérique: les vents contraires l'obligèrent de relâcher à la Dominique, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, et enfin à l'île de Cuba; son journal porte que les Espagnols, habitants de cette île, lui refusèrent même de l'eau, qu'on prit malgré eux. Ce fut alors que de Gourgues découvrit à sa troupe le véritable but de son expédition; et la harangue qu'il prononça, excita tellement l'ardeur des soldats, qu'il fut obligé de chercher à la modérer. La flotille, à son entrée dans le canal de Bahama, fut saluée de deux coups de canon par le fort

Charles, dont le commandant les crut Espagnols. De Gourgues profita de cette erreur, feignit de continuer sa route, et débarqua pendant la nuit à quelque distance du fort. Il trouva les sauvages de la Floride dans les dispositions les plus favorables pour les Français, *qu'ils n'avaient jamais cessé d'aimer pour le bon traitement qu'ils en avaient reçu.* Satorino, l'un de leurs chefs, lui donna tous les renseignements qu'il pouvait desirer sur la situation des Espagnols, lui fournit des vivres, des guides et des hommes pour l'aider dans son dessein. Depuis que, par la plus noire trahison, les Français avaient perdu la Floride, les Espagnols y avaient construit deux nouveaux forts. Le premier fut enlevé par escalade, et la garnison étant sortie, fut entourée et taillée en pièces; on y trouva trois pièces d'artillerie, et une coulevrine *marquée tout au long des armoiries du feu Roi Henri*, dont la vue attendrit les soldats. Ces pièces servirent pour l'attaque du second fort qui fut pris dans la même journée, veille du dimanche de *Quasimodo*, 1568. Le grand fort, le fort Charles, fut attaqué le lendemain, et enlevé en aussi peu de temps que les deux premiers. L'artillerie qu'on y trouva, fut transportée sur-le-champ à bord de la flotille française; et cette précaution la conserva: car le feu ayant été mis aux poudres par l'imprudence d'un sauvage, le fort fut presque entièrement détruit, mais sans grande perte d'hommes. Gourgues fit ensuite conduire les prisonniers à l'endroit où les Français avaient été si lâchement assassinés en pleine paix, et, après leur avoir reproché cet odieux attentat, il les fit pendre aux mêmes arbres. Les Espagnols, joignant l'ironie à l'atrocité, avaient attaché aux cadavres cette inscription: *Non comme Français, mais comme hérétiques.* De Gourgues, par représaille, y mit celle-ci: *Non comme Espagnols, mais comme assassins.* Cette expédition terminée, de Gourgues se rembarqua au milieu des bénédictions des sauvages qui lui firent promettre de revenir bientôt, et arriva à la Rochelle le 6 juin 1568, après avoir souffert beaucoup de privations, pendant la traversée, qui avait duré un peu plus d'un mois. Il y fut accueilli *avec tout honneur, toute courtoisie et tout bon traitement des citoyens;* mais la cour ne vit pas favorablement cette expédition: l'ambassadeur d'Espagne demanda sa tête, et, dit Gaillard, on la lui aurait donnée s'il ne s'était pas tenu caché pendant quelque temps. Il vécut ensuite sans emploi, et dans un état voisin de la misère: enfin la reine Elisabeth lui offrit, avec le consentement du roi, le commandement de la flotte qu'elle envoyait au secours de dom Antonio, roi de Portugal; et, ses préparatifs terminés, il était en chemin pour se rendre en Angleterre, lorsqu'il mourut à Tours vers 1593. Le *Voyage du capitaine de Gourgues dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudonière; le tout mis en lumière par Bazanier, gentilhomme français et mathematicien, 1586, in-4°., assez rare. La traduction latine en a été insérée dans le recueil connu sous le nom de *Grands voyages* (Voy. Théod.-de Bry, tome VI, page 183). Ce n'est qu'un extrait des deux manuscrits dont Gaillard, qui en croit de Gourgues le véritable rédacteur, a donné une analyse très intéressante dans les *Notices des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, tome IV. W—s.

GOURJU (Pierre), né en 1762, était fils d'un notaire à Morestel, en Dauphiné. A l'âge de quinze ans, il

à l'institution de l'Oratoire, et dix-sept ans, admis dans cette é. Il fut d'abord préfet des clas- Lyon, ensuite professeur à Ef- t dans d'autres maisons : enfin upa au collége de Lyon les s de physique et de philoso- , qu'il garda jusqu'à la clôture maison en 1792 ; mais il con- de se livrer à l'enseignement au moment où les circonstances traignirent à se cacher. Après ne de la terreur, il revint à , et donnait chez lui des leçons athématiques, de littérature et losophie. La fondation de l'uni- é, en 1810, détruisit son éta- ment ; mais en même temps il mmé professeur de philosophie, en de la faculté des lettres à l'a- ie de Lyon. Il a conservé ces ons jusqu'à sa mort, arrivée le 5 1814. Il a laissé en manuscrit hiers de physique, une rhéto- , une logique, et enfin un ou- qui a été publié sous ce titre : *ilosophie du dix-huitième siècle ée par elle-même, ouvrage sé aux pères de famille et aux teurs chrétiens, et suivi d'ob- tions sur les notes dont Vol- et Condorcet ont accompagné ensées de Pascal*, Lyon, 1816, rolumes in-8°., avec un portrait ressemblant) de l'auteur. Ce it honneur à la piété de M. Gour- ns la fiction de l'apparition de re à l'auteur du *Citateur*, est au froide : il en est de même de tendue assemblée des philoso- et l'auteur ne paraît pas en gé- avoir atteint son but d'y tourner e en ridicule. La gravité de M. u était peut-être un obstacle à il réussit dans le genre ironique : ins a-t-il fait preuve de talent genre sérieux ; le morceau qu'il a mis à la tête des *Réflexions sur les Pensées de Pascal*, toute cette dissertation sur le sentiment moral, prouve le mérite littéraire non moins que l'élévation du caractère de l'auteur. Z.

GOURLIN (Pierre-Étienne), théologien appelant, naquit à Paris le 26 déc. 1695, et fit ses études au collége de Sainte-Barbe, où il prit l'esprit qui y régnait alors. Reçu bachelier en théologie en 1718, et ordonné prêtre en 1721, il se consacra quelque temps au ministère ecclésiastique, et fut vicaire à St.-Benoît. Mais ayant été interdit à cause de son appel après la mort du cardinal de Noailles, il quitta cette place, et n'en devint que plus utile au parti qu'il avait embrassé. Boursier, dont il était l'élève et l'ami, commençait à vieillir ; et ce docteur avait besoin d'un successeur dans le rôle qu'il avait joué si longtemps d'organe et de défenseur des appelants. Il jeta les yeux sur Gourlin, pour le remplacer. Le premier ouvrage de celui-ci fut un *Mémoire*, publié en 1732 sous le nom des curés de Sens, contre une instruction pastorale de M. Languet, leur archevêque. C'était alors l'usage d'exciter le second ordre contre les premiers pasteurs. Ce *Mémoire* fut suivi d'un second beaucoup plus étendu, et dont les quatorze articles parurent successivement de 1742 à 1755. Ce *Mémoire* était dirigé contre le catéchisme du prélat, et en général contre son enseignement ; et on l'y traduisait comme un novateur qui bouleversait toute la doctrine de l'Église. L'*Instruction pastorale sur la justice chrétienne*, publiée en 1749 sous le nom de M. de Rastignac, archevêque de Tours, était aussi de Gourlin. Nul ouvrage n'a eu plus de vogue dans le parti, et n'a été répandu avec plus de

soin. La mort de Boursier, rendant le zèle de son disciple plus nécessaire, le rendit aussi plus actif; et Gourlin publia successivement les *Additions aux Nouvelles ecclésiastiques* pour 1750 et 1753, réimprimées sous ce titre, *Les appelants justifiés*, 1 vol. in-12; des *Observations sur la thèse de l'abbé de Prades*, 1 vol. in-12; cinq *Lettres d'un théologien aux éditeurs des œuvres posthumes de Petitpied*, 1756, 2 vol. in-12, relatives à une dispute entre ce docteur et les autres appelants; *Examen des Réflexions sur la Foi, adressées à M. l'archevêque de Paris*, 1762, 1 vol. in-12, contre la doctrine de Berruyer; deux *Lettres à un duc et pair, sur l'Instruction pastorale de l'archevêque de Paris, en faveur des jésuites*, en 1763, 1 vol. in-12; *Lettres d'un théologien à un évêque, député à l'assemblée de* 1765; *Requête d'un grand nombre de fidèles*, contre les actes de cette assemblée, etc., etc. Outre ces écrits, Gourlin en composa beaucoup d'autres pour M. de Fitz-James, évêque de Soissons, dont il était le théologien. Il est auteur du long *Mandement et Instruction pastorale*, publié par ce prélat en 1760, en deux volumes in-4°. et sept volumes in-12, contre la doctrine de Hardouin et de Berruyer, où les erreurs de ces deux jésuites sont réfutées avec une exagération minutieuse. On croit que Gourlin rédigea également les *Instructions sur les dimanches et les fêtes*, 3 vol. in-12, que le même évêque fit paraître avec son catéchisme et son rituel; et peut-être que Gourlin eut aussi part à ces derniers. C'est lui qui fournit encore à M. de Fitz-James son *Ordonnance et Instruction pastorale sur les Assertions des jésuites en* 1762. La manière dont il y parlait des jésuites et de quelq itres objets, fi coup de bruit; et la démarch vêque fut hautement désapp Clément XIII s'en plaignit au un bref du 13 avril 1763, pagné d'un décret de l'inquisi même jour, qui condamnait l'i tion. Mais le parlement se hât nir au secours d'un évêque trait dans ses vues; et le fut supprimé à Paris, à Toul Rouen et à Rennes. On sév contre des lettres par lesqu évêques de Langres et de S (de Montmorin et de Guenet) cherché à atténuer le mauvais l'instruction. Un écrit, publié même sens, par M. de Monte évêque de Sarlat, ne fut pas traité par les magistrats. En g les évêques et le clergé se moi fort mécontents de l'éclat qu'a M. de Fitz-James. Ce fut à c casion que l'abbé Legros pul *Mémoire pour prouver que l de Soissons a passé les bo l'enseignement épiscopal.* I instruit des plaintes et des r tions du clergé, chargea quat ques d'examiner l'instruction. (ques étaient MM. de la Roche- de Montazet, Dillon et de J Gourlin leur adressa, au nom de Fitz-James, deux mémoire faveur. Mais la politique du tère servit encore mieux le pr les arguments de son théologi n'avait garde d'inquiéter un des jésuites, dans le temps était conjuré contre eux. Les examinateurs firent, dit-on, r port favorable à l'évêque de So et le roi le disculpa dans sa r au pape. Les détails de cette se trouvent dans un recueil i *Œuvres posthumes de M. d James*, 1769, 2 vol. in-12

fut l'éditeur; il y joignit un
ent l'année suivante. La plu-
écrits qui s'y trouvent, sont
'éditeur que de l'évêque. L'in-
Gourlin eut encore le secret
dopter ses écrits par un autre
M. de Beauteville, évêque
Il composa pour lui une *Or-
ce et Instruction pastorale
es Assertions*, qui parut en
t il mit la plume dans les dif-
que cette pièce attira à l'évê-
ais, soit de la part de M. de
, archevêque d'Aix, soit de la
assemblée du clergé de 1765:
ergé se déclara encore plus
t contre M. de Beauteville
re M. de Fitz-James; et le
essuya plusieurs mortifica-
i auraient dû être sensibles à
me jaloux de l'estime et de
n de ses collègues. On ne
mpêcher de plaindre la fai-
e ces prélats qui se laissaient
dans de fausses démarches,
confiance aveugle dans un
n qui devait leur être fort
Depuis qu'il n'eut plus d'évê-
riger, Gourlin composa l'*Ins-
t Instruction chrétienne*, dé-
reine des Deux-Siciles, Na-
76, trois vol. in-12. Il s'est
uis, plusieurs éditions de ce
on le connaît sous le nom
hisme de Naples. Il y a de
hoses dans cet ouvrage, où
uve cependant les maximes
gage des appelants sur plu-
nts. Gourlin fut éditeur du
*le la nature de l'ame et de
de ses connaissances*, par
1759, 2 vol. Il eut part à la
nde partie des écrits des ap-
pendant les trente dernières
e sa vie. Il était l'oracle de
, et présidait à la rédaction
velles ecclésiastiques. Il s'y
chargeait principalement de ce qui regardait la théologie, et fournit entre autres les feuilles des 25 avril 1770, 10, 17, 24 avril et 1er. mai 1771, à l'occasion des *Notes sur un recueil de thèses*. (Voy. Legrand.) Gourlin étant tombé malade, les sacrements lui furent refusés; et il ne les reçut qu'en vertu d'un arrêt du parlement. Il mourut à Paris, le 15 avril 1775, laissant un testament où il renouvelait son appel, et protestait de sa vénération pour les miracles du diacre Pâris. Il y chargeait l'abbé Pelvert de revoir et de publier un traité de la grâce qu'il n'avait pas eu le temps d'achever, et qui parut en 1781, sous ce titre: *Tractatus de gratiâ Christi salvatoris ac prædestinatione sanctorum*, 3 vol. in-4°. d'environ 900 pages chacun. On voit combien Gourlin était fécond. Cette excessive abondance, et la nature des sujets qu'il avait embrassés, n'ont pas contribué à faire vivre ses écrits. Il n'y a que quarante ans que l'auteur est mort, et déjà il est ignoré. Nous avons cru cependant devoir faire connaître des ouvrages qui firent sensation dans le temps, et réparer en passant quelques omissions dans les articles Beauteville et Fitz-James de cette Biographie. Le présent article peut leur servir de supplément. P—c—t.

GOURMELEN (Étienne), médecin, fit ses premières études dans le pays de Cornouailles, en Basse-Bretagne, sa patrie. Les succès qu'il y obtint, et surtout un goût fortement prononcé pour les sciences physiques, le déterminèrent à embrasser l'étude de la médecine, contre le vœu de ses parents. Malgré les conseils et les représentations de sa famille, dont la modique fortune était peu propre à favoriser une semblable entreprise, le jeune Gourmelen se rendit à Paris avec

très peu d'argent; mais il y apportait une éducation soignée, une extrême ardeur pour l'étude, l'amour du travail et le besoin de se distinguer. Il se livra avec une constance et une assiduité peu communes à l'étude des meilleurs auteurs anciens et modernes; et après avoir paru avec éclat dans tous ses actes, il fut reçu docteur le 5 mars 1561. Devenu professeur en 1567, le grand concours d'auditeurs que ses leçons sur Hippocrate et Galien lui attirèrent dès le début de son professorat, lui acquit bientôt beaucoup de réputation. Il fut élu doyen de la faculté en 1574, et fut confirmé dans cette charge en 1575. Le titre de docteur ne l'empêcha pas de s'appliquer à la chirurgie; il fit même une étude spéciale de cet art, alors presqu'entièrement plongé dans la barbarie, et remplaça Akakia, en 1578, à la chaire de chirurgie du Collége-Royal. Le zèle et la philantropie, dont il donna des preuves pendant la peste qui ravagea Paris en 1580, lui méritèrent l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens, comme il avait déjà obtenu celles des savants par ses travaux et par ses ouvrages. I. Son *Synopseos chirurgiæ libri sex*, Paris, 1566, in-8°., accueilli avec empressement, fut traduit en français par Malezieux, Paris, 1571, in-8°.; et par Courtin, sous le titre de *Guide des chirurgiens*, Paris, 1634. II. *Hippocratis libellus de alimento in latinum versus et commentariis illustratus*, Paris, 1572, in-8°. Ce livre avait servi de texte aux leçons de l'auteur trois ans auparavant. III. *Chirurgiæ artis ex Hippocratis et veterum decretis ad rationis normam reductæ, libri tres*, Paris, 1580, in-8°. D'après la préface de cet ouvrage, Gourmelen l'aurait composé après avoir comparé tout ce qui avait été é la chirurgie depuis le milieu zième siècle, avec ce qu'il a marqué sur le même sujet ouvrages d'Aristote, d'Hippo autres anciens. On y trouve p faits curieux sur l'histoire de rurgie de Paris; il forme le de la médecine de Pardoux, 1639. IV. *Avertissement et à MM. de Paris, tant pour server de la peste, comm pour nettoyer la ville et les qui ont été infectées*, Paris, in-8°. Gourmelen publia ce l'occasion de la peste qui déso en 1581, suivant l'histoire ville, mais que de Thou rap l'année 1575, sous le déc l'auteur. Il attribue cette m la colère divine: mais il indi mesures de police les plus sa prévenir et arrêter la conta il expose les règles d'hygiène salutaires sur la manière de de se conduire pour se prése la maladie. V. *Réponse à l'A* qui est contre lui, dans les d'Amb. Paré (publiée sous d'un de ses élèves, B. Compa Carcassonne). Gourmelen ava pris, en outre, un grand ouv la pharmacie, dont le manu trouve à la Bibliothèque roya ris, sous le n°. 6879; mais s survenue à Paris en 1594, Éloy, à Melun en 1593, ne mit pas de le mettre au jour.

GOURMOND (Gilles), imprimeur, vivait à Paris sur l xve. siècle. Nous croyons q placer l'époque de sa mort ver C'est à ses presses que la ca la France doit ses premières des livres grecs et hébreux (

(1) On doit également en faire honne

es on *apophtegmes des sept le la Grèce;* les *Vers do-Pythagore ;* le *Poème mo-Phocilide ;* les *Vers de la d'Erythrée* sur le dernier monde, et différents au-uscules grecs, précédés d'un t de cette langue, le tout for-n volume in-4°., parurent en nt commencèrent la réputation rmond : le succès de cet ou-ncouragea tellement l'éditeur, paraître successivement la *taire de Chrysoloras*, 1507, *Hesiodi opera et dies*, 1507, une *Grammaire hébraïque*, n-4°. Ces diverses publications, accueillies avec bienveillance rt du public, furent bientôt sui-*Idylles de Théocrite* et de s ouvrages de Lucien. Parmi s classiques sortis des presses rmond, les bibliographes re-nt particulièrement la *Gno-* et le *Lexicon d'Alde*, 1512; *mmaire grecque de Théo-Gaza*, 1516; et la seconde de celle de *Chrysoloras*, pu-1511. Toutes les éditions de rimeur portent son nom de ou *Ægidius Gourmond;* quel-es sont empreintes, au fron-de trois couronnes, avec un les Psaumes en hébreu. Sa de-linaire était :

t ou tard, près ou loing,
l sert du faible besoin.

G. F—R.

RNAY (Marie le Jars de), célèbre par son esprit, na-aris vers la fin de 1566. Son ait trésorier de la maison du capitaine de plusieurs châ-lle le perdit étant encore fort t se retira alors avec sa mère au village de Gournay. Obligée de se suffire à elle-même dans cette solitude, elle apprit d'abord le latin sans autre secours que celui de quelques traductions françaises; mais elle éprouva plus de difficultés à apprendre le grec de la même manière, et finit bientôt par y renoncer tout-à-fait. A dix-huit ans, les Essais de Montaigne lui tombèrent entre les mains; et la lecture de cet ouvrage la transporta « d'une admiration telle, » que peu s'en fallut qu'on ne la re-» gardât comme une visionnaire. » Quelque temps après, elle vit à Paris l'auteur des Essais; et Montaigne conçut à son tour une si vive affection pour Mlle. de Gournay, qu'il lui offrit le titre de sa *fille d'alliance*, qu'elle accepta avec beaucoup d'empressement. Il en jugeait dès-lors très favorablement. « Si l'adolescence » peut donner présage, disait-il, » cette ame sera quelque jour capa-» ble des plus belles choses. » Depuis cet instant, Montaigne chercha toutes les occasions de voir sa *fille*, et il passa même plusieurs mois avec elle à Gournay. Elle pleura amèrement la mort de ce second père, à qui elle croyait « n'avoir pas moins » d'obligations qu'au premier ; » et en 1594 elle se rendit à Bordeaux, malgré les dangers que courait une personne de son sexe à voyager dans un temps où les chemins étaient couverts de soldats indisciplinés. Son but n'était pas seulement de visiter la veuve et la fille de Montaigne, mais aussi de recueillir les renseignements nécessaires pour une nouvelle édition des Essais. Après la mort de sa mère, elle revint à Paris, y vécut dans l'intimité des personnes les plus distinguées par leur esprit ou leur naissance, et s'appliqua à la composition de plusieurs ouvrages. Elle mourut le

d d'Amboise, qui l'aida de ses fonds et ustrie.

circulationis leges, ibid., 1730, 1753, in-12. IV. *Dissertationes medico-chirurgicæ, juxta circulationis leges*, ibid., 1731, in-8°. La première de ces dissertations traite des tumeurs en général, de leurs causes, de leur nature et de leurs différences; la seconde et dernière a pour objet les tumeurs en particulier et leur traitement. V. *De ferri usu et abusu in medicinâ*, ibid., 1736, in-8°. VI. *De naturâ et causis fluiditatis naturalis et deperditæ, ubi de diluentibus et emollientibus, de lactis naturâ et usibus in medicinâ*, ibid., 1741, in-4°. La nature du sang, les causes de sa fluidité; les médicaments délayants et émollients; la nature et l'usage médical du lait, sont les objets dont traite cette dissertation: mais on n'y trouve guère que des idées générales, plus ou moins vagues, et quelquefois même hypothétiques. VII. *De sanguinis missione*. Peu satisfait des théories de Bellini, Silva, Martin, Tralles, etc., sur la saignée, l'auteur cherche à les combattre par des raisonnements qui ne sont pas toujours solides, et par des hypothèses qui n'ont pas plus de réalité que celles qu'il cherche à renverser. VIII. *Pathologiæ conspectus*, Nîmes, 1743, in-8°. Gourraigne ne considère, dans cette dissertation, que les maladies internes. IX. *Physiologiæ conspectus*, Montpellier, 1743, in 8°. X. *Quæstiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante Monspelii*. Ces questions proposées par les plus célèbres médecins de Montpellier, ont pour objet l'influence de l'imagination des mères sur le fœtus. L'auteur soutient qu'elle n'est pas la cause des monstruosités qu'on lui attribue vulgairement.

Ch—t.

GOURVILLE (Jean Hérauld, sieur de), habile financier, et homme aimable, qui sut se faire par une grande fortune rapidem quise, naquit à la Rochefouc 11 juillet 1625. Sa mère, resté de bonne heure, lui fit appr écrire, et l'envoya chez un reur d'Angoulême, où il prit idée des affaires. L'auteur des *mes* fut frappé de l'intelligenc jeune homme, le prit pour sou taire, et l'emmena avec lui e dre. Pendant la guerre de la F il fut très utile au duc de la foucauld et au prince de Cond il avait épousé les intérêts ave vouement qui l'exposa à de dangers. On apprend, par s *moires*, que tous les moyens lu bons pour procurer de l'ar prince. Une fois, il vola celu recette; et, dans une autre oc il rançonna un directeur des Ces sortes de violences sont ass munes dans les troubles ci d'ailleurs il eut soin de rép dommages qu'il avait causés. I le duc de la Rochefoucauld, d'une vie pleine d'agitations, à se réconcilier avec la cour, ville fut chargé de négocier commodement; et il montra da affaire délicate tant de prud d'habileté, que le cardinal M jugea que personne ne serait pl pre à déterminer le prince de maître de Bordeaux, à deman paix qu'on n'osait pas lui of succès de cette nouvelle nég fit un honneur infini à Go Nommé, peu de temps après, dant des vivres à l'armée de gne, il revint à Paris à la fi campagne de 1655; mais le ca craignant qu'il n'y eût été env le prince de Conti pour renou ques intrigues, le fit mettre à tille. Il en sortit au bout de si

n sépulcre ini , et dé-
elle supprimait u [u'elle
avoir écrit aup vant, à
Préface des Essais, si elle
loisir de le corriger avant
ir. On peut consulter pour
létails sa *Vie* écrite par elle-
et imprimée à la fin de ses
; le *Dictionnaire* de Bayle
marques de Jolly ; les *Mé-*
le Niceron, tom. XVI ; l'*His-*
toraire de l'abbé Lambert,
; le *Parnasse français*, etc.
rera dans le *Menagiana* des
sur Mlle. de Gournay, mais
aisemblables qu'on se serait
d'en alonger cet article.

W—s.

INÉ (Pierre-Mathias de),
e, né à Dieppe en 1702,
l'état ecclésiastique, fut
n prieuré de Notre-Dame de
, et passa sa vie à rédiger ses
ou à répondre aux critiques
saient l'objet. On conjecture
rut vers 1770. On a de lui :
tation sur le choix des car-
graphie, Paris, 1737, 1740,
. *Le géographe méthodique,*
duction à la géographie an-
et moderne, ibid., 1741 et
volumes in-12, avec cartes.
sur l'histoire de la géogra-
'on y trouve joint, est de

Cet ouvrage fut vivement
par l'abbé Valart, et surtout
ataines. Gourné lui répondit
Lettre sur la géographie,
- 12 ; et cette pièce ayant
journaliste le sujet de nou-
isanteries, Gourné présenta
ête au chancelier, pour de-
la suppression de ses feuilles.
cription géogr. des royau-
spagne et de Portugal, ib.,
n-12. IV. *Description géo-*
e des provinces intérieures de la France, ibid., 1744, in-12. V. *Table de la France ancienne et moderne*, ibid., 1752, feuille in-fol. Elle a été critiquée dans le *journal de Verdun*, mai 1752. VI. *Prospectus d'une histoire synoptique du royaume et de la maison de France*, ibid., 1751, in-8°. On en trouvera un extrait dans le même *journal*, août 1751. VII. *Petit atlas stéréographique et géographique.* VIII. *Lettres* (au nombre de trois) *à un seigneur de la cour*, ou *Observations irénaïques sur la science métallique et le style lapidaire, et en particulier sur les deux inscriptions proposées et actuellement tracées sur le plâtre à la place de Louis-le-Bien-aimé*, ibid., 1765, in-8°. Cet ouvrage, imprimé à un petit nombre d'exemplaires, fut distribué par l'auteur à ses amis.

W—s.

GOURRAIGNE (Hugues), médecin, né en Gascogne, reçut le bonnet de docteur à Montpellier, devint professeur à la faculté de médecine de la même ville, et y mourut en 1753. Le grand nombre de dissertations qu'il fit soutenir dans les écoles sur différents points de doctrine fort intéressants, lui acquirent pendant sa vie beaucoup de réputation, par leur ton piquant et paradoxal : mais sa gloire n'a pas été plus durable que le mérite éphémère des productions sur lesquelles elle était fondée. I. Sa dissertation *De respiratione*, Montpellier, 1729, in-4°., a pour principal objet de prouver que la poitrine se dilate d'une manière passive par l'action de l'air pendant l'inspiration. II. *Réponse au Journal des savants, sur la respiration*, ibid., 1730, in-4°. ; c'est un mémoire dans lequel l'auteur défend, contre les critiques, les opinions avancées dans la précédente dissertation. III. *Tractatus de febribus, juxtà*

circulationis leges, ibid., 1730, 1753, in-12. IV. *Dissertationes medico-chirurgicæ, juxta circulationis leges*, ibid., 1731, in-8°. La première de ces dissertations traite des tumeurs en général, de leurs causes, de leur nature et de leurs différences; la seconde et dernière a pour objet les tumeurs en particulier et leur traitement. V. *De ferri usu et abusu in medicinâ*, ibid., 1736, in-8°. VI. *De naturâ et causis fluiditatis naturalis et deperditæ, ubi de diluentibus et emollientibus, de lactis naturâ et usibus in medicinâ*, ibid., 1741, in-4°. La nature du sang, les causes de sa fluidité; les médicaments délayants et émollients; la nature et l'usage médical du lait, sont les objets dont traite cette dissertation: mais on n'y trouve guère que des idées générales, plus ou moins vagues, et quelquefois même hypothétiques. VII. *De sanguinis missione.* Peu satisfait des théories de Bellini, Silva, Martin, Tralles, etc., sur la saignée, l'auteur cherche à les combattre par des raisonnements qui ne sont pas toujours solides, et par des hypothèses qui n'ont pas plus de réalité que celles qu'il cherche à renverser. VIII. *Pathologiæ conspectus*, Nîmes, 1743, in-8°. Gourraigne ne considère, dans cette dissertation, que les maladies internes. IX. *Physiologiæ conspectus*, Montpellier, 1743, in-8°. X. *Quæstiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante Monspelii.* Ces questions proposées par les plus célèbres médecins de Montpellier, ont pour objet l'influence de l'imagination des mères sur le fœtus. L'auteur soutient qu'elle n'est pas la cause des monstruosités qu'on lui attribue vulgairement.

Ch—t.

GOURVILLE (Jean Hérauld, sieur de), habile financier, et homme aimable, qui sut se faire pardonner une grande fortune rapidement acquise, naquit à la Rochefoucauld le 11 juillet 1625. Sa mère, restée veuve de bonne heure, lui fit apprendre à écrire, et l'envoya chez un procureur d'Angoulême, où il prit quelque idée des affaires. L'auteur des *Maximes* fut frappé de l'intelligence de ce jeune homme, le prit pour son secrétaire, et l'emmena avec lui en Flandre. Pendant la guerre de la Fronde, il fut très utile au duc de la Rochefoucauld et au prince de Condé, dont il avait épousé les intérêts avec un dévouement qui l'exposa à de grands dangers. On apprend, par ses *Mémoires*, que tous les moyens lui étaient bons pour procurer de l'argent au prince. Une fois, il vola celui d'une recette; et, dans une autre occasion, il rançonna un directeur des postes. Ces sortes de violences sont assez communes dans les troubles civils; et d'ailleurs il eut soin de réparer les dommages qu'il avait causés. Lorsque le duc de la Rochefoucauld, fatigué d'une vie pleine d'agitations, songea à se réconcilier avec la cour, Gourville fut chargé de négocier son accommodement; et il montra dans cette affaire délicate tant de prudence et d'habileté, que le cardinal Mazarin jugea que personne ne serait plus propre à déterminer le prince de Conti, maître de Bordeaux, à demander une paix qu'on n'osait pas lui offrir. Le succès de cette nouvelle négociation fit un honneur infini à Gourville. Nommé, peu de temps après, intendant des vivres à l'armée de Catalogne, il revint à Paris à la fin de la campagne de 1655; mais le cardinal, craignant qu'il n'y eût été envoyé par le prince de Conti pour renouer quelques intrigues, le fit mettre à la Bastille. Il en sortit au bout de six mois,

ruisit si bien les préventions avait données contre lui au car- que le ministre s'employa près rintendant Fouquet, pour lui obtenir la recette générale des en Guienne. Elle lui valut des ces énormes; et comme il fit, en temps, des gains immenses au l se trouva maître, en quelques s, d'une fortune de plus de ,000 francs. La disgrâce de uet entraîna celle de tous les nts (c'est ainsi qu'on nommait ns de finances) : mais Gour- moins occupé de lui-même que bienfaiteur, s'empressa de por- me. Fouquet 100,000 fr. « pour ner quelques juges si on pouvait arvenir ; » et, dans la suite, il mit le don d'une somme plus lérable, pour aider à l'établisse- du fils de cette dame, le comte de (1). Cependant les amis de Gour- ui ayant fait apercevoir qu'il n'é- us en sûreté à Paris, il mit quel- rdre dans ses affaires (2); puis il it secrètement en Hollande, et ensuite en Angleterre, où il s bien accueilli par Saint-Evre- , Hamilton, Buckingham, et es seigneurs qu'il avait connus à r de France. Après un séjour de maines à Londres, il revint à elles, y loua un bel hôtel, et donna des fêtes qui attirèrent les personnages les plus distingués. Il se rendit à Breda, en 1666, pendant la tenue du congrès, et profita de son crédit sur l'esprit des princes de Brunswick et d'Hanovre, pour les déterminer à se prononcer en faveur de la France. Le roi en fut informé, et autorisa son ministre à accréditer Gourville près du duc de Brunswick, dans le temps même que Colbert le faisait condamner comme concussionnaire : « Ainsi, dit-il, voilà mon procès fait » et parfait à Paris, et je me trouve » plénipotentiaire du roi en Allema- » gne. » Il justifia pleinement la confiance dont on l'avait honoré, et demanda, pour toute récompense, son rappel. Le roi n'ayant rien voulu décider à cet égard, Gourville revint secrètement à Paris en 1668, et, par l'entremise du prince de Condé, obtint une audience de Colbert, qui le reçut durement, et fixa le prix de sa grâce à 800,000 fr., mais le réduisit ensuite à 600,000. Vainement protesta-t-il qu'il ne possédait pas cette somme : le ministre fut inflexible; et Gourville, nommé intendant du prince de Condé, se rendit à Madrid pour y réclamer les sommes dues au prince. Il réussit dans cette affaire, aussi-bien que les circonstances pouvaient le permettre. A son retour, s'étant fait rendre compte de l'état des dettes, il en paya une partie avec l'argent qu'il avait rapporté, et prit des termes pour le reste; de manière que le prince, débarrassé de ses créanciers, put continuer les embellissements qu'il projetait à Chantilly, et rien ne pouvait lui être plus agréable. Le voyage de Gourville en Espagne, n'avait pas été non plus inutile à la France : en partant il avait reçu des instructions de Lyonne, et il les avait suivies si exactement, que le ministre avoua lui devoir la

---

ous avons dit, à l'article Fouquet, d'après torités respectables, que le surintendant s ses jours au château de Pignerol. Cepen- Gourville, dans ses *Mémoires*, dit qu'il re- sa liberté, et qu'il lui écrivit pour le re- r de la manière dont il en avait usé avec ouse. Ainsi on ne peut plus douter que IV n'ait pardonné à son malheureux surint; mais il est très remarquable qu'un fait e nature ait été assez peu connu pour deve- sujet d'un problème historique.

Tout le monde sait, dit Voltaire, que ille ayant confié une partie de son bien à de l'Enclos, et une autre à un homme qui it pour très dévot, le dévot garda le dépôt lui; et celle qu'on regardait comme peu ieuse, le rendit fidèlement, sans y avoir é. » Cette anecdote est le fond de la comé- Voltaire, intitulée, *Le Dépositaire*.

connaissance la plus parfaite de ce royaume. En 1681, Louis XIV renvoya Gourville en Allemagne, avec la commission de rompre l'assemblée des princes à Humelinck. Ce ne fut qu'à son retour qu'il obtint enfin des lettres de grâce : l'enregistrement ne s'en fit pas sans de grandes difficultés ; mais la justice et la bonté du roi l'emportèrent. Gourville passa les dernières années de sa vie dans une situation tranquille, au milieu d'amis dont il faisait les délices, et parmi lesquels on comptait Boileau, Guilleragues, mesdames de Sévigné, de Thianges et de Coulanges. Mme. de Sévigné a peint à sa manière, d'un seul trait, et avec une délicatesse parfaite, son attachement pour le duc de la Rochefoucauld. « Jamais homme, » dit-elle, n'a été si bien pleuré : Gour» ville a couronné tous ses fidèles ser» vices dans cette occasion ; il est esti» mable et adorable par ce côté de son » cœur, au-delà de ce que j'ai jamais » vu ; il faut m'en croire. » Retenu dans sa chambre par une douleur à la jambe, il forma le projet de rédiger ses mémoires, et l'exécuta en quatre mois et demi. Il donne, en les terminant, des détails sur sa vie intérieure, qui le font bien connaître, et qui mettent à même d'apprécier sa philosophie douce et humaine. « Au » commencement de chaque année, » dit-il, je souhaite pouvoir man» ger des fraises ; quand elles sont » passées, j'aspire aux pêches, et cela » durera autant qu'il plaira à Dieu. » Il mourut à Paris en 1703, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait fondé, à la Rochefoucauld, un hospice pour les malades ; et par son testament il légua des sommes considérables aux pauvres de cette ville. Ses *Mémoires contenant les affaires auxquelles il a été employé par la cour depuis* 1642 *jusqu'en* 1678, ont été p par Mlle. de la Bussière, Paris, 2 vol. in-12. Le style en est di peu correct ; mais on y trouve un nombre d'anecdotes curieuses et dont Voltaire a inséré quelque dans le *Siècle de Louis XIV*. » Mémoires de Gourville, dit M » Sévigné, sont charmants ; il » écrits, non pas avec la dernièr » tesse, mais avec un naturel a » ble. Vous y voyez Gourville » en effigie et gouverner le m » les caractères de tous les mini » sont merveilleux ; l'histoire d » de Saint-Loup et de la Croi» narrée dans le point de la » tion. Gourville y parle de s » sance avec une sincérité parf » son neveu n'est pas un assez » homme pour soutenir une chos » estimable à mon gré. » Cett nière circonstance explique la du retard qu'a éprouvé la publ de ces *Mémoires*. W

GOUSSET (Jacques), m calviniste et hébraïsant célèbre, à Blois, en 1635, d'une fami tinguée. Un goût naturel le por l'étude de l'hébreu ; et il acqu grande habileté dans cette lang Capell, à Saumur, où il fit ses En 1662 il devint ministre à P et ne quitta cet emploi que lor révocation de l'édit de Nante obligé de quitter la France. époque il se rendit à Calais, p Angleterre, et vint se fixer en Ho A la recommandation de S Van-Til, il obtint la place de tre des Wallons à Dordrecht ans après, il fut appelé à Gro pour y remplir la chaire de de théologie, et il mourut da ville le 4 novembre 1704. C avait une érudition très vas lui doit plusieurs ouvrages,

beaucoup de leur mérite, au-
hui que la critique du texte sacré
e épuisée. Voici les principaux :
*ntroversiarum adversùs Ju-
rnio, in specimen operis jam
i, quo R. Isaaci Chizzuk
na confutatur; præmissâ præ-
e de disputationibus adver-
dæos, et subjuncto monito de
Limborch, cum judæo colla-*
Dordrecht, 1688, in-8°. Cet
ge contenant trois discussions
es de trois passages célèbres du
Testament, qui regardent le Mes-
était que l'essai du suivant. II.
*Christi evangelique veritas sa-
a demonstrata in confutatione
hizzuk Emouna à R. Isaaco*
, Amsterdam, 1712, in-4°. Ce
que Gousset entreprend de réfu-
ce qu'il jouit d'une grande estime
les juifs, se trouve avec une
n dans le *Tela ignea Satanæ*,
e Wagenseil. III. *De vivâ deque
fide doctrina Jacobi apostoli
i; adjuncta est dissertatio os-
s cartesianum mundi systema
re, ut quidam existimant, pe-
um; oratio item qui Deum
r mundi hujus inferioris har-
demonstratur*, ibid., 1696,
IV. *Considerations théologi-
t critiques sur le projet d'une
le version françoise de la
publiée l'an* 1696, *sous le
le M. Ch. Lecène, dans les-
i la vérité est défendue par
nd nombre de passages de l'É-
sainte*, Amsterdam, 1698,
Gousset attaque Lecène plutôt
emi qu'en critique impartial :
it à souhaiter, dit le père Nice-
ue l'auteur des ces considéra-
e fût moins abandonné à ses
ents particuliers, et eût moins
à les trouver dans plusieurs
de l'Écriture. V. *Commentarii
linguæ hebraïcæ*, ibid., 1702, in-
fol. Cet ouvrage, qu'on peut regarder
comme un dictionnaire de la langue
hébraïque, a coûté quarante années
de travail à l'auteur, et lui a mérité
une réputation durable dans la littéra-
ture orientale. Clodius en a donné
une nouvelle édition à Leipzig, en
1743, in-4°., beaucoup plus exacte et
en meilleur ordre que la première. On
doit à Schwartz (Jean-Conrad) un
essai de remarques et de corrections
sur les *Commentaires* de Gousset,
qu'il a fait imprimer à la suite de son
Carmina familiæ cæsareæ, 1715,
in-8°. VI. *Disputationes in epist.
Pauli ad Hebr. et ad Levitici*
XVIII, 14, ibid., 1712, in-fol.
VII. *Causarum primæ et secunda-
rum realis operatio*, Leeuwarde,
1716, in-4°. L'auteur attaque dans
cet ouvrage le sentiment du père Mal-
lebranche, et soutient l'activité des
causes secondes. J—N.

GOUSSIER (Louis-Jacques, et
non pas Jean-Jacques, comme on
l'a dit par erreur dans le *Dictionnaire
universel*), physicien, né à Paris en
1722, s'appliqua dès son enfance avec
beaucoup d'ardeur à l'étude des scien-
ces exactes. Il professa d'abord les
mathématiques, et fut chargé par la
Condamine de mettre en ordre et de
publier ses *Mémoires* sur la mesure
des trois premiers degrés du méri-
dien. D'Alembert l'engagea ensuite à
fournir à l'Encyclopédie quelques ar-
ticles sur les arts mécaniques. Pour se
mettre à même de les rédiger avec
plus d'exactitude, il apprit les procé-
dés des arts dont il se proposait de
donner les descriptions, tels que l'hor-
logerie, la serrurerie, la menuiserie,
etc., et en perfectionna plusieurs. Ce
fut vers l'an 1769 que le baron de
Marivetz, amateur éclairé, se l'associa
pour la rédaction de son grand ouvrage

sur la *physique:* mais, comme si ce travail immense n'eût pas été suffisant pour remplir tous ses moments, Goussier visita à pied les diverses provinces de France, afin d'en connaître les rivières et les canaux; et il établit ensuite, d'après ses observations, un système complet de navigation intérieure. La révolution interrompit ses travaux, et le priva de son protecteur. Roland, nommé en 1792 ministre de l'intérieur, appela Goussier près de lui, le chargea de revoir les articles qu'il fournissait à l'Encyclopédie méthodique, et l'attacha à la division des arts et métiers, place que Goussier conserva dans les temps les plus difficiles. Ce savant estimable mourut à Paris au mois d'octobre 1799, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il était membre de plusieurs académies. La bonté de son caractère et sa facilité à communiquer le fruit de ses observations lui avaient fait de nombreux amis. Il a exécuté avec beaucoup d'habileté plusieurs machines de son invention, entre autres un moulin à bras, portatif, pour scier des planches, dont le modèle a été envoyé en Pologne; il est l'inventeur d'un niveau d'eau en usage parmi les géomètres. Il a publié, en société avec le baron de Marivetz: I. *Physique du monde*, 1780 à 1787, 5 vol. in-4°. II. *Prospectus d'un traité de géographie physique du royaume de France*, Paris, 1779, in-4°. III. *Système général physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, ibid., 1788–1789, 2 vol. in-8°., et atlas in-fol. (*Voy.*, pour des détails sur ces ouvrages, l'art. MARIVETZ.) W—s.

GOUTHIÈRES (JACQUES), en latin *Gutherius*, savant antiquaire, naquit à Chaumont en Bassigni, dans le XVIe. siècle. Après avoir fait de bonnes études, il prit ses degrés en droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Sa capacité et son érudition le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse, et lui méritèrent d'illustres amis, parmi lesquels on citera Scévole de Sainte-Marthe et le père Sirmond. Il publia d'abord un traité, *De veteri jure pontificio urbis Romæ* (1). Cet ouvrage plein de recherches eut beaucoup de succès, et lui valut le titre de Patrice romain. Le père Sirmond avait une si haute idée du savoir de Gouthières, qu'il emprunta le secours de sa plume dans sa dispute avec Richer. Gouthières partagea sa vie entre l'étude des antiquités et le travail du cabinet. Parvenu à un âge avancé, il abandonna le barreau, après quarante ans d'exercice, se retira à la campagne pour y jouir de quelque repos, et y mourut, en 1638, âgé de 70 ans. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui: I. *De jure manium, seu de ritu, more et legibus prisci funeris*, Paris, 1615, in-4°., Leipzig, 1671, in-8°., et dans le tome XII du *Thes. antiq. Roman.* de Grævius. On trouve, à la suite, un discours de consolation qu'il adressa à Anne Robert, sur la mort de son fils, jeune avocat d'une grande espérance. Il est intitulé: *Choartius major seu de orbitate tolerandâ præfatio.* Il avait déjà été imprimé séparément, Paris, 1615, in-8°. II. *Specula ad J. Leschasserii jurisconsulti observationem de ecclesiis suburbicariis*, ib., 1618, in-4°. C'est une défense de l'ouvrage de Sirmond. III. *Tiresias seu de cœcitatis et sapientiæ cognatione*, ibid., 1618, in-8°.; ibid., Cramoisi, 1638, in-4°. C'est un traité de morale. Il a été inséré dans les *Dissertationes ludicræ*, 1638 et

(1) Paris, 1612, in-4°., et dans le tome V du *Thes. antiq. Rom.* de Grævius.

et dans les *Admir.*
encomia, Nimègue,
V. *De officiis domûs*
ticæ et privatæ, Paris,
Leipzig; 1672, in-8°.,
e III du *Thes. antiq.*
Sallengre. V. *Rupella*
ad Em. cardinal. de
ris, 1628, in-4°. Il y
l'expression dans cette
Elegie sur la mort de
inte-Marthe, insérée
lus Sc. Sammarthani ;
titulée *Phedrus*, adres-
t imprimée dans le re-
puscules. W—s.

VEN (GAUTIER VAN)
rius Gouthovius, né a
1577, étudia à Utrecht,
Cologne et à Dole; et
s sa ville natale, il s'y
ucoup de zèle à des re-
l'histoire de sa patrie.
e nouvelle édition, soi-
purée et considérable-
d'une ancienne *chroni-*
ide, imprimée pour la
en 1561. Il la donna à
1620. Elle remonte jus-
, et l'éditeur la conduit
N. de Klerk l'a conti-
1636, dans une édition
la même année à la
t l'autre sont en un vol.
ollandais. Gouthoeven
ordrecht, en 1628. Sa
rée empêcha la publica-
istoire de cette ville, qui
e la plus ancienne de la
M—on.

S. *Voy.* DESGOUTTES.

S (JEAN-LOUIS), né à
o, s'engagea de bonne-
n régiment de dragons,
sieurs années, après les-
it le cours de ses études,
it ecclésiastique, devint
curé d'une paroisse des environs de Bordeaux, et ensuite de celle d'Argelliers en Languedoc. Il occupait cette dernière place, lorsqu'il fut député aux états-généraux de 1789 par le clergé de la sénéchaussée de Beziers. Le curé Gouttes se rangea du parti de la révolution : sans avoir beaucoup de talent, il fit quelque effet dans cette assemblée, où il parut avec un extérieur et une mise très modeste, parlant toujours d'économie et de réforme, ce qui lui acquit une grande popularité. Le projet des novateurs était surtout d'attaquer les richesses du clergé. Le curé Gouttes se joignit à eux, et prétendit que ces richesses avaient fait le plus grand mal à l'Église : il appuya donc la proposition émise par l'évêque d'Autun, de mettre ces biens à la disposition de la nation et de les vendre; demandant néanmoins que les cures fussent dotées en fonds de terre, ce qu'il ne put obtenir. Il fut membre du comité de liquidation, et se récria, en cette qualité, contre la multiplicité des pensions dont était grevé le trésor royal. Il vota pour l'établissement du papier-monnaie, et en général pour la plupart des innovations. Il fut aussi membre du tyrannique comité des recherches : cependant il serait injuste de dire qu'il ait été persécuteur. Le rédacteur de cet article, qui a assez constamment observé ce qui se passait alors, n'a jamais appris que ce député soit personnellement allé plus loin que ses opinions : il commit malheureusement l'énorme faute, pour un ecclésiastique, de voter cette trop fameuse constitution civile du clergé, qui a été si funeste à l'Église de France et à la religion catholique dans ce royaume. Nommé, par les électeurs de Saone-et-Loire évêque constitutionnel de leur département, en remplacement de M. de Talleyrand de

Périgord, qui avait donné sa démission, il fut sacré par M. l'évêque d'Autun. Quoique révolutionnaire, le curé Gouttes, qui avait de l'instruction et du sens, n'imagina jamais que le gouvernement républicain pût convenir à la France; il ne fut même pas assez prudent pour cacher ce qu'il pensait à cet égard. Lorsque ce malheureux système fut mis en activité, les jacobins du pays le dénoncèrent comme royaliste, et ensuite comme fanatique parce qu'il persistait dans l'exercice du saint ministère. Le comité de salut public le fit arrêter et transférer à la conciergerie de Paris, sans lui laisser même le temps d'emporter ce qui lui était nécessaire pour se vêtir; nous l'avons vu traîner, dans les cours de cette affreuse prison, un misérable sac qui renfermait tout son bagage, et coucher sur la paille dans les cachots les plus infects. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et mis à mort le 26 mars 1794, à l'âge de 54 ans. On a de lui: I. *Exposé des principes de la constitution civile du clergé par les évêques députés à l'assemblée nationale*, 1790, in-8°.; Gouttes fut rédacteur principal de cet ouvrage. II. *Discours sur la vente des biens du clergé*, prononcé le 12 avril 1790, in-8°. III. *Discours sur l'établissement du papier-monnaie*, prononcé le 15 avril 1790, in-8°. IV. *Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du droit naturel, de la théologie et de la politique, contre l'abus de l'imputation d'usure*, 1780, in-12; 1782, in-12: le fonds de cet ouvrage est de Rulié, curé de Saint-Pierre de Cahors; l'abbé Gouttes le refit, aidé, dit-on, de Turgot.

B—u.

GOUVEA (Antoine de), en latin *Goveanus*, célèbre jurisconsulte, naquit à Béja, en Portugal, v 1505. A une connaissance pi des lois, il réunit le goût des et de la philosophie, et se fit c tre par des poésies élégantes et vants commentaires. Nous av de détails sur ses premières Nous savons seulement qu'il France à l'âge de vingt-deu qu'ayant été reçu docteur ès- 1532, il professa pendant c nées les humanités, tant à Pa Bordeaux, et qu'ensuite il all les écoles de Toulouse et d'A étudier la jurisprudence. Mai dix-huit mois de dégoûts, re à une science qui lui sembl pénible, il se rendit à Lyon, de se livrer exclusivement à s chant pour la littérature. Il pub cette ville, en 1539, un rec poésies latines, érotiques et ques, composé de deux livre grammes et de quelques épîtres teur s'était proposé, dans cet ge, de lutter contre Ovide, et Martial. Si, comme rival, resté bien inférieur à ces po en offre du moins quelquefois reuses imitations. Quoique so ait, en général, de la grâce e facilité, on peut souvent lui reproche de n'avoir pas toute titude possible dans le choix d mes. Gouvéa fit à Lyon une c sance qui influa beaucoup s talent: ce fut celle d'Emile Fe société d'un tel jurisconsulte lui bientôt pour le droit autant d qu'il avait jusque-là montré de gnance pour cette étude. Après passé trois années avec un m digne de l'instruire, il revint à où il enseigna la philosophie ju 1544. C'est dans ce laps de tem Pierre Ramus fit paraître ses ges, trop fameux pour son re

esquels il attaque si vivement
osophe de Stagyre. Gouvéa,
s talents et son zèle pour la
e d'Aristote avaient mis à la
péripatétisme, le combattit
aussitôt par un écrit intitulé :
ristotele responsio adversùs
Rami calumnias. Mais les Aris-
ens ne se bornèrent pas à une
de plume. L'infortuné Ramus
ursuivi criminellement devant
ement de Paris, pour avoir at-
la gloire d'un si grand philo-
Les clameurs toujours crois-
de ses ennemis parvinrent
faire porter cette affaire de-
roi (François Ier.), qui d'a-
voulait rien moins qu'en-
le coupable aux galères. Mais
mier mouvement d'indignation
fait place à des sentiments plus
és, il se contenta de mettre Ra-
prises avec Gouvéa, ne dou-
int qu'un pareil adversaire ne
entôt réduit au silence. En effet,
ats s'étant ouverts en présence
bitres qu'ils avaient eu ordre de
pour juger leur différend,
a sortit triomphant de cette
Les arbitres déclarèrent que
avoit esté téméraire, arro-
et impudent d'avoir blasmé et
rouvé le train et art de logique
de toutes les nations, que luy
ne ignoroit, et parce qu'en son
des *Animadversions* il repre-
Aristote, estoit évidemment
ne et manifestée son ignoran-
Les livres de Ramus furent
ts dans tout le royaume, et il
fait défense d'enseigner la phi-
ne. Gouvéa commença vers l'an
à professer le droit, d'abord à
se, ensuite à Cahors, à Va-
et enfin à Grenoble. Tel fut l'é-
ses leçons, que Cujas, déses-
t d'obtenir quelque gloire après
une si grande renommée, fut, de son propre aveu, souvent sur le point d'abandonner l'étude des lois. Les troubles qu'excitèrent en France les innovations de Luther et de Calvin, obligèrent Gouvéa, vers 1562, de renoncer à sa patrie adoptive. Il se retira en Savoie, à la cour d'Émanuel Philibert, qui le nomma maître des requêtes, et membre de son conseil secret. Suivant la plupart des biographes, Gouvéa mourut à Turin en 1565. Un de ses contemporains qui l'avait vu à Grenoble, en 1557, nous apprend que Gouvea lisait peu, écrivait rarement, mais réfléchissait beaucoup. Les leçons qu'il devait faire dans sa classe, il les méditait, tantôt couché sur son lit, tantôt en se promenant dans un jardin qu'il avait auprès de la ville. Sa chaire lui était fort à charge, parce qu'il regardait une vie tranquille et sans embarras comme le plus grand bien dont il pût jouir dans ce monde. Il était bienfaisant, et d'un commerce doux et agréable. Quant à son mérite comme jurisconsulte, l'opinion des savants est presque unanime. Le président Favre le compare à Cujas, et lui trouve un génie plus profond. Gravina, qui partage ce sentiment, n'accorde la prééminence à Cujas que par l'immensité de ses travaux. S'il nous était permis d'ajouter au jugement de ces savants illustres, nous dirions que le génie vif et pénétrant de Gouvéa résout avec une clarté et une précision admirables les questions les plus obscures, et que sa méthode de faire servir l'histoire et la philosophie à l'explication des lois, a jeté un grand jour sur des points de jurisprudence qui avaient été mal interprétés avant lui. Ses ouvrages sont : I. *Epigrammatum libri duo, et Epistolæ quatuor*, Lyon, 1539, in-4°., et 1540, in-8°. II. *Virgilius, Te-*

rentius, *pristino splendori restituti*, Lyon, 1541; *Terentius* seul, Lyon, 1541, in-4°.; Louvain, 1552, in-4°.; (cette édition est citée par Fabricius comme la première; mais c'est une erreur); Francfort, 1576, 1596, in-16. III. *Porphyrii Isagoge in latinum translata*, Lyon, 1541, in-8°. IV. *Pro Aristotele responsio adversùs Petri Rami calumnias et alia opuscula*, Paris, 1543, in-8°. V. *In Topicam Ciceronis et criticam logices partem*, Paris, 1543, in-8°., et 1545, in-8°.; cet ouvrage a été réimprimé in-4°. à Paris, en 1554, avec les commentaires de Boëtius, Visorius, Latomus, etc. Il est cité avec éloge par l'abbé d'Olivet. VI. *In priores libros duos Ciceronis ad Atticum, et in lib. ejusdem de legibus*, Paris, 1543, in-8°. VII. *Enarratio in Ciceronis orationem in Vatinium*, Paris, 1545, in-8°. VIII. *In aliquot Ciceronis orationes*, Bâle, 1553, in-8°. IX. *De jure accrescendi liber*, Toulouse, 1549, in-4°.; Iéna, 1596, in-8°.; Worms, 1611, in-12. X. *De jurisdictione libri duo*, Toulouse, 1550, in-4°. XI. *Ad L. Gallus de lib. et posth.*, et *ad Titulum de vulgari et pupillari substitutione*, Toulouse, 1554, in-4°.; chacun séparément. Tous ces traités de droit ont été recueillis par l'auteur, en 1561, à Lyon, en un vol. in-fol., qui contient en outre: *In legum tit.* 10, *ad L. Falcid. libr.* 35 *ff. interpret.*, *Lectionum variarum juris civilis libri* 2, et *Animadversionum liber unus*. Ce recueil, intitulé, *Antonii Goveani jurisconsulti opera juris civilis*, a été réimprimé à Lyon en 1564 et 1599, in-fol. Les deux livres *Variarum lectionum* ont paru aussi séparément à Venise, 1565; et à Cologne, 1575, tous deux in-fol. XII. La bibliothè-

que du Vatican possède des co taires manuscrits de Gouvéa, s rence et Cicéron; un Discour logétique et quelques poèmes i Le Catalogue de la bibliothèc Roi fait mention d'un *Orator nis*, corrigé par lui; au reste les ouvrages publiés par Gou été imprimés en deux vol. i Rotterdam, 1766.—Antoine d véa eut deux fils, Pierre et Ma Ce dernier seul a laissé des tr son existence; quelques biog assurent qu'il naquit à Cahors de sa mère, et d'autres à Turi s'accordent à dire qu'il mou 1613, après avoir été consei sénat de Turin et membre du c d'état de Charles-Émanuel, Savoie. Quoi qu'il en soit, il certain qu'à l'exemple de son il cultiva les lettres et la ju dence, puisqu'il publia des *Co tions*, des *Commentaires s lius Clarus*, une *Oraison de Philippe II, roi d'Espa de Portugal*, etc. On peut, ouvrages de cet auteur, cons *Teatro di uomini letterati*, rôme Ghilini. N

GOUVÉA (André de), f jurisconsulte, naquit comme l ja, vers la fin du xv°. siècle. L Portugal, Émanuel-le-Grand, c de la bienveillance pour sa f lui ayant accordé une pensio faire ses études en France, se rendit à Paris, et entra au de Sainte-Barbe, dont son on ques Gouvéa était principal. I son frère aîné, qui l'avait précé cette capitale, s'était déjà fait co avantageusement par une *gra* et par des *poésies latines*. voulant marcher sur ses trace vra à l'étude avec ardeur, et d'obtenir, au sortir de ses class

chaire de grammaire, et bientôt après, celle de philosophie dans le même collége. C'est vers cette époque qu'il fit venir auprès de lui Antoine, le plus jeune de ses frères, et le plus célèbre, à qui il prodigua des soins si tendres, que celui-ci, dans la dédicace de l'un de ses ouvrages, lui donne le titre de père, *beneficiis parenti*. Après avoir remplacé son oncle dans les fonctions de principal de Sainte-Barbe, André quitta Paris en 1534, pour aller à Bordeaux exercer le même emploi dans le collége de Guienne. Sous la direction d'un chef aussi actif, cet établissement vit rapidement accroître sa prospérité. Mais la renommée qu'André s'était acquise dans la carrière de l'enseignement, était parvenue jusqu'à Jean III, fils et successeur d'Emmanuel. Ce monarque desira qu'il vînt, à Coïmbre, fonder un collége sur le plan des écoles françaises, et le chargea d'amener un certain nombre de savants. André s'empressa de se rendre aux vœux de son souverain, et partit de Bordeaux, en 1547, accompagné de George et Patrice Buchanan, Nicole Grouchi, Elie Vinet, Arnould Fabrice, et de quelques autres gens de lettres. Après s'être appliqué pendant une année, avec un zèle infatigable, à faire fleurir les bonnes études dans sa patrie, il n'eut pas la satisfaction de pouvoir achever des travaux commencés sous d'aussi heureux auspices. Il mourut au mois d'octobre 1548, âgé d'un peu plus de cinquante ans; il était prêtre, prédicateur, et même, suivant quelques écrivains, docteur de Sorbonne : il n'a jamais rien fait imprimer. Bèze rapporte qu'on lui avait donné le sobriquet de *Sinapivorus*, c'est-à-dire, *Avale-moutarde*.

N—E.

GOUVÉA (Antoine), parent du jurisconsulte du même nom, naquit vers 1575 à Béjà, en Portugal. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et fut envoyé en 1597 à Goa, où il professa quelque temps la théologie. Le vice-roi espagnol le députa en 1602, vers le roi de Perse Schah-Abbas, pour lui demander la permission de former des établissements de commerce dans ses états. Ce prince y consentit, mais sous la condition que les Espagnols l'aideraient à abaisser la puissance des Turcs en Asie. Peu de temps après, Gouvéa s'embarqua pour l'Espagne, avec un ambassadeur du roi de Perse; et il ne négligea rien pour déterminer Philippe III à entrer dans les vues de Schah-Abbas : mais les guerres que l'Espagne soutenait depuis vingt-cinq ans, pour replacer les Provinces-Unies sous sa dépendance, l'avaient épuisée de soldats, et Gouvéa ne put rien obtenir. En 1612, il reçut l'ordre de retourner en Perse, et de renouer les négociations interrompues depuis plusieurs années. Avant son départ, le pape lui conféra le titre d'évêque de Cyrène en Afrique, en récompense des services qu'il avait rendus à la religion. Dès qu'il fut arrivé en Perse, il sollicita une audience de Schah-Abbas; mais ce prince ne voulut agréer aucune des excuses qu'il lui présenta de la part du roi d'Espagne, et le fit mettre en prison. Il parvint à s'échapper au bout de quelques mois, sortit de Perse en suivant des chemins presque impraticables, et s'embarqua à Alexandrette pour revenir une seconde fois en Europe. Les vents contraires forcèrent le bâtiment qu'il montait à relâcher sur les côtes de Sardaigne. Il y fut pris par des pirates, et conduit à Alger, où il resta captif jusqu'en 1620 : racheté alors par les religieux de la Merci, il se rendit à

Madrid, et fut renvoyé aussitôt à Oran, chargé d'une mission importante. Après l'avoir terminée heureusement, il se retira dans un monastère de son ordre à Mançanarès de Membrillo, et y mourut le 18 août 1628, à l'âge de cinquante-sept ans. C'était un religieux instruit et pieux, qui fut constamment le modèle de ses confrères. On a de lui : I. *Histoire orientale des grands progrès de l'Eglise catholique en la réduction des anciens chrétiens, dits de saint Thomas, par les bons devoirs de D. Alexis de Ménèses, archevêque de Goa; plus la messe des anciens chrétiens de saint Thomas* (en portugais), Coimbre, 1606, in-fol.; traduit en espagnol par le père François Muños; et en français par le père J. B. de Glen, Anvers, 1609, in-8°. Cette traduction, rare et recherchée, est moins complète que l'original; elle ne contient ni la *liturgie des Malabares*, ni la *relation du synode* tenu à Diamper en 1599. Michel Geddes s'est beaucoup servi de cet ouvrage pour la rédaction de son *Histoire de l'ancienne église de Malabar*. II. *Relations de la Perse et de l'Orient*, Lisbonne, 1609, in-4°. III. *Relations des guerres et victoires du roi de Perse Schah-Abbas contre Mahomet et son fils Achmet*, ibid., 1611; traduit en français, Paris ou Rouen, 1646, in-4°. IV. *Le glorieux triomphe de trois ermites de saint Augustin, dont deux ont souffert le martyre en Perse, et l'autre à Alger*, Madrid, 1623, in-8°. V. La *Vie de saint Jean de Dieu*, Madrid, 1624, in-4°, avec des additions du père Antoine de Moura, ibid., 1632, 1669, 1674; Cadix, 1647, in-4°.; traduite en italien par le père Bernard Pandolfo, Naples, 1631, in-4°.: elle est écrite avec beaucoup d'onction. VI. *Abrégé de la vie et des miracl la B. Claire de Montefalco*, drid, 1625, in-4°. — Antoin Gouvéa, jésuite portugais, n 1592 à Casale, dans le diocès Viseu, se consacra aux missio la Chine, y travailla avec un zè fatigable pendant plus de trent ans, dans la province de Fo-kien, suya une captivité de six ans à ton, d'où il sortit honorablemen fin de la persécution de 1669. I duisit en latin, et fit imprimer lation de cette affaire (par le Jean André Labeli), et la sen rendue en faveur du christiani sous ce titre : *Innocentia victrix sententia comitiorum Sinici in pro innocentia christianæ religi* Canton, 1671, in-fol., en chin en latin : deux exemplaires de c vrage extrêmement rare furen portés à Rome en 1674. Le pè Gouvéa avait écrit en portugai *Hist ire chinoise de la comp de Jésus*, conservée en manuscrit plusieurs bibliothèques du Port l'exemplaire qui est à la bibliot royale de Madrid, intitulé *M quia de la China*, avec un appe de la *Monarquia tartarica*, co l'extrait des livres chinois et p gais, et le résultat de vingt anné travail et de recherches faite l'auteur dans la capitale du Fo-l jusqu'au 20 janvier 1654. Léo nelo cite encore de lui une *Asi trema*, contenant l'histoire de vaux des jésuites pour la propag de la foi dans l'Asie orientale, do manuscrit, daté de 1644, sur p de la Chine, et dédié au roi de tugal, se conservait dans la bi thèque de don Joseph Freyre terroio Mascareñas. *Voy.* Léo nelo, page 1726. W—

GOUVEST. *V.* Maubert.

JYE (Thomas), astronome, ieppe le 18 septembre 1650, is dans la compagnie de Jésus le dix-sept ans, et chargé d'en- les mathématiques dans diffé- illéges. Envoyé à Paris par ses urs, ses talents le firent con- les gens de lettres les plus dis- : lors du renouvellement de nie des sciences, il en fut nom- mbre honoraire; et l'on a re- qu'il fut le seul jésuite que ompagnie savante ait admis n sein. Il s'était beaucoup ap- à l'étude des langues, et savait , le grec, l'anglais, l'italien, et l'espagnol. Il rendit compte ipse de lune du 15 mars 1699, usieurs autres observations. Le ye mourut à Paris le 24 mars âgé de soixante-quinze ans. ii qui a publié le *Recueil des tions physiques et mathéma- our servir à la perfection de omie et de la géographie, es de Siam par les jésuites naires* (les PP. Fontaney, s, Tachard, Noël, etc.), Pa- 88, in-8°., et 1692, in-4°., le tome VII des *Mémoires de mie* : le savant éditeur y a s notes et des réflexions. Sa ie a privé le public d'autres ouqu'il avait composés. C'est au uye que les habitants de Pol- bourg de Dieppe) durent la ation de leurs privilèges, qu'on leur disputer. W—s.

JYE DE LONGUEMARE, avo- la même famille que le jésuite, eppe en 1715, s'appliqua avec ap d'ardeur à l'étude de l'his- e France, et contribua par erches à en éclaircir plusieurs difficiles. Il avait acquis la de greffier du bailliage de Ver- et mourut en cette ville le 11 août 1763. On a de lui : I. *Dissertation pour servir à l'histoire des enfants de Clovis*, Paris, 1744, in-12. II. *Dissertation sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clotaire Ier.*, ibid., 1745, in-12; elle partagea le prix avec celle de l'abbé Fenel. III. *Dissertation sur la chronologie des rois mérovingiens, depuis la mort de Dagobert Ier.*, ibid., 1748, in-12; 1756, même format. Cette pièce avait remporté le prix à l'académie de Soissons en 1746. On trouve à la suite : 1°. Une *Lettre* de Longuemare, adressée à l'auteur du Mercure, au sujet d'un extrait de deux dissertations des abbés Fenel et Lebeuf, couronnées en 1743, par la même académie. — 2°. Une *Lettre* de l'abbé Lebeuf, sur la position de Truccia, où se donna une mémorable bataille en 593, et la *Réponse* de Longuemare : le premier place Truccia à Droissy, et le second à Bruel. — 3°. *Dissertation sur le roi des Ribauds*, dans laquelle Longuemare soutient contre Dutillet et quelques autres écrivains, que cet officier n'avait pas les mêmes fonctions que le prévôt de l'hôtel, puisqu'ils existaient dans le même temps. L'abbé Lebeuf, et un savant, qui s'est caché sous le nom de Bonnevie, appuyèrent son sentiment par des lettres insérées au *Journal de Verdun*, novembre 1751, et avril 1752. IV. *Lettre à Rémond de sainte Albine*, (Mercure, mai 1746.) C'est une réponse à la critique de la chronologie des rois mérovingiens, par un bénédictin de province. V. *Lettre importante sur l'histoire de France*, Paris, 1755, in-12. On y relève des fautes de chronologie de Velly et d'Hénault. VI. *Lettre d'un avocat au parlement sur les entreprises de la juridiction de la prévôté de l'hôtel*, ibid., 1758, in-12 : il y

soutient les droits et les priviléges du prévôt. On lui attribue encore, dans la *France littéraire*, une *Dissertation sur le sacerdoce des Grecs*.

W—s.

GOUYER (Jacques). *V.* HIRZEL.

GOUZ (François de la Boullaye le), voyageur français du XVIIe. siècle, était né à Baugé en Anjou, vers 1610. Il alla en Angleterre, en 1643, offrir ses services au roi Charles Ier., se porta ensuite en Irlande, vint à Brest, s'embarqua pour Copenhague, se porta jusqu'à Riga, revint par Kœnigsberg, Thorn, Dantzig, Lubeck et Hambourg, et attérit au Havre. Quand il fut à Paris, il ne voulut pas retourner dans sa famille, de peur qu'elle ne s'opposât à son projet de parcourir le monde. Il partit pour Marseille, et se rendit par mer à Livourne. Entre cette ville et Rome, il fit connaissance avec le prélat Capponi, qui l'accueillit dans cette capitale. Il alla s'embarquer à Venise; et après avoir vu l'Archipel et Constantinople, il gagna Ispahan par la route d'Erzeroum, prit la mer à Bender Abbassi, débarqua près de Surate à Souali, et, en compagnie avec le P. Zenon, de Baugé, missionnaire capucin, son compatriote, alla jusqu'à Goa, puis à Rajepour, où le gouverneur hindou le mit en prison avec son compagnon de voyage. Ce fut, dit-il, à leur retour à Souali que le P. Zenon reçut la nouvelle de l'emprisonnement du P. Éphraïm de Nevers. Tavernier raconte l'événement d'une autre manière, et ajoute même que le Gouz avait depuis long-temps sa bourse vide, tandis que celui-ci rapporte qu'il refusa les offres du vice-roi de Goa, qui voulait lui avancer de l'argent. Le Gouz s'embarqua pour Bassora le 1er. mars 1649, traversa le grand désert, vit Alep, Tripoli de Syrie et l'Égypte, et revint en Europe par Livourne. A son a Rome, il apprit la mort de C et remit en conséquence lui-n cardinal, frère de ce prélat, le que le patriarche des Maro Mont-Liban lui avait confié cette éminence, qui lui fit d positions avantageuses pour ger à se fixer à Rome comme graphe apostolique: mais le G la nouvelle de la mort de so et les bruits qui couraient de la se hâta de revenir en Fran beau-frère s'y était emparé de trimoine: le Gouz ne put le re que par les voies juridiques nirent par l'amener à Paris. Le avait entendu parler de lui, v voir sous l'habit persan, qu'i pas quitté durant ses voyages courut son journal, et l'invita blier. Cette relation, que le G vait d'abord eu dessein d'éc pour le cardinal Capponi, l de la réputation; car, en r compagnie des Indes, ayan d'envoyer dans ce pays des d'expérience et de capacité concilier la faveur des prin les états devaient être le t théâtre de son commerce, c geur fut un de ceux qu'elle Le roi l'honora du titre de voyé près du Grand-Mogol e tres rois des Indes. Le Gouz mois d'octobre. Il tomba n Ispahan, y mourut, et, par Schah, y fut enterré magnifiq Sa relation fut publiée sous *Voyages et observations du la Boullaye le Gouz, genti angevin, où sont décrites gions, gouvernements et si des états et royaumes d'Ital ce, Natolie, Syrie, Perse tine, Karemanie, Kaldée, Grand-Mogol, Bijapour,*

tales des Portugais, Arabie, te, Hollande, Grande-Bre-, Irlande, Danemark, Polo-îles et autres lieux de l'Eu-, Asie et Afrique, où il a sé-é, le tout enrichi de belles fi-s, Paris, 1653, 1 vol. in-4°.; , 1657, 1 vol. in-4°. Cette der- édition, quoique inférieure à la ière pour la qualité et la dimen- du papier, lui est préférable, plus complete, et contenant plu- particularités qui ne se trou- pas dans l'autre. La relation est, este, assez peu intéressante, et re pas des observations bien cu- es ni bien neuves, même pour mps où cet ouvrage fut publié. Il nt sans doute la vogue dont il jouit, x détails qu'il donna le premier l'Inde, en français. L'auteur tre du penchant pour l'alchimie. P. de Rhodes qui le rencontra, à la persane, en 1648, près de ras, le dépeint comme un homme érite, et ajoute qu'ayant conservé coup de prudence dans toutes ses ses, avec la satisfaction d'avoir nu partout l'amitié de tous ceux 'ont connu, il avait fait voir qu'un chrétien et un bon Français peut erser le monde sans avoir aucun emi. Ces deux voyageurs se revirent ite à Rome, où le P. de Rhodes dit le cardinal Capponi marquait à ux une considération particulière. se rejoignirent enfin à Paris; et s leurs entretiens sur les pays qu'ils ient parcourus, ils formèrent le s d'un nouveau voyage, qu'ils de- nt faire ensemble, mais qui est seuré sans exécution. Le Gouz a é la relation de ses voyages au d de l'Europe, dans un récit qu'il à quelques amis au milieu d'un as en passant à Genève; de sorte elle est très succincte. Les noms propres y sont étrangement défigurés. Il termine son livre par la liste des personnes qu'il a connues dans le cours de ses voyages. Les figures imprimées avec le texte sont grossièrement faites; elles n'ont que le mérite d'avoir été dessinées par l'auteur. Il s'est fait représenter en tête de son livre, avec cette inscription : « Portrait du sieur » la Boullaye le Gouz, en habit le- » vantin, connu en Asie et en Afri- » que, sous le nom d'Ibrahim bey, et » en Europe, sous celui de voyageur » catholique. » E—s.

GOUZ DE GERLAND (BÉNIGNE LE), historien, né à Dijon en 1695, d'une ancienne famille de Bourgogne, joignait aux avantages de la naissance et de la fortune un goût très vif pour les sciences. Après avoir terminé ses études au collége de Clermont à Paris, il visita l'Italie, non en simple curieux, mais en homme capable d'apprécier les chefs-d'œuvre que ce beau pays présente de toutes parts. Il passa ensuite en Angleterre, et y demeura le temps nécessaire pour en étudier les mœurs, les usages et les lois. Il fut accueilli dans ses voyages par les hommes les plus éclairés; et plusieurs restèrent au nombre de ses amis, entre autres le cardinal Passionei et M. Ellis. De retour dans sa patrie, il consacra tous ses moments à y faire fleurir le goût des sciences : ayant été nommé membre honoraire de l'académie de Dijon, il fit présent à cette compagnie d'un terrain propre à l'établissement d'un jardin botanique, et y joignit bientôt le don de son riche cabinet d'histoire naturelle. Passionné pour la gloire de son pays, il fit exécuter, à ses frais, les bustes, en marbre, des grands hommes de la Bourgogne, et en décora la salle des séances publiques (1) de l'a-

(1) Cette compagnie y avait aussi fait placer le buste de ce respectable bienfaiteur, exécuté en

cadémie. C'est à lui que la ville de Dijon fut redevable d'une école de peinture et de sculpture, honorée depuis du titre d'académie, et de la protection immédiate du roi et des états de la province. Il n'y eut pas, pendant toute la durée de sa vie, un seul projet utile auquel il ne prît part; et il en avait formé plusieurs que la mort l'empêcha de mettre à exécution. Tourmenté depuis long-temps par un tic douloureux, et contre lequel toutes les ressources de l'art avaient échoué, il se soumit à une opération cruelle, dont on lui avait garanti le succès, et qui cependant ne réussit point. Il sentit alors que sa fin n'était pas éloignée, et il s'y prépara en philosophe chrétien. Après avoir reçu les consolations dernières de la religion, il s'occupait encore avec ses amis de quelques objets d'utilité publique, lorsqu'il expira le 17 mars 1774, à soixante-dix-neuf ans, emportant les regrets universels (1). Son éloge fut prononcé par Maret, dans une des séances de l'académie. On connaît de le Gouz les ouvrages suivants : I. L'*Histoire de Laïs*, Paris, 1756, in-12, dont, par une faute d'impression singulière, on a fait, dans un nouveau dictionnaire, *l'histoire des lois*. II. *Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne, et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4°., avec une carte de l'ancienne Germanie, et une de l'ancien royaume de Bourgogne : il y cet ouvrage de l'érudition et cherches; mais l'auteur s'éca vent des opinions généralemer tées. III. *Dissertation sur l' de la ville de Dijon, et sur tiquités découvertes sous les m tis par Aurelien*, ibid., 1771, avec un frontispice gravé, u de l'ancien Dijon, et trente-deu ches. Il attribue l'origine de un camp de César, et en fait le nom du mot celtique *divi* suivant Bullet, signifie choi tion; ou de *diviren*, écoulemer mologie qui peut avoir égalem partisans, puisque cette ville tuée dans un lieu jadis maréca au confluent de deux petites ri l'Ouche et le Suzon. IV. *Disse sur la cause physique du délu* en trouve un extrait dans les *de l'acad. de Dijon*, tom. 1er tribue cette catastrophe au cho comète. V. *Essai sur l'histoi turelle*, ibid., tom. II. Il a l manuscrit, la *Relation de son en Italie*; des *Lettres sur l glais*; un *Parallèle de Ce d'Auguste*; une *Histoire de P* celle de l'*Entrée des Héraclid le Péloponnèse*; et des *Fra sur les Maures de Grenade.* consulter, pour plus de détai *Eloge*, déjà cité, par le docte ret, Dijon, in-4°., et dans le *loge des hommes célèbres*, 1775. W

GOVÉA. *Voy.* GOUVÉA.

GOVÉA DE VICTORIA (Pi jésuite, naquit à Séville vers Les choses merveilleuses qu'il dait raconter de l'Amérique et du Pérou, lui inspirèrent dès s fance un desir ardent de pa ces contrées lointaines; mais so s'opposait constamment à son

marbre par Attiret : mais la modestie de Le Gouz s'en offensa; et ce ne fut pas sans peine qu'il permit enfin de le placer dans le cabinet d'histoire naturelle.

(1) Portant son esprit de bienfaisance au-delà du tombeau, et voulant empêcher qu'après sa mort des miasmes nuisibles ne s'exhalassent de son corps, il se fit enterrer dans une masse de mortier-loriot, sur laquelle on grava cette épitaphe : « *Benigne Le Gouz de Gerland*, bienfaiteur de son pays, né à Dijon, le 17 sept. 1695, y est mort le 17 mars 1774. » Voyez le *Mémoire* de Maret *sur l'usage d'enterrer les morts dans les églises*, seconde édit., 1775.

ême Govéa l'eut-il perdu, nt, à force de sollicitations, le consentement de sa mère; il n'eût que treize ans, il alla ier a Cadix. Après avoir par- océan Atlantique et la mer lles, et pris part à plu- nbats, il passa par l'isthme n dans le grand Océan, où : lui fut contraire. Il eut de s attaques à soutenir de la pirates anglais, fut trompé pitaine de son navire, mal- l'équipage, et finit par faire ur une côte inhabitée. Après fatigues et des périls, il ar- érou. Dégoûté de la passion es et de toutes les vanités s, il fit profession chez les : Lima, en 1597. L'amour rie le ramena, en 1610, , où il mourut à l'âge de dix ans. L'année même de ur, il publia le récit de ses , sous le titre de *Naufrage e sur la côte du Pérou*, 1610, in-8°. Il en fit lui- traduction latine, qui n'a pas imée. Ce livre fut ensuite allemand, et imprimé à In- Mais cette version était si et tellement remplie de pas- telligibles, que Jean Bissel, Souabe, entreprit d'en cor- fautes, et d'en donner une n latine. Il paraît qu'il n'a ous les yeux l'original es- puisqu'il dit qu'il ne sait pas ttribuer les choses obscures ou à son traducteur. On re- ue le père Bissel s'est prin- nt attaché à faire étalage d'é- et de talent pour la poésie. e reste, fait que suivre, en orte, l'exemple de Govéa, uvrage n'offre qu'un bien térêt. Il a cousu ensemble des extraits de livres très connus sur l'Amérique, y a entremêlé des discours, des déclamations et jusqu'à des prières. Ce qui concerne ses aventures ne pouvait, en effet, tenir que fort peu de place; et il a pris beaucoup de peine pour leur ôter l'attrait que pouvait leur donner la simplicité du récit. La version de Bissel est intitulée : *Joannis Bisselii Argonauticon Americanorum, sive historia periculorum Petri de Victoriâ ac sociorum ejus, libri* XV, Munich, 1647, in-12. Elle fut réimprimée à Amsterdam en 1698. Le frontispice porte Dantzig; mais le nom de Gilles Janson de Waesberg, célèbre imprimeur d'Amsterdam, prouve qu'elle a été imprimée dans cette ville, ce qui est d'ailleurs confirmé par une lettre de Bayle. E—s.

GOVINDA ou GOBINDA, 10e. et dernier *Sât Goùroù*, chef spirituel et suprême des Sykhs, créa la puissance temporelle de cette secte ou nation belliqueuse et redoutable, qui doit son existence à Nânek (*V.* Nanek). Né à Patnah, capitale du Béhâr, et élevé à *Madra Dès* dans le Pendj-âb, il succéda, en 1671, à Tegh Béhâder, son père, assassiné par l'ordre d'Aureng Zeyb, circonstance qui provoqua la juste indignation de Gôvinda, et lui fit jurer une haine éternelle aux Musulmans. Il avait à peine quatorze ans, quand il se trouva, par la mort de son père, à la tête d'un assez fort parti de Sykhs, qu'il conduisit dans les montagnes de Sirinagar : mais le chef de ce canton, cédant aux sollicitations menaçantes de la cour de Dehly, le chassa, et l'obligea de se retirer dans les cantons marécageux du Pendj-âb, où il fut mieux accueilli. Le nombre de ses sectateurs s'accrut considérablement; il forma des établissements à Anandapoùr, à Khilôu,

et dans d'autres villes du Pendj-âb. Ils trouvèrent un puissant protecteur dans un râdjâh, ou prince hindou des Nadou, canton montagneux au nord-ouest de Sirinagar. Le râdjâh et le gouroù opposèrent une vigoureuse résistance aux généraux qu'Aureng-Zeyb envoya contre eux; mais enfin un des fils de ce monarque s'étant mis en campagne, de concert avec le râdjâh de Cahilor, le grand-prêtre des Sykhs se retrancha dans une forteresse, qu'il fut obligé ensuite d'abandonner en y laissant sa mère et deux de ses enfants, innocentes victimes sacrifiées bientôt à l'aveugle ressentiment du gouverneur musulman du Serhind. Gôvinda passa de cette forteresse dans une autre, où il fut assiégé, et pressé aussi vivement que dans la précédente. Après avoir tué de sa propre main l'un des deux généraux du prince Moghol et blessé l'autre, après avoir vu périr son dernier fils d'une mort glorieuse, mais prématurée, ce malheureux père, accablé de douleur, cédant à la mauvaise fortune qui semblait s'acharner à le poursuivre, parvint non sans courir les plus grands dangers, à s'évader de Tchamkoùr, dont la garnison fut indignement mutilée par les vainqueurs. Ce chef fugitif mena, depuis, une vie errante : on a lieu même de croire que l'excès de la douleur, et le dépit de ne pouvoir se venger de ses implacables ennemis, altérèrent sa raison; et nous ne croyons pas qu'il ait été employé par Aureng-Zeyb dans le Dekehan, comme le disent quelques auteurs. Il nous paraît plus certain qu'il termina sa vie aventureuse à Nander, sur les bords du Godâvéry, en 1708. Il ne laissa pas d'enfant mâle. Les Sykhs avaient été dociles et pacifiques jusqu'à l'apparition de Gôvinda, qui eut le talent de leur communiquer une énergie inconnue à la plupart des indiennes. Il commença par citer à la vengeance, en çant, avec indignation, tableau de toutes les vexati outrages et des cruautés comm vers eux par le gouvernem hol. Dans son enthousiasme, rer à la nation sykhe, toute composée d'Hindous et de Mu apostats et transfuges, haine aux insolents Musulmans; il soldats à l'*acier*, comme unique d'obtenir les biens du monde et du monde à venir. Son pre fut de travailler plus énergi encore que ne l'avait fait N fondateur des Sykhs, à dé distinction des castes indien taquer les prétentions et les des castes supérieures, enf blir l'égalité parmi ses secta politique Aureng-Zeyb ne vit effroi la propagation d'une capable de détruire les anti jugés au moyen desquels l étrangers ont constamment dans les Hindous des sujet et paisibles. Gôvinda enjoig ses disciples de porter con de l'acier avec eux, de se au métier des armes, d'être en bleu, de laisser croître l et leurs cheveux, et d'avoi de ralliement quand ils se r raient : *Vive le gouroù* (le docteur)! *Victoire pour le gouroù!* Il les autorisa à aj suite de leur nom le titre (lion), qui, parmi les Hind réservé à la caste guerrière pouts: ainsi, tous les Sykh vèrent anoblis. Il établit assemblée nationale nomm *gouroù* (réunion des ma laquelle les chefs de canton d'assister pour délibérer s

ion. On peut voir, dans
moire du général Mal-
Sikhs (*Asiat. researc-*
pag. 200–301, édition
-8°., 1815), la cons-
usages de cette espèce
tionale. Nous nous bor-
rver ici, d'après l'esti-
que nous venons de ci-
tte institution est une
euve du génie vaste et
t de ce réformateur. En
ouvernement représen-
tif à une nation indolen-
l'antiques préjugés, il l'a
itter ses habitudes non-
routinières, de prendre
tive au gouvernement :
nula l'ambition de cha-
lier qui eut le moyen de
x dignités, et d'interve-
s affaires du gouverne-
'est ainsi que Gôvinda
uerriers actifs et entre-
théistes peu curieux de
ligieuses, les paisibles et
rs de Nânek. Voilà pour-
nt en conservant le plus
et pour leur fondateur,
e le goûroû Gôvinda a été
r la faveur immédiate et
ion de la divinité. Nous
ne pouvoir donner ici la
: la cérémonie instituée
, pour rendre un con-
, c'est-à dire membre
ique des Sykhs. Nous
ns à observer qu'on leur
e espèce de baptême sur
barbe, et qu'ils promet-
la foi du *maître* : on leur
, entre autres choses, de
e relation avec des sec-
s *Kondi mâr*, qui tuent
s sœurs, usage atroce
à la plupart des râdjc-
ur enjoint aussi de tuer
un Musulman, partout où ils le trouveront, de battre et dépouiller les Hindous. Les Sykhs observent très volontiers, et même aussi scrupuleusement qu'ils le peuvent, des préceptes conformes à leurs sentiments et à leurs intérêts; préceptes d'un instituteur qu'ils regardent comme la dixième incarnation attendue par les Hindous, qui ceignit la ceinture de la chasteté autour de ses reins, saisit le glaive de la valeur, proféra le mot de la victoire, détruisit les exécrables Turks (les Musulmans), et exalta le nom de Dieu..... qui confondit et convainquit d'erreur et d'ignorance l'islamisme et le brâhmisme, et fonda la religion des *Khalsâ* (ou vrais *Sykhs*) sur la pureté, etc. Goûroû Gôvinda Singh a composé en langue du Pendj-âb, et principalement d'après les Sastras, les Pourânas et le Coran, un ouvrage assez considérable, intitulé : *Déçama pâdchâh ka granth* (le livre des dix rois), réputé sacré parmi les Sykhs. Ce livre contient non seulement plusieurs traités religieux et théologiques, les fables de la religion indienne adaptées à la croyance de la nouvelle secte, mais encore le récit des batailles où l'auteur s'est trouvé, ses faits d'armes et ceux de ses intrépides compagnons. La valeur guerrière y est représentée comme la première de toutes les vertus. A l'exemple de Mahomet, il y indique le martyre, c'est-à-dire, la mort bravée et reçue en combattant pour sa religion, comme le moyen le plus certain d'obtenir la gloire dans ce monde et la félicité éternelle dans l'autre. Il insiste fortement sur la honte inséparable de l'apostasie. Cet ouvrage fut terminé en 1697, c'est-à-dire, onze ans avant la mort de l'auteur, qui paraît avoir passé cette dernière partie de sa vie, précédemment si active, dans la plus profonde retraite,

et même dans l'anéantissement de ses facultés intellectuelles, dont il avait abusé pour le malheur de ses semblables. Les Sykhs, avant lui si calmes, si paisibles, sont devenus turbulents, sanguinaires et pillards. Cette belliqueuse nation qui prend de rapides accroissements, menace également les princes hindous et musulmans et les établissements anglais dans l'Inde.

L—s.

GOWER (Jean), ancien poète anglais, issu, suivant Leland, d'une famille du comté d'York, et né vers 1320, fut contemporain de Chaucer. Ce fut dans la société d'Inner-Temple à Londres, où il résidait en qualité de jurisconsulte, qu'il eut, pour la première fois, occasion de connaître Chaucer, regardé comme le père de la poésie anglaise. La conformité de leurs caractères, de leur goût pour les Muses, et de leurs principes politiques, ne tarda pas à les unir de la plus intime amitié. Gower se distingua éminemment dans la profession des lois, et fut, dit-on, chef-juge de la cour des plaids-communs; mais cela est au moins douteux. Il était attaché, sans doute en qualité de conseiller, à Th. Woodstock, duc de Glocester, l'un des oncles de Richard II : son talent pour la poésie l'avait mis en faveur auprès de ce monarque. Richard, étant un jour en partie de plaisir sur la Tamise, le fit entrer dans son bateau, et lui ordonna d'exercer son talent sur quelque sujet neuf. Gower obéit, et composa son ouvrage intitulé, *Confessio amantis*, espèce de traité de morale en vers, entremêlé de contes moraux, à la fin duquel il prend occasion de donner au roi quelques sages avis sur des matières très délicates, exprimés avec franchise et avec dignité : mais lorsque ce prince eut fait assassiner à Calais son protecteur Woodstock, ne put retenir l'expression indignation : il n'épargna d écrits ni le clergé, ni la cou roi lui-même. La révolution venger, en déposant ce mon en plaçant Henri IV sur le t perdit la vue dans la premièr du nouveau règne, et mourut temps après, en 1402. Il fut dans l'église conventuelle de S rie-Overie, dans Southwark dres, église qu'il avait fait re grande partie à ses frais; ce supposer qu'il jouissait de b d'aisance. La couleur généralc ouvrages lui a fait donner le *moral Gower* (1). On cite d suivants : I. *Speculum med* traité moral en dix livres sur voirs des époux, en vers fra en existe deux copies dans la thèque bodléienne. II. *V mantis*, ou *la Voix de c crie dans le désert*, en vers en sept livres : c'est une ch en vers élégiaques, de l'insu des communes sous le règne chard II. Ces deux ouvrages n été imprimés; il en existe nuscrits dans les bibliothèq tonienne et bodléienne, et d du collége d'*All-Souls* à Oxf *Confessio amantis*, poème en huit livres, relatif à la mo la métaphysique de l'amour; à Westminster par Caxton en 1 Londres, 1532, 1544 et 1 récemment, pour la cinquièm dans la dernière édition des p glais. Par l'effet de l'ambiti

(1) Un article inséré dans l'*Europ* zine, décembre 1804, pag. 412, insi dent que Gower ne put être nommé j de la licence de ses contes.

(2) Cette édition, extrêmement rare, date, *a thousand* CCCCLXXXIIII; m din a fait voir que c'est une faute d'i et que le livre a été réellement impri

me alors, d'étaler partout le peu
lition qu'on avait, les disserta-
sur la science hermétique et sur
losophie d'Aristote sont amalga-
dans ce poème avec des subtili-
ntimentales. IV. *De rege Hen-*
V, imprimé, ainsi que quelques
de ses petits poèmes, dans les
res de Chaucer. Thomas War-
dans son *Histoire de la poésie*
ise, cite comme supérieurs à
es autres ouvrages de Gower,
nnets contenus dans un volume
bibliothèque du marquis de Staf-
et il en rapporte des fragments.
ne Gower ait joui de son temps
grande réputation, on cherche-
utilement aujourd'hui dans ses
ges des marques d'un vrai génie,
sentiment de l'harmonie poéti-
Thomas Warton lui reconnaît
oins le mérite d'avoir imité avec
de pureté le style élégiaque
e. Sur le monument de Gower
it sa figure en pied, et trois
s couronnées; la première, la
é, a pour devise :

toy qui es fils de Dieu le père,
rve soit qui gist sous cest pierre.

xième, la Miséricorde (Mer-
pour devise :

one Jésu fait ta mercy
'alme, dont le corps gist icy.

isième, la Pitié :

r ta pite Jesu regarde,
nst cest alme en sauve-garde.

'épitaphe de Gower :

scutum nihil a modo fert sibi tutum
nolatum morti generale tributum
mutum se gaudeat esse solutum
rtutum regnum sine labe statutum.

J. Todd a publié en 1810 un
in-8°. de 503 pages, *Illus-*
s of the life, etc. (Eclaircis-
s sur la vie et les ouvrages de
et de Chaucer, recueillis d'a-
s documents authentiques.)

X—s.

GOZANI (Le P.), jésuite, missionnaire à la Chine, écrivit au P. Suarez, son confrère, une lettre datée de Caï-fong-fou le 5 novembre 1704, qui renferme des détails intéressants sur l'existence d'une colonie de juifs établie à la Chine (1). Mais le père Gozani ne savait pas l'hébreu; et sa lettre fit desirer que des missionnaires, instruits de la langue et de la littérature hébraïque, fussent chargés de poursuivre les recherches qu'il avait commencées. La commission en fut donnée aux PP. Gaubil et Domenge, qui ne purent justifier qu'en partie l'espoir des savants, par la difficulté qu'ils éprouvèrent à obtenir la communication des livres sacrés de cette colonie. Cependant Brotier publia un extrait en latin de leurs Mémoires sur cet objet, à la fin du troisième volume de sa belle édition de *Tacite*, 1771 : et la traduction en parut, sous le nom du P. Patouillet, dans le trente-unième volume du *Recueil des Lettres édifiantes*. Ces matériaux sont à peu près les seuls qu'ait employés M. Silvestre de Sacy pour la rédaction de sa *Notice d'un manuscrit du Pentateuque conservée dans la synagogue des juifs de Caï-fong-fou*, insérée dans le tome IV des *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, pages 592 à 626. (*V.* KOEGLER). W—s.

GOZON (DIEUDONNÉ DE), 27e. grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, descendait d'une ancienne famille de Provence ou de Languedoc. N'étant encore que simple chevalier, il délivra l'île de Rhodes d'un monstre qui la désolait; et cet éminent service a attaché à son nom une réputation de courage romanesque

(1) La lettre du P. Gozani a été imprimée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tome VII de l'ancienne édition, et tome XVIII de la nouvelle.

que le temps n'a fait qu'affermir. Ce monstre était une espèce de serpent ou de crocodile, d'une grandeur énorme : il avait choisi sa retraite dans une caverne à peu de distance de la ville, et il en sortait, chaque jour, pour enlever les bestiaux dont il faisait sa nourriture. Plusieurs chevaliers s'étaient déjà présentés pour le combattre : tous avaient échoué dans cette entreprise ; et le grand-maître leur avait défendu de l'attaquer de nouveau, sous peine d'être privés de l'habit de l'ordre. Gozon, résolu de détruire le monstre, chercha l'occasion de le voir, et, ayant satisfait sa curiosité, demanda la permission d'aller pour quelque temps dans ses terres. Il y fit exécuter la figure de cet animal, et accoutuma deux dogues à le saisir par le ventre, seule partie de son corps qui fût dégarnie d'écailles, tandis qu'il lui portait des coups de lance. Six mois après, il revint à Rhodes, sortit de la ville avec ses dogues, et deux domestiques qui devaient rester à une certaine distance; et leur ayant donné ses instructions, il marcha au terrible animal, qui accourait déjà pour le dévorer. Le combat s'engagea aussitôt; et Gozon, après avoir éprouvé qu'il chercherait vainement à entamer de sa lance l'épaisse cuirasse dont le serpent était recouvert, mit pied à terre, et avançant jusqu'au monstre harcelé par les continuelles morsures des chiens, lui enfonça son épée dans le corps jusqu'à la garde. Un sang noir et empesté sortit à grands flots par cette large blessure ; et le serpent, en tombant, aurait étouffé Gozon de son poids, si ses domestiques ne fussent accourus pour le dégager. Gozon, en rentrant dans la ville, fut accueilli par les acclamations de tout le peuple ; mais le grand-maître, Hélion de Villeneuve, en louant son courage, désobéissance, et le f prison : il lui ôta aussi dre, qu'il lui rendit après avec ses bonnes fit même son lieutenan leneuve mourut en 13 valiers s'étant assemble successeur, Gozon dit q ne proposer que celui plus digne de cette gra clarait franchement qu examen, il n'avait tr plus capable que lui-mé fierté ne déplut point élu. Il rétablit le roi d ménie dans ses états, ser les Sarrasins de l'I menta aussi les fortific de Rhodes, et fit des r le maintien de l'ant parmi les chevaliers. S en âge, il demanda s mission de faire élire s mais, avant qu'elle fût rut subitement, au mo 1353. On grava sur cette courte inscripti *extinctor* (l'exterminat Plusieurs critiques ont des doutes sur le cor On peut voir, dans l de Chaufepié, les rai oppose, tirées de l'e pents monstrueux, p cord des historiens a les récits des voyageu le témoignage des mon porains, des chroniqu Malte, et enfin d'une laquelle est représent combat de Gozon.

GOZZADINI (Bra de parti à Bologne, était d'une famille an dérée à Bologne. Il a richesses ; et ses tal

mme le chef de la faction
e *Maltraversa*. Lorsque
it asservie par le cardinal
du Poiet, ses compatriotes
nt à lui pour qu'il les déli-
tyrannie. Brandaligi se mit
à la tête d'une conjuration
1334 contre le légat. Il sur-
17 mars, ses gardes et ses
ascons : il l'assiégea dans la
où Bertrand du Poiet s'était
il le contraignit à signer une
on par laquelle la liberté fut
la république de Bologne.

S. S—I.

I (Gaspard), célèbre litté-
oète et critique vénitien au
cle, était d'une famille qui
sans lacune au commence-
xive. La principale branche,
Bergame, y remplit de hauts
deux autres branches, trans-
Venise vers 1500, y furent
es comme ayant originaire-
droits et le titre de citoyens,
t un état qui annonçait l'opu-
n des ancêtres de Gaspard
s terres féodales d'un bon
dans le Frioul, à 5 lieues de
: c'est ce qui fit passer dans
lle le titre de comte, qu'ils
urs porté depuis. Son père,
ntoine Gozzi, fils unique,
trop bonne heure, d'un ri-
moine. Son goût passionné
ixe et pour tout ce qui tient
seigneur, fut secondé par la
de sa mère : ne voulant s'al-
ec une famille patricienne, il
ne Tiépolo, qui lui apporta
de nouvelles sources de dé-
t qui lui donna onze enfants,
pard, l'aîné, était né en 1713.
dre qui se mit bientôt dans
es, ne l'empêcha pas de don-
es fils les commencements
illante éducation : mais il ne
put soutenir ces dépenses, et cette éducation resta imparfaite. Poussant aussi très loin l'amour qu'on avait alors presque généralement à Venise pour les spectacles, il fit dresser chez lui un théâtre; et ses enfants des deux sexes, qui avaient presque tous du talent pour la comédie, étaient ses acteurs. Bientôt son fils aîné Gaspard, et Charles qui était le troisieme, furent en même temps acteurs et poètes. Gaspard, d'un caractère doux, mais abstrait, taciturne et méditatif, se laissant entièrement dominer par les penchants littéraires qui venaient d'éclore en lui, s'isola de tout ce qui tenait aux affaires et à l'administration économique : son admiration pour Pétrarque, et l'habitude d'imiter ses vers, l'entraînèrent plus loin ; il devint amoureux de Louise Bergalli, femme-poète très spirituelle et très aimable, mais qui avait dix ans de plus que lui. Malgré cette disproportion, elle mit tant d'adresse dans sa conduite, qu'il finit par l'épouser du consentement de son père. (*Voy.* Bergalli Louise, tom. IV, 243. (1) Ce nouvel élément, introduit dans la famille, était aussi actif, aussi mobile que la plupart des autres l'étaient peu. Tout y fut bientôt en mouvement: mais les caractères, les volontés, les intérêts, se froissèrent ; et du mouvement ne tarda pas à naître la confusion. L'union de Gaspard fut féconde; chacune des premières années augmenta le nombre des enfants et les charges de la maison. Un accident imprévu y mit le comble ; le père de tous ces

(1) Nous renvoyons à cet article pour en corriger les fautes que nous avons reconnues en nous occupant de la famille Gozzi. Son mari n'était point *noble vénitien*, comme il est dit dans l'article, mais seulement *citoyen*, avec le titre de *comte*. Ce ne fut point lui, mais son frère Charles, qui se distingua par des comédies d'*un genre singulier* ; enfin la suite de cet article-ci fera voir s'il est vrai que depuis le mariage de Louise Bergalli, l'éducation de ses enfants *fut son premier soin*.

Gozzi fut frappé d'apoplexie : il vécut encore six ans, mais muet, paralytique et sans aucun moyen de manifester ses pensées, quoiqu'il conservât toute sa raison. Gaspard devint par-là chef de la famille, ou plutôt, comme il fut impossible de le détourner de ses études et de le faire sortir de son cabinet, sa femme le devint à sa place. La maison que la famille habitait en commun avait été un palais, et y ressemblait encore par les décorations extérieures; mais, au-dedans, tout était presqu'en ruine. On parvint à arranger dans cette maison délabrée un petit appartement assez commode pour Gaspard Gozzi et sa femme, avec un cabinet pour lui; il n'en demanda pas davantage, et ne s'inquiéta de rien de plus. Trois ans écoulés dans cette position en accrurent la gêne et les difficultés. Madame Gozzi, satisfaite de l'espèce d'empire qu'elle exerçait, s'inquiétait peu de l'état critique où la famille était réduite, et mettait tous ses soins à tâcher de n'en paraître point la cause. Elle se laissa circonvenir par des créanciers avides, entre autres par un marchand vénitien, qui proposa d'acheter la maison paternelle, à condition qu'elle serait évacuée sur-le-champ, et qu'on en irait habiter une fort chétive, placée dans un quartier éloigné. On avait obtenu le consentement de toute la famille, même celui du malheureux père, quand Charles Gozzi, le 3e. des fils, quitta le service, où il était entré depuis trois ans, revint de Dalmatie, s'opposa ouvertement à ce marché honteux, en fit suspendre la conclusion s'il ne put le faire rompre, mais excita contre lui d'implacables ressentiments. Les dissensions ne faisaient qu'ajouter aux embarras, et rendaient les remèdes plus difficiles, lorsque Gozzi le père fut enlevé en 1745 par une seconde attaque d'apoplexie; et, ce qui indiqu mots l'état où il laissait c autrefois florissante, il f de ses fils (ce même Ch pruntât, en son propre somme d'argent, pour l funérailles un peu déce mort rompait entièrement de vente de la maison : ell l'occasion ou la première séparation libre et volonta sonnes, et d'un partage des biens. Gaspard Gozzi, de son indolence, après la de trois de ses frères, dem d'une famille aussi agitée rée qu'auparavant. Sa femm tée à elle seule que tous lui fit prendre dans ces ci le parti qui convenait le engagea a se charger de de l'un des trois théâtres d de Terre-Ferme, celui de signer un traité avec les ent et une foule de traités avec les acteurs et tous le y étaient attachés. Ce ne f pour lui qu'un médiocr trouble, parce qu'après l moments il ne s'en occu tout; et ce fut pour Mme. gré de si terribles embarra sujet de jouissance qu'un une entreprise, et une a pouvaient remplir tous les son activité et de son am Cette activité cependant bruyante et si remuante, mouvement et du changem de fois déménager, de mai son, de quartier en qua la famille, que Gozzi, q résister à rien, mais qui v lument être tranquille, pr brouiller en aucune façon me, un petit logement à s'établit seul au milieu de

res. Ces troubles intérieurs
ent rien, au-dehors, de l'es-
le la considération que lui
quises la régularité de ses
probité, son désintéresse-
caractère toujours égal,
et ses talents. Depuis plus
s, il avait publié plusieurs
où l'on admirait la solidité
s, celle des principes, l'é-
style, et une érudition va-
au goût le plus délicat et le
l s'était d'abord essayé dans
et la comédie par des piè-
e toutes traduites du fran-
réussirent peu; et il ne
oint dans ce genre auquel
se l'avait point appelé. Des
le morale et de critique fon-
réputation; et il ne tarda
ser pour l'un des meilleurs
ittérature, en même temps
l'un des écrivains les plus
les plus purs. Un de ses ou-
lui fit le plus d'honneur,
use du Dante contre les lé-
l'ex-jésuite Bettinelli s'é-
ses dans ses prétendues
Virgile. Le Dante et les au-
s du bon siècle étaient pour
bjets d'une espèce de cul-
nt à leur source qu'il avait
yle vraiment italien, d'au-
emarquable dans ses écrits
ux de son frère Charles,
ençait à devenir plus rare.
s étaient loin d'être les seuls
ui s'opposassent au torrent
goût. Une société entière
stingués s'était formée dans
et employait à-la-fois les
sérieuses et les critiques
uelquefois même des sati-
l plus âcre, et jusqu'à des
burlesque un peu trivial,
ittre les prétentions et trou-
ces des corrupteurs de la
langue et du goût. Cette singulière académie, considérée autrement que sous le point de vue littéraire, offre une preuve des futilités dont la plupart des gouvernements d'Italie, mais particulièrement celui de Venise, aimaient que les hommes du plus grand mérite, livrés aux études les plus graves, parussent occupés. Les saillies de la grosse joie, les gaîtés folles, et quelquefois plus que populaires, auxquelles ils se livraient, semblaient une espèce de garantie, et faisaient entrer jusqu'aux associations savantes dans le système d'amusements éternels et de joie infatigable que ce gouvernement avait si grand soin d'entretenir. Le titre de cette académie était déjà un ridicule; c'était la société des *Granelleschi*, c'est-à-dire de ceux qui avaient deux *Granelli* pour armoiries ou pour emblème. Mais qu'était-ce que ces *Granelli*? Cherchez dans les dictionnaires; vous y trouverez une acception figurée de ce mot qui indique, comme elle le fait aussi en français, un sot, un niais, un imbécille. Dans cette académie, enrôlés sous une pareille enseigne, étaient cependant, et en assez grand nombre, des hommes aussi distingués par leur rang, par la gravité de leur caractère, par la profondeur et l'étendue de leurs connaissances, que par leurs talents et par le tour piquant de leur esprit. Tels étaient, entre autres, les deux frères Joseph et Daniel Farsetti, patriciens, riches, amateurs splendides des arts, et dont le second surtout, bailli de l'ordre de Malte, s'était rendu célèbre par des poésies latines et italiennes du meilleur goût (*Voy.* Farsetti, Joseph et Daniel); un Crotta, un Balbi, aussi patriciens; le savant abbé Natale Lastesio ou dalle Laste, l'une des lumières de l'érudition et du vrai savoir, à cette

époque, en Italie (*Voy.* Lastesio); les trois frères Marsili; le comte Campo-san-Pietro; le docte Forcellini (*V.* Marc Forcellini); les deux frères Gozzi, et plusieurs autres. A chaque réunion de ces esprits supérieurs, ils commençaient par ce qu'on pourrait nommer des bordées de productions les plus ridicules qu'ils pouvaient imaginer, soit en prose soit en vers, et les plus analogues à leur emblème et à leur titre: leur véritable séance académique s'ouvrait ensuite; et les lectures qu'ils y faisaient, les principes littéraires qu'ils y développaient, excitaient l'admiration, et entretenaient à Venise le feu sacré du goût. Malgré le soin que prenait leur président de ne rien dire d'abord qui n'eût le caractère d'imbécillité qui était conforme aux statuts, il pouvait s'oublier quelquefois; mais une découverte que fit l'académie la mit à l'abri de ce danger: on lui fit connaître un homme complètement stupide, et, ce qui achevait de le rendre parfait, ayant de grandes prétentions à la science et aux talents littéraires, remplissant chaque jour des pages de bêtises les plus grossières, les lisant à tout le monde, et prenant pour des signes d'approbation les rires et les moqueries de ceux qui se faisaient un jeu de son excessive simplicité. Il se nommait Joseph Secchellari; la société lui envoya une députation, le reçut dans son sein, le nomma, au bruit d'éclats de rire universels et à l'unanimité, prince ou président de l'académie des *Granelleschi*, dignité déjà instituée auparavant, mais avec le titre d'*Arcigranellone* créé pour lui. On fit avec beaucoup de solennité l'installation du nouveau président: on lui mit pour couronne une guirlande de prunes; on lui adressa des discours et des pièces de vers, du sérieux le plus comique, remplis d'éloges ironiq
il était aussi fier que de sa c
Il avait pour trône un faute
que très élevé, sur lequel, lui,
de la taille d'un nain, ne pou
seoir que par deux ou trois s
à-fait burlesques. Là il se
parce qu'on lui avait dit q
été le siége du célèbre écriva
l'illustre cardinal Pierre Be
dos du fauteuil était surmo
hibou qui tenait fièrement dan
droite deux de ces *Granelli*
cadémie portait le nom. L'
nellone ne manquait jamais
la séance par une de ces com
d'un ridicule inimaginable do
peut-être offert le premier m
l'interrompait bien vite à fo
plaudissements; on arrêtait l'
du chef-d'œuvre dans les actes
démie, et il livrait très grave
manuscrit au secrétaire. L'
de l'académie remontait jus
l'an 1740; et ces joyeux sa
s'étaient refroidis ni pour leu
ses bruyantes et niaises, ni
travaux d'un excellent esprit et
cellent style, qui sortaient s
de leurs séances, et devena
l'impression, des sources de jo
et d'instruction pour le publ
usaient quelquefois d'une ex
berté, que leur constance, su
mier article, n'aidait pas pe
faire pardonner. Gaspard Go
esprit plus réservé et plus sa
moins souvent besoin de
dons que son frère: il avait
de bonne heure des marque
fiance du gouvernement. Il é
seur des livres et surintendan
pressions, places dont le méd
venu n'était pas à mépriser d
de fortune où il fut long-temp
Les réformateurs de l'univ
Padoue lui en offrirent spont

ucrative et plus honorable : ils
ɔdèrent un grand travail sur
ıe de cette célèbre université,
ɔonte de ses constitutions, et
ouveau plan d'études que le
ıitien projetait d'y établir. On
ıa, pour cette occupation im-
, un traitement annuel de six
eats ; et l'on y joignit plus
ıs des gratifications extraor-
Il était délivré, depuis plu-
nnées, des embarras où la
d'une troupe de comédiens
ongé. Ce tourbillon orageux
our ainsi dire, dissipé de lui-
r la ruine totale de la troupe,
uelle il eut bien de la peine à
ıs enveloppé : il avait aussi
ı femme ; et malgré tous les
ts qu'elle lui avait occasionnés,
regrettée sincèrement. Il était
ɔujet à des maladies doulou-
ıi augmentaient avec l'âge. Son
ɔour l'université de Padoue
ıevé, il revint à Venise, où le
ı continua la plus grande par-
s honoraires. Bientôt ses infir-
doublèrent : l'air salubre et la
ıe de Padoue l'y rappelèrent.
ıva un mieux sensible, mais
ura pas long-temps. Il avait
le lui une ancienne amie, nom-
*. Cenet, qui lui avait prodi-
s toutes ses maladies les soins
assidus et les plus tendres :
e vit d'autre moyen de l'en ré-
ser, et de lui assurer une exis-
rès sa mort, que de l'épouser.
ut peu de temps après, le 26
re 1786, âgé de 73 ans. Dans
l nombre d'ouvrages et d'opus-
l'il a laissés, on distingue sur-
Observatore veneto periodico.
rage ne fut réuni qu'en 1768
seul volume in-12 ; mais il
ıru plusieurs années auparav
r feuilles détachées, comme le
Spectateur anglais qu'il avait pris pour modèle, et dont il imite quelquefois l'art de peindre les mœurs et les caractères, celui de mettre en action les grands principes de la littérature et de la morale, l'enjouement réglé par la décence, et la sagesse assaisonnée d'urbanité. II. *Lettere famigliari*, Venise, 1755, 2 petits volumes in-8°. Il en parut, dès 1756, une seconde édition, aussi en deux volumes, mais dont le second était divisé en deux parties. Rien de plus spirituel, de plus piquant, de plus élégant, que ce Recueil de lettres familières : l'auteur y propose à ses amis, ou s'y propose à lui-même, des questions auxquelles il répond tantôt sous la forme du dialogue, tantôt sous celle d'une prétendue traduction d'un auteur ancien, et tantôt sous d'autres formes agréables. Le bon goût y est dépouillé de pédantisme, et la raison d'austérité. Presque toute la dernière partie est composée de pièces de vers, d'épîtres, de *capitoli* ou pièces satiriques d'un sel rarement âcre, mais toujours piquant. On reconnaît dans plusieurs des lectures faites à l'académie des *Granelleschi ;* et l'auteur donne dans une de ses lettres quelques détails sur l'origine et la nature de cette singulière société. III. *Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante, attribuita ingiustamente a Virgilio, con gli principj di buon gusto*, etc., Venise, 1758, in-4°. C'est peut-être le meilleur et le plus précieux ouvrage de l'auteur. Critique solide sans dureté, vive sans acrimonie ; admiration sans engouement, mais dictée par une appréciation judicieuse et éloquemment exprimée ; développements clairs et naturels des principes fondamentaux de la poésie et de la littérature ; exemples si bien choisis,

si variés, si nombreux et si beaux, qu'ils formeraient par eux-mêmes une lecture intéressante ; le tout revêtu du style le plus pur et le plus véritablement toscan dans lequel aucun livre eût été écrit depuis long-temps, même en Toscane : tel fut le jugement que tous les gens de goût s'accordèrent à en porter. Le censeur du Dante, de Pétrarque et de Boccace, auteur des prétendues lettres de Virgile, l'imprudent Bettinelli, garda le silence ; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. IV. *Opere in versi e in prosa del conte Gasparo Gozzi*, Venise, 1759, 6 volumes in-8°. Presque tous les morceaux réunis dans cette édition avaient d'abord paru séparément à diverses époques : ce sont des tragédies et des comédies, la plupart traduites du français. Dans ces traductions, comme dans les pièces de l'invention de l'auteur, on ne remarque guère d'autre mérite que l'élégance du style : on y trouve aussi des cantates et d'autres poésies lyriques ; des *rime*, les unes sérieuses et les autres burlesques ; des épîtres ; enfin des mélanges dont le mérite principal est la variété. Ce recueil vaut mieux qu'un autre en un seul volume, que Gozzi publia vingt ans après sous ce titre : V. *Alcuni componimenti in prosa e in versi*, Venise, 1779. L'auteur s'y laisse aller au sentiment de ses peines : il y entretient trop le public de ses affaires et de ses ressentiments. VI. *Mondo morale*, Venise, 1760, 3 vol. in-8°.; ouvrage qui respire une philosophie religieuse, telle que le fut toujours celle de l'auteur. Il entreprend d'y démontrer, sous des formes corporelles et sensibles, comment la nature universelle s'est altérée par degrés, tâche de découvrir les premiers germes des vices et des vertus, et d'enseigner comment on pourrait la ramener dans la bonne voie. VII. *Il trionfo dell' umiltà, canti IV, pel glorioso ingresso di S. E. il signor cavaliere Rezzonico alla dignità di procurator di S. Marco*, Venise, 1759. Ce poème est un de ceux que l'auteur aimait avec une prédilection particulière : il avait raison, quant à la sage distribution des différentes parties du sujet, aux morceaux d'invention dont il s'est appliqué à réchauffer la froideur, au style poétique et d'excellent goût dans lequel il l'a écrit ; mais il n'a jamais pu faire que cette froideur inhérente au sujet n'y subsistât pas, que l'entrée en charge d'un procurateur de S. Marc ne parût partout ailleurs qu'à Venise un sujet un peu mince pour un poème en cinq chants ; et, malgré toutes les perfections et les vertus dont un chevalier Rezzonico présentait en lui l'assemblage, c'était un héros un peu obscur, si son parent n'était devenu pape. G—é.

GOZZI (Le comte Charles), frère puîné de Gaspard, se voua de bonne heure comme lui à la culture des lettres : mais il eut moins d'éloignement pour les affaires ; il y trouva même une sorte d'attrait : il montra plus de vigueur et d'activité d'esprit. L'article précédent a suffisamment fait connaître la famille Gozzi, les troubles dont elle fut agitée, et les causes de sa ruine. L'exemple de Gaspard, et son propre penchant, détournèrent Charles de former, en grandissant, aucun projet pour le choix d'un état : l'étude et la société des bons livres lui parurent être sa destination naturelle. Le premier but de ses travaux, des lectures réfléchies et des profondes recherches auxquelles il se livra, fut la connaissance parfaite de l'origine, des progrès, des principes fondamentaux et du génie particulier de la langue toscane. Avant de parve-

n'il s'était proposé, on ne
er tout ce qu'il se donna
ur extraire, analyser, tra-
r tous les bons auteurs:
faisait à-peu-près autant
On s'en aperçut dans la
tyle: il n'y a peut-être au-
teur vénitien qui en ait
us pur, plus élégant, sen-
le travail, et plus rempli
libres et originaux de l'i-
tin. Charles était près de
tout ce qu'il amassait ainsi
ieurs années. Différents
oulaient dans la tête: la
nt des poèmes du genre
ar le sérieux qu'avait d'a-
cé son caractère, s'était
: il était même devenu
tait presque toujours du
, qu'il s'habituait de plus
garder les hommes et les
n était là, et n'avait que
rsque la première attaque
qui frappa son père, et la
a famille, le firent entrer
ilitaire, et partir pour la
s distractions de cet état
ntièrement de son esprit
ses projets. Quelques poé-
, tantôt satiriques, tantôt
ent ses premiers essais. Il
st de trois ans, mais pour
n milieu d'embarras qu'il
encore partagés, pour s'y
vivacité de son caractère
le pour le bien commun.
le précédent.) Les discus-
s qui suivirent la mort de
peu de cas que l'on fit des
qu'il paraît, fort sages,
pour remettre de l'ordre
ires, amenèrent une sépa-
ale. Après que le partage
it été fait de bon accord,
une maison à part, avec
frères, l'un, son aîné de
quelques années, l'autre, beaucoup plus jeune que lui, et qui n'avait pas encore fini ses études. Les deux branches de la famille continuèrent de se voir; et le public, autant qu'il fut possible, ne sut rien de tous ces débats. Des discussions d'intérêts sur l'exécution de quelques articles du partage, et d'autres motifs encore, entraînèrent cependant des procès; Charles les soutint avec calme, mais avec fermeté: il lui fallut, ainsi qu'à ses frères, appeler des avocats; alors deux choses devinrent difficiles, le secret et la fin de ces discussions: elles ne le détournaient point de ses études littéraires, de l'exécution lente, mais continue, des plans qu'il s'était faits, ni de la composition rapide de quelques poésies assaisonnées du sel le plus piquant de la critique, et formant un merveilleux contraste avec les pensées habituelles dont il paraissait occupé. Il ne se passait presqu'aucun jour qu'il ne courût de lui, dans ce genre, quelque petite pièce nouvelle. Il était de la société savante, joyeuse et bizarre des *Granelleschi*. Rieur déterminé, comme il l'était, quoique sa figure, habituellement triste, et son extrême maigreur, annonçassent tout le contraire, il faisait, par des lectures vives et piquantes, les frais de la plupart des séances de cette académie. Il s'était fait une querelle personnelle avec le mauvais goût, et il le poursuivait partout à outrance. Les succès dramatiques de l'abbé Chiari excitèrent sa bile, et il attaqua sans relâche ce poète flasque et emphatique à-la-fois. (*V.* P. Chiari.) Ceux de Goldoni ne l'irritèrent pas moins: il ne voulut voir en lui qu'un homme qui attristait la comédie, et la rendait lourde et languissante, de vive et légère qu'elle avait toujours été; qui voulait enlever aux Italiens un genre original, et en quelque sorte

primitif, qui leur appartenait en propre, pour leur en donner un qu'il fallait laisser aux étrangers, ses tristes inventeurs; enfin, qui écrivait dans un style trivial, sans élégance, et quelquefois presque barbare. Il attaqua de front Goldoni, au milieu de sa gloire naissante. Quand celui-ci et l'abbé Chiari, d'abord ennemis, eurent fait la paix pour tâcher de résister ensemble à un si redoutable adversaire, il les attaqua tous deux à-la-fois, et les accabla chaque jour de plaisanteries qui ne leur laissaient aucun repos. Goldoni voulut tenir tête, comme on le voit dans l'un des deux volumes des *Rime*, imprimées à la suite de son théâtre; mais il ne put jamais acquérir cette finesse et cette élégante rapidité du trait qui frappe en riant et en faisant rire. On ne serait pas surpris que cette guerre, trop inégale, ne fût un des motifs qui engagèrent Goldoni à saisir, pour passer en France, les premières ouvertures qui lui furent faites; il n'en laisse rien percer dans ses Mémoires : mais on y aperçoit bien d'autres réticences; et comme l'époque la plus animée de cette querelle coïncide avec celle de son départ de l'Italie, il est permis de le soupçonner. (*Voy.* GOLDONI.) Trois ans auparavant, avait paru l'une des pièces les plus spirituelles et les plus mordantes de cette guerre entre les *Granelleschi*, dont Gozzi ne se prétendait que l'organe, et les ennemis de la pureté de la langue et du goût, dont il regardait Goldoni comme le représentant et le chef. C'était une satire en deux chants, intitulée : *La Tartana degli influssi per l'anno bissestile* 1757; ou *la Tartane chargée des influences pour l'année*, etc. Elle eut dans l'académie un succès d'enthousiasme. Gozzi la dédia à son ami Daniel Farsetti, et lui en remit le manuscrit, sans en garder même

pie. Farsetti ne voulut point
sous le boisseau cette lumière
voya imprimer à Paris la T
n'en fit tirer qu'un petit
d'exemplaires, ménagea cette
à l'auteur, et répandit dans
tout le reste de l'édition. Gran
dale, guerre de journaux
contre, de pamphlets, de
vers et de prose. Goldoni cru
s'en mêler lui-même, et il
Dans une longue pièce en
écrite à la louange du patric
nier, il tomba durement et
rement sur la Tartane. Gozzi
dait que Goldoni, qui avait été
avait conservé dans son style
formes du barreau que de cell
Crusca. Il feignit que cet au
envoyait à examiner ses tercet
critique de la Tartane, en joi
cet envoi une lettre dont toutes
pressions semblaient tirées de
res ou de plaidoiries d'avoca
vint bientôt à des combats
rieux; il conçut un nouveau g
comédies qui pouvait à volo
n'être que d'imagination, ou
des traits de la satire. La
excellente de comédiens ma
improvisateurs, qui avait p
Sacchi, le meilleur arlequin q
core eu l'Italie, était ruinée
goût que le public avait pris
médies de Goldoni. Gozzi réu
troupe en partie dispersée,
en quelque sorte en s'attach
cause et à sa fortune, lui do
ses soins, ses conseils, et
gratuitement pour elle, ce
donna des avantages que n'o
un directeur ni un auteur
enfin, sa première pièce, q
qu'un prologue d'ouverture,
fut jouée dans le carnaval d
eut un succès si éclatant, si

aux dépens de la troupe rivale, que la comédie régulière parut déjà être en danger. Il serait impossible de donner ici l'aperçu même le plus succinct de ce genre bizarre, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir réussir au milieu d'un peuple qui paraissait goûter de plus en plus des spectacles raisonnables et intéressants; mais ils étaient un peu monotones et un peu tristes : celui-ci était d'une variété inépuisable, d'une gaîté qui allait librement jusqu'aux bornes où le public même voulait l'arrêter; enfin, au lieu d'une représentation exacte des scènes domestiques de la vie civile, l'auteur était allé puiser ses sujets dans les contes de fées, dans ces récits naïfs et puérils, dont en Italie, comme en France, et partout, les nourrices et les bonnes bercent et amusent les enfants. On ne saurait imaginer comment il avait fait, du plus trivial de ces contes, intitulé l'*Amour des trois oranges*, le prologue d'ouverture d'un théâtre, et une source intarissable de traits satiriques contre les comédiens qui n'ont d'esprit que pour débiter celui des autres, contre les auteurs qui n'ont, ni invention, ni feu, ni génie, qui veulent toujours écrire, et qui écrivent toujours mal, etc.; et cela, pendant trois actes assez longs, qui paraissent courts: il n'en reste que le canevas ou l'analyse; mais cette analyse suffit pour faire comprendre un tel succès. On conçoit aussi peu comment le conte du *Corbeau* lui fournit une pièce en cinq actes, écrite presque toute entière, et mêlée de scènes sérieuses, touchantes et même pathétiques. *Turandot*, princesse de la Chine, ne réussit pas moins que les deux premières pièces, quoique d'un genre plus romanesque que merveilleux, ou d'un merveilleux moins populaire et moins amusant. La quatrième pièce intitulée *Il Rè cervo* (*Le roi cerf*), jouée en janvier 1762, remplit mieux toutes les conditions de ce nouveau genre. C'est un sujet extravagant comme ils le sont tous, mais qui fournit aussi des traits de vrai comique et d'autres d'un véritable intérêt. Il avait, de plus, l'avantage de mettre en jeu, avec toute l'originalité de leur talent, quelques-uns des quatre masques improvisateurs qui faisaient le fond de cette excellente troupe. La pièce n'est écrite qu'en partie; le reste est en canevas. Six autres comédies-féeries ou fables, *fiabe*, comme l'auteur les appelait, se succédèrent la même année et dans les trois années suivantes : la *Dame serpent; Zobéide*, qu'il intitule *Tragedia fiabesca*, et dont, en effet, le sujet et le style s'élèvent quelquefois jusqu'au tragique; le *Monstre bleu turquin*; les *Heureux mendiants*, qui paraîtraient, au titre seul, devoir être de ce comique bas et trivial que l'auteur reprochait à Goldoni; mais ce premier titre est relevé par le second, *fiaba-tragicomica*, et par le transport du lieu de la scène dans la ville de Samarcande; le *Petit oiseau d'un beau vert*, fable philosophique en trois actes, pièce la plus hardie, de son propre aveu, nous dirions, nous, la plus extravagante, qui soit sortie de sa plume; et le *Roi des Génies*, fable serio-comique en cinq actes. Le *Petit oiseau vert* est si peu philosophique, qu'il est précisément tout le contraire. C'est une imitation folle de quelques pièces françaises, dirigées, on sait avec quel succès, contre la philosophie et les philosophes du XVIIIe. siècle. On prétend y montrer les suites des systèmes d'Helvétius, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, dans la dépravation la plus effrontée de la morale. Malgré le grand succès

que l'auteur prétend avoir obtenu, il est probable qu'en Italie on ne juge pas plus, depuis ce temps-là, Helvetius, Voltaire et Rousseau d'après sa pièce, qu'on ne juge en France ces mêmes philosophes d'après la comédie de Palissot, comédie que d'ailleurs nous ne prétendons nullement comparer avec un monstre dramatique, tel que cet *Oiseau vert*. Voilà donc le genre de spectacle que Charles Gozzi voulut opposer à la réforme de Goldoni. Malgré l'esprit, l'imagination, le style pur et piquant, qui y brillent, malgré l'essor qu'il y était souvent permis de prendre aux meilleurs comédiens-improvisateurs qu'ait eus l'Italie, cela ne pouvait avoir un succès durable; tandis que, malgré les défauts graves qu'on peut reprocher aux comédies de Goldoni, le genre sensé, naturel et vrai qu'il avait introduit ne pouvait que prendre de jour en jour plus de faveur : c'est ce qui, peu d'années après la mort des deux poètes rivaux, arriva même à Venise, où le genre fantastique de Gozzi n'a laissé aucune trace, et où la vraie comédie, traitée comme elle doit l'être, par des poètes aussi bons observateurs et meilleurs écrivains que Goldoni, a pris le dessus, comme dans tout le reste de l'Italie. La composition de ces pièces, le soin de les faire mettre au théâtre, le temps que Gozzi donnait aux affaires et aux petites querelles de la troupe qu'il *protégeait* et qui était presque devenue son unique société, les lectures piquantes et variées qu'il faisait toujours de temps en temps à son académie, suffisaient à peine à son activité : il suivait encore des procès pour lui et pour ses frères, contre des adversaires puissants; il voyait des juges, des avocats, des gens d'affaires; et ses productions littéraires, toujours gaies, vives et brillantes, ne se sentaient nullement des dégoûts, des fatigues, et souven des inquiétudes que lui causa interminables affaires. Des t s'élevèrent dans la compagnie elle obtint un autre théâtre : la expulsée, pour se venger, lui cha des acteurs. Gozzi voulut, s'entremettre : il y perdit sa Une nouvelle première actrice avait plus le titre que le talent dans la troupe en 1771, et s' tellement de Gozzi, qu'il la p sa *protection* la plus intime. pour la signora Ricci, de no efforts; il traduisit des pièces fr pour qu'elle y eût des rôles t dans lesquels elle prétendait e Une de ses rivales avait b réussi dans le rôle de Gabr Vergy de la tragédie de ce no duite de Debelloy : Gozzi tra Fayel de d'Arnaud, et donna c rôle à sa *protégée*. Il lui conf le premier rôle dans la traduc *Comte d'Essex*, de Thom neille : il ne put lui procurer u table succès. Elle en eut un, enfi le *Gustave Vasa* de Piron traduisit aussi pour elle. Ce tr fut suivi d'un autre qu'elle eut e dans une pièce nouvelle de G titulée la *Princesse philosoph* du théâtre espagnol; et depuis ment, elle fut, grâce à la tenacité protecteur, en possession du emploi dans la troupe, et des dissements du public. Ce qu fit de plus utile à sa propre g cette même époque, ce fut u bonne édition de ses œuvres volumes in-8°., Venise, chez baui, imprimeur de l'académ *Granelleschi*. Son théâtre rem cinq premiers volumes, dont nier s'ouvre par un long av ment, où il raconte ce qui lui a l'idée de ce théâtre et toutes ses q

…teurs comi…, Chiari …détails auxqu… renvoya …e, lorsqu'il éc… nt les Mé… vie, au lieu de les y re… tre les comédies, ou *fiabe*, avons parlé, on y en …tres d'un genre plus sé… …us intéressant, telles que *…amico* ou *le Triomphe de* …agi-comédie en vers, *Do… Femme résignée*, autre …die en vers, dont la scène …vie; *la Femme vindica…*-comédie, en partie écrite, …e improvisée par la troupe …1767; *la Chute de donna* …ne de Navarre, tragi-comé… …is actes et en vers, pré… …long prologue, toutes quatre …l'espagnol; *le Secret pu…* …die en trois actes, en partie …, et tirée de l'espagnol de …jouée en 1769; *les Deux …bles* (*affannose*), tragi… …irée du même Calderon, …lle Gozzi, qui la fit jouer …1771, ajoute aux bizarreries …ries et élevées du poète es… …es du genre qu'il avait créé, …nades, les pantalonades et …ents bouffons de Tartaglia; *Deux frères ennemis*, tra… …en trois actes et en vers, …spagnol de Moreto, donnée …1773, toujours par la …chi, et toujours, par consé… …les quatre masques impro… Le 6e. vol. est presque entiè… …pli par une traduction élé… …dèle, en vers non rimés, de …atires de Boileau, avec des …précédée d'une apologie de …nçais et de son traducteur, …e singulier d'*Ululati apo*… …quoiqu'il y ait dans ce très …eau de littérature de fort …ons et point de hurlements; mais il faut toujours qu'on reconnaisse, à quelque bizarrerie, la trempe de cet esprit original. Entre l'apologie et les satires se trouve un poème *moral et satirique* d'environ sept cents vers, intitulé *Astraisone*. La philosophie de l'auteur y est telle qu'on l'a vue plus haut, c'est-à-dire, étrangère ou plutôt opposée à celle du XVIIIe. siècle: il dénonce, pour ainsi dire, à Dieu, le goût que les hommes ont pris pour les sciences physiques et métaphysiques; et il fait un crime à la génération, alors présente, de cette noble passion de tout connaître. Ni lui ni son frère ne voulurent jamais aller plus loin, ni même aussi loin qu'on allait avant eux. Une épopée romanesque occupe tout le septième volume; c'est la *Marfisa bizzarra*, *poema faceto in ottava rima di XII canti*, qu'il avait terminé en 1760; nouvelles folies sur Charlemagne, sa cour, ses paladins Roger, Marfise, etc., sujet toujours tiré du livre antique, qui n'exista jamais, attribué à l'archevêque Turpin. Ce poème, plein des folies les plus étranges et quelquefois les plus gaies, se distingue surtout par la pureté du style et l'élégante facilité de la versification. Le 8e volume est un mélange de pièces critiques, académiques et satiriques; quelques-unes en prose, mais presque toutes en vers. Il s'ouvre par la réimpression de cette *Tartane* qui avait jeté un tel éclat en 1756: viennent ensuite deux chants d'un poème *in ott.a rima*, intitulé, *Il ratto delle fanciulle Castellane*, où un sujet assez libre est traité décemment; puis une introduction aux *actes* de l'académie des *Granelleschi* pour l'année 1760, morceau piquant où se montre l'esprit de critique saine, mais maligne, et souvent même mordante de cette société armée en faveur du goût. Les di-

Amsterdam, 1719, un volume, in-12, figures. On ne trouve pas, dans cette version, les voyages aux autres parties du monde; et des figures de l'original, on n'a copié que les plans des villes. E—s.

GRAAN. *Voyez* GRAN.

GRABE (Martin-Sylvestre), né en 1627 à Weissensee, en Thuringe, professa avec distinction, pendant un grand nombre d'années, la théologie et l'histoire à l'université de Kœnigsberg. Il rendit un service important aux lettres, en mettant en ordre les livres destinés par l'électeur Albert l'ancien à former une bibliothèque publique, et qui, cependant, étaient abandonnés dans un grenier depuis plus d'un siècle. Il plaça cette précieuse collection dans un des bâtiments de l'université, en rédigea le catalogue, et se chargea de veiller à sa conservation; ce qu'il fit avec autant de zèle que de désintéressement. Ayant été appelé, en 1673, en Poméranie, pour y exercer les fonctions de surintendant du culte protestant, les troubles de Suède le forcèrent, six ans après, de quitter ce poste honorable; et il mourut à Colberg, le 23 novembre 1686. Tandis qu'il était recteur de l'université, il fit imprimer quelques *Dissertations théologiques* contre Chr. Sandius, regardé comme le chef des ariens modernes; et on assure que le docteur Mill a beaucoup profité du travail de Grabe, pour la rédaction du traité où il prouve l'authenticité du fameux passage de St.-Jean : *Tres qui testimonium perhibent in cœlo*, etc. On cite encore de lui : I. *Tabulæ synopticæ quatuor monarchiarum, regnorumque paralleloruni*, 1672. II. Le *Catalogue* (en latin) *des livres et des manuscrits donnés à la bibliothèque de Kœnigsberg par le comte Bogislas Radzivil*, ibid., 1673, in-fol. — tin-Sylvestre Grabe, son fils, né à Kœnigsberg en 16 succéda dans la place de conse de la bibliothèque du château nigsberg, et fut en même tem seiller et médecin de la persc roi. Il mourut le 5 décembre après avoir publié en 1712 plément au Catalogue publié père, et une vie de son frè Ernest, insérée dans le tome *Acta Borussica*. V

GRABE (Jean-Ernest), théologien, fils et frère des pré naquit à Kœnigsberg en 1666 ture des ouvrages des SS. F ayant inspiré des doutes sur c articles de sa croyance, il les dans un mémoire adressé au toire de Sambie, et partit ave solution de se rendre dans u où il pût faire profession de la religion catholique. L'éle Brandebourg ordonna à trois giens d'examiner, chacun en lier, le mémoire de Grabe; réponses qu'ils y ajoutèrent parvenues, frappé de leurs ra demanda un sauf-conduit, qu accordé, et vint à Berlin pou rer avec Spéner, l'un de ses a res. Ils tombèrent d'accord s ques points de la dispute: mai persistant à soutenir la néce la succession apostolique dan nistère; et Spéner, désespéra ramener, lui conseilla d'alle gleterre, où il la trouverait Grabe suivit cet avis, et, arriv dres, se fit ordonner prêtre le rit anglican; mais il ne pu der sa croyance avec celle église, et il conserva toujours timents particuliers, touch charistie et la consécration. dant la régularité de sa conc

ravaux, lui méritèrent des
. Il obtint quelques béné-
reine Anne lui accorda une
nt il jouit jusqu'à sa mort,
Londres le 13 septembre
avait alors 45 ans. Ses
ti ont donné la réputation
ne savant et laborieux, mais
ne médiocre. Ce sont : I. *Spi-
S. patrum et hæreticorum
t Christi natum. primi, se-
rtii*, Oxford, 1698 et 1699,
°.; avec des additions, ib.,
24. La dernière édition est
herchée. II. *S. Irenæi epis-
unensis adversùs hæreses*,
xford, 1702, in-fol. Grabe
xte et la traduction latine
: de soin, et y joignit des
étendues, mais qui n'ont
rs de rapport aux passages
nt destinées à éclaircir. Cette
surpassée par celle que D.
ublia en 1710; mais on as-
Grabe en préparait une nou-
des remarques critiques sur
le son adversaire. III. *Ve-
mentum juxtà septuaginta
s*, Oxford, tome Ier., 1707,
719, tome III, 1720, tome
in-fol. Il en parut en même
e édition en huit volumes
Grabe s'est servi pour cette
l'un manuscrit connu sous
Alexandrin, parce qu'il fut
à Alexandrie par Cyrille
ti en fit présent au roi d'An-
Charles Ier. J.-J. Breitinger
dans son édition de la *Bi-
eptante*, Zurich, 1730 et
ivante, quatre tomes in-4°.
rgia græca. Grabe l'avait
pour son usage; et Chr.
ff l'a publiée à la suite de *S.*

Irenæi fragmenta anecdota, la Haye, 1715, in-8°. V. *De formâ consecrationis Eucharistiæ; hoc est defensio Ecclesiæ græcæ contrà romanam*, Londres, 1721, in-8°. VI. Des éditions de la *Première apologie* de saint Justin, martyr (*Voy.* JUSTIN); des *OEuvres* de George Bull, avec une préface et des notes, Londres, 1708, in-fol.; et du Traité de Ch. Daubuz *pro testimonio Flavii Josephi de Jes. Chr.*, précédé d'une savante introduction, ibid., 1706, in-8°. VII. *Doutes présentés au consistoire de Sambie*, en allem.; deux écrits, en anglais, contre Guill. Whiston, et quelques autres morceaux de polémique, peu importants. Hickes a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe, et de ses manuscrits* (en anglais), à la tête de son ouvrage intitulé : *Exemples des fautes de M. Whiston*, Londres, 1712, in-8°. On peut encore consulter les *Mémoires* de Niceron, tome XXXV, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

GRABENER (THÉOPHILE), biographe et philologue estimable, naquit à Zschoppach en Saxe, le 3 novembre 1685, étudia la théologie à l'université de Wittemberg, et enseigna pendant trente-neuf ans, d'abord à Freyberg, et ensuite à l'école de Meissen, dont il fut nommé recteur en 1735. Il mourut le 15 avril 1750. Grabener s'est distingué par la clarté de ses leçons, et par les ouvrages philologiques et biographiques qu'il a publiés en latin et en allemand. Il y en a dix-huit de connus, dont nous citerons ici les principaux : I. *Diss. de planctu Hadadrimmon ad Zach. XII*, Wittemberg, 1709, in-4°. II. *Vita C. E. Lehmanni*, Chemnitz, 1712. III. *Vita D. J. Lehmanni*, ibid., 1715. Grabener a aussi publié ces deux biographies en vers

l. angl., tom. VI, donne les raisons mine à intervertir l'ordre de publica-mes.

l'une des premières années du XIXe. siècle, sans que l'on sache positivement la date de sa mort. Son frère et lui occupent une place tres distinguée dans la littérature vénitienne du XVIIIe. siècle. G—é.

GRAAF (Regnier de), célèbre médecin hollandais, né à Schoonhove en 1641, d'un architecte distingué, mourut à Delft le 17 août 1673. Il fit ses études à l'université de Leyde, et se livra plus particulièrement à la médecine, sous Dubois (De le Boé), plus connu sous le nom de Sylvius, dont il embrassa la doctrine. Ses progrès, sous un aussi habile maître, furent si rapides, qu'il eût été unanimement choisi pour remplir la chaire que la mort de ce dernier, survenue en 1672, laissa vacante à l'université de Leyde, si la religion catholique, à laquelle il fut constamment attaché, n'y avait mis obstacle. Le fameux *Traité sur le suc pancréatique*, qu'il publia dès l'âge de vingt-deux ans, l'avait déjà rendu célèbre, et fut le fondement de sa réputation. Quelques années après, il fit un voyage en France, reçut le bonnet de docteur à Angers, et se rendit ensuite à Paris, où il acquit bientôt l'estime de tous les savants. De retour en Hollande, et s'étant fixé à Delft, il se maria dans cette ville, et s'y livra avec ardeur aux savantes recherches qui l'ont illustré. Haller rapporte que sa mort fut occasionnée par un accès de colère auquel il se laissa emporter dans la chaleur de la dispute contre Swammerdam. Ce dernier, avec lequel il eut de vives discussions, lui disputait la gloire que semblaient lui mériter ses découvertes sur les organes de la génération. Il l'accusa même de plagiat devant la société royale de Londres: mais de Graaf se justifia de cette accusation, dans un écrit qui le fit sortir victorieux de cette lutte littéraire. Outre plusieurs observations que ce médecin-anatomiste a publiées dans les *Mémoires* des Curieux de la nature, sur une violente céphalalgie qu'il attribue à des concrétions de la glande pinéale et à l'ossification des artères; sur un squirre monstrueux de l'utérus, et sur plusieurs autres faits d'anatomie et de pathologie, on lui doit les ouvrages suivants: I. *Disputatio medica de naturâ et usu succi pancreatici*, Leyde, 1664, in-12. Cette dissertation, très augmentée par la suite, fut réimprimée sous ce titre: *Tractatus anatomico-medicus de succi pancreatici naturâ et usu; accessit Epistola de partibus genitalibus mulierum*, ibid., 1671, 1674, in-8°., trad en français, Paris, 1666, in-12. Imbu des principes de son maître, de Graaf prétend que le suc pancréatique est acide, et que par son mélange avec la bile dans le duodenum, il s'opère une fermentation ou effervescence, de laquelle dépend la perfection du chyle. Il attribue presque toutes les maladies, les fièvres intermittentes surtout, aux altérations diverses de la liqueur pancréatique, et indique les instruments et les procédés qu'il a employés pour obtenir cette liqueur. II. *De virorum organis generationi inservientibus; de clysteribus, et de usu syphonis in anatomiâ*, Leyde et Roterdam, 1668, 1670, 1672, in-8°. Si de Graaf, ainsi que le lui reprochent quelques anatomistes, n'a pas toujours bien vu, ni observé le premier, les objets dont il traite dans cet ouvrage, on ne peut lui enlever la gloire d'être l'inventeur de la seringue à injection, qui a donné lieu à plusieurs découvertes anatomiques modernes, et a ainsi ouvert une nouvelle carrière aux recherches des savants. A l'égard des clystères, il

es différentes espèces de lave-
nutritifs, fébrifuges et autres,
e d'une espèce de canule avec la-
on peut se donner les lavements
me. III. *Epistola de nonnullis*
artes genitales novis inventis,
, 1668, in-12. IV. *De mu-*
organis generationi inser-
us tractatus novus, demons-
tam homines et animalia cæ-
mnia quæ vivipara dicuntur,
minùs quàm ovipara, ab ovo
em ducere, ibid., 1672, in-8°.
ivrage fut vivement critiqué.
ney blâme l'auteur d'avoir admis
sibilité de deux matrices dans
e humaine; d'attribuer à la li-
de l'amnios diverses sources,
les différentes époques de la
on; et d'avoir pris le fluide vis-
qui se trouve habituellement
s trompes, pour la liqueur sé-
du mâle. Morgagni lui repro-
e n'avoir pas connu la glande
e, de mal déterminer la posi-
s trompes de Fallope, de dési-
'une manière inexacte la véri-
attache des ligaments ronds de
rice; d'avoir mal observé et
écrit les sinus de cet organe, et
douté de la possibilité de son
sement. Toutefois, de Graaf a
dans ce traité une description
rganes sexuels de la femme,
ıup plus complète et infiniment
xacte qu'on ne l'avait fait avant
t sous ce rapport, ce livre est
ses plus beaux titres à la gloire.
efensio partium genitalium,
73, in-8°.; écrit dirigé contre
merdam. Tous les ouvrages de
ont été réunis sous le titre de
omnia, ib., 1677, in-8°.;
, in-8°.; Amsterdam, 1705,
Les figures qu'on trouve dans
férents ouvrages, ne sont pas
rs fort exactes. Ch—t.

GRAAF (Nicolas de), voyageur hollandais, était chirurgien de profession. Il servit en cette qualité, depuis 1639 jusqu'en 1687, sur des vaisseaux de son pays, et fit un grand nombre de voyages au nord pour la pêche, dans la mer Baltique, la mer Méditerranée, au Brésil, et surtout aux Indes-Orientales. Après ces longues courses, il vécut tranquillement à Egmont-op-Zee, dans la Nort-Hollande, où il exerça les fonctions de bailli, et mourut vers la fin du XVIIe. siècle. On publia d'après ses manuscrits l'ouvrage suivant en hollandais: *Voyages de Nicolas de Graaf en Asie, Afrique, Amérique et Europe*, etc., Amsterdam, 1701, un volume in-4°., figures. On conçoit que tant de voyages, pour être compris dans un seul volume assez mince, doivent être racontés succinctement. Souvent on n'y trouve que des noms, et des choses mille fois répétées. L'auteur se montre d'ailleurs assez judicieux, mais ne met pas toujours assez d'ordre dans sa narration: son troisième voyage aux Indes est le plus curieux. Il est allé dans ses différentes courses à Bassora, au Bengale, à la Chine, au Japon et aux Moluques. Il ne donne pourtant pas des détails bien amples sur ces divers pays. C'est à Batavia qu'il a séjourné le plus longtemps; et ses observations sur cette ville sont ce qu'il y a de plus utile dans ses journaux: on doit d'autant mieux y ajouter foi, qu'elles n'ont pas été contredites en Hollande. Il y a quelquefois de longs passages intercalés dans sa narration. Le livre a été traduit en français sous le titre suivant: *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*,

Amsterdam, 1719, un volume, in-12, figures. On ne trouve pas, dans cette version, les voyages aux autres parties du monde; et des figures de l'original, on n'a copié que les plans des villes. E—s.

GRAAN. *Voyez* GRAN.

GRABE (Martin-Sylvestre), né en 1627 à Weissensee, en Thuringe, professa avec distinction, pendant un grand nombre d'années, la théologie et l'histoire à l'université de Kœnigsberg. Il rendit un service important aux lettres, en mettant en ordre les livres destinés par l'électeur Albert l'ancien à former une bibliothèque publique, et qui, cependant, étaient abandonnés dans un grenier depuis plus d'un siècle. Il plaça cette précieuse collection dans un des bâtiments de l'université, en rédigea le catalogue, et se chargea de veiller à sa conservation; ce qu'il fit avec autant de zèle que de désintéressement. Ayant été appelé, en 1673, en Poméranie, pour y exercer les fonctions de surintendant du culte protestant, les troubles de Suède le forcèrent, six ans après, de quitter ce poste honorable; et il mourut à Colberg, le 23 novembre 1686. Tandis qu'il était recteur de l'université, il fit imprimer quelques *Dissertations théologiques* contre Chr. Sandius, regardé comme le chef des ariens modernes; et on assure que le docteur Mill a beaucoup profité du travail de Grabe, pour la rédaction du traité où il prouve l'authenticité du fameux passage de St.-Jean : *Tres qui testimonium perhibent in cœlo*, etc. On cite encore de lui : I. *Tabulæ synopticæ quatuor monarchiarum, regnorumque paralleloram*, 1672. II. Le *Catalogue* (en latin) *des livres et des manuscrits donnés à la bibliothèque de Kœnigsberg par le comte Bogislas Radzivil*, ibid., 1673, in-fol. — Martin-Sylvestre Grabe, son second fils, né à Kœnigsberg en 1674, lui succéda dans la place de conservateur de la bibliothèque du château de Kœnigsberg, et fut en même temps conseiller et médecin de la personne du roi. Il mourut le 5 décembre 1727, après avoir publié en 1712 un supplément au Catalogue publié par son père, et une vie de son frère Jean Ernest, insérée dans le tome 1er. des *Acta Borussica*. W—s.

GRABE (Jean-Ernest), savant théologien, fils et frère des précédents, naquit à Kœnigsberg en 1666. La lecture des ouvrages des SS. Pères lui ayant inspiré des doutes sur quelques articles de sa croyance, il les exposa dans un mémoire adressé au consistoire de Sambie, et partit avec la résolution de se rendre dans une ville où il pût faire profession ouverte de la religion catholique. L'électeur de Brandebourg ordonna à trois théologiens d'examiner, chacun en particulier, le mémoire de Grabe; et, les réponses qu'ils y ajoutèrent lui étant parvenues, frappé de leurs raisons, il demanda un sauf-conduit, qui lui fut accordé, et vint à Berlin pour conférer avec Spéner, l'un de ses adversaires. Ils tombèrent d'accord sur quelques points de la dispute: mais Grabe persistant à soutenir la nécessité de la succession apostolique dans le ministère; et Spéner, désespérant de le ramener, lui conseilla d'aller en Angleterre, où il la trouverait établie. Grabe suivit cet avis, et, arrivé à Londres, se fit ordonner prêtre d'après le rit anglican; mais il ne put accorder sa croyance avec celle de cette église, et il conserva toujours des sentiments particuliers, touchant l'eucharistie et la consécration. Cependant la régularité de sa conduite, et

ıx, lui méritèrent des
obtint quelques bénéfi-
: Anne lui accorda une
jouit jusqu'à sa mort,
lres le 13 septembre
ıit alors 45 ans. Ses
ıt donné la réputation
vant et laborieux, mais
édiocre. Ce sont : I. *Spi-
atrum et hæreticorum
ristianatum, primi, se-*
Oxford, 1698 et 1699,
vec des additions, ib.,
La dernière édition est
hée. II. *S. Irenæi epis-
ısis adversùs hæreses*,
d, 1702, in-fol. Grabe
et la traduction latine
soin, et y joignit des
ıdues, mais qui n'ont
: rapport aux passages
:stinées à éclaircir. Cette
passée par celle que D.
ı en 1710; mais on as-
e en préparait une nou-
:emarques critiques sur
ın adversaire. III. *Ve-
ıum juxtà septuaginta*
xford, tome 1er., 1707,
, tome III, 1720, tome
ol. Il en parut en même
ition en huit volumes
be s'est servi pour cette
manuscrit connu sous
randrin, parce qu'il fut
Alexandrie par Cyrille
fit présent au roi d'An-
es Ier. J.-J. Breitinger
s son édition de la *Bi-
ıte*, Zurich, 1730 et
te, quatre tomes in-4°.
græca. Grabe l'avait
ır son usage; et Chr.
ı publiée à la suite de *S.*

gl., tom. VI, donne les raisons
a intervertir l'ordre de publica-

Irenæi fragmenta anecdota, la Haye, 1715, in-8°. V. *De formâ consecrationis Eucharistiæ; hoc est defensio Ecclesiæ græcæ contrà romanam*, Londres, 1721, in-8°. VI. Des éditions de la *Première apologie* de saint Justin, martyr (*Voy.* JUSTIN); des *Œuvres* de George Bull, avec une préface et des notes, Londres, 1708, in-fol.; et du Traité de Ch. Daubuz *pro testimonio Flavii Josephi de Jes. Chr.*, précédé d'une savante introduction, ibid., 1706, in-8°. VII. *Doutes présentés au consistoire de Sambie*, en allem.; deux écrits, en anglais, contre Guill. Whiston, et quelques autres morceaux de polémique, peu importants. Hickes a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe, et de ses manuscrits* (en anglais), à la tête de son ouvrage intitulé : *Exemples des fautes de M. Whiston*, Londres, 1712, in-8°. On peut encore consulter les *Mémoires* de Niceron, tome XXXV, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

GRABENER (THÉOPHILE), biographe et philologue estimable, naquit à Zschoppach en Saxe, le 3 novembre 1685, étudia la théologie à l'université de Wittemberg, et enseigna pendant trente-neuf ans, d'abord à Freyberg, et ensuite à l'école de Meissen, dont il fut nommé recteur en 1735. Il mourut le 15 avril 1750. Grabener s'est distingué par la clarté de ses leçons, et par les ouvrages philologiques et biographiques qu'il a publiés en latin et en allemand. Il y en a dix-huit de connus, dont nous citerons ici les principaux : I. *Diss. de planctu Hadadrimmon ad Zach, XII*, Wittemberg, 1709, in-4°. II. *Vita C. E. Lehmanni*, Chemnitz, 1712. III. *Vita D. J. Lehmanni*, ibid., 1715. Grabener a aussi publié ces deux biographies en vers

allemands. IV. La *Vie de C. Lehmann*, Dresde, 1725, in-4°. V. *Commentatio de iis Lutherani cœtûs doctoribus qui è scholarum rectoribus antistites sacrorum extiterunt*, 1725. VI. *De Lacedæmoniorum furto non furto*, Meissen, 1738, in-4°. VII. *De falsis artis physiognomicæ principiis*, ibid., 1740, in-4°. Nous indiquerons encore ici : *De Anschariis duobus ; De origine prænominis Wolf ; De theologiâ Dagoberti ; De Mediolano, imp. rom. camerâ ; Animadversa ad Wachteri Glossarium germanicum.* Il a été aussi l'éditeur de l'*Introduction à la poésie et à l'éloquence latine et allemande par C. Weissenborn*, Dresde, 1731, in-8°., ibid., 1792, in-8°. ; et de *Jo. Barclaii Icon. animorum, cum animadversionibus Buchneri, Junkeri, et Grabeneri*, ibid., 1733, in-8°. La vie de ce laborieux philologue, avec un aperçu de ses ouvrages, a été publiée en latin par son fils C. G. Grabener, Dresde et Leipzig, 1751, in-4°. — Chrétien-Godefroi Grabener, fils du précédent, et philologue aussi studieux que son père, naquit à Freyberg le 15 avril 1714. Il fut élevé avec les poètes Gellert et Rabener à l'école de Meissen ; ils étudièrent aussi ensemble à l'université de Leipzig, et ils se lièrent d'une amitié intime, qui dura toute leur vie. Grabener, après avoir achevé ses études, se voua à l'enseignement : il fut d'abord co-recteur à l'école de Meissen, ensuite recteur à celle de Dresde ; de là il passa comme co-recteur à l'école de Pforta, et en fut nommé recteur en 1761. Il mourut le 30 novembre 1778, après avoir consacré à l'enseignement quarante ans de sa vie. Ce philologue a publié une vingtaine de dissertations ; nous indiquerons les suivantes : I. *D ad Genes.* XII, 6, 7, 1737, in-4°. II. *Diss. co stricturas antiquarias de co tariis actorum veterum in fo gantium*, ibid., 1738, in-4 *Epistola de fratribus longis* sen, 1741, in-4°. IV. *De nide, Athenarum lustratore*, 1742, in-4°. V. *Diss. I III d Wartenburgensi*, Dresde, in- *Diss. I-VI de libro heroico*, in-4°. Ces dissertations excitère guerre littéraire fort animée en auteur et le poète Gottsched. V *nomine ac origine protectorun* 1751, in-4°. VIII. *Oratio d maniâ ante CC. annos divinit catâ*, Naumberg, 1755, in-4°

B—n-

GRACCHUS (Tibérius-Sempronius), de la famille plébéienne *pronia*, famille distinguée p hommes illustres qu'elle avai duits, naquit vers l'an de Rom Son aïeul et son père, tous de norés du consulat, avaient ren services importants à la répu Tibérius, nommé préteur en gne, soumit les Celtibériens : retour, il déposa au trésor publ rante mille livres pesant d'a provenant des villes qu'il avai quises ; et il reçut les honneu triomphe. Elu consul en 5 triompha une seconde fois, pou vaincu les Sardes. Créé de n consul en 591, comme il é même temps chef du collége d gures, il désigna lui-même ses seurs ; mais s'étant aperçu qu'i omis quelques cérémonies, il part au sénat, qui annulla l'élect avait passé par toutes les char les avait toutes remplies en c zélé pour le bonheur et la gl son pays. Pendant son tribunat

ux Scipions, il prit
re ses collègues, et
ne donnât suite aux
ées contre eux. Cette
se amena sa réconci-
pion (l'*Africain*),
mariage sa fille Cor-
NÉLIE, IX, 630),
enfants qui moururent fort jeunes. Plutarque Tibérius ayant
on lit deux serpents,
ce présage les devins,
lirent de les laisser
de les tuer tous les
arant que, s'il faisait
e, cela lui apporterait
-même, et s'il tuait la
nélie. Tibérius donc,
nme, tua le mâle, et
er la femelle : mais
que), il mourut aussi
» Cicéron, dans son
ra deor. lib. II, cap.
bérius était un homme
eut-être le plus excel-
s; et Plutarque, après
mération de ses titres,
l avait occupées, et de
, ajoute, « qu'il avait
s de dignités et plus de
de sa vertu seule. » Tel
e Tibérius et de Caïus
e l'histoire représente
editieux, parce qu'ils
mettre en vigueur une
au peuple, mais qu'il
nt injuste de confon-
hommes pervers qui,
-cinq ans, ont rempli
tre malheureuse patrie.

W—s.

IS (TIBÉRIUS), fameux
ple, naquit l'an de Rome
, Cornélie, prit le plus
le son éducation, et de
is; elle leur donna les meilleurs maîtres, et ne contribua pas peu elle-même à les former par ses leçons à l'éloquence et à la vertu. Tibérius, à l'âge de seize ans, suivit en Afrique Scipion le jeune, son beau-frère; et quoique proche parent du général, vivant familièrement avec lui, et couchant dans la même tente, il donna constamment l'exemple de l'obéissance à ses ordres et du respect pour la discipline. Il se distingua à la prise de Carthage, et fut même, suivant Fannius témoin oculaire, le premier qui parvint au-dessus des murailles. Au retour de cette expédition, il fut admis au collége des augures; et ce fut, dit un historien, plutôt pour sa vertu que pour sa noblesse. Quelque temps après, Appius-Claudius, personnage consulaire, lui offrit en mariage sa fille unique, recherchée de tous les jeunes Romains. Plutarque, voulant donner une idée de la réputation dont jouissait Tibérius, ajoute que Claudius, retournant en son logis, annonça à sa femme qu'il venait de conclure le mariage de leur fille, et que sa femme, étonnée, lui dit : Fallait-il donc tant se presser? Qu'aurais-tu donc fait si tu lui eusses trouvé Tibérius Gracchus pour mari? (1) Élu questeur en 617, il accompagna le consul Caïus Mancinus, chargé de continuer la guerre contre les Numantins. Mancinus fut défait dans plusieurs batailles; et n'osant plus sortir de son camp, il profita de la nuit pour opérer sa retraite; mais atteint dans sa fuite par l'ennemi, et resserré dans un défilé d'où il ne pouvait échapper, il fut réduit à demander un accommodement. Les Numantins déclarèrent qu'ils ne traiteraient qu'avec Tibérius, « en partie pour

(1) Plutarque convient que d'autres historiens, entre autres Tite-Live et Polybe, rapportent ces circonstances au mariage du père de Tibérius avec Cornélie.

» les vertus du jeune homme, à cause » que l'on ne parlait que de lui dans » la dernière guerre, et en partie pour » la mémoire de son père. » Tibérius signa donc un traité qui sauva la vie à plus de vingt mille citoyens romains : mais le sénat le cassa comme indigne de la majesté romaine (1); et sans l'affection que le peuple portait à Tibérius, il aurait été livré avec Mancinus aux Numantins. (*Voy.* MANCINUS.) Ce fut-là, dit-on, la cause de sa haine contre le sénat : mais la vue des maux qui accablaient le peuple, dut suffire pour émouvoir un cœur tel que le sien, et l'engager à provoquer des réformes qu'il jugeait salutaires. Les Romains avaient coutume de faire deux parts des terres confisquées sur les vaincus. L'une était vendue au profit de l'état, pour l'indemniser des frais de la guerre ; l'autre était affermée aux citoyens pauvres, moyennant une redevance légère. Les sénateurs, en élevant progressivement le prix de la ferme, étaient parvenus à déposséder les pauvres, dont la condition par-là était devenue pire que celle des esclaves. La loi *Licinia* régla que chaque patricien ne pourrait pas posséder plus de 500 arpents des terres conquises, et que le surplus serait affermé comme par le passé. Tibérius, élu tribun en 621, demanda le renouvellement de cette *loi agraire* qui, comme on le voit, n'avait pas pour but d'opérer un nouveau partage des terres. Prévoyant les obstacles que les patriciens mettraient à ses projets, il s'assura d'abord des suffrages de personnes recommandables par leurs lumières et leur probité ; et afin de ne laisser à ceux que la loi atteignait aucun motif réel de plainte, il voulut c seulement ils ne fussent point t rapporter les sommes qu'ils a perçues jusqu'alors, mais enco reçussent du trésor public une nité pour les pertes qu'ils ép raient : il alla même jusqu'à co qu'on ne revînt point sur le pourvu qu'on prît des mesur l'avenir. Mais rien ne put déte les sénateurs à faire un sacrif commandaient les circonstan séduisirent, par leurs promess tavius, son collègue au tribun s'opposa au projet de loi ; ce c fisait pour en empêcher l'ad Tibérius, après avoir épuisé moyens pour amener Octaviu sentiment, le fit déposer par ple ; chose, dit Plutarque, qui ni honnête, ni légitime. La l ensuite, mais telle qu'elle av bord été proposée. Tibérius, C son beau-père, et son frère Ca rent du nombre des comm chargés d'en procurer l'exécuti ces entrefaites, des députés ay porté la nouvelle qu'Attale, Pergame, avait institué le peu main son héritier, Tibérius de que l'argent trouvé dans les d'Attale fût distribué aux citoy plus pauvres, qui auraient a moyen d'acheter des outils de rage. Rien n'était plus fait pour poser encore les sénateurs ; et moment, ils jurèrent sa perte. cusèrent de tenir caché dans s sou le diadème d'Attale, et d'am ner le titre de roi. Cette acc injuste l'aigrit tellement, qu'il d'abaisser l'autorité du sénat ; « » dit Plutarque, par opiniâtre » par jugement que ce fût cho » et profitable à la chose publi Le jour où il devait proposer se velles lois, ayant vu que ses

(1) Les Pères conscripts, dit Saint-Réal, éloignés des périls et de la disette, jugèrent fort à leur aise qu'il aurait mieux valu les laisser tous mourir de faim, que de recevoir des conditions onéreuses.

étaient les plus nombreux, il
t l'assemblée, et l'ajourna au
nain. Il y vint l'un des pre-
, en habit de deuil, et fit une
ire si vive des dangers qu'il cou-
que plusieurs dressèrent des ten-
tour de sa maison et y passèrent
t. Le matin, de sinistres pré-
effrayèrent ses amis : cependant
endit sur la place, où il fut ac-
par des cris de joie. Tandis qu'il
à la tribune, Fulvius Flaccus
'avertir que les principaux sé-
s avaient pris la résolution de
siner; il porta alors les mains
te, pour indiquer qu'on en vou-
sa vie : mais ses adversaires,
nt de se tromper sur l'intention
geste, s'écrièrent qu'il deman-
a couronne. Dans ce moment,
nateurs étant arrivés, avec Sci-
Nasica à leur tête, il s'éleva un
nd tumulte, que Tibérius, dé-
rant de ramener le calme, se
avec ses amis. Cependant les ci-
s effrayés fuyaient en désordre:
ius, obligé de suivre la foule,
embarrassé dans sa robe; et
nt qu'il faisait des efforts pour
lever, Publius-Satureius, son
ue au tribunat, le frappa à la
pied d'une chaise, et Tibérius fut
ôt assommé à coups de bâton.
le trois cents personnes périrent
cette sédition, la première, dit
que, qui fut décidée à Rome
neurtre et effusion de sang, de-
l'expulsion des rois. Tibérius
gé de trente ans: son corps fut re-
sa famille qui le réclamait pour
ndre les derniers devoirs; on le
ans le Tibre, avec ceux de ses
lices. Un grand nombre de ses
furent bannis sans avoir été ju-
l'autres moururent dans les tour-
. Caius Billius ou Villius, l'un
ux qui avaient le plus appuyé ses
projets, fut enfermé dans un tonneau
avec des serpents et des vipères. Cet
horible supplice, s'écrie Marmontel,
fut inventé pour punir un homme qui
voulait qu'on subvînt aux besoins des
pauvres. Tous les historiens se sont
accordés à louer les qualités de Ti-
bérius, sa grandeur d'ame, sa bra-
voure, son éloquence douce et per-
suasive : mais on ne peut nier non
plus qu'il ne fût trop ami des inno-
vations, et trop attaché aux résolu-
tions qu'il avait prises; et c'est avec
raison qu'on lui reproche d'avoir
donné le signal des divisions qui
existèrent toujours depuis, à Rome,
entre le sénat et le peuple, et qui
amenèrent enfin la dissolution du
gouvernement. W—s.

GRACCHUS (Caius), né l'an de
Rome 600, avait neuf ans de moins que
son frère; et Plutarque regarde comme
la principale cause du peu de succès
de Tibérius, cette différence d'âge qui
ne leur permit pas d'agir de concert.
Il était au siége de Numance lorsqu'il
fut chargé de la répartition des terres
que la loi *Licinia* faisait rentrer au
domaine. La mort de Tibérius lui
fit prendre la résolution de renoncer
aux affaires publiques; et il passa plu-
sieurs années dans la retraite, uni-
quement occupé de se perfectionner
dans l'art de l'éloquence: il en possé-
dait si bien tous les secrets, que Ci-
céron lui-même dit qu'il ne connaît
pas un orateur qui l'ait égalé. La pre-
mière fois qu'il parut à la tribune, ce
fut pour défendre Vettius, l'un des
amis de son frère. Avant qu'il eût
parlé, le peuple témoigna, par des ap-
plaudissements, le plaisir qu'il éprou-
vait à le voir. Après son discours
les applaudissements redoublèrent,
son client fut renvoyé absous; et les
patriciens, alarmés des témoignage
d'affection qu'il recevait de toutes parts

se réunirent pour l'empêcher d'être porté l'année suivante au tribunat. Mais il ne songeait point alors à briguer cette place; il persistait à vivre isolé et loin des affaires, lorsqu'une nuit il crut voir son frère, qui lui adressait ces paroles : « Caius, pourquoi différes tu si long-temps? Il t'est impossible de te dérober au sort qui t'attend. Une même vie et une même mort nous ont été marquées par le destin : il a dit que nous nous sacrifierions pour le peuple. » Caius accepta la place de questeur en 627, et fut envoyé en Sardaigne. Sa vertu et son courage lui gagnèrent bientôt l'attachement du peuple et des soldats. Le sénat, craignant l'influence qu'il exerçait sur l'esprit des militaires, ordonna que les légions de Sardaigne seraient remplacées. Cet acte illégal irrita Caius, qui revint à Rome, sans en attendre l'autorisation. On l'accusa d'avoir manqué à la discipline; mais il se justifia en prouvant qu'il était resté à l'armée plus de temps que la loi ne l'exigeait. Pour se venger de ses ennemis, il demanda le tribunat, et fut élu l'an de Rome 630 (124 avant notre ère). Après avoir rappelé au peuple les services de son frère et la mort qui en avait été le prix, il proposa deux lois auxquelles il fit donner un effet rétroactif, pour atteindre le tribun Octavius qui s'était opposé à Tibérius, et Popilius, qui avait banni de Rome ses amis, sans jugement; le premier fut déclaré incapable de remplir jamais aucune fonction, et Popilius se condamna volontairement à l'exil. Gracchus se rendit agréable au peuple, en diminuant le prix du blé, et en distribuant de l'argent aux pauvres citoyens. Afin de procurer de l'ouvrage à ceux qui en manquaient, il fit réparer les anciennes routes et en fit construire de nouvelles; il fut le premier qui mesura les distances par des colonnes milliaires. Le sénat, dont la haine augmentait avec la popularité de Caius, commença à lui témoigner plus d'égards. L'audace du tribun s'enhardit, et, par une loi, il enleva aux sénateurs le droit de juger les procès, pour le donner aux chevaliers (1). Caius continua dans l'exercice de ses fonctions; mais Livius Drusus, son collègue, jaloux de sa popularité, peut-être seulement en redoutant les effets, se ligua avec les sénateurs pour la lui faire perdre. Caius fut envoyé en Afrique, pour la reconstruction de Carthage, qui venait d'être ordonnée pendant son absence, Drusus jeta du défaveur sur ses opérations et ses partisans, et fit en même temps au peuple, des concessions qui lui furent agréables, en lui annonçant qu'elles venaient du sénat. Caius, informé de la conduite de Drusus, se hâta de revenir à Rome, et sollicita le troisième tribunat; mais il échoua, par fraude, dit-on, des personnes chargées de recueillir les voix. Le nouveau consul Opimius chercha dès lors, à aigrir Caius par toutes sortes d'affronts, afin qu'il lui donnât le prétexte de le bannir. Caius montra d'abord indifférent aux mépris du consul; mais enfin, excité par ses amis, et même, ajoute-t-on, par sa mère Cornelie, il résolut de s'opposer au dessein qu'avait Opimius de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Il rassembla ses partisans, et se rendit avec eux au Capitole le jour fixé pour l'assemblée. Un des licteurs nommé Quintus [illegible]

(1) « Quand les Graccques, dit M. [illegible] » privèrent les sénateurs de la puissance [illegible] » le sénat ne put plus résister au peuple [illegible] » quèrent donc la liberté de la consti[illegible] » favoriser la liberté des citoyens; mais [illegible] » se perdit avec celle-là. »

, laissa échapper une pa-
te. Il en résulta une rixe,
ce licteur fut tué. Caius
te la peine qu'il éprouvait
ment; mais le consul Opi-
l'assemblée, et fit autori-
riciens et les chevaliers
le lendemain en armes.
préparatifs de ses enne-
se contenta de prendre
rte, qu'il cacha sous son
après avoir dit un der-
sa femme, qui s'évanouit
il se rendit près de Ful-
e ses amis, qui occupait
Aventin, avec une troupe
armés. De là il envoya
roles de paix au consul;
is refusa de rien enten-
e Caius et ses principaux
fussent rendus ses pri-
consul avança en même
ses soldats : il mit facile-
e Fulvius et ses paysans
; et à peine eut-il fait pu-
nistie pour tous ceux qui
ient le parti de Caius,
nt celui-ci se trouva pres-
is se retira dans un temple
e là, non sans peine, dans
acré aux furies, où il or-
clave de le tuer. Sa tête fut
rtée au bout d'une pique
ui avait promis d'en don-
n or : elle pesait 17 livres
rce que les assassins l'a-
ie de plomb. Le corps de
dans le Tibre, avec ceux
trois mille citoyens qui
dans cette journée. Ses
partisans furent, les uns
utres égorgés, leurs biens
t on défendit à leurs veu-
le deuil. (*V.* Opimius.)
tarda pas à regretter les
n leur éleva des statues,
ù ils étaient morts furent
consacrés. Plutarque a comparé Tibérius et Caius, à Agis et Cléomènes; et il décide que Tibérius a été le plus vertueux des quatre. Le même historien a tracé le portrait des deux frères. Tibérius, dit-il, était doux et posé; Caius, véhément et colère : le premier était simple dans ses vêtements et d'une sobriété extrême; le second possédait les mêmes vertus, mais non pas au même degré (1). On peut consulter,

(1) L'antiquité n'est pleine que du bruit de l'éloquence des Gracques! « Où irai-je? De quel côté » me tournerai-je, malheureux que je suis? Serai-» ce vers le Capitole? Mais il est encore teint du » sang de mon frère. Retournerai-je dans ma » maison, pour y voir une mère éplorée au comble » de l'affliction et toute baignée dans ses pleurs? » Qui ne se rappelle ces mots d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort déplorable de son frère? « En le prononçant, tout parlait en » lui, dit Cicéron, les yeux, la voix, le geste, de » sorte que ses ennemis eux-mêmes ne purent re-» tenir leurs larmes : » et le grand orateur a trouvé ce morceau, si vif et si touchant, digne d'être employé dans la péroraison de son plaidoyer pour Muréna. En considérant les Gracques comme orateurs, ne serait-il pas intéressant de remarquer l'influence qu'ils ont exercée sur les progrès de l'art oratoire à Rome. Ils furent, après Caton le Censeur, les premiers qui se montrèrent véritablement éloquents, et les seuls, avec Scipion Emilien, qui se distinguèrent par le charme de la parole dans un temps où la gloire de bien faire paraissait au dessus du talent de bien dire. Les traditions de l'antiquité nous les représentent doués d'un *excellent naturel* et d'un *merveilleux fonds d'esprit* : ils avaient, dit-on, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions; mais nul art, nulle délicatesse, nulle grâce, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connaissance du nombre et de l'harmonie, n'accompagnaient ces dons naturels. Le caractère de leur éloquence était mâle et vigoureux, mais dénué d'ornements. Leur diction brillait par le nerf et le trait; mais elle manquait, pour nous servir de l'expression d'un ancien, d'une certaine fleur de style et d'une vivacité de couleurs qui n'étaient point encore en usage. Quintilien a parfaitement défini la manière des Gracques et le genre de talent qui les distinguait : « Les jeunes gens, dit-» il en un endroit de son ouvrage, ont deux grands » défauts à éviter. Le premier est une admiration » outrée des anciens qui leur ferait prendre pour » modèles les harangues de Caton et des Gracques : » ce serait le moyen qu'ils se fissent un style sec, » dur, âpre, hérissé. » C. Gracchus, cependant, rendait un culte singulier à l'euphonie, puisque c'est lui qui avait toujours à ses côtés un affranchi qui, aux sons de sa flûte, l'avertissait lorsqu'il devait hausser ou baisser le ton de sa voix. Malgré les défauts que le goût éclairé ne pouvait s'empêcher de remarquer dans les harangues des Gracques, elles conservèrent une grande faveur; et la vogue de leur réputation dura jusqu'aux dernières époques de la littérature latine. S. Jérôme, qui écrivait dans les dernières années de sa vie, et qui mou-

pour plus de détails, les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque; la *Conjuration des Gracques*, par Saint-Réal; les *Révolutions romaines*, par l'abbé de Vertot; et enfin le *Dictionn.* de Chauffepié. Guibert avait composé une tragédie de *Gracchus*, restée en manuscrit; et Chénier en a publié une en trois actes, intitulée *Caius Gracchus*, dans laquelle il a inséré les différents morceaux qu'on a conservés des discours de ces deux orateurs.

W—s.

GRACE (Thomas-François de), censeur royal, né en 1714, était fils d'un capitaine au régiment irlandais de Clare, et servit quelque temps dans le même corps; mais n'ayant aucun goût pour l'état militaire, il donna sa démission, vint s'établir à Paris, et y ouvrit une école particulière. Fréret connut le jeune de Grace, apprécia son mérite, et lui fit obtenir la place de sous-secrétaire de l'académie des inscriptions. Ce modeste emploi suffisait à un homme aussi simple que laborieux. Après avoir rempli ses devoirs, il partageait ses loisirs entre l'étude, et la culture des fleurs qu'il aimait avec passion. La révolution seule pouvait troubler la tranquillité d'une vie depuis long-temps si paisible; elle le priva de sa place au moment où il allait obtenir la pen retraite, prix de quarante-qu nées d'assiduité et de zèle dan cice de ses fonctions. Les m de l'académie vinrent d'abor secours; mais, à l'époque dispersion, il tomba dans l'in Il perdit la vue dans le même et il aurait infailliblement suc ce nouveau malheur, si le de l'intérieur, instruit de sa ne lui eût fait payer une grat annuelle, à titre d'ancien cens homme respectable mourut à 29 décembre 1799, âgé de 85 a de lui : I. Une nouvelle éd *l'Introduction à l'histoire de l'univers*, par Puffendorf, c jusqu'en 1750, Paris, 1753 vol. in-4°. Aux suppléments d de la Martinière, il en a a nombreux, tirés, en grand des Mémoires de l'académie criptions, et disposés avec b d'intelligence; mais, dit ave Lenglet Dufresnoy, il est qu'un ouvrage destiné à serv troduction à l'histoire ait ac étendue qui le rend inutile à Cette édition, la seule de l'ou Puffendorf qu'on recherche est belle, mais deparée par u nombre de fautes typographi *Lettre sur l'origine de la m française*, Mercure de mai 1 *Ecole d'agriculture pratiqu principes de Sarcey de S* Paris, 1770, 1799, in-12. proprement, dit M. de Mus *bliogr. agronomique*), qu'u velle édition de l'*Agricultu tique* de Sutières; mais de beaucoup augmenté cet ouvr *L'Almanach du bon jardini* meucé par Alletz en 1754, et par de Grace, depuis 1783 1796, in-12; et ensuite par

rut en 420, veut que les orateurs forment leur éloquence sur celle des Gracques et de Cicéron. Cependant nous avons lieu de croire que ces ouvrages si vantés n'ont pu traverser tant de siècles sans altération; car Aulug Ile nous a conservé deux fragments des discours des Gracques, qui, dans un sujet noble et même imposant, n'offrent qu'une froide élégance opposée au caractère connu de ces orateurs, et qui d'ailleurs présentent trop de recherche et d'esprit dans le style pour qu'on puisse les supposer écrits à une époque où l'esprit n'était pas encore raffiné. Nous nous permettrons de faire un pareil reproche à quelques discours que Vertot, cet élégant historien, met dans la bouche des fils de Cornélie. On dit que c'est aux pieds de cette illustre Romaine que ses deux fils apprirent à bien parler; et l'on a peu de peine à croire qu'un maître aussi délicat ne fût pour quelque chose dans ces discours célèbres, qui, s'il en faut juger sur quelques lignes, ne devaient, suivant le grave Rollin, le céder en rien aux discours les plus beaux de Cicéron. G. F—a.

ay. V. *Tableaux historiques et logiques de l'histoire ancienne moyen âge, des principaux le l'Asie, de l'Afrique et de pe; avec un précis de la my- ie grecque, expliquée d'après le; et un tableau des principes ux de la langue française*, 1789, in-8°.; ses *Principes langue française* furent im- la même année, in-12. On t encore les tomes II et III des s *des Mémoires de l'académie scriptions*. Il a fourni un grand e de bons articles au *Journal rdun* et au *Journal de méde-* depuis 1769; enfin, il a été cipal rédacteur de la *Gazette culture, commerce, arts et fi-*, 1770 et années suivantes, in-4°. W—s.

ACE (De). *Voy.* GRASSE.

ACIAN (Jérôme), carme dé- é, né à Valladolid en 1545, s de Diego Gracian, l'un des se- es de l'empereur Charles-Quint, u par des traductions espagno- *'Histoire grecque* de Xénophon différents *Traités* de Plutar-). Après avoir fait ses premières , il fut envoyé à l'université d'Al- ù il se distingua par la rapidité progrès, non seulement dans les , mais encore dans les mathé- ies et la médecine. Ses cours és, il reçut le bonnet de doc- ns les facultés de philosophie théologie; il embrassa ensuite clésiastique, et, n'étant encore ere, prêcha avec beaucoup de Élevé enfin au sacerdoce, il dans l'ordre des carmes de la e de Sainte-Thérèse, et, peu de après, fut nommé commissaire apostolique pour les royaumes de Castille et d'Andalousie. Il s'occupa d'abord, avec beaucoup de zèle, du soin d'étendre la règle de Sainte-Thérèse dans les provinces dont la direction spirituelle lui était confiée : mais peu à peu il s'écarta de l'esprit de la fondatrice; et il poussa bientôt si loin le goût de l'innovation, qu'il fut admonesté publiquement dans le Chapitre de 1585. Loin de se rendre aux avis charitables de ses supérieurs en changeant de conduite, il publia, sous le titre d'*Apologie*, un libelle où les principaux membres de la congrégation n'étaient point ménagés. Cette levée de bouclier augmenta le nombre de ses adversaires : les écrits satiriques se multiplièrent de part et d'autre; et les chefs de l'ordre ne trouvèrent d'autre moyen d'y rétablir la paix que de renvoyer Gracian. Il reconnut alors ses torts, et se rendit à Rome en 1592, pour obtenir sa réintégration; ce fut en vain : la cour d'Espagne s'y opposa, et les autres ordres religieux ayant refusé d'admettre un homme qui s'était fait connaître par son insubordination, il se vit obligé de se rendre à Naples, et de là en Sicile; mais sa réputation l'y précédait, et partout il était rebuté. Il s'embarqua pour revenir à Rome : dans le trajet, il fut pris par des pirates, et conduit à Tunis, où il resta esclave pendant trois années, exposé à toutes sortes de mauvais traitements. Racheté en 1595, il se hâta de revenir à Rome, et parvint enfin, avec l'autorisation du pape, à être reçu dans une maison de son ordre. Il retourna ensuite à Valladolid pour y voir sa mère, et passa de là dans les Pays-Bas, où il fut fait confesseur de l'archiduchesse Isabelle. Il mourut à Bruxelles, en 1614, laissant la réputation d'un prédicateur éloquent. On a de lui un grand nombre

avait aussi traduit le Traité des offices de se en langue castillane, sous le titre de *ios de S. Ambrosio*, Léon, 1554, in-12.

tiques, souvent justes et profondes, sur les plus grands rois, et appliquées spécialement à Ferdinand le Catholique. VI. *Oraculo Manual y arte de prudencia sacada de los aforismos que se discurren en las obras de Lorenzo Gracian*, publié par V. J. de Lastanosa, Huesca, 1647, in-4°.; trad. par Amelot de la Houssaie, sous le titre de *l'Homme de cour*, Paris, 1684, in-4°. (1); et par le P. Courbeville, sous celui de *Maximes de Gracian*, Paris, 1730, in-12. On lisait beaucoup autrefois cet ouvrage, qui est une espèce de recueil de maximes utiles, mêlées de saine raison et de subtilités sophistiques. L'auteur y étale surtout son grand principe de morale pratique, *hacerse à todos* (s'accommoder à tout), et sa maxime favorite de *n'être vulgaire en rien* (*no seas vulgar en nada*). Ces ouvrages ont été réunis en 2 vol in-4°., sous le titre d'*Obras de Lorenzo Gracian*, Madrid, 1664; l'édition de Barcelone, 1700, contient de plus quatre idylles poétiques (*Selvas del ano*) sur les quatre saisons. En parlant des ouvrages de cet auteur, l'abbé Desfontaines dit qu'*en cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd dans les nues. Gracian est aux bons moralistes, ce que don Quichotte est aux vrais héros. Ils ont l'un et l'autre un faux air de grandeur qui en impose aux sots et qui fait rire les sages.* Ces derniers mots se ressentent un peu de l'esprit caustique et de l'humeur difficile de ce journaliste, qui, doué d'ailleurs de beaucoup de talent, critiquait parfois des ouvrages qu'il ne connaissait pas, et seulement des *oui-dire*. (Voy. DESFONTA Sans examiner ici jusqu'à que sa critique est juste, on ne d craindre d'accorder à Gracian rite peu ordinaire; et quels que les défauts dont il s'est plu à co pre son style, le fonds de la de ses ouvrages décèle un esp juste et observateur. Une se flexion, sous ce rapport, fai leur éloge: ils furent connus en et ils y furent goûtés dans de Louis XIV. B

GRADENIGO (PIERRE), Venise, de 1289 à 1311, est de la révolution qui a rendu cratie héréditaire, ou fermé le conseil. Lorsque le doge Jean dolo mourut en 1289, le peu Venise, qui commençait à s'. des usurpations lentes et tac grand-conseil, se rassembla place de Saint-Marc, et refi quarante-un électeurs désigné parti aristocratique, le droit d mer un nouveau doge; il p ensuite Jacques, fils de Loren polo, qui avait été doge de 1282: mais Jacques, qui a quis une grande popularité vertus privées, ne voulut p abuser pour violer la constitu dissipa le tumulte excité en sa et partit secrètement pour T afin de se dérober au zèle partisans. Les électeurs aristoc profitèrent de son éloigneme proclamer au bout de dix jour Gradenigo, qui était alors pod Capo d'Istria. C'était un hom sionné et vindicatif, qui avait de tout temps son zèle pour cratie, et en qui ces disp étaient confirmées par l'op qu'avait rencontrée son élec nouveau doge fut de bonne h

(1) Amelot, dans sa traduction, au lieu d'éclaircir les passages les plus obscurs de l'original, semble avoir voulu les rendre encore moins intelligibles; et tout en voulant imiter le style de Gracian, il est parvenu à donner au sien un ton encore plus guindé que celui de l'auteur espagnol.

t tous (ceux de dévotion
: nom de Laurent, son
ı ne connaît que par cette
.Les plus remarquables de
s sont : I. *El Criticon*,
ies, Madrid, 1658, in-8°.;
it en français par Maunoy
de l'*Homme détrompé*,
ıuen), 1705-17, 3 vol.
un tableau allégorique et
ı vie humaine, divisé en
: l'auteur appelle *crises* ou
est-à-dire, le printemps,
nne et l'hiver de l'homme.
nment du style, parfois
ut, mais qui fourmille de
fectées, ce livre est d'ail-
ımandable par l'objet que
propose, puisqu'il y traite
s essentiels de l'homme avec
On peut le considérer, en
ıme le résultat des longues
d'un philosophe éclairé qui
es les nuances des passions
secrets replis du cœur hu-
El Heroe, Huesca, 1637;
français par Gervaise,
45; Amsterdam, 1659,
par le père Courbeville,
15; Rotterdam, 1729, in-
dans cet ouvrage que Gra-
ıant le dernier essor à ses
ıs recherchées et bizarres,
u à se rendre presque inin-
u lecteur le plus pénétrant.
leza y arte de ingenios,
se d'esprit, etc.), Madrid,
-8°. Ce livre qui traite de
ıser et d'écrire avec esprit,
ımme document dans l'his-
ıue de la littérature; mais
arrête un peu trop sur les
ıs subtiles, sur les antithè-
l enseigne le style qu'il a
ı éclaircissant ses préceptes
: d'exemples tirés de Marini,
ra, de ses sectateurs, et ;
et il n'est question dans tout l'ouvrage que de mots extraordinaires, de figures brillantes, et de pensées spirituelles (*conceptos*). L'auteur explique ce qu'il entend par *conceptos*, et détaille les combinaisons propres à produire de belles pensées de toute espèce, comme pensées sentencieuses, sentimentales, héroïques, etc.; il examine ensuite les figures poétiques l'une après l'autre, et établit enfin, d'après les mêmes principes, le style de ce qu'il appelle la véritable éloquence. IV. *El Discreto* (l'Homme avisé et spirituel), Huesca, 1646, in-16; traduit en français par le P. Courbeville, sous le titre de *l'Homme universel*, Paris, 1723, in-12. L'auteur développe dans cet ouvrage sa théorie des facultés intellectuelles, qu'il réduit à deux facultés principales, *el genio* et *l'ingenio*, qui sont, selon lui, *les deux axes du véritable mérite*, et le plus sûr moyen d'acquérir une réputation dans le monde. L'homme étant « un monde en miniature (*microcosmos*), l'ame est son firmament; le *genio* et l'*ingenio* (1) sont ce qu'étaient dans la fable Atlas et Alcide, et eux seuls peuvent donner de l'éclat à tous les autres talents. Posséder l'un sans l'autre, c'est ne pas atteindre son but. » Malgré une métaphysique minutieuse et alambiquée, on trouve souvent dans ce livre des observations très justes, et exprimées avec élégance et clarté. V. *El político don Fernando el Católico*, Saragosse, 1641, in-12; traduit en français par Silhouette, Paris, 1734. L'année suivante, le P. Courbeville en donna aussi une traduction (*V.* COURBEVILLE, X, 99). Ce livre renferme des réflexions poli-

(1) Ces deux distinctions sont aussi difficiles à traduire que le mot *esprit* en français. Cependant on pourrait entendre par *genio* un penchant, une aptitude, une disposition organique; et par *ingenio*, le génie, la capacité, le talent.

tiques, souvent justes et profondes, sur les plus grands rois, et appliquées spécialement à Ferdinand le Catholique. VI. *Oraculo Manual y arte de prudencia sacada de los aforismos que se discurren en las obras de Lorenzo Gracian*, publié par V. J. de Lastanosa, Huesca, 1647, in-4°.; trad. par Amelot de la Houssaie, sous le titre de *l'Homme de cour*, Paris, 1684, in-4°. (1); et par le P. Courbeville, sous celui de *Maximes de Gracian*, Paris, 1730, in-12. On lisait beaucoup autrefois cet ouvrage, qui est une espèce de recueil de maximes utiles, mêlées de saine raison et de subtilités sophistiques. L'auteur y étale surtout son grand principe de morale pratique, *hacerse à todos* (s'accommoder à tout), et sa maxime favorite de *n'être vulgaire en rien* (*no seas vulgar en nada*). Ces ouvrages ont été réunis en 2 vol in-4°., sous le titre d'*Obras de Lorenzo Gracian*, Madrid, 1664; l'édition de Barcelone, 1700, contient de plus quatre idylles poétiques (*Selvas del ano*) sur les quatre saisons. En parlant des ouvrages de cet auteur, l'abbé Desfontaines dit qu'*en cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd dans les nues. Gracian est aux bons moralistes, ce que don Quichotte est aux vrais héros. Ils ont l'un et l'autre un faux air de grandeur qui en impose aux sots et qui fait rire les sages.* Ces derniers mots se ressentent un peu de l'esprit caustique et de l'humeur difficile de ce journaliste, qui, doué d'ailleurs de beaucoup de talent, critiquait parfois des ouvrages qu'il ne connaissait pas, et seulement des *oui-dire*. (Voy. DESFONTAI Sans examiner ici jusqu'à quel sa critique est juste, on ne doi craindre d'accorder à Gracian u rite peu ordinaire; et quels que s les défauts dont il s'est plu à cor pre son style, le fonds de la pl de ses ouvrages décèle un esprit juste et observateur. Une seul flexion, sous ce rapport, fait leur éloge: ils furent connus en Fr et ils y furent goûtés dans le de Louis XIV. B—

GRADENIGO (PIERRE), do Venise, de 1289 à 1311, est l'a de la révolution qui a rendu l'a cratie héréditaire, ou fermé le g conseil. Lorsque le doge Jean dolo mourut en 1289, le peup Venise, qui commençait à s'al des usurpations lentes et tacit grand-conseil, se rassembla s place de Saint-Marc, et refus quarante-un électeurs désignés parti aristocratique, le droit de mer un nouveau doge; il pro ensuite Jacques, fils de Lorenzo polo, qui avait été doge de 1 1282; mais Jacques, qui avai quis une grande popularité p vertus privées, ne voulut poi abuser pour violer la constituti dissipa le tumulte excité en sa f et partit secrètement pour Tr afin de se dérober au zèle d partisans. Les électeurs aristocra profitèrent de son éloignement proclamer au bout de dix jours Gradenigo, qui était alors pode Capo d'Istria. C'était un homm sionné et vindicatif, qui avait u de tout temps son zèle pour l'a cratie, et en qui ces dispo étaient confirmées par l'opp qu'avait rencontrée son électi nouveau doge fut de bonne heu

(1) Amelot, dans sa traduction, au lieu d'éclaircir les passages les plus obscurs de l'original, semble avoir voulu les rendre encore moins intelligibles; et tout en voulant imiter le style de Gracian, il est parvenu à donner au sien un ton encore plus guindé que celui de l'auteur espagnol.

ns une guerre dangereuse contre
ıois, guerre qui, de 1293 à
compromit l'existence de la ré-
e de Venise. Avant même qu'elle
ninée, il s'occupa des moyens
er au peuple toutes les préro-
qui lui restaient. Le dernier
février 1297, il porta le dé-
ıi, servant de fondement au
: de l'aristocratie vénitienne,
'nu fameux sous le nom de
du grand-conseil. Gradenigo,
tte loi, ravit au peuple le droit
ection, pour l'attribuer au tri-
criminel, nommé *Quarantie.*
ısieurs décrets qui se succédè-
ndant les vingt années suivan-
droit de réélection fut réduit
aine formalité qu'on supprima
tout-à-fait; et pour entrer au
conseil de Venise, il ne fallut
ouver que la possession hérédi-
l'âge requis de vingt-cinq ans.
e peuple de Venise ne se laissa
tiemment dépouiller de la sou-
eté que Gradenigo transférait à
lesse. Deux conjurations, l'une
rin Bocconio, en 1299, l'autre
émond Tiépolo en 1310 (*Voy.*
NIO), mirent deux fois le
et la noblesse dans le plus ex-
danger. Gradenigo montra une
e vigueur et une grande habileté
défendre son ouvrage: l'aristo-
fut maintenue; mais lui-même
ıra l'objet de la haine du peu-
l mourut au mois d'août de
e 1311. Marino Giorgi fut son
ıseur. S. S—1.

ADENIGO (Barthélemi), doge
enise, succéda, le 9 novembre
, à François Dandolo: son règne
remarquable que par le soulè-
ıt des Grecs en Candie, à la suite
l les principaux d'entre eux pé-
sur l'échafaud, et par une inon-
ı qui, le 25 février 1340, me-
naça de submerger Venise. Il mourut le 4 janvier 1343, et eut pour successeur André Dandolo. — Jean Gradenigo, doge de Venise, succéda, le 21 avril 1355, à Marin Falieri; il était âgé de soixante-seize ans, et il passait pour très versé dans la théologie et les belles lettres. Sa première occupation fut de punir les complices de son prédécesseur, comme aussi de récompenser Bertrand Vendramino, qui avait révélé sa conjuration; mais celui-ci ayant prétendu à des récompenses exagérées, et ayant donné à entendre que, si on ne les lui accordait pas, il saurait bien les arracher de force, fut condamné à l'exil. Le 1er. juin 1355, Venise mit fin à la troisième de ses guerres avec Gênes, par un traité de paix; mais elle se trouvait toujours engagée dans une guerre plus funeste encore avec le roi Louis de Hongrie, qui, à la tête d'une immense armée, avait envahi la Dalmatie et l'état de Trévise. Jean Gradenigo ne vit point le terme de cette guerre: il mourut le 8 août 1356, et eut pour successeur Jean Dolfino. S. S—1.

GRADENIGO (Jean-Augustin), né à Venise en 1720, était fils du sénateur Jérôme Gradenigo. Une maladie grave l'ayant laissé contrefait, il entra, le 19 mars 1744, dans le couvent de St.-George le Majeur à Venise, ordre de St.-Benoît; et ce fut alors qu'il prit les noms de *Jean-Augustin*, sous lesquels il est désigné: il avait reçu au baptême celui de *Philippe.* Il suivit les leçons d'habiles professeurs, et s'appliqua sous leur direction à la philosophie, à la théologie et au droit canon. Il y fut nommé professeur de morale en 1749, fut ensuite professeur de philosophie; puis on lui donna la chaire de droit canon à St.-Benoît de Mantoue. Gradenigo prit dans ce monastère un goût

vif pour la diplomatique; et comme on lui confia la garde des archives et des manuscrits, il put ajouter aisément de nouvelles connaissances à celles qu'il avait déjà acquises. Rappelé à Venise en 1756, il y occupa les mêmes emplois dans la bibliothèque de St.-George le Majeur. Il appliqua son esprit à tous les genres d'érudition; mais comme les sciences sacrées avaient pour lui plus d'intérêt que les autres, il s'y livra plus spécialement, et forma en 1762 une *Académie d'histoire ecclésiastique*, composée des hommes les plus savants parmi les différents ordres religieux. Cette institution promettait beaucoup; on attendait d'elle un grand corps d'antiquités sacrées et d'histoire ecclésiastique: mais ces espérances s'évanouirent bientôt, comme cela arrive souvent à ces sortes d'institutions. Les vertus et le savoir de dom Gradenigo lui firent donner, par le sénat de Venise, l'évêché de Chioggia en 1762. Clément XIII avait résolu de l'élever en 1765 à l'archevêché de Corfou; mais ce digne prélat ne voulut pas quitter sa petite église: il y fut pourtant contraint en 1768 par le même pape, qui le transféra à Ceneda. Gradenigo ne put cependant s'y rendre qu'au mois de mars 1770. Il continua de donner l'exemple des vertus sacerdotales, fit de sa maison une académie de savants, forma une grande bibliothèque de livres bien choisis, de rares éditions du XVe. siècle et de curieux manuscrits; il y rassembla une ample collection de médailles d'hommes illustres, de monnaies des villes d'Italie, et surtout de celles de Venise dans le moyen âge; de bulles de plomb, et principalement de celles des papes. Ces richesses ont passé dans le musée du sénateur Jacques Gradenigo, son frère. Ce respectable prélat fut enlevé aux lettres et à sa patrie le 16 mars 1774. Des oraisons funèbres, prononcées dans son église et dans l'académie des *Anistamici* de Bellune par le chanoine Lucio Doglioni (Bellune, 1774, in-8°.), consacrèrent le souvenir de ses talents et de ses vertus. Outre un grand nombre de lettres et de mémoires insérés dans les *Memorie* de Valvasense (1), et la *Raccolta* de Calogerà (2), on a encore de Gradenigo: I. *Calendario Polironiano del XIIe. secolo*, Venise, 1759, in-8°. II. *Due lettere nella prima di quelle si prova l'uso de i monasteri doppi in Venezia: nella seconda si dimostra che li conti che dominavano Padova nel XIe. secolo, erano della famiglia Candiana de dogi di Venezia*, Venise, 1760, in-8°. III. *Vita del ven. servo di dio d. Gio. Battista Ram patritio veneto e monaco bened. Casin. d. S. Giorgio maggiore*, Venise, 1761, in-fol. IV. *Serie di Podestà di Chioggia*, Venise, 1767, in-4. V. *Epistolæ pastorales et Sermones familiares ad clerum et populum Clugiensen*, etc. Venise, 1770, in-4°. VI. *Rime di monsignor Gabriele Fiamma*, Trévise, 1771; il y a joint la vie de l'auteur. Il a eu part à l'édition de Mantoue du poème macaronique de Merlin Coccaie (*Voy.* Theoph. Folengo), 1771, 2 vol. in-4. A. L. M.

GRADENIGO (Jean-Jérome),

(1) Ces Mémoires sont, sur une monnaie de la principauté de Dombes; — sur Auguste d'Udine, surnommé *le Devin*; — sur une charte de 1401, relative à Jean Quirini, archi-diacre de Torcello; — sur quatre monnaies de Vienne en France, de Savone, et des comtes de Gazoldo; — sur les poètes lauréats; — sur les manuscrits du monastère de Polirone; — sur les diplomes du monastère de St George

(2) Mémoires sur l'abbé Jean Coronaro; — sur la vie et les écrits d'Arnauld Wion, de Denis Faucher, d'Innocenzo Cesi, bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin; — sur les SS. Felix et Fortunat, protecteurs de Chioggia; — sur l'église de St.-Jean-Baptiste des Camaldules de Casal-Maggiore; — sur une lampe antique.

prélat italien, naquit à Venise rier 1708; il entra fort jeune dre des Théatins, où il remplit ières chaires avec une grande on, dans le séminaire de Bres- éputation qu'il s'acquit par sa e et ses talents, le fit bientôt ecureur général de son ordre; nat de Venise lui conféra, le ier 1706, le titre d'archevêque e. Il y mérita l'estime générale, rut le 30 juin 1786, à 78 ans. nte Gaspard de Sbraglio pro- dans cette occasion une belle n funèbre, qui a été imprimée e en 1787; et le comte de lo, chanoine de la cathédrale e, en récita une autre dans lise, aussi imprimée à Udine, 6. Jérôme Gradenigo a laissé rs savants écrits : I. *Ragi- enti intorno alla letteratura italiana*, Brescia, 1759, il y fait voir que, même dans en âge, l'Italie a possédé des s qui connaissaient la langue ; ses recherches ne remontent, rai, qu'au onzième siècle, et it au quatorzième. II. *Brixia* Brescia, 1755, in-4°.; il y la série des évêques de Brescia, s notices sur leur vie. III. *Tiara ura veneta*, ibid., 1761, in-4°.; nne la vie de cinq papes et de linaux vénitiens, et venge la re des pontifes Grégoire XII ène IV contre les attaques de Bruys. IV. *De Siclo argenteo ran, editio altera correctior*, , 1760. V. Il a aussi pris la fameuse controverse littéraire relative aux Cénomans de ; et il a écrit, dans le journal ne de 1752 et de 1753, une ur la belle édition *Delle Me- istorico-critiche dell' antico le' Cenomani*, donnée par le marquis della Sambuca. Cette lettre est aussi réimprimée dans la *Storia letteraria d'Italia*, tome XI. VI. Avant cette époque, il s'était jeté dans la polémique théologique, et il prit la défense de son confrère le père Antonino Diana, dans un écrit intitulé, *Lettera istorica critica d'un sacerdote sopra tre punti concernenti la questione del probabilismo e probabiliorismo*, Brescia, 1750, in-4°. VII. Il combattit avec violence Casimir Oudin, qui, dans ses commentaires sur les écrivains et sur les ouvrages ecclésiastiques, avait insulté la mémoire de Grégoire-le-Grand et dénigré ses écrits. L'ouvrage de Gradenigo est intitulé: *S. Gregorius M. Pontifex maximus à criminationibus Casimiri Oudini vindicatus*, Rome, 1753; réimprimé dans le tome XVI de l'édition de Venise des œuvres de S. Grégoire. VIII. Les *Cure pastorali di Gio. Girolamo Gradenigo*, Udine, 1756, 2 vol. in-fol., contiennent ses homélies, ses sermons, en italien et en latin; tous ont l'empreinte de l'éloquence grave qui convient si bien à un évêque : ses décisions, ses circulaires qui remplissent le second volume, prouvent ses talents pour l'administration. A L. M.

GRADI (Jean), ou *de Gradibus*, professeur en droit civil et canonique, florissait à la fin du XVe. siècle et au commencement du XVIe. Il n'est connu que par les ouvrages qu'il a laissés, et qui sont assez importants, pour qu'on ne puisse pas excuser la négligence des biographes contemporains à son égard. Argelati le fait naître, ou du moins exercer sa profession à Milan; mais Prosper Marchand pense qu'il était né Français; et les raisons dont il appuie son sentiment, ont paru si convaincantes à Tiraboschi, qu'il n'hésite pas de s'y

ranger. On peut présumer que Gradi habitait Lyon, ville qui offrait dès-lors beaucoup de ressources aux savants qui, comme lui, aimaient à multiplier les volumes. Voici la liste de ses ouvrages, d'après Marchand : I. *Opus chronicarum D. Antonini, laboriosâ limatione emendatum, necessariisque annotationibus ac aliorum historiograph. concordantiis illustratum*, Bâle, 1491, trois volumes in-folio. II. *Illustrationes in J. Fabri dicti Fabri Gallici super libros institutionum commentaria*, Lyon, 1501, 1543, in-fol. III. La *Somme rurale de J. Boutiller*, augmentée des plus notables autorités des anciens jurisconsultes, ibid., 1503, in-fol. (*Voy.* Boutiller.) IV. *Biblia latina cum concordantiis veteris et novi Testamenti atque juris canonici*, ibid., 1515, in-folio et in-8°. : de cette année à 1527, il s'en fit six autres éditions in-fol., et plusieurs in-8°.; elles sont augmentées de concordances tirées des Antiquités de Josèphe: je ne sache pas, dit Marchand, que ces concordances aient été conservées depuis dans aucune autre édition, et cela ne contribue pas peu à rendre celles-ci recommandables. V. Les *Commentaires* de Balde *sur le Digeste*, revus et corrigés, 1517 et 1518, deux volumes in-folio. VI. Les *Consilia* d'Alex. Tartagni, avec des additions et des notes marginales, ibid., 1517, 1518, six volumes in-fol. VII. Une édition corrigée du *Commentaire* de Guy de Bays *sur les Décrétales*. VIII. Des *Additions aux notes* de Jean de Platea, *sur les trois derniers livres du Code*, ibid., 1528, in-fol. IX. D'autres *Additions aux commentaires* de Jean d'Imola, à ceux du cardinal Zabarella, de Dominique de San-Geminiano, etc., *sur les décrétales et sur les Clémentines*. On peut consulter pour plus de détails l'article plein de recherches que Marchand a consacré à ce jurisconsulte, dans son *Dictionnaire*, sous le nom de Jean des Degrés. W—s.

GRADI (Etienne), philologue et poète, né à Raguse, dans le XVIIe. siècle, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de l'abbaye de Saint-Côme et Saint-Damien, et succéda à Allacci, en 1661, dans la place de conservateur de la bibliothèque du Vatican. C'était un homme très instruit, d'un caractère doux et affable, et plein de zèle pour le progrès des lettres. Le sénat de Raguse le députa près de Louis XIV, pour lui demander des secours contre les Turcs : mais les jésuites, qui se rappelaient sa dispute contre le père Honoré Fabri, crurent et surent persuader au roi que le but secret de son voyage était de se concerter avec les chefs du parti janséniste; et il reçut l'ordre de sortir de Paris, le jour même qui avait été fixé pour son audience. Gradi mourut à Rome en 1683, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs petits ouvrages, parmi lesquels on citera les suivants : I. *Festinatio B. virginis Elisabetham invisentis, lat. gr., oratoriè ac poëticè pertractata*, 1631. Deux de ses amis, Octave Cusani et Fr. Marie Rho, de Milan, ont eu quelque part à ce recueil. II. *Oratio de eligendo summo pontifice;* il prononça ce discours, le 1er. juin 1667, devant les cardinaux assemblés pour élire le successeur d'Alexandre VII. III. *In funere Cæsaris Rasponi cardinalis oratio*, Rome, 1670, in-4°. IV. *De laudibus serenissimæ reipublicæ Venetæ et clarissimi patriæ suæ carmen*, Venise, 1675, in-4°. Cinelli dit que la poésie de Gradi a une couleur antique, et qu'il n'est pas moins bon orateur que

:e. V. *Disputatio de opinione li cum Hon. Fabro*, Rome, n-4°. On a encore de lui une llacci, manuscrite; et une *ition*, sous le nom de Marino , *touchant un fragment de* , nouvellement découvert, et 'efforce de prouver l'authen- nfin Ferdinand de Furstem- ui l'honorait de son amitié, a ses poésies latines, et les a dans le recueil intitulé : *Sep- str. virorum poëmata.* (Voy. MBERG, tome XVI, p. 196.) roit que c'est un autre Etienne *de Gradibus* qui a composé : *ertationes physico-mathema- tatuor*, Amsterdam, Elzevir, in-12. II. *Dissertatio de di- e navis ope gubernaculi, de* etc., ibid., 1680, in-12. Ade- les distingue pas, et renvoie, lus de détails, à Seb. Dolce, *agusii litterar.*, page 59.

W—s.

ECINUS (JULIUS), philoso- main, naquit à Fréjus vers nencement de l'ère chrétienne. re était de l'ordre des cheva- t remplissait l'emploi d'inten- une des provinces des Gaules. na à son fils une éducation , qui le rendit, suivant Colu- l'un des hommes les plus ins- et les plus éloquents de son Grœcinus épousa Julia Pro- emme célèbre par sa vertu; et nariage naquit Julius Agricola, Tacite, son gendre, a tracé un t si magnifique. (*Voy.* AGRI- t TACITE.) Admis au rang des ars, il releva encore l'éclat de ignité par une grandeur d'ame désintéressement extraordi- Fabius Persicus, personnage ère, ayant su que Grœcinus ait d'argent, lui offrit une somme considérable pour subvenir à la solennité des jeux publics: Grœcinus la refusa. Je ne veux pas, dit-il à ses amis, qui le blâmaient, accepter les bienfaits d'un homme avec lequel je ne voudrais pas me trouver à table. Caninius Rebilius, autre personnage consulaire, également décrié, lui ayant envoyé une somme encore plus forte: Vous ignorez donc, lui dit-il, que je n'ai rien voulu accepter de Persicus? On lui demandait un jour à quelle secte de philosophes appartenait Ariston, qui ne sortait jamais de sa litière: Je ne puis en rien dire, répondit-il, puisque je ne connais pas sa démarche; mot plaisant, et qui prouve que les anciens croyaient aussi que la physionomie est l'indice du caractère (1). Caligula ayant ordonné à Grœcinus de se porter l'accusateur de Marcus Silanus, homme innocent et vertueux, il ne put cacher l'horreur que lui inspirait une telle proposition; et le tyran le fit périr, l'an 40 de J.-C. Sénèque donne de grandes louanges à Grœcinus (2), cet homme, dit il, que Caligula fit tuer par la seule raison qu'il avait plus de probité qu'il n'est avantageux aux tyrans d'en trouver dans les citoyens. Il avait laissé deux livres *sur la manière de cultiver les vignes*, ouvrage, dit-on, supérieur par l'érudition et le style à celui de Cornélius Celsus, qui lui avait servi de modèle, mais dont il ne reste que les fragments conservés par Pline l'ancien.

W—s.

(1) Jean-George-Frédéric Franz a publié : *Physiognomoniæ veteris gr. et latinè cum notis variorum*, Altembourg, 1780, in-8°.; édition fort estimée, et qui n'a point été citée à l'article FRANZ. Au reste, on peut penser que les philosophes des diverses sectes affectaient chacun une démarche particulière qui servaient à les distinguer.

(2) Voyez le traité *des Bienfaits*, liv. II, ch. 21; et les lettres 24 et 29. Voyez aussi Tacite, *Vie d'Agricola*.

GRÆCUS (Marcus). *V.* Marcus.

GRÆFE. *Voy.* Grævius.

GRÆFENHAHN (Wolfgang-Louis), philologue laborieux, naquit à Wilhermsdorf, dans la Franconie, le 12 avril 1718. Il étudia d'abord la théologie et ensuite le droit. En 1743 il fut nommé sous-recteur au gymnase de Baireuth, où il enseigna la philosophie et les mathématiques. La faculté philosophique de l'université d'Erlang lui conféra en 1753 le titre de professeur. Depuis cette époque, Græfenhahn fut successivement conseiller de la cour, bibliothécaire et conseiller du consistoire. Il mourut le 5 mai 1767. Ce professeur a publié, tant en allemand qu'en latin, une quarantaine d'ouvrages; la plupart sont des Dissertations et des Programmes sur différentes matières scientifiques. Voici les titres de quelques-uns : I. *De mathematicis natione Germanis inter omnes principibus*, Baireuth, 1744, in-fol. II. *De celebratissimis nominibus Germanorum in optices studio*, ibid., 1745, in-fol. III. *De meritis ac inventis Germanorum in Mathesi applicatâ*, ibid., 1747, in-fol. IV. *De immortalitate animæ philosophorum græcorum et latinorum assertâ*, ibid., 1754, in-fol. V. *De sideribus Brandenburgicis*, ibid., 1759, in-fol. VI. *De Venere sub sole videndâ*, ibid., 1760, in-fol. VII. *Naturam non facere saltum*, ibid., 1762, in-fol. VIII. *De Thaletis effato : Ἀρχὴ τῶν πάντων ὕδωρ, super Diog.-Laërt.*, *I*, 27, ibid., 1763, in-fol. IX. *De oryctographiâ Burgraviatûs Norici superioris*, ibid., 1764-1765, en deux programmes in-fol. Les *Notices historiques de Baireuth* de 1766, pag. 91-100, en ont publié une traduction en allemand. Le journal périodique intitulé, *Essais sur les productions du bon goût*, Erlang, 1747, in-8°., et la feuille hebdomadaire le *Miroir*, renferment aussi beaucoup d'articles de cet auteur.

B—n—d.

GRAES (Ortwin de.) *V.* Gratius.

GRÆVIUS (Jean-George), dont le véritable nom était Græfe, et non pas Grew, comme le dit Paquot, naquit à Naumbourg en Saxe, le 29 janvier 1632. Il commença ses études dans le gymnase de Pforta, et les acheva à l'université de Leipzig, sous Rivetus, et sous Strauch, qui professait alors l'histoire et la littérature latine, et se fit depuis un nom célèbre comme jurisconsulte. Grævius était entraîné vers les lettres par son inclination naturelle; et, chaque jour, ses progrès l'y attachaient davantage. Mais son père souhaitait qu'il étudiât le droit; Strauch l'y engageait; et Grævius obéit, quoiqu'avec répugnance. Vers ce temps, il arriva que son père eut besoin de l'envoyer dans l'Ost-Frise, pour accélérer le paiement d'une créance assez considérable. Ce voyage fixa la destinée de Grævius. Après avoir heureusement terminé l'affaire qui en était le motif, il eut la curiosité de visiter la Hollande, où brillaient alors Saumaise, Heinsius et Frédéric Gronovius. La conversation de Gronovius lui fit faire une triste découverte, c'est que ses études étaient à peu près manquées, qu'il avait reçu les principes d'une mauvaise école, et n'avait pas de temps à perdre s'il voulait corriger les vices de sa méthode. A cette époque, le goût de la latinité s'était corrompu dans presque toutes les universités allemandes. Juste Lipse avait donné le signal : désespérant d'atteindre à l'élégance classique de Manuce, de Muret, et d'un petit nombre d'autres savants de son siècle,

avait abandonné leur Cicé-
s'était jeté dans l'imitation de
s écrivains d'un ordre infé-
t qui n'étaient pas de l'âge d'or
ngue latine. Dans un homme
ite de Juste Lipse, c'était une
, excusée peut-être par d'au-
alités ; dans ses imitateurs,
bsence totale de raison et de
n allait chercher dans le *fu-*
Ennius, parmi les plus durs
nes de Pacuvius, et les plus
trivialités de Plaute, des
des phrases que l'on accom-
à tous les sujets, même aux
ves. On affectait de ridicules
, de certaines finesses de pen-
lesquelles toute la vigueur du
ait énervée ; et l'on découpait
tes périodes, d'une brièveté
bée, un langage déjà sec et
par lui-même. Grævius, mal
était entré dans cette mauvaise
l pria Gronovius de lui servir
is de guide : il n'en pouvait
un plus habile ; et abandon-
jurisprudence, il passa deux
eventer, suivant assidument
s de son nouveau maître. Il
uite entendre à Amsterdam
orus, et David Blondel, dont
eils le décidèrent à quitter le
isme pour la secte de Calvin.
ann, son panégyriste, ne veut
l'on calomnie ce changement
on ; il assure que les motifs
ent pas intéressés, et que le
converti n'écouta que sa cons-
Grævius, dont la réputation
çait à s'étendre, fut, en 1656,
l'université de Duisburg. Il
depuis deux années, surpas-
espérances qu'on avait con-
ses talents, lorsque Grono-
ui entrait à l'université de
demanda aux magistrats de
r de lui donner Grævius pour
successeur. Ils y consentirent ; et Grævius, malgré les efforts de l'électeur de Brandebourg, qui, pour le retenir, lui offrait une augmentation d'honoraires, quitta une université pour un simple gymnase. Il fut séduit peut-être par l'attrait qu'il trouvait à vivre sous un gouvernement libre. Après un séjour de trois ans à Deventer, il céda aux desirs de l'université d'Utrecht, qui lui offrait la chaire d'histoire, vacante par la mort d'Æmilius. Content désormais de sa destinée, il se refusa aux vœux des magistrats d'Amsterdam et de Leyde, qui tentèrent deux fois de se l'attacher par des conditions brillantes : l'électeur palatin, qui voulait l'attirer à Heidelberg, ne réussit pas mieux ; le roi de Prusse ne fut pas plus heureux ; la république de Venise lui offrit une place dans l'université de Padoue, mais avec aussi peu de succès, quoique, pour le déterminer, elle lui promît, outre des appointements considérables, une pleine liberté à l'égard de la religion, et toutes les immunités nécessaires contre l'*importunité* des inquisiteurs. Aucune offre ne le put séduire. Cet empressement des étrangers était justifié par la grande réputation que Grævius s'était faite comme professeur. On accourait à ses leçons, non pas de toute la Hollande seulement, mais de toute l'Europe. En Allemagne, particulièrement, presque tous les grands seigneurs lui envoyaient leurs enfants ; et il comptait parmi ses auditeurs des fils de princes, même de rois : car Guillaume III, qui le fit son historiographe, lui avait confié le jeune prince de Nassau. A la réputation de grand professeur, Grævius joignait celle d'écrivain érudit et d'habile critique. Paquot, et, avant lui, G. Burmann, dans le *Trajectum eruditum*, ont donné la liste complète de ses ou-

vrages. Les principaux sont : I. *Une édition des lettres de Casaubon*, Brunswick, 1655. II. *Le Soléciste de Lucien*, Amst., 1668, in-8°. Les notes sont remplies d'érudition grammaticale; elles ont été réimprimées dans le Lucien de Reitz et dans celui de Deux-Ponts. Grævius a encore fourni quelques remarques à l'édition de Lucien, publiée à Amsterdam en 1687. On lui attribue souvent cette édition; mais il est constant qu'elle est l'ouvrage de J. Leclerc. Voici, dit Leclerc, en l'annonçant dans sa *Bibliothèque universelle*, « voici la plus » belle édition de Lucien qui ait ja» mais paru. » La vérité est qu'il n'en a jamais paru de plus mauvaise et de plus incorrecte. III. *Hésiode*, avec un recueil d'excellentes observations, sous le titre de *Lectiones Hesiodeæ*, reproduites depuis dans l'Hésiode de Leclerc, dans celui de Robinson et celui de Lœsner. IV. *Justin*, 1669, réimprimé en 1683, avec les notes *Variorum*. Les remarques de Grævius se retrouvent dans le Justin d'Abr. Gronovius. V. *Catulle, Tibulle et Properce*, avec les notes *Variorum*, Utrecht, 1680. Cette édition est faite avec tant de négligence, qu'il est assez vraisemblable que Grævius n'y a fourni que son nom et la préface. VI. *Suétone*, 1672. Il y en a plusieurs réimpressions. VII. *Florus*, 1680 et autres années. C'est une des meilleures productions de Grævius. La préface est particulièrement remarquable. Il y traite avec goût du style et de la latinité de Florus. Cette préface et les notes de Grævius ont reparu dans le Florus de Fischer. VIII. Les *Commentaires de Cesar*. IX. Les *Lettres diverses de Cicéron*, ses *Lettres à Atticus*, son *Traité des Offices*, ses *Discours*; avec les notes *Variorum*. Les remarques de Grævius, sur Cicéron, sont k mées; elles se retrouvent en dans le Cicéron complet, dom aussi peu de soin que de succ Verburge. Grævius fut encor teur du vaste *Trésor des an romaines*, 12 vol. in-fol.; de *que philologique*, de Martin Traité de Junius, *De pictur rum;* des *Poésies grecques* nes de Huet; et de plusieurs o de Meursius. Il avait, de concc P. Burmann et Holthen, con une réimpression des inscript Gruter. Enfin, c'est lui qui mencé le vaste *Trésor des an d'Italie et de Sicile*, terminé même Burmann, et qui forme in-fol. La mort le surprit au de ce travail, le 11 janvier 17 bricius a publié la collection Préfaces et de ses Lettres; B celle de ses Discours. Huet ava l'associer au travail des éditi *usum*, et le charger particuli des *Scriptores rei rusticæ;* projet n'eut pas de suite. Ce humaniste eut part aux lil de Louis XIV; et il en a t sa reconnaissance dans les F mènes de son édition des *C de Cicéron*. Après sa mort, il sous son nom, un livre intitu *hors Musarum*, mais où il n un mot de lui, s'il faut en cro mann. Faut-il aussi le croire il dit que, si Grævius était Auguste, il n'aurait pu é parler un meilleur langage ? V cité par Paquot, prétend au c que Grævius n'avait jamais p le latin avec facilité. Burma il est vrai, le successeur de C et son admirateur passionn conçoit-on que Grævius, p en latin, et professant en ter barrassés, sans élégance, s

æ, eût jamais pu acqué-
utation, et at rer à ses
s d'auditeurs ; Grævius
ıfants ; son père en avait
Quatre filles seulement
t. Un de ses fils, nom-
-George, promettait de
s traces. Créé, en 1691,
quence et d'histoire, il
e édition de Callimaque;
t avant d'avoir pu la pu-
s se chargea de ce soin.
une ses lettres, « qu'on
que les notes de Théo-
us soient d'autre main
de son illustre père,
mettre son fils en répu-
æ tendre stratagème. »
cette opinion de Bayle;
nt il s'agit n'ont rien de
e, qu'on ne puisse sans
les attribuer à un très

B—ss.

ıN-JERÔME), professeur
aquit à Salzbach, le 19
48. Il visita, dans sa
coup d'écoles, tant dans
dans l'étranger ; il vint
1672, à Leyde, où il
prudence pendant trois
pour la musique lui fit
a science sérieuse du
bientôt, dans l'art mu-
rès les plus distingués.
ıi des preuves de va-
squ'en 1672 les Fran-
surprendre la ville de
ıdiants de cette univer-
ssèrent, et Graf était
s combattants. Les états-
ıt frapper et distribuer
édaille d'argent, en mé-
ait héroïque ; et chaque
cette médaille porte le
liant auquel elle a été
une inscription latine.
hevé ses études, il fut, en 1677, appelé à Brème en qualité de chanteur et collègue d'école au gymnase académique de cette ville. Graf y resta pendant trente ans et était fort aimé. Ensuite il obtint la même place à Berlin. Il avait des connaissances très profondes sur la musique, tant vocale qu'instrumentale; il composait avec facilité, et savait jouer de la plupart des instruments. Le roi Frédéric Ier. voulut le nommer maître de sa chapelle; mais il refusa cette place, et se contenta de faire exécuter ses compositions dans l'église réformée, et dans les concerts qu'il donnait chez lui. Graf mourut le 12 mai 1729. Il a publié, tant en allemand qu'en latin, les ouvrages suivants : I. *Description de la trompette marine*, Brème, 1681. II. *Chansons spirituelles, à deux dessus, avec B. C.*, ibid., 1683, in-8°. III. *Leçons de chant en dialogue*, ibid., 1702, in-8°. IV. *Rudimenta musicæ practicæ*, ibid., 1685, in-8°.

B—n—d.

GRAF (ANTOINE), naquit à Winterthur en Suisse, en 1736, et mourut à Dresde, en juin 1813. Un peintre assez médiocre de sa ville natale, Jean Ulric Schellenberg, lui enseigna les éléments de la peinture; mais ses vrais et uniques maîtres furent son génie, son application, et les meilleurs ouvrages de l'art, qui excitèrent son émulation. Son talent pour le portrait se développa pendant un séjour de huit ans qu'il fit à Augsbourg. En 1766, il fut appelé à Dresde en qualité de peintre de la cour. Il s'y fixa pour la vie, quoiqu'il séjournât par intervalles à Leipzig, et à Berlin, où il épousa la fille de son compatriote, le professeur Sulzer. Il a été regardé long-temps comme le premier peintre en portraits de l'Allemagne; et le nombre des personnes

qu'il a peintes durant sa longue et laborieuse carrière, est immense. Les graveurs de l'Allemagne, Bause, Berger, Geyser, Haid, Sinzenich, Kobl, Haas, etc., ont gravé plus de 120 de ses portraits, dont les plus estimés sont ceux que Bause a gravés de 1768 à 1794, et qui offrent une suite des savants les plus distingués parmi ses contemporains en Allemagne. Les traits et la physionomie qui décèlent le caractère de l'individu, se trouvent rendus avec le tact le plus sûr et le plus heureux dans les tableaux de Graf, dont plusieurs sont historiques. On ne citera de ceux-ci que le prince *Henri de Prusse à cheval*, gravé par Berger; l'actrice *Brandes*, dans le rôle d'Ariadne à Naxos, gravée par Sinzenich; le professeur *Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravé par Rieter. Recommandable par son talent, M. Graf le fut également par ses vertus, par son esprit très cultivé, par la solidité de son caractère et par son commerce aimable. — GRAF (Ours), graveur en bois et orfèvre de Bâle. La bibliothèque de cette ville conserve un nombre considérable de ses dessins, qui ont du mérite. On trouve de ses gravures avec l'indication de l'année 1485. U—I.

GRAFFIGNY (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG-D'APPONCOURT, dame DE), naquit à Nanci, en 1694. Son père était de l'ancienne et illustre maison d'Issembourg, et sa mère était petite nièce du fameux graveur Callot (1). Elle épousa Hugues de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme violent et emporté. Après plusieurs années d'une union malheureuse, où elle courut plus
des dangers pour sa vie, on
juridiquement de cet homm
fait pour elle. Les enfants qu
eus de lui moururent en b
leur père finit ses jours dan
son, où sa mauvaise condu
fait renfermer. Mme. de Gra
vit à Paris Mlle. de Guise,
épouser le duc de Richelie
alors seulement que se
en elle le goût des lettres
buta dans la carrière par u
velle imprimée dans le *Recu
Messieurs*, en 1745. Ce
intitulé *Nouvelle espagnole
vais exemple produit autan
tus que de vices*, avait, co
voit, une fausse maxime p
et un abus de maximes gâta
du récit, quoique mêlé de
où l'on trouvait du sentir
fut critiquée. Mme. de Gra
pondit aux critiques par le
péruviennes, qui ont fait sa r
L'idée et le cadre de cet ou
également ingénieux : des s
vrais, naïfs, autant que pa
des descriptions charman
adresse peu commune à en
moindres objets, et à tirer
situation bizarre de la jeu
vienne Zilia, transportée to
au milieu d'un monde
mœurs et les usages lui so
ment étrangers (adresse qu
aux yeux du lecteur les
plus familiers, par la pein
fait Zilia, et les impressio
en reçoit); voilà les avantage
le succès des *Lettres pé
dans le temps, et le leur
pour toujours. Voici égal
critiques qu'essuya Mme. de
le dénouement ne satisfait
lusion est parfois détruite
anachronismes de l'auteur su

(1) Madame de Graffigny racontait elle-même un trait curieux de l'ignorance de sa mère. Ennuyée d'avoir chez elle une quantité de planches de cuivre gravées par Callot, elle fit un jour venir un chaudronnier pour les convertir en une batterie de cuisine. On peut en conclure qu'elle contribua peu à donner à sa fille le goût de l'instruction.

appartiennent à son temps
aient ignorés dans celui où elle
voyage de la Péruvienne en
Son style élégant et naturel
souvent déparé par les traits
'siques qu'elle y prodigue; et
, déjà assez considérable dans
age tout de sentiment, n'est
onnable à Zilia, que l'auteur
ler, ni concevable chez un
le 55 ans: c'est proprement
jeune âge. L'expérience et un
iré ramènent à la nature. La
, pleine d'exaltation, a dû
: au-delà de l'expression
un langage qui puisse satis-
e exaltation : l'âge mûr ne con-
beau que le vrai; et le style
'esprit y sentent l'homme dé-
Les taches dont nous venons
r, et quelques méprises de
de termes péruviens, pardon-
une femme, n'empêchèrent
ublic de rendre justice à l'au-
s *Lettres péruviennes* (1).
lui-même, fut le premier à
cette justice, dans l'*Année*
e, tome 1er. Mme. de Graf-
iblia ensuite *Cénie*, comédie
es et en prose, qui est, ainsi
dit alors le même Fréron,
èle dans le genre aimable et
ue. Cette pièce, qu'on a pla-
me drame, après *Mélanide* et
meilleures de la Chaussée,
uccès complet: on fit quelques
es à la fable, sous le rapport
raisemblance; la pureté, la
style, la délicatesse de sen-
qualités soutenues dans les
es de cette jolie pièce, firent
ces reproches, et celui d'un
and rapprochement avec la

Lettres d'Aza ou d'*un Péruvien*, qu'on
a suite des *Lettres d'une Péruvienne*,
M. de la Marche-Courmont, ancien
a du margrave de Bareith; c'est un ro-
nuyeux, quoique fort court.

Gouvernante de la Chaussée. Mme. de Graffigny donna encore au théâtre la *Fille d'Aristide*, drame en cinq actes et en prose, qui ne réussit nullement. Elle fit jouer chez elle un petit acte de féerie intitulé *Azor*, et composa pour les enfants de l'empereur d'Autriche trois ou quatre pièces en un acte. Elle mourut à Paris le 12 décembre 1758, âgée de près de 64 ans. Née sérieuse, elle montrait peu son esprit dans la conversation : un commerce doux, égal, un jugement solide, un cœur sensible, lui avaient acquis des amis dès sa jeunesse; et souvent sa modestie leur donnait le droit de corriger et de gâter ce qu'elle avait écrit. Elle éprouva aussi, comme toute femme auteur, le désagrément de voir attribuer à d'autres ce qu'elle avait fait de mieux. mais cette opinion ne fut répandue que par quelques critiques obscurs autant qu'injustes. L'académie de Florence la comptait parmi ses membres. La famille impériale l'honorait d'une protection particulière; et plusieurs princes de l'auguste maison de Lorraine étaient en correspondance de lettres avec elle. Cependant Mme. de Graffigny, entourée d'appuis, au milieu des succès littéraires, éprouva des peines vives, et ne fut point heureuse dans la plus grande partie de sa vie. On attribua sa dernière maladie au chagrin que lui causa la chute de la *Fille d'Aristide*. Souvent une chute, un revers, même momentané, blessent le cœur d'une femme (trop sensible pour se livrer aux chances orageuses de la vie littéraire), et lui ôtent plus de bonheur qu'un grand succès ne peut lui en donner. Les ouvrages de Mme. de Graffigny ont eu de nombreuses éditions; la plus complète est celle de 1788, 4 vol. in-12. *Cénie* fut mise en vers par de Longchamps, et traduite en italien par Deodati. Les *Let-*

tres péruviennes furent traduites en anglais par Robert (Londres, Cadell, 1775); mais cette traduction était très médiocre. M. W. Mudford en a donné une nouvelle en 1809 (Londres, in-12), où se trouve aussi la traduction de la suite des *Lettres d'Aza*, et des notices biographiques sur l'auteur et sur le continuateur. Ces lettres ont été traduites aussi en italien par Deodati, 2 vol. in-12. Cette traduction élégante, et très souvent réimprimée, a le mérite d'être un livre classique par le soin que l'auteur a pris d'y indiquer toutes les nuances de la prosodie italienne. V—z.

GRAFTON (Richard), imprimeur et historien anglais, né à Londres, vécut sous les règnes de Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie et d'Elisabeth. Il publia, en 1548, une deuxième édition de la *Chronique de Hall*, intitulée l'*Union des deux nobles et illustres familles de Lancastre et d'York*, etc.; il l'avait continuée, à ce qu'il paraît, d'après le manuscrit même de *Hall*, depuis l'an 1532, où s'arrêtait l'édition de 1542, jusqu'à la fin du règne de Henri VIII. Grafton a donné un *Abrégé des chroniques d'Angleterre*, imprimé par R. Tottyl, en 1562, réimprimé les deux années suivantes, et de nouveau en 1572. Il donna ensuite un abrégé de cet abrégé, sous le titre de *Manuel des affaires d'Angleterre*, en rivalité avec quelques ouvrages du même genre publiés par Stowe. Il fit paraître, en 1569, sa *Chronique complète, et grande Histoire des affaires d'Angleterre* (*Chronicle at large, and meere History of the affairs of England*). Sous le règne de Henri VIII, et peu de temps après la mort de lord Cromwell, il fut emprisonné six semaines à la *Fleet*, pour avoir imprimé la *Bible de Matthew's*, et ce qu'on appelait *la grande Bible*, sans Quelques années après, il fut n imprimeur du prince Edouard conjointement avec Whitchurc patenté pour l'impression des d'office divin et des livres élémen (*primers*) en latin et en anglai la première année du règne d'Ed VI, il obtint un privilége exclusi imprimer tous les livres de s ou actes du parlement. On ne c presque aucun détail exact s dernières années, non plus date de sa mort. On sait qu'il jambe cassée par une chute, en et Strype suppose qu'il mouru la pauvreté. On lui doit plusieu impressions anglaises les plus a nes, les plus correctes et les p ches de la *Bible*. Sa *Chroniq* pas conservé toute sa réputatio pendant on l'a réimprimée en à Londres, 2 vol. in-4°., sui sa table des baillis, sheriffs et de la cité de Londres, de l'an à 1558 inclusivement.

GRAFTON (Auguste-H Fitzroy, duc de), naquit en 17 36, et fit ses études à l'univer Cambridge. Il était à peine a vingt ans, lorsque la mort de so le mit en possession des biens honneurs de sa famille. Sa pr ou plutôt son unique pensée fu de se livrer à toute la dissi ordinaire aux jeunes gens de sa sance. Mais plus tard, le goût de sirs ayant fait place à l'ambiti duc de Grafton voulut courir l rière des emplois publics. Il en 1765 une charge de secrétai tat, dont il se démit l'année su pour être nommé premier lord trésorerie. Mais il ne jouit pas temps de cette dernière place. ment attaqué dans le parlemen Wilkes, l'idole du peuple, et

redoutables lettres de
bligé d'abandonner le
mmencement de 1770.
u de temps après, il
e du petit-sceau, qu'il
en 1775. A cette épo-
ntement prononcé con-
de lord North, qui
r de nouvelles taxes à
laise, il reçut l'ordre
harge. Dès ce moment,
ler aucune mesure; et
cours de la guerre de
des États-Unis, de
parti de l'opposition,
toutes ses forces un
les opérations furent si
ur la Grande-Bretagne.
sition parlementaire vit
es couronnées du suc-
Grafton fut réintégré
de lord du petit-sceau.
avoir exercé quelque
tions, il résolut de se
ires, et de passer le
urs dans la plus pro-
Si, depuis, son amour
l'arracha quelquefois
de la vie privée pour le
in de la chambre des
ut que dans les occa-
les où s'agitaient des
iques de la plus haute
n le compta parmi ceux
nt le plus vigoureuse-
3, à la nouvelle guerre
nce. Les talents et le
ie de lord Grafton ne
avoir été très remar-
t sans doute posséder
timables; mais il y joi-
ts bizarres. On assure
ur passionné des livres
x; et que dans sa vieil-
na tellement de contro-
héologie, qu'égaré par
trop subtils, il abjura
la religion de ses pères pour embrasser les principes des unitaires. Il affectait même, lorsqu'il se trouvait à Londres, d'aller régulièrement entendre l'office divin à la chapelle que ces sectaires avaient dans Essex-street. Dans la vue d'encourager l'étude des saintes Écritures, il fit imprimer à grands frais une édition du nouveau Testament grec de Griesbach, qu'il répandit avec une extrême profusion. L'université de Cambridge l'avait élu son chancelier, quand il était ministre; et cet événement a été célébré par la muse de Gray. Le duc de Grafton mourut le 14 mars 1811, au milieu d'une jeune et nombreuse postérité, dont il aimait à diriger lui-même l'éducation.

N—E.

GRAFUNDER (David), théologien et savant orientaliste allemand, du XVIIe. siècle, originaire de la Marche de Brandebourg, fut d'abord recteur à l'école de Custrin; mais la doctrine du syncrétisme, alors vivement agitée, lui attira des persécutions de la part des calvinistes, qui le destituèrent en 1666, parce qu'il ne voulut pas faire chanter par les élèves du gymnase les psaumes de David d'après la version de Lobwasser. Grafunder fut ensuite successivement pasteur à Salgast, à Luckau et à Merseburg, où il mourut de la peste le 24 décembre 1680. Voici la liste des ouvrages que Grafunder a publiés : I. *Calligraphia hebraïca, seu de elegantî sermone ebr.*, Cologne, 1668, in-8°. II. *Grammatica syriaca cum syntaxi et lexico brevissimo*, Wittemberg, 1665, in-8°. III. *Grammatica chaldaïca.* IV. *Orationes Isocratis.* V. *Plutarchus cum notis.* VI. *Ærarium poëticum græcum.* B—H—D.

GRAHAM (George), horloger anglais et mécanicien distingué, naquit en 1675 à Horsgills, paroisse de Kirklin-

ton, dans le comté de Cumberland. Étant venu à Londres en 1688, il entra, comme apprenti, chez un horloger, acquit bientôt une si grande habileté et montra un génie si précoce, que Tompion, l'un des plus célèbres horlogers anglais de ce temps, en conçut pour lui un vif intérêt, l'admit dans sa maison, et le traita toujours depuis comme son fils. Graham joignait, au don de l'invention, un soin scrupuleux dans l'exécution des machines et des instruments, soin qui lui a fait donner à tous ses ouvrages une exactitude et une précision supérieures. Il avait une profonde connaissance de l'astronomie; et c'est surtout au progrès de cette science, qu'il a appliqué les divers instruments et méthodes qu'il a imaginés ou perfectionnés. On lui doit, entre autres objets précieux, le superbe mural qu'il exécuta pour le docteur Halley dans l'observatoire de Greenwich, et d'après lequel ont été faits les meilleurs instruments de ce genre : c'est à l'aide d'un secteur inventé et construit par lui, que le docteur Bradley découvrit d'abord deux mouvemens nouveaux dans les étoiles fixes. Le planétaire qu'il exécuta pour le comte d'Orrery (*V.* Boyle, V, 434), a long-temps servi de modèle aux machines de ce genre, construites dans le XVIIIe. siècle. Lorsque les académiciens français firent les préparatifs de leur voyage dans le nord, pour déterminer la figure de la terre, ce fut sur Graham qu'on jeta les yeux pour munir ces voyageurs des instruments qui leur étaient nécessaires; et la manière dont il répondit à cette confiance, facilita beaucoup l'objet de l'expédition. L'horlogerie lui est redevable de l'invention de l'échappement à cylindre, qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques. Il a enrichi les *Transactions philosophiques*, depui 31 jusqu'au 42e., de la comm de plusieurs découvertes i et importantes, principal physique et en astronomie, celles d'une espèce d'altérati de l'aiguille aimantée, d'u de mercure (1), et de plusi cularités curieuses relative table longueur du pendule s lequel il continua de faire riences jusque dans la dern de sa vie. Il mourut à L 24 novembre 1751, et à l'abbaye de Westmin le même tombeau que Ton cère, confiant, généreux dirigé tous ses efforts vers de la science et le bonh semblables. Il était de la so de Londres, et de la Quackers. L'anecdote suiva donner une idée du degr tude auquel il portait les ou sortaient de ses mains. Un lui avait commandé une r moment où elle lui fut livr que devant aller résider p années aux Indes, il des jusqu'à quel point il pourr sur la régularité de son m « Monsieur, répondit Gr » une montre que j'ai fait » moi-même : portez-la » vous voudrez; si au bo » ans, vous revenez me » vez me dire qu'elle a va » minutes, je vous rendr » gent. » L'acheteur, apr sence de plus de sept a en effet chez l'horloger, un ton sérieux, lui dit : « » je vous rapporte votre » Je me rappelle ma con » pondit Graham; voyon

(1) *Voyez* Fontenai, *Dict. des*

i bien, de quoi vous plaignez-
us? — De quoi je me plains!
ce que depuis sept ans que je l'ai,
e a varié de plus de cinq minutes.
Vraiment; dans ce cas, mon-
ur, je vous rends votre argent.
Que voulez-vous donc dire?
Je veux remplir mon engage-
nt.—Parlez-vous sérieusement?
mais autrement.—Je ne céderais
s ma montre pour dix fois le prix
e je vous l'ai payée. — Et moi
ne voudrais pas manquer à ma
role pour aucune considération.
ne promesse de ma part est une
ose sacrée. J'ai promis, à de cer-
nes conditions, de reprendre la
ntre. En conséquence de cette
omesse, vous me l'avez rendue;
aucune puissance sur la terre ne
forcera à renoncer à mon traité.»
parole; et cette montre, jus-
sa mort, lui servit de régulateur.
joute qu'il égayait quelquefois ses
ques en leur racontant ce trait,
ue lui-même ne fût rien moins
laisant. L.

RAHAM. *Voy.* MACAULAY et TROSE.

RAHAME (JACQUES), poète
iptif, né en Écosse, avait em-
se la carrière du barreau, et exer-
ncore en 1806, dans son pays,
ofession d'avocat; mais la fai-
e de sa santé, et ses goûts paisi-
et solitaires, l'ayant engagé par
ite à y renoncer, il vint en An-
rre, prit les ordres dans l'église
cane, et obtint une cure d'un
u très modique aux environs de
am. La douceur de son carac-
et sa disposition à rendre service,
ent généralement aimer. Il ne
uait pas d'éloquence; et plusieurs
ges qu'il a publiés, prouvent un
t assez distingué en poésie. Gra-
est mort à Glascow, le 30 no-
vembre 1811. Ses poèmes, tous en vers blancs, sont: I. *Le Dimanche* (The Sabbath), 1804, in-12, imprimé pour la troisième fois en 1805, in-8°., avec des corrections et des additions, suivi des *Promenades du Dimanche*. II. *Les Oiseaux de l'Écosse*, et autres poésies, Édinbourg, 1806, in-8°. Les morceaux qui suivent ce poème, sont principalement des *Tableaux tirés de la Bible*: l'ouvrage est accompagné de notes. III. *Les Géorgiques anglaises*, 1810, in-4°., imprimées avec luxe. Ce poème, qui devrait plutôt avoir pour titre les Géorgiques écossaises, est divisé en douze chants, ayant chacun pour sujet un mois de l'année. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétiques les préceptes et les procédés d'agriculture, qu'il recommande; mais les descriptions qu'il offre des sites et des mœurs de l'Écosse, prouvent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle; ses épisodes présentent un intérêt touchant: son style, dans ses divers poèmes, est naturel, clair, énergique et concis, plutôt qu'élégant. Le caractère général de ses ouvrages est moral et religieux. L.

GRAILLY (JEAN DE), connu sous le nom de Captal de Buch, fut un des plus grands capitaines du XIVe. siècle. Le titre de *Captal* venait du mot *capitalis*, chef principal; il était affecté, dans l'Aquitaine, à quelques-uns des plus illustres seigneurs. (*Voy.* le *Glossaire* de Du Cange, au mot *Capitalis*.) Sous le règne de Charles V, on ne connaissait plus en France que le captal de Buch et le captal de Trente. Le premier commandait en 1363, avec la qualité de lieutenant de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. L'année suivante, se trouvant en Normandie, à la tête des Navarrois, il osa marcher à la rencontre de l'ar-

mée française, commandée par Du Guesclin : il est vrai que cette armée ne se composait que de 11 à 1200 hommes ; mais celle du captal n'était guère plus considérable. Du Guesclin était campé près de Cocherel, sur la gauche de l'Eure, et il manquait de vivres. Le captal lui envoya un héraut pour lui offrir du vin et des provisions de bouche. « Gentil héraut, répondit » l'intrépide breton, vous savez très » bien prescher ; aussi pour votre » discours, je vous donne un coursier » de cent florins : mais dites au cap- » tal que je veux combattre, et que, » s'il ne vient pas à moi, je marcherai » à lui : avant la fin du jour, je man- » gerai un quartier du captal ». Par ces derniers mots, Du Guesclin voulait faire entendre qu'il ferait le captal prisonnier, et qu'il aurait le quart de la valeur de ses biens pour sa rançon. Il lui envoya donc un héraut pour lui proposer de descendre dans la plaine et d'accepter la bataille ; mais voyant ce héraut revenir sans réponse, il s'avise d'un stratagème, fait sonner la retraite, et feint de décamper. Les Navarrois veulent soudain s'élancer à la poursuite des Français ; vainement le captal cherche à les retenir, en s'écriant : « Je n'ai pas ouï dire que » Du Guesclin ait jamais daigné dé- » camper ; c'est une ruse de guerre. » Sa voix se perd dans le tumulte ; et lui-même est entraîné avec les siens. Aussitôt que Du Guesclin les voit dans la plaine : « J'espère, dit-il, donner » le captal au roi, pour étrenne de » sa noble royauté. » Il arrête et change le mouvement de sa troupe : « Pour Dieu, amis, s'écrie-t-il, sou- » venez-vous que nous avons un nou- » veau roi de France (Charles V, qui » fut couronné trois jours après cette » bataille) ; que sa couronne soit au- » jourd'hui étrennée par vous. » Les deux armées font des pro victoire est long-temps dispu trente chevaliers gascons, formé le hardi projet d'enlev tal, marchent étroitement s uns contre les autres, pénèt le bataillon où combat ce gue cherchent que lui, le joignen vent malgré tous les efforts f le délivrer, et les Navarrois s cus. Le captal fut confié à la Roland Bodin, simple écuyer remit à Charles V ; et ce pri voya au marché de Meaux, demeurer prisonnier sur sa pa 1365, le captal assista, pour Navarre, à la conclusion du paix, qui fut signé à St.-D dont un des articles portait qu tal de Buch serait libre sans Charles V, qui désirait att vaillant capitaine à son ser donna la seigneurie de Nem il devint ainsi vassal du roi de Mais étant retourné en Gui ne put résister aux reproch douard de Galles, dit le Prin Il envoya son écuyer à la France, en le chargeant de au roi l'original de la donatic renoncer, en son nom, à l'h qu'il avait fait. En 1371, le Lancastre, qui commandait en depuis la maladie d'Édouar retour en Angleterre, repassa l dans cette île, et remit au commandement de la provinc ci, nommé connétable d'Aq était alors le seul guerrier qu glais pussent opposer à Du G qui venait d'être nommé co de France ; mais le captal, n'a des troupes assez nombreus résister aux Français, fut fai conde fois prisonnier en 13 du château de Soubise, amen et enfermé au Temple, où il

cinq ans de détention. Char- vait fait délivrer 1500 livres à r qui le fit prisonnier. Il refusa nment de le rendre au roi terre, qui fit, pour sa rançon, es les plus avantageuses. Le que français craignit de relâcher emi trop redoutable. Il essaya de l'attacher à son service : captal de Buch avait l'ame evée pour acheter sa liberté à ; et il préféra une honorable té et une mort prématurée, à gissement qu'il ne pouvait ob- u'en trahissant son devoir et ments. V—ve.

AIN. *Voy.* Legrain.

AINDORGE (André), méde- é à Caen en 1616, après avoir é ses cours à l'université de ellier, y reçut le bonnet de doc- L de Rebé, archevêque de Nar- , l'appela ensuite dans cette où il demeura vingt années. Il ait son temps entre l'exercice art et l'étude de la philosophie. e et Gassendi étaient les au- qu'il goûtait davantage; et il différents écrits d'après leurs es. Il fut accueilli, à son retour patrie, avec beaucoup de dis- , et honoré de plusieurs char- nicipales. Il avait au nombre amis le célèbre Huet, évêque nches, qui lui dédia son livre terpretatione. Quelques mois la mort, il tomba dans une es- e délire, qui se manifestait la ulement, et avec des circons- fort singulières; enfin la fièvre ara, et il mourut le 13 janvier à soixante ans. On a de lui : *nadv. in Figuli exercitationem cipiis fœtûs*, Narbonne, 1658, 1. *Dissertatio de naturâ ignis, t colorum*, Caen, 1664, in-4°. *raité de l'origine des macreu-ses*, mis au jour par Thomas Malouin, Caen, 1680, in-8°.; ouvrage rare et curieux, réimprimé avec le *Traité de l'adianton*, de P. Formi (Voy. Formi, tome XVI, pag. 274), par les soins de Buchoz, sous ce titre : *Traités très rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12. L'opinion commune était alors que les macreuses naissaient dans des coquilles (nommées pour cela *conques anatifères*) ou étaient produites par du bois pourri. Graindorge réfuta victorieusement cette idée absurde. Il laissa en manuscrit deux ouvrages, l'un intitulé, *Statera aëris*, et l'autre, *De origine formarum*; et, dit Huet, il avait de plus grands desseins lorsqu'il mourut. — Graindorge (Jacques), sieur de Prémont, frère du précédent, né à Caen en 1614, s'appliqua particulièrement à l'étude des médailles et des antiquités romaines : il cultiva aussi la littérature avec succès; les meilleurs ouvrages italiens et espagnols lui étaient familiers, et, dans les dernières années de sa vie, il apprit le grec uniquement pour lire dans l'original les poèmes d'Homère. Huet, son ami, dit qu'il était moins estimable encore par ses connaissances que par la délicatesse de son goût et la solidité de son jugement, qui était telle, que l'on eût pu se fier plus sûrement à la finesse de sa critique, qu'à celle de toute une académie; mais, ajoute-t-il, sa paresse, déguisée en philosophie et en mépris de la réputation, rend tous ses talents inutiles. Graindorge mourut d'hydropisie, maladie dont il avait toujours eu une grande frayeur, en 1659, à l'âge d'environ 45 ans. — Graindorge (Jacques), bénédictin, parent des précédents, avait étudié les principes de l'astronomie, sous l'avocat Gilles Macé; et il s'appliqua à cette science

avec plus d'ardeur que de succès. S'imaginant avoir trouvé un moyen de déterminer la longitude en mer, il publia un programme dans lequel il annonçait cette précieuse découverte, dont il se réservait pourtant le secret. Il reçut, en 1669, l'ordre de se rendre à Paris pour communiquer son secret à l'académie des sciences; mais on reconnut bientôt que tous ses calculs reposaient sur l'astrologie judiciaire, et avaient par conséquent une base chimérique. Il retourna un peu confus à l'abbaye de Fontenai, et y mourut le 25 mai 1680, à soixante-dix-huit ans. Dom Graindorge était prieur de Culey; on connaît de lui un seul ouvrage : *Mercurius invisus, sed tamen propè solem observatus*, Caen, 1674, in-4°. — GRAINDORGE (André), tisserand, né à Caen dans le XVIe siècle, est le premier qui ait imaginé de figurer sur la toile des carreaux et des fleurs. Son fils Richard, très habile ouvrier, perfectionna cette invention, et y dessina non-seulement des oiseaux et des plantes, mais encore des scènes très compliquées, telles que des fêtes et des combats. Il fut chargé par la ville de Caen de présenter à la reine Marie de Médicis, une pièce de toile sur laquelle il avait représenté une des victoires de son auguste époux; et tandis que Henri IV louait la beauté de l'ouvrage, Richard ne cessa de répéter naïvement : *Sire, roi, ce sont-là pourtant mes œuvres.* Michel, fils de Richard, égala son père dans l'exercice de la même profession, et établit en France plusieurs manufactures de toiles de haute-lice, qu'on nomma aussi toiles damassées, à cause de leur ressemblance avec le *damas blanc.* W—s.

GRAINGER (JACQUES). *Voy.* GRANGER.

GRAINVILLE (NICOLAS DE), jésuite, né en Normandie dans le siècle, s'appliqua avec beau succès à l'étude des médailles, vint à en former une collecti curieuse. Il était bibliothécaire lége de son ordre à Rouen, et en cette ville vers 1725. On plusieurs savantes dissertation lesquelles il s'attache surtout à les opinions paradoxales de s frère le P. Hardouin, qui te à jeter de l'incertitude sur di points de l'histoire. On conna savant et modeste religieux : I. *sur une médaille de Maxim* moires de Trévoux, mars 17 latin dans les *Electa rei num* Chr. Woltereck; et en italien tome IVe. de la *Galleria di M* II. *Lettre à M. Moissonier,* *médaille de Vitellius, avec cription :* ADVENTUS AUGUSTI avril 1703; et en latin dans les *rei numariæ.* III. *Remarqu une dissertation de M. de la C touchant une colonne* (la colon tonine) *trouvée depuis peu d Champ-de-Mars à Rome*, ibi tembre 1704. IV. *Réponse à la Chausse, touchant une m de Faustine la mère, et sa cration avec Antonin le pieux* décembre 1705. V. *Lettre s médaille de Sévère*, ibid., 1709. VI. *Réponse à la Let un trésor de médailles*, insér les *Mémoires de Trévoux*, ibid., mars 1710. VII. *Disse sur quelques médailles satiriq Gallien, découvertes depui* ibid., juin 1712. VIII. *Lettre découverte de plusieurs mé curieuses*, ibid., juillet 171 *Lettre sur l'usage qu'on peu des médailles, par rapport à ligion*, ibid., août 1715; Jou savants, mai 1716. X. *Expl*

aille de Néron, ibid., no-
18. XI. *Lettres sur les mé-
on cabinet, qui manquent
e P. Anselme Banduri*,
rance, juin, octobre et dé-
)23. XII. *Dissertation sur
le la vision de Constan-*
de Trévoux, juin 1724.
-Joseph de Lespine de
e, conseiller au parlement
é en cette ville vers la fin
ième, mérita la réputation
instruit et laborieux, et
16 décembre 1754. On a
*Recueil d'arrêts rendus en
me chambre des enquêtes*,
5o, in-4°. II. *Mémoires
le Pibrac, avec les pièces
es, ses lettres amoureuses
rains*, Amsterd. (Paris)
61, in-12. L'abbé Sépher,
amateurs par sa riche bi-
, fut l'éditeur de cet ou-
y fit des additions. W—s.

NVILLE (Jean-Baptiste-Xavier Cousin de), na-
avre le 3 avril 1746. Il eut
mariée au frère du célèbre
de Saint-Pierre, et un
, actuellement évêque de
avier de Grainville, destiné
à l'état ecclésiastique, fit
s distinguées, d'abord au
Caen, et ensuite à Paris,
de Louis-le-Grand. Il fut,
é Sieyes, un des élèves les
uants du séminaire de St.-
mais des goûts bien diffé-
taient l'un aux abstractions
aphysique, et l'autre à l'élo-
aux lettres. Un discours du
inville, couronné par l'aca-
Besançon, au sujet de cette
: *Quelle a été l'influence
ilosophie sur le XVIIIe siè-*
t connaître avantageusement.
époque où des discussions, qui n'avaient que trop d'intérêt, s'élevaient entre le clergé et les philosophes; où une terrible révolution morale se préparait par l'abus des sciences mathématiques et physiques, qui avaient accoutumé les esprits à soumettre au raisonnement et au calcul tout jusqu'à la politique et à la religion. Grainville montra, avec plus de justesse que ne l'avait fait Jean-Jacques Rousseau attaquant directement les sciences et les arts, qu'il ne résultait de cette philosophie raisonneuse qui suppose un ordre moral sans principes religieux, que des erreurs nuisibles et des systèmes dangereux et absurdes. Mais la prose éloquente de Grainville, bien qu'opposée aux sophismes du métaphysicien Sieyes, ne fut pas plus puissante que la muse énergique de Gilbert, pour prévenir la révolution amenée par le philosophisme. L'orateur et le poète furent tous deux persécutés et malheureux. (*Voy.* Gilbert, XVII, 357.) Grainville, du haut de la chaire, dans des sermons restés manuscrits, continua de tonner contre les mœurs et la philosophie du siècle. A un extérieur noble, à un organe touchant et expressif, il joignait un grand fonds de pensées, une manière neuve de les développer, un style lumineux et plein de chaleur : ces qualités, qui ne peuvent que faire desirer maintenant la publication de ses discours, lui attirèrent de vives contradictions, aux approches des troubles révolutionnaires. Il quitta alors cette carrière; et, pour donner le change à ses persécuteurs, il s'essaya dans un genre littéraire bien différent, la carrière dramatique. Le *Jugement de Pâris*, entre autres, avait été reçu au Théâtre-Français, et allait être représenté à l'époque de la révolution. Mais, malgré l'attrait de la scène pour une

imagination ardente, l'auteur était ramené par son caractère à un genre plus grave. Après la scission du clergé, une organisation nouvelle parut offrir à Grainville les moyens de reprendre utilement son ministère : il vint, à la sollicitation de l'évêque d'Amiens, dans cette ville, où ses talents oratoires lui procurèrent de nouveaux succès, et semblaient promettre quelques fruits heureux, lorsque les désordres de l'anarchie commencèrent à éclater. Ses opinions religieuses, quoique également éloignées du fanatisme et de la superstition, devinrent, pour des esprits prévenus, un prétexte et un titre contre lui. Poursuivi, maltraité, privé de sa liberté, de sa pension, il fut arraché à son état, plutôt qu'il ne le quitta lui-même. Rendu enfin à la société, mais non à des fonctions dont sa position l'écartait, il se vit réduit à s'occuper de l'éducation des enfants : mais les réglements tyranniques qui entravaient l'instruction privée, paralysèrent les soins du maître et lui laissèrent trop peu d'élèves. C'est durant les courts intervalles et au milieu même de ces traverses, qu'il composa son *Dernier homme*, ouvrage dont le sujet peut sembler sombre et triste ou analogue à la position de l'auteur, mais dont l'invention atteste un génie original, quoique singulier, et l'exécution un talent supérieur, quoique inégal : les défauts qu'on y rencontre tiennent aux circonstances où se trouvait l'écrivain ; mais les beautés qu'il renferme sont de tous les temps. Si l'auteur le conçut à seize ans, comme l'avance son éditeur, il n'en eut probablement alors que l'aperçu. On voit, par ce qu'il rapporte, non sans exagération, des grands progrès des sciences et des arts avant la fin des temps, qu'il a écrit son livre après l'invention des aérostats, dont il suppose la direction opérée ; on voi par plusieurs passages, entr celui où le dernier homme re au milieu des ruines du mo débris d'une statue d'un chef meux, que l'auteur compos tion lors de la création de français. Trop fier pour réc sement l'appui de ce nouv vernement, Grainville n'a de place à en attendre. Ay par tous les degrés du malh que l'activité de son espr plus soutenue par la comp son livre, il tomba dans un mélancolique, qui fut suivie vre avec délire. Mais comm bien promis dans l'exécuti travail, ainsi qu'il le dit expr de ne jamais désespérer de et que d'ailleurs les consol gieuses et domestiques ne quaient pas ; il est très vra que ce ne fut point volon mais dans un de ses accès, février 1805, à deux heur tin, par le vent le plus i et le froid le plus vif, il pita dans le canal de la S haignait sa maison, et y p doit savoir gré aux hommes qui n'ont pu prévenir son r sort, de s'être empressés de recommander sa mémoi tribuant à faire connaître posthume, le *Dernier h* primé à Paris, en 1805, mes in-12. Ce fut Bernardi Pierre qui, frappé des situa fre cet ouvrage, dont l'inté imaginations sensibles ég roman le plus attachant, libraire Déterville à le met

(1) C'est Mr L. Jourdain, d'Ami procuré la communication de plusie dotiques, fournis, pour cette noti talis La Morlière, ancien d'Amiens, connu M. de Grainville.

éditioq, restée inconnue
tes et au public, s'écoula
ent qu'obscurément. Un
ais fut le premier qui
ation des Français sur
810, dans ses Remarques
à propos de l'Ode 2°. du
à le poète latin exprime
ar que fait éprouver aux
le des dernières scènes du
thousiasme du chevalier
yait, dans cette espèce de
rose, l'ébauche sublime
e, plus faite, selon lui,
jusqu'au dernier homme
Homère ou de Milton,
t l'effet de l'amitié; car,
Anglais alla résider à
mort venait de frapper
qu'il regretta de n'a-
maître, parce qu'il l'eût
dit-il, moyennant quel-
bles guinées, sauvé du
1). Bientôt parut une
lition du *Dernier homme*,
M. Nodier en 1811. Les
en parlèrent comme d'une
onnante conception: l'Es-
rnaux (mai 1811), en
nalyse détaillée. Le nouvel
joint à l'ouvrage des obser-
iminaires; on y apprend
s'occupait de l'exécution
ors de la catastrophe qui
urs: il avait même mis
remier chant; l'éditeur l'a
mains, mais il n'en a rien
e qu'une sensibilité éclai-
rait peut-être pas la place
fort au-dessous de celle de

Klopstock. L'exposition du sujet, dans un récit fait par Omégare ou le dernier homme au père de toute sa race, quoiqu'elle comprenne cinq des dix chants qui composent le poème, est certes une belle invention épique. D'un côté, l'éloquence et le pathétique des moyens qu'emploie Adam auprès de son petit-fils, pour l'empêcher de perpétuer une race coupable que depuis tant de siècles relégué dans une île ténébreuse il est condamné pour sa complaisance envers Eve à voir entrer dans les enfers (fiction digne de Michel-Ange et du Dante); les ressorts prodigieux que fait jouer d'un autre côté le Génie de la Terre, intéressé à la conservation de ses habitants dont la destruction doit entraîner celle du globe auquel sa propre existence est attachée; les divers combats qu'éprouve enfin le dernier homme, partagé entre l'amour qui l'unit à Sydérie sous les auspices du Génie terrestre, et le desir de sauver le genre humain et son père en terminant les malheurs du monde: tels sont principalement le nœud et l'action du poème. Parmi les circonstances secondaires et accessoires, on peut remarquer le contraste de l'état de décadence, opposé au développement des sciences et des arts que la perfectibilité humaine réalisée a porté au plus haut degré, malgré la supposition de quelques découvertes chimériques, telles que les navigations aériennes, et la panacée universelle, dont la substance s'est aussi épuisée. Aux efforts mêmes faits par l'industrie des hommes pour féconder la terre, la stérilité a succédé. Le lit des fleuves a été déplacé pour servir à la culture du sol; idée moins colossale que celle de l'entreprise formée du déplacement des mers. Entre les divers incidents relatifs à la fin des âges,

ppeler ici que ce fut aussi le cha-
, en donnant dans son livre inti-
Folie (*Love and Madness*). Les
le qu'on ait eus sur le jeune et mal-
reux, signale à l'admiration publi-
le phénomène littéraire. C'est une
'il eût été juste de ne pas omettre à
ré à Thomas Chatterton dans
ie: *suum cuique.* X—s.

l'extinction de l'astre des nuits qu'un vaste incendie a consumé, donne lieu à un épisode touchant. Enfin le phénomène de l'éruption des cendres humaines hors des entrailles de la terre, et celui d'une résurrection commencée de deux époux, marquent la limite entre le temps et l'éternité : là s'arrête l'histoire ou la vision tracée par l'auteur du poème. Cependant on ne peut nier qu'à côté du sublime et du prodigieux qu'ont fait naître les grands phénomènes de la nature et l'intervention de la Divinité, ne se trouve quelquefois le romanesque ou le gigantesque, qui vient de l'impuissance des moyens humains pour produire le merveilleux. En comparant, au fond, le *Dernier homme* avec la *Messiade* de Klopstock, on n'a pas observé un point capital qui l'en fait différer extrêmement, c'est que l'auteur, dans sa fiction poétique, et toute idéale, n'a nommé d'autres personnages des livres saints qu'Adam et Eve, et n'a guère puisé dans la révélation que l'idée de leur faute; qu'il n'a pas désigné une seule fois le *Rédempteur*, et n'a dépeint le jugement dernier, opéré en présence de Dieu par les consciences des hommes, que dans un songe de Sydérie. Il est à regretter qu'il n'ait pas donné à son plan une teinte plus prononcée de christianisme, comme plus d'onction à son style. Ce poème, en effet, n'est pas simplement un roman moral : le sujet, dans son principe et dans sa fin, est éminemment religieux ; et, d'ailleurs, il n'y manque point de ces traits d'un sentiment pur et d'une expression vraiment antique : telle est, entre autres, la comparaison de l'affliction qu'éprouve Adam à l'aspect de la Terre, alors si changée et jadis si belle, avec la douleur d'un fils « qu'une longue » absence a long-temps séparé de sa » mère jeune encore, et q » trouvant courbée sous le » années, sent à cette vue » se serrer de tristesse, et l » en lui cachant ses pleu

(

. GRAINVILLE (Jean-B Christophe), né à Lisieux l 1760, mort dans la mêm 19 décembre 1805, était parlement de Rouen, où peu de temps ; et bientôt il exclusivement à la littérat la chasse. Il était membre démies de Rouen, de Caen çon, de Bordeaux, et des de Rome. Il joignait à la sance du latin et d'un peu celle des langues italienne et Le desir de consoler, dans du veuvage, une mère qu tendrement, l'arracha à la c 1790, pour le fixer à Lisi ne tarda pas à se marier. De peu d'années après, il se li ducation de ses enfants, e son temps entre les travaux la chasse, et l'exercice d'un municipale. Attaqué, jeun d'une maladie incurable, porta avec courage, et vit avec sérénité sa mort, dont téra pas un instant la douce lité de son caractère, et ne pas même ses études. Il a portefeuille, entre les mai fils, plusieurs ouvrages ma parmi lesquels on remarqu *chasse*, poème en prose, chants ou livres. Il. Une de l'*Araucana*, poème

(1) On doit d'autant plus regretter Grainville n'ait pu mettre la der son poème, qu'il avait un véritable l'art des vers, si toutefois il est le C teur de plusieurs pièces de poésie, d une charmante fable allégorique, *l'Espérance et la Pudeur*, impri *Corresp. de Grimm* (3e. partie, tome

a: on en a imprimé
oy. Ercilla, XIII,
e délivrée des Goths,
ien du Trissin. IV.
, poème traduit du
Flaccus ; tous, ex-
erminés au commen-
rolution, et accom-
es notes. V. Les *Hé-*
, etc. Ses ouvrages
é publiés dans l'or-
e Carnaval de Pa-
'aris, 1784. II. *Is-*
, roman poétique,
s pièces de vers de
ites en prose, Paris,
I. *Étrennes du Par-*
788 et 1789, in-12.
'une jeune sauvage,
, Paris, 1789, 3 vol.
atalité, roman allé-
in-12. VI. *Le Ven-*
traduit de l'italien
is, 1792, in-12. VII.
ho, ouvrage pseudo-
e l'italien, Paris, an
e Remède d'amour,
Paris, an v, un vol.
fusique, poème tra-
l d'Iriarte, suivi d'un
me sujet, traduit du
, Paris, an viii, un
prétendu que cette
pas exempte de con-
es sont de Langlé.
ges, Grainville avait
Mar. (Sylvain Ma-
théon, ou *les Dieux*
représentés par de
aris, 1790. in-8°.
aussi, en 1789, mis
premières livraisons
inédits, traduits de
kelman, in-4°., dont
upêcha de continuer
Il a ensuite fourni
issertations, d'arti-
cles littéraires, de morceaux traduits, au *Journal encyclopédique*, au *Magasin encyclopédique*, au *Mercure*, au *Journal littéraire* de Clément, au *Courier des spectacles*, etc. On lui a attribué mal à propos quelques ouvrages qui pourraient bien être de Cousin de Grainville. D—e—s.

GRAM (Jean), un des savants qui ont le plus honoré le Danemark dans le dernier siècle, naquit en 1685, dans un village de Jutland, dont son père était pasteur. Après avoir fait sous lui ses premières études, il vint, en 1703, les continuer à l'université de Copenhague. De 1706 à 1710, il publia des dissertations latines sur l'origine de la géométrie chez les Egyptiens ; sur l'époque de la vie d'Archytas, et le fragment qui porte son nom ; des observations d'après les auteurs anciens, et un *specimen* de remarques sur les Phénomènes d'Aratus. Encouragé par le succès de ces travaux, il renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle il était d'abord destiné, et se voua aux études philologiques, auxquelles il associa ensuite celle de l'histoire, qui devint enfin sa principale occupation. Il fut nommé, en 1711, co-recteur de l'école latine, ou collége de Copenhague ; puis, en 1714, professeur de langue grecque à l'université, et successivement historiographe de Danemark, archiviste et bibliothécaire du roi, avec le titre honorifique de conseiller d'état. Il mourut en 1748, sans laisser d'enfants ; il avait épousé une veuve, que la mort lui enleva au bout de six mois, et qui avait, du premier lit, des enfants auxquels il servit de père. N'ayant pas écrit de grand ouvrage, il est moins connu peut-être qu'il ne le mérite : mais les fruits de son savoir sont répandus dans les livres de plusieurs savants,

auxquels il était toujours prêt à communiquer les trésors de sa vaste érudition. C'est ainsi qu'il a fourni à Fabricius plusieurs morceaux précieux de sa Bibliothèque grecque ; et ce fut en témoignage de reconnaissance que cet illustre philologue lui dédia le troisième volume de sa Bibliothèque de la moyenne et basse latinité. Reimarus a donné, dans la vie de Fabricius, des extraits intéressants de la correspondance de ces deux savants. J. Chrét. Wolf dédia à Gram, par le même motif que Fabricius, ses fragments des femmes poètes grecques. Son frère J. Christ. Wolf, Haverkamp, Duker, les éditeurs anglais de l'Histoire de Thou, et bien d'autres, reconnurent hautement les obligations de ce genre qu'ils avaient à Gram. Il fut en correspondance avec un grand nombre des hommes les plus distingués dans toutes les parties de l'Europe : il ne voyagea jamais hors du Danemark ; et cependant il connaissait à fond les pays étrangers, savait les principales langues vivantes, en parlait et écrivait quelques-unes avec facilité. Il fut l'éditeur de plusieurs ouvrages importants, ou du moins eut part à leur publication ; contribua beaucoup à propager le goût de la littérature ancienne ; forma, non seulement par ses leçons, mais aussi par ses conseils, ses encouragements et des secours de tout genre, des élèves distingués, dont quelques-uns ont été ensuite l'honneur du Danemark. Rempli de zèle pour le service de son pays, joignant à une grande facilité pour le travail une activité infatigable, il associa son nom à la plupart des établissements utiles ou des améliorations qui se firent de son temps : par exemple, à l'organisation de la Société royale des sciences, fondée en 1745 sous les auspices du comte de Holstein ; à la réforme des études dans l'u et dans les écoles. La belle b que du roi dut à ses soins de richesses : il mit de l'ordre dépôt des archives, et c l'exécution d'un grand recu matique, auquel on a continu vailler après lui ; enfin il mortalisé surtout par les émi vices qu'il a rendus à l'histoi pays, dans laquelle il port mer le flambeau d'une cr goureuse, et ouvrit cette ca se sont illustrés après lui, e chant sur ses traces, les La les Suhm, les Schœning, et ajoute à tant de titres et d les louanges que les contemp Gram s'accordent à donner ractère moral, ce qu'ils nou la douceur et de l'honnêt mœurs, du noble usage qu fortune et du crédit que son avait acquis, de sa piété é ne s'étonnera pas qu'il aite sa vie, de nombreux amis les classes, que sa mort par général, et qu'il ait laissé da une mémoire respectée. La sciences fit frapper, après une médaille en son honn ken l'a appelé le Peiresc du Un bon juge, Ruhnkenius Ernesti : « Dans tous les o » Gram qui me sont parv » mire le goût, le jugem » connaissance exquise de » grecque : envoyez-moi » vous pourrez m'en procu » drais en publier un recuei *kenii Epistolæ*, Leipzig, 8°.) Suhm estime que le n'a point eu de plus grand son savoir, dit-il, était dessous de ses vertus. *Skrifter, Vte. Doel.*) I paux ouvrages de Gram so

nous avons [illegible]lé, et peu importe : I. *um ex Xenophonte; um Xenophontearum ui accedit specimen xicorum ex Xeno*hague, 1715, in-4°. d'extraire de Xénoi a rapport à la myantiquités : cette pret regretter qu'il n'ait au. II. *Castigationes hucydidis libros*, ib., III. *Disputationes s Testamenti versiowo Testamento alle*1722-1733, in-4°. *terum græcæ linguæ tractior*, ibid., 1729 °., en deux parties; parfait. Il écrivit des lues sur l'Histoire du ursius, pour l'édition ce dernier, que Lami ce en 1746. Ces notes uvre de Gram, et ont peu digne de son aue très important pour nemark. Les cinq predes Mémoires de la es sciences de Copenment seize de Gram, e érudition choisie, et s de sujets. On trouve aux de lui dans d'autre autres: *Commenlenrici Aucupis expei*, dans les *Nova misensia*, vol. II; et *Ora et status rei litterariæ Norvegiâ, usque ad versitatem Hafnien-Dænische Bibliothek*, ii les ouvrages dont il nous indiquerons : 1°. i lettres d'Olaüs Wor-in-8°.), qui fut détruit dans l'incendie de Copenhague, en 1728, à l'exception de huit exemplaires; on l'a réimprimé en 1751. — 2°. Les Poésies de Bording avec une préface, Copenhague, 1735. — 3°. *Nic. Cragii Annalium libri VI*, ib., 1736, in-folio. — 4°. *Joh. Molleri Cimbria litterata*, ibid., 1744, in-folio. Les préfaces qu'il a mises à la tête de ces deux ouvrages, et principalement du dernier, font connaître l'esprit qui le guidait dans l'étude de l'histoire, et la haute idée qu'il se faisait des devoirs d'un historien. — 5°. L'*Histoire de Christian IV*, par Slange, qui parut après la mort de Gram, 1749, in-folio. Il avait préparé une édition du *Knytlinga-Saga*, qui ne fut pas publiée. La plupart de ces détails sont tirés d'un très bon *Mémoire sur la vie et sur les écrits de Gram, lu à Copenhague devant la Société de littérature scandinave, par J. Möller, prof. de théologie*, et imprimé à Copenhague, 1810, in-8°. (en danois.) — Jean Gram eut un frère, Laurent, de qui l'on a quelques opuscules imprimés, et une vie de son frère, manuscrite. M—N—D.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), né à Anvers, sur la fin du XVIe. siècle, mort à Lubeck en 1635, a cultivé avec quelque succès la poésie latine, mais il s'est principalement fait connaître par des recherches historiques, relatives à l'histoire de sa patrie. Ayant étudié le droit à Louvain, il y enseigna ensuite; il y professa également l'éloquence. Créé historiographe, il fouilla avec soin les anciennes archives. Il avait la passion des voyages: il parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et fut fait prisonnier par les Barbaresques; ce qui lui fit connaître une partie de l'Afrique. Comblé de distinctions flatteuses à son retour dans sa patrie, il ne résista pas à

au desir d'aller visiter la Moravie et la Silésie; et il fut attaché par l'évêque d'Olmutz, François de Diétrichstein, au collége de cette ville. Ses affaires l'ayant appelé dans la Belgique, il y fit un voyage, au retour duquel il trouva la mort à Lubeck. On lui doit: I. Des poésies latines, successivement imprimées, et dans le nombre des quelles on distingue quelques pièces de théâtre, selon le goût du temps. II. Quelques recueils de discours, de déclamations académiques, de phrases et d'épîtres. III. *Asia, sive historia universalis Asiaticarum gentium*, Cologne, 1591, in-4°.; Anvers, 1604, in-4°.; reproduit, sous le titre d'*Hypomnemata sive illustria facta gentium asiaticarum*, Francfort, avec la date de 1611: les éditions de 1529 et 1640, citées dans quelques catalogues, sont imaginaires. IV. *Africæ illustratæ libri x, in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim et nunc, describuntur*, Tournai, 1622, in-4°.; Cologne, 1623. V. *Diarium rerum Argelæ gestarum, ab anno* 1619, *sive Speculum miseriæ servorum turcicorum*, Ath, 1622, in-8°; Cologne, 1623, in-8°. VI. *Historia Brabantica*, Louvain, 1606, in-8°. VII. *Antiquitates ducatûs Brabantiæ*, Bruxelles, 1606, in-4°.; Anvers, 1610, in-4°. VIII. *Antiquitates comitatûs Flandriæ*, Anvers, 1611, in-4°. IX. *Namurcum*, en trois parties, Anvers et Louvain, 1607, in-4°. X. *Antiquitates urbis et provinciæ Mechiniensis*, Bruxelles, 1607, in-4°. XI. *Historiæ et antiquitatum urbis Cameracensis summa capita*, ibid., 1608, in-4°. XII. *Antiquitates Bredanæ*, ouvrage posthume, publié à Louvain en 1708. Ces sept derniers ouvrages, et quatre autres, concernant également l'histoire des Pays-Bas, ont été réunis en un volume in-folio, à Louvain et à Bruxelles, en 1708, sous le titre de *Antiquitates Belgicæ*; et les éditeurs y ont ajouté l'*Histoire de Mons*, par Nic. de Guise, et celle de Tenremonde par David Van der Linden (*Lindanus*). XIII. *Hasbaniæ illustratæ libri x, in quibus ducatûs unius, principatuum duorum, comitatuum xii*, etc. *id est melioris partis ditionis Leodinæ et Brabantiæ antiquitates, ornamenta, initia, et quicquid locorum archivis per autorem ex fide narrantur*, Cologne, Egmont, 1623. XIV. *Thesaurus literarius de literis et linguis universi orbis*, ibid., 1623, in-8°. Marsden le cite sous le titre de *Specimen litterarum et linguarum universi orbis*, Ath (1622), in-4°. XV. *Lexicon Mauricum*. Jöcher, qui cite ce dernier ouvrage, ne dit pas s'il a été imprimé. Outre un style peu correct, on reproche à Gramaye, dans ses ouvrages historiques, un défaut absolu de critique; il adopte sans examen les traditions les plus fabuleuses sur l'origine de quelques villes. M—on.

GRAMMATICO (Nicaise), jésuite, né à Trente vers la fin du xviie siècle, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'astronomie, et fit des observations successivement à Fribourg en Brisgau, à Ingolstadt, à Madrid et dans sa ville natale. Il mourut à Ratisbonne le 28 septembre 1736. On a de lui: I. *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organicè delineandarum*, Fribourg, 1720, in-4°. II. *Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indagandi*, Ingolstadt, 1723, in-4°. Le P. Schreier, son confrère, a eu part à cet ouvrage. III. *Exercitatio de cometâ anni* 1723, ibid., 1724, in-4°. IV. *Planetolabium novum*

lis reliquorumque planeta-ositu accuratè designando, 1725, in-fol. V. *Explicatio planetolabii novi*, ibid., in-4°. VI. *Uranophili è soc. bulæ lunares ex theoriâ et is Isaaci Newtoni in gra-ltorum astronomiæ concin-ddito usu tabularum*, ibid., in-4°. VII. *Dissertatio as-ica de ratione corrigendi ty-calculos eclipsium solis et mapparumque geographica-nstructiones*, *ab astronomis graphis hactenùs adhibitas*, *othesi telluris sphæricæ*, *cùm apse sit figuræ sphæroïda-*d., 1734, in-4°. L'auteur sup-avec Cassini, la terre alongée s pôles. VIII. *De verâ epo-nditi et per Christum repa-bis dissertatio*, ibid., 1734, IX. *Dissertatio astronomica neta annorum* 1729 *et* 1730, 1, 1736, in-12. On doit en-1 P. Grammatico une nouvelle des *Tables astronomiques* de , avec des additions, Ingols-722, in-4°. W—s.

AMMONT, ou GRAMOND IEL DE BARTHÉLEMI, seigneur en latin *Gramundus*, histo-escendait d'une famille du Rouer-nnue dans la magistrature de-règne de Charles VIII. Des-suivre la même carrière, il fut d nommé conseiller au grand-, succéda à son père dans la le président à la chambre des es du parlement de Toulouse, nt enfin le brevet de conseil-lat. Grammont mourut à Tou-n 1654. C'était, dit Patin, un eillard, mais d'une ame faible tte. Le succès de l'*Histoire* du ent De Thou lui inspira le pro-la continuer, et il se flattait d'avoir égalé son modèle; mais per-sonne n'en pensait comme lui : son style est obscur et embarrassé ; et d'ailleurs il n'a guère fait que mettre en latin le *Mercure* de Cayet (*Voy.* Vict. Palma CAYET): il passe de plus pour avoir souvent altéré la vérité, et c'est la principale cause du discré-dit dans lequel ses ouvrages sont tom-bés. On a de lui : I. *Historia prostra-tæ à Ludovico XIII sectariorum in Gallià rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4°. La manière dont il y parle du massacre de la St. Barthélemi, est révoltante. Après avoir dé-crit les apprêts du mariage de Hen-ri IV que les protestants se dispo-saient à célébrer avec pompe, « au signal, dit-il, donné du palais dans la capitale, et de là par toute la France, les protestants furent massacrés, non pas tous, car ils avaient dans chaque ville des retraites assurées, mais tous ceux qui tombèrent entre les mains du peuple, lequel, pour venger les outrages faits à ses rois par une race perfide, « se baignait avec joie dans » le sang. » II. *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV*, *lib. XVIII*, ibid., 1643, in-fol. Il en avait pu-blié la première partie deux ans au-paravant; cette espèce de *Specimen* est fort rare. Cette histoire, dit Len-glet du Fresnoy, est peu exacte et peu judicieuse; elle a cependant son utilité : elle s'arrête à l'année 1628, et l'auteur se proposait de la conti-nuer jusqu'à la mort de Louis XIII; mais le cardinal Mazarin s'y oppos sans qu'on en sache les motifs. L'His-toire de Grammont a été réimprimée, Amsterdam, Louis Elzevir, 1653, in-8°. Cette édition, qui est rare et jolie, a été copiée à Mayence, 1673, in-8°., et, suivant quelques biblio-graphes, à Leipzig, 1674, in-8°.

W—s.

GRAMONT (Gabriel de), cardinal, d'une maison ancienne et illustre de Navarre, était fils de Roger de Gramont, seigneur de Bidache, ambassadeur de France à Rome sous le règne de Louis XII. Destiné à l'état ecclésiastique, Gabriel succéda à l'un de ses frères dans l'évêché de Couserans, et fut pourvu de celui de Tarbes en 1522. Il jouissait à la cour de la réputation d'un habile négociateur; et François Ier. le chargea plusieurs fois de commissions délicates, dont il s'acquitta avec beaucoup de dexterité. Envoyé en Espagne, en 1526, pour travailler à la délivrance de ce prince, il y resta, après son départ de Madrid, pour l'exécution du traité. Mais Charles-Quint, ayant appris que François Ier. venait de se liguer contre lui avec Henri VIII, fit arrêter Gramont, qui ne recouvra sa liberté que parce qu'on usa de représailles à l'égard des ambassadeurs espagnols. De retour en France, Gramont fut aussitôt renvoyé en Angleterre. Ses instructions secrètes le chargeaient de profiter de l'éloignement d'Henri VIII pour son épouse Catherine d'Aragon, afin de l'engager à jeter les yeux sur la duchesse d'Alençon. L'évêque de Tarbes proposa donc le divorce, qui eut lieu: mais Henri épousa Anne de Boulen dont il était vivement épris; et le prélat français eut la douleur d'avoir conseillé un acte contraire à la discipline ecclésiastique, sans en retirer l'avantage qu'il se promettait. Sa conduite, vivement censurée par des écrivains qui n'en ont point apprécié les motifs, ne le brouilla cependant point avec la cour de Rome, et ne lui fit point perdre l'estime de ses confrères. Son élection à l'archevêché de Bordeaux, en 1529, fut, il est vrai, annulée par le pape, comme contraire au concordat: mais le pont nouvela aussitôt; et ce fut rement que le nouveau prélat cinq mois après en faveur de Charles de Gramont. (*Voy* Joseph.) Le roi le nomma ambassadeur à Rome; et Clé le créa cardinal en 1530. négocia le mariage du duc (Henri II) avec Catherin dicis, nièce du pape, et c ce dernier à se rendre à M où il eut une entrevue avec Ier. au mois d'octobre 1533 précédente, il avait été nom vêché de Poitiers: ses nouv vices furent récompensés pa vêché de Toulouse, et il vin dre possession; mais l'excès gues lui avait occasionné lente qui épuisa ses forces comba le 26 mars 1534, château de Balma près de Son corps fut transporté à et inhumé dans le tombeau mille. On conserve à la bi du Roi le *Recueil des lettre* à ses différentes ambassades

GRAMONT (Scipion de tin *de Grandimonte*, sieur main, né en Provence dan siècle, devint secrétaire du roi Louis XIII, et fut hon confiance du cardinal de qui le chargea d'écrire l'*His expéditions qui se sont f mer*. On ne sait s'il s'acquit commission; mais du moin vail ne nous est pas parve plusieurs voyages en Italie Venise en 1612; il assista au service qui fut célébré pour Peiresc son compatri retrouve ensuite à Venise; qu'il y mourut vers 1638. naît de lui les ouvrages su *L'abrégé des artifices*, tr

inventions nō s, et n secret et me ren exquis bre. et compre quelle s ce soit dans un an, atine et la grecque qui nécessaires, Aix, 1606, rage curieux, mais dout t fatigante, n'y ayant point s ni de titres ou notes en presque pas d'alinéas. On peu de charlatanisme et , des anecdotes assez pi- les idées très justes sur la enseignement des langues. dévoile pas tous ses pré- ts : il s'élève surtout con- maires latines en vers la- qui n'existe plus depuis II. *Ser. princ. Marco- no pro felici ejus in Ve- ucem inauguratione car- se*, 1612, in-4°. III. *La , ou l'art des conséquen-* 1614, in-8°. IV. *Rela- nd ballet du roi, dansé du Louvre, le 22 février l'aventure de Tancrède ret enchantée*, ibid., in- urs du ballet de la reine, able de Psiché (avec les , 1619, in-8°. VI. *Epi- in nuptiis Cæsaris de le Coislin et Mariæ Se- ris*, 1634, in-4°. VII. *la nature, des qualités tives des points où se ieurs belles et admira- tés*, ibid., 1619, in-8°. rage de géométrie. VIII. *royal; traité curieux de l'argent*, ibid., 1620, st cité avec éloge dans la *bia politica* de Naudé, l'auteur cherche à y prou- e l'opinion de Malestroit nes autres écrivains, que n'étaient pas plus chères en France sous Louis XIII, qu'à aucune autre époque de la monarchie, puisque la différence apparente des prix n'était que le résultat de la plus grande abondance du numéraire. Il passe ensuite aux impôts ; et il prouve que, quoiqu'ils se fussent élevés graduellement, depuis Charles V, de trois cent mille francs à trente-deux millions, ils étaient cependant plutôt diminués qu'augmentés, puisque, sans parler de l'accroissement de l'industrie et du commerce qui rendait plus facile le paiement des charges publiques, il est certain, dit-il, que 300,000 francs étaient réellement une somme plus forte, au milieu du XIVe. siècle, que 32,000,000, dans le XVIIe. IX. *Rupella capta*, ibid., 1628, in-4°., poème dédié au cardinal de Richelieu. On a encore de lui quelques pièces de vers dans le *Sacrifice des Muses* (Voy. Boisrobert); et il doit être regardé comme l'éditeur de deux autres Recueils publiés en 1634, l'un intitulé : *Palmæ regiæ invictissimo Ludovico XIII*, in-4°.; et l'autre : *Epinicia Musarum emin. cardinali* (de Richelieu), in-4°.

W—s.

GRAMONT (Philibert, comte de), fils d'Antoine II, et frère du maréchal de ce nom, servit de bonne heure, comme volontaire, sous Condé et Turenne. Après avoir assisté à plusieurs batailles et siéges mémorables, nommément à la journée des lignes d'Arras, il prit part à la conquête de la Franche-Comté, ainsi qu'à la guerre de la Hollande. Partout il signala sa bravoure, souvent chevaleresque ; mais jamais il ne commanda les armées, et il ne fut point employé dans les négociations. Il devint successivement gouverneur du pays d'Aunis, lieutenant-général de Béarn, chevalier des ordres du roi, etc. Connu d'a-

bord comme chevalier de Gramont, c'est de son aïeul, mari de la belle Corisandre d'Andouins, qu'il parle, ou qu'il est censé parler à Matta, dans ses Mémoires rédigés par Antoine Hamilton, son beau-frère, lorsqu'il dit : « Moi, je ne sais peut être pas » qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être » fils d'Henri IV..... ! Le roi vou- » lait à toute force le reconnaître, et » jamais ce traître d'homme n'y vou- » lut consentir. Vois un peu ce que » ce serait que les Gramont sans ce » beau travers ! Ils auraient le pas » devant les Césars de Vendôme. » On lit dans une lettre de Mme. de Sévigné qu'il renouvela un jour cette plaisanterie chez le grand dauphin, en présence de Louis XIV lui-même, qu'il prenait à témoin des chances que lui, Gramont, avait eues pour appartenir à la maison royale. Ayant osé disputer à ce monarque le cœur de Mlle. Lamotte Houdancour, il reçut ordre de s'éloigner, et se rendit en Angleterre, deux ans environ après la restauration de Charles II. S'il faut en croire les mémoires déjà cités, la curiosité de connaître Cromwell lui avait fait entreprendre un premier voyage sur les bords de la Tamise, d'où il n'avait remporté que « l'idée du mé- » rite d'un scélérat, et l'admiration de » quelques beautés cachées, qu'il n'a- » vait pas laissé de déterrer. » Il devait plaire et réussir à la cour licencieuse du fils de Charles Ier., y apportant une extrême facilité de mœurs, beaucoup de gaîté et d'amour du plaisir, un esprit vif, orné, plein de grâces, la réputation de raconter de la manière la plus aimable, et de dire sans cesse des bons mots ; enfin, du bonheur, et peut-être encore plus d'adresse au jeu, mais de cette adresse qui ne devrait pas être tolérée dans les cours, et qui l'était pourtant à la même époque dans la cou noble et généreuse de Lo Saint-Évremont, qui avait fai mont *son héros*, Bussy-Rabu Hamilton, s'accordent à d dans ses amours, il était en entreprenant qu'heureux, e craint. Cependant, en laiss de côté l'extrême libéralité qu dans ses dépenses, il réuni des moyens de captiver le qui n'exigent pas avant tout l du cœur. Plusieurs Anglaises e de le fixer ; mais, suivant le sions d'Hamilton : « Le ch » Gramont, pour le prix d' » tance qu'il n'a jamais conn » et qu'il n'a jamais pratiqué » trouva l'hymen et l'amou » en sa faveur, et se vit en » seur de Mlle. Hamilton. tesse de Gramont fut dame de la reine Marie-Thérèse d Elle ne plut pas générale cour de France. Madame d dans ses *Souvenirs*, la pr me sous un jour très défa est aussi beaucoup quest dans la correspondance de Sévigné avec sa fille. On comparé l'existence de dans le XVIIe. siècle, et ce réchal de Richelieu dans le est certain qu'ils possédaient agréments, le même tour la même légèreté de carac par des moyens à peu près bles, ils obtinrent l'un et grands succès ; enfin qu'ils deux règnes différents, d exemples très éclatants et t gereux d'immoralité. Le com mont, après avoir prolon long-temps possible cet é dont Saint-Evremont lui a des leçons, et n'avoir qu écouté les conseils pieux de

lie grave à l'âge de 75 eleva cependant, et ré- n peu mieux aux efforts pour le convertir : du le témoignage de l'écri- ai tout-à-l'heure cité, et on-l'Enclos. Il avait 86 mourut, le 10 janvier at de son mariage deux ine devint l'épouse de l, comte de Stafford, lamilton ; elle ressem- re du côté de l'esprit, et rec lady Wortley-Mon- fut abbesse de Poussay L—P—E.

(Béatrix de Choiseul- luchesse de), née à Lunéville, d'abord chanoinesse de épousa, en 1759, le duc qui s'intitulait souverain dans la Basse Navarre, e plus gouverneur de la e-Navarre et du Bearn, ir du duc de Choiseul, lequel elle avait beau- ant, et du maréchal de oiqu'elle tînt extrême- ang et au crédit que lui ence de son frère aîné, ait plus de noblesse, de ent, n'était plus attaché t plus capable de don- res de son attachement, e duchesse de Gramont. tinée sous Robespierre, e un courage, un air de n sang-froid étonnants. son amie, la duchesse devant l'horrible tribu- et interrogée par le fé- -Thinville, elle répon- mort soit décidée, cela pas; j'ai, en quelque é l'attention du public; e ne me sois jamais mê- affaire depuis le com- » mencement de la révolution, mes » principes et ma manière de penser » sont connus : mais (disait-elle, en » montrant son amie), pour cet ange, » en quoi vous a-t-elle offensés, elle » qui n'a jamais fait tort à personne, » et dont la vie entière n'offre qu'un » tableau de vertu et de bienfai- » sance ? » Toutes les deux furent conduites du tribunal à l'échafaud, le 17 avril 1794. L—P—E.

GRAN (Olaus-Étienne), missionnaire suédois en Laponie, vivait au XVIIe. siècle. Le gouvernement le récompensa de ses travaux, en le nommant pasteur de la ville de Piteå en Norlande. On a de cet ecclésiastique quelques ouvrages composés pour l'instruction des Lapons dans la langue de ce peuple, que Gran avait apprise avec soin. Il rédigea aussi une description de la Laponie en latin, restée manuscrite, mais dont J. Scheffer et d'autres ont tiré parti. — Nicolas Gran, né également en Suède, devint professeur à Helmstadt, où il publia plusieurs dissertations latines, et des discours dans la même langue, dont l'un a pour titre : *Oratio de causis roboris ac indolis bellicosæ gentium borealium*, Helmstadt, 1615. —Un autre Suédois, Pierre Gran, est connu par une dissertation sur le renne, intitulée : *Exercitatio de rangifero*, Upsal, 1685, avec figures. C—au.

GRANBY (Jean Manners, marquis de), l'aîné des fils du duc de Rutland, naquit le 13 janvier 1721, et mourut le 29 octobre 1770. Lors de la déplorable expédition de Charles-Édouard Stuart, dans la Grande-Bretagne, en 1745, il signala son zèle pour la maison de Hanovre, en levant, à ses propres frais, un régiment d'infanterie, qu'il mena contre les insurgés. Cette preuve de dévouement lui valut, quelques années plus tard,

le grade de major-général et le régiment des gardes à cheval. Vers le milieu de la fameuse guerre de sept ans, en 1759, il obtint le titre de lieutenant-général, et le commandement en chef des troupes britanniques aux ordres du prince Ferdinand de Brunswick, à qui, dans la même année, il présenta la décoration de la Jarretière, en qualité de premier plénipotentiaire du roi George II. Pendant toute la durée de son commandement, le général Granby ne se distingua pas moins par sa valeur que par son attention paternelle à pourvoir aux besoins de son armée. Sa table fut constamment ouverte aux officiers anglais; et souvent les soldats furent entretenus et nourris à ses dépens. A son retour en Angleterre, Granby fut nommé membre du conseil privé, et, dans l'année 1764, lord lieutenant du comté de Derby. Ce seigneur ne se borna point à la carrière militaire; il voulut aussi partager les honneurs de la représentation nationale. Dans trois divers parlements, il fut élu député de la ville de Grantham; et dans ceux de 1754, 1761 et 1768, il représenta le comté de Cambridge. N—E.

GRANCOLAS (Jean), savant et laborieux docteur de Sorbonne, né à Paris, fit ses études dans cette ville. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit ses cours de théologie et fit sa licence d'une manière distinguée. Il prit le bonnet de docteur en 1685, et devint chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, emploi qu'il conserva jusqu'à la mort de ce prince. On a remarqué que tous les officiers qui composaient cette maison, ayant passé au service du duc d'Orléans, fils de Monsieur, Grancolas est le seul qui ne fut point conservé. Il était d'un caractère austère, et avait dans ses mœurs une sorte de rudesse qui éloignait de lui, même ses confrères. Aux
pour les actes de théologie e
épreuves imposées pour parv
grades dans cette faculté, il ét
sévérité qui le rendait la te
tous les aspirants. Vertueux d
et zélé, ennemi des nouvel
trines qui, de son temps, af
l'Église, remplaçant par des
solides les qualités aimable
nature lui avait refusées, il
neur à la Sorbonne par so
tion, et servit utilement la
par ses écrits. Il s'était par
ment appliqué à l'étude des a
ecclésiastiques et des liturgie
laissé sur cette matière de s
de bons ouvrages. On dit qu'
très bien latin, et avec bea
facilité, dans les assemblées
bonne. Il avait cultivé avec
soin sa langue natale; et
vrages qu'il a publiés en fran
recommandables par la pr
des connaissances, on ne
leur donner le même éloge d
style: il serait aussi à souh
Dupin, qu'on y trouvât plus
de méthode. Grancolas mo
pelain de St.-Benoît, le 1er. a
dans un âge avancé. On a
Traité de l'antiquité des cé
des sacrements, Paris, 1
De l'Intinction ou *de la co*
tremper le pain consacré
vin, 1693. C'était l'usage
vers le xe. siècle; et l'on co
le peuple avec une cuiller
Quiétisme contraire à la
des sacrements, Paris, 169
On y trouve une histoire
de Molinos, de sa doctrin
condamnation, avec des par
curieuses sur sa personne.
réfute les erreurs de ce prêtre
et montre combien ses prin
contraires à l'Écriture sainte

sur la religion, tirées de e sainte, Paris, 1693, in- *La Science des confesseurs, nière d'administrer le sa- de la pénitence*, ibid., I. *Histoire de la commu- s une seule espèce, avec un la concomitance*, ou *de la du corps et du sang sous espèce*, ibid., 1696. VII. *ne discipline de l'Église confession et sur les prati- plus importantes de la péni-* bid., 1697. VIII. *L'Ancien cier de l'Église*, ou les *Pé- que l'on imposait autrefois aque péché*, et *les devoirs les états prescrits par les ères et les conciles*, ib., 1698. *Heures sacrées*, ou *Exer- chrétien pour entendre la t pour approcher des sacre- tiré de l'Écriture sainte*, ib., X. *La Tradition de l'Église iché originel, et sur la repro- des enfants morts sans bap-* bid., 1698. XI. *Traité des li- ou la manière dont on a messe dans chaque siècle, es églises d'Orient et d'Oc-*, ibid., 1697. XII. *Ancien mentaire de l'Église où sont les pratiques qui s'observaient l'administration des sacre- chez les Grecs et les Latins*, 98 et 1699. Dupin donne, de x ouvrages, les plus importants ancolas, une ample et exacte e; il a fallu, pour les com- , que ce théologien compulsât res, les canons des conciles, férents livres de litargie, les s ecclésiastiques, et une infi- monuments de tous les siècles. *Traité de la messe et de l'of- vin*, Paris, 1713, in-12. XIV. *uction française de toutes les catéchèses de St.-Cyrille de Jérusalem*, ib., 1715. XV. *Critique abrégée des ouvrages des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1716, 2 vol. in-12; bon ouvrage traduit et imprimé en latin, à Venise, en 1734, in-4°. C'est une bibliographie des Pères et des principaux écrivains ecclésiastiques, par ordre chronologique, où l'on trouve la liste de leurs ouvrages authentiques, et l'indication raisonnée de ceux qui leur ont été faussement attribués. Quoique superficielles, ces notices sont encore consultées avec fruit par ceux qui n'ont pas les grands ouvrages de D. Ceillier ou de Dupin. XVI. *Commentaire historique sur le breviaire romain.* XVII. *Un Traité de morale en forme d'entretien*, 2 vol. in-12. XVIII. *Instructions sur le Jubilé*, Paris, 1724, in-12. XIX. *Histoire abrégée de l'église et de l'université de la ville de Paris*, 2 vol. in-12, Paris, 1728: ouvrage supprimé, parce que le cardinal de Noailles y était traité avec trop peu de ménagement. XX. *Oraison funèbre de Philippe de France, frère de Louis XIV.* Elle fut peu goûtée. XXI. Une *Traduction de l'Imitation de J. C., précédée d'une Dissertation sur l'auteur de ce livre*, Paris, 1729, in-12. C'est une des plus rares parmi les nombreuses versions françaises du livre de *l'Imitation*. Cette traduction est mal écrite et n'a pas été réimprimée. Dans la Dissertation, qui occupe 17 pages, l'auteur discute avec sagacité les diverses opinions de ses prédécesseurs, et semble pencher pour celle qui attribue *l'Imitation* au franciscain Hubertin de Casal. Voici ce qui a pu donner lieu à cette dernière opinion. Dans des Conférences (*ad fratres Tolosanos*) attribuées à St.-Bonaventure, se trouvent cités un passage de *l'Ar-*

bor vitæ crucifixæ, d'Hubertin, et un long fragment du 1er. livre de l'*Imitation de J. C.* C'est ce qui avait d'abord fait imaginer que l'*Imitation* était antérieure au XVe. et même au XIVe. siècle. Mais ces Conférences, ainsi que l'observe M. Gence dans ses *Considérations* sur l'auteur de l'*Imitation*, n'ayant paru dans aucun manuscrit avant la mention que la *Chronique* de Marianus Florentin en a faite en 1486, et l'ouvrage d'Hubertin n'ayant été terminé, d'après Hubertin lui-même, qu'en 1305, on a dû penser que les Conférences et conséquemment les citations qu'elles contiennent, étaient postérieures au temps de St.-Bonaventure (mort en 1274) et au livre d'Hubertin de Casal. Cependant, comme ce livre est d'un spiritualiste consommé, bien qu'il doive être lu avec précaution, suivant Gerson; comme il pré ente, sous le rapport mystique, des analogies d'expression avec l'*Imitation de J. C.*, ce qui lui est commun avec St.-Bonaventure et d'autres écrivains; comme enfin l'auteur de l'*Imitation* énonce une maxime de S. François, qui n'a rien écrit, quoiqu'au reste S. Bonaventure l'ait citée dans la vie de ce saint, le docteur Grancolas a été porté à croire que l'auteur de l'*Imitation*, si ce n'était S. Bonaventure lui-même, pouvait être Hubertin de Casal, auquel, selon Cave et ses continuateurs, quelques-uns ont attribué les trois premiers livres de cet ouvrage. Nous ne connaissons guère que l'évêque de Vaison, Suarès, réfuté par Papebroch, dans les *Acta sanctorum*, qui ait donné à Hubertin de Casal, d'abord franciscain, puis bénédictin, et enfin chartreux, une partie des livres de l'*Imitation*, revendiqués par différentes sociétés religieuses comme une production de leur ordre. On a cru devoir entrer dans ces pour rappeler les circonstance attribution particulière, omis cle d'Hubertin. (*V.* CASALI.)

GRAND (JACQUES LE) on religieux augustin, plus co son nom latin, *Jacobus Ma Magni*, naquit, vers le milieu siècle, à Toulouse, comme prend d'Elssins, bibliothéca ordre; ainsi, c'est sans fo qu'on a avancé qu'il était de Doué d'heureuses dispositions pliqua à l'étude avec beauco deur, et acquit bientôt, da les sciences cultivées alors, naissances aussi étendues qu mettaient le peu de ressource aux hommes laborieux. Il f sser la philosophie et la th Padoue; il y écrivit des Comm sur la philosophie d'Aristote rendit célèbre par ses interp de l'Écriture. Sa réputation P Paris; et il ne tarda pas à connaître à la cour par ses tale la chaire. Le duc d'Orléans, lieutenant-général du royau dant la maladie de Charles V vu se former contre lui un doutable; mais appuyé de Isabeau de Bavière, il était à exclure les autres princes scil, et gouvernait l'état en m solu. Cette conduite augmenta bre de ses ennemis; et Grand tit à servir leurs projets par quence. Il résolut d'attaquer la reine, qui s'était rendue par ses exactions; et il choisi l'exécution de son plan, le jo fête de l'Ascension, 1405, princesse était à l'église avec suite. Il lui reprocha, sans au nagement, la dissolution de ses son goût pour le faste et pour lesse; il l'accusa d'employer l

extorquait au peuple, à
es officiers, devenus trop
r supporter les fatigues de
ou trop lâches pour s'ex-
sard des combats, parce
ient le risque d'y recevoir
s qui leur feraient perdre
réments. Ce discours pro-
'effet qu'on s'en était pro-
s'en fallut que la reine
ltée. En s'en retournant,
des Ursins, Grand fut ren-
des courtisans qui lui di-
taient bien ébahis qu'il eût
ler; et moi encore plus, ré-
n'on ose faire les fautes et
j'ai déclarés. Un des au-
nporté de colère, s'écria
ait le noyer; à quoi il se
e dire : Il n'en faudrait
e de telle volonté que tu
, pour faire un grand mal.
nformé de la hardiesse du
, et témoigna le desir de
Il se rendit donc à l'église
la Pentecôte suivant; et
ivait été prévenu, prit pour
on discours ces paroles :
nctus docebit vos omnem
Il l'expliqua, en établis-
s princes n'étant environ-
flatteurs, c'était aux mi-
la religion à leur faire en-
érité; il traça ensuite un ta-
yant des désordres de la
ermina par une apostrophe
s laquelle il l'invitait à faire
aux qui accablaient son peu-
, bien loin de paraître mé-
la leçon qu'il venait de re-
fit témoigner sa satisfac-
il envoya un présent con-
On assure même qu'il lui
hevêché de Bordeaux, et
le refusa par modestie. Peu
après, le duc d'Orléans fut
et le duc de Bourgogne,
premier auteur de ce crime, le rem-
plaça près de Charles VI. Le nouveau
favori suivit les traces de son prédé-
cesseur, et compta bientôt autant
d'ennemis. Les princes, ligués contre
lui, résolurent de demander des se-
cours à l'Angleterre; et Grand fut
chargé de cette négociation. Il s'em-
barqua à Boulogne, mais avec tant
de précipitation, qu'il oublia dans sa
chambre des papiers qui éveillèrent
l'attention du roi sur un projet aussi
criminel. Il fut accueilli à Londres
comme l'aurait été un ambassadeur du
roi lui-même, et obtint la promesse
d'un envoi prochain de troupes. (*Voy.* CHARLES VI, tome VIII, pag. 116.)
Charles le retarda, en faisant faire à
Henri V des propositions très avan-
tageuses; mais enfin les Anglais pro-
fitèrent des troubles qui continuaient,
pour pénétrer en France et s'empa-
rer de nos plus belles provinces. On
ne voit pas que Grand ait pris, de-
puis ce moment, aucune part active à
la guerre civile; mais il n'est pas pos-
sible de le justifier entièrement du
crime d'avoir préparé les triomphes
d'une nation rivale. On ignore la
date de sa mort; cependant on croit
qu'il vivait encore en 1422 : comme
il était alors fort avancé en âge, il est
présumable qu'il n'a pas survécu long-
temps à cette époque. On a de lui :
1. Le *Livre des bonnes mœurs*, Cha-
blies, Pierre le Rouge, le 1er. jour
d'avril 1478, in-fol de cinquante-un
feuillets, fort rare; et in-fol. goth.,
sans date ni lieu d'impression. Cet ou-
vrage a été traduit en anglais par Wil-
liam Caxton, Westminster, 1487,
in-fol. goth., également très rare. La
bibliothèque du Roi en possède neuf
manuscrits, dont un porte la signa-
ture de Jean, duc de Berri, à qui
l'ouvrage est dédié. Ce n'est point,
comme on l'a cru, une traduction du

Sophologium, dont on parlera ci-après; et Christine de Pisan, n'en est pas l'auteur, puisque Grand annonce, dans son épître dédicatoire, que le desir d'être utile aux personnes qui veulent vivre chrétiennement, l'a engagé à écrire *en langage commun aucuns enseignements*. II. *Sophologium ex antiquorum poëtarum, oratorum atque philosophorum gravibus sententiis collectum*, Paris, M. Crantz, Ulrich Gering et Michel Friburger, 1475, in-fol.; ibid., 1477, in-4°. goth. Ces deux éditions sont les plus recherchées des amateurs. Cependant il en existe plusieurs autres du xve. siècle, dont quelques-unes, sans date, passent pour être antérieures à celles qu'on vient de citer. Le *Sophologium* est dédié à Michel, évêque d'Auxerre, confesseur du roi, et dont *Jacobus Magni* se dit l'humble chapelain. Cette grande collection, divisée en dix livres, est faite avec choix et bien ordonnée; elle a mérité d'être encore citée de nos jours par de doctes philologues, pour des passages d'auteurs peu connus qui s'y trouvent rapportés; tandis que d'autres compilations, le *Summa de exemplis* du dominicain Jean de St.-Géminien, avec lequel le *Sophologium* est quelquefois joint, et le *Liber moralitatum* du religieux carme Mathias Farinator, après avoir joui de quelque estime, sont depuis long-temps oubliés. Parmi les maximes morales des écrivains des xiiie. et xive. siècles, le *Sophologium*, non plus que le *Liber moralitatum*, n'en cite aucune de l'*Imitation de J. C.*; ce qui est une preuve négative des plus fortes, que ce livre, si célèbre dès l'origine, n'est point antérieur au xve. siècle (1). III.

(1) D'après un catalogue des livres de la bibliothèque d'Augsbourg, publié en 1633, il y existait un manuscrit contenant plusieurs livres de l'*I*...

L'*Archiloge Sophie*. Il en e manuscrit dans la bibliothèque C'est la traduction d'une p l'ouvrage précédent; et Gra treprit à la demande du duc d'I L'auteur y traite, en douze li toutes les sciences divines et nes, de toutes les vertus et les états de la vie. Cet écriv Sallier, n'était pas dépourvu mières ni de lecture. On v n'ignorait ni les auteurs grecs tins. Ce qu'il débite sur la lo sur l'arithmétique renferme mes principes que nous liso nos bons livres français d'auj On peut consulter, pour plu tails, sur les ouvrages de le le curieux *Mémoire* de l'abbé *sur quelques écrits d'auteu çais qui ont fleuri au* xive tom. x du *Recueil de l'a des inscriptions*. V

GRAND. *Voy.* Legrand.

GRANDAMI (Jacques), né à Nantes en 1588, entra société à l'âge de dix-neuf ans, après avoir enseigné les be tres, la philosophie et la t pendant plusieurs années, fut successivement recteur des de Bourges, de Rennes, de de la Flèche, et enfin de Ro piété, sa douceur, sa modest talents le rendirent le modèle confrères, dont il était aus que respecté. Nommé visiteu ral des maisons que la société

tation et d'autres traités à la suite, tr Mathias Farinator en 1472. Or comme ci a copié l'*Imitation* n'en a-t-il pas maximes dans la compilation qu'il a pu que ce théologien, de Vienne en Aut pas proprement l'auteur, mais l'éditeu *moralitatum*, imprimé par Antoine S bourg, in-fol., en 1477, et appelé orig *Lumen animæ* par Jean XXII, démon a fait croire que l'auteur supposé de c nuis au jour sous le nom seul de Farina tenait au quatorzième siècle, et consé que l'*Imitation* lui était antérieure.

ance, il n'accepta cette place gret, et s'en démit promp- afin de pouvoir se livrer ainte à son goût pour l'étude. ua plus particulièrement à ie et à l'astronomie, et eut dans ces deux sciences. Il Paris le 12 février 1672, âgé vingt-quatre ans, dont il en é soixante-trois en reli- de lui : I. *Nova demonsnobilitatis terræ petita ex gneticâ*, la Flèche, 1645, te démonstration, dit Mon- aussi mauvaise que celle t prétendait donner du sen- traire, et qu'il tirait des magnétiques dont la terre née. II. *Tractatus evan- e summâ Dei gloriâ in esu*, Paris, 1664, in-4°. *ulæ astronomicæ*, ibid., 4°. IV. *Le cours de la ui a paru sur la fin de 664, avec un traite de sa de son mouvement et de*, ibid., 1665, in-4°. V. *de deux comètes qui ont nnées* 1664 *et* 1665, deux in-4°., accompagnées, la d'une grande planche, et le de deux. VI. *Deux n l'espace de quinze jours es*, ibid., 1666, in-4°. *ertatio de eclipsi solis no- Pachymere*, insérée dans le Pachymere, publiée par ain, Rome, 1666, in-fol. *tio supputandarum eclip-*, Paris, 1668, in-4°. IX. *gia christiana; De Christo rebus gestis ante et post m*, ibid., 1668, 3 vol. *Specimen* de cet ouvrage ublié en 1661, in-4°. W—s.

DET (Joseph), hagiogra- Angers en 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir passé quelques années au séminaire de St.-Sulpice à Paris, fut ordonné prêtre par son évêque, Henri Arnauld. Son zèle pour la discipline et sa charité envers les pauvres le rendirent bientôt le modèle de tous ses confrères. Plusieurs d'entre eux offrirent la démission de leurs bénéfices en sa faveur : mais il les refusa tous; et il fallut un ordre exprès d'Arnauld pour le déterminer à accepter la cure de Ste.-Croix d'Angers en 1685. Cependant il ne cessa pas d'habiter le séminaire, dont il était déjà supérieur; et malgré les soins que réclamait sa paroisse, il continua toujours de veiller sur un établissement dont il pouvait être regardé comme le second fondateur. Sur la fin de sa vie, il résigna sa cure, et se prépara à la mort en multipliant ses bonnes œuvres. Ce pieux et savant ecclésiastique mourut à Angers, le 1er. décembre 1724, dans sa soixante-dix-neuvième année. On a de lui : I. *La Vie de Mlle. Anne de Melun* (et non pas Melun), *fondatrice des hospitalières de Baugé*, Paris, 1687, in-8°. Cet ouvrage n'ayant pas plu à la princesse d'Espinoy, il en retira les exemplaires, et le fit réimprimer avec des corrections : la première édition est fort rare. II. *La Vie d'un solitaire inconnu, qu'on a cru être le comte de Moret*, ibid., 1699, in-12. L'opinion de Grandet sur la personne de ce solitaire, mort, le 24 décembre 1691, à l'ermitage des Gardelles (1), a trouvé des contradicteurs. Le père Griffet, dans son *Traité des preuves de l'histoire*,

(1) Cet ermitage, situé sur les terres de l'abbaye d'Asnières, paroisse du Coudray-Macouard, à deux lieues de Montreuil-Bellai, et à quatre de Saumur, diocèse d'Angers, est appelé par erreur des *Gardettes* dans l'article Fauxmont (XV, 379), où, par une autre erreur typographique, on lit, *Voy.* Grafet, au lieu de Grandet.

discute avec beaucoup de sagacité ce point historique ; et sans prétendre résoudre absolument le problème, il résulte de ses recherches une grande vraisemblance en faveur du système de Grandet, dont le livre est d'ailleurs fort curieux, même sous d'autres rapports. III. *Vie de Gabriel Dubois de la Ferté, chevalier de Malte*, ibid., 1712, in-12. IV. *Vie de M. Cretey, curé de Baranthon, diocèse d'Avranches*, Rouen, 1722, in-12. V. *Vie de Louis-Marie Grignion de Montfort, missionnaire apostolique*, Nantes, 1724, in-12. VI. Plusieurs ouvrages ascétiques peu importants, dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. On conservait en manuscrit au séminaire d'Angers les *Mémoires* de Grandet, *pour servir à l'histoire ecclésiastique de la province d'Anjou.*

W—s.

GRANDFONTAINE (René-Philippe-Louis Binetruy de), né à Besançon, le 26 août 1723, d'une bonne famille de robe, annonça dès sa jeunesse d'heureuses dispositions pour les lettres. Après avoir terminé le cours de ses études classiques, il apprit l'anglais et l'italien, et se rendit bientôt familiers les meilleurs auteurs qui ont écrit dans ces deux langues. Destiné à suivre la carrière du barreau, il y marqua ses premiers pas par des succès. L'estime dont il jouissait, le fit porter à la place de maire; et son élection ayant été confirmée par le roi, il s'appliqua à procurer à ses concitoyens les bienfaits d'une administration paternelle, fit adopter de sages réglements, des projets d'une utilité générale, et, en quittant ses fonctions, emporta les regrets des habitants de toutes les classes. Nommé conseiller à la cour des aides, il alla habiter Paris, et y demeura j 1789, partageant son temps e devoirs et la culture des lett premiers symptômes de la ré l'effrayèrent ; et il se hâta de dans sa famille, espérant y é aux maux qu'il prévoyait : l lois désastreuses qui signalèr tôt cette époque, l'atteignirent retraite ; il fut jeté dans une d'où il ne sortit qu'après la jo 9 thermidor (28 juillet 1795) ce moment, il ne fit plus que une maladie dont il avait c le germe pendant sa réclu tarda pas à se développer, et rut à Besançon, le 2 décembr à soixante-douze ans. Il était de l'académie de cette ville, fondation (1752) ; et il en crétaire de 1762 à 1771. L tres de cette compagnie co de lui un grand nombre de piè autres les *Eloges* de MM. de Titon Dutillet, Yard, mathé du marquis Dumesnil, du de Courbouzon, et de l'abbé des *Mémoires pour servi toire des négociations d'A* plusieurs *Discours*, dont u *mulation*, etc. Les autres n de l'auteur sont entre les M. Isabey, son neveu, q complaisance de les commu réda teur de cet article : c *Dissertations* sur quelques rieux de l'histoire de Franc sous le titre de *Chifflet ian* cherches intéressantes sur Chifflet, qui a fait tant d' cette province; des *Mém* différentes parties de l'admi des *Analyses* des principa ges des philosophes grecs et enfin des pièces en vers, imitées des auteurs ancien fontaine était en correspond

savants, et comptait au
s amis Fevret de Fon-
il fournit d'utiles maté-
a nouvelle édition de la
de France, Schœpflin,
Olivet, l'abbé Bullet,
bé Talbert. W—s.

(Jacques), médecin et
lien, naquit à Gajato,
f de Modène, en 1646.
ait ses premières études
rint à Venise, où son on-
Valente Gandolfi, cha-
ise de St.-Marc, lui en-
et le latin. Il apprit, dans
e Padoue, les sciences
après avoir reçu le titre
revint à Venise, où il
ant six ans, les fonctions
dans le théâtre de dissec-
nommé ensuite profes-
ie. Il publia, pendant cet
Eloge de Sanctorius,
et une *Lettre à l'occa-*
ent qui fut trouvé vivant
frais de poule. Ses collè-
rent de plusieurs emplois
els que celui de syndic
s philosophes médecins
edici), et de conseiller
s médecins-chirurgiens;
: que les sages Vénitiens
que ces deux professions
ssentiellement séparées.
i des fondateurs de l'*A-*
lonea, qui se rassemblait
teur Angelo Morosini,
na la devise; il fut aussi
démie *de' Gelati* de Bolo-
encore quelques ouvra-
ne et d'histoire naturelle,
n traité *sur la vérité*
iversel, et sur l'origine
qu'on trouve loin de la
, 1676, in-4°.; et un
io, Nüremberg, 1688:
elui-ci pour l'académie
de' Curiosi de cette ville, société à laquelle il avait été agrégé sous le nom de Sénèque; il y traite de l'usage de l'antimoine, de l'emploi que les anciens en faisaient comme cosmétique; il discute ce qui en est dit dans les saintes Ecritures, et il parle de la matière des différentes espèces de fard, et par occasion des propriétés de l'eau du Nil. On lui doit encore la préface de l'édition des *Œuvres de Lazare Rivière*, qui a été donnée à Venise, en 1723. Grandi n'était pas instruit seulement dans les mathématiques, l'anatomie et la médecine; il avait aussi acquis une érudition solide, et il était bon littérateur. Ses discours académiques prouvent qu'il cultivait l'art oratoire; et sa muse a chanté en vers latins la *Délivrance de Vienne*, et la *Victoire de Jean Sobieski sur les Turcs*; ce poème a été imprimé à Venise en 1683, in-4°. On trouve un témoignage de son érudition dans sa *Réponse au père Pini, relativement aux questions qu'il avait proposées sur Sainte-Maure et la Prevesa* (l'ancienne Nicopolis dans l'Albanie), Venise, 1686, in-12. Cette lettre, dont le sujet ne paraît pas très important, est pleine d'observations curieuses sur l'histoire et la géographie ancienne du Péloponnèse. On lit en tête de la seconde partie de la *Défense du Dante* par Mazzoni, deux *Lettres de Grandi sur des lacunes qu'offre le manuscrit de ce commentateur*; il y explique aussi quelques difficultés qu'on y rencontre; et, à cette occasion, il discute un passage d'Homère, dans lequel ce grand poète parle de la gelée blanche et du froid qu'elle produit, qui est comparable à celui de la neige. On lui a attribué les *Observations sur le vocabulaire della Crusca*, publiées par Apostolo Zeno, Venise, 1698, sous le nom d'Alessan-

dro Tassoni : le nom de Grandi se trouvait sur le manuscrit, parce qu'il lui avait appartenu; mais il est constant que ces observations sont de Giulio Ottonelli. On a tout aussi faussement attribué à Grandi la Vie de Magliabecchi et de Cinelli, écrite en latin, et pleine de traits mordants et satiriques. Le docteur Sancassani l'a justifié de ce reproche, en faisant connaître le véritable auteur de ce libelle. Il n'est pas vrai non plus que l'apologie du docteur Cecilio Fuoli soit de lui. Grandi, attaché à la ville de Venise, où il avait des admirateurs et des amis, refusa les chaires qu'on lui offrit à Padoue et à Pise : on le consultait de toutes parts sur des matières de science et d'érudition; et il entretint une correspondance suivie avec Redi, Malpighi, l'abbé del Miro, Boyle, Ludolphe, Baudrand et Volckamer: il n'avait pourtant encore que quarante-quatre ans, quand il mourut à Venise, le 11 février 1691. A. L. M.

GRANDI (Guido), religieux camaldule, et l'un des bons mathématiciens dont s'honore l'Italie, naquit à Crémone le 1er. octobre 1671, de parents distingués par leur fortune et leurs emplois. Il avait reçu au baptême les noms de François-Louis, qu'il quitta pour celui de Guido, en prononçant ses vœux. Ses premiers maîtres avaient développé en lui le goût des sciences et l'amour de la renommée : aussi sembla-t-il n'avoir renoncé au monde que pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Il établit dans son couvent une espèce d'académie, à laquelle il donna le titre *de' Certanti*, qui fut, pour ainsi dire, le présage des disputes littéraires où il devait bientôt se signaler. Aristote était encore le seul oracle des écoles de l'Italie : en étudiant ses ouvrages, Grandi en découvrit les erreurs; et, pour les combattre avec plus d'avantages, il sollicita une chaire de philosophie. Les partisans des vieilles doctrines se réunirent contre un homme qui avait eu l'imprudence de s'en déclarer l'ennemi; mais il l'emporta sur eux, et fut nommé professeur à Florence. Il lui fut facile de démontrer la faiblesse et la fausseté des principes du péripatétisme; mais aux erreurs d'Aristote il substitua celles de Descartes, sans prévoir que ce nouveau système devait être si tôt renversé. La lecture des livres de Descartes lui inspira le goût de la géométrie : ses progrès dans cette science furent très rapides; et il en porta les applications plus loin qu'on ne l'avait encore osé, puisqu'il s'en servit pour démontrer l'existence de Dieu et la vérité du christianisme. Il venait d'être désigné par ses supérieurs, pour enseigner la théologie à Rome : la publication d'un ouvrage dans lequel il donnait une solution neuve des problèmes de Viviani sur la construction des voûtes, fixa sur lui l'attention du grand-duc de Toscane, Cosme III; et ce prince le retint dans ses états, en le nommant, en 1700, à la chaire de philosophie de l'université de Pise. Il s'appliqua dès-lors, avec une nouvelle ardeur, aux mathématiques, prit part à toutes les discussions dont elles étaient l'objet, et entra en correspondance avec Leibnitz, Newton, Bernoulli, Baglivi, qui tous lui donnèrent des témoignages d'estime et d'affection. Dans le temps qu'il paraissait le plus occupé à l'examen des nouveaux problèmes de géométrie, il trouva le loisir de jeter un coup-d'œil sur l'histoire de son ordre, et démontra facilement la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires. Cette hardiesse déplut à ses confrères; ils le déposèrent de la place d'abbé de Saint-Michel de Pise,

et le chassèrent même de cette maison: mais le grand-duc intervint dans cette affaire; et ceux qui s'étaient le plus déchaînés contre lui, furent les premiers à proposer une réconciliation. Grandi se borna depuis uniquement aux mathématiques, dont il venait d'être nommé professeur; et nul doute que, sans cette ardeur pour la dispute dont on a déjà parlé, il n'eût laissé sur cette science des ouvrages plus importans. Cependant on doit convenir qu'il ne fut pas toujours l'agresseur : mais il était difficile de l'apaiser; et la mort de ses adversaires termina seule ses querelles avec Vital Giordani sur *le mouvement de la terre*, et avec Marchetti et Varignon, sur l'*infini*. Grandi, dont la réputation s'était étendue par toute l'Italie, fut chargé de prendre des mesures pour parer aux inondations du Reno: il devint l'arbitre des différends qui s'étaient élevés à ce sujet entre les habitants de Bologne et de Ferrare; et étant parvenu à les accommoder, il en fut récompensé par l'abbaye de Saint-Michel, que le pape lui rendit, et par la place d'intendant-général des eaux en Toscane. Né avec un tempérament robuste, il avait joui constamment d'une bonne santé; il tomba tout-à-coup comme épuisé de fatigues, passa deux années dans un état de faiblesse, présage de sa fin prochaine, et mourut enfin, le 4 juillet 1742. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages à la suite de son Eloge par Bandini (*Memoriæ Italorum*, tome VI), et plus complète encore dans Fabroni, *Vitæ Italorum*, tome VIII. Les principaux sont : I. *Geometrica demonstratio Vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4°. Cet écrit, dit Montucla, tient bien plus que ne promet le titre; c'est celui qui lui mérita la bienveillance du grand-duc de Toscane. II. *Geometrica demonstratio theorematum Hugenianorum circà logisticam, cum epistolâ ad Pat. Cævam*, ibid., 1701, in-4°., et dans le recueil des œuvres d'Huygens. C'est, dit le même auteur, un morceau très estimable du savoir de Grandi, en géométrie, d'autant qu'il ne paraît pas s'être aidé des méthodes nouvelles qui, à la vérité, expédient tout cela avec bien de la facilité. Il y a d'ailleurs, dans ce livre, beaucoup de considérations curieuses et nouvelles. III. *Quadratura circuli et hyperbolæ per infinitas hyperbolas geometricè exhibita*, Pise, 1703, in-8°.; 1710, in-4°. Il y soutenait que $0+0+0$ à l'infini, donne une quantité finie: Marchetti, son censeur, refusa de lui passer cette idée, prétendant qu'elle est irréligieuse; et il avait d'autant plus de tort, dit Montucla, que d'autres ont cru y trouver l'explication du mystère de la création. Ce fut là le sujet de débats qui durèrent pendant deux ans, et qui ne finirent qu'à la mort de Marchetti. IV. *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4°. V. Des *Recherches sur la nature et les propriétés du son*, dans les *Trans. philos.*, n°. 319, ann. 1709. Cet ouvrage lui mérita une place à la société royale de Londres. VI. *De infinitis infinitorum infinitèque parvorum ordinibus*, Pise, 1720, in-4°. Il y prend avec aigreur, contre Varignon, la défense des plus qu'infinis de Wallis; mais tous les géomètres sont d'accord aujourd'hui que les espaces prétendus plus qu'infinis, ne sont que des espaces finis, mais négatifs ou pris en sens contraire. VII. *Sistema del mondo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4°. VIII. *Trattato*

delle resistenze, dans le tome II des *Œuvres* de Galilée, Florence, 1618: cette édition renferme quelques autres pièces de Grandi. IX. *Del movimento delle acque, trattato geometrico*, inséré dans la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell' acque*, Florence, 1723, 3 volumes in-4°. On trouve dans ce recueil quelques autres morceaux de Grandi. X. *Compendio delle sezioni coniche d'Apollonio*, Florence, 1722. XI. *Epistola de Pandectis*, Pise, 1724, in-4°.; deuxième édition, augmentée, Florence, 1727, in-4°. *Vindiciæ pro Epistolâ*, ibid., 1728, in-4°. *Nuova disamina della storia delle Pandette Pisane e di chi prima la ramentava*, Faenza, 1730, in-4°. Ces trois ouvrages ont pour but de prouver que la ville de Pise possède le célèbre manuscrit des Pandectes, découvert à la prise d'Amalfi, en 1137: mais l'opinion contraire a prévalu, et c'est à Florence qu'est conservé ce précieux monument d'antiquité, dont Pise n'a qu'une copie. XII. *Flores geometrici ex rhodonearum, et Clæliarum curvarum descriptione resultantes; unà cum novi expeditissimi Mesolabii auctario*, 1728, in-4°. Le Mésolabe, inventé par Grandi, suffirait, suivant Guelli, pour assurer sa réputation dans l'avenir. Les courbes dont il est question dans cet ouvrage sont nommées, les unes *rhodonées*, à cause de leur ressemblance à une rose; les autres *Clélies*, par honneur pour la comtesse Clélia Borromei, que l'auteur dit être assez versée en géométrie pour sentir l'odeur de ce *bouquet*. XIII. *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1759, in-8. Grandi était non-seulement géomètre, mais théologien, biographe, antiquaire et même poète. Il a laissé un grand nombre de Biographies, de Dissertations, d'Opuscules, da recueils du temps, et principal dans celui de Calogerà. Ses œ recueillies par son confrère A gio Soldani, forment quarante- volumes, que l'on conservait, à dans la bibliothèque des Camal et qui doivent être aujourd'hu celle de la ville. W-

GRANDIDIER (Philippe-A savant historien, chanoine du chœur de Strasbourg, né dan ville le 9 novembre 1752, de p qui remplissaient des emplois h bles, annonça de bonne heu goût très vif pour l'étude. A pei de dix ans, il avait composé, po usage, un traité de mythologie abrégé de l'histoire romaine, q ritèrent les suffrages de ses m et lui valurent d'utiles encourage A treize ans, il avait terminé le de ses études classiques. Le c de Rohan, qui s'était déclaré s tecteur, lui donna la tonsure; attendant l'âge d'entrer dans l dres, le jeune abbé s'occupa à et à déchiffrer les titres de l' de Strasbourg, dont il venait nommé archiviste. Il publia, à quatre ans, les deux premiers mes de son *Histoire ecclésiasti l'Alsace*. Cet ouvrage, pour il obtint une distinction flatte souverain pontife (Pie VI), s contre lui la plupart de ses con ils ne pouvaient lui pardonner démontré la fausseté de plusie gendes, et la supposition de diff bulles, sur lesquelles reposai partie de leurs droits; ils l'attaq par des écrits qui respiraient l'en ment, et ils cherchèrent surtout à dre des doutes sur ses sentime ligieux. L'abbé Grandidier tom lade de chagrin, et prit la réso de renoncer pour toujours au

ire : mais ne pouvant résister
hant qui l'entraînait, il ne
s à reprendre les études qui
ait le charme de sa jeunesse,
ra avec une ardeur que sem-
avoir accrue les contrariétés
it éprouvées. Un travail exces-
rolongé détruisit bientôt sa
il mourut d'une maladie in-
oire à l'abbaye de Lucelle, le
re 1787, à trente-quatre ans.
breux bénéfices, et le titre
ographe de France, avaient été
pense de ses utiles travaux :
de vingt-cinq ans, il était
de vingt-une académies lit-
ou de physique de France et
gne. On a de lui : I. *Histoire
ché et des evêques de Stras-*
tome 1er., Strasbourg, 1777;
, 1778, in-4°. Ce savant ou-
evait former 8 vol.; mais les
miers sont les seuls qui aient
. *Essais historiques et topo-
ues sur l'église cathédrale
sbourg*, ibid., 1782, in-8°.;
beaucoup d'érudition dans ce
lume. III. *Vues pittoresques
sace*, gravées par Walter, et
gnées d'un texte historique,
785, in-4°., sept livraisons.
*istoire ecclésiastique, mili-
civile et littéraire de la pro-
Alsace*, ibid., 1787, in-4°.,
er.; c'est le seul qui ait été
). V. *Notice sur la vie et les
es d'Otfrid, poète allemand
siècle*, dans la *Bibliothèque
d*, 1778. VI. *Mémoire pour
à l'histoire des poètes du
ièclе, connus sous le nom de
ingern.* VII. Un grand nom-
Dissertations sur des sujets
ou intéressants, dans les jour-

pièces justificatives du tome II, au nom-
s chartes ou diplomes, sont aussi im-

naux de France et d'Allemagne. (*V.* Brandt, V, 499.) Il a fourni des *notes* à l'abbé Godescard, pour une nouvelle édition des *Vies des Saints*, et a été un des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra*. (*Voy.* Gerbert, XVII, 180.) Enfin, il a laissé en manuscrit, des *Mémoires sur l'origine et les progrès de la lèpre;* un *Bréviaire à l'usage du diocèse de Strasbourg;* un *Nécrologe des hommes illustres et savants alsaciens*, etc. M. Grappin, chanoine à Besançon, a publié l'*Eloge historique* de M. l'abbé Grandidier, Strasbourg (1788) in-8°., de 28 pages.

W—s.

GRANDIER (Urbain), prêtre du diocèse du Mans, et curé de Loudun, brûlé vif pour crime de magie, naquit à Rovère, près Sablé, où son père était notaire royal, et sa famille estimée : il fit ses études à Bordeaux, chez les jésuites avec assez de succès, et mérita le suffrage de ses instituteurs. Il paraît que c'est d'eux qu'il tint la cure de St.-Pierre du marché de Loudun. Peu après il fut pourvu d'un canonicat de l'église de Ste.-Croix, dans la même ville. La réunion de ces deux bénéfices, dans les mains d'un ecclésiastique étranger au diocèse, excita l'envie. Peut-être qu'avec de la modestie, le curé de Loudun serait parvenu à apaiser ce premier ferment d'animosité; mais Grandier était hautain, et d'une causticité qui n'épargnait personne. Il n'était bruit que de ses railleries piquantes: il y avait à Loudun une maison de carmes; il mécontenta ces religieux en attaquant leurs priviléges. Il déclama dans ses sermons contre les confréries et d'autres pratiques religieuses auxquelles on était attaché. Il montra une bienveillance trop marquée pour les protestants : il fit enfin tout ce qu'il fallait pour s'attirer de

nombreux ennemis. D'un autre côté, sa conduite, comme ecclésiastique, n'était pas irréprochable. On le voyait rechercher avec trop d'empressement la compagnie des femmes; il passait pour avoir plus de goût pour elles qu'il ne convenait à un homme de son état. On parlait dans le public de ses galanteries : on lui imputait même de faire, de son église, le théâtre de ses désordres. Attaqué ainsi dans ses mœurs, il ne donna que trop de prise à ceux dont il s'était attiré la haine: il empiéta imprudemment sur l'autorité épiscopale, en accordant des dispenses, ou bien en s'en passant. Des plaintes sur une conduite si peu régulière furent portées à M. de la Rochepozai, évêque de Poitiers; l'officialité en prit connaissance. Grandier fut arrêté, mis en prison : son procès lui fut fait ; et par sentence du 2 juin 1630, il fut condamné à jeûner au pain et à l'eau, tous les vendredis, pendant trois mois ; interdit *à divinis* pour cinq ans dans le diocèse, et, dans la ville de Loudun, pour toujours. Il appela de ce jugement au métropolitain (d'Escoubleau de Sourdis), et fut absous ainsi qu'au tribunal de Poitiers, devant lequel le parlement de Paris, qu'on avait voulu saisir de cette affaire, l'avait renvoyée. Sourdis avait jugé le caractère de Grandier : il lui conseilla sagement de permuter ses bénéfices, et de quitter le diocèse, où, après un tel éclat, il ne pouvait plus faire de bien. Grandier n'y était nullement disposé : il revint au contraire à Loudun triomphant, entra dans la ville un laurier à la main ; et au lieu de chercher à adoucir ceux qu'il s'était aliénés, il les brava, et acheva de les irriter par son orgueil. Un couvent d'Ursulines, composé en grande partie de filles de qualité, s'était, depuis peu, établi à Loudun. Leur directeur étant mort, on prétend que Grandier, qui pourtant jusque-là n'avait eu aucune communication avec elles, desira de lui succéder : soit que sa réputation lui fît tort, soit par tout autre motif, elles lui préférèrent un nommé Mignon, chanoine de Sainte-Croix, avec qui Grandier avait déjà eu des discussions; et cette concurrence ne fit que rendre ces deux hommes plus mécontents l'un de l'autre. Il y avait peu de temps que ce nouveau directeur était en place, lorsqu'il se passa dans le couvent des choses d'un genre extraordinaire. On parla de spectres et de fantômes qui apparaissaient, puis de symptômes qui agitèrent une grande partie des religieuses, quelques pensionnaires, et même la supérieure. D'abord on regarda cela comme des effets naturels : bientôt ils prirent un caractère plus prononcé, et on crut y remarquer les signes d'une véritable possession. Le bruit s'en répandit dans la ville : déjà on avait eu recours aux exorcismes; et le diable, interrogé sur l'auteur du malefice, avait répondu, par la bouche des religieuses, que c'était *Urbain Grandier*, et que le sortilége avait été opéré au moyen d'une branche de rosier fleuri, jeté dans le couvent, de sorte que toutes celles qui avaient flairé les roses, avaient été ensorcelées. Grandier, se voyant attaqué personnellement, se pourvut en plainte de calomnie pardevant les juges et l'évêque de Poitiers, qui ne voulut pas alors se mêler de cette affaire : mais l'archevêque de Bordeaux, Sourdis, étant venu dans son abbaye de Saint-Jouin, qui n'était pas éloignée de Loudun, reçut les plaintes de Grandier, et donna des ordres qui, pour quelque temps, assoupirent un peu le bruit que faisaient les possessions. Les choses en étaient là, lorsque Louis XIII, ayant résolu de faire raser tous les châteaux-

villes de l'intérieur, le
état Laubardemont, charolition de celui de Loudun,
cette ville. Il prit connaisce qui s'était passé dans le
des Ursulines, dont la supéait sa parente ; et, de retour à
en rendit compte au roi et au
de Richelieu. Il ne tarda pas
ir à Loudun, avec une com- royale, en date du 30 novem-
53, qui l'autorisait à informer
Grandier. Dès le 17 décembre,
était arrêté, et traduit au châ-
Angers : ses papiers avaient été
et la seule pièce qu'on y eût
à son désavantage, et il un ma-
contre le célibat des prêtres,
sé à dessein d'étouffer les scru-
d'une femme séduite. Il fut im-
rement procédé à l'audition des
ns : deux femmes avouèrent un
ierce criminel avec Grandier ; et
d'elles dit qu'il lui avait proposé
faire *princesse des magiciens*.
autres femmes, et soixante té-
ins, déposèrent d'adultères, d'in-
es, de sacriléges commis par Gran-
r. Les ursulines l'accusèrent de
introduit de jour et de nuit dans
couvent, *sans toutefois, dirent-elles, qu'on l'y ait jamais vu entrer ;* les historiens du temps conviennent jamais il n'avait vu ces religieuses. exorcismes recommencèrent avec de fréquence que jamais ; et Gran- y fut constamment accusé d'avoir des *pactes* avec le diable, et jeté un sur le couvent. Cette étrange procéedura sept mois. Laubardemont en a les pièces à la cour, où on les fit miner. On crut y trouver assez de uves pour faire le procès à Gran- ; et, par lettres-patentes du 8 et 1634, une commission de quae magistrats, pris dans différentes dictions, fut nommée pour le juger souverainement. Le 18 août de la même année, elle le déclara « atteint » et convaincu du crime de magie, » maléfice et possession, arrivés par » son fait ès personnes d'aucunes re- » ligieuses ursulines, et autres sécu- » culières, et condamné à faire amende » honorable, nue tête, et être son corps » brûlé vif avec les pactes et caractè- » res magiques restés au greffe, etc. » Le malheureux Grandier, avant son supplice, fut appliqué à la plus rude question pour l'obliger à déclarer ses complices. Il protesta qu'il n'en avait point, et qu'il n'était pas magicien, confessant d'ailleurs qu'il avait commis de grands crimes, mais seulement de *fragilité humaine*, dont il se disait repentant : il demanda pour confesseur le gardien des Cordeliers, qu'on lui refusa, et en placee duquel on lui proposa un capucin, dont il ne voulut point, alléguant que c'était un de ses ennemis. Conduit au lieu du supplice, il persista dans ses dénégations. Une corde avait été préparée pour l'étrangler, au moment où le feu serait mis au bûcher : soit accident, soit qu'elle eût été nouée par malveillance, comme quelques-uns l'assurent, elle ne put servir, et Grandier fut brûlé vif. On a parlé diversement de la possession de Loudun, et beaucoup ont écrit pour et contre. Un protestant, nommé Aubin, a fait l'*Histoire des diables de Loudun* (1) ; il y tourne la possession en ridicule, et n'omet rien de ce qui peut la faire passer pour une jonglerie. De la Menardaye a répondu au livre d'Aubin par un autre livre (2), où il éta-

(1) Un vol. in-12, Amsterdam, 1716. Quelques exemplaires sont intitulés : *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu.*

(2) *Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, vol. in-12, Paris, 1747. On trouve dans la preface, pag. xv et suiv., une notice assez étendue des ouvrages imprimés et manuscrits pour et contre la possession.

blit d'abord en fait que le pouvoir des esprits malins sur les hommes fait partie de la doctrine de l'Église, et que, de temps immémorial, jusqu'à l'édit de Louis XIV, la jurisprudence du royaume a admis le crime de sorcellerie, et jugé ceux qui en étaient prévenus. Il essaie ensuite de montrer que, dans ce qui s'est passé aux Ursulines de Loudun, se trouvent tous les caractères d'une véritable possession; qu'elle a été reconnue pour telle par d'éminents personnages et des hommes éclairés, témoins des exorcismes; enfin, que des personnes qui n'étaient nullement disposées à croire même aux vérités de la religion, en ont été tellement frappées, qu'elle a opéré leur conversion (1). Cependant le sentiment contraire a prévalu. Ménage et Théophraste Renaudot, contemporains de l'événement, traitent de chimérique la possession de Loudun, et font l'éloge de Grandier. La plupart des historiens qui ont écrit depuis, et même l'auteur moderne de l'Histoire du ministère du cardinal de Richelieu (M. Jay), ne voient dans les religieuses de Loudun que des filles fanatisées, dont on avait monté l'imagination pour leur faire jouer ce rôle; et, dans tous ceux qui prirent part au procès, que des gens animés par la passion, ou des instruments de la vengeance du cardinal-ministre, choqué, suivant eux, de s'être vu dans sa jeunesse disputer par Grandier quelques droits honorifiques, ou irrité d'un libelle publié contre lui, et attribué à cet ecclésiastique. « Cependant, dit, ce nous semble, très judicieusement, le père Griffet (1), il y a tout lieu de que la possession ou vraie ou due commença sans que le c en eût connaissance; qu'il n averti que quand elle devint pu et que, s'il nomma une comm on n'en saurait conclure qu'il a ché à susciter des accusateurs dier. » D'ailleurs, en supposa chelieu la volonté de perdre u obscur et déjà impliqué dans d vaises affaires, tout puissant l'était ce ministre, n'avait-il p autres moyens plus faciles prompts de se satisfaire, sans pour cela à une farce sacrilèg ne peut nier toutefois, dit e père Griffet, que le cardinal n déclaré pour ceux qui croyai possession, et qu'il n'ait contin voyer à Loudun, aux frais du religieux de différents ordres faire les fonctions d'exorcist qu'il crût à la possession, s imaginât justifier par-là le j des commissaires qu'il avait pour faire le procès à Grand est certain qu'à cette époc croyance aux sorts jetés, et voir de certaines personnes faire, formait encore l'opinio que : l'affaire de Gaufridi était Cinq mois avant l'exécution d dier, le 8 avril 1634, le Adrien Bouchard, et Gargan, ses complices, avaient subi l supplice au milieu de Pari qu'on eût trouvé cela extraor et, en 1670, le parlement de fort de tous les arrêts rendus ce crime, dans des remontr Louis XIV, le suppliait de changer à la jurisprudence de naux à cet égard, et de perme l'on continuât l'instruction de

(1) Celle de M. de Queriolet, conseiller au parlement de Rennes, de milord Montaigu, d'un jeune avocat qui se fit capucin avec plusieurs de ses amis, etc. *Voyez*, pour M. de Queriolet, *le grand Pêcheur converti*, par le P. Dominique de Ste.-Catherine, religieux carme, etc., Paris, 1668, in-8°.

(1) XIVe. vol. de l'*Histoire de Fra* niel, Histoire de Louis XIII, pag. 53a et

ilége. L'édit de ce prince, l de recevoir les simples ac- de sorcellerie n'intervint que après. (*Voy.* Gaufridi.)

Grandier : I. L'*Oraison le Scévole de Ste.-Marthe*, dans les œuvres de ce sa- is, 1629 : elle avait été pro- ans l'église de St.-Pierre de le 11 septembre 1623. II. *de Grandier pour sa dé-* ivant une remarque de Bayle, it pas sûr que Grandier fût u manuscrit contre le célibat es. L—y.

DIN (Martin), savant de la maison et société de :, né à St.-Quentin en 1604, emières études à Noyon et à Ayant pris le bonnet de doc- xerça pendant quelques an- fonctions pastorales ; mais une des chaires de Sorbonne qué, elle lui fut offerte : il cuper, et ne quitta plus cette Il mourut en 1691 dans sa ée, après plus de 50 ans de at, exercé avec zèle et avec tion générale. C'était un hom- :, d'une érudition très éten- lant bien et avec facilité, et is duquel sortirent un grand d'élèves qui furent utiles à à l'Église. On a de lui une , sous le titre de *Martini ii disputationes theologicæ*, 710, 6 vol. in-8°. Elle est ec méthode ; le latin en est pur, lair, et elle passe avec raison des meilleurs ouvrages de ce lle fut publiée par l'abbé d'Ar- lepuis évêque de Tulle, habile n lui-même, et bon juge en matière. (*Voy.* Argentré.) utre M. Grandin, bachelier ogie de la faculté de Paris, et ur de philosophie au collége de Navarre, a donné en 1724 une nouvelle édition des *Récréations mathématiques* d'Ozanam, dont il a retouché le style en plusieurs endroits, et retranché plusieurs propositions peu dignes d'un philosophe. Il y a aussi ajouté les problèmes de musique. Cette édition a eu du succès pendant quarante ans, jusqu'à ce que Montucla en eût donné une autre tellement supérieure qu'elle peut passer pour un nouvel ouvrage. (*Voy.* Montucla.) On a encore du même Grandin un discours *De la nature du feu, et de sa propagation*, présenté à l'académie des sciences pour le prix de 1718, et dont on peut voir l'extrait dans le *Journal des savants* de 1739. L—y.

GRANDIS (Jean-François), écrivain que Morhof nomme *Vir eruditissimus*, naquit à Paris au commencement du XVIIe. siècle, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philosophie. On a de lui : *Dissertationes philosophicæ et criticæ*, 1°. *in Epicureamphilosophiam Gassendi ;* 2°. *de rerum communi vivendi ratione ;* 3°. *de variis Dei nominibus ;* et 4°. *de solutione ænigmatum duorum Hippocratis et Capelæ*, Paris, 1658, in-4°. Il annonçait encore un traité *De Orphei antiquissimâ philosophiâ et theologiâ*, que Morhof dit être terminé, mais qui n'a point paru ; et *Demonstratio philosophica quâ patet hellenismi et totius fermè grammaticæ græcæ rationem, ipsamque anomaliam tam nominum quàm verborum, in solâ litterarum, sive alphabeti cognitione, constare.* W—s.

GRANDJEAN. *Voy.* Fouchy.

GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste Fauchard de), acteur du Théâtre-Français, et parent à un très proche degré du comédien Duchemin, naquit

à Paris en 1737, de Pierre Fauchard, chirurgien, connu par un traité de l'art du dentiste (*V.* Fauchard, XIV, 188). Destiné au barreau par son père, le jeune Grandménil fut reçu avocat au parlement de Paris, et eut occasion de plaider quelques causes remarquables, notamment celle du fameux Ramponneau (1), dans laquelle il fit preuve au moins d'esprit et de gaîté. Peu de temps après, il fut honoré du titre de conseiller de l'amirauté. Ses talents naturels, joints aux avantages que donne toujours la richesse, semblaient devoir lui procurer un avancement plus rapide encore dans la magistrature, lorsque diverses circonstances lui inspirèrent du dégoût pour cette honorable carrière. S'étant prononcé avec toute l'imprudence d'un jeune homme contre le parlement Maupeou, et ayant éprouvé en même temps dans sa famille des contrariétés qu'il trouvait injustes, il prit brusquement le parti de quitter la France. Son goût le portait depuis long-temps à jouer la comédie. Il alla, suivi de sa femme, s'engager au théâtre de Bruxelles, où il demeura plusieurs années; puis il s'attacha successivement aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Il y avait déjà long-temps que son talent pour les rôles de valets le rendait célèbre dans les provinces lorsqu'il fut mandé à Paris. Son âge un peu avancé (53 ans) le forçant de renoncer à un emploi qui exige de la jeunesse, il adopta celui des rôles à manteau, et débuta à la comédie française, le 31 août 1790, par les rôles d'Arnolphe (de l'École des femmes), de Francaleu (de la Métromanie), et

(1) Cabaretier de la Courtille. Son procès avec le nommé Gamlon, entrepreneur de spectacles forains, fut quelque temps à Paris le sujet de toutes les conversations. Voltaire lui-même ne dédaigna pas de publier à cette occasion quelques écrits facétieux.

du commandeur (du Père de Les succès qu'il obtint, le fir voir, mais pour ainsi dire ordre; et peut-être que, bo ingrates fonctions de double, rait jamais joui à Paris d'une proportionnée à son mérite, blissement d'un second théâ çais ne lui avait pas procuré l' d'être enfin chef dans son Étranger à toutes les querelles sèrent à cette époque les co français, et qui se terminèren scission scandaleuse, Grandı d'un droit qui ne lui fut con personne, en passant au théâ çais de la rue de Richelieu, de temps après, reçut le nom tre de la république. On co divers changements qui eur quelques années plus tard, ganisation des grands spect capitale. Comme ses camar théâtre de la république, Gr se réunit en 1798 à ceux de comédiens français qui ver s'établir dans la salle de Fey en 1799, il fut compris dan nion complète et définitive d français, dont il demeura act taire jusqu'au 1er. avril 1 terre patrimoniale de Grand produit de ses économies et sions qu'il obtint en se retirant posant un revenu assez cons il vécut tranquille et heureu l'époque où les événemen guerre désastreuse amenèrer de sa paisible retraite des s toutes les nations europée chagrin qu'il en conçut fut pr c'est, en partie, à cette caus que les médecins attribuent nerveuse dont il mourut à 24 mai 1816, âgé de 79 an ménil, d'une complexion d'une taille au-dessus de la

ucoup d'expression dans la
nie, principalement dans les
sourcils étaient noirs et mo-
on regard pétillait d'esprit.
elligence parfaite, il joignait
eur entraînante ; mais, dans
rs temps de sa vie théâtrale,
s physiques ne répondant
irs à son ardeur, il lui arri-
ire des efforts qui rendaient
igre et criarde. Quelquefois
grimaces involontaires don-
air de charge à son jeu muet.
onnages de financiers, qui
exiger de la corpulence et
ne rondeur de manières, lui
nt moins que les rôles à
; mais aussi est-il juste de
n'avait point d'égal dans ces
Jamais peut-être l'*Avare* ne
admirablement joué que par
. Les habitués du théâtre ne
oublier non plus toutes les
s comiques que Grandménil
ouver dans le *Géronte* du
ur, et dans le *Chrysale* des
savantes. Admis dans les plus
sociétés de la capitale, il
ce qu'il fallait pour s'y faire
On a prétendu que *pour bien
rôles d'avares, il n'avait
oin de se contrefaire.* Ce
trop souvent répété, était une
inventée par quelques-uns
marades, dont il ne recher-
la société avec assez d'em-
nt. Toutes les personnes qu'il
chez lui, et il ne recevait
ne celles qu'il estimait, ren-
oignage de l'accueil honorable
manquait jamais de leur faire.
homme, entraîné par la
n de l'art dans la carrière
ment périlleuse du théâtre,
parcourue avec un plus long
, n'en a plus noblement re-
le prix, plus heureusement
» *évité les dangers.* Nul n'a plus fait
» honorer cette profession par la dé-
» cence de ses mœurs, par la géné-
» rosité de son caractère et de ses pro-
» cédés ; peu de personnes enfin,
» dans le commerce de la vie sociale,
» se sont fait plus distinguer que lui
» par cette douce habitude de bien-
» veillance qui gagne les cœurs, par
» l'accord des dons heureux qui font
» l'homme aimable et des qualités so-
» lides qui constituent l'honnête
» homme et le citoyen. » Cet éloge,
fondé sur l'exacte vérité, est extrait
du discours que M. Quatremère de
Quincy, secrétaire perpétuel de l'aca-
démie des beaux-arts, prononça au
nom de ce corps, après les funérailles
de Grandménil. M. Raoul Rochette,
membre de l'académie royale des ins-
criptions, a aussi payé avec éloquence
le tribut de l'amitié sur la tombe de
cet acteur, vraiment artiste, dont les
restes ont été déposés dans la terre
seigneuriale de Grandménil, au village
de Bure près de Versailles. Grandménil
avait été, sous le gouvernement impé-
rial, professeur de déclamation au
Conservatoire, et membre de la qua-
trième classe de l'Institut. Compris
dans la réorganisation de ce dernier
corps, en vertu d'une ordonnance du
Roi, il devint, en 1816, membre de
l'académie royale des beaux-arts ; mais
il ne put jouir que quelques semaines
de cette faveur du gouvernement
légitime. On a de Grandménil, *le Sa-
vetier joyeux*, opéra comique en un
acte (non représenté), Paris, Prault,
1759, in-8°. de 47 pages. (Voy. le
Journal de la librairie, de 1816,
page 488.) F. P—r.

GRANDMONT, fameux flibustier,
né à Paris, d'une bonne famille,
perdit son père de bonne heure. Sa
mère s'étant remariée, et un officier
qui faisait la cour à sa sœur, l'ayant,

dans une certaine circonstance, traité comme un enfant, Grandmont, quoique très jeune encore, contraignit cet officier de mettre l'épée à la main et le blessa mortellement. Ayant obtenu sa grâce par la sollicitation même du mourant, il entra dans la marine, où il se distingua par sa bravoure et son intelligence. Commandant un bâtiment armé en course, il s'empara, dans les parages de la Martinique, d'une flûte hollandaise de la valeur de 400,000 fr.; mais ayant dépensé, au jeu, ou en débauche, non seulement le cinquième de cette somme, qui lui revenait pour sa part, mais encore la totalité, il s'enfuit à Saint-Domingue, où il se réunit aux flibustiers. Sa bonne mine, son éducation, ses manières généreuses et surtout son audace, lui méritèrent bientôt la confiance et l'amitié de ses nouveaux compagnons d'armes. S'étant mis à la tête d'un certain nombre d'entre eux, il réussit à s'emparer, en 1685, de la ville de Campêche dans la Nouvelle-Espagne, où il fit un butin considérable. Pour obtenir la liberté de deux de ses compagnons, qui avaient été faits prisonniers par le commandant de Mérida, il lui fit offrir en échange de rendre, non seulement le gouverneur de Campêche, mais aussi toute la garnison. Ce commandant n'ayant pas voulu y consentir, et ayant même répondu à la menace qui lui fut faite de détruire la ville et d'en massacrer tous les habitants, qu'il avait de l'argent pour la rebâtir et des hommes pour la repeupler, Grandmont fit couper la tête à cinq Espagnols, brûla la ville, en fit sauter les fortifications, et consomma, le jour de la Saint-Louis, en l'honneur du Roi, pour 200,000 écus de bois de Campêche. Louis XIV, qui, pour récompenser son rare courage et ses talents militaires, l'avait fait lieutenant de Roi, voulut gouverneur de la band Saint-Domingue: mais m marin desirant, pour se r plus digne des faveurs une nouvelle campagne, tobre 1686 avec cent hommes embarqués sur u qui vraisemblablement a qu'on n'en a point entem puis cette époque. Grand même irréligieux et déb presque tous les flibustier audace et d'une intrépi épreuve: il avait de l'élé l'ame, ainsi que de la g s'il n'eût pas péri si jeu poussé loin sa fortune da des armes.

GRANDPRÉ (Fra cent Daut de) naqu le 22 janvier 1738. Sa nue par les talents et de ses frères, morts, l'u des-camps, et l'autre, li néral des armées du Ro rang distingué dans le Co sin. Le jeune Grandpré au séminaire de Saint-Sul les fruits d'une éducat Sorti de cette retraite, il grand-vicaire de l'évêque et dès-lors, il partagea entre les affaires du di sciences: les mathémat toire, la géographie et l'é rale avaient, surtout, pour lui. La révolution, renverser la monarchie fr gna le Comtat, en 179 de Grandpré, qui l'envis avec toutes les illusions sophe plus exercé dans livres que dans celle des rendit aux vœux de ses et présida l'assemblée re de Carpentras. Il eut plu

s égarements de la mul-
: fut au moins une con-
lui de rentrer dans la
ant l'époque où les con-
esse ne pouvaient plus
passions tumultueuses
ffréné. Après le 18 bru-
vembre 1799), il ac-
tions de membre du
l et celles de président
Valréas. Sans cesse oc-
public, il a rédigé, sur
ts d'économie politique,
aussi remarquables par
· des idées que par la
précision du style. On
lques-uns dans les Mé-
hénée de Vaucluse dont
ore, ainsi que de plu-
ociétés savantes et littér-
seur d'une fortune indé-
mpt d'ambition, n'ayant
s modérés, cultivant les
i de l'amitié, estimé de
le connaissaient, béni
ont il était le conseil et
bbé de Grandpré vécut
ourut à Valréas, le 11
09, laissant dans l'acte
ses dernières volontés,
ge touchant des qualités
mandables. On a trouvé,
apiers, des manuscrits
sur l'histoire et sur les
tes. Ils n'ont pas encore
isqu'ici, mais le seront,
telque jour.—GRANDPRÉ
seph Darut, baron DE),
néral des armées du Roi,
en 1726, mort à Char-
792, est auteur des *Mé-*
s moyens de parvenir à
dont le militaire en
usceptible, 1787, in-8°.;
in-8°. ST—T.

AL (NICOLAS RACOT DE),
bre acteur de ce nom,
naquit à Paris en 1676, et fut attaché dans sa jeunesse à une troupe de comédiens ambulants, pour laquelle il composait de petits divertissements dont il faisait la musique. Las de mener une vie errante, il revint à Paris, eut l'emploi d'organiste d'une des paroisses de cette ville, et y mourut le 16 novembre 1753, à soixante-dix-ans. Grandval ne manquait ni d'esprit, ni d'enjouement; mais il n'avait aucun usage de la bonne société, et il n'a guère écrit que dans un genre burlesque qui heureusement compte peu de partisans. On lui attribue les pièces de théâtre suivantes : I. *Le quartier d'hiver*, comédie en un acte et en prose, représentée à Lyon en 1696. II. *Le valet astrologue*, représenté à Rouen en 1697. III. *Le camp de Porchefontaine*, représenté en 1722. On croit que Fuzelier, Legrand et Quinault y eurent part. IV. *Persiflour*, tragédie en cinq actes, 1748, jouée sur le théâtre particulier de Mlle. Dumesnil. On a encore de Grandval : 1°. *Cartouche* ou *le vice puni*, avec une lettre critique et l'examen de l'ouvrage, Anvers (Paris), 1725, in-8°. Il se flatte, dans la préface, d'y avoir inséré les plus beaux vers de la *Henriade*. Ce poème est suivi d'un petit dictionnaire d'argot, « c'est-à-dire, du lan» gage que les gueux et les filous par» lent entre eux. » 2°. *Essai sur le bon goût en musique*, 1732, in-12.

W—s.

GRANDVAL (CHARLES-FRANÇOIS RACOT DE), célèbre acteur du théâtre Français, né à Paris en 1711, débuta à l'âge de dix-huit ans par le rôle d'Andronic dans la tragédie de Campistron, avec un succès extraordinaire. Un grasseyement assez fort, mais auquel on s'habituait facilement, était le seul défaut qu'on pût reprocher à cet ac-

teur inimitable. Après avoir tenu pendant quelques années les seconds rôles, il succéda à Dufresne, et remplit dès-lors le premier emploi dans la tragédie, avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées, même par Lekain : il jouait en même temps dans la comédie les petits-maîtres et les caractères avec un rare talent. Grandval renonça au théâtre à cinquante ans; mais la modicité de sa fortune l'obligea d'y reparaître quelques années après : il fit sa rentrée par le *Misantrope*, et il le joua avec une perfection dont on n'avait plus l'idée. Les comédiens, jaloux de sa supériorité, le forcèrent de prendre un rôle dans *Alzire*, persuadés que son grasseyement ferait, dans la tragédie, un effet désagréable sur les spectateurs qui n'y étaient plus accoutumés; ils apostèrent, en même temps, au parterre, des hommes gagés qui, dès les premiers vers, interrompirent Grandval par des huées: la cabale l'emporta; Grandval quitta le théâtre pour toujours. Il alla habiter la même campagne que Mlle. Dumesnil, avec laquelle il était lié depuis long-temps, et vécut dans cette retraite, chéri des amis que lui avaient mérités ses talents et surtout la bonté de son caractère. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1784. La Harpe parle ainsi de ce grand acteur dans sa *Correspondance* : « Bellecourt succéda à Grand-» val; mais il s'en fallait de beaucoup » qu'il en approchât. Il n'en avait ni » la finesse, ni la grâce, ni les ma-» nières délicates, ni surtout cette » noblesse naturelle qui a distingué » Grandval, le seul de tous les co-» médiens qui, sur la scène, ait eu » l'air d'un homme du monde. » Il cultivait la poésie par délassement; et on lui attribue quelques pièces de société, un peu graveleuses, mais, au jugement de Laplace, péti prit et de bonne plaisante *L'Eunuque* ou *la fidèle* parade, 1750, in-8°.; *deux Biscuits* (1), tragé ques; *Léandre Nanette*, *ble quiproquo*, parade, 8°.; *le Tempérament*, et premières font partie du *campagne* ou *Recueil des plus amusantes*, Paris, 8°., réimprimé plusieurs f Grandval fils doit avoir été Un M. DE GRANDVAL, c conseil d'Artois, a fait ins le premier recueil de l'a Montauban, un Mémoire in *flexions sur l'usage des dans les poèmes dont les chrétiens*; l'avocat Lacoml prunté plusieurs idées pou *tacle des beaux-arts*, 17

GRANELLI (CHARLES italien, né au commen XVIII. siècle, enseigna les tres dans plusieurs collége ciété, avec beaucoup de Appelé à Vienne pour y l'histoire, il se lia bien étroite amitié avec le savan lich son confrère, et s'app lors presque uniquement a la numismatique. Son titre seur de l'impératrice (Gu Amélie) lui donna accès à il profita de la faveur dont il pour faire faire des fouilles férentes provinces, et se p cette manière une quantité a sidérable de médailles, l inconnues aux antiquaires, fournirent le sujet de plusi sertations. Le père Granelli

(1) *Les deux Biscuits, tragédie tr langue qu'on parlait jadis au royau can, et mise depuis peu en vers fran* in-8°., fig. et vignettes.

n 1740. On a de lui : I. *ila ad numos coloniarum, illantium editos, è cimeonensi cujusd. è soc. Jependicula ad numos Au- et Cæsarum ab urbibus uentibus cusos, quos A. s collegerat, concinnata Vindobonensi cujusdam è Jesu.* (Voyez FROELICH, III. *Topographia Gestriacæ.* Cette description be est estimée : l'édition la lète est celle de Vienne, W—s.

LLI (JEAN), jésuite, , orateur et poète italien gué, naquit à Gènes en ut élevé à Venise, où ses aient transféré leur domné professeur de belles- niversité de Padoue, il s'y fit éputation d'éloquence, que ient les professeurs des au- és, mais encore les princi- ants de la ville s'empres- ister à ses discours d'appa- exercices académiques qu'il es supérieurs l'ayant ensuite ologne pour y faire sa théo- vacité de son esprit ne put lusivement à une étude aussi il s'en délassait par le culte Il composa, pour les exer- s des collèges des jésuites, es qui eurent le plus grand bique, suivant la coutume e, il en eût exclus les rôles , ce qui le privait d'un des plus puissants pour sou- t dans ces sortes de com- s scènes y sont néanmoins es, les caractères si bien n y remarque une telle con- u cœur humain, et une si teiligence des règles du style surtout, également exempt d'enflure et de bassesse, y est d'une élégance si continue, que le savant M. Andrès ne balance pas à les mettre au premier rang de la tragédie italienne. Le père Granelli, ayant terminé sa carrière théologique en 1736, fut destiné au ministère de la chaire, où il se retrouva comme dans son élément ; et la réputation qu'il acquit comme orateur sacré, surpassa encore celle qu'il s'était faite comme professeur. Après avoir brillé dans les principales chaires d'Italie, il fut appelé à Vienne en 1761 : l'impératrice Marie-Thérèse, voulant rétablir dans cette capitale l'usage des sermons italiens, interrompu depuis quelque temps, desira profiter, pour cette circonstance, des talents d'un prédicateur aussi distingué. Il y obtint le plus grand succès. On y admira surtout l'art avec lequel il savait reprendre le fil de son discours, lorsqu'il avait été obligé de l'interrompre pour complimenter quelque grand personnage, arrivé pendant le sermon. Ses transitions, en ce cas, paraissaient si naturelles, qu'on ne les eût jamais soupçonnées d'être improvisées. Le père Granelli partagea les vingt dernières années de sa vie entre le ministère de la chaire et l'enseignement de la théologie, dont il fut fait professeur à Modène. Il était recteur du collége de cette ville, bibliothecaire et théologien du duc François III, qui se plaisait beaucoup dans ses entretiens, lorsqu'il fut enlevé par une courte maladie, le 3 mars 1770, rendant grâces à Dieu de ce qu'il mourait avec l'habit de jésuite, et avant la suppression de cet ordre. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Lezioni morali, historiche, critiche e cronologiche sul Genesi, sull' Esodo, de' Numeri, del Deuteronomio, di Giosué, de' Giudici, dei Re ;*

Parme, 1766; Modène, 1768, 1770; cette dernière édition, donnée par Bettinelli, est augmentée d'un éloge de l'auteur, et de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet sur l'Écriture sainte. II. *Carême et panégyriques* (en italien), Modène, 1771. III. *Discours et poésies* (idem), ibid., 1772, in-4°. On y trouve les quatre célèbres tragédies de l'auteur, intitulées *Sedecia*, *Manassé*, *Dione* et *Seila*, qui avaient déjà été imprimées séparément, et traduites en diverses langues. Son éloge, par Bettinelli, son ancien confrère, est inséré à la suite des tragédies de ce dernier. (*Voy.* BETTINELLI, IV, 414.)

C. M. P.

GRANET (FRANÇOIS) littérateur, naquit à Brignoles, en 1692, de parents qui faisaient un commerce peu étendu. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut le diaconat, et vint à Paris dans l'intention d'employer ses talents d'une manière utile à sa fortune. Il travailla d'abord aux *Nouvelles littéraires*, journal qui n'eut pas de succès, et à la *Bibliothèque française* qu'on imprimait en Hollande. (*Voy.* CAMUSAT.) Il fournissait en même temps des articles au *Nouvelliste du Parnasse;* et l'abbé Desfontaines l'associa ensuite à la rédaction des *Observations sur les écrits modernes*. Ces travaux contribuèrent moins qu'il ne l'espérait à sa réputation. Dans la suite il regretta de n'avoir pas mieux employé ses talents; et il fit des démarches pour obtenir un bénéfice qui, en le rendant indépendant, lui permît de s'occuper d'ouvrages plus importants. Il attendait l'effet des promesses de ses amis, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut,

en cinq j[illegible]rs, à Paris, [illegible]
1741, [illegible] sa 49e. année
lui : I. *Le Spectateur inc*
ris, 1724, in-12. II. *Réfle*
les ouvrages de littératur
1736 - 1740, 12 vol. in-1
entièrement de Granet, [illegible]
1er. volume. C'est par ce
principalement, dit l'abb
taines, qu'on peut juger de
tion, de son style et de
III. *La Chronologie de*
royaumes, *corrigée*, trad
ton, Paris, 1728, in-4°. [illegible]
dans cette traduction par u
nommé Markan. Dans sa p
loue beaucoup le P. Souciet
tandis que dans l'extrait qu
nit lui-même à la *Bibliothè*
çaise, il rabaisse ces deu
pour élever Lanauze, leur
Il s'excusait de cette co
sur ce qu'il ne lui aurait p
mis de publier en France u
aussi vive de deux homme
gués. Le lecteur apprécier
leur une semblable raison
cueil de Dissertations su
tragédies de Corneille et
avec des réflexions pour e
critique des ouvrages d'es
jugements sur ces dissert
ris, 1740, 2 volumes in-
trouve pas la *Critique de*
eus, par Boursault; mai
cet oubli qui lui fut reproc
sérant dans le tome XI de
xions sur les ouvrages de
On doit encore à l'abbé Gra
velles éditions, avec de b
faces, des *Mœurs des Ro*
Lefebvre de Morsans; de
tion de l'*Histoire des f*
par Jacq. Boileau; des *O*
verses de P. Corneille; de
sur la comédie, par le P
du *Traité des pratique*

ime auteur, auquel
n 4e. volume, com-
ares et singu...res;
mplètes de Launoy,
Vie de l'auteur, et
, morceau curieux,
ont le style montre
bon humaniste. En-
aux *Entretiens sur
Cyrus*, par Desfon-
blié avec le P. Des-
de pièces d'histoire
, Paris, 1731, 4
et les premiers volu-
uation des Mémoi-
re de Sallengre. On
re la traduction de
guerres civiles, par
in-8°.; et l'on assure
e Édition complète
Thiers. On trouvera
sur cet estimable
Observ. sur les écrits
XXIV, et dans les
révoux, mai 1747.
a publié son Éloge
C'est par erreur que
èque historique de
fondu avec GRANET
avocat au conseil et
né à Aix en 1685,
16 janvier 1759, à
t auteur de l'Histoire
des Invalides, Pa-
., fig.; ouvrage in-
t l'abbé Perau a don-
édition en 1756.

W—s.

Voy. LAGRANGE.)

UVE (JACQUES-AN-
à l'assemblée législa-
la Convention par le
a Gironde, fut un des
deux assemblées qui
remarquer par leur
rs extravagances. Il
i à Bordeaux, et subs-
titut du procureur de la commune dans cette ville, lors de son élection à l'assemblée dite législative, où il fut loin toutefois d'apporter les mêmes talents que ses trois collègues Gensonné, Guadet et Verguiaux. Sans les bizarreries de sa conduite, on n'en parlerait point ici. Il paraît que, comme ses co-députés, il avait fait serment, à sa nomination, de renverser le trône et d'établir une république: à peine, en effet, fut-il arrivé dans l'assemblée, qu'il se mit en mesure d'exécuter ce projet. Il demanda, dès la première séance, de concert avec Couthon (*Voy.* COUTHON), que dans ses communications avec le Roi, l'assemblée supprimât la dénomination de Majesté; ensuite il s'attacha à persécuter tous les émigrés, les prêtres, les membres de la famille royale, en un mot, tous ceux qu'il croyait attachés à la monarchie; dénonça continuellement les ministres, se déclara le défenseur de Jourdan, surnommé *coupe-tête*, brigand qui avait ensanglanté la ville d'Avignon. Il plaida de même la cause des soldats suisses du régiment de Château-Vieux, qui avaient été condamnés aux galères pour avoir pillé la caisse de leur corps à Nanci, pris part à la révolte qui avait eu lieu dans cette cité, et causé la mort du jeune Désille. A cette époque, et sans doute pour honorer ces galériens qu'on avait amnistiés, les révolutionnaires jacobins commençaient à porter le bonnet rouge dans leur club, mais n'osaient pas encore paraître publiquement avec cette hideuse coiffure. Grangeneuve fut le premier qui brava toute pudeur à cet égard, et osa paraître dans la salle des séances de l'assemblée, le bonnet rouge sur la tête: il fut couvert de huées, et obligé de sortir; mais il n'avait pas moins popularisé le bonnet, et l'on vit bientôt le

es voyages, tenu un jour-
observations. Ce fut d'a-
manuscrit que parut l'ou-
mt : *Relation du voyage*
gypte par le sieur Gran-
30, *où l'on voit ce qu'il*
s remarquable, particuliè-
l'histoire naturelle, Pa-
, in-12. Ce livre, peu vo-
comprend l'itinéraire de
'Alexandrie au Caire, et de
dans diverses parties de
La guerre que se faisaient
, l'empêcha de remonter le
à d'Utfou. Il visita les di-
stères, dont il dépeint les
comme généralement igno-
erstitieux et adonnés à la
le la pierre philosophale : ja-
voulurent le laisser entrer
bibliothèques. Dans un
il fit dans le Faioum, il lut
lonne le nom de Paul Lu-
accuse d'avoir commis une
roulant reprendre Pline. Il
r, joint par quatre Arabes
acun un sac, qu'ils se flat-
nplir de l'or qu'il était,
, allé prendre dans un
eau ; car le bruit s'était ré-
s la province qu'il était un
gicien. Quatre autres Ara-
t se joindre aux premiers ;
se débarrasser de leurs im-
qu'en allant chez le Cadi.
titre de la relation de Gran-
e qu'elle offre particulière-
ui concerne l'histoire natu-
y trouve néanmoins qu'une
umération des productions
re. Le livre est plus spécia-
nsacré à la description du
e ses monuments. Granger
ervateur judicieux : on re-
ément qu'il ne parle que
a vu, et qu'il décrit les
ayant sous les yeux. Ja-
mais il ne se laisse imposer par ce que les autres ont raconté avant lui ; il expose son opinion avec la franchise d'un homme pénétré de la vérité de ce qu'il dit, et ne se livre à aucune conjecture. Les personnes qui ont fait partie de l'expédition d'Égypte ont toutes rendu justice à son exactitude et à sa véracité. Mais, soit qu'il ne fût pas assez familiarisé avec les caractères grecs pour les copier exactement, soit que les monuments sur lesquels il a copié les inscriptions fussent trop altérés par la vétusté, celles qu'il cite paraissent si défectueuses, qu'il est à peu près impossible d'en tirer aucun parti. C'est le seul reproche que mérite sa relation, qui fait vivement regretter que l'on n'ait rien publié de ses autres voyages dans le Levant.

E—s.

GRANGER ou GRAINGER (Jacques), médecin et poète, né vers 1723 à Dunse, dans le midi de l'Écosse, commença par être chirurgien d'un régiment de l'armée anglaise sous le commandement du comte de Stair. Ayant vendu sa commission en 1748 lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, il vint résider à Londres, où il prit le degré de docteur en médecine : il exerça cette profession avec peu de succès, à ce qu'il paraît, puisqu'on le voit accepter ensuite l'emploi de gouverneur d'un jeune homme d'une famille opulente. Il publia, en 1753, le résultat de son expérience, dans un volume intitulé, *Historia febris anomalæ Batavæ annorum* 1746, 1747, 1748, etc., in-8°., où l'on reconnut le talent de l'observation en médecine : mais la publication récente de l'ouvrage de sir John Pringle sur les maladies des armées diminua beaucoup l'intérêt de celui de Grainger. Ce dernier se lia à Londres avec les littérateurs anglais les plus célèbres de cette

époque. Il se fit connaître comme poète par une *Ode sur la solitude*, qui est encore admirée. Il travaillait depuis long-temps à une traduction en vers des *Élégies de Tibulle*, qu'il publia en 1758 ou 1759, accompagnée du texte latin et de notes savantes. Le docteur Smollett, persuadé à tort que Grainger coopérait au *Monthly review*, ouvrage périodique, qui était dans une espèce de rivalité avec celui dont Smollett était le principal rédacteur, le *Critical review*, censura la nouvelle traduction de Tibulle avec beaucoup de rigueur, et quelquefois avec une grande injustice. Le traducteur lui répondit dans un pamphlet rempli d'aigreur et de personnalités. Au reste, on accorde à Grainger le mérite d'avoir rendu avec assez d'élégance les tendres effusions de l'élégiaque latin : il avoue lui-même qu'une passion tendre l'avait préparé en quelque sorte à cette entreprise. Ayant accepté l'invitation d'aller s'établir comme médecin à l'île de Saint-Christophe, il eut le bonheur, dans son passage, de guérir, d'une petite-vérole alarmante, une dame dont la fille lui avait inspiré de l'amour, et qui se trouva être la femme du gouverneur de l'île. Il épousa cette jeune personne, après son arrivée à la Basse-Terre. Cette alliance favorisa beaucoup ses succès dans sa profession : mais il ne négligea pas cependant la littérature ; et ce fut là qu'il composa le plus connu de ses ouvrages, *la Canne à sucre*, poème en quatre chants, en vers blancs. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il le livra à l'impression, après l'avoir soumis au jugement de ses amis. L'ouvrage parut en 1764, in 4°., avec des notes fort étendues, la plupart relatives à l'histoire naturelle de l'île. Ce poème offre quelques é téressants, et des peintur bles de l'ouragan et de ments de terre ; mais, da si neuf pour la poésie, le poète n'a pu déguiser la b détails dans la descriptio cédés de l'art. Il publia année, sans y mettre so *Essai sur les maladies le munes des Indes occid sur les remèdes que pr contrée*, suivi de quelque le gouvernement des nègr vre épidémique, qui r Basse-Terre où il était l'enleva le 24 décembre compatriotes le rangent poètes du second ordre. L de l'humanité respire dan écrits, comme il était dan Grainger était, au rappo Johnson, l'un des plus ob des meilleurs hommes qu' nus.

GRANGER (Jacques), anglais du XVIIIe. siècle, fit à l'université d'Oxford, et, dans les ordres, fut nomm Shiplake dans le comté d'O traîné par son goût vers l des portraits des hommes trouva une grande facilit livrer avec avantage dans la d'Horace Walpole et de autres personnes, qui pos riches collections en ce ge attaché en même temps à l'histoire des personnages q traits représentaient, il e composer sur ce sujet un les portraits devaient être gnés de notices biograph ouvrage fut publié en 176 volumes in-4°., sous le titre *biographique d'Angleter Egbert-le-Grand jusqu'à*

personnages qui vécurent
fin du règne de Henri VII,
d'abord réunis dans un pre-
le; mais après cette époque,
adopté une classification ri-
en douze sections, dont la
comprend les rois et les
mbres des familles royales,
ière les individus des der-
sses du peuple. Le mérite
rage consiste principalement
partialité, l'exactitude et la
avec lesquelles y sont ca-
les divers sujets de ses
nais comme Granger ne s'est
e des personnages dont il a
curer les portraits, il est ré-
e plan étroit, qu'il y a fré-
t introduit des individus qui
aient pas cet honneur; et
s le rapport de l'art, il y a
ouvrages au-dessous même
diocrité. Horace Walpole a
ujet que Granger avait noyé
our les portraits dans l'océan
graphie; et qu'après avoir
é par commenter des gra-
'avait plus ensuite recherché
res qu'afin d'écrire la vie de
elles représentaient. Cet ou-
pporta d'abord peu de répu-
son auteur, et encore moins
. Il ne reçut de son libraire
uteur d'une *Vie de Garrick*,
livres sterling pour son tra-
'au temps de Charles I; ce ne
rès plusieurs années que le
le cet ouvrage commença à
ralement apprécié. L'auteur
, en 1775, un 5e. vol. in-4°.,
, la même année, une 2e.
e l'ouvrage complet en quatre
in-8°.; une troisième édition
ndant sa vie: mais ce n'est
sa mort que ce livre a joui de
réputation; il est aujourd'hui
é, et se paye très cher. Heu-
reusement pour Granger, son caractère s'accommodait assez de sa situation obscure, où il trouvait du moins l'indépendance qu'il aimait. *J'ai eu une ambition*, dit-il dans sa dédicace, *c'est d'être un honnête homme et un digne prêtre*. Il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude scrupuleuse; et il ne consentit jamais à lire les épreuves de son livre le dimanche, malgré les instances de son imprimeur, qui s'efforçait de lui persuader que c'était une *œuvre de nécessité*. Il publia, en 1772, une *Défense des animaux* (the brute création), ou *Censure des mauvais traitements exercés contre eux*. C'était un sermon qu'il avait prêché, mais qui, de son aveu même, n'avait pas été goûté: « L'attention qu'il donnait à « des chiens et à des chevaux, avait » paru au-dessous de la dignité de la » chaire, et semblait annoncer que » l'auteur tombait en démence. » Il le dédia à un T. B. Drayman, l'homme, dit-il, qu'il avait vu donner le coup de fouet avec le plus de fureur, et celui de tous ses confrères du fouet à Londres, qu'il avait entendu jurer avec le plus d'énergie et de rondeur. Drayman ne tint compte des représentations et des avertissements du prédicateur: il mourut des suites d'un coup de pied que lui donna un des chevaux qu'il se plaisait à tourmenter, et Granger ne perdit pas cette occasion de démontrer à ses paroissiens que justice arrive enfin, même dans cette vie. Il fit imprimer en 1773 un autre sermon sur la nature et l'étendue de l'industrie. En 1773 ou 1774, il accompagna lord Mountstuart, nommé depuis lord Bute, dans un voyage que ce seigneur avait entrepris en Hollande pour se former une collection de portraits. Granger, frappé d'une attaque d'apoplexie le dimanche 14 avril 1776,

dans son église, au moment même où il administrait la communion, mourut le lendemain matin, à l'âge d'environ 60 ans. On donna, en 1804, une quatrième édition de la *Biographie historique* de Granger, en quatre volumes in-8°, avec le portrait de l'auteur. Il avait amassé de nombreux matériaux pour une continuation: elle a été exécutée par M. Mark-Noble, qui l'a conduite jusqu'à la fin du règne de George I; cette continuation a paru en 1809, Londres, 3 vol. in-8°. M. Malcolm, neveu de Granger, a publié, en 1805, in-8., un recueil de *Lettres écrites entre J. Granger et plusieurs des littérateurs les plus distingués de son temps; formant l'histoire et l'éclaircissement de la Biographie historique d'Angleterre, avec des mélanges et des notes sur des voyages en France, en Hollande et en Espagne, par le même.* Ce recueil a été jugé trop volumineux; ce qu'on y trouve de plus intéressant, ce sont des lettres de Davies, fort agréables à lire. Il est singulier que Granger, biographe distingué, n'ait pas un article dans la plupart des biographies générales, publiées jusqu'à présent. Sa collection de portraits, qui fut vendue publiquement en 1778, en offrait plus de 14,000. L.

GRANGES. *Voy.* DESGRANGES.

GRANGIER (Balthasar), né dans le XVIe. siècle, avait embrassé l'état ecclésiastique; il devint aumônier du roi, obtint l'abbaye de St.-Barthelemi de Noyon, un canonicat de Notre-Dame de Paris, et enfin le titre de conseiller d'état. Tels sont les renseignements très incomplets qu'on a pu recueillir sur sa personne; mais B. Grangier est plus connu par sa traduction du Dante, la première qui ait paru dans notre langue. Elle est intitulée: *La Comédie du Dante, de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, mise en ryme françoise et commentée*, Paris, 1596, 3 vol. in-12. Les exemplaires portant la date de 1597 ne diffèrent des premiers que par le renouvellement du frontispice et l'addition d'une épître dédicatoire à Henri IV, dans laquelle Grangier dit avec naïveté, « que ceux » qui entreprendront après lui la » même besogne, pourront témoigner » que cela ne se saurait faire sans » beaucoup de peine et de travail, et » sans se mordre les ongles plus d'une » fois. » Cette traduction, la seule que nous ayons en vers, est devenue presqu'inintelligible, parce que, dit M. Artaud, Grangier n'a voulu employer que le même nombre de vers que présente le texte, et s'est toujours efforcé de le traduire vers pour vers et expression pour expression, sans s'attacher à donner la moindre clarté à son style: aussi est-il obscur quand le Dante est obscur, et l'est-il encore trop souvent quand le Dante est facile à comprendre. La traduction est accompagnée de notes instructives, très intelligibles. M. Artaud convient qu'il en a souvent fait usage. En général, ajoute-t-il, ces notes font regretter que Grangier n'ait pas traduit le Dante en prose seulement. Son ouvrage aurait d'autant plus de prix à nos yeux, que le style serait un peu plus rapproché du nôtre que ne l'est celui d'Amyot, qui a encore tant de charmes. On connaît encore de Grangier, une traduction des *Césars*, *de Julien, avec annotations et la vie dudit empereur*, Paris, 1580, in-8°. W—s.

GRANGIER (Jean), né à Châlons-sur-Marne vers 1576, peut-être même quelques années plus tôt, vint de bonne heure à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné

eut pendant quelque temps
le théologale de Beauvais,
mit en 1605, lorsqu'il entra
d'Harcourt, où il fut princi-
ofesseur de rhétorique. En
fut recteur de l'université: il
1615, principal et profes-
hétorique du collége de Dor-
utrement de Beauvais; mais
ur cette place il fallait être
t du diocèse de Soissons, il
s dispenses. En 1617, il
Th. Marcile dans la chaire
ce latine, au collége de
n 1631 suivant les uns, et
vant d'autres, il se maria,
décharge de sa conscience,
rvante, de laquelle, dit Guy-
avait déjà quelques enfants;
e il était diacre, il lui fallut
s dispenses. Urbain VIII,
connu, les lui accorda. Ses
yant baissé sur la fin de sa
démit de sa place au Collége-
1642, et mourut en 1643.
très habile homme pour
public, témoin ce distique :

...o dicit; scribit Borbonius : unus
...ius doceat: cætera turba tacet.

araît qu'il avait une dose
naire de pédantisme : c'est
rano de Bergerac, son élève
ique, a eu en vue dans la
intitulée, *Le Pédant joué*,
rincipal personnage est tout
nt appelé *Granger*, et qua-
incipal du collége de Beau-
is qui du moins ne fut jouée
54, long-temps après la
Grangier. On trouve la liste
rrages dans le *Mémoire his-*
littéraire du Collége-Royal
t, II, 389 et suiv., et en
artie dans la *Bibliothèque*
de la France. Les deux
les plus remarquables de
sont : I. *De Franciâ ab Henrici IV interitu vindicatâ exercitatio scholastica*, 1611, in-8°., en vers et en prose. II. *De loco ubi victus Attila fuit olim, dissertatio*, 1641, in-8°. Cette pièce figure comme rare dans les bibliographies de Beyer, de David Clément, de Vogt, de Lenglet Dufresnoy (*Méthode pour étudier l'histoire*). La rareté en faisait alors tout le prix; on en a fait cependant une réimpression avec des notes, Leipzig, 1746, in-8°. Grangier prétend que la bataille dans laquelle fut défait Attila eut lieu dans le voisinage de Châlons, près le village de Caperli: il paraît au contraire qu'elle se donna (en 541) dans la plaine de Mery-sur-Seine (ville célèbre par ses malheurs en 1814); c'est-là l'opinion de Grégoire de Tours, de Valois, de Guignes, de Grosley. A. B—T.

GRANJON (Robert), l'un des plus habiles fondeurs et graveurs de caractères du XVIe. siècle, s'est fait un nom distingué dans les annales de la typographie. Après avoir exercé son talent à Paris, où son père était imprimeur-libraire, et où il imprima lui même en 1551 la traduction des satires d'Horace, par François Habert, il se rendit à Lyon; et il y imprima en 1558 l'*Alexandréide*, in-4°. (*V.* Gaultier, XVI, 584), et y grava des poinçons pour l'impression de la musique vers 1572. Ayant passé en Italie, il s'y appliqua à la gravure des caractères orientaux; il travailla d'abord à Rome pour Dominique Basa, dont la typographie arabe est très peu connue des bibliographes. Laire (dans son *Specim. hist. typ. rom. XV sæc.*) n'a connu de cet artiste qu'un livre de prières en langue arabe écrite en caractères syriaques, à l'usage des Maronites du mont Liban, 1584, in-8°.; mais Assemani indique encore la Géographie arabe d'Alzalechi,

Rome, 1584, in-8°., et attribue à Robert Granjon lui-même la version écrite à la plume entre les pages du texte. (*Sim. Assem. Cat. cod. Mss. bibl. Nan.*, pag. 152.) Les Médicis, qui jetaient alors les fondements de leur typographie orientale, et qui n'épargnaient rien pour y attirer les plus célèbres artistes, ne tardèrent pas à découvrir les talents du graveur parisien, et cherchèrent à se l'attacher par leurs bienfaits. Outre dix écus par mois et le logement, le cardinal Ferdinand de Médicis lui payait un écu d'or pour chaque lettre dont il gravait le poinçon en acier; le pape Grégoire XIII lui donnait 300 écus par chaque alphabet, et défendit sévèrement l'exportation de ces poinçons: il savait que des princes d'Allemagne avaient fait à Granjon des offres avantageuses, et il craignait que son talent ne fût employé au service des luthériens pour imprimer des textes orientaux corrompus et favorables à leurs opinions. Le premier alphabet oriental que cet habile artiste exécuta pour les Médicis, est le petit arabe, dont la gravure fut terminée le 6 septembre 1586, et avec lequel on imprima l'Avicenne arabe de 1593, in-fol. Le syro-chaldéen qu'il grava ensuite, ne fut terminé qu'en 1589. La dépense que firent les Médicis pour établir cette typographie orientale, se monta en tout à 40 mille écus. On croit que le premier ouvrage imprimé qu'elle ait produit avec ses quatre corps de caractères, est l'alphabet arabe de 1592, en 64 pages in-4°. Mais dès 1591 elle publia deux éditions in-folio des *Evangelia quatuor*, l'une toute arabe, l'autre avec une version latine interlinéaire. Cette dernière fut reproduite en 1619, avec un nouveau frontispice. (*Voyez* Bandini, *Lettera sopra i principj della Laurenziana*, Florence, 12.) Robert Granjon revint et s'y appliqua surtout à ner les caractères grecs. Le phabets grecs de Garamon de Granjon, dans leurs rap l'écriture des manuscrits, core, après deux siècles, de plus beau en ce genre. aussi beaucoup de cas des italiques de ce dernier. Il marque un marais, dans les saient de *grands joncs*.

GRANT. *Voy.* GRAUNT

GRANUCCI (NICOLAS) italien, né à Lucques vers publié les ouvrages suiv *L'Eremita, la carcere e il opera nella quale si c novelle, ed altre cose mo* Lucques, 1569, in-8°., ra lume renferme quatorze N dont les sujets sont très in On trouve, à la suite, l'*Ep* actions les plus mémoral par les Turks pendant l'an les Vies de Tamerlan et d beg; l'origine des chevali Jean de Jérusalem, et la c de l'île de Malte. II. *La pia el lieto giorno, opera mo* nise, 1574, in-8°. C'est recueil de onze Nouvelles pas moins agréables que dentes. Haym en cite une Lucques, 1566, in-8°. C mis en prose la *Théséide* d précédée d'un petit dialo ques, 1579, in-8°. Il donné une édition estimé *bano* du même auteur, ibi in-8°.

GRANVELLE (NICOL NOT DE), chancelier (1) de

(1) Tous les historiens contem

puint, n'était pas, comme é Strada et quelques autres ses copistes, le fils d'un ferrant. Des titres authen- uvent que Jean Perrenot, , remplissait, avant 148[illegible], de juge-châtelain à Ornans, tte époque, sa famille était nsieurs maisons nobles de e. Nicolas, né à Ornans, en ses études à l'université de il eut pour professeur en avant Mercurin Arborio de (*Voy.* Arborio), qui de- alents, et contribua dans la élévation. Après avoir reçu t, Granvelle exerça quelque fonctions d'avocat du roi au d'Ornans. En 1518, il fut onseiller au parlement de l'année suivante, maître des le l'hôtel de l'empereur. Dé- 1521 à la conférence de Ca- déploya tant d'habileté que, ment, l'empereur lui accor- a confiance. Pendant la dé- François Ier., il fut envoyé e pour sonder les disposi- la régente; mais il y fut ar- recouvra sa liberté qu'après du roi. Il succéda, en 1530, elier Gattinara. Deux ans fut chargé de déterminer le axe à rentrer dans la com- romaine; et quoiqu'il n'y int, l'empereur lui rendit la l'il avait fait dans cette cir- tout ce qu'on pouvait at- l'homme d'état le plus con- l présida, en 1540, les diètes s et de Ratisbonne; il assista, , à l'ouverture du concile de où il prononça une harangue . Il était parvenu à suspendre les troubles religieux en Allemagne, et il travaillait à rapprocher les partis par des concessions mutuelles, lorsqu'il mourut à Augsbourg, pendant la tenue de la diète, le 15 août 1550, à soixante-quatre ans. Charles-Quint écrivit alors à Philippe II : « Mon fils, je suis extrêmement touché de la mort de Granvelle; car nous avons perdu, vous et moi, un bon lit de repos. » Le seul reproche qu'on ait fait au chancelier, c'est de s'être trop occupé d'élever et d'enrichir sa famille. Mais ce tort était compensé par de grandes qualités et de rares talents. Son corps fut transporté à Besançon, et inhumé dans une chapelle de l'église des Carmes. Son tombeau était décoré d'une épitaphe qu'on attribue à l'historien de Thou. Il avait fondé à Besançon un collége pour l'enseignement de la théologie et des belles-lettres; et ce fut lui qui, cherchant à introduire le goût des arts dans sa patrie, fit construire le palais Granvelle, où il forma une collection de tableaux, la première et la plus précieuse qu'on ait vue dans la province. Il eut de son mariage avec Nicole, sœur de François Bonvalot, ambassadeur d'Espagne en France, onze enfants, dont cinq fils, qui tous ont occupé des emplois ou possédé de riches bénéfices. Le plus célèbre de tous est le cardinal de Granvelle. On peut consulter, sur cette famille, éteinte dans celle de la Baume, l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dunod, tome III, et les *Mémoires de Granvelle*, par D. Levesque, tome Ier. W—s.

GRANVELLE (Antoine Perrenot, cardinal de), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, et l'un des plus habiles politiques du XVIe. siècle, était fils du précédent, et naquit le 20 août 1517 à Or-

ncelier; mais il paraît qu'il ne l'a pas e titre fut supprimé après la mort de

nans, petite ville du comté de Bourgogne. Il fit ses premières études à l'université de Padoue, avec un succès assez grand pour mériter l'attention du célèbre Bembo, retiré dans cette ville. L'excès du travail ayant altéré sa santé, son père se hâta de le rappeler auprès de lui, et, ne voulant plus s'en séparer, lui fit faire son cours de théologie à Louvain, et l'initia ensuite dans les affaires du gouvernement. Le jeune Granvelle, à vingt ans, possédait sept langues, et les parlait avec une égale facilité. Doué d'une rare pénétration et d'une patience infatigable, il joignait à ces qualités tous les avantages extérieurs, et séduisait, par ses manières, ceux qu'il n'avait pu réussir à convaincre: mais, témoin de la fortune rapide de son père, il sentit accroître son ambition naturelle, et il ne voyait point de place si éminente dans l'état à laquelle il ne crût pouvoir aspirer. Craignant que son peu de naissance ne fût un obstacle à son avancement, et pour mieux tromper ceux qui auraient fait valoir ce moyen contre lui, il sollicita un des canonicats du chapitre de Liége, l'un de ceux qui étaient les plus difficiles sur les preuves de noblesse; et ayant supposé la perte de ses titres, il se fit admettre à y suppléer par des témoins. Nommé évêque d'Arras, à vingt-trois ans, il accompagna son père aux diètes de Worms et de Ratisbonne (*Voy.* G. Contarini, IX, p. 501), où les deux négociateurs cherchèrent vainement à étouffer les troubles religieux qui venaient d'éclater. Il assista aussi à l'ouverture du concile de Trente, et y prononça un discours dans lequel il parut s'occuper moins de l'objet de cette assemblée que de la guerre contre la France, à laquelle il eût voulu intéresser le monde chrétien. Les premiers succès

de François Ier. déterminèr
pères du concile à se sépa
Granvelle retourna dans le
Bas. Le traité de Crespy (154
mit à Charles-Quint de réu
forces contre les protestants
magne. Vaincus à Muhlberg
mandèrent la paix; et Gr
chargé d'en rédiger les con
trompa, dit-on, le landgrave d
qui se trouva prisonnier, q
lui eût promis de ne point at
sa liberté. Dans le même temp
velle enleva Constance aux
tants, par surprise. Une p
tentative, faite par ses ordre
cette ville, échoua. Un officier
Vivès, qui commandait l'ex
fut tué avec son fils: mais G
ferme dans son projet, se
de nouvelles intelligences dan
et y fit entrer des forces ass
dérables pour ôter aux habit
moyen de résistance. En 1
succéda à son père dans la
conseiller d'état, et eut la g
sceaux de l'empire; il n'av
que trente-deux ans. La diète
bourg, convoquée pour mettr
me aux dissensions religieus
teignit point ce but. La néc
était Charles-Quint de ret
troupes de l'Allemagne, l'obl
ménager les protestants,
ployaient les moments de
fortifier leur parti; de sorte
alternative de revers et de su
sait ce vaste pays en proi
troubles sans cesse renaissa
alliés, en 1552, après une
marchèrent sur Inspruck, où
vait l'empereur; et si cette ex
eût été plus secrète, ils se ser
parés de la personne de ce pr
se sauva à la faveur de la nui
velle se tint, dit-on, à chev
de sa litière, armé de toutes

e en arrêt; et, ajoute Cour-
ce fait n'est pas hors de vrai-
nce. Le traité de Passau,
quelques mois après, sauva
gne, et fit le plus grand hon-
l'habileté de Granvelle. Il né-
en 1553, le mariage de don
e avec Marie d'Angleterre. Cette
selon lui, devait porter au plus
gré la puissance de l'Espagne.
lement anglais y vit la possi-
le réunir les Pays-Bas à l'An-
e. Marie mourut sans enfants,
les calculs d'une politique am-
s'évanouirent; mais le zèle
t montré Granvelle contribua
surer la faveur de Philippe II.
nce lui donna une première
de son estime en le chargeant
ondre à la harangue prononcée
arles-Quint, en présence des
e Flandre, le jour de son ab-
n. Jamais champ plus vaste n'a-
é ouvert à l'éloquence. Le dis-
le Granvelle fut trouvé digne
et; il est impossible d'en faire
s grand éloge. Philippe voulut
rer quelque temps dans les
Bas pour y affermir son autorité.
t à redouter, à-la-fois, le mé-
tement des peuples et les projets
France. La trêve de Vaucelles,
e pour cinq années, ne devait
que le temps nécessaire à cha-
arti pour réparer ses pertes.
Il la rompit le premier. Gran-
roposa de renoncer à la défen-
St.-Quentin fut assiégé (1557); et
ille gagnée sous les murs de cette
mblait promettre de nouveaux
aux Espagnols. La fortune en dé-
trement; et Granvelle renoua les
ations pour la paix, dont l'Es-
n'avait pas moins besoin que
nce. Elle fut signée en 1559 à
s-Cambresis; et Philippe se pré-
ussitôt à retourner en Espagne.
Il confia le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, en lui donnant Granvelle pour ministre. L'extrême sévérité de Philippe lui avait aliéné le cœur des Flamands. Les grands voyaient avec peine l'autorité passer entre les mains d'une femme, et de Granvelle, qu'ils regardaient comme un étranger. La présence du roi ne put contenir leurs murmures; ils éclatèrent lorsqu'il leur fit demander par ses ministres une somme pour payer les troupes espagnoles. Les états ne l'accordèrent qu'à des conditions que le roi n'osa rejeter. Il hâta son départ; et Granvelle resta seul, obligé de lutter contre un peuple indocile, avec à peu près quatre mille hommes dont la solde n'était point assurée, et qui manquaient d'un chef capable de les conduire. Les ennemis du ministre cherchèrent à captiver l'affection de la gouvernante, par une soumission apparente à ses volontés : ils rendirent, en même temps, Granvelle odieux au peuple, en rejetant sur lui toutes les mesures de rigueur. On lui reprocha d'avoir provoqué l'établissement des nouveaux évêchés, pour satisfaire sa haine contre les protestants; et tandis qu'on le signalait à ceux-ci comme un persécuteur farouche, on le représentait à Philippe comme un homme dont *la faiblesse encourageait les progrès de l'hérésie.* Le roi, loin d'écouter ces faux rapports, le nomma à l'archevêché de Malines; et son zèle pour la réception du concile de Trente et l'extinction du Baïanisme (*Voy.* Baïus), fut récompensé par le chapeau de cardinal. Ces nouveaux honneurs ne firent qu'augmenter le nombre de ses ennemis. Le prince d'Orange en était le chef; il demanda le titre de protecteur du Brabant, assurant qu'avec ce

moyen il y maintiendrait plus facilement la tranquillité. Granvelle démêla son dessein, et le fit échouer : le prince irrité de la résistance du ministre n'encherchaqu'avec plus d'ardeur l'occasion de le perdre : tout ce que la haine la plus furieuse peut imaginer, fut employé pour y parvenir. Marguerite, naturellement faible, se lassa de défendre un ministre dont la clameur publique demandait le renvoi ; elle le sollicita de Philippe, qui refusa son consentement : mais on eut l'art d'intéresser la vanité de ce prince, et Granvelle reçut, en 1564, l'ordre de retourner en Franche-Comté. Marguerite reconnut la faute qu'elle avait faite de se priver d'un serviteur si zélé; et elle écrivit à Granvelle pour l'engager à venir reprendre ses fonctions auprès d'elle : mais il la supplia de ne point le presser à cet égard ; et le duc d'Albe, nommé à sa place, fit bientôt repentir les Flamands de n'avoir pas mieux apprécié les vertus du ministre qu'ils avaient perdu. (*Voy.* Albe.) Granvelle, de retour dans sa patrie, s'y délassait de ses travaux par la culture des lettres. Il y avait amené Juste Lipse, son secrétaire, et Suffride Petri, habile helléniste. Son palais était d'ailleurs constamment ouvert aux savants; et c'est dans leur société qu'il passa cinq années, qu'avec moins d'ambition il aurait regardées comme les plus heureuses de sa vie. Il avait assisté au conclave où Pie V fut élu souverain pontife. Philippe le renvoya à Rome en 1570, pour négocier un traité avec le pape et les Vénitiens, contre les Turcs. Les lenteurs de Philippe arrêtèrent les effets de la coalition. Les Turcs, maîtres de l'île de Cypre, menaçaient le royaume de Naples d'une invasion : ce fut dans ces circonstances que Granvelle en fut nommé vice-roi. Il succédait au duc d'Alcala, chéri pour la [illegible] de son gouvernement; pouva[illegible] pérer de le faire oublier? Il s[illegible] d'abord de mettre les côtes [illegible] des insultes des pirates, assura[illegible] sages réglements, la tranquill[illegible] rieure du royaume, et répri[illegible] dace des nouveaux hérésiarq[illegible] s'y étaient introduits ; mais, e[illegible] temps qu'il prouvait son attac[illegible] sincère à la foi, il sut, quoique[illegible] de l'Église, se garantir d'u[illegible] férence aveugle aux volonté[illegible] cour de Rome, et refusa d'a[illegible] aucune de ses prétentions [illegible] blesser les droits des sou[illegible] La garde du royaume de [illegible] était confiée aux troupes [illegible] res : il fit rendre des armes [illegible] bitants, les forma en milices [illegible] et sut en tirer de grands sec[illegible] proscrivit le jeu et l'usure [illegible] sources de la misère publique [illegible] dit qu'aucun ecclésiastique s'i[illegible] dans des fonctions civiles, e[illegible] le trafic honteux des bénéfice[illegible] le prix des denrées, et fit rena[illegible] bondance dans un pays lon[illegible] malheureux. On attendait, d[illegible] none, de plus grands avantage[illegible] de l'habileté et de l'intégrité [illegible] dinal de Granvelle, lorsqu'il [illegible] pelé, en 1575, au conseil d'E[illegible] Philippe, jaloux de la réputa[illegible] gouverner par lui même, se con[illegible] donner à Granvelle les titres [illegible] sident du conseil suprême d'I[illegible] de Castille; de sorte que sans [illegible] nom de premier ministre, ce [illegible] en eut les honneurs et les fonct[illegible] négocia, avec plus de dextérité [illegible] bonne foi, l'union du Portugal [illegible] pagne; fut témoin de la révo[illegible] Pays-Bas, qu'il avait prévue et [illegible] put empêcher, et conclut le [illegible] de l'infante Catherine avec le [illegible] Savoie, alliance justement r[illegible]

comme un chef-d'œuvre de po-
, puisqu'elle mettait un obstacle
ne insurmontable aux vues que
ince conservait sur le Milanez.
relle fut élu, en 1584, archevê-
e Besançon par le chapitre de
ville : il fut sensible à cette preuve
tion de ses compatriotes, se dé-
: l'archevêché de Malines, et sol-
a permission d'aller finir ses jours
le sein de sa famille; mais il ne
obtenir et mourut de phthysie, à
id, le 21 septembre 1586. Son
fut transporté à Besançon, et
né dans le tombeau de son père.
ne opinion qu'on ait de la con-
de Granvelle, on est obligé de con-
qu'il avait plusieurs des qualités
ont les grands ministres. Actif,
, l'esprit juste et élevé, constant
ses projets, irréprochable dans
administration, modéré même
s ses ennemis lorsqu'il pouvait
renger, toutes ses vues furent
mment tournées vers la pros-
de l'Espagne et l'affermisse-
de la foi. Les écrivains pro-
ts, en l'accusant d'avoir été la
des troubles des Pays-Bas, ont
hé à excuser les excès et les dé-
es dont se souillèrent alors les
ans de la réforme; et depuis
temps les Flamands rendent plus
stice à son administration (1).
Granvelle était ambitieux, fier,
, sévère; et l'approbation qu'il
a au massacre de la Saint-Barthé-
n disant qu'on avait seulement eu
le le différer, prouve qu'il aurait
pable de conseiller cette affreuse
ée. Granvelle aimait les lettres;
otégea et pensionna un grand
nombre de savants; il soutint par ses libéralités, l'imprimerie de Plantin, à Anvers, et fit une partie des frais pour l'impression de la Bible polyglotte, sortie des presses de cet artiste célèbre (*V.* PLANTIN) (1). Il agrandit les bâtiments du collége fondé à Besançon par son père, et y attira, entre autres illustres professeurs, Alciat et Dumoulin. Il enrichit sa galerie d'un grand nombre de tableaux des plus habiles artistes, tels qu'Albert Durer, Martin Devos, Michel-Ange, Raphaël, etc., et forma une collection de livres et de manuscrits dont une partie, acquise de ses héritiers par l'abbé Boisot, fait aujourd'hui le fonds le plus riche de la bibliothèque de la ville. Les restes de ce grand homme n'ont point été à l'abri des outrages des révolutionnaires. Son tombeau fut violé en 1793; le cercueil de plomb et la pierre qui le renfermait, ont servi, pendant plusieurs années, d'abreuvoir public. Ses *Lettres et Mémoires* ont été recueillis par l'abbé Boisot, en trente-cinq volumes in-fol. Dom Berthod en a donné l'*Analyse*, en deux volumes in-4°. Pour se faire une juste idée de cette collection que Boisot appelait son *Trésor de Granvelle*, il faut lire sa *Lettre à Pélisson*, contenant un projet de la Vie du cardinal de Granvelle (*Continuation des Mém. de littérat.*, par Desmolets, tome IV, 1re. partie.) On peut encore consulter : 1°. *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*, par un bénédictin (dom Prosper Lévesque), Paris, 1753, 2 volumes in-12; ils renferment beaucoup d'erreurs, et sont écrits d'une manière peu

1 Les Pays-Bas, disait en 1775 M. le comte
erri, chancelier de l'empereur à Bruxelles,
'ays Bas ne doivent jamais oublier ce qu'ils
nt aux l'erronots, leur ministère est une
se dorée pour ces provinces. » (*Mém. hist.*,
. Grapin, p. 57.

(1) Parmi les ouvrages dont on doit la publication au cardinal de Granvelle, il faut distinguer le suivant : *Thermæ Diocletiani descriptæ à Sebast. ab Oya; delin. et in æs incisæ ab. Hier. Cuccio*, etc., Anvers, 1558, gr. in-fol., vol. très rare et précieux.

agréable. 2°. *Histoire du cardinal de Granvelle*, par Courchetet d'Esnans, Paris, 1761, in-12. Le style en est noble et correct; mais on reproche à l'auteur des digressions étrangères à son sujet, et trop de partialité en faveur de son héros. 3°. *Observations critiques sur l'histoire du cardinal de Granvelle* (Journal encyclopédique, 1761, tom. v). 4°. *Mémoire historique où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas dans le XVIe. siècle*, par M. Grappin, Besançon, 1787, in-8°. C'est des lettres mêmes du cardinal, que l'auteur tire la preuve qu'il ne fut point consulté sur l'érection des nouveaux évêchés, et qu'il s'opposa constamment aux mesures de rigueur prises contre des peuples égarés, qu'une sévérité extrême acheva de soulever. W—s.

GRANVILLE (George), vicomte Lansdown, poète et ministre anglais, qui dut en partie sa célébrité aux agréments de son esprit, naquit, en 1667, d'une famille distinguée par son attachement à la cause des Stuarts. Après avoir passé quelques années dans les écoles françaises, il vint, en 1677, achever ses études à l'université de Cambridge; et avant sa douzième année, il fut devant la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre, des vers qu'il avait composés en l'honneur de cette princesse. Les talents précoces du jeune Granville lui méritèrent, à treize ans, le degré de maître-ès arts; et dès-lors on crut devoir lui faire quitter le collége. Dans la même année, il fit l'opéra des *Enchanteurs bretons*, qui, par la suite, étant tombé par hasard entre les mains du célèbre acteur Betterton, fut mis au théâtre, et obtint jusqu'à quarante représentations consécutives. A peine Granville fut-il entré dans l'a cence, que, séduit par l'éclat gloire militaire, il annonça le d de faire, à cette passion naiss sacrifice de son penchant pour sie. La révolte du duc de Mon et la descente du prince d'Oran la suivit d'ass z près, portèrent ble l'enthousiasme de cette jeu gination. Mais sa famille ayant des obstacles insurmontables à s jets guerriers, il se consola d contrariété en revenant à ses chéries. Pendant toute la du règne de Guillaume III, il se ti tamment éloigné du théâtre de res; et, pour charmer ses ennu solut, à l'exemple de Waller, d ter les attraits des beautés les p meuses de son temps. La comt Newburg, sous le nom de My vint surtout l'objet de son cult que; mais ni sa tendresse, ni l mages de sa muse, ne furent pay cun retour, et ce fut un trait formité qu'il eut de plus avec qu'il avait pris pour mo lèle. Granville se fût montré l'un d ardents ennemis de la révolu 1688, néanmoins, lorsque Anne monta sur le trône, il ne sister à l'envie d'obtenir les de la nouvelle cour. Dans cett à la première représentation *chanteurs bretons*, il ajout forme d'epilogue, une scène p tique, dans laquelle l'un des nages de la pièce présageait les phes les plus glorieux pour l qui venait de s'ouvrir. Voulant s les intentions du gouvernemen à cette époque, mettait tout en afin d'exalter la haine de la nat tannique contre la France, il prit la traduction de la second thienne de Démosthène, qu'il raître en 1702. Cet ouvrage, e

s amis, lui procurèrent l'en- la chambre des communes, remier parlement de ce règne, éputé de Fowey en Cornwall. te place, il ne se montra point de la confiance de ses com- . Mais attaché par goût et par s à la faction des Torys, il rer dans l'obscurité de la vie lorsqu'en 1708, le parti ut renversé le ministère de Pendant cette disgrace, qui ourte durée, il vécut au mi- ne société choisie d'hommes ; et son amour pour les let- inspira quelques bonnes ac- ui ont honoré sa mémoire. Ce qui introduisit Pope et Wi- auprès de Bolingbroke. Quand istère Whig eut succombé à r sous les efforts des Torys, le se fit réélire député des es ; et, le 6 octobre 1710, nommé secrétaire d'état au ment de la guerre, à la place ert Walpole. Quelques écri- nglais disent qu'il se montra l'un emploi si éminent. L'in- te fortune semblait alors vo- devant de ses desirs. Le 10 1711, il fut élevé au rang de la Grande-Bretagne, par le ler Lansdowne, baron de d dans le Devonshire ; et suivante, la reine qui l'af- ait particulièrement, le nom- mbre de son conseil-privé, et après trésorier de sa maison. dit le docteur Johnson, Pope tous ses honneurs, en lui of- dédicace de son poème de *la de Windsor*. Mais le cours de prospérités ne tarda pas à avoir ne. L'avénement de George Ier. e de la Grande-Bretagne con- Granville de reprendre de s les premières occupations de sa jeunesse. Malgré les coups du sort, il n'en resta pas moins fidèle à ses principes. La chaleur qu'il mit à défendre Bolingbroke et le duc d'Ormond contre la faction qui les proscrivit (1715), et quelques démarches, peut-être imprudentes, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration dont le but était de favoriser la descente du prétendant, en excitant une insurrection dans les provinces occidentales de l'Angleterre. Il fut en conséquence arrêté; et, après environ une année de détention à la tour de Londres, il fut relâché sans aucune forme de procès. Cet acte de sévérité laissa dans son ame une profonde impression. Depuis cette époque, il évita soigneusement de se compromettre aux yeux de l'autorité; et sa conduite ne cessa plus un seul instant d'être dirigée par la modération la plus circonspecte. Mais lorsqu'en 1722 de nouvelles persécutions furent suscitées contre ses amis, il jugea prudent de passer en France, ne voulant pas s'exposer aux dangers d'une seconde captivité. Il employa son séjour dans cette contrée à la rédaction de quelques écrits en faveur des généraux Monk et Richard Granville, dont la mémoire était vivement attaquée par Burnet, Echard et Clarendon; et à son retour en Angleterre, en 1732, il publia la collection complète de ses œuvres, 2 vol. in-4°., qu'il avait eu soin de retoucher avec beaucoup d'attention, pendant qu'il se trouvait à Paris. Le reste de sa vie n'offre plus aucun événement remarquable : il se retira dans le sein de sa famille, et mourut le 10 février 1735. Le caractère aimable de lord Granville, et la protection qu'il accorda toujours aux gens de lettres (1), contribuèrent

(1) Pope, dans cette satire adressée au docteur Arbuthnot, qui a été si bien traduite par

plus à étendre sa réputation que ses ouvrages poétiques, qui, au rapport de Johnson, ne sont qu'une faible imitation des endroits médiocres de Waller. Sa prose est généralement meilleure; et le docteur Warton cite comme d'excellents morceaux, ses *Observations sur Burnet*, sa *Défense de la justification de sir Richard Granville*, etc. Les principales productions de ce seigneur bel-esprit, outre celles dont nous venons de parler, sont le *Juif de Venise*, comédie imitée de Shakespeare, et l'*Amour héroïque*, tragédie jouée avec succès en 1696, et dont le sujet, tiré de l'Iliade, est conduit conformément aux règles d'Aristote. N—E.

GRAPALDI (François-Marius ou Mario), savant italien, né à Parme vers 1465, fut nommé secrétaire de l'ambassade que les Parmesans envoyèrent au pape Jules II, pour le féliciter des avantages qu'il venait d'obtenir contre les Français (1512). Grapaldi avait cultivé la littérature avec quelque succès; et désirant profiter de cette circonstance pour obtenir la couronne poétique, il récita devant le pape une pièce de vers qui, dit-on, n'était pas sans agrément. Mais, malheureusement, il y faisait l'éloge des divinités païennes; et Pâris de Grassi, maître des cérémonies, homme d'un esprit assez étroit, décida que le pape ne pouvait couronner un pareil ouvrage. Cependant, quelques jours après, le pape ayant réuni les ambassadeurs à un grand repas, Grapaldi fut introduit salle du festin, et prononça cours en prose, suivi de quelq sur la délivrance de l'Italie. A les 11 fit approcher l'ambass l'empereur; et, tous deux pre des couronnes qu'on avait ap la posèrent sur la tête de di (1): il fut en même temps valier. Grapaldi était âgé au quarante-six ans, puisque P dit qu'il en avait plus de cinq 1515. Il mourut cette ann Parme, d'une rétention d'u principal ouvrage est intit *partibus ædium, Dictiona gè lepidissimus nec minùs sus.* La première édition, qu rare, fut imprimée à Parme, giolo Ugolétto, 1494, in-4 parut dans la même ville, augmentations, en 1501, 1516; il s'en est fait plusieu éditions, mais qu'il est inutile puisqu'elles ne sont que des r sions de celles qu'on vient d' L'édition de 1516 mérite l' des curieux: c'est, suivant D ment, la plus belle et la p plète de toutes. Le titre en d'un portrait de l'auteur; ensuite plusieurs épigram louange, et sa vie, par Je Albio, son ami: elle renfer tre une seconde partie, titre, *De verborum exp quæ in libro ædium co* Cette table a été rédigée avec de négligence; et quoique l soient rangés dans l'ordre quo, on est quelquefois obli courir plusieurs pages avan ver celui dont on cherche l'e

notre Delille, reproche à lord Granville, d'une manière bien flatteuse, d'avoir été, par ses encouragements, un de ceux qui l'ont entraîné dans la carrière littéraire, devenue pour lui la source de tant de dégoûts:

Eh qui n'aurait été séduit ainsi que moi?
Walsh, ce fin connaisseur, le délicat Granville,
M'ont dit: « Vous charmerez et la cour et la ville, etc. »

(1) On trouvera les détails de cet rémonie dans le *Journal* de Pâris de Bréquigny a publié un extrait fort in les Notices des Manuscrits de la bib tom. II.

partie n'a pas été re-
outes les éditions pos-
les qui en sont privées,
noune estime. On cite
aldi : I. Des *Notes* sur
de Plaute, insérées
le Venise, 1528, in-
t *Psaumes de la pé-*
de ceux de David. III.
ne diverse, qu'on dit
W—s.

S (Corneille), aussi
ius, en flamand *Schry-*
482, à Alost en Flan-
par son mérite, le
coisie de la ville d'An-
it ensuite nommé gref-
re ; et il y mourut en
de soixante-seize ans.
flébrité, de son temps,
orateur, historien, et
musique vocale. Outre
es de poésie ou de prose
es aux événements de
qui ont été la plupart
s les *Delic. poët. Belg.*
scrorum Bucolicorum
Anvers, 1536, in-8°.
di et declinandi regu-
9, in-8°. III. *Flosculi*
mœdiis, Paris, 1533,
traduit en latin, mais en
vec assez peu de goût,
peuples septentrio-
üs Magnus, Anvers,
Graphæus avait goûté
Luther ; mais il l'ab-
ement le 6 mai 1522,
rits de ce réformateur
publiquement par les
gistrat d'Anvers. Il a
me en vers héroïques,
e des anabaptistes, en
On soupçonne que cet
ême que *Cyprien-Cor-*
eus, qui a fait imprimer
Badius d'Asche ou As-
censius, un petit recueil de *Poemata*, et une *Vie de S. Guillaume*, aussi en vers latins, adressée au cardinal de Croy. — Alexandre Grapheus, fils de Corneille, avait les mêmes goûts et a exercé les mêmes fonctions que son père. De ses poésies latines éparses, le morceau le plus considérable est une pièce de plus de 600 vers, en tête du *Theatrum urbium*, de Georges Bruyn. M—on.

GRAPIUS (Zacharie), célèbre philologue allemand, naquit à Rostock le 6 octobre 1671. A huit ans il perdit son père, savant théologien, sur-intendant des églises du Meklembourg, et resta abandonné aux soins de sa mère, qui heureusement connaissait tout le prix d'une bonne éducation, et le confia à d'habiles maîtres. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il se rendit, en 1690, à Greifswald, et suivit, pendant deux années, les cours de l'université. De retour à Rostock, il continua de s'appliquer avec ardeur aux différentes sciences ; et pour s'assurer des progrès qu'il pouvait faire, il se soumettait, chaque semaine, à un examen. Il fut reçu docteur en philosophie avec une rare distinction, et parcourut ensuite l'Allemagne pour faire connaissance avec les hommes les plus instruits. Il visita de cette manière Lubeck (où il se lia avec A. Pfeifer), Berlin, Wittemberg, Iéna et Leipzig, où il soutint plusieurs thèses, entre autres : *De Talmude Hierosolymitano ; De Talmude cremando.* Rentré dans sa patrie, pour la seconde fois, en 1696, il s'y livra à l'enseignement de la jeunesse dans les écoles publiques. Quelque temps après, il se présenta pour le grade de docteur en théologie. Il choisit pour sujet de sa thèse, *Recentiores de versione Lutheri germanicâ Controversiæ*, et y développa

une telle variété de connaissances, qu'il fut nommé, sans concours, à la chaire de philosophie, à laquelle il joignit bientôt celle de théologie. Il les remplit l'une et l'autre avec un rare talent, et fut aussi fait pasteur de l'église de S. Jacques, à Rostock. Différents écrits, qu'il publia dans le même temps, ajoutèrent encore à sa réputation ; et des emplois plus importants allaient devenir la récompense de ses travaux, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences et à ses nombreux amis, le 11 février 1715, à quarante-deux ans. Il avait été marié deux fois, et il laissa des enfants de ses deux femmes. Parmi les ouvrages de Grapius, on se contentera de citer : I. *Historia litteraria Talmudis Babylonici et Hierosolymitani*, Rostock, 1696, in-4°. II. *Historia litteraria Alcorani*, ibid., 1701, in-4°. III. *Specimen metaphysices biblicæ*, ibid., 1702, in-4°. IV. *De Sinensium theologiâ*, ibid., 1708, in-4°. V. *Systema novissimarum controversiarum seu theologia recens controversa*, ibid., 1719, in-4°.; cette édition est la quatrième. La partie polémique de cet ouvrage est moins estimée des protestants que la partie historique : il est d'ailleurs incomplet. VI. *Rostochium evangelicum*. VII. *Riga litterata*. VIII. *Ahmet ben Abdalæ, mahommedani, Epistola de articulis quibusdam fidei, cum notis et refutatione, et ejusdem Epistola theologica de libero arbitrio.* L'original arabe avait été composé vers l'an 1612, et annonçait plus de connaissances qu'on n'en suppose ordinairement aux docteurs musulmans. IX. *De concionibus artificiosis et alamodicis.* C'est une critique des prédicateurs à la mode. X. *De menæis et menologiis Græcorum.* Il a continué, depuis le VIIIe. chap., l'*Analyse exégétique de Zac* Sam. Bohlius. Voyez, po détails, l'éloge de Grapius *Acta eruditorum* de Leip

GRAS (Claude-Lupi rurgien, né en 1738 à bourg de Franche-Com études à Dole avec distinc rendit ensuite à Paris, où pendant plusieurs années, des maîtres les plus habile de guérir. Après avoir t cours, il revint dans la pr s'étant fait agréger au collég gie de Besançon, il commer quer son art avec succès. N rurgien en chef de l'hospic fants-trouvés, il introdui régime de cette maison d ments avantageux, et s' combattre les maladies q en naissant la plupart de ce tes victimes de la débauche. la chaire de chirurgie au col il la remplit avec autant d de désintéressement, s'atta mer de bons élèves, et, q fût pas riche, aida sour bourse ceux qui à d'heure sitions ne joignaient pas nécessaire pour les cultiv recevoir, en 1776, licenci cine; et dans cette circo confrères lui donnèrent u de leur estime, en le disp plus grande partie des d'usage. Il fut nommé, que après, médecin des prison tribua de tous ses moyen rer le sort des détenus, en rant des aliments plus sai mission de rester au grai sieurs heures par jour. L le priva de ses emplois ; i continua pas moins de d ses soins aux pauvres : son

e répéter quelques ex-
s dans un terrain qu'il
u de distance de Be-
urut en cette ville, le
. Il a laissé en manus-
Cours de chirurgie,
s *Observations prati-*
ils se propose de met-
de publier. Son *Eloge*,
ouchey, a été imprimé
des *Mémoires de la*
iculture du départe-
s, dont il était mem-
étaire de l'académie de
édigé une *Notice* très
chirurgien estimable;
stée inédite. W—s.

). *Voy.* LEGRAS.

RANÇOIS-JOSEPH-PAUL,
rquis de Grasse Tilly,
ral des armées navales,
passa successivement
grades de la marine.
l'escadre, il partit de
, avec quatre vaisseaux
sieurs frégates, pour
e d'Estaing à la Mar-
rouva, le 6 juillet de
au combat naval de la
nque de vent n'ayant
division de se mettre
a fin de l'action, cette
réserva l'amiral Biron
le. De Grasse se trouva
e dans les mêmes pa-
ibats que M. de Gui-
miral Rodney, le 17
et 19 mai. De retour
n de cette campagne,
22 mars 1781, avec
de ligne, ayant sous
cadre de M. de Suf-
pour l'Inde, et une
ents de transport et
il rencontra, à son at-
inique, l'amiral Hood,
rade du Fort-Royal
avec dix-sept vaisseaux de ligne. Ayant rallié l'escadre de M. d'Albert St. Hippolyte, composée de quatre vaisseaux, M. de Grasse attaqua la flotte ennemie : mais l'amiral anglais manœuvra avec tant d'habileté qu'il ne put être entamé. Cette même année, M. de Grasse contribua à la prise de Tabago, dont M. de Bouillé fit la conquête le 2 juin. Ayant fait voile ensuite pour la baie de Chésapeack, il seconda les opérations des généraux Washington, Rochambeau et La Fayette, qui forcèrent, le 19 octobre, le général Cornwallis, retranché à Yorktown, à mettre bas les armes. Cette glorieuse capitulation avait été précédée, le 5 septembre, d'un combat contre l'amiral Graves, qui venait au secours du général anglais, avec un gros corps de troupes embarqué sur quatre-vingts transports, escortés par vingt vaisseaux de ligne. L'amiral anglais n'ayant pu pénétrer dans la baye de Chésapeack, défendue par le comte de Grasse avec 24 vaisseaux de ligne, se vit contraint de retourner à New-York, trop heureux d'en être quitte pour la perte d'un vaisseau de soixante-quatorze canons, qu'il fut obligé de brûler de crainte que les Français ne s'en emparassent. Après le succès de cette expédition, l'amiral français retourna aux Iles-du-Vent. Ayant ravitaillé sa flotte à la Martinique, et pris à bord 6000 hommes de terre, commandés par M. de Bouillé, il fit voile vers la Barbade pour s'en rendre maître : contrariés par les vents, les deux généraux se virent forcés de renoncer à cette entreprise. Etant ressortis de la rade du Fort-Royal de la Martinique, le 5 janvier 1782, ils arrivèrent le 11 à la vue de l'île de St.-Christophe, où l'armée fut débarquée et la forteresse de Brimstonhill investie. L'amiral Hood ayant été signalé le 25, le comte

de Grasse leva l'ancre de la rade de la Basse-Terre, où il était mouillé avec trente-deux vaisseaux de ligne, pour présenter le combat à l'ennemi, qui n'en avait que 23. L'amiral anglais, par une manœuvre hardie, vint prendre le mouillage que son ennemi quittait, et s'y embossa. Le comte de Grasse, l'ayant attaqué le lendemain matin sous voile, assez mollement, ne réussit point dans son attaque, ni dans celle qu'il renouvela l'après-midi : il fut blâmé généralement de n'avoir pas mouillé par le travers de son ennemi pour le combattre bord à bord, ou bien coupé la ligne par le milieu, comme Nelson fit depuis à Aboukir; manœuvres que lui permettaient sa grande supériorité, et la certitude de ne point être inquiété par les batteries de la côte, le mouillage en étant trop éloigné. Cependant l'île ayant été prise par les bonnes dispositions du marquis de Bouillé, et les 1300 hommes que les Anglais avaient mis à terre, trop heureux de pouvoir se rembarquer, l'amiral anglais se trouva alors dans une position difficile, dont pourtant il sut se tirer aussi heureusement que de la précédente. La conquête de l'île de St.-Christophe fut suivie de celle de Névis et de Montserrat. Au commencement d'avril de cette même année, M. de Grasse, chargé de conduire un corps de troupes françaises à St.-Domingue, et de s'y réunir à la flotte espagnole pour tenter de concert une expédition contre la Jamaïque, fit voile de la Martinique. Ayant eu connaissance de la flotte anglaise, commandée alors par l'amiral Rodney, il eut l'avantage d'engager, avec presque toute sa flotte, l'avant-garde ennemie, le reste de l'armée n'ayant pu prendre part au combat faute de vent. M. de Grasse ne tira point parti de cette heureuse position, et se trouva à son tour, même mois, dans une situ tique, dont Rodney sut ha profiter. Il avait fait filer son devant lui, escorté par quelqu seaux, et il était hors des atte l'ennemi. Sa flotte avait au avance considérable sur celle ney; et rien alors ne paraiss voir contrarier sa jonction Espagnols, lorsqu'un de s seaux, le *Zélé*, en ayant al autre pendant la nuit, se tr gréé, et hors d'état de suivre Au lieu de le faire relâcher à îles françaises, dont il était f ou même de le brûler après recueillir l'équipage par ses il se détermina à se porter cours avec toute sa flotte. Ro avait trente-huit vaisseaux sut mettre à profit sa supér attaqua vigoureusement M. d qui n'en avait plus que tren un combat très vif et très la flotte française fut défait miral fait prisonnier sur son la *Ville de Paris* de cent c funeste combat et ses suites aux Français sept vaisseaux Il faut convenir que si M. montra peu de résolution e lents médiocres dans quelque combats que nous avons ci preuve d'un grand courage fatale journée, et qu'il ne b pavillon qu'après que la moi équipage eut été mise hors d Le vaisseau qu'il montait fu traité dans cette occasion, à fond en chemin, et ne les ports d'Angleterre. Arriv dres, M. de Grasse y fut beaucoup de distinction; et l surent honorer son courage cier-général s'est plaint avec de quelques-uns de ses capi

un mémoire justificatif: ire n'a point eu de suite. Grasse est mort à Paris 788. P—E.

DE SAINT-SAUVEUR à Montréal en Canada 57, fut amené de bonne , et y fit ses études au -Barbe. Après les avoir mbrassa la carrière di- et fut pendant long- nsul de France en Hon- s Échelles du Levant. Il ris, le 3 mai 1810. On ouvrages suivants : I. aréchal), *Costumes ci- le tous les peuples con-* suiv., 4 vol. petit in-4°., pl.; il y a une édition ec le même), *Tableaux epresentés par figures, d'explications*, 1785, *'ableaux cosmographi- rope, l'Asie, l'Afrique te*, 1787, in-4°. IV. *me*, ou *Description his- toresque de tout ce qui peuple romain dans les ils, militaires et reli- les mœurs publiques et uis Romulus jusqu'à* 1795, in-4°., en cin- aux. V. *Encyclopédie* , 1795-96, cinq vol. 452 planches. VI. *Les ameux comte de Bonne- à deux queues, connu d'Osman, rédigés d'a- s mémoires particuliers*, 3. VII. *Le Sérail*, ou *s intrigues secrètes et du grand-seigneur*, VIII. *Fastes du peuple u Tableaux raisonnés actions héroïques et ci- ldat et du citoyen fran-* in-4°. IX. *Il arrojatio et Zelmire, histoire véritable, trad. de l'anglais*, 1796, in-12. X. *Costumes des représentants du peuple, membres des deux conseils, du directoire exécutif, des ministres, des tribunaux*, 1796, in-8°. XI. *Les trois Manuels, ouvrage moral, écrit dans le goût d'Épictète : Manuel des infortunés ; Manuel des indigens ; Manuel de l'homme honnête*, 1796, in-18. XII. *Esprit des Ana, ou De tout un peu*, 1801, 2 vol. in-12. XIII. *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4°.; on y retrouve plusieurs des planches de l'*Encyclopédie des voyages*. XIV. *Muséum de la jeunesse*, ou *Tableaux historiques des sciences et des arts*, 1812, in-4°., en 24 livraisons : ouvrage posthume, dont l'auteur n'avait publié que six livraisons; les suivantes l'ont été par M. Babié. XV. *Archives de l'honneur*, ou *Notice sur la vie militaire des généraux de brigade, adjudants-commandants*, etc.; ouvrage qui devait peut être avoir 8 volumes, mais dont il n'en a paru que 4, 1805, in-8°.; M. Babié y a coopéré. XVI. (Avec M. Joseph Roques), *Plantes usuelles indigènes et exotiques*, 1807, 2 vol. in-4°. A. B—T.

GRASSI (ACHILLE DE), savant canoniste, né à Bologne en 1463, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude du droit ecclésiastique, et, ayant reçu les ordres sacrés, fut nommé auditeur de rote, et ensuite évêque de Civita di Castello. Le pape Jules II le chargea de négociations importantes en France et en Allemagne, et, pour le récompenser de ses services, le créa cardinal en 1511. Quelque temps après, Grassi permuta l'évêché de Castello contre celui de Bologne: son arrivée dans sa patrie y fut célébrée par des fêtes et des réjouis-

sances extraordinaires. Léon X montra beaucoup de bienveillance à Grassi, et le nomma trésorier du conclave. Ce prélat mourut à Rome le 22 novembre 1523, à l'âge de 65 ans. Il laissa en manuscrit un *Recueil des decisions de la cour de rote*. — GRASSI (Achille DE), neveu du précédent et fils d'un sénateur de Bologne, embrassa l'état ecclésiastique, se fit agréger au collége des docteurs en droit, et quelque temps après fut appelé à Rome. Nommé évêque de Montefiascone, il fut député au roi de Naples par le Saint-Siége, pour engager ce prince à travailler au rétablissement de la paix en Italie. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de prudence; de retour à Rome, il fut nommé auditeur de rote, et mourut le 8 mars 1558. Il augmenta le *Recueil de décisions*, commencé par son oncle, mais n'eut pas le loisir de le publier comme il en avait le projet. — GRASSI (César DE), de la même famille que les précédents, suivit leur exemple en s'appliquant à l'étude du droit canonique, fut pourvu d'un canonicat à St-Pierre de Bologne, et d'un autre à Rome, remplit ensuite les fonctions de proto-notaire apostolique et d'auditeur de rote, et mourut à Rome, le 14 avril 1580. Les *Décisions de la cour de rote*, recueillis par ces trois jurisconsultes, ont été publiées à Rome, en 1601, in-4°.

W—s.

GRASSI (Paris DE), frère du cardinal Achille, naquit à Bologne dans le XVe. siècle, et, après avoir pris ses degrés en droit, embrassa l'état ecclésiastique. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur d'Orviete; et il remplit cette charge d'une manière si agréable aux habitants, qu'ils voulurent lui donner une marque de leur reconnaissance, en faisant ériger à leurs frais ses ar ries sur la place publique. Le Pie II l'attacha ensuite à sa perso et ce pontife étant mort, Grassi d second maître des cérémonies c chapelle papale, par la résigna de Bernardin Gualterio. Il assis cette qualité au conclave qui se en 1504, pour l'élection de Jule il succéda deux ans après à Bar premier maître des cérémonies s'appliqua à se concilier les bo grâces de Jules II; mais il ne parvenir, et n'en reçut presqu'au faveur. Il fut mieux traité Léon X, et en obtint la confirm de la promesse, qui lui avait été par le sacré collége, de l'évêch Pesaro avec l'abbaye de Ste-Croi fut son frère Achille qui le évêque le 6 mai 1515: peu de t après, Pâris de Grassi fut nomm lat du palais, et obtint la permissi conserver sa charge de maître d remonies, à condition de la faire cer par un de ses neveux. Ce mourut à Rome, le 10 juin 1528 à tort qu'on lui a attribué le *Cé nial de l'église romaine*, impr Venise, 1516, in-fol. Cette co tion est d'Aug. Patrizi (*Voy.* ce : Grassi fut si fâché qu'elle e mise au jour, qu'il en porta plai pape, demandant que l'auteur e vrage fussent brûlés ensemb Orlandi donne à Grassi une compilation, intitulée, *De Cere cardinalium et episcoporum i diœcesibus*, Rome, 1564, in-f il est bien certainement l'auteu troisième ouvrage, dont il existe manuscrits in-4°. à la bibliothè Roi, et qui traite des *Cérémoni*

(1) Le *Mémoire* que Grassi présenta a dans cette affaire, et qui fait partie de ce *nal*, a été imprimé dans l'*Appendix* du *Museum* de Mabillon.

et *les cardinaux doivent*
dans les offices solennels.
important des ouvrages de
t son *Journal* de tout ce
passé à la cour de Rome
04 jusqu'à la mort de Léon X:
nt été imprimé; mais Oderic
n a inséré de longs extraits
Annales ecclésiastiques.
en est peu élégant, mais il a
reté; et cet ouvrage offre,
s de choses communes et de
s fastidieuses, des anecdotes
ites et des particularités qui
faire connaître l'esprit du
équigny en a publié deux
raits dans le tome II des
les Manuscrits de la biblio-
Roi; et il y a ajouté, par
supplément, un long frag-
de la bibliothèque du Vati-
qui complète les manuscrits
ait fait usage. Bayle rapporte
dictionnaire, que Grassi s'a-
ndre un piége à la crédulité
uaires, en composant l'épi-
sa mule, qu'il donna ensuite
morceau curieux. Cette anec-
ez peu vraisemblable, mal-
torités dont Bayle appuie son
ouve dans Grassi plus de
de mauvaise foi, et ne de-
lui attirer la qualification
l'imposteur que lui donne
gue français. W—s.

SI (Horace), jésuite, moins
r ses talents comme astro-
par sa dispute avec l'illustre
était né en 1582, à Savone
de Gênes. Il fut admis dans
à l'âge de dix-huit ans, et
les mathématiques avec suc-
es et à Rome, pendant vingt
'eu satisfait de la réputation
rait obtenir dans les sciences,
aussi les beaux-arts, et se
aloux d'étaler de grandes
connaissances en architecture. Le P. Alegambe, son confrère, lui attribue le plan de la vaste basilique de St.-Ignace à Rome : mais on accuse Grassi de l'avoir dérobé au Dominiquin, et d'avoir contribué ensuite à éloigner ce grand artiste, dans la crainte qu'il ne réclamât son ouvrage. Nommé recteur du collége de Savone, il revint à Rome sur la fin de sa vie, et y mourut le 23 juillet 1654. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, les ouvrages suivants : I. *Dissertatio optica de iride*, Rome, 1618, in-4°. II. *Dissertatio astronomica de tribus cometis anni* 1618, ibid., 1619; Bologne, 1655, in-4°. Grassi soutient dans cette thèse, d'après l'opinion de Tycho-Brahé, généralement adoptée aujourd'hui, que les comètes sont de véritables planètes, qui reçoivent, comme les autres, leur lumière du soleil, et dont les révolutions peuvent être prédites d'une manière certaine. Marie Guiducci, disciple de Galilée, attaqua ce sentiment dans une dissertation qu'il lut à l'académie de Florence; mais Grassi, soupçonnant que le philosophe s'était tenu caché sous le nom de son élève, lui répondit directement par l'ouvrage suivant : III. *Libra astronomica et philosophica quâ Galilæi opiniones de cometis refutantur*, Parme, 1629, in-4°. Il avait pris le nom de *Lotario Sarsi*, l'un de ses disciples; mais Galilée devina facilement le véritable auteur, et lui répliqua par son *Il Saggiatore* (Le Trébuchet (1), chef-d'œuvre de critique et d'éloquence (*Voy.* Galilée, tome XVI, p. 331). Son adversaire ne se tint pas pour battu, et fit

(1) Les auteurs du *Dictionnaire universel* ont commis une méprise bien singulière, en prenant ce mot pour le nom d'un écrivain. « Galilée, disent-» ils, d'accord avec *Saggiatore*, répondit au P. » Grassi, et ce fut ce *dernier* qui lui fournit les » meilleures armes pour l'attaquer. » (*Dict. univ.*, art. Grassi, tom. VIII, p. 33.)

paraître, toujours sous le nom de *Sarsi*: IV. *Ratio ponderum libræ et simbellæ* (La Mesure) *in quâ quid è Galilœi simbellatore de cometis statuendum sit proponitur*, Paris, 1626; Naples, 1627 et 1629, in-4°. Guiducci continua la querelle à laquelle Galilée ne prit plus aucune part: cependant Grassi ne lui pardonna pas d'avoir cherché à le tourner en ridicule; et, dit Montucla, on prétend que ce religieux ne contribua pas peu à animer les inquisiteurs contre son adversaire. V. Des Discours en latin, dont un fut prononcé devant le pape Urbain VIII, le jour de Pâques 1631, Rome, 1641, in-12. W—s.

GRASWINCKEL (Théodore), jurisconsulte et publiciste des plus distingués de son temps, naquit à Delft en 1600, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études à l'université de Leyde, il se fit remarquer au barreau. Il voyagea en France, et se trouva à Paris en 1624 auprès de l'illustre Grotius, son parent et son concitoyen. Il s'y occupait à mettre au net pour lui son immortel traité *De jure belli et pacis*. La carrière des honneurs ne pouvait pas manquer de s'ouvrir pour un homme de ce mérite. Il fut successivement avocat fiscal des domaines des états de Hollande, et greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états-généraux. Il n'accepta point sa nomination à la place de secrétaire de la députation des états-généraux au traité de paix de Munster; mais il ne s'en rendit pas moins utile à cette importante négociation. Jean de Witt faisait le plus grand cas de lui, comme de l'un des défenseurs les plus zélés de la souveraineté des états de Hollande. La république de Venise, à laquelle il avait rendu des services signalés, le créa chevalier de l'ordre de St A une vaste lecture Graswinc gnait une mémoire prodigieu grande sagacité. Il avait le c élevé, des mœurs douces, prév hospitalières. Il était religieu intolérance, bienfaisant sans tation. Surpris à Malines d'u que de paralysie, il y mou 1666. Son corps fut transfé Haye, où son épouse, Gertru Loon, a consacré à sa mém monument, construit par R Verhulst, dans la principale On a de lui: I. *Libertas v sive Venetorum in se ac suo randi jus assertum*, Leyde, in-4°. II. *Dissertatio de jur cedentiæ inter rempublicam tam et ducem Sabaudiæ*, 1644, in-8°. Il y réfute un p publié en faveur du duc de III. *Dissertatio de jure maj* la Haye, 1642, in-4°. Il en une traduction hollandaise à dam, en 1667, in-4°. IV. *P maris liberi, adversùs P. gum, reipublicæ Genuensis Ligusticum dominii asserto* Haye, 1652, in-4°. V. *P maris liberi, adversùs Gul. dum, Britannici dominii rem*, ibid., 1653, in-4°. défend dans ces deux ouvrag tème de Grotius sur la lib mers, contre les prétentions niques et génoises. VI Gra défendit encore la même cau un plus redoutable adversair ses *Stricturæ adversus Se* Selden avait opposé son *Ma sum* au *Mare liberum* de VII. *Stricturæ ad censuram nis à Felden in libros Gr jure belli et pacis*, Ams 1654, in-4°. C'est une bonn gie de Grotius contre un pr

stadt, qui l'avait attaqué l'an-
édente. VIII. *Dissertatio de*
s justitiæ et juris, adversùs
cum Rebellum, Dordrecht,
'antagoniste de l'auteur dans
ge était un jésuite portugais.
re à la suite une dissertation
hæreticis et rebellibus ser-
IX. *Psalmi Davidis para-*
heroïcâ versi, la Haye,
1-4°. C'est un monument de
filiale de l'auteur envers sa
tte femme pieuse lui avait re-
dé de ne jamais se mettre au
matin avant d'avoir lu quel-
me. Fils docile, il fit plus;
duisit tous en vers latins hé-
et il dédia ce travail à son
aître, Daniel Heinsius. X.
à Kempis de Imitatione
libri III, latino carmine ex-
Rotterdam, 1661, in-8°. (1)
Poème latin en vers hexa-
en l'honneur d'André Can-
e de Guillaume et de Théo-
oyez CANTER), et prodige
on, moissonné à la fleur de
XII. *Commentarius ad*
Catilinam, Leyde, 1642,
XIII. *Princeps pacis*, la
655, in-4°. XIV. *Disser-*
ologetica adversùs Sam.
n, pro dissertatione M. Z.
ii de Trapezitis. XV. *Ex-*
olitici in Plutarchi Cas-
Brutum, la Haye, 1660,
C'est une traduction de l'es-
le François Quevedo. XVI.
kel a écrit en hollandais, un
l'*Art de bien vivre*. XVII.

Un recueil d'édits (*Placaten*) sur les comestibles, avec un commentaire. XVIII. Deux Mémoires *sur la souveraineté des états de Hollande*. Tant de productions littéraires justifient bien la devise qu'il avait adoptée : *Nemo ignaviâ factus immortalis*. M—ON.

GRATAROLI (GUILLAUME), un des plus célèbres médecins du XVIe. siècle, naquit à Bergame en 1516, et fut élevé à l'université de Padoue. Il y arriva au moment où Pomponace répandait parmi les jeunes étudiants, avides de nouveautés, la doctrine de Luther, qui commençait à s'introduire en Italie avec le grand nombre de troupes étrangères qu'y amenait la guerre occasionnée par la ligue de Cambrai. Grataroli fit de tels progrès dans ses études, qu'au bout de six ans (en 1537), il fut chargé d'expliquer le 3e. livre d'Avicenne; mais il ne garda pas long-temps cette chaire, car on le trouve, en 1539, inscrit sur les rôles des médecins dans sa patrie. Il n'y demeura cependant pas habituellement; et, dans son livre sur la santé des voyageurs, il nous apprend qu'avant l'âge de quarante-cinq ans, il avait fait, par terre et par mer, des voyages longs et difficiles, et qu'il avait vu l'Italie, la Suisse, la Savoie et la Bourgogne. Moreri, Bayle, Teissier, Mangèt, Eloi (1), et plusieurs autres biographes ont écrit que Grataroli avait embrassé la réforme, et qu'il abandonna l'Italie par crainte de l'Inquisition. Mais on n'apporte aucune preuve de l'abjuration qu'on prétend qu'il a faite; et il en existe au contraire beaucoup en faveur de l'opinion contraire : la plus forte est que depuis

traduction donne lieu de rappeler ici
st écrite, en vers flamands, un autre
ndais, dont il n'a point été fait men-
i le titre : *Libri IV de Imit. Chr.*
belgicus versi à Boeyo, fisci advo-
curatore generali Hollandiæ, 1644;
i désignée par Henri Brewer, théolo-
é de Juliers, dans sa *Biographia*
empis, Cologne, 1681. G—CE.

(1) On peut joindre à ces autorités le témoignage de P. Nigidius, professeur à Marpourg, mort en 1583, qui commence ainsi la vie ou l'épitaphe de son collègue Grataroli :

Doctrinam papæ Gratarolus corde perosus.

le temps où l'on a dit qu'il adopta la doctrine de Luther, il demeura onze ans à Bergame, où l'Inquisition ne l'aurait certainement pas souffert; on ne peut non plus trouver dans ses nombreux écrits un seul passage qui prouve que Grataroli ait abandonné la religion catholique. Sa constante amitié pour Zanchi et pour Théodore de Beze est ce qui a le plus accrédité cette opinion. Le goût que les gens de lettres ont naturellement pour la tranquillité, paraît être le seul motif qui ait déterminé Grataroli a quitter l'Italie: ce pays n'était plus qu'un foyer de querelles et d'agitation; la Suisse, au contraire, était paisible, et elle était devenue l'asile de ceux qui aimaient à parler avec liberté. Grataroli alla se fixer à Bâle; il y professa la médecine, fit des cures célèbres, et publia plusieurs ouvrages: il y acquit une si grande renommée, qu'après la mort de Conrad Kuvner les habitants de Marpourg l'appelèrent pour remplir la place de professeur que celui-ci laissait vacante. Grataroli ne resta qu'un an à Marpourg, dont le climat était trop rigoureux pour sa santé: il revint à Bâle, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1568. Grataroli avait des mœurs pures, une probité sévère, et un grand amour du travail. Il a publié plusieurs écrits sur les pronostics des maladies, sur ceux des changements de temps, sur la nature du vin, sur l'hygiène (*De conservandâ valetudine*); sur le régime à suivre par les voyageurs (*De regimine omnium iter agentium, vel equitum, vel peditum, vel navi, vel curru, vel rhedâ*, Paris, 1561, in-8°.), etc. Il a le premier fixé l'attention sur les causes des maladies particulières aux gens de lettres, dans son traité, *De litteratorum et eorum qui magistratibus funguntur conservandâ præservandâque valetudine*, Bâle, 1555, in-8°.; 1591, in-12; trad. en anglais, Londres, 1574, in-12. Il a encore voulu tirer des conséquences de l'observation des différentes parties du corps de l'homme, pour juger de ses facultés morales, dans son écrit: *De prædictione morum naturarumque hominum facili ex inspectione partium corporis*, Bâle, 1554, in-8°. Un de ses ouvrages les plus remarquables est son traité *De medecinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8°. On recherche encore l'ouvrage suivant: *De memoriâ reparandâ, augendâ servandâque liber unus; de locali vel artificiosâ memoriâ liber alter*, Zurich, 1553; Bâle, 1554, in-8°.; Rome, 1555, in 8°. Quelques exemplaires portent au frontispice la date de 1558. Ce traité de mnémonique n'offre guère que des généralités et des choses triviales: on en avait déjà de beaucoup meilleurs à cet époque. On en cite une édition, sans doute augmentée, de Francfort, 1622, in-8°., intitulée: *Artis memoriæ partes quatuor*. L'ouvrage a été traduit en français par Et. Coppé, sous le titre de *Discours notable pour conserver et augmenter la mémoire; avec la physionomie*, etc., Lyon, 1556, 1586, in-16. On le retrouve, ainsi que les deux précédents et quelques autres moins importants, dans les *Opuscula Grataroli, ab ipso autore denuò correcta*, Lyon, 1558, in-16. Grataroli a aussi donné un Recueil des écrits de Pomponace, Bâle, 1565, in-8°. Il avait été son élève; et l'on croit qu'il avait adopté quelques-unes de ses opinions. Grataroli se jeta quelque temps dans la controverse; et il composa, sur l'Anté-Christ, un mauvais ouvrage, dicté par un absurde fanatisme. Enfin, il n'y a pas

alchimie sur laquelle il n'ait ques traités. Le catalogue de ges se trouve dans *Niceron*, 1, et plus exactement dans *Rauricæ*, mais surtout à la ccellente biographie qui a été r le comte Jean-Baptiste , *Della vita e delli scritti lmo Grataroli*, Bergame, -8°., avec son portrait copié ird. — A. L. M.

AROLI (Bongianni), pa- précédent, vivait à peu près ême temps que lui : il a com- talien une topographie de la iera) de Salò, dans le pays a, sa patrie. Il était aussi matique; il a écrit quelques : *Atys*, *Astyanax*, *Poly-* te dernière pièce a été im- Brescia en 1728; et Maffei ins son *Théâtre italien*.

A. L. M.

IANI. *Voy.* Graziani.

IEN, empereur romain d'Oc- ils de Valentinien Ier. et de evera, naquit à Sirmium le 359. Son père lui donna le guste dès l'âge de huit ans, ia à une fille de Constance. t de Valentinien, le jeune trait dans sa 17e. année; et s justifiaient les espérances les et des soldats : mais trans- ls la ville de Trèves, il n'ap- n de son père, que lorsque de l'armée avaient déjà fait r empereur le jeune Valenti- frère, né de la seconde femme linien Ier. La modération de épargna une guerre civile à ; et tandis que Valens son gnait seul dans l'Orient, il à partager l'empire d'Occi- son jeune frère, dont il de- teur. En 376, Gratien, abu- e fausses accusations, laissa condamner et exécuter, à Carthage, le comte Théodose, père du grand Théodose, et l'un des meilleurs généraux qui aient défendu l'empire romain. En 378, Gratien, qui portait déjà son attention vers l'Orient envahi par un déluge de barbares, fut obligé de se défendre lui-même dans la Gaule contre une invasion des Allemands : il les battit près d'Argentaria (Colmar) en Alsace, les poursuivit en Allemagne, et les força de lui livrer en otage leurs soldats les plus jeunes et les plus vigoureux. Aussitôt après cette victoire, Gratien partit pour l'Orient que ravageaient les Goths, et où l'empereur Valens venait de périr sous le fer des barbares, ainsi que les deux tiers de l'armée romaine. A cette nouvelle, Gratien chercha un homme capable de rétablir les affaires presque désespérées dans cette partie de l'empire; il jeta les yeux sur Théodose, fils du général décapité à Carthage. Théodose se montra digne de son choix; il marcha contre les Goths, les tailla en pièces, revint faire hommage à Gratien de sa victoire, et reçut pour récompense le sceptre d'Orient. Avant d'avoir accompli sa 20e. année, Gratien avait acquis une réputation égale à celle des princes les plus célèbres; mais la tranquillité dont jouissait l'empire, sembla bientôt énerver le caractère du jeune empereur. Les plaisirs de la chasse auxquels il se livrait avec ardeur, parurent, à ses fiers soldats, indignes de son courage; et le zèle imprudent avec lequel il poursuivit les restes de l'idolâtrie rétablie par Julien, lui fit perdre l'affection du peuple. Les légions de la Grande-Bretagne se révoltèrent, et proclamèrent Maxime empereur. Gratien, tranquille à Paris, apprit bientôt que les révoltés avaient franchi le détroit, et marchaient

le savant Ch.-Seb. Berardi, professeur à Turin, donna sur ce sujet un ouvrage qui ne laisse rien à desirer sous le rapport de la critique : *Gratiani Canones genuini ab apocryphis diiscreti : corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti ; difficiliores commodâ interpretatione illustrati*, Venise, 1777, 4 volumes in - 4°. Le livre de Gratien jouit long-temps de la plus haute réputation ; et l'on ne puisait que dans ce recueil la connaissance des canons. L'avocat-général Riant, au milieu du XVIe. siècle, en recommandait l'étude « comme la plus profitable de ce qui s'enseignait dans les écoles, » et se plaignait de ce qu'on la négligeait. Quelques écrivains (1), dans les derniers temps, ont parlé du *Décret* d'une manière différente, et accusent Gratien d'avoir affermi et étendu l'autorité des fausses décrétales, d'avoir même enchéri sur elles, en avançant que le pape n'était point soumis aux canons. Cette inculpation, toute fondée qu'elle est, perd, ce nous semble, un peu de sa force, si l'on songe que Gratien était Italien, et soutenait l'opinion du pays et du temps: on s'étonnera plus encore d'entendre un moderne (2) qualifier de *Moine ignorant* Gratien, que Bouchaud (3) proclame « l'un des hommes les plus savants de son siècle, malgré, dit-il, le grand nombre de fautes qu'on lui reproche avec raison. » Concluons-en que le *Décret* est un des plus beaux monuments qu'on ait élevés, dans le moyen âge, à la science du droit canon; et que, malgré l'alliage impur mêlé à la matière précieuse de ce riche recueil, son auteur a quelque droit à la reconnaissance de la postérité. On sait qu mourut à Bologne dans le de St-Félix; mais on ignore année. La première éditi date, du *Décret* de Gratien de Strasbourg, 1471, in- Henri Eggestein; édition d'a remarquable, qu'elle est temps le premier monumen phique daté de la ville de S le même imprimeur l'y r l'année suivante; et P. Sc donna aussi en 1472 une Maïence, en 2 vol. in-fol l'ouvrage a été souvent réi il forme le premier volum droit canonique.

GRATIEN (JEAN-GUILLAUME), lazariste constitutionnel, né en 17 centin en Piémont, était à séminaire de Chartres, ter prêtres de la congrégation zare, au commencement d lution. Lorsque la constitu du clergé parut, non seule soumit, mais encore il champion et écrivit en sa f principes, étant en harm ceux que professaient les d d'alors, ouvrirent à Grati min des hautes places constitutionnelle. Il fut de la Seine-Inférieure (B sacré le 12 mars 1792. dans l'assemblée ou le c constitutionnels en 1797 rut à Rouen en juin 1 laissé : I. Un *Traité ecc sur les contrats usuraires*, latine, Chartres, 1790; il y ble au prêt. II. *Exposit sentiments sur les vérités on prétend que la constitu du clergé donne atteinte, d'autorités et de réflexio favorisent*, 1791, in-8°.

(1) L'abbé Racine, *Hist. eccl.*, t. V, p. 508.

(2) *Dictionn. hist. des auteurs ecclésiastiques*, art. GRATIEN.

(3) Art. GRATIEN, dans l'*Encyclopédie*.

e, Rouen, 1792, in-8°. IV. *ion pastorale sur la conti- s ministres de la religion*, n-8°. Cette instruction pas- it dénoncée à l'assemblée lé- , sous la qualité de *Libelle stique*, parce qu'en y éta- l'obligation du célibat pour le auteur, disait-on, violait les e *l'homme*, et cherchait à r le peuple. V. *Contraste de nation anglicane par Henri de la réformation gallicane emblée constituante*, 1792, l. *Lettre théologique sur l'ap- n des confesseurs*, Chartres et 791, in-8°., de 43 pages. *vérité de la religion chré- démontrée par les miracles s-Christ.* L—Y.

TIEN. *Voy.* MONTFORT.

TIUS (surnommé FALISCUS, 'il était de Faléries, capitale ques), poète latin, était con- n et ami d'Ovide, qui le cite ge dans sa dernière épître du *De Ponto*, vers 34. C'est à le seul témoignage qui nous anciens en faveur de Gra- le savant Barthius a com- it réfuté (*Advers.*, lib. 57, opinion de Joseph Scaliger, rait trouver dans quelques Manilius (liv. 2) une allu- poète qui fait l'objet de cet nous reste de lui un Poème, ers héroïques, sur la chasse chiens (*Cynegeticon*), qui robablement plus connu du e Némésien, puisque ce der- plaudit d'avoir le premier cé- chasse dans la langue des . On attribue à Sannazar la te du poème, ou plutôt des ts de Gratius; car les der- s n'ont pu être déchiffrés, tant crit était endommagé. Il les trouva, dit-on, vers 1503, dans une bibliothèque de France, d'où il les enleva, ainsi que le poème de Némésien sur le même sujet, les fragments (en 157 vers) des *Halieutiques* attribués à Ovide, et l'itinéraire de Rutilius. L'impression a fréquemment reproduit, et presque toujours rassemblé ces différents ouvrages. Gratius et Némésien parurent pour la première fois à Bologne en 1504, in-fol. Les Aldes les publièrent ensuite, in-8°., à Venise, 1534; Vlitius, avec un savant commentaire, à Leyde, chez les Elzéviers, 1645 et 1653, in-12; et Thomas Johnson, à Londres, 1699, in-8°. Mais la plus belle et la meilleure de toutes ces éditions est celle que donna Pierre Burmann à Leyde, dans ses *Poëtæ latini minores*, in-4°., 1731. Indépendamment des poèmes de Gratius, de Némésien et de Calpurnius, le célèbre éditeur fit entrer dans sa collection Rutilius, Q. Serenus-Sammonicus, etc., et la satire de Sulpicia. A. D. R.

GRATIUS (ORTWINUS), fameux théologien, dont le nom de famille était *Graës*, naquit dans le XVe. siècle à Holtwick, au diocèse de Munster; cependant il s'est dit quelquefois de Deventer, parce qu'il avait été amené fort jeune en cette ville. Après y avoir terminé ses études, il se rendit à Cologne; et l'on assure qu'il y exerça d'abord l'emploi de correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Quentel: il professait les humanités en 1509 au collége de Cologne; deux ans après, il obtint la chaire de philosophie, et enfin fut nommé principal. Il embrassa l'état ecclésiastique, et montra contre les novateurs un zèle louable, mais qui lui fit des ennemis, dont les plus dangereux furent Reuchlin et

le savant Ch.-Seb. Berardi, professeur à Turin, donna sur ce sujet un ouvrage qui ne laisse rien à desirer sous le rapport de la critique : *Gratiani Canones genuini ab apocryphis discreti : corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti ; difficiliores commodâ interpretatione illustrati*, Venise, 1777, 4 volumes in-4°. Le livre de Gratien jouit long-temps de la plus haute réputation ; et l'on ne puisait que dans ce recueil la connaissance des canons. L'avocat-général Riant, au milieu du XVIe. siècle, en recommandait l'étude « comme la plus profitable de ce qui s'enseignait dans les écoles, » et se plaignait de ce qu'on la négligeait. Quelques écrivains (1), dans les derniers temps, ont parlé du *Décret* d'une manière différente, et accusent Gratien d'avoir affermi et étendu l'autorité des fausses décrétales, d'avoir même enchéri sur elles, en avançant que le pape n'était point soumis aux canons. Cette inculpation, toute fondée qu'elle est, perd, ce nous semble, un peu de sa force, si l'on songe que Gratien était Italien, et soutenait l'opinion du pays et du temps: on s'étonnera plus encore d'entendre un moderne (2) qualifier de *Moine ignorant* Gratien, que Bouchaud (3) proclame « l'un des hommes les plus savants de son siècle, malgré, dit-il, le grand nombre de fautes qu'on lui reproche avec raison. » Concluons-en que le *Décret* est un des plus beaux monuments qu'on ait élevés, dans le moyen âge, à la science du droit canon; et que, malgré l'alliage impur mêlé à la matière précieuse de ce riche recueil, son auteur a quelque droit à la reconnaissance de la postérité. On sait que Gratien mourut à Bologne dans le monastère de St-Felix; mais on ignore en quelle année. La première édition, avec date, du *Décret* de Gratien, est celle de Strasbourg, 1471, in-fol., chez Henri Eggestein; édition d'autant plus remarquable, qu'elle est en même temps le premier monument typographique daté de la ville de Strasbourg: le même imprimeur l'y reproduisit l'année suivante; et P. Schoyffer en donna aussi en 1472 une édition à Maience, en 2 vol. in-fol. Depuis, l'ouvrage a été souvent réimprimé, et il forme le premier volume du corps droit canonique. L—y.

GRATIEN (Jean-Baptiste-Guillaume), lazariste et évêque constitutionnel, né en 1747 à Crescentin en Piémont, était à la tête du séminaire de Chartres, tenu par des prêtres de la congrégation de St-Lazare, au commencement de la révolution. Lorsque la constitution civile du clergé parut, non seulement il s'y soumit, mais encore il s'en fit le champion et écrivit en sa faveur. Ses principes, étant en harmonie avec ceux que professaient les dominateurs d'alors, ouvrirent à Gratien le chemin des hautes places de l'église constitutionnelle. Il fut élu évêque de la Seine-Inférieure (Rouen), et sacré le 12 mars 1792. Il siégea dans l'assemblée ou le concile des constitutionnels en 1797, et mourut à Rouen en juin 1799. Il a laissé : I. Un *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en langue latine, Chartres, 1790; il y est favorable au prêt. II. *Exposition de ses sentiments sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte, et Recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8°. III. *Lettre*

(1) L'abbé Racine, *Hist. eccl.*, t. V, p. 208.

(2) *Dictionn. hist. des auteurs ecclésiastiques*, art Gratien.

(3) Art. Gratien, dans l'*Encyclopédie*.

, Rouen, 1792, in-8°. IV. *n pastorale sur la conti- ministres de la religion*, 8°. Cette instruction pas- dénoncée à l'assemblée lé- ous la qualité de *Libelle ique*, parce qu'en y éta- bligation du célibat pour le iteur, disait-on, violait les *l'homme*, et cherchait à le peuple. V. *Contraste de ation anglicane par Henri e la réformation gallicane mblée constituante*, 1792, *Lettre théologique sur l'ap- des confesseurs*, Chartres et 91, in-8°., de 43 pages. *érité de la religion chré- montrée par les miracles Christ.* L—Y.

EN. *Voy.* MONTFORT.

US (surnommé FALISCUS, était de Falèries, capitale ues), poète latin, était con- et ami d'Ovide, qui le cite dans sa dernière épître du *Ponto*, vers 34. C'est à e seul témoignage qui nous nciens en faveur de Gra- le savant Barthius a com- réfuté (*Advers.*, lib. 57, pinion de Joseph Scaliger, it trouver dans quelques Manilius (liv. 2) une allu- ète qui fait l'objet de cet ous reste de lui un Poème, rs héroïques, sur la chasse hiens (*Cynegeticon*), qui bablement plus connu du Némésien, puisque ce der- laudit d'avoir le premier cé- hasse dans la langue des On attribue à Sannazar la du poème, ou plutôt des de Gratius; car les der- n'ont pu être déchiffrés, tant it était endommagé. Il les trouva, dit-on, vers 1503, dans une bibliothèque de France, d'où il les enleva, ainsi que le poème de Némésien sur le même sujet, les fragments (en 157 vers) des *Halieutiques* attribués à Ovide, et l'itinéraire de Rutilius. L'impression a fréquemment reproduit, et presque toujours rassemblé ces différents ouvrages. Gratius et Némésien parurent pour la première fois à Bologne en 1504, in-fol. Les Aldes les publièrent ensuite, in-8°., à Venise, 1534; Vlitius, avec un savant commentaire, à Leyde, chez les Elzéviers, 1645 et 1653, in-12; et Thomas Johnson, à Londres, 1699, in-8°. Mais la plus belle et la meilleure de toutes ces éditions est celle que donna Pierre Burmann à Leyde, dans ses *Poëtæ latini minores*, in-4°., 1731. Indépendamment des poèmes de Gratius, de Némésien et de Calpurnius, le célèbre éditeur fit entrer dans sa collection Rutilius, Q. Serenus-Sammonicus, etc., et la satire de Sulpicia. A. D. R.

GRATIUS (OTTWINUS), fameux théologien, dont le nom de famille était *Graës*, naquit dans le XVe. siècle à Holtwick, au diocèse de Munster; cependant il s'est dit quelquefois de Deventer, parce qu'il avait été amené fort jeune en cette ville. Après y avoir terminé ses études, il se rendit à Cologne; et l'on assure qu'il y exerça d'abord l'emploi de correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Quentel: il professait les humanités en 1509 au collége de Cologne; deux ans après, il obtint la chaire de philosophie, et enfin fut nommé principal. Il embrassa l'état ecclésiastique, et montra contre les novateurs un zèle louable, mais qui lui fit des ennemis, dont les plus dangereux furent Reuchlin et

Ulric de Hutten. Ils le couvrirent de ridicule par les *Epistolæ obscurorum virorum* (Voy. Hutten et Reuchlin), ouvrage singulier, dont l'idée principale est fort plaisante, et qui contient la défense ironique des abus de l'Eglise romaine. La plupart des lettres qui composent cet ouvrage, sont adressées à Gratius; elles le signalaient à toute l'Europe comme le protecteur de tous les abus, et en même temps comme un écrivain sans talent, et, ce qu'il était plus difficile de faire croire, sans connaissance des premiers principes de la langue latine. La cour de Rome, intéressée dans cette querelle, prit le parti de Gratius; mais l'ouvrage de Hutten, condamné par une bulle de Léon X, n'en acquit que plus de célébrité. La vie entière de Gratius se partagea dès-lors entre les devoirs de sa place et la rédaction d'écrits qui tous ont pour but la défense de la religion. Il mourut à Cologne le 22 mai 1541. On a de lui : I. *Orationes quodlibeticæ*, Cologne, 1508, in-4°. II. *Criticomastix peregrinationis Petri Ravennatis J. U. Coloniæ doctoris;* imprimé à la suite de l'*Alphabetum juris* de Pierre de Ravenne, Lyon, 1511, in-8°.; ibid., 1517, in-4°. III. *Lamentationes obscurorum virorum non prohibitæ per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°.; réimprimé plusieurs fois, et notamment en 1629. C'est une réponse aux *Epistolæ;* mais elle n'eut pas le même succès. IV. *Fasciculus rerum expetendarum ac fugiendarum*, ibid., Cologne, 1535, in-fol. C'est un recueil de pièces assez intéressantes, concernant le concile de Bâle. (*Voy.* Edouard Brown, tom. VI, pag. 53.) V. *Triumphus B. Job. prophetæ*, Cologne, 1537, in-fol. Ce sont trois livres d'élégies, imprimés à la suite des *Sermons* de J. Faber, évê Vienne. VI. *Gemma prænos num*, ibid., 1577, in-4°. doit encore une édition du l Werne Rolewinck, *De laud phaliæ*, la préface du *Tr* Victor de Carben *contre les j* quelques opuscules théologiq importants, dont on trouve dans la *Bibliotheca Colonie* P. Hartzheim. W

GRAU (Chrétien-Théo philologue allemand, naquit dorf dans la Hesse, en 1656 avoir étudié dans six universi mandes, il accepta, en 1687, u de professeur de théologie born, et y exerça aussi, quel nées plus tard, les fonctions nistre de l'Évangile dans l'ég réformés; mais il quitta bient la ville de Herborn, et dev teur à Bessa en Hesse, où il en 1715, après avoir publi *monstratio paradoxa de nos guæ vernaculæ in docendis disque artibus et scientiis usu doctiore et publico*, H 1692, in-4°. Cet écrit a é publié en allemand. — Jean Grau, médecin allemand, n 1729 à Volkstaedt, près de tadt; il étudia les sciences mé Iéna, et les y enseigna jusqu'e Depuis cette époque il fut pr à Göttingue, où il mourut e Matt. Van Geuns avait soute tre Whytt que l'ame ne pr une part immédiate aux mou vitaux. Grau, après lui, enseig son *Specimen de vi vitali*, qu élémentaire du corps est gé identique dans toutes les parce que, dit-il, il n'en exist qui ne renferme du tissu ce et que toutes même lui doiv sance. Ce professeur a publ

s en allemand et en la- un grand nombre de Voici les titres de quel- ses écrits : I. *De ple- s et effectibus*, Iéna, '. II. *De mutationibus ore diverso in corpore ndis*, ibid., 1758, in- *ichnographiâ patholo-* 760, in-4°. IV. *De vi* ague, 1758, 1763, in-4°. *de l'art des accouche-*, 1764, in-8°. VI. *Des* , ibid., 1765, in-8°. Ces s ouvrages sont en alle- *toire littéraire de Göt-* Jütter, pag. 261, donne ur les travaux scientifi- ıu. — Abraham Grau, en hollandais, naquit à dans la Frise en 1632, thématiques dans les uni- raneker et de Groningue, ıa dans la première depuis d le nombre des amateurs mathématiques diminua, a permission d'ouvrir aussi philosophie. Il mourut le 1683. Il a publié plu- ages en latin et en hol- plus important est son *hilosophiæ*, Franeker, histoire ne s'étend que ups d'Aristote. Grau est ır d'une *Algèbre* écrite d'un ouvrage élémentaire ıétique, en hollandais.

B—E—D.

IANN (Jean-Philippe), ıcier prussien sous le rè- Frédéric II, fut d'abord e du commerce à Bruns- ɔourg, et ensuite, depuis seiller-privé des finances ıaines, et directeur-géné- onnaie à Berlin. Ses lu- ondes en arithmétique po- litique, et une connaissance très étendue de l'état des monnaies chez tous les peuples européens, firent de lui le réformateur du système monétaire en Allemagne. La cour de Berlin suit encore aujourd'hui le titre connu sous le nom de *pied de Graumann*, établi en 1750, et renouvelé en 1764, qui porte le marc de Cologne, argent fin, à 14 écus d'empire, ou 21 florins. Plusieurs Etats de l'Allemagne ont également adopté ce titre. Graumann mourut en 1762. Il a publié en allemand, sur le commerce et les monnaies, plusieurs ouvrages qui sont encore aujourd'hui fort estimés : I. *Tableaux exacts des monnaies à l'usage des commerçants*, Hambourg, 1734, 2 vol. in-8°. II. *Copie d'une lettre concernant les systèmes de monnaies en usage en Allemagne et chez d'autres peuples, surtout de celui adopté dans la principauté de Brunswick*, Berlin, 1749, in-4°., et en français, ibid., 1752, in-8°. III. *Examen aprofondi de la lettre précédente sur les systèmes de monnaies*, ibid., 1750, in-4°. IV. *Le Flambeau du négociant, consistant en des Tableaux de change et d'arbitrage, avec une Notice exacte des monnaies effectives et de change des principales villes de commerce en Europe*, ibid., 1754, in-4°. V. *Tableaux pour calculer l'argent et l'or d'après leur titre*, ibid., 1761, in-12. VI. *Recueil de lettres sur la monnaie, sur le change et son cours, sur la proportion entre l'or et l'argent, le pair des monnaies et les lois monétaires des différents peuples, mais principalement du système monétaire adopté en Angleterre*, ibid., 1762, 2 vol. in-4°. Ce recueil de lettres est, de tous les ouvrages de Graumann, celui qui fait le mieux

connaître son érudition en matière de finances. VII. *Lettre de Graumann*, 1°. *sur la proportion entre l'or et l'argent*, 2°. *sur les monnaies de France; traduite de l'allemand sur l'édition de* 1762 (par J. P. L. Beyerlé), Paris, 1788, in-8°. B—E—D.

GRAUNT (JEAN), naquit à Londres en 1620. Son père, qui le destinait au commerce, se borna à lui faire apprendre à lire, écrire et calculer. S'étant établi marchand mercier, son sens droit, son esprit pacifique et son intégrité, lui méritèrent la plus grande considération parmi ses confrères, qui le choisissaient pour arranger les différends qui s'élevaient entre eux. Il fallait qu'il jouît de beaucoup de crédit, même avant d'être connu par l'ouvrage qui a fait sa réputation, puisqu'il obtint en 1650, âgé alors de trente ans, pour son ami le docteur Petty, la chaire de musique du collége de Gresham à Londres. Il fut élu membre du conseil commun. Ce ne fut qu'en 1661, qu'il publia, in-4°., ses fameuses *Observations naturelles et politiques sur les listes mortuaires*. Ce travail sur un genre de science dont il peut être regardé comme le père, et qu'on a depuis appelé l'*Arithmétique politique*, fut reçu avec un empressement égal à son importance, non seulement en Angleterre, mais en différents pays de l'Europe; et il eut le mérite d'éveiller sur ce sujet l'attention du gouvernement français. Graunt, encore alors marchand mercier, fut admis dans la société royale sur la recommandation de Charles II, qui dit à cette occasion que s'il se trouvait d'autres marchands aussi éclairés, il fallait les admettre sans hésiter dans cette société. Il donna, en 1662, une troisième édition de ses *Observations*, quitta sa boutique, et fut nom 1666 l'un des commissaires pa tretien de la nouvelle rivière cendie de Londres arrivé en 1 attribué par le peuple à l'an des catholiques; et le bruit que Graunt, nouvellement c au catholicisme, avait fermé c immédiatement avant l'embra tous les tuyaux qui portaient à la cité. Ce bruit, que l'évêq net a rapporté, a été pleinem futé par Maitland, qui a prou Graunt n'eut la direction de que quelque temps après l'in Il était né de parents purit devint ensuite socinien, et catholique, le 18 avril 1674, cinquante-quatre ans. Il lai papiers à sir Will. Petty, qu usage pour l'édition qu'il pu 1676, in-8°., de l'ouvrage ami. Cette édition, qui était quième, est en effet bien sup aux précédentes. Chauffepié, d Dictionnaire, donne un extr rieux et fort étendu de cet im ouvrage. — GRAUNT, ou (Edouard), savant institute glais, fut nommé vers 1572 de la célèbre école de Westm où un grand nombre de jeune qui occupèrent par la suite de éminentes dans le gouverne dans l'église, reçurent ses le publia en 1575 à Londres, *Græcæ linguæ spicilegiu* vrage dont Guill. Camden, s cesseur, fit, pour l'usage école, un Abrégé, imprimé e sous ce titre : *Institutio græca matices compendiaria*, ibid. Graunt, élu en 1577 prébe l'église collégiale de West résigna sa place de maître d en 1591, et fut ensuite min Barnet dans le Middlesex, et

ield en Essex. Il mourut
01. On lui doit l'édition
et Poésies de Roger As-
accompagna d'une notice
e et critique. Quelques
rs de Graunt prouvent du
la poésie latine. X—s.

IDER (Laurent Fré-
médecin et poète suédois,
778 à Sund, près de la
a, en Westmanie. Ayant
grés à Upsal, il fut nommé
édecin du district de Fah-
carlie. Lorsque la vaccine
ite en Suède, Gravander
grands efforts pour la pro-
805 à 1810, près de cinq
s furent vaccinés par lui-
ous sa direction. Le gou-
lui accorda une récom-
ois mille francs, et lui dé-
édaille frappée pour l'en-
t de ceux qui propag aient
Une maladie contagieuse
ndue dans le district de
avander mit le plus grand
rrêter le progrès; mais il
de ce zèle respectable : at-
me de la contagion, il mou-
s 1815, à l'âge de 37 ans.
ublié plusieurs mémoires
ne, et sur divers objets de
cale, de 1805 à 1809. Son
la poésie lui fit remporter
is le prix à l'académie sué-
1810, cette société cou-
duction de deux morceaux
orphoses d'Ovide; et en
accorda le même honneur
ation de l'épisode de Vir-
ode d'Horace sur le bon-
vie champêtre. Il a lais-
s un poème d'*Hercule*,
intitulé la *Source de la*
et plusieurs morceaux de
ins considérables, impri-
le *Journal de la littéra-*
ture et du théâtre, qui paraît à Stockholm. C—au.

GRAVE (Charles-Joseph de), né à Ursel en Flandre (département de l'Escaut), fit ses études à Louvain, s'adonna surtout à la jurisprudence et aux langues, puis vint s'établir à Gand, où il eut bientôt une grande réputation comme jurisconsulte. On lui proposa une place de conseiller au grand-conseil de Flandre. Grave n'avait pas l'âge requis pour cet emploi, qu'il refusa par ce motif. Mais dès le moment où il ne put alléguer la même excuse, il fut à l'unanimité élu membre de ce conseil. Lorsque la Belgique eut été réunie à la France, Grave fut nommé, par le département de l'Escaut, député au conseil des anciens; et peu s'en fallut qu'il ne fût enveloppé dans la proscription du 18 fructidor an v (4 septembre 1797). Il se retira alors des affaires politiques, et revint aux études qu'il avait aimées dans son jeune âge. Il s'occupa tout entier d'un grand ouvrage pour lequel, pendant son séjour à Paris, il avait fait beaucoup de recherches dans les bibliothèques de cette ville. Cet ouvrage était à peine achevé, et la 7e. feuille du premier volume venait d'être imprimée, quand l'auteur mourut subitement, le 11 thermidor an XIII (30 juillet 1805). M. G. B. Liégeard, son ami, qui en avait revu le manuscrit sous le rapport du style, veilla à l'impression du reste de l'ouvrage, et y ajouta un *Avis de l'éditeur*, une *Notice sur M. de Grave*, et un *Discours préliminaire*. Quel que long que soit le titre de ce livre, nous le rapporterons en entier parce qu'il en donne une analyse; le voici : *République des Champs Élysées*, ou *Monde ancien*, *ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Élysées et*

l'Enfer des anciens sont le nom d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les îles du Bas-Rhin; que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié; que la déesse Circé est l'emblème de l'église élysienne; que l'Elysée est le berceau des arts, des sciences et de la mythologie; que les Élysiens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, etc., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Égyptiens et les Grecs; que les dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée; que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs atlantes; que l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise; que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, etc.. Gand, P. F. de Goesin-Verhaeghe, 1806, 3 vol. in-8°. Le système développé par l'auteur en vaut beaucoup d'autres : l'amour du pays natal a inspiré de Grave, qui toutefois a trouvé peu de partisans, même parmi ses compatriotes. Cependant il serait peut-être injuste d'appliquer à son travail ces mots de Voltaire : « On pourrait faire » des volumes sur ce sujet; mais tous » ces volumes se réduisent à deux » mots : c'est que le gros du genre » humain a été et sera très long-temps » insensé et imbécille; et que peut-» être les plus insensés de tous ont » été ceux qui ont voulu trouver un » sens à ces fables absurdes, et mettre » de la raison dans la folie. » Nous remarquerons avec M. Liégeard, que pendant que M. de Grave mettait la dernière main à sa *République des Champs Élysées*, le docteur Édouard Davies, pasteur à Olverton, publiait ses *Recherches celtiques* (*Celtic researches*, Londres, 1804), dans lesquelles il émet les mêmes opinions sur les Champs-Élysées, les Cimmériens, Orphée, la Galatie, etc.—Un vicomte DE GRAVE, né à Narbonne, capitaine au régiment de Cambis, a fait imprimer : I. *Varon*, tragédie, 1752, in-12. II. *Œuvres*, 1777, in-12, contenant, *Varon*, *Phaedime*, ou *la Piété filiale*, tragédie en cinq actes, et des poésies fugitives.

A. B—T.

GRAVE. *Voyez* PONCET DE LA GRAVE.

GRAVELOT (HUBERT-FRANÇOIS BOURGUIGNON), dessinateur, frère du célèbre géographe d'Anville, naquit à Paris en 1699; son père, négociant de cette ville, n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants. Ses études à peine finies, Gravelot suivit le penchant qui le poussait vers les beaux-arts. Son père, pour seconder ses heureuses dispositions, l'attacha à la suite du duc de la Feuillade, nommé ambassadeur à la cour de Rome, afin de le mettre à portée d'étudier les grands modèles. Mais cette ambassade n'ayant pas eu lieu, notre jeune artiste, qui était allé jusqu'à Lyon, revint à Paris, où il mena une vie oisive et dissipée : son père résolut alors de le placer dans le commerce maritime, et l'envoya à Saint-Domingue avec une pacotille assez considérable, que des circonstances malheureuses lui firent perdre entièrement. Cet accident influa sur la santé de Gravelot; et il ne dut sa guérison qu'à sa jeunesse et à la force de son tempérament. De retour à Paris, à l'âge d'environ trente ans, il se livra avec une nouvelle ardeur à une étude qui avait fait le charme de ses premiers

Après avoir suivi les leçons
ut et les conseils de Boucher,
rant des difficultés qu'il éprou-
:indre, il se livra exclusive-
dessin et à la composition,
Angleterre, où il n'y avait
s d'artistes de mérite, et ne
ıs à être fort occupé. Son
e se borna pas à la compo-
s sujets d'histoire; il se mit à
d'une manière distinguée, le
'ornement propre au bijou et
rerie; ce qui ne l'empêchait
endant d'étudier toujours la
puisqu'il donna l'idée, à plu-
eintres anglais, d'une réunion
que, où ils s'occupaient à des-
près nature, et à disserter sur
Ce fut dans cette contrée qu'il
l'eau-forte, avec beaucoup de
sur ses dessins, plusieurs su-
différents genres. Après treize
éjour à Londres, la guerre
é déclarée entre la France et
:rre, il se rendit dans sa pa-
1745, après avoir visité
belles villes de Hollande. De
Paris, les auteurs, et les li-
s'empressèrent de mettre ses
à contribution. Ce fut alors
nposa successivement les des-
gravures qui ornent la belle
in-4°. des OEuvres de Vol-
publiée par Panckoucke, et
Racine, par Luneau de Bois-
. L'édition du poème de la *Sec-*
pita, par Conti, et celle de la
lem, du même, furent aussi
le gravures faites d'après ses
; ainsi que les OEuvres de
le, les ouvrages de Marmontel,
multitude d'autres éditions.
positions de Gravelot, quoi-
général un peu froides, ont
ıp de noblesse; ses fonds sont
et ont un grandiose qui fait
parce qu'il savait parfaitement
la perspective, et qu'il avait étudié l'architecture; les costumes, ainsi que la nature des végétaux et la forme des fabriques, sont exacts, parce qu'il était fort instruit: aussi Voltaire, et la plupart des autres auteurs, s'en rapportaient entièrement à lui pour le choix des sujets. Menant une vie sédentaire, Gravelot partageait son temps entre le dessin et la lecture. Il n'était point étranger, non plus, à la littérature, et faisait des vers assez facilement. On a de lui un recueil de 90 petites figures allégoriques sur les numéros de la loterie de l'École-Militaire, accompagnées chacune d'un madrigal, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Il est aussi l'auteur du texte et des figures d'une suite de sujets d'iconologie, publiée par Lattré. La mort l'ayant empêché de terminer cet ouvrage, Cochin l'a conduit à sa perfection. Ce recueil est le même qui avait paru successivement depuis 1773, sous le titre d'*Almanach iconologique*. Presque tous les cartouches des cartes de d'Anville, tous bien adaptés aux climats et aux productions des contrées qu'elles représentent, et gravés avec goût, sont de la main de Gravelot. Cet artiste ne pouvait supporter une faute typographique: l'auteur de cet article l'a vu prendre plaisir à corriger environ 3000 fautes dans la première édition de l'ouvrage de Raynal, sur le commerce des deux Indes; édition qui avait été imprimée en pays étranger, loin des yeux de l'auteur. Gravelot est mort à Paris le 20 avril 1773. On trouve une Notice sur cet artiste, donnée par son frère, dans le *Nécrologe* de 1774.

P—ce.

GRAVEROL (François), docteur en droit, avocat au présidial de Nîmes et à la chambre de l'édit de Castres, né à Nîmes le 11 janvier

1644 (1), s'acquit une grande célébrité comme jurisconsulte et comme littérateur. On citait au parlement de Toulouse, comme une autorité, un de ses ouvrages de jurisprudence; et les États de Languedoc, voulant réunir en un corps de droit toutes les lois relatives aux fiefs et à l'exercice des droits seigneuriaux dans la province, jetèrent les yeux sur lui pour cette importante collection. Ce projet ne fut cependant pas exécuté; mais il a vraisemblablement donné l'idée du Recueil que M. Albisson a publié long-temps après, sous le titre de *Lois municipales*. Dans un autre genre, Graverol se distingua par une connaissance aprofondie des langues mortes et vivantes, de la science numismatique, de la littérature ancienne et moderne, et par un talent particulier pour la composition des devises. Il avait rassemblé un grand nombre de médailles curieuses et de manuscrits rares. Il en possédait un qui contenait en original tous les actes du procès des Albigeois au tribunal de l'Inquisition. Il avait aussi recueilli des *Lettres inédites du cardinal Sadolet*, qu'il se proposait de publier avec des notes. Ce travail fut soumis en 1685 à l'examen de l'académie de Nîmes; et néanmoins il n'a pas vu le jour. Graverol comptait aussi donner au public la *Collection complète des lettres latines de Jean du Pin*, évêque de Rieux, auteur de la Vie de *Philippe de Béroald*, et de celle de *Sainte-Catherine de Sienne*. On ignore ce qui s'est opposé à l'accomplissement de ce projet. La révocation de l'édit de Nantes l'empêcha d'achever la *Bibliothèque de Languedoc*, dont il publia le prospectus dans le *Journal des savants* de mars 1685, et qui devait se composer des Vies de tous les savants de cette province, et du Catalogue raisonné de leurs ouvrages. Ceux que Graverol a fait imprimer, sont: I. *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse, recueillis par la Roche-Flavin*, Toulouse, 1682. II. *Miles Missicius*, Nîmes, 1674 (1). III. *Dissertation sur l'inscription du tombeau de Pons, fils d'Ildephonse, de la famille des Raimond, comtes de Toulouse*, 1683. IV. *Dissertation sur la statue qui était autrefois à Arles, et qui est à présent à Versailles*, 1685. C'est de la Vénus d'Arles qu'il s'agit dans cet ouvrage. V. *Dissertation sur une pierre antique et sur une médaille grecque de l'empereur Trajan*, Toulouse, 1665; Paris, 1687, in-4°., et dans le *Sorberiana*. VI. *Mémoires pour la vie de Tannegui Lefèvre*, 1686, et dans les *Mém. de littérature* par Sallengre. VII. *Sorberiana, sive excerpta ex ore Samuelis Sorbière*, Toulouse, 1691, in-12, souvent réimprimé. On y trouve les Mémoires sur la vie de Samuel Sorbière et de Michel Cotelier, qui avaient déjà été publiés à Nîmes en 1687, et plusieurs autres pièces. VIII. *Dissertation contre Tollius, Hollandais, au sujet d'un monument antique*. IX. *Dissertation à M. Guionnet de Vertron, historiographe du roi, sur son nouveau Panthéon*, 1687. X. *Petri Bunelli Tolosatis epistolæ fa-*

(1) On peut être au commencement de l'année 1635, si l'on en croit le Moréri de 1759, ou son article a été donné par son petit-fils, Graverol de Lagnevar.

(1) Cette pièce était dédiée à Spon, qui la publia de nouveau dans ses *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, ainsi que plusieurs autres opuscules de Graverol. Saxius rapporte qu'un certain Fred. Guibbeus, trouvant apparemment le sujet de cette dissertation trop peu important pour exercer la plume d'un homme de lettres, envoya à l'auteur l'éloge d'un porc, sous ce titre: *In alimentum Militis Missicii D. Franc. Graverolii, Frederici Guibbei Porcus.*

, *cum notis, additâ præfa-*, etc., Toulouse, 1687. *m deæ Nehaleniæ solutum, ola de opere quodam musi- r reperto*, Nîmes, 1689. *sertation sur une médaille ens*, Aix, 1690. XIII. *Epu- es, sive fragmenti mar- emausini enodatio*, 1690, 1 du *Sorberiana*. XIV. *Dis- sur une médaille grecque le nom du dieu Pan, avec e de M. Rigord*, Paris et 689, in-4°. (Voy. les *Ac- orum*, suppl. 1, 585, et 11, *l. Notice et abrégé histori- vingt-deux villes, chefs de le la province de Langue-* louse, 1696, in-fol. Cet ou- fut publié (par les soins de omiés) qu'après la mort de et n'a rien ajouté à sa réputa- Barbier lui attribue la tra- e la Vie de Fra Paolo, par le ce, publiée à Leyde en 1661, re : *La Vie du père Paul e des serviteurs de la Vier- ité de l'italien par F. G. . D. B.*; et il explique ces par ces mots : François de , conseiller au parlement de ; qualité qui ne paraît pas à celui qui fait le sujet de cet raverol était protestant, et itter la France après la révo- l'édit de Nantes; mais ren- Valence par un magistrat de qui soupçonna son dessein, été, traduit à la citadelle de er, dépouillé de ses biens, exhortations, épouvanté de ouvelles sur sa famille, et e menaces. On parvint ainsi cher une abjuration; mais is en liberté, il reprit, du rètement, l'exercice de son se regardant pas comme lié par un engagement que la violence seule avait extorqué. Il était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, et l'un des fondateurs de celle de Nîmes, qui lui dut son ingénieuse devise : *Æmula lauri*. Cette société l'avait choisi, dans les dernières années de sa vie, pour son secrétaire perpétuel. Il mourut le 10 septembre 1694. Lamonnoie, dans ses notes sur les ouvrages du savant Baillet, place la mort de Graverol en 1695; mais il s'est trompé. V. S. L.

GRAVEROL (Jean), frère du précédent, se fit, comme lui, un nom dans la république des lettres. Né à Nîmes, le 28 juillet 1647 (1), il fut destiné au ministère évangélique, et l'exerça d'abord dans l'église de Lyon, et ensuite à Amsterdam et à Londres, quand le calvinisme fut proscrit en France. Bayle, les deux Spon, et d'autres savants non moins célèbres, faisaient un grand cas de ses lumières et de ses écrits. Il mourut à Londres en 1718. Il a publié : I. *De religionum conciliatoribus*, Lausane, 1674, publié sous le nom de Rollegravius, anagramme de celui de *Graverol* latinisé; c'est une réponse à l'ouvrage d'Huisseau, ministre de Saumur, *sur* la *Réunion du christianisme*. II. *L'Eglise protestante justifiée par l'Eglise romaine sur quelques points de controverse*, Genève, 1682. III. *De juvenilibus Theodori Bezæ poëmatis, epistola ad N. C., quâ Maimburgius aliique Bezæ nominis obtrectatores accuratè confutantur*, Amsterdam, 1683, in-12. Graverol repoussa dans cet ouvrage les traits lancés par le père Maimbourg, contre la mémoire de Théodore de Bèze, à l'occasion de son épigramme *De suâ in Candidam*

(1) Ou le 11 septembre 1636, suivant la note fournie aux continuateurs de Moréri par Graverol de Flogheac.

et Audebertum benevolentiâ. IV. *Moses vindicatus, sive asserta historia creationis mundi, aliarumque quales à Mose narrantur veritas adversùs Cl. V. T. Burnetii, S. T. D. archæologias philosophicas*, ib., 1694, in-12. Ce livre fut fait à l'occasion du système de Burnet sur la Genèse, que cet écrivain voulait qu'on regardât comme une allégorie, du moins dans le récit de la création. Graverol soutient, au contraire, que tout est historique dans la narration de Moïse. Sa réfutation est très savante, mais d'un style rebutant. L'*Archéologie philosophique*, et la *Théorie de la Terre-Sacree* de Burnet, sont écrites avec beaucoup d'imagination et d'élégance; et ce mérite a conservé des lecteurs à ces romans, tandis que la sage et pieuse réfutation de Graverol n'en trouve plus. V. *Des points fondamentaux de la religion chrétienne*, Amsterdam, 1697. VI. *Histoire abrégée de la ville de Nîmes, où il est parlé de son origine, des beaux monuments de l'antiquité qui s'y voient, des hommes illustres qu'elle a produits, de ses martyrs*, etc., Londres, 1703, in-12. VII. *Réflexions désintéressées sur certains prétendus inspirés, qui depuis quelque temps se mêlent de prophétiser dans Londres* (Voy. Fatio); ce sont trois lettres qui parurent en 1707. VIII. L'*Eloge de Jacques Spon*, inséré dans les *Nouvelles de la république des lettres*, février et juin 1696. Saxius l'attribue mal à propos à François Graverol. — Graverol (Henri-François de), de la même famille que les précédents, naquit à Berus vers 1728. On a de lui une *Dissertation sur l'origine de la loi Papia Poppea*, 1765, in-12. V. S. L.

GRAVES (Richard), écrivain anglais, né en 1715 à Mickleton dans le comté de Gloucester, hé père un goût marqué pour l' sant Hésiode et Homère à d il fut envoyé à l'université d où il se joignit à quelques jeu qui passaient leurs soirées en lire les auteurs grecs les plus d qu'on ne leur expliquait pas lége, et à boire de l'eau. Ce p à l'étude et à la sobriété fut contrarié par la liaison intì Graves forma bientôt avec tone. Il avait contracté, a savoir même, dit-il, son me, une habitude de rimer à il ne pouvait résister; mais c position ne lui avait pas fait les études nécessaires à l'état tique auquel il était destiné. une cure dans le voisinage d Son presbytère n'étant pas er bitable, il se logea chez u peu aisé: la fille de ce fermie pira de l'amour, et il l'épou 1750, il fut nommé curé de ton, où il ouvrit ensuite u qu'il dirigea pendant 30 an gnit à sa cure, en 1763, Kilmersdon, et la place de de lady Chatam. Le fanatis solence d'un cordonnier mé récemment établi à Clavert non content d'y faire beaucou sélytes, avait fait proposer d'essayer lequel, par ses pré convertirait le plus de péch inspirèrent l'idée du plus c ses ouvrages, le *Don Quich tuel*, roman qui parut fort en Angleterre, mais où on proché d'avoir prostitué en sorte le langage de l'Écriture jet de plaisanterie. L'appli l'esprit, un exercice presq nuel, et une frugalité exce vaient réduit à un état de extrême. La brièveté de s

à M. Thickness : « M. erait un des hommes du le plus aimable, s'il avait le de l'être. » Graves avait un f, subtil, piquant, qu'il por- la conversation comme dans res ; il était même enclin au me et à l'épigramme, quoique urs le meilleur homme du le. Non seulement il faisait pro- n de piété, mais il pensait près avoir tout lu et tout exa- , tout homme devait nécessaire- être chrétien. Il mourut le 23 no- bre 1804, âgé de 90 ans. Voici la de ses ouvrages, dans lesquels trouve toujours de l'esprit et de la ion, mais plus de naturel et d'élé- nce que de force et de profondeur. *Le Feston, ou Recueil d'épigram- es, avec un Essai sur ce genre de mposition.* Une médaille d'argent yant été proposée en prix par les propriétaires d'un ouvrage périodi- que, pour le meilleur écrit sur la na- ture de l'épigramme, un garçon apo- thicaire ne se fit pas scrupule de s'ap- proprier l'essai anonyme de Graves, l'envoya comme sien au concours, et la médaille lui fut adjugée. Ce ne fut que dans une publication subséquente que le véritable auteur se fit connaître. II. *Invitation à la race emplumée*, 1765 ; l'un des plus jolis poèmes de Graves. III. *Le Don Quichotte spiri- tuel*, 1772, 3 vol. in-12. IV. *Sou- venirs de quelques particularités de la vie de Shenstone*, en une suite de lettres à Guill. Seward, 1778 ou 1788. Ces lettres ont pour objet de réfuter des critiques de Gray, de Mason, et sur- tout de Johnson, qui avait avancé que *Shenstone n'avait ni l'esprit étendu ni le goût de l'instruction.* V. *Lucubrations composées d'essais, réveries*, etc., *en prose et en vers*, 1786, in-8°., sous le nom de Peter of Pountefract. VI. *Galateo*, ou *Trai- té sur la politesse*, traduit de l'italien de De la Casa, évêque de Bénévent. VII. *Columelle*, ou *le malheureux Anachorète*, conte dialogué, en 2 volumes, où, en peignant les effets d'une vie solitaire et indolente pour un jeune homme d'esprit et de talent, on suppose qu'il a fait allusion à la situation de Shenstone. VIII. *Euphro- sine*, recueil de poésies en deux vo- lumes, qui a eu plusieurs éditions. IX. *Eugène* ou *Anecdotes du vallon d'or*, Londres, 1785, deux vol. in- 12. X. *Réveries de la solitude, con- tenant des essais en prose, une nou- velle traduction du Muscipula* (poè- me latin d'Holdsworth), *et des poé- sies originales*, 1793, in-8°. XI. *Plexippus*, ou *le Plébéien ambi- tieux*, en 2 vol. XII. *Le Fils du fermier*, conte moral en vers. XIII. Les traductions suivantes du grec : *La vie de Commode* par Hérodien ; *Hiéron, sur l'état de la royauté*, de Xénophon, 1793, in-12 ; *les Mé- ditations d'Antonin*. XIV. *La Coa- lition*, ou *la Répétition de l'opéra pastoral d'Écho et Narcisse*, comé- die en trois actes. XV. *L'Amour de l'ordre*, poème. XVI. *Sermons sur divers sujets*, 1799, in-8°. ; le seul de ses ouvrages auquel il ait mis son nom. XVII. *Récréations d'un vieil- lard* (Senilities), *ou Amusements solitaires*, en prose et en vers, 1801 in-8°. XVIII. *L'Invalide, avec le moyens probables de jouir de la san té et d'une longue vie*, par un non génaire, 1805, in 12. Ce fut le de nier de ses écrits qu'il publia ; m ce n'en est ni le moins utile, ni mê le moins agréable à lire. On a pul après sa mort un Recueil intitu *Les Badins, composé d'essais dins, d'anecdotes badines et quelques badinages poétiques,*

un adepte dans l'art de badiner, etc. C'est un mélange amusant. Le ton des poésies est d'une légèreté remarquable dans un vieillard nonagénaire. Parmi les anecdotes, on y en trouve quelques-unes sur sir W^m^. Blackstone, avec qui l'auteur avait été lié. Graves fut un des coopérateurs du recueil intitulé : *The Olla podrida*. X—s.

GRAVESANDE (Guillaume-Jacob 's), physicien, géomètre et philosophe hollandais, naquit à Bois-le-Duc, le 27 septembre 1688. Le nom de sa famille est proprement *Storm van 'sGravesande*. C'était une ancienne famille patricienne de Delft, qui a donné des magistrats à cette ville dès l'année 1419, et qui fut l'objet des persécutions des ducs d'Albe pour son attachement au prince d'Orange. 'sGravesande descendait, par sa grand'mère, du célèbre médecin Jean Heurnius; son aïeul paternel et son père exercèrent à Bois-le-Duc divers emplois municipaux. Il fit ses premières études dans la maison paternelle ; et dès-lors il annonça les dispositions les plus heureuses, comme la passion la plus vive pour l'étude des sciences mathématiques. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à l'académie de Leyde pour étudier le droit : mais il continua avec ardeur son étude favorite ; et il n'avait pas encore atteint l'âge de dix-neuf ans lorsqu'il publia son *Essai sur la perspective*, production qui fixa l'attention des géomètres, et mérita le suffrage du grand Bernoulli, quoiqu'empreinte de quelques imperfections inévitables de la part d'un jeune auteur, et qu'il s'était proposé de faire disparaître dans une nouvelle édition, dont sa mort a privé le public. Reçu docteur en droit à la fin de 1707, il exposa avec beaucoup d'ordre et de clarté les motifs qui condamnent le suicide, dans une dissertation inaugurale *De autoch*

vint ensuite à la Haye, s'
d'abord, suivant les intention
père, à la pratique du barre
lia avec les hommes de lettr
trouvaient réunis dans cette r
Au mois de mai 1713, une s
jeunes gens, distingués par le
naissances, entreprit, à la l
composition du *Journal lit*
qui a paru sous ce titre jusqu'
chez Johnson; qui a été repris
jusqu'au 30 juin 1732, chez
Neaulme, en dix-neuf tomes,
continué depuis à Leyde, ch
et Luchtmans, sous le titre de
de la république des lett
'sGravesande fut l'un des cc
teurs les plus zélés de cet ouv
riodique justement estimé: on
de lui un grand nombre
d'ouvrages de mathématiqu
physique, et en particulier
géométrie de l'infini, par Fo
qui ne fut pas entièrement sa
l'impartialité du rédacteur. Il
aussi plusieurs dissertations o
sur divers sujets, tels que,
truction des machines pneun
qui lui doit plusieurs perfe
ments ; la *Théorie des forc*
et du choc des corps en mou
d'après les principes de l
théorie qui donna lieu à un
et importante controverse, d
parlerons tout à l'heure ; le
ment de la terre ; le mensc
liberté : la dernière de ces
tions renferme le germe du
que notre philosophe dévelo
la suite. En 1715, 'sGraves
compagna, à Londres, en q
secrétaire d'ambassade, les
des états-généraux, chargés
plimenter George Ier. sur so

(1) Cette continuation a cessé en composé de 3 volumes.

ine ; il s'y lia avec Burnet, évêque de Salisbury, dont ent ses amis, et fut reçu à oyale de Londres. Revenu année suivante, il fut nom- 17, professeur ordinaire de ques et d'astronomie à l'aca- Leyde. Dans la harangue onça à cette occasion, in- *e Matheseos in omnibus præcipuè in physicis usu ; e astronomiæ perfectione á hauriendá*, il démontra es de la méthode introduite e et Newton, les secours ment reçoit de l'étude de e, et l'alliance qui unit l'as- la physique : il cherchait l'extension qu'il se propo- nner à son enseignement, ant aussi la physique, jus- andonnée a l'ancienne rou- ant les vacances de 1721 et ravesande fit deux voyages près du landgrave de Hesse, montrait un goût éclairé ysique expérimentale, et rageait généreusement ses e landgrave l'avait appelé r son avis sur la célèbre *fireus* (Voy. ORFIREUS); et ide ayant avancé, à cette que le mouvement perpé- i paraissait pas impossible, our soutenir son opinion, *rques* sur cette question (1). , en quittant le rectorat de , il prononça une harangue *tiá* (réimprimée en tête de on de ses Éléments de phy- y attribue la prééminence re mathematique, qui seule être par elle-même le *cri-terium* du vrai : il examine quelles sont les sciences qui en sont susceptibles, et cherche la sanction de l'évidence morale dans la volonté de Dieu, qui nous a fait une loi de croire au témoignage des sens, à celui des autres hommes et à l'analogie. En 1730, il joignit momentanément à son enseignement ordinaire celui de l'architecture civile et militaire, en hollandais : en 1734, il fut aussi chargé de l'enseignement de la philosophie, et embrassa, dans son cours, la logique, la métaphysique et la morale. Il s'était marié en 1720, et de ce mariage avait eu deux fils, qu'il perdit à huit jours d'intervalle, l'un âgé de treize ans, l'autre de quatorze : la douleur qu'il ressentit d'une perte aussi cruelle, quoique supportée avec la résignation d'une philosophie chrétienne, le conduisit bientôt lui-même au tombeau ; et il expira le 28 février 1742, à l'âge de cinquante-cinq ans, après une longue maladie, pendant laquelle il conserva toute la vivacité de son esprit. 'sGravesande était singulièrement exercé à la méditation ; son esprit y portait une telle énergie et une telle suite, que ses ouvrages étaient en entier composés et tracés dans sa tête, avant qu'il les eût mis par écrit, même sur de simples notes : sa mort nous en a ainsi fait perdre plusieurs qu'il avait préparés. Pendant son séjour en Angleterre, sa chambre était le rendez-vous des gentilshommes attachés aux ambassadeurs ; il continuait paisiblement ses calculs au milieu de leurs entretiens, et même quelquefois en y prenant part. Professant le culte réformé, il fut toujours sincèrement attaché à sa religion ; sa conversation etait enjouée, son caractère facile, son ame sensible et généreuse : on le vit toujours fidèle et scrupuleux observateur de ses devoirs. Il eut

marques ne furent imprimées, dans a un petit nombre d'exemplaires dis- amis, mais on les trouve réimprimées ... historique de Prosper Mar- II, pag. 225.

plusieurs occasions de servir son pays en bon citoyen ; il fut souvent consulté pour les opérations de finances, et employé, pendant la guerre de la succession, à déchiffrer les dépêches enlevées sur les ennemis, genre de travail pour lequel il avait un talent particulier : il concourut plusieurs fois à perfectionner les travaux hydrauliques, qui ont pour la Hollande une si haute importance. Invité, en 1724, par le czar Pierre-le-Grand, à faire partie de l'académie royale de Pétersbourg à l'époque de sa fondation, et, en 1740, par le roi de Prusse pour la composition de la nouvelle académie de Berlin, il rejeta les offres de ces deux princes, pour ne point quitter sa patrie. Rien ne prouve mieux la candeur et la droiture avec laquelle il cherchait la vérité, que la manière dont il abandonna l'opinion de Newton sur la force des corps, pour embrasser celle de Leibnitz, quoiqu'il eût d'abord défendu la première et qu'il professât la plus grande vénération pour son auteur, lorsqu'en faisant une expérience, qu'il jugeait propre à la confirmer, il s'écria tout d'un coup, en présence de son frère : *Ah ! c'est moi qui me suis trompé.* Le premier, il transporta hors de l'Angleterre, enseigna publiquement, expliqua, pratiqua, défendit la philosophie de Newton : il l'adopta, comme il appartenait à un homme éminemment éclairé, à un esprit indépendant ; il en saisit les principes, les méthodes, les principaux résultats : mais il y joignit des vues, des expériences, des démonstrations et des observations qui lui étaient propres ; il se livra à une longue suite d'expériences, dont il conçut l'idée, et pour lesquelles il fit exécuter de nombreux instruments. A cette époque, plusieurs notions fondamentales étaient encore obscures ou indéterminées ; e vesande, plus habile dans l'art ver et d'expérimenter que profi les spéculations transcendental plus d'une fois embarrassé c questions relatives à la métap de la science. Telle est, par exe discussion relative *à la force d en mouvement et au choc* ; dis dans laquelle, en embrassan nion de Leibnitz contre celle d ton, il ne s'est pas formé u juste de la force, et en établiss raison que la fonction appelé *vive* est composée *du carré vitesse multiplié par la mas* confondu cette fonction avec l *proprement dite*, à laquelle entièrement hétérogène : telle core la discussion qu'il a enga la possibilité du mouvement tuel, question que les progr rieurs de la mécanique ont ac résoudre d'une manière irré en la rappelant à ses véritables Mais le professeur de Leyde pas moins puissamment cont la grande révolution qu'épro alors les sciences physiques, donnant aux nouvelles méth riche développement, soit en mant d'une manière éclat nouvelles découvertes par s reils, ses machines, ses inf travaux, et un enseigneme de méthode et de clarté. V étant venu à Leyde, fit la sance de 'sGravesande, s cours, lui lut quelques cha ses *Éléments de la philoso Newton*, et desira recueillir servations sur cet écrit avant blier. Le savant Hollandais a facilité et l'élégance avec lesqu taire avait traité des matières a des, mais ne put lui prêter le que celui-ci avait desiré. 'sGra

il'étude et à l'enseignement
ophie, y porta la même
même netteté, la même
et cette simplicité lumi-
st le vrai langage de la
is il n'y porta point la
ion dans la marche des
sut ni faire un choix en-
rines de Descartes, de
de Locke, qui se parta-
s la faveur des hommes
ii se créer une doctrine
igin.le. Il emprunta tour-
principes à chaque sys-
même joint à sa logique
des sillogismes d'après
a pratique des écoles. Dans
uction à la philosophie, il
er la métaphysique par la
rdre qu'il ne suivait pas
igueinent, mais qui se-
is très raisonnable quant
n de la première de ces
ces qui n'est que l'histoire
e l'esprit humain. Il hésite
stions fondamentales de la
des idées; mais il classe
idées avec ordre: il n'ap-
ne lumière nouvelle sur les
jets de la causalité, de la
s connaissances humaines
r certitude; mais il décrit
cité les lois de l'attention,
noire; il trace d'excellentes
la valeur des témoignages,
loi de l'analogie, sur les
és simples et composées,
e des hypothèses: il expli-
une netteté singulière l'o-
nos erreurs; le premier,
, il a fait convenablement re-
combien la paresse de l'es-
a la rectitude de ses juge-
s conseils sont toujours sa-
nomenclatures exactes et lu-
, ses définitions pleines de
ion style est un modèle de
style philosophique: théoricien incertain ou prudent, il donne une pratique utile et sûre. On voit qu'il avait beaucoup étudié Locke: il n'avait pas cru pouvoir adopter en entier sa philosophie, sans cependant en avoir peut-être saisi les véritables inconvénients; mais il enseignait et écrivait comme un homme formé à son école. L'ouvrage de 'sGravesande, quoiqu'il n'ait pas avancé la science sur les points essentiels et difficiles, sera toujours précieux à ceux qui la cultivent. La plupart des livres sur la philosophie qu'on met encore aujourd'hui dans les mains des élèves, ne valent pas celui-là, à beaucoup près. Ses idées sur la liberté morale lui ont attiré de vives censures, quoiqu'elles fussent assez analogues à la doctrine religieuse admise par la communion à laquelle il appartenait. (*Voyez* les Actes du synode de Dordrecht, Hanovre, 1620, pages 694 et 706.) Après avoir combattu le fatalisme et les opinions de Spinosa et de Hobbes sur la nécessité des déterminations, 'sGravesande croit pouvoir définir la liberté, *le pouvoir physique*, donné à l'homme *de faire ce qu'il veut, quelle que soit la détermination de sa volonté*, en sorte que l'homme cesse d'être libre quand il est contraint de faire ce qu'il ne veut pas, ou empêché de faire ce qu'il veut: mais, suivant lui, l'homme veut, parce qu'il est déterminé par ses idées; il choisit ce qui lui paraît préférable; et comme il n'est pas en son pouvoir de ne pas juger préférable ce qui lui paraît tel, il y a toujours dans ses actions une nécessité morale. « Supposer, dit-» il, qu'il en pût être autrement, ce » serait admettre un effet sans cause. » Il s'efforce de démontrer non seulement qu'une telle définition de la liberté conserve le mérite et le démérite de

nos actions, et toutes les conditions qui caractérisent le vice et la vertu, mais que la liberté placée dans le choix même des déterminations aurait au contraire les conséquences qu'on reproche à son système. Ce système qui repose sur une fausse notion des causes, qui confond la liberte d'action avec la liberté de la volonté fut dès-lors combattu par J. F. Bernard, dans une lettre à 'sGravesande, imprimée à Amsterdam, 1736, in-4°. 'sGravesande, au reste, n'est point l'auteur de cette définition, qui a trouvé de nombreux partisans en Angleterre, mais que les progrès récents de la philosophie, en Allemagne et en France, doivent détruire sans retour, en rétablissant, dans le principe moral, la spontanéité *automatique*, qui le constitue *cause véritable*, et en fondant sur son activité propre la théorie entière des causes. On voit, dans la doctrine adoptée par 'sGravesande, comme en plusieurs autres exemples, l'influence, souvent fâcheuse, qu'exerce sur la philosophie l'habitude de traiter les sciences physiques : quoi qu'il puisse dire, une *mauvaise action*, dans cette manière de voir, ne serait au fond qu'une *erreur*. Le mouvement, dans la nature matérielle, est toujours communiqué, à l'exception peut-être des phénomènes galvaniques, électriques et autres semblables : mais l'ordre moral, les déterminations, ont une origine individuelle et un principe indépendant même des décisions du jugement. Les principaux ouvrages de 'sGravesande sont les suivants : I. *Essai de perspective*, la Haye, 1711. II. *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata; sive Introductio ad philosophiam Newtonianam*, 2 vol. in-4°., dont il y a eu trois éditions à la Haye; la 1re., en 1720 et 1721; la 2e., en 1725; la 3e., en 1742; deux traductions en anglais et en français, dont la plus estimée est celle de Joncourt, ami de l'auteur, Leyde, 1746. III. *Philosophiæ Newtonianæ institutiones in usus academicos*, ouvrage qui n'est que l'abrégé du précédent, et qui eut aussi trois éditions à Leyde, 1723, 1728 et 1744; la dernière a été publiée par Allamand, ami et biographe de 'sGravesande, qui y a fait entrer plusieurs additions que ce savant avait projetées. IV. *Matheseos universalis elementa, quibus accedunt, specimen commentarii in arithmeticam universalem Newtoni, ut et de determinandâ formâ seriei infinitæ adsumtæ regula nova*, Leyde, 1727, in-8°. V. *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, traité qui a eu aussi trois éditions, les deux 1res., à Leyde, en 1736 et 1737; la 3e., en 1756, par les soins de Jos. Nic. Seb. Allamand, augmentée de 3 chapitres, d'après les leçons de l'auteur : il en a été aussi publié, sous les yeux et par les soins de l'auteur, une traduction française d'une main inconnue, à Leyde, 1737. 'sGravesande a été en outre l'éditeur de plusieurs ouvrages, tels que la collection des œuvres de Huygens, à laquelle il a joint la vie de ce savant; celle des œuvres de son ami Keill, première édition; celle des ouvrages adoptés par l'académie royale des sciences avant son renouvellement en 1699; enfin l'*Arithmetica universalis*, de Newton, édition de la Haye, 1732. On trouve dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand une biographie très détaillée de 'sGravesande, par Allamand, l'éditeur de ce dictionnaire, notice à laquelle les rapports d'amitié qui unissaient le rédacteur à 'sGravesande et à

onnent un caractère très
thenticité. D. G—o.

ER (Laurent), anti-
Marseille en 1657, s'ap-
beaucoup d'ardeur à la
es médailles et des an-
ents, et parvint de cette
ormer un cabinet très
était lié avec les archéo-
ns instruits de son temps;
l'entre eux lui ont dédié
issertations : il en avait
même sur des points in-
e l'histoire de Provence;
estie le détourna toujours
r au public, et l'on soup-
es supprima peu de temps
ort, car on n'en trouva
pies dans son cabinet. Il
des fondateurs de l'aca-
arseille; et la rigidité de
es empêcha quelquefois
gnie de couronner des
rs où l'on trouvait moins
pour les mœurs que de
que. Gravier mourut à
9 janvier 1717, à l'âge
oixante ans, laissant un
ui aussi de la réputation
instruit et laborieux. On
loge de Laurent Gravier,
ne dissertation de M. Ter-
, sur le dieu *Crepitus*,
re était en original dans
e M. Gravier, à qui la
est dédiée. Elle est insé-
Mémoires de littérature
olets. Voyez aussi l'*His-*
ommes illustres de la
1, 381. W—s.

ILLE (Barthélemi-
raillard de), écrivain
né a Paris en 1727, mort
le en 1764 à trente-sept
vé la littérature avec plus
e de succès. On a de lui :
villageois, 1759, in-
12 : cette feuille n'eut que trois numéros; il en avait obtenu le privilége sous le nom supposé de *J.-J. Thibaud de Pierrefitte*. II. Le *Mage de Chica*, Paris, 1759, in-12. III. *Entendons-nous, ouvrage posthume de M. Gobemouche*, aux Boulevarts, 1760, in-12. Il composa cette brochure de circonstance en société avec Guichard. IV. Le *Génie de la littérature italienne*, Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il avait entrepris ce nouvel ouvrage périodique en société avec un Italien, nommé San-Severino. V. L'*Homme vrai*, ib., 1761, in-12. VI. L'*Ami des filles*, ib., 1761, in-12; édition renouvelée en 1776. Cet ouvrage, dit Sabatier, est écrit avec facilité, et contient des avis dont le sexe peut tirer de l'utilité. VII. Graville a eu quelque part au *Recueil A. B. C.*, depuis le troisième volume. W—s.

GRAVINA (Dominique de), historien, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le royaume de Naples, vivait au XIVe. siècle. Il exerçait l'état de notaire; il prit part aux troubles civils qui agitèrent sa patrie, et se montra fort attaché aux intérêts du roi André. Aussi, après la mort de ce malheureux prince, sa maison fut pillée par la populace; on déclara ses biens confisqués, et il fut obligé de s'enfuir, emmenant avec lui sa mère, déjà avancée en âge, son frère, sa sœur, et quatre petits enfants. Il a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille depuis* 1332 *jusqu'en* 1350. Ce morceau d'histoire est très précieux, parce que l'auteur n'y parle que de choses dont il a été le témoin; et l'on regrette avec raison qu'il ne nous soit pas parvenu entier. Les premiers et les derniers feuillets manquaient au manuscrit de Muratori, qui a inséré ce *Journal*

dans ses *Scriptor. rerum Italicar.* tom. XII. W—s.

GRAVINA (PIERRE), excellent poète latin du XVe. siècle, était de l'illustre famille des Gravina, originaire de Capoue. Catane et Naples se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais il nous apprend lui-même qu'il naquit à Palerme vers 1453. Il avait reçu de la nature un esprit vif et ferme, une mémoire heureuse et une intelligence rare; et il était doué encore de toutes les qualités extérieures, propres à relever ses talents. On n'avait jamais vu un cavalier de meilleure mine; et il faisait admirer son adresse et son agilité dans tous les exercices du corps. Il aimait le faste, et sa table était toujours servie délicatement; il ne se livrait cependant au plaisir de la bonne chère qu'avec modération : aussi conserva-t-il, jusque dans un âge avancé, une santé que rien ne semblait pouvoir altérer. Dans quelque carrière qu'il fût entré, Gravina eût pu se promettre des succès; mais exempt d'ambition, il préféra aux emplois les plus relevés une vie tranquille et libre de soins. Un beau paysage avait pour lui des charmes inexprimables; et la délicieuse vallée de Sorrento, qui lui en offrait plus qu'aucun autre lieu du monde, l'arrêta souvent des années entières. Il eut pour précepteur Aurèle Bienati, homme instruit, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un *Abrégé* de la grammaire latine de Valla. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Nole, et de là à Rome, où il suivit les leçons des maîtres les plus célèbres. Il visita ensuite l'Italie, accueilli, fêté partout, et ne s'éloignant d'un lieu que lorsqu'il espérait plus de plaisir dans un autre. Résolu enfin à se fixer, il choisit l'état ecclésiastique, comme celui qui s'accordait le mieux avec son goût pour l'étude; et il qu'il prononça un discours e sence du pape Alexandre VI, de l'Ascension, en 1493. Il se à Naples peu de temps après, vint bientôt l'un des principau ments de cette cour, alors la plu de toute l'Europe. Il se lia d avec Jov. Pontanus, Sannazar lius Rhodiginus et d'autres h d'un rare mérite. Le célèbre Go de Cordoue voulut être son p teur; il le combla de présents, l gna une pension suffisante p mettre à même de continuer à curer toutes les jouissances qu'il et enfin lui fit obtenir un ric nonicat de la cathédrale de Après le départ de Gonsalve, G trouva un nouveau Mécène dan per Colonne, dont il éprouva la libéralité. Pierre de Nava donna aussi des preuves de s veillance et de son estime : m ples était devenue le théâtre de sanglantes et de troubles san renaissants; et Gravina, qui p le repos à tous les biens de la se retira à Sorrento, où il ren d'agréables distractions dans position de ses ouvrages. Pieri rianus (*De infel. litterat.*) mourut de la peste, à Rome, en mais Mongitore (*Bibl. sicula*, p. 142), rapporte que Gravina jour à la campagne, près de s'assit à l'ombre d'un châta et qu'un des fruits épineux d bre lui étant tombé sur la jam forma un ulcère, qui lui occ une fièvre lente, dont il mo 1527, dans sa soixante-quat année. Ecrivain élégant et Gravina avait composé un nombre d'ouvrages en vers et se, tant en latin qu'en italien : plupart ont été perdus; et il en

urs, en disant que
s ne devaient point
au milieu des fu-
:. Scipion Capèce
s éparses de Gra-
Naples, 1532, in-
i est rare, contient
par Paul Jove, un
s, un de *silves*,
poèmes. Jean Gru-
es épigrammes de
s *Deliciæ poëtar.*
ve, d'autres dans
virtute illustrium:
ssi dans les *Epi-*
s, Palerme, 1606,
de Gravina : *Epis-*
, Naples, 1589,
ieux, réimprimé en
regrette que cette
ne soit pas précédée
de l'auteur, com-
ne, et dans laquelle
urs de ses produc-
intitulée : *Lucu-*
, parce qu'il l'avait
le ses séjours à Sor-
commenté le *Songe*
raduit en latin les
s de Diomèdes Ca-
us les ouvrages de
nt on doit le plus
est un poème in-
lvi Cordubæ rebus
l de Capèce en con-
t. Gravina, avant
ordres sacrés, avait
Tranquille, jeune
par la variété de
, et qui fut aussi cha-

W—s.

EAN-VINCENT) est
les plus distingués
que le royaume de
its. Il naquit à Rog-
peu éloignée de Co-
alabre-Ultérieure, le
20 janvier 1664. Ses parents, qui par leur état et leur fortune tenaient le premier rang dans cette ville, ne négligèrent rien pour sa première éducation. Mais l'esprit précoce, la vivacité d'imagination, l'ardeur de leur fils pour s'instruire, leur firent sentir bientôt qu'il lui fallait d'autres soins. Grégoire Caloprèse, son oncle, après avoir cultivé, avec succès, dans Naples, la poésie et la philosophie, s'était retiré à Scalea, sa patrie, ville maritime de cette partie de la Calabre. L'éducation d'un neveu qui donnait de si belles espérances, lui parut une occupation agréable; et il voulut bien s'en charger. Vincent apprit chez son oncle le latin, la rhétorique, l'histoire, et les principes de la géométrie : ces connaissances lui aplanirent la route pour l'étude de la philosophie, qui commençait à secouer le joug sous lequel elle avait langui dans les écoles. Vincent atteignit ainsi sa seizième année : Caloprèse reconnut alors qu'il fallait ouvrir aux dispositions de ce neveu chéri et à l'éducation duquel il avait donné tant de soins, une plus vaste carrière; il voulut le conduire lui-même à Naples : mais des embarras domestiques s'étant opposés à ce projet, ce bon parent lui assura une pension suffisante pour vivre honorablement, et l'envoya dans la capitale, où il le recommanda à la bienveillance de Séraphin Biscardi, de Cosenza, qui était regardé comme le chef du barreau napolitain, par son savoir et son éloquence. Charmé des dispositions qu'annonçait le jeune Gravina, Biscardi partagea ses soins entre lui et Cajetano Argenti. Biscardi dirigea particulièrement son application vers l'étude du grec, dont Vincent n'avait reçu chez son oncle que de légères notions, mais dont il acquit une parfaite connaissance par les leçons de Grégoire Mes-

sere, qui passait pour le premier helléniste de Naples. Biscardi leur enseigna tous les secrets de l'art oratoire, sans oublier celui de la déclamation. Gravina, qui cultivait en même temps la poésie, ne l'abandonna pas pour se livrer exclusivement à l'éloquence; ce fut vers ce temps qu'il composa, sur le sujet de la Passion, un drame intitulé: *Tragedia di Cristo*. Comme cette pièce n'a pas été imprimée, on ne peut dire si elle était entièrement de son imagination, ou s'il l'avait seulement traduite du grec de celle qu'on attribue à Saint Grégoire de Nazianze. Il ne reste que le titre de l'autre drame de Gravina, intitulé: *Sant Atanasio*. Les parents de Gravina l'avaient destiné à la jurisprudence: le temps approchait où il fallait qu'il en fît une étude sérieuse; et il avait conçu pour cette science une aversion qui paraissait insurmontable. Le langage barbare de la chicane lui paraissait une offense faite au culte des Muses, et la richesse que le barreau procure, un moyen sordide d'existence. Biscardi eut bien de la peine à lui démontrer la différence qui existe entre la science des lois et la poursuite des procès. Il lui répétait en vain que cette science repose sur une étude aprofondie des classiques, et que, si les jurisconsultes modernes avaient corrompu la latinité des écoles, on pouvait la ramener aux beaux temps d'Alciat et de Cujas. Enfin les préventions de Gravina se dissipèrent; il se livra constamment à l'étude du droit civil et canonique, et se rendit en même temps habile dans la théologie par la lecture attentive des SS. Pères. Il rechercha les conversations érudites, et ne cessa jamais de lire les cinq ouvrages qu'il regardait comme la base des connaissances auxquelles il aspirait; ces livres fondamentaux étaient la sainte Écriture, le Corps des lois civiles, les œuvres de Platon, celles de Cicéron et les poèmes d'Homère. Gravina désirait depuis long-temps d'aller à Rome; mais son oncle Caloprèse, qui dirigeait toujours son éducation, s'y opposa jusqu'à ce qu'il eût fini le cours de ses études. Gravina se rendit dans cette capitale du monde en 1689. Paolo Coardo, de Turin, qui devint ensuite camérier d'honneur de Clément XI, le reçut dans sa maison, où il demeura plusieurs années, et lui procura l'amitié des hommes les plus célèbres, Ciampini, Fabretti, Bianchini, Buonaroti, Emanuel Martino, et le P. de Miro. Leur conversation l'accoutuma à discuter les questions les plus importantes. On s'y était souvent entretenu du relâchement de la morale: Gravina entreprit de traiter ce sujet, en y appliquant les connaissances théologiques qu'il avait acquises. Il fit paraître un dialogue intitulé: *De corruptâ morali doctrinâ*, Cologne (Naples), en 1691, in-4°., sous le nom supposé de *Priscus Censorinus*. Son but est de démontrer que les corrupteurs de la morale font plus de mal à l'Eglise que les plus hardis hérésiarques. Il n'avait alors que 26 ans. L'élégance du style, la solidité des raisonnements, procurèrent un grand succès à ce livre, qui excita aussi un vif mécontentement parmi les partisans nombreux des doctrines relâchées. Le père Concina a inséré ce dialogue presqu'en entier dans son traité *De incredulis*. Le goût de la belle poésie s'était altéré comme la pureté de la morale: un seul écrivain, Alessandro Guidi, ami de Gravina, luttait à Rome contre le torrent; il avait écrit, sous le nom arcadien de *Erillo Cleoneo*, à la demande de la reine Christine de Suède, une comédie intitulée: *Endimione*. Cette pièce devint l'objet

ilentes. Gravina, sous le
ie Crateo, entreprit la
n ami; il lut publique-
ologie dans une assem-
, et elle fut imprimée
le *Discorso sopra l'En-*
., Rome, 1692, in-16.
, dans lequel il établis-
ts principes, lui attira de
ersaires, qui trouvèrent
Gravina voulût se cons-
ois, le réformateur de la
goût. Une jalousie pres-
se manifesta contre le
ain. Son penchant à cen-
rages des autres, la con-
araissait avoir dans ses
, n'étaient pas faites pour
nvieux. Gravina louait
mais il blâmait le plus
es décisions étaient ex-
des termes méprisants.
lui fit un grand nombre
n épia ses moindres ac-
calomnier; on l'accabla
ins et d'invectives. Ce fut
rurent successivement,
upposé de *Quintio Set-*
ico Sergardi), seize sa-
Philodème, nom sous
it désigné Gravina. Ces
spirituelles que mordan-
t un grand succès, et fu-
es avec profusion. Gra-
d'abord beaucoup d'in-
était, disait-il, un défaut
se plaire à outrager le
comme cette tranquillité
pas ses ennemis au si-
put contenir plus long-
pit; et il composa, pour
que'ques déclamations
e des *verrines*, et quel-
: cependant il n'a jamais
crits, qu'il jugea proba-
ième intérieurs aux satires
a malignité des ennemis
de Gravina ne diminua pas l'estime qu'il avait inspirée, et ne ralentit pas son zèle pour le rétablissement des bonnes études. Il se joignit à plusieurs autres littérateurs qui se réunissaient pour cultiver en silence la poésie. Ils étaient quinze : leur nombre s'étant accru, Gravina les rassembla, pour la première fois, en novembre 1695, dans une maison qu'il avait destinée à cet usage, sur le Mont-Janicule. Ils se donnèrent une constitution démocratique, et prirent le nom d'Arcadiens (*Arcadi*). Les vacances d'été et d'hiver furent choisies pour se réunir dans des jardins, où ils invoquaient les Muses, et tâchaient, par leur manière de vivre et la simplicité de leurs écrits, d'imiter les anciens bergers, sans distinction de fortune ni de rang. Chacun adopta un nom pastoral. Leur nombre s'étant encore augmenté, il fallut donner des lois à cette association, qui nomma des décemvirs pour les rédiger : Gravina, appelé à cette fonction, revit les réglements nombreux et incohérents que les Arcadiens avaient adoptés, et les réduisit en un seul corps. Ces lois, écrites en latin avec une élégante concision et une rare propriété de termes, à l'imitation de celles des douze Tables, furent bientôt répandues dans l'Europe, où elles firent à leur auteur le plus grand honneur. Enfin, le 20 mai 1696, les *Arcades* tinrent une assemblée générale sur le Mont-Palatin. Gravina, après un discours éloquent, présenta les tables de marbre qui contenaient ces lois, et les établit avec les expressions consacrées dans la jurisprudence romaine : il prit, dans cette occasion, le nom d'*Opizio Erimanteo*. Pendant ce temps, Gravina avait composé plusieurs dissertations qu'il recueillit sous le titre d'*Opuscula*, Rome, 1696. On y trouve : 1. *Speci-*

men prisci juris; c'est un préliminaire du grand ouvrage qu'il a écrit depuis sur l'origine du droit. II. *De linguâ latinâ Dialogus.* Il y démontre l'excellence du latin, son utilité, et la nécessité d'en associer l'étude à celle du grec. III. *Epistola ad Gabrielem Beignerium à Gallum.* Il s'y plaint de la décadence des lettres en Italie. IV. *De contemptu mortis.* Il loue la constance que François Caraffa venait de montrer dans une maladie grave. V. *Epistola ad Trojanum Mirabellam.* Il cherche à le consoler de la mort de son fils. VI. *Delle Favole antiche.* Ce dernier traité, écrit en italien, a été traduit en français par Joseph Regnauld. Après la mort d'Alexandre VIII, Antoine Pignatelli obtint le trône pontifical sous le nom d'Innocent XII. Il voulut élever Gravina aux plus grands honneurs ecclésiastiques; mais celui-ci refusa d'embrasser le sacerdoce: toute son ambition se bornait à enseigner les lois, et son goût le portait vers l'érudition profane. Il obtint, en 1699, la chaire de droit civil. Il traça, dans son discours d'ouverture, l'histoire de cette science; et pour mieux faire connaître sa méthode d'enseignement, il composa le traité *De instauratione studiorum*, qu'il dédia au nouveau pontife Clément XI. Le discours qu'il prononça, en 1700, *De sapientiâ universâ*, est relatif au même sujet. Dans celui qui est intitulé: *Pro legibus ad magnum Moschorum regem*, après avoir parlé de la prééminence et de la dignité des lois romaines, il les considère sous le rapport de l'influence qu'elles doivent avoir sur la civilisation des états du czar. Nous ne pouvons indiquer les sujets des autres dissertations de Gravina; elles ont été recueillies dans ses œuvres. Nous citerons seulement celle sur la *règle intérieure*, parce qu'elle fait c les sentiments religieux dont était pénétrée. Gravina passa, de la chaire de droit civil à droit canonique. Il avait, dès trée dans la carrière de l'ensei aboli l'usage de l'argumenta lastique. Chaque année am changements utiles. Il pens seul moyen d'établir les bon trines, était de remonter au C'est le sujet de son traité *tendis doctrinarum fontibu* tits traités, qu'il composait extrême facilité, ne l'empêch de continuer son grand ou les origines du droit civil, *progressu juris civilis*, do mier livre avait paru à 1701, et qui fut imprimé en trois livres, aussi à Naple L'Europe retentit des éloge cun donnait à ce grand trav bre Maffei en fit un abrégé; nal fut réimprimé plusieurs férents lieux. Les écrits d attestent l'étendue de son ardeur pour l'enseignemen plus grande preuve qu'il duite, a été de donner aux tastase, qui lui dut sa fort éducation (*V.* MÉTASTASE dans ses écrits et surtout d tique, se plaît à témoigne naissance qu'il doit, non seu soins, mais encore aux le père adoptif. L'année 17 ver une sédition littéraire p cades. Il s'agissait d'une c blies par Gravina, à laqu donnait un sens tout-à-fa de celui dans lequel la ma compagnie l'entendait: ja fut plus soigneusement ex plus beaux esprits de Ro les jurisconsultes, prirent dispute. La cause fut po

les tribunaux, et l'affaire se termina par une scission de l'académie. Les amis et les élèves de Gravina le suivirent; et il établit sous la protection du cardinal Lorenzo Corsini l'*Academia della Quirina*, qui s'assemblait l'hiver dans son palais, et l'été dans son jardin, sur le Mont-Janicule. Pendant le temps qui s'écoula de 1711 à 1714, Gravina perfectionna et publia plusieurs ouvrages, ses *Discours*, son livre *De Romano imperio*, Naples, 1712, in-12; ses tragédies, *Palamède*, *Andromède*, *Appius Claudius*, *Papinianus*, et *Servius-Tullius*, Naples, 1712, in-12; et son traité *Della ragione poetica*, Rome, 1708 (on en a publié une traduction française, Paris, 1754, 2 vol. in-12); et enfin le traité *Della tragedia*, Naples, 1715, in-4°. Gregorio Caloprèse mourut à Scalea, dans l'été de 1714: Gravina courut y rendre les derniers devoirs à un parent auquel il avait tant d'obligations. Il passa près de deux ans dans la Calabre; et ce ne fut qu'en 1716 qu'il revint à Rome, où il mourut le 6 janvier 1718, laissant à sa mère, Anna Lombarda, les biens qu'il possédait dans la Calabre, et, à Métastase, tout ce qu'il avait acquis à Rome, en substituant cette partie de son héritage à ses autres élèves, Giuliano Pier-Santi, Lorenzo Gori et Horazio Bianchi, qui tous se sont fait une réputation dans les lettres. Gravina était petit, maigre: son air pensif et mélancolique faisait assez voir qu'il se souciait peu de toute espèce de divertissement et de plaisir. Sa sobriété était extrême. Il parlait peu; mais sa conversation était pleine de traits, quelquefois satiriques. Son langage était pur et élégant; sa latinité approche de celle du siècle d'Auguste. On trouve la même facilité dans ses poésies latines; mais dans la langue italienne, il montre plus de savoir que de grâce: ses préceptes sur la poétique, et surtout sur la tragédie, sont excellents. Ses drames sont médiocres; il les considérait plus, lui-même, sous le rapport de la morale que sous celui de la poésie: mais on lui doit la réformation de l'éloquence et l'introduction de la philosophie dans la jurisprudence. Les ouvrages de Gravina ont été réunis en 3 vol., sous le titre de *Opere del Gravina*, Leipzig, 1737, in-4°.; et Naples, 1756, avec les notes de Mascovius, qui en a été l'éditeur. J. B. Passeri donna une notice sur la vie de Gravina, son maître, en tête de la traduction du traité de cet écrivain, *De Disciplinâ poetarum*. (Voy. Calogerà, *Raccolta. nuova*; ann. 1718, tom. XVII.) Sa vie a été écrite plus amplement et avec beaucoup d'élégance, par J. André Serraò, de l'ordre des Hiéronymites: *De vitâ et scriptis J. V. Gravinæ commentarius*, 1758, in-4°. Fabroni en a donné une autre dans ses *Vitæ Italorum*, tom. X. Ces deux biographies contiennent un catalogue des ouvrages publiés et inédits de Gravina. Son portrait a été gravé d'après un masque pris sur son visage après sa mort. A. L. M.

GRAVINA (CHARLES duc DE), amiral espagnol, naquit à Naples en avril 1747. Il paraît qu'il n'appartenait pas à la famille des Gravina descendants des Orsini de Rome; et on l'a cru assez généralement fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de duc de Gravina. Il quitta Naples en 1758, avec ce monarque, appelé au trône d'Espagne. Après avoir étudié les mathématiques et l'astronomie à Carthagène dans l'académie des gardes-marines, il fit ses premières armes contre les Algériens, sous les ordres du fameux Barcelo:

jeune encore, il obtint le commandement de deux frégates, avec lesquelles il parvint à mettre les côtes d'Espagne à l'abri des entreprises des Barbaresques. Il accompagna ensuite, dans différentes expéditions, les amiraux Cordova et Massaredo, donnant, en toutes les occasions, des preuves non équivoques d'intelligence et de courage. Il se distingua surtout dans la guerre contre la république française en 1793. Le château de Roses, situé à peu de distance de la mer, était attaqué par huit mille Français, tandis qu'une autre armée ennemie allait envelopper plusieurs régiments espagnols, qui venaient au secours de la place, dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne: Gravina, qui se trouvait en observation avec trois frégates, non loin de la côte, s'étant aperçu du danger, fit débarquer de l'artillerie, et dresser à la hâte, sur le rivage, trois batteries, qui incommodèrent de telle sorte les assaillants, qu'ils se virent contraints de renoncer à leur attaque. Dans le même temps, le feu des frégates dissipa le corps ennemi qui était sur le point de couper la retraite aux Espagnols. Cette action conserva dix mille hommes à l'Espagne, et valut à Gravina le titre de contre-amiral. Lorsque Buonaparte voulut faire un grand effort contre les Anglais en 1805, et qu'il eut déterminé le cabinet de Madrid à le seconder de tous ses moyens, la flotte espagnole, commandée par Gravina, se réunit à celle de Villeneuve, dans le port de Cadix. Forcé d'obéir à l'amiral français, Gravina essaya inutilement de remettre le commandement à l'amiral Massaredo, qui le refusa obstinément; et il fut contraint d'obéir au prince de la Paix, qui lui-même recevait les ordres de Buonaparte. L'escadre anglaise, commandée par Nelson, était à la vue de Cadix. Villeneuve, malgré les représentations de Gravina, voulut sortir pour l'attaquer. C'était dans le mois de novembre, c'est-à-dire, dans la saison la plus difficile pour les marins, et ce jour-là (21 novembre 1805), la mer était tourmentée par une si furieuse tempête, que plusieurs vaisseaux marchands chavirèrent même dans le port. Les deux escadres se rencontrèrent vis-à-vis du cap de Trafalgar. Le combat fut long et opiniâtre; et on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement. Malgré tous les efforts des Anglais, les Espagnols maintenaient leur ligne (1), lorsque deux frégates ennemies, allant se jeter sur l'aile gauche, commandée par Villeneuve, cet amiral baissa aussitôt pavillon, et, par une manœuvre inconcevable, abandonna la ligne. L'escadre anglaise, formant trois corps à *tête de grue*, acheva de la rompre entièrement, et le combat ne devint que plus sanglant. Les vaisseaux anglais furent très maltraités; mais les Espagnols virent leur marine détruite, et ils eurent beaucoup de peine à remorquer trois vaisseaux vers Cadix. Les autres avaient été coulés bas, ou étaient tombés au pouvoir des ennemis. Villeneuve fut fait prisonnier: les amiraux Nelson et Gravina trouvèrent dans ce combat une mort glorieuse. Tous les deux furent blessés au bras d'une balle de mousquet. (*Voy.* NELSON.) Le premier mourut des suites de l'amputation; et le second, peut-être faute de cette opération, dans les premiers jours de janvier 1806. Gravina était

(1) Ces détails sont fournis par des témoins oculaires et impartiaux, non seulement par des marins espagnols, mais par des prisonniers anglais et des officiers français, qui ne savaient comment interpréter la conduite de leur amiral. Il n'est pas moins difficile d'expliquer le véritable motif du suicide de Villeneuve (*Voy.* VILLENEUVE); et la lettre qu'on a publiée, dans le temps, sur ce sujet, en son nom, doit passer pour apocryphe.

i Espagne, et même en
omme un excellent ami-
ntroduit de sages réfor-
narine espagnole, avait
étude de cette science
uit établir plusieurs éco-
pilotage et d'artillerie.
é de presque tous les
gne; et on le recevait à
ne paraissait cependant
ment) avec une distinc-
, et conforme à la nais-
i attribuait. Franc, loyal
il n'encensa jamais le
r, et fut également re-
on caractère et pour ses

B—s.

; ou DE GRAUW (In-
ppelé du nom d'un vil-
e Leeuwarde en Frise,
originaire, vivait vers
nent du XVIe. siècle. Il
nné prêtre, et il se livra
nt à l'étude de l'histoire
Les guerres dont il la
ée, l'ayant engagé à la
retira à Rome, et aug-
par de nouvelles recher-
apitale du monde chré-
aux qu'il avait recueillis.
, entre autres, certains
ordés aux Frisons par
et les mit en tête de sa
i gémissant de voir la
nent opprimée par les
hronique remonte à l'an
d jusqu'à 1514. Suffri-
n est servi pour ses an-
r honorablement men-
s dans la IXe. de ses 16
criptoribus Frisiæ, ou-
quel il a bien plutôt fait
lication que de critique.

M—on.

. *Voy.* GRAU, GRAVE

ANNE.) *Voy.* GREY.

GRAY (THOMAS) est classé par les critiques anglais au premier rang de leurs poètes du XVIIIe. siècle. Il n'a composé cependant qu'un très petit nombre de vers, et la lecture de ses ouvrages ne remplit pas deux heures de temps, presque toutes ses poésies eurent dans leur nouveauté peu de succès; elles ont été justement critiquées, et sont loin d'être universellement admirées: mais Gray est l'auteur de l'*Elégie écrite dans un cimetière de campagne;* et ce morceau, d'un mérite supérieur et non contesté, a immortalisé son nom. Il n'existe peut-être pas dans une autre langue une pièce de vers qui surpasse celle-ci par la beauté et la plénitude des pensées, l'énergique précision et l'harmonie imitative du style, la solennité du sujet, la teinte sombre, religieuse et touchante des sentiments et des images. Cette élégie a été traduite dans toutes les langues modernes, et insérée dans un grand nombre de recueils. Nous en connaissons plus de douze traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chenier (Paris, Dabin, in - 8°.) MM. Anstey, Roberts, Loyd-Costa, l'ont traduite en latin; MM. Cook, Norbury, Coote, Tew, Wiston, en grec. Parmi les traductions italiennes, celles de G. Torelli et de Cesarotti ont été imprimées ensemble par Bodoni (Parme, in-4°., 1793), avec le texte à côté, et la version latine de G. Costa. (1) Cette élégie a donné naissance aussi à beaucoup d'imitations. Le *Jour des morts* de M. de Fontanes est, en français, celle qui nous a paru la plus heureuse. L'admiration dont cette célèbre élégie a été l'objet, a rejailli sur

(1) La version italienne de Torelli a aussi été imprimée par Didot aîné, in-8°., avec le texte anglais, et la traduction en vers français, par M. Fayolle. Il y en a une autre en italien (par M. Baitarn) dans le trentième n°. de la *Décade*, an XII. On en connaît encore une autre version italienne. (*Voy.* EVANGELI, XIII, 649.)

les autres pièces du même auteur, qu'on a voulu considérer comme autant de chefs-d'œuvre. C'est sans doute cette admiration superstitieuse qui a excité Johnson à les critiquer avec âpreté : nous convenons cependant de la justesse d'une partie de ses critiques, relativement aux deux odes de Gray, intitulées, les *Progrès de la poésie*, et le *Barde;* mais Johnson nous paraît extrêmement injuste dans celles qu'il fait de l'ode sur le *Printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée, et que M. Wakefield regarde comme « le plus beau modèle de composition classique qu'aient produit les temps modernes. » Johnson a poussé encore plus loin ses préventions dans ses critiques sur l'ode écrite à la vue du *collége d'Eton;* c'est, selon nous, la meilleure pièce de Gray après son élégie : cette ode nous semble même supérieure à son hymne *à l'Adversité*, que l'Aristarque anglais trouve poétique et pleine de raison, et « dont (dit-il) je n'ose offenser la sublimité par de légères critiques. » Dans son humeur contre la muse de Gray, Johnson s'oublie au point de dire qu'il considère ses écrits avec moins de plaisir que sa vie. Cette vie cependant n'offre rien de remarquable; et si elle a mérité des éloges, elle ne paraît pas devoir être exempte de blâme. Gray naquit, le 20 décembre 1716, de Philippe Gray, citoyen de Londres et agent-de-change, et de Dorothée Antrobus. Sa mère eut cinq enfants; quatre moururent dans leur premier âge, d'un coup de sang : Thomas Gray, dans son enfance, éprouva une attaque semblable; mais sa mère eut le courage de lui ouvrir une veine, et lui sauva la vie. Elle soigna aussi sa première éducation; et la tendresse qu'il avait pour elle était encore augmentée par la compassion que lui inspiraient les mauvais trait de son brutal époux. Gray con ses études au collége d'Éton, termina à celui de *Peter-H* Cambridge (1). Ce fut au d'Eton que se formèrent ses d'amitié avec Richard West, lord chancelier d'Irlande, et a race Walpole, depuis lord Orf dernier nous apprend que Gr dès l'âge le plus tendre, sé réfléchi, et qu'il n'eut, en sorte, point d'enfance. Les sen d'affection qui l'unissaient à W firent que s'accroître avec le et lui rendirent plus sensible de ce jeune homme, qui n 26 ans, au moment où Gray de lui envoyer sa première oc ne reçut même pas. La liaison avec Walpole ne fut pas d'a gue durée. Gray consentit à pagner Walpole dans son d'Italie; mais, à Reggio, ils s rent, et se brouillèrent pour tifs qu'on n'a jamais bien conn pole affectait de se donner torts. Quelques années apr dame, leur amie commune à les réconcilier aux yeux du mais non à faire renaître leur amitié. On mettra toujours en si une amitié qui peut cesser jamais existé. Gray a écrit d sur ce voyage d'Italie, et s qu'il fit depuis en Écosse et verses provinces d'Anglete

(1) A l'université de Cambridge, Gr Charles de Bonstetten, depuis bai dans le canton de Berne, avec lequ correspondance. Mason désirant rec les lettres de Gray, n'oublia point au bailli de Nyon, qui ne crut pas rendre publiques les lettres de son a empêcha Mason de faire mention de fort intime comme on peut en juger e lettres, très intéressantes, de Gray a elles ont été imprimées à Zurich dan de lettres adressées, par P. Mathisso ken de Magdebourg, 1795, 2 vol. in- traduit en anglais par Anne Plump in-8°.

ont regretter qu'il n'ait pas
f une plus grande partie de sa
ire des voyages et à les écrire.
ion retour d'Italie en 1741,
e mourut, ne laissant qu'une
ite fortune à sa mère. Gray,
i complaire, se rendit à Cam-
afin d'y continuer ses études
prudence, quoiqu'il n'eût
tout l'intention de suivre la
on d'homme de loi: il prit
és de bachelier; mais il s'ap-
endant six ans à lire en origi-
les auteurs classiques grecs,
des remarques pour éclaircir
ots difficiles, et les corrigeant
agacité d'un bon critique. Son
ur la poésie s'était manifesté,
ollége, par diverses composi-
n latin et en anglais: mais ce
1742 que sa muse prit l'essor:
osa dès-lors les odes sur le
nps, sur le *collége d'Eton*,
à l'Adversité, et il ébaucha
bre élégie, ainsi qu'un poè-
intitulé, *De principiis cogi-*
En 1744, il se lia avec M. Ma-
ète distingué, qui fut pour lui
fidèle, un critique habile, un
iste zélé, et un éditeur soi-
En 1747, il fit paraître, pour
ière fois, in-fol., son ode au *col-*
Eton. Il écrivit, vers cette épo-
stances sur la *mort d'un chat*
badinage charmant, versifié
aucoup d'habileté et de grâce,
Johnson a traité encore avec
rigueur. Peu de temps après,
ntreprit un poème sur l'alliance
ucation et du gouvernement,
n point terminé, et dont ou
e des fragments qui font re-
le reste. C'est en 1749 qu'il
sa célèbre élégie, commen-
t ans auparavant: elle circula
en manuscrit; on l'imprima
dans un de ces journaux ou
recueils si multipliés en Angleterre,
qui paraissent tous les mois: enfin elle
fut insérée dans une édition des poé-
sies de l'auteur, publiées in-4°., avec
des gravures exécutées d'après les des-
sins de Bentley. En 1753, Gray per-
dit sa mère; et, dès cette époque, il
ressentit les premières atteintes de
cette affection mélancolique qui s'ac-
crut avec l'âge, et le conduisit au
tombeau le 30 juillet 1771, à l'âge de
cinquante-cinq ans. Il fut enterré dans
le cimetière de Stoke (dans le comté
de Buckingham), près de sa mère.
Il est certain que depuis qu'elle n'était
plus, il devint incapable d'aucun tra-
vail suivi: il avait vivement sollicité,
et obtenu enfin, la chaire d'histoire mo-
derne à l'université de Cambridge;
mais quoiqu'il eût entrepris de grands
travaux sur cet objet, jamais il ne put
se déterminer à commencer un cours,
et il n'a point rempli les devoirs que
cette place lui imposait. Les deux odes
intitulées le *Barde* et les *Progrès de*
la poésie furent cependant composées
par Gray après la mort de sa mère:
elles parurent avec ses autres odes dans
une édition exécutée en 1757 à l'im-
primerie particulière de Strawberry-
Hill. Il avait écrit, pour son amuse-
ment, un *Catalogue des antiquités et*
des maisons d'Angleterre, qui, après
sa mort, a d'abord été tiré à petit
nombre, donné en présent, et imprimé
de nouveau pour être vendu en 1787.
L'histoire d'Ely, par M. Bentham,
renferme des observations de Gray sur
l'architecture, qui sont pleines de sa-
gacité. En 1769, il s'était rendu à
Londres pour transcrire des morceaux
inédits sur l'histoire, d'après les ma-
nuscrits déposés à la bibliothèque du
Muséum britannique, qui fut alors
ouverte au public: on a publié un seul
de ces morceaux dans le 2°. numéro
des *Mélanges d'antiquité* de lord Or-

ford. Gray avait peu d'idées originales ; la plupart de ses plus belles pensées sont empruntées à d'autres auteurs : mais combien il les a embellies par la richesse, l'harmonie et la grâce de l'expression ! Gilbert Wakefield donna, en 1786, in-8°., une édition des *Poésies de Gray*, avec des notes qui prouvent autant de sagacité que d'érudition, mais non pas tout le sang-froid qu'exige une critique impartiale. Le mérite du poète y est peut-être trop exalté, et surtout les jugements de Johnson y sont relevés avec trop d'aigreur. Cependant l'éditeur a la bonne foi de signaler beaucoup d'emprunts de pensées que Gray a faits à d'autres poètes. M. Herdmore dans ses *Specimen*, ou *Echantillons de ressemblance littéraire dans les OEuvres de Pope, Gray et autres écrivains*, a encore ajouté à ces indications de plagiats heureux. Gray a laissé de nombreux manuscrits dont M. Th. J. Mathias a imprimé un choix dans une édition qu'il a donnée des *OEuvres de Gray*, Londres, 1814, 2 vol. in-4°. Les écrits nouveaux qu'on y trouve, sont des observations de l'éditeur sur la vie et le caractère de Gray, des extraits philologiques, poétiques et critiques. Cette édition offre en outre, un portrait, une vue du cimetière de Stoke, et de la tombe de Gray, un *fac simile* de l'élégie entière, gravé d'après son écriture, des médaillons de Gray et de Mason d'après leurs cénotaphes à l'abbaye de Westminster, etc. Ce qu'il y a de neuf dans cette édition a été réimprimé séparément en 1815, in-8°. On estime aussi beaucoup celle que Mason a fait paraître en 3 vol. in-8°. avec des Mémoires sur la vie de l'auteur, et celle que M. John Mitford vient de publier, Londres, 1816, 2 vol. in-4°. On y trouve, outre les poésies anglaises et latines, avec des variantes et des notes critiques, une Vie de Gray, un Essai sur sa poésie, ses Lettres publiées par Mason, celles qui sont imprimées dans les OEuvres de Walpole, corrigées ici d'après le manuscrit même de Gray, et d'autres lettres qui avaient paru dans le *Gentleman's magazine*, et dans différents recueils. Cette édition est ornée de deux portraits du poète. Lemierre neveu a donné une traduction française des poésies de Gray, en un volume in-8°, Paris, 1798. M. Dubois, curé d'Angers, en a publié une autre en Angleterre, in-12. Gray avait une ame aimante, et susceptible d'un attachement durable ; il était bienfaisant, patient, économe, intègre, tempérant ; mais ses vertus et ses qualités étaient mêlées de plusieurs défauts. Il manquait de constance et d'énergie ; il avait un caractère faible, efféminé ; les affaires les plus ordinaires et les moindres embarras de la vie l'attristaient et le décourageaient : son humeur était réservée et capricieuse ; il était difficile de lui plaire : la grossièreté ou la vulgarité des manières le rendait malheureux. Il avait un sentiment trop prompt et trop vif des défauts et des ridicules dans les autres ; cependant lui même n'en était pas exempt : il soignait sa parure jusqu'à la fatuité ; et quoiqu'il dût tout aux lettres, il voulait paraître ne les cultiver que pour son plaisir, et il n'aimait point à être considéré comme auteur. Ce travers, qui était aussi celui de Congrève, est beaucoup plus commun en Angleterre qu'en France ; et l'on n'en a pas encore expliqué les raisons.

W—R.

GRAZIANI (Antoine-Marie), l'un des écrivains les plus polis du XVIe. siècle, naquit de parents distingués le 23 octobre 1537, à Borgo-

San-Sepolcro, petite ville de Toscane. Abandonné d'abord à lui-même, il passa ses premières années à la campagne, dans le désœuvrement le plus complet. Il avait vingt-un ans, lorsque son frère l'envoya étudier le latin dans un collége du Frioul. Le hasard le mit sous la direction d'un très bon humaniste, nommé Jean-Pierre Astemio, qui lui fit faire de rapides progrès. Il étudia ensuite le droit à l'université de Padoue, et vint enfin à Rome, où le cardinal Commendon l'employa comme secrétaire. Ce prélat, homme savant et judicieux, s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de Graziani, et s'appliqua à les cultiver. Il lui fit lire les ouvrages de Platon et d'Aristote, lui en facilita l'intelligence par des explications à sa portée, et parvint ainsi à les lui rendre familiers. Commendon, qui devait sa fortune à son talent pour la poésie, combattit le penchant de Graziani pour les vers, et l'obligea à se livrer uniquement à des études qui le rendissent capable de remplir les emplois auxquels il était destiné. Graziani fut reconnaissant des soins de son bienfaiteur; il l'accompagna dans ses nonciatures d'Allemagne et de Pologne, et chercha constamment à le soulager dans ses travaux, sans jamais vouloir accepter aucun traitement. Après la mort de Commendon, il remplit les fonctions de secrétaire de Sixte-Quint, et ensuite du cardinal Alexandre de Montalte. Il contribua beaucoup à l'élection de Clément VIII, qui le récompensa par l'évêché d'Amelia en 1592. Le nouveau pontife le chargea de différentes négociations, entre autres d'engager les princes italiens à se liguer contre les Turks. Nommé légat en 1594 près de la république de Venise, Graziani donna, dans cette place, des preuves de sa prudence et de son habileté. Trois ans après, il obtint la permission de se retirer dans son diocèse, et mit tous ses soins à y faire fleurir les bonnes études, à réprimer les abus, à soulager les pauvres. Il mourut à Amelia le 16 mars 1611, dans sa 74e. année. J. Vittor. Rossi (*Vicius Erythræus*) dit que Clément VIII avait eu l'intention de le créer cardinal, mais qu'il en fut détourné par son neveu, qui n'aurait pu souffrir l'élévation d'un sujet du grand-duc de Toscane, dont il était l'ennemi. Quoi qu'il en soit, dit Tiraboschi, les ouvrages de Graziani suffisent pour assurer à son nom une juste célébrité. Ce sont : I. *De Bello Cyprio libri v*, Rome, 1614, in-fol.; Nuremberg, 1661, in-12. Son neveu fut l'éditeur de cette histoire, dont on loue l'exactitude et l'élégance: elle a été traduite en français par Lepelletier, Paris, 1685, in-4°. II. *De vitâ Commendonis cardinalis libri iv*, Paris, 1669, in-12. Cette édition est due aux soins de Fléchier, qui a traduit l'ouvrage en français. (*Voy.* Fléchier, XV, 36.) III. *De casibus virorum illustrium*, Paris, 1680, in-4°. Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster, en remit le manuscrit à Fléchier, qui le publia avec une préface. Cet ouvrage a été traduit en français par Lepelletier. IV. *De scriptis invitâ Minervâ libri xx*, Florence, 1725, 2 vol. in-4°., avec une préface et des notes du P. Lagomarsini, jésuite. Graziani avait donné ce titre singulier à cet ouvrage, parce qu'il le composa *malgré lui*, et uniquement pour plaire à son frère. Les quatre premiers livres contiennent des recherches sur l'origine de Borgo San-Sepolcro; les huit suivants, des Mémoires sur sa famille, et

la Notice des voyages faits par son frère en Asie et en Egypte ; enfin les huit derniers, les Mémoires de sa vie. Apostolo Zeno conservait en manuscrit deux volumes in-folio de lettres écrites par Graziani pendant sa légation de Venise. Fr. Parisi en a inséré quelques-unes dans son *Epistolographia*, Rome, 1787. On a encore de Graziani des *Statuts synodaux* pour son diocèse, et quelques Opuscules restés en manuscrit, entre autres l'*Eloge de Pogge*. W—s.

GRAZIANI (Jérôme), poète italien, né en 1604, à Pergola, petite ville dans le duché d'Urbin, étudia dans les universités de Bologne et de Padoue, et montra, dès sa première jeunesse, du talent pour la poésie. Ses premières compositions furent reçues avec applaudissement; et son poème de *Cléopâtre*, qu'il fit paraître à l'âge de 22 ans, établit sa réputation. François Ier., duc de Modène, qui honorait de sa bienveillance le père de Graziani (Antoine), pour encourager les talents du fils, appela ce dernier à sa cour, le nomma son secrétaire en 1637, et lui donna le comté de Sarzano, riche domaine dans les états de Reggio. Ce fut sous les auspices de ce généreux Mécène, que Jérôme publia la plus grande partie de ses ouvrages : I. *Cléopatra*, Bologne, 1626, 1653, in-12. Ce poème, en six chants et en octaves, obtint une distinction honorable parmi trois autres qui l'avaient précédé, en Italie, sur le même sujet. Le style en est pur; les vers sont faciles et harmonieux; mais on peut reprocher à l'auteur quelques jeux de mots aussi déplacés qu'inutiles. II. La *Conquista di Granata, cogli argomenti de. Calvi*, Modène, 1650, in-4°.; Venise, Zatta, 1789, 2 vol. in-12. Le plan de ce poème, partagé en 26 chants et en octaves, est calqué, en grande partie, sur celui de *las Guerras de Granada*, de Mendoza. Ce poème contient des beautés originales; le style est correct et soutenu, et les caractères de Ferdinand et d'Isabelle de Castille sont de main de maître. Cependant, malgré les éloges outrés de quelques contemporains de Graziani, cet auteur est, comme poète, bien inférieur à l'Arioste, et même à Berni. III. *Il Cromvello*, Bologne, 1671. Le succès prodigieux qu'obtint cette tragédie, fit bientôt oublier les célèbres *Sofonisbe* de Bembo et du Trissin; et jusqu'à ce que parût la *Merope* du Maffei, (en 1702), le *Cromwell* fut considéré comme un ouvrage classique dans son genre, tant pour la vérité des caractères que pour l'observation des règles de l'art. IV. *Varie poesie* (*Poésies diverses*), Modène, 1662, in-12. Ce volume contient des *sonnets*, des *chansons*, des *madrigaux*, etc., qui ont, presque tous, du mérite. En 1655, Graziani fit un voyage à Paris, où il paraît que, pour se captiver la faveur du cardinal Mazarin, il publia *il Colosso*, Paris, imprimerie royale, 1656, in-fol. C'est un panégyrique des talents de ce ministre, où Graziani se livre à tous les éloges ampoulés que peut dicter l'ambition à un poète courtisan et italien. Déçu de ses espérances, il revint à Modène; et quelques années après il fit imprimer, en 1673, son *Applicazione profetica delle glorie di Luigi XIV*. Les éloges qu'il donne à son héros, quoique mieux fondés que ceux qu'il avait prodigués au cardinal ministre, ne sont pas sans exagération. Une maladie obligea Graziani de quitter la cour de Modène; il se retira dans son pays natal, où il mourut le 10 septembre 1675. Dans la *Biblioteca Modenese* de Tiraboschi, on trouve des détails assez étendus sur la vie et les ouvrages de Graziani. B—s.

II (Jean), historien ita-
ergame vers 1670, ob-
rement la chaire d'astro-
e de philosophie à l'uni-
adoue. Il reçut de fré-
ques de la satisfaction
ts de cette ville, où il
s 1730, à l'âge d'environ
. On connaît de lui les
ivants : I. *Fr. Mauro-
onnesiaci, Venetiarum
esta ab anno natali* 1618
1694 *libri IV*, Padoue,
. II. *Thermarum Pata-
amen, cui accessit dis-
fonte Cœlio acido Reco-
.*, 1701, in-8°.; ou-
é, et dont on trouve une
se dans les *Acta eruditorum*., 1702. III. *Histo-
etarum libri XXXII*, ibid.,
ol. in-4°. Le frontispice
nte-deux livres; mais il
que vingt-quatre, qui con-
istoire de Venise depuis
5 jusqu'à 1700. C'est une
uvrage d'André Morosini.
sont rapportés avec assez
, et le style en est élé-
on reproche à l'auteur
ré à des digressions étran-
sujet. W—s.

)LI (Pierre), littérateur,
e en 1700, fut admis chez
tes à l'âge de dix-neuf ans,
d'abord avec succès la
à Lodi, et les belles-let-
versité de Milan. Nommé
teur du collége de son or-
ogne, il fut placé bientôt
le pape Benoît XIV, à la
inaire de cette ville. Il mou-
xercice de ses fonctions, en
âge où son talent avait ac-
sa maturité, et promettait
es plus importants que ceux
publiés jusqu'alors. On a
de lui : I. *De Præclaris Mediolani
ædificiis quæ Ænobarbi cladem an-
tecesserunt dissertatio; cum duplici
appendice : altera de sculpturis
ejusdem urbis (in quâ nonnulla
usquehàc inedita monumenta pro-
feruntur; altera de carcere Zebe-
dio, ubi nunc primùm S. Alexan-
dri Thebis martyris acta illustran-
tur. Accessit Rythmus de Mediola-
no jam editus verò emendatus et
notis auctus*, 1735, in-4°. II. *Trat-
tato di poesia*. III. *Vita di Carlo
Giuseppe Fideli, professo Barnabitâ*.
IV. *Della vita, virtù e miracoli
del B. Alessandro Sauli*, Bologne,
1741, in 8°. V. *Eloquentiæ præ-
ludia*. VI. *S. Alexander è The-
banâ legione martyr, Bergomen-
sium tutor, secundis curis illustra-
tus*. VII. *Præstantium virorum qui
in congregatione S. Pauli vulgò
Barnabitarum memoriâ nostrâ flo-
ruerunt*. On trouve une notice dé-
taillée des ouvrages tant imprimés que
manuscrits du Père Grazioli, rédigée
par le P. Philippe-Marie Toselli, son
confrère, dans les *Scrittori Bolo-
gnesi* de Fantuzzi, tom. IV, p. 269.
Elle suffira pour faire apprécier les
obligations qu'a la congrégation des
Barnabites à ce savant professeur,
par les sujets distingués formés à son
école, et l'introduction du bon goût
dans l'enseignement des lettres et des
sciences, dont cet ordre lui est rede-
vable en Italie. W—s.

GREATRAKES (Valentin),
empirique qui fit beaucoup de bruit
en Angleterre dans le XVII°. siècle,
était né d'une bonne famille à Af-
fane, dans le comté de Waterford
en Irlande, le 14 février 1628. Par-
venu à l'âge de treize ans, il allait
continuer ses études au collége de
Dublin, lorsque la rebellion obli-
gea sa mère à se réfugier en Angle-

terre. De retour dans sa patrie six ans après, il la trouva encore dans une si grande confusion, qu'il se résigna à passer une année entière dans le château de Coperquin, uniquement livré à la contemplation: il en contracta si bien le penchant, qu'il ne le quitta jamais entièrement. Il servit dans le régiment du comte d'Orrery contre les rebelles; mais la plus grande partie de l'armée ayant été licenciée en 1656, il se retira dans son lieu natal, où il remplit plusieurs emplois, entre autres celui de juge de paix. La restauration les lui fit perdre. L'inaction l'ayant rendu à ses habitudes de contemplation, il crut éprouver, en 1662, une sorte d'inspiration, et entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles. Tourmenté plusieurs mois de suite par cette idée, il finit par y céder. Il toucha un scrophuleux, et le guérit. D'autres succès lui inspirèrent de la confiance. Trois ans après, une fièvre épidémique s'étant déclarée dans le pays, Greatrakes se crut averti par la même voix; et s'étant rendu dans les lieux où les malades étaient réunis, il les toucha, et en guérit un grand nombre. Il s'imagina bientôt qu'il pouvait guérir toute sorte de maladies; et ses espérances furent souvent réalisées. Les malades venaient en foule à lui; et malgré les cures qu'il opérait, il fut cité à la cour ecclésiastique de l'évêque de Lismore, pour avoir pratiqué sans permission, et prétendu agir par une inspiration et avec l'aide du St.-Esprit: une sentence lui défendit d'imposer les mains à l'avenir. Ces tracasseries, et une invitation qu'il reçut vers le même temps de lord Orrery de venir en Angleterre entreprendre la guérison de la comtesse de Conway, attaquée d'un mal de tête invétéré, le déterminèrent à quitter l'Irlande en 1666. tation l'avait devancé; les de tous les lieux qu'il tra priaient de guérir les malad l'invita à venir à Whiteball; la cour ne parût pas bien pe son pouvoir merveilleux, et plusieurs courtisans se fur qués de lui, on ne lui inte tant pas la faculté d'en faire allait tous les jours dans u de Londres, près d'un hô malades s'y rassemblaient; chait. Sa méthode consistai quer sa main sur la partie et à faire de légères fri haut en bas. Il touchait possédés, qui tombaient convulsions terribles en ou en l'entendant parler. auteurs ont même avancé la prétention de guérir de Comme il ne pouvait pas tout le monde de la réalité res miraculeuses, plusieur lancèrent contre lui des il en parut un, entre au ce titre: *Wonders no mir* (*Les prestiges ne sont pa racles*, ou *Examen du d rir de M. V. Greatrak* dres, 1666, in-4°. L'au le docteur D. Lloyd, l'hospice de Charter-Ho trakes y répondit par une l sée au célèbre Boyle, et *Exposé succinct de la vie Greatrakes et de plusie singulières qu'il a opérées* 1666, in-4°. Il joignit plusieurs certificats signé personnes d'une probité entre autres par Boyle, co sident de la société royale dres, et par des savants e decins qui attestaient la vér cures merveilleuses, et le d

tation de magie. Comme
ait d'un caractère doux
paraît que le bruit qu'il
lres, lui déplaisait : en
l retourna en Irlande en
ore la date de sa mort ;
qu'il vivait encore en
t le témoignage des écri-
porains, il était bon et
ne recevait d'argent de
ne cherchait pas à se
ntation, et il n'était mu
l desir de faire le bien. Le
ait en Irlande avant de
es engagea Saint-Evre-
la Haye, à écrire une
ılée, *le Prophète irlan-*
aquelle il raillait et la
peuple et l'esprit de su-
n médecin anglais re-
octeur Stubbe, prit la
célébrer les succès de
. N. Pechlin a donné de
sur cet homme singu-
. livre de son ouvrage,
titre : *Observationum carum libri III :* enfin
dans le tome II de son *magnétisme animal*,
trakes sous un jour très
fait voir la ressemblance
ons avec celles que pra-
d'hui les magnétiseurs.
même au magnétisme
ie, M. Chastenet, dans
politiques, *morales et*
u 24 mai 1816, a fait
eurs maladies locales,
z des hommes ou même
t guéries, dit-il, d'après
Deslon, par le simple
es doigts, dirigés à plu-
s sur la partie affectée ;
essemble beaucoup plus
i du bon Irlandais.

E—s.

(JEAN), en latin *Gravius*, savant orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore, dans le Hampshire, était fils d'un instituteur. Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé à Oxford, où il reçut, en 1621, le degré de bachelier. Trois ans après, il obtint au concours une chaire au collége de Merton ; et il commença à étudier la physique et les mathématiques. Il lut ensuite, avec beaucoup d'application, les meilleurs ouvrages grecs et latins qui traitent de l'astronomie ; et s'étant rendu familières les langues orientales, il lut aussi les auteurs arabes et persans qui ont écrit sur cette science. Son ardeur pour l'étude, et la variété de ses connaissances, étendirent bientôt sa réputation dans toute l'Angleterre. Il fut reçu maître-ès-arts en 1628. Deux ans après, il fut nommé à la chaire de géométrie du collége de Gresham à Londres ; et on lui laissa la faculté de cumuler cet emploi avec celui qu'il possédait déjà. Depuis long-temps il avait formé le projet de visiter l'Orient, pays riche en antiquités, qu'il espérait explorer utilement. Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, son protecteur, lui facilita les moyens d'entreprendre ce voyage. Greaves fit, en 1635, un premier voyage d'Italie, et séjourna quelque temps à Leyde, à Paris et à Rome : le comte d'Arundel voulut l'engager à le suivre dans la Grèce ; mais comme ce seigneur ne se proposait pas de voir l'Egypte, Greaves, qui avait surtout à cœur de visiter cette intéressante contrée, rejeta les offres les plus avantageuses, et retourna en Angleterre pour achever ses préparatifs à ce grand voyage. Il s'embarqua à Londres, en juin 1637, avec le savant Edouard Pococke, son ami, sur un vaisseau destiné pour le Levant. Ce bâtiment devait relâcher à Livourne ; et il profita de cette circons-

tance pour revoir quelques-uns des amis qu'il avait en Italie. Arrivé à Constantinople au mois de septembre de la même année, la protection du patriarche Cyrille Lucar lui facilita les recherches qu'il désirait faire dans les bibliothèques des monastères du mont Athos : la mort funeste de ce patriarche, étranglé au mois de juin de l'année suivante, et d'autres désagréments que nos voyageurs essuyèrent à Constantinople, où ils ne trouvèrent pas d'ailleurs, pour apprendre l'arabe, d'aussi bons maîtres qu'ils s'en étaient flattés, les déterminèrent à prendre passage sur la flotte du Grand-Seigneur, qui partit pour l'Egypte en septembre 1638. Greaves visita, en passant, l'île de Rhodes, s'arrêta à Alexandrie, où il commença ses observations, de là se rendit au Caire pour mesurer les Pyramides; et après avoir rassemblé une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et d'autres antiques, se rembarqua pour Livourne, où il fut de retour au mois de juin 1639. Il reçut un accueil distingué du grand-duc de Toscane, à qui il présenta un poème latin, dans lequel il l'invitait à purger la Méditerranée des pirates dont elle était infestée; et il continua sa route pour Rome, où il se proposait de répéter les observations qu'il y avait faites, lors de son premier séjour. De retour dans sa patrie, il succéda, en 1643, au docteur Bainbridge, dans la chaire d'astronomie de l'université d'Oxford, en conservant celle qu'il remplissait au collége de Merton. En 1648, il fut dépouillé de tous ses emplois, à raison de son attachement connu à la cause royale. On l'obligea d'évacuer sur-le-champ l'appartement qu'il occupait au collége : les caisses qui contenaient ses livres et ses manuscrits, furent brisées dans le transport, par des soldats; et Selden, son ami, malgré tous ses soins, ne put en sauver qu'une faible partie. Retiré à Londres, Greaves s'y maria, et chercha, dans l'étude, des consolations à sa mauvaise fortune. Le chagrin et l'excès du travail altérèrent sa santé; et il mourut dans cette ville, le 8 octobre 1652, à l'âge de cinquante ans. On a de lui : I. *Pyramidographia*, ou Description des pyramides d'Egypte (en anglais), Londres, 1646, in-8°.; réimprimée dans le second volume du *Recueil des voyages* de Churchill, et, en français, dans la *Relation de divers voyages* par Melchisédec Thevenot, tome 1er. Il n'y donnait que quatre cent quatre-vingt-un pieds d'élévation à la plus grande des pyramides; mais il trouva, d'après de nouveaux calculs, qu'elle en a réellement quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. II. *Traité du pied romain et du denier, pour servir à faire connaître les mesures et les poids des anciens* (en anglais), ibid., 1647, in-8°.; cité avec éloge par tous les antiquaires (1). III. *Demonstratio ortûs Sirii heliaci pro paralello inferioris Ægypti*, à la suite des *Canicularia* de Bainbridge, Oxford, 1648, in-8°. IV. *Elementa linguæ Persicæ; item anonymus Persa de siglis Arabum et Persarum astronomicis, lat. et pers.*, Londres, 1649, in-4°., rare. V. *Epochæ celebriores astronomis, historicis et chronologis Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum, Chorasmiorum usitatæ; ex traditione Ulug-Beigi, Indiæ principis; arab. et lat. cum commentariis*, ibid., 1650, in-4°.: on trouve

(1) Il trouve le pied romain égal à 967 millièmes du pied anglais; ce qui, d'après la détermination la plus rigoureuse de ce dernier, donne pour le pied romain, en mètres 0,294,656, et en dixièmes de ligne du pied de roi, 130,6. tê.

nt à la suite de cet ou-
pièce de soixante-quatre
ulée, *Chorasmiæ et Ma-*
, hoc est regionum extrà
rum descriptio in tabulis
arab. et lat.; Hudson l'a
s sa collection des *Petits*
r, ainsi que la description
, par le même, que Grea-
publier en 1645, si la
e n'eût arrêté cette entre-
rait traduit la géographie
boul-Fédâ; mais cette ver-
st pas retrouvée dans ses
. VI. *Astronomica quæ-*
traditione Shah Cholgii
à cum hypothesibus pla-
ers. et lat., ibid., 1652,
I. *Binæ tabulæ geogra-*
Nassir Eddini Persæ;
g-Beigi Tartari; arab.
retat. latinâ, ibid., 1652,
. Une traduction latine des
d'Archimède, faite d'après
rit arabe, et publiée dans
anea de Samuel Foster,
ol. IX. Quelques pièces in-
les *Transactions philo-*
entre autres une *Sur la*
ont on fait éclore les pou-
ire. Le docteur Birch a pu-
37, les *Œuvres mêlées*
, 2 vol. in-8°.; on y trouve
t II ci-dessus, des Traités
sujets, des poèmes, des
s faites par Greaves pen-
yages en Egypte, en Tur-
une *Description du sé-*
avait déjà paru en 1650,
éflexions anonymes sur la
raphie, et une Dissertation
sur la coudée des Juifs et
nations, avec des augmen-
a vie de l'auteur. Greaves a
manuscrit plusieurs ouvra-
le plus intéressant est un
ire persan, composé de
plus de six mille mots. Th. Smith a inséré la vie de J. Greaves dans ses *Vitæ eruditissim. virorum*: on peut consulter aussi Wood, *Fasti Oxonienses*, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. — Thomas Greaves, son frère, docteur en théologie, mort le 22 mai 1676, âgé de soixante-cinq ans, a donné dans la Polyglotte de Walton, des notes sur la version persane du Pentateuque et des Evangiles: on recherche encore sa dissertation *De linguæ arabicæ utilitate et præstantiâ*, Oxford, 1637, in-4°. — Edouard Greaves, leur frère, professeur de médecine au collége de Merton, devint médecin ordinaire du roi Charles II, et mourut le 11 novembre 1680. On connaît de lui: I. *Morbus epidemicus anni* 1643, Oxford, in-4°. II. *Oratio habita in ædibus Collegii medicorum Londinens.*, 1667, in-4°. W—s.

GRÉBAN (Simon), appelé *de Compiegne*, qualifié de moine de St.-Riquier en Ponthieu et secrétaire de M. le comte du Maine, Charles d'Anjou, est le principal auteur du *Triumphant mystère des actes des Apôtres*, mis en vers et joué par personnages. Ce poète vivait dans le XVe. siècle. De toutes ses compositions, le *Triumphant mystère* est celle qui l'a fait le plus connaître. Pour donner une idée de cet immense ouvrage, composé tout en vers et divisé par livres, il suffira de dire qu'on y compte plus de quatre cent quatre-vingts personnages, parmi lesquels figurent Dieu, Jésus-Christ, la Sainte-Vierge. Les principaux événements, de la vie des apôtres paraissent être le sujet de cette pièce; mais une foule d'incidents s'y rattachent: c'est ainsi que l'auteur fait parler des empereurs et des rois. Dans le *Triumphant mystère*, l'imagination du poète est d'une fécondité

vraiment merveilleuse. Des prodiges toujours nouveaux occupent constamment la scène. On y voit des mariages, des morts subites ; des esprits malins sortent du corps d'un possédé; des courtisanes, des souverains, des bas bouffons, se succèdent alternativement; des martyrs sont lapidés, d'autres sont mis en croix sur la scène. Presque à chaque livre, la terre tremble, la foudre gronde. Les personnages de cette pièce parlent tous le langage le plus inconvenant. A des expressions d'une dévotion mystique, succèdent souvent des paroles que les oreilles les moins chastes rougiraient aujourd'hui d'entendre; ce qui n'a pas empêché que cet ouvrage n'ait joui long-temps d'une grande estime. Ce *Mystère* a été joué à Bourges en 1536, et à Tours en 1541. L'édition la plus complète est la quatrième, petit in-folio de 778 pages, sorti des presses des frères Angeliers: elle est divisée en neuf livres, et diffère beaucoup des précédentes par des corrections, des additions et des changements, que l'on croit avoir été faits par Cueret. Elle contient aussi une troisième partie : *L'Apocalypse St. Jehan Zébédée où sont comprinses les visions et révélations qu'icelui S. Jehan eut à l'isle de Pathmos.* Louis Choquet est l'auteur de cette troisième partie, qui forme 86 pages (1); et c'est par erreur que Bayle, dans son Dictionnaire historique, lui attribue la totalité de l'ouvrage. Simon Greban a fait aussi plusieurs *Elégies*, *Complaintes*, etc. *Voy.* Prosper Marchand, tom. 1er., p. 280. — Arnoul Greban, frère du précédent, chanoine de l'église du Mans, vers l'an 1450, a coopéré à la composition du *Triumphe tère.* Selon Pasquier (*Rec* p. 618), le commencemen ouvrage appartient à lui seul. Greban a aussi publié divers pièces de poésie ; mais il est bi connu que son frère Simon.

St. I

GRÉCINUS. *Voy.* Grec

GRECO (Gioachino), pl sous le nom du Calabrois (*brèse*), fameux joueur d'éch vait sous le règne de Louis parcourut les différentes cap l'Europe, cherchant partout, un rival digne de lui ; car il s de n'avoir pu rencontrer un j sa force. Le *Mercure galan* cembre 1693 rapporte un fait en son honneur à l'occasi partie qu'il gagna contre l Nemours, Arnaud le carabin, mont, qui passaient pour les joueurs d'échecs de la cour. Gréco : *Le jeu des eschets de l'italien*, Paris, Pepingue in-12; ce livre a été tradu verses langues, souvent r et inséré dans les ancienne de l'*Académie des jeux.* O puis substitué celui de Phil est beaucoup mieux fait, pl dique, et plus instructif à to

C.

GRÉCOURT (Jean-B Joseph Willart de), n en 1684, descendait, à ce croit, d'une noble famille d'É mère, nommée Ourceau, éta de MM. Rouillé; et, deven avec plusieurs enfants, el d'eux la direction des postes emploi qu'elle conserva tou J. B. J. Grécourt, le plus ses enfants, destiné dès son l'état ecclésiastique, fit ses Paris sous la direction de

(1) *Voy.* l'art. Choquet, VIII, 446, dans lequel on lit, par erreur typographique, *Gréban* au lieu de *Greban.*

L'homme difficile est un sot;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

e. Il n'avait encore
s'il fut pourvu d'un
lise de St.-Martin de
ais que ce bénéfice
as l'église de Paris.
d'abord par quel-
ais les applaudisse-
ne purent l'engager
re si opposée à ses
iberté et des plai-
it peu de la qualité
il était revêtu. Le
trées l'avait pris en
a souvent aux états
s Paris le rappelait
vait s'y livrer à tous
ssi les voyages qu'il
i fréquents, qu'on
y établit sa résí-
de Véret en Tou-
beaucoup d'attrait
d'Aiguillon, à qui
iâteau, n'y menait
plaire. Ce seigneur
er 1750) avait ra-
nombre de poésies
en fit imprimer la
on château même,
Recueil de poésies
idées par les soins
, 1735, in-4°.
, la princesse de
Vinot, oratorien,
n présume, beau-
volume, qui, heu-
é tiré qu'à sept ou
louze exemplaires.
ciété que l'on attri-
nouvelle Cyropé-
s de Cyrus sur ses
in-8°. Charmé de la
à Véret, Grécourt
n *Paradis terres-*
reste, un très-heu-
oute sa vie, il sem-
ar devise ce refrain
sons :

Il ne songeait qu'aux plaisirs. Jamais l'ambition n'avait pu trouver accès dans son cœur. Vainement le contrôleur-général des finances, Law, voulut se l'attacher. Grécourt se refusa aux vœux du ministre, en lui envoyant l'apologue intitulé : *Le Solitaire et la Fortune.* Grécourt se plaisait à réciter cette pièce ; et, au fait, s'il en eût composé beaucoup dans ce genre, il serait au nombre des poètes français les plus gracieux : malheureusement la plus grande partie se ressent, sinon *des lieux que fréquentait l'auteur*, du moins de sa vie licencieuse. C'est cependant à ses pièces libres qu'il doit toute sa réputation. Presque toutes, il faut le dire, sont écrites avec négligence, sans poésie, sans imagination, mais avec aisance. Grécourt rimait indistinctement et sans choix toutes les idées qui se présentaient à lui. Comme tant d'autres poètes, il abusait de sa facilité : plus que tout autre, il abusa de son esprit. Il nous paraît au surplus beaucoup au-dessous de sa réputation. Ses épîtres sont lâches et plates, ses fables bizarres et plus qu'érotiques, ses contes et ses chansons mal inventés et ordinaires : le plus célèbre de ses ouvrages, le *Philotanus*, imprimé pour la première fois en 1720, et qui a été traduit en vers latins par l'abbé Binot, n'a plus aucun sel aujourd'hui que les querelles des jansénistes et des jésuites sont sans intérêt. Des amis officieux ont voulu disputer cet ouvrage à Grécourt. Ils ont été démentis par des amis moins délicats et moins jaloux de sa gloire. Il est possible que beaucoup de pièces qu'on lui attribue ne soient pas de lui. Dans presque toutes les éditions de ses œuvres, on a inséré la *Crépinade* de Voltaire, le *Bujar-*

nissement inutile de Moncrif ; le *Salamalec lyonnais*, que je crois de La Monnaye; le joli quatrain de Piron en l'honneur de Grassins; les *Poètes épiques*, stances de Voltaire; l'*Epître sur l'hiver*, de Bernard; l'*Epître à Claudine*, du même; l'*Epigramme* de Voltaire contre le poète Roi (*Connaissez-vous certain rimeur obscur*); les *Misères de l'amour*, par Piron; l'*Imagination*, ode de Chaulieu; le *Mondain*, de Voltaire; etc., etc., etc. L'ignorance ou la négligence des éditeurs, qui leur a laissé admettre sous le nom de Grécourt des pièces si connues, peut bien aussi leur en avoir fait accueillir d'auteurs ignorés qu'il est impossible de reconnaître aujourd'hui. Grécourt mourut à Tours le 2 avril 1743; et malgré sa conduite peu édifiante, il se respecta assez pour ne pas donner une édition de ses œuvres. Ce ne fut qu'en 1747 que parut la première, en 2 vol. in-12. On en a publié depuis un très grand nombre, le plus souvent en quatre volumes. On croit que M. de Querlon donna ses soins à l'édition de 1761, 8 parties, qui a été suivie dans l'édition de 1764, 4 vol., petit in-12, etc. Les trois premiers volumes contiennent les pièces de Grécourt; dans le quatrième on a mis les pièces qui lui avaient été attribuées. Grécourt fut aussi rédacteur du *Maranzakiniana*, 1730, in-24 de 54 pages, tiré à très petit nombre. Mercier de St.-Léger dit que ce livret est une vraie caricature sur les *Ana* : c'est être bien indulgent pour une facétie qui est encore au-dessous du *Polissoniana* (Voyez Cherrier, VIII, 341). Maranzac, du nom duquel est dérivé le titre du *Maranzakiniana*, était un écuyer ou piqueur du Dauphin fils de Louis XIV, et lui servait de fou ou de plaisant.

A. B—T.

GREEN (Robert), auteur a
du temps de la reine Élisabeth
quit à Norwich, vers 1560, d'u
laborieux et intéressé. Il voyage
que temps en Italie et en Esp
reçut le degré de maître ès -
Cambridge en 1583, et à Oxf
1588. On suppose même qu'il
dans les ordres, et fut nomm
1584, ministre de Tollesbury
le comté d'Essex. Étant venu à
dres, il se lia avec quelques ba
de plaisir, et abandonna sa f
et son enfant pour se livrer à
bauche, puis à la crapule. Ayan
tôt dissipé son patrimoine, il c
cours à sa plume, et composa un
nombre d'ouvrages dont la
n'était sûrement pas un succès
time. Il amassa beaucoup d'a
c'était tout ce qu'il désirait : i
le dépensa en peu de temps.
avoir ruiné ses facultés intell
les, sa fortune, sa santé, il
faire un retour sur lui-mêm
écrivit à sa malheureuse femm
lettre de repentir, où l'on trou
peinture pathétique de sa triste
tion, et qui a été insérée dans le
des poètes de Théoph. Cibber,
p. 89. On a lieu de douter cep
de la sincérité de son repen
Wood rapporte qu'il mourut,
septembre 1592, d'une indigest
harengs salés et de vin du Rh
est regardé comme le premier
anglais qui ait écrit pour un s
gain. On a admiré dans ses ou
une imagination riche et brillant
style facile; et l'on y trouve u
naissance parfaite des mœurs
temps : mais on ne le lit presqu
aujourd'hui. Nous ne citerons
nombreuses productions que le
vantes : I. *Le Miroir de la mo*
1584. II. *Planetomachia*,
III. *Les quatre sols d'esprit de*

un million de repentir, o, 1616, 1617, 1621, . Sir Egerton Brydges l'a récemment à 61 exem- r ses amis, en y joignant sur la vie de ce poète. IV. *nor* (*Ciceron amoureux*), 1, 1615, 1616, 1628, *e Repentir de R. Green*, *L'honorable histoire de* *et de frère Bungay*, 594, 1599, 1630, 1655. *ire de Roland le Furieux*, *ouze pairs de France*, 594, 1599. VIII. *L'his- honse, roi d'Arragon*, 597, 1599. IX. *L'hist. le Jacques IV, tué à entremêlée d'une plai- édie*, etc., 1598, X. *de Pénélope*, 1601. XI. *Green à la folie*, 1617. les vers suivants sur lui-

ms, rumores, festa, puellæ,
um scriptio, vita fuit:
i ver, æstatemque furoris,
que hyemi, cum cane dico vale.
; plumam artis; fistulam amandi;
nisero plangat avena tono?

e Robert Green, docteur Cambridge, où il mourut a laissé quelques ouvrages e et de théologie écrits en égua sa bibliothèque et tous au collége de *Clare-hall*, t membre, sous la condi- blier ses ouvr ges inédits, erver son squelète dans la e: mais le collége ne jugea os d'exécuter cette dernière lui fit faire des funérailles s. L.

N (Mathieu), poète an- ers 1677, d'une famille con- rmi les quackers, occupait dans l'administration des et, comme Glover, l'un de itimes, joignait à l'aptitude aux affaires un talent naturel pour la poésie, auquel il ne manqua que d'être perfectionné par des études régulières. Il apprit seulement un peu de latin. Il avait beaucoup d'esprit, et le rare secret de plaisanter avec succès, sans cependant blesser personne. Dans les intervalles de ses occupations obligées, il composa quelques ouvrages de peu d'étendue, soit en vers, soit en prose, dans la seule vue de s'amuser avec ses amis. Aucun de ces ouvrages ne fut imprimé pendant sa vie, excepté un opuscule intitulé la *Grotte*, en 1732. Un autre de ses morceaux de poésie fut tellement goûté de ceux qui en eurent communication, que Glover pressa son ami d'y donner plus de développement; ce qu'il fit, et il en résulta le poème intitulé le *Spleen*, pétillant d'esprit, riche de poésie, et également original dans les pensées et dans le style. Green mourut à Londres en 1737, âgé de quarante-un ans. Glover publia, la même année, le poème du *Spleen*, qui eut un grand succès, et fut honoré des éloges de Pope et de Gray. Il fut réimprimé ensuite, ainsi que les autres poésies du même auteur, dans le Recueil poétique de Dodsley, et depuis dans la 2e. édition du Recueil du même genre donné par Samuel Johnson. En 1796 le docteur J. Aikin publia séparément une nouvelle édition in-8°. du *Spleen et autres Poésies de Math. Green*, qu'il fit précéder d'un Essai biographique et critique, et qui est orné de jolies gravures, d'après les dessins de Stothard. Le caractère particulier du talent de Green, suivant ce judicieux éditeur, est de « rapprocher » des idées éloignées, de manière à » produire des effets nouveaux et » frappants. » Son style est exempt de manière; mais il est souvent négligé,

prosaïque et incorrect, comme celui de tous les écrivains dont le génie a été privé de culture. La sagacité et la vivacité de son esprit ne se montraient pas moins dans sa conversation que dans ses écrits. Parmi les menues dépenses consacrées à l'entretien de l'hôtel des douanes, on payait quelques sous chaque semaine pour acheter du lait aux chats de la maison. Green, instruit que cette dépense allait être supprimée, se constitua l'avocat de ces animaux, et composa en leur nom une pétition en vers, qui eut le succès qu'il avait désiré. X—s.

GREEN ou GREENE (Nathaniel), général américain, fils d'un quacker, fabricant d'ancres à Warwick (Rhode-Island), naquit vers 1741. Il montra de bonne heure le goût de l'instruction ; et il apprit le latin presque sans le secours d'aucun maître. L'histoire militaire attirait particulièrement son attention. Nommé, fort jeune, membre de l'assemblée de Rhode-Island, il répondit dignement à la confiance de ses compatriotes. Dès le moment qu'il entra au service, les pacifiques quackers ne voulurent plus avoir de relation avec lui. Il eut bientôt le commandement de 3 régiments, levés à Rhode-Island, pour aller secourir les habitants de Massachussetts. Le congrès le nomma, en 1776, major-général ; et il se distingua dans plusieurs occasions. Ce fut en décembre 1780, qu'il fut nommé pour remplacer Gates, dans le commandement en chef de l'armée du midi dans la Caroline du nord. (*V.* Gates.) C'était un pesant fardeau. Il trouva des soldats indisciplinés, accoutumés à la désertion, manquant de tout dans un pays dévasté. Le défaut de vivres avait forcé sa troupe à se diviser pour la répartir sur divers points. Le général Morgan défit à Cowpens, le 25 décembre 1780, les Anglais commandés par le lieutenant-colonel Tarleton : il fut joint, le 7 février suivant, par Greene avec sa division, près de Guilford Court-House ; cependant, après avoir cherché inutilement à éviter une action que l'infériorité de ses forces et le mauvais état de ses troupes, malgré cette jonction, rendaient dangereuses, il fut défait par Cornwallis. Cette victoire néanmoins coûta fort cher aux Anglais, et ne leur procura aucun résultat. Green, voyant que Cornwallis voulait éviter une nouvelle action, se mit à sa poursuite, recommandant les malades et les blessés américains et anglais qu'il laissait derrière lui, à l'humanité des quackers du pays, qui ne trompèrent point son attente. Mais Cornwallis avait pris une position très avantageuse ; et Greene, ne jugeant pas prudent de l'y attaquer, repassa dans la Caroline du sud, et se rendit près de Camden, que défendait lord Rawdon : ce dernier l'attaqua à l'improviste le 27 avril, et mit les Américains en déroute, mais ne put l'empêcher de faire sa retraite en bon ordre, et d'emmener ses blessés, son artillerie et ses bagages. Green reprit bientôt la supériorité : plusieurs places importantes se soumirent à ses armes ; mais il fut obligé de les abandonner ensuite. Il y avait si peu de chance de succès à espérer en continuant cette guerre, qu'on lui conseillait de se retirer dans la Virginie ; il repoussa avec fierté cet avis : *Je reconquerrai le pays*, dit-il, *ou je perirai dans l'entreprise*. La fortune ne trahit point cette fois son courage. Le 7 septembre 1781, il attaqua les Anglais, commandés par le lieutenant-colonel Stewart, à Eutaw Springs, à soixante milles au nord de Charles-Town. Les deux ar-

it environ deux mille
ne; mais la discipline
rales semblait leur ga-
e. L'action fut si vive,
des deux partis com-
pied à l'épée: la vic-
aux Américains; elle
termina la guerre sur
tinent. Le congrès ré-
général vainqueur, en
un étendard pris sur
qu'une médaille en or.
a alors à Rhode-Island,
ne furent pas inutiles
s dissensions qui ré-
ses concitoyens. Après
sa carrière publique,
commencée, en ser-
de ses lumières, il
nois d'octobre 1785,
e, où il possédait un
le près de Savannah;
le 19 juin 1786, des
de soleil. Washing-
le congrès lui fit élever,
ie des séances du gou-
ral, un monument avec
très honorable. Le gé-
distinguait autant par
son activité que par sa
gnait à la constance et
sentiment d'humanité
us d'occasion de briller
rre; et les lettres qu'on
lui, témoignent com-
souffrait de la guerre
, dont il fut le té-
permettait aucun re-
l était en campagne.
our, que depuis sept
it déshabillé que pour
ge. L.

ÉDOUARD BURNABY), du XVIIIe. siècle. Il le Greene à celui de succédant à son oncle ne brasseur de West-minster. Les distractions que lui donnait son goût pour la littérature, et des circonstances fâcheuses, embarrassèrent ses affaires, au point qu'il fut réduit en 1779 à laisser vendre le fonds et la propriété de sa brasserie. Ayant une femme et plusieurs enfants, il subsista probablement du produit de ses ouvrages. Il mourut en 1788 à Northlands, près de Kensington. Voici les titres de ses principales productions: I. *Anacréon*, traduit en vers anglais, 1768. II. *Essai critique*, 1770, in-8°. III. *Essais poétiques*, 1772, petit in-8°. IV. Une traduction de *Pindare*, 1778. V. Une imitation libre des *Satires de Perse*, 1779, in-8°. VI. Une traduction d'*Apollonius de Rhodes*, écrite d'un style boursouflé, 1781. VII. *Quelques mots à l'oreille* (Whispers to the ear) *de l'auteur* (Madan) *de Theliphthora, en faveur de la raison et de la religion insultées dans cet ouvrage*, 1781, in-8°. Ses productions se distinguent par le goût plutôt que par la chaleur. On trouve de la fidélité dans ses traductions. Il était frère de l'amiral sir William Burnaby, qui se distingua dans la guerre de 1756. L.

GREENVILLE (Sir RICHARD), navigateur anglais, immortalisé par le plus intrépide dévouement, fit, de 1585 à 1587, plusieurs voyages à la Floride et à la Virginie, pour y former des établissements. Il était, dans ces entreprises, associé de sir Walter Raleigh. D'un caractère martial et audacieux, il avait offert volontairement ses services à la reine, dans la guerre contre les Espagnols, et il s'était distingué par beaucoup d'actions de bravoure. Lorsqu'Elisabeth envoya, en 1591, une flotte de 7 vaisseaux, sous le commandement de sir Thomas Howard, pour intercepter les

galions d'Espagne, Greenville partit en qualité de vice-amiral. Arrivés à la hauteur des Açores, les Anglais aperçurent la flotte espagnole, forte de cinquante-cinq voiles, qui avait été expédiée pour escorter les galions. Greenville, séparé du reste de l'escadre, qui reprit la route d'Angleterre, engagea seul le combat contre l'ennemi: il s'y battit, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'au lendemain au point du jour, et repoussa quinze fois les Espagnols, quoiqu'il se présentât continuellement de nouveaux vaisseaux montés de troupes fraîches. Enfin, couvert de sang et de blessures, voyant son vaisseau totalement désemparé, et une grande partie de son monde tués, il proposa à ses compagnons de mettre le feu aux poudres qui restaient, et de s'en remettre ainsi à la Providence divine, plutôt que de se confier à la clémence des Espagnols. Ce parti ne fut approuvé que d'une portion de l'équipage: le reste contraignit Greenville à se rendre. Il fut porté encore vivant à bord du vaisseau amiral espagnol. Le commandant ne voulut ni le voir ni lui parler; mais tous les autres officiers s'empressèrent de lui témoigner leur admiration de sa conduite héroïque. Il les reçut avec une noble fierté, et mourut trois jours après. Les Espagnols avaient perdu, dans cet engagement, 4 vaisseaux et près de mille hommes. Le bâtiment de Greenville coula bientôt à fond, avec deux cents Espagnols qui le montaient. — GREENVILLE (Sir Bevil), petit-fils du précédent, habitait la province de Cornwall, lorsque les troubles éclatèrent sous le règne de Charles Ier.; il prit parti pour la cause royale. Son zèle le porta, de concert avec plusieurs de ses compatriotes, à lever des troupes à leurs frais. Il fit, avec lord Hopeton, preuve de bravoure et d'habileté aux combats qui se donnèrent à Saltash-Down, et à Stratton. Malgré la pénurie d'argent et de munitions, Greenville et ses compagnons repoussèrent les troupes du parlement. Ils avancèrent jusque dans le Sommersetshire, et rencontrèrent à Lansdown, près de Bath, une armée envoyée contre eux. Après quelques escarmouches, on en vint aux mains le 5 juillet 1643. L'action fut sanglante, et la perte d'hommes égale des deux côtés: les royalistes, ayant ensuite marché en avant, réclamèrent l'honneur de la victoire; mais elle fut chèrement achetée par la mort de Greenville, qui fut tué en combattant vaillamment. Son ami Hopeton fut dangereusement blessé. E—s.

GRÉGOIRE Ier. (S.) dit *le Grand*, élu pape en 590, succéda à Pélage II. Il était fils du sénateur Gordien, d'une illustre origine patricienne; il eut pour mère sainte Sylvie, et pour bisaïeul le pape Félix III: sainte Tarsille et sainte Emilienne étaient de cette même famille. Aux avantages de la naissance, Grégoire joignait une figure noble, des manières affables, des talents supérieurs, et des vertus dignes de son nom. A trente ans, il fut préteur de Rome; mais les honneurs de ce monde n'étaient d'aucun prix pour une ame ardente qui n'aspirait qu'aux grandeurs du ciel. Au bout de quelque temps, il abdiqua la magistrature; et devenu libre par la mort de son père, il consacra tous ses biens à fonder six monastères en Sicile, et un septième à Rome, auquel il donna le nom de Saint-André. Ce fut dans ce lieu qu'il se retira, et qu'il reçut le diaconat. Il ne tarda pas à trouver l'heureuse occasion d'exercer le zèle dont il était animé. Il aperçut un jour, exposés en vente, des esclaves anglais, dont la beauté le frappa, et dont le sort l'émut

assion, en songeant que ces
étaient encore idolâtres. En-
out-à-coup du desir de porter
s contrées les lumières de l'É
etaprès en avoir obtenu la per-
du pape Benoît Ier., il se mit
ent en route; mais le peuple
courut sur ses pas, et le ra-
ns la ville. Le pape Pélage II
a son apocrisiaire ou nonce
que à Constantinople. Reçu avec
on par l'empereur Tibère, il
rché par tout ce qu'il y avait
t en dignité et en vertu. Il
rticulièrement avec S. Léan-
que de Séville, parent du roi
, qui depuis abjura l'arianis-
t pour S. Léandre que S. Gré-
mmença ses livres de morale
. Maurice, qui succéda à Ti-
témoigna pas moins de bien-
à S. Grégoire; il le donna
rain à l'un des princes ses en-
régoire, rappelé à Rome, ne
s à être temoin de la mort de
I, qui fut frappé de la peste.
unanime du clergé, du sénat
uple romain, tomba sur Gré-
ui écrivit à Maurice pour le
de ne point confirmer sa no-
n. Germain, préfet de Rome,
ta les lettres, et en substitua
dans un sens absolument op-
confirmation de l'empereur
ivée, Grégoire sortit de Rome,
ha pendant trois jours; mais
ne put échapper aux recher-
aux vœux de ses concitoyens;
sacré solennellement le 3 sep-
90, dans l'église de St.-Pierre.
ette occasion qu'il composa son
l, qui est un traité admirable
irs d'un évêque. S. Grégoire,
rénement, trou. les affaires
e situation très affligeante. La
la famine dévastaient l'Italie,
rre était aux portes de Rome.
Les prières du saint pontife, sa vigilance paternelle, arrêtèrent les effets de la contagion; et des blés qu'il fit venir de Sicile, ramenèrent l'abondance dans la ville: il sut avec la même habileté résister aux armes des Lombards. Ces peuples, nouvellement établis dans la Haute-Italie, n'avaient pas permis aux empereurs d'Orient de jouir long-temps du fruit des victoires de Bélisaire et de Narsès. Les exarques, contents de se maintenir dans Ravenne, laissaient Rome et tout le reste de l'Italie dénués de moyens suffisants de résistance. Grégoire, devenu par la force des circonstances le chef temporel du gouvernement, dut s'occuper même de la défense militaire des pays menacés par l'ennemi. Sa fermeté, sa prévoyance, suffirent à tout; il pourvut à la sûreté des villes, et ordonna aux ecclésiastiques eux-mêmes de faire la garde le jour et la nuit, ainsi que les autres habitants, malgré les immunités de la cléricature (lettre 20, liv. VII). Il envoya à Naples le tribun Constantinus, pour prendre le commandement des armées (lettres 22 et 23, liv. XII): il employa avec plus de succès encore les armes de la religion. Théodelinde, reine des Lombards, et veuve d'Autharis, après avoir donné sa main et sa couronne au duc de Turin Agilulfe, s'était occupée, de concert avec St. Grégoire, d'extirper de ses états les restes de l'arianisme. Le pontife résolut de négocier avec elle. La vénération de cette pieuse reine pour les vertus de St. Grégoire, fut d'un grand poids dans le traité; mais ce ne fut qu'une trêve de peu de durée. L'exarque, mécontent d'une pacification qui n'était pas son ouvrage, chercha à la troubler en employant le moyen ordinaire des faibles, la trahison; il séduisit le gouverneur lombard

de Pérouse, et s'empara de cette place, ainsi que de quelques autres, à la faveur des mêmes perfidies. Agilulfe, irrité, reprit les armes : il eut bientôt reconquis presque tout ce que l'exarque avait surpris; il passa le Tibre, et vint mettre le siége devant Rome, qui fut en peu de temps réduite aux dernières extrémités. Le saint pontife négocia une seconde fois avec l'ennemi. Agilulfe, qui ne confondait point dans sa haine l'exarque et l'évêque de Rome, consentait à traiter sous des conditions modérées; et dans le cas où l'on ne les accepterait pas, il offrait une paix particulière aux Romains. Grégoire ne dissimula point à l'exarque l'état des choses, et lui représenta franchement qu'une paix partielle pour Rome causerait la perte entière de l'Italie. L'exarque transmit ces communications à l'empereur, en ajoutant sans doute des réflexions peu favorables au pape; car l'empereur, dans sa réponse, désapprouva Grégoire, et le railla, avec quelque mépris, de la simplicité qui lui faisait ajouter foi aux paroles d'Agilulfe. Grégoire ressentit vivement cette injure ; et sans manquer ni à l'humilité chrétienne, ni au respect dû à son prince, il fit à Maurice une réponse pleine de dignité et de force. (Lettre 40, liv. v, indict. 15, de juin 595.) Il fut assez heureux pour désarmer encore les Lombards ; mais il ne put conserver l'affection de l'empereur. Le refroidissement entre eux ne fit que s'accroître jusqu'à la funeste catastrophe qui éleva Phocas à l'empire. Maurice fut renversé par une de ces révolutions violentes, mais presque inévitables dans un gouvernement où la succession de la famille régnante n'est point garantie par la constitution de l'état, et très communes dans l'empire d'Orient, où la mutinerie d'une troupe indocile, les intrigues d'une femme, ou bien encore l'ambition [illegible] nuque, disposaient fréquem la couronne. Les images de l de Léontia, sa femme, furei à Rome avec les honneurs acc et S. Grégoire écrivit au nou reur pour reconnaître son au lettre adressée à Phocas ayan texte à certaines accusations contre la mémoire du pape, i cessaire d'en rapporter ici les expressions. « Dieu, dit-il » souverain de la vie des h » en élève quelquefois un pe » les crimes de plusieurs, con » l'avons éprouvé dans notre » fliction; et quelquefois, pou » plusieurs affligés, il en élève » dont la miséricorde les r » joie, comme nous espéron » piété. » Il l'exhorte ensui cesser les désordres du règ les testaments suggérés, les extorquées, etc. Il est ce cette lettre présente une co directe du gouvernement de qui avait eu quelques tor Grégoire; et peut-être verra regret que ces expressions nent un peu d'amertume à l'é prince malheureux : mais i vrai qu'il y ait aucune servile envers l'exécrable qui n'en était pas moins l l'empire, le souverain de dont le pape était obligé nager la bienveillance pou même du peuple romain. Il de hautes leçons sur l'instal fortune; il n'exalte point s il se borne à exprimer les qu'il fonde sur sa piété. Il bien surtout de lui parler d par lesquels il est parvenu il attribue tout aux décr Providence : il garde un s solu sur les droits politiqu

rel. Quoi qu'il en soit, uva pas sans doute dans sez d'adulation pour sa- gueil; car, en répondant ii dit qu'il s'étonnait de ionce n'était venu de sa antinople, et Grégoire i négligence sur la dure temps. Il serait donc in- lans la conduite du pon- se que des actes de bien- ndés par sa position, et à sa mémoire la moindre , même implicite, des an. Les soins importants ation civile ne nuisaient voirs du gouvernement . Grégoire eut partout à schisme ou l'hérésie, l'i- la corruption du clergé. ramena les dissidents au uième concile de Calcé- i condamnation des trois *oy.* VIGILE). En Lom- truisit les restes de l'a- Afrique, il affaiblit le natistes; en Espagne, il version du monarque; en il eut la consolation de nation entière aux lois de suivant le vœu qu'il en ns sa retraite de St.-An- cette occasion qu'il écrivit runehaut et à ses deux héodebert et Théodoric, iercier de l'accueil favo- rvaient fait à ses mission- istin, Candide et autres. ondance avec Brunehaut, uement à un point reli- pour plusieurs critiques, ntre autres, un motif de ntre S. Grégoire. Cepen- ns tout cela n'annonçait politique. Ces commu- i reste, étaient bien anté- s les événements funestes qui ont rendu si célèbre cette princesse, peut-être plus malheureuse que criminelle. « Ayez soin de votre ame et de » vos petits-fils, lui écrivait-il, avant » que le Créateur lève la main pour » frapper, etc. » Il semblait que le pape prévît les malheurs dont cette reine et sa famille étaient menacées. Le système du saint pontife, pour la conversion des infidèles, était celui de la persuasion et de la douceur. Il réprimanda l'évêque de Terracine, qui ne voulait pas permettre aux juifs de s'assembler. « C'est par la douceur, » lui écrivait S. Grégoire, par la bon- » té, par les exhortations, qu'il faut » appeler les infidèles à la religion, » et non pas les en éloigner par les » menaces et la terreur.... » Il écrivit dans le même esprit aux évêques de Sardaigne, de Sicile et de Marseille. A Cagliari, il fit rendre aux juifs une synagogue, que l'un d'eux, nouvellement converti, avait changée en une église chrétienne. En Sicile, il veut qu'on récompense, par une diminution de taxe, ceux qui abjureront. A Marseille, il défend qu'on les baptise par violence ou par supercherie. S. Grégoire s'éleva avec beaucoup de force contre le titre de patriarche œcuménique, que prenait Jean le jeûneur, de Constantinople. Il blâmait cette dénomination, en ce qu'elle lui semblait conférer à celui qui s'en prévalait la qualité d'évêque unique, ou d'évêque par excellence : il ajoutait que le pape lui-même avait refusé de prendre ce titre d'évêque universel que le concile de Calcédoine lui avait offert, et qu'il se glorifiait d'être appelé le serviteur des serviteurs de Dieu, quoique la conduite et la primauté de toute l'Église eussent été données à St.-Pierre, dont le pontife de Rome est le successeur. St. Grégoire exerça même un acte solennel de cette

» main, avant d'y porter le fer, je » vous prie, je vous conjure, avec » toute la douceur possible, de ré- » sister à ceux qui vous flattent, et » vous attribuent ce nom plein d'ex- » travagance et d'orgueil. » Les habitudes de sa vie sont aussi simples que les pensées de son ame sont élevées; s'il ordonne avec une pompe majestueuse les cérémonies pontificales, il écrit en même temps à l'administrateur de ses revenus : « Vous m'avez envoyé » un mauvais cheval et cinq bons ânes; » je ne puis monter le cheval, parce » qu'il est mauvais, ni les ânes, parce » que ce sont des ânes. » Tous les historiens ont conservé ce trait naïf, qui peint les mœurs du temps, et qui n'est pas indigne du caractère de ce pontife, vraiment admirable, qui égala les grands modèles des âges précédents, et qui fut lui-même, pour les siècles futurs, le plus beau des exemples. C'est, de tous les papes, celui dont il nous reste le plus d'écrits. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1705, en 4 vol. in-fol.; elle est due aux soins de Denis de Sainte-Marthe, et de Guil. Bessin, de la congrégation de St.-Maur. Le premier volume contient les trente-cinq livres de *Morales sur Job*, deux livres d'*Homélies* sur Ezéchiel, et deux sur les *Evangiles;* le second renferme le *Pastoral*, quatre livres de *Dialogues*, et quatorze livres de *Lettres;* le troisième est composé du *Sacramentaire* et de l'*Antiphonaire;* le quatrième offre la *Vie de Saint Grégoire*, écrite trois cents ans après lui par Jean-le-Diacre. Le P. Maimbourg a donné une Histoire du pontificat de Saint Grégoire, qui n'est pas sans mérite, en un vol. in-4°., Paris, 1686. Quelques critiques ont blâmé les dialogues (1)

(1) C'est dans ces *Dialogues* que S. Grégoire enseigne aussi la doctrine du Purgatoire.

de Saint Grégoire, où il r
faits miraculeux de plusieur
l'ont accusé d'artifice ou d
d'esprit. Fleury a pris soin
fendre. Il répond à ses d
qu'indépendamment de la
de la bonne foi avec le
rapporte des événements
raissent incontestables d'ap
moignages du plus grand
ne pouvait pas, dans le
vivait, produire un ouvrag
pour captiver l'imagination
titude avide de merveilleu
soutenir la foi encore chan
néophytes, sur des points
taux de la religion, tels qu
talité de l'ame, la résurr
corps, l'intercession des
vénération due à leur reliq
cessité de la prière pour le
particulièrement du saint sa
style de Saint Grégoire n'e
jours exempt du mauvais g
siècle. Il le savait bien lui-
il négligeait l'élégance et la
dans ses discours. Il disait
indigne d'assujétir la paro
aux règles de l'art. Il répri
tement Didier, archevêque
de ce qu'il enseignait la g
c'est-à-dire les belles-lettre
les auteurs païens, et qu'il r
les louanges de Jupiter à
J.-C.: quoi qu'il en soit, on
dans l'office de l'Église be
passages des *Homélies* de
goire sur les Evangiles; et s
sur Ezéchiel offre des trait

(1) Il ne faut pas cependant pren
ce que lui fait dire son biographe, J
(lib. IV, præf. ad lib. Moral., dent
barioni confusionem devito,..... p
causas servare contemno, etc. On ne
de ces fautes capitales dans ses ouvr
ses négligences, son style est en gén
ferable à celui de ses contempo
sixième siècle la langue latine étai
un état de corruption peut-être irrép
le fait voir M. Raynouard dans ses
la grammaire de la langue roman

e de son autorité suprême, lit néanmoins les droits de ou ecclésiastique dans les degrés de la hiérarchie. des soins importants qui le saint pontife, il ne négli- les détails relatifs au rite et recueillit toutes les prières it composer la célébration et l'administration des sa- On lui doit aussi l'antipho- l prit soin de noter entiè- t de faire répandre dans ie latine. Il établit une école e de ce chant qui fut appelé i. Il ne dédaignait pas de la i personne, et d'instruire etits enfants. Il en envoya en France, et jusque dans e nouvellement convertie. deux siècles après lui, . donna à Charlemagne des rmés dans ce même établis- ii dura plus long-temps en- affermissant l'empire de la 5. Grégoire n'oubliait rien ouvait en étendre les bien- ainsi qu'en affranchissant s esclaves, il préparait, au el, la révolution la plus heu- s les institutions humaines. vin Rédempteur, écrivait-il, isant homme, nous a tous de la servitude, et nous a à notre liberté primitive : son exemple, en affranchis- l'esclavage politique les qui sont libres par la loi ture. » (Ep. XII, liv. VI,) Les austérités auxquelles égoire s'était assujéti dans ie, et qu'il n'avait cessé uer, même sur le trône avaient altéré sa santé de e la plus douloureuse. On de ses souffrances par les ns de ses lettres à Saint-Eu- loge, à Venance, et à Rusticienne. Consumé de maladies et de travaux, S. Grégoire mourut le 12 mars 604, dans la soixante-deuxième année de son âge, et dans la quatorzième de son pontificat. L'Église, en consacrant la mémoire de ce grand pape, n'a fait que devancer la justice de l'histoire. Son génie et son caractère ont jeté autant d'éclat que ses vertus religieuses. Appelé par la Providence à l'administration temporelle qu'il avait refusée, il sut, par une conduite habile et des mesures aussi sages que généreuses, préserver ses concitoyens du fléau de la guerre et des horreurs de la famine, malgré la fausse politique d'un prince faible et trompé. Nul ne posséda mieux ce coup-d'œil nécessaire pour embrasser une immense étendue de devoirs, et d'intérêts divers; cette vigilance infatigable qui porte partout la lumière et l'action; cette flexibilité d'un esprit supérieur, qui descend aux moindres détails, sans laisser ralentir le mouvement général, ni dégrader la dignité du pouvoir. Son zèle est véhément, mais il est rempli d'affection; sa volonté est ferme, mais elle domine, et triomphe encore plus par l'ascendant de la vertu que par la force; il use de la plénitude de ses droits, mais il en connaît les bornes. Il résiste à une puissance supérieure avec courage, mais avec respect; il pardonne avec une bonté touchante au repentir qui s'humilie. Il ramène avec douceur la brebis égarée; il défend avec chaleur l'innocence qui l'implore; il est bien éloigné de mettre de la rigueur, même quand il combat des prétentions qui blessent ses droits ou ses principes. Lorsqu'il écrit au patriarche de Constantinople, pour l'engager à quitter le titre d'œcuménique, il s'exprime ainsi : « Parce qu'il faut » toucher doucement les plaies avec la

» main, avant d'y porter le fer, je » vous prie, je vous conjure, avec » toute la douceur possible, de ré- » sister à ceux qui vous flattent, et » vous attribuent ce nom plein d'ex- » travagance et d'orgueil. » Les habitudes de sa vie sont aussi simples que les pensées de son ame sont élevées; s'il ordonne avec une pompe majestueuse les cérémonies pontificales, il écrit en même temps à l'administrateur de ses revenus : « Vous m'avez envoyé » un mauvais cheval et cinq bons ânes; » je ne puis monter le cheval, parce » qu'il est mauvais, ni les ânes, parce » que ce sont des ânes. » Tous les historiens ont conservé ce trait naïf, qui peint les mœurs du temps, et qui n'est pas indigne du caractère de ce pontife, vraiment admirable, qui égala les grands modèles des âges précédents, et qui fut lui-même, pour les siècles futurs, le plus beau des exemples. C'est, de tous les papes, celui dont il nous reste le plus d'écrits. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1705, en 4 vol. in-fol.; elle est due aux soins de Denis de Sainte-Marthe, et de Guil. Bessin, de la congrégation de St.-Maur. Le premier volume contient les trente-cinq livres de *Morales sur Job*, deux livres d'*Homélies* sur Ezéchiel, et deux sur les *Evangiles;* le second renferme le *Pastoral*, quatre livres de *Dialogues*, et quatorze livres de *Lettres;* le troisième est composé du *Sacramentaire* et de l'*Antiphonaire;* le quatrième offre la *Vie de Saint Grégoire*, écrite trois cents ans après lui par Jean-le-Diacre. Le P. Maimbourg a donné une Histoire du pontificat de Saint Grégoire, qui n'est pas sans mérite, en un vol. in-4°., Paris, 1686. Quelques critiques ont blâmé les dialogues (1) de Saint Grégoire, où il raconte les faits miraculeux de plusieurs saints. Ils l'ont accusé d'artifice ou de faiblesse d'esprit. Fleury a pris soin de le défendre. Il répond à ses détracteurs, qu'indépendamment de la candeur et de la bonne foi avec lesquelles il rapporte des événements qui lui paraissent incontestables d'après des témoignages du plus grand poids, il ne pouvait pas, dans le siècle où il vivait, produire un ouvrage plus utile pour captiver l'imagination d'une multitude avide de merveilleux, et pour soutenir la foi encore chancelante des néophytes, sur des points fondamentaux de la religion, tels que l'immortalité de l'ame, la résurrection des corps, l'intercession des saints, la vénération due à leur reliques, la nécessité de la prière pour les morts, et particulièrement du saint sacrifice. Le style de Saint Grégoire n'est pas toujours exempt du mauvais goût de son siècle. Il le savait bien lui-même (1); il négligeait l'élégance et la recherche dans ses discours. Il disait qu'il était indigne d'assujétir la parole de Dieu aux règles de l'art. Il réprimanda fortement Didier, archevêque de Vienne, de ce qu'il enseignait la grammaire, c'est-à-dire les belles-lettres, d'après les auteurs païens, et qu'il mêlait ainsi les louanges de Jupiter à celles de J.-C. : quoi qu'il en soit, on a conservé dans l'office de l'Église beaucoup de passages des *Homélies* de Saint Grégoire sur les Evangiles; et sa dernière sur Ezéchiel offre des traits d'une vé-

(1) C'est dans ces *Dialogues* que S. Grégoire enseigne aussi la doctrine du Purgatoire.

(1) Il ne faut pas cependant prendre à la lettre ce que lui fait dire son biographe, Jean-le-Diacre (lib. IV, præf. ad lib. Moral., dent 16) *non barbarismi confusionem devito,..... propositionem casus servare contemno*, etc. On ne trouve aucune de ces fautes capitales dans ses œuvres, et malgré ses négligences, son style est en général bien préférable à celui de ses contemporains. Dès le sixième siècle la langue latine était tombée dans un état de corruption peut-être irréparable, comme le fait voir M. Raynouard dans ses *Eléments de la grammaire de la langue romane.*

ritable éloquence. Il la prêchait devant le peuple romain, au moment où la ville, pressée par l'armée des Lombards, était réduite aux plus fâcheuses extrémités. Voici ses dernières paroles. « Ne vous assemblez plus » pour m'entendre; mon cœur est flétri » par la douleur : nous ne voyons » plus autour de nous que le glaive et » la mort. Nos citoyens nous sont en» levés par le massacre ou l'esclavage. » Ceux qui rentrent dans Rome n'y » rapportent que les malheureux res» tes de leurs corps mutilés par le fer » ennemi. Non, je ne vous parlerai » plus; ma voix se glace et ne forme » que des soupirs; mes yeux ne sont » ouverts qu'aux larmes; mon ame » s'afflige de ma vie. » Ce morceau rappellera peut-être à plus d'un lecteur la touchante péroraison de l'éloge funèbre du grand Condé; et ce ne serait pas un des traits les moins remarquables du génie de S. Grégoire, que d'avoir inspiré le génie de Bossuet (1). Un passage altéré du *Policratique* de Jean de Salisbury (*Sarisberiensis*) avait fait accuser S. Grégoire du brûlement de la bibliothèque palatine, fondée par Auguste, c'est-à-dire, de tout ce qu'elle contenait en ouvrages d'ancienne littérature (2). Cette erreur a été complètement réfutée dans l'*Art de vérifier les dates*, avec la sagacité qui caractérise cet excellent ouvrage. On avait imputé également à Saint Grégoire la dégradation des monuments antiques de Rome, sous prétexte d'ôter à la vue des fidèles, des objets de scandale et de profanation. Platine observe à ce sujet que les mutilations ou cavités que l'on remarquait dans la plupart des édifices, étaient plutôt l'ouvrage des étrangers, attirés à Rome de toutes les parties

(1) Il est à remarquer qu'un morceau du discours de S. Grégoire de Nazianze sur la mort de S. César, a fourni aussi à Bossuet quelques traits admirables de cette belle péroraison de l'éloge funèbre du grand Condé *Voyez* l'excellent Essai sur l'oraison funèbre, à la tête du recueil intitulé : *Choix d'Oraisons funèbres*, Paris, 1813, par M. Villemain.

(2) Voici ce fameux passage, d'après la première édition conforme aux plus anciens manuscrits, et notamment à celui de Jumiège : *Doctor sapientissimus ille Gregorius.... non modò matheseos jussit ab aulâ recedere, sed, ut traditur a majoribus, incendio dedit reprobatæ lectionis scripta Palatinus quæcumque tenebat Apollo.* Dans les éditions postérieures on lit : *probatæ lectionis.* Par le mot *matheseos*, employé au commencement de ce passage, on entendait l'astrologie judiciaire. Quant aux livres *reprobatæ lectionis*, on doit entendre par là, ceux qui avaient été condamnés par le Concile de 494, sous S. Gélase; ces livres étaient purement théologiques, et n'avaient rien de commun avec la littérature ancienne. Au surplus, aucun acte historique ne prouve que S. Grégoire les ait condamnés au feu. Il en est de même du prétendu brûlement de la bibliothèque d'Auguste. Aucun auteur contemporain n'en parle; on l'apprend pour la première fois par Jean de Salisbury, qui écrivait six cents ans après S. Grégoire. S. Antonin, qui a vécu deux cents ans plus tard encore que Jean, a répété les mêmes assertions. Tous deux ne parlent que par ouï-dire, *fertur, traditur, dicitur* : ce n'est pas ainsi qu'on établit des faits historiques. Après eux, Machiavel, Vossius, Hesselius, Radrus, et enfin Bayle, ont renouvelé ces inculpations contre la mémoire de ce grand pape. On l'accuse surtout d'avoir fait brûler Tite-Live, parce que cet auteur *insiste* sur les cérémonies et les prodiges de la religion païenne. Il est difficile de donner un motif plus frivole et surtout plus ridiculement exprimé. Le trait de Dion ne prouve rien. Qu'un pape ait blâmé un archevêque de s'occuper d'études profanes, assurément il y a loin de là au zèle violent que l'on impute à S. Grégoire, dont les vertus éminentes étaient la tolérance et la douceur. Au commencement du siècle dernier, un savant bénédictin, D. Liron, auteur des *Singularités historiques*, avait réfuté les détracteurs de S. Grégoire. Brucker renouvela depuis ces accusations; mais Landi, abréviateur de Tiraboschi, les a réfutées d'une manière victorieuse; et l'abbé Emery (dans son *Christianisme de Fr. Bacon*, tome II, page 332), a donné à cette réfutation le plus haut degré d'évidence (*Voyez* aussi l'article GRADENIGO, ci-dessus, page 253.) Ils démontrent que la bibliothèque d'Auguste, brûlée sous Néron, rétablie par Domitien, et consumée de nouveau sous Commode, n'existait point par conséquent sous Saint Grégoire. Ajoutons à cela que, près de deux siècles avant lui, le pillage de Rome par Alaric avait dépouillé cette capitale du monde de tout ce qui lui restait de plus précieux, et que les Goths, qui étaient des Ariens fanatiques, avaient fait main-basse sur tout ce qui tenait au paganisme. Après Alaric, Genseric et Totila avaient complété la destruction. Il n'est donc pas étonnant qu'on n'ait pu découvrir un exemplaire de Tite-Live qu'au fond de l'Allemagne, où sans doute des barbares l'avaient emporté avec tant d'autres objets précieux enlevés à l'Italie. Concluons de tout ceci, que l'assertion de Jean de Salisbury est une erreur manifeste, résultat d'une ignorance complète, mais que les protestants n'ont pas manqué de s'en emparer, pour tâcher d'obscurcir la gloire de l'un des plus grands hommes que la religion catholique ait eus pour ornement et pour appui.

du monde chrétien. Ils arrachaient les ornements et attaches de bronze servant à fixer les pierres de taille, ou enlevaient, pour y chercher quelques pièces de monnaie, les vases que les anciens architectes mêlaient dans la construction de leurs voûtes, pour les rendre plus légères. Ce système de destruction était bien éloigné de l'esprit de Saint Grégoire, qui réprimandait au contraire l'évêque de Marseille, Sérenus, d'avoir laissé briser les images dans son église, et qui recommandait à ses missionnaires en Angleterre (Mellitus et autres, liv. IX, épître 71) de ne point démolir les temples païens, et de se contenter de les purifier. Saint Grégoire eut pour successeur Sabinien. D—s.

GRÉGOIRE II (Saint), élu pape le 19 mai 715, quarante jours après la mort de Constantin, auquel il succédait, était natif de Rome et fils de Marcel. Renommé pour son savoir et considéré pour sa vertu, il avait été élevé dans le palais de Latran, sous les yeux du pape Sergius, et avait suivi Constantin à Constantinople, où l'empereur avait été extrêmement satisfait de son érudition et de sa manière de s'exprimer. Il y joignait des mœurs pures, un grand courage, et le zèle le plus ardent pour les droits de l'Eglise. Dès le commencement de son pontificat, il entreprit de réparer les murs de Rome; mais les circonstances qui survinrent, l'empêchèrent d'achever. Jean, patriarche de Constantinople, lui écrivit une lettre synodique, à laquelle il répondit; mais cette liaison ne fut pas de longue durée. Jean fut destitué par l'empereur Anastase II, qui fut bientôt déposé lui-même par Théodose III, auquel succéda, en très peu de temps, Léon l'Isaurien. Ces révolutions fréquentes ébranlaient le trône impérial d'Orient, et favorisaient l'invasion des Musulmans, qui, dès le temps d'Anastase, menaçaient les côtes d'Italie, ayant à leur tête Soliman, frère et successeur du calif Valid. Cette expédition n'eut point de suites. L'armée qu'Anastase envoyait au secours de Rome était commandée par un diacre; ce fut un sous-diacre qui défendit une des principales villes du royaume de Naples. Quelque temps auparavant, un diacre s'étant revêtu des armes du roi Cunibert, s'était fait tuer pour lui dans un combat. Telles étaient les mœurs du temps. Les Lombards désolaient l'Italie: Grégoire avait employé vainement les prières et les menaces. La ville de Cumes fut surprise, et le pape obligé de la racheter à prix d'argent. Grégoire n'en donna pas moins d'attention aux affaires religieuses. Il s'occupa des conversions en Germanie, et eut à ce sujet des communications intimes avec Charles Martel. En Italie, il rétablit le fameux monastère du Mont-Cassin, et, dans Rome même, plusieurs églises ruinées. Au concile tenu en 723, Grégoire fit des réglements importants sur le mariage des chrétiens, et notamment sur celui des clercs. Il fut défendu, sous peine d'anathème, d'épouser une *prêtresse*, même après la mort de son mari. On appelait ainsi celle dont l'époux avait été ordonné prêtre. Grégoire eut à souffrir des persécutions violentes de la part de l'empereur Léon, protecteur ardent des iconoclastes, qui envoya des assassins pour se défaire du pape: le complot fut découvert et arrêté par les Romains. Léon résolut alors de le faire déposer, et en chargea l'exarque Paul. Les Lombards se joignirent cette fois aux habitants de Rome, pour faire échouer l'entreprise. Les violences de Léon excitèrent contre lui une révolte générale en

Les Lombards profitèrent de
casion pour étendre leur puis-
ils surprirent la ville de Sutri
ane. Néanmoins Grégoire ob-
Luitprand qu'elle serait ren-
'autorité de l'empereur. Mais
mbard, poursuivant de nou-
s desseins, convint avec l'exar-
joindre leurs forces, afin de
er de Rome et d'en chasser le
Grégoire se présenta aux portes
le. Son éloquence triompha des
ns hostiles du roi, qui se jeta à
ls, promit de ne faire de mal à
ne, fit la paix de l'exarque, et
le pape à le recevoir dans la
l'empereur, toujours irrité,
vait partout le culte des ima-
peuples toujours révoltés vou-
ecouer le joug de Léon, et Gré-
onstamment généreux et fidèle,
it à étouffer partout les feux
ebellion et à conserver l'Italie
domination de l'empereur. Ses
ne furent pas toujours heureux.
mbards reprirent les armes;
ne tomba en leur pouvoir. Des
res de Léon menaçaient à cha-
stant les jours du pape. L'Ita-
t divisée. Le nouveau patriar-
Constantinople, Anastase, écri-
régoire, qui refusa de le rece-
ns sa communion, parce qu'il
uit les iconoclastes. Au milieu
troubles, Grégoire II mourut
vrier 731, après un pontificat
nze ans et huit mois. L'Eglise
re ce jour-là même, au nombre
nts. On a dix-sept lettres de
e dans la *Collection des Con-*
u père Labbe (tom. VI et VII),
ns la *Bibliotheca Floriacensis*
ois, et une dans l'*Italia Sacra*
lli, tom. V. D—s.

ÉGOIRE III, Syrien de nais-
fut élu pape trente-cinq jours
a mort de Grégoire II, auquel
il succéda. Il était d'un caractère doux et libéral, et d'une conduite exemplaire; il savait le grec et le latin, parlait bien, prêchait avec onction et avec agrément. Quelquefois il est nommé Grégoire-le-Jeune, ou confondu avec son prédécesseur. Il est vrai que tous deux eurent à souffrir de l'inimitié de l'empereur Léon, qui persistait dans son système de persécution contre les adorateurs des images. Le nouveau pape lui écrivit, à ce sujet, une lettre remplie de vérité, de raison, de courage, et quelquefois de hardiesse. Il essaie de prouver à l'empereur que les honneurs rendus par les chrétiens aux images de J.-C. et des saints, sont bien différents du culte des païens pour celles de leurs dieux; que ce n'est point un culte de latrie, mais un culte de respect. Il invoque l'autorité des saints conciles, refuse d'en assembler un nouveau, et reproche à l'empereur de troubler la paix de l'Eglise. Dans une deuxième lettre, le pape rend un hommage absolu à la puissance de l'empereur; mais il lui fait sentir combien le sacerdoce est préférable au pouvoir temporel, par la manière charitable et paternelle dont il punit ceux qui se sont rendus coupables de crimes. Ces lettres furent retenues en Sicile, par ordre de l'empereur, qui ne permit point que celui qui les apportait vînt jusqu'à lui, et le tint en exil pendant près d'un an. Grégoire était consolé de ces chagrins par les progrès que faisait la religion en Allemagne, grâces aux soins de saint Boniface, auquel il envoya le *pallium*, et par les vertus et les talents du vénérable Bède, dont la conduite et les ouvrages honoraient l'église d'Angleterre. La France, envahie en partie par les Sarrasins, venait enfin de voir leurs phalanges fuir devant Charles-Martel, sous les murs de Tours

et de Poitiers. Grégoire imagina de se faire un appui du héros français contre les entreprises des Lombards qui menaçaient Rome, il lui envoya des légats, chargés de lui porter des présents, et les clefs du tombeau de St.-Pierre. Le pape offrait en secret, à Charles, de se soumettre à sa domination, et de se soustraire à celle de l'empereur d'Orient, qui abandonnait Rome dans cet état de détresse; mais il était réservé au fils de Charles-Martel, d'accomplir les vœux du pontife. Le vainqueur des Sarrasins avait encore besoin des secours du roi lombard, pour chasser les Musulmans, qui avaient pénétré en France d'un autre côté. Il ne fit donc aucune réponse positive à Grégoire, et se contenta de lui envoyer de riches présents: il mourut au moment où il venait de recevoir une seconde légation du pape; celui-ci ne tarda pas à le suivre, et termina sa carrière la même année 741, après dix ans et neuf mois de pontificat. Cette année vit aussi périr Léon, qui eut pour successeur Constantin Copronyme. Zacharie succéda à Grégoire III. On trouve sept lettres de ce pape dans la Collection des conciles du P. Labbe, tome VI; et Baluze en a inséré une dans son appendice au traité *De primatibus* de Marca. D—s.

GREGOIRE IV, élu pape en décembre 827, trois mois après la mort de Valentin, ne fut consacré que le 5 janvier suivant, parce qu'on avait attendu le consentement de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Grégoire était romain, fils d'un patricien nommé Jean: son mérite reconnu le fit élire malgré sa résistance. Il répara plusieurs églises, et les enrichit d'offrandes. Les Musulmans avaient pénétré en Sicile, et menaçaient les côtes de l'Italie. Grégoire fit fortifier Ostie, afin de défendre l'embouchure du Tibre contre leurs incursions. La justice se rendait à Rome, au nom de l'empereur, et par les juges délégués en son nom. On en voit ici un exemple dans la restitution à laquelle l'évêque Joseph, et le comte Léon, commissaires de Louis, condamnèrent le pape envers le monastère de Farfa, relativement aux biens de cette communauté, qui avaient été envahis par les prédécesseurs de Grégoire. La plus grande partie du pontificat de ce pape fut remplie par l'intérêt qu'il prit dans la querelle de Louis-le-Débonnaire et de ses enfants, et appartient par conséquent à l'histoire de France. Lothaire, roi d'Italie, et portant aussi le titre d'empereur, sollicita l'appui de Grégoire dans le démêlé scandaleux qu'il eut avec son père. Le pape vint en France, sous prétexte, et sans doute avec le desir sincère de rétablir la paix entre le père et ses enfants. Quelques évêques trouvaient cette démarche irrégulière, et s'en plaignirent à Grégoire, qui eut d'abord envie de s'en retourner: d'autres conseils, moins sages, lui persuadèrent de rester. Il répondit aux évêques par une lettre dans laquelle il élève la puissance ecclésiastique au-dessus de la puissance séculière: c'était un premier pas vers cette doctrine de suprématie, dont Hildebrand abusa si fort par la suite. Lothaire séduisit les troupes et la plus grande partie des seigneurs qui composaient le conseil du roi de France; il sépara Grégoire de son père, et les empêcha de se voir. Il paraît que le pape eut la faiblesse de consentir à la dégradation de Louis, et qu'il revint à Rome, très affligé de l'inutilité de sa médiation. Depuis cette époque, on ne voit rien de remarquable dans son pontificat: il mourut à Rome au com-

t de l'année 844, après
é le St.-Siége pendant seize
pour successeur Sergius II.
quelques lettres de ce pape
llection des conciles (édit.
e, tome VII), dans les *Mis-*
e Baluze, et dans Mabil-
IV, *Benedict.* D—s.

DIRE V, élu pape le 17
fut le successeur de Jean
ppelait Brunon, était alle-
veu d'Othon III, qui n'était
roi de Germanie. Ce mo-
rouvait à Pavie, lorsque le
premiers de la ville de Rome
ent quelques-uns d'entre
le prier de leur donner un
n choix. Les vues d'Othon
nt aussitôt sur Brunon,
re par le clergé et par le
oiqu'il n'eût alors que 24
t le nom de Grégoire V.
n heureux naturel, et très
conduite ne justifia pas tou-
résages favorables. Othon
e, et fut couronné empe-
Grégoire, le 25 de mai. Il
iler Crescence, sénateur
uissant, qui avait souvent
pape précédent; mais à
Grégoire, il lui pardonna.
e, peint par quelques écri-
s un homme recomman-
d'ingratitude la conduite
du pontife : il chassa de
ienfaiteur, et fit élire en sa
Grec, nommé Philagate,
le basse extraction, qui
is la confiance d'Othon II
ccesseur : il prit le nom de
Othon, à cette nouvelle,
punir Crescence. De son
oire tint cette même an-
, à Pavie, un concile où
t l'anti-pape furent suc-
t excommuniés. Othon, en
'Allemagne pour se porter
sur Rome, passa à Pavie, et prit avec lui le pape Grégoire. A leur approche, Jean XVI s'enfuit, et Crescence s'enferma dans le château Saint-Ange. L'anti-pape fut arrêté dans sa fuite, par des gens de l'empereur. Ils craignirent, s'ils le lui rendaient, que sa clémence ne le laissât impuni; ils lui coupèrent la langue et le nez, lui arrachèrent les yeux, et le mirent en prison en cet état. Saint Nil, dit le jeune, abbé de Valdeluse, révéré pour ses vertus et sa piété éminente, vint à Rome intercéder pour Philagate, et prier l'empereur et le pape de lui confier les restes de sa déplorable existence. Othon fut attendri : Grégoire, plus impitoyable, tira de sa prison ce malheureux si horriblement mutilé, et le fit promener dans les rues de Rome, revêtu d'un habit sacerdotal, qu'on avait déchiré sur lui, et monté à rebours sur un âne, dont il tenait la queue entre ses mains. Saint Nil, indigné, sortit de Rome, après avoir adressé à Grégoire et à l'empereur les plus vifs reproches. Quant à Crescence, l'empereur le fit attaquer dans le château Saint-Ange, et envoya, pour négocier avec lui, un Allemand, nommé Tomme, qui lui promit sûreté de la part de l'empereur et du pape : mais Crescence fut à peine sorti du château, que l'empereur lui fit couper la tête; et, après avoir jeté son corps du haut de la tour, on le pendit par les pieds. A ces traits de cruauté et de perfidie, Othon joignit un acte d'infamie, en prenant pour maîtresse la veuve de sa victime. Il retourna en Allemagne, où il mourut trois ans après. En France, Hugues-Capet venait de mourir; et son successeur, Robert, avait épousé Berte, sa cousine, sans dispense. Il désirait faire légitimer son mariage; et pour y parvenir, il en

voya à Rome Abbon, abbé de Fleury, avec offre de rétablir Arnoul dans l'archevêché de Reims, dont il avait été dépouillé irrégulièrement. Rome menaçait de jeter un interdit sur le royaume, si l'on ne rendait pas justice à Arnoul. La proposition du roi fut agréée et exécutée; cependant Grégoire assembla un concile, dans lequel on imposa à Robert sept années de pénitence, et l'obligation de répudier son épouse. Robert fut deux ou trois ans sans obéir à ce décret, et demeura par conséquent excommunié. L'histoire de France rapporte les circonstances affligeantes de cet événement, où quelques historiens soupçonnent cependant de l'exagération. Dans ce même concile, on remarque la déposition de l'évêque du Puy en Vélay, qui avait été institué par Gui, son oncle et son prédécesseur, sans le consentement du clergé et du peuple. Il y est aussi statué que le roi Robert protégera l'exécution de ce décret; ce qui démontre, dit Fleury, que ce monarque n'était point privé, par son excommunication, des droits de la souveraineté. Grégoire V mourut le 18 février 999, après un pontificat de deux ans et neuf mois. Il eut pour successeur Silvestre II. On a quelques lettres et diplomes de Grégoire V dans les *Miscellanea* de Baluze (tome VI), dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilège* du père d'Achery (tome IX), dans la *Marca* de P. de Marca (page 952), et dans les Collections des conciles, tome IX de l'édition de Labbe. D—s.

GRÉGOIRE VI, anti-pape, ou LÉON. *Voy.* BENOIT VIII.

GRÉGOIRE VI, élu pape le 8 avril 1045, remplaça Benoît IX; il était romain de naissance, et s'appelait Jean Gratien. Il était aussi estimable par ses vertus, que son prédécesseur était odieux par ses vices. L'histoire de son pontificat est déjà connue par ce qui en a été dit à l'article de son prédécesseur (*V.* BENOIT IX). Ce qu'on doit ajouter, c'est que les circonstances déplorables dans lesquelles il accepta la thiare, ne permettaient pas à l'homme le plus vertueux d'opérer le moindre bien. La licence des mœurs privées ne pouvait être comparée qu'à la monstruosité des désordres publics. Les grands chemins et la ville de Rome étaient infestés de voleurs et d'assassins. On commettait des meurtres jusqu'au pied des autels. Grégoire employa les exhortations, ensuite les censures; enfin il eut recours aux moyens de force. Tout cela ne fit qu'irriter les coupables. Ils murmurèrent en l'accusant de cruauté. Henri-le-Noir, appelé en Italie par ces clameurs, assembla un concile à Sutri. On trouva l'élection de Grégoire VI, non pas tout-à-fait simoniaque, mais irrégulière, parce que Benoît IX avait effectivement reçu de l'argent pour s'éloigner; sacrifice jugé nécessaire pour se débarrasser de cet odieux pontife. Il paraît d'ailleurs que ce n'était pas Grégoire qui avait donné cet argent. Quoi qu'il en soit, fatigué de tant d'horreurs, dégoûté de tant d'injustices, il abdiqua vers la fin de décembre 1046, après un pontificat de vingt mois environ. Il avait été le premier bienfaiteur de la jeunesse d'Hildebrand. Il eut pour successeur Clément II. On ne connaît de Grégoire VI qu'une lettre, insérée dans l'*Italia* d'Ughelli (III, 84). D—s.

GRÉGOIRE VII, élu pape le 20 avril 1073, connu avant son pontificat sous le nom de Hildebrand, était, dit-on, fils d'un charpentier de Soano, en Toscane, nommé Bonizone. Il avait, de bonne heure, embrassé

l'état monastique, après avoir fait ses études en France, dans l'abbaye de Cluni. Des talents extraordinaires lui procurèrent de grands succès dans la prédication. Très jeune encore, il mérita les bienfaits de Grégoire VI, et ensuite l'estime et la bienveillance particulière de Léon IX. On lui confia le monastère de Saint-Paul, qu'il trouva dans un état de désordre affligeant; il parvint à y rétablir les mœurs et la discipline. Il fut employé dans des négociations importantes auprès de l'impératrice Agnès, mère de Henri IV, vers laquelle il fut envoyé en ambassade, sous le pontificat d'Alexandre II. Il fut député, en qualité de légat en France, où il présida aux conciles de Lyon et de Tours. Il eut part à la réforme d'un grand nombre d'églises, et particulièrement de celle de Milan, réforme qu'il commença sous Nicolas II, et qui l'occupa encore depuis son exaltation. Son crédit devint immense, et son pouvoir presque absolu. Malgré l'opposition de la cour d'Allemagne, et la puissance d'Alberic, ainsi que de quelques autres chefs du parti aristocratique dans Rome, il disposa deux fois consécutives de la thiare en faveur de Nicolas II et d'Alexandre II, et fit chasser les deux antagonistes qu'on leur avait opposés. (*Voy.* Benoît X et Cadalous, antipapes.) Sous Alexandre II, il gouverna toutes les affaires; et il lui succéda le jour même où ce pape fut inhumé. Il fut élu par une espèce d'acclamation tumultueuse, suivant ce qu'il raconte lui-même à Didier, abbé du Mont-Cassin, et à Guibert, archevêque de Ravenne, dans les lettres qu'il leur écrivit à ce sujet. Dès le lendemain de sa nomination, il députa au roi Henri IV (1), pour le détourner de lui donner son consentement, déclarant que, s'il demeurait pape, il était résolu de ne point laisser impunis les crimes dont ce prince était chargé. Henri envoya à Rome le comte Eberard, avec ordre de prendre des informations sur la manière précipitée dont cette élection s'était opérée. Hildebrand assura qu'il n'avait point recherché la dignité pontificale, qu'on lui avait fait une espèce de violence; mais qu'au surplus il n'avait point voulu être ordonné ni sacré sans avoir obtenu le consentement royal. Henri parut satisfait de ces explications, et envoya son consentement, malgré l'opposition des évêques allemands et lombards, qui redoutaient le caractère d'Hildebrand. Tel est le récit de Fleury, résultant des actes les plus dignes de foi, mais qui a été défiguré par quelques écrivains, et notamment par Alletz, qui n'en est ordinairement que le copiste et l'abréviateur. Quoi qu'il en soit, cette espèce d'échange de procédés généreux ne tarda pas à se transformer en inimitié implacable entre deux caractères également ardents. Henri, dit Fleury, était un des plus méchants de tous les hommes; et l'on peut ajouter qu'Hildebrand n'était pas de tous les souverains le moins jaloux de son autorité. Il reçut l'ordination et l'onction, et prit le nom de Grégoire VII, en mémoire de Grégoire VI, son premier bienfaiteur. Il était alors âgé de 60 ans, d'une stature un peu au-dessous de la médiocre; mais de grandes qualités réparaient en lui le désavantage d'un extérieur peu imposant. Le premier soin de Grégoire VII fut de convoquer à Rome un concile pour réprimer la simonie et l'incontinence du clergé. Les décrets de cette assemblée déplurent fortement aux

(1) Roi de Germanie, qui prenait le titre de roi des Romains, et n'eut celui d'empereur que le 31 mars 1084.

évêques et aux clercs allemands, auxquels on reprochait surtout ces abus. Ils se soulevèrent, en demandant au pape s'il voulait les obliger à vivre comme des anges, et le menaçant de quitter le sacerdoce plutôt que de renoncer à leurs femmes. Le clergé lombard n'était pas moins irrité de ces censures. Nous le verrons, par ce motif, embrasser le parti de Henri IV; et comme Grégoire VII, n'étant encore que l'archidiacre Hildebraud, eut la plus grande part à tous les mouvements qu'excita la réforme du clergé de Milan, il est nécessaire de reprendre les faits de plus haut. Dès le temps de Nicolas II, des censures avaient été fulminées contre ce clergé, composé, disait-on, de simoniaques et de nicolaïtes, c'est-à-dire de prêtres mariés avant la réception des ordres suivant la discipline de l'église d'Orient qui n'est que tolérante pour les prêtres, mais qui est prohibitive pour les évêques. La nouvelle de la réforme causa les plus grands troubles. Gui, archevêque de Milan, soutenait le parti de l'opposition aux décrets de la cour de Rome. Hildebrand se concerta, de son côté, avec un clerc nommé Landulphe, et son frère Harlembald, homme de guerre très distingué, avec Ariald, autre ecclésiastique non moins zélé, et avec le vertueux Pierre Damien. Leurs soins triomphèrent enfin d'une résistance opiniâtre. Gui, à la tête de son clergé, abjura ses erreurs, promit sur les évangiles, dans une assemblée solennelle, et devant tout le peuple de Milan, d'obéir à tous les décrets de l'église romaine. Ceci se passait en 1059. (*Voy* l'Hist. eccl. de Fleury.) Mais, en 1066, sous le pontificat d'Alexandre II, Gui, oubliant ses promesses, se révolta de nouveau, fit saisir Ariald, qui fut massacré de la manière la plus barbare, se démit de son archevêché, et fit élire en sa place Guidon, contre lequel le pape fut obligé d'envoyer des troupes. Harlembald fut chargé, par Hildebrand, de cette expédition, où il perdit la vie. La comtesse Mathilde donna aussi des secours à Grégoire VII en cette occasion. Le schisme de l'église de Milan ne fut éteint que longtemps après son pontificat. Il ne faut donc pas douter que le concile de Rome dont nous venons de parler, ne dût déplaire aux évêques lombards autant qu'aux allemands. Grégoire écrivit partout pour soutenir la doctrine de ce concile, et menacer des censures quiconque oserait ne pas s'y soumettre, et surtout le roi de France, Philippe Ier., qui était accusé de vendre les dignités ecclésiastiques. Le pape, dans sa lettre aux evêques français, le déclarait indigne du titre de roi, et le traitait de tyran. Ces menaces n'eurent pas de suite. Mais Grégoire se montra plus sévère à l'égard de Henri, qu'il excommunia, et qui, dans ce premier moment, témoigna quelque repentir de tout ce qu'il avait fait, surtout à Milan, où il se reconnaissait l'auteur du trouble qui y régnait encore. Ce rapprochement ne fut pas de longue durée. Le pape, voyant que Henri ne se pressait point de remédier aux désordres dont il se plaignait, et jugeant qu'au contraire lui-même les autorisait, lui envoya des légats pour lui enjoindre de se trouver à Rome à un jour indiqué, avec menace d'excommunication s'il y manquait. Henri, furieux de cette citation, convoqua un concile à Worms, où la déposition du pape allait être prononcée. Cependant on conspirait dans Rome même contre Grégoire. Le préfet Cencius fut l'auteur et le chef du complot. Cet homme, qui avait déjà figuré sous Alexandre II, contre lequel il soutint Cadaloüs,

bâtir une haute tour sur le pont
erre, d'où il exigeait des pas
péage exorbitant ; il avait
ux remontrances du pontife,
it enfin excommunié. Cencius,
colère, s'était ligué avec tous
mis d'Hildebrand, et avait
Henri de lui amener le pape
er. Ce fut dans la nuit de Noël,
ju'il tenta d'exécuter ce pro-
goire célébrait l'office à Ste.-
ajeure, suivant sa coutume.
et ses gens fondirent dans
armés d'épées, revêtus de
, frappant et blessant tout ce
ait à leurs coups. Le pontife,
de l'autel, blessé à la tête,
nillé de ses ornements ; on
issa que l'aube et l'étole : il
ans proférer un seul mot,
qui le menait en prison.
de cette violence, le peu-
ssembla en armes, au pied
ir où Grégoire était enfer-
ius, se voyant assiégé, et
ar la crainte, tomba aux
pape, en lui demandant par-
pontife lui ordonna de faire
de Jérusalem, et Cencius le
lors Grégoire se mit à une
l'où il fit signe au peuple de
On crut qu'il demandait du
et l'on monta en force pour
. L'émotion redoubla, quand
çut qu'il était encore tout
e sang. Il fut ramené à l'é-
il acheva l'office du jour et
bénédiction. Cependant Cen-
it avec toute sa famille et
onjurés ; car le pape voulut
laissât la vie. La tour fut
tous les biens de cet exac-
t livrés au pillage. Cencius,
té, en s'enfuyant, ravagea
le l'Église. L'archevêque de
Guibert, était aussi l'un des
e Grégoire ; il souleva con-
tre lui le duc de Calabre, Robert Guiscard, et le roi Henri, qui n'y était que trop disposé. Le pape écrivit à celui-ci d'une manière assez modérée, en l'exhortant à se réunir à lui, et à contribuer à la réforme de l'Église. Mais Henri, qui venait de remporter une victoire signalée contre les Saxons, ne songea qu'à poursuivre les desseins formés dans l'assemblée de Worms. Grégoire y fut déposé, sur les accusations du cardinal Hugues-le-Blanc. Dans les lettres violentes que Henri adressait au pontife, on peut remarquer, comme une opinion particulière à ce temps-là, qu'après avoir soutenu contre le pape qu'il ne tient pas de lui son royaume, mais de Dieu seul, qu'il ne doit avoir que Dieu pour juge, il ajoute qu'il ne peut être déposé à moins qu'il n'abandonne la foi. Ce fut au milieu même du concile tenu à Rome en 1076, que la déposition fut signifiée à Grégoire par un clerc de Parme, nommé Roland. L'évêque de Porto, l'un des pères du concile, s'écria qu'il fallait se saisir de l'envoyé. Le préfet de Rome et ses satellites se jetèrent sur Roland, l'épée à la main ; mais le pape se mit au-devant, et, le couvrant de son corps, lui sauva la vie. Puis il dit avec calme qu'il fallait se préparer à la persécution ; que depuis trop longtemps l'Eglise vivait en paix, et que Dieu voulait de nouveau arroser de sang la moisson de ses saints. Il montra au concile un œuf, trouvé près de l'église de Saint-Pierre, et sur lequel on voyait en relief un serpent armé d'une épée et d'un écu, qui voulant s'élever, était forcé de se replier en bas. « Il faut maintenant, ajoutait-il, » employer le glaive de la parole, pour » frapper le serpent. » Tout le concile approuva cet avis du pape, chacun déclarant qu'il était prêt à mourir pour la bonne cause ; il fut conclu que

Henri serait privé de la dignité royale, et anathématisé avec ses complices. L'excommunication contre Henri fut suivie d'une multitude d'autres lancées contre quelques évêques d'Allemagne et de France, et contre ceux de Lombardie. Pour appuyer les actes de ce concile, Grégoire envoya des instructions particulières à tous ceux q[illegible] crut devoir éclairer en cette occasion. C'est surtout dans sa grande lettre à Herman, évêque de Metz, qu'il faut chercher les principes de cette doctrine funeste, qui tendait à bouleverser les empires en détruisant les puissances séculières. C'est dans cette lettre, qu'après avoir donné une interprétation forcée aux paroles de St. Pierre, aux expressions de St. Grégoire, à la conduite de St. Ambroise envers l'empereur Théodose, à celle du pape Zacharie envers Childéric III, et à une lettre de St. Clément à St. Jacques, il confond les censures de l'Église avec la dégradation politique, et veut soumettre les rois a une double dépendance des papes. Cette lettre, en date du 25 août 1076, est refutée d'une manière qui nous paraît victorieuse dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury; et l'opinion de ce sage écrivain trouverait aujourd'hui peu de contradicteurs. Cependant l'archevêque de Ravenne, Guibert, convoqua un concile à Pavie, où Grégoire fut de nouveau excommunié. D'un autre côté, un parti considérable de seigneurs et d'évêques allemands s'assembla à Tribur (ou Teuver), auprès de Maïence, résolu de procéder contre Henri, et lui offrit pour dernière condition, de venir à Augsbourg le jour de la Purification prochaine, et d'y attendre le jugement du pape, qui serait invité à s'y rendre pour l'absoudre ou le condamner définitivement. Henri, effrayé de cette résolution, comprit qu'il ne fallait pas attendre l'a de son excommunication, meilleur parti qu'il eût à pre de se présenter au-devant avant que celui-ci mît le pi lemagne. Il se prépara don en Italie, accompagné seul sa femme, de son fils, en fant, et d'un seigneur de s prit des chemins détournés ter les obstacles que lui av parés quelques princes de l pour l'empêcher de passer Il se transporta en Bourg suite en Savoie; de là, il Lombardie, où il trouva nombreux qui le reçut avc pendant Grégoire, qui a Rome, sous les auspices d tesse Mathilde, dans le des rendre à Augsbourg, n'était de se rencontrer avec Hen était inquiet de savoir si c nait dans l'intention de se avec lui ou de se venger. L conseilla à Grégoire de se r la forteresse de Canosse, était propriétaire dans la L auprès de Reggio. Quelqu allemands s'y étaient déj dans l'espoir d'obtenir l lution du pape. Grégoire fait dire d'abord qu'une si sobéissance demandait une piation, les avait séparés e cellules, où il les assujétis d'un silence rigoureux et d' abstinence. Après les avoir a ves pendant plusieurs jou permit de venir devant lui, l une douce réprimande, corda l'absolution, en le mandant néanmoins de ne muniquer avec Henri, jusq fût absous. Grégoire refu d'écouter Henri: mais ce ploya les sollicitations les

comtesse Mathilde, qui
ndu pape la faveur d'être
nitence. Henri vint donc
t laissant au dehors toute
tra dans la forteresse, qui
ceintes de murailles. On
er dans la seconde, sans
que de sa dignité, nus
de laine sur la chair, et
l'au soir sans manger. Il
urs dans cet état: le qua-
nt reçu à l'audience du
un entretien assez long,
u que Henri se présen-
mblée des seigneurs al-
ur répondre aux accusa-
contre lui, et dont le pape
s'il le voulait; que s'il
ocent, il conserverait la
serait toujours soumis et
pape; que, dans le cas
ux qui lui avaient prêté
seraient affranchis devant
nt les hommes; que jus-
nt, il ne porterait aucune
dignité royale, que ce-
urrait exiger les services
nécessaires à l'entretien
, etc. Henri accepta ces
ec serment, et reçut l'ab-
égoire célébra ensuite la
la consécration, il fit
roi de l'autel, et, tenant
ses mains, il prit à té-
innocence le corps de
l'ait recevoir, en conju-
le frapper de mort su-
it coupable. Il prit en
une partie de l'hostie,
, et pressa le roi de pren-
pour preuve de la fausseté des accusations intentées contre
ort embarrasse de la ter-
qu'on lui proposait, se
u à l'écart avec les per-
suite, et, après en avoir
plia le pape de renvoyer
cette affaire à un concile général. Grégoire y consentit, et cependant ne laissa pas de lui donner la communion. Il le traita ensuite à dîner, et le renvoya non sans lui avoir renouvelé ses exhortations. Les Lombards témoignèrent à Henri le mépris que leur inspirait pour sa personne le traitement humiliant auquel il s'était soumis. Pour se réhabiliter dans leur estime, il ne vit d'autre parti que de rompre ses engagements avec le pape; ce qu'il effectua quinze jours après. D'un autre côté, les seigneurs allemands s'assemblèrent à Pfortzheim en Franconie; et sous prétexte que Grégoire avait rendu à Henri la communion et non pas la couronne, ils élurent en sa place Rodolphe, duc de Souabe, qui n'accepta qu'avec répugnance, et fut sacré au bout de dix jours. Henri essaya, mais en vain, de s'emparer de la personne du pape: celui-ci dut son salut à la comtesse Mathilde, qui le cacha dans des montagnes bien fortifiées. Ce fut à cette époque qu'elle fit donation à l'Église de ses états, qui comprenaient la Toscane et une grande partie de la Lombardie. Grégoire renouvela l'excommunication contre Henri, lui ôta les royaumes d'Allemagne et d'Italie, et donna le royaume Teutonique à Rodolphe. Quand cette nouvelle fut connue à la cour de Henri, une assemblée de seigneurs et d'évêques à Brixen dans le Tyrol, déposa Grégoire VII, et choisit pour pape l'archevêque de Ravenne, Guibert, qui prit le nom de Clément III. Dans ce même temps, Henri perdit une grande bataille contre les Saxons; mais elle fut inutile aux vainqueurs, par la mort du roi Rodolphe, qui fut tué dans cette journée. Cependant Henri résolut d'intrôniser son anti-pape, et marcha vers Rome avec lui. Grégoire se dé-

fendit avec les secours de la comtesse Mathilde, qui n'y épargna ni ses vassaux, ni ses richesses. Une première tentative infructueuse obligea Henri de retourner en Lombardie. L'anti-pape était à la tête des assiégeants. Henri se présenta une seconde fois devant Rome : pour cette fois, les Romains fatigués lui livrèrent la ville, et Grégoire se réfugia au château Saint-Ange. Le peuple, soumis ou gagné, laissa exécuter l'intrônisation de Guibert, qui donna à Henri la couronne impériale. Grégoire, pressé dans sa forteresse, eut recours à Guiscard, duc de Calabre, et à ses Normands, qu'il avait depuis peu excommuniés pour avoir ravagé les terres de l'Église. Le duc entra dans Rome, qu'il pilla et brûla en partie, à cause de la résistance que les Romains lui avaient opposée. Mais il réinstalla le pape au palais de Latran, et ramena plusieurs villes et châteaux à l'obéissance du pontife. Grégoire, rétabli dans Rome, réitéra l'excommunication contre l'anti-pape, qui en avait été chassé, et qui s'était retiré en Lombardie auprès de son protecteur Henri. Le pape, quelque temps après, passa à Salerne, où il mourut le 24 mai 1085, ayant occupé le Saint-Siége pendant douze années. En mourant, il leva toutes les excommunications qu'il avait prononcées, excepté celles qui regardaient Henri, l'anti-pape Guibert, et leurs fauteurs et adhérents. Les événements orageux de sa querelle avec Henri n'avaient pas empêché Grégoire de veiller avec sollicitude sur tous les autres états chrétiens. Il étendit ses soins sur la France, l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne, la Norvége, la Dalmatie, l'Afrique, l'Arménie. Il chercha aussi partout à semer ses principes de suprématie universelle. Partout il trouva de la docilité et de la soumission, excepté dans Guilla le-Conquérant qu'il fut toujours traint de ménager. Grégoire VII premier pape qui parla du proj croisades armées ; c'est ce que p la lettre qu'il écrivit à Henri, le cembre 1074, pour lui peindre le sécutions que les chrétiens d'outr éprouvaient de la part des païen misère où ils étaient réduits : annonce la résolution qu'il a pr marcher lui-même à la tête d quante mille hommes, qui étaien prêts à se réunir pour combatt ennemis de la foi, et pénétrer jus sépulcre de N. S. Il est aussi l mier qui ait ordonné que le n *Pape* ne serait attribué qu'à l'é de Rome ; et Dupin prétend qu posa le premier aux archevêqu bligation d'aller ou d'envoyer à pour recevoir le pallium. La m de Grégoire VII a trouvé de zél logistes et de violents détracteur mi les premiers, on compte Pau noine régulier de Bernried, vière, qui rapporte des faits n leux et tendant à démontrer l teté de ce pape ; Anastase IV, fit peindre dans une église au n des saints ; Marc-Antoine Co archevêque de Salerne, qui ses reliques entières avec ses ments pontificaux, et lui compo épitaphe ; Grégoire XIII, qui son nom au Martyrologe romai V, qui permit à l'archevêque lerne de l'honorer comme un enfin, Benoît XIII, qui essaya d adopter sa légende en France et magne. (*V.* Benoît XIII.) Les matiques, au contraire, se sont à le décrier. Parmi eux, on re Bennon, cardinal du parti de pape Guibert. Il raconte, com fait certain, que Grégoire, à l'i sation de Nicolas II, lui mit

x couronnes, dont l'une était
ne de la suprématie spirituelle,
: celui de la suprématie tempo-
ette anec lote a été réfutée par
i, dans l'*Illustrazione d'un*
igillo della Garfagnana, où
'e que ce fut Boniface VIII,
riron trois siècles après, porta
ier la double couronne. Ben-
roche ensuite à Grégoire VII
fait élire d'une manière irré-
et violente; il prétend qu'au
où il prononça l'excommuni-
le Henri, sa chaire se fendit
, ce qui annonçait le schisme
clater. Enfin il l'accuse de né-
ie, et raconte à ce sujet une
icule, avec cette stupidité d'un
ble et méchant, qui ne sait com-
pliquer un homme extraor-
Fleury observe que Bennon
as un mot de la comtesse Ma-
et que par conséquent il ne
un soupçon sur la chasteté de
e. En effet, c'est en vain que
nie a voulu empoisonner les
le cette liaison. Nos mœurs
d'hui ne présentent guère d'i-
m attachement aussi innocent.
néanmoins que celui-ci le fut
ient; et les gens les plus ri-
jugent encore ainsi, malgré
erches les plus minutieuses et
sévères dont la malignité se
ée. En considérant Grégoire
s le rapport d'homme d'état,
rain temporel, on ne peut lui
i le génie qui conçoit des des-
tes, ni le caractère qui préside
ution: il eut aussi cette fer-
me qui brave fièrement l'ad-
ce calme du courage qu'au-
l n'étonne, et qui sait même
mtage des positions les plus
. Comme chef de la religion,
ugé moins favorablement. Sa
hautaine envers Henri, les
principes de la suprématie absolue, dont le premier il voulut étendre les conséquences jusque sur les devoirs de la fidélité des sujets envers leur souverain, ont élevé de vives censures contre sa mémoire. On ne doit pas oublier cependant qu'il rendit de grands services à la religion, en rétablissant sur le trône pontifical cette dignité, cette sévérité de mœurs qui, plus d'un siècle avant lui, en avaient été bannies par l'effet des intrigues les plus honteuses. Parmi ses idées systématiques de domination universelle, on remarque le projet qu'il avait conçu d'obliger tous les souverains de soumettre au pape les motifs de leurs dissensions, avant de tirer l'épée. On sait que, plusieurs siècles après lui, ce fut encore le généreux dessein de notre immortel Henri IV, qui voulait placer la tranquillité de l'Europe sous la sauve-garde de l'autorité de l'empereur d'Allemagne et de la médiation du pape. Mais on sait aussi quelles furent alors, et quelles seront long-temps encore les difficultés de l'exécution. On a recueilli dans un écrit intitulé, *Dictatus papæ*, vingt-sept maximes qui composent une déclaration complète de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain: cet écrit est attribué à Grégoire VII; mais on doute généralement qu'il soit son ouvrage. On doit juger ce pontife plutôt sur l'ensemble de sa conduite, et sur les expressions de la plupart de ses lettres, où ce système de domination est développé dans toute son étendue. Il y parle, à la vérité, au nom de la vertu: mais, en la montrant altière, rigide, inflexible, il semble ignorer qu'il est un terme où finit le respect et commence la haine. Grégoire VII paraît être l'auteur d'un *Commentaire sur les Psaumes pénitentiaux*, qui a été attribué à S. Gré-

goire-le-Grand. Voyez à ce sujet Pierre de Goussainville, dans son édition de St. Grégoire. P. Allix, dans la préface qu'il a mise au Traité de Jean de Paris, *De modo existendi corporis Christi*, etc. (Voy. Allix), regarde Grégoire VII comme l'auteur d'un *Commentaire sur S. Mathieu :* c'est une erreur. (*V.* J. Hildebrand.) Les lettres de Grégoire VII ont été recueillies et divisées en livres, par années de son pontificat. Les neuf premiers (de 1073 à 1082) contiennent 359 lettres ; le dixième manque ; le onzième n'a que deux lettres : toutes ces lettres se trouvent dans toutes les collections des conciles. Les dernières éditions sont augmentées de deux *Appendices* contenant neuf lettres. On trouve aussi des lettres de ce pape dans la *Bibliotheca Floriacensis* de J. Dubois, dans l'*Appendix* de Baluze, au Traité de Marca *De primatibus*, dans les *Historiæ Francorum scriptores* d'André Duchesne, dans les collections de Martène, de D'Achery, d'Ughelli, etc. Les lettres de Grégoire VII portent l'empreinte du caractère de ce pape ; il y a plus de véhémence que d'onction ; on y trouve ce zèle brûlant qui veut abattre et soumettre plutôt que persuader. On a cherché à excuser Grégoire VII en disant qu'il fallait un joug de fer aux hommes féroces et dépravés du siècle où il vivait, mais cette justification n'a point paru suffisante ; et quoique plusieurs actions de sa vie méritent de l'admiration, la France lui a refusé les honneurs religieux que Rome lui avait décernés. (*V.* Gilbert de Voisins.) La vie de Grégoire VII, écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, a été publiée par Gretser, Ingolstadt, 1610, et insérée dans les grandes collections de Mabillon (*Sæc. VI, Benedict.*) et des Bollandistes (tom. VI du mois de mai, pag. 113). Il eut pour successeur Victor III, après une vacance d'un an. (*Voyez* Bennon, Dithmar.) D—s.

GRÉGOIRE, anti-pape. *Voyez* Bourdin (Maurice).

GRÉGOIRE VIII, élu pape le 21 octobre 1187, succédait à Urbain III : il s'appelait Albert, était natif de Bénévent, cardinal et chancelier de l'Église romaine. Il était savant, éloquent, d'une vie pure, et rempli de zèle ; mais il ne tint le Saint-Siége que pendant deux mois environ. Pour ranimer les fidèles au recouvrement de la Terre-Sainte, il promit les indulgences de l'Église, et prescrivit des abstinences, dont il voulut donner lui-même l'exemple. Un auteur dit que les cardinaux même promirent de renoncer à toute espèce de richesses, firent vœu de se croiser, et d'aller jusqu'en Palestine, demandant l'aumône à la tête des pélerins. Grégoire s'occupait à réconcilier les Pisans et les Génois, lorsqu'il fut pris de la fièvre, dont il mourut, à Pise, le 16 décembre 1187. Il eut pour successeur Clément III. On a trois de ses lettres dans la Collection des conciles. D—s.

GRÉGOIRE IX, élu pape le 19 mars 1227, succédait à Honorius III : il s'appelait Hugolin, était de la famille des comtes de Ségni, et proche parent d'Innocent III, qui l'avait d'abord fait son chapelain, puis cardinal, et ensuite évêque d'Ostie. Il était d'un extérieur imposant, d'une érudition peu commune, et d'une conduite exemplaire. Doué des qualités de ses prédécesseurs, Grégoire VII et Innocent III, il était également imbu de leurs principes. Son couronnement fut de la plus grande magnificence ; il alla au palais de Latran, couvert d'or et de pierreries. Le jour de Pâ-

bra la messe, et revint la
n tête. Le lundi, ayant
.-Pierre, il sortit portant
nnes (1), monté sur un
rbe, dont le sénateur et
Rome tenaient la bride,
it à pied à ses côtés : une
ise de peuple, portant des
es fleurs, et chantant des
les cantiques de joie, au
mpettes ; les Grecs et les
faisant retentir les airs des
i pape ; le cortége des car-
es juges, revêtus de pour-
t de soie, s'avançant à tra-
uages de parfums les plus
au milieu d'une double
tapisseries précieuses,
it les plus beaux ouvrages
et les plus riches couleurs
telle fut la magnificence au
superflue, qui signala, en
istance, l'installation de
icaire de J.-C. Grégoire
de faire part de son élec-
les princes de l'Europe, et
orter à marcher au secours
ns dans la Palestine, sous
censures ecclésiastiques.
ions, ces menaces regar-
out l'empereur Frédéric II.
ins ultramontains se plai-
rement de la conduite de
envers Grégoire IX. Mais
ien juger, il est nécessaire
eler leur position respec-
pape était proche parent
: III, dont Frédéric avait
laindre. L'empereur avait
ie une faction puissante :

Grégoire n'était donc pas faché d'avoir un prétexte pour éloigner Frédéric, en le pressant de partir pour la Terre-Sainte, où il était d'ailleurs appelé par son vœu solennel, et par le déplorable état des affaires des croisés. Frédéric se préparait à partir, dans le cours de l'année 1227; mais il tomba malade à Otrante, et l'embarquement n'eut pas lieu. Alors Grégoire, persuadé que cette maladie n'était qu'une feinte, assembla un concile où Frédéric fut excommunié. D'un autre côté, pendant que Grégoire était retiré dans Agnani, à cause du mauvais air qui régnait dans Rome, un particulier qui se disait vicaire du pape, donnait, pour de l'argent, des absolutions et des dispenses aux croisés qui se faisaient relever de leurs vœux; ce qui diminuait le nombre et refroidissait le zèle des pélerins. Grégoire punit sévèrement cette manœuvre, qui parut bien être l'effet d'une intrigue obscure de Frédéric. Ce prince écrivit de son côté pour se justifier. Il envoya son apologie à toutes les puissances, et la fit lire à Rome. Il rappelait tous ses anciens griefs contre les prédécesseurs de Grégoire IX. Dans sa lettre au roi d'Angleterre, il se plaignait des exactions de la cour de Rome, et cherchait à exaspérer ce monarque, en lui remettant sous les yeux les injustices dont on avait abreuvé le roi Jean, son père. Au reste, il annonçait son prochain départ pour la Terre-Sainte, qu'il protestait n'avoir été retardé que par sa maladie, et la révolte de ses sujets de Sicile. Grégoire, de son côté, poursuivait avec chaleur l'effet des censures ecclésiastiques. Frédéric cherchait à s'assurer de la fidélité des Frangipani et autres nobles romains, qui lui prêtèrent serment de vassalité. Ils excitèrent le peuple contre Grégoire, qui fut insulté pendant la messe qu'il

re ne dit point que ce fussent les deux
nblématiques attribuées à Grégoire
'installation de Nicolas II. Il est pro-
ne fut qu'un double ornement de luxe
i cette seule circonstance. On ne voit
s que les portraits de Grégoire IX
deux couronnes, qui ne paraissent
iers fois que dans les images de Bo-

célébrait le lundi de Pâques (1228), fut obligé de sortir de Rome, et de se réfugier d'abord à Rieti, puis à Spolète et enfin à Pérouse. Cependant l'empereur, après avoir réglé les affaires du royaume de Sicile, où il laissa, pour gouverneur, le duc de Spolète, Rainald, s'embarqua à Otrante au mois de juin (1228), et arriva heureusement en Syrie. Le pape lui avait fait signifier de ne pas passer la mer comme croisé, jusqu'à ce qu'il fût absous des censures. Frédéric ne tint aucun compte de cette défense. Avant de s'embarquer, il avait laissé plein-pouvoir à Rainald de traiter de la paix avec le pape; mais ces négociations n'ayant abouti à aucun résultat positif, on courut aux armes. Rainald attaqua le Patrimoine de St.-Pierre avec une armée de Siciliens et de Sarrasins, qui commirent toutes sortes d'excès. Le pape engagea dans sa querelle Jean de Brienne, beau-père de Frédéric, mais alors brouillé avec lui, et le nomma commandant de l'armée de l'Église, conjointement avec le cardinal Colonne. Rainald résistant toujours, Grégoire leva une autre armée, qu'il mit sous les ordres de Pandolfe d'Agnani, son chapelain, de Thomas de Celano et de Roger d'Aquila, et la fit entrer sur les terres de l'empereur. Quelques auteurs fixent à cette époque l'origine de ces deux factions puissantes, connues sous le nom de Guelfes et de Gibelins, les premiers tenant pour le pape, et les seconds pour l'empereur, sans qu'on sache précisément la véritable origine de ces dénominations bizarres (*Voyez* Guelfe). Cependant Frédéric était débarqué en Palestine le 7 septembre 1228; mais il avait été précédé par deux émissaires du pape, qui l'avaient dénoncé comme parjure et comme excommunié. L'empereur, trouvant ainsi peu d'obéissance dans le pays, conclut avec le sultan d'Égypte, une trêve, dont un des principaux articles lui livra néanmoins Jérusalem, où il se fit couronner roi. Le mécontentement, fomenté par les émissaires du pape, n'en prit pas moins de nouvelles forces, et lui fit courir des dangers pour sa vie. Il se détermina donc à repasser en Italie, où les armes du pape avaient obtenu quelques succès contre lui. A son retour, les choses changèrent de face: ses serviteurs reprirent courage; Jean de Brienne passa à Constantinople, où l'appelaient d'autres intérêts; et Frédéric reconquit bientôt tout ce qu'il avait perdu. Grégoire renouvela l'excommunication contre son ennemi, et y ajouta, pour cette fois, la dispense du serment de fidélité. L'hiver qui suivit ces événements, fut favorable à Grégoire par les maux même qu'il causa dans Rome. Un débordement extraordinaire du Tibre, des exhalaisons malsaines, et des maladies qui en furent les suites, effrayèrent les Romains au point qu'ils envoyèrent à Pérouse prier le pape de revenir parmi eux. Il y consentit; et à la fin de février (1230), il en fut reçu avec d'autant plus de joie, qu'il fit entrer des vivres, dont on avait grand besoin. Des négociations furent commencées pour opérer une réconciliation entre le pape et l'empereur: elle eut lieu en effet au mois de septembre de cette même année. Dès le mois de juillet, l'empereur avait juré de se soumettre aux ordres de l'Église. Le 28 août, il signa les conditions que l'on voulut; et le premier du mois suivant, le pape étant venu à Agnani avec un cortége pompeux, Frédéric parut devant lui, ôta son manteau, se mit aux pieds du pon-

reçut le baiser de paix. Il re-
aussitôt dans son royaume, où
ubles exigeaient sa présence.
aut les Romains, toujours por-
révolte, et gagnés en secret
largesses de Frédéric, tardè-
u à faire sentir de nouveau à
re l'effet de leur inimitié. Ils le
ent de Rome; et le 24 juillet
il écrivit à Frédéric pour le
le venir promptement au se-
de l'Église, sa mère, c'est-à-
n style de ce temps-là, du pape
a suite. L'empereur promit le
s de ses armes, et envoya deux
sadeurs. Grégoire l'en remer-
termes magnifiques, soit qu'il
mpé, soit qu'il jugeât néces-
de paraître confiant; mais il
ait de toutes parts des secours
les Romains, qui persistaient
eur rébellion. Cependant ils se
inèrent à faire leur paix en 1235;
déric influa puissamment sur
olution, qui lui fut dictée par
ssant motif d'intérêt personnel.
ls Henri s'était révolté en Alle-
. Frédéric pria le pape d'enjoin-
x évêques et aux princes de l'em-
e n'accorder aucun secours au
rebelle. Le jeune roi se soumit
t: son père le fit amener dans la
, et enfermer dans un château,
nourut sept ans après. De son
le pape ménageait l'empereur,
e l'exciter à la croisade, qu'il
ien difficile de renouveler avant
ation de la trève. Ainsi, toutes
mmunications, animées seule-
par des motifs d'intérêt par-
r, ne pouvaient avoir des résul-
'une longue durée. La rupture
de nouveau, et sans retour, à
ion de la conquête de l'île de
igne, dont l'empereur gratifia
ls naturel, Enzius ou Henri. Le
prétendait que cette île lui ap-
partenait en vertu de la donation de Constantin, de Louis-le-Débonnaire et des autres empereurs. Frédéric soutenait que c'était un démembrement de l'empire. Le pape renouvela donc les excommunications contre Frédéric; et celles-ci furent conçues dans les termes les plus étendus. Grégoire, en déclarant Frédéric déchu de toutes ses dignités et dépouillé de tous ses domaines, offrit l'empire au roi de France, pour Robert, comte d'Artois, son frère. St.-Louis refusa, avec une générosité, une sagesse, qui appartiennent encore plus aux vertus de la religion qu'à l'habileté de la politique. Cependant Frédéric, les armes à la main, s'avançait sur Rome. Il demandait à être jugé par un concile. Le pape s'y refusa d'abord, s'y détermina ensuite, et Frédéric, à son tour, s'y opposa. Des prélats s'étaient embarqués à Gènes, pour se rendre à Rome: la flotte de Frédéric les fit prisonniers. Parmi eux étaient des évêques français, que St.-Louis réclama de l'empereur, et qu'il n'obtint qu'avec peine. Grégoire et Frédéric inondaient l'Europe de leurs manifestes respectifs. Un de ceux du pape commençait ainsi: *Une bête pleine de noms de blasphème s'est élevée de la mer;* et il désignait l'empereur par ces paroles de l'Apocalipse. Frédéric, de son côté, appelait Grégoire *le grand dragon qui séduit l'univers, l'antéchrist, un autre Balaam, et un prince de ténèbres.* Ils s'injuriaient ainsi, en tirant leurs expressions des Livres saints. Les choses demeurèrent en cet état, jusqu'à la mort de Grégoire IX, au moment où Frédéric était prêt à s'emparer de Rome. A travers ces orages politiques, d'autres soins avaient occupé le pontife. Il canonisa Saint-François d'Assise, dont il avait été l'ami, St.-Dominique

et S.-Virgile. Il tenta une réunion avec l'Église grecque, sur l'invitation de Germain, patriarche de Constantinople. Quatre frères mendiants, qu'il nomma pour ses nonces, furent reçus avec honneur par l'empereur Jean Vatace, et par le clergé grec. On tint des conférences solennelles. La discussion roula principalement sur la procession du Saint-Esprit, et sur les azymes dans le saint sacrifice. Les nonces de Grégoire parlèrent avec beaucoup de modération et de franchise. Les Grecs, comme à leur ordinaire, employèrent les arguties, et finirent par des actes de violence. Avant de se séparer, chaque parti s'était donné, par écrit, sa profession de foi. Les Grecs firent attaquer les nonces du pape, pendant leur retraite, et leur arrachèrent la pièce qu'ils désiraient reprendre : mais une copie échappa à leurs recherches. Ainsi ce rapprochement demeura sans aucun effet. En France, les seigneurs, assemblés à Saint-Denis, se plaignirent au pape de l'insubordination des ecclésiastiques, qui prétendaient se soustraire à la suzeraineté du roi, et refusaient de répondre en sa cour pour leur temporel, qu'ils tenaient de lui en pairie et en baronnie. Le monarque rendit, dans la même assemblée, une ordonnance qui portait que les prélats et autres ecclésiastiques seraient tenus, en matière civile, de subir le jugement du roi et des seigneurs. Grégoire s'opposa à cette ordonnance, en alléguant la double puissance qu'il prétendait attribuée au pape. Il insinua que le roi encourrait l'excommunication, s'il persistait dans l'exécution des statuts contraires à la liberté de l'Église. Louis ne se laissa point convaincre par ces raisonnements, ni effrayer par les menaces. Le saint roi, dit Fleury, ne révoqua point sa donnance, et fut toujours à réprimer les entreprises du de son royaume. En Angleterre torité du pape fut plus puissan près du roi. Henri consentit levée de décimes, que le pa mandait pour soutenir sa guerr l'empereur. Les seigneurs se rent à cette contribution ; les é s'y soumirent, dans la crain censures. Grégoire IX fit pu en 1234, une collection de tales, divisée en cinq livres la distribution méthodique n' sans mérite, et qui fait un principales parties du *Corps d canonique :* le nombre des co taires qu'on a écrits sur ces tales, est incalculable ; et c' des premiers ouvrages qu'ait duits la typographie à son b Schoiffer en donna une édi Mayence, en 1473 ; et il en deux à Rome, l'année suivante goire IX mourut à Rome le 2 1241, âgé de près de cent ans, un pontificat de quatorze ans mois. Il eut pour successeur diat Célestin IV, et bientôt apr nocent IV. On a un grand nom lettres de ce pape dans la Col des conciles, les *Annales* de ding, l'*Italia* d'*Ughelli*, etc. L

GRÉGOIRE X, élu pape le 1er tembre 1271, s'appellait Théb Thibaud ; il était de la famille de conti, et archidiacre de Liége. céda à Clément IV, après u cance de deux ans et neuf m cardinaux, toujours assemblés terbe, n'avaient pu s'accord prirent enfin le parti de char d'entre eux de terminer cett tion. D'une voix unanime ils rent Thibaud, qui prit le nom d goire X. Il était en Palestine, à

, où il apprit son élection, ıre. Il se hâta de venir en lébarqua à Brindes le 10 72. Grégoire était peu let- l avait l'habitude des affai- ne généreuse et désintéres- emier soin fut de pourvoir s des croisés : il sollicita les Pise, de Gènes, de Mar- enise, et du roi de France, e-Hardi. Après s'être fait me, le 27 mars, il s'occu- de convoquer un concile yon. Ce concile présentait le schisme des Grecs, les fournir à la Terre-Sainte, et les erreurs qui se mul- ıns l'Église. Le pape y in- s souverains de l'Europe, le roi d'Arménie et le Tartares. Son séjour à t pas de longue durée : il capitale dans le dessein par sa présence la paix urs villes d'Italie. Il vint ensuite à Florence, où il esprits divisés par les fac- Guelfes avaient pris le des- pendant il les engagea à paix. Les Gibelins se pré- our traiter : on les menaça, obligés de se retirer. Gré- né, quitta la ville, qu'il mit Ses soins furent plus heu- ıne, où la tranquillité fut la médiation d'Ambroise ni, que sa piété avait en- ıncer aux avantages d'une lustre pour se faire simple ıeur, et qui, depuis, mou- r de sainteté, et fut inscrit ıheureux au martyrologe s affaires d'Allemagne oc- ısuite l'attention de Gré- avait vingt-huit ans que ait vacant, depuis la dé- la mort de Frédéric II. Alphonse, roi de Castille, y avait des prétentions : Grégoire lui déclara qu'il devait y renoncer. Tous les électeurs assemblés à Francfort, excepté le roi de Bohème, choisirent unanimement Rodolphe de Habsbourg. Dans le cours de l'année 1272, des négociations avaient été ouvertes à Constantinople pour la réunion des deux églises. L'empereur Michel Paléologue la desirait sincèrement. Le patriarche Joseph s'y montrait opposé. Le reste du clergé grec partageait l'opinion de l'empereur. En 1273 les conférences, les discussions, avaient continué sur le même pied. Le patriarche s'était retiré dans un monastère; et une ambassade solennelle avait été arrêtée pour se présenter au concile de Lyon. Tel était l'état des choses, lorsque l'ouverture s'en fit le 2 mai 1274. Les Grecs y parurent, et répétèrent dans leur chant du symbole les expressions des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Tout paraissait cimenter la réunion : elle fut détruite par des événements ultérieurs, qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce concile, qui fut composé de cinq cents évêques, soixante-dix abbés et mille autres prélats, fut remarquable, entre autres dispositions, par les réglements pour la tenue du conclave, lors de l'élection des papes. La clôture sévère des cardinaux, l'abstinence à laquelle ils doivent être soumis graduellement à mesure que la nomination est retardée, y sont déterminées d'une manière positive. Le khân des Tartares envoya aussi des députés au concile, non pas pour embrasser la religion chrétienne, mais pour demander une alliance contre les Musulmans. Cependant trois d'entre eux se firent baptiser. Le concile étant fini, le pape se rendit à Beaucaire, où il trouva Alphonse de Castille, qui pré-

tendait encore à l'empire : le pape, qui poursuivait toujours ses desseins pour une nouvelle croisade, lui avait préféré Rodolphe, dont il voulait faire le chef de l'expédition ; Alphonse finit par renoncer à tous ses droits, moyennant un décime que le pape lui accorda pour faire la guerre aux Maures. (*V.* Alphonse X, I, 617.) De Beaucaire, le pape se rendit à Lausanne, où il trouva Rodolphe, qu'il confirma roi des Romains, et qui se croisa pour la Terre-Sainte. Des affaires d'un autre genre occupèrent aussi Grégoire : il menaça des foudres de l'Eglise le roi Jacques d'Aragon, qui vivait publiquement avec une femme qu'il avait enlevée à son mari, et Alphonse III, roi de Portugal, auquel il reprochait des excès inouis contre le clergé et les peuples. Fleury remarque, à ce sujet, que de pareilles mesures devaient être sans effet : « Les serments, dit-il, sont » de faibles remèdes pour les parjures, » et les censures ecclésiastiques pour » ceux qui les méprisent. » En retournant en Italie, Grégoire s'arrêta dans la ville de Milan, qui le reçut avec honneur, et contre laquelle il renouvela néanmoins les censures lancées par Clément IV : de là, il se disposa à traverser la Toscane, sans entrer dans Florence, qu'il avait déjà interdite à cause de sa déloyauté envers les Gibelins : mais un débordement de l'Arno l'obligea de passer sur un pont de la ville ; alors il leva les censures et donna des bénédictions au peuple en passant. Mais quand il fut dehors, il excommunia de nouveau cette cité indocile, et dit en colère ce verset du psaume : *In camo et fræno maxillas eorum constringe.* De là, Grégoire X vint à Arezzo, où il célébra les fêtes de Noël, 1275. Bientôt après, il y tomba malade, et mourut le 10 janvier 1276, après un pontificat de quatre ans et deux mois et demi. Il fut enterré dans la cathédrale de cette ville, où il est honoré comme un saint, sans qu'il ait été jusqu'ici canonisé dans les formes. On trouve cent-deux lettres de ce pape dans l'*Histoire ecclésiastique de Plaisance*, par P. M. Campi (tom. 2, pag. 410-485, Plaisance, 1651, 3 vol. in-fol.) On en trouve aussi dans Ughelli, dans Wadding et dans les Collections des conciles. Il eut pour successeur Innocent V. D—s.

GRÉGOIRE XI, pape dont le nom était Pierre Roger, naquit en 1329, au château de Maumont, dans la paroisse de Roziers, en bas Limousin, diocèse de Limoges. Son père, seigneur de Roziers et comte de Beaufort, était en grande faveur à la cour du roi de France et à celle du duc de Normandie. Clément VI, oncle de Pierre Roger, le créa cardinal avant l'âge de dix-huit ans, et accumula sur sa tête un grand nombre de bénéfices, dont on jugeait les revenus nécessaires pour soutenir l'éclat de sa dignité. Né avec un goût décidé pour l'étude, et d'heureuses dispositions pour les sciences, il fit de grands progrès dans toutes celles qui étaient alors en vogue. Ses talents étaient rehaussés par une grande douceur, et beaucoup d'humilité et de modestie. Après la mort d'Urbain V, il réunit, comme par une sorte d'inspiration, tous les suffrages des cardinaux, et fut élu pape au premier tour de scrutin, le 30 décembre 1370 ; ordonné prêtre, le 4 janvier 1371, sacré et couronné le lendemain. Il profita du crédit que lui donnait cette haute dignité, pour engager les rois de France et d'Angleterre à suspendre leurs hostilités par une trêve de quatre ans ; pour obliger ceux de Castille,

et de Navarre à terminer, olide paix, la guerre qu'ils at, et pour réconcilier la Navarre avec le roi de S: soins qu'il donnait au ré- ent de l'harmonie entre les ne furent point préjudicia- ux qu'il devait au gouver- e l'Église. Il obtint, d'Au- tarini, doge de Venise, dmettrait plus, dans l'île de l'autres prêtres que ceux qui té ordonnés par des évêques n, ou du rit grec en commu- le St.-Siége. Il envoya vers uc de Moldavie, rentré dans : l'unité, des missionnaires avants, pour y ramener sa t ses sujets; protégea les des frères mineurs en Bos- ns les provinces adjacentes. avrit, avec l'ex-empereur Jean ène, retiré dans un monas- nont Athos, et qui avait con- aucoup d'ascendant sur ses sujets, une négociation, dans opérer la réunion des deux Sa sollicitude pastorale s'éten- les frontières de Hongrie, e cesser l'abus des nouveaux ; qui, après avoir reçu le , retournaient au mahomé- ur l'Allemagne, pour répri- rt, évêque d'Halberstad, qui it ouvertement le plus ab- ıtalisme, et s'était formé de ux prosélytes, à la faveur de ; subtilités scolastiques; sur ıe, où Arnaud Montanier en Catalogne, entre autres ances, que quiconque porte le St.-François ne peut être que ce saint descend en pur- un jour de chaque année, délivrer les ames des frères , que son ordre devait durer ellement; où d'autres moines avançaient publiquement dans l'Aragon des propositions téméraires sur l'Eucharistie, dont on pouvait abuser contre le dogme de la présence réelle, et qui n'étaient propres qu'à scandaliser les faibles, à une époque surtout où Wiclef commençait à attaquer le fonds même du mystère. Cet hérésiarque, qui cherchait à soulever le peuple et les grands contre le clergé, et surtout contre le pontife romain, lui ayant été dénoncé, il donna ordre aux archevêques de Cantorbéri et d'York, de convoquer des conciles pour examiner et anathématiser ses erreurs. En France, il excita le zèle de Charles V contre des sectes turbulentes, qui n'étaient pas moins funestes au repos de l'État qu'à celui de l'Église, contre les Albigeois et les Vaudois, qui agitaient le Languedoc et le Dauphiné; contre les Bégards ou Turlupins, qui, par le plus scandaleux cynisme, offensaient ouvertement les mœurs publiques. Convaincu que le moyen le plus efficace pour remédier à tant de désordres, était de rétablir la discipline ecclésiastique et le bon ordre dans le clergé, il renouvela les anciennes constitutions sur la tenue des conciles provinciaux, sur la résidence des évêques, et usa de son crédit sur l'esprit de Charles V, pour engager ce prince à obliger les prélats de sa cour de se rendre dans leurs diocèses. Dans quelques provinces de France, on poussait la sévérité envers les criminels jusqu'à leur refuser des confesseurs à l'article de la mort. Clément V et plusieurs conciles avaient inutilement réclamé contre cet abus; Grégoire XI en obtint la réforme. L'Italie et surtout l'État ecclésiastique étaient en proie à toutes sortes de désordres, par les factions qui y éclataient de toutes parts. Les légats, les

nonces et autres agents de l'autorité pontificale, étaient dépouillés, plongés dans des cachots, quelques-uns même assassinés. Deux armées, envoyées successivement dans ce pays, n'y avaient rétabli qu'un calme momentané; et les factieux y renouvelaient les désordres, dès le moment où ils n'étaient plus contenus par la présence des troupes. Grégoire crut que le meilleur moyen d'y établir une tranquillité durable, était de reporter le St.-Siége à Rome, d'où ses prédécesseurs l'avaient transféré dans Avignon, depuis plus d'un demi-siècle. Sourd aux instances du roi de France et des évêques du royaume, il partit d'Avignon, le 13 septembre 1376, avec toute sa cour, alla s'embarquer à Marseille, toucha dans plusieurs ports d'Italie, et ne fit son entrée à Rome que le 17 janvier de l'année suivante (1). Sa présence produisit l'effet qu'il en avait attendu. Il concilia tous les intérêts des divers états d'Italie par des négociations habilement conduites; et la paix succéda aux troubles qui avaient agité cette belle contrée. Mais il ne jouit pas long-temps de ses travaux: dès sa jeunesse, il avait toujours été faible et valétudinaire, et il était alors tourmenté de la gravelle. C'est dans cet état, qu'il mourut le 27me. de mars 1378, après un pontificat de 7 ans, et n'ayant pas encore atteint sa 47e. année. Les Romains témoignèrent une joie indécente de cette mort, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il méditait le projet de transférer de nouveau le St.-Siége à Avignon. Mais deux cents ans après, le sénat fit réparer son mausolée et graver une inscription honorable, où l'on rendait hommage à ses grandes qualités. Ce pape a mérité les éloges de la postérité, pour la protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux beaux-arts, et pour l'attention qu'il avait eue de s'entourer de ceux qui les cultivaient, sur lesquels il répandit toutes sortes de bienfaits. On lui a cependant reproché d'avoir donné, dans la distribution des dignités ecclésiastiques, une préférence trop marquée à ses compatriotes. Il créa vingt-un cardinaux, dont huit étaient Limousins, et cinq ses parents. On peut voir son *Testament* dans le *Spicilége* de D'Achery; et dans l'appendix du *Museum italicum*, on trouve les constitutions de l'Église romaine, qu'il avait rédigées étant cardinal. Un grand nombre de ses lettres se lisent dans Wadding, dans Ughelli, et dans d'autres collections. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Église. Urbain VI lui succéda, sans parler d'un concurrent qu'une minorité schismatique fit siéger en même temps à Avignon, sous le nom de Clément VII. (*Voy.* Robert de Genève.) T—D.

GRÉGOIRE XII, élu pape le 30 novembre 1406, était vénitien, et s'appelait Ange Conrario. Il avait été promu à la pourpre par Innocent VII, son prédécesseur. Les cardinaux l'élurent comme un homme d'une sainte vie, d'une grande sévérité, enfin, comme le plus capable de contribuer à l'extinction du schisme. La division qui existait alors dans toute sa force entre les papes d'Avignon et ceux de Rome, exigeait des vertus et des sacrifices. Il était question, pour mettre fin au schisme, d'opérer une cession simultanée, afin de revenir à l'unité. L'anti-pape Benoît XIII avait promis la sienne. Grégoire XII en signa une

(1) L'ancienne résidence des papes, au palais de Latran, étant tombée en ruine pendant le séjour de la cour pontificale à Avignon, Grégoire XI alla s'établir au Vatican, que ses successeurs ont pris soin d'agrandir et d'embellir.

i conclave, et la ratifia
ction. Le roi de France
leux pontifes une ambas-
s inviter à exécuter leurs
espectives : mais tandis
lançait des excommuni-
e ceux qui voudraient se
son obédience, tandis
de Savone, où le maré-
icaut avait ordre de l'ar-
re, plus modéré, se con-
iblier des apologies qui
nt aucun effet ; et c'était
s deux compétiteurs élu-
un de son côté, l'exé-
urs engagements. Pour
e scandale, les cardinaux
ain se joignirent aux au-
aient transportés à Li-
onvoquèrent un concile,
nt à Pise, en vertu des
ils tenaient alors des cir-
Voy. Benoît XIII, anti-
cette assemblée, l'une
nelles et des plus augus-
ieu depuis longtemps, on
ord la soustraction d'o-
deux papes; puis, dans
ssion, on déclara Pierre
Benoît XIII, et Ange Con-
égoire XII, notoirement
s, fauteurs du schisme,
parjure etc., et en con-
furent déchus de toute
tés de l'Eglise *ipso facto*,
à tous les fidèles, sous
mmunication, de les re-
de les favoriser; et l'on
uite à l'élection d'un pape,
rdinal de Milan, connu
l'Alexandre V. Grégoire,
essaya de former un cou-
nt à Austria, près d'U-
a province d'Aquilée, où
u'il était prêt à faire sa
au pontificat, lorsque
ne, et Pierre de Candie
(il n'appelait pas autrement Alexandre V), en feraient autant de leur côté ; et afin que la difficulté du lieu n'empêchât pas l'union de l'Eglise, il donna pleiu-pouvoir à Rupert, roi des Romains, à Ladislas, roi de Sicile et de Jérusalem, et à Sigismond, roi de Hongrie, de choisir le lieu et d'assigner le terme auquel le pape devrait se rendre. En cas de refus de la part de ses adversaires, il donnait à ces princes le pouvoir de convoquer un concile, promettant d'y assister et d'obéir à ses décisions. Grégoire croyait trouver quelque faveur auprès de ses compatriotes : il se trompa. Les Vénitiens, fidèles à l'obédience d'Alexandre V, et d'ailleurs irrités de la déposition de leur patriarche Panciario, prirent la résolution de faire arrêter Grégoire. Instruit de ce projet, il s'évada secrètement, déguisé en laïc, monté à cheval avec deux hommes à pied, tandis qu'il faisait partir après lui, avec affectation, Paul, son camérier et son confesseur, qui était vêtu de rouge, accompagné d'un nombre d'hommes d'armes, et suivi de plusieurs mules chargées d'un grand bagage. Les émissaires des Vénitiens, placés en embuscade, laissèrent passer le premier cavalier avec son simple équipage ; mais ils fondirent sur Paul, qu'ils déshabillèrent, et se saisirent de cinq cents florins d'or, qu'ils trouvèrent cousus dans son pourpoint. Cependant Grégoire, ayant réussi à s'échapper, aborda dans l'Abruzze, et parvint jusqu'à Gaète, où il resta sous la protection de Ladislas. Après divers événements qui appartiennent plus particulièrement à l'histoire de ce prince, Grégoire, ne pouvant plus compter sur un tel appui, voulut du moins éviter la honte d'une déposition en forme. Il envoya au concile de Constance Charles Malatesta, seigneur de Rimini, où

il avait été obligé enfin de se réfugier, avec ses pleins-pouvoirs, pour renoncer au pontificat. Cette abdication fut reçue avec joie par le concile. Grégoire conserva le premier rang parmi les cardinaux ; et ce dédommagement lui suffit. Il mourut, le 18 octobre 1417, à Recanati, dans la marche d'Ancône, âgé de quatre-vingt-douze ans. Les circonstances au milieu desquelles il parvint à la papauté, lui ôtèrent beaucoup de son mérite. Il était d'un esprit doux et modéré : ses mœurs furent toujours très pures; il était savant théologien : mais il mit peu de loyauté dans ses promesses. Cependant il conserva des amis dans sa disgrace, et fut plaint de ceux mêmes qui lui étaient le plus opposés. La fin de sa vie lui rendit le repos et la considération qu'il avait perdus dans les agitations de la grandeur et de l'intrigue. Bzovius, Wadding, Ughelli, etc., nous ont conservé quelques lettres de ce pape. D—s.

GRÉGOIRE XIII, élu pape, le 14 mai 1572, succédait à Pie V ; il était né à Bologne, et s'appelait Charles ou Hugues Buoncompagno. Il avait reçu le degré de docteur en droit à l'âge de 18 ans. Sous Paul III, il assista au concile de Trente. Il avait été revêtu de la pourpre par Pie IV, et fut élevé sur le Saint-Siége d'une voix unanime, par le crédit du cardinal de Granvelle. Les premiers temps de son pontificat furent signalés par les réjouissances odieuses qui eurent lieu à Rome pour célébrer le massacre de la saint Barthélemi : Grégoire ordonna une procession solennelle pour rendre grâces au ciel de cet événement, et donna des indulgences plénières pour obtenir l'assistance du ciel en faveur du roi et de son royaume; mais l'histoire, toujours juste, n'a pas imputé à Grégoire l'idée de cet horrible scandale. Son caractère plein de douceur et d'humanité était bien loin de tels excès. On a jugé qu'il avait entraîné par le mouvement impétueux d'une populace fanatique ; et ses discours ont achevé de convaincre qu'il détestait sincèrement les auteurs de cette sanguinaire conspiration. Mémoires de la ligue et la Satire ménippée ajoutent même qu'il refusa de lancer des bulles d'excommunication contre Henri IV et le prince de Condé, malgré les instances du jésuite Possevin et du cardinal Pellevé. De Thou lui rend un pareil témoignage. Cependant Grégoire XIII ratifia les engagements de son prédécesseur, relativement au soutien de la ligue. Il envoya des légats dans toute l'Europe pour exciter les princes à déclarer la guerre aux Turcs, qui menaçaient d'une invasion générale. Il donna des soins particuliers à la célébration du jubilé de 1575, qui attira, dit-on, à Rome, plus de trois cent mille pèlerins ; on a même attribué à cette affluence d'étrangers, une peste qui ravagea l'Italie à cette époque. Il confirma l'établissement de la congrégation de l'Oratoire, et on lui doit beaucoup d'autres institutions de ce genre. Il fonda plusieurs colléges à Rome, l'un pour les catholiques anglais, un pour les Allemands, un pour les néophytes, un pour les Grecs, un pour les Moscovites, etc. En 1580, le pape fit inscrire le nom de Grégoire VII au martyrologe romain. En 1582 il publia une nouvelle édition du décret de Gratien, avec des notes et des gloses très savantes (*V.* GRATIEN) : mais rien n'a plus contribué à illustrer le pontificat de Grégoire XIII, que la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, que la fête de Pâques se serait insensiblement trou-

tice d'été, au lieu de demeurer pleine lune et le dernier quar- la lune de mars qui suivent xe du printemps, comme l'avait é le concile de Nicée. Un re- ment de dix jours dans le mois re 1582, replaça l'équinoxe temps au 21 mars de l'année e, et par conséquent la fête es se retrouva à la même épo- au concile de Nicée. Louis Li- édecin calabrois, Christophe , et Pierre Chacon, eurent la ande part à cette opération. Clavius, VIII, 645.) La ré- lu calendrier Julien s'appelle style ou calendrier Grégorien. opté successivement dans tous s catholiques de l'Europe: il pça en France, du 10 au 20 re 1582. Les protestants ne opté que plus d'un siècle après. ses seuls l'ont rejeté; et comme une année bissextile en 1800, suite une différence de douze rec les autres calendriers (1).

temps avant sa mort, Gré- çut une ambassade de l'em- du Japon, dont le résultat ne n vain appareil de félicitations: it les envoyés avec magnifi- on fut touché jusqu'aux larmes ressions respectueuses conte- ns leurs lettres. Le pape s'écria: *limittis servum tuum.* Tout it dû aux soins des jésuites; ennemis n'ont pas manqué e un sujet de raillerie contre 10 avril 1585, au matin, le sentit tout-à-coup indisposé. lecins, qu'on appela sur-le- lui déclarèrent qu'il n'avait deux heures à vivre. « Puis- » qu'il n'est plus temps, dit-il, de » songer aux affaires de ce monde, » qu'on me donne mon crucifix, afin » que je ne m'occupe plus que de » lui. » Il expira peu d'heures après, âgé de quatre-vingt-trois ans et trois mois; il avait occupé le Saint-Siége pendant près de treize ans. Il avait de la science, de la modération, de la douceur, de la bienfaisance; mais on lui reproche d'avoir comblé sa famille de biens, et d'avoir négligé les affaires civiles. Sa police ne fut pas assez sévère; et des brigandages révoltants demeurèrent impunis. Il fut inhumé à Saint-Pierre, dans la magnifique chapelle Grégorienne qu'il avait fait bâtir: il eut pour successeur Sixte V. D—s.

GRÉGOIRE XIV, élu pape le 8 octobre 1590, succédait à Urbain VII. Il se nommait Nicolas Sfondrate, natif de Crémone, dont il devint évêque par la suite. Son élection n'avait été terminée qu'après deux mois de brigues et de factions qui avaient agité le conclave. Les cardinaux qui le composaient, étaient au nombre de cinquante-deux. Grégoire fit donner à chacun mille écus, pour les indemniser de leurs dépenses. Au milieu de la cérémonie de son couronnement, il ne put s'empêcher de rire, soit par l'effet d'une mauvaise habitude ou d'un de ces mouvements de nerfs qu'il est impossible de réprimer. Cela occasionna quelques satires contre lui. Il répandit des aumônes dans plusieurs monastères, et secourut abondamment la ville de Rome, que la disette affligeait depuis long-temps. Quoique d'un caractère doux et pacifique, il favorisa les ligueurs de France, à l'exemple de ses prédécesseurs. Le duc de Maïenne obtint de lui une bulle d'excommunication contre Henri IV, où ce prince était nom-

(1) les détails de cette correction, l'on ter le *Traité de la sphère et du calen-* Rivard, revu par Lalande, et surtout *Sainte*, par Godescard, tome x, à la « Vie de Ste. Thérèse.

mé « fauteur d'hérétiques. » Les parlements de Tours et de Châlons rendirent des arrêts contre cette bulle; et le clergé assemblé à Mantes déclara les monitoires du pape injustes, en protestant néanmoins ne vouloir point se départir de son obéissance au St.-Siége. Le pontificat de Grégoire XIV ne dura pas une année entière. Il était depuis long-temps attaqué de la fièvre et de la gravelle: il succomba à ses incommodités, après dix mois et dix jours d'intronisation. Il avait des qualités recommandables; mais on lui reprocha d'avoir dissipé, en bien peu de temps, pour le soutien de la ligue, les trésors amassés par Sixte V. Ce fut ce pape qui accorda le bonnet rouge aux cardinaux réguliers. Il eut pour successeur Innocent IX. D—s.

GRÉGOIRE XV, élu pape le 9 février 1621, succédait à Paul V. Il se nommait Alexandre Ludovisio. Il fut successivement archevêque de Bologne sa patrie, et nonce en Espagne, où il pacifia les démêlés entre ce monarque et le duc de Savoie. Son élection, protégée par la faction des Orsini, et combattue par celle des Borghèse, fut généralement approuvée. Il était alors âgé de soixante-sept ans. Dans tous les emplois qu'il avait occupés, il avait montré une grande droiture, de la candeur, de la piété, et une vive inclination à faire le bien. Il fit un nouveau réglement pour les élections dans le conclave; il régla que le scrutin des cardinaux serait secret dorénavant, au lieu des suffrages à haute voix, qui favorisaient trop ouvertement les factions. Il érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda le collége de la Propagande, et fit plusieurs canonisations, entre autres celle de S. Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, chez lesquels il avait été élevé. Il contribua avec beaucoup de zèle à la guerre que le roi de Pologne et l'empereur soutenaient, le premier contre les Turks, et le second contre les hérétiques d'Allemagne. En 1622 la maison Palatine ayant succombé sous les armes impériales et bavaroises, le pape aida l'empereur dans le dessein qu'il avait d'abaisser cette puissante famille. Maximilien, duc de Bavière, également reconnaissant de ce service, donna à Grégoire XV la plus grande partie de la bibliothèque palatine; et le savant Allacci fut envoyé de Rome à Heidelberg pour apporter ces richesses dans la bibliothèque du Vatican. En 1623, la cour de France ayant formé une ligue contre la maison d'Autriche pour la restitution de la Valteline, Philippe III pressa Grégoire XV d'interposer sa médiation pour terminer ce différend. On convint que la Valteline serait mise en dépôt entre les mains du pape; et l'affaire resta en cet état jusqu'a l'époque où elle fut décidée par le génie de Richelieu. Grégoire XV mourut dans sa 70e. année, le 8 juillet 1623. Il n'avait occupé le St.-Siége que deux ans et quelques mois. Il avait eu soin d'entretenir l'abondance dans Rome. On loue ses soins généreux pour les pauvres et les malades. Il était savant; et on lui doit la publication de plusieurs Collections importantes. Il eut pour successeur Urbain VII. D—s.

GRÉGOIRE (St.), surnommé *Thaumaturge* ou *Faiseur de miracles*, vivait dans le IIIe. siècle, et était né à Néocésarée dans le Pont, de parents riches et nobles. Il porta d'abord le nom de *Théodore*. Son père était idolâtre; Grégoire avait quatorze ans lorsqu'il le perdit. Il était déjà avancé dans les lettres humaines; il fit de rapides progrès dans l'éloquence et le latin. Enfin, son précep-

ant quelque connaissance du
omain, il en prit des leçons.
ait à Bérite une célèbre école
prudence. La sœur de Gré-
evant se rendre à Césarée, qui
pas loin de cette ville, lui et
re Athénodore, qui suivait les
études, résolurent de profiter
e occasion, pour aller s'ins-
fond dans cette science: mais
rait sur eux d'autres vues. Ar-
Césarée, ils y trouvèrent Ori-
qui y avait ouvert une école,
réputation attirait un grand
de disciples. Ils furent si
s de ses leçons, qu'ils renon-
à tout autre projet. Origène
ia aux préceptes d'une sage
phie, surtout de la morale, et
stères des saintes Écritures,
ouduisit ainsi insensiblement
ix lumières de la foi. Ils reçu-
baptême à Alexandrie, où ils
t retirés en 235 lors de la per-
de Maximien; et ils revinrent
e lorsqu'Origène y reprit ses
en 238. Ils passèrent encore
un an ou deux, après quoi ils
èrent auprès de leur mère. Ar-
eocésarée, Grégoire y montra
science, de vertu et de modes-
, malgré sa jeunesse, Phédi-
métropolitain, résolut de l'en
êque. Grégoire fit tout ce qu'il
r se dérober à cet honneur;
fallut céder, et recevoir l'onc-
iscopale: on croit que ce fut
. A peine le troupeau confié
ins était-il composé de quel-
lèles. Son zèle, les prodiges
érait', en augmentèrent telle-
nombre, qu'il fut obligé de
ne église, pour y recevoir
ix qui se convertissaient. Le
évêque ne se contenta pas de
ion que lui offrait son dio-
portait la foi dans les pro-
vinces voisines, et établissait des pas-
teurs où il en était besoin. Appelé à
l'élection d'un évêque pour la pro-
vince de Comane, il détermina le
choix en faveur d'Alexandre le *Char-
bonnier*, qui dans ce vil état et sous
ses pauvres vêtements, cachait des
vertus vraiment épiscopales. Une
nouvelle persecution s'étant élevée
sous Dèce, en 250, Grégoire con-
seilla aux chrétiens de son église de
fuir, ne voulant pas les exposer au
danger du combat. Par cet acte de
prudence, il eut la consolation de ne
voir aucun d'eux tomber dans l'apos-
tasie. Lui-même se retira dans le dé-
sert, où un miracle le fit échapper aux
recherches de ses persécuteurs. L'an-
née suivante, la persécution ayant
cessé, Grégoire revint à Néocésarée;
mais bientôt après, une peste terrible
qu'il avait prédite, y exerça ses ra-
vages, et s'étendit dans toute la pro-
vince du Pont. Ce fléau accrut mer-
veilleusement les conversions, et fut
dissipé par les prières du saint. Gré-
goire assista, en 264, au concile
d'Antioche, assemblé contre Paul de
Samosate. On attribue aux soins de
Grégoire l'extirpation entière du sa-
bellianisme dans la province du Pont.
Ce grand évêque mourut, selon quel-
ques-uns en 264, mais plus proba-
blement en 270 ou 271, le 17 no-
vembre, jour où le martyrologe ro-
main en fait mention. Il n'y avait
dans son diocèse que dix-sept chré-
tiens quand il parvint à l'épiscopat.
Il n'y restait à sa mort que dix-sept
infidèles, dont il demanda à Dieu
la conversion. St. Grégoire de Nysse,
et Saint Basile, son frère, ont
rapporté ses miracles, qui le firent
regarder comme un autre Moïse, et
qui paraîtraient incroyables, s'ils n'é-
taient appuyés d'aussi grands témoi-
gnages. Ces deux saints les tenaient

de Macrine, leur aïeule, qui, dans sa jeunesse avait connu Grégoire, et l'avait entendu prêcher. On a de lui : I. *Discours de remercîment* à Origène, pièce de la plus haute éloquence, et l'un des plus beaux monuments littéraires de l'antiquité. II. Un *Symbole*, qu'il assure lui avoir été révélé dans une vision, par St.-Jean, aux instances de la Vierge, et qu'il écrivit aussitôt. Il fut cité dans le quatrième concile œcuménique. III. Une *Paraphrase sur l'Ecclésiaste*, « courte, mais utile », dit St. Jérôme, qui en rapporte un passage. Elle est insérée dans les œuvres de St. Grégoire de Nazianze, à qui d'anciens manuscrits l'attribuent. IV. Une *Épître canonique*, reçue comme telle par le concile *in Trullo*, et commentée par Zonare. Les ouvrages de St. Grégoire Thaumaturge, avec sa vie et des scholies, ont été publiés par Gérard Vossius, prévôt de l'église collégiale de Tongres, Maïence, 1604, in-4°.; et ensuite dans un recueil intitulé : *SS. patrum Gregorii Thaumaturgi, Macarii Ægyptii et Basilii Seleuciensis opera græco-latina*, Paris, 1622, in-fol. L'éditeur y attribue à St. Grégoire un *Traité de l'ame*, adressé à Tatien, et quatre sermons; mais ces écrits, au sentiment de judicieux critiques, ne peuvent lui appartenir. Quelques-uns croient ces sermons, de Procule, disciple et successeur de St. Jean-Chrysostôme.

L—Y.

GRÉGOIRE I (St.), premier patriarche d'Arménie, est surnommé *Lousavoritch*, c'est-à-dire, *l'Illuminateur*, parce qu'il convertit l'Arménie à la foi chrétienne, au commencement du IVe. siècle. Il était issu de la race royale des Arsacides de Perse, d'une branche nommée Sourenéane : son père Anag fut envoyé en Arménie par le roi sassanide Ardeschir, pour assassiner son ennemi Khosrov I, qui lui faisait depuis longtemps la guerre afin de rétablir sur le trône de Perse les princes de sa famille qui en avaient été chassés. Anag remplit les intentions d'Ardeschir, alla trouver le roi d'Arménie, comme un fugitif qui venait chercher un asile, en fut très bien reçu, parvint à gagner sa confiance, et l'empoisonna : mais le traître ne put jouir du fruit de son crime; car les Arméniens le massacrèrent, et voulurent faire périr toute sa race. St. Grégoire était encore enfant : sa nourrice, nommée Sophie, qui était une chrétienne mariée à un Persan appelé Pourtar, réussit à soustraire son nourrisson, et l'emmena à Césarée de Cappadoce, sa patrie. St. Grégoire fut élevé dans la pratique de la religion chrétienne. Lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté, il épousa Marie, fille d'un chrétien très pieux, nommé David; et il en eut deux fils, Verthanes et Arisdagès, qui lui succédèrent dans la dignité patriarcale en Arménie. Après trois ans de mariage, Grégoire et Marie se séparèrent d'un commun accord, pour embrasser la vie ecclésiastique. St. Grégoire, ayant appris que Tiridate, fils du roi Khosrov, que son père avait fait périr, était à Rome, à la cour de Dioclétien, vint le trouver et s'attacha à son service, sans lui faire connaître, ni sa naissance, ni sa religion; et il l'accompagna lorsqu'il retourna dans l'Orient, avec une armée romaine, pour reconquérir le trône de ses pères. En 286, Tiridate étant entré en vainqueur dans l'Arménie, dont les princes étaient venus le recevoir jusqu'à Césarée, il offrit, dans la ville d'Ani, actuellement Gamakh, un sacrifice à la déesse Anahid, pour la remercier de ses premiers succès.

régoire ne voulut pas y pré-
d'offrande à la divinité, et
oligé de déclarer qu'il était
n. Tiridate irrité lui fit en
ubir douze différents genres de
es plus cruelles les unes que
tres, pour lui faire abandon-
foi. Peu après, il apprit qu'il
ls d'Anag, assassin de son père;
ureur se ranima avec une nou-
ardeur contre Saint Grégoire,
ivra encore à toute la rigueur
pplices, et qu'il fit enfin jeter
n puits sec, auprès d'Artaxate,
n lieu qui s'appelle actuellement
izab (Puits sec). St. Grégoire y
pendant quatorze ans, par les
d'une femme bienfaisante. En
1, la sœur de Tiridate, nom-
Khosrovitoukhd, qui avait em-
la religion chrétienne, déter-
son frère, alors tourmenté par
urs maladies incurables, à faire
Saint Grégoire du puits où il
renfermé. Le saint, rendu à
ière, vint dans la ville de Va-
chabad, alors capitale de l'Ar-
(1), guérit Tiridate de ses
lies, prêcha la foi devant lui
grands de l'État, et les conver-
s. Il alla peu après, avec une
reuse suite, à Césarée, où il fut
par l'archevêque Leontius, pa-
he des Arméniens. En revenant
rménie, il détruisit une grande
ité de temples, consacrés aux
ux dieux de l'Arménie, en chassa
êtres par la force des armes, ou
ntraignit d'embrasser la foi chré-
e: il éleva des églises dans pres-
ous les lieux où il existait anté-
ement des temples du paganisme.
les bords de l'Euphrate, au pied
du Nebad, il baptisa le roi Tiridate, tous les grands de sa cour et son armée toute entière: il alla ensuite fixer sa résidence sacerdotale à Vagharschabad, où il s'occupa de régler tout ce qui concernait l'état spirituel de l'Arménie, fonda des siéges épiscopaux, ordonna des prêtres, sacra des évêques, et fit construire un très grand nombre d'églises, de monastères, d'hôpitaux, de bibliothèques et d'écoles; enfin, s'il ne rendit pas l'Arménie entièrement chrétienne, il laissa peu de chose à faire à ses successeurs. En l'an 318, Grégoire sacra son fils Arisdagès, archevêque des Arméniens, et se retira dans une solitude, pour s'y livrer tout entier à la piété. Les Arméniens prétendent que c'est à cette époque, qu'il accompagna à Rome le roi Tiridate, qui y allait pour féliciter l'empereur Constantin de sa conversion à la religion chrétienne, et pour conclure une alliance avec lui. Nous possédons en arménien une pièce qui ressemble à un traité supposé entre l'empereur Constantin, le roi Tiridate, le pape Silvestre et le patriarche St. Grégoire: elle paraît être du XIIe. siècle. En 325, Constantin écrivit à Tiridate pour l'engager à venir au concile de Nicée, avec St. Grégoire: mais ils se contentèrent d'y envoyer Arisdagès, qui y assista pour eux, et rapporta en Arménie les actes du concile, qu'il mit en vigueur dans tous les pays soumis à sa juridiction. En 331, St. Grégoire se retira entièrement du monde; il alla dans la haute Arménie, où il se confina dans la caverne de Maui, située au pied du Mont Sebouh: il y mourut au bout de quelques années; un pieux ermite, nommé Karbnig, trouva son corps, qui fut enterré dans la ville de Thortan, où l'on va encore le visiter avec vénération. S. Grégoire

(1) C'est sur les ruines de cette ville, voisine de celle d'*Artaxata*, qu'est bâti le célèbre monastère d'*Edchmiadzin*, résidence actuelle du chef d'Arménie.

avait été pendant trente ans patriarche des Arméniens : son deuxième fils, Arisdagès, qui était son coadjuteur, lui succéda. Il existe en arménien plusieurs homélies qui portent le nom de St. Grégoire ; il est presque certain qu'elles sont supposées, ainsi qu'une Vie de ce saint patriarche, quelquefois attribuée à St. Chrysostôme.

S. M—N.

GRÉGOIRE (S.), de Nazianze, naquit en 328, dans le bourg d'Azianze, près de la ville de Nazianze en Cappadoce. Après avoir fait ses premières études à Césarée de Palestine et à Alexandrie, il se rendit à Athènes avec S. Basile. Tous deux, nés dans la même province, se distinguaient de leurs contemporains, par la réunion, rare alors, de l'éloquence profane et de l'orthodoxie ; tous deux se retirèrent, avec une égale dévotion, dans les déserts du Pont, que la religion couvrait alors de pieuses retraites. Ils avaient refusé l'un et l'autre la faveur de Julien l'apostat, qui, sur le bruit de leur mérite, voulait les attirer près de lui. La retraite et l'obscurité avaient resserré leur union : les dignités et l'éclat l'altérèrent un moment. Basile, appuyé par Grégoire, parvint au siége archi-épiscopal de Césarée ; mais au lieu d'employer les talents supérieurs de son ami dans un poste utile et brillant, il choisit pour lui, parmi cinquante évêchés qui dépendaient de son diocèse, le misérable village de Sasima, dont S. Grégoire a fait lui-même, en beaux vers grecs, une peinture peu séduisante. Ce dernier se soumit, quoiqu'avec répugnance, à cet humiliant exil, et fut ordonné évêque de Sasima : il consentit ensuite à gouverner l'église de Nazianze comme coadjuteur de son père, qui en était évêque ; mais ce fut à condition qu'il ne lui succéderait point, et qu'après la mort de son père il pourrait se retirer où il voudrait. En effet, l'ayant perdu en 374, il partit au bout de quelque temps pour Séleucie, et de là pour Constantinople, où les orthodoxes, opprimés par les Ariens, sollicitaient ses conseils et son appui. A son arrivée dans la capitale, en 376, un parent pieux et charitable le reçut dans sa maison ; on en consacra la pièce la plus vaste aux cérémonies de la religion, et on choisit le nom d'Anastasie pour exprimer la résurrection de la foi de Nicée : dans la suite ce lieu devint une magnifique église. La chaire de l'Anastasie fut le théâtre des travaux et des triomphes de S. Grégoire. Les Ariens, irrités de la hardiesse de son entreprise, l'accusèrent de prêcher des dogmes impies, et ameutèrent contre lui la plus vile populace ; on enfonça les portes de l'Anastasie, et l'on y commit les plus grands excès : la fermeté de S. Grégoire triompha de ces attaques, et son éloquence opéra la conversion d'un grand nombre d'Ariens. Cependant il vit bientôt s'élever des dissensions dans son église naissante. Un étranger, nommé Maxime le philosophe, s'insinua dans sa confiance, et en abusa pour le supplanter, en se faisant nommer secrètement évêque de Constantinople par les évêques d'Egypte. S. Grégoire oubliait ces mortifications en voyant augmenter tous les jours l'éclat de la gloire du catholicisme et le nombre des membres de sa congrégation. Bientôt Théodose vint prêter son appui au zèle des catholiques de Constantinople ; et, dès son entrée dans cette capitale, il se prépara à terrasser l'arianisme. S. Grégoire fut conduit en triomphe jusqu'au trône archi-épiscopal de la cathédrale, où Théodose le plaça lui-même. Cette installation ne se fit pas cependant sans oppo-

ariens poussaient de tous
s d'étonnement, de fureur
oir. En 381, Théodose as-
oncile de Constantinople.
outenu par Mélèce, évê-
ie, y vit d'abord confirmer
; mais après la mort de
lissensions, les cabales et
gitèrent cette assemblée :
d'Égypte attaquèrent de
Grégoire. Celui ci, fatigué
s, offrit avec indignation
le gouvernement d'une
vait presque créée. Le con-
sa proposition, et Théo-
crivit. Après cette triste
e l'ingratitude des princes
s, S. Grégoire rentra pai-
ns sa retraite de Cappa-
employa le reste de sa
huit ans, à des ouvrages
de dévotion, où respirent
de son ame et la beauté
: il mourut vers l'an 389.
nte-cinq Discours ou Ser-
. Grégoire de Nazianze,
nte-huit Poèmes ou pièces
t deux cent trente-cinq
nt la plupart sont intéres-
tes ces œuvres ont été im-
Bâle en 1550. L'abbé de
onné, depuis, une version
te grec en regard, Paris,
vol. in-fol. Les bénédic-
congrégation de St. Maur
commencé une belle édi-
e et latine, en 3 vol. in-
on n'a publié que le pre-
, 1788. Il contient les
avec une Vie du saint,
principalement d'après ses
Baronius a inséré dans ses
testament de S. Gré-
igé par le P. Sirmond.
ves contre Julien ont été
grec avec d'autres pièces
es inédites, par R. Mon-
taigu, Eton, 1610, in-4°. Jacq. Tollius donna, sous le nom de *Carmina cygnea*, dans ses *Insignia itinerarii Italici* (Utrecht, 1696, in-4°.), vingt Poèmes de S. Grégoire, qui ne se trouvaient pas dans la collection de ses OEuvres; et Muratori a encore publié de lui deux cent vingt-huit Epigrammes inédites, dans ses *Anecdota græca* (Padoue, 1709, in-4°.), d'après les manuscrits de la bibliothèque des Médicis, de l'Ambrosienne de Milan et de celle du Roi à Paris. Il nous en manque sans doute encore un grand nombre; car S. Jérôme et Suidas disent qu'il avait composé trente mille vers. Ses Sermons ont été traduits en français (par l'abbé de Bellegarde), Paris, 1698, 2 vol. in-8°. L'abondance, l'élegance, la grâce et la facilité sont les caractères distinctifs du style de S. Grégoire: son goût pour la poésie domine jusque dans ses Sermons; il y mêle souvent des traits tirés de la fable et de l'histoire : son imagination vive et fleurie est en général naturelle et féconde; mais quelquefois aussi on peut lui reprocher de l'affectation et de faux brillants. On trouve dans son Poème sur sa propre vie, à propos de sa brouillerie avec S. Basile, des vers d'une grande beauté, qui semblent partir du cœur, et qui expriment fortement la douleur de l'amitié trompée. La péroraison de son trente-deuxième Discours, dans laquelle il prend congé de la ville et de l'empereur, des hommes et des anges, est du ton le plus pathétique et le plus touchant. Il raillait avec amertume les évêques qu'il jugeait indignes de leur ministère. On a plusieurs Vies de S. Grégoire de Nazianze; la plus étendue est celle qu'a donnée Hermant, Paris, 1675, in-4°. L—S—E.

GREGOIRE (St.), évêque de Nysse et docteur de l'Eglise, était frère de Saint-Basile; sa famille était originaire de Pont, où elle tenait un rang considérable. (*Voy.* Saint Basile.) On présume qu'il naquit à Sebaste, vers l'an 331 ou 332 : ses parents lui firent étudier les lettres humaines, dans lesquelles il fit de grands progrès. Il s'engagea dans les liens du mariage avec une dame vertueuse, nommée Théosebie, dont S. Grégoire de Nazianze, fait un grand éloge, et qui se fit *diaconesse* lorsque son mari fut ordonné. Après avoir vécu quelque temps dans le mariage, Grégoire embrassa l'état ecclésiastique, prit l'ordre de *lecteur*, et en exerça les fonctions en lisant les Livres saints aux fidèles. Il rentra de nouveau dans la vie séculière pour donner à des jeunes gens des leçons de rhétorique ; mais les exhortations de St. Grégoire de Nazianze, qui lui reproche vivement cette espèce d'apostasie, le ramenèrent au service des autels. On croit que, pour faire pénitence, il se retira pendant quelque temps dans la solitude, auprès de Macrine, sa sœur, qui y gouvernait une communauté de vierges. St. Basile, ayant été, en 370, élevé sur le siége métropolitain de Césarée, appela Grégoire près de lui pour lui faire partager ses travaux, et s'en aider dans le gouvernement de son nouveau diocèse ; mais, en 371 ou 372, l'évêché de Nysse s'étant trouvé vacant, Grégoire fut, malgré sa résistance, appelé à le remplir. Il avait toujours montré un grand attachement à la foi de Nicée ; son élection dut déplaire aux Ariens, alors fort protégés par l'empereur Valens. Ils soutinrent que les règles canoniques n'y avaient point été observées, et firent tant qu'ils l'obligèrent à fuir et à se tenir caché. Il prit le parti de quitter le pays, et de se réunir aux évêques catholiques exilés pour la même cause. La mort de Valens, arrivée en 378, changea cet état de choses. Gratien rappela tous les évêques exilés, et Grégoire recouvra son siége. Peu de temps après, il perdit S. Basile, son frère, mort le 1er. janvier 379. La même année, au mois d'octobre, il se trouva au concile d'Antioche, assemblé pour la réforme des abus qui s'étaient introduits sous le règne de Valens. Grégoire y reçut la commission d'aller visiter les églises d'Arabie, et même celle de Jérusalem, où s'étaient élevées de fâcheuses divisions. En 381, il assista au concile de Constantinople, 2e. œcuménique, y prononça l'oraison funèbre de Ste. Macrine, et fut l'un des évêques choisis pour être le centre de la communion catholique dans la province du Pont. Il assista encore à deux autres conciles de Constantinople en 382 et 383. On ignore l'époque précise de sa mort : les uns la placent en 396, d'autres en 400, le 10 janvier ou le 9 de mars. Les Grecs célèbrent sa fête à la première de ces dates, et les Latins à la seconde. Les anciens ont comblé saint Grégoire de Nysse des plus grands éloges ; ils l'appellent le digne frère de saint Basile, la règle et le modèle de toutes les vertus épiscopale. Il a laissé de nombreux ouvrages, desquels dom Ceillier donne une notice exacte et une ample analyse (*V.* tom. VIII, pag. 200 et suivantes de son *Histoire des écrivains sacrés et ecclésiastiques*). Ces écrits consistent : I. En *Traités* dont les principaux sont : 1°. l'*Exameron*, ou *Livre sur l'histoire des six jours*. C'est une suite de celui de saint Basile, sous le même titre. 2°. *Traité de la formation de l'homme*. 3°. Un *Livre de la vie de Moïse*, ou *de la vie parfaite*. 4°.

Deux traités de l'inscription des psaumes. 5°. Un *Traité sur la pythonisse.* L'opinion du saint est que ce fut le démon qui apparut à Saül sous la figure de Samuel. 6°. La *Grande catéchèse*, dont l'objet est bien moins l'instruction des catécumènes que celle des catéchistes. 7°. Le *Traité de la virginité.* 8°. *Trois traités de la perfection chrétienne.* 9°. Un *Traité sur le destin;* un autre *des Notions communes;* un troisième, *des Enfants qui meurent prématurément;* un *livre de l'ame*, etc. II. Des Homélies, dont huit *sur les trois premiers chapitres de l'Ecclésiaste;* quinze *sur le Cantique des cantiques*, dont Saint Grégoire relève l'excellence et l'utilité de la lecture pour ceux qui la font avec un cœur chaste et dégagé de toute affection charnelle; cinq *sur l'Oraison dominicale;* huit *sur les huit béatitudes.* III. Un grand nombre de *Discours*, dont les principaux sont sur l'*amour de la pauvreté; contre ceux qui différent leur baptême; contre la fornication; sur la pénitence et l'aumône*, etc. IV. *Des écrits contre les hérétiques;* savoir: 1°. L'*Antirrétique* contre Apollinaire. L'auteur y prouve que la divinité de Jésus-Christ est impassible; qu'il a un corps et une ame, et qu'il réunit la nature divine et la nature humaine. 2°. *Douze livres contre Eunomius.* Il y établit la divinité et la consubstantialité du Verbe. 3°. *Dix syllogismes contre les Manichéens;* etc. V. Des *panégyriques*, celui de Saint Basile et des Quarante-Martyrs; des *Oraisons funèbres*, celle des impératrices Flaccille et Pulchérie; les *Vies* de St. Mélèce, de St. Grégoire Thaumaturge, de St. Ephrem, de Ste. Macrine, etc. VI. Enfin des *Lettres*, dont quatorze ont été données par Zacagni, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, outre sept qui furent découvertes depuis par Jean-Baptiste Caraccioli, professeur de philosophie au collége de Pise, lequel les tira d'un manuscrit de la bibliothèque du grand-duc de Toscane, et les fit imprimer à Florence, 1731, in-fol. Saint Grégoire de Nysse, dans ces écrits, ne le cède à aucun des anciens Pères, soit pour le fonds des choses, la justesse et la richesse des pensées, soit pour la force du raisonnement, soit enfin pour la beauté et la pureté du style. Les œuvres de Saint Grégoire de Nysse ont eu un grand nombre d'éditions; d'abord elles parurent en latin, Cologne, 1537, in-fol.; Bâle, 1567 et 1571; Paris, 1573 et 1603, toujours même format. Cette dernière, donnée par Fronton du Duc, est plus ample et plus exacte que les précédentes. Ce même Fronton du Duc donna les œuvres de S. Grégoire de Nysse en grec et en latin, Paris, chez Nivelle, 1615, 2 volumes in-fol.; nouvelle édition, en 1618, avec un troisième volume en forme d'appendice, contenant divers écrits du saint, lesquels n'avaient pas encore paru; autre édition, Paris, 1638, mais moins correcte que celle de 1615. On a taxé d'origénisme Saint Grégoire de Nysse; mais il est généralement reconnu que sa doctrine est pure et parfaitement catholique, et que, s'il s'est trouvé dans ses écrits quelques expressions qui tendissent à l'erreur, elles ne peuvent y avoir été introduites que par une main hérétique. L—Y.

GRÉGOIRE (Saint), évêque de Tours, naquit en Auvergne l'an 539. Sa famille était illustre et puissante; ses aïeux, depuis plusieurs générations, figuraient parmi ces sénateurs qui, sous la domination romaine, exerçaient

dans les Gaules l'autorité de gouverneurs de provinces, de juges, de magistrats suprêmes. A cette illustration était venu se joindre un autre genre de gloire. Cette famille était une des premières qui eût embrassé la foi chrétienne; et elle comptait des martyrs et des évêques. Grégoire était le dernier fils du sénateur Florentius; il avait reçu en naissant les noms de Florentius son père, et de George son grand-père: ce fut depuis, lorsqu'il fut sacré évêque, qu'il choisit le nom de Grégoire, en mémoire de St.-Grégoire, évêque de Langres, qui était son bisaïeul du côté paternel et du côté maternel à-la-fois. Au moment de la naissance de Grégoire, l'Auvergne, qui depuis trente ans avait été enlevée aux Visigoths par Clovis, faisait partie du royaume de Metz, où régnait Théodebert, petit-fils de Clovis. Grégoire perdit son père, étant fort jeune encore, et fut élevé auprès de Saint Gal, evêque de Clermont. Son éducation fut plus soignée qu'elle ne l'était communément dans ces temps de barbarie où l'on ne trouvait quelques vestiges des lettres qu'auprès des évêques, et parmi les ecclésiastiques encore bien peu nombreux à cette époque. A trente-quatre ans, Grégoire, qui était déjà devenu célèbre dans les Gaules par sa piété et sa sagesse, fut élu évêque de Tours, sous l'autorité de Sigebert, roi d'Austrasie. Deux ans après, Sigebert fut assassiné, laissant son fils Childebert II, âgé de cinq ans, que le duc Gontran son oncle réussit à faire couronner pour son successeur. Telles n'étaient point les vues de Chilpéric roi de Soissons, et de Frédégonde sa femme, qui avaient voulu s'emparer du royaume d'Austrasie. Ils ne parvinrent qu'à en démembrer quelques parties. Tours passa sous leur domination. Ce fut là néanmoins, dans l'asile universellement révéré du tombeau de St.-Martin, que le duc Gontran vint se réfugier contre la vengeance de Chilpéric et de Frédégonde: vainement on exigea du saint évêque qu'il livrât Gontran; vainement on ravagea les terres de l'évêché et de la province: Grégoire fut inébranlable. Un jour le capitaine envoyé par Chilpéric entra dans l'église de St.-Martin; mais personne de sa suite n'osa l'y suivre: il fut obligé de respecter le proscrit. Peu après, ce saint asile recueillit un fugitif plus illustre et plus important. Mérovée, fils de Chilpéric, avait quitté ses parents pour épouser Brunehaut, veuve de Sigebert, et devenir tuteur du jeune Childebert, et gouverneur d'Austrasie. Poursuivi par la colère de son père et de Frédégonde, il vint s'y dérober, au tombeau de St.-Martin. Grégoire refusa de le livrer. Le roi, furieux, vint à la tête de son armée assiéger Tours, jurant qu'il ne respecterait pas le pieux asile que les païens eux-mêmes révéraient. Mérovée se sauva déguisé, et alla rejoindre sa nouvelle épouse. Le roi et Frédégonde songèrent alors à tourner leur vengeance contre Prétextat, évêque de Rouen, qui avait célébré le mariage de Mérovée. Quarante-cinq évêques furent assemblés à Paris en 577, pour le juger. Chilpéric se fit lui-même son accusateur. Son ressentiment était si actif et les torts de l'évêque si apparents, que la condamnation allait être prononcée. Grégoire prit vivement la défense de l'accusé, ranima le courage des évêques: un plus mûr examen dut remplacer un jugement qui n'eût été que l'expression de la volonté et de la colère du roi. Chilpéric essaya tous les moyens d'ébranler ou de séduire Grégoire: tout fut inutile;

it défendit, sans nulle faiblesse, mer et accroître les privilèges. Il fai-
ité épiscopale et les droits de sait réparer les églises et les monas-
. Cependant, d'après des aveux tères ruinés et ravagés : il en bâtissait
par une fausse promesse de de nouveaux. Enfin, sa vie offre le
, Prétextat fut dégradé et ban- plus bel et le plus grand exemple de
ement que Grégoire trouva fort cette influence sainte et salutaire,
ux, mais qui satisfit si peu la exercée par les évêques au milieu d'un
nce de Frédégonde, que plus tard temps de barbarie, où il n'y aurait
assassiner l'évêque de Rouen. pas eu un seul élément d'ordre, de
Grégoire eut à se défendre police et d'administration sans l'épis-
me, auprès de Chilpéric : des ca- copat ; temps qu'il faut soigneusement
teurs suscités par Frédégonde distinguer du régime féodal, non en-
rent l'évêque de Tours de dis- core établi, et dont on entrevoyait à
njurieux au roi, et de complots peine les premiers rudiments. Il pa-
son autorité. Malgré le danger raît que Grégoire, dont la santé avait
remettre aux mains d'un roi fai- toujours été faible et chancelante,
d'une reine furieuse, Grégoire mourut en 593, à l'âge de cinquante-
dit à l'assemblée des évêques, quatre ans. C'est mal à propos, ou du
e Soissons. Chilpéric, tout livré moins sans aucune vraisemblance, que
it à Frédégonde, conservait le son biographe latin raconte qu'il alla
t dû au saint caractère d'évêque. à Rome en 594 : il y envoya cher-
ire fut admis à se justifier seu- cher des reliques, mais ne quitta point
t par des serments faits sur les les Gaules, à ce qu'il semble. L'Église
: cette justification était par-là révère l'évêque de Tours parmi les
si complète, que l'assemblée des saints ; les lettres le comptent parmi
es fut sur le point d'interdire le nos historiens les plus capitaux. Sans
s sacrements, et que les faux té- Grégoire de Tours, nous n'aurions
furent sévèrement punis. Chilpé- aucune connaissance des premiers
nt été assassiné à Chelles, Gon- siècles de notre histoire. Grâce à ses
oi de Bourgogne, prit possession écrits, il n'est point de peuple qui
urs : Grégoire lui prêta serment ait des notions plus détaillées et plus
ssance, en réservant toutefois certaines de son origine. Son *Histoire*
oits du fils de Chilpéric, et de *des Français* (*Historia Francorum*),
ebert, roi d'Austrasie, qu'en divisée en seize livres, comprend un
ontran fit son héritier. Grégoire intervalle de 174 ans, depuis l'épo-
u médiateur entre l'oncle et le que de l'établissement des Francs dans
, en fut honorablement accueilli. les Gaules. C'est un vrai phénomène
ues années plus tard, l'évêque que de trouver, à la naissance d'une
urs fut le principal auteur du nation, un historien véridique, im-
d'Andelot, entre Childebert et partial, beaucoup plus éclairé qu'on
an ; traité célèbre qui donna ne l'est communément à de telles épo-
ue repos à la France déchirée. ques. Grégoire de Tours est un guide
e jour Grégoire croissait en sûr dans la connaissance de l'état des
et en crédit. On prenait son peuples et de l'église de France, jus-
sur toutes les difficultés. On qu'au temps où il vivait. Si l'on veut
tribuait des miracles. Il proté- ensuite le considérer comme écri-
son diocèse ; il en faisait confir- vain, on trouvera dans son langage

un triste témoignage du point où peuvent déchoir les lettres et l'esprit humain. Non seulement le latin qu'il emploie est grammaticalement barbare; mais il est sans force, sans expression, sans couleur. Grégoire de Tours était cependant nourri de la lecture des Pères de l'Église, et connaissait un peu la littérature romaine; il cite Virgile, Salluste, Pline et Aulugelle. Mais cette langue, si éloquente autrefois, s'était usée et flétrie comme la civilisation elle-même; elle avait pris le caractère des hommes qui la parlaient alors. Il y avait plutôt dégradation que barbarie. Les nations gothiques n'avaient point encore, par un mélange intime, renouvelé les nations abâtardies sous le joug brisé de l'empire romain. Les vainqueurs opprimaient les vaincus, sans s'être encore confondus avec eux. Le style de Grégoire de Tours nous montre l'ignorance sans naïveté, la crédulité sans imagination : la piété a perdu la vive chaleur des premiers siècles de l'Église, et n'en a gardé que la vaine subtilité; les récits sont froids et traînants, les peintures sans vivacité, les réflexions vulgaires. Enfin on ne trouve dans ce langage rien qui ait ce caractère propre à l'enfance d'un peuple, rien de ce charme souvent plus vif et plus puissant que celui d'un langage perfectionné. Un homme, quelque distingué qu'il soit, ne peut triompher de son siècle. L'outil manque à l'ouvrier. Cependant Grégoire de Tours est quelquefois animé par les effroyables calamités dont il était témoin; et son style prend alors un peu plus de force. Ce qu'on y remarque toujours, c'est un caractère de bonne foi, et un jugement libre et courageux des princes faibles ou féroces qui mêlaient leur nom aux malheurs de la France. Outre ses histoires, S. Grégoire de Tours a laissé plusieurs livres sur la gloire des martyrs, la gloire des confesseurs, les miracles de S. Martin, les vies des Pères et les miracles de S. André. On a perdu un commentaire sur les psaumes, un traité sur les offices de l'Église, une préface à un livre perdu de S. Sidoine, et une histoire du martyre des sept-dormants. Quelques autres écrits lui sont aussi attribués; mais ceux que nous venons d'indiquer sont les seuls avoués par les critiques. La première édition des œuvres de St. Grégoire de Tours est celle qu'a donnée Guill. Petit (ou Parvi), Paris, 1512, in-fol. La meilleure est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol., reproduite avec des améliorations, des corrections et de nouvelles notes dans le *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet, tome II. Claude Bonnet, Dauphinois, a traduit en français l'*Histoire de France, écrite par Grégoire de Tours*, Paris, 1610, in-8°.; et l'infatigable abbé de Marolles en a donné une autre traduction, ibid., 1668, in-8°, suivie d'un deuxième vol. contenant la traduction de la plupart des autres ouvrages du saint. Sauvigny a donné une traduction de Grégoire de Tours dans ses *Essais historiques sur les mœurs des Français*, 1785 et suiv., 10 vol. in-8°. et in-4°. (*Voy.* aussi C. LE COINTE, IX, 197.) Grégoire de Tours termine son histoire à l'an 591; il a eu divers continuateurs (*V.* FRÉDEGAIRE, XV, 539). La Vie de S. Grégoire de Tours, écrite en latin dans le xe. siècle et attribuée à Saint Odon, abbé de Cluni, a été employée par Baillet, dans ses *Vies des saints*. La *Nouvelle vie de S. Grégoire de Tours*, par M. Lévêque de la Ravallière (*Académie des inscript.*, tome XXVI, page 598), ne laisse rien à desirer pour la discussion des faits. A-

IRE, roi d'Ecosse, fut l'Ethus en 875. Il com- ègne par publier une am- eur des partisans d'Ethus, ısi la tranquillité. Il chassa a presqu'île de Fife les llèrent rejoindre leurs al- ıois à Berwick. Grégoire telligence dans cette ville, Danois au fil de l'épée, et Pictes prisonniers. Il défit rement le gros de l'armée ıs le Northumberland, et cette province; puis il re- Bretons Dunbarton et la 'Ecosse dont ils s'étaient ıs le règne de Donald II. es lui furent assurées par et il promit d'aider les tre les Danois. Alfred, roi e, le fit féliciter de ses suc- proposa de conclure une ınt une des conditions fut tion d'Alfred à tout ce que s avaient recouvré. Cette inée, Grégoire alla en Ir- satisfaction des pirateries ır les côtes d'Ecosse, et pa- île. Ses victoires lui ouvri- rtes de Dublin. Il nomma ıu jeune roi, tint garnison urs places jusqu'à sa majo- fit prêter serment, par les de ne jamais laisser entrer, veu, ni Anglais ni Danois île. Il mourut en 892, huit ans d'un règne glo-

E—s.

IRE MAGISDROS, fa- e arménien, qui naquit au ment du XIe. siècle, était ace royale des Arsacides de ı père, Vasag, prince de tait généralissime des trou- ennes, sous le règne du roi fit instruire son fils dans la e, la théologie et les belles- lettres, et l'envoya ensuite à Constantinople, pour qu'il acquît de nouvelles connaissances. En 1021, Grégoire succéda à son père, tué dans une bataille contre les Turks-Seldjoukides qui, à cette époque, avaient fait une invasion en Arménie : comme il était trop jeune pour exercer la fonction de généralissime, elle fut donnée à son oncle Vahram. En l'an 1030, le roi d'Arménie Jean l'appela dans son conseil, et se servit utilement de lui dans plusieurs occasions. En l'an 1042, malgré les intrigues de Sarkis, prince des Siouniens, et malgré les armes et les menaces des Grecs, qui voulaient s'emparer de l'Arménie, il contribua puissamment avec son oncle, à faire nommer, après deux ans d'interrègne, roi d'Arménie, Kakig II, fils d'Aschod IV, qui avait alors seize ans. Dans le même temps les Turks-Seldjoukides firent une nouvelle invasion en Arménie, passèrent les fleuves Araxes et Hourasdan, et vinrent attaquer la forteresse de Pedchni, qui appartenait à Grégoire; celui-ci réunit ses forces à celles du roi Kakig, vainquit complètement et chassa de l'Arménie les étrangers. Le prince des Siouniens Sarkis, et plusieurs autres grands de la cour de Kakig, jaloux du mérite de Grégoire, parvinrent à inspirer à son souverain des doutes sur sa fidélité : ce dernier, informé de leurs machinations, et craignant pour sa vie, se retira, avec tout ce qui lui était attaché, dans le pays de Daron dont il possédait une partie, et s'occupa d'y faire bâtir des églises et des monastères, et de réparer ceux qui tombaient en ruine. Kakig ne voulut pas qu'il habitât si près de lui dans cette province; et Grégoire fut contraint de se réfugier, en 1044, à Constantinople, où il se livra avec beaucoup de zèle à l'étude, et passa pres-

que tout son temps dans la société des hommes instruits qui se trouvaient dans cette capitale. Deux Arabes, nommés Manoutche et Ibrahim, qui avaient lié amitié avec lui, furent vaincus par son éloquence et la force de ses raisonnements, et se convertirent à la religion chrétienne. L'empereur Constantin Monomaque donna, à cette même époque, à Grégoire, le titre de *Magisdros*, qu'il conserva toute sa vie, et qui est toujours joint à son nom par les écrivains arméniens. En 1045, le royaume d'Arménie fut détruit par l'empereur grec, qui força le légitime souverain de lui céder ses états, pour quelques cantons situés dans l'Asie mineure. Grégoire Magisdros céda aussi à l'empereur les forteresses de Pedchni, de Gaien et de Gaïdzon, qui lui appartenaient dans l'Arménie orientale, et prit en échange plusieurs villes et bourgs situés dans la Mésopotamie : il réunit ces nouvelles possessions à d'autres cantons qu'il possédait déjà dans les pays de Daron, de Sasoun et de Vasbouragan, dont il avait confié la garde à un prince de la race des Mamigoneans, nommé Torhnig, renommé par son courage, et qui résidait dans la ville d'Aschmouschad, l'ancienne Arsamosate. L'empereur Constantin Monomaque créa ensuite Grégoire duc de la Mésopotamie. En 1049, il joignit ses forces à celles des gouverneurs grecs de l'Arménie, ainsi qu'à celles de tous les princes géorgiens et arméniens, qui s'étaient ligués pour repousser une invasion des Seldjoukides : ceux-ci avaient envahi la plus grande partie de l'Arménie; mais ils furent complètement vaincus dans les environs de la ville de Kars. L'année suivante, il commença une violente persécution contre des sectaires arméniens qui habitaient en grand nombre dans les pays soumis à sa puissance : connus sous nom d'*Asevortiz*, ou enfants du soleil, ces sectaires avaient conservé une grande partie des anciennes opinions religieuses reçues en Asie. Grégoire les contraignit, l'épée à la main, d'embrasser le christianisme : il passa à la tête d'une armée dans le pays d'Ababouni, et s'empara de Thontrag, leur chef-lieu, où il en fit massacrer un grand nombre. En 1051, il convoqua un concile à Hark'h, pour travailler à leur conversion, et il en fit baptiser un nombre considérable. Grégoire mourut en 1058; il fut enterré dans un monastère auprès de Gazi ou Arzroum. Il laissa quatre fils et plusieurs filles. Son fils aîné, Vahram, qui devint ensuite patriarche d'Arménie, sous le nom de Grégoire II, lui succéda dans sa souveraineté; le second, appelé Vasag, fut duc d'Antioche; les deux autres, Vasil et Philippe, eurent des commandements dans les troupes de l'empire. Grégoire Magisdros a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. Une *Grammaire arménienne*, qu'il fit pour son fils Vahram. II. Un *Poème* en mille vers, contenant tout ce qui est renfermé dans l'ancien et le nouveau Testament; il a été imprimé à Constantinople. III. Une *Traduction* arménienne d'Euclide. IV. Un très grand nombre de *Lettres* sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques, qui sont ce qui reste de plus important de lui. S. M—N.

GRÉGOIRE II, patriarche d'Arménie, fils du précédent, fut surnommé *Vgaïaser*, c'est-à-dire, *qui aime le martyre*, et portait le nom de Vahram, avant de s'asseoir sur le trône patriarcal. Son père, qui était fort instruit, l'initia dans toutes les sciences sacrées et profanes, et lui fit

[redacted]

e la langue grecque. Le jeune
en peu de temps, devint fort
n l'an 1058, son père mou-
ıi succéda dans la possession
eraineté : mais, porté aux let-
ı piété, il fut bientôt dégoûté
du gouvernement; il aban-
possessions à ses parents,
ıe et se retira dans un désert,
ivrer, avec plus de tranquil-
pieuses occupations. Le bruit
rtus se répandit bientôt au
n 1065, les Arméniens, qui
ıns patriarche depuis plus
'élurent, d'une voix unani-
succéder à Khatchig II. On
cher dans sa solitude; et on
solennellement sur le trône
goire, dans la ville de Dza-
située dans les montagnes
ıpadoce, et où habitaient un
nbre d'Arméniens, qui s'y
fugiés de toutes les parties
énie, depuis la destruction
onarchie, et qui y avaient un
nation nommé Kakig. L'é-
hram, investi de sa nou-
té, prit le nom de Grégoire,
cêtre S. Grégoire l'illumi-
ınt il était le successeur : il
le faire rebâtir une grande
e monastères, et à faire tra-
grec et du syriaque les actes
re d'un très grand nombre
dont les chrétiens célébraient
re; ce qui lui fit donner le
e *Vgaïaser*. Les invasions
es des Turks, la perfidie des
gravant sans cesse les maux
ie, il se dégoûta des soins
oce, et il résolut de se reti-
es montagnes pour s'y livrer
Il fit part de son dessein au
eorge Lorhetsi, son secré-
voulut être le compagnon
cil. Ils prirent donc le parti
ıner Dzamentav et de se
retirer dans le désert, en répandant le bruit qu'ils allaient à Rome, visiter les tombeaux des saints apôtres. Les rois des Arméniens, refugiés dans l'Asie mineure, Kakig, Adovm Abousahl et beaucoup d'autres princes, furent informés de la résolution de Grégoire, et, n'ayant pu l'en dissuader, s'adressèrent à son secrétaire, qui ébloui par l'offre de la dignité patriarcale, consentit à condescendre à leur vœu et à abandonner son ami, pour occuper le rang que celui-ci dédaignait. Grégoire fut obligé de le sacrer patriarche, dans le bourg de Thavplour, en 1071, et se retira dans la partie orientale du mont Taurus, appelé *Montagne noire*, pour y vivre dans la solitude. Beaucoup d'Arméniens, qui émigraient de toutes les parties de l'Orient, vinrent l'y trouver, et se réunir autour de lui, comme auprès de leur grand patriarche. Le patriarche intrus fut fort irrité; il voulut susciter une persécution contre Grégoire, assembler un concile, et le dépouiller de sa dignité; mais les princes voyant qu'il n'y avait pas moyen de recouvrer la paix avec lui, écrivirent en 1072, à Grégoire, pour l'engager à remonter sur son siége. Celui-ci assembla aussitôt, dans la *Montagne noire*, un concile composé d'évêques et de docteurs, et il y prononça la déposition de George, qui s'enfuit à Tarse, où il mourut peu de temps après. Grégoire sortit alors de sa retraite, et alla habiter à Moudarhasoun, ville dans le voisinage de K'hesoun. En 1073, un prince armenien, nommé Philarète, qui résidait à Marasch et qui s'était rendu indépendant de l'empire de Constantinople, envoya chercher le patriarche Grégoire, le chargeant d'aller, de sa part, auprès de Thorhnig Mamigonean, prince de Daron et

de Sasoun, et l'engager à faire alliance avec lui; mais celui-ci ne voulut pas s'y prêter, parce qu'il craignait la perfidie de Philarète. Le mauvais succès de cette négociation irrita beaucoup le prince arménien contre le patriarche: à son retour d'une expédition contre Thorhnig, il était arrivé à la résidence patriarcale de Thauplour, et, voyant que Grégoire n'y était point, il lui écrivit pour l'engager à s'y rendre: ce prélat, qui appréhendait la colère de Philarète, ne voulut pas céder à son invitation: Philarète lui manda encore qu'il fallait absolument qu'un patriarche restât dans sa résidence, et que, s'il ne revenait pas, il lui donnerait un successeur. Ce nouveau message ne produisit pas beaucoup plus d'effet sur Grégoire, qui n'osant se fier à Philarète, lui répondit qu'il ne pouvait l'aller trouver, et que, s'il voulait absolument que le siége patriarcal fût occupé, il le priait de faire élire le docteur Sarkis, neveu de Pierre Ier., l'un de ses prédécesseurs. En conséquence, en l'an 1073, Philarète assembla un concile dans la ville de Honi, qui sacra Sarkis patriarche d'Arménie. Grégoire, qui redoutait toujours la perfidie de Philarète, abandonna l'Asie mineure en 1074; et il alla dans la grande Arménie à Ani, qui jouissait d'une profonde paix sous le gouvernement de Manoutché, émir Turk, qui la possédait comme vassal des princes Seldjoukides. Au bout de quelques mois, Grégoire voulut aller à Constantinople; et il créa Parsegh ou Basile, son neveu, évêque d'Ani, et son suppléant dans l'Arménie orientale. De Constantinople, Grégoire se rendit à Rome, où il fut reçu par le pape, de la manière la plus distinguée, en 1075. Après quelques mois de séjour dans la capitale du monde chrétien, il vint à Jérusalem, où il visita les saints lieux; puis il passa en 1076, en Egypte, pour parcourir les déserts sanctifiés autrefois par le séjour de pieux ermites; il y trouva encore beaucoup d'anachorètes. Il alla aussi au Kaire, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, par les Arméniens émigrés qui habitaient dans cette ville, au nombre de plus de trente mille. Il resta avec eux près d'un an, et leur laissa, en partant, pour directeur spirituel, son neveu Grégoire. En 1077, le patriarche vint dans le mont Taurus; et il habita pendant quelque temps dans le monastère d'Areki, où il s'occupa à traduire plusieurs ouvrages grecs. En 1081, les Arméniens d'Ani écrivirent à Grégoire pour l'inviter à venir se fixer parmi eux, ou à faire patriarche de l'Arménie son neveu Basile qui était leur évêque: il acquiesça à cette dernière partie de leur prière, et il permit à Etienne patriarche d'Albanie, de sacrer Basile patriarche. En 1083, Grégoire alla à Constantinople pour tâcher de réunir l'église grecque avec celle de l'Arménie; mais il ne put en venir à bout. Depuis cette époque, il cessa de s'occuper de l'administration temporelle de son patriarcat: ayant abandonné à son neveu Basile tous les droits de cette dignité, il ne se livra plus, dans sa solitude de la Montagne noire, qu'à la culture des lettres ou à des exercices de piété. Il retourna cependant visiter Jérusalem, et se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut prise par les croisés. En 1099, il revint dans sa solitude d'Areki Vank'h, où il resta jusqu'en 1105; à cette époque il alla à Rhaban, pour visiter Kogh-Vasil, prince arménien qui gouvernait un pays assez étendu dans la partie septentrionale de la Syrie. Il passa plusieurs mois à Gir-

mi-Vank'h, monastère auprès de K'hesoun, où il tomba malade. Sentant qu'il était près de sa fin, il fit appeler le patriarche Basile et le prince Kogh-Vasil, leur recommanda deux de ses neveux, Grégoire et Nersès; et il régla qu'après la mort de Basile, Grégoire serait patriarche. Il mourut peu après, dans un âge fort avancé, après avoir porté le titre de patriarche pendant quarante ans et huit mois. Après lui Basile fut le seul patriarche des Arméniens. S. M—N.

GRÉGOIRE III, neveu du précédent, fut surnommé *Balharouni*, du nom de sa famille, qui était la même que celle des Arsacides. Le patriarche Basile étant mort le 13 novembre 1113, dans le monastère de Schoughr-Anabad, auprès de K'hesoun, Grégoire fut sacré patriarche universel des Arméniens. Aussitôt qu'on eut appris, dans le Vasbouragan, son inauguration, le mécontentement fut général, parce qu'on le regardait comme beaucoup trop jeune pour occuper une aussi haute dignité, et qu'on ignorait ses grandes qualités et son savoir. David, fils de Thorhnig, de la race des Magouni, archevêque d'Aghthamer, refusa de le reconnaître, assembla un concile de cinq évêques à Dsoroï Vank'h, et s'y fit sacrer patriarche. Beaucoup de princes et d'évêques de l'Orient le reconnurent et se joignirent à lui. Lorsque Grégoire III apprit ce schisme, il convoqua, en 1114, dans la Montagne noire, un concile composé de plus de deux mille cinq cents personnes, évêques, docteurs, abbés et religieux; et ils prononcèrent anathème contre David et ses adhérents: c'est depuis cette époque, qu'il existe à Aghthamar un patriarche particulier. Ce fut dans ce concile que l'on régla que l'élection du patriarche d'Arménie devait être faite par les archevêques de Pedchni, dans les pays d'Araad; d'Haghpad, dans la Georgie; d'Ardaz, dans le Vasbouragan; de Dathev, dans la province de Siounik'h. Grégoire résidait tantôt à Garmi-Vank'h, tantôt à Schoughr-Anabad dans les environs de Marasch. Il voulut rétablir le siége des patriarches dans la ville d'Ani, capitale de l'Arménie; mais les guerres qui survinrent à cette époque dans l'Arménie, le forcèrent d'aller se réfugier dans la forteresse de Dzouk'h, située dans la Mésopotamie septentrionale, au milieu du lac de Kharpert, et qui était au pouvoir des princes de sa famille. Il y fixa sa résidence en 1125, et en fit augmenter considérablement les fortifications. En 1141, Grégoire assista à un concile tenu par les Latins à Antioche, où il avait été invité à se trouver par les princes francs, qui avaient une haute opinion de sa vertu, de son savoir et de sa sainteté. Il alla, après ce concile, visiter les saints lieux à Jérusalem, avec le légat du pape, Alberic, archevêque d'Ostie, et il fut en relation avec le pape Eugène III, pour réunir l'Eglise d'Arménie à l'Eglise romaine. On avait déjà, depuis plusieurs années, entamé de pareilles négociations pour réunir l'Eglise d'Arménie à celle des Grecs. En 1142, Grégoire, accompagné de son frère Nersès, était allé à Anazarbe, en Cilicie, visiter l'empereur Jean Comnène, pour y traiter de cette réunion, mais sans aucun succès. En 1147, le patriarche, fort inquiété dans sa résidence par les incursions des Atabeks de Syrie dans les provinces voisines, voulut abandonner la forteresse de Dzovk'h, pour se rapprocher des pays occupés par les chrétiens; il vint alors à Hrhomgla ou Roum-Kalaah, forteresse située sur le bord de l'Euphrate, au nord

de la Syrie, et regardée comme inexpugnable. Elle était alors au pouvoir de la femme de Joscelin, comte d'Edesse, qui était prisonnier chez les Musulmans. Cette princesse accueillit avec empressement le patriarche et son frère Nersès; et après la mort de son mari, en 1150, ayant fait un voyage en Europe, elle confia la garde de la forteresse de Roum-Kalaah au patriarche, sous promesse de la remettre à son fils, lorsqu'il viendrait la demander. Ce prince vint effectivement au bout de quelques années; mais ne pouvant se plaire en Syrie, il vendit Roum-Kalaah au patriarche arménien. Ce prélat, accablé de vieillesse, se démit de la dignité patriarcale en faveur de son frère Nersès, et mourut trois mois après, en l'an 1166, âgé de 74 ans et après un patriarcat de cinquante-trois. Son frère prit le nom de Nersès IV. S. M—N.

GRÉGOIRE IV, neveu du précédent, était fils de Vasil, fils d'Abirad, issu par les femmes de la race des Arsacides, et fut surnommé *Degha*, c'est-à-dire l'*enfant*. Son père, Vasil, ayant été dépouillé des possessions qu'il avait dans le nord de la Syrie, par les sulthâns Seldjoukides, il se trouvait, en 1173, dans les états des sulthâns d'Iconium, auprès de ses parents, lorsque Nersès IV fut attaqué de la maladie dont il mourut. Grégoire se hâta de retourner à Hrhomgla, où il fut sacré patriarche universel des Arméniens. Il continua, avec l'empereur de Constantinople, Manuel Comnène, les négociations entamées par ses prédécesseurs pour la réunion des deux Eglises, et convoqua pour cet objet le premier concile de Hrhomgla, qui se tint, en 1178, au palais patriarcal. Un grand nombre de docteurs, du nord de la Grande-Arménie, écrivirent aux évêques rassemblés à Hrhomgla pour les dissuader de s'unir avec les Grecs; mais ceux-ci les invitèrent à venir les joindre, pour discuter de vive voix et pour s'entendre avec eux. Trente-et un évêques, un grand nombre de docteurs et de princes, avec le patriarche d'Albanie, déférèrent à cette nouvelle invitation; ils vinrent à Hrhomgla, en 1179, et l'on y forma un grand concile, où, après de longs débats, on se réunit, d'un consentement unanime, avec l'Eglise grecque. Les actes de cette réunion furent signés par la plupart des évêques et archevêques de l'Arménie et de la Géorgie, qui étaient présents; et le patriarche se hâta de l'envoyer à l'empereur grec. Mais les députés chargés de le porter, arrêtés par la difficulté des chemins, ne purent aller que jusqu'à Césarée-de-Cappadoce. Sur ces entrefaites, en 1180, l'empereur Manuel Comnène mourut; et l'affaire de la réunion des deux Eglises n'eut pas de suite. Lorsqu'on apprit dans l'Arménie orientale que le patriarche Grégoire avait adopté les opinions théologiques des Grecs, ce fut le signal d'un trouble universel; Grégoire Doudéorti, abbé de Sanahin, l'un des docteurs les plus illustres de l'église d'Arménie, accusa le patriarche de nestorianisme; et plusieurs prélats se séparèrent de la communion de Grégoire, et reconnurent Basile, archevêque d'Ani, pour patriarche légitime. En 1184, le patriarche Grégoire ayant perdu l'espoir de se réunir définitivement avec les Grecs, résolut de se soumettre à l'autorité de l'Eglise romaine; en conséquence, il écrivit au pape Lucius III, qui se trouvait à Vérone, où il avait assemblé un concile contre l'empereur d'Allemagne Frédéric Ier.: son envoyé en fut fort bien reçu, et le pontife le renvoya, en 1185, avec

une lettre très flatteuse pour le patriarche d'Arménie, qui se considéra dès-lors comme soumis à l'Eglise romaine. Grégoire IV mourut en 1193, après avoir occupé la dignité sacerdotale pendant dix-neuf ans et onze mois. Son neveu Grégoire V lui succéda. S. M—N.

GRÉGOIRE V, patriarche d'Arménie, neveu du précédent, lui succéda en juillet 1193. Il était encore fort jeune; et c'est pour cette raison que les Arméniens lui donnent le surnom de *Manoug*, c'est-à-dire *enfant*. Peu zélé pour remplir les fonctions de son état, il ne suivit en rien l'exemple de ses prédécesseurs, et se livra à toute sorte de désordres : les princes et les ecclésiastiques arméniens, irrités de sa mauvaise conduite, l'accusèrent alors auprès de Léon II, prince d'Arménie, qui le fit enfermer dans la forteresse de Gobidarh, en 1194, et invita les évêques orientaux et Nersès Lampronatsi de venir à Sis, sa capitale, pour y choisir un nouveau patriarche. Dans le même temps, le patriarche, ennuyé de sa captivité, et cherchant à s'échapper de la forteresse dans laquelle on le retenait, se tua en tombant du haut des murs. — Grégoire VI, fils de Schahan, frère du patriarche Nersès IV, fut choisi, en 1195, pour remplacer son parent Grégoire V. Avant son élection, il portait le nom d'Abirad. Il était alors d'un âge assez avancé. Les prélats de l'Arménie orientale montrèrent beaucoup de répugnance pour le reconnaître, après avoir fait tout ce qu'ils avaient pu pour s'opposer à son élection: plusieurs d'entre eux même reconnurent pour patriarche Basile ou Parsegh, évêque d'Ani. Léon II, prince de Cilicie, ayant reçu de l'empereur Henri VI et du pape, le titre de roi, le patriarche le sacra en grande pompe dans l'église de Sainte-Sophie à Tarse, le 6 janvier 1198. En 1202, pendant que le roi Léon était allé en Cypre visiter le roi son beau-père, le prince de Lampron Hethoum ou Hayton, frère de Nersès Lampronatsi, et plusieurs autres seigneurs, se révoltèrent contre leur souverain. Léon revint aussitôt dans ses états; et pour rétablir promptement la paix, il fit proposer à Hethoum, afin de l'apaiser, de donner sa nièce pour épouse à son fils Oschin : séduit par cette promesse, Hethoum vint trouver le roi, qui s'empara de sa personne, ainsi que de ses deux fils Oschin et Constantin, et les retint prisonniers; il prit ensuite la forteresse de Lampron, qu'il donna à sa mère. Quand le patriarche, qui était proche parent de Hethoum, apprit cela, il quitta Hrhomgla sa résidence, et vint à Sis auprès du roi Léon, pour obtenir la liberté du prince captif: vaincu par les instances de Grégoire, le roi permit à Hethoum et à ses enfants d'habiter dans la ville de Sis. Le patriarche mourut, peu de temps après, dans le monastère d'Ark'hagaghin. Jean VII lui succéda.—Grégoire VII fut surnommé Anavarzetsi, parce qu'il était né dans la ville d'Anazarba, appelée par les Arméniens Anavarza. Le patriarche Jacques I étant mort en 1287, les prélats s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Le roi d'Arménie Léon III les engagea à nommer, pour le remplacer, Grégoire Anavarzetsi, qu'il aimait beaucoup; mais ils n'en voulurent point, parce qu'il passait pour être fort attaché à la doctrine de l'Église romaine. Ils se réunirent tous pour choisir Constantin II, archevêque de Césarée. Le patriarche Etienne IV, successeur de Constantin II, ayant été amené captif en Egypte, après la prise de Hrhom-

gla, sa résidence, et étant mort prisonnier des infidèles en 1294, Grégoire d'Anavarza fut choisi par les évêques arméniens pour lui succéder. Comme la ville de Hrhomgla avait été ruinée par les Égyptiens, Grégoire transporta la résidence du patriarche dans la ville de Sis, capitale de l'Arménie: c'est de là que lui vient le surnom de *Sesatsi*. Ce patriarche, d'un caractère fort doux, était très instruit, et avait beaucoup de talent pour la poésie; il fit un grand nombre de pièces de vers en l'honneur du roi Hethoum II, de son frère Constantin et de leur neveu Léon : il composa aussi beaucoup d'hymnes religieux, et fit traduire plusieurs Vies de saints du grec et du syriaque. Grégoire s'efforça d'introduire parmi les Arméniens des rits grecs et latins; ce qui mécontenta beaucoup de ses compatriotes, entre autres les évêques de l'Arménie orientale, déjà fort prévenus contre lui, et qui l'appelaient *Horhom*, c'est-à-dire le Romain, à cause de l'attachement qu'on lui connaissait pour l'Église romaine. En 1295, plusieurs barons et seigneurs arméniens se révoltèrent contre le roi Hethoum II; et la paix ne fut rétablie que par la médiation du patriarche. En 1296, Sempad, frère de Hethoum, s'empara du royaume; et le patriarche, séduit par les brillantes promesses de Sempad, le sacra roi. Ils firent part de ce qu'ils avaient fait au pape Boniface VIII, qui leur répondit par des lettres fort amicales. En 1306, il écrivit au pape Clément V, pour le prier de prêcher une croisade, et d'envoyer des secours aux Arméniens alors vivement pressés par les Musulmans. Il mourut à la fin de la même année, et eut pour successeur Constantin II, qui avait été déposé, et qui fut alors réintégré dans sa dignité. — Grégoire VIII, surnommé *Khandsoghad*, succéda par violence à Jacques III, mort en 1411. L'Émir qui gouvernait la Cilicie pour le sulthan des Mamelouks d'Égypte, le maintint sur son siége; mais, en 1418, ses ennemis se soulevèrent contre lui, et, s'emparant de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse, où il mourut peu après; d'autres disent qu'il y fut massacré. Il fut remplacé par Paul II. — Grégoire IX dit *Mousapegeants*, fut nommé par quelques évêques, en 1440, pour remplacer Joseph III. Il ne fut point reconnu par les Arméniens orientaux, qui choisirent, en 1441, pour patriarche, un certain Vartabied, du pays de K'hadchperouni, nommé Giragos ou Cyriaque, qui fixa sa résidence à Edchmiadzin, l'ancienne résidence des patriarches. Celui-ci fut sacré et couronné comme patriarche universel et suprême de tous les Arméniens: Sis ne fut plus que le siége d'un patriarche particulier dont la juridiction ne s'étendait pas hors de la Cilicie. Grégoire et ses successeurs reconnurent la suprématie du siége d'Edchmiadzin. Il mourut, en 1447. Garabied, qui avait été fait évêque par le patriarche Cyriaque, lui succéda. — Grégoire X, surnommé *Magovetsi*, parce qu'il avait été évêque de Magou, dans le Vasbouragan, fut élu patriarche, en 1443, par les intrigues de Zacharie, évêque de Havouts Tharha, et de plusieurs autres qui déposèrent leur patriarche légitime, Cyriaque, avec l'approbation de Jakoub Begh, gouverneur de l'Arménie; et l'Arménie chrétienne fut en proie aux plus grandes dissensions. On vit renaître le calme après la mort de Cyriaque, qui avait été confiné dans un monastère; et Grégoire s'occupa

de faire rétablir l'église patriarcale d'Edchmiadzin, qui tombait en ruines. Sous son administration, les Arméniens, les ecclésiastiques surtout, furent accablés de vexations par les Musulmans. En 1454, il prit pour coadjuteur, le docteur Arisdagès, qui lui succéda en 1461.—Grégoire XI succéda, en 1536, à Sarkis III, et mourut, après un patriarcat de cinq ans, en 1541 : il eut, pour successeur, Etienne V.—Grégoire XII succéda, en 1569, à Basile II, fut patriarche quatre ans, mourut en 1573, et fut remplacé par Etienne VI. —Grégoire XIII. Ce patriarche portait d'abord le nom de Sérapion : il était né à Edesse, et disciple d'un fameux docteur nommé Lucas Geghaïetsi; sa science et sa vertu lui firent bientôt une brillante réputation. Il eut un grand nombre de disciples, qui se distinguèrent dans la suite, parmi leurs compatriotes ; enfin, Sérapion devint évêque d'Amid. En 1601, le trône patriarcal d'Arménie était occupé par David V et Melchisedec, qui gouvernaient conjointement : informés du mérite de Sérapion, ils l'appelèrent auprès d'eux, pour partager leurs travaux et leurs dignités. En 1602, Sérapion quitta Amid, et alla à Dchougha ou Djoulfah, trouver les patriarches, pour régler les conditions de leur alliance. Au bout de quelques jours, Manouel, évêque de Havouts Tharha, jaloux de Sérapion, inspira des doutes aux patriarches sur la pureté des intentions de l'évêque d'Amid, et parvint à causer de grandes brouilleries. Les patriarches épouvantés s'enfuirent dans le monastère de Dathev, dans le pays de Sisagan. Sérapion resta à Dchougha, où il prêcha la parole divine, pendant plusieurs jours, et se concilia, par ses manières, l'affection des Arméniens, qui le conduisirent en force à Edchmiadzin, où se rassembla un concile d'évêques et de docteurs, qui le nommèrent patriarche d'Arménie, le 14 d'août 1603, et lui donnèrent le nom de Grégoire XIII. Son patriarcat fut troublé par les intrigues de David et de Melchisedec, qui étaient soutenus par les Persans : en 1604, il fut forcé de se réfugier à Dchougha ; en 1605, les Persans s'emparèrent de sa personne, et l'exposèrent à toute sorte de tortures, pour en tirer de l'argent. Étant parvenu à sortir de leurs mains, en donnant de grandes sommes, il se retira d'abord à Van, puis à Amid, où il mourut, le 23 avril 1606, des suites des mauvais traitements qu'il avait éprouvés. S. M—n.

GRÉGOIRE, archevêque de Corinthe. Il nous reste de ce savant Grec plusieurs productions d'une assez faible importance : un Traité de la syntaxe ou du solécisme et du barbarisme ; une Introduction au style de la prose, au style épistolaire et à la versification ; un Commentaire sur les hymnes d'église, que les Grecs appellent *Canons* (ces trois ouvrages sont encore manuscrits); des Scholies sur Hermogène, imprimées, pour la première fois, dans le tome VIII des Orateurs de Reiske ; un Traité des dialectes, imprimé très fréquemment, mais dont il n'y a que deux éditions que l'on doive aujourd'hui consulter, celle de Koen (Leyde, 1766) et celle de M. Schæfer (Leipzig, 1815); et même la dernière dispense absolument d'avoir l'autre, car M. Schæfer a conservé tout le travail de Koen. Les notes de Koen, celles de M. Schæfer, et de M. Bast, qui lui avait communiqué d'excellentes observations, ont donné à ce traité de Grégoire une utilité qu'il n'avait point par lui-même.

C'est ainsi que les savants commentaires de Ruhnkenius et de Pierson, font rechercher les faibles compilations de Timée sur les mots de Platon, et de Mœris sur les mots Attiques. On a ignoré assez long-temps le véritable nom de Grégoire; et on le trouve cité sous le nom de *Corinthus*, de *Corytus*, de *Corithus*. Allatius, le premier, dans sa *Diatribe de Georgiis*, nous a appris que ce savant prélat se nommait George ou Grégoire, et avait le surnom de *Pardus*. La variété des deux noms, *George* et *Grégoire*, doit venir de l'usage où sont les Grecs, quand ils entrent dans l'état monastique ou deviennent évêques, de prendre un nouveau prénom. Ainsi celui qui dans le monde s'appelait *George Pardus*, devenu évêque, aura pris le nom de *Grégoire*. On place avec vraisemblance cet écrivain au XIIe. siècle de l'ère vulgaire. B—ss.

GRÉGOIRE (Pierre), savant jurisconsulte, enseigna le droit à Cahors, et ensuite à Toulouse. Le duc Charles l'attira en Lorraine, et lui donna une chaire de professeur en droit civil à Pont-à-Mousson, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1597. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages: I. *Syntagma juris universi atque legum penè omnium*, etc., etc. La dernière édition est de Lyon, 1606. II. *De Republicâ, lib. XXVI*, etc. Il composa aussi, étant à Pont-à-Mousson, une Réfutation de la consultation de Charles Dumoulin, contre le concile de Trente. (Lyon, 1584, in-16). Cette réponse, bien écrite et pleine d'érudition, se trouve également dans le tome V des OEuvres de Dumoulin. L—m—e.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. *Voyez* SAINT-VINCENT (Grégoire de).

GRÉGORAS (Nicephore), l'un des auteurs de l'*Histoire Byzantine*, naquit à Héraclée-de-Pont vers 1295. Ce fut Jean, son oncle, métropolitain de cette ville, qui prit soin de ses premières études; il passa ensuite sous la direction de Jean Glycus, patriarche de Constantinople, l'un des plus habiles rhéteurs de ce siècle, et apprit enfin les mathématiques et l'astronomie de Théod. Métochite. Admis, à l'âge de vingt-sept ans, à la cour d'Andronic, il se concilia si bien les bonnes grâces de l'empereur, que ce prince lui offrit la place d'archiviste (*Chartophylax*); mais il refusa cette dignité ecclésiastique, en alléguant sa trop grande jeunesse. Quelque temps après, il s'éleva une discussion sur le jour où devait être célébrée la fête de Pâques. Grégoras prouva qu'elle devait être fixée au 19 mars: mais quoique les astronomes et l'empereur lui-même fussent de son avis, on n'osa pas alors tenter une réforme dans le calendrier; et Boivin remarque que les changements qui y furent faits enfin, sous le pontificat de Grégoire XIII (*Voy.* Grégoire XIII), sont précisément ceux que Grégoras avait conseillés trois siècles auparavant. Grégoras continua d'être accueilli à la cour, jusqu'au moment où Andronic le jeune précipita du trône son aïeul (1328): il partagea le sort de son auguste protecteur; on le dépouilla de ses emplois, et il fut banni. La mort de son oncle le métropolitain d'Héraclée, vint ajouter encore au malheur de sa situation. Au bout de deux ans, il eut la permission de revenir à Constantinople; et il y fit des leçons publiques qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il prononça, en 1732, l'oraison funèbre d'Andronic l'ancien, et celle du grand logothète Métochite, son maître en astronomie.

e suivante, il s'opposa à la ré-
des prélats envoyés par Jean
our travailler à la réunion des
nions chrétiennes, par la rai-
e les matières de foi ne doivent
aminées que dans un concile
une assemblée d'évêques. Il
aucune part, dans le principe,
sputes des Palamites et des
nites, persuadé qu'en cond·m-
s excès des deux partis, il les
it contre lui. Le synode de
ayant condamné Palamas et
érents, ceux-ci employèrent le
ju'ils avaient sur l'impératrice
our perdre Grégoras; et il au-
exile sur-le-champ, si Cantacu-
partisan de Palamas, mais qui
ait à Grégoras l'attachement
ncien ami, qui lui offrit même
iarcat pour le séduire, ne se
osé à ce qu'on prît contre lui
mesure de rigueur. Cependant
nzène, pour donner à Pala-
satisfaction qu'il demandait,
voquer un nouveau synode ;
goras, qui aurait voulu plutôt
cile œcuménique, eut le déplai-
re obligé de rester dans la cour
is avec les Acyndinites, tan-
e leurs adversaires étaient à
vec l'empereur. Cette fois, Pa-
triompha, comme on s'y at-
. Les Acyndinites furent con-
s; et l'on se porta envers eux
iolences, que l'esprit de parti
eul expliquer. Grégoras ayant
ié de parler et d'écrire contre
s, on finit par lui défendre de
le chez lui. Il recouvra sa liberté
i4; mais le peuple à qui on l'a-
endu odieux en altérant quel-
assages de ses livres, menaçait
ie instant sa vie. Sa mort, que
place vers l'an 1359, ne put
me le dérober à la fureur de ses
ables ennemis ; ils laissèrent
son corps privé de sépulture pendant plusieurs jours, et en butte à tous les outrages d'une populace effrénée. De tous les ouvrages de Grégoras, le plus important est son *Histoire de Constantinople*: elle est divisée en XXXVIII livres, et s'étend de 1204 à 1359. Jérôme Wolf en publia les onze premiers livres, traduits en latin, Bâle, 1562, in-fol. Cette version reparut avec celle des Annales de Nicetas et de Chalcondyle, Paris, 1567; Francfort, 1568, 1587, in-fol.; et avec le texte grec, Genève, 1615, in-fol. Louis Dolce les a traduits en italien, Venise, 1569, in-4°.; et le président Cousin, en français. (*Voy.* COUSIN.) Ducange avait le projet de donner une édition complète de l'*Histoire* de Grégoras : les matériaux qu'il avait rassemblés, furent remis, après sa mort, à Boivin, qui fit paraître, en 1702, deux vol. in-fol. de cet ouvrage. Le premier volume contient les onze premiers livres, avec la version de Wolf, retouchée; et le second, les treize livres suivants, qui n'avaient point encore été publiés : les onze premiers sont traduits par Boivin, et les treize autres par Capperonnier. Le savant éditeur annonçait deux autres volumes, qui devaient renfermer la conclusion de l'*Histoire* de Grégoras, et quelques autres ouvrages du même auteur; mais ils n'ont point paru. (*Voy.* BOIVIN, tome V, pag. 57.) L'édition de Boivin a reparu avec les autres morceaux qui forment la *Collection Byzantine*, Venise, 1729. Les autres écrits de Grégoras sont très nombreux. Il en existe plusieurs en manuscrit dans la bibliothèque du roi, dans celles du Vatican, de Vienne, de l'Escurial, d'Oxford, etc. Boivin en a publié la liste, que le P. Montfaucon lui avait envoyée; et Fabricius l'a insérée dans sa *Biblioth. Græca*,

tome VI, page 300 : elle contient l'indication de 87 ouvrages, la plupart théologiques. On se contentera de citer ceux qui ont été imprimés : I. Un *Commentaire sur le Traité des songes* de Synésius, inséré dans le Recueil des œuvres de cet écrivain, en grec, 1553, et avec la version latine d'Ant. Pichon, 1613 et 1632. II. *Oratio funebris in mortem magni Logothetæ*, à la fin des *Annales* de Mich. Glycas, édit. de Labbe, impr. royale, 1648. III. *Passio S. Cordati Corinthi, aliorumque martyrum Achæorum*, gr. et lat., dans les *Acta sanctorum*, des Bollandistes, au 10 mars. IV. *Epistola contrà obtrectatores astronomiæ ; tractatus de astrolabii fabricâ*, imprimé à la suite du *Compendium de usu astrolabii*, de Jean-Martin Poblacion, Paris, 1557, in-8°. V. *Fragmenta orationis in laudem Constantini Magni*, grec et latin, insérés dans le tome III des *Amœnitat. litterar.*, de Schelhorn. Grégoras n'est pas exempt de reproches comme historien ; mais on ne doit cependant pas le juger d'après Cantacuzène, son ennemi et son rival, qui l'accuse de mensonge et de calomnie. Boivin convient que Grégoras, qui se piquait de philosophie, n'est point impartial, et qu'il prodigue les injures à ses adversaires, tandis qu'il loue à outrance ses partisans ; il ajoute que son style est enflé, diffus et surchargé de répétitions : mais Grégoras est plus instruit, et surtout plus exact que Cantacuzène ; et comme lui, il ne se borne pas à rapporter les faits qui se sont passés sous ses yeux ; de sorte qu'on doit lire ces deux auteurs, en corrigeant l'un par l'autre, si on veut bien connaître l'époque dont ils ont écrit l'histoire. Outre les autorités dont on s'est appuyé dans cet article, on peut encore consulter Martin Hankins, *De Byzantinarum rerum scriptoribus* ; Oudin, et Cave, *De scriptorib. ecclesiasticis*, etc. W—s.

GREGORII (Jean-Godefroi), infatigable géographe et compilateur allemand, vécut dans la première moitié du XVIIIe. siècle ; il était vers l'an 1719 pasteur à Siegelbach et Frostdorf, et ensuite à Dornheim, près de Arnstadt en Thuringe. Gregorii publia en allemand beaucoup d'ouvrages, ou plutôt de compilations faites sans goût et sans critique. Ceux de ses écrits qui ont été imprimés avant 1712 portent le nom pseudonyme de *Melissantes*. Voici les titres de quelques-unes de ces compilations : I. *Geographia novissima*, ou *Description de la terre, des pays et des villes*, Erfurt, 1708, 1709, 1713, in-8°. II. *Dictionnaire abrégé des gazettes*, ibid., 1708, in-8°. III. *Notice historique de la ville de Taennstadt*, ibid., 1711, in-8°. IV. *La Thuringe aujourd'hui florissante*, ibid., 1711, in-8°. V. *Orographia*, ou *Description des principales montagnes en Europe, Asie, Afrique et Amérique*, Francfort et Leipzig, 1715, in-8°. VI. *Trésor nouvellement ouvert des antiquités grecques*, Francfort, 1717, in-8°. VII. *L'Europe vivante*, ou *Description généalogique de toutes les maisons de souverains régnants*, 7e. édition, Arnstadt, 1726, 5 vol. in-8°.

B—h—d.

GREGORIO (Maurice de), savant théologien, né à Camerata en Sicile, et non pas à Camerota dans le royaume de Naples, comme l'assure le Toppi, trompé par la ressemblance des noms, entra fort jeune dans l'ordre de S. Dominique. Après avoir terminé ses études et reçu ses degrés, il remplit successivement les fonc-

· et de professeur en
ollége de Messine. Il
pelé à Naples, où il
eigner avec un grand
iteurs. Il joignait à des
très variées une élo-
:t agréable. Il mérita
ardinaux Aquaviva et
)mmé grand-pénitan-
du St.-Office, et ho-
:urs dignités impor-
ut à Naples le 3 no-
dans un âge peu avan-
ibre de l'académie des
: ville. Plusieurs écri-
avec éloge du P. Gre-
breux ouvrages se di-
re classes, 1°. scho-
)gmatiques ; 2°. paré-
monіques, et 4°. his-
trouvera la liste dans
d'Ant. Mongitori, et
:ores ordin. prædica-
ard, tom. II, p. 567
principaux sont : I.
us Bibliæ, Naples. II.
canonici in IV sen-
s P. Lombardi, ibid.,
III. *Viridarium om-*
arum, ibid., in-8°.
:e de' predicatori per
:, ibid., 1615, in-8°.
:lle stampe di tutti i
:e antichi e moderni
ue centi, ibid., 1614,
a di Sicilia beata di
: cioe compendio delle
singolari beati Sici-
1611, in-8°. VII.
'e gallerie, dove si
proprietà delle gem-
aglie, con le historie
' Persiani, de' Greci,
' Romani, etc. Naples,
me contient la des-
tiquités et des objets
ire naturelle qu'il avait
réunis lui-même dans le couvent de Ste.-Catherine à Naples. Toppi et Mongitori ne font point mention, parmi ses ouvrages, d'un curieux Commentaire manuscrit qu'il avait fait sur la *Gelotoscopia* (1) d'Aldorisi, et que le P. Quetif avait vu en 1659 chez un libraire de Paris. Il y enchérissait encore sur les principes d'Aldorisi, et prétendait y démontrer clairement que l'on peut juger du caractère des hommes par leur manière de rire.

W—s.

GREGORIO (Charles ou Carlo), dessinateur et graveur, naquit à Florence en 1719. Il étudia son art sous la direction de Jacques Frey. S'étant fixé dans sa ville natale, il exécuta beaucoup d'ouvrages, surtout d'après des peintres florentins. Dans le nombre, on distingue plusieurs sujets de la galerie Gérini et du *Museum florentinum*, les portraits de François Marie, grand-duc de Toscane, et celui de Vincentine Gonzague, son épouse, d'après Campiglia; celui de Sébastien Bombelli, peint par lui-même, etc. On a de lui aussi un sujet de la Vierge et des saintes Femmes au sépulcre, d'après Raphaël; le Mausolée de la princesse Elis.-Charlotte de Lorraine, d'après Joseph Chamant, et une suite de quatorze Estampes représentant des sujets tirés de la vie de différents saints. Cet artiste est mort à Florence en 1759. — Gregorio (Ferdinand), son fils, né dans la même ville vers 1740, vint étudier à Paris après la mort de son père, dans l'école de Wille. On a de cet artiste le Portrait de son père, la Vierge et l'Enfant Jésus, d'après Carle Maratte; le Sommeil de

(1) C'est par une singulière méprise que l'auteur du Catalogue de Falconet a classé ce livre parmi les traités d'astronomie (n° 9611), en l'appelant *Celotoscopia*. Le mot *Gelotoscopia* est dérivé de γέλος (*le rire*).

Vénus, et un S. Sébastien, d'après le Guide; une sainte Famille, d'après André del Sarte ; la lapidation de S. Etienne, d'après le Civoli, etc. P—E.

GRÉGORIUS (Publius), dit *Tiphernas* ou *Tiphernus*, parce qu'il était de *Tiphernum*, ou de Città di Castello en Ombrie (de même qu'*Angelus Tiphernas*, éditeur de quelques auteurs latins, imprimés à Rome sur la fin du xve. siècle, et que *Lilius Tiphernas*, disciple, sinon fils de Grégorius), cultiva avec distinction la littérature ancienne, vers le milieu du même siècle. Il étudia d'abord la médecine, et l'exerça même quelque temps. Le desir de se perfectionner dans la langue grecque lui fit entreprendre un voyage en Grèce; il y séjourna plusieurs années. De retour en Italie, il enseigna d'abord le grec à Naples, où, vers 1440, il eut pour disciple Jovius Pontanus : de là il passa à Milan, et enfin il s'établit à Rome, sous le pontificat de Nicolas V, par ordre duquel il acheva la traduction latine de la Géographie de Strabon, commencée par *Guarino*, et que celui-ci avait laissée au onzième livre. Il fut lié à Rome avec Théodore Gaza, Laurent Valla, Antoine de Palerme, etc. La mort de Nicolas V ayant dispersé les hommes de lettres qu'il protégeait, Grégorius prit le parti de se retirer en France, où il fut un des premiers à introduire l'étude de la langue grecque, à ce qu'il paraît, vers 1455, sous le règne de Charles VII. Ayant appris à Paris la nouvelle de l'élection de Pie II (Æneas Sylvius), avec lequel il avait été lié dans sa jeunesse, il lui adressa, à cette occasion, une élégie latine, où il appela la protection du nouveau pape en faveur des savants, qui comptaient sur lui. Pendant son séjour en France, le bruit de la mort de Grégorius s'était répandu en Italie: il le démentit par une élégie à Antoine de Palerme, qui nous a été conservée. La modicité des appointements dont il jouissait à Paris, contribua à le décider, au bout de quatre ans, à retourner en Italie. Il se fixa à Venise, y professa avec distinction, et y mourut sous le pontificat de Paul II, à l'âge de cinquante ans passés, vers 1469. Ce fut un bruit assez accrédité qu'il avait été empoisonné par quelque envieux, à qui son mérite portait ombrage. On a de lui : I. La traduction latine des sept derniers livres de Strabon; elle parut avec les 10 premiers livres, traduits par Guarino, à Venise, en 1472, in-fol. Jacq. Ant. Marcellus l'y réimprima en 1480; et, s'il en faut croire le titre, il y mit la dernière main. II. La traduction latine de Dion Chrysostome *de Regno*, faussement attribuée à François Piccolomini, depuis pape sous le nom de Paul III. Il est question tout au long de cette version, dans la *Vita di Niccolo V*, par Monsignor Giorgi, page 186, et suivantes. III. Celle de seize homélies sur Job, par St. Jean-Chrysostome. La bibliothèque du Roi la possède en manuscrit, sous le n°. 1770; et il y a lieu de croire que c'est la même qui est faussement attribuée dans le troisième catalogue du duc de la Vallière, 1re. partie, tome 1er., n°. 400, à Lilius Tifernas. Elle fut imprimée sans date et sans nom d'imprimeur, vers 1468, par Ulrich Zell de Hanau. Elle est dédiée à Nicolas V; hommage posthume, ce pape étant mort, dès 1455 : c'est vraisemblablement une des traductions dont parle Grégorius dans son élégie au pape Pie II, en ces termes :

Vertimus è Græco multos sermone libellos,
Arbitrio gratos illius (1) atque tuo.

(1) De Nicolas V.

e catalogue imprimé des manus-its latins du grand-duc de Toscane, ur *Bandini*, en fait connaître plu-eurs autres, savoir les traductions es *Magna moralia* et des *Moralia d Eudemum*, d'Aristote, et celles de usieurs opuscules de Théophraste, édiées à Nicolas V. *Voy.* l'Index 1er., la suite du volume des manuscrits liens, col. 1, au mot *Tiphernas*. ul Jove, dans ses Elog., part. 2, l'art. fort court de *Gregorius Ti-ernas*, rapporte que le bruit public tribuait à ce savant la traduction *Hérodien*, publiée sous le nom Ange Politien, qui la lui aurait ustraite dans ses derniers moments; urberie que Paul Jove juge au-des-us de Politien, bien qu'à l'en croire, ne fût pas très délicat sur le cha-tre de la propriété littéraire. IV. es poésies latines, imprimées séparé-ent ou avec d'autres, à Venise, 1472; ibid. en 1496 (édition sus-te); ibid., en 1498; à Stras-rg, 1509; ibid., 1538, in-4°.: cette nière, sans date, mais que des rap-hements certains rapportent à que nous indiquons, offre une ace de Jérôme Cerbonius Ti-s à Paul Vitelli, source de tous tails biographiques que nous pos-s sur notre auteur. L'abbé Joly, es *Remarques sur Bayle*, t. II, 62, a eu tort de confondre Pu-Gregorius Tifernas avec Li-phernas. Raphaël de Volter-s ses *Commentaria urbana*, pressément, que notre au-scipulum non admodum no-eriorem reliquit Lilium Ti-m, qui Philonem judæum . Voyez Tiraboschi, *Stor. t. ital.*, tome VI, part. 2, - 836, édition de 1790, trouve un éloge de Publius Tiphernas dans la *Nuova raccolta de Calogerà*, tom. XI, p. 327. M—OR.

GREGORIUS (EMANUEL-FRÉDRIC), théologien et philologue allemand, naquit à Camenz, dans la Haute-Lusace, en 1730, étudia à Göttlitz et Wittemberg, fut co-recteur au lycée de Lauban, exerça, depuis 1758, les fonctions du ministère de la chaire, et devint, en 1793, premier pasteur dans cette ville, où il mourut le 9 septembre 1800. Grégorius est auteur d'une cinquantaine d'ouvrages en allemand et en latin, dont la plupart traitent de matières théologiques; quelques-uns renferment des notices généalogiques, philologiques et biographiques. Nous n'indiquerons ici que quelques-unes de ses productions: I. *De pruritu ὀνοματοποιίας in philosophiâ*, Wittemberg, 1749, in-4°. II. *De B. Mart. Lutheri martyrio incruento è Romani cœtûs monumentis*, ibid., 1750, in-4°. III. *Du mérite des grands personnages, relativement à la langue allemande; Mémoire adressé à la société royale allemande à Königsberg*, Lauban, 1751, in-fol. IV. *De eruditis, quos Reales vocant; ad ill. societat. latin. Ienens.*, ibid, 1751, in-4°, V. *De Jani cultu apud veteres Romanos*, ibid., 1752, in-4°. VI. *De l'esprit prophétique de Jean Frédéric, électeur de Saxe*, Lauban, 1753, in-4°. VII. *Notice généalogique et historique de la famille Henrici à Bautzen*, ibid., 1753., in-4°. VIII. *Quelques observations sur divers passages de l'Ecriture sainte*, ibid., 1755, in-folio. IX. Νηπενθὲς ἀθανασίας, ibid., eod., in-4°. X. *De Favorino Arelatensi philosopho, græcæ romanæque dictionis nitidissimo exemplari comment.* I et II, ibid., 1755, in-4°. XI. *Spicilegium ad historiam Petri Ravennatis*, ibid., 1772, in-

4°. Ce laborieux auteur a publié aussi les vies de plusieurs savants allemands, entre autres celles de *J. S. Weickhmann* et de *Hasse*, et un grand nombre de mémoires et de dissertations littéraires qui ont été insérés dans la *Continuation des notices de la maison des orphelins à Lauban*, Lauban, 1772–1794, in-8°.; dans le *Recueil des mémoires d'une société littéraire de la Haute-Lusace*, où l'on trouve de lui une *Notice de la description du voyage de Bernard de Breitenbach dans la Terre sainte*, ouvrage fort rare; une *Notice historique sur un savant Lusacien du XVIe. siècle, Caspar Janitius*; une autre *sur le Speculum fatuorum de J. Geyler*, etc.; — dans le *Spicilége de la Haute Lusace*; — dans le *Magasin de la Lusace*; — dans le *Journal de la Lusace*, et dans les *Annales littéraires de Dresde*. Dans ce dernier recueil périodique, il a publié un Mémoire sur la question : *Si la légion thébéenne a réellement subi le martyre sous le règne de Maximien?* et quarante notices sur des savants de la Haute-Lusace que Jöcher a oublié d'indiquer dans son dictionnaire. Grégorius est aussi l'auteur de la préface de la Bible imprimée à Lauban. — Jean-Frédéric Grégorius, père du précédent, théologien et philologue allemand, naquit à Camenz, en 1697. Il revint dans cette ville après avoir terminé ses études à l'université de Wittemberg, et y fut, pendant plusieurs années, à la tête de l'école. Dans cet intervalle, il y établit une imprimerie. Depuis 1730, il se livra à l'exercice du ministère du saint Évangile, d'abord à Taubenheim, et ensuite à Rothenburg, où il mourut le 28 septembre 1761. Cet auteur a publié une vingtaine de programmes et des dissertations en latin et en allemand, qui n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui, à l'exception de celle: *De nomine urbis Camenz*, Camenz, 1732, in-fol. B—n—d.

GRÉGORY (Jean), savant orientaliste, né, en 1607, à Amersham, dans le Buckinghamshire, de parents honnêtes mais pauvres, fut admis, à l'âge de quinze ans, au collége de Christ-Church, à Oxford, comme compagnon d'un jeune gentilhomme, et ne tarda pas à se distinguer par la rapidité de ses progrès. Il travaillait seize heures par jour, et ne se délassait qu'en changeant d'études. Il apprit ainsi, en peu de temps, le droit, l'histoire et les antiquités. Il acquit ensuite une profonde connaissance des langues orientales, sans autre secours que celui des livres qu'on lui prêtait, et les leçons d'hébreu qu'il reçut de Jean Dodd, pendant les vacances. Le docteur Brian-Duppa, doyen de Christ-Church, touché du mérite de ce jeune homme, le nomma son chapelain, et lui fit obtenir plusieurs bénéfices. Grégory se livra alors à des recherches critiques sur le texte de la Bible, et commença d'autres ouvrages importants; mais l'excès du travail altéra sa santé, qu'une goutte héréditaire acheva de détruire. Dans le même temps, il perdit son bienfaiteur : on le dépouilla de tous ses bénéfices; et, réduit à un état de misère, il se retira à Hidlington, où il mourut dans une taverne dont le maître lui avait accordé un asile, le 13 mars 1646, à trente-neuf ans. Ses amis, dont aucun n'avait cherché à adoucir ses derniers moments, firent transporter son corps à Oxford, où il fut inhumé avec pompe dans le collége de Christ-Church. On a de lui : I. *Alkibla* ou Recherches sur la coutume d'adorer vers l'Orient, Londres, 1728, in-8°. Chaufepié dit que ce discours est savant et

ingénieux. II. *Tableau du droit civil et ecclésiastique*, par le ch. Ridley, Oxford, 1634, in-4°., avec des notes de l'éditeur, pleines d'érudition. III. *Remarques et observations sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, ibid., 1646, in-4°., réimprimées plusieurs fois à Londres; trad. en lat., et insérées dans les *Critici sacri*, Amsterdam, 1689. IV. *Opera posthuma*, Londres, 1650, 1664, 1671, 1683, in-4°. Ce recueil a été publié par Jean Gurgany, son ami, qui l'a fait précéder d'une vie de l'auteur, et d'élégies sur sa mort. Il contient une dissertation sur les LXX interprètes et le lieu où ils ont écrit leur version; une autre sur l'époque où l'on a commencé à chanter le symbole de Nicée dans l'Eglise; un discours sur la résurrection; *Episcopus puerorum in die innocentium; De æris et epochis;* l'histoire de l'origine et de la chute de la monarchie des Assyriens; la description et l'usage du globe terrestre. La bibliothèque d'Oxford possède un manuscrit de Grégory, contenant ses observations sur différents passages de la chronographie de Jean Malela; et on sait qu'il se proposait de publier une traduction latine de cet ouvrage, avec des remarques. On lui attribue la traduction de Palladius : *De gentibus Indiæ et brachmanibus*, publié à Londres, en 1665, in-4°., avec quelques autres ouvrages sur le même objet, par Edouard Byrhe, qui s'en est fait honneur. (*Voy.* PALLADIUS.) W—s.

GREGORY (JACQUES), l'un des plus grands géomètres du XVIIe. siècle, naquit en 1636, à New-Aberdeen, en Ecosse: après avoir terminé ses études avec succès, il fit un voyage en Italie, où il demeura pendant quelques années; il se retira dans sa patrie vers 1680, et fut nommé professeur de mathématiques à St.-André, place qu'il remplit avec une grande distinction. Sa fortune était loin d'égaler son mérite; et des membres de l'académie des sciences de Paris l'avaient désigné comme un des savants étrangers les plus dignes des bienfaits de Louis XIV: mais il ne voulut pas qu'on donnât suite aux démarches commencées en sa faveur. « Je suis content de ma situation, écrivait-il à Collins, son » ami, quelque peu avantageuse qu'elle » soit; j'ai connu bien des savants, » fort au-dessus de moi à tous égards, « avec lesquels je ne voudrais pas » changer de condition. » Ce savant, utile et modeste, mourut subitement en 1675, à 39 ans. Il avait précédé Newton dans l'invention du télescope à réflexion; et, dit Montucla, il fut le premier à marcher sur les traces de ce grand homme, dans la carrière de la géométrie la plus sublime. On a de lui : I. *Optica promota, seu abdita radiorum reflexorum et refractorum mysteria geometricè enucleata*, Londres, 1663, in-4°. Ce livre curieux contient bien des idées neuves alors, et qui furent très utiles; mais Grégory perdit un temps précieux à chercher les moyens de remédier à l'incurvation des images dans les verres où les miroirs sphériques, et laissa ainsi à Newton la gloire de perfectionner l'optique, qu'il aurait pu lui enlever. (Voy. *Histoire des Mathématiques*, tom. II, pag. 503.) II. *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4°. Il y démontre, d'une manière neuve, la quadrature de l'hyperbole, donnée par Mercator, et réduit à cette quadrature la figure des sécantes, dont dépend l'accroissement exact des méridiens dans les cartes réduites. III. *Vera circuli et hyperbolæ quadratura*, ibid., 1667, in-4°. On pourrait présumer, d'après ce titre, que Grégory croyait avoir

trouvé la quadrature absolue du cercle et de l'hyperbole ; mais il entreprend au contraire de prouver qu'elle est impossible, et il en donne d'approximatives très ingénieuses. La découverte qu'il y annonce d'une propriété des polygones inscrits et circonscrits aux sections coniques (Voy. *Histoire des Mathématiques*, tom. II, pag. 86), fut contestée par Huygens, et fut l'occasion de différents écrits insérés dans le *Journal des savants*, et dans les *Transactions philosophiques*, années 1667 et 1668. IV. *Geometriæ pars universalis*, ibid., 1668, in-4°. C'est, dit Montucla, un recueil de théorèmes curieux et utiles pour la transformation et la quadrature des figures curvilignes, pour la rectification des courbes, la mesure de leurs solides de circonvolution, etc. Ils sont, pour la plupart, d'une grande élégance, et généralisés d'une manière propre à l'auteur. V. *Le grand et nouvel art de peser la vanité*, ou *Découverte de l'ignorance et de l'arrogance du nouvel artiste dans ses écrits pseudo-philosophiques* (en anglais), 1672, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel est tourné en ridicule Sinclare, professeur peu instruit et présomptueux, détracteur de Boyle et de Sanders, fut publié sous le nom de *Patrick Mathers, archi-bédeau de l'université de St.-André ;* mais on a de fortes raisons de croire que Grégory en est le véritable auteur. W—s.

GRÉGORY (David), mathématicien, membre de la société royale de Londres, neveu du précédent, né à Aberdeen, en 1661, prit le degré de maître ès-arts à l'université d'Édinbourg, et y professa ensuite les mathématiques pendant quelques années. Ses amis l'ayant engagé à venir en Angleterre, il se fit agréger à l'université d'Oxford en 1691, et y fut reçu, quelques jours après, docteur en médecine. Il fut nommé à la chaire d'astronomie, la même année, sur la démission d'Édouard Bernard, et justifia bientôt ce choix par la publication de plusieurs ouvrages estimables. Il mourut le 10 octobre 1708, à Maidenhead, dans le Berkshire, dans un voyage qu'il faisait de Londres à Bath, laissant plusieurs enfants, dont l'un, nommé David comme lui, mort en 1767, a professé l'histoire moderne à Oxford avec quelque réputation. David Grégory le père eut l'honneur de compter Newton au nombre de ses amis. On a de lui : I. *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum ; sive specimen methodi generalis dimetiendi quasvis figuras*, Edinbourg, 1684, in-4°. II. *Catoptricæ et dioptricæ sphericæ elementa*, Oxford, 1695, in-8° ; ouvrage estimé, traduit en anglais, en 1705, par le docteur Browne. Desaguliers en donna une édition plus complète, Londres, 1735. On y trouve, en forme d'appendice, les lettres de Jacques Gregory et de Newton sur le télescope à réflexion, et l'histoire abrégée des divers perfectionnements qu'on a faits à cet instrument. David Grégory donnait la préférence au télescope newtonien, auquel le grégorien est aujourd'hui généralement préféré. III. La *Traduction*, en latin, *de la Théorie de la lune*, par Newton, Londres, 1702, in-4°. IV. *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, Oxford, 1702, in-fol. ; réimprimé avec des additions de l'éditeur Huart, Genève, 1726, 2 vol. in-8°. Ce traité élémentaire d'astronomie a été long-temps le meilleur et le plus complet. L'auteur y prouve que les anciens ont connu le principe de la gravitation, et que les modernes n'ont fait que le rendre plus sen-

sible par leurs découvertes. Il y donne l'analyse et l'explication des systèmes les plus célèbres, et s'attache surtout à mettre celui de Newton à la portée des esprits les plus médiocres. V. On doit encore à Grégory une excellente édition grecque et latine d'*Euclide*, avec une savante préface, Oxford, 1703, in-fol.; un grand nombre de *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques;* et il a laissé, en manuscrit, des ouvrages considérables, entre autres un *Commentaire sur les Principes* de Newton. W—s.

GRÉGORY (Jean), médecin écossais, né en 1724 à Aberdeen, était petit-fils de l'inventeur du télescope à réflexion. Son goût pour la culture des lettres le mit de bonne heure en relation avec Al. Gérard et le poète Beattie. Il étudia la médecine successivement à Edinbourg, à Leyde et à Paris, et, après son retour, devint professeur de philosophie au collége du Roi (d'Aberdeen). Il vint à Londres en 1744, et s'y lia avec lord George Lyttelton et Édouard Montague. La société royale l'admit dans son sein, en 1755. L'année suivante, après la mort de son frère Jacques Grégory, il alla le remplacer comme professeur de médecine au collége du Roi. Ses succès brillants, comme professeur, ne nuisirent point à sa pratique; et il devint, vers 1766, premier médecin du roi pour l'Écosse, et professeur de médecine pratique à l'université d'Edinbourg. Marié, en 1752, à la fille de W^m. lord Forbes, il la perdit en 1761; et ce fut peu de temps après qu'ayant le pressentiment de sa mort prochaine, il écrivit en faveur de ses enfants le *Legs d'un père à ses filles;* mais, outre ce livre posthume, le seul de ses ouvrages qui soit généralement connu hors d'Angleterre, Grégory a publié: I. *Vue des facultés de l'homme comparées avec celles des animaux*, Londres, 1785, in-12, nouvelle édition; ébauche précieuse d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. Mlle. de Keralio l'a traduit en français, sous le titre d'*Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. II. *Observations sur les devoirs et la profession du médecin, et sur la manière de procéder dans les recherches philosophiques*, 1771, in-8°.; trad. en français par Verlac, 1787, in-12. III. *Eléments de médecine pratique à l'usage des étudiants*, 1772. Le 10 février 1773, on le trouva mort dans son lit. Son fils, Jacques Grégory, lui succéda comme professeur; et ce fut lui qui, en 1774, publia le *Legs d'un père à ses filles*, ouvrage très souvent réimprimé, rempli de sagesse, de sensibilité, de sollicitude paternelle, et qui prouve autant de connaissance du cœur humain que de la société; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminue beaucoup hors de l'Angleterre, et il a été jugé fort inférieur aux ouvrages de Fénélon et de Mme. de Lambert, sur le même sujet. Ce livre a été traduit en français par Bernard, Leyde, 1781, in-8°., et par M. Morellet, 1774, in-12, réimprimé en 1800, à Paris, in-12, avec le texte, ou séparément; il en existe une autre traduction, plus fidèle qu'élégante, imprimée avec le texte en regard, Londres, 1793, in-12. Les ouvrages de J. Grégory ont été réunis, précédés d'une notice sur sa vie, Edinbourg, 1788, 4 volumes in-8°. Tous sont écrits avec clarté, correction et élégance. X—s.

GREGORY (George), théologien et littérateur anglais, naquit en 1754, à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Il reçut une instruction variée dans une école de province : après la mort de son père, sa mère étant venue s'établir à Liverpool, et le destinant à la carrière du commerce, le plaça conformément à cette intention ; mais le goût du jeune Grégory s'étant fortement prononcé pour les études littéraires, elle crut ensuite devoir favoriser cette sorte de vocation : il reprit et termina ses études à l'université d'Edinbourg, avec beaucoup de succès. Ayant reçu les ordres sacrés en 1776, il fut nommé, en 1778, ministre à Liverpool. La liaison qu'il forma dans cette ville avec le savant Gilbert Wakefield, affermit son penchant pour les travaux de l'esprit. Liverpool était, pour ainsi dire, le centre du commerce des nègres. Rempli d'horreur, ainsi que Wakefield et M. Roscoe, pour ce trafic abominable, il exprima ce sentiment dans plusieurs écrits en prose et en vers, insérés dans des ouvrages périodiques ; et il devint, en 1787, membre d'une société de philantropes, qui se réunissait chez M. Wilberforce, pour provoquer l'abolition de la traite. Il fut nommé, en 1782, ministre de St.-Gilles de Cripplegate, à Londres, où il se fit généralement aimer, et acquit de la réputation comme prédicateur. Il prêchait ordinairement d'abondance. Le premier ouvrage de quelque étendue qu'il publia, parut en 1785, in-8°., sans nom d'auteur, sous le titre d'*Essais historiques et moraux*, et fut assez bien accueilli pour qu'il en donnât une deuxième édition, en 1788, en 2 vol. in-8°., en faisant connaître son nom. Il fit paraître, en 1787, une traduction, du latin en anglais, de l'ouvrage de l'évêque Lowth, *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, 2 vol. in-8°. Cette traduction est accompagnée de notes, notamment de celles de Michaëlis sur l'édition de l'original donnée à Göttingue. Divers autres ouvrages et des compilations utiles ajoutèrent à sa réputation. Nous citerons particulièrement l'*Economie de la nature, expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8°., avec 46 planches gravées. Cependant la réputation que lui avaient faite ses prédications et ses ouvrages, n'avait pu lui procurer un grand avancement dans la carrière ecclésiastique ; ce qu'on doit sans doute attribuer à la direction de ses opinions politiques. Comme éditeur du *Nouvel annuaire* (The new annual register), il contraria, pendant plusieurs années de la guerre de la révolution française, les mesures du gouvernement de son pays ; il était en opposition directe, sous ce rapport, avec les rédacteurs de l'ancien *Annuaire* (Annual register), publié par Dodsley. Mais lorsque M. Addington (lord Sidmouth) fut porté au ministère, Grégory transforma son annuaire en un ouvrage ministériel ; c'est, à ce qu'il paraît, à ce secours de sa plume qu'il dut le riche bénéfice de Westham, qui lui fut accordé en 1804. Une prébende dans la cathédrale de St.-Paul de Londres, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff, et quelques autres fonctions analogues, ajoutèrent à son aisance. Il trouva néanmoins encore le temps de s'occuper de travaux littéraires, et publia, en 1806, en 2 vol. in-4°., un *Dictionnaire des sciences et arts*, qui offre plusieurs bons articles, rédigés par lui. La diversité de ses connaissances le rendait éminemment propre à diriger une pareille entreprise ; mais

il était particulièrement versé dans la mécanique. Il était membre de la société des antiquaires, et le fut des divers comités nommés par la *société humaine*, pour juger les inventions philantropiques qui pouvaient mériter des prix. Grégory mourut à Westham, le 12 mars 1808. Voici les titres de ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas cités ci-dessus: Un volume de *Sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, in-8°., 1787.—*La Vie de Th. Chatterton, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits*, et une notice de la discussion sur les poésies de Rowley, 1789, in-8°., imprimée aussi dans le ve. vol. de la *Biographie britannique*, in-fol., et depuis à la tête de l'édition des *Œuvres de Chatterton*, donnée par MM. Southey et Cottle, en 1803, 3 vol. in-8°.— Une édition, revue par lui, de la traduction du *Télémaque*, par Hawkesworth, avec une nouvelle *Vie de Fénélon*, 1795, 2 volumes in-4°.—Une continuation de l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume, 1795, in-8°. — *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12.— *Eléments d'une éducation polie*, extraits avec soin des lettres du lord Chesterfield à son fils, 1801, in-12. On imprimait, au moment de sa mort, *ses Lettres sur la philosophie naturelle et expérimentale*, ainsi que ses *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*. Ce dernier ouvrage a paru en 1808, en 2 vol. in-12. L.

GREIDERER (Vigile), religieux franciscain de l'étroite observance, dans une des provinces autrichiennes, vécut vers le milieu du XVIIIe siècle, et s'occupa principalement de l'histoire de son ordre en Allemagne. Il mourut en 1780, après avoir publié: *Germania franciscana seu Chronicon geographico-historicum ordinis S. Francisci in Germaniâ*, Inspruck et Augsbourg, 1777, 1781, 2 vol. in-fol. Le premier volume contient l'histoire de l'ordre de S. François dans les provinces orientales de l'Autriche, et le second, dans les provinces occidentales de cet empire.

B—H—D.

GREIFF (Frédéric), habile chimiste, né à Tubingue en 1601, était fils d'un pharmacien très accrédité, et qu'il surpassa dans la pratique de son art. On le regarde comme l'inventeur de la *Thériaque céleste*, supérieure à celle d'Andromachus, mais dont on ne fait pas plus d'usage aujourd'hui en médecine: d'autres attribuent cette composition à Joseph Duchesne; et Greiff n'aurait fait que la perfectionner. Il acquit une fortune considérable par la vente de ses remèdes, et mourut le 20 novembre 1668. On dit qu'il communiqua le secret de sa thériaque au duc de Würtemberg, son souverain. Au moins est-il certain que ce prince lui accorda une pension, avec le titre de conseiller. Greiff est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on se contentera de citer: I. *Theriaca chymica*, Tubingue, 1641, in-4°. Il y étale en vrai charlatan les vertus et les propriétés de son remède; mais il se garde bien d'en indiquer la composition, qu'on trouve actuellement dans tous les manuels de pharmacie. II. *Decas nobilissimorum medicamentorum*, ibid., 1641, in-4°. III. *Consignatio medicamentorum tam galenicè quàm chymicè præparatorum*, 1641, in-4°. C'est le catalogue des remèdes qu'on trouvait dans son officine. IV. *Choix de médicaments* (en allemand), Stuttgard, 1675, in-

4°. Il a laissé aussi des poésies en allemand, sur des sujets religieux.

W—s.

GREISEL (Jean-George), professeur d'anatomie à l'université de Vienne, sa patrie, où il mourut le 18 mai 1684, fut médecin de la cour impériale d'Autriche, et membre de l'académie des Curieux de la nature. Il a publié plusieurs observations, insérées dans les *Ephémérides d'Allemagne*. On lui doit aussi l'ouvrage suivant : *Tractatus medicus de curâ lactis in arthritide, in quo, indagatâ naturâ lactis et arthritidis, tandem actionibus et experientiis allatis, diœta lactea optima arthritidem curandi methodus proponitur*, Vienne, 1670, in-12; Bude, 1681, in-12. L'auteur n'est pas le premier qui ait reconnu et fait sentir l'utilité de la diète lactée dans le traitement de la goutte. Mais quoique ce moyen soit un des plus efficaces contre cette maladie, on y a rarement recours.

Ch—t.

GRELOT (Guillaume-Joseph), dessinateur français, s'attacha au célèbre Chardin, qui le mena, à ses frais, en Perse. C'est à Grelot que l'on doit les figures qui rehaussent le mérite du Voyage de Chardin. On a prétendu qu'ils avaient fini par se brouiller, et que c'est la raison pour laquelle Grelot ne fait jamais mention de Chardin, bien qu'il cite les noms de plusieurs autres particuliers. Si ce fait est vrai, il faut qu'il soit bien postérieur à leur retour en Europe; car quelques écrivains racontent qu'à cette époque Chardin, pour témoigner sa bienveillance à Grelot, lui laissa en propriété les dessins de Constantinople et des environs, et y joignit même le texte de l'ouvrage qui devait les accompagner, ou au moins des observations précieuses. Ce qui rend cette assertion vraisemblable, c'est que Chardin ne dit presque rien de Constantinople ni du pays d'alentour, quoiqu'il y eût séjourné. On a de Grelot : *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople, enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville*, Paris, 1680, 1 vol. in-4°.; 1681, 1 vol. in-12, avec les figures reduites. Il en existe une traduction anglaise, Londres, 1688, in-12. Ce livre annonce un observateur exact et judicieux : la description commence aux Dardanelles. Plusieurs personnes, dont Grelot a fait imprimer les témoignages, ont attesté la vérité de ces dessins; et des voyageurs plus modernes lui ont rendu la même justice : enfin l'on en a inséré des copies dans des ouvrages où il est question de la capitale de l'empire ottoman.

E—s.

GRENADE (Louis de), appelé ainsi du nom de la ville où il reçut le jour, dominicain célèbre par ses prédications, et l'un des plus grands écrivains ascétiques de l'Espagne, naquit en 1505, de parents d'une condition obscure; il montra néanmoins de très bonne heure des dispositions, que le marquis de Mondejar reconnut et prit soin de cultiver. Ses progrès dans les études et la piété furent tels, qu'à peine âgé de vingt ans, il fut admis à faire ses vœux et sa philosophie au couvent de Sainte-Croix à Grenade; et il ne tarda pas à être envoyé au gymnase Grégorien à Valladolid, pour y suivre ses cours de théologie. Outre l'Ecriture et les Pères, il y lut et médita, dit le P. Touron, les meilleurs auteurs classiques, et se prépara ainsi à enrichir de ce que l'antiquité avait de plus judicieux et de plus parfait, ses discours et ses écrits religieux. De retour à

en 1534, le développement
ue de ses connaissances dans
divines et humaines en fi-
tôt un prédicateur excellent,
e instruction égale à sa piété,
es les qualités qui distinguent
l'orateur et l'écrivain. Sous
rts, il l'emporte de beau-
son maître spirituel, le B.
vila. La réputation d'estime
it acquise, le fit préposer en
couvent de la *Scala-Cœli*,
ordoue. Là, il partagea son
tre le ministère de la prédi-
ns cette ville, et le recueille-
a méditation dans la solitude.
rgé, en 1554, de présider
elle maison à Badajoz. La
e de son mérite et de ses
répandit à la cour de Portu-
l fut mandé par le cardinal
om Henri, frère de Jean III.
it à Evora, et, par le vœu des
eux-mêmes, y fut élu pro-
son ordre. Catherine, deve-
e de Jean III, et régente de
, appela Louis de Grenade à
, et le choisit pour son di-
t son conseil. Elle lui offrit
ché de Brague, qu'il se dé-
ccepter. Invité à désigner un
s capable, il proposa son
zèle et en science, le P. Bar-
les Martyrs, comme le plus
cette dignité, et le plus en
rvir l'Eglise. Aussi la bonté
oix fut-elle pleinement justi-
efusa encore le cardinalat; et
it même, après quelques an-
toute fonction, afin de vaquer
ement à la composition et à
tion, sans cesser pourtant de
aux desirs des personnages
éminents qui le consultaient.
ette époque, nul ne distribua
ilièrement l'emploi de son
priait, méditait, lisait, dic-
tait et écrivait à des heures réglées. C'est en suivant constamment ce régime, qu'il conserva une tête saine, et qu'il mourut, le 31 décembre 1588, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Dans le cours d'une vie aussi bien remplie, Louis de Grenade a produit un grand nombre d'ouvrages, tous estimés, et dont Nicolas Antonio, dans la *Bibliotheca Hispana*, et le P. Echard, dans ses *Scriptores prædic.*, ont donné le détail, auquel nous renvoyons. Nous nous attacherons seulement à en désigner les principaux, ainsi que les premières éditions: I. Sermons *de tempore et sanctis*, publiés à Lisbonne, 1575; à Anvers, 1577; à Rome, 1578: six volumes in-8°. Plusieurs de ces sermons paraissent avoir été écrits originairement en langue vulgaire; et l'édition latine des œuvres de l'auteur, donnée par André Schott, avec sa vie, en trois volumes in-fol., Cologne, 1628, annonce qu'ils ont été traduits en latin par M. Martinez. Les sermons de Louis de Grenade, cités fréquemment par S. Charles Borromée, par Martin de Navarre, etc., réunissent à la force de la raison celle de l'éloquence; et Baillet, qui, à l'époque de ses jugements sur les orateurs, n'a pu parler des discours imprimés de Massillon, dit que Grenade est peut-être, de tous les prédicateurs, celui dont les sermons ont conservé à la lecture le plus de ce feu qui les animait dans la chaire. Ils ont été traduits, du vivant même de l'auteur, en italien et en français. II. *Œuvres dogmatiques*. L'ouvrage le plus considérable en ce genre est son *Catéchisme*, ou *Introduction au symbole de la foi*, en cinq parties; la dernière est l'abrégé des quatre autres: Anvers, 1572, cinq volumes in-8°.; Salamanque, 1582, in-fol. La méthode, la clarté,

la justesse, caractérisent cette œuvre théologique, qui a été traduite en différentes langues, et même en persan, suivant la relation d'Antoine de Gouvéa. III. *Œuvres morales* : 1°. *Traité de l'oraison et de la méditation*, Salamanque, 1567; Médina del Campo, 1578, in-8°. C'est le premier ouvrage qu'ait composé Grenade, dans sa solitude de Cordoue. Mais l'auteur de ce livre n'eût-il fait que développer le plan de celui de Pierre d'Alcantara sur l'*Oraison mentale*, qu'on a supposé même être l'abrégé du premier, c'est un des livres les plus faits pour être médités utilement par ceux qui pratiquent les voies de la piété intérieure. — 2°. *Mémorial de la vie chrétienne*, Lisbonne, et Salamanque, 1566. — 3°. *Guide des pécheurs*, composé à Badajoz en 1555, et publié vers cette époque sans indication de lieu ni d'année; ensuite à Salamanque, 1570, in-8°. L'auteur le préférait avec raison à ses autres écrits; et en le relisant encore la dernière année de sa vie, il s'étonnait, dit-on, d'avoir pu le composer, et s'écriait avec une naïveté spirituelle, qui, dans un autre, eût passé pour de la vanité espagnole : « Combien devait être pur et salubre l'air d'une ville où a pu croître une telle production? » Saint François de Sales conseillait beaucoup la lecture des œuvres spirituelles de Grenade, et surtout celle de ce dernier livre, qui a été aussi le plus souvent publié et traduit. Ces mêmes œuvres ont paru ensemble à Anvers, chez Plantin, en 1572, neuf volumes in-8°. Elles ont été traduites de l'espagnol en français, avec le Catéchisme, sous le nom de Guillaume Girard, Paris, 1658, 1662; édition revue, 1664, 1667, etc.', dix vol. in-8°.; 1688, 1690, deux volumes in-fol. (*Voy.* GIRARD, XVII, 445.) Cette version, [illegible] réimprimée, a éclipsé celle de [illegible] Martin, et n'a pas été surpassé [illegible] Plusieurs *Vies*, entre autres celles Jean d'Avila et du P. Barthélemy Martyrs. La première n'a pas été utile pour celle qu'a donnée, d'après Martin de Ruiz, Arn. d'Andilly; la seconde, à celle qui a été publiée Maistre-de-Sacy. V. Des *Traduc* 1°. L'*Echelle sainte de St.-Jean maque*, avec des remarques, Alcala, 1596, in-12. — 2°. *Contemptus mundi* (*Menosprecio del mu* c'est le livre de l'*Imitation de* Echard, qui donne en détail l tions des ouvrages de Grenade cite pas de plus ancienne de cet sion (1) que celle de Madrid, in-16. Cependant l'*Imitation* imp à Lisbonne en 1542, est attribu Valère André à notre auteur: I Antonio dit au contraire que Gi n'a fait que refondre dans sa v celle qui avait paru, en 1567, gliari en Sardaigne. Quoi qu'il e sa traduction de l'*Imitation*, e de l'*Echelle sainte*, écrites av grande pureté, n'ont pas moins bué que les œuvres ascétiques teur à le placer au rang des éc classiques de sa nation. Dom lot, dans la préface de la gran espagnole du Port-Royal, d cette version du livre *de Con mundi* réunit l'onction à l'ele On peut ajouter qu'elle offre terprétation aussi fidèle que spi du texte; et, à cet égard, elle pe regardée comme l'une des mei qui existent dans aucune langue de Grenade, dont les œuvres pales ont été traduites dans pl des idiomes anciens et mod

(1) Ce ne peut être que par faute d'im non corrigée dans l'Errata, qu'il en indi de Lérida, 1514, in-fol.

ens et étrangers, était certes
ie le plus capable d'interpréter
ient le livre de l'*Imitation*, tra-
i si grand nombre de fois, et
renade a su si bien apprécier
: prologue de sa version, qui
ne est un modèle, et a été tra-
i extrait, en italien et en fran-
ar les interprètes de ce livre
s distingués. Denis Sanchez a
en espagnol l'édition la plus
te de ce célèbre ascétique, en
omes in-fol., Madrid, 1679.
vers biographes de Louis de
de, L. Muños est celui qui a
ia vie avec le plus d'exactitude
létail, Madrid, 1639, in-4°.

G—ce.

ENAN (Bénigne), célèbre
seur dans l'université de Paris,
Noyers, en Bourgogne, fit ses
dans la capitale avec tant
, qu'à l'âge de 22 ans, on le
digne d'occuper une chaire de
le au collége d'Harcourt. Il
quelques années après, à celle
étorique dans le même collége.
nt vingt ans qu'il enseigna, il se
mer par son zèle à remplir les
s de sa place, et admirer par
sprit, son goût, et son rare ta-
our la poésie latine et l'éloquence.
Ode qu'il composa, en 1711,
vin de Bourgogne, et dans la-
il lui accordait la prééminence
elui de Champagne, ne laissa
e contribuer à sa célébrité, en
nt lieu, entre lui et son collègue
, à une sorte de combat littéraire
qui fit du bruit et amusa le pu-
Coffin, quoique Champenois, ne
pas fort empressé de réclamer en
r du vin de son pays ; mais s'é-
rouvé à table chez l'abbé de Lou-
avec le professeur Hersan, celui-
reprocha, en plaisantant, son
érence et son peu de patriotisme.
Piqué d'honneur, Coffin répondit par une ode pleine de feu et d'esprit à celle de Grenan. (*Voy.* Coffin.) Le badinage n'en resta point là. Grenan adressa au premier médecin Fagon, des *Hendécasyllabes*, en forme de requête, *aux fins* de faire proscrire, par la faculté, le vin de Champagne, comme contraire à la santé; et Coffin adressa, en vers, un prétendu décret, rendu dans l'île de Cos, lequel, au moyen d'une ingénieuse ironie, semble prononcer en faveur du Bourgogne, quoiqu'au fond le Champagne gagne sa cause. Rien, dans cette lutte, n'outrepassa les bornes d'une plaisanterie spirituelle. On fut poli de part et d'autre. Il n'en fut pas ainsi d'un débat plus sérieux entre Grenan et le P. Porée. Tous deux avaient été chargés de prononcer l'éloge funèbre de Louis XIV; l'un, au nom de l'université, en Sorbonne; l'autre, aux Jésuites, au nom de sa société. Grenan se permit de critiquer la harangue du P. Porée. Ce père récrimina, dans une lettre adressée à Grenan, et lui reprocha de s'être borné, dans l'éloge du prince, tout en le louant de son zèle pour l'extirpation de l'hérésie, à parler du calvinisme et du quiétisme, sans dire un seul mot du jansénisme. Cette rixe donna lieu à plusieurs écrits, dans lesquels l'aigreur est mêlée aux raisons : ces différentes pièces, d'abord imprimées séparément, ont été réunies dans un recueil in-12, publié en 1716. Grenan mourut en 1723, âgé de quarante-deux ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Paraphrase*, en vers latins, *sur les Lamentations de Jérémie*, Paris, 1715, in-8°., avec le texte à côté. Le père Porée, lui-même, en fait l'éloge. II. Des *Discours latins*, sur différents sujets. On en trouve quatre dans les *Selecta carmina, orationesque cla-*

rissimorum in universitate Parisiensi professorum. Ils roulent sur la nécessité de lire l'Écriture sainte; sur le travail qu'exige l'enseignement, et l'avantage qui en résulte pour la chose publique; sur l'excellence de la poésie; enfin, sur la corruption de l'éloquence et les moyens d'y remédier. III. L'*Éloge funèbre de Louis XIV*, dans le même recueil. IV. Des *Pièces de poésie*, insérées aussi dans ce recueil, dont le VIIe. livre est entièrement composé des vers de Grenan. L'*Ode* sur le vin de Bourgogne, et les pièces accessoires sont dans le VIe., et ont été traduites en français. — Pierre GRENAN, savant doctrinaire, et frère aîné du précédent, né comme lui à Noyers, entra jeune chez les Pères de la doctrine chrétienne, en 1677, et passa plusieurs années à enseigner les belles-lettres dans les colléges de sa congrégation. A cette occupation il joignait celle de la prédication et du confessionnal. Doué d'un esprit juste, d'un goût délicat, écrivant bien et facilement, ayant beaucoup lu, il aurait pu briller dans la littérature comme son frère, si sa faible santé ne s'y fût opposée, et si d'ailleurs d'autres devoirs à remplir n'eussent pris tout son temps. Il a laissé un échantillon de ce qu'il aurait pu faire, dans une pièce de poésie intitulée : *Apologie de l'équivoque*, satire pleine de finesse et de sel, imprimée en 1710, 22 pag. in-12, et insérée dans divers recueils. C'est comme une suite de celle de Boileau sur le même sujet. On a attribué au P. Grenan quelques écrits anonymes, et des lettres adressées à M. de Caumartin, évêque de Blois, les uns et les autres relatifs à la bulle *Unigenitus;* mais rien ne prouve qu'il y ait eu part. Il jouissait, dans sa congrégation, d'une considération méritée, et il en fut trois fois provincial. Il mourut le 17 février 1722, âgé d'environ soixante-deux ans.

L—y.

GRENTEMESNIL. *Voy.* PAULMIER.

GRENVILL. *V.* GREENVILLE.

GRENVILLE (GEORGE), député au parlement d'Angleterre pour le comté de Buckingham, naquit en 1702, et mourut le 24 novembre 1770, après avoir successivement rempli les places de trésorier de la marine, de premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, et enfin celle de chancelier de l'échiquier. Ce ministre aurait peut-être laissé une réputation intacte, si, moins avide de gloire, il n'eût point cherché à enfler sa renommée aux dépens de ses prédécesseurs. Mais à une époque où il se trouvait à la tête des finances (en 1764), ayant fait insérer imprudemment dans les gazettes une magnifique apologie des opérations de son ministère, il excita par cette démarche la censure de l'opposition, et l'animosité de ses ennemis personnels. Dans deux pamphlets virulents, publiés contre lui, on releva des erreurs qu'on eut soin d'exagérer; et le malheureux Grenville fut bientôt obligé de renoncer à sa charge. Cette disgrace ne l'abattit point. Dès l'année 1766, il répondit à ses détracteurs par un écrit intitulé : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national.* Cet ouvrage, dans lequel il récrimine avec force contre ceux qui l'ont supplanté, a été traduit en français sous ce titre : *Mémoire sur l'administration des finances de l'Angleterre*, Maïence (Paris), in-4°., 1768. L'un des actes dont l'auteur paraît s'applaudir avec

mplaisance, est la sup-
a contrebande dans l'île
il réunit à la Grande-
rès en avoir acheté la
70,000 livres sterling.
au même ministre une
parut en 1768, sous le
present state of the na-
'on traduisit en français
'ableau de l'Angleterre,
à son commerce et à
, Paris, 1769, in-8°.
it membre du conseil
qu'il conserva toute sa
, il avait épousé la fille
Vindham, sœur du der-
'Egremont, dont il eut
ois filles. N—E.

CHARLES), auteur dra-
n, naquit à Bologne, en
itra de bonne heure un
our la poésie, qui lui fit
a profession d'avocat, à
arents l'avaient d'abord
premières compositions
pplaudies; elles roulent
s sur des sujets d'amour,
avec élégance et pureté.
it pour tout bien que son
iis parvinrent à le placer
secrétaire, auprès d'un
ngué: mais son humeur
, et un caractère parfois
if, lui firent bientôt quit-
t il se vit alors contraint
aible produit de sa muse.
ır le théâtre, et ses pièces
oup de succès. Dans un
t à Rome, il fut présenté
Zelada, alors ministre
ionora de sa protection,
ns ses bureaux, et lui
VI le titre de chevalier.
é avec un cœur extrê-
ible, aimait le beau sexe
e; mais il ne se piquait
nstance du Dante et de
Pétrarque. Devenu follement épris d'une princesse, proche parente du souverain, non content de la célébrer dans ses vers, il osa lui déclarer sa passion. Cette audace fut aussitôt punie. Le cardinal Zelada le priva de son emploi, et le renvoya dans son pays natal. Là, Greppi vécut plusieurs années, partageant ses loisirs entre l'amour et la poésie, jusqu'à ce que, parvenu à l'âge de quarante ans, il résolut d'épouser une demoiselle d'Imola (petite ville à quatre lieues de Bologne). Mais, se trouvant un soir, en compagnie d'un de ses amis, au spectacle, où il savourait les applaudissements qu'on donnait à sa *Teresa e Claudio*, il reçut une lettre: c'était de sa future, qui lui apprenait la nouvelle qu'elle venait de donner sa main à un rival, que ses parents, disait-elle, l'avaient forcée d'accepter. Greppi changea d'abord de visage; mais il reprit bientôt sa bonne humeur, et, la pièce étant finie, il invita à souper plusieurs de ses amis, avec lesquels il passa une partie de la nuit, ne cessant de les égayer par ses bons mots et ses saillies sur l'inconstance des femmes. Tous ses amis applaudirent à sa résignation; mais, le jour suivant, il avait disparu. On crut alors, que, par un désespoir amoureux, il avait attenté à ses jours, et qu'il n'avait feint un calme apparent que pour mieux cacher son projet. Un an s'était écoulé, lorsqu'un de ses amis, étant allé dans l'église de St.-François, où une messe du père Mattei (élève du célèbre Martini) attirait la foule, parmi plusieurs religieux qui chantaient au chœur, il reconnut le chevalier Greppi, qui, revêtu de l'habit séraphique, lui assura qu'il ne songeait plus qu'à faire pénitence de ses erreurs passées. Mais Greppi avait peu de sagacité pour vivre dans

la société, et moins de philosophie encore pour se plaire dans la retraite. Il oublia bientôt ses beaux projets, se brouilla avec les moines; et, comme il n'avait pas encore fait profession, il lui fut facile de quitter le cloître. A l'entrée des Français en Italie, il fut un des plus chauds partisans d'une liberté chimérique : mais ses défauts tenant plus à son esprit qu'à son cœur, on n'eut jamais à lui reprocher de lâcheté ni de bassesse. Il joua un rôle assez brillant pendant l'existence éphémère de la république Cisalpine : il passa ensuite à Milan; il y occupa successivement différents emplois, et y mourut en janvier 1811. Il a laissé au théâtre italien des comédies et des tragédies. Parmi les premières, on distingue *Teresa e Claudio*, jouée pour la première fois à Venise, en 1786; *Teresa vedova*, jouée à Milan l'année suivante, et *Teresa maritata*, représentée à Bologne, vers la fin de 1787. Ces trois pièces, qui, par le sentiment et le comique qui y dominent tour-à-tour, ressemblent assez au *Glorieux* de Destouches, ont, il est vrai, le défaut de ne former qu'un seul sujet représenté en trois actions; mais ce défaut est racheté par une foule de beautés. Le plan est sage, le style pur, le dialogue naturel; elles ne contiennent aucune scène inutile, et intéressent constamment jusqu'à la fin. Les caractères y sont bien tracés : deux rôles, tout-à-fait comiques, d'un philosophe et d'un poète, sont peints avec un égal talent. La première de ces pièces est supérieure aux deux autres; elles obtinrent un succès étonnant sur tous les théâtres d'Italie; on en fit un grand nombre d'éditions à Milan, Venise, Bologne, etc., de 1786 à 1796. Dans le nombre des tragédies de Greppi, on remarque avec raison

sa *Gertrude d'Ara*
primée pour la prem
en 1785. Cette pièc
rapports, a quelq
avec le Macbeth de
avec l'Agamemnon
regarde comme une
santes du théâtre
sans avoir la précisic
fieri, ni la rapidité d
est éminemment tr
trouve des morceau
sublime. On a réuni
de Greppi, et on les
logne en 1812, en
8°., contenant ses
huit comédies et q
toutes jouées à plusi
toujours avec succès.

GRESHAM (Sir
teur de la bourse e
porte son nom à L
d'un riche négociant
maire de cette capital
fut placé chez un me
temps fit de bonnes
à Cambridge. Etant
rière du commerce
comme agent du r
pour lever des som
les négociants d'Anv
der dans cette ville e
manière dont cet e
étant fort coûteuse
travailla avec fruit à l
moins onéreux. On c
vice de son agence
ques commissions
fut chargé, l'obligè
règne si court d'Edo
moins quarante voy
à Anvers. Le roi,
mames avant sa m
marquer sa reconnai
tants services qu'il a
lui alloua une pensi
sterling, reversible

omaines qu'il lui avait
nment. Gresham fut
yé sous le règne d'E-
le créa chevalier en
ma son agent dans les
Ce fut alors qu'il fit
ésidence, un superbe
, qui devint depuis
am. Il reprit le projet
on père de construire
ır le rendez-vous des
rchands de Londres,
e époque, avaient été
ir dans la rue, expo-
injures du temps; il
urgeois, s'ils voulaient
terrain convenable, de
n hôtel pour la bourse,
s et marchands en tout
it s'assembler journel-
iter de leurs affaires
sans aucun obstacle.
cceptée; et, en 1566,
ré à sir Thomas. Le 7
première pierre du bâ-
levé sur le plan de la
s, et qui, outre l'uti-
ation, est un des or-
ille de Londres. Il fut
outiques en furent ou-
. Le 29 janvier 1570,
eth s'y rendit accom-
oblesse, et le fit pro-
se royale (The royal
r un trompette et par
nt été envoyé de nou-
en Flandre, en 1566,
s sommes d'argent con-
sham résolut de détour-
emprunter dorénavant
un intérêt exorbitant,
pouvait tirer des négo-
il réussit pleinement à
idées sur ce sujet, ce qui
nce désormais inutile,
ue le commerce avec la
lors interrompu par la
guerre avec le roi d'Espagne. En 1572, Elisabeth le désigna, conjointement avec l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres et plusieurs autres personnages éminents, pour concourir avec le lord maire au gouvernement de la cité de Londres, pendant le voyage qu'elle se proposait de faire dans l'été de cette année. En 1578, la reine vint le visiter dans un superbe château qu'il venait de bâtir à Osterlay, près de Brentford, dans le comté de Middlesex, et y fut traitée avec beaucoup de magnificence. On rapporte qu'Élizabeth, ayant trouvé que la cour de ce château ferait un meilleur effet si elle était partagée par une muraille, sir Thomas manda aussitôt des ouvriers qui, pendant la nuit, travaillèrent avec tant de diligence et si peu de bruit, que le lendemain matin, le mur était achevé, à la grande surprise de la reine et des courtisans. Depuis plusieurs années, Gresham avait manifesté le dessein de fonder un collége pour l'enseignement des sciences. L'université de Cambridge, dont il avait été élève, lui écrivit une lettre latine, dont l'éloquence cependant ne put l'engager à choisir cette ville pour son établissement. Ce fut le 5 juillet 1575, qu'il fit un testament supplémentaire, par lequel il abandonnait une moitié de la bourse au lord maire et à la c
mune de Londres; et l'autre à
pagnie des merciers, à la
de subvenir aux trait nts
professeurs pour la theol ,
risprudence, la médecine, a ronomie, la géométrie, la
rhétorique, à raison de 50 l. st.
pour chacun d'eux; il dest n
temps le bel hôtel qu'il a
à Londres, pour le
classes de pro ll
s s

indigents, des prisonniers et des malades. Il mourut subitement le 21 novembre 1579. Ce ne fut, conformément à son vœu, qu'après la mort de sa femme (23 novembre 1596), que les deux corporations de Londres purent prendre possession de l'hôtel de la bourse. Les leçons qu'il avait fondées furent données dans son ancienne maison, jusque vers la fin du XVIIIe. siècle, qu'elle fut démolie, sur la demande des habitants de la cité, pour être remplacée par le bureau de l'excise : ces leçons eurent lieu dès-lors dans une chambre au-dessus du local où se tient la bourse ; et probablement il en est encore ainsi aujourd'hui. Gresham connaissait bien les langues anciennes et plusieurs langues modernes, et avait beaucoup de connaissances générales, quoiqu'il se fût spécialement voué aux objets de commerce. Sa longue gestion des affaires mercantiles pour Elisabeth, qui, ainsi que le gouvernement, le consultait souvent sur des sujets de la plus haute importance, lui avait fait donner de son temps le surnom de *négociant royal*. Il était regardé comme le plus riche bourgeois de l'Angleterre. L.

GRESLON (Adrien), jésuite, né à Périgueux en 1618, entra dans la société à l'âge de dix-neuf ans, et, après avoir professé les belles-lettres et la théologie dans différents colléges, fut envoyé aux missions de la Chine. Il arriva dans cet empire en 1657, et ne revint en France qu'au commencement de l'année 1670. Le père Greslon mourut en 1697. On a de lui, *l'Histoire de la Cline sous la domination des Tartares, depuis* 1651 *jusqu'en* 1669, Paris, 1671, in-8°. Il rédigea cet ouvrage en partie sur les récits de ses confrères et en partie d'après ses propres observations. On lui attribue encore, des *Vies des patriarches de l'ancien Testa avec des réflexions*, en lang noise. W.

GRESLY (Gabriel), pein au commencement du XVIIIe. à Lisle sur le Doubs, d'une originaire de Soleure, annon son enfance, de singulières d tions pour le dessin. Sans avo aucune leçon, il traçait, a charbon ou une plume, de scènes pleines de vérité. Un médiocre vit ses esquisses, son talent, et lui apprit à se s pinceau. Gresly, doué d'une i tion très vive, mais privé d'i tion, s'appliqua à copier la n la rendit, dans ses tableaux manière frappante, mais sans choix. Il céda enfin aux in de ses amis, qui l'engageaient un voyage à Paris. Admis comte de Caylus, cet illustre teur de tous les artistes, il surpris d'y voir un de ses t dont on avait affaibli les coule de lui donner un air de vétust passait pour l'ouvrage d'un célèbre. Ce tableau représen vieille devant un métier à den s'en déclara l'auteur, et, quelq après, il en fournit le pendan anecdote ayant fait quelque Gresly fut un instant l'obj curiosité et des empresseme amateurs; mais le séjour de P convenait, ni à ses habitud sa santé : il se hâta de reven sançon, où il mourut en 17 un âge peu avancé. Les tab cet artiste sont très nomb plupart offrent des scènes commune rendues avec une r ligence. Il a essayé quelquefoi ver jusqu'au genre de l'histoi il y a échoué complètemen

ndant, quelques copies leaux, si exactes qu'un it seul les distinguer des

W—s.

T (Jean-Baptiste- t à Amiens, en 1709, de bonne bourgeoisie; t échevin. Ce fut là qu'il res études chez les jé- dans leur ordre à l'âge t fut envoyé à Paris, au is-le-Grand, pour y com- truction. Il était dans sa lorsqu'il composa *Ver-* t poème courut d'abord fut imprimé sans l'aveu es gens de lettres et les e s'étonnèrent de voir le dans un cloître, et s'é- ur la première fois, des le. Jean-Bapt. Rousseau, mier mouvement d'ad- alifiait avec raison, en *ert*, de *phénomène lit-* langue ne possède cer- de badinage plus agréa- égant que les aventures rroquet de Nevers; c'est nsemble parfait, auquel manquer. Le *Carême* tle *Lutrin vivant*, deux arquables par le talent l'écrire qui y brille; la enfin les *Ombres*, occu- ivement le public, à cette que de la vie de Gresset. de ses loisirs et du goût l'entraînait vers la poé- *treuse* surtout était une l'on ne s'attendait guère tir de la poussière d'un *Ver-Vert*. Elle offre rection que ce dernier condité d'expression y quefois en luxe; enfin n abandon tellement fa- rrait passer pour de la négligence: mais l'enchaînement presque toujours heureux des vers et leur douce harmonie rachètent l'inconvénient de la diffusion et des longues périodes, qui a été souvent reproché aux épîtres de ce poète. Celle-ci est fort supérieure aux *Ombres* et à l'*Epître au père Bougeant*, qui roulent à peu près sur le même fonds d'idées. Gresset en a adressé une *à sa muse*, moins égale et généralement plus faible de pensées et de style. En revanche, son épître *à sa sœur*, sur une convalescence, est regardée comme un morceau très distingué, et même, par quelques personnes, comme préférable à plusieurs des pièces fugitives de Voltaire. On peut citer encore l'*Epître d'un chartreux* à une femme qu'il a vue paraître un moment dans sa solitude, sujet heureux et fécond. Dans les poésies de Gresset, lorsque le sujet le comporte, mais surtout dans ses épîtres, on trouve, en général, cette franchise de l'esprit et cet abandon de l'ame, qui annoncent un homme vrai, bon et sensible, enfin qui font estimer et aimer le poète doué de ces qualités. Elles expliquent peut-être l'effusion, ou plutôt la diffusion dans l'expression, à laquelle Gresset s'est trop souvent laissé entraîner. Mécontente du bruit que faisait *Ver-Vert* dans le monde, la sœur d'un ministre, qui était à la tête d'une des maisons de la Visitation, se plaignit du jeune poète à ses chefs; et par suite, Gresset, qui professait les humanités à Tours, fut transféré à la Flèche. Ce fut là qu'il s'essaya, sans beaucoup de succès, à traduire les Eglogues de Virgile. Cette traduction est une des parties les plus faibles de ses ouvrages; l'auteur, pétillant d'esprit, et trop jeune encore, sentait peu les charmes de la campagne, et il n'a pas rendu

la belle simplicité de son modèle. Cependant on reconnaît quelquefois le sentiment de l'harmonie dans son imitation, en vers, des Bucoliques. L'ennui l'ayant bientôt gagné dans son exil, il sollicita pendant près d'une année sa liberté, et ne l'obtint qu'en quittant l'habit de jésuite. Il avait alors vingt-six ans. Ses regrets et sa reconnaissance pour ses maîtres sont consignés dans la pièce qui a pour titre : *Adieux aux jésuites.* Accueilli à Paris dans le grand monde, il voulut y soutenir sa réputation en s'élevant jusqu'à la tragédie ; mais il n'avait pas suffisamment consulté ses forces et le caractère de son talent. Ce fut en 1740 qu'il fit représenter *Edouard III*, « roman sans vraisemblance, dit La » Harpe, sans intérêt et sans aucune » entente du théâtre. » Quant au style, qui a trouvé et qui a mérité peut-être d'avoir des admirateurs prononcés, notre Quintilien français, tout en convenant que les vers d'*Edouard* ne manquent pas d'une certaine noblesse, a étendu jusqu'à eux sa sévérité. On peut saisir le juste milieu entre ce qu'elle a de trop rigoureux, et l'espèce d'enthousiasme d'un autre académicien, Gaillard, qui dit que « cette » tragédie est remplie des plus gran- » des beautés dans tous les genres. » *Sidney*, joué en 1745, n'offrait pas un sujet beaucoup plus heureux : il excite plutôt la tristesse que l'intérêt ; et certes, le dégoût de la vie n'est point un sentiment dramatique, à moins qu'il ne soit soutenu par l'énergie d'un caractère, d'une passion, ou bien par des circonstances attachantes. On ne peut, du reste, contester la beauté presque toujours égale du style de ce drame. L'esprit vif et malin de Gresset devait s'exercer avec beaucoup plus d'avantage sur des scènes comiques, que sur les tableaux sombres et ter-

ribles sans lesquels il n'y tragédie. Le *Méchant*, dor mit le sceau à la réputatio teur. Cette comédie se co intrigue un peu froide : l'intérêt sont dans les d coup plus que dans les si y découvre des conceptio nuances bien saisies et brillantes : aussi le *Méch* plus à la lecture qu'à la re Comme peinture de mœu très fidèlement le ton, l'esprit des gens du grand et après la régence. Il est tingué par la supériorit dont un grand nombre proverbes : aucune pièc siècle n'en offre de plus plus piquants, dans le comédie ; mais aussi s'arrête la gloire de Gres parler, ni de la plupart ni surtout de son *Discou monie*, qui, comme les de collége en général, pa plus à l'oreille qu'à l'espr en 1748, à l'académie se retira quelques ann Amiens, où il obtint du mission de fonder une en fut nommé président 1750 ; mais il abdiqua cet la croyant contraire à est nécessaire aux gens peu près fixé dans une mante très voisine de sa il ne revenait à Paris q était appelé par ses aff ses devoirs de membre corps littéraire de Fran réponse adressée, par l comme directeur de l'ac çaise, à d'Alembert, qu' d'y recevoir, il s'éleva courage contre les évêq quaient au devoir de

nna lieu à des plain-
rèrent jusqu'à Louis
mpé, sans doute,
manière non équi-
contentement. C'était
it même où Gresset
ui présenter son dis-
itait empressé de re-
sage réprouvé. Cons-
race, il retourna cher-
lations auprès de l'é-
M. de la Motte (*Voy.*
, 589), qui profita
ce pour engager son
cer au théâtre. Ce ne
'en 1759 que Gresset
ion une lettre où il ab-
e Thalie, et exprimait
pouvoir point assez
lale qu'il avait donné
ur ses comédies.....
rétractait solennelle-
qu'il avait pu écrire
fléchi dans les baga-
nt on avait multiplié
ans qu'il eût jamais
onfidence d'aucune,
aitait la poésie d'*art*
c. etc. Cette rétracta-
olère de Voltaire. On
espondance de 1759 :
on de Gresset, qu'en
Quel fat orgueilleux!
natique! » Cependant
r-Vert et de la *Char-*
appelait des *ouvrages*
ıvait jamais offensé en
après avoir loué beau-
usieurs endroits de ses
mme célèbre, Gresset
en 1736, de très jolis
aux détracteurs d'*Al-*
hilosophe de Ferney ne
nera un poète aussi di-
littérature française de
nent déclaré religieux.
une tirade piquante et
injuste qui se trouve dans le *Pauvre diable*, où le titre de comédie est refusé au *Méchant*, quoique le censeur lui-même, lorsqu'il s'est mêlé de faire ce qu'il appelait, à cette occasion, *œuvre du Démon*, n'ait pu rien offrir à la muse comique qui approche, même de loin, de la pièce de Gresset. Celui-ci condamna au feu différentes productions que ses principes en religion lui faisaient regarder comme coupables, et, entre autres, plusieurs comédies, dont trois intitulées : L'*Esprit à la mode*, le *Secret de la comédie*, et le *Monde tel qu'il est*. Nous ne connaîtrons probablement jamais une autre pièce qu'il avait cependant *cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription* : pièce qui avait pour objet, dit-il, *la peinture et la critique d'un caractère plus à la mode que le* Méchant *même; caractère qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule et un vice national*..... Les seuls enfants de la muse de Gresset qui aient eu une sorte de publicité pendant sa retraite, sont le *Gazetin*, poème en 4 chants, lu à l'académie d'Amiens en 1767, mais non imprimé, et le *Parrain magnifique*, poème en dix chants, composé vers 1760, et qu'on a fait paraître à Paris, en 1810. Celui-ci offre, le plus souvent, un bavardage brillant, quelquefois spirituel; et l'on y rencontre, par-ci par-là, des vers dignes de l'auteur du *Méchant* : mais vainement y chercherait-on la richesse d'imagination et la verve de gaîté qui font regarder *Ver-Vert* comme un chef-d'œuvre de plaisanterie. Gresset, d'après l'avis, la prière même, de l'évêque d'Amiens, refusa de livrer au public deux nouveaux chants qu'il avait ajoutés à ce dernier poème : l'un était intitulé les

Pensionnaires, et devenait le IIIe. chant, dans l'ordre nouvellement adopté par lui; l'autre, qui avait pour titre l'*Ouvroir* ou le *Laboratoire de nos sœurs*, devait former le IVe. chant. On sait qu'il recita celui-ci en 1759, dans une séance de l'académie de la ville où il était né, et le répéta à la cour, en 1774, lorsqu'en qualité de directeur de l'académie française, il eut l'honneur de complimenter Louis XVI sur son avénement au trône. Il ne le disait que de mémoire; et ce fut ainsi que l'entendit M. Philipon la Madelaine, qui en parle, sans en faire l'éloge, dans son *Dictionnaire portatif des poètes français*. Ceux qui aiment à tout recueillir d'un auteur célèbre, même ce qu'il a refusé d'imprimer, ne désespéraient pas encore, il y a quelques années, d'obtenir communication de ces deux nouveaux chants de *Ver-Vert* que deux octogénaires, amis du poète (et morts actuellement), avaient retenus, et qu'ils récitaient aussi par cœur, mais dont ils n'avaient jamais voulu faire jouir qu'un très petit nombre d'auditeurs. Gresset fut appelé de nouveau à Paris, en 1774, pour répondre au discours de réception de M. Suard à l'académie française; et à cette occasion il donna une preuve sensible du rétrécissement de ses idées et de l'altération de son goût. Tout lui était devenu étranger dans la capitale. Il voulut peindre encore une fois le jargon du jour, qu'il avait si parfaitement reproduit dans la plus célèbre de ses pièces de théâtre; mais, s'il le connaissait assez pour le mépriser, il les possédait trop peu pour le rendre avec fidélité. A propos de l'influence des mœurs sur le langage, il avait cru devoir combattre, comme une invasion des plus dangereuses, l'admission de ces noms éphémères donnés par la mode à ses bizarres créations. Il exagéra en voulant imiter, et fit une caricature plutôt qu'un tableau : caricature que le public (nous dit d'Alembert) vit avec douleur, mais avec un silence respectueux. La réunion du véritable talent avec la piété et le respect pour les mœurs valut à Gresset, de la part de Louis XVI, un accueil et même des faveurs qui pouvaient bien le consoler des rigueurs de Louis XV. Entre autres preuves de bonté et d'intérêt, le petit-fils et successeur de ce roi accorda au chantre de *Ver-Vert* des lettres de noblesse rédigées dans les termes les plus honorables, et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel; enfin, Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, ajouta à ces grâces la place d'historiographe de l'ordre de St.-Lazare. Gresset fut toujours chéri et estimé de ses concitoyens. Un caractère irréprochable et les agréments de son commerce habituel rehaussaient encore davantage à leurs yeux le poète parvenu dès sa jeunesse à la célébrité, et qui était venu chercher parmi eux le repos et le bonheur. Si pendant trente ans il n'avait pas entièrement abandonné le commerce des muses, du moins s'était-il principalement et même presque exclusivement occupé des devoirs de la religion, en y joignant les jouissances paisibles de la tendresse conjugale et de l'amitié. Il finit sans éclat sa carrière dans la même ville où il l'avait commencée et pour laquelle il avait conservé une vive affection. Ce fut le 16 juin 1777 qu'il mourut, animé des sentiments de la plus haute piété. Il n'avait point eu d'enfants de son mariage avec Mlle. Galland, fille d'un négociant et maire d'Amiens; et il laissa seulement des neveux. Tout le corps municipal voulut assister à ses obsèques.

Gresset, plus qu'aucun de nos auteurs, semble avoir été assujéti à l'influence des lieux et des circonstances. Il a successivement retracé, dans ses productions, les mœurs et les habitudes soit du collége, soit du couvent; ensuite celles du grand monde; plus tard les travers des provinciaux; il a, un moment, payé tribut à l'esprit philosophique du milieu du XVIIIe. siècle, enfin la dévotion, à son tour, l'a inspiré, suivant qu'il s'est trouvé écolier, novice, ou professeur chez les jésuites; habitué du *Cabinet vert* de Mme. de Forcalquier, à Paris; académicien et bourgeois d'Amiens; puis en dernier lieu, ami du pieux évêque La Motte. C'est, du reste, le poète le plus original de son siècle; le seul, peut-être, qui ne soit absolument d'aucune école, et qui, postérieur à Voltaire, ne l'ait pris en rien pour modèle. Indépendamment des notices qu'ont données, sur Gresset, les derniers éditeurs de ses œuvres, et de sa vie publiée par le père Daire, Paris, Berton, 1779, in-12, on a son éloge par Ant. Diannyère (1784, in-8°.) Il en existe deux autres, qui concoururent, en 1785, pour le prix proposé par l'académie d'Amiens, l'un composé par M....., avocat en parlement (on croit que c'est le trop fameux Robespierre), et l'autre par M. Noël. Mérard de St-Just a aussi donné un éloge de Gresset, dans la même année, 1785; enfin il en existe un composé par Bailly et qui est bien supérieur aux autres. On a publié, en 1802, les *Œuvres choisies de Gresset*, Paris, stéréotype d'Herhan, 1 vol. in-18. Les meilleures éditions sont celle de M. Fayolle, Paris, 1803, 3 vol. in-18, imprimés chez Didot aîné; et celle de Renouard, Paris, 1811, 3 vol. in-8°., y compris le *Parrain magnifique*, publié l'année d'auparavant. *Ver-Vert* a été traduit en allemand, par J.-N. Goëtz, 1752, in-8°.; en portugais par un anonyme sous le nom de *Filinto Elysio*, Paris, 1816, in-8°.; en vers italiens par L. A. Vincenzi, 1803, in-8°. (*Voy.* aussi Cooper (Jean-Gilbert.)

L—P—E.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), l'un des plus célèbres compositeurs de musique française, né à Liége le 11 février 1741, est mort à Montmorency, le 24 septembre 1813. Son père, qui était musicien, le fit recevoir enfant de chœur dans la collégiale de Saint-Denis à Liége, où il eut beaucoup à souffrir des mauvais traitements du maître de musique. Il était fort jeune encore, lorsqu'un accident grave pensa lui coûter la vie: une solive, du poids de trois à quatre cents livres, lui tomba sur la tête, et lui fit un enfoncement dans le crâne; cet événement contribua, dit-il, à changer son caractère, et à donner plus de netteté à ses idées. Dès-lors son goût pour la musique devint plus vif, et se développa encore par la présence d'une troupe italienne qui se fixa à Liége: c'est là que le jeune Grétry puisa des principes de chant, qui étonnèrent toute la ville, lorsqu'il reparut à la collégiale de St.-Denis. A dix-huit ans, il obtint de ses parents la permission d'aller à Rome, où il suivit assidument les leçons de Casali. Lorsqu'il eut fait entendre, dans quelques sociétés d'amateurs, des scènes détachées et des symphonies, le directeur du théâtre d'Alberti le chargea de mettre en musique deux intermèdes intitulés *le Vendemiatrice* (les Vendangeuses). Ils furent représentés avec succès dans le carnaval de 1765; et le célèbre Piccini y applaudit, « parce que le jeune » compositeur ne suivait pas la route

» commune. » Cependant les parents de Grétry, impatients de jouir de ses progrès, le pressaient de revenir à Liége : une place de maître de chapelle vint à vaquer dans cette ville; Grétry envoya un morceau de musique pour le concours, et obtint la place, mais ne put se décider à partir. C'est vers cette époque, qu'une personne attachée à l'ambassade de France à Rome lui prêta une partition de l'opéra-comique de *Rose et Colas*, dont la lecture lui inspira le desir de travailler pour l'Opéra français : il partit de Rome le 1er. janvier 1767, et s'arrêta à Genève, dans l'intention d'y gagner quelque argent, en donnant des leçons de musique, afin d'avoir les moyens de se soutenir à Paris. Pendant son séjour à Genève, il mit en musique le petit opéra d'*Isabelle et Gertrude*, de Favart, qui venait d'être joué à Paris avec la musique de *Blaise* : cet ouvrage réussit ; et Voltaire, qu'il voyait souvent à Ferney, le pressa d'aller faire connaître ses talents dans la capitale ; mais, pendant les premiers mois du séjour qu'il y fit, il n'essuya que des dégoûts. Déjà le découragement s'emparait de lui, lorsque Marmontel lui confia sa pièce du *Huron*, dont Grétry composa la musique en peu de temps : l'excellent acteur Caillot en fut si satisfait, qu'il fit toutes les démarches pour la réception. L'ouvrage ayant eu un succès complet, notre compositeur, jusque-là délaissé, fut accablé de sollicitations pour mettre une foule de pièces en musique : Marmontel, auquel il donna une juste préférence, eut encore sa part dans les succès qui suivirent ceux du *Huron ;* et bientôt Grétry fut regardé comme un des soutiens du théâtre de l'Opéra-Comique, appelé alors improprement la Comédie-Italienne. Grétry a composé depuis 1769 jusqu'en 1799, soit pour ce théâtre, soit pour l'académie royale de musique, quarante-quatre ouvrages : dans ce nombre, on peut en citer trente qui ont eu un brillant succès ; et plus de vingt sont encore au répertoire, et n'ont point vieilli malgré les révolutions que la musique a éprouvées (1) : ils doivent cet avantage à un mérite rare, que Grétry lui-même a bien indiqué (dans l'ouvrage intitulé, *La Vérité*) : « Ma » musique n'est pas aussi énergique » que celle de Gluck ; mais je la crois » la plus vraie de toutes les compositions dramatiques : elle dit juste les » paroles suivant leur déclamation » locale. Je n'ai pas exalté les têtes » par un superlatif tragique ; mais j'ai » révélé l'accent de la vérité que j'ai » enfoncé plus avant dans le cœur des » hommes. » Cette opinion est peu modeste ; mais elle est vraie et sentie. C'est dans le même sens que Grétry dit à l'auteur de cet article, qui lui témoignait son admiration sur l'accord qui règne entre les paroles et la musique de l'*Ami de la maison* : « N'est-» ce pas, on dirait que c'est Marmon-» tel qui a fait la musique, et que j'ai » fait le poème(2)? » Mais si l'opinion du public n'a jamais varié sur le mérite de Grétry comme compositeur de musique dramatique, tous les musiciens de profession ne partagent pas cette opinion ; plusieurs lui contestent

(1) Le public revoit surtout avec plaisir, *le Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *l'Ami de la maison*, *la Fausse Magie*, *le Jugement de Midas*, *l'Amant jaloux*, *les Événements imprévus*, *Colinette à la cour*, *la Caravane*, *Richard Cœur-de-Lion* et *Anacréon chez Polycrate*. Plusieurs de ces pièces ont été traduites en italien et en allemand, et représentées avec la musique de Grétry, sur divers théâtres d'Italie, d'Allemagne et de Londres.

(2) Cette anecdote et quelques autres, ainsi que divers jugements sur les ouvrages de Grétry, se trouvent dans trois Notices insérées au *Journal de Paris* peu de jours après la mort de ce compositeur. Ces Notices étant de l'auteur de cet article, on ne sera pas surpris de retrouver ici les mêmes idées, et souvent les mêmes expressions.

-à-dire la connaissance
accords et des effets
c.: il avait du chant,
s il ne parlait pas la
: avec correction. On
siciens sont plus diffi-
érateurs; car ceux-ci,
ant que Molière n'est
n aussi pur que Ra-
issent cependant qu'il
des auteurs comiques.
le Grétry offrent une
eux écrits avec beau-
ction; ce qui prouve,
dise, que ce composi-
bien les règles de l'art,
oyait pas assez essen-
dût s'y soumettre cons-
ir sacrifier des chants
et il répondait aux per-
reprochaient des fautes
es: « Je sais que j'en
fois; mais je veux les
y, regardant la mel-
on comme le seul guit-
re le compositeur dra-
rité d'expression était
l ne pouvait se faire à
r un instant la musi-
; ou, si la musique était
dans les ouvertures et
, il voulait qu'elle ne
ir un rapport direct à
t ou à ce qui allait sui-
de danse même parti-
. Cette opinion de Gré-
pal mérite des produc-
se trouve exprimée
de ses saillies. On dis-
, au foyer de l'Opéra-
es instruments qui pro-
d'effet, et en général
de produire de l'effet
avait là des composi-
ingués : chacun disait
uns étaient pour la
pour le trombone, etc.

Les opinions étaient partagées : « Mes-
» sieurs, dit Grétry, je connais quel-
» que chose qui fait plus d'effet que tout
» cela. — Quoi donc? — La vérité. »
Interrogé sur la différence qu'il trou-
vait entre Mozart et Cimarosa, il ré-
pondit : « Cimarosa met la statue sur le
» théâtre, et le piédestal dans l'orches-
» tre; au lieu que Mozart met la sta-
» tue dans l'orchestre, et le piédestal
» sur le théâtre. » On ne donnera
point ici la liste des ouvrages de ce
célèbre compositeur; elle est dans
les Biographies spéciales et dans les
Almanachs des spectacles; il faut y
joindre plusieurs scènes détachées, et
quelques petites compositions faites
pendant son séjour à Rome et à Ge-
nève, ainsi qu'une *Méthode* (publiée
à Paris en 1802), pour apprendre à
préluder en peu de temps avec toutes
les ressources de l'harmonie. Enfin
dans ses dernières années, quoiqu'il
eût renoncé à la musique, il fit des
corrections et des additions assez con-
sidérables à ses opéras des *Mariages
samnites* et d'*Elisca*. Grétry s'est fait
aussi connaître comme écrivain; il
publia, en 1789, un volume in-8°.
ayant pour titre : *Mémoires* ou *Es-
sais sur la musique*; le gouvernement
le fit réimprimer en 1797 (an v), avec
deux nouveaux volumes, qui sont
d'un intérêt moins général que le
premier, mais qui contiennent de
bonnes observations sur la partie dra-
matique de la musique. On trouve à
la fin du 3e. volume la liste des ou-
vrages dramatiques mis en musique
par Grétry. En 1801, il donna un ou-
vrage intitulé : *La Vérité*, ou *ce que
nous fûmes, ce que nous sommes,
ce que nous devrions être* (3 vol. in-
8°.) Ce livre prouve que Grétry n'a-
vait nullement le don de la prescience,
et était très étranger aux principes
d'une saine politique. L'auteur y ro-

produit des lieux communs de métaphysique; et l'on n'y retrouve que bien rarement le naturel et le charme qui plaisent dans ses Mémoires. Grétry s'occupait depuis long-temps d'un ouvrage qu'il n'annonçait encore que sous le titre vague de *Réflexions d'un solitaire:* deux ans avant sa mort, il disait à l'auteur de cet article, qu'il en était au sixième volume, et qu'on y verrait des rapprochements curieux entre les beaux-arts. La conversation de Grétry était attachante: elle offrait un mélange de réflexions philosophiques et d'aperçus pleins de finesse; il citait souvent ses ouvrages avec une franchise qui, dans tout autre, aurait passé pour de la vanité; et, quoique sa musique soit généralement gaie, on remarquait dans son caractère une légère teinte de mélancolie. Nul auteur n'a joui aussi complètement des avantages attachés à une grande réputation. Il ne pouvait entrer au théâtre, dépositaire de ses ouvrages, sans passer devant la statue en marbre qu'un amateur (M. le comte de Livry) lui avait érigée. A sa mort, les auteurs et compositeurs dramatiques, les membres du Conservatoire de musique, les acteurs des principaux théâtres se joignirent aux membres de l'Institut, pour donner plus de pompe à ses funérailles. Le cortége s'arrêta devant les deux théâtres lyriques, et fit aussi une station devant le Théâtre-Français. On prononça des discours; et, le soir même, on exécuta, au théâtre de l'Opéra-Comique, une espèce d'apothéose; enfin la peinture, la sculpture, la gravure, s'empressèrent à l'envi de multiplier les traits de ce célèbre compositeur. Grétry était membre de l'Institut et de plusieurs académies, et chevalier de la Légion d'honneur. P—x.

GRETSER (JACQUES), savant jésuite, né en 1561 à Marckdorf en Souabe, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et, après avoir terminé ses études, fut envoyé à Ingolstadt, où il professa la philosophie et les différentes parties de la théologie pendant vingt-quatre années. Sa vie fut une suite continuelle de travaux qui lui firent une grande réputation, bien déchue aujourd'hui. On ne peut nier que son érudition ne fût immense; mais il manquait de goût et de critique, et il portait dans les discussions un ton d'aigreur qui lui attira beaucoup d'ennemis. Cependant il était fort modeste. Les magistrats de Marckdorf lui ayant, dit-on, demandé son portrait pour en décorer la salle de l'hôtel-de-ville, il leur répondit qu'ils n'avaient qu'à y placer la tête d'un âne. Si cette réponse n'est pas un trait de modestie, c'en est du moins un de caractère. Gretser mourut à Ingolstadt, le 29 janvier 1625, à soixante-trois ans. On trouvera, dans le tome XXVIII des Mémoires de Niceron, la liste de cent cinquante-trois ouvrages de ce savant; mais elle offre quelques répétitions. Le recueil complet en a été publié à Ratisbonne, 1734 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. La plus grande partie des pièces qui forment cette collection, roulent sur des matières de controverse, et ne présentent aucun intérêt aujourd'hui. On se contentera de citer: I. *De sancta cruce,* Ingolstadt, 1600-1605, 3 vol. in-4°.; ib., 1616, in fol. Cette édition est la meilleure. II. *De jure et more prohibendi, expurgandi et abolendi libros hæreticos et noxios*, ibid., 1603, in-4°., rare et curieux. Jacques Laurent le combattit par un ouvrage intitulé: *Dissertatio theologica de libris gentilium, Judæorum, Tur-*

1, etc. *permittendis ac toleran-* msterdam, 1619, in 8°. III. *De meâ disciplinarum seu flagel-* cruce, Ingolstadt, 1606, in- ologne, même année, in-12; nouvelle édition est plus com- trad. en allem. par Conrad Wel- suite, 1612. Il y approuve la ation volontaire. IV. *Spicile- de usu voluntariæ per flagra ationis pro tribus libellis de linis*, Cologne, 1607, in-8°. rotestant nommé *Heilbronner* mna le système de Gretser com- traire aux mœurs et à la san- jésuite lui répondit avec une r et une amertume extraordi- . Cette querelle dura plusieurs s, et produisit de part et d'autre oule d'écrits justement oubliés. *e sacris et religiosis peregri- ibus*, Ingolstadt, 1606, in- . *De ecclesiæ catholicæ sacris ssionibus*, ibid., 1606, in-4°. me suite du précédent. VII. *Insti- nes linguæ græcæ*, ibid., 1593, VIII. *Rudimenta linguæ græ- m catechesi christianâ*, ibid., , in-4°. IX. *Nomenclator la- græcus cum commentariolo de anomalis et defectivis*, ibid., , in-8°. X. *Phraseologia gr. complectens latinas loquendi las ordine alphabetico dispo-* ibid., 1606, in-8°. XI. Enfin *raductions* latines de quelques ges de S. Grégoire de Nysse; aité de Codin Curopalates, *De s et officialibus magnæ ec-* , de la *Chronique* d'Hippolyte ibain, etc. On peut consulter, plus de détails, Sotwel, *Bibl. esu.* On a publié trois fois le gue des écrits de cet infatiga- éfenseur de la foi catholique, tadt, 1610 et 1612; Munich, in-4°. Cette dernière édition, donnée après la mort du P. Gretser, plus complète par conséquent que les précédentes, est cependant peu exacte au rapport de Niceron. W—s.

GREUZE (Jean Baptiste), l'un des peintres les plus distingués de l'école française au XVIIIe. siècle, naquit à Tournus en 1726. Son père, qui était loin de le destiner à la carrière des arts, lui défendit inutilement de barbouiller des rames de papier, de charbonner toutes les murailles: le jeune Greuze, emporté par sa passion pour le dessin, négligeait tout autre genre d'occupation. Il allait, dit-on, être renvoyé de la maison paternelle, lorsqu'un peintre lyonnais, nommé Grandon (1), passa par la petite ville de Tournus, et fut témoin d'une scène extrêmement vive entre le père et le fils. Frappé du talent original dont ce dernier paraissait avoir le germe, Grandon demanda et obtint la permission d'emmener le jeune Greuze à Lyon, où il lui donna des leçons gratuites, qui le mirent promptement en état de peindre le portrait avec succès. Il n'est donc pas rigoureusement vrai, comme nous l'avons entendu dire, que Greuze n'ait jamais eu d'autre maître que la nature. C'est même, selon toute apparence, aux leçons de Grandon (bon peintre de portraits), qu'il dut la supériorité toute particulière avec laquelle il peignait les têtes d'enfants et de vieillards. Grandon étant venu à Paris, son élève l'y suivit et s'y fixa. Vivant avec peine du prix modique de ses portraits, Greuze sentit la nécessité de s'élever à un genre plus noble. Il suivit l'étude du modèle à l'académie; et, quoiqu'il ne se distinguât pas beaucoup de ses condisciples par la manière de dessiner le nu, il eut, du

(1) Beau-père du célèbre Grétry.

moins, l'avantage de rectifier, jusqu'à un certain point, ce que ses premiers principes avaient de défectueux. Quel fut un jour l'étonnement de ses professeurs, dont jusque-là il n'avait point encore fixé l'attention, lorsqu'il leur montra son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants!* Ils ne purent en croire leurs yeux, tant le mérite de ce coup d'essai leur parut extraordinaire; et quelques-uns d'entre eux ne craignirent pas de dire que le jeune Greuze ne pouvait être le véritable auteur d'un pareil chef-d'œuvre. Il répondit à cette accusation par d'autres ouvrages aussi beaux, et plus parfaits peut-être que son *Père de famille;* et, dès-lors, sa réputation s'éleva au plus haut degré. Protégé par M. Delalive de Jully, riche amateur, il n'eut bientôt plus à s'inquiéter des premiers besoins de la vie. Son tableau de l'*Aveugle trompé* le fit agréer à l'académie, sur la proposition du célèbre Pigalle; et les ouvrages qu'il exposa au Salon eurent une vogue prodigieuse. Cependant quelques-uns de ses envieux s'attachèrent à le décrier, disant partout que son goût de dessin était trivial, et qu'il n'avait nulle connaissance des grands modèles. Greuze voulut détruire l'effet de cette malveillance, et se rendit à Rome avec Gougenot pour y apprendre à mettre plus de vigueur dans son coloris, plus de noblesse et d'élégance dans son dessin. Mais cette entreprise, loin de lui réussir, ne fit qu'altérer, à certains égards, par une imitation servile, la naïve originalité de sa première manière; et lorsqu'il fut de retour à Paris, ses ennemis, affectant de le plaindre, ne manquèrent pas de publier qu'il avait perdu tout son talent en route. Heureusement il ne tarda pas à secouer le joug de l'imitation, et à réparer le léger échec que sa réputation avait momentanément souffert. Le plus grand artiste, toutefois, n'étant pas exempt de faiblesse, Greuze eut alors à se reprocher quelques fautes qui lui attirèrent de nombreux désagréments: se croyant, sans doute, trop supérieur aux autres *agréés* de l'académie, pour être assujéti, comme eux, à la condition de présenter un tableau de réception, il refusa longtemps de remplir cette formalité indispensable. Déjà le délai au-delà duquel il était dans le cas d'être exclu pour toujours, était expiré, lorsque l'académie, sentant tout ce qu'elle perdrait à rejeter de son sein un artiste aussi distingué, se contenta de lui interdire le droit d'exposer ses ouvrages au salon du Louvre, tant qu'il n'aurait pas satisfait aux réglements. Cette décision le détermina enfin à céder; mais, tout en cédant, il se donna de nouveaux torts. Mécontent de ce qu'on prétendait ne le recevoir à l'académie que sous la qualité de peintre de genre et de portraits, il voulut y être admis à titre de peintre d'histoire; et, dans ce dessein, il présenta pour tableau de réception une composition du genre héroïque, qui, loin de produire l'effet que l'auteur en attendait, fut malheureusement jugée médiocre par tout le monde. (C'était l'*empereur Sévère, reprochant à Caracalla, son fils, d'avoir voulu l'assassiner.*) Les académiciens s'autorisèrent de ce mauvais succès pour persister dans leur résolution: Greuze, piqué au vif, rompit dès ce moment avec eux sans retour, et s'abstint d'envoyer ses ouvrages au Salon, tant que l'académie subsista. A l'époque de la révolution, il s'empressa d'exposer quelques portraits au musée des artistes vivants. Mais alors sa vue et sa main étaient affaiblies; et le respect

dû à la vieillesse d'un homme de génie, entra pour beaucoup dans les éloges que les journaux du temps donnèrent à ces productions languissantes. Il approchait de sa 80me. année, lorsque la mort l'enleva aux arts et à sa famille, le 21 mars 1805. Greuze sera toujours considéré comme un peintre unique en son genre. Il n'a rien emprunté de ses devanciers, du moins quant à l'esprit et au goût de ses compositions; et ses nombreux imitateurs sont tous restés fort au-dessous de lui. Ce n'est ni dans la mythologie, ni dans l'histoire, qu'il cherchait les sujets de ses tableaux. La nature semblait avoir refusé à son génie le degré d'élévation et l'espèce de grandiose qui conviennent au style héroïque. C'était dans l'intérieur des pauvres ménages, c'était sous le chaume du simple laboureur, qu'il allait observer la nature. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes; et il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. On l'a surnommé quelque part le *Lachaussée de la peinture;* mais le peintre avait plus de vérité, plus de feu, plus d'énergie que ce poète, d'ailleurs estimable, et maintenant trop déprécié. Que de sentiments et de naturel dans le tableau de ce *Père paralytique*, que la piété filiale console de ses maux! Quelle ame, quel mouvement, quelle force d'expression dans la *Malédiction paternelle!* Et, enfin, avec quelle jouissance on arrête ses regards sur ce délicieux tableau de la *Bonne Mère*, qu'une foule d'enfants accablent à l'envi de leurs caresses! Celui du *Père dénaturé*, *abandonné de sa famille*, est, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une épouvantable beauté. On rapporte que plusieurs personnes, le voyant pour la première fois, reculèrent d'horreur, et que d'autres tombèrent évanouies. On cite, en outre, avec de justes éloges, sa *Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté; le *Retour du chasseur;* l'*Enfant au capucin;* la *Dame de charité;* l'*Accordée de village* (maintenant placée au Musée royal), le *Gâteau des Rois;* la *Fille confuse;* la *Bonne éducation;* la *Paix du ménage;* la *Cruche cassée;* le *Départ de Barcelonnette;* la *Bénédiction paternelle;* l'*Enfant pleurant la mort de sa mère*, etc. La plupart de ces ouvrages, pleins de vie et de sensibilité, sont remarquables surtout par la disposition et l'agencement pittoresque des figures. S'il y avait quelque chose à y blâmer, ce serait, peut-être, l'affectation de l'effet théâtral. Greuze avait aussi le défaut de répéter, presque dans tous ses tableaux, les mêmes caractères de têtes; mais ces têtes étaient si belles, si admirablement modelées, qu'aucun peintre du dernier siècle ne saurait, à cet égard, lui être comparé. Son dessin, dans toutes les autres parties de la figure, manquait plutôt d'élégance que de correction, et ne laissait presque rien à desirer par rapport à la fermeté. Ses draperies sont, en général, de mauvais goût. On a dit qu'il les négligeait exprès pour faire ressortir la beauté des chairs; mais il est permis d'en douter: ses carnations étaient trop belles (1) pour avoir besoin d'être relevées par un artifice de ce genre; et, dans tous les cas, il pouvait subordonner l'effet des draperies à celui de

(1) On en peut juger par sa *Ste. Marie égyptienne*, tableau de 5 pieds et demi de haut sur 4 de large, regardé par Taillasson, pour la beauté et la vérité de l'expression, comme le chef-d'œuvre de Greuze. Ce tableau, peint vers 1750, pour M. Duclos-Dufresnoy, fut exposé au sallon en 1808 et 1814; et Greuze en fit, au bout de quarante ans, une copie (avec quelques différences), qui a passé dans le cabinet du prince de Canino.

la figure, sans leur donner ce ton lourd et sale, qu'on lui reproche avec raison. « On peut le blâmer encore, » dit un de nos meilleurs juges en » matière d'art, d'avoir cherché à » imiter la nature avec des méplats » trop uniformes et trop affectés; ce » qui donne souvent à ses peintures » l'air d'ébauches de sculpture. » Ce défaut, bien moins sensible dans les ouvrages qu'il terminait avec soin, disparaît tout-à-fait dans ses chefs-d'œuvre. Si sa touche était irrégulière, elle avait, du moins, le rare avantage de la suavité unie à la vigueur, surtout dans les tons de chair; et l'on ne reproche guère à sa couleur que de tirer un peu trop sur le violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès; les uns par Lebas, Cars, Marténasie, Macret; les autres par Flipart, Massard père, Porporati; et, quoiqu'il soit difficile de choisir entre les estampes faites d'après lui par ces habiles artistes, nous croyons pouvoir dire que celles de Flipart, moins parfaites peut-être sous le rapport de la pureté du travail, rendent avec plus de vérité que les autres l'esprit et la manière du peintre. La *Bonne Mère*, par Massard père, est aussi considérée, à juste titre, comme une estampe d'un grand prix. Greuze était d'une taille au-dessous de la médiocre. Il avait du feu dans les yeux, et quelque chose de bizarre dans la coiffure ainsi que dans l'habillement. Il aimait la parure; et nous l'avons vu plusieurs fois se promener en habit écarlate, l'épée au côté, à une époque de la révolution où les hommes les plus riches étaient contraints, pour leur sûreté, de prendre les habits de la misère. Du reste, Greuze n'était pas moins galant dans ses manières que dans ses habits. A l'âge le plus avancé, il recherchait avec empressement la société des plus jeunes femmes; et les soins qu'il prenait pour leur plaire, n'étaient pas toujours exempts de ridicule. Toutes les personnes qui l'ont connu, font l'éloge de la bonté de son cœur, et regrettent vivement sa perte. La simplicité de ses obsèques, dit le *Moniteur*, a été animée par une scène aussi touchante qu'inattendue: « Au moment où le corps allait être » enlevé de l'église pour être placé sur » le char funéraire, une jeune per- » sonne, dont on pouvait remarquer » l'émotion et les larmes à travers le » voile dont son visage était couvert, » s'approchant du cercueil, y plaça » un bouquet d'immortelles, et se re- » tira au fond de l'église pour y con- » tinuer les prières qu'elle avait in- » terrompues. Les tiges de ces fleurs » étaient fixées par un papier ployé » sur lequel étaient écrits ces mots: » *Ces fleurs, offertes par la recon-* » *naissance de ses élèves, sont l'em-* » *blème de sa gloire.* » J. B. Greuze a laissé deux filles, qui ont hérité d'une partie de ses talents. Mme. de Valory a donné au théâtre du Vaudeville: *Greuze*, ou *l'Accordée de village*, comédie-vaudeville en un acte, précédée d'une notice sur Greuze et sur ses ouvrages, 1813, in-8°.

F. P—T.

GRÈVE (Jean de), théologien hollandais, né dans le duché de Clèves, vers 1580, se rangea du parti d'Arminius, autrement dit des Remontrants, dans les querelles des théologiques qui déchirèrent la Hollande, au commencement du XVIIe. siècle: il refusa, en conséquence, d'adhérer aux décisions du synode de Dordrecht, et devint l'objet dévoué des persécutions des soi-disant orthodoxes. Tour à tour banni et incarcéré, il ne recueillit aucun fruit de l'intervention du respectable Uitenbogaert, qui écri-

n sujet, aux-états-géné-
le lettre fort touchante. En-
rouva moyen de se sauver
, et se réfugia en Allemagne,
ne sait ce qu'il devint. Ses
egrettèrent pour son savoir,
la bonté de son caractère,
esse de sa conduite. Gérard
dans son *Histoire de la ré-
n des Pays-Bas*, lui rend
gnage. On a de lui *Tribunal
tum*, qu'il écrivit pendant
sion à Amsterdam, et où il
avec force les procédés judi-
e l'intolérance de son temps.
icule, imprimé à Hambourg,
1-12, est devenu rare. Grève
npte de sa délivrance inespé-
maison de force, dans une
line à Conrard Vorstius, en
msterdam, 19 octobre 1621,
it la 405e. dans les *Epistolæ
sticæ præstantium ac erudi-
rorum*. — Pierre de Grève,
sulte hollandais, né à Arnheim
, professa le droit à Harder-
à Nimègue; et il a laissé *Exer-
es ad Pandectarum loca dif-
*, Nimègue, 1660, in-8°. Il
t dans cette dernière ville en
Gérard Noodt y prononça,
de mars 1678, son oraison

M—on.

VE (Egbert-Jean), théolo-
llandais, né à Deventer le
nbre 1754, fit ses premières
dans sa ville natale, depuis
aps distinguée par la culture
res. En 1778, il se rendit
, où il passa quatre années.
t initié, par une application
e sous les meilleurs maîtres,
les détails de la théologie; et
lbert Schultens le traita plu-
me son collaborateur et son
ue comme son disciple, dans
qui a trait aux langues orien-
tales. Invariablement attaché aux principes essentiels du christianisme, Grève devint, à force de recherches, un peu latitudinaire en fait d'orthodoxie; et, reçu proposant en 1783, il ne consentit à signer les formulaires d'unité que comme des *institutions humaines*, aux termes de l'article 2 de la Confession de foi des églises réformées de Hollande elle-même. Cette réserve expresse, qu'il crut devoir à sa conscience, jointe à la faiblesse de sa complexion et de ses moyens physiques, nuisit peut-être à son avancement dans la carrière pastorale. Sa maison paternelle à Deventer, où il s'était retiré, fut fort maltraitée dans les pillages orangistes, à la fin de 1787. Grève chercha un asile à Steinfort : il y acheva son travail sur les derniers chapitres de Job, et son traité sur la prosodie orientale. Au printemps de 1789, il retourna à Deventer; et la botanique le délassait de ses études habituelles. Il refusa, en 1795, une chaire de langues orientales à Deventer. En 1796, il fut nommé membre de la première assemblée nationale hollandaise; et il y tint la conduite la plus honorable. Mais en 1797, appelé à la chaire de langues orientales et d'antiquités judaïques de l'université de Francker, il accepta enfin ce poste, si analogue à ses goûts et à ses habitudes, et choisit pour sujet de son discours d'inauguration, le lien étroit qui existe entre l'étude des langues orientales et les autres branches de la philologie. Depuis ce temps, il se livra tout entier à l'enseignement qui lui était confié, et à des travaux littéraires qu'il y jugeait analogues. Ses forces ne secondèrent point son zèle; et ayant été attaqué d'une fièvre nerveuse, à Harlinger, il y succomba le 13 août 1798. On a de lui : 1.

Ultima capita Jobi (38-42) *ad græcam versionem recensita, notisque instructa; accedit tractatus de metris hebraïcis, præsertim Jobæis*, la première partie à Deventer, 1788; la deuxième, à Burg-Steinfort, 1791, in-8°. La dédicace de la première partie fut cartonnée par ordre du magistrat de Deventer, à raison de quelques passages relatifs aux affaires du temps. II. Une nouvelle traduction hollandaise des *Epîtres de St. Paul aux Ephésiens*, *aux Colossiens*, de la première *à Timothée*, et de celle *à Philémon*, avec un commentaire, Deventer, 1790, in-8°. III. *Vaticinium Nahumi et Habacuci*, édition métrique en hébreu, avec une nouvelle version et des notes, Amsterdam, 1793, in-8°. IV. *Oratio de nexu qui studio linguarum orientalium cum cæteris artibus et doctrinis humanioribus intercedit individuus*, Leuwarde, 1798, in-4°. Ce fut un trait d'obéissance de sa part de livrer à l'impression ce discours, qu'il n'avait pas eu le loisir de soigner à son gré. V. Une nouvelle traduction hollandaise, accompagnée d'un commentaire, des *Epîtres de St. Paul aux Romains et aux Corinthiens*, 3 vol. in-8°., Amsterdam, 1794, 1804. VI. Pareil travail sur l'*Epître aux Galates*, accompagné d'un essai sur l'*Epître de St. Jacques*, Amsterdam, 1711, in-8°. VII. *Vaticinia Jesajæ : hebraïca ad numeros recensuit, versionem et notas adjecit E. J. Greve ; accedit interpretatio belgica*, 2 vol. in-8°., Amsterdam, 1800. VIII. Un homme distingué surtout comme poète dans la littérature hollandaise, et ami de Grève, M. Rhynvis Feith, a publié à Amsterdam, 1813, in-8°., un recueil de ses *Opuscules posthumes* (en hollandais), en tête duquel sont des lettres à un philosophe sur la cosmogonie de Moïse, et qui est terminé par un mémoire sur le *sicle* des Hébreux. On attribue à Grève un discours anonyme, *sur les devoirs des magistrats par rapport au culte*, Francker, 1804, in-8°., et quelques pièces éparses dans des recueils. M—on.

GREVILLE (Foulque), lord Brooke, naquit en 1554 à Alcaster, dans le comté de Warwick. Après une éducation brillante et plusieurs voyages sur le continent, il parut à la cour d'Elisabeth, protégé par deux de ses parents alors en place, et qui lui firent obtenir, à 22 ans, un emploi lucratif, à la cour des marches frontières du pays de Galles: mais son goût le portait de préférence à la carrière militaire; il se plaisait au tumulte des armes, et enfreignit plus d'une fois les ordres de sa souveraine, pour se procurer le spectacle d'une bataille. Cependant la reine le nomma, en 1580, secrétaire du sceau au conseil du pays de Galles, place très avantageuse; et, en 1583, secrétaire pour le pays de Galles, du sud et du nord. Il fut l'ami de sir Philippe Sidney, et se fit remarquer comme lui dans les joûtes et les superbes tournois, qui faisaient alors les divertissements de la cour, particulièrement en 1581, lorsque les ambassadeurs français, accompagnés d'une noblesse nombreuse, vinrent pour la seconde fois, en Angleterre, traiter du mariage de la reine avec le duc d'Anjou. Il représenta fréquemment son comté dans la chambre des communes conjointement avec sir Th. Lacy. Il fut créé chevalier en 1597, occupa différents emplois de l'état sous les règnes successifs d'Élisabeth, de Jacques et de Charles I. Quelques dégoûts qu'il paraît avoir reçus de sir Robert Cecil, l'éloignèrent sensiblement de la carrière de l'ambition: il voulut se con-

en écrivant la vie d'Élisabeth, et ait déjà occupé; mais la commun des archives du conseil lui efusée, il abandonna son projet, iit à revoir les productions littéde sa jeunesse. Après la mort sorier Cécil, en 1615, il fut ous-trésorier et chancelier de uier: ce fut en 1620 qu'il fut rd Brooke de Beauchamp-Court. 621, il fut fait un des gentilses de la chambre du roi, et ua de siéger dans le conseil après l'avénement de Charles I. sit les lettres, les cultivait et les eait; et il venait de fonder une d'histoire à l'université de Cam-, lorsqu'il mourut, le 30 sepe 1628, assassiné par un de ses tiques, qui ayant passé la plus e partie de sa vie au service de lle, croyait avoir à se plaindre ı ingratitude, et qui se tua luiun instant après. Lord Brooke egardé comme un excellent juge érature, et surtout des ouvrages ire et de poésie. Il fut le bien- de Guillaume Davenant, de en, de Speed, qu'il éleva de l'état ier à celui d'historiographe, fut ec le grand Bacon, mais plus ment avec Philippe Sidney. On son monument cette inscription: : *Greville, serviteur de la reine beth, conseiller du roi Jac. ami de sir Philippe Sidney.* de lui : I. La *Vie du célèbre sir ppe Sidney*, Londres, 1652, II. *Quelques ouvrages savants gants de Foulke lord Brooke, dans sa jeunesse, comme exer amilier avec sir Philippe Syd*ondres, 1633; composés de traivers, de lettres et de deux tragé-*Alaham* et *Mustapha*. Les 22 ères pages manquent dans tous emplaires. III. *Reliques de sir Foulques Greville lord Brooke*, comprenant des poèmes sur la monarchie et la religion, Londres, 1670, in-8°. Ses vers, suivant Milton ou Phillips, sont plus remarquables par la concision que par l'élégance et l'harmonie. — Robert GREVILLE, son parent, qu'il avait adopté pour son héritier, prit le parti du parlement dans la guerre de 1640, publia quelques écrits de métaphysique et autres, et fut tué en combattant à Lichtfield, en 1643, âgé de 35 ans. X—s.

GREVIN (JACQUES), né vers 1540, à Clermont en Beauvaisis, ayant perdu de bonne heure son père, fut élevé par les soins d'un oncle, et fit de tels progrès dans les humanités et dans la médecine, qu'il fut regardé comme un prodige de précocité. Fort jeune, il fit jouer au collége de Beauvais, deux comédies, la *Trésorière* et les *Ebahis*, et une tragédie intitulée *César*. Ces ouvrages eurent un succès prodigieux. Ronsard fit, à la louange de l'auteur, des vers où il le mettait au-dessus de Jodelle et de lui-même. De ces éloges, il supprima les uns et transporta les autres à un autre poète du temps, parce que Grevin, offensé en sa qualité de calviniste d'un écrit où Ronsard maltraitait fort ceux de cette religion, avait contribué à une satire sanglante contre lui. Grevin, après avoir long-temps chanté, sous le nom d'Olympe, une maîtresse dont il paraissait éperdu, épousa une autre femme. Marguerite de France, duchesse de Savoie, l'emmena en Piémont comme son médecin et son conseiller dans toutes les affaires importantes. Il ne jouit pas long-temps de cette faveur; il mourut à Turin, le 5 novembre 1570, n'ayant pas encore trente ans. Il a laissé plusieurs ouvrages de médecine, tant originaux que traduits du grec et du latin. Son

théâtre et ses poésies diverses ont été imprimés à Paris, en 1562, in-8°. Laharpe, dans son *Cours de littérature*, cite quelques vers de sa tragédie de *César;* il en trouve les idées *grandes*, *fortes et du ton de la tragédie*, et met l'auteur fort au-dessus de Jodelle. A—G—R.

GREW (Obadiah), théologien anglais, né en 1607 à Atherston, dans le comté de Warwick, se rangea, lors de la révolution, du parti du parlement, mais s'opposa courageusement au dessein de faire périr le roi. Lorsqu'en 1648 Cromwell, qui était lieutenant général, se disposait à entrer dans Londres, Grew ne craignit pas de lui adresser de vives représentations sur sa conduite. Il mourut en 1698, généralement estimé. On a de lui : I. *Le pécheur justifié par J.-C.*, en plusieurs sermons sur Jérémie, 1670, in-8°. II. *Méditations sur la parabole de l'enfant prodigue*, 1678, in-4°. L.

GREW (Nehemie), médecin et célèbre naturaliste anglais, fils d'un ecclésiastique qui se distingua par son courage sous la domination de Cromwell, naquit à Coventry, à ce qu'on croit, en 1628. Après avoir fait des études médicales dans une université étrangère, où il prit le doctorat, il revint dans sa ville natale exercer la médecine, et s'occupa dès-lors de ses observations sur la physiologie des plantes, objet d'étude entièrement neuf alors en Angleterre. Le premier fruit de ses observations fut l'*Idée d'une histoire philosophique des plantes*, dont il communiqua le manuscrit à l'évêque Wilkins, qui en jugea si favorablement, qu'il le lut à la société royale de Londres, en 1670. Cette compagnie accueillit cet ouvrage, le fit imprimer (1673, in-12), et s'empressa d'admettre l'auteur parmi ses membres. En 1676, Grew fit, dans la société royale, des lectures qui furent imprimées sous le titre d'*Anatomie comparée de l'estomac et des intestins*, à la suite de son *Museum regalis societatis*, ou *Catalogue et description des raretés naturelles et artificielles, appartenant à la Société royale, et conservées au collége de Gresham*, Londres, 1681, in-fol., avec trente-une planches. Elu, en 1677, secrétaire de la société, c'est lui qui, en cette qualité, publia les *Transactions philosophiques* de janvier 1677–78 à février de l'année suivante. Il fut nommé, en 1680, membre honoraire du collége des médecins. Son *Anatomie des plantes* parut d'abord en 3 volumes in-8°., publiés à différentes époques; elle fut réimprimée, en 1682, en un volume in-fol., avec 83 planches. D. Levasseur en a donné une traduction française, Paris, 1675, in-12, fig., plusieurs fois réimprimée. C'est le plus important des ouvrages de Grew. Le dernier qu'il donna au public, est intitulé: *Cosmographia sacra*, ou *Traité de l'univers, l'ouvrage et le royaume de Dieu*, Londres, 1701, in-fol. Leclerc a donné, dans la *Bibliothèque choisie*, deux extraits de cet ouvrage, dont il défend plusieurs principes contre la critique de Bayle. On peut en voir aussi des passages essentiels à l'article consacré à N. Grew, dans le *Dictionnaire historique* de Chauffepié. Grew n'était pas moins estimé pour ses vertus et sa piété que pour ses talents et ses lumières: ses biographes remarquent que sa qualité de non-conformiste n'empêcha pas, dans des temps de dissensions religieuses, qu'il n'eût beaucoup de vogue comme médecin. Il mourut subitement le 25 mars 1711. Il a traité, dans ses écrits, de presque tout ce qui a rap-

hysiologie végétale. Observatif et infatigable, ses ouent une mine de faits à la des esprits plus philosoui sont venus après lui ; ories ont aujourd'hui peu Ses remarques sur les conégétales, dit un de ses biologlais, et sur leurs propriétées et spéciales, sont pleiacité et d'originalité, ainsi amens comparatifs des diès de fruits et de semenn'eut pas des idées justes lsion et la direction de la e faut pas oublier qu'il fut remiers qui adoptèrent et t la doctrine sexuelle des qu'il ne fut pas même étranconnaissance des principes ssification méthodique. Le lltency, dans ses *Esquisses s et biographiques des proi botanique en Angleterre*, regarder comme le premier couvert que « le mélange des it universel dans le règne t que la poussière des anit douée d'une vertu fécon-Et il appuie son opinion sur ges des ouvrages de ce bon connaît encore de Grew ire sur l'art de rendre potable mer (*De aquâ marinâ i*), Londres, in-8°. On trouve *Transact. phil.* des Mém. at. scientifiques de ce més ouvrages ont été traduits mais très incorrectement. consacré à cet illustre botaus le nom de Grewia, un plante qui comprend des artiques de la famille des til-

L.

Y (JEANNE) était arrière-e de Henri VII, roi d'Angleterie, seconde fille de ce prince, épousa Louis XII, roi de France. Devenue veuve, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui fut marquise de Dorset. De cette dernière naquirent trois filles, dont Jeanne Grey était l'aînée. Cette origine royale causa les malheurs et la fin tragique de Jeanne. Edouard VI, âgé d'environ dix ans, avait succédé à son père Henri VIII. Edouard Seymour, oncle du jeune roi, se fit nommer protecteur du royaume et duc de Sommerset. Thomas Seymour son frère en devint extrêmement jaloux ; et Jean Dudley, vicomte de Lisle, conçut le projet de les ruiner l'un par l'autre, et de s'emparer de l'autorité sous un roi enfant. Thomas Seymour, excité par Dudley, ne cessait de cabaler contre le protecteur : celui-ci, d'un caractère modéré, s'était plusieurs fois réconcilié ; mais Dudley parvint à lui persuader d'accuser son frère devant le parlement. On ne connaît pas précisément ce qui dans cette occasion fut imputé à Thomas Seymour. Le parlement, habitué sous les Tudor à proscrire tous ceux que la couronne lui déférait, porta un bill d'*attainder* contre un pair du royaume, parent du roi et amiral, sans spécifier le crime pour lequel il était condamné à mort. Il restait à Dudley à perdre Sommerset ; et il devait en venir aisément à bout. Le protecteur n'avait tenu aucun compte du testament du dernier roi, qui nommait seize régents du royaume. La mort de son frère était regardée comme un sacrifice fait à sa sûreté. La haute noblesse qui avait reçu de Henri VIII une partie des terres du clergé, était irritée de ce que le protecteur soutenait quelquefois contre elle les tenanciers de ses nouveaux domaines qu'elle traitait avec rigueur. Sommerset en outre s'était

prononcé en faveur de la réformation religieuse qui s'introduisait en Angleterre; et cette conduite lui avait attiré la haine des catholiques. Dudley sut réunir contre le protecteur ces diverses sortes d'ennemis, et tous ceux qui étaient mécontents de son administration. Alors il jeta le masque dont il s'était toujours couvert. Le conseil, à son instigation, déclara que Sommerset exerçait un pouvoir qui ne lui appartenait pas; et il fut défendu au conseil commun de Londres et au gouverneur de la Tour de reconnaître son autorité. Dès que Sommerset fut averti de ce grand changement, il songea à se défendre, et arma ses amis et ses domestiques: mais ayant appris qu'Édouard venait de ratifier tout ce qui avait été fait, il parut au conseil; et là, à genoux, il convint que l'accusation dirigée contre lui était fondée. Son unique défense fut qu'il avait agi sans avoir des intentions criminelles, mais seulement par légèreté, imprudence et folie. Dudley, satisfait de l'humiliation de Sommerset, jugea à propos, pour le moment, de lui laisser la vie. Une amende, que le roi remit ensuite, fut la seule peine prononcée par le parlement; et bientôt on vit celui qui avait été protecteur du royaume entrer au conseil comme l'un de ses simples membres, et accepter pour gendre le fils aîné de son ennemi. Tout fléchissait sous Dudley; il s'était fait nommer duc de Northumberland, et adjuger des terres immenses qui appartenaient à la couronne. Tout-à-coup craignant un retour du jeune roi en faveur de Sommerset, il prit la résolution de faire périr celui-ci. De vaines menaces, non contre le prince, mais contre son ministre, échappées au ressentiment d'un homme exposé à de continuels affronts, parurent aux pairs d'Angleterre un crime digne de mort; et la tête de l'ancien protecteur tomba sur l'échafaud. Un parlement servile allait au-devant des desirs de Northumberland; ses caprices devenaient des lois, et il disposait à son gré de la fortune publique: mais ce n'était pas encore assez pour son ambition. Le roi n'avait qu'une santé chancelante; et Northumberland voulait garder le pouvoir après une mort qu'il prévoyait devoir être prochaine. Le parlement avait remis à Henri VIII le droit de régler lui-même la succession à la couronne. Ce prince y avait d'abord appelé son fils, qui fut Édouard VI, et à son défaut Marie et Elisabeth ses filles, toutes deux déclarées bâtardes par acte du parlement. D'après une autre disposition, la descendance de Marguerite, reine d'Ecosse et fille aînée de Henri VII, était exclue du trône, tandis que celle de la duchesse de Suffolk devait y monter. C'est sur un acte aussi irrégulier que Northumberland fonda ses espérances. Il répétait chaque jour au roi, qui était très attaché à la réformation religieuse, que, si Marie venait à régner, elle rétablirait la religion romaine, qu'elle professait malgré de sévères défenses. Il était plus difficile de prévenir Édouard contre Elisabeth, qu'il affectionnait, et qui montrait beaucoup de zèle pour le nouveau culte. Mais Northumberland soutenait qu'elle ne pouvait être considérée comme légitime, sans qu'on agît de même envers Marie; ce qui ouvrirait à celle-ci le chemin du trône. Les deux princesses écartées, la couronne, d'après le réglement de Henri VIII, appartenait à la marquise de Dorset. On donna à son époux le titre de duc de Suffolk, devenu vacant; et elle consentit à céder ses droits à Jeanne Grey, qui épousa lord

rd, quatrième fils de Northumd. Depuis ce mariage les sollins de Northumberland en fade Jeanne furent extrêmement ntes. Edouard tombé dans un e langueur, et séparé de tous ui auraient pu lui donner des ls, se détermina enfin à laisser ronne à Jeanne. Les juges appeconseil reçurent l'ordre de dres- lettres-patentes conformes aux ions du roi. Ils demandèrent du pour réfléchir, et finirent par r leur adhésion. Ils représenque le réglement de la succesvait été fait par le dernier roi rtu d'un acte du parlement; autre acte passé sous Edouard me déclarait traître quiconque ait de changer cet ordre. Edouard it d'assembler un parlement qui onnerait le nouveau réglement. débats entre le conseil et les juges rolongèrent pendant plusieurs : enfin le chef de justice proque le roi et son conseil fissent lier une commission aux juges leur ordonner d'apporter les s-patentes, et que des lettres de leur fussent en même temps dés pour les mettre à l'abri de recherche concernant cet acte issance. Cet expédient fut adopseulement le chancelier qui decceller les lettres-patentes, exigea es fussent signées de tous les bres du conseil. Edouard survéeu à cette disposition; il expira eenwich dans sa seizième année uillet 1553. Northumberland tint rd cachée la mort du roi; son in était de ne rendre publique esure qu'il avait prise pour faire r la couronne sur la tête de ne, que lorsqu'il se serait asde la personne de Marie et sabeth. Il avait chargé quelqu'un d'écrire à ces princesses qu'Edouard desirait les avoir auprès de lui à ses derniers moments. Déjà elles s'étaient mises en route l'une et l'autre pour se rendre à cette invitation d'un frère et d'un roi; et Marie se trouvait déjà à une demi-journée de Greenwich. Un des membres du conseil parvint à la faire avertir du piége qui lui était tendu: elle se retira alors dans le comté de Suffolk, d'où elle adressa des lettres à la principale noblesse d'Angleterre, qu'elle appelait à sa défense; elle manda également au conseil qu'elle était informée de la mort du roi, et lui enjoignait de la faire proclamer reine dans Londres. Northumberland jugea que toute feinte était en ce moment hors de saison. Accompagné de Suffolk, de plusieurs pairs et de quelques grands personnages de l'Etat, il se rendit à Sion-House, résidence de Jeanne, et se présenta devant elle comme devant sa souveraine. Dans sa paisible et innocente retraite, Jeanne ignorait en grande partie ce qui avait été concerté pour son élévation. Elle se livrait à l'étude, et possédait le latin, le grec et plusieurs langues vivantes. Ceux qui étaient admis près d'elle, admiraient les grâces de sa figure et la douceur de son caractère. Le don d'une couronne ne la toucha point; on l'entendit insister sur l'injustice qu'il y aurait à priver de leurs droits les princesses Marie et Elisabeth: enfin, après une longue résistance, vaincue par les instances de son père et par celles de son époux, qu'elle aimait passionnément, elle céda, et consentit à être déclarée reine. C'était l'usage que les rois d'Angleterre passassent dans la Tour de Londres les premiers jours de leur avénement. Northumberland s'empressa d'y conduire Jeanne, et contraignit le conseil à l'accompagner. Dans cette espèce de

captivité, le conseil expédia des ordres pour faire proclamer Jeanne dans toute l'Angleterre : mais cette cérémonie n'eut lieu qu'à Londres ; encore, pendant tout le temps qu'elle dura, le peuple affecta-t-il de garder un morne silence. Les habitants du comté de Suffolk s'étaient soumis à Marie : de toutes parts la noblesse venait se ranger auprès d'elle. Northumberland leva dans Londres des troupes, et se mit en marche pour aller tenter le sort des armes. Arrivé à St.-Edmond's Bury, il reconnut que son armée, composée d'environ 6000 hommes, était moins forte de moitié que celle de la reine. Avant d'engager aucune action, il voulut avoir des renforts. Le conseil, à qui il s'était adressé, sortit alors de la Tour sous le prétexte de s'occuper de cet objet. A peine rentré dans Londres, il déclara dans une proclamation, que le trône appartenait à Marie. L'empressement des habitants de la capitale à la reconnaître fut si grand, que Suffolk, qui commandait dans la Tour, n'osa point se défendre, et ouvrit les portes au nom de la reine. Northumberland, instruit de ces événements, avait pris le parti de proclamer lui-même Marie ; et cette princesse, en se rendant à Londres, recueillit partout sur la route des témoignages de l'affection de ses sujets. Northumberland, son frère, trois de ses fils, et quelques lords qui avaient suivi son parti, furent amenés à la Tour. Jeanne et son époux lord Guilford y étaient déjà. La clémence n'était point dans le cœur de Marie ; mais elle ne voulut pas, au commencement de son règne, paraître aimer à verser le sang. Il n'y eut que Northumberland et deux des nobles arrêtés avec lui, qui subirent la mort. On y condamna aussi Jeanne et lord Guilford ; mais leur sentence ne fut pas exécutée. Marie, se croyant bien affermie sur le trône, crut devoir employer son autorité à soutenir l'ancienne religion. De grandes rigueurs furent exercées contre la portion du clergé qui avait embrassé la réforme ; les laïcs mêmes n'en furent pas exempts. La reine ne tarda pas à aliéner d'elle toute la nation, par le dessein qu'elle manifesta d'épouser Philippe, fils de Charles-Quint. On se figurait que l'Angleterre ne pourrait manquer de devenir une province des vastes états dont ce prince devait hériter ; et la fierté du peuple se révoltait à cette idée. Une conspiration, dont le chef était Wyat, du comté de Kent, se forma contre le pouvoir de Marie. Plusieurs comtés devaient se soulever en même temps ; et Suffolk s'était chargé d'exciter des mouvements dans ceux où ses terres étaient situées. Ce vaste plan ne reçut qu'une exécution imparfaite. Wyat néanmoins se présenta devant Londres à la tête de quatre mille hommes : il pénétra même jusque dans Westminster ; mais la cité, où il avait de nombreux partisans, fut tenue en respect. Sa suite, voyant qu'il n'était joint par aucune personne de marque, l'abandonna insensiblement. Il fut arrêté près de Temple-Bar, et exécuté avec dix de ses complices. Il est certain que Jeanne et lord Guilford, toujours détenus rigoureusement à la Tour, n'avaient eu aucun avis de la conspiration ; mais la sombre Marie ne crut pas devoir laisser vivre celle qui avait occupé sa place pendant quelques jours. On annonça donc à Jeanne qu'elle eût à se préparer à mourir. La reine, dans son zèle pour la foi catholique, lui envoya des théologiens chargés de la convertir. Jeanne résista à leurs arguments pendant trois jours, et écrivit même en grec une lettre à sa sœur pour l'engager à demeurer constante dans

sa foi. Lord Guilford devait partager le sort de son épouse. Le conseil avait arrêté qu'ils mourraient ensemble sur le même échafaud; mais on redouta ensuite l'impression que leur supplice pourrait faire sur le peuple : il fut décidé que lord Guilford serait seul exécuté dans la ville. Jeanne refusa de le voir le jour fixé pour leur mort; elle craignait que la tendresse de leurs adieux n'amollît leur ame dans un moment où l'un et l'autre avaient besoin de toutes leurs forces. De sa fenêtre elle aperçut son époux comme on le conduisait au supplice, et lui donna des marques du plus vif attachement. Elle montra quelque joie quand elle sut qu'il était mort avec courage ; et elle attendit ensuite, sans le moindre trouble, l'heure où elle devait cesser de vivre. L'enceinte de la tour avait été choisie pour son exécution, qui eut lieu le 12 février 1554. Montée sur l'échafaud, elle dit qu'elle était moins coupable d'avoir porté la couronne, que de ne l'avoir pas refusée avec assez de constance. Elle s'excusa sur l'obéissance qu'elle devait à son père, et reconnut que sa mort était une juste réparation de l'atteinte qu'elle avait portée aux lois. Après s'être exprimée de la sorte, elle se fit déshabiller par ses femmes, et posa tranquillement sa tête sur le billot. Ainsi périt, à dix-sept ans, Jeanne Grey, qui réunissait à tous les agréments de son sexe, les vertus aimables qu'on aime à y trouver. Sa mort fut comme le prélude des exécutions sanglantes qui allaient souiller le règne de Marie. Elle a fourni à Young et à P. Chevalier, le sujet d'un petit poème; à la Calprenède, à Laplace, à Mme. labaronne de Staël (1790), et à M. Briffaut (1815) le sujet d'une tragédie. Cette dernière n'a pas été imprimée. H. L.

GREY (Zacharie), commentateur de l'*Hudibras* de Butler, né en 1687 d'une famille du comté d'York, fut ecclésiastique et membre d'un bureau de justice de paix. Il mourut à Ampthill, le 25 novembre 1766. Sa vie se passa au milieu des plus pénibles travaux littéraires et des controverses les plus animées, quoiqu'on représente son caractère comme doux et bienveillant. Voici la liste de ses meilleurs ouvrages : I. *Examen impartial de l'histoire des Puritains, de D. Neal*, 1736-9, tom. II, III et IV, in-8°. Le 1er. vol. de cet ouvrage avait été publié par Maddox. II. *Essai sur le caractère du roi martyr Charles I, d'après des témoignages authentiques*, 1738, in-4°. III. *Hudibras, avec d'amples annotations et une préface, etc.*, 1744, 2 vol. in-8°. Ce commentaire manquait à la littérature anglaise, pour rendre intelligibles un grand nombre de passages du poème, devenus très obscurs avec le temps. On peut à peine se former l'idée des lectures immenses que Grey dut faire des ouvrages qui existaient au temps de Butler, pour atteindre son but ; et il est regardé comme le père de cette foule de commentateurs qui, depuis lui, se sont appliqués à éclaircir les anciens poètes anglais, et particulièrement Shakespeare. On suppose que ce fut l'édition publiée par Duchat, en 1711, de la Satire Ménippée, qui donna à Grey l'idée de son commentaire. Warburton, qui s'était occupé du même objet, lui communiqua quelques-unes de ses remarques, dont celui-ci fit usage en le citant dans sa préface; mais Warburton ne s'était point attendu au grand succès qu'eut cette édition d'*Hudibras*, publiée par souscription : lorsqu'il en fut témoin, il en conçut une vive jalousie, qu'il exprima avec son arrogance

accoutumée; mais le commentateur ne fut pas en reste d'injures avec lui. (*Voy.* WARBURTON.) Fielding et milady Montague se sont également égayés aux dépens du pauvre Grey. Mais les éditions de ce poème ainsi commenté ne s'en sont pas moins multipliées; la troisième est de 1772. On en a donné une nouvelle en 1799, avec des gravures par Ridley, d'après les dessins d'Hogarth, Londres, 2 vol. in-8°. IV. *Supplément d'Hudibras*, 1752, in-8°. V. *Notes critiques, historiques et explicatives sur Shakespeare, avec des corrections du texte et du mètre*, 1755, 2 vol. in-8°. Ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas cités, sont dirigés contre les différentes sectes de non-conformistes, qu'il enveloppait dans une haine générale, assez grossièrement exprimée, comme on peut en juger même sur les titres. X—s.

GRIBALDI (MATHIEU) (1), célèbre jurisconsulte, né à Chieri en Piémont, au commencement du XVIe. siècle, enseigna le droit pendant plusieurs années en France et en Italie. Sa réputation était déjà faite, lorsqu'il fut appelé à Padoue, en 1548, puisqu'on lui offrit un traitement de 800 florins qu'on éleva jusqu'à 1100. Papadopoli remarque que sa renommée allait aussi toujours croissant, et que le nombre des élèves qui accouraient à ses leçons devint si grand que la salle de l'université ne pouvait plus les contenir. Gribaldi partageait, en secret, les opinions des novateurs; et il lui échappa des propos indiscrets qui confirmèrent les soupçons qu'on avait déjà à cet égard. Des amis l'ayant averti de pourvoir à sa sûreté, il s'enfuit de Padoue en 1553; et après avoir erré quelque temps dans les Alpes, il fixa son séjour à Genève. Pendant l'instruction du procès de Servet, il demanda une conférence à Calvin, qui la lui refusa, dans la crainte qu'il ne prît la défense des sentiments de l'accusé, touchant la Trinité et la divinité de Jésus-Christ. Cependant après le supplice de cet hérésiarque, Calvin l'invita d'assister à une assemblée du synode: Gribaldi s'y rendit avec confiance; mais, Calvin n'ayant pas voulu lui tendre la main, en signe d'amitié, avant d'avoir entendu sa profession de foi, il sortit précipitamment de la salle, et craignant d'être arrêté par l'ordre de cet implacable sectaire, il s'enfuit jusqu'à Tubingen. Ses amis lui procurèrent, dans cette ville, une chaire de droit. Il ne l'occupa que peu de temps, et vint habiter la terre de Farges, qu'il avait achetée dans le canton de Berne. Calvin le poursuivit dans cet asile, et l'obligea de présenter la rétractation des sentiments qu'on lui attribuait: il continua cependant de fréquenter la secte des sociniens; et il cacha même, dans sa maison, Valentin Gentilis. Aussi, dit Bayle, il aurait été tôt ou tard puni du dernier supplice, si la peste, qui l'emporta au mois de septembre 1564, ne l'eût garanti de tout procès d'hérésie. On a de lui: I. *De methodo ac ratione studendi in jure civili libri tres*, Lyon, 1544; ibid., 1556, in-16, 1574, in-8°.; l'épître dédicatoire, datée de Valence 1541, est adressée à ses anciens élèves de Toulouse. II. *Receptiores jurisconsulti singuli, singulis distichis comprehensi;* imprimé à la suite du *Catalog. jurisconsult. veterum*, de Jean Lorich, et inséré par Ch.-God. Hoffmann dans son édition du traité de Pancirole, *De claris legum interpretibus*, Leipzig,

(1) Gribaldi a pris, on ne sait pourquoi, à la tête de quelques-uns de ses ouvrages, le surnom de *Mopha* ou *Mofa*. Bayle a eu tort de tourner son nom en celui de *Gribaud*.

in-4°. III. *Commentarius ad le-*
'alcidiam, Pavie, 1548, in-8°,
vistola in mortem Fr. Spierœ,
e par Cœl. Secund. Curio, Bâ-
54, in-8°. V. Quelques *ou-*
: de droit, peu importants, et
n trouvera les titres dans les
ires de Niceron, tom. XLI. On
onsulter la notice que ce volu-
nferme sur Gribaldi; mais elle
re corrigée sur ce que Tirabos-
porte de ce jurisconsulte dans
ia della letterat. italian., tom.
W—s.

IBAN. *Voy.* GREBAN.

IBEAUVAL (JEAN-BAPTISTE-
ETTE DE), né à Amiens le 15
ibre 1715, entra en 1732,
: volontaire, dans le régiment
yal-artillerie, et fut, en 1735,
é officier-pointeur. Son appli-
son goût pour l'étude, dé-
èrent particulièrement sa vo-
pour la partie des mines; et
2, il devint capitaine du corps
ineurs. Les connaissances qu'il
lès-lors acquises dans toutes
rties de son métier, avaient
établi sa réputation, qu'il fut
par le comte d'Argenson, mi-
de la guerre, pour aller pren-
s renseignements sur l'artille-
ssienne, où le système des piè-
ères, attachées aux régiments
terie, venait d'être introduit.
uval remplit cette mission de
ière la plus utile, et rapporta
nce des Mémoires intéressants,
ulement sur l'objet qui avait
iné son voyage, mais aussi sur
les frontières et des fortifica-
u'il avait visitées. Il fut promu
de de lieutenant-colonel en
et ayant, sur la demande qui
e par Marie-Thérèse d'offi-
'artillerie français, passé au
d'Autriche, sous les auspices
du comte de Broglie, ambassadeur
du Roi à Vienne, il y fut nommé
général de bataille, commandant le
génie, l'artillerie et les mineurs, ser-
vit en cette qualité pendant la guerre
de sept ans, et obtint, dans l'armée
autrichienne, la plus grande consi-
dération. Ce fut lui qui dirigea les opé-
rations du siége de Glatz, et qui, par
ses savantes dispositions, facilita la
prise de cette place, clef de la Silésie.
Pendant son séjour en Prusse, il avait
cherché à attirer sur lui les regards
de Frédéric II. Ce monarque guerrier
avait adopté le système de Bélidor sur
les mines. Gribeauval en avait ima-
giné un autre, dont il maintenait la
supériorité sur les globes de com-
pression de Bélidor. Frédéric, en ap-
pellant à l'expérience, lui proposa
un honorable défi, que Gribeauval
ne croyait pas être aussitôt dans le
cas de soutenir sur le terrain. Ce
fut le siége de Schweidnitz, formé
par le roi de Prusse en personne,
qui le mit à même de lutter avec avan-
tage contre son illustre adversaire.
Chargé, sous le feld-maréchal comte
de Guasco, de toutes les opérations
relatives à la défense de cette place,
le général français ne négligea rien
pour prouver, de la manière la plus
convaincante, qu'il avait eu rai-
son. Quatre globes de compression
que Frédéric avait fait exécuter, n'eu-
rent aucun succès. Il était confondu
de voir échouer toutes ses attaques
souterraines : enfin cette forteresse
délabrée, qui n'avait qu'une faible
garnison, et dont, un an auparavant,
les Autrichiens s'étaient emparés en
deux jours de siége et quatre heures
d'assaut, allait forcer le roi de Prusse
à se retirer, après soixante-trois
jours de tranchée ouverte, lorsqu'une
grenade tomba sur un magasin à
poudre; elle occasionna une explo-

sion telle, qu'un bastion entier du fort Javernick en fut renversé. Cet événement rendant l'assaut facile, il fallut capituler. Fait prisonnier de guerre avec toute la garnison, Gribeauval fut amené à Frédéric, qui d'abord refusa de le voir, mais finit par l'admettre à sa table, en le comblant d'éloges. En 1762, l'impératrice-reine l'éleva au grade de feld-maréchal-lieutenant, et le décora de la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse; mais à la paix, rappelé en France par le duc de Choiseul, Gribeauval n'hésita pas à quitter les hautes dignités dont il était revêtu, pour se consacrer au service de sa patrie. Il fut nommé, en cette même année, maréchal-de-camp, et bientôt après inspecteur-général de l'artillerie. Il devint commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1764, lieutenant-général l'année suivante; enfin, grand'croix et premier inspecteur de l'artillerie, en 1776. Ses principales occupations, depuis son retour d'Autriche, furent: 1°. la rédaction de l'ordonnance de 1764, qui fixa la proportion des troupes de l'artillerie, relative à la force des armées, et en détermina l'emploi; 2°., l'établissement des écoles de cette arme sur l'excellent pied où elles ont été depuis; 3°. la formation du corps des mineurs, dont il avait le commandement particulier; 4°. le perfectionnement des manufactures d'armes, forges et fonderies; 5°. les nouvelles proportions établies dans les différents calibres des bouches à feu, qui furent considérablement allégées; 6°. de nouvelles batteries de côtes, avec des affûts de son invention pour les servir; 7°. (c'est là surtout ce dont il faut le louer) le nouvel ordre établi dans les arsenaux de construction, et la plus grande uniformité dans toutes les pièces des trains d'artillerie. Toutes les constructions furent dès-lors exécutées avec une ressemblance parfaite, par des ouvriers exercés et travaillant sous la direction d'officiers consommés dans cette partie. Un habile ouvrier, nommé Blanc (1), mécanicien fort intelligent, lui fut d'un grand secours dans ses essais et pour l'exécution de ses modèles d'armes. Par les ordres de Gribeauval, d'autres personnes instruites furent chargées, à Paris, de la rédaction des tables de construction, et des plans des divers objets de l'artillerie, d'où résulta un système complet, susceptible sans doute d'être perfectionné, mais si bien ordonné qu'il a survécu à tous les essais tentés depuis quelques années: enfin, il fit adopter, dans tous les points, ses projets relatifs à l'artillerie de campagne, dont il avait pris la première idée en Prusse, et qu'il avait perfectionnée pendant la guerre de sept ans. La franchise et le plus grand désintéressement distinguaient son caractère. Il savait soutenir les contrariétés, les revers, avec calme et fermeté. Il en eut besoin à l'occasion d'un procès fameux, dirigé contre lui plutôt que contre M. de Bellegarde, lieutenant-colonel d'artillerie, lequel avait agi sous la direction de son chef, mais par les ordres secrets du duc de Choiseul. Ce ministre trouvait dans la réforme de fusils, objet de l'accusation, un moyen de faire passer des armes aux insurgés de l'Amérique. Le public, ainsi que le conseil de guerre assemblé aux Invalides, jugea sur les apparences et blâma la réforme; mais Louis XVI, parvenu au trône à cette époque, fit terminer l'affaire à l'avan-

(1) Blanc, entrepreneur de la manufacture d'armes de Roane, mort en 1801, est l'auteur du modèle de fusil connu sous le nom de modèle de 77 (c'est-à-dire de 1777), encore usité aujourd'hui. On trouve une notice sur cet habile mécanicien dans le *Magasin encycl.*, 7e. année, V. 313.

e M. de Bellegarde, et Gribeau-
prit, dans l'artillerie, l'influence
appartenait à tant de titres.
e temps avant sa mort, il fut
é gouverneur de l'arsenal, par
nté expresse du Roi, et sans
té proposé par les ministres.
son peu d'assiduité à Versail-
général, qui n'était nullement
an, ne cessa de se montrer
à son souverain et à sa patrie.
n des premiers attentats de la
ion, il en éprouva la plus pro-
indignation, et l'exprima avec
e et la franchise qui lui étaient
les. Il mourut le 9 mai 1789,
leux mois d'une maladie dou-
e, vivement regretté de ses
t du corps qui s'honore encore
i de Gribeauval, comme le gé-
i nom de Vauban. Une partie
rticle a été extraite d'une notice
narquis de P. (Puységur), ca-
i corps royal d'artillerie, et
dans le *Journal de Paris*
nent du 8 juillet 1789). M. le
r de Passac a fait paraître,
3, un *Précis sur M. de Gri-*
!, in-8°. de quinze pages.

L—P—E.

BELIN. *V.* GIBELIN, tome
page 317.

SBACH (Jean-Jacques),
1745, à Buzbach, dans le
uché de Hesse-Darmstadt, pro-
le théologie à Halle, en 1773,
éna, en 1775, et conseiller ec-
que de la cour de Saxe-Wei-
un des théologiens allemands
nt le plus distingués de son
ans la critique sacrée. Doué
ison supérieure, d'une érudi-
nense, d'une grande force
tion, élève et ami de Semler,
is calme que lui, tout en fai-
oncessions exigées par l'esprit
, surtout en Allemagne, il a,
plus qu'aucun autre dans ce pays, contribué à contenir dans de certaines bornes l'esprit d'une foule de novateurs, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de positif en religion, comme en morale et en politique. Ses nombreuses dissertations sur plusieurs points importants du nouveau Testament et de l'histoire ecclésiastique, et surtout son *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a eu quatre éditions en Allemagne, depuis 1779 jusqu'en 1789, ont singulièrement contribué à éclairer la critique, et à fixer l'opinion flottante de beaucoup de ses compatriotes. Son édition grecque du nouveau Testament, in-4°., imprimé à Leipzig, en caractères fabriqués exprès chez le célèbre typographe Göschen, et publié en 1807, et une édition de luxe terminée en 1806, sont de beaux monuments de critique. La plupart de ses ouvrages, roulant sur des objets peu populaires, n'ont pu avoir le succès brillant de productions du jour; mais leur avantage n'en sera que plus durable. Outre ses travaux théologiques et ses cours, Griesbach avait beaucoup d'autres occupations, comme membre des états de Saxe-Weimar pour l'université de Iéna, et, en cette qualité, chargé de presque tous les intérêts de cette académie, comme un des directeurs de la gazette de Iéna, et comme collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques, tels que le Répertoire pour la littérature biblique et orientale, la Bibliothèque générale allemande, et la gazette littéraire déjà citée. Ces nombreuses occupations, et l'habitude de prolonger son travail très avant dans la nuit, lui occasionnèrent de bonne heure des infirmités, auxquelles il succomba le 24 mars 1812. Peu de personnes ont exercé, dans leur par ie,

une plus heureuse influence, et ont été entourées, dans leur vie privée, d'une égale considération. Les savants trouvaient auprès de lui une conversation nourrie; les jeunes gens, de continuels encouragements, de grandes lumières, appuyées par une grande expérience. Ses principaux ouvrages, après ceux que nous avons cités, sont : *Dissertatio de fide historicâ, ex ipsâ rerum, quæ narrantur, naturâ judicandâ*, 1764, in-4°. — *Diss. hist. theol. locos theologicos ex Leone M. pontifice romano sistens*, Halle, 1768, in-4°.—*Diss. de codicibus quatuor evangeliorum origenianis*, partie I, ibid., 1771, in-4°. Ce fut au talent déployé par Griesbach dans ces dissertations, qu'il dut sa nomination à la place de professeur extraordinaire de théologie à Halle. Ses succès, dans cette université, l'ayant fait appeler à Iéna, il s'y distingua successivement par les ouvrages suivants : *De verâ notione vocabuli* Πνεῦμα *in cap. VIII epistolæ ad Romanos I et II*, Iéna, 1776 et 77, in-4°.—*Diss. curarum in historiam textûs græci epistolarum Paulinarum Specimen I*, Iéna, 1777, in-4°.—*Progr. de fontibus unde evangelistæ suas de resurrectione Domini narrationes hauserint*, 1784.—*Pr. de imaginibus judaïcis, quibus auctor epistolæ ad Hebræos in describendâ Messiæ provinciâ usus est*, parties I et II, 1791-92.—*Symbolæ criticæ ad supplendas et corrigendas varias N. T. lectiones; accedit multorum N. T. codicum græcorum descriptio et examen*, partie I, Halle, 1785; partie II, 1793, in-8°.—*Commentar. critic. in textum græcum N. T.*, parties I et II. L'oraison funèbre de Griesbach, prononcée par M. Koethe, professeur à Iéna, le peint avec une grande vérité. La notice qui accompagne cette oraison funèbre, renferme une esquisse de sa vie et de ses ouvrages. L'article nécrologique de M. Paulus, dans le numéro VIII des *Annales philologiques de Heidelberg*, de 1812, contient un tableau fidèle des qualités morales de Griesbach, et un jugement raisonné sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne. Il fait voir que Griesbach a rendu à la critique théologique, en général, autant de services qu'Eichhorn à celle de l'ancien Testament. D—u.

GRIESINGER (Jean-Burchard), pasteur protestant, naquit à Worms en décembre 1638; il perdit la vue n'ayant encore que trois ans, ce qui ne l'empêcha cependant pas de se livrer aux études, quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans : il se rendit ensuite à Strasbourg et à Iéna, et après avoir été promu, dans cette dernière ville, en 1670, au degré de maître en théologie, il y prêcha et enseigna cette science. En 1686, Griesinger quitta sa patrie pour se rendre à l'université de Kœnigsberg, où il professa encore pendant quelques années; et il prêcha ensuite à l'hôpital de cette ville pendant huit ans, jusqu'à la fin de sa carrière, arrivée le 15 juillet 1701. Ce savant aveugle avait étudié sept langues différentes, anciennes et modernes. Sa devise était :

Tertius annus erat, qui me privabat ocellis,
Sed mea lux Jesu semper abunde fuit.

Quelques dissertations théologiques, qu'il a publiées en latin, n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. B—n—d.

GRIFFENFELD (Pierre, comte de), grand-chancelier de Danemark, également célèbre par son élévation et par sa chute, naquit à Copenhague en 1635. Son nom de famille était Schuhmacher; son père, Allemand d'origine, était marchand de vin à Co-

ie. Le roi de Danemark, : III, instruit des heureuses ions du jeune Schuhmacher ude, l'envoya à ses frais aux es universités d'Allemagne, terre et de France; et à son il lui donna la place de biblio- : royal. Schuhmacher s'insinua si avant dans les bonnes grâces narque, qu'il fut chargé de ré- *Loi royale*, qui est devenue du droit public en Danemark, établit la souveraineté absolue s de ce pays, en vertu du dé- nané des états, l'année 1660. e temps après, il fut nommé re de la chancellerie et du ca- Frédéric ne crut pas pouvoir sans inconvénient à des char- s éminentes; il le soupçonnait dre, à une grande ambition, le e s'enrichir et un caractère vé- ecommanda même en mourant, ls, de n'employer Schuhmacher : précaution. Au couronnement ls, qui monta sur le trône sous de Christian V, Schuhmacher l'une manière distinguée, qui que le feu roi ne lui avait pas ment ôté sa confiance, et que eau monarque avait des égards ui. Il présenta à Christian la ne, le sceptre, la loi royale, et e cacheté que Frédéric lui avait en mourant, avec ordre de ne ettre qu'à son successeur. Le près la cérémonie, eut avec lui retien particulier, et le char- peu après, des affaires les plus antes. En 1670, Schuhma- it anobli sous le nom de Grif- ; et dans le même temps il a le roi à créer des comtes et rons, titres qui n'avaient pas été introduits en Danemark, quels furent attachés de grands ges. On soupçonna qu'en don- nant ce conseil, il avait pensé à lui-même, et qu'il aspirait à une élévation brillante sous tous les rapports. Il était déjà conseiller privé et secrétaire d'état. Vers la fin de l'année 1673, après qu'il eut réussi dans quelques négociations politiques, le roi, en présence de toute la cour, le créa chevalier de l'ordre de l'Eléphant, le revêtit de la dignité de grand-chancelier, et lui donna la terre de Tonsberg en Norvége, qu'il érigea en comté pour lui et sa postérité. L'année suivante, Griffenfeld fut nommé président du tribunal suprême, et chancelier de l'université de Copenhague: toute la cour, quelque jalousie qu'elle éprouvât de son élévation, s'abaissa devant lui. La reine elle-même, pour complaire à son époux, dans les lettres qu'elle écrivait au chancelier, le flattait sans réserve et se signait *sa servante*. Elle projeta de le marier avec la princesse Louise-Charlotte, fille du duc de Holstein-Augustenbourg, de la branche cadette de la maison royale. Mais ce projet ne fut point exécuté, quoique la princesse se fût déjà mise en route pour Copenhague. On pensa que c'était le grand-chancelier lui-même qui avait éloigné ce mariage, parce qu'il aspirait à épouser la princesse de Tarente, Charlotte-Amélie de la Trémouille, que son attachement à la religion protestante avait engagée à chercher un asile en Danemark, et qui, aux grâces de la figure, joignait celles de l'esprit. Quand on apprit dans les cours étrangères la faveur sans bornes dont Griffenfeld jouissait auprès du roi de Danemark, on s'empressa de le gagner par des honneurs et des distinctions. L'empereur Léopold le créa comte de l'empire. Louis XIV voulut, dit-on, solliciter le pape de lui offrir le chapeau de cardinal; et l'électeur de Brandebourg lui offrit

l'île de Rugen en fief, avec le titre de principauté. Cependant il était à présumer qu'une fortune si rapide et si éclatante serait suivie de revers, d'autant plus que Griffenfeld ne connaissait point cette modération qui seule peut apaiser la jalousie. Le grand-chancelier fut encore quelque temps l'ame du conseil et le ministre principal. Il perfectionna différentes branches de l'administration, et en particulier les finances et les lois. Mais en 1676, ses ennemis triomphèrent; et du faîte des grandeurs il tomba dans la situation la plus déplorable. Arrêté dans l'antichambre du roi, dépouillé de ses décorations, il fut transporté à la citadelle sous l'escorte de quelques soldats. On visita sa maison; et l'on trouva des sommes considérables en argent de France et d'Angleterre, des lettres et requêtes adressées au roi, qui n'étaient pas ouvertes, des lettres que s'étaient adressées les ministres de France, de Suède, de Holstein, sous le couvert du grand-chancelier, et des almanachs de poche, à la marge desquels il avait écrit les plus secrètes résolutions du roi, en y ajoutant des observations souvent très-mordantes. Le roi nomma une commission de vingt-trois juges. Outre les griefs que fournissaient les objets saisis chez le grand-chancelier, on en produisit plusieurs autres. Griffenfeld se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et allégua le pardon formel que le roi lui avait accordé, sept mois auparavant, pour tout ce qu'il aurait pu avoir fait d'irrégulier avant cette époque. Les juges furent partagés quelque temps; mais enfin le tribunal, à une grande majorité, le condamna à perdre ses biens, ses emplois, et avoir la tête tranchée. Il se rendit avec une contenance assurée à l'échafaud. Au moment où l'exécuteur levait le glaive, un aide-de-camp s'écria : Grâce de la part de Sa Majesté pour *Schuhmacher*, et lui remit un papier qui en contenait les conditions. Ayant lu qu'il était condamné à une prison perpétuelle, il dit : « Cette grâce est plus douloureuse que » la mort même. » Il fit solliciter le roi de lui permettre de le servir comme simple soldat; mais ses ennemis étaient trop intéressés à le mettre hors de toute activité et de toute communication, pour ne pas engager le roi à rejeter cette demande. Il fut détenu très étroitement à Copenhague pendant quatre ans, et transféré ensuite au château-fort de Munckholm, près de Drontheim en Norvége, où il resta vingt-trois ans. Le roi le regretta souvent, et il lui échappa un jour de dire: Griffenfeld entendait mieux à lui tout seul, les vrais intérêts de mes états, que tous mes conseillers actuels ensemble. En 1698, la liberté lui fut rendue; mais il n'en jouit pas longtemps, et mourut le 11 mai 1699. Il avait été marié à Catherine Nansen de Copenhague, dont il eut une fille. On lui attribue, outre la *Loi royale*, les *Prérogatives des comtes et barons ;* des *Poésies latines et danoises ;* une *Dissertation sur les nerfs*, et une autre *De aquæ ductu*, Copenhague, 1650 et 1651, l'une et l'autre en latin. C. P. Rothe a écrit sa vie. (*Voy.* FRÉDÉRIC III, t. XV, 556, et CHRISTIAN V, tome VIII, page 471.) C.—AU.

GRIFFET (HENRI), jésuite, écrivain laborieux et estimable, naquit à Moulins en 1698: admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, il fut chargé presque aussitôt de suppléer le fameux P. Porée, qui professait alors les belles-lettres au collége de Louis-le-Grand; et quoique fort jeune, il remplit cette tâche difficile d'une manière distinguée. Il renonça ensuite

eignement, et prêcha à Paris et
ailles, mais sans un grand suc-
cependant le roi lui accorda le
e son prédicateur ordinaire. Il
rec courage la défense des jé-
attaqués par des ennemis nom-
et puissants; et après leur supp-
on, il se retira à Bruxelles, où
rut dans sa 74e. année, le 22
r 1771, et non pas 1774,
e on l'a dit dans le *Dictionnaire*
sel. Ses ouvrages se divisent en
lasses; les uns appartiennent à
ologie, et les autres à l'histoire.
les premiers, on se contentera
er : 1°. L'*Année du chrétien*,
1747, 18 gros vol. in-12; ou-
fort estimé, et qui peut tenir
une bibliothèque ascétique : on
ve, pour chaque jour de l'année,
ecture aussi instructive qu'édi-
sur l'épître, l'évangile et la vie du
lu jour, etc. 2°. Des *Sermons*,
Desaint, 1766 ou 1767, 4 vol.;
, 3 vol. in-12. « Quoique très
ibles, dit l'abbé Sabatier, quoi-
'un style naturel, oratoire et as-
ux différents sujets, ils ne sont
partie la plus frappante de son
. » 3°. L'*Insuffisance de la*
on naturelle, prouvée par les
s contenues dans les livres de
iture sainte, ibid., 1770, 2 vol.
L'auteur a rassemblé, dans ce
l, des pièces qui n'ont presque
rapport avec son titre, puis-
y trouve des remarques sur la
n des Septante, sur la Vulgate
les nouveaux systèmes du P.
uin et de l'abbé de Villefroy.
uvrages historiques du P. Griffet
eux qui ont le plus contribué
réputation. On a de lui en ce
. I. Une édition corrigée et con-
iblement augmentée de l'*His-*
de France par le P. Daniel,
, 1755-58, 17 vol. in-4°.;
Amsterdam, 24 vol. in-12. Les
tomes XIV et XV contiennent l'*His-*
toire de Louis XIII, et le XVIe. le
Journal du règne de Louis XIV,
deux morceaux qui appartiennent en-
tièrement à l'éditeur. Les *Disserta-*
tions critiques et historiques dont il
a enrichi ce grand ouvrage, sont, dit
aussi Sabatier, « d'une instruction et
d'une netteté qui jettent le plus grand
jour sur plusieurs points de nos An-
nales qui n'étaient pas encore assez dé-
veloppés. L'histoire de Louis XIII est
écrite d'un style convenable; les faits
présentés avec méthode y sont sage-
ment discutés. » II. Une édition des
Mémoires du P. d'Avrigny, *pour ser-*
vir à l'histoire de l'Europe, aug-
mentée d'un cinquième volume, Paris,
1757. III. *Traité des différentes*
preuves qui servent à établir la vé-
rité de l'histoire, Liége, 1769, in-
12, réimprimé l'année suivante (*ibid.*),
avec augmentation de *deux chapitres*;
l'un (chap. X) *de la Vérité dans les*
généalogies; et l'autre (XV), *de la*
Vérité dans les harangues rappor-
tées par les historiens. Cet ouvrage
intéressant et bien fait, doit être,
suivant l'expression du critique déjà
cité, regardé comme le code de tous
les historiens : on y ajoute quel-
quefois la *Réponse de M. de Saint-*
Foix... et recueil de tout ce qui a
été écrit sur le prisonnier masqué,
Londres (Paris) 1770, in-12 de 131
pages. IV. *Nouveaux éclaircisse-*
ments sur l'histoire de Marie, reine
d'Angleterre, Paris, 1766, in-12.
V. *Histoire de Tancrède de Ro-*
han, avec quelques autres pièces
concernant l'histoire de France et
l'histoire romaine, Liége, 1767,
in-12. VI. Des *éditions* des *Mé-*
moires du maréchal de Vieilleville
(par Vinc. Carloix), avec une pré-
face et des notes, Paris, 1757, cinq

volumes in-12; d'un *Recueil de lettres* pour servir d'éclaircissements à l'histoire militaire de Louis XIV, depuis 1671 jusqu'en 1694, Paris, 1761-64, huit vol. in-12; des *Mémoires* de H.-Ch. de la Trémouille, 1767, in-12; des *Délices* des Pays-Bas, Liége, 1769, 5 vol. petit in-8°., fig.; et des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France, Paris, 1777, deux vol. in-12 (publiés par Querbeuf.) Le P. Griffet a publié plusieurs pièces dans l'affaire des jésuites: il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette société célèbre. (*Voy.* Cerutti.) Dans sa jeunesse il avait composé des *Poesies latines*, entre lesquelles on distingue les hymnes pour le nouveau bréviaire du diocèse de Bourges. Il avait le projet de traduire toutes les *Oraisons* de Cicéron: mais il ne put achever la traduction que des vingt premières; et Fréron dit qu'on y retrouvait la force, l'élégance et la vivacité de l'original. Voyez l'*Eloge* du P. Griffet, dans l'*Année littéraire*, tome II, 1771. — Claude Griffet, jésuite, frère du précédent, né à Moulins le 30 mars 1702, cultiva la littérature avec quelque succès. On a de lui, un poème latin, intitulé *Cerebrum;* un autre, *De arte regnandi*, insérés dans le supplément aux *Poëmata didascalica*, Paris, 1813, in-12; et une pièce de vers français sur la majorité de Louis XV: mais il est principalement connu comme éditeur des ouvrages du P. Porée (*Voy.* Porée); et l'on doit convenir qu'en les publiant, il rendit un véritable service au petit nombre d'amateurs des lettres latines.

W—s.

GRIFFET DE LA BAUME (Antoine-Gilbert), neveu du précédent, naquit à Moulins le 21 novembre 1756, fit ses études avec succès, et annonça de bonne heure son goût pour les lettres. Il vint à Paris en 1776, et cette époque fut aussi celle de ses premiers travaux littéraires. Il n'était pas riche, et se vit obligé de faire ressource de ses talents. Outre les langues anciennes, il possédait les langues allemande et anglaise, et il en a traduit plusieurs ouvrages. Il avait obtenu de l'emploi dans un ministère; il eut le malheur d'être réformé: c'était perdre toute sa fortune. Cependant il ne fut pas découragé; mais de nouveaux chagrins l'accablèrent, et il mourut le 27 ventôse an XIII (18 mars 1805). On a de lui: I. *Galatée*, comédie en un acte et en vers, 1776, in-8°. II. *Agathis*, scène en vers et en prose, in-8°. III. *Lettres sur le désastre de Messine*, traduites de l'italien, 1779, in-8°. IV. *Les épanchements de l'amitié et de l'imagination*, traduits de l'anglais, de Langhorne, 1780, in-18. V. *Évélina*, ou *l'entrée d'une jeune personne dans le monde*, traduit de l'anglais, de miss Burney, 1785, 2 vol. in-12; 1816, 2 vol. in-12. VI. *Sermons choisis de Sterne*, traduits de l'anglais, 1786, in-12. VII. *Quelques vers*, 1785, in-16; an IX (1802) in-16. VIII. *Daniel*, traduit de l'allemand de Moser, 1787, in-18. IX. *Réflexions sur l'abolition de la traite et de l'esclavage des nègres*, traduites de l'anglais, 1788, in-8°. X. *Lettres de Sterne à ses amis*, traduites de l'anglais, 1789, in-12. XI. *Le sens commun*, traduit de l'anglais, de Th. Payne, 1790, in-8°. XII. *Les souffrances maternelles*, roman imité de l'allemand, 1793, 4 vol. in-18. XIII. *Marianne et Charlotte*, ou *l'apparence est trompeuse*, traduit de l'allemand, de J. F. Junger, 1794, 3 vol. in-18. XIV. *La victime de l'imagination*,

thousiaste de Werther, tra- l'anglais, 1794, 2 vol. in-18. *opoldine*, ou *les enfants per- retrouvés*, traduit de l'alle- de Fr. Schultz, 1795, 4 vol. XVI. *Pérégrinus Protée*, ou *igers de l'enthousiasme*, tra- l'allemand de Wieland, 1795, in-18. XVII. *Tableaux du* , d'après Bodmer, 1797, in- VIII. *La messe de Gnide, ge posthume de C. Nobody*, le édition augmentée, Genève, petit in-18 de 92 pag. Nous s pu nous procurer la première de cette pièce licencieuse, qui mprimée dans l'ouvrage inti- *êtes et courtisanes de la Grèce. Histoire des Suisses*, traduite lemand de J. de Muller, tomes , 1797, in-8°. Le 1er. vol. a duit par N. Boileau. XX. *Vie ë*, auteur du Robinson (dans n de *la Vie et les aventures binson Crusoé*, veuve Panc- , 1799, trois volumes in- XI. *Louise*, poème champê- trois idylles, traduit de l'al- d, de Voss, 1800, in-18. XXII. *Enfants de l'Abbaye*, traduc- ouvelle de l'anglais, de Mme. . Roche, 1801, 6 vol. in-18. I. *Les Abdérites, suivis de la andre et la statue*, traduit de and de Wieland, 1802, 3 vol. XXIV. *Aperçu statistique des de l'Allemagne*, traduit de l'al- d de Hœk, in-fol., dont Ad. esnoy ne fut qu'éditeur. XXV. *ge de Fr. Hornemann dans ique*, traduit de l'anglais, 1803, parties, in-8°. XXVI. *Recher- asiatiques*, ou *Mémoires de la té établie au Bengale, pour des recherches sur l'histoire, iences et la littérature de l'A-* raduits de l'anglais (avec des no- tes de MM. Langlès, Cuvier, Delambre, Olivier, etc.), 1805, 2 vol. in-4°. XXVII. *Anna Bella*, ou *les dunes de Barham*, traduit de l'anglais, de Mackenzie, 1810, 4 vol. in-12, ouvrage posthume. Griffet Labaume a été l'éditeur de la traduction des *Poèmes d'Ossian*, publiée en 1797 (*Voy.* DAVID DE SAINT-GEORGE, X, 606). Il a coopéré au recueil de *Mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité* (Voy. DUQUESNOY); au *Censeur universel anglais*, sous la lettre Z; au *Bulletin de littérature*; au *Mercure de France*; au *Journal encyclopédique*; à la *Décade*, sous la lettre L; au *Magasin encyclopédique*; c'est dans ce dernier journal (7e. année, tome III p. 159, et 9e. année, tome 1er., p. 203) qu'il a donné une *Notice biographique et littéraire sur les femmes auteurs les plus distinguées de la Grande-Bretagne, par ordre alphabétique*. On trouve une notice sur Griffet Labaume, dans la *Décade*, tome XLV, p. 182, et une autre dans le *Magasin encyclopédique*, avril 1805, p. 414. — Charles GRIFFET LABAUME, frère d'Antoine-Gilbert, né à Moulins en 1758, mort à Nice le 10 mars 1800, ingénieur en chef du département des Alpes-Maritimes, a donné une *Théorie et pratique des annuités décrétées par l'assemblée nationale de France, pour les remboursements du prix des acquisitions des biens nationaux*, 1791, in-8°. Quelques personnes lui attribuent la traduction de *Daniel*, qu'avec le plus grand nombre, nous avons comptée (n°. VIII) parmi les ouvrages de son frère. A. B—T.

GRIFFITH (MICHEL). *Voy.* ALFORD.

GRIFFITH (MISTRISS ÉLISABETH), romancière anglaise, épousa en 1752 Richard Griffith, homme de mœurs

relâchées, et qui avait comme elle quelque talent littéraire. Ils débutèrent ensemble dans cette carrière par la publication de leur correspondance, avant et quelques années après leur mariage, sous le titre de *Lettres de Henri et de Françoise*, 6 vol. in-12, 1756-1770. On y trouve peu d'abandon et d'intérêt, mais des observations fines sur la société et la littérature. M. Griffith publia, en 1764, le *Triumvirat*, ou *Mémoires authentiques de A. B. et C.*, 2 vol. in-12; roman d'une morale très peu sévère, et dont sa femme n'osa recommander la lecture qu'aux hommes. Mistriss Griffith donna successivement quatre comédies, la *Femme platonicienne*, 1765; *Amana*, 1765; la *Double méprise*, 1766; et l'*Ecole des roués*, 1768. Ils publièrent conjointement, en 1769, deux romans; l'un la *Noble misère* (the Delicate distress), par Henri; l'autre, le *Nœud gordien*, par Françoise, chacun 2 vol. in-12. Les ouvrages suivants sont de Mss. Griffith seule: *Histoire de lady Barton*, en forme de lettres, 1771, 3 vol. in-12.—*Histoire de lady Juliana Hartley*, en lettres, 1775, 2 vol. in-12. —La *Morale des drames de Shakespeare expliquée*, 1775, in-8°.; c'est un des meilleurs ouvrages de cette dame.—*Essais adressés aux jeunes femmes mariées*, 1782, in-8°. On a aussi d'elle des traductions estimées de quelques ouvrages français. Ses romans ont eu du succès, quoiqu'on y trouve plus d'esprit et d'instruction que de sentiment et de naturel. Elle mourut à Millescent, comté de Kildare en Irlande, le 5 janvier 1793. Son mari était mort longtemps avant elle.— Ralph Griffiths fut le premier entrepreneur du *Monthly review* (Revue du mois), qu'il continua de diriger pendant 54 ans. Cet ouvrage périodique, imprimé à Londres, est fort estimé; et il est, sinon le plus piquant, du moins l'un des plus judicieux des journaux de pure littérature qui paraissent en Angleterre. Griffiths mourut le 1er. septembre 1803. L.

GRIFFONI (Matrieu), historien italien, appelé en latin *de Griffonibus*, d'une ancienne famille de Bologne, naquit en cette ville en 1351: il reçut une éducation très soignée, et cultiva d'abord la poésie avec assez de succès, comme le prouvent les pièces qu'on a de lui, datées de 1385. Ses concitoyens l'envoyèrent en ambassade à Rome en 1393, et à Florence en 1401; et il montra, dans les négociations dont il était chargé, autant de prudence que d'habileté. Le duc de Milan s'étant emparé de Bologne en 1403, Griffoni fut exilé; mais à son retour on lui rendit les emplois qu'il avait perdus, et il continua de les remplir jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juillet 1426. On a de lui: *Memoriale historicum rerum Bononiensium*. Ces Annales, qui commencent à l'année 1109, ont été continuées par un anonyme jusqu'en 1428. Les faits y sont rapportés trop brièvement, et le style en est peu élégant; mais elles n'en sont pas moins précieuses par l'exactitude et l'impartialité qui les distinguent. Muratori les a publiées dans ses *Scriptores rerum italicarum*, tom. XVIII, et les a fait précéder de recherches curieuses sur la vie de l'auteur. W—s.

GRIFOLINI (François), né à Arezzo vers le milieu du XVe. siècle, mourut très jeune, à Naples, d'une chute de cheval. Il se nommait en latin *Franciscus Aretinus*; et c'est lui, et non pas *Franciscus Aretinus de Accoltis* (*François Arétin*, ou *François Accolti*), qui est l'auteur de la

ction latine des lettres de Pha-
et de Diogène. La ressemblance
oms l'a fait attribuer faussement
ançois Arétin. Cette erreur a été
nise par Fabricius, Harles, La
noye, Saxius, M. Ginguené, etc.
ssage d'Atilio Alessi, dans son
ire manuscrite d'Arezzo, cité par
Lami et le P. Mansi, nous a mis
tée de rétablir ici le nom ignoré de
lini, et de lui restituer ces deux
tables traductions. Grifolini est
re auteur de quelques poésies ita-
es, sur lesquelles on peut voir
Bibliotheca Riccardiana, de
i. B—ss.

RIGNAN (Françoise-Marguerite Sévigné, comtesse de), fille
célèbre marquise de Sévigné,
it en 1648. Dans le premier éclat
beauté, en 1663, elle fut pré-
e à la cour. On la remarqua dans
allets où dansait Louis XIV; et
erade, le poète de ces fêtes, com-
des madrigaux sur les person-
s qu'elle représentait. Saint-Pavin
hanta dans une épître badine.
ontaine, dans sa fable du *Lion*
reux, en fait un portrait plein
nesse et de vérité. Parmi les as-
nts à la main de Mlle. de Sévigné,
çois Adhémar de Monteil, comte
rignan, obtint la préférence en
, quoiqu'il se fût déjà marié deux
et qu'il eût deux filles de sa
ière femme. En donnant sa fille
homme de la cour, Mme. de
gné se flattait de passer sa vie
elle; mais peu de temps après,
rvice du roi appela son gendre
rovence, où, comme lieutenant-
ral, il commanda en l'absence du
de Vendôme, trop jeune alors
exercer les fonctions de gouver-
. En 1671, Mme. de Grignan se
it auprès de son époux. Depuis son
age jusqu'à la mort de sa mère,
pendant vingt-sept années, elles se
réunirent le plus souvent possible, et
ne furent pas en tout séparées l'espace
de sept ans. On doit à cet éloignement
si douloureux pour Mme. de Sévigné
les lettres qu'elle écrivit à sa fille,
celles qui, sans aucun doute, ont con-
tribué le plus à lui assurer la préémi-
nence dans le genre épistolaire. De
nos jours, malgré l'autorité des té-
moignages contemporains, on a pré-
tendu que Mesdames de Sévigné et
de Grignan ne s'aimaient point, et
qu'elles ne pouvaient vivre ensemble.
On n'a pas craint d'employer contre
elles les traits du ridicule, et d'atta-
quer jusqu'à leur réputation (1). Les
plaisanteries amères de Mlle. de Som-
mery, les accusations hasardées de M.
le duc de Nivernais, ne méritent pas
une réfutation sérieuse. A l'égard des
autres reproches, ils sont détruits par
les faits. Dans les lettres de Mme. de
Sévigné, on reconnaît un cœur presque
toujours satisfait du cœur qu'il chéri-
rit. Quant aux passages sur lesquels
on juge avec rigueur Mme. de Grignan,
il est naturel d'en conclure que le sen-
timent, également vrai chez la mère et
chez la fille, ne se manifestait pas en
elles d'une égale manière. La première,
vive, enjouée, indulgente, était très
affectueuse; la seconde, grave, triste
et sévère, n'était pas expansive. Nulle
part cette cause de mésintelligence
apparente n'est indiquée aussi clai-
rement que dans une lettre écrite en
1679 (Mme. de Grignan était alors à
Paris); cette lettre a été imprimée pour la
première fois en 1814. Affligée de la
réserve de sa fille, Mme. de Sévigné lui
dit, dans sa tendresse inquiète: « J'ac-
» corde avec peine l'amitié que vous

(1) Voyez les *Lettres de Mme. la comtesse de L***. à M. le comte de R***.*, in-12, 1785, assi-
bolées à Mlle. de Sommery, et le Dialogue intitulé:
Pline le jeune et Mme. de Sévigné, Œuvres de
Mancini Nivernais, tom. III.

» avez pour moi avec cette séparation « de toutes sortes de confidences. » (*Lettres inédites de Mme. de Sévigné*, 1 vol. in-8°.) Heureusement pour sa belle ame, le calme y renaissait bientôt; car, au sujet de l'opposition des goûts et des esprits, il lui échappe cette observation d'une justesse piquante : « Nous n'en sommes pas » moins bien ensemble; au contraire, » nous sommes une nouveauté l'une » à l'autre. » (Lettre du 9 juin 1680.) Loin d'excuser les torts de son caractère, Mme. de Grignan les avoue sans cesse; et l'on voit qu'elle parvint à se corriger. « Je ne sais, lui répond sa » mère, comment vous pouvez dire » que votre humeur est un nuage qui » cache l'amitié que vous avez pour moi; » si cela était dans les temps passés, » vous avez bien levé ce voile depuis » plusieurs années. » (Lettre du 26 octobre 1688.) Mme. de Sévigné, si digne d'être aimée, a peu de détracteurs; on l'affectionne autant que ses écrits. Mme. de Grignan n'a pas, sans doute, les mêmes droits à une pareille bienveillance; mais il semble que l'on veuille la punir de l'*idolâtrie* qu'elle inspirait à sa mère, *idolâtrie* qui faisait dire au pieux Arnaud d'Andilly que cette dernière était *une jolie païenne*. L'abbé de Vauxcelles rend Mme. de Grignan responsable des *traits de malice, un peu acérés*, que Mme. de Sévigné se permet quelquefois. Il croit qu'*ils se trouvent sous la plume* de la mère, uniquement *pour divertir* la fille. (*Réflexions sur les lettres de Mme. de Sévigné.*) Ces petites médisances sont néanmoins plus conformes à la gaîté de l'une qu'au sérieux de l'autre. Enfin, de ce que celle-ci s'adonnait à des lectures abstraites, on infère qu'elle négligeait ses devoirs d'épouse et de mère. Tout annonce cependant qu'elle les a remplis avec un dévouement religieux, et qu'elle a soutenu long-temps avec habileté le faste de son mari, « chez qui les fantaisies ruineuses servaient par quartier. » (Lettre du 5 juin 1680.) Pour satisfaire aux engagements qu'il avait contractés, elle s'obligea personnellement; et, pour conserver à ses enfants sa fortune particulière, elle ne balança pas à s'imposer des privations. Malgré son enthousiasme maternel, Mme. de Sévigné laisse percer des vérités, à l'aide desquelles il est possible de peindre sa fille, sans complaisance et sans injustice. Ornée de talents aimables, Mme. de Grignan faisait rarement usage de ses moyens de plaire, et voyait le grand monde moins par goût que par bienséance. Elle était belle; et la beauté n'était à ses yeux que l'écueil ordinaire des femmes. Sous un air dédaigneux était caché son mérite réel, que l'intimité seule laissait apercevoir. En un mot, c'était un caractère plus élevé que flexible, plus solide qu'agréable. Pourquoi n'a-t-on pas les réponses de Mme. de Grignan à sa mère? Telle est la question qui se présente toutes les fois qu'il s'agit des lettres de cette dernière. Suivant le chevalier de Perrin, qui, sous les auspices des héritiers de Mme. de Sévigné, fut l'éditeur de trois recueils de ses lettres, publiés successivement en 1734, 1737, 1754, « on est per» suadé que les réponses de la fille fu» rent, en 1734, sacrifiées à *un scru*» *pule de dévotion*. » (1) D'après cette remarque, Grouvelle transforme Mme. de Grignan en incrédule, et tire, en conséquence, de cinq à six phrases de sa mère, des inductions forcées, démenties par beaucoup d'autres phrases, qu'il serait trop long de rapporter. Pour fortifier son assertion, il

(1) Voyez une note de l'Avertissement du Recueil de 1754.

affirme que « Mme. de Sévigné parle » souvent de la conversion de sa fille » comme d'une chose difficile et éloi» gnée »; ce qu'une lecture attentive ne nous a point fait remarquer. Mais en supposant que la prédilection de Mme. de Grignan pour Descartes, qu'elle nommait *son père*, l'eût familiarisée avec le doute méthodique de ce grand philosophe, au point d'altérer en elle la simplicité de la foi, est-il vraisemblable que toutes ses lettres à sa mère aient été brûlées pour cette seule raison? Elles ne roulaient pas toujours, à beaucoup près, sur des points de controverse. N'est-il pas à présumer plutôt que les tracasseries de province, les chagrins domestiques, dont, malgré sa fermeté, Mme. de Grignan était réduite à s'entretenir, sont le véritable motif d'une suppression qui cause autant de surprise que de regret? N'est-ce pas là simplement ce que le chevalier de Perrin a voulu faire entendre? Si, comme cet éditeur en est persuadé, les réponses de Mme. de Grignan furent anéanties en 1734, elles doivent l'avoir été par sa fille, la marquise de Simiane: celle-ci toutefois, en confiant au fils de Bussy-Rabutin le choix de lettres de son illustre aïeule, d'après lequel ont été données les éditions furtives de 1726, 2 vol. in-12, s'exprime en ces termes: « Si j'étais » assez heureuse pour y pouvoir join» dre *les réponses de ma mère*, n'en » seriez-vous pas bien content, mon » cher cousin? » (Lettre sans date.) Il serait donc permis de croire que ces réponses n'existaient plus dès le temps où cet envoi eut lieu. Nous avons ouï raconter que le gendre de Mme. de Simiane, le marquis de Castellane-d'Esparon, en ayant été dépositaire, les remit à son cousin M. de Castellane-Novejean, qui s'empressa de les brûler, disant de mesdames de Sévigné et de Grignan: « Ces bavardes-là n'ont que trop fait » parler d'elles. » Nous sommes bien éloignés de garantir la certitude d'une pareille anecdote. Des lettres écrites du fond de la Provence n'exciteraient pas sans doute, même avec un charme égal dans la diction, autant d'intérêt que des lettres écrites de la cour, dans la société du duc de La Rochefoucauld, de Mme. de La Fayette, etc., à l'époque la plus brillante de la monarchie. Un choix de réponses de Mme. de Grignan n'en serait pas moins précieux, et par le mérite de la forme, et par le jour qu'elles répandraient sur les lettres de sa mère. Malheureusement elles paraissent être perdues sans retour. Les autres lettres qui nous restent d'elle, sont insérées presque toutes parmi celles de Mme. de Sévigné. Quoiqu'elles ne lui soient point adressées (ce qui leur a fait perdre le principal intérêt), et qu'elles soient en petit nombre, elles font connaître sa manière d'écrire. Il ne faut y chercher, ni l'inspiration, ni la grâce abandonnée du modèle inimitable. C'est, au contraire, une composition soignée et réfléchie, dont le tour, quelquefois étudié, est en général spirituel, noble et précis. « C'est un style juste et court, » qui chemine et qui plaît au souve» rain degré. » (Lettre du 9 mars 1672.) Mme. de Grignan, peu touchée des ouvrages d'imagination, accordait aux *raisonnements subtils* une préférence qui était l'objet des plaisanteries de son frère. Le *résumé du système de Fénélon sur l'amour de Dieu* prouve en elle le talent d'éclaircir, avec une étonnante concision, les obscurités de la métaphysique: l'édition publiée en 1806 par Grouvelle, est la seule où se trouve ce morceau. « Ca» ché et en quelque sorte enfoui, dit» il dans les feuilles d'un ancien jour-

» nal, il peut passer pour inédit (1). » D'une santé délicate et chancelante, Mme. de Grignan ne put résister à la douleur d'avoir perdu son fils : elle y succomba, le 13 août 1705, à l'âge de cinquante-sept ans, dans la terre de Mazargues, aux environs de Marseille. Dix mois auparavant, son fils était mort de la petite-vérole, à Thionville, entrant à peine dans sa 34e. année. Il était brigadier des armées du roi, et de plus ambassadeur de France à la cour de Lorraine. En lui s'éteignit l'espoir d'une maison qui donna des souverains à la Provence, et par qui fut fondée la ville de Montélimart (2). M. de Grignan, plus âgé que sa femme de dix-sept ans, lui survécut jusqu'en 1714. Il en avait deux filles : l'une, Marie-Blanche, que Mme. de Sévigné nomme *ses petites entrailles*, se fit religieuse aux dames de la Visitation d'Aix, et ressemblait à son père, « qui » n'était pas le plus joli garçon du » royaume. » (Lettre du 4 décembre 1668.) La plus jeune est cette Pauline, dont l'enfance, immortalisée par les éloges de sa grand'-mère, promettait ce qu'elle est devenue sous le nom de marquise de Simiane. S. S—N.

GRIGNON, métallurgiste et antiquaire, né dans la Champagne vers le milieu du XVIIIe. siècle, annonça dès son enfance un goût très vif pour les sciences. Devenu directeur des forges de Bayard, il fit de nouvelles expériences sur le minerai qui alimentait ses fourneaux, et en soumit le résultat à l'académie des sciences, dont il reçut des témoignages de satisfaction. Dans une fouille qu'il entreprit, en 1772, près de Saint-Dizier, ayant découvert quelques restes d'antiquités, il en rendit compte, et fut chargé par le roi de continuer ses recherches, avec un traitement de dix mille francs, à titre d'indemnité. Grignon fut récompensé de ses travaux par le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Une maladie aiguë, contre laquelle échouèrent tous les efforts des médecins, le tourmenta dans les dernières années de sa vie : il mourut à Paris vers 1785, à un âge peu avancé. Il était correspondant des académies royales des sciences et des inscriptions, et membre associé des académies de Dijon et de Châlons. On connaît de lui : I. *Mémoires sur la nécessité et la facilité de rendre la Marne navigable depuis Saint-Dizier jusqu'à Joinville*, Amsterdam (Paris), 1770, in-12. II. *Bulletins des fouilles faites par ordre du roi, d'une ville romaine sur la petite montagne du Châtelet*, Paris, 1774, 1775, 2 part. in-8°.: c'est une description intéressante des antiquités trouvées sur cette montagne, et dont la plus grande partie a passé dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan. III. *Mémoires de physique sur l'art de fabriquer le fer, d'en fondre et forger des canons d'artillerie; sur l'histoire naturelle, et sur divers sujets particuliers de physique économique*, Paris, 1775, in-4°., avec planches. On trouve des choses curieuses dans ce recueil. IV. *Observations sur les épizooties contagieuses, et particulièrement sur celle qui a regné en Champagne*, ibid., 1776, in-8°. V. Il a traduit de l'allem. de Torb. Bergmann l'*Analyse du fer*, avec des notes et un appendice suivi de quatre mémoires sur la métallurgie, ibid., 1783, in-8°. W—s.

(1) On a cru publier ce morceau pour la première fois en 1814, en le joignant aux *Lettres inédites*. Une erreur plus grave est d'avoir donné sous le nom de Mme. de Sévigné le journal dont parle Gronvelle, est celui de Fréron, qui annonce *avoir entre les mains* une lettre de Mme. de Grignan. C'est en effet sous cette forme qu'il assure cet écrit dans l'*Année littéraire*, 1768, tome IV, page 265.

(2) Le nom de cette ville était *Montilium Adhemari*.

GRIJALVA (JEAN DE), aventurier espagnol, qui découvrit le Mexique, était né à Cuellar, dans la vieille Castille. Son compatriote Vélasquez, gouverneur de Cuba, dont il était lieutenant, lui donna le commandement d'une flottille pour aller reconnaître le Yucatan, que F. H. de Cordova venait de découvrir. (*Voy.* CORDOVA, tom. IX, p. 575.) Grijalva, dont tous les historiens s'accordent à vanter le caractère et l'habileté, partit de la Havane, le 8 avril 1518. Les courants le portèrent sur l'île de Cozumel, à laquelle il donna le nom d'île Ste.-Croix, parce qu'il y trouva dans un temple une croix à laquelle les historiens ont attribué une origine miraculeuse. Grijalva doubla ensuite le cap Catoche, descendit à l'endroit où Cordova avait été défait, battit les Indiens, et fut blessé; mais cette action répandit la terreur dans tout le pays. Il poursuivit sa route à l'ouest, sans beaucoup s'éloigner de terre. Plus on avançait, plus le pays paraissait cultivé et peuplé, les édifices plus propres et mieux bâtis, les habitants plus à leur aise et plus policés. Quelqu'un s'étant écrié qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne, cette idée plut si généralement, que ce nom passa à la contrée entière; c'est du moins ce que raconte Solis. Arrivé à la rivière de Tabasco, qui reçut le nom de Grijalva, celui-ci ne put résister au désir de pénétrer dans le pays. L'étonnement que la vue des vaisseaux causa aux Indiens, facilita son entreprise. Il leur parla de la puissance du roi son maître, et les invita à le reconnaître pour souverain. Un des principaux Indiens lui fit une réponse si énergique et si raisonnable, que les Espagnols virent bien qu'ils s'étaient mépris en croyant avoir affaire à des sauvages. Après que l'on eut consolidé la paix par des présents réciproques, Grijalva continua à longer la côte, fit avec les habitants des échanges qui lui procurèrent beaucoup d'or, et apprit qu'il était redevable du bon accueil qu'il en reçut aux ordres d'un puissant monarque nommé Montézuma. Cependant il avait pris possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez. Il arriva ensuite devant de petites îles, dans l'une desquelles il vit dans un temple les restes de deux malheureuses victimes humaines. Ayant demandé aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes, on lui répondit que c'était par ordre des rois d'Alcohua ou du Mexique. Les Espagnols, qui n'avaient d'autres interprètes que des Indiens de Yucatan, saisirent mal la réponse, et crurent qu'Ulua était le nom de l'île: ils la nommèrent St.-Jean de Ulua; elle est au large de Véra-Cruz. Ils y traitèrent encore de l'or. La vue de tant de riches pays avait déjà fait naître à Grijalva et à ses compagnons le desir d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités; mais il était retenu par sa scrupuleuse soumission aux ordres de Vélasquez, qui lui avait enjoint de ne pas former d'établissement. Néanmoins il prit le parti de lui dépêcher un vaisseau pour lui rendre compte de ses découvertes, et lui envoyer ce qu'il avait de plus précieux. Il continuait sa route au nord, lorsqu'un de ses vaisseaux fut attaqué par les Indiens: ensuite les courants l'empêchèrent de doubler une pointe au nord de Panuco. On parla de nouveau de former un établissement; les avis furent partagés, et Grijalva reprit la route de la Havane, où il arriva le 10 septembre.

Ayant vu dans un port voisin des préparatifs pour une nouvelle expédition, il se flattait qu'on lui en donnerait le commandement: mais Vélasquez, au lieu de félicitations, lui adressa des reproches, et traita même de crime la scrupuleuse fidélité de Grijalva à suivre ses ordres. Aussi, quoique la voix publique fût pour celui-ci, qui se recommandait par ses qualités et ses services, le commandement de l'expédition fut donné à Cortez; ce qui causa, par la suite, bien du repentir à Vélasquez, ainsi que l'observe Castillo, qui avait accompagné Cordova et Grijalva. (*Voy.* Cortez et Vélasquez.) — Fernand de Grijalva, chargé par Cortez de faire des découvertes dans la mer du Sud, partit, en 1533, du port de Tehuantepec, de conserve avec Mendoza, parent de Cortez, dont il fut séparé dès la première nuit. Après avoir couru près de 300 lieues, il aborda dans une île déserte près de la pointe de la Californie; il lui donna le nom de St.-Thomé: elle porte aujourd'hui celui de Soccoro. Il mouilla ensuite, au mois de février 1534, dans le port de Santa-Cruz, aujourd'hui de la Paz, situé sur la côte du continent. Son pilote Ximenès y fut tué: Fernand retourna à la Nouvelle-Espagne. En 1536 Cortez l'emmena dans son expédition en Californie; et l'année suivante il l'envoya avec deux vaisseaux porter des secours à Pizarre. E—s.

GRILL (Claude), directeur de la compagnie des Indes de Gothenbourg, et chevalier de l'Etoile polaire, naquit à Stockholm en 1705. Ses ancêtres, originaires de Hollande, s'étaient rendus en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe, et avaient contribué avec plusieurs autres étrangers au perfectionnement des usines, à l'établissement des manufactures et à l'extension du commerce. Heureux dans leurs entreprises, ils avaient en même temps acquis des fonds de terre considérables, pour les exploiter selon les méthodes les plus avantageuses. Le commerce était cependant resté l'objet principal de l'activité de cette famille; et Claude Grill, après avoir fait plusieurs voyages, dirigea le comptoir de son père. Ses connaissances en économie politique, et son patriotisme, lui valurent bientôt une grande considération. Il devint directeur de la compagnie des Indes, député de la bourgeoisie à la banque, et membre du comité des doyens, qui est chargé de l'administration municipale de Stockholm. Vers l'année 1747, il sauva le crédit de l'Etat et de la banque, en sacrifiant une partie considérable de sa fortune. Ce noble dévouement fut reconnu par les Etats du royaume, qui en exprimèrent publiquement leur satisfaction, et qui le firent consigner dans leurs archives. Claude Grill prit une part très active aux progrès des institutions utiles qui se formèrent en Suède pendant le dix-huitième siècle. Il dirigea l'économie et l'administration des hôpitaux de Stockholm, et leur fit obtenir des fonds considérables. Lorsqu'en 1739 quelques citoyens éclairés et remplis de zèle pour la gloire de leur pays eurent conçu le projet de fonder dans la capitale une académie des sciences, Grill les seconda de ses conseils et de sa fortune. Il fut un des premiers membres de cette société savante; et en 1748 il lui procura les moyens de faire construire un observatoire. Quelque temps après, l'académie fit frapper une médaille en son honneur; et le roi le décora de l'ordre de l'Etoile polaire en 1767. Claude Grill mourut

ie année, laissant un nom res-
et emportant les regrets des
ireux, dont il avait été le bien-
C—au.

ILLENZONE (Jean), savant
, né à Modène vers 1521, sui-
bologne le cours de philosophie
nponace jusqu'à la mort de ce-
Comme ce maître n'écrivait
es cours ne furent conservés
r les cahiers de Grillenzone,
rivait très vite, sans omettre
les plaisanteries auxquelles
nace s'abandonnait quelque-
re-mesure. Jean avait aussi étu-
médecine: après la mort de
nace, il se consacra à cette
. De retour à Modène, il y
Marc-Antonio de Crotone, que
rd y avait conduit; il apprit le
us sa direction, et insista telle-
ur l'utilité de cet enseignement,
en fit salarier le professeur aux
e la commune. Mais Hercule
ste, duc de Ferrare, y amena
: Francesco Porto, avec André
et Vincent Conti (*Voy.* Ma-
us). La maison de Grillenzone
alors une école publique; on y
par jour deux leçons, l'une de
l'autre de grec. On y discutait et
rétait les passages les plus diffi-
es auteurs anciens: Pline y fut
ntièrement lu et commenté. Cha-
uvait donner son avis sans appa-
ns préambule. Jean institua des
ts littéraires, que chacun ren-
son tour: le nombre et la qua-
: mets y étaient réglés d'une
e frugale. On y proposait, à
: repas, un exercice d'esprit;
t une épigramme grecque ou
un sonnet ou un madrigal sur
des mets: d'autres fois, on ne
t demander à boire, à manger,
e autre chose, que dans la lan-
nt le chef de banquet s'était
servi le premier, et il était défendu de faire usage d'aucune des formules qui avaient déjà été employées. Un autre jour, chacun devait citer tous les proverbes relatifs à un animal, à une plante, à un mois, à un saint, à quelques familles de Modène: enfin on en vint jusqu'à commander de composer une Nouvelle, tirée de la vie de Tomaso del Forno, évêque d'Hiérapolis. Ce n'est cependant pas à cette singulière institution qu'il faut rapporter la première origine de l'académie que Grillenzone y avait établie. Des témoignages irrévocables prouvent qu'elle lui était un peu antérieure. Elle existait déjà quand Porto enseignait dans Modène, puisqu'il en était membre: on y discutait différentes compositions; on y comparait les chefs-d'œuvre des auteurs classiques, dans un calme littéraire qui fut bientôt troublé à l'époque de la réformation, par des querelles de religion. Grillenzone n'en a pas moins été le fondateur de l'académie de Modène. L'esprit de ce savant semblait avoir été formé pour diriger les assemblées nombreuses et concilier les opinions contradictoires. Les institutions dont nous avons parlé le prouvent: l'ordre admirable qu'il avait su introduire dans sa famille, le démontre encore davantage; elle était composée de sept frères, parmi lesquels il n'était ni le plus jeune ni le plus âgé: cinq étaient mariés, et quelques-uns avaient un caractère fier, bizarre et peu sociable. Cependant son autorité, parmi eux, était si grande, qu'après la mort de son père Nicolas, en 1518, il les réunit dans une même maison, où ils vécurent sans bruit et sans trouble. Chaque femme avait le gouvernement de la maison pendant une semaine. Les sept frères, les cinq femmes, et les plus grands enfants, mangeaient à

une même table, avec les étrangers qui briguaient le plaisir et l'honneur d'être admis à ce singulier et respectable banquet : à une autre table moins élevée, mais dressée dans la même salle, étaient les enfants plus petits, au nombre de quarante-cinq à cinquante. Les revenus de la famille n'étaient pas aussi considérables qu'un pareil état pourrait le faire supposer. L'active industrie des frères, dont l'un était médecin, l'autre juge, l'autre pharmacien, l'autre marchand de draps, et l'autre prêtre, fournissait à tout ; l'un avait soin des affaires de la ville, un autre de celles de la campagne, et tout était réglé par la sage surveillance de Jean. Il était le lien qui les unissait tous : ses frères se séparèrent après sa mort, arrivée le 22 juillet 1551. Outre les *Statuts du collége de médecine*, approuvés par le duc Hercule, et dont il fut le rédacteur, il avait composé un *Traité des familles de Modène :* cet ouvrage s'est perdu, ou a été supprimé. — Horace GRILLENZONE, peintre et sculpteur, né à Carpi avant 1550, mort vers 1620, est moins connu par quelques tableaux d'église, un buste d'Alphonse II, et une statue de Saint-Sébastien, conservés à Ferrare, que par l'amitié que le Tasse eut pour lui. Ce grand poète a donné à l'un de ses dialogues le titre de *Grillenzone* ou l'*Epitaphe.* A. L. M.

GRILLET (JEAN), missionnaire jésuite, était supérieur de la maison de Caïenne, lorsque les Anglais s'emparèrent de cette colonie en 1666 : il ne s'enfuit pas alors chez les sauvages, comme quelques-uns de ses confrères ; ce qui le mit dans le cas de rendre quelques services à ses concitoyens. Comme son zèle et ses lumières l'avaient fait avantageusement connaître, un visiteur de la compagnie arrivé à Caïenne, à la 1673, le choisit pour aller d les peuplades indiennes les p gnées de la mer, sur lesqu n'avait que des notions très Grillet demanda pour son co le père François Béchamel, sédait parfaitement la langu généralement parlée dans l de la Guiane, et qui avait de facilité pour apprendre l étrangères : les deux religie nirent des instruments n pour prendre hauteur, ai tout ce qui pouvait servir la carte de leur route, et se chemin le 25 janv. 1674. des fatigues qui altérèrent l et notamment celle du père ils parvinrent à cent so lieues dans le sud-ouest de chez des peuples qui n'avai vu d'Européens, et ils fur tour le 17 de juin. Le pè envoya en France sa relatio pagnée d'une lettre datée d tembre 1674 ; elle parut so *Journal du voyage qu'o PP. Jean Grillet et Fra chamel dans la Guy* 1674, et fut insérée dans le volume de la traduction lation de la rivière des par Gomberville, publiée elle reparut depuis à la la traduction du Voyage de Rogers autour du monde. une idée favorable de son a fait lire avec intérêt. On encore eu de relation si mœurs des sauvages de Il eût été à souhaiter que les sionnaires eussent pu cons santé dans l'entreprise lou sardeuse qu'ils avaient exéc mort prématurée priva le p carte qu'ils s'étaient propo

après les matériaux qu'ils ecueillis. On voit, dans leur qu'ils n'ont pu rien appren- e lac Parimé; et que la seule positive qu'ils obtinrent sur fut contraire à l'opinion de i croient à l'existence d'un au considérable et permanent contrées. Ils nous appren- si que les Galibis donnent à nom de *Tamoucicabo*, qui ancien du ciel; ce qui se rap- le celui par lequel le désignent ènes de l'Amérique septen-

E—s.

LLET (René), horloger à us le règne de Louis XIV, se ître par des inventions ingé- et qui supposent un rare our la mécanique: I. *Nou- chine d'arithmétique*, dans le des savants de 1678, nu- . II. *Curiosités mathéma-* Paris, 1673, in-4°. III. ètre nouveau (Journal des 1681, n°. 3). La machine à , décrite dans le premier de cules, et perfectionnée dans d, est une boîte contenant atre cylindres disposés sur gs, chacun desquels porte sur férence les neuf bâtons arith- s de Neper, et sur l'extrémité re trois cercles concentriques. achine, fondée sur le même que la roue de Pascal, et le arithmétique de Petit, offrit deux inventions l'avantage ortative. Le Dauphin, auquel fit hommage de son travail, ayant commandé une plus il y fit deux légers change- au moyen desquels l'addition ines se fait d'elle-même, en t les roues dans un sens, et straction dans le sens con- t l'on peut faire à-la-fois deux règles différentes en ne portant son attention que sur une seule. On sait que ces machines volumineuses, souvent proposées (*Voy.* Grastin), et plus curieuses qu'utiles, exigent autant d'application et bien plus de temps que le calcul ordinaire, et qu'il n'y a d'inventions d'une utilité pratique en ce genre, que celles qui sont fondées sur la propriété des logarithmes (*Voy.* Gunter). L'hygromètre de Grillet, mis en mouvement par plusieurs petites cordes jouant sur des poulies, avait, comme tous les instruments de ce genre construits à cette époque, l'inconvénient de n'être pas comparable: mais il était très sensible; et l'auteur par un procédé fort ingénieux, y avait adapté deux aiguilles, dont l'une faisait le tour entier d'une circonférence divisée en soixante parties, pendant que l'autre ne parcourait qu'une division de son échelle. C. M. P.

GRILLET (Jean-Louis), savant et laborieux écrivain, chanoine de la Roche, en Savoie, naquit dans cette petite ville le 16 décembre 1756. Après avoir terminé ses études avec la plus grande distinction, et exercé fort peu de temps les fonctions du ministère pastoral, il présenta, pour la formation du collége de Carouge, un plan fondé sur un système de tolérance religieuse, qui permettait d'admettre aux mêmes études les catholiques, les protestants et les juifs. La situation de la nouvelle ville de Carouge, bâtie sur les limites du territoire de la république de Genève (à laquelle on vient de la réunir en 1816), semblait exiger un pareil arrangement. Le plan du chanoine Grillet fut adopté; et, en 1786, il fut nommé directeur de ce collége, professeur de rhétorique, et préfet des études. Le voisinage de la bibliothè-

que publique de Genève lui fournit l'occasion de recueillir beaucoup de notes sur l'histoire littéraire de la Savoie, qui fut dès-lors l'objet principal de ses recherches. La révolution l'ayant obligé, ainsi que la plupart des prêtres de ce pays, de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de MM. Provana de Collegno, fit avec ces deux jeunes seigneurs le voyage de Rome et de l'Italie méridionale, et acquit des connaissances étendues dans les arts et dans l'archéologie. Il y fut reçu membre de l'académie italienne, et associé correspondant de la société des *Georgofili* de Florence. Rentré en Savoie après treize ans d'exil, il fut nommé directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéri, en 1806, et professeur de philosophie en 1807; il fut appelé trois ans après aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble, puis à celles de principal du collége d'Annecy, que le délabrement de sa santé ne lui permit pas d'accepter : il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 11 mars 1812, vivement regretté des nombreux amis que lui avaient faits l'aménité et l'obligeance de son caractère, la variété de ses connaissances, et sa fidélité constante aux devoirs de son état. Pendant son émigration, l'abbé Grillet ne cessa de continuer la recherche des matériaux de son grand ouvrage : il avait tiré des notes précieuses d'archives et de bibliothèques aujourd'hui détruites; il y mit la dernière main après son retour, et le publia par souscription sous ce titre : *Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman, contenant l'histoire ancienne et moderne de la Savoie, et spécialement celle des personnes qui, y étant nées ou domiciliées, se sont distinguées par des actions dignes de mémoire, ou par leurs succès dans les lettres, et sciences et les arts*, Chambéri, 1807, 3 vol. in-8°. L'ouvrage est rangé par ordre alphabétique de noms de lieux; et après une courte description, il donne, par ordre chronologique, sous chaque localité, la notice des personnages plus ou moins remarquables dont elle est la patrie ou le domicile. Ceux dont on ne connaît pas le lieu de naissance, sont renvoyés à la capitale de la province : aussi l'article Chambéri en contient-il cent dix-neuf, Annecy quarante-trois (1), et la totalité de l'ouvrage, environ sept cent soixante. Cette multitude de personnages obscurs, auxquels M. Grillet semblait vouloir attribuer une espèce de célébrité, en y admettant un assez grand nombre d'hommes vivants, excita de vives critiques. On ne réfléchit pas que l'auteur ne prétendait point en faire autant de grands hommes ou de personnages illustres, et qu'une biographie purement locale, comme l'histoire particulière d'une ville ou d'une province, doit tout comprendre, afin que les biographies plus générales aient à choisir ou y puisant leurs matériaux. Nous pensons donc que, malgré quelques doubles emplois (2), quelques omissions, de nombreuses inexactitudes, et des fautes typographiques assez graves (3), cet ouvrage n'en est pas moins

(1) Sur la foi de Chiesa et de Rossetti, trompés par la ressemblance des noms, Grillet attribue à Annecy quelques personnages nés au Puy en Velai (en latin *Anicium*), tels que Guillaume Adolf, qui était incontestablement de cette dernière ville.

(2) Tel est, par exemple, Jacques Peletier, bien connu pour être natif du Mans. Grillet lui donne néanmoins deux articles, le faisant naître à Annecy, I, 278, et à St.-Jean de Maurienne (III, 281), sous le nom de Pelletard.

(3) Par exemple, dans le tableau inséré t. III, p. 452, il faut, dans la quatrième colonne, supprimer la seconde ligne du chiffre 1764 m. 30;

cueil précieux, où l'on trouve
hoses curieuses qu'on cherche-
rainement ailleurs. L'*Introduc-*
surtout, qui occupe plus de
cents pages du tome 1er., est
un morceau historique absolu-
neuf, et d'un grand mérite. On
core de l'abbé Grillet : I. *Elé-*
s de chronologie et de géogra-
adaptés à l'histoire de Savoie,
béri, 1788, in-8°.; bon abrégé
age des collèges. II. *Histoire de*
le de la Roche, depuis sa fon-
n en l'an 1000 *jusqu'en* 1790,
re, 1790, in-8°. III. *Osserva-*
ni economico agrarie sulla pre-
zione delle canapi per tessere
pannelini fini, Florence, 1802,
. IV. *Saggio sopra la storia*
zodiaci e degli anni dei popoli
hi, per servire di regola a chi
giudicare le scoperte che si di-
fatte recentemente in Egitto,
1805, in-8°. V. Un *Eloge de*
ture, et d'autres morceaux in-
dans le recueil de l'académie
ine de Florence. Il a laissé en
scrit une *Histoire généalogi-*
le la maison de Sales, 1792,
; un recueil de *Mémoires et de*
intéressants pour servir à l'his-
du diocèse de Genève, 1792,
volumes in-fol., etc. Voyez
tice nécrologique insérée par
. M. Raymond, dans le *Journal*
ont-Blanc du 27 juillet 1812,
née, n°. 30. C. M. P.

ILLO (Dom Ange), noble gé-
et bénédictin de la congréga-
lu Mont-Cassin, renonça aux
és et aux avantages que lui pro-
it sa naissance, pour embrasser
monastique. Il prit l'habit de
Benoît, dans l'abbaye de Ste.-
rine de Gênes, en 1572, et s'y
livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il
se rendit presque toutes les sciences
familières. Il était habile philosophe,
théologien profond, versé à fond dans
les saintes Écritures et dans la lecture
des saints Pères, et savant mathéma-
ticien. Il cultivait en même temps la
poésie et l'éloquence, faisait des vers
latins et italiens avec une grande faci-
lité, et passait pour un excellent ora-
teur. Son heureux caractère, son amé-
nité et ses talents l'avaient lié avec les
plus beaux esprits et les plus éminents
personnages de son temps. Le Tasse,
le cavalier Marin, le Guarini, s'hono-
raient de cultiver son amitié. Les
papes Urbain VIII et Alexandre
VII l'avaient en estime particulière;
et il jouissait, dans son ordre, de la
plus grande considération. Il en oc-
cupa les principaux postes, fut abbé
de St.-Paul de Rome, et fut élu quatre
fois *président* ou supérieur général de
sa congrégation. Il eût pu aspirer aux
premières dignités de l'Église : il préféra
rester fidèle à sa vocation, et re-
fusa les évêchés d'Alcria en Corse, et
d'Albenga, que lui offrit Urbain VIII.
Ce pape avait conçu une telle affec-
tion pour Grillo, qu'il recherchait
avec empressement son entretien, et
passait souvent avec lui des heures en-
tières. C'est pendant que Grillo était
abbé de St.-Paul, qu'il établit l'acadé-
mie des *Humoristes*, dont il devint lui-
même un des principaux ornements.
Il mourut à l'abbaye de St.-Jean l'é-
vangéliste, de Parme, dans un âge très
avancé. On a de lui : I. *Affetti pie-*
tosi (en vers) sur la naissance, la cir-
concision et la passion du Sauveur, Ve-
nise, 1591, in-8°., plusieurs fois réim-
primé. On trouve dans les œuvres
d'Urbain VIII, alors cardinal Barbe-
rin, une pièce de vers à la louange
de cet ouvrage. II. *Rime morali*,
1580, 1599, in-4°. III. *Poèmes*

pe, imprimée mal à propos, rend le te
l'addition inintelligibles.

sur la flagellation du Sauveur, et les douleurs de la Ste. Vierge, 2 tomes; le premier, Venise, 1608; le deuxième, 1610. IV. *L'Eloge de Jean-Jacques Imperiali, doge de Gènes*, Venise, 1618, in-4°. V. *Pompe della morte*, Venise, 1599. VI. *Lagrime del penitente.* VII. Un *Poème en l'honneur de la Croix*, Venise, 1611. VIII. Des *Sonnets*, des *Madrigaux*, et *autres poésies.* IX. *Deux volumes de lettres*, Venise, 1608, plusieurs fois réimprimées. X. *Regulæ pro exercitio ecclesiasticarum dignitatum, et idæa veri religiosi;* ouvrage resté manuscrit. L—y.

GRILLOT (Jean-Joseph), chanoine de Chablis, naquit dans cette ville le 26 mars 1708. Quoique chargés d'une famille nombreuse, ses parents ne négligèrent rien pour son éducation : elle fut commencée par un curé, qui voulut bien lui donner lui-même les premiers principes des lettres. Envoyé au séminaire d'Auxerre, il y acheva ses humanités, et fit sa philosophie qu'il avait finie à quatorze ans. Il vint faire sa théologie au collége de Sainte-Barbe, où il resta six ans; après quoi, il retourna dans sa patrie. Attaché au parti janséniste, il crut méritoire de se dévouer aux dangers qu'on courait alors en le soutenant. Les écrits en faveur de l'*appel* étaient sévèrement prohibés; on en punissait rigoureusement les auteurs et ceux qui contribuaient à les répandre. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle de Grillot. Il vola à Paris, où il arriva le 2 mars 1730, pour se livrer à cette œuvre clandestine, pensant courir au martyre. En effet, dès le 24 septembre suivant, il fut surpris dans une de ces imprimeries secrètes, et mis au carcan le 13 mars 1731 : il n'en fut point quitte pour cette punition. Chassé successivement de différents asiles, errant, et enfin banni du royaume, il fut obligé de se retirer en Hollande, où il se joignit aux autres réfugiés. Cependant il obtint, en 1749, la permission de revenir en France. Il établit sa demeure à Auxerre, où il vécut assez tranquillement. Etant tombé malade à Chablis, dans un voyage qu'il y fit en 1765, il y mourut le 31 septembre de la même année. Grillot avait de la piété, menait une vie pénitente, et montra, dans les rudes épreuves auxquelles il fut soumis, un courage et une résignation qu'on regrette n'avoir pas été mieux employés. Il a laissé: I. Un *Recueil de cantiques spirituels sur les principales vérités de la religion*, volume in-12. II. Une *Suite au Catéchisme historique et dogmatique*, volume in-12. III. Une *Vie de M. Creusot, curé de Saint-Loup, à Auxerre.* Il la supprima par humilité pour en laisser paraître une d'une autre main. IV. Il fut un des principaux éditeurs des *Œuvres de M. Colbert, évêque de Montpellier.* V. Il participa, sous la direction de Legros, à l'édition des *Mem. de Fontaine, Lancelot et Dufossé.* VI. Il fit réimprimer et augmenta de beaucoup l'ouvrage de Dusaussois, curé d'Haucourt en Normandie, intitulé la *Vérité rendue sensible à tout le monde*, etc., 1743, 2 vol. in-12. Il avait fait un *Recueil* fort étendu sur l'*histoire de la religion*, depuis la création du monde jusqu'à son temps, lequel est resté inédit. On prétend qu'on a trouvé dans ses papiers, une *Réfutation complète de la théologie de Collet.* — Jean-Bapt. Grillot, jésuite, natif d'Arnai-le-Duc, mort à Grenoble le 3 septembre 1647, âgé de 59 ans, passait pour un bon prédicateur. Il a pui[illegible] : *Lugdunum lue affectum et re[illegible]cum*, Lyon,

n-8°. Il en parut une traduc- s ce titre : *Lyon affligé de on*, ou *Narré de ce qui s'est le plus mémorable en cette lepuis le mois d'août* 1628 *octobre* 1629, *par Jean- Grillot, de la compagnie s*, Lyon, de la Bocterie, 1629, de 144 pages. Le père Grillot ontré un zèle extraordinaire, tant les pestiférés dans cette on à laquelle il eut le bonheur per. L—y.

M, roi d'Ecosse, était fils de succéda à Constantin IV, en non en 1002, comme il a été ticle de ce dernier. Grim, sou- r une faction nombreuse, fut é roi au préjudice de Malcolm, le Northumberland, qui était r direct; et pour gagner l'af- du peuple, il répandit éga- ses grâces sur tous les partis. , instruit que Malcolm cher- fomenter un soulèvement, il contre lui. Celui-ci, dont les étaient bien inférieures, ne it pas. Un évêque ménagea la itre les deux princes; il fut a qu'après la mort de Grim, la ne passerait à Malcolm, et que nt chacun d'eux garderait ses ions. Après quelques années de llité, la tyrannie de Grim ré- : parti de Malcolm. On en vint ins le jour de l'Ascension de 4. Grim, blessé mortellement, e lendemain. E—s.

MALDI, famille illustre de l'une des quatre de la haute e qui jusqu'au milieu du ècle se disputèrent constam- s premières places dans cette que, et qui, depuis que le gou- ent fut devenu populaire, y èrent encore un crédit prodi- es Grimaldi avec les Fiesques étaient les chefs du parti guelfe. Les premiers étaient seigneurs et ensuite princes de Monaco. Cette seigneurie est demeurée dans leur famille plus de six cents ans, depuis l'année 980. La même famille a obtenu des fiefs considérables dans le royaume de Naples, et a été élevée en France au duché-pairie de Valentinois. Elle a formé, en Provence et à Nice, des branches qui subsistent encore. — Renier Grimaldi est le premier Génois qui ait conduit les vaisseaux de guerre de cette république dans l'Océan, et qui ait fait connaître la valeur des Liguriens hors des bornes de la Méditerranée. Philippe-le-Bel, engagé dans une guerre longue et dangereuse contre les Flamands, le prit à son service en 1304. Avec seize galères génoises, il mit encore sous ses ordres vingt vaisseaux français, lui donna la charge d'amiral de France, et l'envoya au secours de la ville de Ziric-Zée en Zélande. Quinze mille Flamands assiégeaient cette place par terre; et le comte Gui de Flandre la pressait du côté de la mer, avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Grimaldi battit et dissipa cette flotte; il fit prisonnier Gui de Flandre, et ramena ses galères victorieuses dans les ports de France. S. S—i.

GRIMALDI (Antoine), amiral génois, fut chargé en 1332 par la république de venger les outrages que les Génois avaient reçus l'année précédente des Catalans, dans le temps où une guerre civile leur avait ôté les moyens de se défendre. Grimaldi parcourut, avec une flotte de quarante-cinq galères, les rivages de la Catalogne, et porta partout la désolation; il prit plusieurs galères aragonaises devant l'île de Majorque; il mit en fuite quarante-deux vaisseaux qui voulaient l'enfermer dans le port de

Minorque, et ne ramena sa flotte à Gènes qu'après avoir répandu la terreur sur toutes les côtes d'Espagne. Mais, vingt-un ans plus tard, Antoine Grimaldi vit flétrir ses lauriers : chargé de combattre les Vénitiens réunis aux Catalans, il attaqua imprudemment à la Loiera, le 29 août 1353, Nicolas Pisani, qui commandait une flotte de soixante-treize voiles, tandis que lui-même n'en avait que cinquante-deux. Après des prodiges de valeur, il fut obligé de s'enfuir avec dix-neuf galères, seules échappées à sa déroute : trois avaient été coulées à fond, et trente, prises par l'ennemi. L'effroi des Génois fut si grand après cette défaite, qu'ils donnèrent volontairement la souveraineté de leur ville à Jean Visconti, seigneur de Milan, qu'ils voulaient intéresser ainsi à leur défense. — Jean Grimaldi s'est rendu fameux par la victoire qu'il remporta dans le Pô, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, amiral vénitien. Gènes, à cette époque, était soumise au duc de Milan; et ce duc, en guerre avec les Vénitiens, avait osé les combattre sur leur propre élément. Il avait armé une flotte considérable au-dessus de Crémone, en avait donné le commandement à Jean Grimaldi, et y avait fait monter un grand nombre de matelots et de soldats génois : mais Trévisani commandait de son côté une flotte de 37 vaisseaux, avec plus de cent navires moins considérables; il était, de plus, secondé par Carmagnole, le plus grand général de son siècle, et dont l'armée était sur les bords du fleuve. Cependant Grimaldi sut si bien profiter du courant du Pô, qu'il sépara la flotte vénitienne du rivage où était l'armée de terre, à trois milles au-dessous de Crémone; il la poussa sur la rive opposée, et lui prit vingt-huit galères et quarante-deux vaisseaux de transport; il lui tua deux mille cinq cents hommes, et enrichit ses soldats et ses matelots par un immense butin.

S. S—i.

GRIMALDI (Dominique), cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, était fils de J.-Bapt. Grimaldi, seigneur de Montaldeo, chevalier de la Toison-d'or, et de Madelène Pallavicini, deux des plus illustres familles de Gènes. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Rome, où il ne tarda pas d'obtenir quelques emplois. Nommé, par le pape Pie V, surveillant des galères de l'Église, il assista au combat de Lépante en 1571, et s'y distingua, dit-on, par son intrépidité. Il fut pourvu successivement des évêchés de Savone et de Cavaillon, et succéda, en 1585, au cardinal d'Armagnac, archevêque d'Avignon. Il montra beaucoup de zèle contre les partisans des nouvelles hérésies, et parvint à les expulser entièrement de son diocèse; il mourut en 1592. Il a laissé en manuscrit un volume de *Lettres* relatives aux affaires dont il avait été chargé.

W—s.

GRIMALDI (Jacques), écrivain peu connu, et cependant, dit Tiraboschi, digne, par ses travaux et son érudition, d'être mis à côté des savants les plus illustres, naquit à Bologne dans le XVIe siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un bénéfice dépendant de Saint-Pierre de Rome, et s'appliqua entièrement à mettre en ordre les archives de cette église, la première du monde chrétien. Il dressa d'abord un *Inventaire* exact des titres précieux qu'elles renferment, et y ajouta des tables très amples; il rédigea ensuite le *Catalogue* chronologique des archi-prêtres, chanoines et officiers attachés

-Pierre; il transcrivit les *Ins-ns antiques* découvertes sous ıificat de Paul V, et acquises a bibliothèque du Vatican, et liqua par des notes judicieuses. Doni s'appropria ce dernier re-t Gori l'a publié sans rendre au r auteur la justice qui lui était le savant modeste mourut à en 1625. On trouvera la liste ıutres ouvrages, restés presque ı manuscrit, dans le tome IV *iptor. Bolognesi*, par le comte zi. W—s.

MALDI (Jean-François), dit *ognèse*, peintre de paysages, r et architecte, naquit à Bo-en 1606. Il passe pour avoir les principes des Carraches, et ıvoir travaillé quelque temps Albane. Sa réputation s'accrut tellement, que le cardinal Ma-'appela à Paris, et lui fit faire es fresques au Louvre. Le *Bo-e* se montra savant dans ses 'architecture et dans les deux ctives. Ses tableaux ont de la leur, et en même temps du re-donna les dessins de quelques s que, plus tard, on construisit à e. Il grava ses paysages et ceux en. Ses gravures sont rares et herchées; mais il quitta l'archi-et la gravure, pour ne plus s'oc-que de la peinture: son dessin it à la légèreté de son pinceau vérité de son coloris. Innocent ploya à orner de fresques le la Vatican et celui du Quirinal. e lui de très belles peintures à Martin-des-Monts; elles sont aux deux côtés de l'autel de Marie-Madeleine. Le caractère *ognèse* était franc et généreux. de lui des actes de bienfaisance norent sa mémoire. Il éleva ın art Alexandre, son fils, qui eut quelque mérite, et travailla aux ouvrages de son père. Grimaldi mourut en 1680. Le Musée a de sa main des tableaux qui sont estimés. A—d.

GRIMALDI (François-Marie), jésuite, et l'un des meilleurs mathématiciens de son temps, naquit à Bologne en 1613. Après avoir enseigné les belles-lettres pendant vingt-cinq ans, il s'appliqua aux sciences exactes, et y fit des progrès assez grands pour donner lieu de regretter qu'il ne s'y soit pas adonné entièrement, et qu'il n'ait pas fourni une plus longue carrière. Il coopéra utilement aux travaux importants du P. Riccioli; fit une description particulière des taches de la lune, et leur imposa d'autres noms que ceux qu'Hévelius leur avait donnés; ce dernier a emprunté sa nomenclature des noms des montagnes et des mers terrestres: mais, dit Montucla, les astronomes ont préféré avec Grimaldi se loger dans cette planète en compagnie des principaux philosophes et mathématiciens de l'antiquité. Ce savant religieux mourut à Bologne en 1663, à l'âge de cinquante ans. On a de lui: *Physico-mathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II*, Bologne, 1665, in-4°. Cet ouvrage renferme le détail d'un grand nombre d'expériences curieuses sur la lumière et sur les couleurs. L'auteur y rend compte de sa découverte de l'inflexion des rayons solaires dans le voisinage de certains corps, et de leur dilatation causée par le prisme: mais, dit l'historien que nous venons de citer, il ne faut pas en conclure, avec un écrivain du même ordre, qu'il connut la différente réfrangibilité des rayons de cet astre; il n'en soupçonna rien, et cette importante découverte doit rester entièrement à Newton. Cependant le P. Grimaldi sure

toujours l'avantage d'avoir été comme le précurseur de cet homme immortel ; et ce titre suffit pour recommander sa mémoire à l'estime de la postérité.

W—s.

GRIMALDI (Jérôme), cardinal, né à Gènes en 1597, était neveu du cardinal Dominique. Ses premières études furent brillantes, et donnèrent une haute idée de ses talents. Nommé, en 1625, vice-légat de la Romagne, il fut fait, trois ans après, gouverneur de Rome et évêque d'Albano. Le pape Urbain VIII l'envoya en Allemagne et en France, avec le titre de nonce, et le récompensa des services qu'il rendit au Saint-Siége par le chapeau de cardinal, qui lui fut expedié en 1643. Grimaldi fut reconnaissant des bontés du pontife ; il protégea sa famille contre Innocent X, et s'exposa au courroux du nouveau pape, en fournissant aux princes Barberini, malgré sa défense, les moyens de sortir de Rome. Il fut pourvu de l'archevêché d'Aix en 1648 ; mais Innocent refusa de signer la bulle de confirmation, et il ne put l'obtenir que de son successeur Alexandre VII. Arrivé à Aix en 1655, il fit aussitôt une visite générale de son diocèse, et s'occupa de la réforme des mœurs, en plaçant à la tête des paroisses des pasteurs instruits et vigilants. Il fonda un séminaire, qu'il dota richement, et qui est devenu une pépinière d'ecclésiastiques savants et vertueux : il forma des établissements en faveur des pauvres, et l'on assure qu'il distribuait par an cent mille francs en aumônes. Grimaldi avait assisté à plusieurs conclaves ; mais il contribua surtout à l'élection d'Innocent XI, dont il admirait la vertu. Devenu doyen du sacré collége, son attachement pour le troupeau que la Providence lui avait confié, ne lui permit pas d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Une maladie de langueur acheva de détruire ses forces épuisées par l'âge ; et il mourut à Aix, le 4 novembre 1685, à quatre-vingt-dix ans. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Thoron d'Artignoles, chanoine d'Aix, a été imprimée dans cette ville, 1686, in-12. On peut consulter une *Notice* sur cet illustre prélat, par le P. Bougerel, insérée dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. W—s.

GRIMALDI (Nicolas), cardinal, né à Gènes le 6 décembre 1645, après avoir rempli successivement divers emplois importants, fut décoré de la pourpre romaine par le pape Clément XI, en 1706, et mourut à Rome le 25 octobre 1717, à l'âge de soixante-onze ans, laissant à son neveu une succession estimée quatre cent mille écus romains, ou plus de deux millions. — Grimaldi (Jérôme), cardinal, né à Gènes le 15 novembre 1674, fut envoyé à Avignon en 1704, avec le titre de nonce extraordinaire : en 1705, il se rendit à Bruxelles, et remplit ensuite, avec distinction, les nonciatures de Pologne et d'Allemagne. Créé cardinal en 1730, il fut nommé quelques mois après légat à Bologne. Il y tomba malade d'épuisement ; et les médecins lui conseillèrent d'aller à Naples par mer, persuadés que l'air de cette ville serait avantageux à sa santé ; mais, dans la traversée, il fut saisi d'un vomissement violent, dont il mourut avant d'être arrivé à sa destination, le 17 novembre 1733, à cinquante-neuf ans. W—s.

GRIMALDI (François), poète latin, né dans le royaume de Naples au XVIIe. siècle, fut admis dans la société de Jésus à dix-sept ans, et, après avoir régenté quelque temps les basses classes suivant l'usage de l'institut, fut nommé à la chaire de rhétorique du

romain. Il s'acquitta de cet avec distinction, partagea son mtre ses devoirs et la culture es, et mourut à Rome en 1738, viron soixante ans. On cou- lui : I. *Le Bon pasteur*, Pérouse, 1702, in-4°. Cette nt représentée à l'entrée solen- Antoine-Félix Marsigli, évêque e ville. II. *De vitâ urbanâ*, 1725, in-8°. III. *De vitâ micâ*, ibid., 1738, in-8°. IV. *tâ aulicâ*, ibid., 1740, in-8°. is poèmes sont écrits, dit-on, ntant d'élégance que de no- Le dernier a été inséré dans le ment aux *Poëmata didas-*, Paris, 1813. — Un autre P. LDI, jésuite, de Civita-Vecchia, it des Indes orientales, où il ns doute été appliqué aux mis- lorsqu'il se fabriqua une ma- très ingénieuse, en forme d'ai- a moyen de laquelle il passa, 51, de Calais à Douvres, dans eure, en dirigeant son vol plus haut, tantôt plus bas, en croit Milizia, auteur ita- une Vie des architectes. Pin- qui a traduit en français l'ou- le Milizia en 1771, avec des no- toriques et critiques, rapporte ce me 2, page 188, et ne fait au- bservation sur cette anecdote, était plus à portée que nous de r l'authenticité. Fontenai l'a sans examen (*Dictionnaire des es*, art. GUIDOTTI); mais nous ons pas qu'elle ait été citée en lorsque la découverte des bal- érostatiques ramena l'attention vants sur toutes les expériences me genre faites jusqu'alors.

W—s.

IMALDI (CONSTANTIN), avo- Naples, né en 1667, et mort a même ville en 1750, avait, dit-on, des connaissances fort étendues en histoire, en jurisprudence, en théologie et même en médecine. Cependant il n'est guère connu aujourd'hui que par ses démêlés avec le père Benedictis. (*Voyez* BENEDICTIS, tome IV, page 157.) Ce religieux, partisan outré de la vieille doctrine d'Aristote, avait publié en faveur du péripatétisme trois *Lettere apologetiche*, dans lesquelles, à défaut de raisons, il ne ménageait pas les injures à ses adversaires. Grimaldi prit la défense des Cartésiens outragés, et publia, contre ces lettres, des *Réponses* qui eurent dans le temps beaucoup de succès, et sur lesquelles on peut consulter le Dictionnaire de Bonnegarde, III, 21. On cite encore de Grimaldi plusieurs Mémoires et Traités en italien, sur diverses questions de droit public et de philosophie scolastique : ils n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. — François-Antoine GRIMALDI, mort à Naples en février 1784, est principalement connu par les ouvrages suivants : I. *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-52, 4 vol. in-4°. II. *Annali del regno di Napoli*, *Epoca I*, ibid., 1781, 6 vol. in-8°. Cette première partie s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 409 de J.-C. III. *Annali*, etc., *Epoca II*, ibid., 1783-86, 10 vol. in-8°., jusqu'à l'an 1211. L'auteur mourut après avoir terminé le 6e. volume; la suite a été mise au jour par Cestari son ami. *Voy.* Fabroni, *Vitæ italorum*, III, 373.

W—s.

GRIMANI (ANTOINE), doge de Venise de 1521 à 1523, était d'une famille riche et puissante : il suivit à-la-fois les deux carrières de la marine et des emplois publics; et il était procurateur de St.-Marc en 1499,

lorsqu'il fut nommé capitaine-général de la flotte que la république envoyait dans les mers de Grèce, pour défendre ses colonies contre l'attaque du sultan Bajazet. Il éprouva quelques échecs devant l'île de Sapienza, et il laissa ensuite prendre Lépante par le sultan. On accusa Grimani d'avoir exposé volontairement à ces revers André Lorédan, son lieutenant, dont il était jaloux; et comme la richesse et le crédit de Grimani pouvaient le soustraire à sa condamnation, les avogadors du commun transportèrent sa cause au grand-conseil, qui le relégua dans les îles de Cherso et d'Ossero. Son fils, Dominique Grimani, qui avait été fait cardinal en 1493 par Alexandre VI, offrit de subir la prison à la place de son père; et lors qu'Antoine Grimani fut conduit enchaîné au lieu de son exil, le cardinal Grimani supporta ses fers, et excita ainsi la compassion du peuple. Au bout de quelque temps, Grimani obtint de pouvoir quitter le lieu de son exil pour s'établir à Rome; mais en même temps, desirant obtenir son rappel dans sa patrie, il profita de son séjour auprès du pape et de la faveur de son fils pour rendre des services éminents aux Vénitiens. Il fit si bien qu'il fut enfin rappelé à Venise, rétabli dans la charge de procurateur de St.-Marc, et très peu de temps après nommé, par le suffrage unanime des électeurs, doge à la place de Léonard Loredan. Lorsqu'il lui succéda, le 7 juillet 1521, il était déjà âgé de quatre-vingt-sept ans. Il ne resta que vingt-deux mois sur le trône; et André Gritti fut son successeur. Le cardinal Dominique Grimani, ce modèle de piété filiale, ne survécut à son père que quelques mois, et mourut âgé de soixante-trois ans, le 27 août 1523. S. S—i.

GRIMANI (Marino), doge de Venise de 1595 à 1605, fut donné pour successeur à Pasqual Cicogna. On vantait son affabilité et la douceur de son caractère. Au moment de sa nomination, la république se préparait à la guerre contre le St.-Siége pour soutenir les droits de César d'Este à la succession d'Alphonse II, duc de Ferrare; mais le prince pusillanime pour qui les Vénitiens voulaient combattre, rendit inutile la bonne volonté de ses alliés, en abandonnant ses droits les plus incontestables. Grimani dirigea ensuite les forces de la république contre les Uscoques, sujets de l'Autriche en Croatie, qui exerçaient la piraterie sur l'Adriatique. Une armée vénitienne brûla tous leurs villages, et extermina les habitants qui ne s'étaient pas réfugiés dans les montagnes. Marino Grimani mourut à la fin de l'année 1605, au moment où la république se brouillait avec le pape Paul V au sujet des franchises ecclésiastiques. Son successeur, Léonard Donato, soutint vigoureusement cette querelle. S. S—t.

GRIMANI (Pierre), doge de Venise, succéda en 1741 à Louis Pisani. A cette époque, la guerre pour la succession d'Autriche était allumée contre Marie-Thérèse dans la moitié de l'Europe. La république de Venise, traversée par les armées autrichiennes, vit souvent aussi son territoire violé par les Français et les Espagnols: elle persista cependant à observer une stricte neutralité; et, mettant des garnisons nombreuses dans ses places fortes, elle n'éprouva d'autres calamités que quelques désordres passagers au milieu des troupes dont elle était entourée. Grimani mourut en 1752, et F. Loredano lui succéda. S. S—t.

REST (JEAN-LÉONOR *le* ieur de), écrivain très mé- à Paris dans le XVIIe. siè- long-temps dans la société s personnes riches qui se i lui entendre raconter des dont il possédait un ample Il donnait en même temps de français aux seigneurs ui venaient visiter Paris, et nit même près d'eux l'office ie. Sa vanité était si grande, souvent : C'est moi qui ai l'esprit à tout le Nord. Il Paris en 1720, dans un âge a de lui : I. *Commerce de ieuses et savantes*, Paris, 12. C'est, dit M. Hérissant, n autre volume in-12, in- *mmerce savant et curieux*, it être de Germain Brice, rest avait remplacé dans ns de *Cicerone*. (Voyez la Dictionnaire des Anony- M. Barbier, page 213.) II. *agnes de Charles XII*, *de*, Paris, 1705, 2 vol. in- able ouvrage, qui n'a ni des plus mauvais romans, , qui est l'ame de l'histoire, t - Dufresnoy. III. *Vie de* Paris, 1705, in-12, revue . Amsterdam, 1705, in- *ditions* à la *Vie* de Molière, éponse à la critique qui en , ibid., 1706, in-12. Cette olière est remplie d'anec- Grimarest disait tenir de la Baron, mais dont on a re- uis long-temps la fausseté. LIÈRE.) IV. *Traité du ré-* ris, 1707, in-12; nouvelle mentée, Amsterdam, 1740, st, dit l'abbé Goujet, le uvrage qu'on connaisse sur re; mais il a été tellement epuis, qu'on n'oserait plus le citer. V. *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques*. Paris, 1708, in-8°. VI. *Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial; avec un Discours sur ce qu'on appelle usage dans la langue française*, ibid., 1709, in-12. VII. *Eclaircissements sur la langue française*, Paris, 1712, in-12. Cet ouvrage, suivant Goujet, peut encore être utile. — Charles-Honoré LE GALLOIS DE GRIMAREST, fils du précédent, et qu'on a confondu souvent avec son père, est auteur des ouvrages suivants : I. *Nouvelle grammaire française, réduite en tables*, Paris, 1719, in-4°. Ce qu'elle renferme de passable, est tiré mot pour mot des *Grammaires* de Regnier-Desmarais et du P. Buffier; celui-ci se plaignit du plagiat, déjà dénoncé dans une lettre insérée au *Journal de Trévoux*, juillet 1719. II. *Lettre d'un gentilhomme périgourdin*, ibid., 1730, in-12; réimprimée l'année suivante, avec la *Réponse* du sieur de Lalande, maître de langues. Cette lettre contient des réflexions assez communes sur les qualités qui constituent l'élégance et la politesse du style. III. *Recueil de lettres sur divers sujets*, ibid., 1725, 1729, in-12. Grimarest annonce qu'en publiant ce volume, il a cédé à l'empressement des étrangers, qui lui témoignaient le desir d'avoir des modèles de lettres : il se justifie ensuite de ne pas faire paraître les manuscrits de son père dont on réclamait de toute part la publication; il déclare qu'ils lui ont tous été enlevés par un homme des mains duquel, ajoute-t-il, je n'ai jamais pu les retirer, tant il avait pris de justes précautions pour s'en emparer. W—s.

GRIMAUD (JEAN-CHARLES-MARGUERITE-GUILLAUME DE), célèbre professeur à l'ancienne université de

médecine de Montpellier, naquit à Nantes en 1750, et mourut dans la même ville le 5 août 1789. Élève de Barthez, dont il admirait l'éloquence et l'érudition variée, Grimaud, après quatre années de travaux assidus, composa, pour obtenir le grade de docteur, une thèse sur l'*irritabilité*. Cet ouvrage, qui renferme une critique lumineuse sur plusieurs théories physiologiques alors accréditées, et dans lequel brillent des considérations neuves et savantes, décela dès-lors le génie de son auteur. On s'étonna de l'étendue des connaissances qu'il possédait à un âge si peu avancé; et l'on admira la solidité de la doctrine physiologique qu'il défendait, et qu'il développa si bien depuis dans ses leçons publiques. Après sa réception, il alla passer quelque temps à Paris, dans le dessein de s'y perfectionner, et retourna à Montpellier. En 1781, la cour le nomma professeur-adjoint, et survivancier de Barthez, avec des distinctions fort honorables. Il débuta dans la carrière de l'enseignement par des leçons de physiologie remplies d'idées neuves et ingénieuses, qui firent fortune, et commencèrent sa célébrité. Grimaud avait rédigé un cours complet sur cette matière; cet ouvrage, auquel il n'eut pas le temps de mettre la dernière main, et qui n'a jamais été imprimé, est néanmoins fort connu par le moyen des nombreuses copies qui en ont été faites, tant dans ses leçons que sur son manuscrit. Bichat, qui lui a emprunté de grandes pensées qu'il a su développer avec toute la fécondité et la puissance de son génie, n'a pas manqué d'en faire hommage à Grimaud: M. Richerand, dans ses *Éléments de physiologie*, lui paye aussi le même tribut. Les principales idées qui distinguent la doctrine du professeur de Montpellier sont relatives aux propriétés des corps vivants (propriétés si spéciales et si différentes de celles des autres corps), aux lois, aux effets, aux modifications de l'irritabilité de la fibre musculaire; aux rapports de cette propriété avec la sensibilité nerveuse; aux lois du mouvement musculaire, etc. Grimaud, après avoir essayé ses forces dans cette belle partie de la médecine, qui explique les phénomènes de la vie animale, entreprit un cours sur les fièvres; il rédigea aussi ses leçons en corps de doctrine: l'ouvrage a été publié après sa mort par son disciple chéri (*Voy.* Dumas, tome XII, page 217). Ce livre, qui décèle un vaste savoir et un esprit judicieux, ne contient rien de neuf; mais on y trouve une grande érudition, et l'histoire assez complète des causes, des phénomènes et des accidents qui compliquent les fièvres, considérées en trois ordres, d'après leur type, et en diverses espèces. La partie qui est relative à la description et au traitement de ces affections, n'est pas la moins remarquable de ce traité. Toutefois l'on regrette que l'auteur, trop tôt enlevé aux sciences, n'ait pu acquérir, dans la pratique, cette expérience qui lui manquait pour bannir de son ouvrage, des théories abstraites et spéculatives, dont son génie éclairé par l'observation eût infailliblement fait justice. Les travaux que nécessitait l'enseignement public, n'occupaient point exclusivement l'esprit de Grimaud; il trouva le temps, en 1785, de composer un *Mémoire sur la nutrition*, en réponse à une question proposée par l'académie de Saint-Pétersbourg. Cette compagnie n'adjugea point de prix; mais elle donna des éloges au travail intéressant du professeur de Montpellier. La question ayant été remise au concours, Grimaud fit un second mémoire, rempli

sidérations nouvelles, d'aper-génieux sur divers points de logie, entre autres sur les mou-ts des humeurs dans le tissu ire, et par conséquent hors des de la grande circulation : ces ments sont regardés par l'au-omme les agents les plus actifs nutrition. Mais ici Grimaud pré-it une doctrine contraire aux s accréditées; et l'académie, tout accordant de nouveaux éloges, gea point de prix. Ces deux mé-, fort curieux, ont été impri-Montpellier, 1787-89, deux es in-8°.; ils donnent une e ce qu'auraient pu devenir son *é de physiologie* et son *Cours ivres*, s'il avait assez vécu pour ier ces deux ouvrages, qui n'é-, pour ainsi dire, que des ébau-L'excès du travail altéra en peu es sa constitution, d'ailleurs buste. Il commença, vers 1785, ouver les avant-coureurs de la ie dont les progrès s'accrurent int qu'en 1789, sentant appro-a fin, il retourna dans sa patrie, 'embrasser ses parents pour la re fois. Malgré son goût pour vaux du cabinet, Grimaud exer-ssi la médecine, et possédait alités qui font le praticien. Mois-

à l'âge de trente-neuf ans, pu laisser, sous ce rapport, une réputation : le temps seul lui a ué pour l'obtenir. Ceux qui l'ont , gardent le souvenir des ex-tes qualités de son cœur et de sprit, et lui donnent encore de regrets. La faculté de Montpel-place, avec raison, au rang de us grands professeurs. On lui l'avoir fait particulièrement con-dans cette école, les ouvrages de de Selle et de Quarin. Après la de Grimaud, il parut, de 95 la même année, deux éditions de son *Cours des fièvres*, Montpellier, 1791, l'une en trois, l'autre en quatre volumes in-8°. La première, faite sur une copie mutilée par des suppressions, des corrections inconsidérées, fut attribuée à feu Goguet, docteur en médecine, disciple de Grimaud, et qui, devenu général à l'armée du Nord, mourut sur le champ de bataille en 1794. Cette édition furtive n'obtint aucun succès. Il n'en fut pas de même de l'édition en quatre volumes, due aux soins du professeur Dumas, auquel l'auteur avait confié ses manuscrits. Celle-ci étant épuisée depuis long-temps, un médecin de Montpellier vient d'en publier une seconde, qui a paru en 4 vol. in-8°., Montpellier, 1815. On a conservé un discours préliminaire, composé par Dumas pour la première édition; et le nouvel éditeur, M^r. J.-B.-E. Demorey-Delletre, y a joint une notice sur Grimaud, et une introduction de plus de deux cents pages, dans laquelle il entre dans de savants détails et donne d'utiles développements sur plusieurs points que Grimaud n'avait fait qu'ébaucher.

F—R.

GRIMAUDET (François), avocat du roi à Angers sa patrie en 1558, se distingua par son érudition, sa probité et son patriotisme. La véhémence avec laquelle il parla dans l'assemblée provinciale d'Angers et aux états d'Orléans contre les abus du clergé, parut être une apologie indirecte de la réforme, quoiqu'il fût très-bon catholique. Ce discours, imprimé la même année, fut censuré par la Sorbonne, et attaqué avec tant de chaleur par son collègue Surguyn, que Grimaudet fut obligé de se rétracter. Alors il quitta le palais, pour se livrer au travail du cabinet. Il mourut le 29 août 1580, âgé de soixante ans. On a

de lui un *Traité des monnaies*, Paris, 1576, in-8°., et d'autres ouvrages sur des matières de droit public, ecclésiastique et civil, recueillis en 1669 à Amiens, in-fol. Sa famille, qui subsistait dans le parlement de Bretagne, prétendait descendre de François Grimaldi, qui suivit Louis II, duc d'Anjou, en qualité de son argentier dans le XVe. siècle, lorsque ce prince revint d'Italie. T—D.

GRIMAULD ou GRIMOARD (Guillaume). *Voy.* Urbain V, pape.

GRIMLAIC, prêtre solitaire, que D. Mabillon et D. d'Achery croient avoir vécu au IXe. siècle, n'est connu que par une *Règle* dont il est auteur, et qu'il dédia à un autre prêtre nommé aussi *Grimlaïc*, qui paraît avoir été son directeur, et par l'avis duquel il la composa. Il avait dans sa jeunesse étudié les belles-lettres; et il regrettait de ne l'avoir point fait avec assez de soin. Sa *Règle*, remplie d'érudition, prouve qu'il avait parfaitement réparé ce tort de ses premiers ans. Il n'y cite que des auteurs antérieurs au Xe. siècle, et même rien de postérieur aux conciles d'Aix-la-Chapelle de 816 et 817: néanmoins l'abbé de Rancé la croit d'une époque moins ancienne. Cette *Règle*, divisée en neuf chapitres, est tirée de l'Écriture sainte, des Pères tant grecs que latins, des anciennes Règles monastiques, des Vies des saints, et d'autres monuments ecclésiastiques. La règle de S. Benoît est une des principales sources où l'auteur a puisé. Il recommande à ses solitaires l'étude comme un des devoirs essentiels à leur état, et veut qu'ils soient doctes: *Solitarius itaque debet esse doctor.* Ce livre, de peu d'étendue, se recommande par l'ordre et la méthode qui y règnent, et par les sentiments d'une piété éclairée et solide. De bons juges le regardent comme un manuel non seulement utile à des solitaires, mais même à tous ceux qui sont engagés dans le ministère évangélique. On en doit la découverte à dom Luc d'Achery, qui la tira de deux manuscrits, dont l'un provenait de la bibliothèque de M. de Thou, et l'autre lui appartenant. Il la fit imprimer en un petit vol. in-16, qu'il enrichit d'une table et de notes marginales, Paris, Edmond Martin, 1653: depuis elle passa dans le Code des anciennes règles, publié par Holstenius, Rome, 1661, 2 vol. in-4°. L—Y.

GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), littérateur dont la réputation s'est beaucoup accrue depuis sa mort, phénomène assez rare pour être remarqué, naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1723, de parents pauvres, mais qui voulurent, à défaut de fortune, lui laisser du moins une bonne éducation. Son goût pour les lettres se manifesta dès l'enfance; et, au sortir du collége, il composa une tragédie de *Banise*, oubliée aujourd'hui, même en Allemagne. Les critiques dont cette pièce fut l'objet, ne le découragèrent point, mais lui firent sentir la nécessité de perfectionner ses études. Le jeune Grimm désirait vivement de voir la France; et il saisit l'occasion qui se présenta d'accompagner à Paris les enfants du comte de Schomberg, en qualité de gouverneur. Peu de temps après, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, place plus honorable que lucrative, puisque J.-J. Rousseau, qui fit connaissance avec Grimm à cette époque, dit que son équipage très mince annonçait le pressant besoin de trouver un autre emploi. Ce fut le goût de la musique qui lia ces deux hommes, si peu faits d'ailleurs l'un pour l'autre. Rousseau, simple et confiant, communiqua tous ses projets à Grimm, et le mit en rapport d'amitié avec

Alembert, le baron d'Hol-
itres personnages célèbres,
ection était alors très puis-
m sut en profiter; et sans
me le dit Rousseau (Voy.
ions, livre VIII et suiv.),
ses services par la plus
itude, on est forcé de pen-
s'en montra pas assez re-
. Le comte de Friese le
crétaire, avec des appoin-
lui permirent de satisfaire
ur la dépense: peu occupé
tions de cette place, Grimm
mployer ses loisirs à cul-
ents, et à visiter les littéé-
es artistes les plus distin-
aussi dans la haute société,
qu'on ne peut y réussir que
mes, il ne négligea aucun
r leur plaire, et devint si
dans sa toilette, que ses
faisaient la guerre, et le
en plaisantant, *tyran le*
ce qu'il était d'un caractère
t qu'il remplissait de céruse
s de son visage. Une aven-
tée par Rousseau avec ce
onne de l'intérêt aux moin-
, avait commencé à rendre
jet de l'attention publique
fessions, livre VIII). Ce fut
e temps qu'arrivèrent à Pa-
iers chanteurs italiens con-
nom de *bouffons*. Dès leur
mateurs se divisèrent en
. Ceux qui tenaient pour
musique, se plaçaient sous
roi; et leurs adversaires,
tels on comptait Rousseau,
c., du côté opposé. « Voilà
nent les noms de partis,
dans ce temps-là, du coin
du coin de la reine. » La
s'animant, produisit des
Le coin du roi voulut plai-
imm lui répliqua par le

Petit prophète, brochure piquante et qui a survécu à cette grande querelle. (*Voy.* l'art. J.-J. Rousseau.) Ce pamphlet, et quelques morceaux sur les arts, écrits avec plus de vivacité que de goût, plus d'enthousiasme que de raison, suffirent pour faire à Grimm la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et pour lui ouvrir une carrière brillante. Le comte de Friese mourut: Grimm le pleura amèrement, quoiqu'il mît peut-être un peu trop d'affectation à étaler sa douleur. Quelques jours après, il obtint la place de secrétaire des commandements du duc d'Orléans. La littérature française, à cette époque, brillait du plus grand éclat; et plusieurs souverains, jaloux d'en connaître les productions par des analyses plus impartiales que ne le sont ordinairement celles des journaux, eurent à cet effet des correspondants à Paris. Grimm, aidé par Diderot, fut celui de la duchesse de Saxe-Gotha; mais on croit qu'il faisait passer des copies des articles les plus piquants, et même probablement la correspondance entière, à sept autres princes, parmi lesquels on compte trois têtes couronnées (1). En 1776, le duc de Saxe-Gotha l'accrédita en qualité de son envoyé à la cour de France; et Grimm, honoré du titre de baron et décoré de plusieurs ordres, s'acquitta habilement de ses nouvelles fonctions, sans toutefois abandonner la culture des lettres. La révolution qu'il avait vue se préparer, mais dont il était loin de prévoir les funestes résultats, vint troubler la tranquillité dont il jouissait. Enfin, effrayé

(1) Une note de la troisième livraison de la correspondance de Grimm nous apprend que ces souverains étaient l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, le duc de Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, le prince George de Hesse-Darmstadt, et la princesse de Nassau-Sarbruck. Aussi les trois parties de la Correspondance sont parvenues aux éditeurs de trois sources différentes.

d'un avenir qu'il n'osait plus envisager, il quitta Paris avec les autres membres du corps diplomatique, et se retira à la cour de Gotha, où il trouva un asile honorable. L'impératrice de Russie le nomma, en 1795, son ministre plénipotentiaire près des états du cercle de Basse-Saxe: il fut confirmé par Paul Ier, dans cet emploi, qu'il remplit jusqu'à ce qu'une maladie cruelle, et qui le priva d'un œil, l'obligea de renoncer entièrement aux affaires. Il revint alors à Gotha, y passa les dernières années de sa vie, au milieu de ses amis et de ses livres, et y mourut le 19 décembre 1807, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Le plus important de tous ses écrits, et celui qui lui assure une réputation durable, est la *Correspondance littéraire, philosophique, critique*, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8°.: elle comprend l'histoire de la littérature française, depuis 1753 jusqu'à 1790 (1). Dans cet espace de trente-sept années, il n'a pas été publié un seul ouvrage remarquable qui n'y soit analysé et jugé de la manière la plus piquante et presque toujours la plus impartiale. Le style de Grimm est moins correct, et son goût moins sûr que celui de La Harpe; mais ses aperçus sont plus neufs, ses vues plus étendues, et ses jugements exprimés d'une manière plus originale: il règne dans la plupart des morceaux qui composent cette immense galerie, une verve, une chaleur qui entraîne le lecteur, tandis que La Harpe laisse toujours le sien un peu froid. Il ne faut pas cependant oublier qu'ami intime et admirateur passionné de Diderot, Grimm en conserve la couleur d'une manière très décidée: le matérialisme et le drame, tels étaient ses articles de foi, ses deux objets d'adoration, et le grand opéra était son aversion et sa victime. M. Barbier a réuni sous le titre de *Supplément à la correspondance* de Grimm et Diderot, Paris, 1814, in-8°., les divers opuscules publiés par Grimm, en français. Ce sont: I. Les *Lettres* à l'auteur du Mercure *sur la littérature allemande*. II. Une *Lettre sur l'opéra d'Omphale*. III. Le *Petit prophète de Boehmischbroda*, imprimé en 1753, in-8°. (*Voyez* Gottsched, tome XVIII, p. 165.) IV. *Du Poème lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie*, et que l'éditeur regarde comme un traité complet sur cette partie. V. Des *Lettres* à Frédéric II, roi de Prusse, qui prouvent que l'auteur n'avait pas le talent de louer les souverains. VI. Enfin des morceaux inédits de la *Correspondance*, et des *Remarques* de l'éditeur destinées à en éclaircir un grand nombre de passages. (Voyez aussi le *Mercure* de mars 1814, pag. 461-478.) On cite encore de Grimm une *Dissertation* latine *sur l'histoire de Maximilien Ier*. Meusel, dans son *Dictionnaire* des littérateurs allemands, lui attribue quelques autres écrits dans cette langue. C'est à Joseph Bancet qu'on doit la première publication de la *Correspondance*. M. Salgues, éditeur de la seconde partie, qu'on a imprimée la première comme étant la plus intéressante, a mis en tête une *Notice* sur Grimm. Cette partie, publiée en 1812, 5 vol. in-8°., et qui s'étend de 1770 à 1782, a eu l'honneur d'une seconde

(1) En publiant la troisième livraison, qui n'a paru qu'en 1813, 6 vol. in-8°., et qui comprend le commencement de cette correspondance, les éditeurs (MM. Michaud aîné et Chéron) annoncèrent que les années 1753, 1754 et 1755 sont rédigées par l'auteur de l'*Histoire philosophique des Indes*. Cette assertion est au moins très douteuse, comme on l'a fort bien démontré dans le *Journal de l'Empire* du 4 octobre 1813. La deuxième livraison, a aussi été publiée en 1813, par M. Suard, 5 vol. in-8°.

n, précédée d'un avertissement
n répond à quelques critiques,
n portrait de Grimm gravé sur
essin de Carmontelle. On s'est
ssé de traduire en anglais, mais
brégeant, la *Correspondance rimm*, Londres, 2 vol. in-8°.
a donné aussi une édition fran-
de cet abrégé. On annonce en
ment, à Paris, l'impression des
aux de la correspondance sup-
s par la censure impériale. (*V.*
YRE et EPINAY.) W—s.

RIMOALD, fils de Pepin-le-
, succéda à son père dans la
e de maire du palais du royaume
trasie en 640, sous le règne du
Sigebert: c'est la première fois
vit cette autorité, déjà trop
pour la sûreté des rois, se trans-
e comme un héritage de fa-
Ce n'est pas que la mairie du
ne fût vivement disputée à
oald. Un parti puissant lui op-
Othon, dont le père était gou-
ur du roi, place qu'on désignait
par le simple titre de nourri-
mais cette rivalité ne servit qu'à
r des troubles dans le royaume;
oald triompha, et parvint à
tuer son concurrent. Le duc de
inge, tributaire des rois d'Aus-
, voulut profiter de la jeu-
du roi et des divisions qui ré-
nt parmi les grands, pour se ren-
ndépendant; c'était l'ambition
ale à cette époque. Après avoir
ttu, il se releva, moins par ses
es forces que par le défaut d'ac-
ntre les divers chefs de l'armée
sienne, et fit une paix aussi
use pour lui que honteuse pour
inistres du roi. Sigebert, trop
, et peut-être trop livré à une
ion minutieuse pour pouvoir
rner, se reposait entièrement
Grimoald, auquel il était telle-
ment attaché qu'il lui promit d'adopter son fils, s'il mourait lui-même sans enfants; promesse fort extraordinaire pour un prince qui n'avait pas vingt ans, et dans un siècle où cette adoption n'aurait donné aucun droit à la couronne, puisque l'Austrasie revenait à Clovis II, déjà roi de Neustrie et frère de Sigebert, dans le cas où celui-ci ne laisserait point de postérité: aussi les historiens ont-ils pensé avec raison que Grimoald ne répandit le bruit de cet engagement, que pour préparer les esprits à l'usurpation qu'il méditait. Sigebert mourut, ayant de la reine Innichilde un fils nommé Dagobert, qui porta d'abord le titre de roi d'Austrasie pendant près de deux ans. Grimoald, se voyant assuré d'un parti capable d'étouffer toute autre ambition que la sienne, fit disparaître ce jeune prince, l'envoya en Ecosse, où il fut abandonné, assura qu'il était mort, et éleva son propre fils sur le trône, en lui donnant le nom royal de Childebert. Le respect des Austrasiens pour la mémoire de Pepin-le-Vieux avait été le plus ferme appui de Grimoald: son attentat leur fit horreur; et l'ambition humiliée des grands s'unissant à l'amour du peuple pour les héritiers de Clovis, il en résulta, en 656, une révolte si prompte, si générale, que Grimoald ne put se sauver. Il fut conduit à Paris, et livré à Clovis II, qui le fit renfermer. Depuis cette catastrophe, l'histoire garde le silence sur lui et sur le fils qu'il avait osé nommer roi. La reine Innichilde, mère du jeune Dagobert, s'était retirée auprès de Clovis II, dès le commencement de la révolte de Grimoald. Sans doute elle croyait, avec tous les Français, que son fils était mort, et elle ne tenta aucune démarche pour lui conserver ses états: cependant ce jeune prince re-

parut pour régner quelques années sur une faible partie du royaume de son père, et fut assassiné à la chasse par de vieux partisans de la faction de Grimoald. F—E.

GRIMOALD, fils de Pépin-le-Gros ou d'Héristal, fut fait, par son père, maire du palais de Neustrie en 695, et succéda ensuite à son frère Drogon, dans la dignité de duc des Bourguignons. Il épousa en 711 Theudelinde, fille de Radbode, duc des Frisons. Ayant appris, en 711, que Pépin était tombé malade, il se hâta de se mettre en chemin pour se rendre près de lui : mais, en passant à Liége, la piété l'engagea à visiter le tombeau de Saint Lambert, évêque de cette ville; et, tandis qu'il priait avec ferveur pour la guérison de son père, un scélérat, nommé Rangaire, le perça de plusieurs coups de poignard, dont Grimoald mourut sur-le-champ. Son fils Théodald, encore au berceau, fut nommé par le crédit de Pépin, maire du palais de Dagobert III. W—s.

GRIMOALD, duc de Bénévent et roi des Lombards, était le plus jeune des fils de Gisolfe, duc de Frioul. Lorsque cette province fut envahie en 611 par les Avares, on l'emmena captif vers la Pannonie. Mais comme il était en croupe à cheval derrière le soldat qui l'avait fait prisonnier, il lui arracha son poignard, le tua, et s'enfuit chez les Lombards. Il vécut ensuite dans le Frioul, jusqu'en 635 que Grasolfe, son oncle paternel, fut investi de ce duché: alors, avec Radoald son frère, il passa dans le duché de Bénévent, auprès d'Arigise, qui avait été son tuteur, et qui l'aimait comme son fils. Après la mort d'Arigise et de son fils, Radoald et ensuite Grimoald succédèrent au duché de Bénévent. Ce dernier y parvint en 647. Il remporta vers l'an 650 une grande victoire sur les Grecs qui voulaient dépouiller de ses trésors la basilique de St.-Michel sur le mont Gargan. Cependant la monarchie lombarde ayant été partagée entre les fils d'Aribert (Pertharite et Godebert), la jalousie de ces jeunes princes excita bientôt une guerre civile. Godebert appela, en 662, Grimoald à son secours; mais celui-ci, s'étant mis en marche avec une armée considérable, usurpa pour lui-même le trône qu'on l'appelait à soutenir. Godebert fut tué; Pertharite chercha un asile chez les Avares, et Grimoald fut reconnu pour roi par les Lombards. Il laissa le duché de Bénévent à Romuald son fils; mais celui-ci ayant été attaqué l'année suivante par Constant, empereur de Constantinople, Grimoald accourut aussitôt à sa défense, et força l'empereur grec à lever le siége de Bénévent. Lorsque Grimoald sut que Pertharite s'était réfugié chez les Avares, il fit sommer le chagan ou chef de cette nation de chasser ce fugitif: le chagan, redoutant la puissance des Lombards, congédia Pertharite; et ce dernier, au lieu d'errer davantage pour chercher un nouveau refuge, résolut d'abandonner son sort à la discrétion de son ennemi. Il arriva en 663 à Lodi; et sa confiance en la générosité de Grimoald ne fut point trompée : ce prince lui donna un palais et des revenus, et lui promit par serment de respecter sa vie et sa liberté. Bientôt, il est vrai, l'empressement des Lombards qui venaient rendre visite à Pertharite, excita la défiance de Grimoald. Il allait faire arrêter ce rival, lorsque celui-ci s'échappa de Pavie, et passa en France, sauvé par deux domestiques qui lui étaient dévoués : tous deux, demeurés entre les mains du roi lombard, furent

nsés par lui, au lieu d'être
: leur zèle. Pertharite obtint
ours de Clotaire III, roi de
de Bourgogne, qui descendit
: en 665 pour rétablir son
sur le trône; mais il fut battu
noald dans le voisinage d'As-
noald mourut, en 671, d'une
agie qui lui survint à la suite
aignée. Quoiqu'il laissât un
re enfant, nommé Garibald,
bards s'empressèrent de rap-
rtharite, et de le proclamer son
ur. — GRIMOALD II, duc de
it, de 677 à 680, succéda
ement dans ce duché, en 677,
ère Romuald. Le roi des Lom-
ertharite occupait le trône au
e du père ou de l'oncle de
ld II: celui-ci n'en reconnut
ns le monarque successeur de
noald Ier.; et, comme gage de
nciliation, il épousa Vigilinde,
Pertharite. Il paraît qu'il mou-
680, après avoir régné trois
eut pour successeur Gisolfe
e. S. S—I.

MOALD Ier., prince de Béné-
ls et successeur d'Arigise, régna
à 806. Quelle que fut la puis-
es ducs de Bénévent, dont le
nement égalait presque le
e actuel de Naples, le titre de
it considéré par eux comme
e de dépendance féodale; et,
, ils relevaient de la couronne
les Lombards: aussi, après la
e cette monarchie, Arigise re-
ce titre pour prendre celui de
Grimoald son fils vécut quel-
aps à la cour de Charlemagne,
il avait été donné en otage
bservation d'un traité de paix
en 787; mais Arigise étant
788, Charles renvoya Gri-
dans le duché de Bénévent,
osant seulement l'obligation de
démolir les principales forteresses de ses états, et de faire raser la barbe à ses sujets, pour que leur costume fût le même que celui des Francs. Grimoald, à son arrivée dans l'état de ses pères, le trouva envahi par Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards: mais, au lieu de se joindre à lui, comme son père avait eu intention de le faire, pour secouer le joug des Francs, Grimoald l'attaqua, le battit, et força les Grecs qui l'accompagnaient à se rembarquer. Cependant Charlemagne et son fils Pepin insistaient pour que Grimoald détruisît les fortifications de Conza, d'Acerenza et de Salerne; et ce prince cherchait à éluder ses promesses, en élevant de nouveaux murs à la place de ceux qu'il faisait abattre. En même temps il épousa, en 793, la fille de l'empereur grec, pour s'assurer, au besoin, les secours de ce monarque. La même année, Pepin et son frère Louis entrèrent à main armée dans le duché de Bénévent; mais ils furent bientôt forcés à la retraite: de nouvelles expéditions des rois francs, en 801 et 802, n'eurent pas plus de succès. La jalousie entre Pepin et Grimoald, tous deux jeunes et vaillants, donna un caractère plus chevaleresque à cette guerre, tandis que les nombreuses forteresses du duché de Bénévent opposaient aux Francs une résistance presque invincible. Pepin se dégoûta enfin d'une entreprise où il ne recueillait aucune gloire; et Grimoald, ayant maintenu son indépendance au milieu des deux plus puissants empires du monde, mourut en 806. Comme il n'avait point d'enfants, un de ses grands-officiers, Grimoald Avresaitz fut son successeur.

S. S—I.

GRIMOALD II ou AVRESAITZ, prince de Bénévent, régna de 806 à 818. D'après son surnom allemand,

et l'explication qu'en donne l'anonyme de Salerne, il était probablement maître des cérémonies chez son prédécesseur. Il continua comme Grimoald Ier. à défendre l'indépendance de ses états contre Charlemagne; et comme il était l'un des ennemis les plus renommés de ce monarque, le peuple se figura, en 810, qu'une épizootie dont les bœufs furent atteints en France et en Allemagne était occasionnée par des poudres empoisonnées que Grimoald Avresaitz faisait distribuer. Un grand nombre de victimes innocentes furent massacrées dans toute la monarchie française, sur cette absurde inculpation. Grimoald cependant était aimé de ses sujets; et il avait obtenu l'estime des peuples et des princes ses voisins. En 812, il conclut enfin la paix avec Charlemagne; il lui promit un tribut de 25,000 sous d'or: au commencement du règne de Louis-le-Débonnaire, en 814, ce tribut fut réduit à sept mille sous. Grimoald étant tombé malade en 818, fut assassiné dans son lit par les comtes de Conza et d'Acerenza, dont le dernier, nommé Sicon, lui succéda. Grimoald n'avait point d'enfants. S. S—1.

GRIMOARD (Comte de), général et littérateur français, mort en 1815, était issu d'une famille très ancienne qui, dans le XIVe. siècle, avait donné à l'Église un pape sous le nom d'Urbain V. Il était profondément instruit dans la politique et dans l'art militaire. Louis XVI l'avait chargé d'une négociation en Hollande. Ce général travaillait dans le cabinet du monarque à l'époque de la révolution: il fut l'auteur des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792; et il continua de s'occuper avec le roi jusqu'au 10 août d'objets diplomatiques et militaires. Alors ses cartons furent transportés dans les bureaux du comité de salut public; et il a dû regretter sans doute, non seulement qu'aucun de ses travaux ne lui ait été restitué, mais aussi que cette spoliation lui ait fait perdre jusqu'au mérite d'en être connu pour l'auteur. Sans la mort de Louis XVI, on peut croire qu'il aurait été élevé au ministère; son caractère moral donnait à ce prince une garantie certaine qu'il aurait été ministre sans être courtisan, qu'il aurait délibéré avec indépendance et voté avec sagesse dans ses conseils. Ami d'une sage liberté, ses principes politiques l'avaient rendu partisan du gouvernement représentatif et de la monarchie constitutionnelle. Il était aussi d'avis qu'on ne devait pas craindre d'imprimer d'un auteur tout ce qu'il avait voulu publier; et il ne mettait à cette opinion que les restrictions les plus indispensables. M. de Grimoard était simple dans ses mœurs et dans ses habitudes: sa conversation était, en général, une sorte de dissertation savante et critique, dans laquelle il se plaisait à combattre les doctrines féodales et ultramontaines. Il fut obligé de se cacher pour se soustraire aux fureurs de la révolution. L'essentiel de sa vie est dans ses ouvrages; et ils sont si nombreux, que nous craignons de ne pas pouvoir indiquer, malgré nos recherches, tous ceux dont il est auteur ou éditeur. I. *Essai théorique et pratique sur les batailles*, 1775, in-4°. II. *Collection des lettres et mémoires de M. le maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol. in-fol. M. de Grimoard fut si mécontent des mutilations considérables que la censure fit éprouver à l'histoire des campagnes de Turenne, qu'il ne laissa subsister son nom qu'à une dixaine d'exemplaires distribués à ses amis; les autres ont paru sous le nom de Beaurain fils (*Voy.* Beaurain, III, 651), comme auteur;

n'avait pourtant d'autre titre
i d'avoir fait graver les cartes
ans. III. (Avec M. de Gugy), *ur la constitution des troupes
t sur leur emploi à la guerre*,
n-8°. IV. *Conquêtes de Gus-
lolphe en Allemagne*. 1782,
raisons in-fol. V. *Tableau
e et du règne de Frédéric-le-*
1788, in-8°. L'ouvrage alle-
e Muller, traduit en français
Laveaux, a servi de guide à
dans sa composition. VI. *Mé-
historiques de Bourcet*, Pa-
, 3 vol. in-8°. (*V.* Bourcet.)
rrespondance particulière et
se du maréchal de Riche-
1756, 1757 et 1758, *avec
is-Duverney*, suivie des Mé-
relatifs à l'expédition de Mi-
et précédée d'une notice très
ur la vie du maréchal, 1789,
in-8°. VIII. *Considérations
t de la Russie sous Paul Ier.*,
s en 1757 *à Voltaire par le
oyal, depuis roi de Prusse*,
*lles on a joint sa Disserta-
la littérature allemande*,
*pièces sur la Russie, et le
e par le roi de Prusse, remis
au cardinal de Fleury par
uis de Beauvau, ambassa-
France à la cour de Berlin*,
n-8°. IX. *Collection de pièces
les, inconnues et intéressantes
pédition de Minorque ou de
, en* 1756, Paris, 1798, in-
vrage très rare. X. *Recher-
r la force de l'armée fran-
les bases pour la fixer selon
onstances, et les secrétaires
u ministres de la guerre de-
nri IV jusqu'en* 1805, 1806,
XI. *Mémoires et lettres du
al de Tessé*, 1806, 2 vol. in-
I. *Mémoires de Henri de
m*, 1806, in-8°. (Voy. Cam-
pion.) XIII. (Avec le général Ser-
van), *Tableau historique de la
guerre de la révolution de France*,
1808. Il n'en a paru que 3 vol. in-4°.,
l'ouvrage ayant été arrêté par le gou-
vernement de Buonaparte. XIV. *Let-
tres historiques, politiques, philoso-
phiques et particulières de Henri
Saint-John, lord vicomte Bolingbrok, précédées d'un Essai histo-
rique sur sa vie*, Paris, 1808, 3 vol.
in-8°. Les lettres inédites qu'offre ce
recueil ont été communiquées à l'édi-
teur par M. Craufurd, écossais. XV.
*Traité sur le service de l'état-ma-
jor-général des armées, accom-
pagné de tableaux et de planches*,
Paris, 1809, in-8°. XVI. *Correspon-
dance du général Dumouriez avec
Pache, ministre de la guerre, pen-
dant les campagnes de la Belgique*,
Paris, 1793, in-8°. M. de Grimoard
est aussi, avec Grouvelle, l'éditeur des
Lettres de Mme. de Sévigné, en 8
vol. in-8°., et des *Œuvres de Louis
XIV*. Il est encore auteur d'un Mé-
moire *sur la politique de la France
envers l'Autriche*, qu'on trouve fort
mutilé dans les *Mémoires de Louis
XVI*, publiés par Soulavie. B—d.

GRIMOU (Alexis), peintre fran-
çais, peignait le portrait et des sujets
de genre en grand. Son pinceau avait
de la finesse et de la légèreté. Grimou
avait l'habitude d'employer ses cou-
leurs fort épaisses; ce qui donnait un
tel relief à ses tableaux, qu'un aveugle
aurait pu en deviner les sujets au
moyen du tact. Cependant son coloris
était brillant; ses caractères de tête
avaient beaucoup d'expression. Ce
peintre avait un tel amour-propre,
que, rentrant fort tard la nuit suivant sa
coutume, s'il entendait quelque bruit,
il se mettait à crier de toute sa force:
Je suis Grimou, imaginant que l'es-
time qu'on devait avoir pour ses ta-

lents le mettrait à l'abri de tout danger. Sans ordre comme sans conduite, il ne travaillait que par caprice, la nuit aussi bien que le jour; et ce qu'il gagnait était dépensé en débauche : aussi devait-il à tout le monde. Son boulanger, n'en pouvant rien tirer, voulut au moins avoir son portrait de sa main; mais notre original n'y consentit que sous la condition qu'il le peindrait avec sa veste de travail et son bonnet de laine sur la tête. Il ne connaissait d'autre passe-temps que celui de boire, et d'autres sociétés que celles d'ivrognes comme lui. Il mourut à Paris, vers 1740, d'un excès de boisson. Il existe un vaudeville sur *Grimou*, par Maxime de Rédon et Pasquier, joué sur le théâtre de la rue de Thionville, 1805, in-8°. P—E.

GRINGONNEUR (JACQUEMIN), peintre (1), est cité dans le compte présenté en 1392 par le trésorier Charles Poupart, pour avoir fourni au roi Charles VI « trois jeux de cartes » à or et à diverses couleurs, de plu» sieurs devises, et qui lui furent » payés cinquante-six sols Parisis. » Le P. Ménestrier, qui a conclu de ce passage que Gringonneur est l'inventeur des cartes à jouer, a cru que c'était la première fois qu'on en avait parlé : mais on les trouve déjà citées dans le chapitre 15 de la *Chronique du Petit Jehan de Saintré* (V. Ant. DE LA SALLE); et d'ailleurs, le trésorier n'en parle pas comme d'une chose qui fût alors nouvelle : l'attention qu'il a de décrire les jeux fournis par Gringonneur, prouve qu'il en existait de plus communs. Les savants qui ont employé leurs loisirs à rechercher l'origine des cartes, ne sont d'accord ni sur l'époque ni pays où elles ont été inventées. Bullet croit que les cartes fur ginées en France dans les d années du règne de Charles à 1379), et que l'usage en p bord en Espagne, de là e puis en Angleterre, et enfi reste de l'Europe. Les flet qu'on remarque sur les hal des principaux personnage de Charlemagne, l'un de grands princes, donné au ro et enfin ceux de quatre d ciens paladins, donnés au chevaliers : telles sont les ra s'appuie Bullet pour attri Français l'invention des car Rive prétend au contraire (été inventées en Espagne, y étaient déjà en usage en les y nomme *naipes*, dont ont fait *naibi*, mot formé, dictionnaire de l'académie des lettres initiales N. P., gnent Nicolas Pepin, véritu teur des cartes à jouer. D autorité aussi respectable q l'académie de Madrid, on p que Nicolas Pepin a réellen duit en Espagne l'usage d jouer. Mais à quelle époqu Rive dit en 1330; et il se quement sur un article des l'ordre de la Bande, institu phonse XI vers 1352, et ci *Epîtres* d'Antoine de Gue article défend aux chevalier à aucun jeu, et principale *cartes*. Mais les cartes ne s spécifiées dans aucune édit gnole des *Epîtres* de Gu dans les traductions latin lienne qui en ont été faite Rive, pour établir son syst est uniquement rapporté à l tion française de J. de Gu

(1) M. Lenoir attribue à Gringonneur un tableau représentant Juvenal des Ursins, qu'il regarde comme la plus ancienne production de l'école française. Il en a donné le trait dans le tom. III, p. 13, de son *Musée des Monuments français*.

ıve effectivement les *cartes* ; jeux dont l'usage est interdit ıaliers : et qui ne sent que ce : très bien avoir été ajouté par :teur? On voit donc que l'opi- Bullet sur l'origine des cartes qui réunit le plus de pré- ıs en sa faveur. On peut con- ıour plus de détails : I. *Les s des sciences et des arts en forme de jeux*, dans *othèque curieuse et instruc-* r le P. Ménestrier). II. *Dis- ı sur le jeu de piquet* (par aniel), *Mém. de Trévoux*, ıo. III. *Recherches histori- les cartes à jouer* (par l'abbé IV. *Eclaircissements histo- t critiques sur l'invention des ; jouer*, par l'abbé Rive. V. *e* de l'ouvrage de l'abbé Rive, puy, *Journal des savants*, 8o. W—s.

IGORE (Pierre), poète fran- ıit né en Lorraine, et proba- dans la terre de Ferrières, de Toul, puisque, dans la dé- l'un de ses ouvrages, il se re- *sujet et serviteur* de cette mai- ı éducation fut assez négligée; avait de l'esprit naturel, l'hu- ıjouée, et le talent d'envisager es de la vie sous un côté plai- visita une partie de la France, ıt dans les villes et dans les ı, accueilli partout pour sa t composant de petites pièces es et satiriques, dans les- il faisait le principal person- arriva à Paris vers 1510, pré- sa réputation. Louis XII vou- Gringore; et ce prince, alors re avec Jules II, le chargea de son ennemi en ridicule. Le béit, et composa contre le pape ce allégorique intitulée : *Le des sots et la Mère sotte;* elle fut représentée à la halle le jour du mardi-gras 1511, et Gringore y joua le rôle de *Mère sotte*, dont il conserva le nom. Ces premiers essais de l'art dramatique en France rappellent involontairement l'origine de la comédie dans la Grèce. Le théâtre de Gringore ne devait pas différer beaucoup du tombereau de Thespis; et les Français, comme les Grecs, ne mirent d'abord, dans la bouche des acteurs, que des injures et des personnalités. La pièce de Gringore eut tout le succès que le roi s'en promettait; et le poète, largement récompensé, continua d'égayer le public aux dépens de la cour de Rome. De retour dans sa patrie, il fut fait héraut d'armes du duc de Lorraine, et ajouta à son nom celui de *Vaudemont*, d'un fief qu'il acheta dans le voisinage du lieu de sa naissance. Il vivait encore en 1544, et il était alors âgé de plus de 60 ans: mais on n'a pu découvrir ni le lieu ni l'époque de sa mort. On dit (*Histoire du Théâtre français*, t. II, p. 250), mais sans preuve, qu'il mourut à Paris, et fut inhumé dans l'église Notre-Dame. Niceron, tome XXXIV, a donné une liste incomplète de ses ouvrages: ils sont rares et recherchés par les amateurs de notre ancienne poésie, parce qu'ils font bien connaître l'état des mœurs au commencement du XVIe. siècle. Goujet dit que le style en est assez bon, et a plus de netteté que celui des auteurs contemporains. En voici les titres: I. *Château du labour*, en rime, Paris, in-4°. goth.; avec *aulcunes ballades*, ibid., 1500, in-8°.; avec les *Fantaisies du monde*, ibid., 1532, in-16. Quelques personnes attribuent le *Château du labour* à Octavien de Saint-Gelais; mais l'un de nos bibliographes les plus exacts (M. Brunet) l'a rendu à son véritable auteur. II. *Le Château d'a-*

mours, Paris (1500), in-8°., Lyon, F. Juste, in-12, et Paris, Trepperel, in-4°. Il y décrit les peines qui accompagnent ordinairement la passion de l'amour. III. *Les Abus du monde*, Paris, 1504, in-8°.; ibid., 1509, Lyon, Ant. de Ry, in-8°. IV. *Les folles Entreprises*, qui traitent de plusieurs choses morales, Paris, 1505, 1507, in-8°.; ibid. (1510), in-4°., goth. V. *Entreprise de Venise avecque les cités, châteaux, forteresses et places qu'usurpent les Vénitiens des rois, princes et seigneurs chrétiens* (1509), in-18; c'est une apologie de la ligue de Cambrai. VI. *L'espoir de paix, et y sont déclarés plusieurs gestes et faits d'aucuns papes de Rome*, 1510, in-16, de vingt-deux pages; cette pièce est fort rare. VII. *La Chasse du cerf des cerfs* (1510), petit in-8°., de quinze pages: c'est une satire très violente contre Jules II, et le titre est une allusion à la qualité que prennent les papes: *Servus servorum Dei.* VIII. *Le Jeu du Prince des sots et de Mère sotte*, joué aux halles de Paris le mardi-gras l'an 1511, in-8°., goth., de quarante-quatre feuillets, et in-4°., goth., de seize feuillets. L'ouvrage est divisé en quatre parties: le cri ou l'annonce de la représentation, qui forme aussi le prologue de la pièce; la *sottie* ou le drame proprement dit; la moralité; la farce. IX. *Les fantaisies de Mère sotte, contenant plusieurs belles histoires moralisées* (1516), petit in-4°., fig., goth.; Paris, 1525; ibid. 1526, in-4°. Duverdier en cite une éd. de Paris, 1551, in-16. X. *La Coqueluche de P. Gringore*, Paris, 1518, in-8°., goth.; pièce très rare. XI. *Les menus propos de Mère sotte, avec plusieurs nouvelles et le Testament de Lucifer*, Paris, 1521, gr. in-8°.; ibid. 1522, 1528, in-8°.; Lyon, 1535, in-16. Niceron a inséré le Testament de Lucifer dans son art. GRINGORE (tome XXXIV, pag. 55-58). XII. *Heures de Notre-Dame à l'usage de Rome, translatées et mises en ryme*, in-4°., sans date; Paris, 1541, 1544, in-8°. XIII. *Rondeaulx en nombre de trois cent cinquante, singuliers à tous propos*, Paris, 1527, in-8°., goth. XIV. *Chants royaulx figurés moralement, sur les mysteres miraculeux de N.S. Jés. Ch. et sur sa passion*, ibid., 1527, in-4°. XV. *Notables enseignements, adages et proverbes par quatrains*, ibid., 1527, 1528, in-8°. XVI. *Les Contredits de songe-creux*, ibid., 1530, in-8°.; 1532, in-16. XVII. *Les Fantaisies du monde qui règne*, ibid., Michel Lenoir, in-4°. de vingt-huit pages, 1532, in-16. XVIII. *Les diverses Fantaisies des hommes et des femmes*, ibid., 1538, in-16, lettres rondes. XIX. *Paraphrase et dévote exposition sur les sept très précieux et notables Psaumes du royal prophète David mis en ryme françoise*, ibid., 1541, petit in-12. On attribue en outre à Gringore: XX. *Sottie à huit personnages; c'est à savoir: le Monde abuz, sot dissolu, sot glorieux, sot corrompu, sot trompeur*, etc., Paris, in-8°., goth., de trente-huit feuillets.

XXI. *Le nouveau Monde avec l'astrif*
Du pourveu et de l'électif, etc.,

Paris, Guillaume Costard, in-8°., goth. Ces deux pièces sont une satire très vive de la cour de Rome. La seconde renferme des traits piquants contre l'avarice du roi Louis XII (1). XXII. *Les dits et autorités des sages philosophes*, in-4°., goth. XXIII. *Maître Aliborum qui de tout se*

(1) Et non pas Louis XIII, comme on l'a dit par une faute d'impression à l'article de Jean Bouchet, auquel on attribue aussi ces deux pièces, mais avec moins de vraisemblance qu'à Gringore.

t sçait faire tout métier et de ien, in-4°. et in-8°., goth. . *La Complainte de la cité nne faite sur les lamentations rémie*, Paris, in-16. XXV. *Le des hérétiques*. XXVI. *Epître rinde à Rhéginus*, sans date,

W—s.

IPENHIELM. *V.* FIGRELIUS.

IPPON ou GRIFON était fils rles-Martel et de Sonnichilde, onde femme, nièce d'Odilon, Bavière. Il ne fut point appelé ger avec ses frères Carloman n les provinces qui composaient e royaume de France : on lui quelques villes pour apanage; romit de s'en contenter. Mais mort de Charles (en 741), Son- e chercha à former un parti en de son fils, et parvint à mettre es intérêts le duc de Bavière. inces français, instruits de sa te, s'emparèrent de Laon, où it avec Grippon ; ils enfermè- mère dans l'abbaye de Chelles, s dans le château de Neuchâtel, es Ardennes. Pepin devenu, en seul maître du royaume, par ation de Carloman, fit venir n à sa cour, et ajouta à son e, qui lui fut rendu, une somme érable. Mais Grippon, jaloux oint partager l'autorité avec son s'enfuit secrètement au bout de es années, suivi d'un petit nom- jeunes seigneurs qui s'étaient s à sa fortune. Pepin le pour- lans la Saxe, dont les habitants t pris les armes pour sa dé- et l'obligea de se retirer en e, où il le fit prisonnier ; mais s généreux, il lui pardonna, et igna la ville du Mans pour de- , avec douze comtés. Grippon t une seconde fois, en 749, fugia à la cour de Gaïfre, duc d'Aquitaine, ennemi de Pepin. Celui-ci, qui était occupé à s'affermir sur le trône, dissimula son ressentiment : mais, en 752, il s'avança contre l'Aquitaine avec une puissante armée; et Grippon, effrayé, résolut de s'enfuir dans la Lombardie. Il fut assassiné dans la vallée de Maurienne par des émissaires de Pepin, qui craignit, dit-on, qu'il n'intéressât les Lombards à son sort, ou, suivant d'autres, par des gens du duc d'Aquitaine, dont on l'accusait d'avoir séduit l'épouse.

W—s.

GRITTI (ANDRÉ), général, et ensuite doge de Venise, de 1523 à 1538. Lorsque la guerre contre la ligue de Cambrai appela la république de Venise à faire usage de toutes ses ressources, et à employer les hommes qui méritaient le mieux la confiance de leurs concitoyens, André Gritti fut nommé provéditeur auprès des armées vénitiennes. Sa patrie lui dut les premiers succès remportés sur cette ligue formidable. Il chassa les impériaux de Padoue, de Vicence, reconquit le Polésine de Rovigo, ravagea Guastalla; enfin il reprit, en 1512, sur les Français, les villes de Brescia et de Bergame. Mais Gaston de Foix étant revenu de Bologne à Brescia avec une rapidité inconcevable, surprit et pilla cette malheureuse ville, où, après un combat obstiné, il fit André Gritti prisonnier. Aussi propre aux négociations qu'à la conduite des armées, Gritti, mené à Paris, réussit à rendre Louis XII favorable à sa république ; et ce fut lui qui signa comme ambassadeur, le 13 mars 1513, un traité d'alliance entre le roi de France et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Gritti fut de nouveau mis à la tête des armées vénitiennes ; et, de concert avec le maréchal de Lautrec, il reprit en 1516 Brescia sur les im-

périaux. Enfin il fut élevé, le 20 mai 1523, à la dignité ducale, à la place d'Antoine Grimani : il l'occupa quinze ans; et dans cet espace de temps la république acheva de recouvrer tout ce qu'elle avait perdu par la ligue de Cambrai. Mais la puissance des doges diminuant sans cesse, ils avaient à peine quelque influence sur l'état qu'ils présidaient; et dès leur nomination à cette haute dignité, l'histoire se taisait sur eux. Gritti mourut en 1538; Pierre Lando lui succéda. S. S—i.

GRITTI (Louis), gouverneur de la Hongrie pour les Turcs, était né à Constantinople, d'une esclave, et d'André Gritti, qui s'y trouvait alors prisonnier, et qui, pendant sa captivité, conclut le traité de 1501 entre les Othomans et les Vénitiens. Louis, fils d'André, qui devint ensuite doge de Venise, apprit le turc et le grec : instruit, ambitieux et entreprenant, il s'attacha à la Porte Othomane. Jamais chrétien avant lui n'y avait joui d'un aussi grand crédit : il eut particulièrement la confiance et les bonnes grâces du grand-visir Ibrahim, le favori de Soliman. Ce fut par lui que Jean Zapoli obtint, en 1528, l'appui du sulthân dans ses prétentions au trône de Hongrie, contre Ferdinand d'Autriche. Après le siége de Vienne en 1529, et la retraite des Othomans, Gritti commanda six mille hommes, laissés au roi Jean, par son protecteur, pour le maintenir dans un royaume devenu un désert : il défendit Bude, assiégée en 1531, et donna le temps à Soliman de venir la délivrer : le roi Jean lui-même l'établit gouverneur de la Hongrie. Les magnats du pays, s'étant opposés à cette élection, qui n'avait rien de volontaire ni rien de légal que la forme, s'attirèrent la haine et la vengeance de Gritti, qui sut les faire périr sur l'échafaud, sous prétexte d'autres crimes qu'il leur supposa. Imbu des maximes violentes des Othomans, il périt par les mêmes artifices qu'il avait appris à leur école. La disgrace et la mort d'Ibrahim pacha, son plus solide appui, furent les avant-coureurs de sa perte. Après la paix de 1533, entre le roi Jean, Ferdinand d'Autriche, et Soliman, Louis Gritti entra en Transilvanie, à la tête de mille janissaires, de deux mille spahis, et de quelques Hongrois, ennemis déclarés de Cibaco, évêque de Waradin, gouverneur du pays, au nom de Jean Zapoli. Gritti et l'évêque se haïssaient mutuellement; mais le prélat, sachant que son rival réunissait la protection de Soliman et la bienveillance du roi Jean, lui rendit les honneurs extérieurs dus à son pouvoir. Gritti, dont le but secret était d'employer son crédit et ses forces pour se revêtir de la souveraineté de la Transsilvanie, saisit un prétexte pour se défaire de l'évêque, et il le fit assassiner sous ses propres yeux. A la nouvelle de cet attentat, tous les peuples de la province prirent les armes, animés par les parents de l'évêque de Waradin; tous ne respiraient que la vengeance. Le grand-visir Ibrahim était mort; Gritti, ne pouvant sortir de la Transsilvanie, se retira dans une forteresse, d'où il envoya demander des secours au roi Jean. Avant que ce prince eût pu intervenir dans cette querelle, avant que Soliman lui-même eût fait parvenir ses menaces, en cas que l'on osât porter les mains sur son général, le sort de Gritti était décidé. Les Hongrois, enfermés avec lui, le trahirent, et livrèrent aux assiégeants une porte du château. Tous les Musulmans qui essayèrent de résister, furent mis en pièces; Louis Gritti fut fait prisonnier,

nné au supplice le plus cruel : upa le matin les bras, à midi , et le soir la tête. Soliman mais les excuses solennelles lapoli ne tardèrent pas à l'a-

S—y.

EL (Guillaume), littéra- le 16 janvier 1735, à Uzer- s le Limousin, s'appliqua d'a- étude de la jurisprudence, et quelque temps la profession à Bordeaux. Il vint ensuite à s'y fit connaître par différents qui joignent au mérite d'un celui d'être écrits d'un style . A l'époque de la création des ntrales, Grivel y fut attaché professeur de législation, et à Paris, le 17 octobre 1810, te-quinze ans. Il était membre lémies de Dijon, la Rochelle, et de la société philosophique delphie. On a de lui : I. *L'Ami ues gens*, Lille, 1764, 1766, ues in-12 : c'est un traité sur on. II. *Nouvelle bibliothèque ature, d'histoire et de criti- ée des* Ana, ibid., 1765, 2 in-12. L'auteur promettait itres volumes si les deux pre- éussissaient. III. *Théorie de tion*, Paris, 1776, 3 vol. in-12; 1784; traduit en allem., Bres- 177, in-8°. IV. *L'Ile incon- u Mémoires du chevalier de es*, Paris, 1785-87, 6 vol. reimprimé plusieurs fois, et en allemand. « Les aventures écrit dans ce roman sont atta- , dit La Harpe; les principes pas mauvais, et le style, quoi- ligé, est naturel et facile. » V. *ues de politique, de finances, ulture, de législation et au- anches d'administration*, ib., 2 volumes in-8°. Grivel a tra- la partie d'*économie politi- que* de l'Encyclopédie par ordre de matières. Il est en outre l'éditeur de la *Nouvelle école du monde*, par le Bret, Paris, 1764, in-12, à laquelle il a ajouté une préface, et un cours de belles-lettres, qui fait partie du second volume; et des *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur* par L. D. H. (le marquis de Mirabeau), Paris, 1785, 4 vol. in-12. M. A. A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du Cours de législation du C. Grivel*, 1802, in-8°.

W—s.

GRODDECK (Gabriel), philologue allemand, naquit à Dantzig, en 1672. Il s'appliqua principalement à l'étude des langues orientales; et, après avoir voyagé en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne, il les enseigna d'abord à Leipzig, et, depuis 1699, à Dantzig, où il exerçait en même temps les fonctions de bibliothécaire. En 1701, il fut nommé membre de l'académie de Berlin. Groddeck mourut, le 12 septembre 1709, victime de la peste, qui enleva aussi sa femme le même jour. Ce savant professeur a publié en latin beaucoup de dissertations estimables. Nous en citerons ici : I. *Observationes singulares ex hist. litterariâ*. II. *De scriptoribus historiæ polonicæ schediasma*, Dantzig, 1707, in-4°. Cette notice, qui est un supplément à celle de Joach. Hoppe, se trouve aussi dans le premier volume de l'*Histoire de Pologne de Dlugoss*, édition de Leipzig, 1711. III. *De cæremoniâ palmarum apud Judæos in festo tabernaculorum solemni*. IV. *Pseudonymorum Hebraïcorum hexacontas*. V. *De rebellione Burdigalensi anno* 1675. — Benjamin Groddeck, savant orientaliste, naquit à Dantzig en 1728, et y enseigna, au gymnase de cette ville, les langues grecque et

orientales. Il mourut le 8 juin 1778, après avoir publié différentes dissertations : I. *Commentatio de necessariâ linguarum arabicæ et hebraïcæ connexione*, Wittemberg, 1746, in-4°. II. *De naturâ dialectorum ad linguam hebraïcam et arabicam applicatâ*, ibid., 1747, in-4°. III. *De vero originum Hebræorum fonte et utilitate*, ibid., eod., in-4°. IV. *De linguæ hebrææ antiquitate*, Dantzig, 1750, in-4°. V. *De litteris hebraïcis sectio I*, ibid., 1751, in-4°. VI. *De sensu Scripturæ sacræ*, ib., 1752, in-4°. VII. *De punctis Hebræorum*, ibid., 1753, in-4°. VIII. *De viâ ad notitiam interiorem linguarum orientalium, præsertim hebrææ*, ibid., 1757, in-4°. IX. *Oratio de anno Jobelæo Hebræorum*, ibid. 1758, in-4°. X. *De usu versionum græcarum V. T. hermeneutico et critico*, ibid., 1763, in-4°.

B—H—D.

GROEBEN (Othon-Frédéric Von der), poète et voyageur allemand, était issu d'une famille noble, établie en Prusse dans le temps des chevaliers teutoniques, et qui a toujours allié la culture des lettres avec le service militaire : on lui doit la fondation de plusieurs bourses à l'université de Königsberg. Othon-Frédéric naquit à Pralten, village de l'Ermeland, en 1657. Il fit, en 1675, avec un colonel de ses amis, nommé Meglin, le voyage d'Italie et de Malte, s'embarqua ensuite sur les galères de la Religion, qui allaient en caravane, puis visita, avec son compagnon, les pays de l'Orient. De retour après bien des fatigues, il se fixa à Berlin, et y devint gentilhomme de la chambre de l'électeur de Brandebourg. Ce prince songeait à former un établissement de commerce sur les côtes de Guinée et d'Angole en Afrique; il y envoya en 1682, avec deux vaisseaux, Grœben, qui fut récompensé de ses succès dans cette mission, par la place de capitaine des bailliages de Marienwerder et de Riesenbourg. Une vie sédentaire ne s'accommodait pas avec le caractère actif de Grœben. Il obtint la permission d'être de l'expédition de Morée contre les Turcs, en 1686. Il revint l'année d'après, et se maria. On a de lui, en allemand : I. *Relation du voyage du noble pélerin brandebourgeois en Orient, ainsi que de sa navigation en Guinée, et de ce qui s'est passé en Morée*, Marienwerder, 1694, in-4°. Cette édition étant devenue rare, il en parut une nouvelle, corrigée et abrégée, Dantzig, 1779, in-8°. Ce livre ne contient guère que des détails relatifs aux lieux saints, et généralement connus. On y rencontre néanmoins quelques renseignements concernant l'état où se trouvaient, à l'époque de ce voyage, des cantons et des villes remarquables de l'Orient; mais, à tout prendre, il offre peu de choses importantes. Grœben visita aussi l'Egypte. Haller fait mention de ce Voyage dans sa Bibliothèque botanique : il ne l'avait certainement pas lu; car ce livre n'a aucun droit à occuper une place dans un ouvrage de ce genre, si ce n'est, par ce que dit l'auteur, du café, qui, selon lui, est une boisson faite de fèves grillées que l'on tire de l'Inde. La seconde édition ne contient pas le voyage de Guinée. II. *Histoire de la vie et des amours de Bergonnen et de sa vertueuse Aretè*, Dantzig, 1700, in-4°. Il y décrit en langage poétique son voyage en Palestine.

E—s.

GROENING (Jean), savant publiciste allemand, naquit à Wismar, en 1669, et exerça dans cette ville les fonctions d'avocat. Ses ouvrages lui

ent acquis une grande réputation. Il entretenait, depuis 1696, une correspondance très suivie avec Leibnitz, et il fut même proposé pour être de l'académie de Berlin; mais il n'y fut pas admis. D'une trentaine d'ouvrages historiques, politiques, bibliographiques et numismatiques, la plupart publiés en latin et les autres en allemand, dont il est l'auteur, nous citerons ceux qui offrent le plus d'intérêt. I. *De jure hortorum*, Leipzig. Grœning publia ce traité, ayant à peine dix-huit ans. II. *Nova instituta practica quibus processus communis cum parallelismo judicii aulici, cameralis, seu tribunalis Wismariensis, et fori Saxonici, ex prudentiæ practicæ principiis et præjudiciis novissimis, libris III exhibentur, cum catalogo scriptorum practicorum ad ordinem Institutionum digesto*, Lubeck, 1692, in-12; Hambourg, 1702, in-12. III. *De navigatione liberâ, seu de jure quod pacatis ad belligerandum competit*, Rostock, 1693, in-4°. Le publiciste Puffendorf réfuta cet écrit; mais Grœning se défendit dans un discours apologétique, imprimé à Lubeck en 1698. IV. *Historia numismatico-critica*, Hambourg, 1700, in-8°. Cet ouvrage traite principalement des médailles modernes, des auteurs et des cabinets numismatiques. V. *Bibliotheca universalis seu codex operum variorum*, ibid., 1701, in-8°. L'auteur y a joint deux traités, intitulés : *Bibliotheca juris gentium* et *Historia juris principum*. VI. *Historia expeditionis Russicæ Caroli XII, regis Sueciæ*, ibid., 1701. Il semble que Grœning ait voulu écrire un panégyrique de Charles XII plutôt qu'une histoire. VII. *Historia expeditionis Britannicæ ex numismate*, ibid., 1703, in-8°. VIII. *Historia cycloidis contra Pascalium*, ibid., 1701. Cet écrit de Grœning est assez curieux malgré son imperfection. Il y dit, dans son épître dédicatoire à Antoine Magliabecchi, que dix ans auparavant (vers l'an 1690), il était allé à Rome dans le dessein de cultiver son esprit, et il fait un grand éloge de ce qu'il a vu en Italie. Il a ajouté à son ouvrage : *Hugenii annotationes posthumæ in Is. Newtonii philosophiæ naturalis Principia mathematica*. IX. *Relationes reipublicæ litterariæ, tom. I^us.*, *seu apparatus ad historiam scientiarum et artium, notitiam universalem celebriorum autorum, epistolas, diplomata et observationes, maximè antiquarias et physico-mathematicas*, ibid, 1702, in-8°. Cet ouvrage peut servir de supplément au *Polyhistor* de Morhof. X. *Histoire nouvelle des médailles modernes*, ibid., 1700, in-8°.; 1715, in-8°., avec un catalogue des meilleurs auteurs numismatiques, et l'indication des principaux cabinets. XI. *Histoire des religions modernes*, ibid., 1702, in-12. XII. *Histoire abrégée des médailles antiques*, ibid., 1702. Ces trois derniers ouvrages sont écrits en allemand. XIII. *Bibliotheca juris gentium Europæa*, ibid., 1703, in-8°. XIV. *Recueil d'ouvrages statistiques*, c'est-à-dire, *Les vrais intérêts de l'état; Le parfait ministre d'état; Le parfait architecte et ingénieur*; et *Le projet d'un nouveau dictionn. mathémat.*, ibid., 1703, in-8°. XV. *Præcognita philosophiæ experimentalis et antliariæ*, ibid., 1703, in-8°. XVI. *Experimenta physicæ primigenia*, ib., 1703, in-8°. XVII. *Apparatus ad historiam artium et scientiarum*, ibid., 1703. XVIII. *Bibliotheca juris gentium exotica*, Hambourg, in-8°. XIX. *Præcognita historiæ universalis*, ibid. XX. *Museum juris et*

solidioris litteraturæ, quo exhibentur: 1°. *Bibliographia propria;* 2°. *Selectus epistolarum Lynkeri et Leibnitii;* 3°. *Delineatio musœi rariorum rerum;* 4°. *Methodus nova emendandi mores et studia orbis Christiani*, Wismar, 1721, in-8°. Grœning a publié aussi une *Nouvelle philosophie numismatique*, ou *Traité de l'utilité et de l'importance des médailles modernes*, et une édition de l'ouvrage de *Puffendorf*, intitulé : *De officio hominis et civis*, Hambourg, 1706, in-12. Il a mis en tête de cette édition son *Historia juris naturæ et gentium.* B—H—D.

GROGNET (Pierre), poète français, né dans le XVe. siècle à Toucy, petite ville du diocèse d'Auxerre, fit son cours de droit à l'université de Bourges, et y reçut le degré de maître ès-arts. Il fréquenta ensuite le barreau; mais il l'abandonna bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Les seuls titres qu'il prend sont ceux de *prêtre et humble chapelain;* ce qui fait présumer que ses travaux ne furent récompensés par aucun bénéfice. On croit qu'il mourut vers 1540. Ses ouvrages offrent quelque intérêt aux curieux par le grand nombre de faits historiques qu'il a recueillis, et dont il donne les dates précises avec les circonstances principales. En voici les titres : I. *Les mots dorés du grand et sage Caton*, en latin et en français, *avec aucuns bons et très utiles adages, auctorités et dits moraux des sages, profitables à un chacun*, tome 1er., Paris, 1530, in-12; tome 2, Paris, 1533, in-8°.; réimprimé avec des additions, ibid., sans date, 2 vol. in-16, très rare. A la suite des *mots dorés* de Caton, on trouve : 1°. *Louange et excellence des bons facteurs qui ont bien composé en rime, tant deçà que delà les monts.* Cette pièce, en vers de huit syllabes, contient l'éloge des plus grands poètes de l'Italie, le Dante, Pétrarque, Boccace, et des poètes français les plus célèbres alors, mais dont plusieurs ne sont plus connus que par les vers de Grognet. L'abbé Goujet a cité des fragments de cette pièce dans sa *Biblioth. franç.*, et l'abbé Lebeuf l'a insérée en entier dans le *Mercure* de juin 1739.—2°. *Récollection des merveilleuses choses et nouvelles advenues au noble royaume de France, en notre temps, depuis l'an de grâce* 1480. Cette chronique rimée finit à 1530; elle est écrite avec beaucoup de naïveté, et peut être regardée comme le pendant des *faits et dits* de Georges Chastelain et de Molinet, et de la *légende* de Faifeu (*Voy.* Bourdigné). On a publié un *Supplément* à cette chronique, *Mercure* de novembre 1740. — 3°. *La louange des femmes*, dédiée à la reine Aliénor; *Bonne doctrine pour les filles; la louange et description de plusieurs bonnes villes et cités du noble royaume de France.* La *Description* de Dijon par Grognet, est conservée en manuscrit à la bibliothèque de cette ville. II. *Sentences et mots dorés de Sénèque en rime, avec la paraphrase en prose de quelques endroits de ses tragédies*, Paris, 1534, in-8°. III. Le *Désenchantement du péché de luxure, et généralement de tous les péchés mortels*, ibid., 1537. Duverdier en cite une autre édition sous ce titre : Le *Manuel* ou *Promptuaire des vertus morales et intellectuelles*, ibid., sans date, in-8°.; c'est la traduction d'un ouvrage latin qu'il publia ensuite, et qui est intitulé : *Enchiridion virtutum*, 1538, in-8°. On peut consulter pour plus de détails : *Lettre* de l'abbé Lebeuf, *au sujet des poésies* de P. Grognet, *Mercure*, juin

1739; *Lettre* de l'abbé Joly sur le même sujet, ibid.; *Réponse* de l'abbé Lebeuf *aux difficultés* de M. Joly, *touchant la patrie et le nom* de P. Grosnet, ibid.; juillet 1759; *Lettre aux auteurs du Mercure, en leur envoyant sa chronique rimée*, ibid., novembre 1740, et enfin la *Bibliothèque française* de Goujet, tom. x, page 383 et suivantes. W—s.

GROHMANN (Jean-Godefroi), auteur, traducteur et compilateur très laborieux, naquit à Gusswitz dans la Haute-Lusace, le 13 juillet 1763, et enseigna, depuis 1794, la philosophie à l'université de Leipzig, où il est mort le 12 mars 1805. Ses ouvrages, surtout ceux qui traitent des objets d'agrément et de goût, ont été très bien accueillis en Allemagne; mais son dictionnaire biographique a été compilé trop à la hâte, et il n'a pas toujours bien choisi les auteurs qui lui en ont fourni les articles. De ses nombreux ouvrages, soit en latin, soit en allemand, nous nous bornerons à citer les suivants: I. *Terpsichorides*, Leipzig, 1789, in-8°. II. *La Nature champêtre, d'apres Marnesia; avec une dissertation de Heydenreich*, ibid., 1792, in-8°.; ibid., 1800, in-8°. III. *De Imitatione poëticâ quid sit censendum*, ibid., 1791, in-4°. IV. *Dictionnaire abrégé des beaux-arts, par une société d'hommes de lettres*, ibid., 1794, 1795, 2 vol. in-8°. Grohmann a fait un grand nombre d'articles dans ce dictionnaire, spécialement ceux qui traitent de la théorie des jardins. V. *Magasin d'idées pour les amateurs des jardins, des plantations anglaises, etc., pour embellir les jardins et les sites champêtres dans le goût anglais, gothique et chinois*, en allemand et en français, Leipzig, 1796-1804, quarante-trois cahiers avec figures. VI. *Nouveau dictionnaire historico-biographique*, Leipzig, 1796-1799, 7 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui d'abord ne devait être qu'une traduction d'un petit dictionnaire biographique, publié à Londres en 1794, est devenu sous la plume de l'auteur un ouvrage assez volumineux: il est souvent inexact, mais néanmoins utile pour les recherches historiques. On y trouve des articles qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires de ce genre les plus étendus. W. D. Fuhrmann a publié une continuation de ce dictionnaire, ou plutôt un supplément intitulé: *Les personnages les plus remarquables dans les temps anciens et modernes*, Leipzig, 1805-1808, trois vol. in-8°. Le troisième volume va jusqu'à la syllabe *Fisch*: il serait à desirer qu'il fût continué; car les erreurs et les omissions qui se sont glissées dans le dictionnaire de Grohmann sont rectifiées par Fuhrmann avec beaucoup de soin. VII. Αναλεκτα Ελληνικα ἡσσονα, *sive Collectanea græca minora cum notis philologicis græcis, quas partim collegit, partim scripsit Andreas Dalzel; curavit et parvum lexicon analyticum adjecit J. G. Grohmann*, Leipzig, 1797, in-8°. VIII. *Fragments d'architecture gothique*, ibid., 1799-1801, deux cahiers in-4°. avec figures. IX. *Vestiges de l'architecture égyptienne*, ibid., 1799, in-4°. Il n'a paru de cet ouvrage que le premier cahier, avec dix planches. X. *Petit magasin d'idées pour les amateurs des jardins*, ou *Recueil de projets d'embellissement des jardins, qu'on peut exécuter à peu de frais*, ibid., 1799-1805, huit cahiers in-4°. F. G. Baumgaertner publie la continuation du *Grand et du Petit magasin*. Ces deux ouvrages ont eu un grand succès en Allemagne. La théorie de l'embellis-

sement des jardins par Hirschfeld, en cinq volumes, de laquelle Castillon a donné une traduction française, avait déjà introduit des changements dans cette partie de l'art. Grohmann n'a eu qu'à suivre les traces de Hirschfeld pour influer sur l'embellissement des jardins. XI. *Recueil de plusieurs serres, d'après Guillaume Robertson*, ibid., 1799, in-fol., avec vingt-quatre planches. XII. *Collection complete de tous les jeux que l'on peut établir à la campagne et dans les jardins*, ibid., 1799, in-4°. XIII. *Proportions des plus belles statues de l'antiquité, à l'usage des artistes*, ibid., 1800, in-4°., avec vingt planches. Grohmann a suivi dans cet ouvrage les proportions indiquées par David. XIV. *Mœurs et costumes des chinois, d'après les tableaux du peintre Pu-Qua à Canton, pour servir de supplément aux voyages de Macartney et de Van-Braam Houckgeest*, en allemand et en français, Leipzig, 1800-1803, douze cahiers in-4°., avec soixante planches coloriées; compilation peu estimée. XV. *Dictionnaire d'architecture civile et de théorie des jardins*, Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°., avec figures. Grohman a publié aussi un petit *Atlas géographique à l'usage des enfants*, et plusieurs traductions, entre autres, *Les principes pour dessiner des caricatures, par F. Grose, traduits de l'anglais*, Leipzig et Vienne, 1800, in-8°., avec vingt-neuf planches. B—H—D.

GROLLIER (Jean), célèbre par la protection qu'il accorda aux lettres, était né à Lyon en 1479, d'une ancienne famille originaire de Vérone. Son père, gentilhomme du duc d'Orléans, le fit venir à Paris, et ne négligea rien pour cultiver ses heureuses dispositions. Il apprit le grec et le latin, et s'appliqua à la lecture des bons auteurs de l'antiquité avec une telle ardeur, qu'on le cita bientôt comme un prodige d'érudition. François Ier. ne laissa point échapper cette occasion de récompenser le mérite; il honora Grollier de sa confiance, et le nomma intendant général de son armée dans le Milanez. Après la perte de la bataille de Pavie, Grollier revint en France, où il continua, dit De Thou, d'exercer avec beaucoup de soin et de fidélité la charge de trésorier, dans un temps où elle n'était pas encore avilie par le nombre (1). Il fut renvoyé en Italie près de Clément VII; et il se conduisit avec tant de sagesse dans la négociation dont il était chargé, que le souverain pontife voulut lui donner une preuve particulière de son estime, en prenant soin de la fortune de César, son fils naturel. Pendant son séjour à Rome, Grollier rechercha la société des savants, et se lia avec plusieurs d'entre eux; il acquit aussi une grande quantité de livres, de manuscrits, de bronzes et de médailles, dont il forma dans la suite un cabinet, le plus précieux qu'un particulier eût alors en France. Un homme dont la vie entière avait été consacrée au service de l'État, et qui avait administré les finances du royaume sans que sa fortune s'en fût accrue, paraissait devoir être à l'abri des atteintes de la méchanceté. Cependant il fut accusé de, on ne sait quel crime; et comme il se confiait dans sa seule innocence, il aurait infailliblement succombé, dit De Thou, s'il n'eût été défendu par mon père, qui ne se servait de l'autorité et du crédit qu'il avait dans le parlement que pour défendre les gens de bien contre les calomniateurs, les faibles contre les puissants, et les

(1) Il n'y avait alors en France que quatre trésoriers généraux.

contre les ignorants. Grollier à Paris, le 22 octobre 1565, de 86 ans, et fut inhumé église Saint-Germain-des-Prés, du maître-autel. Il avait eu nis les savants les plus distin- ntre autres Budé, dont il fit er le traité *de Asse* par les en 1522; Erasme lui a donné ds éloges; Cœlius Rhodiginus, Manuce, Baptiste Egnazio et rs autres, lui ont dédié quel- s de leurs écrits. Egnazio rap- ue Grollier ayant invité à dîner rs savants, il leur offrit, à u repas, des gants où il avait pé une somme en or. Ce trait our faire juger de sa générosité. u a comparé sa bibliothèque d'Asinius Pollio, la plus an- de Rome. Les débris en furent en 1675; et Bonav. d'Argonne *ages de littérature* de Vigneul e) dit qu'il en eut à sa part s volumes, à qui rien ne man- pour la bonté des éditions, ni beauté du papier et la propreté liure. Ils sont, ajoute-t-il, tous vec une délicatesse inconnue reurs d'aujourd'hui : les com- nts sont peints de diverses s, parfaitement bien dessinés, de différentes figures. Chaque portait d'un côté, en lettres s mots : *J. Grollerii et ami-* et de l'autre cette belle devise : *mea, Domine, sit in terrâ um;* Son médailler allait être rté en Italie; mais Louis XIV heter à un grand prix, ne vou- que la France fût privée d'une ou aussi precieuse. W—s.

OLLIER (César), en latin *rius*, né vers 1510, fut em- ès jeune à Rome par son père; ape Clément VII, comme on ans l'article précédent, voulut se charger de sa fortune. Son éducation avait été soignée; il possédait des connaissances variées, et surtout il s'exprimait en latin avec autant d'élégance que de facilité. Le pontife mourut avant d'avoir pu assurer son sort, mais il lui laissa des protecteurs puissants; et après avoir exercé différents emplois, Grollier fut fait secrétaire des brefs. Il épousa, avec la permission de Jules III, une riche héritière de Florence; et de ce mariage il eut deux fils. Alexandre, l'aîné, annonçait le plus de dispositions, et devint l'objet de tous ses soins. Les progrès de cet enfant furent très remarquables; et lorsqu'il eut terminé son cours de droit, il soutint durant trois jours, et avec de grands applaudissements, des thèses dont il dédia le recueil au saint cardinal Charles Borromée. Ce premier succès lui mérita la bienveillance de Pie IV, qui lui donna une place de référendaire; et peu après il entra à la chambre apostolique. Il se distingua dans ses fonctions par sa capacité, son amour de la justice et sa fermeté extraordinaire. Un jour le cardinal Guastavilla, neveu de Grégoire XIII et son camerier, apporta à la chambre une décision relative aux clercs et à leurs priviléges. Alexandre lui prouva qu'elle était contraire aux canons; mais il soutint son sentiment avec une chaleur qui déplut au cardinal, peu habitué à être contredit. Le pape approuva le ressentiment de son neveu, et le laissa maître de la punition : elle fut terrible. On dépouilla sous de faux prétextes Alexandre et son père de leurs emplois; leurs biens furent confisqués; et ils couraient risque l'un et l'autre de périr comme des criminels, si les cardinaux Hippolyte d'Este et Ferdinand de Médicis ne leur eussent fourni les moyens de se rendre secrètement à Florence, où ils se tin-

rent cachés tant que vécut Grégoire XIII : mais, après la mort de ce pape, ils revinrent à Rome, obtinrent la révision du jugement rendu contre eux, furent déclarés innocents de tous les crimes qu'on leur imputait, et rétablis dans leurs biens ainsi que dans leurs dignités. Alexandre, toujours inflexible dans ses principes, ne tarda pas à se faire de nouveaux ennemis, et mourut de chagrin vers 1594. On ignore la date précise de la mort de César Grollier ; mais on sait qu'il vivait encore en 1582. On a de lui : *Historia expugnatæ et direptæ urbis Romæ per exercitum Caroli V, imperatoris, die sextâ maii* 1527, *Clemente VII pontifice*, Paris, Cramoisy, 1637, in-4°. Dans la dédicace à Jean Grollier, son père, il déclare qu'il a reçu de lui la naissance, l'éducation et tout ce qu'il possède, quoique par les lois il n'eût droit à rien. L'ouvrage, suivant Bonamici, est plutôt d'un rhéteur que d'un historien. C'est à tort que les auteurs de la *Bibl. hist. de France* annoncent qu'on trouvera une notice sur Grollier dans le livre de Bonamici, *De claris pontificar. epistol. scriptoribus.* Ce biographe ne lui a consacré qu'un article très court et fort insignifiant ; mais on ne lira pas sans intérêt l'éloge qu'*Erythræus* (Jean Vittor. Rossi) a fait de César Grollier et de son fils Alexandre, dans sa *Pinacotheca imaginum illustrium.* W—s.

GROLLIER (Antoine), de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, naquit à Lyon en 1545 : il accompagna M. de Laubespin dans son ambassade d'Espagne ; et à son retour, se sentant plus de goût pour les armes que pour la diplomatie, il demanda et obtint une compagnie. Il était à Meaux en 1567, lorsque les protestants, ayant à leur tête le prince de Condé, tentèrent d'enlever Charles IX ; et il protégea la retraite du roi sur Paris. Il assista aussi à la bataille de Saint-Denis, et s'y distingua par son sang-froid. Son attachement à la cause royale lui attira de mauvais traitements de la part des ligueurs, maîtres de Lyon ; ils l'enfermèrent, le 14 février 1589, au château de Pierre-Cize ; mais il parvint à s'échapper au mois de juin suivant, à l'aide de cordons de soie que sa femme lui porta dans sa prison. Il se retira en Suisse, où on lui donna le commandement de quinze cents hommes, avec lesquels il joignit Henri IV, occupé au siége de Rouen. Après la trêve de 1595, il fut envoyé à Lyon, et contribua beaucoup à faire rentrer cette ville sous l'autorité du roi. Quelque temps après il retourna en Suisse, chargé d'une négociation, et se rendit ensuite à Turin, où il demeura plusieurs années avec le titre de résident de France. La nouvelle de la mort funeste de Henri IV le saisit tellement, qu'il tomba malade et mourut quelques jours après (1610) à Saint-Germain au Mont-d'Or, près de Lyon. On conservait un *Recueil* de ses lettres à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. — Nicolas Grollier de Servières, son fils, né à Lyon en 1593, s'est acquis une très grande réputation par son talent pour la mécanique. Il embrassa la profession des armes, fit toutes les campagnes d'Allemagne et d'Italie, perdit un œil au siége de Verceil, et reçut sept coups de feu dans autant de batailles. Son courage et son expérience lui avaient mérité l'estime de ses chefs, et il venait d'être promu à un grade supérieur, lorsqu'il demanda sa retraite au bout de quarante années de service. Étant en quartier d'hiver dans une petite ville d'Allemagne, il avait appris

er, et, depuis ce moment, il se
it par la culture de cet art. De
dans sa patrie, il exécuta une
quantité de machines de son
ou, et en forma un cabinet si
, que Louis XIV, passant à
le visita et complimenta le pos-
. Grollier, doué d'un caractère
une vieillesse exempte d'infir-
et mourut à Lyon en 1686, à
quatre-vingt-treize ans. Il s'é-
lui-même cette courte épitaphe:
qui a vécu long-temps sans
et sans médecin. Il avait eu,
mariage avec Catherine de Fe-
neuf enfants, entre autres Gas-
rollier, grand-prieur de Savi-
à Lyon en 1646, et mort au
le décembre 1716, qui avait
le son goût pour la mécanique,
e surpassa par son adresse sur
. Son cabinet, qui renfermait
pièces rares en ce genre, fut
celui de son père. — Nicolas
IER, comte de Servières, neveu
pard et petit-fils de Nicolas, né
en 1677, entra, à l'âge de dix-
s, dans le régiment de Piémont,
ala par sa valeur à la bataille de
, où il fut blessé, et obtint, en
le grade de lieutenant-colonel. Il
ia peu de temps après, et acheta,
S, la charge de commissaire pro-
des guerres. Le duc d'Orléans,
de France, le chargea de plu-
commissions de confiance, entre
d'accompagner le cardinal Al-
, qui devait traverser le royaume
rendre en Italie; et Grollier
quitta si bien, qu'il fut récom-
par une pension de 3000 francs.
anda sa retraite en 1726; mais
ut l'obtenir qu'au bout de deux
s'appliqua dès-lors avec beau-
'ardeur à la culture des lettres,
rait toujours aimées, fut admis
démie de Lyon, et contribua à
l'établissement de la société des beaux-
arts, dont il fut plusieurs fois direc-
teur. Il mourut le 26 février 1745, à
soixante-sept ans, d'une maladie de
poitrine, qui rendit très douloureux
les derniers moments de son exis-
tence. Il avait pour maxime, qu'il faut
préférer sa religion à son honneur,
son honneur à sa vie, et sa vie à ses
plaisirs. On a de lui : I. *Recueil d'ou-*
vrages curieux de mathématiques et
de mécanique, ou *Description du ca-*
binet de Nicolas Grollier de Ser-
vières, Lyon, 1719, 1732, et Paris,
1751, in-4°., fig. L'édition de 1751
est la plus recherchée. L'ouvrage est
divisé en trois parties : la première
comprend les objets simplement agréa-
bles; la seconde, ceux qui à l'agrément
joignent quelque utilité; et la troi-
sième, les machines uniquement uti-
les. Dans cette dernière partie on
trouve des modèles de machines pour
l'élévation des eaux, le desséchement
des marais, la construction des ponts
et des usines, le passage des rivières,
l'attaque ou la défense des places de
guerre. II. *Mécanique abrégée des*
arts et métiers. Il y traite principa-
lement des arts du serrurier, du fer-
blantier et du menuisier. Cet ouvrage
est resté en manuscrit, ainsi que le
suivant : III. *Moyen dont on s'est*
servi à Malte, en 1758, pour faire
sauter un rocher tombé dans la mer
à l'entrée du port. M. Christin a fait
l'*Eloge* de Servières à l'académie de
Lyon. On peut consulter, pour plus
de détails, le *Catalogue des manus-*
crits de la biblioth. de cette ville par M.
Delandine. Mais les différents passages
relatifs à Grollier sont défigurés par
des fautes d'impression qui peuvent
induire en erreur les lecteurs peu at-
tentifs. W—s.

GRONOVIUS (JEAN-FRÉDÉRIC
GRONOV, plus connu sous le nom la-

tin de), l'un des plus habiles critiques du XVIIe. siècle, et le plus grand latiniste, peut-être, qui ait paru depuis la renaissance des lettres, naquit à Hambourg, non pas en 1613, comme le dit Chauffepié, faute d'avoir lu assez attentivement le passage de Klefeker (*Bibl. erudit. præcoc.*), dont il s'appuie, mais le 10 septembre 1611. Son père, conseiller du duc de Holstein, ayant été nommé syndic de Bremen, l'emmena dans cette ville, où il fit ses premières études avec une rare distinction. Il visita ensuite les universités de Leipzig et de Iéna, et séjourna à Altdorf pour y étudier le droit sous les savants professeurs qui faisaient alors l'ornement de cette école. Il revint à Bremen après la mort de son père; et ayant réglé ses affaires, il se rendit, en 1634, à Groningue, près d'Ant. Mathieu, grand jurisconsulte et l'ami de sa famille. Il n'y resta que peu de temps. Il parcourut les principales villes de Hollande, pour en visiter les savants et les bibliothèques; passa dans le même dessein en Angleterre, en 1639, et vint l'année suivante en France. Il s'arrêta quelques mois à Paris, reçut le degré de docteur en droit à Angers, et alla ensuite en Italie, d'où il revint, par la Suisse et l'Allemagne, à Deventer, où on lui offrait la chaire de littérature et d'histoire. Il succéda, en 1658, à Daniel Heinsius, célèbre professeur de belles-lettres de l'université de Leyde, et mourut en cette ville le 28 décembre 1671. J. Coccius prononça son oraison funèbre. Gronovius laissa deux fils, Jacques et Laurent-Théodore, qui seront le sujet des articles suivants. La modestie et la douceur de Gronovius égalaient son savoir. Il redoutait si fort l'éclat des disputes littéraires, qu'il n'en eut jamais qu'une seule avec Emeric Cruceius, ou Lacroix, au sujet de Stace, et il se repentit de lui avoir répondu avec une certaine vivacité; en sorte qu'il retira lui-même les exemplaires de son ouvrage pour les brûler. La liste des nombreuses productions de Gronovius se trouve dans la *Bibl. erudit. præcoc.* de Klefeker et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. On se bornera donc à citer : 1. *Diatribe in Statii poetæ Sylvas*, la Haye, 1637, in-8°. Cet écrit lui a mérité une place parmi les érudits précoces, et l'engagea malgré lui dans une querelle avec Cruceius. Celui-ci l'attaqua, caché sous le nom de *Mercurius frondator;* Gronovius lui répliqua par *Elenchus anti-diatribes Mercurii frondatoris*, Paris, 1640, in-12. Les pièces de cette querelle, devenues très rares, ont été reproduites par les soins de M. Ferdinand Handius, Leipzig, 1811, 2 vol. in-8°. II. *De sesterciis sive subcesivorum pecuniæ veteris Græcæ et Romanæ libri IV*, Deventer, 1643, in-4°.; Amsterdam 1656, in-8°.; Leyde, 1691, in-4°. : ouvrage savant et estimé. La dernière édition, due à Jacques Gronovius, est augmentée de plusieurs morceaux intéressants. III. *Observationum libri IV*. Les trois premiers livres parurent d'abord à Deventer, 1662, in-12. Frédér. Platner en donna une bonne édition, augmentée du quatrième livre, Leipzig, 1755, in-8°. IV. *Laudatio funebris Joann. Golii*, Leyde, 1668, in-8°. V. *De Musæo Alexandrino exercitationes academicæ.* Elles ont été insérées dans le t. VIII du *Thesaur. antiquit. Græcar.* VI. *Lectiones Plautinæ, quibus non tantùm fabulæ Plautinæ, et Terentianæ; verùm etiam Cæsar, Cicero, Livius illustrantur*, Amsterdam, 1740, in-8°.; recueil d'observations critiques, très estimé, et qu'on joint au Plaute

'ette édition est précédée
'auteur. VII. Des *Notes*
le Grotius *De jure belli*
)y. Hug. Grotius.) Gro-
ı le texte et publié avec
ite-Live, Stace, Pline
stin, Tacite, Plaute, les
ılugelle, Phèdre, S. Pau-
ns qu'il a données de ces
eurs, font presque toutes
llection *Variorum*. (Voy.
Tacite, Sénèque, etc.)
W—s.

IUS (Jacques), fils du
un des plus laborieux phi-
:viie. siècle, naquit à De-
octobre 1645. On dit
ns il possédait tous les
re de l'antiquité, et qu'il
t les beautés; mais ce
t précoce était moins le
es dispositions naturelles,
l'un travail opiniâtre. Il
ı de parcourir une partie
pour acquérir de nouvel-
nces et visiter les anciens
père. Cependant, après
is de séjour en Angleterre,
a, surtout, à collationner
its des bibliothèques de
et d'Oxford, il revint à
publia en 1670 une édi-
be avec des notes, parmi
nséra celles que Casaubon
avait léguées. Ce premier
t beaucoup d'honneur, et
offre d'une chaire à l'aca-
venter: il la refusa, par-
dans l'intention de conti-
oyages; effectivement il
ı aussitôt pour Paris, où il
ccueil très distingué. La
ı père l'obligea de retour-
: une seconde fois: mais
affaires furent réglées, il
c M. Paats, ambassadeur
généraux en Espagne; et
après avoir vu tout ce que ce royaume présente de curieux, il s'embarqua pour l'Italie. Le grand-duc de Toscane le retint dans ses états, en le nommant professeur à l'université de Pise; et Gronovius profita de la facilité qu'il avait de venir à Florence, pour se lier avec Magliabecchi, qui mit à sa disposition tous les trésors de la bibliothèque des Médicis. Au bout de deux ans, il fit agréer au grand-duc la démission de sa place, visita Venise et Padoue, et traversa l'Allemagne pour revenir à Deventer où il avait dessein de s'établir. Mais à peine était-il arrivé dans cette ville, que les curateurs de l'université de Leyde lui offrirent une chaire avec tant d'instance, qu'il l'accepta. Son discours d'ouverture augmenta la haute idée qu'on s'était formée de son savoir; et pour lui témoigner le desir qu'on avait de le conserver, on augmenta sur-le-champ son traitement de quatre cents florins. Gronovius fut très sensible à cette marque d'estime; et il refusa constamment les propositions qui lui furent faites pour l'attirer à Kiel, à Padoue, et dans d'autres universités d'Allemagne et d'Italie. S'il avait hérité de l'érudition de son père, il n'avait ni sa douceur, ni sa modestie. Jamais homme n'aima plus la dispute, et ne fut plus injuste envers les adversaires que, le plus souvent, il s'était attirés par un ton tranchant et un orgueil excessif. Il serait trop long d'entrer dans le détail des querelles qu'il eut à soutenir, avec Fabretti, sur le sens de quelques passages de Tite-Live; avec Joach. Feller et Perizonius, sur le genre de mort de Judas; avec Vossius, sur Pomponius Mela; avec Bentley et Jean Leclerc, sur les corrections de *Menandre*; avec Kuster, sur Suidas, etc. (Voy. Fabretti, Feller, etc.)

L'emportement qu'il mit dans toutes ces discussions, qui ne se terminèrent pas toujours à son avantage, et sa vanité, l'ont fait comparer à Scioppius, et lui ont mérité une place peu honorable dans l'ouvrage de Mencken, sur la *Charlatanerie des Savants*. Cet homme si violent avait cependant le cœur très bon; et il aimait ses enfants avec une tendresse telle, que le chagrin d'avoir perdu la plus jeune de ses filles précipita sa mort, arrivée à Leyde le 21 octobre 1716; il était âgé de soixante et onze ans. Son éloge a été imprimé dans les *Acta eruditorum* de 1717; et l'on trouvera dans les Mémoires de Niceron, tom. II et X, une notice sur sa vie, suivie du catalogue de ses ouvrages au nombre de quarante-six. Le plus célèbre comme le plus important de tous, est le *Thesaurus antiquitatum Græcarum*, Leyde, 1697 et années suivantes, 13 vol. in-fol. Il adopta pour ce recueil précieux le plan tracé par Grævius dans le *Thesaurus antiquitatum Romanarum*, Utrecht, 1694, 12 vol. in-fol. Ces deux ouvrages doivent être réunis; et pour former une collection du recueil des antiquités, il faut y joindre: I. Le *Novus Thesaur. antiquitat. Romanar.* par Sallengre, la Haye, 1716, 3 vol. in-fol. II. *Utriusque Thesauri nova supplementa*, par Poleni, Venise, 1737, 5 vol. in-fol. III. *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani*, Amsterdam, 1707, 4 vol. in-fol. par Gruter; et IV. *Lexicon antiquitatum Romanar.* par Pitiscus, Leuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. Gronovius a publié de nouvelles éditions de plusieurs auteurs, déjà commentés par son père, tels que Sénèque le tragique, Aulugelle, Phèdre, etc. Il en a donné lui-même de Macrobe, Polybe, Tacite, Pomponius Méla, Cicéron, Ammien-Marcellin, Quinte-Curce, Suétone, Arrien, Minutius Félix, Hérodote, Cébès; de quelques anciens géographes (*V.* Scylax); du poème de Manethon sur les astres; du *Dactyliotheca* d'Abrah. Gorlée; du *Lexique* d'Harpocration etc.: la plupart de ces éditions, enrichies de ses corrections et de notes, font partie de la collection *Variorum*, mais elles sont en général, assez peu estimées. Les autres productions de Gronovius consistent en *thèses*, en *discours*, et principalement en *diatribes* contre les écrivains déjà nommés; les curieux en trouveront la liste dans Niceron, et dans Klefeker, *Bibl. erudit. præcocium.* W—s.

GRONOVIUS (Laurent-Théodore), antiquaire, frère du précédent, n'avait pas moins de goût pour la dispute, et se montra aussi injuste envers ses adversaires. Il fit deux fois le voyage d'Italie, et se lia avec plusieurs savants, entr'autres Cinelli, qui lui donne beaucoup d'éloges dans sa *Biblioth. volante*. On sait qu'il mourut jeune. Les seuls ouvrages qu'on connaisse de lui, sont: I. *Emendationes Pandectarum juxtà florentinum exemplar emendatarum*, Leyde, 1685 in-8°. Il dédia cette dissertation au célèbre Ant. Magliabecchi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus pendant son séjour à Florence. II. *Marmorea basis colossi Tiberio Cæsari erecti ob civitates Asiæ restitutas post horrendos terræ tremores*, Leyde, 1697, in-fol., et dans le tome VII du *Thesaur. antiquit. Græc.* Il y établit, contre l'opinion de Meursius, que le bloc de marbre dont il est question servit de base à une statue colossale de Tibère. III. Des notes sur Vibius-Sequester, et sur le *Libellus provinciarum*, dans les *Va-*

graphica d'Abr. Gronovius.
nam Gronovius, fils aîné de
, pratiqua la médecine avec
en Hollande et en Angleterre;
it moins connu par ses travaux
ire que par les bonnes éditions
lonnées : 1°. de *Justin*, Ley-
9, in-8°.; — 2°. de *Tacite*,
, 1721, 2 vol. in-4°. avec des
édites de son père; — 3°. de
nius Mela, Leyde, 1722, 1748
2, in-8°.; ces trois éditions
lement estimées, et entrent
collection des *Variorum*; —
Variæ historiæ, d'Elien, Ley-
51, 2 vol. in-4°. — 5°. du traité
malium naturâ, d'Elien, Lon-
744, 2 vol. in-4°.; et enfin des
geographica, Leyde, 1739,
'est un recueil de dissertations
notes propres à l'illustration
ienne géographie. — Jean-
Gronovius, frère du pré-
, s'appliqua à l'étude de la
idence, et obtint une charge
istrature à Leyde. Il cultiva
iique avec succès, fut lié d'une
amitié avec Clayton et l'im-
Linné, et mourut en 1760.
nait de lui : I. *Disputatio cam-
historiam exhibens*, Leyde,
in-4°. II. *Flora Virginica*,
2e. partie (*V.* Clayton, VIII,
II. *Index supellectilis lapideæ*
1750, in-8°. C'est encore lui
ris soin de l'édition de la *Flora
ilis* de Léon. Rauwolf, Leyde,
in-8°. — Laurent-Théodore
vius, fils de Jean-Frédéric II,
de son goût pour l'histoire na-
, et publia plusieurs ouvrages
nt fort estimés. Il est mort en
Outre de bonnes éditions de la
Virginica de Clayton, 5e. par-
de la *Bibliotheca botanica* de
r (*Voy.* ces mots), et une
peu estimée du 9e. livre de
Pline, qui traite des poissons, et qui
n'a paru qu'après sa mort, Leyde,
1778, in-8°., on lui doit : 1°. *Mu-
seum ichthyologicum sistens piscium
indigenorum et quorumdam exotico-
rum musæi Laur. Theod. Gronovii
descriptiones et icones*, Leyde, 1754,
1756, 2 tom. in-fol. avec 7 pl. — 2°.
*Bibliotheca regni animalis atque la-
pidei*, ibid., 1740, in-4°. — 3°. *Zoo-
phylacium Gronovianum exhibens
animalia quadrupedia, amphibia,
insecta, etc., fasciculi tres*, Leyde,
1763-81, trois parties in-fol., avec
vingt planches. W — s.

GROOT. *V.* Gérard et Grotius.

GROOTE-PIER, ou GRAND-PIERROT, cultivateur frison, à qui sa taille colossale valut ce sobriquet, se signala dans les affaires de sa patrie au commencement du XVIe. siècle. Ruiné par les incursions des Saxons, à cette époque les alliés des Hollandais, il recourut à la voie des armes pour se venger; il forma une bande de 600 hommes, que son neveu Wiard commandait sous lui. Pour couper les communications des Saxons avec la Hollande, il fallait s'assurer de la navigation du Zuyder-Zée. On rassembla une flottille ou escadre, dont Grand-Pierrot fut nommé amiral. Il désola, en 1510, les côtes de la Hollande. Les Saxons réunirent dans ce pays une force de trente-six voiles. Grand-Pierrot, qui n'en avait que seize, les attaqua, les battit, et s'empara de tous les bâtiments ennemis, à huit près. Dès-lors rien ne mit de bornes à son audace ni à son orgueil. On a de lui une espèce de manifeste rimé, tissu des rodomontades les plus ridicules; il se qualifie de « destruc-» teur des Danois, terreur des Ham-» bourgeois et des Brémois, fléau » des Hollandais » : il ne faisait point de quartier à ces derniers; il plaça

dans son blason la roue et la potence. Jusqu'en 1519 la guerre se poursuivit de part et d'autre, avec des chances variées, mais avec un égal acharnement. Cette année, Grand-Pierrot, las d'une carrière d'agitation et de carnage, et ayant, à ce qu'il paraît, reconnu qu'il n'y avait de part et d'autre ni bonne foi ni justice, se retira du service, et il mourut l'année suivante à Sneek, déjà avancé en âge; ce qui semble prouver qu'il ne s'était élancé que tard sur la scène du monde. On montre encore à l'hôtel-de-ville, à Sneek, deux glaives qu'on prétend avoir été à l'usage de Grand-Pierrot et de son neveu. M—on.

GROPP (Ignace), laborieux historien et bibliographe, religieux de l'ordre de S. Benoît, et bibliothécaire du monastère de Saint-Étienne, à Würtzbourg, naquit à Kissingen, dans le pays de Würtzbourg, en 1695; il étudia la théologie, prit l'habit religieux en 1716, dans le monastère de Saint-Etienne, où il avait fait ses études, et il y exerça aussi, quelques années après, les fonctions de bibliothécaire. Cet emploi fournit à ce studieux solitaire les moyens de satisfaire son goût pour les recherches historiques et bibliographiques. La nombreuse collection de manuscrits et de chartes qu'il trouva dans cette bibliothèque, lui servit pour composer plusieurs ouvrages précieux pour l'histoire de la Franconie, malgré quelques négligences dans le style, et le défaut de critique commun à tous ses écrits. Gropp fut nommé, dans la suite, prieur du monastère de Saint-Jacques, et, quelques années après, prieur de celui de St.-Etienne: il accepta enfin la place de curé à Gundersleben, où il mourut le 19 novembre 1758. Parmi les ouvrages que Gropp a publiés, on remarque principalement: I. *Vita S. Bilihildis, ducissæ Franciæ orientalis et comitissæ Hochemü natæ, fundatricis ac primæ abbatissæ veteris monasterii Moguntiæ; ex mss. codicibus duobus*, Würtzbourg, 1727, in-4°. Cet ouvrage a été inséré aussi dans le troisième volume des *Script. rer. Mogunt.* II. *Monumenta sepulcralia Ecclesiæ Ebracensis*, ibid., 1730, in-4°., avec quatorze planches. Cet ouvrage, d'une grande utilité pour l'étude des antiquités franconiennes, commence à devenir fort rare. III. *Ætas mille annorum antiquissimi et regalis monasterii B. M. virg. in Amorbach, ord. S. Benedicti in archidiœcesi Moguntinâ gloriâ et honore coronata atque historicâ methodo adumbrata*, etc., *ex ejusdem monasterii chartis et documentis aliisque probatis autoribus eruta et probata*, Francfort, 1736, in-fol., avec planches. IV. *La Vie des SS. Kilian, Colonat et Tolnom* (en allemand), Würtzbourg, 1738, in-4°. V. *Collectio noviss. scriptorum et rerum Wirceburgensium à sæc. XVI, XVII et XVIII hactenus gestarum pro coronandâ decies sæculari ætate episc. Wirceburg. adornata*, Leipzig et Würtzbourg, 1741-1744, 2 vol. in-fol. avec planches. Le premier volume de ce recueil commence avec l'année 1495 et finit à 1617; le second volume continue jusqu'à 1742. Gropp a réuni dans cette collection, avec un soin extrême, tous les ouvrages, opuscules et notices imprimés ou manuscrits, qui ont quelque rapport aux événements arrivés pendant ces trois siècles. Quoique ce recueil renferme quelques pièces dénuées de critique et peu dignes de confiance, il peut néanmoins fournir de précieux matériaux à l'historien qui saurait l'exploiter avec discerne-

Chronique de Würzbourg emps modernes, ou *His- événements arrivés pen- rois derniers siècles dans le Würzbourg et dans la , recueillie de différents et titres tant imprimés que ts*, Würtzbourg, 1740-1750, ol. Le premier volume com- an 1500 et finit à 1642; le jusqu'à 1750. Cette chro- un supplément à l'ouvrage ; elle renferme également nombre d'excellentes notices stoire, et qu'on ne trouve s. Ce savant religieux s'est ssi d'une *Franconia sacra;* uvrage n'a pas été achevé.

B—H—D.

Voy. Besplas, Boze et

CHUF, ou GROSCHUPF UGUSTIN), ou, selon Saxius, *Augustin*, bibliographe al- ivait à Leipzig au commen- dernier siècle, et mourut lard en 1715. Il a publié ouvrages importants pour la bie; en voici les titres: I. *is Trillerianæ ortu, pro- insignibus*, Leipzig, 1705, *Nova librorum rariorum , Fasciculi v*, Halle, 1709- vol. in-8°. C'est un recueil es presque tous curieux, it devenus fort rares, et que a fait réimprimer, entre °. *Jo. Petri Titii volumi- J. A. Thuani recensio;— es in J. A. Thuani Historia- s;—Germania milite desti- teratis suâ ceu mole labo- Catalogus MSorum græ- uæ Cl'oli apud christianos ervabantur;—Guil. Burtoni græcæ linguæ;—Jo. Chifle- ium de fabulâ Joannæ pa- pissæ.* 2°. *Nova variorum scriptorum conlectio, Fasciculi III*, Halle, 1716-1717, 3 vol. in-8°. La vie d'Aventinus, qui se trouve à la tête de l'édition des *Annales Boiorum*, publiée par Gundling, Leipzig, 1710, in-fol. (*Voy.* Aventinus), a aussi pour auteur ce laborieux bibliographe. — Fabien (1) Groschuf ou Groschupf, philologue, né à Dantzig en 1693, étudia d'abord la théologie et ensuite le droit aux universités de Königsberg et de Leipzig; mais il s'appliqua surtout aux belles-lettres. Il avait achevé l'éducation de quelques jeunes gens de famille, lorsque le prince Guillaume de Hesse-Philippsthal, général hollandais, le prit pour secrétaire; mais quelque temps après il quitta cet emploi, et vécut à Cassel comme simple particulier, ayant reçu, par l'intervention de son protecteur, le titre de conseiller de justice. En 1759 Groschuf s'établit à Schleiz, et fut alors nommé membre du sénat de cette ville, où il termina sa carrière le 15 décembre 1783. Plusieurs ouvrages qu'il a publiés en allemand ne sont pas sans mérite; en voici les titres: I. *Les Poésies d'Horace, traduction libre, avec des Notes et la Vie d'Horace*, Cassel, 1749, 2 vol. in-8°. II. *Dissertation sur le langage par les doigts, surtout des indices qu'on en rencontre chez les anciens auteurs*, ibid., 1750, in-8. III. *Dissertation sur les doigts, leur fonction et leur signification symbolique*, Leipzig, 1757, in-8°. IV. *Dissertation historique sur les druides des Germains, dans laquelle on prouve que les Germains et les Cattes ont eu leurs druides particuliers, aussi bien que les Gaulois*, Erfurt, 1759,

(1) Ce prénom *Fabien* lui déplaisait, et il avait coutume de prendre celui de *Frédéric*.

in-8°. Groschuf a publié aussi en 1750 une nouvelle édition des quatre poèmes satiriques en bas-saxon de J. Laurenberg, poète assez estimé, du XVIIe. siècle. Groschuf a laissé en manuscrit : *Origines etymologico-historicæ in usum linguæ Germanicæ, pars I.* Le même philologue est l'auteur de quelques Mémoires intéressants que Gottsched a insérés dans sa *Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres et des arts libéraux*, Leipzig, 1745-1754, 10 vol. in-8°. B—H—D.

GROSE (François), auteur anglais, naquit en 1731 : après avoir dissipé en peu de temps la fortune que lui avait laissée son père, qui était un riche joaillier, il s'engagea dans la milice du comté de Surrey, devint adjudant, puis payeur-général, et, autant par paresse que par le défaut d'ordre, finit par embarrasser extrêmement ses affaires. Heureusement il avait de l'esprit et du talent pour le dessin, avec beaucoup de goût pour l'étude des antiquités. Il commença, en 1773, à publier par numéros *Les vues des antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, qui lui procurèrent de la réputation, et, ce qui lui importait plus encore, de l'argent. L'ouvrage entier, y compris les vues des îles de Guernesey et de Jersey, fut complété en 1787. Dès-lors jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de donner au public des ouvrages dans des genres divers, et qui tous eurent beaucoup de succès. Son esprit jovial, et l'art qu'il avait pour conter des anecdotes, auxquelles une figure assez grotesque, et une taille courte, jointe à une corpulence extraordinaire pour un militaire, prêtait encore quelque chose de plus piquant, faisaient rechercher son commerce, et il était bien venu partout. Il mourut à Dublin, d'une attaque d'apoplexie, le 12 mai 1791, lorsqu'il terminait, pour les antiquités de l'Irlande, le même travail qu'il avait exécuté pour celles de la Grande-Bretagne. Il a publié : I. *Les antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, huit volumes in-4°. et in-8°. II. *Antiquités de l'Ecosse*, 1789, deux volumes, in-4°. et in-8°. III. *Antiquités de l'Irlande*, 1791, deux volumes in-4°. et in-8°., publiés par Edouard Ledwick. IV. *Traité sur les armes et armures anciennes*, in-4°., 1785. V. *Dictionnaire classique de la langue vulgaire*, in-8°., 1785. VI. *Antiquités militaires*, ou *Histoire de l'armée anglaise, depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, deux volumes in-4°.; nouvelle édition, 1801, 2 vol. in-4°. VII. *Histoire du château de Dowres*, par Guillaume Darell, in-4°., 1786. VIII. *Glossaire provincial, avec une collection de proverbes locaux et de superstitions populaires*, in-8°., 1788. IX. *Principes de caricature, suivis d'un Essai sur la peinture comique*, 1788, in-8°.; traduit en français, avec des augmentations, Leipzig, 1802, in-8°., avec vingt-neuf figures. X. *Guide de la santé, de la beauté, des honneurs et des richesses*, ou *Recueil d'instructions plaisantes, indiquant les moyens d'obtenir ces biens, avec une introduction*, in-8°. XI. *The Olio*, ou Recueil d'essais, d'anecdotes, esquisses biographiques, épitaphes, etc., la plupart inédits, 1791, 1793, 1796, 1 vol. in-8°. Grose était membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. On trouve plusieurs de ses dissertations dans l'*Archæologia britannica*. X—s.

GROSLEY (Pierre-Jean), naquit à Troyes, le 18 novembre 1718.

ans, et allait commencer
que, quand il perdit son
at estimé dans sa patrie.
rant achevé ses études, vou-
uit ans entrer à l'Oratoire.
le ce projet par les conseils
re, son parent, son ami et
collaborateur, il vint faire
Paris, où il connut bien-
re Tournemine, qu'il prit
onfesseur, et chez lequel il
ensemble Voltaire, Piron,
Bouchardon, etc. Son droit
urna à Troyes s'y faire re-
at; et, comme il le dit lui-
ouvrit boutique, et eut pour
chalands quelques vieilles
s de son père. » Son cabinet
se dont il s'occupait le moins.
es belles-lettres, les arts et
s. En 1745, il alla en Ita-
mployé dans une adminis-
l'armée; il fit aussi la cam-
1746. De retour à Troyes,
s occupations, et fut nommé
son ordre en 1751. Il ac-
ite la grande mairie de St.-
ailliage de Chapes, et celui
arsis. Quatre ou cinq ans
erdit un de ses oncles, qui
son héritier. Des quatre-
francs qu'il recueillit, Gros-
'était pas riche, en donna la
sa sœur. Ce fut alors que,
r d'un revenu de deux mille
nts livres, il en consacra le
lever des bustes aux plus
le ses compatriotes. Il en
é cinq (à Pithou, Passerat,
inte, Mignard et Girardon),
oûtaient chacun deux mille
avait fait dresser le piédes-
ème, quand un changement,
dans sa fortune, l'empêcha
us loin. Il n'avait jamais
cultiver les lettres; elles
t lieu de tout. *Paix et peu*

fut sa devise. En 1758, il avait fait, avec un nommé Belly, un second voyage en Italie: il alla, en 1765, en Angleterre, et, en 1772, en Hollande. Il mourut le 4 novembre 1785. Grosley était associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres: sa taille était au-dessus de l'ordinaire, élancée, sèche et décharnée; la tête ronde, et d'une petitesse un peu disproportionnée à la grandeur du corps qu'elle dominait; le front large, les yeux verts, petits, enfoncés, mais pleins de feu, et surmontés de sourcils très épais; les joues effilées, le cou allongé; le teint d'une pâleur extrême. Au reste, il était le premier à plaisanter sur sa figure, et à l'appeler un *Visage d'extrême-onction*. Son costume n'était pas très recherché, et donnait lieu à plusieurs méprises, dont, loin de s'offenser, il s'amusait beaucoup, et qu'il semblait même provoquer. Naturellement jovial, il ne refusa aucune occasion de s'égayer, et ses ouvrages l'attestent. Il avait envoyé quelques mémoires à l'académie des inscriptions et belles-lettres: « mais entraîné, dit M. Dacier, par » l'originalité de son esprit, il confon- » dait sans cesse les genres, mêlait le » gai au sérieux, le grave au badin, » le noble au burlesque, insistait sur » des minuties, errait au gré de son » imagination, arrivait où il pouvait » et quand il pouvait; quelquefois » n'arrivait nulle part, et paraissait » souvent ne s'être proposé d'autre » but que de s'amuser sur la route; de » sorte qu'aucune de ces compositions, » moitié érudites, moitié plaisantes, » n'a pu trouver place dans nos » mémoires. » On a de Grosley: I. *Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions, belles-lettres, beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-

12; 1756, deux tomes en un volume in-12; 1768, in-12. C'est une facétie assez piquante, quoiqu'elle ne soit pas toujours du meilleur ton. Il s'était formé à Troyes, vers 1740, une société qui n'avait pas pris, mais qui avait agréablement reçu le titre d'académie. Grosley, et David, l'un de ses amis, se proposant de la faire parler, communiquèrent leur projet à Lefebvre. Tous les trois travaillèrent dans le plus grand secret. David s'apprit à écrire de la main gauche, pour que le manuscrit ne trahît pas les auteurs. L'édition de 1744 fut imprimée à Troyes, chez Lefebvre; l'édition de 1756 fut donnée à Paris par le même, avec des additions purement de lui : l'édition de 1768 contient, entre autres pièces ajoutées, le *Banquet des sept sages*; la plus connue de toutes ces facéties, est celle qui roule sur un ancien usage. II. *Supplément aux mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, livre rare, l'édition ayant été enlevée au moment où elle entrait à Paris, et brûlée. III. *Dissertation sur cette question, si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs*, 1751, in-12, et réimprimée dans le *Mercure* de la même année. Ce Discours obtint l'*accessit* à l'académie de Dijon, qui décerna le prix à J.-J. Rousseau. Grosley avait pris les mêmes conclusions que le philosophe de Genève; mais, en traitant ce grave sujet, il n'avait cherché qu'à s'amuser : il publia son ouvrage sous les lettres M. D. C. initiales de M. Duchasselas, nom burlesque qu'il paraît avoir mis à quelques exemplaires. IV. *Recherches pour servir à l'histoire du droit français*, 1752, in-12. Cet ouvrage plut beaucoup à Joly de Fleury, qu'on croit même en avoir été le réviseur. (*Voy.* G. F. DE FLEURY, XV, 74.). V. *Eloge historique et critique de Breyer* (Voy. BREYER). VI. *Vie de P. Pithou, avec quelques mémoires sur son père et ses frères*, 1756, deux volumes in-12, ouvrage très estimé : on en trouve un extrait dans les *Éphémérides Troyennes* de 1765. VII. *Discussion historique et critique sur la conjuration de Venise, et sur l'Histoire de cette conjuration par l'abbé de St.-Réal*, 1756, in-12; réimprimée dans le quatrième volume de la seconde édition des *Observations sur l'Italie*. VIII. *Ephémérides Troyennes*, 1757-68, douze volumes in-24. C'est une espèce d'almanach. A la suite du calendrier, on trouve différentes pièces ou dissertations relatives à l'Histoire de Troyes. Cette idée toute patriotique, loin d'être accueillie dans la patrie de l'auteur, lui suscita beaucoup d'ennemis, et lui attira, selon son expression, des *charretées de sottises* (1). On alla même jusqu'à le dénoncer au garde des sceaux, comme un homme en qui *l'impiété avait étouffé tout sentiment d'honneur, d'humanité, de religion.* C'est sur cette odieuse accusation que Grosley écrivit sa *Lettre à Monseigneur ****, au sujet des observations sur l'Almanach de Troyes*, datée du 4 février 1757, in-24 de cinq pages. Au bout de douze ans de dégoûts, Grosley abandonna cet ouvrage (*Voy.* COURTALON-DELAISTRE); mais il n'avait pas renoncé à son projet d'écrire l'histoire de sa patrie. En conséquence, il mit sous presse, en 1774, ses *Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes*: ce n'était autre chose que ses *Éphé-*

(1) Parmi les brochures publiées contre Grosley, on remarque : I. *La Rampouida, critique des Éphémérides Troyennes*, 1762, in-12. II. *Lettre de M. Haye, maître savetier, à l'auteur des Éphémérides Troyennes*, 1762, in-12. Ces deux brochures sont de Montrocher, ingénieur à Troyes.

dans un nouvel ordre. Il y
à d'imprimé un volume et les
es du second, quand l'auteur,
les fautes de l'imprimeur, sus-
'impression, qui n'a été re-
achevée qu'en 1812, deux
in-8°., avec quelques gra-
ux gravures près, c'est le
ivrage que M. Patris Dubreuil
nprimer, toutefois dans un
rdre, sous le titre d'*Ephé-
de J.-P. Grosley*, 1811,
lumes in-8°.: mais une chose
e remarque, c'est que dans
mme dans l'autre de ces réim-
s, on a supprimé précisé-
phrase qui donna lieu à l'ac-
et à la justification dont il a
tion (1). Les deux éditeurs
i négligé la *Lettre à Mon-
****, etc. IX. *Nouveaux
es ou Observations de deux
mmes suédois sur l'Italie et
Italiens*, 1764, trois volu-
2; nouvelle édition, 1774,
olumes in-12. Le quatrième
se compose de l'ouvrage de
intitulé : *Les Italiens* (Voy.
). Le Voyage de Grosley eut
p de succès; il fut traduit en
l et en italien : il contient des
s piquantes et des détails in-
s. X. *De l'influence des lois
mœurs*, discours prononcé
installation à la société des
tres de Nanci vers 1756. Nous
s si l'ouvrage est imprimé en
mais il en existe une traduc-
lienne par J.-P. Lelong,

Troyen, professeur de langue française à l'institut des nobles de Florence, Florence, 1766, in-8°. XI. *Londres*, 1770, trois volumes in-12; 1774, quatre volumes in-12; 1788, quatre volumes in 12. L'auteur ne s'y borne pas à parler de Londres, mais il embrasse beaucoup de choses concernant l'Angleterre : cependant il n'y avait passé que six semaines; on peut dire qu'il ne fit qu'entrevoir ce pays. Il n'entendait pas l'anglais, et n'en publia pas moins, à son retour, cet ouvrage important qui eut un succès mérité, parce que Grosley était homme d'esprit et impartial. Les digressions trop fréquentes sont rachetées par des observations pleines de sagacité; aussi ce livre eut-il les honneurs d'une traduction anglaise, 1772, 2 vol. in-8°. XII. *Mémoires sur les campagnes d'Italie de* 1745 *et* 1746, *avec un journal de la campagne du maréchal de Maillebois* en 1745, Amsterdam, 1777, deux volumes in-12. Il n'existe que cette edition, qui est très fautive, n'ayant pas été imprimée sous les yeux de l'auteur. XIII. *Vie de Grosley, écrite en partie par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu, dédiée à un inconnu*, 1787, in-8°. Il n'y a de Grosley que les 144 premières pages qui ne vont que jusqu'en 1757. Ce qui est de lui est assez piquant, quoiqu'un peu confus. Les curieux conservent en manuscrit des additions et corrections à cette vie de Grosley, c'est-à-dire les phrases retranchées à la censure ou par l'éditeur. Maydieu a donné dans le volume un extrait infidèle du testament de Grosley. Ce testament, pièce assez bizarre, dans laquelle le testateur constitue une rente viagère de vingt-quatre livres, en faveur de ses deux chats *ses commensaux*, et où il

ticle sculpture et peinture, on lit dans
impressions : « Sur cette salière Gentil
nté, en la chargeant à sa fantaisie, la
n gros chanoine qui avait eu lui dé-
uelques coups de gouge ont fait les frais
que. » Grosley avait ajouté : « Et lui
mé un air, un caractère et des traits
sent la bêtise, la crapule et la lubri-
radition a conservé le nom de l'original
harge; il s'appelait Mergeune ou Mar-

légue une somme de 600 francs pour sa part, dans un monument à ériger à Arnauld (1), a été imprimé dans les *Opuscules en prose et en vers* (publiés par M. Patris Dubreuil), 1810, in-12. XIV. *OEuvres inédites*, 1812, 3 vol. in-8°., publiées par M. Patris-Dubreuil, contenant : 1°. Des *Mémoires sur les Troyens célèbres*. Quelques articles sont curieux; mais la partie bibliographique laisse beaucoup à desirer. Les articles ajoutés par l'éditeur présentent peu d'intérêt : cet éditeur, au reste, ne se montre pas indulgent pour l'édition des *Mémoires*, rivale de celle qu'il a donnée des *Ephémérides*. — 2°. Un *Voyage en Hollande*, dont le manuscrit n'a pas été conservé en entier. — 3°. *Extrait de la correspondance de Grosley, pendant ses deux voyages d'Italie*. — 4°. Une *Réfutation d'une critique du baron de Grimm;* ce morceau est de l'éditeur. — 5°. Une *Table des matières*, à la suite de laquelle on a ajouté, depuis l'impression, des *corrections*, *remarques et additions*, et l'*Eloge de Grosley* par M. Dacier. XV. Des articles dans divers journaux. Indépendamment de ces travaux, Grosley a fourni des remarques à M. Mallet pour sa traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France par Davila;* il a été éditeur de la *Théorie des bénéfices*, Troyes, 1767, deux volumes in-12; c'est une nouvelle édition des *Traités* de Fra Paolo et de Richard Simon *sur les bénéfices*. Nous avons passé sous silence une *Lettre à M****. (Trasse), *pour servir de réponse à ses Observations*, quinze pages in-4°., dont Grosley parle lui-même dans ses *Mémoires sur les Troyens célèbres* à l'article Grozelier. A. B—r.

GROSS (Jean-Godefroi), écrivain allemand, naquit à Uhlfeld dans la principauté de Bayreuth, le 8 octobre 1703; il étudia la théologie à Halle et à Leipzig; mais il s'appliqua surtout à l'histoire, à la statistique et à la politique. Etant encore étudiant, il ouvrit à Leipzig un cours public pour l'intelligence des gazettes. Après avoir achevé ses études à l'université, Gross entreprit l'éducation des enfants d'un gentilhomme saxon, et composa, dans cet intervalle, son *Latiniste commençant*, ouvrage élémentaire d'un mérite reconnu. Il enseigna ensuite successivement dans le *Pædagogium* de Halle et dans la célèbre école de Bergen, près de Magdebourg. Après cela il fut, pendant quelque temps, chapelain d'une princesse douairière d'Anhalt, et d'un comte de la Wetteravie, quoiqu'il n'eût pas reçu les ordres ecclésiastiques; et il donna aussi à Ratisbonne, un peu plus tard, des leçons particulières. Gross accepta, en 1740, la place de professeur d'histoire à l'académie des nobles à Erlang. Cette place l'obligea en même temps à prêcher dans l'église académique. Il s'y soumit pendant quelque temps; mais comme un autre que lui touchait les appointements de prédicateur, malgré ses plaintes réitérées, il déclara qu'il ne prêcherait plus, et il tint effectivement parole. Un dimanche, quand le peuple, invité par le son des clochers, se rendit à l'église, le sacristain chercha vaine-

(1) On y remarque encore les passages suivants : « Je veux être inhumé au pied de la croix du cimetière..., qui depuis soixante ans est mon procureur du matin. La serpillière, la civière, les porteurs, le cordelier, le luminaire et le chant qui accompagnent les morts les plus pauvres de l'Hôtel-Dieu, feront les frais de ma sépulture; et qui m'aime, me suive... Sera comptée à ma servante la somme de 200 liv. pour habit de deuil, que je la dispense de porter... Edifié de la manière dont M. De Gaignes, mon confrère à l'académie des inscriptions, cultive les lettres sans faste, sans intrigue, sans prétention à la fortune, je légue à lui, ou à ses enfants s'il me prédécède, la somme de 3000 liv. »

le prédicateur Gross; et l'audi-
ie retira sans avoir entendu de
n. Gross renonça dès lors à la
le professeur, et commença, en
, à publier sa *Gazette d'Erlang*.
reprit ce journal à une époque
quable du XVIIIe. siècle. L'em-
r Charles VI et beaucoup d'au-
rinces moururent cette année;
ultitude, aussi bien que la va-
les événements politiques, se-
rent parfaitement la spéculation
rnaliste. Les gazettes publiées
lemagne avaient été jusque-là
rites; et celle de Gross, rédi-
ec goût et assaisonnée de sail-
de bons mots et d'anecdotes,
bientôt de la vogue en Alle-
e, dans les pays étrangers et
en Amérique. Partout, dans
lons comme dans les tavernes,
tendait avec empressement l'ar-
de cette feuille. Malgré la con-
on qu'on en fit, elle compta
à dix-huit mille souscripteurs.
nt souvent le *Nescis-ne regi-
ngas esse manus*, la trop grande
de ses idées suscita quelque-
es désagréments à l'auteur; ce-
nt sa gazette ne fut jamais aup-
e. Un de ses anciens collabora-
, Richter, crut lui faire tort en
nt, pour son compte, une Ga-
ous ce titre : *Les événements
rquables du temps;* mais elle
aucun succès. Gross s'établit,
45, à Nuremberg, où l'impéra-
reine Marie-Thérèse l'avait
é son agent avec le titre de
ller impérial. Des discussions
ut avec le sénat de cette ville,
et d'un bien de campagne qu'il
it, et qu'il avait reçu comme
pour des créances, menacèrent
urs. Une exécution du cercle,
uelle la diète de Ratisbonne
condamné la ville de Nurem-
berg en 1751, lui fournit l'occasion d'attaquer vigoureusement le sénat nurembergeois dans sa gazette; et sa sûreté personnelle l'obligea de retourner à Erlang. En 1752, Gross fut nommé conseiller et historiographe du margraviat de Brandebourg; et, en 1765, la cour de Prusse lui conféra le titre de conseiller de cour, en reconnaissance de 30,000 florins qu'il avait cédés au roi de Prusse pour servir de fonds à l'établissement d'une école à Berlin. Il mourut le 12 juillet 1768. Gross était d'un tempérament sanguin; il aimait beaucoup les plaisirs. Cet écrivain possédait le secret d'attacher ses lecteurs en les amusant, et comme sans effort; car il écrivait presque toujours sa gazette en jouant aux échecs. Redoutable à ses adversaires par son talent satirique, Gross tremblait du moindre danger, qui même souvent n'existait que dans son imagination : il dormait le jour et veillait la nuit, toujours armé jusqu'aux dents, craignant qu'on n'en voulût à sa vie. Fécond en projets, il en forma plusieurs. C'est ainsi qu'il proposa d'établir une académie de commerce, un séminaire politique, et d'autres instituts semblables, dont l'exécution n'a trouvé d'obstacle que par le manque de fonds nécessaires. Etant à Nuremberg, il s'occupa sérieusement d'une encyclopédie : il engagea même dès-lors plusieurs savants à être ses collaborateurs dans cette entreprise; et sa retraite forcée de cette ville mit seule obstacle à l'exécution. En publiant sa gazette politique, il voulait qu'elle fût un extrait de l'histoire moderne, et avait même l'intention de l'intituler ainsi : il projeta aussi de publier une gazette de la littérature moderne, dans laquelle cependant la littérature ancienne ne serait pas négligée; il en ré-

digea trois feuilles, et céda ensuite cette entreprise au professeur Will à Altorf, qui en a publié les années 1749 et 1750, in-4°. Nous indiquerons, parmi les ouvrages de Gross, tous en allemand : I. *Le Latiniste commençant*, Halle, 1747, in-8°.; ib. 1769, in 8°. II. *Réflexions sur l'établissement, à peu de frais, d'un séminaire politique*, Nuremberg, 1739, in-8°. Ce projet avait trouvé des partisans; car l'auteur annonce, sur le titre, que des personnes de marque ont payé les frais d'impression de son ouvrage. III. *Notice sur l'organisation actuelle de l'académie des nobles et du séminaire à Erlang*, Erlang, 1741, in-8°. IV. *La gazette d'Erlang*, in-8°. Elle a été publiée successivement sous cinq titres différents. Gross l'a commencée en 1741, et elle se continue encore. V. *Extrait de la gazette d'Erlang, concernant l'exécution de la ville de Nuremberg, avec des notes particulières*, 1751, in-fol. VI. *Orbis in tabulâ*, en deux grands tableaux. Le premier représente le monde entier, à l'exception de l'Allemagne. L'auteur y indique, en allemand et en latin, toutes les parties, tous les empires, états, villes, fleuves, souverains et religions. Le second tableau représente l'empire germanique sous les mêmes rapports. Ces tableaux, que Gross avait composés pour l'usage des lecteurs de sa gazette, se trouvent aussi dans le grand Atlas d'Homann. La vie de ce philologue a été écrite par plusieurs auteurs. On doit distinguer celle qu'a publiée W. Will, Nuremberg, 1788, in-8°. — Jean-Matthieu Gross, bibliographe, père du précédent, naquit en 1676 à Harsdorf, dans le pays de Bayreuth; il étudia la théologie, et exerça successivement les fonctions de ministre de l'Évangile à Bischofsgrün, à Uhlefeld et à Mark-Bergel, où il vivait encore en 1744. Ses ouvrages théologiques se composent de sermons et de pensées religieuses, où il montre beaucoup de crédulité sur Satan et son influence. Il regarda son fils le gazetier comme damné, parce que, selon son opinion, ses écrits manifestaient des sentiments trop libéraux. Nous remarquerons seulement de ses ouvrages : I. *Bibliotheca hydrographica cum Lexico-hydrologico*; ou *Catalogue raisonné de tous les ouvrages qui traitent des eaux minérales d'Allemagne et d'autres pays*, Nuremberg, 1729, in-4°. (en allemand.) II. *Sermons prononcés aux eaux de Burgbernheim en* 1713, *avec une Notice sur les* (quatorze) *différentes espèces d'eaux minérales de la principauté de Bayreuth*, Francfort et Leipzig, 1721, in-4°.

B—n—o.

GROSSMANN (Gustave-Frédéric-Guillaume), auteur dramatique et acteur célèbre, naquit à Berlin, le 30 novembre 1746. Fils d'un pauvre maître d'école, il avait un tel desir de s'instruire, qu'il surmonta courageusement tous les obstacles qu'une indigence accablante opposait à ses goûts. Le cabinet de Berlin envoya Grossmann, quand il eut achevé ses études, comme secrétaire de légation, à Dantzig, où M. de Jug était résident prussien. Il fut aussi, dans la suite, employé à Koenigsberg et à Varsovie; et il a joué un certain rôle dans le partage de la Pologne. Il se plaisait souvent à raconter qu'il avait appris les secrets les plus curieux relatifs à cet événement politique, étant caché dans une cheminée, pendant une conférence ministérielle. Malgré l'importance des services que Grossmann avait rendus à sa cour, il fut renvoyé, et l'on oublia de l'em-

le nouveau. Il resta ensuite temps à Berlin, où il se lia sing et avec les poètes les tingués de cette capitale, qui t alors un cercle littéraire, rossmann fut admis. Un jour, cuta la question, combien il le temps à un auteur pour ne bonne pièce de théâtre. répondit qu'il avait besoin : trois mois pour tracer le plan; ur composer le dialogue; trois, ublier; et trois autres, pour le fini à son travail. Gross- au contraire, prétendit n'a- soin que de trois jours : son propre et son ambition furent ar la risée qu'excita sa pré- n; il rentra chez lui, s'enfer- composa sa première pièce de , l'*Incendie*, en trois actes, space de trois jours. Ce pre- sai eut un succès complet. Les lissements de la société, et l'encouragement de son ami , qui lui dit, « Faites encore pièce aussi bonne, et je vous drai pour Apollon », engagè- jeune poète à composer, en urs, sa seconde pièce, qui pas inférieure à la première; t intitulée : *Wilhelmine de eim*, tragédie en trois actes. Le avait développé dans Gross- le talent d'auteur dramatique: re hasard en fit un excellent Dans un voyage qu'il entre- n 1774, il fit, à Gotha, con- ce avec les comédiens de la qui étaient alors la meilleure de l'Allemagne. Le directeur , se trouvant dans l'embarras, e rôle de Riccaut de la Marli- dans *Minna de Barnhelm*, par g, Grossmann s'en chargea, acquitta si bien, qu'il résolut plus servir que Thalie. Quel- ques années après, il prit successive- ment la direction des théâtres de Bonn, de Maïence, de Francfort, de Hanovre et de Brême; et il opéra dans l'art dramatique, en Allemagne, des changements si avantageux, qu'on l'appela le *Shakespeare allemand*. A Francfort, Grossmann avait perdu toute sa fortune par un incendie : la direction du théâtre de Hanovre aurait pu réparer ses pertes; mais il se laissait abattre dans le malheur, et il était arrogant quand la fortune lui souriait. Son opinion en faveur de la révolution française et des princi- pes de l'égalité, qu'il professa, non seulement dans la société, mais en- core sur la scène, lui attira beaucoup d'ennemis; et la clôture des spec- tacles ordonnée, en 1788, dans l'élec- torat de Hanovre, au sujet de l'affec- tion mentale du roi d'Angleterre, acheva le dérangement des affaires de Grossmann. Alors il s'adonna à la boisson; et son esprit ne fit plus que divaguer en passant alternativement des idées les plus lumineuses à l'extra- vagance la plus complète. L'apôtre de l'égalité se disait alors descendant de l'illustre famille des comtes de Schelha : il fit peindre, sur son carosse, et graver sur le collier de son chien, les armoiries de cette maison; et, quand ses anciens amis voulurent lui faire sentir l'inconséquence de sa conduite, il leur répondit : « Mes » amis, puis-je mieux avilir l'orgueil » de la noblesse, qu'en parant un mi- » sérable comme moi, des hochets » dont elle est si fière? Je veux jeter » la défaveur sur ces objets : c'est pour » cela que je m'en sers. » Un jour, on représentait sur le théâtre de Ha- novre, une facétie dramatique intitu- lée : *Qui l'aura?* Grossmann, qui en était l'auteur, au lieu de réciter son rôle, en improvisa un autre, et vomit

un torrent d'injures contre la noblesse, le gouvernement et plusieurs personnes attachées à des cours étrangères. Il fut arrêté en quittant la scène, et mis dans une prison d'état: cependant, en considération de son talent, la régence du Hanovre lui rendit sa liberté, après une détention de six mois, mais sous la condition expresse qu'il ne reparaîtrait plus sur le théâtre. Le chagrin de cette humiliation, l'ivresse, et une grande application à la lecture, affaiblirent sa santé, et produisirent, dans son esprit, une exaltation qui approchait de la frénésie. Peu de temps avant sa mort, il attacha, à la porte de son appartement, la lettre de change suivante : « A trois » mois de date, je rembourserai, sur » cette première et seule de change, » mon corps à la terre, valeur reçue. » Payable en tous lieux. Hanovre, » le 23 avril 1795. G. F. G. Gross» mann. » Son pressentiment ne l'avait trompé que de peu de mois; il mourut le 20 mai 1796. Grossmann était, sans contredit, le premier acteur, et peut-être aussi, le premier auteur comique d'Allemagne. Il possédait, au suprême degré, le talent d'observer les hommes, d'étudier leur caractère, leurs inclinations et leurs mœurs, et de les peindre avec une vérité frappante. En fait de goût, de connaissances littéraires, et dans l'art d'appliquer avec esprit son vaste savoir, il surpassa beaucoup d'auteurs distingués de son temps. Les théâtres qu'il dirigea, ont tous acquis de la célébrité. La salle de théâtre de Brême a été construite d'après le plan qu'il en a fourni. Grossmann est auteur de treize pièces de théâtre, parmi lesquelles se trouvent trois opéras comiques imités de l'italien. Nous n'indiquerons ici que les deux comédies de cet auteur, qu'on regarde comme ses meilleures productions : I. *Henriette*, ou *Elle est déjà mariée*, comédie en cinq actes, Leipzig, 1783, in-8°.; Hambourg, 1784, in-8°. II. *Pas plus de six plats*, tableau de famille, en cinq actes, Bonn, 1780, in-8°.; Leipzig, 1785, in-8°. Cette comédie a été traduite en italien, en danois, en russe et en hollandais : Jacques Mauvillon en a publié une traduction en français, 1781, in-8°.; Eberts en a donné une autre, Paris, 1783, in-8°.; et une troisième se trouve dans le *Nouveau Théâtre allemand*, tom. II. III. Une traduction française (assez mauvaise) de la comédie de Lessing, intitulée: *Minna de Barnhelm*, ou *les Aventures des militaires*, en cinq actes, Berlin, 1772, in-8°. IV. *Nouvelles dramatiques*, Bonn, 1780, trois cahiers, in-8°. V. *Au public ami de la justice* (sans indication du lieu d'impression), 1787-1788, quatre cahiers in-8°. VI. *Le monument de Lessing*, histoire patriotique, Hanovre, 1791, in-8°. Le lieu où reposent les cendres du célèbre Lessing, n'était pas même indiqué par une simple pierre. Grossmann invita les directeurs des théâtres d'Allemagne, à donner une représentation, pour les frais d'un monument qu'il proposa d'ériger à cet auteur. Il raconte, dans cet écrit, le mauvais succès de son invitation. Grossmann fut aussi l'un des principaux collaborateurs de la *Gazette du théâtre*, Clèves, 1775; et, avec de Hagen, du *Magasin historique du théâtre allemand*, Halle, 1773. Le *Journal des théâtres*, les *Almanachs du théâtre*, Gotha, 1775 et 1776, et l'*Almanach des Muses*, publié à Leipzig, renferment également de ce poète-acteur, q ues productions littéraires. B—s—n.

GROSTESTE-DESMAHIS (Marin), né à Paris le 22 décembre 1649, fut d'abord élevé dans la religion protestante, dont ses parents faisaient profession, et devint ministre de Biogne, où les calvinistes d'Orléans tenaient leurs assemblées. Ayant conçu des doutes sur sa religion, il voulut s'éclaircir, par des arguments, avec les plus habiles ministres, surtout avec ceux de Charenton. Peu satisfait de leurs réponses à ses objections, il fit abjuration entre les mains de M. de Coislin, évêque d'Orléans, le 27 mai 1681. Il s'employa avec autant de zèle que de succès, à retirer de l'erreur ceux qu'il y avait affermis par ses discours et par ses exemples, et eut la consolation d'en ramener un grand nombre, principalement son père, sa mère, et l'un de ses frères; il embrassa l'état ecclésiastique, fit plusieurs missions, notamment à Luçon, qui produisirent beaucoup de fruit. M. de Coislin l'associa à son église par un canonicat: mais Grosteste n'alla que jusqu'au diaconat, sa modestie l'ayant empêché d'aspirer jusqu'au sacerdoce. Toute sa vie répondit à ces saintes dispositions. Il composa plusieurs ouvrages très propres à dissiper les préjugés de ses frères errants: I. *Lettres sur le schisme des protestants*, Orléans, 1685, in-12. II. *Traité de la vérité de la religion catholique*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. Grosteste mourut dans la vigueur de l'âge, le 16 octobre 1694. T—D.

GROTIUS (1) (Hugues), savant hollandais, naquit à Delft le 10 avril 1583, d'une famille distinguée: il eut pour père Jean *de Groot*, bourgmestre de cette ville, et curateur de l'université nouvellement fondée à Leyde. Ce magistrat était profondément versé lui-même dans la littérature ancienne, dans la jurisprudence, dans la philosophie; et les muses latines ne lui étaient point étrangères. Dès son enfance, notre Grotius annonça les dispositions les plus extraordinaires; et il a fait exception à la plupart des génies précoces, en tenant tout ce qu'il avait promis. Il ne comptait pas encore sept ans quand son père le confia aux maîtres les plus habiles, pour le fortifier dans ses études du latin et du grec. On a conservé de lui des vers latins qu'il composa à l'âge de huit ans. A onze, il fut envoyé à l'université de Leyde, où Douza le père célébra son arrivée par une élégie latine, remplie des éloges et des présages les plus flatteurs. Il demeurait à Leyde chez le célèbre François Junius, théologien non moins sage que profond philologue. Scaliger, Vulcanius, Merula, le distinguèrent bientôt parmi leurs disciples. Son oncle, Corneille Grotius, enseignait à Leyde le droit; Trelcat, la théologie; Snellius, les sciences exactes: tous le virent fréquenter leur auditoire. Il publia, à cette époque, deux pièces de vers latins, et une *Ode pindarique* en grec, adressée au prince d'Orange. En 1597, il soutint deux thèses de philosophie; et il chanta Henri IV dans une pièce intitulée, *Triumphus Gallicus*, *parodia Catulliana*: il la dédia à Paul Choart de Buzenval, alors ambassadeur de France à la Haye. Grotius fournit à pas de géant sa carrière académique. Au bout de trois ans de séjour à Leyde, il accompagna en France l'amiral de Zélande (Justin de Nassau) et le grand pensionnaire Barneveld, que les Etats-généraux envoyaient en ambassade à Henri IV.

(1) En hollandais *de Groot* (c'est-à-dire le *grand*), et non *van Groot*, comme l'a imprimé Camus, *Biblioth. choisie de livres de droit*, à la suite de ses Lettres sur la profession d'avocat, t. I, p. 218 de la 3e. édition, Paris, 1805.

Ce bon roi distingua le jeune Grotius ; il le décora d'une chaîne d'or, et dit, en le montrant à sa cour : *Voilà le miracle de la Hollande!* Grotius resta à peu près un an à Paris. Le président Jeannin le combla des plus flatteuses distinctions. Henri de Bourbon – Condé, premier prince du sang, qui n'avait encore que dix ans, se plaisait beaucoup avec lui, et le nomma son secrétaire. Grotius prit ses degrés en droit à Orléans ; mais ses parents pressèrent son retour en Hollande. Fâché de ne pas avoir été à portée, pendant un an de séjour en France, de faire la connaissance personnelle de l'illustre J.-A. de Thou, il lui en témoigna son regret par lettre aussitôt après son retour à Delft (1er. avril 1599). Il cultiva beaucoup, par la suite, l'amitié et la correspondance de ce grand homme, auquel il communiqua plusieurs renseignements précieux pour son histoire. Ayant été agrégé, la même année, au barreau de la Haye, Grotius s'établit dans cette résidence. Son père l'y mit en pension chez le vénérable Uitenbogaert, chapelain du prince Maurice de Nassau. Cet ecclésiastique réunissait, dans un degré peu commun, le savoir, l'éloquence, la modération et la piété. Grotius ne tarda pas à le regarder comme son second père. Il s'appliqua à la plaidoirie avec non moins de succès que de zèle : cependant il ne négligeait point son étude favorite des classiques grecs et latins ; et il publia, cette même année, son *Martianus Capella*, avec de savantes notes, qui firent l'étonnement des connaisseurs. En tête de l'ouvrage, déjà prêt depuis un an, se trouve le portrait du prince de Condé, auquel il est dédié : le Commentaire est précédé du portrait de Grotius lui-même, âgé de quinze ans, et revêtu de la chaîne d'or qu'il devait aux bontés du roi de France. Au bas de ce dernier portrait se lit ce distique latin :

Quem sibi quindenis Astræa sacravit ab annis,
Talis Hugolanus Grotius ora fero.

Jusque-là Grotius réunissait assez ordinairement le nom de baptême de son père au sien, et il les fondait ensemble dans celui d'*Hugolanus*. Il adressa aussi, la même année, une Elégie latine au jeune prince de Condé : elle annonce de grands progrès dans cette sorte de composition. Mais il fit preuve d'un autre genre de connaissances, bien moins commun à son âge, dans sa traduction du Traité de Simon Stevin, mathématicien du prince Maurice de Nassau, qui, par ordre de ce prince, avait composé un petit ouvrage destiné à apprendre aux pilotes à trouver les ports des différentes parties du monde. Grotius l'intitula Ἀμφιτριτική, et le dédia à la république de Venise, dont il avait connu en France l'ambassadeur Contarini, et dont l'intérêt aux progrès de la navigation ne le cédait pas à celui des Hollandais. Il est étonnant que Brandt, biographe si exact de Grotius, ait oublié de mentionner cette production. L'année suivante (1600), il publia ses *Aratæa*, ce monument si précieux des connaissances astronomiques des anciens ; et il les dédia aux Etats de Hollande et de Westfrise. Notions exactes, talent pour la poésie, saine critique, éléments d'érudition orientale, distinguent ce nouvel ouvrage, qui eut un succès extraordinaire parmi les hommes dignes de l'apprécier, et valut à Grotius les suffrages les plus honorables. Les Muses étaient toujours son délassement favori : la religion, la patrie, ses affections personnelles, et le cercle toujours croissant de ses relations, ne le laissaient pas manquer de sujets

pour la poésie. Ce siècle était pour la Hollande une époque féconde en prodiges. Depuis trois ans, les Flamands, les Autrichiens et les Espagnols faisaient le siége d'Ostende, qui bravait leurs efforts réunis. Cette résistance excitait le plus vif intérêt: Grotius composa, en onze vers alexandrins, une prosopopée de la ville d'Ostende, qui passa dans le temps pour un chef-d'œuvre. Les plus beaux esprits de la France la traduisirent en vers français. Malherbe, même, lui fit cet honneur. Casaubon la mit en vers grecs. L'original fut, par une méprise bien flatteuse, attribué à Scaliger. Grotius entreprit même de chausser le cothurne : trois tragédies latines de sa composition se suivirent d'assez près (c'était le goût du temps); l'une, sur la disgrace et la fuite d'Adam (*Adamus exul*); l'autre, sur la passion de notre Seigneur (*Christus patiens*); la troisième, sur l'élévation de Joseph en Égypte, sous le titre de *Sophompaneas* (c'est-à-dire, en égyptien, *le Sauveur du monde*). La première parut à Leyde en 1601. On croit qu'elle n'a pas été inutile à Milton pour son *Paradis perdu*. Grotius, qui avait donné à cette pièce une place dans ses *Sacra*, imprimés à Leyde en 1601, ne l'admit pas dans le recueil de ses poésies, que publia, en 1616, son frère Guillaume. Son *Christus patiens*, imprimé à Leyde en 1608, fut traduit en anglais par Sandes; et Grotius fut très content de cette traduction, dédiée au roi d'Angleterre. Mais il fut surtout infiniment flatté de voir son *Sophompaneas* traduit par *Vondel*, le coryphée du Parnasse hollandais; et sa pièce ne pouvait recevoir en effet un plus grand honneur. Le recueil des *Sacra*, qui parut à la Haye en 1601, in-4°., contenait, avec l'*Adamus exul*, quelques paraphrases de psaumes; d'autres, d'hymnes tirées des quatre Evangiles et du livre des Actes des Apôtres, etc. Ce recueil, devenu rare, a été depuis peu réimprimé à Dordrecht, par le savant libraire Van Braam. C'est à cette époque que Grotius conçut l'idée d'écrire l'histoire des grands événements au milieu desquels sa patrie jouait un rôle si distingué : il y fut déterminé en partie par l'exemple et les conseils de l'illustre De Thou. Sur la proposition de Barneveld, les États de Hollande nommèrent Grotius leur historien, par une résolution du 9 novembre 1601. Les modiques honoraires de cette place furent successivement augmentés, en récompense du zèle qu'il apportait à son travail. A la même époque, Henri IV songeait à mettre Grotius à la tête de sa bibliothèque : mais les difficultés qui avaient empêché la nomination de Casaubon, s'aplanirent; et Grotius, ayant obtenu (le 12 nov. 1607) la place d'avocat-fiscal général de Hollande et de Zélande, travailla, l'année suivante, à son Traité de la liberté des mers (*Mare liberum*). Les prévention exclusives des Espagnols sur la navigation des Indes, prétentions émises dans des négociations de paix qui s'ouvrirent à cette époque, y donnèrent naissance. L'ouvrage de Grotius marque dans cette mémorable controverse. Il publia, l'an 1610, son Traité *De antiquitate reipublicæ batavicæ*, que son père l'aida ensuite à traduire en hollandais, et dont les Etats de Hollande lui témoignèrent leur satisfaction. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec ses *Parallela rerumpublicarum*, mentionnés, tant dans ses propres écrits, que dans ceux de quelques-uns de ses contemporains. Le troisième livre seul de ces *Parallela* a été publié jusqu'ici; et il ne l'a été qu'en 1801, par

les soins de feu M. le baron de Meerman, qui l'a accompagné d'un ample et savant commentaire. Il ne s'en est retrouvé que cette partie; mais il paraît que, dès 1604, Grotius en avait communiqué le manuscrit tout entier à Douza le père, à qui, peu avant sa mort, il adressa une Élégie *Pro suâ republicâ Batavâ, Atheniensi atque Romanâ comparatâ.* Burigny, dans sa *Vie de Grotius*, tome II, page 197, rapporte que, parmi les manuscrits de Grotius, achetés de sa veuve par la reine Christine, se trouvait cette *comparaison des républiques.* Dès 1612, Grotius avait fini ses *Annales et Historiæ de rebus Belgicis, ab obitu Philippi regis usque ad inducias anni* 1609; et, au mois de septembre 1612, il en remit le manuscrit entre les mains de Barneveld, qui, le mois suivant, le présenta aux États. Ceux-ci nommèrent une commission pour examiner si la publication pouvait en avoir lieu immédiatement, ou s'il convenait de la retarder. Ce dernier avis prévalut; et Grotius n'a pas eu la satisfaction de voir l'ouvrage imprimé de son vivant. Il ne l'a été que douze ans après sa mort, par les soins de ses deux fils Corneille et Pierre, en 1654. Grotius eut ainsi le loisir de le retoucher et de le perfectionner progressivement. En 1613, Grotius succéda à Elie d'Oldenbarneveld, fils du grand pensionnaire, dans la place de conseiller-pensionnaire de la ville de Rotterdam. Ce poste lui donnait entrée aux États de Hollande; et il l'eut aussi par la suite aux États-généraux. Les relations de Grotius avec le grand pensionnaire se fortifièrent singulièrement par ce nouveau rapport; mais les circonstances devinrent excessivement difficiles et épineuses. La trêve de douze ans avec l'Espagne avait été conclue l'année précédente contre l'avis du stathouder Maurice, et en dépit de toutes les menées de son parti. Barneveld, fort de sa conscience, et ne voyant que dans ce moyen le salut de la patrie, avait fait triompher son opinion, appuyée par Jeannin, ambassadeur de France. De ce moment, le grand pensionnaire et ses partisans devinrent de jour en jour plus odieux à Maurice. Le dissentiment politique se compliqua bientôt avec des querelles religieuses. Des discussions animées s'élevèrent à cette époque entre deux professeurs de Leyde, nommés Gomarus et Arminius; elles avaient pour principal objet le dogme de la prédestination et de la grâce, cette éternelle pomme de discorde (1). Gomarus suivait rigoureusement la doctrine des réformateurs Calvin et Bèze. Arminius se rapprochait davantage des idées d'Erasme et de Mélanchthon. Les orthodoxes (ainsi se qualifiaient les disciples de Gomarus) affectaient de ne voir, dans la trêve avec l'Espagne, que les convenances de celle-ci et du parti catholique : ils captaient ainsi la bienveillance du chef de l'État, qui devait naturellement voir d'assez mauvais œil leurs antagonistes. Ce dissentiment est devenu pour la Hollande une source féconde de discordes et de malheurs; il a eu en particulier la plus fâcheuse influence sur les destinées de Grotius. Avant l'époque fatale qui éclaira tant de scandales, Grotius se vit appelé, en 1613, à faire un voyage en Angleterre, pour concilier quelques différends survenus avec ce royaume, relativement à la pêche de la baleine sur les côtes du Groënland: il eut peu sujet d'être content de la justice et de la bonne foi du ministère

(1) On trouve à ce sujet de curieux détails dans la note 12, page 55 de l'ouvrage intitulé, *Aux Bataves, sur le stathoudérat.*

nique ; mais il dut être flatté de
eil personnel qu'il reçut du roi
s Ier. Incapable de jamais négli-
culture des lettres, Grotius pu-
n 1614, son édition de Lucain,
mandable par d'ingénieuses cor-
ns du texte et de courtes obser-
s. Il donna vers le même temps,
es soins à Stace ; et Gaspard
tius les mit à profit dans son
n de ce poète. Dumaurier, am-
leur de France en Hollande,
consulté Grotius sur la direction
études; mémorable exemple de
tie et de docilité dans un homme
mérite et de cet âge. Grotius lui
e réponse parfaitement conve-
: elle se trouve dans le recueil
Lettres, sous le n°. 54, p. 17;
a été réimprimée dans quelques
tions de traités analogues, en
ulier dans celle que publièrent
zeviers en 1657, sous ce titre:
*nnigenere studiorum rectè insti-
do*. Les Etats de Hollande cher-
t à calmer les différends entre les
iens et les Gomaristes, par un
e pacification dont Grotius fut, si-
seul, du moins le principal rédac-
es Gomaristes le trouvèrent trop
ntage de leurs adversaires; et de
nouvelles plaintes, de nouveaux
ures. Grotius mit au jour, à ce
sa *Pietas ordinum Hollandiæ
est-frisiæ*; savante apologie, qui
ssitôt traduite en d'autres lan-
mais contre laquelle déclamè-
vec fureur les Sibrand-Lubbert,
german, et autres soi-disant zé-
s de l'orthodoxie. Le mal allait
issant; et la correspondance de
us prouve combien il s'affligeait
ogrès des dissensions religieuses.
ille d'Amsterdam tenait pour les
ristes ou contre-remontrants.
tats y envoyèrent une députation,
Grotius fit partie. Il parla avec
force dans le conseil de la ville : mais
cette tentative pour gagner les Ams-
terdamois, n'en demeura pas moins
inutile. Grotius en conçut tant de cha-
grin, qu'il tomba dangereusement
malade : rendu à la santé, il déploya,
sans plus de succès, de nouveaux ef-
forts pour la même cause. La politique
du stathouder se dirigeait dans le
sens opposé. Barneveld et Grotius se
virent les objets des plus noires calom-
nies : on les accusait de favoriser les
projets de l'Espagne, pour remettre
sous son joug les Provinces-Unies. On
accréditait d'autres imputations non
moins absurdes. Maurice fit arrêter
Barneveld et Grotius (*Voy.* Scrive-
rius). Il fut convoqué un synode à
Dordrecht, pour régler les matières
de foi, depuis si long-temps contro-
versées. Cette assemblée ouvrit ses
séances le 13 novembre 1618, sous
la présidence de Jean Bogerman, pas-
teur à Leeuwarde en Frise, signalé,
comme nous l'avons déjà vu, parmi
les antagonistes de Grotius : elles se
prolongèrent jusqu'au 25 mai 1619;
le triomphe des contre-remontrants
fut complet dans ce fameux synode,
contre lequel on fit en Angleterre ce
singulier distique :

Dordrechti synodus, nodus; chorus integer, ager;
Conventus, ventus; sessio, stramen. Amen!

Cependant, le 13 mai, Barneveld avait
été condamné à mort, et décapité le
même jour. Cinq jours après, l'écha-
faud de Barneveld n'ayant pas encore
été démonté, Grotius, détenu de-
puis huit mois, fut condamné à une
prison perpétuelle et à la confiscation
de ses biens. Le 6 juin, il fut, par
ordre des Etats-généraux, renfermé
au château de Loevestein, situé à la
pointe de l'île que forment, vis-à-vis
de Gorcum, le Wahal et la Meuse : il
lui fut alloué 24 sous de Hollande,
par jour, pour sa nourriture; mais

Mme. Grotius refusa ce secours : elle obtint d'être renfermée avec son mari. Toutefois il lui fut accordé, au bout d'un certain temps, de pouvoir entrer et sortir, moyennant une permission que le commandant du château lui octroierait deux fois par semaine. Le 2 décembre, les États-généraux consentirent à ce qu'il fût fait une estimation par experts de la bibliothèque de Grotius, et que, sous cautionnement, elle fût mise à sa disposition. C'était pour lui une inappréciable faveur ; il comptait les occupations littéraires parmi ses premiers besoins. Tant qu'on lui avait laissé dans sa prison, à la Haye, les moyens d'écrire, il avait charmé ses ennuis, en traduisant, en vers latins, les *Phéniciennes* d'Euripide, et une bonne partie des fragments moraux des poètes grecs conservés par Stobée. Au nombre des premiers travaux de Grotius, au château de Loevestein, fut la composition d'un mémoire contre la confiscation de ses biens. C'eût été une bien douce consolation pour lui, de pouvoir communiquer avec son compagnon d'infortune, le respectable Hogerbeets : mais elle lui fut constamment refusée ; et même leurs deux épouses, détenues volontaires, ne purent se voir entre elles. Madame Hogerbeets mourut à Loevestein, au bout de quatorze mois ; et Grotius lui composa, en latin, une touchante épitaphe. Grotius, privé de sa liberté, travailla sur Sénèque le tragique, à l'invitation de son ami Gérard-Jean Vossius, qui enrichit, des observations et des corrections de notre détenu, son édition de ce poète. Il acheva son Stobée ; il fit de nouvelles études sur les tragiques grecs. Il écrivit, dans sa langue maternelle, son *Introduction à la jurisprudence hollandaise*, et composa dans la même langue, quelques poésies sacrées, ainsi que son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, dont l'original, qu'il écrivit dans une poésie populaire, à l'usage surtout des marins de sa nation, a été traduit plus tard en latin, par lui-même ; et on le compte au nombre des meilleurs traités apologétiques du christianisme. Enfin Grotius, à la sollicitation de son savant ami Thomas Erpénius, s'occupa essentiellement, au château de Loevestein, d'un commentaire sur le *Nouveau Testament* : le travail qu'il y fit sur l'Évangile selon Saint-Mathieu, mérite surtout les plus grands éloges. Mais l'heure de la délivrance de Grotius était près de sonner. Le moyen lui en fut indiqué par sa femme : il goûta ses idées, et il paraît en avoir fait plusieurs fois l'essai avant de procéder à l'exécution. Une forte caisse apportait habituellement à Grotius les livres dont il avait besoin ; et elle était employée au renvoi, quand il avait achevé de s'en servir. Mme. Grotius imagina de sauver son mari, en le renfermant dans cette même caisse, qui serait censée ne contenir que des livres. On ne la visitait plus depuis quelque temps ; tant on était accoutumé à la voir servir à cet usage. Pour plus de sûreté, on profita d'un jour où le commandant du fort avait été obligé de s'absenter : la chose réussit à souhait ; et le 21 mars 1621 éclaira la délivrance de l'illustre prisonnier. Une domestique, qui avait été mise dans le secret, seconda l'exécution avec une intelligence parfaite : elle accompagna le coffre, et le soigna à l'autre bord, tandis que sa maîtresse était restée au château. Le coffre fut déposé à Gorcum, dans la maison d'un beau-frère d'Erpénius. Il fallut une continuation de ruses et de déguisements pour faire sortir Grotius de la ville, et le mettre sur la

d'Anvers, où il arriva sain et
: lendemain. Le retour du com-
int éventa le même soir l'évasion
isonnier, dont l'épouse obtint
ême sa liberté, au bout de quinze
Grotius ne tarda pas à se rendre à
il y arriva accompagné de son
uillaume, le 13 avril. Mme. Gro-
: l'y rejoignit que vers la fin du
le décembre. Il n'eut pas à se
du consistoire de Charenton,
é du synode de Dordrecht. Le
i était à Fontainebleau, lui ac-
une pension provisoire. Gro-
étant logé rue de Condé, vis-à-
ôtel de M. le prince, reprit avec
ses occupations littéraires. Il
d'abord son *Apologie*, qu'il
i dans sa patrie en langue hol-
e; elle y parut furtivement, dé-
a peuple de Hollande et de
Frise, et fut aussitôt frappée de
ption : il la traduisit en latin;
vit le jour à Paris, vers la fin
même année (1621). Le ress-
ent du gouvernement hollan-
nnant de nouvelles sollicitudes
us, il présenta une requête au
ur s'assurer la protection spé-
: Sa Majesté, qui, selon les ter-
Mercure français, « lui en
lettres, expédiées à Paris le 26
623. » La pension que le roi
i à Grotius, fut fixée à la
de 3600 florins (7200 fr.).
ême année parut son *Stobée*,
ont fait suite, en quelque sorte,
*cerpta ex tragœdiis et comœ-
ecis*, publiés en 1626. Grotius
t à mettre au jour son grand
: *De jure belli et pacis*; mais
llait le loisir de la campagne
y livrer tout entier. Le prési-
Mesmes lui offrit sa maison de
, près Senlis. Grotius y passa
mps et l'été de 1625. Son
rent, Théodore Graswinckel,
y était avec lui, et lui prêta ses soins pour la transcription de l'ouvrage (*Voy.* GRASWINCKEL). Grotius revint à Paris dans le mois d'octobre. Son *Droit de la guerre et de la paix* parut au mois d'août suivant, et mit le sceau à la réputation de son auteur. Cet ouvrage, le premier véritable traité du droit de la nature et des gens, est devenu classique presqu'en naissant. Il a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe; et il n'est pas d'auteur moderne qui ait été honoré de plus de commentaires. Il a cependant trouvé aussi des contradicteurs; mais des suffrages tels que ceux de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et d'Oxenstiern, son digne ministre, durent consoler Grotius de bien des censures et des critiques. Il paraît que Grotius commença vers cette époque, à éprouver quelques dégoûts de son séjour en France. Sa pension était mal payée : d'importunes obsessions pour le gagner à la religion catholique romaine, ne laissaient pas de lui donner du désagrément. Richelieu devint premier ministre, et fut peu content d'une conférence qu'il eut avec Grotius. Diverses propositions furent faites à celui-ci par des cours étrangères. Il avait refusé celles du duc de Holstein, du roi de Danemark. Gustave-Adolphe lui en fit à son tour; et, sa mort étant survenue, Oxenstiern continua la négociation au nom de la jeune reine Christine. Cependant le stathouder Maurice était mort en Hollande. Son successeur Frédéric-Henri semblait devoir être plus favorable à l'illustre proscrit. Grotius céda aux instances de ses amis hollandais; et, après avoir eu du roi une audience de congé très flatteuse, il risqua de retourner dans sa patrie, où d'ailleurs il venait de gagner un procès d'une importance

majeure pour lui, celui de la restitution de ses biens. Il arriva à Rotterdam, vers la fin de septembre 1631. La nouvelle de son retour fit une très grande sensation en Hollande. Cet événement réveilla contre lui toutes les haines, toutes les intrigues, toutes les persécutions. En vain, les amis de Grotius luttèrent contre cette implacable malveillance : il fut proscrit de nouveau ; et il se décida enfin à quitter derechef son ingrate patrie : il partit pour Hambourg, le 17 avril 1632. Quelque temps après, il céda aux instances du grand-chancelier de Suède Oxenstiern, et se rendit auprès de lui, à Francfort-sur-le-Mein, au mois de mai 1634. Oxenstiern le nomma conseiller-d'état de la reine de Suède, et son ambassadeur en France; titres que la reine ne crut devoir ratifier qu'environ deux ans après. Grotius partit de Maïence pour sa nouvelle destination, le 8 janvier 1635. Il arriva à Saint-Denis vers le milieu de février. Richelieu, auquel sa nomination avait déplu, fit des difficultés pour le reconnaître. Mais enfin la résistance du ministre de Louis XIII ayant été vaincue, l'entrée solennelle de Grotius, dans la capitale, eut lieu le 2 mars suivant. La cour était à Senlis : mais, de retour à Paris, Louis XIII y reçut l'ambassadeur de Christine le 19; et il paraît que celui-ci fut très satisfait de cette réception. Cependant Grotius eut peu d'agréments et peu de succès dans son ambassade. La franchise et la fermeté de son caractère ne se pliaient pas assez à la politique tortueuse et hautaine de Richelieu : celle de Mazarin, qui lui succéda en 1643, ne semble pas lui avoir convenu davantage. Il se décida en conséquence, en 1645, à demander son rappel. Bien que Christine ne paraisse pas lui avoir témoigné une grande satisfaction de sa conduite, elle appréciait ses connaissances et ses vertus, et lui offrit en Suède un honorable emploi; mais Grotius était dégoûté de la vie des cours : il se mit en route par mer pour l'Allemagne, et fut assailli dans la Baltique par une tempête violente; il débarqua enfin à quinze lieues de Dantzig le 17 août, et arriva, le 26 du même mois, à Rostock, excédé de fatigue et de souffrances. Il y mourut dans la nuit du 28 au 29, après avoir reçu, avec édification, les secours spirituels d'un ministre, nommé Jean Quistorpius, qui a publié lui-même la relation des derniers moments de cet illustre personnage. Ainsi expira, loin de sa patrie et de ses amis, dans la 63e. année de son âge, l'un des hommes les plus étonnants sous le rapport de l'érudition et des travaux littéraires de tout genre, mais que le dénigrement de l'esprit de parti n'a pas même respecté dans le tombeau. Grotius eut-il jamais l'idée d'abjurer la religion protestante, et de se faire catholique? Nous ne voyons rien qui puisse fonder cette opinion, à moins que l'on ne veuille interpréter, dans ce sens abusif, le vœu qu'il ne cessa de former pour la paix religieuse, et pour la réunion évangélique de toutes les communions chrétiennes. A l'époque de la réformation, il eût marché, nous osons le croire, sur les traces du pacifique Mélanchthon, peut-être même sur celles du cauteleux Erasme ; il eut préféré le presbytérianisme au régime épiscopal : mais il y a infiniment loin de là aux projets qu'on lui impute. Cette ame, grande et pure, avait rêvé de même le projet d'un tribunal amphictyonique des puissances européennes, pour en écarter à jamais le déplorable fléau de la guerre, et tous les malheurs qu'elle traîne à sa

é jure belli et pacis, l. 2, , n°. 4.) Ne pouvant contes- ıtius le mérite d'une vaste , des pygmées littéraires lui sté l'esprit philosophique. erait-il mauvais juge? « Vos- maise (dit-il) étaient très sa- ıis Grotius méditait profon- *Oper.* tom. VI, pag. 251). » d'autres ont fait de Grotius ıis diplomate, un mauvais eur: mais Auberi était ven- chelieu; et le même Leib- encore jugé bien différem- *oy.* ses œuvres, tome V, , 357 et 371): consultez quefort (*De l'ambassadeur fonctions*, l. 1, c. 83, p. 43). le parti a rendu plus d'une nis les plus dévoués de Gro- lèles à sa gloire. Quelle fai- Daniel Heinsius, d'avoir, dans ın d'Hésiode de 1622, sup- vers à la louange de Grotius, son édition de 1603, faisait une pièce de vers en grec, tête de l'ouvrage! Le synode echt devait-il étendre son in- sque-là? (*V.* Fabric. *Bibl.* , c. 8, tom. 1, p. 383.) Gro- é d'une figure agréable, était nplexion assez valétudinaire: ait une mémoire prodigieuse. ités morales les plus précieu- missaient en lui aux connais- s plus variées et les plus éten- ninemment pieux, mais ani- esprit de charité et de paix; sans prétention; doux, affa- , mais de la manière la plus na- la plus franche; constant et dans le malheur; portant la d'ame au point de n'avoir ulu ni se prêter, ni consentir demande de grâce auprès de nis tout-puissants; ayant tou- féré sa conscience à la faveur, et l'estime de lui-même à tous les appâts de la fortune: tel fut celui dont nous venons d'esquisser l'histoire. Le corps de Grotius, embaumé à Rostock, fut de là transporté à Delft, sa ville natale, et y reçut, dans le chœur de l'église Neuve, à droite du mausolée de Guillaume Ier., les plus honorables obsèques. Il fut question de lui ériger, dans la principale place de la ville, une statue pédestre, à l'instar de celle dont on a honoré Erasme à Rotterdam. Ce projet fut abandonné pour celui d'un mausolée, dont son Histoire par Brandt offre le dessin, et qui resta également sans exécution. Ce n'est qu'en 1781, que les descendants de Grotius ont acquitté ce légitime tribut à sa mémoire; et le monument qu'ils lui ont élevé, porte une belle épitaphe latine, de la composition de Pierre Burman le second. Deux médailles ont été frappées en son honneur. L'académie des sciences de Stockholm proclama en 1795, pour sujet du prix d'éloquence, l'*Eloge de Grotius;* et M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, qui, quelques années auparavant, y avait prononcé une harangue académique *sur Grotius considéré comme le type d'un parfait jurisconsulte* (Amsterdam, 1776, in-4°.), remporta le prix. Les Mémoires de l'académie de Stockholm offrent cette pièce, séparément imprimée à Amsterdam, sous le titre de *Laudatio H. Grotii*, en 1796, in-8°., et une autre de M. Mathieu Stoltz, également jugée digne de l'honneur de l'insertion dans ce recueil. Grotius a aussi trouvé quelques biographes ou historiens, dans le nombre desquels se distinguent, en hollandais, Gaspard Brandt, continué par Adrien Van Cattenburgh (1 vol. in-fol. de plus de 500 pages, Dordrecht et Amsterdam, 1727); et en français, De Bu-

rigny (2 vol. in-12, Paris, 1752). L'auteur anonyme (mais que l'on sait être Lehmann) des *Hugonis Grotii manes ab iniquis obtrectatoribus vindicati*, 2 vol. in-8°., Delft (Halle en Saxe) 1727, mérite encore d'être mentionné ici. Les œuvres de Grotius, prodigieusement multipliées malgré la carrière agitée que leur auteur a fournie, appartiennent la plupart, ou à la théologie, ou à la jurisprudence, ou à l'histoire, ou à la littérature ancienne, ou à la poésie. Plusieurs sont, pour ainsi dire, devenues classiques dans ces différentes branches. I. Ses *Opera theologica* ont été recueillis par les soins de Pierre Grotius, son fils, en 4 vol. in-fol., Amsterdam, chez Blaeu, 1679. On y distingue : 1°. Ses Commentaires sur l'Écriture sainte, et en particulier sur les Evangiles. Leibnitz lui a encore rendu ce témoignage (*Oper.*, tom. VI, page 226) : « Jusqu'ici j'ai préféré Grotius à tous les interprètes. » — 2°. Son Traité *De veritate religionis christianæ*, adressé à Jérôme Bignon : le premier jet était en poésie populaire hollandaise (*Voyez* ci-dessus). Ce traité a été traduit du latin dans presque toutes les langues, même en grec, en arabe, en persan, et dans quelques langues de l'Inde. Quelques-unes de ces versions n'ont cependant pas été imprimées. La première traduction française est de Mezeray, Paris, 1644, in-8°. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, n°. 7278.) Il y en a deux ou trois autres : celle de P. Lejeune est la plus commune. — 3°. Son *Traité* (en latin) sur la doctrine de la satisfaction de J.-C. contre Socin, fait dans l'intention de laver les remontrants du reproche de socinianisme. — 4°. La *Via ad pacem ecclesiasticam*, et la défense de cet ouvrage contre André Rivet. Le quatrième volume du recueil de ses œuvres de théologie offre un grand nombre d'autres traités, parmi lesquels il ne faut point omettre, *Philosophorum sententiæ de fato et de eo quod in nostrâ est potestate*, Paris, 1648, in-4°. II. De ses ouvrages de jurisprudence, nous indiquerons, 1°. son immortel Traité du *Droit de la guerre et de la paix*, trad. et commenté dans toutes les langues européennes ; mal-à-propos adopté, du moins autrefois, comme livre élémentaire pour l'enseignement du droit de la nature et des gens, dans beaucoup d'universités : l'auteur paraît avoir bien plutôt destiné son livre à l'usage des gouvernants et de ceux qui les représentent dans les cours étrangères. Gustave-Adolphe le portait partout avec lui. On reproche à Grotius une profusion d'érudition : défaut assez peu commun de nos jours, et qui peut passer pour un mérite, lorsqu'il ne nuit pas à la solidité du jugement, comme en a encore jugé ici Leibnitz (*Opp.*, tom. VI, pages 251, 271). — 2°. *Florum sparsio ad jus Justinianeum*, Paris, 1642, in-4°. — 3°. *Introduction à la jurisprudence hollandaise* (en hollandais), la Haye, 1631, in-4°. — 4°. Sa *Polémique*, avec Selden, sur la liberté des mers (*Voy.* ci-dessus, et l'article GRASWINCKEL). — 5°. *De imperio summarum potestatum circà sacra*, Paris, 1646, in-8°. : il a paru à Naples, en 1780, *cum scholiis criticis et chronologicis* ; item, *David Blondellus de jure plebis in regimine ecclesiastico* ; *et Jo. Fr. Confortii Anti-Grotius*, *et una in Blondellum exercitatio*. — 6°. Un assez grand nombre de Consultations, Avis, etc. III. On signale parmi ses ouvrages historiques : 1°. Ses *Annales et Historiæ Belgicæ usque ad inducias anni 1609*, *libri XVIII*. Cette histoire n'a paru que posthume, Amster-

dam, 1657, in-fol., (*V.* plus haut.) — 2°. *De antiquitate reipublicæ Batavicæ*, Leyde, 1610, in-4°. — 3°. Ses *Parallela rerumpublicarum*, (*Voy.* ci-dessus.) — 4°. *De origine gentium Americanarum*, avec la défense de cet ouvrage contre Jean de Laet, Paris, 1642, in-8°.; ibid., 1643, in-8°. — 5°. *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, d'après Procope, Agathias, Jornandès, etc., Amsterdam, 1655, in-8°. IV. Les travaux de Grotius sur la littérature ancienne sont immenses. Ils ont eu principalement pour objets, parmi les classiques grecs, Aratus (*V.* ci-dessus), Théocrite, Stobée, les *Phéniciennes* d'Euripide, les traités de Plutarque et de Saint Basile sur l'usage des poètes; ses *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, accompagnés de traductions en vers latins; le Commentaire d'Hiérocles sur les *Carmina aurea* de Pythagore; l'Anthologie grecque complete, traduite en vers latins: ce dernier travail n'a été publié qu'à la fin du dernier siècle (*Voy.* Bosch, V, 213). Entre les classiques latins, Martianus Capella (qui cependant, ne peut pas trop être compté dans ce nombre), Lucain, Sénèque le tragique, et Tacite, ont particulièrement exercé l'érudition et la critique de Grotius. VI. Ses *Poésies* latines furent, pour la première fois, recueillies par Guillaume Grotius, son frere, à Leyde, en 1617, in-12; et l'on en compte dix éditions, jusqu'à celle d'Amsterdam, 1670, in-12. Ces poésies sont héroïques, élégiaques, lyriques, épigrammatiques, dramatiques; nous avons parlé plus haut de ses poésies sacrées: toutes sont classiques, pour ainsi dire, entre les poètes latins modernes. Ses traductions de poètes grecs, en vers latins, sont très nombreuses. Il s'exerça lui-même, avec succès, dans la poésie grecque. Grotius était aussi poète hollandais; et il a été honorablement classé comme tel, par M. Jérôme de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, tom. I, pag. 143-149. Ses poésies hollandaises détachées sont en petit nombre, et éparses dans quelques recueils du temps: c'était l'époque où Vondel et Hooft se signalaient comme restaurateurs de la langue nationale. Nous aimons à mentionner ici Grotius, comme leur digne émule, pour faire sentir combien est absurde ce que dit de lui le marquis d'Argenson, dans ses prétendus *Loisirs d'un ministre*, ou *Essais*, tom. II, page 206. Après avoir traité Grotius de *pédant qui ne fréquentait que les pédants de l'université*, lui que les De Mesmes, les De Thou, les Bignon, les Duvair, les Dumaurier, les Dupuy, les Casaubon, les Peiresc, les Sarrau, se félicitaient d'avoir pour ami, il ajoute qu'*il écrivait aux Etats-généraux, en beau latin, des nouvelles puisées dans les plus mauvaises sources*, lui qui, sous aucun rapport, n'a jamais eu à s'entretenir de nouvelles les Etats-généraux, *parceque* (et ceci est le comble de ridicule) *il ne savait écrire, ni en français, ni même en hollandais*. Nous connaissons quelques lettres françaises de Grotius, qui prouvent que, pour un étranger, il n'écrivait pas mal cette langue: le rang qu'il tient au Parnasse hollandais, fera apprécier le reste de cette imputation. Enfin, nous ne devons pas passer sous silence le trésor épistolaire de Grotius. Quelques parties de sa correspondance avaient déjà paru detachées; telles que ses *Epistolæ ad Gallos*, *ad Berneggerum, ad Israëlem Jaskium*, etc., quand ses petits-fils, Hugues et Jean Grotius, recueillirent

et publièrent à Amsterdam, chez Blaeu, en 1687, ses *Epist. quotquot reperiri potuerunt*, avec une dédicace à Charles XI, roi de Suède. Elles sont au nombre de 2510, et offrent un fonds inappréciable de connaissances et de faits. Il y en a qui, par mégarde, se trouvent répétées; c'est du moins ce que nous ont donné lieu de remarquer, les nos. 445 et 627. M. de Meerman, fils, a publié à Harlem, en 1806, in-8°., *Grotii epistolæ ineditæ*. Elles sont adressées à Oxenstiern, père et fils, et à quelques autres conseillers suédois, la plupart datées de Paris, et au nombre de 94. On a encore publié depuis, *Hug. Grotii epistolæ sex ineditæ edente Adr. Stolker*, Leyde, 1809. La reine Christine acheta, à la vente de Grotius, en 1648, pour le prix de 24,000 florins, la bibliothèque de cet homme illustre, y compris ses manuscrits. Tout cela passa par les mains d'Isaac Vossius, de qui Boecler écrivait, en 1664, *Vossius magnam prædam egit ex bibliothecâ Christinæ* (*Voy.* Peiresc et Selden). M—on.

GROTIUS (Guillaume), frère puîné de Hugues, qui avait eu partie dirigé ses études, et qui lui porta toujours une tendre affection, suivit de préférence et parcourut avec distinction la carrière du barreau. Il cultivait aussi les muses latines. Ce fut lui qui le premier recueillit, en 1616, les poésies latines de son frère, ainsi que nous l'avons vu à son article. Né à la Haye en 1597, Guillaume Grotius y mourut en 1662. Nous avons de lui: I. *Isagoge ad praxin fori Batavici*, Amsterdam, 1655, in-4°. II. *Vitæ jurisconsultorum quorum in Pandectis exstant nomina*, la Haye, in-4°. III. *De principiis juris naturalis enchiridion*, ibid., 1667, in-4°. M—on.

GROTIUS (Pierre), second fils de Hugues Grotius (1), demeura longtemps indécis sur la carrière qu'il suivrait; mais il avait été préparé par son éducation à fournir honorablement toutes celles où il pourrait entrer. Son premier soin fut d'acquitter un hommage de piété filiale, en publiant les œuvres complètes de son père, qu'il se proposait de recueillir en neuf volumes in-fol. Les 4 premiers devaient renfermer la Théologie; le 5e., la Jurisprudence; le 6e., l'Histoire; le 7e., la Philosophie; le 8e., les Traductions des poètes grecs, en y comprenant l'Anthologie; le 9e., la Poésie et la Correspondance. Malheureusement l'exécution de ce projet s'est bornée à la partie théologique. Pierre Grotius fut nommé conseiller pensionnaire d'Amsterdam en 1660. Quelques années après, il se vit employé comme ambassadeur, d'abord en Danemark, et ensuite en Suède. Le 4e. vol. des *Lettres et Négociations du grand pensionnaire De Witt* offre la correspondance de Pierre de Groot avec ce grand homme d'état. Il a été considéré lui-même comme un des diplomates les plus distingués de son temps. Dans une conjoncture très difficile, en 1669, la Hollande requit ses services auprès de Louis XIV, très irrité contre elle; mais il ne put prévenir la funeste guerre de 1672. Rentré dans sa patrie, il fut membre des États-généraux; mais il ne tarda pas à se trouver enveloppé dans la disgrace des De Witt, dont on connaît la déplorable catastrophe. Il s'expatria pour deux ans.

(1) Il n'y a rien de littéraire dans la vie de son fils aîné, qui s'appelait Cornelle, non plus que dans celle de son troisième fils Diderac, mais Burigny offre sur l'un et sur l'autre tout ce qu'il a été possible de recueillir (*Vie de Grotius*, t. II, pag. 301—307 et 330—338). Le même biographe donne aussi quelques détails sur ses trois filles, Françoise, Marie et Cornélie.

tour, il fut compromis dans les
saisis chez Wicquefort, que l'on
gé à propos d'arrêter. Empri-
i-même, il ne put échapper
rocédure criminelle; mais, de
nze juges, en ayant eu neuf
veur, il fut acquitté; après
se retira des affaires, et finit
s, à l'âge de soixante-dix ans,
a asile champêtre, près de
. M—on.

OTIUS (Jean), né à Rot-
, sans aucun rapport d'ori-
ec ceux qui précèdent, après
it de bonnes études à Utrecht,
t avocat à la Haye; mais les
latines étaient son occupation
. Grand ami de Pierre Burs-
ecopd, Janus Grotius compte
petit nombre de ceux qui lui
nt fidèles. Extrêmement atta-
parti patriote, ses productions
ntent fort de ses affections po-
. Il les publia séparément dans
s occasions: mais Laurent Van
les a recueillies dans le 7e. *Fas-*
de ses *Deliciæ poëticæ*. Il
uve encore une dans le 4e. *Fas-*
, et quatre dans le 8e. On y re-
t un esprit nourri des meil-
productions de l'antiquité;
es poésies sont faibles sous le
t de la verve et de l'invention.
mort en 1784, vers la 70e.
de son âge. M—on.

OTTO (Louis), orateur et
talien, moins célèbre pour le
de ses ouvrages, que pour les
composés, quoique aveugle
e depuis sa naissance, est com-
ent appelé *il Cieco* (l'Aveugle)
ia. Il naquit dans la ville de
a, en 1541, d'une famille
: huit jours après sa nais-
il perdit la vue, et demeura
ent un peu sensible à l'éclat
rive lumière; on l'appliqua ce-
pendant à l'étude, dès son enfance. Les méthodes d'instruction pour les aveugles n'étaient pas perfectionnées alors, comme elles le sont aujourd'hui; et ses maîtres lui disaient eux-mêmes, qu'avant de l'instruire, il devait leur apprendre à l'enseigner. C'est peut-être faute de bons guides, qu'il se fit un style peu naturel. Cependant les preuves de talents qu'il donna dès sa jeunesse, talents que sa cécité faisait encore ressortir, fixèrent sur lui, deux fois dans une même année (1556), le choix des Vénitiens pour prononcer des discours publics lors de l'arrivée à Venise, de Bonne, reine de Pologne, et à l'installation du doge Lorenzo Priuli. Quoique ces discours, beaucoup trop longs, fussent, pour le mérite, bien inférieurs à ceux que le Casa et d'autres orateurs célèbres avaient prononcés au nom de la république, l'état de l'auteur lui conciliait l'intérêt général, et son talent fut employé encore depuis, dans plusieurs occasions solennelles. Il a imprimé vingt-quatre de ces discours. A peine, en 1565, l'académie des *Illustrati* eut-elle été formée dans Adria, qu'il en fut nommé chef (*principe*). Il alla plus d'une fois à Bologne; et en 1570, il y prononça un discours latin pour la reprise des cours de l'université. Les dames les plus illustres des maisons d'Este ou de Ferrare l'honorèrent de leur visite. Grotto fut néanmoins toujours pauvre; et la fortune lui accorda plus d'honneurs que de biens. Il ne se contenta pas de composer des tragédies; il parut lui-même sur la scène, mais dans un personnage dont la situation était analogue à la sienne. Dans le carnaval de 1585, il joua, sur le célèbre théâtre olympique de Vicence, le rôle d'Œdipe dans la tragédie de Sophocle, qui avait été traduite par

Orsato Giustiniani. Chacun s'empressa de fêter Grotto, à son arrivée, pendant son séjour, à son départ et sur sa route. Ce n'étaient partout que des banquets, des concerts, des fêtes poétiques et musicales. Il dédia, en témoignage de reconnaissance, le recueil de ses discours, à l'académie olympique. La meilleure édition de ces discours est celle qui a été donnée chez Zoppini, à Venise, 1602, in-4°. Grotto mourut, dans cette ville, la même année (le 15 décembre 1585). Outre les discours dont nous avons parlé, dont le recueil parut en 1585, et ses lettres, publiées à Venise en 1601, avec une notice très incomplète sur sa vie, il a laissé un grand nombre de poésies : Une traduction du premier livre de l'*Iliade*, Venise, 1570; une autre des *Géorgiques* de Virgile, restée inédite. On a de lui, deux tragédies : l'*Adriana* et la *Dalida*; trois comédies, *il Tesoro*, 1580, in-12; l'*Alteria*, Venise, 1592, in-12; l'*Emilia*, composée à l'occasion de la construction du nouveau théâtre d'Adria, en 1579. Il a fait aussi des pastorales, le *Pentimento amoroso*, la *Callisto*. Ces deux pièces ont été imprimées avec l'Adriane à Venise en 1586; et l'*Emilia*, traduite en français par un anonyme, et publiée, avec le texte en regard de la traduction, à Paris, chez Matthieu Guillemot, 1609, in-12. Grotto est un des premiers qui aient introduit dans le style ces métaphores recherchées, ces faux brillants, ces raffinements vicieux, qui ont été en vogue dans l'Italie pendant le siècle suivant. L'Arétino et le Franco sont les premiers qui aient altéré la prose; et Domenico Veniéro est le premier qui ait corrompu le goût de la poésie. Le Grotto est allé plus loin qu'eux; et l'on croirait à peine que sa prose et ses vers appartiennent encore au XVe. siècle. Ses inscriptions, ses vers, surtout, sont remplis de pointes et de jeux de mots insupportables: On ne vit point assez que l'accueil fait aux productions du *Cieco d'Adria* était plutôt dû à son état de cécité qu'à son propre mérite. Il a fait sur le Decameron de Boccace, publié chez Zoppini à Venise, 1590, in-4°., des notes qui n'annoncent pas en lui plus de justesse et de goût pour la critique littéraire, que pour la composition poétique. Le Cieco d'Adria a aussi rédigé et publié un recueil intitulé : *Trofeo della vittoria sagra ottenuta dalla christianissima lega contro i Turchi nell' anno* 1571, Venise, in-8°. C'est un amas de vers mystiques, de traductions des psaumes, de *canzoni*, de sonnets de différents auteurs; beaucoup en ont été composés par lui, et ce ne sont pas les moins singuliers. On lui doit de plus un recueil de discours pour tous les saints de l'année, auxquels il a joint quelques païens. Outre la notice courte et insignifiante sur sa vie qui précède ses lettres, Venise, 1601, in-4°., Louis Grotto, un de ses descendants, a publié sa Vie à Venise en 1769. Celle qu'a donnée, en 1777, Giuseppe Grotto, qui descendait de la même famille, est plus étendue et plus exacte : elle est terminée par un catalogue des écrits de l'auteur. Le portrait de l'Aveugle d'Adria, peint à l'âge de trente-un ans, se trouve en tête de la plupart des éditions de ses ouvrages. A. L. M.

GROUCHY (Nicolas de), en latin *Gruchius*, savant humaniste du XVIe. siècle, était né à Rouen, d'une famille justement considérée. Jeune encore, il obtint la chaire de grec au collége de Bordeaux, et y expliqua, le premier, les ouvrages d'Aristote,

telle réputation, que beau-
ves abandonnèrent l'uni-
Paris pour venir suivre
. Un succès aussi marqué
manquer de lui attirer des
et il était d'ailleurs d'un ca-
chercher les occasions de
les disputes alors fort à la
ut d'abord une contestation
avec Joachim Périon sur le
sens de quelques passages
. Sigonius l'attaqua ensuite
de son traité *De comitiis*
um : la querelle fut longue
it de part et d'autre un grand
'écrits; mais la victoire resta
re à Grouchy, et il reçut à
s félicitations même des Ita-
uivit André Gouvéa ou Por-
Gouvéa); et il y enseigna
années le grec à l'université
re. L'amour de la patrie le
France pendant les guerres
, et il y vécut quelque temps
eureux. On lui offrit enfin
on du nouveau collége de
le, qu'il accepta avec em-
t; mais en arrivant à la
, il mourut, au mois de
72, d'une fièvre lente dont
attaqué dans la route : heu-
de Thou, par sa mort, qui
nt pleurée des gens de let-
prévenir le tumulte de Paris
as voir le siége d'une ville
t choisie pour l'asile de sa
Sigonius, qui depuis n'avait
arler de lui qu'avec respect,
e langage dès qu'il connut sa
e couvrit, par cette lâcheté,
te ineffaçable. On a de Grou-
Comitiis Romanorum libri
s, Vascosan, 1555, in-fol.,
elle et rare; Venise, 1558
, in-8°., insérés à la suite
ria de rebus Bononiensibus
s, Francfort, 1604, in-fol.;
dans le tome 1er. du *Thes. antiquit. Romanar.* de Grævius, avec toutes les pièces qu'avait produites sa querelle; et enfin dans le recueil de Jean Godesch. Clausing, *Jus publicum Romanorum*, Lemgow, 1726, in-8°. Cet ouvrage est très savant et fort estimé. II. *Responsio ad Car. Sigonium de binis magistratuum comitiis et de lege curiatâ.* III. *Ad posteriorem Car. Sigonii disputationem de binis magistratuum comitiis refutatio*, Paris, 1567, in-8°. IV. *Dialecticæ præceptiones*, ibid., 1560, in-4°. V. *De reprehensionibus sophistarum.* VI. *De Romanis conjugiis.* Grouchy a corrigé ou traduit en latin les *Œuvres philosophiques* d'Aristote; et il a traduit du portugais en français l'*Histoire des Indes* de Fernand Lopez de Castanheda, Paris, 1553, in-4°.; Anvers, 1554, in-8°. Lacroix du Maine en cite une édition d'Anvers, 1576, in-4°. Les nouveaux rédacteurs du *Dictionnaire universel* ont commis une erreur bien singulière, en confondant Nicol. de Grouchy avec un poète du même nom qui vivait plus de soixante ans après lui. — Ce Nicolas de Gaoucay, qui prend la qualité de *Sieur de la Cour*, était né à Clermont en Beauvaisis, et exerçait à Paris la profession d'avocat; il est auteur de l'ouvrage suivant: *La Béatitude* ou *les inimitables Amours de Theoys* (le fils de Dieu) *et de Charite* (la Grâce), *en dix poèmes dramatiques de cinq actes, en chacun desquels se traite matière absolue et paraissent nouveaux effets*, Paris, 1632, in-8°. On en trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français* (tome II, p. 231). Ouvrez, dit l'auteur, le livre au hasard, et certainement vous verrez le chef-d'œuvre de la déraison. Ce poème eût été trouvé absurde dans le siècle

même de François Ier. Comment concevoir qu'il ait été écrit dans le temps où notre langue commençait à s'épurer, et que l'auteur ait osé le dédier au cardinal de Richelieu, le protecteur des arts et des talents! W—s.

GROUVELLE (Philippe-Antoine), né à Paris en 1758, dut le jour à un orfèvre. Remercié par un notaire, dont il était second clerc et qui ne lui pardonnait pas d'imprimer de petits vers dans l'*Almanach des Muses*, il devint le commis de Champfort, secrétaire des commandements de M. le prince de Condé. Champfort, ennuyé d'une place qui gênait son indépendance, pria le prince d'agréer sa démission; et, dès le lendemain, M. le prince de Condé nomma Grouvelle pour se débarrasser des solliciteurs. Il se rendit agréable, à la cour de Chantilly, par quelques-unes de ces bagatelles que l'à-propos fait valoir. Le petit opéra des *Prunes*, dont le sujet et les plus jolies scènes appartiennent à M. Després, son ami, fut si vanté, que la reine le fit jouer deux fois, à Versailles, dans ses petits appartements. Grouvelle adopta les principes de la révolution, fit partie du club dit de 1789, et publia sa première brochure au palais Bourbon: c'était demander sa retraite; il l'obtint. Après le 10 août 1792, il fut nommé secrétaire du conseil-exécutif provisoire: en cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier 1793, et lut à Louis XVI le décret de la Convention qui le condamnait à mort; ce qu'il fit, dit Cléry, *d'une voix faible et tremblante*. Au mois de juin suivant, il fut envoyé comme ministre de France en Danemark, en fut rappelé en 1794, et y retourna en 1796. En 1800 il entra au corps législatif, y fut réélu en 1802, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. Grouvelle était correspondant de l'Institut. On a de lui: I. *Le Duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12. (*V.* M. J. L. Brunswick, t. VI, p. 155.) II. (Avec Cérutti), *La Satire universelle, prospectus dédié à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8°., de trente-trois pages. III. *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8°., réimprimée au tome VII de la *Bibliothèque de l'homme public*. IV. *Adresse des habitants du ci-devant bailliage de.... à M. de.... leur député à l'assemblée nationale sur son duel et sur le préjugé du point d'honneur*, 1790, in-8°. de 60 pag., réimprimée la même année sous ce titre: *Point de duel ou point de constitution, adresse des habitants*, etc. V. *Réponse à tout, Petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté littéralement par le professeur* Taciturnus Memoriosus, *et traduit librement par un sans-culotte*, 1793, in-8°. VI. *Mémoires historiques sur les Templiers, ou Eclaircissements nouveaux sur leur histoire, leur procès, les accusations intentées contre eux et les causes secrètes de leur ruine, puisés en grande partie dans plusieurs monuments ou écrits publiés en Allemagne*, 1805, in-8°. Il avait été l'un des continuateurs de la *Feuille villageoise* après la mort de Cérutti, et l'un des collaborateurs au *Journal de la société de* 1789, qui n'eut que 15 numéros, dont le premier avait paru le 5 juin. On lui doit l'édition des *Lettres de Mme. de Sévigné* (1), Paris, Bossange et Masson, 1805, 8 vol. in-8°., ou 11 vol. in-12, et celle des *Œuvres de Louis*

(1) Cette édition, plus complète que les précédentes, mais défigurée par des notes empreintes de l'esprit philosophique et révolutionnaire du temps, sera surpassée par celle que prépare M. J. J. Blaise, libraire. L—p—e.

1806, 6 vol. in-8°. : il paraît chagrin d'avoir été maltraité sion de ce dernier ouvrage journal où l'on rappelait sa Temple, avança ses jours. Il t représenter, sur le Théâtre-s, le 20 juin 1785, l'*Epreuve*, comédie en trois actes et en fond en est pris dans le *Scru-onte* de Marmontel; mais la e Grouvelle n'eut qu'une re-ation : il ne paraît pas qu'elle imprimée, ni que l'auteur en ié d'autres. Après la chute de ice, M. le prince, dont il était crétaire des commandements, onté de le consoler en ces ter-

Mon cher Grouvelle, je vous comme mon aïeul au marquis équi après la première bataille elui-ci eut perdue : Il ne vous uait plus que cette leçon pour ir un bon général. » A. B—T.

GZELIER (Nicolas), prêtre, eaune en 1692, entra dans la ation de l'Oratoire à l'âge de t ans, et enseigna successive-s belles-lettres, la philosophie ologie dans différents colléges. classait de ses travaux en cul-a poésie; et l'on cite de lui un rand nombre de petites pièces mérite de l'à-propos, joignent e toujours celui d'être écrites yle facile et naturel. Le P. Gro-nourut le 19 juin 1778. On a I. *Observations curieuses sur les parties de la physique, les meilleurs écrivains*, Paris, 1771, 4 vol. in-12. Le premier de cette compilation, tirée des *actions philosophiques*, du *al des Savants*, et autres grau-llections de ce genre, est en en-P. Bougeant. Grozelier le fit imer en 1726, avec un second ; le troisième n'a été publié qu'en 1730, et le quatrième en 1771. II. *Prose sur la résurrection de Jés. Chr.*, par le P. Voisin, trad. en vers français, ibid., 1742, in-12. III. *Pastorale sur le mariage du Dauphin*, ibid., 1747, in-12. IV. *Recueil de fables* en vers français, ibid., 1759, in-12. *Nouveau recueil de fables*, divisé en six livres, ibid., 1768, in-12. Ces fables, dit M. Philippon de la Madelaine, se lisent avec plus de plaisir que celles de La Motte et de quelques autres faibles imitateurs de La Fontaine. V. *Dissertation dans laquelle on s'attache à prouver que S. Ennodius, évêque de Pavie, est né à Arles, et que tous ses parents y demeuraient.* Elle n'a point été imprimée. Gandelot, dans son Histoire de la ville de Beaune, pag. 210, donne la liste des autres ouvrages du P. Grozelier, qui tient un rang honorable parmi les soixante-douze écrivains, savants ou littérateurs, qu'a produits cette ville, en dépit des sarcasmes attribués à Piron. W—s.

GRUBENMANN (Jean-Ulric et Jean), deux frères du canton d'Appenzell des Rhodes extérieures, se sont rendus célèbres par les rares talents en architecture qu'ils ont développés, sans avoir fait aucune étude scientifique. Les premiers ils ont appliqué à la construction des ponts, des principes inconnus jusqu'alors dans cet art et infiniment propres à son perfectionnement : moyennant des poutres dentelées, ils ont rendu inutiles les piliers dans l'eau; et, de cette manière, ils ont construit les beaux ponts de la Suisse, à Schaffhouse (1), à

(1) Le pont de Schaffhouse, long de 365 pieds, paraissait avoir deux arches, et n'en aurait eu qu'une si les magistrats n'eussent exigé qu'on profitât d'une pile qui existait au milieu du fleuve. Pour remplir cette condition, les Grubenmann firent en sorte que le pont semblait toucher cette pile; mais il ne s'y appuyait nullement. On en peut voir un modèle en bois, fort en grand, au Musée d'artillerie à Paris.

Reichenau, à Wettingen, etc., qui malheureusement ont tous été brûlés par suite de la guerre en 1799. On en trouve des détails et des esquisses dans le *Voyage de W. Coxe en Suisse*, et dans l'ouvrage de M. Ebel, *sur les peuples montagnards de l'Helvétie*, 1 vol., Leipzig, 1798, in-8°. Les deux frères Grubenmann sont morts vers la fin du siècle dernier. U—I.

GRUBER (Léopold), piariste autrichien, a été l'éditeur de l'ouvrage suivant : *Joannis Nicolai de Vogel, specimen bibliothecæ Germaniæ Austriacæ, sive Notitia scriptorum rerum Austriacarum quotquot auctori innotuerunt, opus posthumum*, 3 vol. in-8°. Le premier volume, publié en 1779, indique les auteurs qui ont traité de la géographie et de l'histoire naturelle de l'Autriche. Dans le deuxième, publié en 1783, se trouvent les historiens jusqu'au règne de Maximilien ; et dans le troisième, qui parut deux ans après, les historiens de Charles V et de ses successeurs jusqu'à Marie-Thérèse, avec divers suppléments : le premier et le troisième volumes sont terminés par une table alphabétique des auteurs cités, et l'ouvrage est rangé fort méthodiquement par ordre de matières ; mais on y désirerait d'autres tables subsidiaires pour rendre les recherches plus faciles. Les titres des ouvrages, rapportés exactement, y sont souvent accompagnés d'un jugement sur leur mérite, et quelquefois d'une note bibliographique. Les observations critiques du P. Gruber sont reportées dans des notes, quelquefois assez étendues. Il a revu et mis en ordre l'ouvrage, et y a joint des suppléments et les tables. C'est proprement le chevalier Jos. Wendt de Wendtenthal qui en a été l'éditeur. C. M. P.

GRUCHIUS. *V.* Grouchy.

GRUDÉ. *V.* Lacroix du Maine.

GRUDIUS (Nicolas), fils du président Nicolas *Everardi* (Voy. ce nom, tome XIII, p. 559), naquit à Louvain, d'où il prit le nom de *Grudius*, cette contrée ayant été (à ce qu'on prétend) anciennement habitée par les *Grudii*. Unissant au talent de la poésie latine celui de l'administration et une profonde connaissance du droit, il remplit, soit dans les Pays-Bas, soit en Espagne, des places distinguées, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Successivement trésorier des états du Brabant, secrétaire de l'ordre de la Toison-d'or, dont il était lui-même décoré, et conseiller-d'état, il fut encore chargé de plusieurs missions importantes, et se maintint, par la manière dont il s'en acquitta, dans le plus honorable crédit. Pierre Nannius, dans ses Mélanges (*Miscellaneorum decas*) le loue de son application, de son intégrité, de son caractère loyal et serviable. Le peu de détails que l'on a sur la vie de Grudius est tiré de ses poésies, qui forment la partie la plus considérable du recueil publié par Vulcanius, Leyde, 1612, in-12, sous ce titre : *Poëmata et effigies trium fratrum Belgarum* (Jean second, dont ce recueil n'offre cependant que sa *Reginæ pecuniæ regia*, Grudius et Adrien Marius). Les poésies que notre auteur a fournies à ce volume, sont trois livres d'Élégies, dont le premier, dans le genre érotique ; trois livres d'Epigrammes ; un d'hendécasyllabes ; deux de *Funera*, ou Complaintes funèbres ; un de Mélanges ou *Sylvæ* ; un d'Épîtres. Le président Arnold Nicolaï avait remis à Bonaventure Vulcanius le manuscrit autographe de ce recueil, que l'auteur avait intitulé *Otia* ou Loisirs. A la fin de ses *Otia*, Grudius exprimait le

ir aussi réimprimer, sous ses *Negotia*, les poésies en 1566 il avait publiées ıez Guill. Sylvius, avec les qu'il avait lui-même faites ıplaire. A la suite de ces ɛrées, qu'il avait dédiées l Gérard de Grousbecq, ıue de Liége, se trouvaient ıdressées à divers savants une Complainte (*Nœnia*) e sur la mort de Marguerite gouvernante des Pays- ɛ apothéose de Maximilien comte de Buren, mort en canius et Scriverius décla- n'ont pu se procurer ce ɔueil. Par les *Funera* de n voit qu'il survécut, non- ɔux auteurs de ses jours et ɛ femmes (Anne Cobel et ys), mais encore à la plus ɛtie de sa famille, sinon à tait composée de cinq frères ur, tous, même la dernière, gieuse, élevés dans l'amour e des lettres. Jean Second uelque part cette dernière atins qu'elle lui avait en- dius doit être parvenu à un : il est assez souvent ques- ses poésies, de ses cheveux ait lui-même construit, de , un tombeau à Alsinberg; ère pièce de ses *Funera* est épitaphe. Les poésies de ous semblent (quoi qu'en . Niceron) frappées au bon les ne sont point déplacées elles de ses frères. Grudius dans ses voyages avec les e lettres les plus considérés ps, tels qu'Achille Statius, e-André de Résende, Jé- , etc.; et il se plaisait à en- ne correspondance suivie Envoyé à Venise par Phi- lippe II, en 1571, il termina ses jours dans cette ville, où le sénat et le peuple lui firent des obsèques dignes de son rang. M—on.

GRUEBER (Jean), jésuite, né vers 1620 à Lintz, en Autriche, s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude des mathématiques, et sollicita ensuite de ses supérieurs la permission d'accompagner les missionnaires que la société envoyait à la Chine. Il partit de Rome en 1656, et n'arriva à Macao que trois ans après; mais on ignore entièrement les détails de son voyage. Il se rendit aussitôt à Pékin, d'après l'autorisation qu'il en reçut de l'empereur, et fut accueilli à la cour avec tous les égards dus à un homme dont on appréciait les talents. Le chef de la mission le renvoya, en 1661, en Europe, pour prendre les instructions du général sur des affaires qui intéressaient la société; mais ayant appris que les seuls ports où il pouvait s'embarquer, étaient occupés par les Hollandais, et craignant d'être arrêté dans sa marche, il se décida à prendre un chemin qui n'avait encore été pratiqué par aucun Européen: après avoir traversé à pied le pays des Tartares, l'Hindoustan et la Perse, il s'embarqua à Smyrne, et arriva enfin à Rome, sans avoir éprouvé d'accident. Dès qu'il eut rempli l'objet de son voyage, il se remit en chemin pour la Chine, toujours par terre, traversa la Russie, et gagna Constantinople, où il tomba malade. A peine se crut-il en état de supporter la marche, qu'il revint sur ses pas; mais il éprouva une rechute à Florence, où il mourut en 1665, lorsqu'il se disposait à retourner à Constantinople. On a de lui: I. *Iter è China in Mogor.* Ce voyage forme le second chapitre de la seconde partie de la *China illustr.* du P. Kircher. II.

Epistola ad Athan. Kircherium, de campanis Pekensibus, insérée dans le même ouvrage, chapitre 1er., cinquième partie. Cette lettre est datée de Venise, le 10 mai 1664. III. *La brièvе et exacte réponse du P. Grueber à toutes les questions que lui a faites le grand-duc de Toscane*, à la fin de la traduction française de la *Chine illustrée*. IV. *Epistola ad. J. Grummans soc. Jes.;* elle est écrite de Vienne, dans le temps que l'auteur se préparait à passer en Russie. *Epistolæ ad virum nobilem et eruditum;* la première de ces lettres est datée de Dantzig, le 11 décembre 1664; et la seconde, de Silésie, le 11 mars 1665. Thévenot a inséré ces trois lettres dans les *Relations de divers voyages*. On trouve dans le même recueil: V. *Viaggio del P. Giov. Grueber tornando per terra de China in Europa*, avec une traduction française et un abrégé de ce Voyage en latin; mais cet ouvrage a été rédigé par un anonyme, sur les récits de Grueber, ainsi que le suivant cité dans les *Mémoires* manuscrits du P. Oudin (*Voy.* Oudin): *La Relazione della China cavata da raggionamento tenuto col P. Giov. Grueber della compagn. di Giesù.* W—s.

GRUENDLER (Jean-Ernest), missionnaire luthérien, né à Weissensée, dans la Thuringe, en 1677, étudia à Leipzig, à Wittemberg, et vers l'an 1701, à Halle. Il fut aussi, pendant quelque temps, instituteur à l'école royale établie dans cette dernière ville. Il partit en 1708, comme missionnaire danois, pour Tranquebar, sur la côte de Coromandel. Il établit dans cette ville indienne une école malabare, où la jeunesse du pays fut instruite dans les principes de la religion chrétienne: on assure qu'il fit un grand nombre de prosélytes. Le roi de Danemark le désigna comme successeur de Ziegenbalg dans la prévôté ecclésiastique de Tranquebar. Gruendler mourut le 19 mars 1721. Les rapports des missionnaires danois renferment sa Vie, et plusieurs Lettres et Mémoires dont il est l'auteur. Il a publié, en allemand, un écrit intitulé: *Le Médecin malabare*, qui a été inséré dans les *Acta academica nat. curios.* — André Gruendler, médecin, natif de Schweinfurth, étudia la médecine en Italie; et, après avoir été reçu docteur à Ferrare, y épousa la célèbre Olympia Fulvia Morata, si connue pour sa grande érudition. Gruendler retourna dans la suite en Allemagne, et voulut s'établir dans sa ville natale; mais il y perdit toute sa fortune par la guerre, et fut même obligé de s'enfuir pour sauver sa vie. Il obtint plus tard une place de professeur de médecine à l'université de Heidelberg, où il mourut peu de temps après, en 1555. B—h—d.

GRUGET (Claude), traducteur français, né à Paris dans le XVIe siècle, devint secrétaire de Louis de Bourbon, prince de Condé, et mourut jeune encore vers 1560. Duverdier dit que Gruget a démontré le désir d'enrichir la langue française en ce qu'il a usé d'un langage naïf et nullement affecté. On a de lui: I. les *Epitres de Phalaris, mises en vulgaire français*, Paris, 1550, in-8°.; reimprimées à Anvers, 1558, in-16°. avec les *Epitres d'Isocrates*, traduites par Louis de Matha, et le *Manuel d'Epictète* par Ant. Dumoulin. II. Les *Dialogues* de Speron Sperone, trad. de l'italien, Paris, 1551, in-8°. III. Les *Diverses leçons* de Pierre Messie, trad. de l'espagnol, ib. 1554, in-8°., et avec des *Additions*, ib. 1560 et Lyon, 1577, in-8°.; 1580, in-16. (*Voy.* Duverdier et Messie.) IV. Les *Dialogues*

d'honneur, de J.-B. Possevin, traduits de l'italien, Paris, 1557, in-4°. V. Le *Plaisant jeu des échecs*, traduit de l'italien, Paris, 1560, in-8°. Il a laissé en manuscrit une traduction presque terminée de l'*Histoire* de Flavio Biondo; et il avait commencé de traduire l'*Institution des filles*, de Louis Domenichi, et le traité de *Mathématiques*, de P. Messie. C'est à Gruget que l'on doit encore la publication de l'*Heptameron* de la reine de Navarre. (*Voy.* Marguerite de Valois.)—Duverdier fait mention, dans sa *Bibliothèque*, d'un François Gruget, frère du précédent, référendaire en la chancellerie, et dont on a un *Recueil* en français *des Prophéties et révélations tant anciennes que modernes*, Paris, 1561, in-8°. Lacroix du Maine, qui n'a point connu cet ouvrage, dit que François Gruget, référendaire, était de Loches, et qu'il avait écrit la *Description* de cette ville avec plusieurs antiquités de Touraine. — Enfin un autre François Gruget, cousin de celui qui fait l'objet de cet article, l'aida dans la traduction des *Leçons* de P. Messie, et publia une édition estimée de *Plaisant Jeu du Dodechodron de fortune* (Voy. Jean de Mehun), Paris, 1560, in-4°. M. Barbier, *Dict. des anonymes*, dit que ce François Gruget était de Lyon. W — s.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme saxon, esprit remuant et audacieux, capable de concevoir les projets les plus extraordinaires, et auquel il n'a peut-être manqué que des circonstances plus favorables pour changer la face de l'Allemagne. Après avoir commandé quelque temps un corps de troupes au service de la France, il s'associa en 1552 à Albert de Brandebourg, qui avait pris les armes sous le prétexte du bien public, et l'aida à ravager le cercle de Franconie. Grumbach, déclaré séditieux, fut mis au ban de l'empire; et on donna ses biens à Melchior Zobel, évêque de Würtzbourg, en indemnité des dommages qu'il avait éprouvés. Grumbach tenta inutilement d'obtenir sa réhabilitation; et l'évêque de Würtzbourg ayant été assassiné le 13 avril 1558, on le soupçonna d'avoir conseillé ce crime, dont l'énormité excita contre lui un soulèvement général. Il se tint caché avec plus de soin qu'auparavant; mais enfin, fatigué de cette vie errante, il résolut de la faire cesser par un coup d'éclat. Il leva donc en secret des soldats; et s'étant mis à leur tête, il pénétra le 2 octobre 1563 dans Würtzbourg. Il commença par s'assurer des portes de la ville en y plaçant des gardes, et fit publier à son de trompe une défense aux habitants de sortir de chez eux, leur promettant qu'en cas d'obéissance il ne leur arriverait aucun mal. Douze seulement contrevinrent à cette défense, et furent tués. Grumbach abandonna au pillage les maisons des principaux habitants, et força les chanoines à signer un acte portant qu'il serait remis de suite en possession de ses biens, et qu'il ne serait fait aucune recherche ultérieure des assassins de l'ancien évêque. Cette expédition terminée, il licencia ses soldats, et se retira dans son château d'Helingen, affectant la plus grande sécurité. Cependant l'empereur Ferdinand, instruit de ce qui venait de se passer, déclara nul le traité de Grumbach avec le chapitre de Würtzbourg, et ordonna qu'il fût poursuivi judiciairement. Après quelques mémoires publiés de part et d'autre, Grumbach essaya de fortifier son parti de tous les mécontents; et il s'adressa dans ce dessein aux princes

de Saxe, persuadé qu'ils n'avaient pas encore oublié l'outrage fait à leur père, que Ferdinand avait rayé du corps des électeurs. L'aîné, Jean-Guillaume, refusa d'accéder à aucun projet contraire à ses devoirs; mais Jean-Frédéric, son frère, se laissa persuader par cet aventurier, et lui promit de l'aider de tous ses moyens. La diète d'Augsbourg confirma en 1566 la proscription de Grumbach, qu'elle étendit à tous ses adhérents, et députa en même temps vers Jean Frédéric pour l'engager à livrer le séditieux à la rigueur des lois, sous peine d'être traité lui-même comme un rebelle. Toutes les voies de douceur et de persuasion furent inutilement employées pour ramener à son devoir ce malheureux prince. L'électeur de Saxe, Auguste son cousin, reçut enfin l'ordre de le soumettre par la force des armes. Il leva donc des troupes avec beaucoup de diligence, et arriva le 24 décembre 1566 devant Gotha, où les rebelles s'étaient assemblés pour célébrer par des réjouissances publiques les victoires que les Turks venaient de remporter sur les impériaux. Aussitôt il fit publier à haute voix par un héraut l'ordonnance de l'empereur, qui déclarait Jean-Frédéric déchu de sa dignité de prince pour cause de rebellion, et dégageait ses sujets du serment de fidélité. Cependant la ville n'ayant pu être investie sur-le-champ, Grumbach y fit entrer ses soldats, et se disposa à soutenir un siége avec autant de sang-froid que si l'issue en eût pu être douteuse. Au bout de quinze jours, la ville fut cernée; et des batteries élevées sur toutes les hauteurs commencèrent à inquiéter les assiégés. Ils se défendirent vigoureusement pendant trois mois; mais enfin les vivres manquèrent, et les soldats, dont l'enrôlement était limité à ce terme, refusèrent d'en contracter un nouveau. Une sédition éclata bientôt parmi eux; et, de concert avec les habitants, ils saisirent Grumbach et ses complices, et les livrèrent à l'électeur Auguste, le 13 avril 1567, anniversaire du jour où, huit ans auparavant, l'évêque de Würtzbourg avait été assassiné. Grumbach, appliqué à la question, avoua que son projet était de placer Jean-Frédéric sur le trône d'Allemagne à la place de l'empereur Maximilien. Il fut écartelé le 18 avril, son corps brûlé, et les cendres jetées au vent. Il a été publié en allemand plusieurs pièces relatives à la sédition de Grumbach: elles sont très rares; et Zacharie Prüschenck, qui avait le projet d'en publier un recueil, ne put y être autorisé. On en trouvera la liste dans le catalogue de Vogt, sous ce titre: *Grumbachianorum motuum acta.* W—s.

GRUNÆUS (Simon), historien et antiquaire silésien, confondu mal à propos par plusieurs bibliographes avec Simon Grynæus, naquit le 9 mars 1564, et fut dans la suite surintendant à Liegnitz, en Silésie. Il mourut le 21 mai 1628, après avoir publié: I. *Monumentorum Silesiæ pericula.* II. *Biologia principum.* III. *Basileensium monumentorum antigrapha*, Liegnitz, 1602, in-8°. Ce petit recueil, que Haller dit avoir été publié par Cœlius Secundus Curion, renferme soixante-seize inscriptions sépulcrales, ou plutôt éloges funèbres, en vers latins ou grecs. A la fin de ce volume on trouve l'éloge de Simon Grunæus, en vers latins, par M. Laubanus. B—e—d.

GRUNDMANN (Martin), ministre luthérien, né en 1629 dans la Silésie, fut nommé pasteur du bourg de Grunau, dans la haute Lusace; il en

remplit les fonctions avec beaucoup de zèle pendant plus de cinquante années, et mourut en 1696, dans un âge avancé. Il a publié quelques ouvrages de controverse, qui n'offrent aujourd'hui aucun intérêt, et a laissé en manuscrit un grand nombre de dissertations sur des matières de théologie, d'histoire et d'antiquités, dont la collection formait 6 vol. in-fol. et 10 in-4°. — Christian GRUNDMANN, son fils, naquit à Grunau le 18 décembre 1668, et, après avoir fait ses premières études dans sa famille, fut envoyé à Görlitz, où il suivit pendant cinq années les leçons d'un habile professeur. Il se rendit ensuite à Leipzig, et fréquenta quelque temps les cours de l'université. Deux thèses qu'il y soutint en 1690 et en 1691, l'une *De Ihburgi origine*, l'autre *De calculo albo veterum*, donnèrent une haute idée de son érudition; et un grand seigneur allemand le pria de se charger de l'éducation de ses enfants. Il fut nommé, en 1696, adjoint au pasteur de Heuckewald, dont il épousa la fille. Il lui succéda en 1706, et gouverna son église avec autant de zèle que de sagesse jusqu'à sa mort, arrivée le 6 février 1718. Christ. Eberhardt, son ami, prononça son éloge, imprimé dans les *Miscellanea Lipsiensia*, tom. XII. Il avait fondé dans son canton une académie sous le titre de *Collegium philo-litterarium*; et il était en correspondance avec presque tous les littérateurs de l'Allemagne. Il a laissé plusieurs ouvrages tant imprimés que manuscrits, dont on trouvera la liste à la suite de son éloge. On se contentera de citer: I. *Urnæ defunctorum imprimis eruditorum*, dans le *Miscellan. Lipsiens.*, années 1713, 1714 et 1715. II. *Ossa et Cineres quorumdam in republ. orbis europæi tum civili, tum imprimis litterariâ, anno* 1716, *defunctorum*, Leipzig, 1717, in-8°. III. *Ossa et Cineres, anno* 1717, *defunctorum cum supplementis et additamentis ad lib. priorem*, ibid., 1718, in-8°. Eberhardt fut l'éditeur de ce dernier recueil. Grundmann, dit Struvius, a suivi les traces de Witten; mais il est plus exact: il entre dans tous les détails qui peuvent servir à bien faire connaître les savants dont il donne l'histoire; et c'est avec raison qu'on le regarde comme un de nos meilleurs biographes. W—s.

GRUNER (THÉOPHILE-SIGISMOND), laborieux naturaliste suisse, magistrat à Frauenbrunn et à Landshut, avocat au grand-conseil du canton de Berne, mourut en 1778. Le lieu et l'année de sa naissance sont inconnus. Les ouvrages de cet auteur, publiés en allemand sur l'histoire naturelle de la Suisse, sont fort estimés. Nous indiquerons: I. *Diss. de cultu ignis apud gentiles, ex Levit.* VI, 16, *ad gentes translato*, Berne, 1736, in-8°. II. *Description des glaciers de Suisse*, Berne, 1760-62, 3 vol. in-8°., avec quarante-trois planches et six tableaux. Kéralio a publié de cet ouvrage, en français, une traduction libre, Paris, 1770, in-4°. III. *Recueil de Mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture, traduits du suédois*, Bâle, 1763-69, 2 vol. in-8°. Une excellente préface de Haller est placée à la tête de ce recueil. IV. *Table des matières des nouvelles lois de la ville de Berne*, Berne, 1764, in-8°. Cette table est d'une grande utilité pour les légistes; elle est plus détaillée et plus complète que celle qui se trouve à la fin du recueil des lois de cette ville. V. *Histoire naturelle de l'Helvétie*, ibid., 1773, in-8°. Il a été publié de cet ouvrage une tra-

duction française par Dulon, à Neufchâtel, 1776, in-12. VI. *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, Berne, 1775, in-8°. VII. *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8°. L'auteur a joint à cet ouvrage les planches de sa Description des glaciers. Différents recueils périodiques, publiés en Suisse sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture, renferment aussi des mémoires intéressants de T. S. Gruner : on distingue parmi eux une *Dissertation sur le desséchement des marais*, insérée dans les *Mémoires de la société économique suisse*, n°. 4 du tome II, 1761. — Jean-Rodolphe Gruner, bibliographe et philologue suisse, l'un des auteurs qui ont travaillé avec le plus d'assiduité à la topographie la plus minutieuse de cette contrée, et principalement du canton de Berne, naquit à Berne en 1681; il fut pasteur, et dans la suite doyen du chapitre à Burgdorf, où il mourut le 19 mars 1761. Ce laborieux écrivain, dont Haller loue les productions littéraires, n'a publié qu'un seul ouvrage, intitulé : *Deliciæ urbis Bernæ*, ou *Curiosités de la ville de Berne, recueillies sur des manuscrits authentiques*, Zurich, 1732, in-8°. Cet ouvrage présente, pour l'histoire de la ville de Berne, un grand intérêt. On peut comparer le travail de Gruner à celui que Saint-Foix a fait sur Paris dans ses Essais : les comparaisons que l'un et l'autre de ces auteurs ont tracées entre le passé et le présent, offrent des tableaux assez piquants sur l'origine des dénominations des places, des rues et des édifices. Nous devons remarquer que l'ouvrage de Gruner a été imprimé sous l'influence de la censure du gouvernement de Berne; car le manuscrit que l'on conserve dans la bibliothèque de Zofingen est écrit avec bien plus d'abandon et de franchise. Ce théologien a laissé trente-six manuscrits, dont quelques-uns, assez volumineux, sont aujourd'hui dispersés dans les bibliothèques. Leu, dans son *Dictionnaire helvétique*, et Scheuchzer, dans son *Lexicon geographicum Helvetiæ*, ont profité des travaux topographiques et statistiques de Gruner : mais on doit regretter que ceux qui ont pour objet la bibliographie helvétique, n'aient pas été publiés; nous en citerons : *Catalogus scriptorum helveticorum;—Biographia virorum illustrium;—Catalogue des savants Bernois;—Athenæ Bernenses;* et *Berna litterata*. Parmi les manuscrits de ce savant, se trouvent aussi une *Histoire de la réformation dans le canton de Berne;* une *Histoire de la Suisse;* et une *Description de l'ancienne Helvétie*. — Jean-Rodolphe Gruner, philologue, pasteur à Sigriswyl dans le canton de Berne, mort en 1778, a publié : I. *Observationes miscellaneæ theologico-philologicæ*, Berne, 1732, in-4°. II. *Diatribe de primitiarum oblatione et consecratione*, Leyde, 1739, in-8°. B—n—n.

GRUNER (Jean-Frédéric), théologien et philologue estimable, naquit à Cobourg en 1723. Il étudia dans les universités de Iéna et de Leipzig, fut, depuis 1747 jusqu'en 1764, professeur de rhétorique et d'antiquités romaines, au gymnase de Cobourg, et enseigna ensuite la théologie à l'université de Leipzig, où il mourut le 29 mars 1778. On lui doit quelques éditions très utiles de plusieurs classiques, tels qu'Eutrope et Velléius; et ses savantes recherches ont contribué à répandre des lumières sur plusieurs points de l'histoire d'Allemagne. Ses

notes critiques qui accompagnent l'explication des auteurs latins et grecs sont judicieuses ; et il rectifie les passages incorrects ou difficiles avec plus de discernement et de modestie que Schwarz, son professeur. Sa prédilection pour la littérature latine, ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à l'enseignement de la théologie, quand il devint le successeur du professeur Baumgarten : il attaqua alors vigoureusement, sur différents points, les soi-disant orthodoxes, à la tête desquels se trouvait Goetze, surnommé le pape protestant de Hambourg. (*V.* Goetze, XVII, 599). Gruner ne s'attira cependant pas de désagréments par ses querelles théologiques, et il conserva la place de professeur jusqu'à sa mort. De cinquante-un ouvrages qui ont été publiés par lui, nous ne citerons que quelques-uns de ceux qui sont les plus estimés : I. *Diss. de Flaminibus*, Cobourg, 1742, in-4°. II. *Introductio in antiquitates romanas, quâ populi romani res publicæ et privatæ tam sub republicâ, quàm sub imperatoribus studiosè explicantur*, Iéna, 1746, in-8°. On loue cet ouvrage, surtout pour l'ordre et la précision qui y règnent. III. *Coelii Sedulii mirabilium divinorum libri v, sive carmen paschale; item hymni duo, ad codicum mss. et ad fidem veterum editionum recensuit, lectiones varias, observationes et indices necessarios adjecit*, Leipzig, 1747, in-8°. IV. *Origines monasterii ordinis S. Benedicti in Banz*, Cobourg, 1751, in-4°. C. F. Schoepfer a inséré cette dissertation dans son *Histoire politique de la Franconie orientale*. V. *Eutropii Breviarium historiæ romanæ, cum notis criticis et historicis*, ibid., 1752, in-8°. ; 1768, in-8°. VI. *Comment. historica de instauratione monasterii ord. S. Benedicti in Banz*, ibid., 1753, in-4°. VII. *De comitibus de Truhindingen, ducum Meraniæ hæredibus*, ibid., 1756, in-4°. VIII. *Sexti Aurelii Victoris Historia romana, cum animadversionibus criticis atque historicis*, ibid., 1757, in-8°. ; Erlangen, 1787, in-8°. IX. *Opuscula ad illustrandam historiam Germaniæ pertinentia*, ibid., 1760-1761, 2 vol. in-8°. X. *Velleïus Paterculus, cum commentario perpetuo*, ibid., 1763, in-8°. XI. *De origine episcoporum eorumque in ecclesiâ primitivo jure*, Halle, 1764, in-4°. XII. *Introduction à l'éloquence de la chaire*, Halle, 1766, in-8°. Ce dernier ouvrage fut attaqué dans la Bibliothèque théologique publiée par Ernesti, et Gruner lui répondit par plusieurs petits pamphlets. Dans les tomes III et V des *Acta societatis Latin. Ienens.*, on trouve de Gruner, *Observationes criticæ, libri III*, qui sont fort estimées. — Jean-Gérard Gruner, publiciste saxon, naquit à Cobourg en 1734 ; il étudia le droit à Iéna, et fut, à son retour de l'université, d'abord avocat de la cour et du gouvernement, et ensuite conseiller de la chambre. Il développa surtout de vastes connaissances en diplomatie, et une grande sagacité, en défendant les intérêts de son prince devant les tribunaux de l'empire germanique. Étant conseiller de la chambre, il donna une preuve fort rare de son désintéressement et de son zèle infatigable. La chambre de la principauté de Cobourg devait se composer de trois conseillers ; mais, par un enchaînement de circonstances, Gruner travailla pendant dix ans tout seul, expédia toutes les affaires avec promptitude, n'accepta aucune augmentation de traitement, quoiqu'il ne fût pas riche ; au lieu de prendre

pour lui seul les épices qui revenaient aux trois conseillers, il ne s'en attribua qu'un tiers, et distribua les deux autres tiers entre ses employés. Il fut, depuis 1783, conseiller intime et président de la chambre; et les princes de la maison de Saxe le consultèrent dans toutes les affaires importantes. Il mourut le 1er. juillet 1790. Malgré ses grandes occupations administratives et judiciaires, Gruner employa ses moments de loisir à préparer d'excellents matériaux pour l'histoire de son pays, et enrichit aussi les journaux intitulés, *Le nouveau Collecteur* et *L'Homme*, de beaucoup de bons articles en vers et en prose. Voici les titres de quelques-uns des ouvrages publiés par ce laborieux écrivain : I. *Quelques rectifications de la topographie de la portion du duché de Cobourg, appartenant à la maison de Saxe-Meiningen*, Cobourg, 1781, in-4°., avec une carte géographique. II. Continuation de l'ouvrage précédent, ibid., 1782, in-4°. III. *Description historique et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld*, Cobourg, 1783-1793, 4 vol. in-4°., avec une carte géographique et des pièces justificatives. IV. *Notices supplémentaires pour l'histoire de Jean-Frédéric, duc de Saxe*, ibid., 1785, in-8°. V. *Histoire de Jean-Casimir, duc de Saxe*, ibid., 1787, in-8°. VI. *Biographie d'Albert III, duc de Saxe*, ibid., 1788, in-8°. VII. *Biographie de Frédéric-Guillaume II, duc de Saxe*, ibid., 1789, in-8°. VIII. *Histoire de Frédéric-Guillaume I, duc de Saxe*, ibid., 1791, in-8°. B—n—d.

GRUNINGER (Jean REINHARD, dit), imprimeur à Strasbourg au xve. siècle, prit le nom sous lequel il est connu, du bourg où il naquit dans le duché de Würtemberg. Pr. Marchand (dans son *Dictionnaire*) donne la liste de quarante-quatre ouvrages sortis des presses de Gruninger, de 1484 à 1527. Sur la plupart, l'imprimeur n'a mis que les noms de *Jean Gruninger;* sur quelques-uns (six) il a signé *Jean Reinhard aliàs Gruninger* ou *cognomento Gruninger.* De là quelques personnes ont cru et dit qu'il y avait eu deux imprimeurs de ce nom, contemporains et concitoyens. Ce qui a donné lieu à Prosper Marchand de parler de Gruninger, c'est une faute d'impression du *Bibliothecæ Hohendorfianæ catalogus*, où l'on donne la date de 1465 à la *Biblia aurea veteris et novi Testamenti*, imprimée par Gruninger, in-4°. Marchand pensa d'abord qu'il y avait renversement du troisième chiffre, et qu'il fallait lire 1495. C'est, en effet, la date de 1495 qu'on lit à la page 136 du *Supplément à Maittaire*, inséré par J. H. Leschius à la suite de sa dissertation *De origine et incrementis typographiæ Lipsiensis.* Mais c'est encore une faute. La *Biblia aurea* de Gruninger porte la date fautive de M. CCCC. LXVI, au lieu de 1496, qui est la véritable. Au reste, ce n'est pas la seule erreur de ce genre qu'ait commise Gruninger. Il existe un livre allemand sorti de ses presses, intitulé, *Von dem cirurgicus*, et portant la date de 1397 (au lieu de 1497), in-4°. Il est bon de remarquer qu'il existe beaucoup de livres du xve. siècle dont la date est fautive; il suffira de citer : *Reformatorium vitæ morumque clericorum*, Bâle, 1444 (lisez 1494), in-8°.; *Tondalus vysioen*, Anvers, 1472 (lisez 1482), in-4°.; *Decor puellarum*, Venise, N. Jenson, 1461 (lisez 1471); *Fratris Joannis ad fratres suos Cartusienses de humilitate interiori*, Venise, N. Jenson, 1400 (lisez 1500);

Joannis ad suos Cartusienses prope Paduam de charitate Dei, Venise, N. Jenson, 1580 (lisez 1480); *Fr. Mataratii de componendis versibus opusculum*, Venise, E. Ratdolt, 1468 (lisez 1478), in-fol.; *Cosmographia Ptolomæi*, Bologne, D. de Lapia, 1462 (lisez 1482, et peut-être même 1492); *Expositio S. Jeronimi in symbolum apostolorum*, Oxford, 1468 (lisez 1478), in-4°.; *Pii II papæ epistolæ*, Cologne, 1468 (lisez 1478), in-fol.; *Libellus de modo confitendi*, Anvers, 1400 (lis. 1490 ou 1500), in-8°.; *Sixti IV epistola ad J. Mocenicum Venetorum ducem*, Rome, 1472 (lisez 1482), in-4°.; *Speculum conscientiæ*, Spire, 1446 (lisez 1496), in-4°.; etc. (*V.* aussi Gower, XVIII, 222, note 2e.) Parmi les éditions de Gruninger, il en est deux surtout qui sont encore recherchées avec raison : I. *Terentius cum directorio vocabulorum et sententiarum et artis comicæ glossâ interlineari, et commentariis D. J. Ascensii*, 1496, in-fol. « édition rare, dit M. » Brunet, et remarquable à cause des » nombreuses gravures en bois, très » singulières, qu'elle contient »; réimprimée, en 1499, in-fol., avec les mêmes gravures. II. *Horatii Flacci Venusini poete lirici opera*, 1498, in-fol. « Cette édition précieuse, pu- » bliée par Jacques Locher, peut, dit » encore M. Brunet, être mise au » rang des éditions *Princeps*, n'ayant » point été faite sur des textes impri- » més, mais sur des manuscrits trou- » vés en Allemagne, etc. » A. B—T.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, mais dont le véritable nom était *Gruytere*, naquit à Anvers le 3 décembre 1560. Son père en était bourgmestre : il fut exilé pour cause de religion, et se retira en Angleterre, patrie de sa femme. Cette femme, dont le nom nous a été conservé (elle s'appelait *Catherine Tishem*), était instruite, savante même. Elle parlait plusieurs langues vivantes; elle possédait le latin, et même le grec, au point qu'elle lisait Galien dans le texte. « Il n'y a peut-être pas un médecin sur mille qui en puisse faire autant. » Cette réflexion est d'un panégyriste de Gruter; il ne la ferait sûrement pas aujourd'hui. Cette dame fut le premier maître de son fils. Gruter continua ses études à l'université de Cambridge; et à 19 ans, ayant quitté l'Angleterre, il vint les achever dans l'université de Leyde. Vers l'âge de vingt ans, il commença à se faire connaître par des essais poétiques. Bientôt des ouvrages plus solides étendirent sa réputation : différentes universités se l'attachèrent successivement. Il professa à Rostock, à Wittemberg, à Heidelberg; et c'est dans cette dernière ville qu'il fit sa résidence habituelle : il eut même longtemps la garde de la bibliothèque palatine, dont les manuscrits, transportés à Rome en 1622, ont récemment été rendus à leur premier séjour. Gruter fut appelé en Danemark et en France, et refusa. L'université de Padoue lui fit des offres avantageuses; mais il lui aurait fallu renoncer à l'exercice public de la religion protestante, et il aima mieux rester en Allemagne. Cette circonstance prouve qu'on l'a injustement accusé d'irréligion, et qu'il ne faut pas croire Pareus, qui lui a reproché d'être athée et de faire plus de cas d'une seule pensée de Pétrone ou d'Apulée, que de tous les préceptes de Jésus-Christ. Bayle cite une autre preuve des sentiments religieux de Gruter. « Ce prétendu athée, dit-il, » répondait à ceux qui lui proposaient » cette alternative, *Il faut sortir du* » *pays ou changer de religion :*

» J'aime mieux le premier que le der-
» nier; si je ne puis passer mes jours
» dans une ville, je les passerai aux
» champs ou dans les bois: Dieu m'y
» fournira quelques herbes ou quel-
» ques racines qui entretiendront le
» peu de vie qui me reste. » Bayle renvoie le lecteur au panégyrique de Gruter par Venator. Mais il s'est trompé. Ce n'est pas à Gruter, mais à Sched, son vieux et fidèle serviteur, que Venator attribue cette réponse. Gruter était très laborieux, très avide de produire; et il y a peu de savants auxquels les lettres latines aient autant d'obligation. Nous parcourrons rapidement ses principaux ouvrages. Nous disions plus haut qu'il avait débuté par des poésies latines. Elles parurent en 1587, sous le titre de *Pericula*. On remarque dans les vers de Gruter plus de science que de verve. Ses Elégies sont âpres et rudes, par l'affectation avec laquelle il emploie les mots polysyllabes à la fin des pentamètres. C'est une imitation de la manière des Grecs et de celle de Properce, surtout dans son premier livre; mais il n'y a pas mis assez de goût et de mesure. Il donna ensuite, sous le titre de *Suspiciones*, des conjectures sur les auteurs latins. Elles sont en neuf livres: il voulait en porter le nombre jusqu'à trente; mais il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Burmann second, dont la bibliothèque était si riche en ouvrages de critique, possédait une portion assez considérable de ce supplément inédit. En 1594, Gruter publia un Commentaire sur Sénèque le philosophe, où il a fait preuve d'une grande exactitude, et que Scaliger appelle un peu durement, *labeur d'escolier ou d'imprimeur*. Sénèque le tragique, Tite-Live, Tacite, Martial et Florus, dont il a donné deux éditions; Stace, sur lequel il a laissé des notes inédites, citées par Taubmann (*ad Plaut. Amph.*, l. 1, p. 83); Plaute, qui fut pour lui l'occasion d'une querelle aussi longue qu'indécente avec Paréus; Paterculus, Pline le jeune, les Panégyristes, les écrivains de l'Histoire Auguste, Cicéron, Publius Syrus, l'occupèrent ensuite. Dans l'édition de ce dernier auteur, donnée par Havercamp et Preyger, on trouve un commentaire posthume de Gruter, où les pensées de P. Syrus sont étouffées sous un énorme amas de passages parallèles. Gruter a recueilli sous le titre de *Deliciæ poëtarum Italorum, Gallorum, Belgicorum*, les meilleures poésies latines des Italiens, des Français, des Flamands et des Hollandais. Il a pris, au frontispice de ces recueils, le nom de *Ranutius Gherus*, qui est l'anagramme de *Janus Gruterus*. Il s'est pareillement caché sous les initiales A. F. G. G., qui, lues à rebours, peuvent signifier *Gruterus Gualtheri filius Antuerpianus*, quand il publia les *Deliciæ poëtarum Germanorum*, collection du même genre que les précédentes. Lamonnoie sur Baillet (tome IV, pag. 184) a donné la liste de tous les poètes contenus dans les quinze volumes que forment ces quatre recueils. Le *Lampas sive fax artium liberalium* est une autre compilation en six gros volumes, où Gruter a réuni un grand nombre de commentateurs et de critiques, devenus rares de son temps, ou qui n'avaient pas encore été imprimés. On trouve une table de leurs noms dans la *Bibliographia antiquaria* de Fabricius (c. 3, §. 7). Palesi avait, en 1737, commencé une nouvelle édition de ce recueil; mais il mourut sans l'avoir achevée: il n'en a paru que quatre volumes. Aux 6 vol. de l'édition origi-

nale (Francfort, 1603-1612), on en joint un 7e. donné après la mort de Gruter par Ph. Paréus, en 1634 : il contient des remarques sur Plaute, dans lesquelles Chr. Pflug, ou plutôt Gruter, qui s'était caché sous ce nom pour attaquer Paréus, est, par représailles, outrageusement insulté. Il se déguisa encore sous le nom de *Johannes Gualterius*, pour publier son *Chronicon chronicorum* : ce mystère était plus honorable ; c'était le nom de son père qu'il prenait, dans l'intention de l'immortaliser par cet utile ouvrage. On lui doit encore d'autres vastes compilations : une suite au *Polyanthea* de Langius ; — *Bibliotheca exulum* (Strasbourg, 1624, in-12) ; — *Corpus inscriptionum* (Heidelberg, 1601, in-fol.) Ce dernier ouvrage est d'une haute importance, et suffirait à la gloire de Gruter. C'est un immense recueil d'inscriptions grecques et latines, qui avait été commencé par Smetius, et qu'il augmenta considérablement ; il y joignit les *Notæ Romanorum veterum Tullii Tironis et Annæi Senecæ*, travail bien surpassé depuis. (Voyez CARPENTIER, tome VII, p. 183.) Quant au recueil d'inscriptions, on ne se sert aujourd'hui que de l'édition donnée par Grævius en 1707, en 4 vol. in-fol. L'empereur Rodolphe II, à qui Gruter avait dédié ses Inscriptions, voulut lui accorder, comme témoignage de satisfaction, un privilége pour la publication de tous ses livres, et le titre de comte Palatin ; mais il mourut avant d'en avoir signé les actes, et Gruter, qui avait toute la pudeur d'un véritable savant, n'ayant pas voulu faire valoir ses droits auprès du nouvel empereur, perdit sans regret des faveurs qu'il avait si bien méritées. La guerre qui ravageait le Palatinat, troubla ses dernières années, et sans doute avança le terme de sa vie. Ses livres furent pillés ; la bibliothèque palatine, où il aurait pu se consoler d'avoir perdu la sienne, fut dépouillée de ses nombreux manuscrits. Exilé, persécuté, errant de ville en ville, Gruter mourut le 20 septembre 1627, au moment où l'université de Groningue lui offrait une chaire d'histoire et de langue grecque. B—ss.

GRUTER (PIERRE) était fils d'un Thomas Gruter, professeur à Duisbourg. On n'est pas d'accord sur sa patrie : les uns le font naître en Zélande ; les autres dans le Palatinat. On a de lui deux centuries de lettres latines, où « il affecta, dit Bayle, un » style tout plein de vieux mots et de » phrases surannées. » La première parut en 1609, avec une *Apologie ;* car il prévoyait bien qu'elle serait attaquée : la seconde est de 1629. On trouve plusieurs lettres de lui à Meursius dans le onzième volume de l'édition de Meursius donnée par Lami. Il mourut en 1634. B—ss.

GRYNÆUS (SIMON), célèbre théologien protestant, naquit en 1493 à Veringen, au comté de Hohenzollern en Souabe, de parents d'une très ancienne noblesse, mais qui n'avaient pas cessé de se livrer aux travaux de l'agriculture. On l'envoya faire ses premières études à Pfortzheim ; et il s'y lia avec Mélanchthon d'une amitié qui se fortifia encore avec le temps. Il fréquenta ensuite les cours de l'université de Vienne, y prit ses degrés en philosophie, et y obtint une chaire de langue grecque : s'étant démis de cette place au bout de quelques années, il accepta la direction de l'école de Bude ; mais ayant voulu faire profession de la réforme en cette ville, cette imprudence faillit avoir pour lui les suites les plus fâcheuses. Il fut mis en prison, et

n'en sortit qu'à la sollicitation de quelques gentilshommes dont il élevait les enfants. Il se retira pour lors à Veringen ; mais en passant par Wittemberg, il s'y arrêta pour conférer avec Luther et Mélanchthon. Nommé en 1523 professeur de grec au gymnase de Heidelberg, sa réputation attira à ses leçons un grand nombre d'auditeurs. Etant allé en 1529 à la diète de Spire, il se permit quelques observations amères sur un sermon de Jean Faber, chanoine de Constance : les magistrats en furent informés ; et il aurait été arrêté, s'il ne se fût dérobé à toutes les recherches par une prompte fuite. La même année, il fut appelé à Bâle pour y enseigner la théologie. Deux ans après, il fit un voyage en Angleterre, où il reçut un accueil très distingué du chancelier Morus, pour qui Erasme lui avait donné des lettres de recommandation. A son retour il fut chargé de travailler à propager les principes de la réforme dans la Souabe, et principalement à Tubingue. Il assista au colloque de Worms en 1540, et mourut de la peste à Bâle le 1er. août de l'année suivante, âgé de quarante-huit ans. C'était un bon humaniste et un habile mathématicien pour son temps ; et il a beaucoup contribué aux progrès des bonnes études en Allemagne. Il a traduit du grec en latin la *Vie d'Agésilas*, de Plutarque, plusieurs Traités d'Aristote, et une partie des *Homélies* de S. Jean-Chrysostôme sur la première Epître de S. Paul aux Corinthiens. Il a publié des éditions des Vies de Plutarque en latin, de la traduction des œuvres de Platon, par Marcile Ficin, etc., avec des corrections et de savantes préfaces. C'est encore à lui qu'on doit les premières éditions grecques des *Veterinarii medici*, Bâle, 1537, in-4°., et de l'*Almageste* de Ptolémée, ibid., 1538, in-fol. Il a encore été l'éditeur du *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*, Bâle, Hervagius, in-fol., 1532, 1535, 1537, 1555. On peut regarder cette compilation comme la première histoire générale des voyages ; on y trouve les relations de Marc Polo, d'Hayton, de Cadamosto, de Colomb, de Vespuzzi, de Cortez, etc., au nombre de dix-sept. Parmi ses autres ouvrages on citera : I. *Epistola de obitu OEcolampadii*, imprimée en tête du *Commentaire* d'OEcolampade sur Ezéchiel, et du *Recueil* de ses lettres. Elle a été traduite en français, et imprimée dans un recueil des *Vies des principaux réformateurs*, Orléans, 1564, in-8°. II. *Somnium ad Cl. Vir. Jacob. Sturmium, carmine heroïco*, Bâle, 1541, in-8°. III. *Encomium medicinæ*, ibid., 1542, in-8°., avec les Traités d'Aphrodisée et de Damascène *De febribus*. IV. *De utilitate legendæ historiæ*, en tête de différentes éditions de Tite-Live, dans le premier volume des *Historiæ romanæ scriptores*, et enfin dans le *Penus artis historicæ* de Jean Wolf. Simon Grynæus, voyageant sur les bords du Rhin en 1531, y découvrit dans le monastère de Lorsch ou Laurisheim, près de Worms, les 5 derniers livres qui nous restent de Tite-Live (XLI-XLV), et les remit à Erasme, qui les publia la même année à Bâle, chez Froben, in-fol. (1) On peut consulter sur cet écrivain les *Vitæ theolog.* de Melch. Adam ; celles de Jacques Verheiden et l'*Athenæ rauricæ*. — GRYNÆUS (Samuel), fils du précédent, né à Bâle en 1539, y enseigna l'élo-

(1) Ce précieux manuscrit, trouvé par Grynæus, se conserve actuellement dans la bibliothèque impériale de Vienne, cod. mss. 387. *Voyez* Lambecius. 3. 493.

et ensuite le droit avec beau-
le réputation, et mourut d'hy-
ie le 3 avril 1599, à soixante
avait été marié deux fois; et
i de chacune de ses épouses un
mon et Samuel, tous deux dis-
i dans les lettres. — Simon
sus, né du premier mariage,
qua à l'étude du droit, et mou-
Bâle vers 1625. On lui a mal
os attribué le *Basileensium*
nenta antigrapha, Liegnitz,
in-8°. (*Voy.* Grunæus); on croit qu'il est l'auteur du *Icon Basileense* (en allemand), 1624, in-8°. — Samuel Gry-, dit le jeune, né à Bâle en étudia la théologie sous Abra- icultet, qu'il suivit à Heidel- rsque ce savant professeur y elé. De retour dans sa patrie, ommé pasteur de l'église St.- d, et ouvrit, bientôt après, une le théologie, d'où sont sortis nd nombre de sujets distin- Il mourut à Bâle en 1656, à te-deux ans. W—s.

YNÆUS (Thomas), neveu de l'ancien, né en 1512 à Verin- rofesseur des langues anciennes e, puis à Bâle, fut ensuite pas- t surintendant ecclésiastique à , dans le margraviat de Bade, mourut de la peste, le 2 août âgé de cinquante-deux ans. Il inq fils, dont les plus connus imon et Jean-Jacques. — Si- rynæus (dit *le jeune*), né à , le 1er. décembre 1539, ofesseur de mathématiques, al du collége, et médecin à erg. Quelques disputes qui s'é- it entre les ministres des dif- s églises réformées, le déter- nt à demander son congé, et it à Bâle en 1580; il y fut professeur de philosophie morale, et mourut dans l'exercice de cette place, au mois de septembre 1582. On a de lui l'ouvrage suivant, qui a été attribué par erreur à son grand-oncle : *Commentarii duo: de ignitis meteoris unus; alter de cometarum caussis et significationibus: accessit observatio cometæ qui anno superiore* 1577 *et ab initio* 78 *fulsit, et disputatio de inusitatâ magnitudine et figurâ Veneris conspectâ in fine anni* 1578 *et ad initium* 1579, Bâle, 1580, in-4°. — Jean-Jacques Grynæus, troisième fils de Thomas, né à Berne en 1540, fut fait, en 1559, diacre de l'église de Röteln. Il suivit ensuite les cours de l'université de Tubingue, et y reçut le grade de docteur en 1564. La même année, il succéda à son père, enseigna la théologie à Bâle (1575), et à Heidelberg (1584), revint professer à Bâle deux ans après jusqu'en 1612. Il mourut de la pierre le 31 août 1618. On trouvera dans les *Mémoires de Niceron*, tome xxxvii, la liste de ses nombreuses productions. La plus grande partie se compose de thèses de théologie, de commentaires sur la Bible, et enfin de nouvelles éditions des ouvrages des Saints-Pères, Bâle, 1569, 3 volumes in-fol. (*V.* J.-J. Braun, VI, 123.) W—s.

GRYPH (André), poète allemand, naquit à Grossglogau en Silésie, le 2 octobre 1616. Lorsqu'il eut achevé ses études, George Schœnborner, comte palatin impérial à Fraustadt, lui confia l'éducation de ses enfants; mais un poème que Gryph publia alors, et dans lequel il peignit avec des couleurs trop vives les malheurs qui accablèrent sa patrie pendant la guerre de trente ans, l'exposa à des dangers imminents, et il prit le parti de s'éloigner. Il passa en Hollande en 1638, y contracta une étroite amitié avec Heinsius et Saumaise. En 1646, il en-

treprit un voyage en Angleterre, en France et en Italie, et lia connaissance avec les savants les plus distingués. Il s'arrêta ensuite quelque temps à Strasbourg, et retourna enfin dans sa patrie et à Fraustadt, où il refusa plusieurs places dans la carrière de l'enseignement, pour laquelle il n'avait pas de goût. La société des Fructifiants l'avait reçu parmi ses membres en 1662, et l'avait surnommé l'*Immortel ;* le comte palatin Schœnberger avait aussi conféré à Gryph des titres de noblesse, datés de 1637 ; mais ni lui ni sa famille n'en firent aucun usage. En 1647, il fut nommé syndic des états de la principauté de Glogau. La mort le surprit dix-sept ans après, le 16 juillet 1664, pendant qu'il exerçait ses fonctions dans l'assemblée des états. La muse de Gryph s'essaya dans tous les genres de poésie ; mais elle le plaça au premier rang des poètes de son temps par ses productions dramatiques. Depuis la décadence des pièces de carnaval, et des compositions des *Minnesœnger*, l'Allemagne ne connaissait que les essais dramatiques d'Opitz, et les comédies sacrées de J. Clajus le jeune : Gryph, doué d'un génie entreprenant, d'une connaissance profonde du cœur humain et d'une érudition rare, entreprit avec succès d'imiter les poètes grecs, et il devint le précurseur de Lohenstein. Sans doute ses pièces de théâtre portent l'empreinte et les défauts de son siècle ; mais le poète, dans ses tragédies, est supérieur à bien des auteurs de nos jours, par le plan régulier de l'action, par le choix du sujet, par un langage noble, enfin par la manière dont il soutient les caractères. Elève pour ainsi dire des poètes grecs, il introduisit des chœurs dans ses tragédies, et des personnages allégoriques, tels que le temps, les saisons, les vertus, etc. Les apparitions de spectres et de revenants qu'on trouve presque dans toutes ses pièces, sont un tribut qu'il paya au mauvais goût de son temps. Il donna aux actes les noms de *dissertation*, et aux scènes celui *d'introduction*. Gryph n'a pas acquis autant de réputation par ses comédies : il avait quelque talent pour le bas comique ; mais ses bons mots, quoique piquants, ne sont pas avoués par le bon goût. Médiocre dans les autres genres de poésie, Gryph avait du trait dans l'épigramme ; et quelques-unes de ses productions dans ce genre ne sont pas indignes de Martial. Le premier de ses poèmes est daté de 1636. L'édition de ses poésies donnée à Leyde, Elzevir, 1639, est incomplète ; celle de Francfort, 1650, contient des pièces qui ne sont pas de lui. Les meilleures éditions sont celles de Breslau, en 1657 et 1663, in-8°. Celle que Chrétien Gryph, son fils, a donnée en 1698, in-8°., fourmille de fautes d'impression. Gryph a composé six comédies et dix tragédies, dont trois n'ont jamais été publiées. Les sujets de ses tragédies sont tous tirés de l'histoire : la meilleure, composée en 1646, est intitulée, *Léon l'Arménien, ou le Régicide, en cinq actes*, en vers alexandrins rimés. L'action commence la veille de Noël, et dure toute la nuit. La scène se passe à Constantinople, dans le palais impérial, dans une prison, et dans la maison du magicien Iamblichus. Un spectre et un diable paraissent sur la scène. Dans son *Charles Stuart* ou *la Majesté assassinée*, en cinq actes, et aussi en vers alexandrins rimés, parmi les personnages allégoriques et muets, on voit figurer la guerre, l'hérésie, la peste, la mort, la famine, la discorde, la peur, le suicide et la ven-

geance. Le roi périt sur le théâtre. Des comédies de Gryph, qui sont bien inférieures à ses tragédies, nous citerons seulement, *Le berger extravagant*, comédie satirique en cinq actes et en vers. C'est une traduction du *Berger extravagant* de Th. Corneille, que le poète allemand, malgré son dégoût pour ce travail, entreprit sur la demande d'un prince. J. E. Schlegel, dans le 7e. vol. de ses *Mémoires sur l'histoire critique de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemandes*, établit un parallèle entre Shakespéare et A. Gryph, et il place celui-ci, sous plusieurs rapports, à côté du poète anglais. On trouve une excellente notice sur la vie de Gryph, dans le *Nécrologe des principaux poètes allemands par C. H. Schmid.*, vol. 1er., page 113-129. — Chrétien Gryph, fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, nommé en 1674 professeur de grec à Breslau, en 1686 recteur, puis bibliothécaire de l'école de Sainte-Madelène, mourut le 6 mars 1706. Ce savant, bon littérateur, mais poète au-dessous du médiocre, a donné plusieurs ouvrages, soit en latin, soit en allemand : I. *Les forêts poétiques*, Francfort, 1698, in-8°.; Francfort et Leipzig, 1707, in-8°.; Breslau et Leipzig, 1718, in-8°. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, dont les trois premiers ne renferment que de pitoyables élégies et épithalames, offre cependant quelques épigrammes ingénieuses dans le quatrième livre. II. *Description abrégée des ordres chevaleresques, tant ecclésiastiques que séculiers*, Leipzig, 1697, in-8°.; ibid., 1709, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. Logau le publia à l'insu de Gryph; la seconde édition a été soignée et augmentée par le savant professeur Stief. III. *Lusuum ingenii ex præstantissimorum poëtarum recentiorum rarioribus scriptis excerptorum fasciculi duo*, Breslau, 1699. IV. *Vitæ selectorum quorundum illustrium virorum*, Breslau, 1703, in-8°. V. *Les différents âges de la langue allemande, drame représenté sur le théâtre du gymnase de Sainte-Madelène à Breslau*, Breslau, 1708, in-8°.; ouvrage posthume bien moins instructif que la dissertation latine de Theod. Kirchmann, *De linguæ teutonicæ ætatibus*.

B—H—D.

GRYPHE (Sebastien), imprimeur à Lyon, de 1528 à 1556, était né, en 1493, à Reutlingen, (1) ville de Souabe (et non de Suède, comme on le lit dans le Moreri de 1759), et mourut, le 7 septembre 1556. Il était fort célèbre de son temps, dit Baillet, pour son exactitude et pour la netteté de son caractère italique. Le soin qu'il apportait à la correction de ses éditions, était extrême; et cependant, loin de dédaigner les *errata*, il imagina de les mettre en tête de ses livres. C'est ce qu'il fit pour sa *Biblia latina*, 1550, trois vol. in-fol., exécutés, dit-il, *majoribus augustioribusque typis*; termes que tous les bibliographes ont copiés jusqu'ici, sans prendre la peine d'examiner ce qu'étaient ces caractères plus gros (qui correspondent au petit Parangon). L'*errata* des Commentaires de Dolet, sur la langue latine (*Voy.* Dolet,

(1) Il était probablement fils de Michel Greyff, l'un des deux imprimeurs à Reutlingen dans le quinzième siècle, et qui a souscrit ses éditions *Greyff*, *Greyffen* et *Gryff*. Bonginé (*Handbuch der allg. Litteratur-geschichte*, 1, 79) donne en effet à Sébastien les noms de Greyff ou Gryphius. Ce dernier nom n'est que la traduction latine de l'autre : cependant nous nous sommes ici conformés à l'usage, en nous servant du mot *Gryphe*, consacré d'ailleurs par le quatrain suivant de Ch. Fontaine :

La grand'griffe qui tout griffe
A griffé le corps de Gryphe;
Le corps de ce Gryphe, mais
Non le los, non, non, jamais.

num. II de ses ouvrages), travail immense, dont le premier volume a 1707 colonnes, in-fol., ne contient que huit fautes. Sébastien Gryphe imprima en grec, en latin, en hébreu, en français; mais il a donné peu d'ouvrages dans cette dernière langue: il est même digne de remarque, que dans les catalogues des ouvrages imprimés par Gryphe, on n'en cite pas un seul en français. Sébastien Gryphe a cependant imprimé le *Chant-natal de B. Aneau*, 1539, in-4°. (1) Le plus important ouvrage que Sébastien Gryphe ait imprimé en hébreu, est le *Thesaurus linguæ sanctæ*, de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. Duverdier dit que cet imprimeur faisait rechercher les ouvrages perdus des anciens: ses éditions des auteurs classiques, estimées pour la correction, ont nécessairement perdu de leur prix, depuis les travaux des critiques qui ont amélioré les textes; elles ont cependant encore quelques amateurs. Les contemporains de Sébastien Gryphe lui ont donné de grands éloges, non seulement comme habile imprimeur, mais encore comme homme instruit. Nicolas Bourbon, en lui envoyant le manuscrit de ses *Nugæ*, lui écrivit:

En tibi committo mea ludicra, candide Gryphi,
Ut subeant lucem pumice tersa tuo;
Interea dum plura tibi ac meliora parantur
Quæ nondum limam sustinuere satis,
Ergo tuo ex prælo fac talis prodeat iste
Ut volitet toto splendidus orbe liber.

C. Gessner, qui dédia à Gryphe le 12e. livre de ses *Pandectæ*, donne, à la suite, la liste de ses impressions (1). Scaliger lui adressa une lettre, à l'occasion du traité *De causis linguæ latinæ*, et non la dédicace de cet ouvrage, comme le disent Chevillier, Pernetti, etc., etc. (2) Sébastien Gryphe avait pour marque typographique, un griffon sur un cube, au-dessus duquel est suspendu par une chaîne un globe ailé; et pour devise ces mots de Cicéron: *Virtute duce, comite fortunâ*, qu'on a inscrits depuis, sur la loge du change à Lyon. Mais, avant Gryphe, on s'était déjà servi des mêmes signes. A la fin de l'édition *princeps* du commentaire de Hieroclès sur les vers dorés de Pythagore, Padoue, Barthélemi de Valdezocche, 1474, in-4°., on voit un griffon et la devise, *virtute duce*, etc. Gryphe a quelquefois varié les ornements qui accompagnent son griffon. — Antoine Gryphe, fils de Sébastien, suivit sa profession à Lyon (et non à *Paris*, comme on le lit à la page 552 du tome III de l'édition de la *Bibliotheca latina*, donnée par Ernesti), et s'y fit quelque renom. Il donna une seconde édition du Trésor de la langue sainte, par Sanctes Pagnin. Plusieurs auteurs disent qu'il ne cédait pas en érudition à son père. Quelques-unes de ses éditions sont belles; mais il a négligé les dernières qu'il a publiées, n'y employant que des caractères usés. — François Gryphe, frère de Sébastien, fut imprimeur à Paris, de 1532 à 1542; à la différence de son frère, il se servait de caractères romains pré-

(1) Lamonnoye dit que Sébastien et son fils signaient en français *Gryphius*. Il paraît que dans les livres français il conservait la souscription en latin; au bas du frontispice du *Chant natal*, on lit: *Apud Seb. Gryphium*. C'est le seul livre français que nous ayons vu imprimé par Gryphe. Niceron (XXXII, 278) cite *La Sciomachie et Festins faits à Rome au palais du révérendissime cardinal Dubellay, pour l'heureuse naissance de M. le duc d'Orléans*, Lyon, Sébastien Gryphius, 1549, in-4°. Nous n'avons pu voir ce livre, auquel les éditeurs du P. Lelong mettent le nom de Gryphe.

(1) Ce Catalogue, que Maittaire a copié servilement, au tome second de ses *Annales*, contient près de trois cents ouvrages en hébreu, grec et latin.

(2) Ainsi que l'a remarqué Lamonnoye, ce livre est dédié à Scaliger le fils, à qui cette préface est adressée. L'orgueil de Scaliger ne lui permettait guère de dédier son livre à un imprimeur quelque habile qu'il fût.

férablement à l'italique : il avait pour marque, un griffon, avec ces mots : *Vires et ingenium.*—Il y avait à Venise, de 1544 à 1568, un imprimeur qui s'appelait J. Griffio : c'est probablement le nom de *Gryphius*, traduit en italien. — Un Alexandre Griffio imprimait à Venise, en 1581.— Enfin, en 1563, il existait à Padoue un imprimeur nommé Christophe Gryphius, qui avait pour marque un Hercule terrassant le serpent à plusieurs têtes.—Jean-Théod. Leubscher, dans une dissertation intitulée, *Schediasma de claris Gryphiis*, Brieg, 1702, in-4°. de 84 pag., a donné la notice de trente écrivains ou autres personnages connus sous le nom de *Gryph*, *Greiff* ou *Gryphius*, mais presque tous passablement obscurs. On trouve un extrait détaillé de cette curieuse homonymographie dans les *Nova litteraria* de Hambourg, 1703, p. 88-91; et dans le vol. de 1705, p. 9, on donne l'extrait d'une notice supplémentaire de sept autres *Gryphius*, que le même Leubscher inséra dans le n°. 1er. de ses *Αποσπασμάτα litteraria*, dédiés à son beau-père Chr. Gryphius, recteur du gymnase de Ste. Madelène à Breslau, et imprimés dans cette ville, 1705, in-4°. de 24 pag.

A. B—t.

GUA DE MALVES (Jean-Paul de), l'un des premiers Français qui se soient occupés d'économie publique, naquit en 1712 à Carcassonne, d'une famille noble et ancienne. La chute du système de Law entraîna la ruine de son père. Privé des moyens de paraître dans le monde d'une manière conforme à sa naissance, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique, fut pourvu de quelques bénéfices, et vint à Paris, où, vivant dans le plus grand isolement, il se livra à l'étude avec beaucoup d'ardeur. Ses progrès furent très remarquables, surtout dans les mathématiques. Il publia, en 1740, l'*Usage de l'analyse de Descartes.* Cet ouvrage, dans lequel il venge le philosophe français des injustes critiques de ses adversaires, lui ouvrit les portes de l'académie des sciences. Il y fut admis dans la classe de géométrie, et ne tarda pas à se montrer le digne émule des Clairaut et des D'Alembert. Il succéda en 1743 à Privat de Molières dans la chaire de philosophie du collége de France; mais il ne la conserva que quelques années. Il s'en démit, et sollicita en même temps le titre d'académicien honoraire, afin de pouvoir se livrer dans la retraite aux travaux qu'il méditait. On lui proposa de se charger d'une nouvelle édition de la traduction française de l'*Encyclopédie* de Chambers; mais il eut bientôt connu les imperfections du dictionnaire anglais; et il forma le projet d'en publier un sur un plan plus vaste, et qui fût véritablement le dépôt des connaissances humaines. Il s'associa, pour ce travail, un grand nombre de savants et d'artistes: mais n'ayant pu s'accorder avec les libraires qui devaient faire les fonds de l'entreprise, il y renonça; et Diderot et D'Alembert furent choisis pour le remplacer. (*Voy.* Diderot.) L'activité de son esprit lui fournissait sans cesse de nouveaux projets. Après avoir abandonné la direction de la nouvelle Encyclopédie, il sollicita le privilége d'un recueil périodique destiné exclusivement à faire connaître les ouvrages de sciences; mais il ne put l'obtenir, parce qu'il ne voulut pas promettre de n'y pas traiter certaines questions d'économie politique, auxquelles le gouvernement craignait alors qu'on

qu'il a excellé : le P. Niceron nous apprend qu'il l'enseigna pendant plusieurs années à Rome dans le collége de la Sapience, et qu'il prononça un discours en arabe, le 14 janvier 1656, en présence de la reine de Suède. Guadagnolo mourut à Rome le 27 mars 1656. On lui doit : I. *Apologia pro christianâ religione, quâ..... respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin alabedin*, etc., Rome, 1631, in-4°. Voici à quelle occasion l'auteur composa cet écrit : le P. Jérôme Xavier avait composé, probablement en langue persane, sous le titre de *Miroir montrant la vérité*, un ouvrage en faveur de la religion chrétienne. Un Persan d'Ispahan entreprit de le réfuter en faveur de l'islamisme, et d'attaquer les principaux dogmes de notre religion. C'est aux objections et aux raisonnements de ce Persan Ahmed, fils de *Zeïn-el-abédin*, que Guadagnolo répond dans cette *Apologie*, divisée en quatre parties. Dans la première, il prouve la sainteté de l'ancien et du nouveau Testament par l'autorité des pontifes, des conciles et des SS. PP.; par le témoignage même de l'Alcoran et des écrivains musulmans : dans la seconde, il prouve que l'Alcoran n'a jamais été la loi de Dieu, et il puise ses arguments dans les fausse tés, les erreurs grossières, les inepties dont ce livre est rempli. Enfin, dans les deux dernières parties, il établit la vérité de la Sainte-Trinité et la divinité de J.-C. Cet ouvrage fut sans doute trouvé digne de son but, puisque l'auteur en fit une traduction arabe, qui parut en 1657, in-4°. Si nous devions en croire D. Ant. de Léon Pinelo, il en aurait été publié plusieurs éditions; mais cette assertion nous paraît fausse. II. *Breves arabicæ linguæ institutiones*, Rome, 1642, in-fol. Plusieurs orientalistes avaient, avant Guadagnolo, donné les règles de la grammaire arabe; mais il voulut compléter le vide que laissaient encore leurs ouvrages, et il entreprit ses institutions sur un plan plus étendu : ainsi il traite des règles nécessaires à la lecture et à l'écriture, des parties du discours, de la syntaxe et de la prosodie; de plus il offre une courte chrestomathie, composée de vers d'Ali, de *specimen* de l'alcoran, etc. III. Enfin Guadagnolo a beaucoup contribué à la traduction arabe de la Bible, imprimée à Rome en 1671, trois volumes in-fol. Il avait laissé en manuscrit un *Dictionnaire arabe*, et d'autres ouvrages indiqués par Allatius dans ses *Apes Urbanæ*. J—R.

GUADET (Marguerite-Elie), l'un des chefs les plus distingués du parti appelé de la *Gironde*, pendant la révolution de France, fit servir de très beaux talents au succès de la cause la plus déplorable. Guadet, né à Saint-Emilion, était avocat à Bordeaux, et avait environ trente-deux ans, lorsqu'il fut député, à l'assemblée législative, en 1791. Il jouissait déjà d'une assez grande réputation lors de la convocation des états-généraux, et réunit même beaucoup de suffrages aux élections de cette époque. Son extrême jeunesse seule empêcha qu'il ne fût nommé. Son élection et celle de ses amis, en 1791, rappellent une époque des plus remarquables; et il n'est pas inutile d'en signaler sommairement quelques traits pour ceux des lecteurs qui cherchent la vérité dans un chaos qu'on s'efforce d'obscurcir de plus en plus dans les temps actuels : ils se rattachent d'ailleurs au personnage qui est l'objet de cet article, et qu'on peut considérer peut-être comme l'homme le plus habile de sa faction. A l'époque de la convocation des assemblées électorales

dans un âge très avancé. Il a publié un *Commentaire* estimé sur le premier et sur une partie du second livre des Institutes de Justinien, et un recueil sous ce titre : *Exercitationes in jus civile, quibus pleraque juris naturæ et gentium principia et alia ejusmodi illustrantur*, Pise, 1766, 5 vol. in-4°. Dans le nombre de ses opuscules, qui ont paru séparément, on se contentera de citer: I. *De legibus censoriis*. II. Une *Dissertation* sur le fameux manuscrit des *Pandectes florentines*, insérée dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori. III. *De periculis ex copiâ subsidiorum in litterarum studio cavendis*. C'est une déclamation contre l'excessive multiplicité des livres; mais, depuis qu'on s'en plaint, on n'est pas encore parvenu à trouver le moyen d'en réduire le nombre. W — s.

GUADAGNINI (Jean-Baptiste), savant curé italien, naquit, en 1722, à Eséno, dans la province de Brescia. Les leçons et l'exemple d'un de ses professeurs de philosophie, lui avaient d'abord fait embrasser avec ardeur les opinions de Molina: mais la lecture des ouvrages de Saint-Augustin le ramena dans le système opposé; et il devint si zélé pour la doctrine de ce saint Père, qu'il voulut la soutenir lui-même par des thèses publiques dans les écoles des dominicains à Brescia. Ayant été ordonné prêtre, il se livra avec ardeur aux fonctions du saint ministère, dont il se délassait par l'étude des sciences ecclésiastiques, des langues mortes et vivantes, et même en s'exerçant à la poésie sacrée. En 1760, il fut nommé curé de Cividate, dans cette vallée du Brescian, qu'on appelle Val Camonica, et ensuite archiprêtre du canton. Tous les moments que ne réclamaient pas le soin de ses ouailles et les occupations de son archiprêtrise, étaient consacrés au travail du cabinet. Outre les ouvrages dont nous allons donner la liste, il composa un grand nombre de dissertations pour le *Journal ecclésiastique* de Rome. Ses opinions théologiques offensèrent vivement quelques molinistes, et il eut à essuyer de leur part bien des attaques et des persécutions. Cette controverse, très fâcheuse pour lui, occupa la majeure partie de ce journal en 1796. La sérénité de son ame lui fit supporter avec une résignation édifiante les tracasseries de ses adversaires, et les funestes événements de la révolution d'Italie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 21 mars 1806. Les plus remarquables de ses ouvrages imprimés sont : I. *De antiquâ paræciarum origine*, Brescia, 1782, in-8°. II. *Difesa di Arnaldo di Brescia*, Pavie, 1790, 2 vol. in-8°. III. *Due lettere prorenesiche al signor D. Vincenzo Rosa sopra il celibato*, Bergame, 1801, deux volumes in-8°. Il a laissé en manuscrit d'autres ouvrages du même genre. Le professeur Floriano Caldani a publié sur cet auteur, à Padoue, en 1808, un volume in-8°. qui a pour titre : *Memorie sulla vita e sulle opere di Giambattista Guadagnini, arciprete di Cividate in Val Camonica*. G—n.

GUADAGNOLO (Philippe) naquit à Magliano dans l'Abruzze ultérieure, vers 1596. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation des clercs réguliers mineurs, et fit profession à Rome en 1612. Il paraît qu'il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues orientales; il acquit la connaissance du grec, de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, du persan et de l'arabe. C'est principalement dans cette dernière langue

qu'il a excellé : le P. Niceron nous apprend qu'il l'enseigna pendant plusieurs années à Rome dans le collége de la Sapience, et qu'il prononça un discours en arabe, le 14 janvier 1656, en présence de la reine de Suède. Guadagnolo mourut à Rome le 27 mars 1656. On lui doit : I. *Apologia pro christianâ religione, quâ..... respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin alabedin*, etc., Rome, 1631, in-4°. Voici à quelle occasion l'auteur composa cet écrit : le P. Jérôme Xavier avait composé, probablement en langue persane, sous le titre de *Miroir montrant la vérité*, un ouvrage en faveur de la religion chrétienne. Un Persan d'Ispahan entreprit de le réfuter en faveur de l'islamisme, et d'attaquer les principaux dogmes de notre religion. C'est aux objections et aux raisonnements de ce Persan Ahmed, fils de *Zein-el-abédin*, que Guadagnolo répond dans cette *Apologie*, divisée en quatre parties. Dans la première, il prouve la sainteté de l'ancien et du nouveau Testament par l'autorité des pontifes, des conciles et des SS. PP.; par le témoignage même de l'Alcoran et des écrivains musulmans : dans la seconde, il prouve que l'Alcoran n'a jamais été la loi de Dieu, et il puise ses arguments dans les fausse tés, les erreurs grossières, les inepties dont ce livre est rempli. Enfin, dans les deux dernières parties, il établit la vérité de la Sainte-Trinité et la divinité de J.-C. Cet ouvrage fut sans doute trouvé digne de son but, puisque l'auteur en fit une traduction arabe, qui parut en 1637, in-4°. Si nous devions en croire D. Ant. de Léon Pinelo, il en aurait été publié plusieurs éditions; mais cette assertion nous paraît fausse. II. *Breves arabicæ linguæ institutiones*, Rome, 1642, in-fol. Plusieurs orientalistes avaient, avant Guadagnolo, donné les règles de la grammaire arabe; mais il voulut compléter le vide que laissaient encore leurs ouvrages, et il entreprit ses institutions sur un plan plus étendu : ainsi il traite des règles nécessaires à la lecture et à l'écriture, des parties du discours, de la syntaxe et de la prosodie; de plus il offre une courte chrestomathie, composée de vers d'Ali, de *specimen* de l'alcoran, etc. III. Enfin Guadagnolo a beaucoup contribué à la traduction arabe de la Bible, imprimée à Rome en 1671, trois volumes in-fol. Il avait laissé en manuscrit un *Dictionnaire arabe*, et d'autres ouvrages indiqués par Allatius dans ses *Apes Urbanæ*. J—s.

GUADET (Marguerite-Elie), l'un des chefs les plus distingués du parti appelé de la *Gironde*, pendant la révolution de France, fit servir de très beaux talents au succès de la cause la plus déplorable. Guadet, né à Saint-Emilion, était avocat à Bordeaux, et avait environ trente-deux ans, lorsqu'il fut député, à l'assemblée législative, en 1791. Il jouissait déjà d'une assez grande réputation lors de la convocation des états-généraux, et réunit même beaucoup de suffrages aux élections de cette époque. Son extrême jeunesse seule empêcha qu'il ne fût nommé. Son élection et celle de ses amis, en 1791, rappellent une époque des plus remarquables; et il n'est pas inutile d'en signaler sommairement quelques traits pour ceux des lecteurs qui cherchent la vérité dans un chaos qu'on s'efforce d'obscurcir de plus en plus dans les temps actuels : ils se rattachent d'ailleurs au personnage qui est l'objet de cet article, et qu'on peut considérer peut-être comme l'homme le plus habile de sa faction. A l'époque de la convocation des assemblées électorales

, l'exercice de la royauté était
lu: le prince à qui elle appar-
était prisonnier dans son pro-
is; et l'on s'attendait déjà, dans
s provinces, à le voir subir
ment extraordinaire. Au milieu
nsées diverses auxquelles la
ée de voir réaliser un événe-
ssi extraordinaire ne pouvait
r de donner lieu, quelques
novateurs, dont les doctrines
déjà fait beaucoup de prosé-
épandirent à Paris, et surtout
s provinces, que le trône ne
plus se soutenir, qu'il fallait
e ce qui en restait, et fonder,
débris, un gouvernement répu-
Ce système, qui ouvrait une
e sans bornes aux ambitions
les et au fanatisme de la liberté,
ur prôneurs tous les hommes
, tous les aventuriers, tous
nfin qui plaçaient leurs espé-
dans les métamorphoses poli-
, et peut-être aussi beaucoup de
ien intentionnés, dont l'imagi-
s'était abandonnée aux déce-
illusions d'une perfectibilité chi-
ie. Le peuple, qui avait été arra-
es habitudes et à ses anciennes
tions, par une force et une sé-
habilement combinées, était
ne sorte de délire: il imprima à
vaste conspiration un mouve-
prodigieux que rien ne pou-
rêter, et qui franchit en effet
s obstacles. Telle était la dis-
n des esprits, lors du retour
uis XVI après le voyage de Va-
: il n'y avait réellement plus
narchie en France; tous les élé-
en étaient dispersés ou détruits.
tait plus qu'un vain nom; et l'on
grandir, chaque jour, les fantô-
précurseurs de cette monstrueuse
chie, qui allait s'établir par le
dieux des crimes, puis régner
et périr au milieu des forfaits et du
sang. C'était surtout dans les villes
de commerce maritime, qu'à l'ori-
gine des troubles, les idées d'indé-
pendance et de liberté politique avaient
réuni le plus de partisans: elles y
étaient encore dans toute leur force;
et c'est ce qui explique pourquoi les
députés du département de la Gironde
furent presque tous républicains. Ils
jurèrent dans leurs conciliabules,
avant de partir de Bordeaux, de sa-
crifier ce qui restait de la royauté à l'é-
tablissement de leur système; et ce
serment impie, l'impétueux Guadet fut
un des plus ardents à le prononcer.
Eux-mêmes révélèrent ce secret au
jour de leur funeste victoire, lors-
qu'ils en disputaient les profits aux
factions de Danton et de Robespierre,
dont la première avait un but tout
différent, et la seconde était dirigée
par un fanatisme aveugle, qui l'entraî-
nait dans un abîme d'anarchie, d'où
il lui serait impossible de sortir. Le
projet d'instituer une république chez
une nation qui, de toutes celles de
l'Europe, est peut-être la moins
faite pour supporter un tel gouverne-
ment, appartient aux Girondins; ou
du moins ils employèrent franchement
tous leurs moyens pour le faire réus-
sir: ceux qui ont observé l'influence
des opinions et la succession des évé-
nements, n'ont aucun doute à cet égard.
Les atroces auxiliaires des Girondins,
avec lesquels toutefois il serait injuste
de les confondre, quoiqu'ils poussas-
sent les mêmes cris et fussent affu-
blés des mêmes couleurs, ne firent
que disperser les ruines de l'édifice
dont ils avaient renversé tous les sup-
ports. Lorsque Guadet et ses collègues
arrivèrent à Paris, le club fameux qui,
avant que la constitution fût établie,
s'était qualifié du titre de *Société des
amis de la constitution*, était à-peu-

près dissous. A la suite des événements du Champ-de-Mars (*Voy.* Bailly), la plus nombreuse portion des sociétaires avai abandonné le local des jacobins, et s'était transportée, en conservant son titre, dans la maison des religieux Feuillants. Beaucoup de personnages assez importants, qui auparavant n'avaient fréquenté aucun club, s'étaient agrégés à celui-là, qui voulait défendre la royauté constitutionnelle; quelque misérable qu'elle fût alors, c'était encore la seule planche de salut : il ne restait plus aux jacobins que quelques fanatiques démagogues, à la tête desquels étaient Brissot, le chevalier de Laclos, l'un des principaux auteurs de la révolte du Champ-de-Mars, et cinq à six députés constituants qui avaient voté pour que le Roi fût mis en jugement. On remarquait parmi ces démagogues, Pétion, Robespierre, et l'abbé Sieyes, qui cependant n'avait point opiné pour ce jugement criminel. Lors de l'arrivée des députés, le club jacobite, qu'on avait eu l'imprudence de laisser subsister, se grossit de beaucoup de personnages dangereux qui y traînèrent à leur suite les intrigants de toutes les classes et de tous les pays, qu'ils crurent pouvoir être utiles à leurs desseins; et ils y professèrent dès-lors ce système de démagogie atroce qui, se propageant de Paris dans les provinces, exalta les fureurs populaires à un degré qu'il est impossible de peindre. Les nouveaux députés qui avaient été presque tous clubistes dans leurs départements, se partagèrent, suivant la différence de leurs projets, entre la société des jacobins et celle des feuillants : Guadet et ses amis choisirent les jacobins; et on les vit presqu'aussitôt travailler sans relâche à l'établissement de leur république, tout en affectant de parler de fidélité à la constitution, et d'un dévou sans bornes pour elle. Guadet de ceux dont les discours, to véhéments, toujours pleins d'a et souvent même d'éloquence, rent le mieux ce parti : à cette é aucun orateur, dans ces tumult assemblées, ne produisait un plus marqué. Le cri d'ordre les sectaires était contre les grés, les prêtres, la cour et l nistres : on n'entendait pas chose dans leurs clubs; et, e tant de celui de Paris, Guadet retentir de nouveau ce cri dan semblée législative avec le plus succès. Pour renverser le trô fallait l'isoler successivement d ses appuis, attaquer les princes c soutiens des émigrés, et che dans la constitution même, des pour la détruire. Cette marche f vie avec un art infini : dès le com cement de la session de l'asse législative, M. de G....., l'un collègues, demanda, le 28 o 1791, qu'il fût fait une procla constitutionnelle qui enjoignît à sieur, frère du Roi, de rentre le royaume dans le délai de deux sous peine d'être privé de ses Guadet appuya vivement cette sition (qui passa le 30 octobre), manda, bientôt après, que les F qui s'étaient réunis hors des fro sur les bords du Rhin, fussent rés suspects de conjuration l'État, et que si, au 1er. janvier ils n'étaient pas rentrés dans le me, on les poursuivît comme co teurs, et que, comme tels, on le de mort : il voulut aussi que le sé fût mis sur leurs biens, et que la en perçût les revenus, les dro créanciers réservés; cette prop fut décrétée. Peu de temps apr de ses collègues fit la motion

ctement à ce qu'il appelait
e du mal, en mettant en
n les princes frères du Roi.
eprésenta dérisoirement qu'il
server cette mesure pour les
du peuple, et l'ajourna au
ier 1792 : elle le fut sans op-
; mais, le 2 janvier, Gensonné
levé l'ajournement, Guadet
ua pas d'appuyer l'audacieux
accusation, qui passa à une
nde pluralité. A-peu-près
même temps, Guadet si-
i congrès des puissances de
contre la France et sa révo-
il fit décreter, que tout agent
et autre régnicole, qui y
it part, ou à tout autre projet
à détruire la constitution, se-
ir-uivi comme coupable du
le lèse-nation, et puni de
e fut lui qui, le 3 mai, fit
n décret d'accusation contre
you, rédacteur du journal in-
mi du Roi, et contre Marat,
liait l'*Ami du peuple*. Jus-
lerniers jours de juillet 1792,
et ses amis poursuivirent
rche révolutionnaire, avec la
iolence; déportation des pré-
enciement de la garde du Roi,
qua tout ce qui pouvait con-
u renversement du trône (*V.*
NÉ); mais, à la fin de juillet, les
i de la faction de Danton, qui
n autre but, et les terri-
roches de la révolution du 10
nt son parti et lui craignaient
ouvoir être les maîtres, paru-
peu les intimider. Ils firent
dans les journaux qui leur
dévoués, différents articles
sens des constitutionnels, et
rent à négocier avec la cour :
s prétentions qu'ils avaient élevées ayant pu être admises, ils re-
leur attitude révolutionnaire; et Guadet recommença ses dangereuses déclamations. Peu de temps avant ce moment d'incertitude, on l'avait vu un des premiers appuyer la pétition des soldats révoltés du régiment suisse de Châteauvieux, et le séditieux triomphe qui leur fut décerné dans la capitale (*V.* Collot-d'Herbois) : il avait aussi plaidé la cause des assassins d'Avignon, qu'on vit bientôt arriver à Paris, et grossir la troupe infâme des assassins employés à égorger dans les prisons, le 2 septembre et les jours suivants. Il ne craignit pas de dire que les atrocités commises à Avignon n'étaient qu'une erreur des bons citoyens. Ami de Brissot, qu'il surpassait de beaucoup en talents, Guadet avait appuyé de toutes ses forces le décret d'accusation contre le ministre Delessart (*Voy.* Brissot). On signala généralement Guadet et son parti comme les provocateurs du rassemblement séditieux qui, le 20 juin 1792, pénétra dans le château des Tuileries, mit en danger les jours du Roi et de la reine, et fournit à Louis XVI l'occasion de développer à-la-fois ce caractère intrépide et paisible, qui est le sublime de la vertu. Un moment avant cette scène affreuse, on avait entendu Guadet demander que toute cette populace armée, ayant à sa tête les révolutionnaires les plus furieux, fût admise aux honneurs de la séance, et défilât dans la salle; et malgré le décret qui excluait de la salle les pétitionnaires armés, cette demande fut accordée. Pétion, maire de Paris, ne s'était point opposé à ces désordres, ou plutôt les avait puissamment favorisés; l'administration du département, qui était constitutionnelle, le suspendit de ses fonctions, et le Roi approuva son arrêté : Guadet dénonça, avec sa violence habituelle, le département, la cour et

les ministres, et, à l'aide des siens, obtint la réintégration du maire, en faisant l'éloge de son patriotisme. Le général Lafayette avait, au nom de son armée, demandé justice des attentats commis contre la personne du Roi : Guadet, dans un discours toujours mordant, toujours dérisoire, soutint que cette demande, libellée dans le style de Cromwell ou de César, ne pouvait être du fils aîné de la liberté. Le général, voyant que sa pétition n'avait pas produit l'effet qu'il en avait espéré, parut lui-même à la barre de l'assemblée : Guadet ne put se contenir en sa présence; il l'attaqua à découvert, et demanda que le ministre de la guerre fût interpellé de dire s'il avait accordé un congé à M. de Lafayette, qui n'eût pas dû quitter son armée alors en présence de l'ennemi. Cette proposition fut rejetée à une assez forte pluralité, mais n'en devint pas moins le motif d'un projet de décret d'accusation contre ce général : ce projet, bien que repoussé encore à la même majorité, amena immédiatement la révolution du 10 août, à laquelle Guadet et son parti n'eurent aucune part directe, quoiqu'ils s'en soient vantés après l'événement. L'exécrable honneur de cette journée appartient entièrement à la faction de Danton (*Voy.* Danton). Ce ne furent point les républicains, ou, ce qui est la même chose, les Girondins, qui, au moment de cette révolution ou immédiatement après, firent entendre les premiers le cri de *vive la république :* le 10 août même, ils proposèrent un décret, pour qu'il fût nommé un gouverneur au prince royal; ce qui prouve qu'alors ils ne pensaient qu'à la déchéance du malheureux Louis XVI, et ne trouvaient pas que la circonstance fût favorable pour établir leur république. La faction de Danton les intimidait plus que jamais voulaient se servir du royal e dont ils se seraient emparés l'opposer aux projets anti-r cains qu'ils supposaient à leurs saires : Guadet présidait l'ass le 10 août. Après le rejet de position de nommer un gouv au prince royal, les Girondi sayèrent de se saisir des rè nouveau gouvernement; mais voir leur fut disputé avec au vigueur que de succès par les rivales, quoique plusieurs cains, et Guadet entre autre sent d'abord été nommés mem la commission de gouvernem l'on doit dire qu'ils n'exercèrent violence : plusieurs hommes p par la journée du 10 août, furc tégés particulièrement par Gu ne fut que lorsque la commun ris, dirigée par Danton, se fut maîtresse dans la capitale, persécutions devinrent épouva Les Girondins eux-mêmes, q eussent la pluralité dans l'ass furent forcés de céder, et de consommer sous leurs yeux l sinats du 2 septembre, dont q uns d'entre eux sans doute n'être pas proscrits eux-même chèrent à affaiblir l'horreur. Louvet.) Presque tous les de Paris à la Convention fure més sous l'horrible influence sacres de septembre; il n'y un seul Girondin. Lors de des armées de Prusse et che en France, Guadet et essayèrent de reprendre cou ne contribuèrent pas peu, éloquence, à inspirer au peu ardeur guerrière qui devait o jour tant de prodiges. Gu manda que la petite ville de l qui s'était laissé prendre pa

rasée; et l'assemblée décréta
ısition, qui ne fut cependant
cutée. Nommé député à la
ion par la ville de Bordeaux,
développa, dans cette crimi-
semblée, une énergie et un
extraordinaires, et surtout
nts très remarquables. Son
ut pouvoir s'assurer la faveur
:, en demandant la punition
ıes de septembre, et en dé-
sans cesse la faction d'Or-
nais ils s'étaient mis dans une
telle, que ni les constitution-
es royalistes ne s'intéressaient
ort; ils devaient les avoir plu-
ennemis que pour auxiliaires.
t tout le règne des Girondins
Convention, l'attaque contre
ın d'Orléans et ensuite contre
sacres de septembre, fut le
rincipal auquel ils se fixèrent;
urs adversaires les combatti-
n leur reprochant leurs préten-
isons avec la cour avant le 10
n prêtre apostat nommé Châles
lit qu'on avait trouvé le nom
ıdet dans les papiers renfer-
:hez le roi, dans la fameuse
: de fer: dès ce moment, les
des deux factions, soit dé-
soit séditieux et clubistes du
, se coalisèrent pour le dénon-
c d'autant plus d'acharnement
ureur, qu'ils le redoutaient da-
e. Robespierre, qui était de-
caché pendant le combat du 10
t avait repris, après les événe-
, son ancienne influence sur la
ce, fut celui qui attaqua les Gi-
s, et surtout Guadet, avec le
e violence et d'opiniâtreté. Le
bordelais possédait tous les
ges d'un brillant orateur, et
bien loin de lui son adversaire,
ıvait à lui opposer qu'une inta-
e loquacité et un grand ascen-
dant sur la multitude. Ce dernier avantage était sans doute beaucoup dans une assemblée qui s'était mise sous la protection de la populace; cependant Guadet terrassa souvent le favori de cette populace avec une force et un talent que ses ennemis eux-mêmes ne purent s'empêcher d'applaudir, surtout lorsque Robespierre, motivant ses attaques sur les liaisons des Girondins avec Dumouriez (*V.* Gensonné), crut pouvoir les accabler comme complices du général proscrit. L'histoire de ce temps n'oubliera pas de dire avec quelle vigueur Guadet atterra son ennemi, en l'accusant à son tour, Danton et lui, d'être les agents et les soutiens d'une faction bien plus dangereuse. Pour se débarrasser des poursuites des deux factions, les Girondins, dont l'histoire est celle de Guadet, firent décréter la peine de mort contre ceux qui rappelleraient les Bourbons, la peine de mort contre les émigrés, et ensuite l'arrestation du duc d'Orléans, qu'ils voulaient envoyer à Bordeaux, mais que leurs adversaires firent envoyer à Marseille. Les trois chefs du parti de la Gironde, Guadet, Gensonné et Vergniaux, votèrent la mort dans le procès du roi, après avoir vu rejeter la demande qu'ils avaient faite de l'appel au peuple du jugement à intervenir : la condamnation étant portée, Guadet, effrayé de cette monstrueuse injustice, et prévoyant sans doute les suites qu'elle devait avoir, demanda le lendemain, avec un accent qui semblait exprimer le remords et la douleur, qu'il fût sursis à l'exécution : cette demande, fortement appuyée, fut le dernier des quatre appels nominaux sur le sort de l'infortuné Louis XVI. Ce fut inutilement que les Girondins sacrifièrent, dans cette occasion, leur honneur et leurs opinions à leur sûreté

personnelle ; rien ne put les sauver : leurs ennemis, ne pouvant obtenir contre eux la pluralité de l'assemblée, eurent recours aux séditions, aux pétitions populaires, précisément comme les Girondins l'avaient fait eux-mêmes le 20 juin 1792, contre la personne du Roi. Deux ou trois sections se présentèrent d'abord à la barre. L'assemblée où ils avaient encore la pluralité les repoussa ; et ce furent les sectionnaires eux-mêmes qui furent considérés comme conspirateurs. Bientôt après, Réal, l'un des agents les plus adroits de la faction de Danton, imagina de faire présenter contre eux une nouvelle pétition par toutes les sections réunies, c'est-à-dire, par toute la commune : les pétitionnaires parurent ; mais Guadet, qui se chargeait presque toujours de répondre dans ces terribles circonstances, triompha de nouveau. Ne pouvant avoir l'avantage par toutes ces manœuvres, les deux factions se décidèrent à une insurrection générale. Le 31 mai 1793, on fit sonner le tocsin ; et Henriot (*V.* ce nom), à la tête de la prétendue garde nationale et d'une foule immense, entoura la Convention, pendant qu'un savant, nommé Hassenfratz, était à sa barre à la tête d'une horde de pétitionnaires, et demandait la proscription des Girondins. Dans ce moment décisif, Guadet parut encore à la tribune, ou plutôt à la brèche, où il montra un courage vraiment héroïque, et fit momentanément triompher son parti. Mais le lendemain et le 2 juin, l'insurrection continua ; et les Girondins furent abandonnés, décrétés d'arrestation, et bientôt après d'accusation. Les absents furent mis hors de la loi. Guadet, qui fut de ce nombre, était parvenu, avec plusieurs de ses amis, à s'enfuir dans le Calvados, où ils furent protégés par l'administration et une partie des habitants, et même par le général Wimpfen, qui y commandait. Ils réussirent à exciter un certain enthousiasme en leur faveur, et on y prit les armes ; mais ce zèle dura peu. Les principaux habitants du Calvados, les jeunes gens surtout, dont l'opinion était très royaliste, voyant que les proscrits ne cessaient, comme leurs proscripteurs, de vouer à l'anathème les rois, les nobles et les émigrés, rentrèrent chez eux, et abandonnèrent les Girondins et Guadet à leur malheureux sort. Il s'enfuit comme il put, et arriva à Bordeaux, où déjà les deux factions, qui formaient alors la Convention, avaient ressaisi le pouvoir. Sans cesse poursuivi, Guadet s'était caché chez son père à Libourne : ce fut dans cet asile qu'on le saisit. Conduit à Bordeaux, il y fut exécuté le 17 juillet 1794. Avant de recevoir le coup fatal, il voulut haranguer le peuple : mais le roulement des tambours empêcha qu'il ne fût entendu ; conformité remarquable avec la fin du monarque vertueux à la perte duquel il avait tant contribué. Son père, âgé de soixante-dix ans, sa tante, âgée de soixante-cinq, et son jeune frère, qui était adjudant-général à l'armée de la Moselle, périrent, du même supplice, peu de temps après. B—u.

GUAGNINO (ALEXANDRE), historien, né à Vérone en 1538, embrassa la profession des armes, et, étant entré au service de Pologne, se distingua par sa valeur dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie. Il fut récompensé par l'indigénat, titre qui lui assurait les priviléges de la noblesse ; et, peu de temps après, le roi Sigismond-Auguste le nomma commandant de la forteresse de Witepsk. Au bout de quatorze ans, il obtint sa retraite avec une pension, et

s'appliqua à écrire l'histoire de sa patrie adoptive. Il mourut à Cracovie en 1614, âgé de 76 ans. L'ouvrage qui reste de Guagnino, est intitulé : *Rerum Polonicarum libri tres.* Le premier livre ou tome contient la suite des rois de Pologne depuis Lech, 1er. duc des Sarmates, jusqu'à Henri de Valois; le second, la description des provinces qui composaient le royaume de Pologne (1); et le troisième, une collection des pièces originales les plus propres à jeter du jour sur les événements arrivés en Pologne dans le XVIe. siècle. Mattei dit que cet ouvrage fut imprimé d'abord en 1574, puis en 1578 à Cracovie, et à Spire en 1581, in-fol. Bayle en cite une édition de Francfort, 1584, in-4°.; et Lenglet-Dufresnoy, une autre de la même ville, et sous cette date, 3 vol. in-8°. Il méritait ce grand succès par l'exactitude des faits, et par un style qu'un critique polonais (Starovolsky) trouve clair et élégant. Math. Strykowsky, dans la dédicace de son *Histoire de Lithuanie*, accusa Guagnino de lui avoir dérobé le fruit de ses veilles, et de s'être approprié son travail en se contentant de le traduire en latin avec de légers changements (2). Plusieurs Polonais ont ajouté foi à cette accusation; et Laurent Mizler a publié l'histoire de Guagnino sous le nom de son adversaire, dans le *Recueil des historiens de Pologne*, 1761. W—s.

GUAIFER, prince de Salerne, usurpa cette souveraineté en 862. Adimar, prince de Salerne, s'étant rendu odieux à ses sujets par son avarice, Guaifer entra dans son palais à la tête d'une troupe de conjurés, se saisit de sa personne, et le retint pendant le reste de sa vie dans une obscure prison, tandis qu'il se fit proclamer lui-même prince de Salerne. L'empereur Louis II ayant voulu obtenir la liberté d'Adimar, Guaifer, pour n'avoir pas à lutter contre les importunités de ce monarque, fit arracher les yeux à son prisonnier. L'Italie méridionale, sans cesse menacée par les Sarrasins, aurait passé au pouvoir des Musulmans, sans la vigoureuse résistance des princes lombards. Guaifer, averti, en 872, par un marchand d'Amalfi, que les Sarrasins se préparaient à l'attaquer, entoura Salerne de fortifications, et soutint vaillamment le siége que le sultan Abdallah vint mettre devant cette ville. L'empereur Louis marcha au secours de Guaifer avec Adelgise, prince de Bénévent; et l'armée des Sarrasins fut presque entièrement détruite. Guaifer gouverna ensuite ses états avec autant de sagesse que de valeur; ils fleurirent sous son administration, et ils étaient alors les plus commerçants et les plus civilisés de l'Europe. En 880, lorsque Guaifer se sentit atteint d'une maladie mortelle, il voulut revêtir l'habit de moine dans le couvent du Mont-Cassin; mais il mourut avant de pouvoir s'y rendre. Il eut pour successeur son fils Guaimar I. S. S—r.

GUAIMAR I, *de Mauvaise mémoire*, prince de Salerne, régna de 880 à 901. Lorsqu'il succéda, en 880, à son père Guaifer, il trouva la principauté de Salerne engagée dans une guerre contre les Sarrasins. Il chassa en 882 d'Acropolis ceux qui s'étaient emparés de cette citadelle au cap de

(1) La *Descriptio Sarmatiæ Europeæ* de Guagnino a été insérée dans le tome premier du *Corpus Hist. Polonicæ* de Jean Pistorius, Bâle, 1582; et son ouvrage entier, dans la *Centuria scriptor. Polonor.*, de Simon Starovolsky, 1632. Ce même recueil contient l'histoire de Stryhowsky.

(2) Tiraboschi a pris la défense de son compatriote, et cherche à le justifier du reproche de plagiat; mais ses raisons ne sont pas péremptoires; et il a oublié la meilleure de toutes, c'est que Guagnino fit traduire son ouvrage en polonais en 1611, par Martin Pacowsky, et qu'il se disposait à le publier en cette langue, ce dont il se serait bien gardé s'il eût eu à en redouter la comparaison avec l'histoire de Stryhowsky. (*V.* STRYHOWSKY.

la Licora. Mais des troupes plus nombreuses de Musulmans s'étaient établies sur les bords du Garigliano ; et le prince de Salerne n'avait aucun secours à espérer des faibles successeurs de Charlemagne. Guaimar alla en 887 à Constantinople ; il mit ses états sous la protection de l'empire d'Orient, et reçut de Basile le Macédonien ou de son successeur Léon, de grands honneurs avec la dignité de Patrice. Mais les Grecs, ayant conquis la principauté de Bénévent en 891, voulurent aussi acquérir sur Salerne une autorité plus complète. Quelques habitants leur en ouvrirent les portes en 893 ; et cependant ils ne purent s'en rendre maîtres. Guaimar apprit, par cette tentative, ce qu'il avait à craindre de ses perfides alliés : il se réunit en 896 au duc de Spolète pour chasser les Grecs de Bénévent, et il y réussit. L'année suivante, comme il se rendait auprès du duc de Spolète son beau-frère, il passa une nuit dans le château d'Avellino, qui dépendait de lui. Mais le châtelain, nommé Adelferio, nourrissait contre son souverain une haine secrète : pendant la nuit, se trouvant maître de sa personne, il lui fit arracher les yeux. Cependant le duc de Spolète le contraignit ensuite à rendre la liberté au prince aveugle. Mais Guaimar, aigri et rendu défiant par la trahison qu'il avait éprouvée et par la dépendance où il était tombé, s'abandonna à des excès de cruauté qui firent de lui un objet d'horreur. Dès l'an 893, il avait associé son fils Guaimar II à la souveraineté : les Salernitains obligèrent, en 901, celui-ci à se charger seul du gouvernement ; et Guaimar I, qu'ils surnommèrent *de Mauvaise mémoire*, fut retenu comme prisonnier dans l'église de Saint-Maxime, qu'il avait bâtie lui-même. S. S—r.

GUAIMAR II, prince de Sale régna avec son père Guaimar 893 à 901, et seul de 901 à Malgré le surnom de *Bonne mém* que les sujets de Guaimar II lui nèrent pour le distinguer de son c'est, parmi les princes lombar l'Italie méridionale, un de ceux l'histoire a conservé le moins de venirs. Il fut ennemi d'Atenolfe, p de Bénévent ; mais il s'allia en à Landolfe son successeur pour quer les Grecs dans l'Appulie. Il rut en 933 : son fils Gisolfe I seulement de quatre ans, lui suc — Guaimar III, prince de Sal fils et successeur de Jean II et fils de Lambert, était probabl de la famille des ducs de Spolèt fut pendant son règne, commen 994, que quelques aventuriers mands, venus en pélerinage d midi de l'Italie, se trouvèrent lerne au moment où cette ville chande, riche et populeuse, m féminée, était menacée par une sion de Sarrasins. Tandis que t habitants fuyaient et tremblaie Normands se jetèrent sur les in avec tant de bravoure, qu'ils l rent en fuite, après en avoir f grand massacre. Guaimar III contenta pas de distribuer au mands qui l'avaient secouru, l magnifiques récompenses ; il les retenir à son service : il des terres, des honneurs, chesses à ceux de leurs comp qui viendraient s'établir da états, et il attira ainsi les aven qui, par leurs conquêtes, d fonder le royaume de Naples. I rut vers l'an 1031. — Guaim prince de Salerne, fils et suc de Guaimar III, régna de 1 1052. Lorsqu'il succéda, en 1 son père, la domination des Lo

plus affermie que jamais midi de l'Italie. La puissance asins s'était affaiblie; les Grecs eu redoutables: les Normands ent des soldats utiles et brane s'étaient point encore fait à leurs maîtres; et les empelemands, plus puissants que lovingiens, protégeaient les feudataires, en respectant its et leurs libertés. Guaimar ta de ces circonstances pour ses états héréditaires. L'emonrad le Salique lui donna, , la principauté de Capoue, it ôtée à Pandolfe IV: en mps il investit Rainolfe, chef mands, du comté d'Averse. ide de ces Normands, Guaisoumit, l'année suivante, la malfi, qui, jusqu'alors, avait us riche et la plus commerpublique de l'Italie. En 1040, r fit la conquête du duché de ; il porta ensuite ses armes Calabre et l'Appulie: il fonda, , la forteresse de Squillace, siége devant Bari. Mais, penmême temps, les Normands, successivement par Guilras-de-fer et par Drogon, act une puissance plus solide, elle était fondée sur leur proure, et non sur celle de mer. En 1047, l'empereur Henri a Guaimar IV à restituer la uté de Capoue à Pandolfe V, Pandolfe IV, qui en avait été é par Conrad. D'autre part, les s d'Amalfi, souffrant impait la perte de leur liberté, cons, en 1052, contre Guaimar: s-uns de ses parents les secon- et comme Guaimar se rendait à Salerne, ils le tuèrent sur le la mer, de trente-six coups nard. Son fils Gisolfe II, le dernier des princes lombards de Salerne, lui succéda. S. S—r.

GUALBERT (St. Jean), abbé et fondateur, au XIe. siècle, de l'ordre de Vallombreuse, était issu d'une noble et riche famille de Florence. Quoique élevé dans la piété, il se livra, dans sa jeunesse, à la dissipation et aux plaisirs du monde, et en adopta les maximes. Hugues Gualbert, son frère, ayant été tué par un gentilhomme, Jean crut que l'honneur l'obligeait d'en tirer vengeance, et fut entretenu par son père dans cette idée criminelle. Il n'attendait qu'une occasion favorable, pour mettre ce projet à exécution, lorsqu'un jour de vendredi-saint, revenant de la campagne à Florence, il rencontra le meurtrier dans un chemin écarté et si étroit, qu'il ne pouvait lui échapper. Il allait le percer de son épée, lorsque celui-ci, tombant à ses pieds et étendant les bras en forme de croix, le pria de songer à la solennité du jour, et de se rappeler Jésus mourant sur la croix, et priant pour ses bourreaux. Cette image fit sur Jean Gualbert une impression si vive, qu'il releva celui qu'il allait tuer, l'embrassa tendrement et lui offrit son amitié. Dès-lors le cœur de Gualbert fut entièrement changé; et tout ce qu'auparavant, lui présentait d'attraits la pompe du monde, s'évanouit à ses yeux. Il se rendit, de ce pas, à l'abbaye de San-Miniato, qui était sur sa route, y demanda l'habit monastique; et son père finit par y donner son consentement. L'ardeur du jeune novice ne se refroidit point. Il devint un modèle de régularité et de pénitence. L'abbé du monastère étant mort, tous les suffrages se réunirent sur Gualbert pour le remplacer. Quelque instance qu'on lui fît, il s'y refusa.

Quelque temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux, pour aller à la recherche d'une solitude plus profonde. Ils visitèrent l'ermitage de Camaldoli, et furent édifiés de la vie pénitente qu'on y menait. De là, ils passèrent à Vallombreuse, dans l'Appennin, au diocèse de Fiésoli, à une demi-journée de Florence. Les pieux voyageurs furent charmés de ce désert ombragé de bocages, comme son nom l'indique. Gualbert crut que c'était là que Dieu l'appelait; il y avait déjà deux ermites, auxquels ils se joignirent. Gualbert conçut le dessein d'y bâtir un monastère; et bientôt il y rassembla une communauté, sous la règle primitive de St.-Benoît, avec quelques autres pratiques qu'il y ajouta. Ainsi commença l'ordre de Vallombreuse. Alexandre II, en 1070, approuva le nouvel institut, qui prit de prompts accroissements. Gualbert eut la consolation de le voir, de son vivant, composé de douze maisons. Il mourut à Passignano, dans l'une d'elles, le 12 juillet 1073, jour auquel le martyrologe romain fait mention de lui; il était âgé de 74 ans. Trois papes, Léon IX, Étienne IX et Alexandre II ont honoré ce saint patriarche de leur estime; et le premier fit le voyage de Passignano, exprès pour le voir. Célestin III le canonisa en 1193. Jérôme, religieux de Vallombreuse, qui vivait en 1480, a donné une relation des miracles de Saint-Jean Gualbert. L'ordre des Camaldules, remarquable par son austérité, et assez répandu en Italie, avait cinq maisons en France, dont les plus connues étaient celles du Mont-Valérien et de Grosbois, près Paris. — Un autre Jean Gualbert, abbé de Weissenau (*albæ Augiæ*), en Bavière, est auteur de quelques sermons, et d'un ouvrage intitulé, *Concha margaritifera*, sorte de bibliothèque des prédicateurs, Nuremberg, 1705, in-4°. L—y.

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), comte de Comazzo, historien, né, en 1606, à Vicence, a, pendant sa vie, joui, comme écrivain, d'une réputation que le temps ne semble pas avoir confirmée. Destiné à la profession des armes, il passa, fort jeune, en Flandre, où il servit d'abord, sous les ordres du prince d'Orange. Il se trouva enfermé dans Breda, assiégée par les Espagnols; et, après la prise de cette ville, il fut nommé enseigne dans le régiment français d'Hauterive. Ce régiment ayant été rappelé, le comte de Mansfeld retint Gualdo près de lui, avec le titre de capitaine de cavalerie. Mansfeld éprouva, dans la campagne de 1626, des revers qui l'obligèrent à chercher un asile en Angleterre: Gualdo l'y suivit, par un sentiment de reconnaissance; mais il ne tarda pas à s'ennuyer d'une vie inoccupée, et résolut de repasser en Hollande. Le vaisseau qu'il montait, assailli, dans la traversée, par une tempête, fut brisé contre des rochers: il se sauva, par une espèce de prodige, avec un petit nombre de ses compagnons; et à peine échappé à ce danger, il courut en affronter d'autres au siége de la Rochelle. Cette ville ayant enfin ouvert ses portes à son souverain, Gualdo revint en Hollande avec le régiment d'Hauterive, où il avait obtenu une compagnie. Il reçut, à l'attaque de Bois-le-Duc, un coup de pique dans le côté; et lorsqu'il fut guéri de cette blessure, il prit parti avec quelques officiers qui allaient au Brésil tenter la fortune. Les succès des Portugais firent changer de résolution à ces aventuriers; mais Gualdo voulut profiter

casion, pour visiter Fez, Ma-
les autres villes de la côte d'A-
Il rentra ensuite dans sa pa-
édant aux vives instances de
re qui l'y rappelait; mais la
ayant éclaté en Allemagne, il
frir ses services à Wallenstein,
quelques campagnes sous les
de ce général. La république
aise, dont il était né le sujet,
ıfia, depuis, le commandement
orps de cuirassiers, qu'elle lui
de conduire à l'électeur de Ba-
Ce régiment fut détruit, en
, à la bataille de Nordlingen;
ldo, désespéré, renonça pour
rs à la carrière des armes. Il
é, sans doute, avec beaucoup
t et de capacité, puisque, à
sorti des camps, il fut chargé
sions aussi délicates qu'impor-
, et qu'il les termina toutes avec
. Les souverains s'empres-
, à l'envi, de le combler d'hon-
Il fut fait chevalier de Saint-
l de France et de Saint-Marc de
; le Pape lui conféra le titre de
Romain; la reine Christine de
le nomma son premier gen-
me, et enfin l'empereur Léo-
er. le fit son conseiller et histo-
phe. Gualdo avait profité de
es loisirs, pour s'appliquer à
: : parvenu à l'âge mûr, et dé-
des cours, il se retira dans sa
, et y consacra entièrement le
de sa vie à la rédaction de ses
ges. Il mourut à Vicence, en
, à soixante-douze ans. Ses prin-
ouvrages sont: I. *Istoria guerre degli imperat. Ferdi-
) II et III, successe dal* 1630
40, Bologne, 1641, 3 vol. in-
t ouvrage, très médiocre, a eu
ınt plusieurs éditions. II. *Is-
della vita d'Alberto Wal-*
Lyon, 1643, in-4°., traduite en latin, par Josué Arno, et insérée dans la *Trutina statuum Europæ*, Rostock, 1668, in-12. III. *Vita e condizioni del cardinale Mazarini*, Cologne, 1662, in-4°. IV. *Istoria del ministerio del cardinale Mazarini primo ministro di Francia*, Cologne, 1669, 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages ont été traduits en français, en allemand et en anglais; cependant, on leur préfère l'histoire du cardinal Mazarin, par Aubery (*Voy.* AUBERY), parce qu'elle est plus exacte, et écrite avec plus d'impartialité. V. *Istoria di Leopoldo Cesare che contiene le cose più memorabile successe in Europa dall'* 1656, *sino all'* 1670, Vienne, 1670-74, 3 vol. in-fol. J. B. Comazzi en a publié un abrégé, qui a été traduit en allemand. VI. *Istoria di Ferdinando III, imperatore*, ibid., 1672, in-fol. Ces deux ouvrages, qui ne doivent point être séparés, sont ornés de portraits et de cartes très bien gravées; ils sont fort rares, n'ayant jamais été mis en vente, mais seulement donnés en présent. VII. *Istoria delle rivoluzioni di Francia sotto il regno di Luigi XIV, dall' anno* 1648 *all'* 1654. L'édition la plus complète est celle de Cologne, 1670, 2 vol. in-4°.; on fait quelque cas, aussi, de celle qui a paru sous la rubrique de Pampelune, 1720, in-fol. Cette histoire a été traduite en anglais, par le duc de Monmouth et Guill. Brant, Londres, in-fol. Suivant Sallo (*Journ. des savants*, 1665), elle renferme autant de fautes que de mots. On a encore de Gualdo, les *Descriptions des principales villes d'Allemagne, des Pays-Bas et de l'Italie*; le *Théâtre des hommes illustres d'Italie*; les *Manœuvres de la cavalerie et de l'infanterie*; le *Guerrier prudent et*

politique ; l'histoire du traité de paix des Pyrénées et les *Vies des princes de Savoie*. Tous ces ouvrages sont écrits en italien. (*Voy.* FRANCHEVILLE, tom. XV, pag. 431.) On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie de Gualdo par Mich. Ang. Zorzi*, tom. 1er. de la *Raccolta di Calogerà ;* les *Mémoires de Niceron*, tom. 34 ; et les *Scrittori Vicentini del P. Angiolo Gabriello di Santa-Maria*, tom. 6. W—s.

GUALTER. (*Voy.* GAULTIER.)

GUALTERIO (PHILIPPE-ANTOINE), cardinal, né en 1660, à Fermo, dans la marche d'Ancône, d'une famille originaire d'Allemagne et connue depuis le xe. siècle, fit ses premières études à Fermo, sous la direction de son oncle, archevêque de cette ville, et fut ensuite envoyé à Rome, où il suivit un cours de philosophie au collége Clémentin. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur en droit et en théologie : il fut nommé avant l'âge de vingt-cinq ans référendaire de l'une et de l'autre signature, et obtint ensuite le gouvernement de Lorète ; de là il passa à la vice-légation d'Avignon, et ne la quitta au bout de quatre ans (1700) que pour la nonciature de France. Il fut accueilli à Paris avec d'autant plus d'empressement, que ses dispositions favorables pour la nation y étaient déjà connues ; et sa conduite dans toutes les circonstances ne démentit point l'heureuse idée qu'on s'était formée de son caractère. Pendant son séjour à Paris, il se lia d'une étroite amitié avec dom Mabillon, le P. Malebranche, L'Hopital et d'autres savants du premier ordre ; il visita assidument les bibliothèques publiques, et acquit un grand nombre de livres choisis, de médailles antiques et d'objets d'arts dont il se proposait d'enrichir son cabinet. Il fut rappelé à Rome en 1706 ; mais Clément XI, pour lui témoigner sa satisfaction de sa mission, le nomma en même temps évêque d'Imola et cardinal. En arrivant dans son diocèse, il eut la douleur d'apprendre que le vaisseau qui portait ses trésors littéraires avait été submergé. Ce qu'il dut regretter davantage, étaient quinze caisses renfermant les matériaux qu'il rassemblait depuis vingt années pour une Histoire universelle, laquelle, dit de Boze, d'après le plan qu'il s'était tracé, aurait été véritablement la Bibliothèque du monde. Il se sentit le courage de racheter des livres et des médailles : mais, en 1708, les Impériaux pillèrent son palais à Ravenne, pour le punir de son attachement à la France. Ce malheur ne fut pas pour lui un motif de cacher ses sentiments ; et en 1710, à l'époque de nos plus grandes calamités, il fit arborer les armes du roi sur les portes de son palais, comme pour annoncer que tout Français y trouverait un asile. Louis XIV le récompensa de ce généreux dévouement par le don de l'abbaye de St.-Remi et par une pension considérable. Gualterio, à la paix, fit le voyage de Versailles pour remercier le roi, qui le combla de caresses et voulut le loger auprès de lui. La haute faveur dont jouissait Gualterio, ne l'empêcha ni de revoir ses anciens amis, ni de fréquenter les séances de l'académie des inscriptions, dont il venait d'être nommé membre honoraire. Il mourut d'apoplexie à Rome le 21 avril 1728, dans sa 69e. année. Malgré les pertes qu'il avait éprouvées, il laissa une bibliothèque composée de plus de 52,000 volumes, et de précieuses collections de médailles, de pierres gravées, d'antiques, de morceaux rares d'histoire naturelle et d'instruments de

tous les arts. Son Eloge par
a été inséré dans le tome VII
noires de l'académie royale
riptions. W—s.

LTHER, proprement GWAL-
RODOLPHE), naquit à Zu-
1519, et y mourut en 1586.
s études dans sa ville natale,
nue, à Marbourg, et en An-
. De retour à Zurich, il fut
curé en 1541; et, à la mort
inger, il le remplaça comme
pasteur. Homme savant et
enseur de la doctrine de Zwin-
it il avait épousé la fille, il pu-
grand nombre d'ouvrages,
esquels les *Sermons sur l'An-*
(1546), traduits en plusieurs
, même en polonais, firent
de sensation, et excitèrent con-
l'indignation des catholiques,
souverain pontife s'y trouvait
ltraité. Quelques autres de ses
ont des traductions et des édi-
e différents auteurs grecs et la-
ul. Pollucis Onomasticon,
— *Theodoreti sermones de*
lentiâ Dei, 1546, id., Paris,
, in-8°.; — *Epigrammatum*
orum centuriæ II, 1548; — *An-*
nes in Ciceronis orationes de
grariâ, 1554; — de nombreux
ientaires sur la sainte Écri-
— l'*Apologia pro Huldrico*
lio et operum ejusdem editione,
; — des *Sermons*, *Homélies*, etc.
issé, en manuscrit, un ouvrage
x qui se trouve conservé à la bi-
èque de la ville de Zurich, sous
e : *Florus Helveticus, de Hel-*
origine, successu, incremento,
i, statu præsenti, quibus cau-
statu felicissimo ad miserri-
pervenerit, quibus artibus cum
in gratiam redire possit, libri
1538. — Rodolphe GUALTHER,
ls, mort avant lui, en 1577,
à l'âge de vingt-cinq ans, avait fait de très bonnes études à Genève, en Allemagne et à l'université d'Oxford; il s'était annoncé avantageusement par quelques poésies latines, dont on ne citera que celle-ci : *Argos Tigurina, seu Elegia de navi quâ Tigurini unius diei spatio Argentinam vecti sunt*, Zurich, 1576, in-4°. (Voy. *J. B. Huldrici Gualtherus redivivus, seu de vitâ et morte Rod. Gualtheri oratio*, 1723, inséré dans la *Bibl. Bremens.*, VIII, in-4°.)

U—I.

GUALTIERI (NICOLAS), médecin naturaliste, né en Toscane au commencement du XVIIIe. siècle, après avoir terminé ses études avec la plus grande distinction, fut nommé professeur en médecine à l'université de Pise : devenu émérite en 1742, il obtint une pension, et se retira à Florence, où il devait trouver plus de ressources, pour terminer les ouvrages qu'il avait commencés. L'académie de botanique et le collége de médecine de cette ville s'empressèrent de se l'associer; mais, malheureusement, une mort prématurée l'enleva aux sciences, en 1747. On a, de lui, plusieurs dissertations, dont la plus remarquable est intitulée : *Riflessioni sopra l'origine delle fontane*, Lucques, 1725, in-8°.; mais son principal ouvrage, celui qui a le plus contribué à répandre son nom en Europe, est le suivant : *Index testarum conchyliorum quæ asservantur in museo Nic. Gualterii et methodicè exhibentur*, Florence, 1742, grand in-fol. Ce bel ouvrage est orné de cent dix planches; on recherche surtout les exemplaires dont les planches ont été mises en couleur. W—s.

GUANZELLIS (JEAN-MARIE DE), savant prélat italien, né en 1557,

à Brasighella, dans le diocèse de Faënza, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et, après avoir professé plusieurs années la théologie avec distinction, fut fait maître du sacré palais, et, en 1607, évêque de Polignano, dans la terre de Bari. Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1619. Il est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé: *Index librorum expurgandorum in studiosorum gratiam confectus*, Rome, 1607, in-8°. de 742 pages (1); idem, Bergame, 1608, in-8°. Il en annonçait un second volume, qu'il ne jugea pas à propos de faire paraître, ayant eu la douleur de voir supprimer le premier, par un décret de l'inquisition, à cause d'un passage sur *Jean de Jérusalem*, que les carmes regardent comme un de leurs fondateurs. Cette suppression avait rendu cet ouvrage très rare; mais il a été réimprimé à Ratisbonne, 1743, et à Altorf, 1745, in-8°., sans aucun changement. Quelques biographes ont parlé de ce prélat, sous le nom de Jean-Marie *Brasichellensis*, qu'il a pris à la tête de son livre, par attachement pour le lieu de sa naissance. W—s.

GUARCO (Nicolas), doge de Gènes, de 1378 à 1383, était d'une famille illustre, mais, dans l'ordre populaire. La maison de Guarco a donné trois doges à Gènes; et, comme celles d'Adorno et de Fregose, elle avait un parti nombreux, qui excita plusieurs guerres civiles, dans le but unique de mettre un Guarco à la tête de l'État. Le règne de Nicolas fut illustré par les plus brillantes actions de l'histoire de Gènes. C'était, précisément, l'époque de la guerre de Chioggia, ou quatrième guerre maritime, entre les Vénitiens et les Génois; et jamais ces deux peuples n'avaient mis sur mer des flottes plus puissantes, ou ne s'étaient livré des combats plus acharnés. Dans ce même temps, Isnard de Guarco, frère du doge, défit, le 22 septembre 1380, la compagnie de l'Étoile, bande nombreuse d'aventuriers, que Bernabò Visconti, seigneur de Milan, envoyait pour former le siége de Gènes. Cette victoire parut si importante, que les Génois l'ont célébrée, dès-lors, par une fête annuelle. — Antoniotto de Guarco, doge de Gènes, de 1394 à 1404, fut élu par un parti, dans la plus grande fureur des guerres civiles de Gènes. Il disputa la couronne ducale, tour-à-tour, à Antoniotto Adorno, à Pierre Fregose, et à Antoine de Montalto. Chassé, à plusieurs reprises, par la violence des factions, il fut aussi plusieurs fois rétabli. Enfin, lorsque Gènes fut tombée au pouvoir du maréchal de Boucicault, au nom du roi de France, la tête de Guarco fut mise à prix, et il fut assassiné à Pavie, en 1404. — Un Isnard de Guarco, de la même famille, fut aussi doge de Gènes en 1436; mais, au bout de sept jours, il fut chassé du trône par Thomas Fregose. S. S—i.

GUARIENTI ou GUERRIERO, suivant Vasari, l'un des plus habiles peintres de son temps, était né à Padoue, dans le XIVe. siècle. Ridolfi dit qu'il fut l'un des premiers qui s'éloigna, dans ses compositions, de la trop grande simplicité des artistes grecs, et qui sut donner à ses personnages, des poses et des attitudes variées. Il peignit, en 1365, la Salle du grand-conseil, à Venise; et

(1) Ce gros volume donne seulement les corrections de 54 ouvrages ou auteurs différents; mais il le fait avec le plus minutieux détail. L'errata de la *Bibliotheca SS. Patrum* de Marg. de la Bigne, édition de 1589, y occupe seul 234 pages. L'ouvrage est terminé par deux petits index *prohibitorum aut expurgandorum*, de 1561 et 1563, servant de supplément à celui du concile de Trente.

eprésenté, sur les côtés, les les justes et des anges, ayant tournés vers la gloire qui oc- ut le plafond : mais le temps esque détruit cette peinture, ret fut chargé de la renouve- rienti avait également peint e la grande chapelle et le des Augustins de Padoue ; i cite encore de lui des tra- nsidérables : mais il paraît n existe plus d'assez bien és pour mériter l'attention stes. W—s.

RIN (Pierre), savant orien- né en 1678 au Tronquay, rès de Lions, au diocèse de prit l'habit de Saint-Benoît, uvoyé à Paris, où il acheva es avec beaucoup de succès. erfectionna ensuite dans la sance du grec et de l'hébreu, ntôt jugé capable d'enseigner x langues à ses jeunes con- l professa pendant plusieurs à Rouen et à Reims, et pu- 1717, le *Projet* d'une gram- d'un dictionnaire hebraïques, plan nouveau. D. Guarin y nit la prétention de faire pré- on système sur celui de Mas- ce fut, entre ces deux savants, l d'une querelle que leur mort e termina point. D. Guarin, uniquement de la rédaction rages qu'il avait promis, lais- ıdant son dictionnaire impar- mourut à l'Abbaye de Saint- n des Prés, dont il était bi- aire, le 29 décembre 1729, de cinquante-un ans. On a 1. *Grammatica hebraea et tica*, Paris, 1724 et 1726, olumes in-4°. Chaque volume é d'une préface dirigée contre me grammatical de Masclef ; répondit à la première, par une lettre, dans laquelle il annonçait une réplique plus ample, mais qui n'a été publiée qu'après sa mort, par l'abbé de la Bletterie, son élève. (*Voy.* Masclef.) II. *Lexicon hebraïcum et chaldaïco biblicum, in quo non solùm voces primigeniæ seu radicales, verùm etiam derivatæ cum omnibus earum accidentibus, ordine alphabetico disponuntur*, Paris, 1746, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages qu'on ne doit pas séparer, sont très estimés. D. Guarin avait laissé son dictionnaire à la lettre M : l'un de ses confrères, D. Nicolas le Tournais a fourni les sept lettres suivantes ; et on attribue les deux dernières à l'éditeur, D. Philibert Girardet, mort à Paris en 1754. W—s.

GUARINI, dont le véritable nom était *Guarino*, naquit à Vérone en 1370. Il fut l'un des restaurateurs des lettres classiques en Italie, et le premier Italien qui ait donné des leçons publiques de langue grecque. Il avait étudié d'abord sous Jean de Ravenne, habile grammairien, par qui furent formés Vittorino, le Pogge, et d'autres littérateurs de cette époque. Mais sentant que, pour s'élever au-dessus des connaissances de son siècle, il fallait savoir le grec, il fit, dans l'unique dessein de l'apprendre, le voyage de Constantinople, et reçut pendant cinq ans les leçons d'Emanuel Chrysoloras. A son retour, vers la fin du xive. siècle, Guarino enseigna publiquement le grec à Vérone. De Vérone il passa à Venise, à Florence, à Ferrare, où il mourut, vers la fin de l'année 1460, plein d'années et universellement regretté. Les écrits de ce savant homme sont aujourd'hui assez peu connus. Le plus considérable est une Traduction latine des dix-sept livres de Strabon, entreprise par l'ordre de Nicolas V. L'opinion com-

mune est qu'il n'a traduit que dix livres (*V.* Grégorius Tiphernas, XVIII, 434); mais c'est une erreur : Maffei l'a prouvé. Cette version a été plus d'une fois imprimée. La première édition est sans date; les bibliographes la placent à l'année 1469. On doit encore à Guarino la traduction latine de plusieurs morceaux de Plutarque et de l'*Evagoras* d'Isocrate; une Vie d'Aristote, qui se trouve dans l'édition latine des OEuvres de ce philosophe, faite à Venise en 1539; une Vie de Platon; quelques Notes sur Cicéron; plusieurs Opuscules relatifs à la grammaire grecque et latine, parmi lesquels il faut distinguer un Abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras (*Voy.* Chrysoloras), publié sous le titre de *Erotemata Guarini*. On recherche, moins comme livre utile, que comme livre rare, l'édition de 1509, avec les Notes de Pontico Virunio. C'est dans ce Commentaire que se trouve une historiette assez suspecte, fort souvent répétée, et que nous répéterons aussi, sans y croire beaucoup. Virunio raconte que Guarino rapportant de Constantinople deux caisses de manuscrits, en perdit une dans un naufrage, et qu'il fut si affecté de ce malheur, que, dans l'espace d'une nuit, ses cheveux devinrent tout blancs. Virunio dit aussi, sans nommer ses garants, que Guarino eut vingt-trois fils : il est au moins certain qu'en 1438 il en avait douze. Le plus connu est Jean-Baptiste Guarini, né à Vérone, et successeur de son père dans l'école de Ferrare. Le Giraldi et Alde Manuce furent ses disciples. On a de lui des Poésies latines, imprimées à Modène en 1496; un Traité *De ordine docendi ac studendi;* des Notes sur Cicéron, Ovide et Lucain; la Traduction latine de plusieurs discours de Démosthène, de Dion-Chrysostome, de S. Grégoire de Nazianze. Il a donné la première édition de Servius (Venise, 1471), et fait sur le texte de Catulle des corrections, qui se trouvent dans une édition de ce poète, donnée, après sa mort, par son fils Alexandre Guarini, duquel naquit le célèbre auteur du *Pastor Fido*. Les biographes qui l'ont fait *neveu* de Baptiste Guarini, sont tombés dans cette erreur, faute d'avoir bien entendu le mot *nepos*, qu'il fallait rendre par *petit-fils*.

B—ss.

GUARINI (Jean-Baptiste), célèbre poète italien, né à Ferrare le 10 décembre 1537, était de la même famille que les précédents. Il fit ses études à l'université de Padoue, sous la direction de son père, Alexandre, auquel il dut la plus grande partie de ses connaissances, et plus spécialement son goût pour la poésie. A la mort d'Alexandre, il le remplaça dans la chaire des humanités à l'université de Ferrare, quoiqu'il fût alors à peine âgé de vingt ans. Quelques compositions lyriques qu'il publia vers cette époque, avaient déjà commencé à établir sa réputation. Appelé à la cour du duc de Ferrare, qui était comme le rendez-vous des plus beaux talents de l'Italie, il y connut le Tasse, plus jeune que lui de sept ans, avec lequel il se lia d'une amitié intime, et dont il fut dans la suite le plus zélé défenseur et le plus ardent panégyriste. Le duc ayant nommé Guarini chevalier, le chargea de plusieurs missions importantes auprès de différentes cours de l'Europe. Il y avait quatorze ans que Guarini servait son maître; et, loin d'en avoir obtenu la moindre récompense, il avait dépensé la plus grande partie de sa fortune. Il s'en plaignit : le duc le sut, s'en montra irrité, et

il s'éloigna de la cour. Quelque après, il passa au service d'É- l Philibert, duc de Savoie, en- celui de Vincent, duc de Man- nais, ne recueillant encore dans ux cours que beaucoup d'éloges ut salaire, il se retira à sa terre arina (près de Reggio). Etant veuf, il eut le dessein d'em- r l'état ecclésiastique, et se ren- lome à cet effet. Mais Guarini le l'ambition; et, accoutumé à des cours, il ne pouvait guère les douceurs de la retraite. Il a donc à Ferrare; et de là t à Florence, où le grand- rdinand le combla de présents nneurs. Son bonheur ne fut longue durée. Le grand-duc, t placer convenablement une de Pise qu'il avait aimée, la fit r à l'un des fils de Guarini, a du père dont il connaissait ntesse sur le point-d'honneur. ce dernier apprit le mariage fils, justement offensé du pro- lespotique du grand - duc, il la Toscane sans même deman- on congé. Après avoir passé es mois chez sa protectrice, hesse d'Urbin, il se récon- le nouveau avec le duc de e; et sa dernière mission fut ssade qu'il remplit, en 1603, du pape Paul V. Guarini fut mment le jouet de la fortune: l'ingratitude des grands, d'au- agrins encore empoisonnèrent Il perdit à la fleur de l'âge (1) ouse qu'il adorait : ses trois fils scitèrent souvent des querelles tiques pour le partage d'une e presque entièrement épuisée.

Mais le coup qui pensa l'accabler, ce fut la mort tragique de sa fille Anna. Au retour d'un de ses voyages, il allait voir sa fille chérie; et, lorsqu'il croyait la serrer dans ses bras, il ne trouva qu'un cadavre sanglant. Elle venait d'être immolée à la jalousie d'un mari injuste et violent. Tous ces malheurs n'empêchèrent pas Guarini de s'occuper de ses ouvrages, dont les principaux sont: 1. *Il Pastor Fido*, tragi-comedie pastorale, en cinq actes et en vers. C'est surtout cette pièce qui a rendu à jamais célèbre le nom de l'auteur. Il la dédia au duc de Savoie, qui (lors de son mariage avec Catherine d'Autriche) la fit jouer à Turin en 1585, avec une magnificence vraiment royale. Bientôt on vit paraître un grand nombre de copies du *Pastor Fido*, qui se répandirent dans toute l'Italie. Outre cela, cette pièce eut, du vivant de l'auteur, quarante éditions; les premières sont celles de Venise, Bonfaldini, 1590, in-4°.; 1602, id., et imprimée ensuite à Amsterdam, Elzevir, 1678, in-24, avec les figures de Le Clerc, etc. Elle a été traduite presque en toutes les langues: en espagnol, par Figueroa (*V.* Figueroa), Madrid, 1610; Naples, 1622, in-8°.; en français et en prose, avec le texte italien, par Pecquet, Paris, 1733, 2 vol. in-12, très jolie édition; en grec moderne et en vers rimés, par Candioto; et jusqu'en patois napolitain, par Basile, Naples, 1628, in-12. Les littérateurs italiens ont souvent discuté pour savoir laquelle des deux pièces (l'*Aminta* du Tasse, ou le *Pastor Fido*) a servi à l'autre de modèle: mais il paraît constant, en supposant même que Guarini ait mis la première main à son ouvrage en 1580, que le Tasse commença le sien bientôt après la publication de son *Renaud*, qui eut lieu en 1563; et que l'*Aminta*

38..

(1) Les faits qu'on rapporte ici et qui sont tout historiques, on peut relever l'injustice de celle le *Dictionnaire historique* français de Bassano, traitent Guarini de *mauvais* de mauvais père et de *mauvais ami*.

1674, in-8°. V. *Compendio della sfera celeste*, ibid., 1675, in-12. VI. *Trattato di fortificazione*, ibid., 1676, in-4°. VII. *Leges temporum et planetarum, quibus civilis et astronomici temporis lapsus, primi mobilis, et errantium decursus ordinantur et in tabulas digeruntur ad latitudinem Taurinensem*, ibid., 1678, in-fol. VIII. *Cœlestis mathematicæ pars 1ª. et 11ª.*, Milan, 1683, in-fol.: Lalande (*Bibliogr. astronomiq.*) n'en cite que la première partie, et il s'est trompé en faisant de l'auteur un barnabite. IX. *Disegni d'architettura*, Turin, 1686, in-fol. X. *Architettura civile divisa in cinque trattati, opera postuma*, ibid., 1737, 2 vol. in-fol.: c'est un recueil des principaux bâtiments construits par Guarini. Cet ouvrage, dit Milizia, prouve qu'il avait étudié les meilleurs auteurs sur l'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. : et comment, ajoute-t-il, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une si fausse route? On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tome II, et la *Bibliot. Modenese*, par Tiraboschi, tome III. W—s.

GUARINUS. *Voy.* Favorinus.

GUARNA (André), littérateur, né vers la fin du XVe. siècle à Salerne, dans le royaume de Naples, d'une famille patricienne de Crémone, n'est le plus souvent désigné que par le nom d'*Andreas Salernitanus*. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; les autres particularités de sa vie sont inconnues, et il doit toute sa réputation à un ouvrage intitulé: *Grammaticæ opus novum mirâ quâdam arte et compendiosâ, seu bellum grammaticale*. On voit déjà que la merveilleuse découverte dont l'auteur paraît tant s'applaudir (1), consiste à enseigner la grammaire par les règles de la guerre. Après avoir décrit le royaume de Grammaire, gouverné par deux rois, le Nom et le Verbe, il raconte leurs débats pour la prééminence. Les deux rivaux se déclarent la guerre, et cherchent à augmenter leurs forces respectives, du Participe. La description du combat fournit à l'auteur l'occasion de lancer quelques traits de critique sur le *Catholicon* de Janua, sur Priscien, etc. L'avantage reste au verbe, et le nom lui envoie demander la paix, qui se conclut par l'entremise de quelques grammairiens, sans doute les amis de l'auteur. Ce singulier ouvrage a eu plus de cent éditions, et a été inséré en outre dans différents Recueils. La plus curieuse édition est celle de Crémone, 1511, in-4°. On estime aussi celle qu'a publiée le P. Fr. Arisi, Crémone, 1695, in-8°. Le nouvel éditeur et Cinelli son écho louent cet ouvrage avec excès: Tiraboschi au contraire en parle avec mépris. Il a cependant été traduit *in ottava rima* par un anonyme; et il en existe une traduction française sous ce titre: *Histoire mémorable de la guerre civile entre les deux rois des Noms et des Verbes*, par P. Roger, parisien, Paris, 1616, in-8°. Une nouvelle traduction, accompagnée de savantes notes, a paru depuis peu, avec le texte, sous ce titre: *Guerre grammaticale, par André Guarna de Salerne, traduite en français par M. H. B. G.*, Poitiers, 1811, in-12. On cite encore de Guarna une pièce intitulée, *Simia*, Milan, 1517, in-4°., très rare. W—s.

GUARNACCI (Mario), prélat italien, savant antiquaire, naquit à

(1) Arisi pense que le *Jugement des verbes*, par Lucien, a donné à Guarna la première idée de son ouvrage.

conjointement avec le Tasse, à la *Jérusalem délivrée*. Un manuscrit de ce poème, chargé en marge des corrections de Guarini, avait donné lieu à cette erreur. Mais ce dernier le désavoue lui-même dans une lettre (qui est dans les archives du duc de Modène), où il proteste qu'il n'y a fait ces corrections qu'afin de faire disparaître les innombrables fautes qui s'étaient glissées dans les différentes copies *de l'ouvrage immortel de ce grand homme*. Guarini, s'étant retiré à Venise, y mourut le 6 octobre 1612, à l'âge de soixante-quinze ans. On a plusieurs Vies de Guarini, écrites successivement par *Apostolo Zeno*, par Alexandre Guarini lui-même, et par le docteur Bardotti, dans sa *Défense des écrivains Ferrarais*. Tiraboschi en a donné un extrait dans sa *Letteratura Italiana*. — GUARINI (Alexandre), fils de Jean-Baptiste, fut le seul des quatre enfants de ce dernier, qui hérita des talents de son père. Il remplit plusieurs emplois distingués auprès du duc de Ferrare, et mourut le 14 août 1636. On a de lui I. Une comédie en trois actes, la *Bradamante gelosa*, Ferrare, 1616, in-4°. II. Apologie de César (*Apologia di Cesare ingiustamente tiranno appellato*), publiée à Ferrare en 1632, in-fol. III. *Dialogue* sur la prétendue folie du Tasse, et qui a pour titre : *Il Farnetico savio* (*Le Frénétique sage*), Ferrare, 1641, in-8°. B—s.

GUARINI (CAMILLE GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, embrassa la vie religieuse à Rome, à l'âge de dix-sept ans, professa les belles-lettres et la philosophie à Messine, et s'appliqua ensuite à l'architecture avec tant de succès, que sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Le duc de Savoie le nomma, en 1668, son architecte ordinaire, ajouta à ce titre celui de son lecteur en théologie et en mathématiques, et ne cessa de le combler de témoignages de sa bienveillance. Il mourut à Milan le 6 mars 1683, à cinquante-neuf ans. C'était un homme d'une imagination et d'une activité extraordinaires : il avait étudié toutes les sciences, et cultivé tous les arts avec fruit. Le nombre immense de bâtiments publics ou particuliers qu'il a fait construire, atteste sa rare fécondité : mais, dit Milizia, il a porté à l'excès le mauvais goût que Borromini avait introduit dans l'architecture (*Voy.* BORROMINI, tome V, page 203); et ce défaut, qui se fait remarquer dans la plupart de ses compositions, l'a empêché de se soutenir au rang où l'avait placé l'opinion de ses contemporains. Parmi les édifices élevés sur ses plans, on cite : à Turin, la chapelle royale, la porte du Pô, le collége des Nobles, l'église St.-Laurent, le palais du prince royal et celui du prince de Carignan; à Modène, le couvent des Théatins; à Vicence, l'église St-Gaétan; à Messine, le couvent des Somasques; à Prague, l'église Ste-Marie d'Ettingue; à Lisbonne, celle de Ste-Marie de la Providence; et enfin, à Paris, l'église Ste.-Anne et la maison des Théatins. Il a, en outre, donné le plan des citadelles de Turin et de Modène. La liste de ses ouvrages imprimés ajoutera encore à l'idée qu'on s'est déjà faite de la variété de ses connaissances : I. *La Pietà trionfante*, *tragi-comedia morale*, Messine, 1660, in-12. II. *Placita philosophica*, Paris, 1665, in-fol. : il y combat, avec beaucoup d'esprit, les erreurs alors enseignées dans les écoles; mais il leur en substitue d'autres non moins graves. III. *Euclides adauctus et methodicus*, Turin, 1671, 1676, in-fol. IV. *Modo di misurare le fabbriche*, ibid.

1674, in-8°. V. *Compendio della sfera celeste*, ibid., 1675, in-12. VI. *Trattato di fortificazione*, ibid., 1676, in-4°. VII. *Leges temporum et planetarum, quibus civilis et astronomici temporis lapsus, primi mobilis, et errantium decursus ordinantur et in tabulas digeruntur ad latitudinem Taurinensem*, ibid., 1678, in-fol. VIII. *Cœlestis mathematicæ pars 1ª. et 11ª.*, Milan, 1683, in-fol.: Lalande (*Bibliogr. astronomiq.*) n'en cite que la première partie, et il s'est trompé en faisant de l'auteur un barnabite. IX. *Disegni d'architettura*, Turin, 1686, in-fol. X. *Architettura civile divisa in cinque trattati, opera postuma*, ibid., 1737, 2 vol. in-fol.: c'est un recueil des principaux bâtiments construits par Guarini. Cet ouvrage, dit Milizia, prouve qu'il avait étudié les meilleurs auteurs sur l'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. : et comment, ajoute-t-il, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une si fausse route? On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tome II, et la *Bibliot. Modenese*, par Tiraboschi, tome III. W—s.

GUARINUS. *Voy.* Favorinus.

GUARNA (André), littérateur, né vers la fin du XVe. siècle à Salerne, dans le royaume de Naples, d'une famille patricienne de Crémone, n'est le plus souvent désigné que par le nom d'*Andreas Salernitanus*. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; les autres particularités de sa vie sont inconnues, et il doit toute sa réputation à un ouvrage intitulé: *Grammaticæ opus novum mirâ quâdam arte et compendiosâ, seu bellum grammaticale*. On voit déjà que la merveilleuse découverte dont l'auteur paraît tant s'applaudir (1), consiste à enseigner la grammaire par les règles de la guerre. Après avoir décrit le royaume de Grammaire, gouverné par deux rois, le Nom et le Verbe, il raconte leurs débats pour la prééminence. Les deux rivaux se déclarent la guerre, et cherchent à augmenter leurs forces respectives, du Participe. La description du combat fournit à l'auteur l'occasion de lancer quelques traits de critique sur le *Catholicon* de Janua, sur Priscien, etc. L'avantage reste au verbe, et le nom lui envoie demander la paix, qui se conclut par l'entremise de quelques grammairiens, sans doute les amis de l'auteur. Ce singulier ouvrage a eu plus de cent éditions, et a été inséré en outre dans différents Recueils. La plus curieuse édition est celle de Crémone, 1511, in-4°. On estime aussi celle qu'a publiée le P. Fr. Arisi, Crémone, 1695, in-8°. Le nouvel éditeur et Cinelli son écho louent cet ouvrage avec excès: Tiraboschi au contraire en parle avec mépris. Il a cependant été traduit *in ottava rima* par un anonyme; et il en existe une traduction française sous ce titre: *Histoire mémorable de la guerre civile entre les deux rois des Noms et des Verbes*, par P. Roger, parisien, Paris, 1616, in-8°. Une nouvelle traduction, accompagnée de savantes notes, a paru depuis peu, avec le texte, sous ce titre: *Guerre grammaticale, par André Guarna de Salerne, traduite en français par M. H. B. G.*, Poitiers, 1811, in-12. On cite encore de Guarna une pièce intitulée, *Simia*, Milan, 1517, in-4°., très rare. W—s.

GUARNACCI (Mario), prélat italien, savant antiquaire, naquit à

(1) Arisi pense que le *Jugement des vaisseaux* par Lucien, a donné à Guarna la première idée de son ouvrage.

Volterre en 1701. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla à Florence, où il prit le degré de docteur. Il y publia sa traduction de l'*Hécube* d'Euripide, à laquelle Salvini son maître ajouta des remarques. Guarnacci passa à Rome, où il devint *segreto*, c'est-à-dire, docteur de l'abbé Rezzonico, depuis, Clément XIII. Clément XII le fit successivement prélat, secrétaire de la congrégation de Fermo, membre de la signature de justice, dont il devint doyen; il fut aussi chanoine de St.-Jean-de-Latran. Guarnacci publia à Lucques en 1769 un Recueil de poésies diverses, entre lesquelles sont une poétique en vers, et la traduction de la tragédie de Sénèque, dont le sujet est la *Prise de Troie*. Par ordre de Benoît XIV, il s'occupa de la continuation des *Vies des papes* (Voy. Alphonse Chacon, VII, 612), Rome, 1751, 2 vol. in-fol. Retiré dans sa patrie dès 1757, il fit imprimer à Rome en 2 vol. in-fol. les *Origines italiques*, et y ajouta un 3e. vol. en 1772. Cet ouvrage considérable, écrit en italien, fut accueilli avec éloge par les savants, et combattu par le P. Bordetti et les journalistes de Pise. L'auteur ne manqua pas de réfuter ses adversaires. Sa réponse a été insérée dans l'*Examen critique des préfets de Rome*, d'Edouard Corsini. Il fit à Volterre une précieuse collection d'antiquités étrusques, et en forma un cabinet dont on trouve la description dans le tome III des œuvres de Muratori Guarnacci écrivit une savante *Dissertation sur les douze Tables*, qui est imprimée dans les Mémoires de la société *Colombaria*, tom. I. C'est lui qui a découvert et entretenu à ses frais les thermes de Volterre: il avait fait beaucoup de tentatives pour en découvrir l'amphithéâtre. Ce savant était doué d'une mémoire prodigieuse, et avait des connaissances très vastes. Il était très attaché à ses idées sur tout ce qui pouvait concerner la nation étrusque, pour laquelle il avait une prédilection très marquée. Il aimait passionnément l'étude, mais sans fuir toutefois les agréments de la société. Il consacra même quelques instants à la poésie, et publia le fruit de sa verve sous le titre de *Poesie di Zelalgo Arassiano* (c'était son nom arcadien), Lucques, 1769, in-4°. On trouve aussi de lui, dans les *Vite degli Arcadi illustri*, l'éloge d'Ant.-Mar. Salvini. Sa générosité, sa charité envers les pauvres, ne le rendirent pas moins recommandable que son savoir. Il mourut le 21 août 1785.

T—D.

GUARNIERI-OTTONI (Aurelio), savant italien, d'une des meilleures familles d'Osimo, quitta de bonne heure sa patrie, pour aller se fixer à Venise, où il forma une bibliothèque choisie, et se livra à des études diverses, principalement à celle des antiquités. Il y vécut dans la société des hommes les plus distingués, et mourut à quarante ans, vers l'année 1788. Il n'a laissé qu'un petit nombre d'écrits: I. *Dissertazione epistolare sopra un' antica ara marmorea esistente nel museo veneto Nani*, Venise, 1785, in-4°. Dans l'explication de cette inscription, il fit preuve d'une excellente critique et d'une grande érudition. II. *Dissertazione intorno all' antica via Claudia dalla città di Altino fino al fiume Danubio*, Bassano, 1789, in-4°. Cette dissertation, qui est justement regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre, ne parut qu'après sa mort. Elle a été publiée par son ami Jérôme-Ascagne Molini, noble vénitien. Quoique le comte Guarnieri eût abandonné sa

patrie, cela ne l'empêcha pas de s'occuper de son histoire. L'abbé Lancelotti avait avancé que *Nuceria Camelaria*, ville du *Picenum*, dont il est question dans une inscription, était voisine de Piticchio di Roccacontrada. Le comte Pompeo Compagnoni, évêque d'Osimo, oncle de Guarnieri, se montra contraire à cette opinion. Guarnieri soutint l'avis de son oncle : les pièces de cette controverse sont insérées dans les *Antichità Picene* de Colucci, tom. XI, page 117. Le chevalier Molin avait recueilli quelques autres opuscules de Guarnieri, qu'il conservait dans sa bibliothèque. A. L. M.

GUASCO (Jean), littérateur, né à Reggio, vers 1680, fit de très bonnes études, et prit tous ses grades en droit ; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint secrétaire du cardinal Gonzague, administrateur des diocèses de Palerme et de Messine, et séjourna plusieurs années dans cette dernière ville. De retour à Reggio, l'évêque l'honora de sa confiance ; et l'académie des *Muti* l'admit au nombre de ses membres, avec le titre de son historiographe. Quelque temps après, il fut reçu à l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Mathilde Stinfelio*, et mourut à Reggio, le 7 décembre 1746. On a de lui : I. *La Purità trionfante del Sospetto, oratorio per musica*, Reggio, 1703, in-fol. II. *Storia litteraria del principio e progresso dell' accademia di Belle lettere in Reggio*, ibid., 1711, in-4°. La suite de cet ouvrage qu'il annonçait, n'a point paru. Tiraboschi lui reproche de manquer de discernement et d'exactitude. III. *Vita di Ercole Berossi*, dans le tom. 1er des *Notizie degli Arcadi*. IV. *L'oraison funèbre* d'Ottavio Picenardi, évêque de Reggio ; et des *Poésies* éparses dans différents recueils. W—s.

GUASCO, (Octavien de), chanoine de Tournai, membre de l'académie des inscriptions, et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, naquit, en 1712, à Piguerol, où son père était directeur de la province, titre changé depuis en celui d'intendant. Au sortir de l'enfance, sa passion pour l'étude fut portée à un tel excès, que, pendant plusieurs mois, il en perdit l'usage de la vue ; il eut encore plus à se plaindre de l'impéritie de son médecin, que de la violence de la maladie : l'œil qu'il conserva, fut précisément celui que l'on croyait perdu sans ressource, et que l'on avait le moins soigné. Après sa guérison, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'adonna principalement à la théologie et à l'hébreu. La haute faveur dont jouissait l'ennemi de sa famille, le marquis d'Ormea, ministre du roi de Sardaigne, lui fit chercher, sous un ciel étranger, les avantages auxquels il ne pouvait plus aspirer dans son pays. Attiré par l'éclat dont les lettres brillaient à Paris, il s'y rendit en 1738, et ne tarda pas à se lier étroitement avec Montesquieu. Ils passèrent ensemble des années entières, aux environs de Bordeaux, dans les terres de Clérac, de la Brède, au milieu des livres et des travaux champêtres. Depuis la mort de ce grand homme, il n'en prononça jamais le nom sans attendrissement. Il avait aussi obtenu l'amitié d'Antiochus Cantémir, ambassadeur de Russie à la cour de France. Celui-ci voulant apprendre l'italien, ils traduisirent ensemble, dans cette langue, huit satires, que le jeune prince avait composées en vers russes, et qui sont de froides imitations des satires anciennes et modernes. Guasco les mit ensuite en fran-

les publia plusieurs années
mort de l'auteur. Cette tra-
le premier essai de Guasco
re langue, ne porte point
. Elle est dédiée à Mada-
ı duchesse d'Aiguillon), et
qu'en 1749, sous ce titre :
le Monsieur le prince Can-
vec l'histoire de sa vie,
, J. Nourse, 1 vol. in-12.
ie des inscriptions ayant
pour sujet du prix de 1746,
s sciences en France, sous
es de Charles VI et de
VII, une couronne qui
devoir être le partage d'un
, échut à l'abbé de Guasco.
suivante, on lui décerna
t le prix dont le sujet con-
xaminer : *Quelle est la vé-*
ignification du titre d'au-
que prenaient plusieurs
ans le temps qu'elles étaient
à une puissance étrangère?
aient les priviléges attachés
? (1). Le sujet donné, en
État des sciences en France
ègne de Louis XI), lui valut
me triomphe, et, de plus,
e d'académicien honoraire
Dans les Mémoires de l'a-
tom. XXIII, on trouve un
s *Vues générales* de Guas-
e temps où les arts s'intro-
chez les Volces (anciens
du Languedoc), et un
s révolutions que les mœurs,
mes et la religion de ces
nt éprouvées. Sous le titre
rtations historiques, poli-
littéraires, il a recueilli dif-
norceaux couronnés à Paris
s : aux deux premières pièces
s avons parlé, il a joint une
tion sur le préteur des

étrangers à Rome, et une autre *sur les asyles, tant sacrés que politiques*. Ce recueil, imprimé sans aucun soin, à Tournai, 1756, 2 vol. in-8°., ne contient pas la pièce couronnée en 1749, quoique l'auteur l'annonce, dans son avant-propos, comme devant se trouver au tome II. Frappé du grand nombre de statues que l'on découvre tous les jours dans le territoire romain, il en écrivit à l'un de ses frères, sur le ton de la plaisanterie. Cette lettre produisit une dissertation qui devint, après quatorze ans de recherches, un vol. in-4°. de 500 pages, enrichi de gravures, intitulé : *De l'usage des statues chez les anciens, essai historique*, Bruxelles, J. L. de Boubers, 1768. Dans cet essai trop volumineux, publié sans nom d'auteur, il considère les statues moins sous les rapports de l'art, que sous ceux de la prospérité des États qui les érigent au vrai mérite. En 1767, il avait mis au jour les *Lettres familières* de Montesquieu, monument élevé plutôt à sa propre gloire, qu'à celle de son illustre ami. Ces lettres, qui lui sont adressées la plupart et qui le comblent d'éloges, lui ont donné plus de célébrité que les ouvrages de sa composition. Il les accompagne de notes, où des anecdotes sont racontées avec peu de discrétion ; où, surtout, les personnes dont il avait à se plaindre ne sont pas oubliées : pour mieux garder l'anonyme, sans doute, il y parle avantageusement de ses productions, et feint même de ne pas en connaître quelques unes. Nous n'indiquerons que le titre des autres ouvrages de l'abbé de Guasco : son *Histoire du pape Clément V*, dont il lut le premier livre, en 1747, à l'académie des inscriptions ; sa traduction italienne de l'*Histoire ottomane* par Démétrius-Cantémir ; celle de l'Es-

(1) *...nomie* était le droit de se gouverner *...ropres lois.*

prit des lois, où l'immortel auteur « trouvait partout ses pensées rendues aussi clairement que fidèlement » (lettre du 2 décembre 1754), n'ont pas été imprimées, selon toute apparence. Ses observations sur les pays qu'il avait parcourus, semblent avoir eu le même sort. Il avait voyagé dans presque toute l'Europe, et visité avec détail les provinces méridionales de France (1). Des fautes grammaticales décèlent l'écrivain étranger ; sa diction prolixe et négligée fait croire qu'il s'occupait uniquement des choses. Son érudition, bien digérée, mène presque toujours à des résultats judicieux, et quelquefois à des traits saillants. Ses manières vives, affectueuses, ajoutaient à l'intérêt de sa conversation. Pour réparer les torts de son ministre, le roi de Sardaigne donna à Guasco l'investiture du comté de sa famille, quoiqu'il fût ecclésiastique. Désirant récompenser en lui ses deux frères, généraux à son service, l'impératrice Marie-Thérèse lui accorda la moitié des revenus de la mense primatiale de Malines, et voulut lui confier, auprès des archiducs ses fils, l'enseignement de l'histoire. Le climat de l'Autriche ne convenait pas à sa santé, non plus que celui de la Flandre. Après avoir essayé du séjour de différentes villes en Italie, il préféra Vérone, où demeurait la comtesse Bernardi, sa sœur. Il y vécut environ vingt ans, au sein des lettres et de l'amitié ; et il y est mort le 10 mars 1781. Riche d'une économie dont profitait le malheur, il donnait beaucoup aux hôpitaux, et dotait des filles vertueuses. Un homme qui lui devait de l'attachement, eut la scélératesse d'attenter à ses jours, et Guasco eut la générosité de lui pardonner. M. Dacier, dans l'éloge qu'il en fait, en qualité de secrétaire de l'académie, lui reproche cependant « de s'être vengé, dans une » occasion, avec peu de mesure et de » délicatesse ». Ce jugement peut paraître au moins sévère, s'il entend parler de sa conduite à l'égard de Madame Geoffrin. On avait répandu que l'abbé de Guasco, était, à Paris, un espion des cours de Vienne et de Turin. S'il n'est pas prouvé que Madame Geoffrin fut l'auteur d'un pareil bruit, elle lui donna certainement de la consistance par des procédés insultants. Peu de jours avant la maladie dont il mourut, Montesquieu écrivait : « Je me propose bien de » rompre avec elle ; je ne la croyais » pas capable de tant de méchanceté » et de noirceur. » Redoutant, pour sa réputation, l'influence d'une femme qui avait à ses ordres les dispensateurs de la renommée, l'abbé de Guasco crut devoir y opposer un suffrage d'un grand poids. Quand il fit imprimer, en 1767, les *Lettres familières* de son ami, il en conserva trois qui sont relatives à l'imputation dont on le chargeait, en ajoutant que Mme. Geoffrin n'avait contre lui d'autre grief, que de n'avoir pas été nommée dans la *Vie du prince Cantémir*. Elle fut si mortifiée de cet éclat, qu'il parut aussitôt, et sans doute par les soins de cette dame ou de ses amis, une nouvelle édition des *Lettres familières* de Montesquieu, où étaient supprimées celles qui la concernaient, et dans laquelle on déchira le voile dont s'était enveloppé l'auteur de la première édition, qui est devenue très rare (1).

S. S—N.

GUASPRE. *Voy.* DUGHET.

(1) *La France littéraire* de 1769 attribue à Guasco la traduction française de l'*Économie de la vie humaine* (par Dodsley), 1755, in 8°. Nous croyons que c'est une erreur.

(1) Cette édition, in-12, a une médaille de Montesquieu, avec la légende *Hinc jura*.

AST (Alphonse-d'Avalos, is du) ou de Vasto. *Voy.* s, tom. III, pag. 102.
ASTEBLED. *V.* Vatable.
AT (François le). *Voy.* Le-

ATIMOZIN, dont le vrai nom Guauhtemotzin, fut le dernier Mexique, de la dynastie Aztèque. neveu de Montézuma II et de uetzi son successeur, et gendre nier. Après la mort du second de narques en 1520, les Mexicains, patrie était déjà à moitié envahie s Espagnols, élevèrent sur le Guatimozin, jeune encore, mais s grandes qualités leur faisaient r qu'ils trouveraient en lui un eur et un vengeur de la tyran- angère. Le nouveau monarque, tait déjà distingué par sa bra- , se livra entièrement au soin aires; et la sagesse de son ad- ration lui gagna l'affection de es sujets. Il ne jouit pas long- de leur amour. Assiégé dans sa e, repoussé chaque jour avec ertes énormes que lui causait erie des Espagnols, il vit avec r que le courage de ses sol- tait impuissant contre la force saillants, soutenus d'ailleurs par upes nombreuses de Mexicains . La prudence et l'adresse qu'il ya pour désunir ses ennemis, t inutile pour sauver sa capitale empire. La misère qui pesait n peuple, l'engagea toujours à r les propositions de paix; mais té le porta constamment à les , parce qu'elles contenaient la on de se reconnaître sujet du Espagne. Resserré enfin, avec lesse et ses plus fidèles soldats, n quartier de Mexico, il indiqua r pour entamer une négociation; prépara tout pour s'enfuir par le lac. Les historiens espagnols ont traité cette mesure de perfidie : c'est aux lecteurs impartiaux à décider. Arrêté dans sa marche le 13 août 1521, il s'avança d'un air noble vers Garcias Holguin, qui s'était emparé du bateau sur lequel il se trouvait, et lui dit qu'il était son prisonnier et disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il le priait de respecter l'impératrice et les femmes de sa suite; il exhorta cette princesse à la constance, et lui donna la main pour monter sur le brigantin espagnol. S'apercevant que Holguin regardait les autres barques mexicaines avec quelque embarras : « Soyez sans inquiétude, lui dit-il, » tous mes sujets viendront mourir » au pied de leur prince. » En effet, tous les Mexicains se rendirent, par devoir. Cortez était sur la terrasse d'une maison, quand on lui amena le roi prisonnier; il le reçut avec tous les égards dus à son rang. « Je le » fis asseoir, dit Cortez dans sa lettre à » Charles-Quint; je le traitai avec con- » fiance: mais le jeune homme mit la » main sur un poignard que je portais » à la ceinture, et m'exhorta à le tuer, » parce qu'après avoir fait ce qu'il » devait à lui-même et à son peuple, » il ne lui restait d'autre desir que la » mort. » Les historiens ajoutent qu'en achevant ce discours magnanime, l'affliction profonde de Guatimozin l'emporta sur sa fermeté; les larmes étouffèrent sa voix. L'impératrice pleura aussi. Cortez lui-même fut ému; il essaya de consoler Guatimozin, et de lui faire concevoir des espérances; il lui promit même qu'il serait aussi respecté des Espagnols que de ses propres sujets. Cette promesse généreuse fut mise en oubli. Comme, malgré toutes les recherches, on ne put trouver les trésors de Montézuma, que Guatimozin avait fait jeter

dans le lac de Mexico, les compagnons de Cortez accusèrent hautement celui-ci de s'être approprié la plus grande partie de ces richesses. Cortez, pour mettre fin aux murmures et calmer le mécontentement, souilla la gloire qu'il s'était acquise. Sans égard pour le rang qu'avait occupé Guatimozin, et sans respect pour ses vertus, il le fit appliquer à la torture ainsi que son premier favori, pour les forcer de découvrir l'endroit où l'on supposait que les trésors de l'empire étaient cachés. On leur brûla à tous deux la plante des pieds, après les avoir fait tremper dans l'huile. Cédant à la violence des tourments, le compagnon des souffrances du monarque semblait lui demander, par un regard languissant, la permission de révéler ce qu'il savait. « Et moi, suis-je sur » un lit de roses? » lui répondit Guatimozin. Le favori expira. Cortez, honteux de cette horrible scène, tira la victime des mains des bourreaux. Il prolongea la vie de ce prince, mais pour le réserver à de nouvelles indignités, qui ont répandu sur le vainqueur un opprobre éternel. Affectant, depuis la prise de la capitale du Mexique, de regarder les moindres efforts des habitants de ce royaume pour résister à l'oppression et recouvrer leur indépendance, comme une rebellion de sujets envers leur souverain, les Espagnols traitaient avec une rigueur et une cruauté excessives tous les Mexicains qu'ils soumettaient. Cortez avait mené Guatimozin avec lui dans une expédition contre la province de Panuco. Sur un soupçon vague que ce prince avait formé le projet de secouer le joug, et d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortez, sans forme de procès, le fit pendre à un arbre, en 1522, avec deux des principaux caciques. Pour prolonger leurs tourments, ils furent pendus par les pieds. Cet acte de cruauté pénétra d'horreur les Mexicains; il excita même des murmures dans l'armée espagnole. « La mort du jeune roi » était chose bien injuste: aussi fut-» elle blâmée de nous tous autant » que nous étions dans la suite du » capitaine, dans sa marche vers Co-» majahua. » Ainsi s'exprime Diaz del Castillo, qui assure que Guatimozin et ses malheureux compagnons protestèrent de leur innocence en rendant le dernier soupir. Gomara dit aussi que les Espagnols reçurent, pour leur conduite envers Guatimozin, plus de honte et d'infamie que d'or. Ce prince était âgé d'environ vingt-cinq ans. Il avait la taille haute et bien proportionnée, et le teint d'une blancheur qui le distinguait des autres Mexicains. Tous les historiens espagnols conviennent qu'au milieu de ses adversités jamais son courage ne l'abandonna. La manière différente dont les historiens ont écrit le nom de Guatimozin a été cause que plusieurs auteurs ont fait deux monarques de ce prince infortuné. E—s.

GUATTINI (Michel-Angelo. *V.* Carli de Piacenza, VII, 144.

GUAY (Jacques), né à Marseille vers 1715, vint de bonne heure à Paris, et se mit sous la direction de Boucher, pour étudier le dessin. Ayant eu souvent occasion de voir la belle collection des pierres gravées du cabinet de Crozat, il conçut le desir de se livrer à l'étude de cet art, alors fort négligé. Pour hâter ses progrès, il se détermina à faire le voyage d'Italie, et séjourna, en 1742, à Florence, où il étudia les pierres antiques, dans la collection du grand-duc. Fixé à Rome, il y partagea son temps entre le travail et la visite des plus beaux cabinets d'antiques. Il copia même plu-

aux précieux avec beau-
ès; mais ne bornant pas
à la seule imitation, il exé-
genre, d'après une statue
du cardinal Al. Albani,
s, qui mérita l'estime des
. Lorsqu'il revint en Fran-
ie de la mort de Barrier,
ierres fines du cabinet du
ıtation, qui l'y avait dé-
it obtenir cette place. Il
n même temps, par or-
, de graver, en pierres
rincipaux événements de
dont Bouchardon devait
s dessins, et dont il exé-
ent celui qui représentait
Fontenoi. L'académie de
nt refusé d'admettre Guay
in, ne regardant pas son
ie assez capital pour lui
honneur, Madame de
, qui le protégeait, et qui
gravé soixante-trois sujets
lessins, obtint, en 1742,
Roi, pour le faire adm-t-
célèbre compagnie. Guay
Paris vers 1787. P—E.

'ROUIN (René Du). *V.* IOUIN.

ESI (Laurent), littéra-
né en 1708, d'une fa-
guée d'Arezzo, s'est fait
ion étendue par des écrits
au mérite d'un style pur
celui d'une érudition très
suadé que la culture des
point incompatible avec
us publiques, il accepta
nplois, entre autres celui
des canaux de l'arron-
e Pise; il mourut en cette
is de septembre 1764. Ses
avaient mérité le titre de
r de l'ordre de St.-Etienne:
mbre de l'académie des
de l'académie étrusque et de la société colombaire de Florence. On a de lui : I. Une Traduction en vers de l'*Aulularia* de Plaute, sous ce titre: *Il vecchio avaro*, Florence, 1747, 1750, in-8°., et 1763, in-4°. Il publia cette traduction sous le nom de *Lisienbo Cristoniano*, qu'il avait pris en entrant à l'académie des Arcadiens; elle est très estimée : l'édition de 1763 est ornée d'une préface, dans laquelle, après avoir fait la critique des farces qu'on représentait sur les théâtres d'Italie, il rappelle à ses compatriotes que la comédie doit être la peinture des mœurs; et il les invite à revenir à l'étude et à l'imitation des anciens. II. *Lettera critica ad Ant. Cocchi intorno ad alcuni fatti della guerra gallica cisalpina, seguiti l'anno di Roma* 529, Arezzo, 1752, in-8°. III. *Osservazioni storiche intorno ad alcuni fatti di Annibale*, ibid., 1752, in-8°. IV. *Dell' antico dominio del vescovo di Arezzo in Cortona*, Pise, 1760, in-4°. Cette dissertation engagea Philippe Angelieri Alticezzi à faire de nouvelles recherches pour éclaircir ce point, et il en publia le résultat sous ce titre: *Risposta apologetica al libro del Antico dominio, di Guazzesi*, etc., Livourne, 1763-65, 2 parties, in-4°. V. *Dissertazione sopra gli anfiteatri toscani*, dans le tome 1er. du Choix des dissertations de l'académie de Cortone; — *Supplément*, dans la *Raccolta* du P. Calogerà, tome XX. On a encore de Guazzesi des *Dissertations* sur la position géographique de différentes villes anciennes, sur la défaite de Totila, etc., insérées dans le *Diario italico* et dans les *Opuscoli scientifici* de Calogerà; et des *Traductions* de quelques tragédies françaises. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Pise, 1766. 4 vol. in-4°. W—s.

O (Marc), poète et his-
é à Padoue vers la fin du
e, d'une famille originaire de
, embrassa l'état militaire, et
vec distinction dans les guer-
désolèrent de son temps l'I-
a vie agitée des camps ne ra-
pas son ardeur pour la poésie;
fit paraître, à peu de distance
le l'autre, deux poèmes héroï-
ques, médiocres à la vérité, mais
n'en supposent pas moins une fa-
é extraordinaire. La paix lui ayant
mis de quitter le service, il se re-
a dans sa patrie, où il continua de
livrer à la culture des lettres. Il
mourut en 1556, âgé d'environ
oixante ans. On connaît de lui : I.
Astolfo Borioso, che segue alla morte di Ruggiero, conformandosi con la profondissima historia del divino Ariosto, Venise, 1523, in-4°. Ce poème est divisé en 31 chants: c'est, comme on le voit, une des innombrables imitations du chef-d'œuvre de l'Arioste; mais l'ouvrage de Guazzo ne ressemble à son modèle que par les défauts. Il le refondit dans la suite, et en publia une nouvelle édition, Venise, 1532, 1549, in-4°. II. *Belisardo fratello del conte Orlando*, Venise, 1525, in-4°.: encore un poème épique; celui-ci a 29 chants, et l'auteur en promettait une suite, mais elle n'a point paru. III. Une comédie intitulée : *Errore d'amore*, Venise, 1526; et une tragédie : *La discordia d'amore*, ibid., 1528, in-8°. IV. *Historia di tutte le cose degne di memoria dall' anno 1524 sino all' 1540*, ibid., 1540, in-4°.; continuée jusqu'à l'année 1544, ibid., 1548, 1549, 1552, in-8°. V. *Historia delle guerre di Maometto imp. de Turchi con la signoria...* ibib., 1545, in-8°. VI. *Historie ov... si contingono la venuta e partit... d'Italia di Carlo VIII re di Fran... za, e come il acquistò e lasciò i... regno di Napoli*, ibid., 1547, in-12. VII. *Cronica ne la quale contiene ordinamente l'essere de gli huomini illustri e i fatti degni occorsi dal principio del mondo sino à questi tempi*, ibid., 1553, in-fol. On lui attribue encore une satire intitulée : *Miracolo d'amore*; et il a fait une conclusion assez mal adroite au poème de *Lancelot* par Niccolò. Agostini.— Etienne Guazzo, littérateur italien né en 1530, à Casal, d'une famil... noble du Montferrat, cultiva la poé... avec succès, et chercha à en inspire... goût à ses compatriotes. Il fut l'un... fondateurs de l'académie qui s'ét... à Casal sous le titre des *Argona*... devint secrétaire de Marguerite... chesse de Mantoue, et ensu... Louis de Gonzague duc de Ne... mourut à Pavie, le 6 décembr... On a de lui : I. *La civil co... tione divisa in quatro libri*, ... 1574, in-4°.; 1586, 1590 ... in-8°.; traduit en latin, Lyo... in-8°. : ouvrage estimable... écrit. II. *Dialoghi piac...* nombre de douze), ibid., ... 4°.; 1590 et 1610, in-8... *tere*, ibid., 1590, 159... in-8°. IV. Des *Rime*, da... *scelta de Comin Ventu...* 1592, in-16. V. *La g... Bianca Beccaria*, co... *drigali di diversi a...* 1595, in-4°. Etienne ... core l'éditeur des *Le... diversi gentiluomini* ... Brescia, 1565, in-8...

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUM...

RY

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.